Des romances au-delà des frontières

Laure Sizaire

▶ **To cite this version:**

Laure Sizaire. Des romances au-delà des frontières : La globalisation genree du marche matrimonial : echanges intimes, experiences migratoires et reflexivites sur le genre dans les conjugalites franco-postsovietiques (1990-2015). Sociologie. Université Lyon 2, 2021. Français. NNT : . tel-03671535

HAL Id: tel-03671535
https://shs.hal.science/tel-03671535

Submitted on 31 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Lumière Lyon 2

Faculté d'Anthropologie et de Sociologie

École doctorale 483 – Sciences sociales

Doctorat

Discipline : Sociologie

LAURE SIZAIRE

Des romances au-delà des frontières

La globalisation genrée du marché matrimonial : échanges intimes, expériences migratoires et réflexivités sur le genre dans les conjugalités franco-postsoviétiques (1990-2015)

Thèse dirigée par : Jean-Hugues Déchaux (Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2, Centre Max Weber)

Date de soutenance : 5 novembre 2021

Jury :

Beate Collet, Maîtresse de conférences, HDR, Sorbonne Université, GEMASS

Catherine Deschamps, Professeure des universités, École Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy, SOPHIAPOL

Juliette Cleuziou, Maîtresse de conférences, Université Lumière Lyon 2, LADEC

Marylene Lieber, Professeure des universités, Université de Genève, Institut des Études Genre

Wilfried Rault, Chargé de recherche, Institut National des Études Démographiques

Remerciements

« À ce souffle qui t'a été rendu,
et qui m'a insufflé la vie. »

On ne le dira jamais assez, réaliser une recherche doctorale, c'est aussi faire une expérience existentielle : si l'on ne s'y engage pas corps et âme, ni l'expérience ni le manuscrit ne sauraient advenir. Attelée à la rédaction des derniers mots de cette thèse, je crois donc avoir traversé cette épreuve mais je ne l'ai pas traversée seule et la liste de celles et ceux qui m'ont entourée va être longue.

Tout d'abord, c'est à Jean-Hugues Déchaux, directeur de cette thèse, que je dois adresser mes premiers remerciements pour avoir accepté d'être associé à ce travail dans lequel j'ai eu une grande liberté. Si elle a été parfois un peu vertigineuse, sans doute a-t-elle été propice à l'émergence d'une pensée « hors cadre » vers laquelle il m'a poussée à aller, selon mon souvenir, dès la soutenance de mon master 2. Une fois lancée dans l'écriture, j'ai pu m'appuyer sur ses nombreuses et exigeantes relectures qui m'ont permis d'améliorer peu à peu ce manuscrit.

Je remercie aussi chaleureusement les membres du jury, Beate Collet, Juliette Cleuziou, Catherine Deschamps, Marylène Lieber et Wilfried Rault, d'avoir accepté de relire mon travail et je me réjouis de pouvoir en discuter à l'occasion de la soutenance.

Ma gratitude s'adresse aussi à toutes les personnes qui ont pris part à cette enquête d'une façon ou d'une autre, en se livrant lors d'un entretien ou en me guidant entre les différents sites du terrain, en partageant avec moi leurs parcours, et les réflexions qui les animaient. Sans elles et sans eux, cette thèse n'existerait pas.

J'ai eu aussi la chance de réaliser cette thèse dans de bonnes conditions matérielles et qui, en plus, ont été extrêmement stimulantes. J'ai d'abord bénéficié d'un contrat doctoral alloué par l'Université Lumière Lyon 2 pendant trois années au cours desquelles j'ai débuté l'enseignement avec des cours passionnants. Merci à l'Université Lumière Lyon 2 et à sa liberté pédagogique ! J'ai ensuite obtenu un poste d'ATER au Collège Universitaire Français de Moscou (CUF). Recrutée par Françoise Daucé et Cécile Lefèvre, responsables de la filière sociologie, ce poste m'a offert la possibilité de vivre deux ans en Russie, d'encadrer des étudiant·e·s russes, parfaitement francophones, et particulièrement originaux et originales avec lesquel·le·s j'ai partagé des moments intenses, merci en particulier à mon équipe de masterantes (GRL PWR). Entre stages de terrain, semaines intensives d'enseignement, et séminaires de recherche au Centre d'études franco-russe (CEFR), j'ai eu la chance de vivre des périodes de grande stimulation intellectuelle, merci à Olga Bronnikova, Sylvain Laurens, Cyril Lemieux, Audrey Michel, Quentin Ravelli, Jacques Petitier, Pierre-Louis Six et Larissa Zakharova. Enfin, mon contrat

s'achève à Lyon où j'ai été ATER dans le Master Études sur le genre et je remercie vivement les personnes qui m'ont recruté ainsi que celles avec lesquelles j'ai travaillé cette année : pour le dire vite, j'ai « bu du petit lait » de bout en bout, un poste absolument passionnant ! Merci donc à nouveau à l'Université Lyon 2 et, en particulier, à Estelle Bonnet, Cécile Favre, Corinne Rostaing et Emmanuelle Santelli.

J'ai également pu travailler dans mon laboratoire de rattachement, le Centre Max Weber, et finir la rédaction de cette thèse dans un bureau partagé avec Laurence Tain que je remercie vivement de m'avoir fait une place dans cette agréable pièce qui respire et inspire le féminisme. La salle des doctorant·e·s a aussi été un lieu propice au travail, mais aussi aux belles rencontres, et je dois saluer ici le courage de mes deux collègues doctorant·e·s les plus assidu·e·s, à savoir Melvin Salignat et Nadège Draperi, pour avoir supporté mes bavardages intempestifs ces deux dernières années et pour m'avoir permis de rire chaque jour malgré les moments (rares du coup) d'accablement. Merci donc à toutes ces institutions et ces personnes qui m'ont donné les moyens de mener à terme ce travail dans de bonnes conditions !

S'engager dans une recherche, c'est aussi nouer des liens autour de nos intérêts scientifiques et de nos objets d'étude, lesquels occupent une place considérable dans nos vies. Je pense tout particulièrement ici à Gwenola Ricordeau avec laquelle j'ai eu la chance de coécrire un article, d'organiser deux journées d'études sur les « migrant·e·s par le mariage » (2015) et sur la « globalisation du marché matrimonial » (2017) et de prendre part au numéro des *Cahiers du genre* qu'elle a codirigé avec Hélène Le Bail et Marylène Lieber – que je remercie vivement ici pour m'avoir (déjà) relue attentivement et avec beaucoup de bienveillance à cette occasion. Merci Gwenola pour m'avoir initiée aux « règles du jeu ». Je me suis également associée, à ces débuts, au Réseau Migrations (Migrinter) avec lequel j'ai co-organisé quelques événements et travailler en particulier avec Josepha Milazzo et Mike Gadras, qui ont codirigé un numéro dans lequel j'ai publié mon premier article scientifique. Merci pour vos scrupuleuses relectures et vos encouragements !

J'ai aussi été rattachée depuis le début de ma thèse à l'équipe 2 du Centre Max Weber, *Dynamiques sociales et Politique de la vie privée,* avec laquelle nous avons accueilli de nombreux et nombreuses chercheur·e·s passionnant·e·s qui ont tous·tes, à leur manière, nourri mon travail de recherche. Je remercie ici tout particulièrement Maks Banens, sociologue et démographe, qui s'est intéressé à mon enquête et grâce à qui j'ai pu produire quelques résultats quantitatifs sur mon objet en explorant avec lui le recensement. Sans son aide précieuse, cette thèse serait tout simplement dépourvue de données chiffrées ! Je dois également adresser mes chaleureux remerciements à Julien Barnier et, particulièrement, à Karine Pietropaoli, qui a largement soutenu cet effort, en me guidant, pas à pas, sur les logiciels Excel et R, lesquels ont peu à peu fait « parler » mes bases de données. La liste pourrait encore s'étendre sur plusieurs pages si je rentrais dans les détails de toutes les rencontres importantes qui ont émaillé mon parcours doctoral donc je m'en tiendrai ici seulement aux noms de celles et ceux

qui ont contribué à ce travail par nos discussions et nos échanges, merci donc à Nicolas Faynot, Delphine Lance, Nadia Mounchit, Nouri Rupert, Claire-Lise Gaillard, Elsa Tysler, Irina Troitskaia et Pierre-Louis Six.

J'ai également eu la chance d'être entourée de relectrices et d'un relecteur hors pair qui ont non seulement fait la chasse aux coquilles, mais aussi truffé ce texte de commentaires bienveillants, précis et stimulants pour m'aider à l'améliorer et le rendre plus clair, plus fluide et plus convaincant. Un immense merci à Olga Bronnikova, Sylvia Chassaing, Mona Claro, Marion Maudet, Ekaterina Panyukina, Cécile Thomé et Benjamin Tremblay !

Enfin, cette thèse n'aurait jamais vu le jour sans le soutien indéfectible de mes ami·e·s. Certaines m'accompagnent depuis maintenant plusieurs dizaines d'années (déjà !) : merci d'abord à Ludmila sans qui je n'aurais jamais fait de russe et qui est, par conséquent en grande partie responsable de cette enquête ! Merci à Laetitia, sœur de cœur et de parcours, pour mes plus beaux souvenirs sur ton voilier et ton affection. Merci Clairette d'avoir toujours été là, merci Camille pour ton amitié et ton amour, merci Agathe pour nos randonnées itinérantes et ton attention flottante propice à la rêverie, merci ma petite Lulu pour nos escapades cinématographiques et ton calme apaisant. Merci à mon plus vieil ami, Marc (alias Zony), d'être toujours là et de continuer à veiller sur moi, et merci à Anne pour m'avoir accueillie souvent dans votre splendide demeure où j'ai pu rédiger les dernières lignes de cette thèse ! Merci infiniment à Isabelle et Jean-Paul pour m'avoir offert un cocon protecteur tous les étés de ces dernières années, sans Galopine, Plume et Claudette, le contenu de ce manuscrit aurait certainement été différent.

J'ai vraiment eu la chance d'être « encadrée » par plusieurs personnes merveilleuses sans lesquelles mon goût pour la dispersion aurait de toute évidence empêché l'aboutissement de ce travail : merci mille fois Cécile d'être entrée dans ma vie et d'y avoir invité aussi, entre autres, Maxime, Marie et Benjamin, à qui il convient d'ajouter aujourd'hui, Marin et Abel ! Merci à Margaux d'être apparue dans les escaliers de notre immeuble, un jour, au beau milieu des gravats et des embrouilles d'artisans et de m'avoir invitée à partager un poisson en papillote, merci pour ta joie sans borne et les rires aux éclats. Merci Sylvia pour ta douceur et ta compréhension infinie et tes petits « hop-là » si mignons. Merci Ekat pour les plans grimpe et nos passionnantes discussions qui ne font que commencer. Merci à toi, grand frère, de m'avoir toujours encouragée et t'être montré présent depuis toujours et, à toi, autre grand frère, de m'avoir emmenée au gros rocher l'été 2011. Merci cher Parrain pour les milles et un vin que tu m'as fait découvrir et pour ton affection sans faille. Merci enfin à deux personnes qui se sont fait une place dans ma vie et qui, malgré les hauts et les bas, malgré ma bonne ou ma mauvaise humeur, malgré des changements incessants et peut-être une façon de vivre qui donne le tournis, ne bougent pas, et restent là : à Benjamin et Sacha, pour leur amour inconditionnel et leur soutien inaltérable, merci.

Sommaire

Remerciements 3

Sommaire 7

Remarques préliminaires 9

INTRODUCTION GÉNÉRALE. **PENSER LES CONJUGALITÉS ET LES ÉCHANGES INTIMES À L'HEURE DE LA GLOBALISATION** 11

CHAPITRE 1. Saisir les échanges intimes et matrimoniaux en contexte globalisé 29

CHAPITRE 2. Enquêter sur la globalisation du marché matrimonial : une investigation multiscalaire 83

CHAPITRE 3. Régimes de genre et attentes conjugales : décalages et contrastes sur le marché matrimonial globalisé 137

CHAPITRE 4. Les dessous de l'Entremise Matrimoniale Globalisée 187

CHAPITRE 5. Se placer sur le marché matrimonial global 261

CHAPITRE 6. Penser son avenir conjugal au-delà les frontières : l'exode matrimonial des femmes postsoviétiques 313

CHAPITRE 7. En quête de pouvoir ? Le choix conjugal transnational des hommes français 369

CHAPITRE 8. Réflexivités sur le genre dans l'expérience conjugale transnationale 433

CONCLUSION GÉNÉRALE. **DES ROMANCES AU-DELÀ DES FRONTIÈRES** 495

BIBLIOGRAPHIE 511

TABLE DES TABLEAUX, GRAPHIQUES, ILLUSTRATIONS ET ENCADRÉS 541

ANNEXES 545

TABLE DES MATIERES 555

Remarques préliminaires

Note sur l'écriture inclusive

La thèse est rédigée selon des pratiques d'écriture inclusive, en suivant les préconisations du rapport « Pour un usage non discriminant de la langue française[1] ».

J'ai choisi d'utiliser le point médian pour les noms, adjectifs et participes passés dont les formes féminine et masculine ne diffèrent que par la présence ou l'absence d'un suffixe en « -e » (les enquêté·e·s sont tou·te·s présent·e·s et disponibles), ainsi que la barre oblique pour les noms et adjectifs faisant apparaître des suffixes différents au masculin et au féminin (les rapporteurs/teuses sont observateurs/trices ; le/la chercheur/se).

J'ai par ailleurs adopté l'accord de proximité : « les filles et les garçons sont beaux et enjoués », mais « les garçons et les filles sont belles et enjouées ».

Note sur les traductions

Les citations en français renvoyant à des textes non traduits ont été effectuées par mes soins. Dans ce cas, les extraits traduits sont systématiquement reportés en langue originale en note de bas de page. Afin d'alléger la lecture, je n'ai pas précisé à chaque fois que j'avais moi-même effectué la traduction. Par ailleurs, quelques citations non traduites en anglais ont été conservées dans le texte.

[1] Rapport publié en 2015 par Christine Planté, professeure en littérature française, et Yannick Chevalier, maître de conférences en langue française. Source : http://16.snuipp.fr/IMG/pdf/PourUneLangueNonDiscriminante.pdf, consulté le 3 mars 2016.

Penser les conjugalités et les échanges intimes à l'heure de la globalisation

Introduction générale

En guise de prolégomènes, je voudrais d'abord introduire un texte, écrit par Ekaterina Panyukina[2], une collègue sociologue devenue une amie. Elle m'a fait suivre cette récente publication qui relate son « *histoire de migration*[3] », alors que je lui envoyais quelques jours plus tôt mon chapitre 4 – *Les dessous de l'entremise matrimoniale globalisée* – pour relecture. Sa relecture avait une importance toute particulière au regard de son expérience qui dépassait de loin la mienne, toute contenue dans le chapitre 2 où je détaille mon « engagement ethnographique[4] ». Si ce texte permet de plonger dans un certain nombre d'enjeux sociologiques soulevés par mon enquête, il vaut également comme posture de recherche : le travail d'écriture et d'investigation à venir doit être compris comme le résultat d'un travail polyphonique, une tentative « de faire de l'enquête elle-même un dialogue à plusieurs voix[5] », comme autant d'émergences de « savoirs situés[6] ».

« *Genre et migration, migration de quel genre ?*

Je vis en France depuis presque 7 ans maintenant. Une femme[7] *migrante de Russie et étrangère extra-européenne en France : comment je le suis devenue et qu'est-ce que cela fait de l'être ? Chaque histoire individuelle s'inscrit dans des mécanismes globaux (sociaux, économiques, culturels, etc.) propres au pays d'origine et celui d'accueil, mais aussi dans les rapports entre ces pays. Mon immigration est également en lien étroit avec le genre, avec les inégalités des "sexes".*

Avant l'immigration il y a l'émigration comme le disait Abdelmalek Sayad, sociologue franco-algérien qui a par ses recherches renouvelé le regard sur la migration. Il y a bien un "avant" en amont de chaque immigration, ce sont des conditions qui font quitter le pays "d'origine". Mon émigration/immigration commence en Russie et avec l'histoire de ce pays, avec celle de ma famille et surtout avec celle de ma mère.

Je suis née au début des années 90, l'époque juste après la fin du régime soviétique. Si pendant le régime la population vivait très modestement, à ce moment, pendant que des libertés et le coca-cola arrivaient dans le pays, la plupart des gens subissait un appauvrissement, voire plongeait dans la misère. C'était le cas de ma famille. Mon père perdait son poste à l'Université[8] *sans jamais retrouver*

---

[2] « Ekaterina Panyukina a grandi en Sibérie, en Russie, et vit depuis 7 ans en France, à Lyon. Féministe et professionnelle de lutte contre les discriminations, elle est également sociologue libre. Elle écrit notamment sur son expérience migratoire ». Cette présentation est celle donnée par l'auteure sur le site de la revue où son texte est publié.

[3] Extrait d'un courriel du 3 mai 2021.

[4] Daniel Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, EHESS, 2010, 640 p.

[5] Fatma Çıngı Kocadost, « Le positionnement intersectionnel comme pratique de recherche : faire avec les dynamiques de pouvoir entre femmes », *CEDREF*, 2017, nº 21, p. 18.

[6] Donna Haraway, « Savoirs situés : Question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle » dans *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences - Fictions - Féminismes*, traduit par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, Paris, Éditions Exils, 2007, p.

[7] **Toutes les notes de bas de page associées au texte sont celles de l'auteure**. Il s'agit plutôt du fait que je suis perçue comme telle plus que de mon identification de genre.

[8] Bien que ces deux métiers demandent des niveaux de diplômes élevés, en Russie, ce ne sont pas des métiers très bien payés. Cela choque en France, mais en Russie un.e prof.e à l'Université peut gagner moins qu'un.e vendeur.se ou commercial.e sans

un quelconque autre emploi avant sa mort une quinzaine d'années plus tard. Le diplôme de pharmacienne que ma mère venait d'obtenir ne lui assurait plus une stabilité de l'emploi. Elle était la seule pourvoyeuse du foyer même avant qu'on quitte mon père violent.

À l'époque, pour une femme russe seule, une des solutions pour échapper à la pauvreté était de migrer заграницу[9] *par le biais d'un mariage. L'ouverture des frontières soviétiques était aussi l'apparition d'un nouveau marché international de l'épouse, le moment où l'offre et la demande se rencontrent. D'un côté, ce sont des femmes désireuses d'une meilleure vie. De l'autre côté, ce sont des hommes à la recherche des "femmes russes", des "femmes de l'est". Elles seraient réputées pour être belles. Elles seraient bien connues pour être plus domestiques que les femmes européennes, ces féministes, qui auraient perdu le sens des valeurs traditionnelles et familiales*[10]*. Or, il faut bien savoir que les échanges sur ce marché sont définis par des inégalités socio-économiques et de genre. Je vais aussi vous dire que cette "femme de l'est" n'a jamais existé, elle a été créée par le regard des hommes occidentaux. C'est la demande qui crée l'offre. La féminité, la sexualité sont des produits qui se façonnent et qui s'échangent.*

Toute mon enfance a été marquée par le désir de ma mère de partir. J'ai vu son travail (et c'est bien du travail, j'ai bien choisi mes mots) quotidien sur son corps, sur son anglais. Ce sont des heures qu'elle passait sur des sites de rencontre (dans des café-internet au début). J'ai vu des noms passer, des cartes postales, quelques cadeaux et de l'argent reçu (ce fût une aide précieuse et nécessaire), plusieurs départs de ma mère pour rencontrer ces hommes européens, américains.

Jusqu'à il y a très peu de temps, j'avais très honte de cette histoire. Je n'en parlais quasiment pas ni en Russie, ni quand j'ai commencé à vivre en France. Le discours traditionaliste et le discours féministe majoritaire présents en Russie et en France ont en commun la stigmatisation des femmes qui utilisent leur féminité, leur corps, leur sexualité de manière explicite pour retrouver une meilleure vie. Ce n'est que récemment que j'ai compris : il s'agit d'une forme d'échange économico-sexuel (parmi d'autres), une forme illégitime[11]*. Et si elle est illégitime, c'est parce qu'elle permet aux femmes une*

---

qualification. Les diplômes ne valent pas grand-chose et les montants de salaires varient surtout en fonction du secteur d'activité, public ou privé, plus qu'en fonction des classifications professionnelles.

[9] Ce mot peut être traduit comme « l'étranger » et signifie littéralement « au-delà de la frontière ». Dans la pratique, ce mot ne désigne pas n'importe quel pays étranger, mais surtout des pays européens et plus largement occidentaux. Ce mot n'est pas utilisé quand on parle, par exemple, d'Ukraine ou de Kazakhstan. Je pense que ces usages traduisent des rapports, qu'on pourrait qualifier de coloniaux, entre la Russie et des pays voisins, et ce que les russes conçoivent comme « en dehors de chez elles/eux ».

[10] Vous pouvez trouver la description des « femmes de l'est » en général et par catégorie (« femme russe », « femme ukrainienne » etc.), par exemple, sur ce site de rencontre international https://www.cqmi.fr/fr/les-femmes-slaves. Ou encore on peut lire dans ce web-magazine généraliste https://www.bhmagazine.fr/2906/le-mythe-de-la-beaute-des-femmes-russes/ : « La beauté des femmes russes est bien sûr un critère de choix pour les postulants à l'amour, car elle est le résultat d'un brassage ethnique de multiples origines [..]. En outre, les femmes russes et slaves sont souvent adeptes d'un cadre de vie familial assez traditionnel et ainsi répondent parfaitement aux attentes de nombreux occidentaux en quête de l'épouse parfaite ».

[11] Je fais ici la référence au concept d'« échange économico-sexuel » élaboré par l'anthropologue féministe italienne Paola Tabet. Ce concept met en lumière la présence dans les relations hétérosexuelles de transactions économiques liées aux services sexuels fournis par la femme. Le mariage (« économique » ou « par amour »), l'entretien, le concubinage, la prostitution, etc. ne sont alors que des formes d'un même continuum.

certaine ascension économique en dehors des institutions légitimes capitalistes (je pense notamment à l'emploi salarié et à l'héritage) et cela ne plaît pas ni au patriarcat ni aux féministes bourgeoises.

Bien que ma mère n'ait jamais réussi son entreprise, ses tentatives ont fortement marqué ma conception du monde. J'ai été biberonnée aux discours sur l'absence d'avenir en Russie, j'ai bien absorbé ceux sur la supériorité de la culture et des mœurs européens. Quand je suis devenue adulte je savais que j'allais tout faire pour partir заграницу. *J'étais issue d'une famille pauvre mais intellectuelle (études supérieures de mes parents) et j'avais ainsi le privilège d'accès à l'Université gratuite en Russie. La voie d'immigration par les études était ouverte pour moi. Par ailleurs, le tournant autoritaire, liberticide des années 2010 (les* lois против пропаганды гомосексуализма[12]*, fraude organisée par le parti au pouvoir aux élections de 2012, répression de bras de fer du mouvement contestataire) n'a fait que me convaincre de partir vers "l'Europe plus libre et égalitaire" (quel mensonge !). Je suis venue continuer mes études en France en 2014. Je suis devenue "étudiante étrangère extra-européenne", puis "main d'œuvre étrangère" (oui, ce sont des vraies appellations institutionnelles). Bref, je suis une migrante économique. Très peu de Français.es connaissent ce que vivent les étrangè.res non-européen.es en France : ce sont des discriminations qui ne sont pas reconnues comme telles. Cela sera l'objet d'un article à part entier. Ce dont je voulais vous parler ici c'est le fait qu'en plus d'être migrante je suis aussi, aux yeux de la société française, cette "fille de l'est" que j'ai déjà présentée. Cela veut dire faire objet d'ethnicisation et de sexualisation particulières. C'est là où d'un côté, le genre et l'hétéronormativité et, de l'autre, la migration et le fait d'être étrangère, se croisent de nouveau.*

En arrivant en France je cherchais un emploi, partout. Un moment j'ai fait des annonces de cours particuliers de russe et de baby-sitting. Naïve à l'époque, je mentionnais dans l'annonce que je venais de la Russie. Mon origine ne manquait pas d'interpeller ceux qui me proposaient par la suite de leur rendre des services sexuels. Je suis bien consciente que beaucoup d'étudiantes en recherche d'emploi reçoivent ce genre de propositions mais il y avait bien un lien avec mon origine. Et c'est bien ça le problème et non pas le travail sexuel (c'est bien un travail également) en soi. D'ailleurs, je suce certainement mieux que j'explique la prononciation des voyelles et des consonnes russes, et c'est une mauvaise idée de me confier des enfants.

Un moment je suis sortie avec un gars qui m'a dit "j'aime bien les filles de l'Est". Il m'a raconté que son ex était une Estonienne. Pour moi rien ne nous unit dans cette catégorie, elle n'a pas de sens pour moi, mais pour lui, un homme européen, il y en avait bien un. Un autre gars, lorsqu'on faisait connaissance, m'a raconté son voyage en Russie et comment c'était facile d'avoir les filles russes dans son lit. "En boite de nuit tu paies une bouteille de vodka, une bouteille de champagne, du caviar et elle

[12] Cela peut être traduit comme les lois contre « la propagande gay ». Une notion qui n'a pas de sens, mais il s'agit des lois qui visent à restreindre les manifestations et l'expression publiques des personnes non-hétéro et non-cis. Au-delà des lois, le débat public a conduit à les ostraciser davantage.

est à toi !" Il me confiait tout fier sa recette. Connard ! On ne mange pas de caviar dans des boîtes de nuit ! Et, si ton histoire est vraie, pauvre de toi, qui a plus profité de qui ? Tu n'as rien compris !

Lors de mes études en France j'avais peur qu'on ne me prenne pas au sérieux, que le fait que je sois à la fac soit vu seulement comme un prétexte pour trouver un mec et pour me marier. C'était pareil quand je suis entrée dans le monde professionnel. Le pire est que les politiques de gestion des étrangè.res en France nous empêchent l'accès à l'emploi. Ces mêmes politiques nous poussent à nous pacser, à nous marier car cela permet d'avoir un titre de séjour de manière plutôt sûre. C'est justement ce qu'une association d'aide aux étrangèr.es m'a conseillé à un moment. J'ai failli suivre ce conseil. C'est comme ça que le stéréotype devient "réalité", mais c'est bien eux qui nous mettent dans des cases, symboliquement et effectivement.

Deux histoires, celle de ma mère et la mienne. Migration, migration économique, migration par mariage, mariage économique, les femmes qui migrent pour avoir une meilleure vie, les femmes qui se marient afin d'accéder à une ascension sociale. Le but reste le même, les moyens changent. On traverse les frontières nationales, mais les divisions et les hiérarchies de genre, d'hétéronormativité et ethniques se renforcent. Ce qui unit ces histoires c'est bien ce cliché des "femmes de l'Est". La différence : l'une a essayé d'en profiter, l'autre le subit.[13] »

En recevant ce texte et en le découvrant pour la première fois alors que j'étais moi-même en train de finaliser la rédaction de ce manuscrit, j'y ai trouvé un récit supplémentaire à agréer aux « océans d'histoires[14] » dans lesquels j'ai baigné, ici, là-bas et où il va s'agir de naviguer maintenant sur quelques centaines de pages. Mais ce récit-là a ceci de particulier qu'il contient une résonance non seulement empirique mais également théorique et épistémologique avec mon travail. Pour parler de sa migration, Ekaterina mobilise des théories féministes et postcoloniales, fait intervenir l'histoire et les générations au travers de la figure maternelle, raconte des désirs de migrer qui n'ont pas les mêmes fondements mais qui sont néanmoins traversés par les rapports de genre, par des positions sociales associées à la classe, au sexe, à la nationalité. Et son texte montre à quel point ces positions sont relationnelles et n'existent jamais en soi : l'expérience migratoire, comme nous le verrons tout au long de cette thèse, est un site privilégié pour observer la construction, la production, l'émergence des catégories mais aussi le maintien, l'adaptation, le renforcement ou la transformation de l'ordre social et en particulier de l'ordre social genré. Ekaterina nous fait aussi rencontrer ici quelques figures d'hommes français qu'elle aura croisés sur sa route ; ces hommes fantasment, se vantent, catégorisent et produisent le genre. Mais d'autres acteurs participent largement de la (re)production du genre : ici, des agences matrimoniales

[13] *Simone // Revista / Revue / Journal: [fr] Ekaterina Panyukina - Genre et migration, migration de quel genre ?*, https://simonerevistarevuejournal.blogspot.com/2021/04/fr-ekaterina-panyukina-genre-et.html, (consulté le 3 août 2021).
[14] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 554.

internationales ; là, des acteurs associatifs qui conseillent le mariage pour sécuriser son séjour ; et plus largement les frontières étatiques fabriquent des hiérarchies en rendant difficiles l'accès à des titres de séjour, les possibilités de travailler et, en contraignant la capacité à migrer, elles poussent celles et ceux qui veulent pouvoir les franchir à mobiliser leurs armes qui sont souvent, comme d'ailleurs pour beaucoup d'autres personnes en situation de migration, leurs corps et, pour les femmes en particulier, leur sexualité. Le texte d'Ekaterina me permet ainsi de tirer quelques fils des grandes lignes qui structurent ma thèse tout soulignant certaines dimensions qui resteront dans l'ombre.

Mon travail vise à explorer spécifiquement les échanges intimes en contexte globalisé dans une perspective féministe, informée par les études de genre, les études migratoires et celles de la conjugalité. De multiples postes d'observation permettent de les observer, des plus éloignés au plus proches, et ils ne nous disent et ne nous montrent pas les mêmes choses. J'ai fait le pari de naviguer entre ces différentes « technologies de vision[15] » pour chercher à diversifier le recueil des données et la construction de ces matériaux intimes. De chapitre en chapitre, les échelles varieront au même titre que les méthodes, l'écriture, les références théoriques et les résultats. Mais revenons au texte d'Ekaterina car au cœur de son récit figurent des actrices qui seront centrales dans mon travail. Je me suis en effet attachée à suivre, depuis une petite dizaine d'années déjà, certaines femmes russes, ukrainiennes ou bélarusses qui souhaitaient se marier et migrer, migrer pour se marier, migrer pour partir faire des études et quitter leur pays, se marier pour migrer, migrer pour se former ou travailler. Certaines utilisaient ou envisageaient le mariage, les relations intimes et *in fine* leur sexualité comme un moyen, comme une ressource[16], pour poursuivre des objectifs variés allant de la migration, à la stabilisation familiale, à des objectifs économiques et des stratégies d'emploi en passant par l'accès à la maternité et au statut de femme mariée. Certaines, comme la mère d'Ekaterina, gravitaient autour de ce que j'ai renommé l'*Entremise Matrimoniale Globalisée* (EMG). Ces premières recherches sur des « migrantes en devenir » m'ont tout d'abord fait partir jusqu'en Sibérie pour rencontrer les femmes russes qui s'inscrivaient dans des agences matrimoniales et celles qui les dirigeaient. Elles m'ont conduite à m'intéresser à l'intersection des questions migratoires et matrimoniales et au genre de la migration puisque seules les femmes russes étaient candidates au mariage transnational avec un homme étranger. L'inverse n'existait et n'existe toujours pas. Revenons sur ce nouveau mode de rencontre international qui redessine la « géographie amoureuse et sexuelle[17] », cette fois à l'échelle globale.

---

[15] D. Haraway, « Savoirs situés : Question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle », art cit, p. 123.
[16] Florence Lévy et Marylène Lieber, « La sexualité comme ressource migratoire », *Revue française de sociologie*, 2009, vol. 50, nº 4, p. 719-746.
[17] Marie Bergström, *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte, 2019, p. 7.

Agences et sites de rencontre internationaux : la privatisation de la rencontre par-delà les frontières ?

Avec l'ouverture des frontières au moment de la chute de l'Union soviétique et l'avènement d'internet, un marché de la rencontre internationale s'est développé autour de la convergence de deux désirs : Ekaterina les décrit plus haut comme celui de femmes nouvellement russes tournées vers l'étranger dans l'espoir d'une vie meilleure et celui d'hommes européens ou occidentaux en quête de femmes « *de l'Est* » fantasmées. De nombreuses agences matrimoniales internationales ont en effet été créées à partir des années 1990, – la plus anciennes dans mon enquête a ouvert ses portes en 1992 – et elles se sont attelées à mettre en relation des femmes issues de l'espace postsoviétique – i.e. nées en URSS – et des hommes étrangers, en particulier nord-américains et européens. Le même phénomène s'observait aux Philippines, en Chine[18] et aujourd'hui il touche également certains pays d'Amérique Latine[19], d'Afrique et d'autres pays d'Asie du sud-est[20].

Mes toutes premières enquêtes se sont donc efforcées de rendre compte de ce nouveau mode de rencontre qui était et reste, comme le souligne Ekaterina, très stigmatisé et méconnu. En son sein, même si les hommes sont eux aussi perçus de façon monolithique comme de potentiels oppresseurs ou profiteurs, ce sont surtout sur les femmes que pèsent des représentations dichotomiques et binaires : tantôt victimes, tantôt coupables, ces représentations orientalistes[21] – ou, pour reprendre les termes d'Ekaterina, créées de toutes pièces par un regard occidental – produisent des « *femmes de l'Est* » qui n'existent pas, quoique cette catégorisation ait des effets, eux, bien réels. Si elle a pu servir d'appui aux projets migratoires, matrimoniaux et professionnels de certaines femmes russes, ukrainiennes ou bélarusses, elle pèse dans le quotidien de celles qui ont migré et en subissent les rappels à travers ce qu'Ekaterina nomme une « *ethnicisation et une sexualisation particulières* ». Sans être totalement absente, cette dimension n'est toutefois apparue qu'à la marge de mon enquête et cela s'explique sans doute par le fait que les femmes rencontrées étaient soit dans une démarche de rencontre internationale et n'étaient, de ce fait, pas encore *devenues* « migrantes », soit déjà mariées et parfois depuis longtemps. Et ce sont les femmes justement non mariées et récemment arrivées en France qui sont soupçonnées de chercher à contracter un mariage « par intérêt », c'est-à-dire pour des raisons purement économiques ou pour obtenir des papiers, en bref, pour ces « mauvaises raisons » qui entrent en contradiction avec un

[18] Nicole Constable, *Romance on a Global Stage: Pen Pals, Virtual Ethnography, and « Mail Order » Marriages*, Berkeley, University of California Press, 2003, 295 p.
[19] Felicity Amaya Schaeffer, « Les cybermariages au Mexique et en Colombie : de l'érotique du nationalisme aux modulations d'une citoyenneté transnationale », *Cahiers du Genre*, traduit par Séverine Sofio, 2018, vol. 64, nº 1, p. 129- 154.
[20] Hélène Le Bail, « Les migrations par le mariage : épouses souhaitées mais stigmatisées. État de la littérature abordant la question sous l'angle du travail reproductif et de la menace : focus sur l'Asie de l'Est », *Cahiers du Genre*, 2018, vol. 64, nº 1, p. 19-43.
[21] Bonnie Zare et S. Lily Mendoza, « 'Mail-order brides' in popular culture: Colonialist representations and absent discourse », *International Journal of Cultural Studies*, 2011, vol. 15, nº 4, p. 365- 381.

idéal d'amour pur et désintéressé[22]. Autrement dit, pèse sur *toutes* les femmes *devenues* « *étrangères extra-européennes* » une présomption de culpabilité quant à l'usage de leur sexualité qui pourrait bien être « *illégitime* » si plane sur lui un doute relatif au don absolu de soi. De là s'explique que longtemps les agences matrimoniales internationales et leurs sites aient été suspectés de couvrir des réseaux de prostitution, il s'agissait sans doute moins de dénoncer des pratiques de violence envers les femmes que d'un jugement moral porté sur l'usage de la sexualité des femmes.

Car, à l'encontre de certaines études académiques ou de nombreux de discours provenant de toutes parts au sujet de la domination radicale que subiraient ces femmes, mon enquête ne m'a jamais confrontée ni au travail du sexe à proprement parler ni à une domination masculine unilatérale mais à des réseaux de femmes engagées dans une démarche souvent matrimoniale et migratoire, parfois professionnelle. Parmi toutes les agences matrimoniales internationales que j'ai pu rencontrer au cours de mon enquête (soit réellement, soit en enquêtant sur leurs sites), une écrasante majorité[23] était dirigée par des femmes russes, ukrainiennes ou bélarusses ou par des couples franco-russes, franco-ukrainiens ou franco-bélarusses. Les sites des agences matrimoniales sur lesquels on peut découvrir des « catalogues de femmes » et une multitude de discours à première vue sexistes, essentialistes voire racistes, ne sont donc pas produits par des hommes mais bien par des femmes, professionnelles et adhérentes, qui travaillent les fantasmes masculins. Les activités des agences matrimoniales internationales s'inscrivent d'une certaine façon dans le « capitalisme fantasmatique[24] » décrit par Mathieu Trachman et convertissent les fantasmes en marché économique pour les professionnelles ou en capital pour les adhérentes qui l'investissent sur un marché matrimonial désormais globalisé. Mais l'interrogation reste entière quant aux motivations des hommes et des femmes qui prennent part à ces nouveaux circuits de rencontres internationales. S'agit-il donc bien de femmes issues de l'espace postsoviétique qui s'appuieraient sur le mariage pour accéder à une vie meilleure et d'hommes à la recherche de femmes fantasmées qui assumeraient un travail domestique désormais rejeté par les femmes françaises ? Sommes-nous face à une marchandisation des relations intimes à l'échelle globale où le marché serait « clair » selon Jean-Claude Kaufmann : « soumission, jeunesse et beauté contre argent[25] » ?

Pour y voir plus clair il convient de faire la distinction, à l'instar de Marie Bergström avec les sites de rencontre français, entre le marché économique et professionnel qui s'est développé autour des mariages internationaux et les personnes qui y prennent part : certaines femmes à la tête des agences matrimoniales internationales agissent au sein d'un nouvel « entrepreneuriat de l'intime[26] » tandis que

---

[22] Michel Bozon, « Sexualité et conjugalité » dans Thierry Blöss (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, PUF., Paris, 2001, p. 239.
[23] À l'exception de l'agence Eurochallenges.
[24] Mathieu Trachman, *Le travail pornographique*, Paris, La Découverte, 2013.
[25] Jean-Claude Kaufmann, *La femme seule et le Prince charmant - 3e édition : Enquête sur la vie en solo*, Paris, Armand Colin, 2006 [1998], p. 305.
[26] M. Bergström, *Les nouvelles lois de l'amour*, *op. cit.*, p. 13.

leurs adhérentes et leurs clients, en ayant recours à leurs services, « déjouent[27] » les instances de sociabilité traditionnelle : c'est-à-dire qu'ils et elles se donnent la possibilité d'élargir l'aire de recrutement de leur partenaire au-delà des frontières.

L'extension des aires de recrutement matrimonial à l'échelle globale

Au cours de mes premières enquêtes, j'ai rencontré plusieurs couples qui n'avaient pas eu recours à une agence mais s'étaient simplement connus lors d'un voyage ou d'une mobilité professionnelle. De façon similaire, des femmes inscrites dans une agence pouvaient aussi multiplier les opportunités de rencontre en voyageant, en apprenant des langues étrangères et en s'inscrivant sur des sites d'apprentissage de langue. Les agences ou les sites n'étaient donc pas les seuls moyens de rencontre des couples franco-russes, qui apparaissaient nombreux selon les statistiques françaises sur les « mariages mixtes ». D'autres circuits existaient aussi et au même titre que l'EMG, ils témoignaient d'une extension des aires de recrutement matrimonial à l'échelle globale. Certaines personnes décident parfois de rencontrer un partenaire issu d'un autre pays et d'autres découvrent leur conjoint·e sur la scène globale en s'y déplaçant, dans le cadre de voyages, du tourisme, du travail, des études et chez des ami·e·s à l'étranger. Les agences et leurs sites ne sont donc que la manifestation la plus visible d'un marché matrimonial qui s'est d'abord unifié[28] puis globalisé à partir des années 1990, et dont les limites jusque-là assez réduites se sont étendues au-delà des frontières. La chute de l'Union soviétique a évidemment joué un rôle majeur dans les possibilités nouvelles de liens internationaux qu'offrait la réouverture des frontières mais à cela s'est associé l'avènement d'internet entrainant une intensification de la circulation des idées, des marchandises et des informations. Si le marché matrimonial a vu ses limites être repoussées bien au-delà du monde clos de la ruralité, comme avait pu l'observer Pierre Bourdieu au milieu du 20ème siècle, c'est aussi parce qu'il est aujourd'hui possible d'*imaginer* concrètement sa vie ailleurs, de savoir ce qu'il s'y passe à la fois à travers les narrations produites par les médias mais aussi à partir des récits de ceux et surtout de celles ici, qui sont déjà parties, qui sont déjà là-bas. L'imagination « n'est plus une pure rêverie » nous dit Arjun Appadurai mais, au contraire, un « champ organisé de pratiques sociales » et elle est « désormais centrale à toutes les formes de l'action[29] ». Centrale, l'imagination l'est aussi dans la globalisation du marché matrimonial qui ne résulte pas uniquement d'une ouverture des frontières ou des inégalités économiques qui structurent le monde contemporain mais également des capacités cognitives individuelles et, parmi elles, celle d'imaginer est bien un moteur majeur dans le développement des intimités transnationales et ces

[27] *Ibid.*, p. 17.
[28] Pierre Bourdieu, « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique », *Études rurales*, 1989, vol. 113, nº 1, p. 15- 36.
[29] Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, traduit par Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2005 [1996], p. 68- 69.

imaginaires sont façonnés par le genre[30]. Dans mon enquête, j'ai donc inclus tous les couples franco-russes et plus largement ou franco-postsoviétiques[31] quels que soient leurs moyens de rencontre car ces mariages, bien que très différents les uns des autres, partagent néanmoins quelques caractéristiques, à commencer par les tensions qu'ils cristallisent.

Lorsque des relations intimes se produisent à l'échelle internationale et réunissent des partenaires qui proviennent de pays aux niveaux économiques inégaux, elles sont automatiquement perçues par le prisme de l'inégalité et cette présomption d'inégalité délégitime d'emblée l'existence de sentiments amoureux. Non seulement elle donne à croire que ces mariages seraient le résultat de stratégies, d'intérêts, de calculs eux-mêmes façonnés par des rapports de domination quand d'autres ne le seraient pas mais, en plus, elle oriente l'analyse vers une mesure de l'inégalité dans les couples plutôt qu'une compréhension plus fine des rapports de pouvoir inhérents aux rapports conjugaux en général. Les mariages que je m'apprête à étudier, quels que soient leurs modes de rencontre, cristallisent en effet une tension, également relevée dans de nombreuses recherches sur le caractère négociée de la sexualité, « entre une sacralisation/un enchantement de la sexualité (libre, gratuite, réciproque, don de soi) et une désacralisation/un désenchantement de différentes formes de rencontres sexuelles, notamment lorsqu'elles sont décrites comme trop explicitement "intéressées"[32] ». Cette croyance commence toutefois à avoir du « plomb dans l'aile » à force d'enquêtes qui démontrent son invraisemblance : dans les mariages, les unions et dans les familles existent des stratégies de reproduction, dont témoignent aussi bien l'héritage[33] que l'alliance[34] ou l'homogamie[35], qui excluent la possibilité d'existence de sentiments évanescents, volatiles, détachés des rapports sociaux. Au contraire, l'amour, l'amitié, la fraternité ou la sororité se nouent autour de liens de solidarités indissociables d'autres dimensions sociales telles que le genre, l'économie ou le politique qui marquent les rapports de pouvoir. Les mariages au cœur de cette thèse, qui réunissent des hommes français et des femmes postsoviétiques, principalement russes, ukrainiennes et bélarusses, n'ont ainsi de particulier que leur capacité à révéler certaines « tensions » que d'autres mariages « ignorent ou mystifient plus facilement[36] » comme la coprésence, dans les relations intimes, d'affects, de sentiments mais aussi d'intérêts, qui sont d'ailleurs rarement convergents[37] mais trouvent des points de rencontre[38], lesquels se situent au cœur même de la

[30] Yvonne Riaño et Nadia Baghdadi, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », *Nouvelles Questions Féministes*, 2007, vol. 26, nº 1, p. 38-53.
[31] L'usage de cette catégorie est justifié dans le chapitre 2.
[32] Philippe Combessie et Sylvie Mayer, *Sexualités négociées*, Paris, PUF, 2013, p. 386.
[33] Céline Bessière et Sibylle Gollac, *Le genre du capital*, Paris, La Découverte, 2020, 336 p.
[34] François de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, PUF, 2004.
[35] Michel Bozon et François Héran, *La formation du couple*, Paris, La Découverte, 2006, 272 p ; Alain Girard, *Le Choix du conjoint : Une enquête psycho-sociologique en France*, Paris, Armand Colin, 2012, 328 p.
[36] « Correspondance marriages thus threaten to reveal tensions that other marriages more easily ignore or mystify » N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.*, p. 120.
[37] François de Singly, « Théorie critique de l'homogamie », *L'Année sociologique*, 1987, vol. 37, p. 181- 205.
[38] Marie Bergström, « De quoi l'écart d'âge est-il le nombre ? », *Revue française de sociologie*, 2018, Vol. 59, nº 3, p. 395- 422.

« circulation du désir[39] » et façonnent les intimités[40]. Enfin, cette approche, qui consiste à chercher en premier lieu les inégalités conjugales, présente une dernière lacune, pourtant fondamentale dans l'analyse des intimités transnationales, celle de faire l'économie d'une analyse des *régimes de genre* des pays d'émigration et d'immigration. En perdant cette dimension de vue, il parait difficile de ne pas produire des analyses ethnocentrées et de dépasser des « visions binaires[41] ». Les conjugalités qui seront au cœur de la seconde partie de la thèse, loin d'incarner des configurations qui ne seraient qu'inégalitaires, rendent surtout « certaines négociations plus apparentes, les compromis plus visibles et aussi plus novateurs, car quelques fois inédits[42] ». Ces mots de Beate Collet, inscrits dans le cadre conceptuel qu'elle propose de la « mixité conjugale », trouveront une résonnance avec les résultats de ma recherche. Je ne mobiliserai toutefois pas le concept de mixité conjugale, ni celui de couple mixte. Je privilégierai celui de globalisation genrée du marché matrimonial et celui d'intimités et de conjugalités transnationales, un cadre conceptuel exposé dès le premier chapitre, dans lequel le « paradigme culturel[43] » disparait[44] au profit de l'étude d'une « géographie genrée du pouvoir[45] ».

Le genre au cœur des migrations[46] et des conjugalités transnationales

Le texte d'Ekaterina nous plonge dans des parcours traversés par des événements historiques, politiques et économiques, le sien et celui de sa mère, qui façonnent, alimentent, nourrissent un « *désir de [ma mère de] partir* » qui se transmet ici de mère en fille. Mais comme elle le souligne, son immigration est aussi étroitement corrélée « *avec le genre, avec les inégalités des "sexes"* » et son récit met en exergue combien celui-ci agit à toutes les échelles, des plus individuelles aux plus structurelles. Si mes enquêté·e·s n'utilisaient jamais le concept de genre – au contraire d'Ekaterina, une sociologue féministe familière de ce vocabulaire – leurs discours, leurs récits, leurs expériences et leurs parcours, comme on le découvrira, étaient constamment travaillés par le genre et en cela, peu à peu, ils participaient à éclaircir une des questions centrales posées par ces mariages : comment comprendre cette

[39] Catherine Deschamps, « Prix et valeur dans la circulation du désir », *Ethnologie française*, 2013, vol. 43, nº 3, p. 391- 398.
[40] P. Combessie et S. Mayer, *Sexualités négociées*, *op. cit.* ; Christophe Broqua et Catherine Deschamps, *L'échange économico-sexuel*, Paris, EHESS, 2014, 418 p ; Christophe Broqua et al., « La sexualité au cœur des échanges intimes », *Journal des anthropologues*, 2019, vol. 156- 157, nº 1- 2, p. 21- 35.
[41] Nasima Moujoud, « Effets de la migration sur les femmes et sur les rapports sociaux de sexe. Au-delà des visions binaires », *CEDREF*, 2008, nº 16, p. 57- 79.
[42] Beate Collet, *La « mixité conjugale » dans les sociétés démocratiques. Normes conjugales et inégalité ethnoculturelle entre les conjoints*, Paris, Sorbonne Université, 2018, p. 111.
[43] Emmanuelle Santelli et Beate Collet, « Comment repenser les mixités conjugales aujourd'hui ? », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 2003, vol. 19, nº 1, p. 51- 79.
[44] En cela, je rejoins la posture de l'anthropologue féministe postcoloniale Lila Abu-Lughod. Lila Abu-Lughod, « Écrire contre la culture. Réflexions à partir d'une anthropologie de l'entre-deux » dans Daniel Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, EHESS, 2010, p.
[45] Patricia R Pessar et Sarah J Mahler, « Gender and Transnational Migration », Princeton University, 2001 ; Patricia R. Pessar et Sarah J. Mahler, « Transnational Migration: Bringing Gender in », *The International Migration Review*, 2003, vol. 37, nº 3, p. 812- 846.
[46] Mirjana Morokvasič, « Le genre est au cœur des migrations » dans Jules Falquet (dir.), *Le sexe de la mondialisation*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010, p. 105- 120.

attraction matrimoniale internationale genrée ? Pourquoi les femmes françaises ne se marient-elles que très rarement avec des hommes russes alors que les mariages d'hommes français et de femmes russes se démarquent par leur régularité et leur nombre depuis de nombreuses années ? Que nous disent ces « cartographies du désir[47] » façonnées par le genre ?

Dans ce travail, le genre ne sera ainsi jamais considéré comme une variable mais bien comme un « concept central pour étudier les migrations[48] » et, *a fortiori*, les conjugalités transnationales qui constituent un poste d'observation privilégié pour étudier comment les rapports de genre sont renégociés dans l'expérience migratoire. Car si le genre est bien « un élément constitutif des rapports sociaux fondé sur des différences perçues entre les sexes[49] » et qu'il est « une façon première de signifier des rapports de pouvoir[50] », il varie d'un espace à l'autre, il est historiquement et géographiquement situé. La prise en compte des échelles géographiques[51] invite à penser la production du genre en lien avec le rôle des nations dont les politiques impactent et façonnent les rapports de genre, proposent et imposent des modèles de masculinité et de féminité[52] : aussi, la migration entraîne-t-elle un passage d'un régime de genre à un autre, à la fois au niveau structurel où l'on devient par exemple « *une femme migrante de Russie et étrangère extra-européenne* » mais aussi au niveau interactionnel où l'on s'entend catégoriser en tant que « *fille de l'est* », autrement dit rattachée à une « féminité racisée[53] » construite par les médias nationaux français.

En devenant « migrantes », les femmes changent de position dans les rapports de genre et se retrouvent, comme dans le cas d'Ekaterina et, par extension, celui des femmes originaires d'un pays postsoviétiques ayant migré en France, à l'intersection d'autres rapports de domination. Pour autant, les femmes d'origine russe, comme en témoigne le recensement, sont nombreuses à vivre à France et une majorité d'entre elles sont engagées dans une relation conjugale avec un homme français. Que reflètent alors ces flux migratoires et matrimoniaux ? Le récit d'Ekaterina dessine deux projets migratoires qui ne se ressemblent pas du point de vue des stratégies qu'elles ont développées, en revanche ils se rejoignent autour d'un imaginaire commun : *заграницей* (à l'étranger occidental), la vie est meilleure. Si sa mère a essayé de s'appuyer sur l'entremise matrimoniale globalisée pour se marier et migrer, Ekaterina a misé sur les études supérieures pour poursuivre le projet migratoire inabouti de sa mère et

---

[47] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.*
[48] Ici les auteures soulignent le biais des études androcentriques qui ont prévalu dans les études migratoires mais également celui survenu en réintroduisant les femmes sans plus prendre en compte les hommes, ce qui revient finalement au même selon elles : considérer le genre comme une variable plutôt que comme un concept central d'analyse. « Both omissions are objectionable, and both missed the more important theoretical innovation of treating gender less as a variable and more as a central concept for studying migration » P.R. Pessar et S.J. Mahler, « Transnational Migration: Bringing Gender in », art cit, p. 814.
[49] Joan Scott, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, traduit par Éléni Varikas, 1988, vol. 37, nº 1, p. 141.
[50] *Ibid.*
[51] P.R. Pessar et S.J. Mahler, « Transnational Migration: Bringing Gender in », art cit.
[52] Nira Yuval-Davis, *Gender & Nation*, London, SAGE Publications Ltd, 1997, 168 p.
[53] Dominique Giabiconi, « " Filles de l'Est " : construction d'une féminité racisée », *séminaire EFFIGIES*, 2005.

partir vers « *"l'Europe plus libre et égalitaire" (quel mensonge !)* ». Dans cette thèse, nous rencontrerons des femmes originaires de Russie, d'Ukraine ou du Belarus qui présentent parfois des écarts d'âge similaires à celui qui sépare Ekaterina de sa mère et dont les projets migratoires et matrimoniaux se sont articulés différemment mais elles partagent néanmoins une situation sociale commune : d'abord celle d'être des femmes nées en Union soviétique associée à celle de projeter de se marier à l'étranger ou celle d'être mariée avec un homme français, ce à quoi s'ajoute enfin un « imaginaire social genré[54] » qui trouve ces racines dans l'histoire soviétique ou postsoviétique – qui sera explorée à partir de la littérature et des récits des femmes enquêtées.

Cette position sociale conditionne leurs possibilités d'agir et présente à la fois des avantages et des désavantages. Dans les intimités transnationales, « être » une femme peut se constituer comme une ressource migratoire et matrimoniale à l'échelle globale que les hommes du même pays ne possèdent pas[55] ; ainsi en va-t-il en Chine[56] et en Russie par exemple. De façon symétrique mais non similaire, « être » un homme français sur le marché matrimonial globalisé se présente comme un atout en raison d'un préjugé favorable à leur égard en raison de leur nationalité. Car si les femmes russes, ukrainiennes ou bélarusses se trouvent catégorisées dans l'imaginaire des hommes français comme des femmes « slaves » ou « de l'Est », il en va de même des « hommes français » qui, catégorisés comme tels, sont souvent perçus comme une figure inversée des « hommes russes ». Ceci dit, les positions sociales qu'ils et elles occupent ne sont pas similaires, elles correspondent à un placement dans la « géométrie du pouvoir[57] » fondamentalement différent qui conditionne aussi leur capacité d'agir. Au cœur de cette thèse, le genre en tant que structure sociale et comme pratique située sera mis au travail à partir de l'étude de ces nouvelles conjugalités transnationales. Comment s'actualise-t-il dans des relations intimes au-delà des frontières ? Comment est-il mis à l'épreuve, ébranlé ou renforcé dans l'expérience migratoire ? Que nous disent ces romances globalisées des transformations dans les rapports de genre en France et dans les pays postsoviétiques ? Comment hommes et femmes se saisissent-ils et elles de la globalisation du marché matrimonial pour poursuivre leurs objectifs à l'intersection de projets matrimoniaux, migratoires et professionnels et de leurs projets de genre ?

---

[54] P.R. Pessar et S.J. Mahler, « Transnational Migration: Bringing Gender in », art cit.
[55] Nicole Constable (dir.), *Cross-Border Marriages: Gender and Mobility in Transnational Asia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, 228 p.
[56] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; N. Constable (dir.), *Cross-Border Marriages*, *op. cit.*
[57] Les auteures font référence à l'appareil conceptuel de la géographe Doreen Massey P.R. Pessar et S.J. Mahler, « Transnational Migration: Bringing Gender in », art cit.

Une enquête « kaléidoscopique[58] »

Enquêter sur la globalisation genrée du marché matrimonial a nécessité la mise en œuvre de différentes méthodes pour multiplier les perspectives. La première et la plus fondamentale se situe dans la conduite d'une « ethnographie multisituée[59] » menée à la fois auprès d'agences matrimoniales internationales situées en Russie, en Ukraine, au Belarus et en France mais plus largement en naviguant entre ces quatre pays, en passant par des consulats et ambassades où les mariages se concluent sous l'œil inquisiteur des agents de l'État, en participant à des événements favorisant les rencontres internationales, en observant des discussions sur des forums et des pages Facebook relatives aux mariages des femmes russes, en m'inscrivant sur des sites de rencontre internationale qui mettent en lien des hommes français et des femmes originaires d'Ukraine et en me laissant (em)portée de sites en sites à la rencontre de celles et ceux qui prennent part à la globalisation du marché matrimonial. De là, j'ai pu suivre des histoires, des mythes, des actrices et des acteurs et faire émerger, depuis le terrain, les enjeux et les contours de mon objet.

Tableau 1 : Récapitulatif des sites d'enquête

Sites d'enquête	Lieux et date
Agences matrimoniales internationales enquêtées (9)	Russie (Barnaoul, 2012 ; Saint-Pétersbourg, 2015), Ukraine (Kiev, Karkhov, Kherson, 2013) ; Belarus (Minsk, Grodno, 2014)
Consulat et ambassades	Minsk, 2014 ; Saint-Pétersbourg, 2014
Archives de l'État civil de Lyon	Lyon, 2016
Ethnologie de séjour	Moscou (2017-2019)

Une seconde méthode est venue s'arrimer à mon ethnographie laquelle s'est « armée[60] » de statistiques. Intégrer des éléments chiffrés à mon analyse m'est rapidement apparu important notamment en raison des représentations qui touchaient ma recherche. Les médias, comme on le verra au fil du texte, se sont emparés du sujet des agences matrimoniales internationales dans la presse ou dans des reportages télévisés mais ils ont également participé à la création de catégories telle que celle des « filles de l'Est » dont nous parlait plus haut Ekaterina. En outre, tout·e un·e chacun·e avait son avis sur la question qui présentait peu de variations comme je l'ai évoqué précédemment : ces mariages incarnaient l'inégalité. Appuyer mes matériaux qualitatifs sur une analyse quantitative était de mise pour

[58] Marie Bergström, *Au bonheur des rencontres : sexualité, classe et rapports de genre dans la production et l'usage des sites de rencontres en France*, Thèse de doctorat, Institut d'études politiques, Paris, 2014, p. 31.
[59] George E. Marcus, « Ethnographie du/dans le système monde. Émergence d'une ethnographie multisituée » dans Daniel Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, traduit par Paul Costey et traduit par Édouard Gardella, Paris, EHESS, 2010 [1995].
[60] Florence Weber, « L'ethnographie armée par les statistiques », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 1995, nº 1, p. 153- 165.

caractériser plus précisément les personnes accédant à la conjugalité transnationale et identifier à une échelle macrosociologique les capitaux qui circulent sur le marché matrimonial globalisé. Mais ce sont aussi des matériaux à mi-chemin entre le quantitatif et le qualitatif qui sont mobilisés à l'appui d'un échantillon de 63 couples dont les parcours étaient restitués dans des archives de l'État civil du consulat de Saint-Pétersbourg.

Tableau 2 : Récapitulatif des sources et enquêtes utilisées

Année	Sources	Population
2014	Recensement de la population (Insee)	Personnes nées russes (n=62260)
1973-2014	Actes de mariage de l'État civil du consulat français de Saint-Pétersbourg	714 Mariages franco-postsoviétiques
1990-2015	Actes de mariage de l'État civil de Lyon	415 Mariages franco-postsoviétiques
2012-2014	Dossiers d'audition en vue de mariage du consulat français de Saint-Pétersbourg	67 couples franco-postsoviétiques

Reste que ces résultats, bien qu'ils éclairent certains mécanismes et traits saillants du marché matrimonial globalisé, restent muets concernant les choix, les projets et les buts poursuivies par les femmes et les hommes de ces mariages et ce sont elles et eux qui constituent le cœur de la thèse. Rencontré·e·s au fil de l'enquête dans les différents pays où je me trouvais, j'ai recueilli leurs histoires à partir d'une troisième méthode : l'approche biographique. J'ai conduit 64 entretiens avec des hommes français et des femmes russes, ukrainiennes et bélarusses qui étaient soit engagé·e·s dans une démarche de rencontre internationale, soit marié·e·s et vivant en France, en Russie ou au Belarus. À partir des récits qu'ils et elles m'ont fait de leur vie, je me suis penchée sur les projets qu'ils et elles poursuivaient en m'appuyant sur une « analyse des parcours[61] ». Il s'est donc agi de tisser ces histoires entre elles et de les faire dialoguer et pour rendre à chacune un statut égal, tout en donnant accès aux conditions de réalisation des entretiens et de la relation d'enquête, leurs biographies sont disponibles dans le livret attaché à la thèse où chaque récit a été résumé et permet d'accéder à la densité et à la « complexité des parcours de vie[62] ».

[61] Emmanuelle Santelli, « L'analyse des parcours. Saisir la multidimensionalité du social pour penser l'action sociale », *Sociologie*, 2019, vol. 10, nº 2, p. 153- 171.
[62] Claire Bidart, « Intégrer la complexité des parcours de vie » dans Emeline Dion et al. (dir.), *Parler de soi : Méthodes biographiques en sciences sociales*, Paris, EHESS, 2020, p. 85- 96.

Tableau 3 : Récapitulatif des 64 entretiens menés

Groupes d'enquêté·e·s	Âge lors de l'entretien (2012-2017)	Effectifs
Groupe n°1 Femmes engagées dans l'EMG	25 à 57 ans	16
Groupe n°2 Hommes engagés dans l'EMG	35 à 69 ans	7
Groupe n°3 Femmes postsoviétiques mariées à une hommes français	29 à 52 ans	22
Groupe n°4 Hommes mariés avec une femme postsoviétique	25 à 60 ans	19

À mesure que l'enquête progressait, je me suis aussi tournée vers l'histoire des pays que j'étudiais et en particulier celui des femmes rencontrées puisque cette histoire était constamment mobilisée sur les lieux d'enquête, que ce soit les dirigeantes d'agences, leurs adhérentes ou encore les hommes français qui vivaient en Russie, en Ukraine ou au Belarus, toutes et tous faisaient émerger, à un moment donné dans leurs récits, la « grande » histoire qu'ils et elles rattachaient à leurs expériences, à ce qu'ils et elles observaient et à ce dans quoi ils et elles étaient engagé·e·s. Partir moi-même sur les traces de cette histoire, celle-là même qui se situe en « chacun[·e] de nous », en qui existe « l'homme [et la femme] d'hier[63] », a été une des ramifications qui s'est ajoutée à l'enquête ethnographique : la globalisation genrée du marché matrimonial trouve ces racines dans une « historicité du genre[64] » qu'il s'agissait d'intégrer à l'analyse pour éclairer toutes les histoires dans lesquelles j'étais plongée.

L'organisation du manuscrit

Huit chapitres composent la thèse et constituent un cheminement qui découvre peu à peu les enjeux et les contours de la globalisation genrée du marché matrimonial. Les deux premiers chapitres constituent des clés de lecture pour comprendre l'approche épistémologique, théorique et méthodologique mise en œuvre dans la thèse. Le chapitre 1 – *Saisir les échanges intimes et matrimoniaux en contexte globalisé* – revient plus précisément sur les auteur·e·s et les concepts centraux qui seront mobilisés pour la suite de l'analyse tandis que le chapitre 2 – *Enquêter sur la globalisation du marché matrimonial : une investigation multiscalaire* – nous fait pénétrer dans les coulisses de

[63] Émile Durkheim, *L'évolution pédagogique en France*, Paris, Alcan, 1938, p. 16.
[64] Voir en particulier le chapitre 7 R. W. Connell, *Gender and Power: Society, the Person and Sexual Politics*, Stanford, California, Stanford University Press, 1987, 352 p.

l'enquête et restitue « l'expérience incarnée[65] » et située de ma recherche. Les trois chapitres suivants s'attachent à mieux cerner les origines, les opérateurs et les dynamiques de l'extension des aires de recrutement matrimonial. Le chapitre 3 – *Régimes de genre et attentes conjugales : décalages et contrastes sur le marché matrimonial globalisé* – invite à une incursion dans l'histoire des espaces géographiques et politiques de cette thèse éclairée par l'analyse de leurs régimes de genre. Le chapitre 4 – *Les dessous de l'Entremise Matrimoniale Globalisée* – se constitue ensuite en pivot du manuscrit en tant qu'enquête fondatrice et aborde l'émergence et le développement de ces nouveaux circuits de rencontre. En tant que manifestation la plus visible du marché matrimonial globalisé, l'EMG incarne aussi quelques-uns de ces traits les plus saillants tels que l'existence de masculinités et féminités (in)désirables à l'échelle globale qui résultent à la fois de la circulation d'idéologies genrées, de mythes et de fantasmes masculins et d'un « travail de l'imagination[66] » mis en œuvre par les femmes. Le chapitre 5 – *Se placer sur le marché matrimonial global* – offre une perspective macrosociologique qui permet d'objectiver les capitaux qui circulent dans les conjugalités transnationales franco-postsoviétiques et d'interroger, depuis ce point de vue, le « prix du mariage[67] » à l'échelle globale pour les femmes. Ces cinq premiers chapitres forment ainsi un préalable pour aborder ensuite les trois derniers chapitres de la thèse : ceux-là s'attachent à restituer les parcours et les expériences des personnes engagées dans une romance au-delà des frontières. Les chapitres 6 – *Penser son avenir au-delà des frontières : l'exode matrimonial des femmes postsoviétiques* – et 7 – *En quête de pouvoir ? Le choix conjugal transnational des hommes français* – se consacrent à l'étude et l'articulation des parcours de femmes et d'hommes engagé·e·s dans un mariage franco-postsoviétique en les analysant à partir de leurs expériences vécues avant la rencontre amoureuse pour faire émerger les projets qu'ils et elles poursuivaient qui se situent pour les unes à l'intersection de dynamiques migratoires et matrimoniales et pour les autres à l'embranchement d'une quête d'ascension sociale et d'un choix conjugal transnational. Enfin, le dernier chapitre – *Réflexivités sur le genre dans l'expérience conjugale transnationale* – se penche sur les épreuves qui peuvent se produire dans les interactions intimes en contexte globalisé et les capacités cognitives des actrices et des acteurs qui, au cours de l'expérience migratoire, réalisent un travail de comparaison qui agit comme un révélateur des régimes de genre situés.

[65] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 7.
[66] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*
[67] F. de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, *op. cit.*

Chapitre 1. Saisir les échanges intimes et matrimoniaux en contexte globalisé

Migrations par le mariage, mariages internationaux, intimités transnationales, *mail-order brides*, mixité conjugale, *international matchmaking*, promises par correspondance, globalisation du marché matrimonial… Comme le soulignent justement les coordinatrices du numéro des *Cahiers du Genre* publié en 2018, les mariages entre des personnes vivant dans des pays différents sont l'objet d'une « constellation de termes[1] ». L'objectif de ce chapitre introductif est de faire le point sur les nombreux vocables utilisés depuis une vingtaine d'années dans la recherche anglophone et francophone pour tenter de saisir les contours de ces unions transnationales qui articulent « dynamiques migratoires et matrimoniales[2] » et ne sont réductibles ni « à la question des mariages mixtes, ni à celle des migrations pour raisons familiales[3] ». Mais en quoi diffèrent-elles au juste ? Pour les décrire brièvement dès maintenant, ces mariages réunissent généralement des femmes « non-occidentales » et des hommes issus de pays dits « occidentaux ». Ces conjugalités sont ainsi particulièrement marquées par le genre au contraire d'autres unions qui traversent aussi les frontières mais concernent de façon égale hommes et femmes des pays d'émigration et d'immigration. De là, le premier aspect qui distingue ces mariages tient sans doute aux représentations qui pèsent sur les femmes qui s'y engagent, perçues tour à tour comme des victimes ou des manipulatrices – des représentations étroitement corrélées aux intermédiaires qui sont impliqués dans la concrétisation du projet matrimonial.

Ce sont ainsi les femmes et les réseaux de rencontre – et non les mariages, entrée plus fréquente dans les études sur la mixité conjugale – qui ont en premier lieu fait l'objet d'investigations poussées et de débats assez vifs. Mais si les agences matrimoniales internationales, notamment par le biais de leurs vitrines virtuelles, présentent bien des catalogues en ligne de femmes qui y apparaissent réifiées, essentialisées voire racialisées[4], faut-il pour autant en conclure que les femmes qui s'y inscrivent sont dénuées de capacité d'action et finalement réductibles aux images et aux discours véhiculées par ces

[1] Hélène Le Bail, Marylène Lieber et Gwénola Ricordeau, « Migrations par le mariage et intimités transnationales. Introduction », *Cahiers du Genre*, 2018, vol. 64, nº 1, p. 5.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*
[4] Gwénola Ricordeau, « À la recherche de la femme idéale… Les stéréotypes de genre et de race dans le commerce de « promises par correspondance » », *Genre, sexualité & société*, 2011, nº 5.

entreprises commerciales ? Nous verrons que les recherches produites sur les « romances à l'échelle globale[5] », y compris médiatisées, nous font découvrir des actrices pesant et soupesant leurs choix matrimoniaux et migratoires au regard de circonstances contraignantes à la fois locales et globales, et dont les réflexions s'appuient sur un travail de l'imagination[6] central dans la compréhension de ces intimités transnationales.

Pour mieux comprendre l'opacité qui a d'abord entouré ces unions et leurs intermédiaires, la première partie de ce chapitre s'attache à explorer la professionnalisation de l'entremise matrimoniale, ses contestations et la persistance d'une certaine méfiance à l'heure des rencontres en ligne qui, elles aussi, continuent à saper la « conception angélique[7] » d'un amour libre, gratuit, désintéressé et irrationnel. Les mariages qui traversent les frontières et réunissent des individus perçus immédiatement comme différemment dotés – des hommes riches et pourvus de pouvoir, des femmes pauvres et sans capacité d'agir – mettent également à mal cette conception proprement occidentale de l'amour. C'est-à-dire que « ces relations ne se distinguent pas par le fait qu'elles impliquent des considérations à la fois pratiques et pragmatiques (tous les mariages le font), mais qu'elles permettent à ces apparentes contradictions et paradoxes de devenir visibles[8] », autrement dit « les mariages par correspondance menacent de révéler des tensions que d'autres mariages ignorent ou mystifient plus facilement[9] ».

Une fois ces tensions révélées et prises en charge, nous pourrons alors accéder aux « logiques culturelles du désir » qui ont partie liée avec l'économie politique locale et globale, ainsi qu'avec la connaissance qu'en ont les personnes qui s'engagent dans la conjugalité transnationale : le mariage, l'amour, les affects et les sentiments entretiennent des liens étroits avec l'argent, la classe sociale, le pouvoir, incarnés par la nationalité, la race, l'âge ou le genre, c'est-à-dire avec autant de constructions sociales relationnelles, historiquement et géographiquement situées. Mais, comme nous le verrons, le pouvoir n'est pas quelque chose que seuls les hommes possèdent et chaque membre de ces couples s'appuie sur une connaissance diffuse du pays d'origine de son/sa conjoint·e qui lui permet d'imaginer les qualités supposées de leur partenaire. Cette connaissance nourrie par l'imagination globale constitue un moteur pour agir et s'ouvrir au marché matrimonial globalisé. À l'appui de cet étayage théorique, le chapitre ouvrira sur une conceptualisation de la globalisation genrée du marché matrimonial, laquelle englobe à la fois des mécanismes structurels (comme l'élargissement de l'aire du recrutement du/de la conjoint·e entrainé par « l'unification du marché matrimonial[10] ») et des compétences analytiques et cognitives des acteurs et actrices qui nouent ces relations intimes sur la scène globale. Ce sont enfin les

[5] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.*
[6] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*
[7] Catherine Deschamps et Anne Souyris, *Femmes publiques : Les féminismes à l'épreuve de la prostitution*, Paris, Amsterdam, 2005, p. 155.
[8] « What is distinctive is not that these relationships involve pragmatic and practical concerns (all marriages do), but that they allow the apparent contradictions and paradoxes to become apparent » N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.*, p. 120.
[9] « Correspondence marriages thus threaten to reveal tensions that other marriages more easily ignore or mystify » *Ibid.*
[10] P. Bourdieu, « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique », art cit.

nombreuses recherches sur les intimités transnationales que nous explorerons pour envisager à la fois leurs spécificités et leurs convergences. Les multiples configurations conjugales, familiales ou intimes qui émergent à l'ère de la globalisation commencent à être bien documentées mais laissent encore dans l'ombre les conditions de possibilité de l'émergence de toutes ces nouvelles intimités. Cette thèse se propose d'éclaircir ces points aveugles en explorant les processus genrés de la globalisation du marché matrimonial.

1. Marieuses, agences matrimoniales, sites de rencontre : des intermédiaires gênants

Dans les premiers mariages au-delà des frontières, les femmes qui, à l'instar des *pictures brides* japonaises ou les Filles du Roy, traversaient les océans pour se marier, étaient perçues positivement et même parfois comme des « héroïnes[11] ». Ce n'est plus du tout le cas des femmes qui s'engagent aujourd'hui dans un mariage transnational qui, comme nous le verrons plus loin, tendent au contraire à être perçues comme des victimes de la pauvreté, de la globalisation, des hommes. Comment analyser cette transformation du regard ? Comment, après avoir été perçues comme des conquérantes, des femmes qui produisent le même type d'actions peuvent-elles être aujourd'hui perçues de manière antinomique ? Les intermédiaires dans la rencontre matrimoniale et les transformations dans les normes matrimoniales et amoureuses participent de cette évolution. Attardons-nous quelques instants sur la professionnalisation de la pratique de l'entremise matrimoniale, qui augure l'émergence d'une mise en marché de l'intimité concomitante avec le développement de l'ethos de l'amour romantique : deux tendances, on va le voir, qui entrent en contradiction.

1.1. L'entremise matrimoniale : une pratique moralement contestée ?

Les premières entreprises à proposer des services matrimoniaux apparaissent à la fin du 18ème siècle en France[12]. À la même période, la Révolution française apporte des changements profonds dans l'institution du mariage avec notamment l'autorisation du divorce : une mesure qui, quoiqu'elle n'ait survécu que quelques décennies (1792-1816), est un signe des transformations majeures qui traversent alors la conjugalité, la famille et, plus largement les rapports de genre. Tandis qu'à la fin du 18ème siècle

[11] Marcia A. Zug, *Buying a Bride. An Engaging History of Mail-Order Matches*, New York, New York University Press, 2016, p. 154.
[12] Dominique Kalifa, « L'invention des agences matrimoniales », *L'Histoire*, 2011, vol. 6, nº 365, p. 76-76. Pour une analyse historique détaillée, voir les travaux de Claire-Lise Gaillard, en particulier « Des mariages à tout prix ? Genèse, contestation et régulation du marché de la rencontre (1840-1940) », *Revue Française de Socio-Économie*, 2020, vol. 25, nº 2, p. 41‑63.

la notion de couple est encore une idée neuve en France, avec la Révolution, la famille et ses dynamiques internes sont redéfinies en profondeur. La conjugalité révolutionnaire représente, par exemple, un rapprochement entre les sexes à l'intérieur du couple, dans la famille bourgeoise[13]. Mais c'est aussi à cette période que se développe l'idée de « l'amour romantique[14] » et avec lui une « "rhétorique des sentiments" qui évacue la notion d'intérêt[15] », de sorte que l'entremise matrimoniale commerciale se constitue d'emblée comme un « marché contesté[16] ». Pourtant, la pratique en tant que telle n'est pas nouvelle : on en trouve des traces aussi bien dans la Grèce antique avec la figure respectée du courtier permettant l'alliance de deux individus que, plus récemment, avec la figure de la marieuse ou du marieur (*trachur*[17]) dans le Béarn, chargée d'introduire les jeunes gens en vue d'un mariage. Mais cette activité est souvent décriée comme en témoigne par exemple la littérature française ainsi que des recherches académiques produites dans d'autres contextes géographiques et historiques.

1.1.1. La figure controversée de l'entremetteuse

Les intermédiaires dans le mariage apparaissent en effet dans la littérature sous des traits spécifiques, et en particulier ceux de personnages féminins aux intentions malhonnêtes. La figure de l'entremetteuse incarne une femme de mauvaise vie qui entraîne d'honnêtes personnes, particulièrement des jeunes femmes, vers le chemin du vice (*La Célestine*, Fernando de Rojas 1499 ; *La Lena*, Arioste 1528 ; *L'Avare*, Molière 1668). Dans *La fabrique des mariages* (1858), Paul Feval offre une description des agents de courtage du 19ème siècle qu'il dépeint comme des opportunistes et des escrocs. Certaines recherches académiques montrent également la méfiance générale qui entoure les marieuses : par exemple, dans la société traditionnelle russe, de nombreux proverbes indiquent qu'il ne faut pas faire confiance à la marieuse (*svaxa*) qui vanterait les mérites d'un prétendant dans le seul but de faire son affaire (« *quand notre marieuse a fait les démarches, tout va bien, les pots cassés ne sont pas pour elle !*[18] »). Pourtant, ces figures semblent à chaque fois indispensables au bon déroulement des affaires matrimoniales. Plus récemment, la Chine a observé une recrudescence des marieuses (*meirein*) qui, à la suite de l'effondrement socialiste, ont ouvert de petites agences matrimoniales privées dont l'État s'est

[13] Anne Verjus et Denise Davidson, *Le Roman conjugal*, Seyssel, Editions Champ Vallon, 2011, 368 p.
[14] Ce changement de paradigme, de l'amour passion à l'amour romantique, joue un rôle majeur dans les transformations du mariage et de l'intimité et les femmes, bien qu'à la fois repliées dans la sphère domestique en raison même de ce paradigme, deviennent dans le même temps des expertes de l'intimité et la « romance » se constitue en « mode de pensée fictif propre aux démunis » qui permet de « remodeler radicalement, au dix-neuvième siècle et au-delà, les conditions de la vie personnelle » Anthony Giddens, *La transformation de l'intimité : Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, traduit par Jean Mouchard, Paris, Hachette, 2006 [1992], p. 62.
[15] Fernanda Artigas Burr et Manuela Salcedo, « Conjugalité » dans *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2016, p. 118.
[16] C.-L. Gaillard, « Des mariages à tout prix ? Genèse, contestation et régulation du marché de la rencontre (1840-1940) », art cit, p. 43.
[17] Pierre Bourdieu, *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Points, 2002, p. 52.
[18] Lise Gruel-Apert, « Les coutumes familiales du peuple paysan russe d'après Vladimir Dal´ », *Revue des études slaves*, 2005, vol. 76, nº 2, p. 213.

empressé de reprendre le contrôle, voyant là des pratiques jugées idéologiques et potentiellement dangereuses. En réaction, des officines matrimoniales étatiques ont été créées où les Chinois pouvaient déposer une annonce matrimoniale[19]. Au Maroc, les marieuses (*neggafât*), généralement issues des couches sociales populaires, subissent un mépris social lié à leur activité même si leur présence apparaît nécessaire pour le bon déroulé de la cérémonie matrimoniale. Malgré cette disgrâce sociale et l'invisibilisation de leur pratique, cette activité constitue pour elles « des outils de résistance au pouvoir des hommes qui n'existent pas forcément dans les autres sphères de l'économie – notamment dans les activités du secteur dit "moderne"[20] ».

Les intermédiaires dans le mariage suscitent ainsi des discours divers et souvent controversés. Les représentants de cette pratique sont souvent des femmes au positionnement social ambigu ou subversif. Veuves, courtisanes, prostituées, parfois aussi mariées, leur activité produit des revenus et leur donnent accès à une certaine liberté. Non seulement leur statut social provoque l'ordre établi mais l'activité en elle-même tend à bousculer le concept de l'échange des femmes. Défini par Claude Lévi-Strauss comme une « relation globale d'échange » qui « s'établit entre deux groupes d'hommes, et la femme y figure comme un des objets de l'échange, et non comme un des partenaires entre lesquels il a lieu[21] », les marieuses apparaissent au contraire au cœur de cet échange. De nombreuses recherches ont montré depuis que les femmes aussi peuvent être d'« actives échangistes[22] », et que « les groupes qui échangent des partenaires ne sont pas composés d'hommes seulement, mais d'hommes et de femmes descendants d'ancêtres communs et où les femmes ont aussi leur voix[23] ». Dès lors, que des femmes soient impliquées dans les échanges matrimoniaux ne devraient pas soulever une telle réprobation sociale puisque qu'elles ont, en définitive, toujours figuré au sein de ces transactions. Serait-ce alors le transfert d'argent, les échanges monétaires, qui seraient stigmatisants ?

Le statut des marieuses et celui de l'entremise matrimoniale soulèvent, en réalité, deux aspects primordiaux qui contribuent à les discréditer socialement. Le premier aspect se situe dans la figure féminine des marieuses. Si les femmes entremetteuses suscitent le mépris social, si leurs mœurs sont suspectées, si elles représentent un danger, c'est parce que l'activité qu'elles exercent leur donne du pouvoir : non seulement parce qu'elles se situent au cœur d'un échange aux enjeux importants, mais aussi parce qu'elles en tirent profit financièrement et gagnent ainsi en puissance d'agir. Le deuxième aspect est que ces femmes s'immiscent dans les pourparlers matrimoniaux, alors qu'elles ne font pas partie de la parenté. Elles sont extérieures à la famille et pourtant se trouvent au cœur de la négociation

[19] Hua Chang-Ming et Gilbert Padoul, « « Chérie je t'aime » à Shanghai », *Le Débat*, 1981, n° 14, nº 7, p. 90‑100.
[20] Meriem Rodary, « Le travail des femmes dans le Maroc précolonial, entre oppression et résistance. Droit au travail ou accès aux bénéfices ? », *Cahiers d'études africaines*, 2007, vol. 47, nº 187‑188, p. 17.
[21] Claude Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la parenté*, Berlin, De Gruyter Mouton, 1949, p. 135.
[22] Chantal Collard, « Femmes échangées, femmes échangistes. À propos de la théorie de l'alliance de Claude Lévi-Strauss », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 2000, nº 154-155, p. 101-116.
[23] Maurice Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Flammarion, 2004 [2010], p. 164.

matrimoniale contre laquelle elles obtiendront une rémunération. C'est cette rémunération hors de la parenté qui devient préjudiciable en ce qu'elle symbolise la rencontre de l'intimité et de l'économie, soit la rencontre de deux mondes pensés comme antagonistes dans les représentations collectives[24].

La figure controversée de l'entremetteuse apparaît donc, en France, au moment où l'amour devient une « affaire de femmes ». Au 17ème siècle, les Précieuses jouent un rôle central dans le développement de valeurs féminines associées au sentiment amoureux mais également à plus de liberté, revendiquant par exemple le mariage à l'essai. L'ethos de l'amour romantique émerge au travers d'un refus des mariages arrangés, des mariages où l'amour n'est pas le seul fondement de la relation. Durant cette période, des personnages controversés de femmes tels que celui de Frosine (*L'Avare*, Molière 1668) entrent en scène et témoignent des changements qui s'opèrent concernant l'institution du mariage. Les entremetteurs, homme ou femme, apparaissent comme des personnages avides, calculateurs, vénaux, qui ne font que souligner l'idéal de l'amour romantique, pur et désintéressé, typiquement représenté quant à lui par deux jeunes gens épris l'un de l'autre. Les personnages d'intermédiaires sont ainsi tournés en ridicule à l'instar des barbons, ces hommes âgés qui tentent de s'accaparer une jeune femme et dont la pièce de Molière, *L'école des femmes*[25], livre un exemple paradigmatique.

Par le rire et la moquerie, le dramaturge souligne les transformations qui s'opèrent dans la conjugalité en ridiculisant des hommes âgés cherchant une épouse plus jeune qu'eux, imaginée docile et ingénue. Ces personnages, tels que Arnolphe et Agnès, donnent à voir une évolution des mœurs où les femmes gagnent en autonomie de choix dans la relation amoureuse, en rejetant par exemple les vieillards au profit de jeunes amoureux. Dans ce sens, ces pièces de théâtre qui décrédibilisent à la fois les mariages arrangés et les grandes différences d'âge entre les conjoints permettent de saisir la progressive reconnaissance du statut de sujet que les femmes sont en train d'acquérir dans la conjugalité. Si l'essor de l'amour romantique a paradoxalement contribué à « "remettre en place" [les femmes], c'est-à-dire à la maison[26] », puisqu'au tournant de la Révolution, la citoyenneté leur est déniée et leurs rôles sont limités à la sphère domestique, reste que les questions qui relevaient jusqu'alors de l'ordre privé, comme celle du mariage, commencent à être discutées dans la sphère publique : on s'interroge à travers le théâtre et la littérature sur ce qu'est un bon mariage, un appariement heureux, ou au contraire sur les unions qui relèveraient du « ridicule ».

Si les intermédiaires exerçaient jusque-là dans un champ restreint, au sein de la famille et de l'entourage, autrement dit dans la sphère privée, les « agences d'affaires » qui se développent à partir du 19ème siècle suscitent la désapprobation de l'opinion publique. Car ces entreprises mettent en lumière

[24] Viviana Zelizer, « Transactions intimes », *Genèses*, 2001, vol. 42, nº 1, p. 121‑144.
[25] L'adaptation contemporaine de cette pièce par Stéphane Braunschweig montre à quel point le thème est toujours actuel et tourné en ridicule (URL : http://theatredublog.unblog.fr/2018/11/14/lecole-des-femmes-de-moliere-mise-en-scene-de-stephane-braunschweig/., consulté le 11/01/2019).
[26] A. Giddens, *La transformation de l'intimité*, *op. cit.*, p. 10.

les transactions économiques qui structurent toujours les relations matrimoniales de l'époque ; elles font entrer le rite du mariage dans la sphère économique et *in fine* sur la scène publique et politique.

1.1.2. Dissocier l'intime de l'économique à tout prix, « mamelles de l'opprobre »

Les activités professionnelles et économiques de ces agences sont rapidement montrées du doigt et donnent lieu à des polémiques portant à la fois sur la moralité de « vendre des mariages[27] », sur les déviances et escroqueries diverses qui peuvent en découler et sur l'idée que l'argent avilirait la relation matrimoniale[28]. La dot et les compensations matrimoniales ont pourtant toujours introduit une rémunération, un calcul et une circulation de biens dans la concrétisation d'un mariage[29] et les intermédiaires, on l'a vu, n'opéraient pas non plus gracieusement. Mais la professionnalisation de la pratique s'accompagne du développement de l'économie industrielle et du capitalisme ; aussi, face à ces transformations, la famille commence à être peu à peu sanctuarisée : la sphère privée et intime devient le lieu de la générosité et du don, de l'amour gratuit et désintéressé tandis que le profit, le calcul, l'argent sont réservés au monde extérieur, aux mondes professionnels, aux sphère économiques et marchandes[30]. Dans la mesure où les relations familiales et les relations intimes sont construites et pensées comme résolument étrangères aux relations économiques, la mise en marché de l'intimité dérange et devient moralement condamnable. Deux types de discours s'observent alors à la même période : le premier, et le plus massif, tente de dissocier l'institution du mariage des intérêts économiques en contestant la légitimité de l'entremise matrimoniale commerciale[31] ; le second, sans aucun doute moins diffusé, est un discours féministe qui dénonce le mariage comme étant de la prostitution légale.

Malgré ces discours de contestation, fondés sur des décisions juridiques puis relayés dans les médias, l'émergence des agences matrimoniales au 19ème siècle répond bien à une demande sociale liée aux transformations de cette époque : l'urbanisation massive produit des conditions d'anonymat qui permettent à des hommes et des femmes, plus souvent des familles, de chercher des opportunités matrimoniales à l'extérieur de leurs réseaux les plus proches[32]. Mais les agences matrimoniales restent suspectées d'être des « maisons d'illusion », « miroirs à alouettes », et « officines infectes » qui tirent

[27] « Les tribunaux disent que l'industrie du mariage est une mauvaise industrie et ne doit pas être encouragée », France culture, 2013, « L'invention des agences matrimoniales au XIXème siècle » (URL : http://www.franceculture.fr/emission-la-fabrique-de-l-histoire-histoire-de-l-amour-34-2013-02-13, consulté le 25/11/2015).
[28] C.-L. Gaillard, « Des mariages à tout prix ? Genèse, contestation et régulation du marché de la rencontre (1840-1940) », art cit.
[29] M. Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, *op. cit.*
[30] Viviana Zelizer, « Intimité et économie », *Terrain*, 2005, nº 45, p. 13‑28.
[31] C.-L. Gaillard, « Des mariages à tout prix ? Genèse, contestation et régulation du marché de la rencontre (1840-1940) », art cit.
[32] Claire-Lise Gaillard, « Dans les coulisses d'une agence matrimoniale (Paris, 1842-1847) », *Revue d'histoire moderne contemporaine*, 2020, n° 67-4, nº 4, p. 63‑93.

parti de la crédulité de leurs clients[33]. Elles tentent d'améliorer leur image à travers des publications comme *L'alliance des familles* (1876) ou encore un journal du même nom fondé en 1904-1905 qui précise être une « œuvre saine et bienfaisante contre le célibat et les faux mariages[34] ». Malgré toutes ces précautions, « l'intermédiaire fait figure de proxénète[35] » en raison de la masculinisation du métier puisqu'en effet, lorsque l'entremise matrimoniale se professionnalise, les marieuses deviennent des marieurs et on les suspecte de vendre un accès aux femmes – supposées fragiles, à protéger et passives –, lesquelles sont effectivement parfois inscrites à leur insu et accusées à leur tour d'agir comme le ferait une prostituée si elle cherchait à prendre l'initiative des rencontres.

Certains ouvrages comme ceux de Claire Démar, journaliste et écrivaine de la première moitié du 19ème siècle, mettent en lumière un autre discours sur le mariage qui entre néanmoins en résonance avec celui suscité par l'activité des agences. Dans un essai publié en 1833, *Appel d'une femme au peuple sur l'affranchissement de la femme*, elle critique radicalement l'institution du mariage en l'associant à de la prostitution légale et développe un discours en faveur de l'union des sexes motivée par le libre arbitre des individus : « l'union des sexes dans l'avenir devra donc être le résultat des sympathies les plus larges, les plus étudiées, de tous les points de vue possibles ; sans l'intervention d'aucune volonté étrangère, sans le concours d'aucune circonstance déterminante, autre que le libre arbitre, né le plus souvent du bouillonnement d'un sang enflammé de l'exaltation des sens[36] ». Dans la lignée d'Olympes de Gouges qui dénonçait le mariage comme un « tombeau de l'amour et de la confiance », ces figures féministes auguraient par leur parole et leur désir des futures transformations à venir dans la sphère familiale et conjugale, en prônant des « mariages à l'essai » et « l'amour libre ».

Le développement des agences matrimoniales entre aussi bien en contradiction avec cet idéal-là qu'avec celui de l'amour romantique. Pourtant ces deux perspectives n'ont pas les mêmes fondements : la première met en avant l'existence des échanges économico-sexuels qui contraignent les femmes au sein du mariage tandis que la seconde cherche au contraire à placer le mariage en dehors de toute forme d'échange économique. Les agences matrimoniales révèlent ainsi ce qui s'échange au sein du couple et du mariage ; en particulier, « le marché de la rencontre révèle la nature de l'échange économico-sexuel : l'accès aux femmes a un prix[37] ». Cette contestation morale, comme on va le voir dans la partie suivante, reste inchangée mais s'est déplacée à l'échelle internationale. À partir de la fin du 19ème siècle, parallèlement à la professionnalisation des agences matrimoniales apparaissent les annonces matrimoniales : ancêtres des rencontres en ligne, elles sont d'extraordinaires matériaux pour

[33] Jean-Claude Bologne, *Histoire du célibat et des célibataires*, Paris, Hachette, 2007, p. 402.
[34] *Ibid.*
[35] C.-L. Gaillard, « Des mariages à tout prix ? Genèse, contestation et régulation du marché de la rencontre (1840-1940) », art cit, p. 54.
[36] Claire Démar, *Appel d'une femme au peuple sur l'affranchissement de la femme suivi de Ma loi d'avenir*, Paris, Hachette, 2017 [1833], p. 33.
[37] C.-L. Gaillard, « Des mariages à tout prix ? Genèse, contestation et régulation du marché de la rencontre (1840-1940) », art cit, p. 61.

lire l'évolution des relations hétérosexuelles et des normes matrimoniales car ces annonces, comme les agences, désacralisent le couple en mettant en lumière ce que l'on voudrait taire : « toute forme d'association, durable ou ponctuelle, amoureuse ou commerciale, suppose toujours un échange[38] ».

1.2. La mise à nu des termes de la rencontre

Le *Chasseur Français* est un des supports les plus anciens des petites annonces matrimoniales. Les premières annonces de ce journal ont été publiées en 1892. La « presse matrimoniale[39] » se distingue volontairement des agences matrimoniales, elle se forge même comme un véritable anti-modèle pour se prémunir des représentations associées aux agences. Pourtant, les agences ont aussi recours aux journaux pour se faire de la publicité (comme *Le Journal des mariages*, qui n'est autre que la vitrine d'une agence matrimoniale lyonnaise). Est-il possible de distinguer ces deux pratiques ? Deux points majeurs peuvent être soulignés. Tout d'abord la question de l'intermédiaire : la presse matrimoniale médiatise le message d'individus par leur publication mais elle n'intervient plus ensuite dans le déroulé des événements tandis que les agences au contraire travaillent à l'appariement des conjoints et leur sélection sur certains critères. Et ce sont ces critères qui, peut-être, permettent une seconde distinction importante : alors que les agences répondent à un triptyque clairement défini (« une association de caractères, de sentiments et de fortunes[40] »), la presse matrimoniale laisse libre cours aux désirs individuels et aux critères électifs de chacun. Ainsi, l'analyse des annonces matrimoniales, au tournant du 19ème et du 20ème siècle, offre une lecture de la norme du régime matrimonial et des espoirs qu'hommes et femmes placent dans le mariage.

1.1.1. Le sexe des capitaux

Les premières petites annonces publiées faisaient encore état de rapports d'argent et d'intérêts évidents. En avril 1904, par exemple, un officier « *noble, titré* » cherche « *une jeune fille très honorable et très riche* » ou, en mars 1900 : « *parents marieraient jeune fille, 20 ans, dot 30 000 francs avec fonctionnaire, négociant ou industriel* ». À l'instar du discours produit par les agences du début du 20ème siècle, ces annonces montrent que le mariage est encore régi par des intérêts d'association de fortune et

[38] C. Deschamps et A. Souyris, *Femmes publiques*, *op. cit.*, p. 143.
[39] L'expression est de Claire-Lise Gaillard, le « système de la presse matrimoniale propose, contre abonnement, la publication d'une annonce de rencontre à laquelle tout·e lecteur·rice peut répondre en s'adressant au journal. Hommes et femmes s'écrivent alors anonymement pour ensuite éventuellement se rencontrer » Claire-Lise Gaillard, « Oscillations et réaffirmations du genre dans les petites annonces de l'Intermédiaire Discret 1921-1939 », *Genre & Histoire*, 2018, nº 21, p. [en ligne].
[40] Claire-Lise Gaillard, « *L'intermédiaire, journal des mariages* : l'industrie du mariage entre deux siècles », billet de blog, *L'atelier numérique de l'histoire*, 2018 (URL : http://atelier-histoire.ens-lyon.fr/AtelierHistoire/episodes/view/139, consulté le 10/01/2019).

de famille où la dot est toujours d'actualité. À partir des années 1930 et jusque dans les années 1950, un autre élément important apparaît : l'impact de la colonisation. Près de 15% à 20% des annonces matrimoniales du *Chasseur Français* proviennent en effet des colonies. Certains hommes mobilisent le journal pour préparer leur retour de pays colonisés (« *retour d'Indochine* », du « *Cameroun* », du *« Moyen Congo* », *« rappelé d'Algérie* ») tandis que d'autres proposent à des femmes de les rejoindre sur place. Ces pratiques s'apparentent aux premiers mariages au-delà des frontières comme l'ont été les *pictures brides* ou les filles du Roy[41] : la colonisation entraîne la recherche d'épouses de même origine sociale et culturelle pour satisfaire des besoins reproductifs. La crainte de la mésalliance nécessite de se tourner vers des intermédiaires, des médiateurs, pour répondre aux normes d'homogamie sociale et d'endogamie.

Des représentations cinématographiques donnent à voir l'ambiguïté qui entoure à la fois la figure des femmes mais aussi celles des hommes qui ont recours à ce procédé matrimonial : ainsi *La sirène du Mississipi* (1969) et *Pêché Originel* (2001)*,* réalisés par des hommes (François Truffaut et Michael Cristofer), illustrent-ils parfaitement ce phénomène de migration par le mariage au temps de la colonisation du 20ème siècle. Les personnages masculins sont interprétés par des stars de la nouvelle vague (Jean-Paul Belmondo) ou hollywoodiennes (Antonio Banderas) : ce sont des colons, blancs, riches qui ne répondent néanmoins pas à la masculinité hégémonique *a priori* imposée par leur ethos de star de cinéma. La figure de l'homme infaillible, courageux, fort, semble céder la place à des personnages « faibles » tant sur le plan psychologique que physique. Les titres des films disent l'essentiel : l'un succombe au « chant des sirènes », l'autre « croque la pomme ». Ces hommes sont décrits sous l'emprise diabolique d'une femme fatale qui les dépossède littéralement de leur pouvoir. Mais contrairement au cinéma antiféministe des années 1930 dans lequel apparaît la figure de la « garce » incarnée par des femmes indépendantes « tant qu'elles échappent aux liens amoureux[42] », les personnages de Julie (Catherine Deneuve) et Julia (Angelina Jolie) n'ont pas ce privilège d'indépendance puisqu'elles se trouvent être, presque systématiquement, sous la coupe d'un autre homme et elles ne font qu'exécuter l'ordre de leur complice en prenant la place de la promise. Elles ont beau être montrées comme envoûtantes et enivrantes, leurs charmes les enferment et les aliènent plus qu'ils ne les libèrent. Le choix scénaristique désigne ainsi ces femmes comme apocalyptiques, puisqu'elles font sombrer les héros habituels, transformés à leur côté en hors-la-loi improvisés et incompétents. Des femmes diaboliques, mais qui n'ont finalement que peu de choix entre deux rôles : celui de l'épouse docile ou celui de prostituée[43]. Les représentations associées aux femmes et aux hommes qui concluent un mariage à distance sont celles de la victime/coupable et de l'homme naïf,

[41] Pour un historique détaillé des mariages à distance intervenus dans le passé, voir M.A. Zug, *Buying a Bride. An Engaging History of Mail-Order Matches*, *op. cit.*

[42] Geneviève Sellier, « Le cinéma des années 30 » dans Christine Bard (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 210.

[43] Laure Sizaire et Gwenola Ricordeau, « "C'était une femme à qui il fallait un époux et lui un homme qui voulait une épouse…". Les représentations filmographiques des mariages par correspondance », *Genre, sexualité & société*, 2015, nº 14.

faible, anti-héros dans la mesure où il a eu recours à des services d'entremise matrimoniale. Soulignons à nouveau que des représentations du même ordre existent aujourd'hui concernant les personnes qui ont recours à des services matrimoniaux globalisés.

Les débuts de l'histoire des petites annonces matrimoniales laissent ainsi apparaître, en creux, l'évolution des normes matrimoniales. Les mariages d'intérêt sont majoritaires en début de siècle, les colons cherchent à éviter les mésalliances exogames en faisant venir des femmes de la même origine qu'eux dans les colonies, et des termes financiers sont mis en avant dans les annonces. Quelles évolutions pouvons-nous alors observer dans la seconde moitié du 20ème siècle concernant le statut des femmes, devenues citoyennes et ayant largement investi le marché du travail ? Comment se conjugue « présentation de soi par écrit » et « les normes du nouveau régime matrimonial [qui] requièrent un désintéressement explicite, signe de l'amour[44] » ? L'étude de François de Singly (1984) d'un corpus d'annonces matrimoniales publiées entre novembre 1978 et octobre 1979 dans *Le Chasseur Français* offre une lecture sans artifice des manœuvres de la séduction hétérosexuelle en cette fin de siècle. Celles et ceux qui se trouvent sur le « marché matrimonial parallèle », considéré·e·s comme des « exclus du marché matrimonial normal », doivent « se mettre en scène dans le rôle de l'excellente épouse ou de l'excellent mari[45] ». Le système de fonctionnement des annonces invite donc à se rendre désirable sur le marché des échanges conjugaux ; aussi l'analyse des annonces individuelles permet-elle de mettre en lumière les attentes genrées concernant ce qui s'échange dans une relation intime, conjugale ou maritale. Auparavant, la valeur des femmes sur le marché matrimonial était généralement associée à leur dot et à leur origine sociale alors que celle des hommes était évaluée à l'aune de leur situation sociale[46]. Singly montre quant à lui que l'argument majeur des femmes est leur capital esthétique et émotionnel et « qu'elles sont et seront des médiatrices relationnelles[47] », tandis que celui des hommes reste leur situation sociale et « qu'ils sont et seront des pourvoyeurs de ressources économiques[48] ». Dans la mesure où son analyse se situe à une période où les agences et les annonces matrimoniales ne représentent qu'une infime proportion des moyens de rencontre[49], l'auteur associe cependant ce « conformisme sexuel » aux « risques de l'exclusion matrimoniale[50] ». Ainsi, comme le phénomène restait marginal, peu d'autres recherches ont été effectuées à cette époque sur les hommes et les femmes ayant recours aux annonces ou aux agences matrimoniales. Néanmoins, on peut s'interroger sur cette idée selon laquelle les personnes impliquées, hommes et femmes, aient été obligatoirement des

---

[44] François de Singly, « Les manœuvres de séduction : une analyse des annonces matrimoniales », *Revue française de sociologie*, 1984, vol. 25, nº 4, p. 524.
[45] *Ibid.*, p. 526.
[46] C.-L. Gaillard, « Oscillations et réaffirmations du genre dans les petites annonces de l'Intermédiaire Discret 1921-1939 », art cit.
[47] F. de Singly, « Les manœuvres de séduction », art cit, p. 533.
[48] *Ibid.*
[49] Michel Bozon et François Héran, « La découverte du conjoint. II. Les scènes de rencontre dans l'espace social », *Population*, 1988, vol. 43, nº 1, p. 145.
[50] F. de Singly, « Les manœuvres de séduction », art cit, p. 533.

« exclu·e·s » du marché matrimonial « normal ». D'autres facteurs ont pu être laissés dans l'ombre et avoir échappé à l'analyse dans la mesure où les principaux intéressés n'ont pas été directement interrogés. Il est possible en tout cas de questionner à nouveau ce « conformisme sexuel » que Singly, à la fin des années 1980, invitait à penser en rapport à une exclusion du marché matrimonial. Dans ce sens, la démocratisation des rencontres en ligne – qui ne sont pas considérées comme des « cas limites », contrairement aux rencontres par agences ou annonces matrimoniales – devrait laisser apparaître, dans les stratégies de présentation des individus, des espaces où le conformisme sexuel n'est pas forcément requis.

1.1.2. Mise en marché des relations intimes, conformisme sexuel et visibilité de l'échange

En 1985, le Minitel fait son apparition dans les foyers français. Les messageries en général et les messageries roses en particulier font découvrir aux utilisateurs un nouveau moyen d'entrer en contact avec d'autres individus. Le Minitel permet l'anonymat et l'utilisateur s'y adonne dans la sphère privée. Les confidences sont nombreuses et les masques tombent, la distance des deux interlocuteurs anonymes étant progressivement abolie. Selon Josiane Jouët, qui a documenté la différence des comportements féminins et masculins au sein de ce dispositif, l'influence des conventions sociales s'évanouit : « sur l'écran du Minitel on peut enfin jouer pleinement son identité sexuée, échapper au laminage ambiant de la différenciation sexuelle et revivre les modèles archaïques des relations entre les genres. La femme s'extirpe des revendications féministes et se repositionne franchement comme objet de désir […] l'homme réagit contre la déconstruction ambiante de la masculinité dans son identité personnelle et sociale. Il s'affirme comme "mec"[51] ». Les messageries du Minitel seraient donc un lieu de mise en scène d'une certaine forme de masculinité. Selon l'auteure, les hommes ont recours aux canons traditionnels de la séduction masculine (« auto-valorisation, bluff, flatterie, acharnement à la conviction, rivalité avec les concurrents[52] ») pour charmer des interlocutrices qui, elles, jouent à être des objets de convoitise. Ces analyses et observations, bien que présentées comme libératrices, témoignent donc surtout et toujours d'un fort conformisme sexuel, Jouët parlant même d'un « retour du sexe[53] » dans un article ultérieur concernant les interactions entre hommes et femmes sur des chats en ligne. Pourtant, au contraire des marchés matrimoniaux parallèles étudiés par Singly, il ne s'agit pas ici *a priori* d'un conformisme stratégique pour éviter une marginalisation du marché matrimonial : à croire que l'étude des mediums de la rencontre hétérosexuelle donnerait à voir au bout du compte des stratégies de

[51] Josiane Jouët, « L'amour sur Minitel » dans Daniel Bougnoux (dir.), *Sciences de l'Information et de la Communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 787.
[52] *Ibid.*
[53] Josiane Jouët, « Technologies de communication et genre. Des relations en construction », *Réseaux*, 2003, vol. 120, nº 4, p. 76.

séduction somme toute banales. C'est ce qu'ont brillamment démontré les travaux de Marie Bergström sur les rencontres en ligne qui reposent selon elle sur un « double standard de sexe[54] » qui implique de la part des femmes une « censure de leurs propres désirs[55] ».

En 2013, on estime qu'entre 16 % et 18 % de la population – âgée de 18 à 65 ans – s'était déjà inscrit sur un site de rencontres. Parmi les couples formés depuis le milieu des années 2000, environ 9 % se sont connus par ce biais[56]. Et bien que ce médium ne soit pas devenu un moyen de rencontre et de formation du couple dominant en France, sa popularité et son usage grandissant introduisent non seulement une démocratisation des intermédiaires dans les relations amoureuses et sexuelles, mais également une mise en visibilité de l'échange intime. En quoi consiste cet échange, trente ans après les analyses des annonces matrimoniales de Singly ? Ces plateformes continuent-elles d'incarner des stéréotypes de genre et un conformisme sexuel ? Comment se conjugue cette « mise à nu des termes de la rencontre[57] » avec « les imaginaires de la rencontre fortuite et singulière[58] » et « l'idéal de l'amour en tant que sentiment désintéressé et irrationnel[59] » ?

Depuis les années 1990, les sites de rencontre sur internet fleurissent et provoquent l'engouement des individus. Ces sites sont souvent décrits comme une conséquence de la société capitaliste et consumériste[60], par exemple en tant qu'ils seraient des « hypermarchés de désir[61] ». Nombreux et nombreuses sont les auteur·e·s à s'intéresser maintenant à la mise en scène de soi sur les plateformes virtuelles de rencontre. Pour Eva Illouz, le recours aux « réseaux amoureux sur internet » « prend la forme d'une transaction économique : internet transforme le moi en un produit emballé, placé en concurrence avec d'autres produits sur un marché libre régi par la loi de l'offre et de la demande[62] ». Comme dans les annonces matrimoniales analysées par Singly, les acteurs et actrices de ces nouveaux réseaux de rencontre sont amenés à rationaliser à la fois leur recherche et leur propre présentation[63] conduisant à une « forte objectivation de l'échange amoureux et sexuel[64] ». Quelles sont les conséquences de ce nouveau moyen de rencontre sur les rapports de genre ? Entraine-t-il une plus grande liberté dans les manières d'être féminines ou masculines ? Sont-ils le lieu d'expérimentations originales ou au contraire, comme les annonces matrimoniales le donnaient à voir, renforcent-ils un conformisme sexuel ? Selon les travaux de Marie Bergström, les sites de rencontre maintiennent les « codes

---

[54] M. Bergström, *Au bonheur des rencontres*, *op. cit.*, p.40.
[55] *Ibid.*
[56] Marie Bergström, « Sites de rencontres : qui les utilise en France ? Qui y trouve son conjoint ? », *Population & Sociétés*, 2016, nº 530.
[57] Marie Bergström, « Introduction. Rencontres en ligne, rencontres à part ? », *Sociétés contemporaines*, 2017, nº 104, p. 8.
[58] *Ibid.*, p. 9.
[59] Marie Bergström, « La loi du supermarché ? Sites de rencontres et représentations de l'amour », *Ethnologie française*, 2013, Vol. 43, nº 3, p. 438.
[60] Eva Illouz, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil, 2006.
[61] Jean-Claude Kaufmann, *Sex@mour*, Paris, A. Colin, 2010, p. 14.
[62] Eva Illouz, « Réseaux amoureux sur Internet », *Réseaux*, 2006, vol. 138, nº 4, p. 255.
[63] E. Illouz, « Réseaux amoureux sur Internet », art cit ; Emmanuel Kessous, « L'amour en projet. Internet et les conventions de la rencontre amoureuse », *Réseaux*, 2011, nº 166, p. 191-223.
[64] M. Bergström, « Introduction. Rencontres en ligne, rencontres à part ? », art cit, p. 8.

traditionnels de la séduction hétérosexuelle[65] ». Les femmes sont toujours tenues de faire preuve de « réserve féminine » tandis que les hommes doivent « prendre l'initiative », et « l'éloignement des regards ne résulte pas en un relâchement des comportements mais tend au contraire à discipliner les conduites des uns vis-à-vis des autres[66] ». Ces nouveaux médiums de la rencontre hétérosexuelle, plutôt que de permettre une libération des conventions sociales, tendent donc à exalter ou au moins à maintenir des rôles de genre traditionnels. Que les analyses portent sur des annonces matrimoniales publiées au milieu du 20ème siècle, au début des années 1970, sur des interactions en ligne sur le minitel au début des années 1990 puis sur le web au début des années 2000 ou sur les sites de rencontres dans les années 2010, les stéréotypes de genre et leur performance semblent avoir leur peau dure, et les conclusions de Singly, toujours d'actualité : l'homme « cherche » et la femme « souhaite[67] ».

L'observation de ces médiums de rencontre laisse donc apparaître les procédés et les termes, habituellement tacites, de la rencontre. Les règles et les normes de l'échange intime sont mises en évidence. Si l'on peut relever quelques innovations dans les rapports de genre sur ces nouvelles scènes de rencontre, il semblerait qu'elles aient plutôt tendance à renforcer des comportements de genre stéréotypés. Mais ces espaces incarnent également les tensions du « triptyque conjugalité-sexualité-économie[68] » car ils mettent en effet à mal les « mythes de l'amour » en particulier le « destin et le hasard de la rencontre » mais aussi « l'amour singulier et aveugle[69] ». En introduisant au contraire une certaine rationalisation dans la recherche amoureuse, ils conduisent à mélanger des domaines pensés séparément : l'affectif et l'intérêt. Aussi continuent-ils à alimenter un discours de méfiance de la part des usagers eux-mêmes et des divers commentateurs médiatiques[70]. Pourtant, le mariage est depuis devenu une véritable niche économique autour de son organisation : des photographes professionnels aux traiteurs, en passant par les magasins de robe de mariée, les animateurs de soirée, les fleuristes, les loueurs de salles, les bijoutiers, les boutiques et agences de voyages qui proposent des listes de mariage ou encore les « *wedding planners* »[71]. Or, tous ces acteurs économiques ne suscitent aucune réprobation. Les intermédiaires matrimoniaux, qui développent eux aussi un commerce lucratif, pourraient finalement tout autant faire partie de ce paysage d'activités économiques, mais leur spécificité tient cependant au fait qu'ils interviennent en amont du projet de mariage. Et cette intervention est alors soumise à la désapprobation, à la contestation morale et souvent rattachée à la prostitution[72]. Mais toutes

[65] M. Bergström, « Sites de rencontres : qui les utilise en France ? Qui y trouve son conjoint ? », art cit, p. 3.
[66] M. Bergström, *Au bonheur des rencontres*, *op. cit.*, p. 393.
[67] F. de Singly, « Les manœuvres de séduction », art cit, p. 553.
[68] M. Bergström, « La loi du supermarché ? », art cit, p. 441.
[69] *Ibid.*, p. 440.
[70] M. Bergström, « La loi du supermarché ? », art cit.
[71] Florence Maillochon, *La passion du mariage*, Paris, PUF, 2016, 378 p.
[72] C'était donc le cas des agences matrimoniales comme l'a démontré Gaillard, mais cette association perdure comme en témoigne par exemple l'une des enquêtées de Bergström qui s'exprime ainsi concernant les sites de rencontre : « je trouve que c'est trop brut, trop de la consommation. J'achète un produit. C'est de la prostitution je trouve ! En fait, c'est vraiment ça. Il y a pas d'argent mais les mecs qui vont là, ils vont aux putes ! Enfin, c'est l'image que ça me renvoie à moi ». C.-L. Gaillard, « Des mariages à tout prix ? Genèse, contestation et régulation du marché de la rencontre (1840-1940) », art cit ; M. Bergström, « La loi du supermarché ? », art cit, p. 436.

ces plateformes mettent aussi en évidence l'existence d'un marché matrimonial[73] qui nécessite un « sens du placement et de l'adaptation[74] ».

L'historique des médiations matrimoniales, qui a été rapidement retracé jusqu'ici, traduit ainsi moins une « rupture sensible avec la tradition de l'amour[75] » que la permanence de l'existence d'un marché matrimonial « où ce sont les personnes, avec toutes leurs propriétés sociales, qui sont concrètement mises à prix[76] ». Ces propriétés sociales varient, comme on l'a vu avec la dot des femmes qui constituait encore un argument de taille au début du 20ème siècle, alors qu'à la fin de celui-ci ce sont plutôt leurs capitaux esthétiques et émotionnels qui sont recherchés par les hommes. Ce qui ne change pas en revanche, ce sont les comportements de genre qui renforcent et naturalisent la différence sexuelle dans le jeu de la séduction et la concurrence qui existe sur un marché matrimonial, « qui repose sur des jeux de classement réciproques[77] », et alimente ces attentes et injonctions genrées. Aussi, correspondre à des stéréotypes de genre peut-il constituer une technique de placement avantageux, en particulier pour les femmes. S'ouvrir au marché matrimonial globalisé en est une autre, comme on le verra dans cette thèse (chapitre 4), qui souvent s'associe à la précédente.

L'avènement d'internet et des sites de rencontre a entrainé une transformation majeure, encore peu soulignée par la recherche : celle d'une extension des possibilités dans la recherche du conjoint. Alors que les annonces matrimoniales ne permettaient que l'écrit, que le Minitel n'ajoutait que la voix, internet offre tous les médiums possibles, écrit, voix, images, vidéos à quoi il faut désormais ajouter un service de traduction instantané. Un éventail d'opportunités de rencontres amoureuses, matrimoniales, sexuelles s'ouvre ainsi à une échelle encore jamais observée, et s'y associent des logiques commerciales, comme dans le cas de ce que j'ai renommé l'*Entremise Matrimoniale Globalisée* (EMG).

2. Les contours de l'entremise matrimoniale globalisée

À la fin du 20ème siècle, le développement des NTIC et l'augmentation massive de la circulation migratoire créent des conditions favorables à l'émergence d'une entremise matrimoniale au-delà des frontières. De part et d'autre du monde, des agences matrimoniales internationales voient le jour, mais les publics auxquels elles s'adressent sont particuliers : les candidat·e·s aux rencontres internationales doivent être « doté·e·s » de certaines qualités. Avant d'en dire davantage sur celles-ci, retenons pour

[73] Michel Bozon, dans un article récent, critique l'usage de la notion de marché à laquelle il préfère celle de champ attaché au vocabulaire bourdieusien. Pour lui, cette dernière permet de penser plus largement les « échanges symboliques » et « concurrence de placement » Michel Bozon, « Qu'apporte une perspective socio-économique à la connaissance de la sexualité ? », *Revue Francaise de Socio-Economie*, 2020, n° 25, nº 2, p. 36. Je montrerai plus loin pourquoi j'ai choisi de m'en tenir à la notion de marché, en m'appuyant aussi sur Bourdieu et sur la conceptualisation qu'il en a proposée en 1989. P. Bourdieu, « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique », art cit.
[74] M. Bozon, « Qu'apporte une perspective socio-économique à la connaissance de la sexualité ? », art cit, p. 37.
[75] E. Illouz, « Réseaux amoureux sur Internet », art cit, p. 246.
[76] P. Bourdieu, « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique », art cit, p. 25.
[77] M. Bozon, « Qu'apporte une perspective socio-économique à la connaissance de la sexualité ? », art cit, p. 36.

l'instant que ces agences s'adressent uniquement à des personnes hétérosexuelles dont les hommes sont majoritairement nord-américains ou européens ; les femmes, quant à elles, sont pour beaucoup originaires des pays postsoviétiques – avec une forte majorité de femmes russes, ukrainiennes et bélarusses –, d'Asie du sud-est, d'Amérique du sud ou de certains pays d'Afrique. En somme, ces rencontres internationales sont façonnées par des « géographies genrées du pouvoir[78] ». Pour le comprendre, commençons par revenir sur les représentations qui entourent ce pan du marché de la rencontre.

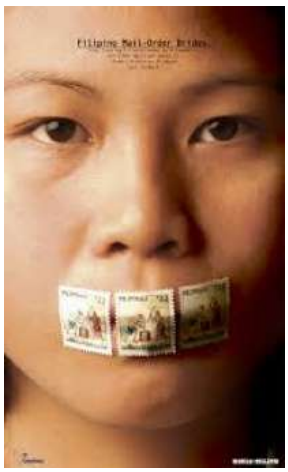
2.1. La « mauvaise presse » des « *mail-order brides* » : la victime et le *looser*

Les premières recherches qui se sont intéressées à l'entremise matrimoniale globalisée ont d'abord pris appui sur une catégorie largement construite par les médias anglophones : les « *mail-order brides* » qu'elles associent au terme « *international matchmaking* » pour nommer les activités des agences matrimoniales internationales et des plateformes internet qui permettent les mises en relation. En premier lieu, ces pratiques matrimoniales internationales ont été rattachée à la prostitution[79], activité perçue par les auteures de ces recherches comme le « paradigme absolu de la domination masculine[80] ». Le choix d'utiliser le terme « *mail-order brides* » incarne ainsi une posture particulière, comme le suggère Bonnie Zare et Lily S. Mendoza : le choix du terme « *bride* » incarne l'image de la virginité, de la jeunesse et de l'inexpérience tandis que « *mail-order* » évoque les ventes par correspondance, suggérant que les femmes ne seraient rien d'autres que des marchandises passives[81]. Ainsi, nommer ce phénomène à partir de ce vocabulaire, en mettant l'accent sur la « fiancée » plutôt que le mariage et l'association de deux individus, consiste à retirer tout pouvoir d'action, de réflexion, d'analyse, bref, toute capacité d'agir aux femmes qui s'engagent dans un mariage médiatisé par une agence. Louise Langevin et Marie Claire Belleau s'inscrivent par exemple dans cette perspective : en faisant le choix d'utiliser le terme de « promises par correspondance » plutôt que « mariages par correspondance », elles

[78] P.R. Pessar et S.J. Mahler, « Gender and Transnational Migration », art cit ; P.R. Pessar et S.J. Mahler, « Transnational Migration: Bringing Gender in », art cit.
[79] Mila Glodava et Richard Onizuka, *Mail-Order Brides: Women for Sale*, Fort Collins, Colo, Alaken, 1994, 150 p ; Donna M. Hughes, « The Role of "Marriage Agencies" in the Sexual Exploitation and Trafficking of Women from the Former Soviet Union », *Internation Review of Victimology*, 2004, vol. 11, nº 1, p. 49-71 ; Louise Langevin et Marie-Claire Belleau, *Le trafic des femmes au Canada : une analyse critique du cadre juridique de l'embauche d'aides familiales immigrantes résidantes et de la pratique des promises par correspondance*, Ottawa, Condition féminine Canada, 2000.
[80] C. Deschamps et A. Souyris, *Femmes publiques*, *op. cit.*, p. 15.
[81] Dans cet article publié en 2013, les chercheuses s'appuient sur des recherches anglo-saxonnes ainsi que sur des films documentaires ou des performances artistiques pour, d'une part, déconstruire la catégorie des « *mail-order bride* » et montrer au contraire, à l'appui de certaines recherches académiques, l'existence de parcours multiples et des femmes actrices de leur migration et de leur engagement marital et, d'autre part, elles mettent en exergue que ces femmes sont pourtant toujours rattachées à cette figure dichotomique, sexiste et orientaliste : la victime ou la profiteuse. D'un côté, la télévision américaine, les films et les nouvelles dépeignent les femmes engagées dans un mariage facilité par une agence comme de jeunes femmes, soumises, naïves, victimes de tromperies et d'abus. Et de l'autre côté, les femmes, d'Europe de l'Est en particulier, sont représentées comme de froides calculatrices. B. Zare et S.L. Mendoza, « 'Mail-order brides' in popular culture », art cit, p. 368.

expliquent vouloir insister sur la place des femmes qu'elles considèrent être « l'objet de ce commerce[82] ».

Illustration 1 : "Filipino Mail-Order Brides. Stop Treating Filipino Women As A Commoditiy. Let's Not Be Silent About It. Report Practices Of Abuse



Cette image (illustration 1), publiée par le journal philippin « Manila Bulletin » et sans doute produite dans le but d'enrayer le développement des mariages entre femmes philippines et hommes étrangers qui suscitent une « anxiété nationale[83] », symbolise cette perception commune de femmes dénuées de toute agentivité, passives victimes de mariages non désirés, vendues à des « maris-consommateurs[84] ». Sur cette image, une femme est réduite au silence par des timbres qui lui scellent les lèvres et, tel un colis, sur son front est tamponnée l'inscription suivante : « *Filipino Mail-Order Brides. Stop Treating Filipino Women As A Commodity. Let's Not Be Silent About It. Report Practices Of Abuse.* ». Les femmes sont ainsi considérées comme des marchandises et l'affiche vise à interpeller d'autres personnes qui, elles, seraient à même de s'exprimer, pour les défendre. Or la recherche académique, y compris celle rattachée aux recherches féministes, endosse ce rôle en partant du principe que les femmes issues de pays en voie de développement ou émergents nécessitent d'être secourues. Elles adoptent ainsi un positionnement hégémonique et ethnocentrique en retirant aux femmes non-occidentales leur puissance d'agir[85]. Ainsi Donna Hughes, féministe abolitionniste, s'est-elle emparée du phénomène des « *mail-order brides* » pour servir son combat politique : elle associe donc les agences matrimoniales internationales au trafic d'êtres humains et décrit les femmes des pays postsoviétiques, impliquées dans ce phénomène, comme « guidées par la pression de la pauvreté, du chômage et de la représentation médiatique du style de vie occidental, les femmes acceptent des offres risquées d'emploi

[82] L. Langevin et M.-C. Belleau, *Le trafic des femmes au Canada*, *op. cit.*, p. 84.
[83] Gwenola Ricordeau, « La globalisation du marché matrimonial vue des Philippines » dans Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), *L'échange économico-sexuel*, Paris, EHESS, 2015, p. 334.
[84] L. Langevin et M.-C. Belleau, *Le trafic des femmes au Canada*, *op. cit.*, p. 86.
[85] Chandra Talpade Mohanty, « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses », *On Humanism and the University I: The Discourse of Humanism*, 1984, vol. 12, nº 3, p. 333-358.

et de mariage dans l'espoir d'une vie meilleure[86] ». Ces approches enferment donc les femmes dans des positions victimaires et d'objets, en faisant l'impasse sur la réalité empirique du terrain puisque, de fait, aucune de ces recherches n'a pu proposer de résultats définitifs en l'absence de toutes données empiriques ou statistiques sur le phénomène[87].

La femme « victime » est donc un postulat, qui a pour origine la littérature journalistique ou juridique, ou qui s'appuie sur la suspicion de certaines ONG qui œuvrent contre la prostitution et le trafic d'êtres humains. Sachant que les sources juridiques et médiatiques font généralement écho aux seuls mariages qui se soldent par un échec et donnent lieu à des contentieux juridiques, ces recherches n'ont ainsi touché qu'une infime partie du phénomène et, de surcroît, la plus négative. De la même manière que grâce à la presse « les suicides les plus rares passent auprès du public pour les plus communs[88] », les mariages facilités par une agence sont perçus de manière « partielle et biaisée » dans les représentations collectives. En outre, ils apparaissent comme les mariages les plus communs à l'échelle globale alors que les mariages binationaux, comme nous le découvrirons dans le chapitre 5, impliquent de multiples moyens de rencontre dont une majorité tout à fait dans la norme.

On peut voir ici l'impact de la « fait-diversisation[89] » qui consiste, pour la presse, à réduire tout sujet à un récit apte à susciter l'émotion, selon un schéma immuable opposant des victimes (les fameuses « promises » auxquelles peuvent s'identifier les lecteurs et les lectrices) à des bourreaux (les hommes occidentaux mais aussi les hommes de leur pays souvent présentés sous des traits péjoratifs), le tout sur fond de « pauvreté ». Ces discours favorisent une représentation « orientalisée » des femmes engagées dans l'entremise matrimoniale globalisée puisque ces figures victimaires, construites par des médias occidentaux, sont constituées en miroir de celles de femmes occidentales, fortes de leur capacité d'action et de leur supposée liberté. Ces représentations alimentent deux dynamiques : d'une part, une vision réductrice et dichotomique des femmes qui, considérées comme des victimes de la pauvreté, deviennent par là même suspectes de froids calculs pragmatiques pour s'en sortir (*victim/hyperagent*[90]) ; d'autre part, comme nous le découvrirons dès le chapitre 4, cette représentation accentue l'attrait des hommes

---

[86] D.M. Hughes, « The Role of "Marriage Agencies" in the Sexual Exploitation and Trafficking of Women from the Former Soviet Union », art cit, p. 49.

[87] « Cependant, avant de passer à la description, un avertissement s'impose. Nous ne disposons d'aucune recherche empirique ayant analysé la pratique des promises par correspondance au Canada. Aussi, afin de reproduire un certain profil des actrices et des acteurs des PPC, nous nous sommes inspirées d'anecdotes, de reportages dans les journaux, de l'information disponible sur les sites Internet de PPC et d'études, principalement américaines, qui se sont penchées sur ce phénomène. Enfin, nous avons tiré de l'information de décisions jurisprudentielles canadiennes qui décrivent dans leurs énoncés des faits tant les conjointes et les fiancées que leurs maris-parrains » L. Langevin et M.-C. Belleau, *Le trafic des femmes au Canada*, *op. cit.*, p. 90. ; « Some activists and NGOs suspect that women who find Western partners through marriage agencies are at higher risk of becoming victims of violence and exploitation, but there is not enough data or research to substantiate that. In the United States, there is no agency tasked with collecting this type of information. The exact number and portion of women who become victims are unknown » D.M. Hughes, « The Role of "Marriage Agencies" in the Sexual Exploitation and Trafficking of Women from the Former Soviet Union », art cit, p. 50.

[88] Christian Baudelot et Roger Establet, « 3. Fait divers et fait social », *Philosophies*, 2011, 8e éd., p. 76‑88.

[89] Gérard Noiriel, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIXe-XXe siècle) : Discours publics, humiliations privées*, Paris, Fayard, 2007, p. 98.

[90] Nicole Constable, « The Commodification of Intimacy: Marriage, Sex, and Reproductive Labor », *Annual Review of Anthropology*, 2009, vol. 38, nº 1, p. 49- 64.

occidentaux qui peuvent s'envisager comme des sauveurs (en secourant ces femmes d'hommes perçus comme des « barbares » – les hommes locaux – ou des « loosers » – les « maris-consommateurs » – auxquels ils ne s'identifient pas) et se trouver stimulés par un désir de conquête face à des femmes calculatrices et vénales[91].

Ainsi, dans les médias, les femmes engagées dans un mariage transnational sont rarement sinon jamais présentées comme courageuses malgré les efforts et sacrifices qui accompagnent toute migration (apprendre une langue, se familiariser avec d'autres normes, quitter ses proches, etc.). L'accent n'est jamais mis non plus sur le fait que ces femmes ont souvent une éducation plus élevée et des emplois plus prestigieux que leurs maris (chapitre 5) : les histoires décrivent au contraire toujours des femmes qui gagnent en migrant vers les USA ou le Canada. Pour Zare et Mendoza, les représentations médiatiques des femmes qui se marient par l'intermédiaire d'une agence permettent de renforcer l'hégémonie occidentale en altérisant et réifiant les femmes non-occcidentales réduites à leur silence, leur impuissance ou à leur manigance.

Cette vision dichotomique du phénomène entraîne la stigmatisation des mariages médiatisés par une agence, qui sont perçus comme nécessairement inégalitaires : des « femmes pauvres et désespérées qui épouseraient des maris riches ». De sorte que ces mariages ne seraient pas des « mariages d'amour » et ils sont dès lors considérés, aux États-Unis, comme « problématiques[92] ». Mais le même processus est à l'œuvre en France où le mariage n'est plus censé résulter des négociations familiales mais du choix individuel des conjoints et que la seule et unique raison de se choisir doit reposer sur le sentiment amoureux[93]. De nombreuses recherches ont en effet mis en lumière que la famille et la parenté reposent de moins en moins sur un ordre traditionnel mais sur l'idée que la famille est basée sur « "l'amour" qui est choisi, profondément ressenti, "authentique", et intensément personnel[94] » ; cette croyance éclaire la stigmatisation des mariages médiatisés contemporains, résultats d'un échange trop déséquilibré et, par conséquent, trop visible. Ils sont donc montrés du doigts et stigmatisés en ce qu'ils viennent contredire « l'idée que la sexualité pourrait être le dernier bastion d'un don libre d'économie[95] ». Comme Gwenola Ricordeau l'avait déjà souligné, « la stigmatisation des mariages par correspondance repose sur le déni du continuum des échanges économico-sexuels[96] ». Les mariages et les relations intimes qui se

[91] B. Zare et S.L. Mendoza, « 'Mail-order brides' in popular culture », art cit.
[92] « Most Americans now take for granted the idea that marriage should be based on both love and equality. They also assume marriages deviating from this structure or formed for any other reasons, particularly monetary considerations, are problematic » M.A. Zug, *Buying a Bride. An Engaging History of Mail-Order Matches*, *op. cit.*, p. 189.
[93] M. Bozon, « Sexualité et conjugalité », art cit, p. 239.
[94] « A growing literature has emerged in recent years that collectively depicts a global-if uneven-trend away from "traditional" notions of family that emphasize the role of social obligation in the reproduction of kinship systems and toward globalizing models of family that are increasingly based on a "love" that is chosen, deeply felt, "authentic," and profoundly personal » Mark B. Padilla et al., *Love and Globalization: Transformations of Intimacy in the Contemporary World*, Nashville, Tenn, Vanderbilt University Press, 2008.
[95] Christophe Broqua et Catherine Deschamps, « Transactions sexuelles et imbrication des rapports de pouvoir » dans *L'échange économico-sexuel*, Paris, EHESS, 2015, p. 10.
[96] G. Ricordeau, « La globalisation du marché matrimonial vue des Philippines », art cit, p. 338.

construisent au-delà des frontières nationales viennent ainsi questionner l'idéal romantique moderne et ouvrent une nouvelle voie pour les recherches socio-anthropologiques sur le couple à l'heure de la globalisation.

Les représentations médiatiques semblent avoir un peu évolué depuis les années 2000. L'anthropologue nord-américaine Nicole Constable, qui sera au centre des prochains développements, se souvient par exemple le visionnage d'un reportage en 2002 dans lequel une agence matrimoniale qui mettaient en relation des hommes nord-américains et des femmes d'Europe de l'Est se révélaient être la couverture d'un réseau de prostitution. Les femmes étaient évidemment pauvres et prêtes à tout pour se rendre aux États-Unis, caractéristiques dont découlaient les deux figures binaires décrites plus haut : « d'innocentes victimes sans espoir[97] » et « des prostituées sournoises et sans pitié[98] ». Les hommes n'étaient toutefois pas en reste, dépeints tour à tour comme « socialement inaptes, innocents et dupes[99] » ou « violents et abusifs[100] ». Ces images n'ont pas manqué d'attirer son attention dans la mesure où elles n'avaient rien en commun avec ces impressions basées sur de nombreuses années de recherches ethnographiques parmi des femmes chinoises, philippines et des hommes nord-américains engagé·e·s dans une démarche de rencontre internationale médiatisée. En France, de nombreux reportages télévisés ont aussi donné à voir des mariages facilités par des agences matrimoniales internationales et leur contenu ne rattachait à aucun moment ces entreprises à des réseaux de prostitution[101]. En revanche, ils présentent invariablement les femmes engagées dans ces rencontres comme étant à la recherche d'« une meilleure vie en France » et, dans la majorité des émissions, les femmes sont dépourvues de leur capacité à parler et à comprendre. De plus, les reportages sont toujours produits depuis le point de vue des hommes et de leurs recherches : on les voit ainsi choisir les femmes qui leur plaisent sur des catalogues, évoquer leur désir de rencontrer des femmes plus jeunes qu'eux, raconter leurs mauvaises expériences conjugales antérieures et multiplier les rencontres lorsqu'ils se rendent sur place. En somme, ces reportages donnent à voir des femmes « muettes » et des hommes « ravis ».

Mais ces représentations sont profondément ancrées dans les représentations collectives comme le traduit cette réflexion de Françoise Héritier, pourtant éminente spécialiste des questions de parenté et connue pour ses contributions aux études de genre[102]. Sur la question de l'éventuelle perte de la virilité des hommes, dans une conférence à la Bibliothèque Nationale de France en 2008, elle s'exprimait en effet ainsi : « la perte de la virilité, le fait d'aller chercher ses épouses là où elles sont encore dociles,

---

[97] Nicole Constable (dir.), « A Tale of Two Marriages : International Matchmaking and Gendered Mobility » dans *Cross-Border Marriages: Gender and Mobility in Transnational Asia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, p. 166.
[98] *Ibid.*
[99] *Ibid.*
[100] *Ibid.*
[101] Plusieurs séries de reportages ont été produits et diffusés notamment par deux chaines nationales françaises au large audimat, France 2 (« Cœurs à prendre ») et M6 (« C'est ma vie »). Pour un exemple stéréotypé mais plus ancien voir l'épisode de Striptease « Berger cherche bergère désespérément » (2012).
[102] Françoise Héritier, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1995, 332 p ; Françoise Héritier, *Masculin/féminin II: Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002, 441 p.

dans les pays de l'ex-Union Soviétique par exemple[103] ». Est-ce donc de cela qu'il s'agit ? Les mariages médiatisés sont-ils donc des remèdes aux transformations sans précédent des rapports de genre en France ? Les hommes qui y prennent part sont-ils en proie à une perte de virilité ? Les femmes d'ex-Union Soviétique, qui ont le droit de vote et le droit d'avorter depuis 1917 et 1920, sont-elles des épouses dociles ? Ou faut-il voir plutôt dans ces relations intimes transnationales, des stratégies de femmes à l'intersection de projets migratoires et matrimoniaux associés à des imaginaires géographiques spécifiques ?

Qu'en est-il alors réellement des femmes et des hommes qui s'engagent dans un mariage médiatisé en ce début de 21ème siècle ? Tournons-nous maintenant vers les recherches qualitatives et ethnographiques conduites sur l'entremise matrimoniale globalisée. Plutôt qu'une version monolithique et simple des relations intimes qui se nouent sur la scène globale, elles nous donnent accès à « la chair des rapports sociaux », autrement dit non seulement aux « asymétries structurelles » qu'elles peuvent incarner mais également aux « brèches qu'empruntent les individus pour contourner, subvertir ou resignifier des relations asymétriques[104] ».

2.2. Le travail de l'imagination au service de la cartographie des désirs

Qui sont donc les personnes qui existent derrière les catégories réifiantes précédemment exposées (*mail-order brides*, mari-consommateurs, promises...) ? Plusieurs chercheuses se sont penchées sur la question en allant à la rencontre des femmes et parfois des hommes qui ont recours à ces services matrimoniaux globalisés en enquêtant souvent dans le même temps sur les opérateurs, les dispositifs et les structures qui permettent ces mises en relation intimes au-delà des frontières[105]. Ces recherches qualitatives, appuyées sur des entretiens approfondis et des ethnographies multisituées (en ligne et dans différents pays), ont permis de mettre en lumière une diversité d'actrices et d'acteurs engagées dans des relations intimes transnationales. La richesse de leurs enquêtes a permis d'évacuer les stéréotypes détaillés plus haut de la jeune femme pauvre et désespérée et de l'homme cherchant une

[103] Françoise Héritier et Michelle Perrot avec Michel Winock, les grandes conférences de la BNF, 25 novembre 2008, « Le féminin, naissance d'un genre ? » (URL: https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1320817g/f1, consulté le 10/08/2021).
[104] Juliette Rennes (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2016, p. 25.
[105] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; Hugues Draelants et Olive Tatio Sah, « Femme camerounaise cherche mari blanc : le Net entre eldorado et outil de reproduction », *Esprit Critique*, 2003, vol. 5, nº 4 ; Ericka Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband: Russian-American Internet Romance*, Durham, Duke University Press Books, 2007, 208 p ; Sonja Luehrmann, « Mediated marriage: internet matchmaking in provincial Russia », *Europe-Asia Studies*, 2004, vol. 56, nº 6, p. 857- 875 ; Jennifer Patico, « For Love, Money, or Normalcy: Meanings of Strategy and Sentiment in the Russian-American Matchmaking Industry », *Ethnos*, 2009, vol. 74, nº 3, p. 307- 330 ; Jennifer Patico, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », *Slavic Review*, 2010, vol. 69, nº 1, p. 16- 41 ; Gwenola Ricordeau, « Devenir une First World Woman : stratégies migratoires et migrations par le mariage », *SociologieS*, 2012 ; G. Ricordeau, « La globalisation du marché matrimonial vue des Philippines », art cit ; Lisa Anne Simons, *Marriage, Migration, and Markets: International Matchmaking and International Feminism*,University of Denver, Denver, 2001.

épouse docile. Chacune de ces recherches met au contraire en exergue des hommes et des femmes qui font le choix de se tourner vers l'étranger pour trouver un·e conjoint·e : un choix inscrit dans des trajectoires particulières, faites d'opportunités et de contraintes indissociables de certains facteurs historiques (comme l'histoire coloniale ou la chute de l'URSS), de conditions économiques et politiques, ou encore de l'intensification de la circulation d'informations, d'idées, d'objets et d'individus qui s'observe depuis les années 1990 et favorise un « travail de l'imagination » sur lequel nous allons revenir tout au long de cette thèse, notamment *via* sa conceptualisation par l'anthropologue Arjun Appadurai[106]. À l'appui de recherches qualitatives et bien souvent ethnographiques, ces chercheuses, en donnant la parole aux protagonistes, ont pu interroger la morphologie, les mécanismes et les ressorts qui rendent possible ces relations intimes transnationales.

En la matière les travaux de Nicole Constable, en particulier son premier ouvrage *Romance on a Global Stage* (2003) mais également ses publications ultérieures[107], sont des références incontournables pour quiconque aborde l'étude de l'entremise matrimoniale globalisée. Cette chercheuse a d'abord travaillé sur les migrantes domestiques philippines avant de s'intéresser aux « romances[108] » qui se produisent à l'échelle globale. C'est à la suite d'une rencontre avec Ben, un homme nord-américain, divorcé deux fois, d'âge moyen, partageant des idées progressistes, éduqué et relativement séduisant, marié avec une femme philippine via les services d'une agence matrimoniale internationale qu'elle va commencer à s'interroger sur la démarche en amont qui poussent des hommes et des femmes, séparé·e·s par des milliers de kilomètres, à recourir à des services matrimoniaux globalisés pour accéder à la conjugalité. Constable a débuté par une ethnographie en ligne où elle a pu observer et participer à des groupes de discussions essentiellement animés par des hommes nord-américains et d'autres nationalités réunis par une même démarche : trouver une épouse étrangère. En prenant part à ces échanges, elle a découvert l'émergence de « communautés imaginées » représenté·e·s par des personnes aux intérêts communs mais aux points de vue divergents. En particulier, dans ces espaces d'entraide, de nombreuses discussions s'engageaient sur des sujets plus larges touchant aux questions de genre, de nationalisme et de colonialisme notamment autour de la critique du terme « *mail-order brides* »[109]. Ce terme utilisé dans les premières recherches est en effet rejeté par toutes les

---

[106] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*

[107] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; Nicole Constable (dir.), *Cross-Border Marriages: Gender and Mobility in Transnational Asia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, 228 p ; Nicole Constable, « Brides, Maids, and Prostitutes: Reflections on the Study of "Trafficked" Women », *Journal of Multidisciplinary International Studies*, 2006, vol. 3, n° 2 ; N. Constable, « The Commodification of Intimacy », art cit.

[108] Le titre de la thèse s'inspire du titre de cet ouvrage à la fois pour inscrire ce travail dans les traces de celui de Nicole Constable mais aussi en référence à l'analyse d'Anthony Giddens pour qui les romances s'inscrivent dans un tournant narratif et réflexif de la conjugalité. Voir A. Giddens, *La transformation de l'intimité*, *op. cit.*, p. 61- 64.

[109] Voir en particulier le chapitre 2 « Ethnography in Imagined and Virtual Communities » p. 31-62. Ces espaces où les hommes partagent leurs expériences donnent à voir comment ils acquièrent peu à peu des connaissances non seulement sur le pays de leur future compagne mais également sur les difficultés administratives auxquelles elles doivent faire face, au racisme qu'elles peuvent subir. Tous ces récits d'expériences illustrent ce qu'Odasso a observé dans d'autres couples : une migration intérieure et de contact. Laura Odasso, *Mixités conjugales : Discrédit, résistances et créativités dans les familles avec un partenaire arabe*, Rennes, PUR, 2016, 312 p..

personnes engagé·e·s dans l'entremise matrimoniale globalisée, soit parce qu'il leur est tout simplement inconnu, soit parce qu'il est considéré comme insultant pour des femmes et des hommes qui ne se considèrent en aucune façon comme des marchandises ou des consommateurs[110]. Depuis ces espaces et en s'inscrivant parallèlement sur des sites d'agences matrimoniale internationales, Constable s'est trouvée au contact d'une centaine d'hommes nord-américains et de femmes philippines ou chinoises engagé·e·s dans des correspondances internationales.

Son enquête révèle que les relations qui débutent par des correspondances (*correspondence relationships*) nécessitent un engagement temporel important aussi bien que financier et émotionnel. Si généralement ce sont les femmes qui migrent pour rejoindre leurs conjoints nord-américains, ceux-ci se déplacent souvent en premier dans leur pays et se confrontent (parfois pour la première fois) à l'expérience de la mobilité et la vulnérabilité que peut engendrer un déplacement à l'international. Les échanges suite à une première rencontre peuvent s'étaler sur plusieurs années et les démarches pour se marier être longues et éprouvantes, confrontant notamment les hommes nord-américains à la rigidité des institutions et à des formes de racisme jusqu'alors inconnues pour eux. Une fois mariés, les couples continuent souvent à revenir dans le pays de l'épouse et parfois s'installent là-bas une fois atteint l'âge de la retraite. Par cette enquête à grande échelle, Constable a pu donner à voir des hommes et des femmes aux parcours individuels complexes et uniques dont les motivations pour s'engager dans un mariage transnational pouvaient considérablement varier. Toutefois, à partir du travail de Constable et d'autres recherches sur le même objet, il est possible de dessiner certains contours de l'entremise matrimoniale globalisée.

D'une part, les opérateurs que sont les agences ou les sites de rencontre internationaux, sur lesquels nous reviendrons plus longuement dans le chapitre 4, ne se sont jamais révélés être la couverture de réseaux de prostitution mais bien des structures d'opportunités mobilisées par les femmes et les hommes pour poursuivre leurs objectifs matrimoniaux auxquels peuvent s'associer, dans le cas des femmes, d'autres buts, tels que migratoires, professionnels ou économiques[111]. D'autre part, les femmes qui mobilisent ces espaces sont rarement jeunes : parfois divorcées ou mères d'un ou plusieurs enfants, elles sont souvent diplômées et n'appartiennent pas aux tranches de la population les plus pauvres et démunies. Autrement dit, les femmes de l'entremise matrimoniale globalisée ne « manquent ni de ressources, ni de capacité d'agir[112] ». Ce constat effectué par Gwenola Ricordeau sur son terrain d'enquête aux Philippines est valable pour l'ensemble des femmes qui s'engagent dans des relations

[110] L.A. Simons, *Marriage, Migration, and Markets: International Matchmaking and International Feminism*, *op. cit.*, p. 62.
[111] Felicity Amaya Schaeffer, « Les cybermariages au Mexique et en Colombie : de l'érotique du nationalisme aux modulations d'une citoyenneté transnationale », *Cahiers du Genre*, traduit par Séverine Sofio, 2018, vol. 64, nº 1, p. 129-154 ; L.A. Simons, *Marriage, Migration, and Markets: International Matchmaking and International Feminism*, *op. cit.*, p. 90 ; Laure Sizaire, « Les agences matrimoniales internationales postsoviétiques : des structures d'opportunité féminines au cœur des régimes de genre », *Cahiers du Genre*, 2018, n° 64, nº 1, p. 85-104 ; Panitee Suksomboon, « Cross-Border marriage as a migration strategy: Thai women in the Netherlands » dans *Gender, Generations and the Family in International Migration*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2011, p.
[112] G. Ricordeau, « La globalisation du marché matrimonial vue des Philippines », art cit, p. 326.

intimes transnationales au regard de la littérature existante. Ce sont donc bien des actrices qui ont été révélées à mesure que les enquêtes se transformaient en publications, à commencer par celle de Constable : des femmes qui font des choix au regard des options qui s'offrent à elles et, parmi ces options, se tient celle de s'engager dans des relations par correspondance que nous aborderons plus en détail dans les chapitres 4 et 6. De même les hommes de ces mariages n'apparaissent pas non plus déqualifiés ou sous-diplômés ; en revanche, il est régulièrement mentionné que les femmes qui migrent en se mariant réalisent des mariages hypogames en obtenant un conjoint d'un niveau scolaire moins élevé que le leur[113]. Ces configurations questionnent l'idée d'une hypergamie globale – analyse qui s'adosse facilement aux représentations déjà mentionnées de femmes pauvres qui se marieraient avec des hommes riches – et mettent en exergue les paradoxes de cette mobilité sociale et géographique car celle-ci peut également incarner différentes formes de déclassement social qui seront interrogées dans les chapitres 5 et 6.

Ces quelques constats (ré)introduisent une certaine complexité dans l'appréhension des mariages médiatisés et de leurs protagonistes et questionnent plus avant les motifs qui poussent hommes et femmes à s'engager dans une romance à l'échelle globale. Si l'échange conjugal transnational est moins simple qu'il n'y parait, comment alors comprendre le caractère genré de ces unions ? Constable choisit d'avoir recours au concept de transnationalisme car, pour elle, il reflète bien plus « la circulation multidirectionnelle des désirs, des individus, des idées et des objets à travers, entre et au-delà des frontières nationales[114] ». Ce qu'elle propose, c'est de penser ces relations intimes transnationales à partir de ce qui circule plutôt qu'en termes de domination et d'oppression puisqu'au fil de son travail, elle a en effet réalisé combien certaines « notions binaires », telles que « l'oppression des femmes » articulée à la « domination masculine », l'empêchaient de *voir* ce qu'elle avait concrètement sous les yeux : une subtile et complexe articulation de pouvoir, pouvoir qu'elle ne conçoit pas « comme quelque chose que les hommes possèdent et les femmes non[115] » mais bien comme quelque chose qui circule et qui s'ancre, on va le voir, dans des « cartographies de désirs » alimentés par « l'imagination globale ». Mais avant d'en arriver là, revenons sur certains mécanismes des marchés matrimoniaux locaux qui entrent en jeu dans le développement des intimités transnationales.

---

[113] N. Constable (dir.), « A Tale of Two Marriages : International Matchmaking and Gendered Mobility », art cit, p. 184.
[114] « The concept of transnationalism and transnational marriage is far more useful. In contrast to notions of migration and trafficking, which are viewed as geographically one-directional and one-dimensional in terms of power, the recent literature on transnationalism considers multidirectional flow of desires, people, ideas, and objects across, between, and beyond national boundaries » N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.*, p. 215- 216.
[115] *Ibid.*, p. 5.

2.2.1. Contourner les contraintes des marchés matrimoniaux locaux

Les femmes chinoises et philippines décrites par Constable ne sont pas les seules à être engagées dans l'entremise matrimoniale globalisée. En effet, outre l'Asie du Sud-Est, des femmes originaires du Cameroun[116], d'Amérique du Sud[117] mais également des pays postsoviétiques[118] (qui seront au cœur de cette thèse) sont engagées dans ces circuits de rencontres internationales. La visibilité de toutes ces femmes engagées dans l'entremise matrimoniale globalisée témoigne de leurs choix de s'inscrire dans ces circuits qui, malgré une mauvaise presse, semblent décidément avoir quelque chose d'attrayant pour elles. Mais qu'ont en commun ces femmes qui vivent aux quatre coins du monde ? En première analyse, elles partagent au moins une activité commune : celle d'essayer de rencontrer un conjoint étranger, un conjoint du « first world », car elles connaissent des contraintes similaires sur le marché matrimonial local, qui, pour une part, produisent ces pratiques et le déploiement de stratégies comparables. La construction du désir pour un partenaire occidental tient en effet à de nombreux facteurs dont celui d'un manque d'opportunités matrimoniales locales[119], nombre de femmes expliquant avoir des difficultés à rencontrer un conjoint qui leur convienne. Plusieurs facteurs influent sur la position occupée par les femmes sur le marché matrimonial : 1/leur âge, 2/leur niveau d'éducation et socioprofessionnel, 3/leur statut matrimonial. En ne se mariant pas suffisamment tôt, elles dépassent l'âge requis pour le mariage et, selon les femmes chinoises et philippines rencontrées par Constable[120] ou Ricordeau[121], les hommes leur préfèrent des femmes plus jeunes, moins éduquées, plus malléables. Il en va de même pour les femmes divorcées, les hommes leur préférant des femmes plus jeunes, sans enfant, qui n'ont jamais été mariées : aussi leur désir de rencontrer un partenaire occidental est-il le résultat de cette perception d'un manque d'options matrimoniales sur place. Face à cette situation contraignante, les femmes chinoises agissent de « façon créative[122] ».

La question de l'âge est aussi très souvent liée à leur niveau d'éducation et leur statut socioprofessionnel puisqu'en continuant leurs études et en entamant une carrière professionnelle, elles

---

[116] H. Draelants et O.T. Sah, « Femme camerounaise cherche mari blanc : le Net entre eldorado et outil de reproduction », art cit. ; Baba Wame, « La recherche de l'âme soeur à l'heure des Technologies de l'Information et de la Communication : l'exemple des Camerounaises », *tic&société*, 2011, Vol. 5, n° 1.

[117] F. Amaya Schaeffer, « Les cybermariages au Mexique et en Colombie : de l'érotique du nationalisme aux modulations d'une citoyenneté transnationale », art cit.; Bibiana Paez Minervini et Francis T. McAndrew, « The Mating Strategies and Mate Preferences of Mail Order Brides », *Cross-Cultural Research*, 2006, vol. 40, nº 2, p. 111-129.

[118] S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit ; E. Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband*, *op. cit.* ; J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit ; Laure Sizaire, « S'ouvrir au marché matrimonial globalisé : le cas des femmes russophones », *e-Migrinter*, 2016, nº 14.

[119] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; D.M. Hughes, « The Role of "Marriage Agencies" in the Sexual Exploitation and Trafficking of Women from the Former Soviet Union », art cit ; E. Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband*, *op. cit.* ; S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit ; J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit ; J. Patico, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », art cit ; G. Ricordeau, « Devenir une First World Woman », art cit ; P. Suksomboon, « Cross-Border marriage as a migration strategy: Thai women in the Netherlands », art cit.

[120] Voir notamment l'histoire de Moira N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.*, p. 19.

[121] G. Ricordeau, « La globalisation du marché matrimonial vue des Philippines », art cit, p. 331.

[122] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.*, p. 174.

ont mis de côté, pour un temps, les questions matrimoniales. Elles arrivent ensuite sur le marché matrimonial, désavantagées par un niveau d'éducation trop élevé corrélé à un âge trop avancé. Cette marginalisation liée à l'âge a également été soulignée chez les femmes postsoviétiques[123] engagées dans une rencontre internationale et elle sera mise au travail dans le chapitre 4. Enfin, ces femmes cherchent souvent un partenaire de même niveau social au regard de la norme de l'homogamie, ce qui réduit encore un peu plus leurs opportunités matrimoniales[124]. Mais elles peuvent aussi s'appuyer sur ces mêmes normes matrimoniales, comme celles de faire un mariage hypergame, pour justifier leur choix de se marier avec un homme étranger et partir vivre dans son pays. En effet, comme l'ont souligné Constable et Ricordeau, ce choix est inexistant pour les hommes originaires d'Asie du sud-est, et cette option indisponible résulte aussi de ces normes matrimoniales contraignantes. Ainsi les femmes contournent à la fois les contraintes que présentent les marchés matrimoniaux locaux tout en s'appuyant sur les normes de ces derniers pour poursuivre des objectifs migratoires et partir vivre dans un pays qu'elles imaginent meilleur. Mais elles sont aussi en mesure de s'imaginer, de se figurer un mariage avec un étranger et une mobilité géographique en raison de leur position sociale, en l'occurrence leur position de genre qui les pousse à se marier et à se « marier vers le haut » (*marry up*).

Ces mariages sont en effet souvent perçus, à l'appui des recherches anthropologiques plus anciennes, comme des mariages hypergames qui respectent la norme impliquant que les femmes partent vivre dans la famille des hommes. Depuis un tel point de vue, les femmes ne sont pas envisagées comme possédant une capacité d'action. La théorie la plus célèbre qui incarne ce type d'épistémologie est celle de Claude Lévi-Strauss avec le concept de l'échange des femmes : celles-ci circuleraient comme des paroles et seraient exclues des négociations. Or, toutes les recherches aujourd'hui portées sur les femmes qui migrent et se marient à l'international mettent au défi cette perspective en renouvelant les connaissances sur la place et le rôle que jouent les femmes dans ces mariages : elles se révèlent être, même dans les configurations les plus contraignantes, de réelles actrices mettant en place des tactiques et des stratégies pour orienter leurs vies, souvent à l'appui du mariage[125]. La seconde présomption problématique tient au fait que les femmes, en migrant vers un conjoint qui vit dans un pays plus développé que le leur, concluraient automatiquement un mariage hypergame. Or, les recherches montrent surtout les nombreux paradoxes de cette hypergamie présumée à l'échelle globale. En effet, il n'est pas rare que les femmes contractent des mariages avec des hommes plutôt pauvres au regard des standards nationaux et qui possèdent un niveau scolaire et socioprofessionnel inférieur aux leurs. De

[123] S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit ; J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit ; *Ibid.* ; L. Sizaire, « S'ouvrir au marché matrimonial globalisé », art cit.
[124] « Thai men might be afraid of marrying me because they see me as a highly educated woman. I myself also didn't want to marry a man who is unsuitable [in terms of education and economic status] for me » Yvonne Riaño, « "He's the Swiss citizen, I'm the foreign spouse": Binational marriages and the impact of family-related migration policies on gender relations » dans *Gender, Generations and the Family in International Migration*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2011, p. 222.
[125] Voir le chapitre 1 introductif de Constable qui illustre à partir de l'histoire de Lu et Moira des situations contraignantes différentes (difficultés sur le marché professionnel ou sur le marché matrimonial local) mais des stratégies similaires.

plus, le niveau de vie auquel elles ont accès dans le pays de destination est parfois moins élevé que celui qu'elles pouvaient connaître dans leur pays d'origine. Enfin, la migration n'entraîne pas nécessairement une ascension sociale, et il n'est pas rare, à l'inverse, que les difficultés qu'elles ont à faire reconnaître leurs diplômes provoquent un déclassement social dans le pays de destination. Il s'agit donc plutôt de questionner une forme d'« hypergamie paradoxale[126] » en étudiant les femmes qui se marient à l'échelle globale. Cette mobilité sociale particulière sera largement mise au travail dans les chapitres 5 et 6.

La plupart des femmes engagées dans l'entremise matrimoniale globalisée, toutes origines confondues, sont donc souvent en premier lieu confrontées aux mécanismes d'un marché matrimonial qui sont objectifs et contraignants : l'âge au mariage, un statut matrimonial stigmatisant, un niveau d'éducation trop élevé pour les hommes et qui laisse également peu de choix pour faire un mariage homogame. Mais ces conditions structurelles sont en même temps un atout : dans la mesure où il est admis que les femmes suivent leur conjoint en se mariant, elles peuvent, davantage que les hommes, mobiliser le mariage pour poursuivre des objectifs individuels : réaliser une mobilité sociale et gagner en indépendance, soutenir financièrement leur famille restée dans au pays, échapper à des contraintes de genre ou des opportunités matrimoniales indésirables, résister à des logiques étatiques de planification familiale[127]. Mais qu'en est-il des hommes occidentaux engagés dans ces romances à l'échelle globale ? Selon Marcia A. Zug, une professeure de droit nord-américaine qui retrace l'histoire des mariages à distance d'hier et d'aujourd'hui dans un ouvrage récent[128], ces mariages répondraient finalement toujours à la nécessité de résoudre un déséquilibre. Durant les conquêtes, il fallait combler un déficit - statistiquement observable - de femmes de même origine. Aujourd'hui, il ne s'agit plus, selon elle, d'un manque de femmes mais d'un manque d'opportunités matrimoniales pour les hommes. Les « *blue-collar* » et les hommes issus de la classe moyenne inférieure ne peuvent plus accéder au mariage car les femmes américaines les trouvent « *unworthy*[129] ».

Si ces conditions structurelles contraignantes auraient été autrefois difficiles à contourner, le contexte actuel de la globalisation permet aujourd'hui, et particulièrement pour les femmes, de penser leur avenir matrimonial au-delà des frontières. En ce sens, la « globalisation n'est pas seulement le résultat d'une plus importante marchandisation de relations intimes, sexuelles, maritales ou reproductive ; elle offre aussi des opportunités pour définir de nouvelles sortes de relations et pour redéfinir des espaces, des sens et des expressions de l'intimité qui peuvent transformer et transgresser

---

[126] N. Constable (dir.), *Cross-Border Marriages*, *op. cit.*
[127] *Ibid.*, p. 15.
[128] M.A. Zug, *Buying a Bride. An Engaging History of Mail-Order Matches*, *op. cit.*
[129] « Marriage is a choice. If you are married, someone consid- ers you worthy of his or her commitment. Failure to marry signals the opposite, and American women are increasingly looking at American men and finding them unworthy. For these men, mail-order marriage provides a possible solution » *Ibid.*, p. 200. « The grooms in modern mail-order marriages are often men who have been excluded from the American marriage market. The brides are typically women unhappy in their home countries and particularly with the available men there, but with few emigration opportunities. Mail-order marriage connects these two groups and enables both to reassert control over their lives by expanding their marital opportunities » *Ibid.*, p. 223.

les normes et les espaces genrées[130] ». L'émergence de ces connexions internationales représente de nouvelles ressources : les femmes peuvent mobiliser les circuits commercialisés pour se déplacer à l'international, s'offrir plus de possibilités matrimoniales, comparer ce qui leur est proposé ici et là-bas, autrement dit ouvrir leurs horizons d'action et déployer des compétences analytiques (chapitre 8) qui justifient de parler d'elles comme d'actrices à part entière de leurs vies. De la même façon que les hommes qui s'engagent dans ces circuits agissent eux aussi en comparant leurs options conjugales locales et celles disponibles à l'échelle internationale. Le marché matrimonial se présente ainsi comme le pendant structurel qui rend possible l'entremise matrimoniale globalisée, l'autre face du phénomène est, elle, largement façonnée par le « travail de l'imagination » qui produit des masculinités et des féminités (in)désirables à l'échelle globale. Revenons sur cet élément central.

2.2.2. Imaginer des masculinités et féminités (in)désirables ou rejeter les régimes de genre locaux

> « Truly gendered studies need to learn from the experience of both men and women as both sexes have their life choices limited by how they are perceived in relation to idealised conceptions of 'female' or 'male'. »[131]

Les recherches sur l'entremise matrimoniale globalisée se sont plus souvent intéressées aux femmes qu'aux hommes pour comprendre le développement de ces relations intimes transnationales. Cette thèse, quoiqu'elle accorde une place centrale aux femmes, tâchera de prendre davantage en considération les hommes français engagés dans cette démarche (chapitre 4) et ceux qui sont impliqués dans une romance à l'échelle globale (chapitre 7). Plus souvent que la thèse défendue par Zug plus haut, lorsque les recherches ont inclus les hommes dans l'analyse, elles révèlent généralement moins un manque d'opportunités matrimoniales qu'une recherche de rapports conjugaux plus traditionnels avec une forte différenciation des rôles marquée par la complémentarité. Leurs discours s'accompagnent d'une critique parfois paradoxale des femmes de leur pays : les femmes américaines seraient à la fois carriéristes, dépourvues d'intérêt pour la famille et en même temps paresseuses et profiteuses. Ainsi émerge dans leur propos une figure féminine internationale idéalisée présentée comme une solution face à une féminité devenue indésirable dans leur pays d'origine. Rappelons toutefois que ces discours sont produits par des hommes en train de réaliser des démarches qui visent précisément à se détourner des

[130] « Globalization does not simply result in greater commodification of intimate sexual, marital, and reproductive relationships; it also offers opportunities for defining new sorts of relationships and for redefining spaces, meanings, and expressions of intimacy that can transform and transgress conventional gendered spaces and norms » N. Constable, « The Commodification of Intimacy », art cit, p. 58.
[131] Lucy Williams, *Global Marriage: Cross-Border Marriage Migration in Global Context*, Hampshire, Palgrave Macmillan, 2010, p. 213.

femmes disponibles localement pour chercher des femmes disponibles à l'international ; les recherches de Constable, qui comptent des couples récemment mariés donnent à voir des hommes plus diversifiés dans leur démarche et dans leurs propos[132].

Mais si l'on se tourne du côté des femmes, un autre paradoxe émerge puisqu'elles manifestent clairement une recherche qui peut sembler, au premier abord, opposée à celles des hommes : en effet, leurs discours laissent apparaître le désir de trouver des rapports de genre plus égalitaires avec des hommes occidentaux ou européens, perçus comme plus modernes, et d'échapper ainsi aux attentes patriarcales locales[133]. Toutes les recherches conduites sur les femmes engagées dans une démarche de rencontre internationale font en effet ressortir une critique, formulée par les femmes elles-mêmes, selon laquelle les hommes locaux seraient inaptes à répondre à leurs exigences. Lorsqu'ils ne sont pas dépeints immédiatement comme des « *machos*[134] », d'autres plaintes se manifestent à leur endroit en tant qu'hommes « *infidèles*[135] », « *violents* », « *alcooliques* », « *irresponsables* », ou encore de « *mauvaises qualités*[136] ». Les recherches effectuées sur les pratiques de drague des « tchatcheuses » camerounaises montrent par exemple comment ces jeunes femmes ont recours à internet pour leur prospection matrimoniale et que leur démarche s'appuie sur un rejet des hommes locaux : « les dragueuses camerounaises ne sont pas satisfaites de la façon d'aimer ou de vivre la relation conjugale de ces hommes camerounais en raison de comportements rapportés d'irresponsabilité, de tromperies, d'adultères[137] ». Pouvoir rejeter les hommes locaux s'inscrit donc indiscutablement dans une époque où d'autres modèles sont présentés aux femmes et les médias jouent un rôle majeur dans cette élaboration : « de nos jours, les vies ordinaires ont souvent pour moteur non pas l'état de choses, mais les possibilités que les médias (directement ou non) laissent entrevoir[138] ».

Les médias mais également la circulation des femmes à l'échelle globale participent de la diffusion de « microrécits[139] » subversifs qui « laissent entrevoir » d'autres possibilités, d'autres manières de vivre et en particulier, l'éventualité d'accéder à d'autres rapports de genre avec des hommes pensés en opposition à ceux connus dans le pays où l'on vit. Ainsi des femmes philippines sur le point de se marier avec un étranger considèrent-elles les hommes étrangers comme plus « *attentionnés* », plus « *polis* », à l'inverse des hommes philippins qui seraient « *fainéants* », « *volages* », « *machos*[140] » ; et ainsi les femmes des pays postsoviétiques, et particulièrement en Russie, mettent-elles en avant le

[132] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.*
[133] N. Constable (dir.), *Cross-Border Marriages*, *op. cit.*, p. 7.
[134] F. Amaya Schaeffer, « Les cybermariages au Mexique et en Colombie : de l'érotique du nationalisme aux modulations d'une citoyenneté transnationale », art cit.
[135] G. Ricordeau, « Devenir une First World Woman », art cit.
[136] L. Sizaire, « S'ouvrir au marché matrimonial globalisé », art cit.
[137] H. Draelants et O.T. Sah, « Femme camerounaise cherche mari blanc : le Net entre eldorado et outil de reproduction », art cit.
[138] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*, p. 101.
[139] *Ibid.*, p. 40.
[140] G. Ricordeau, « La globalisation du marché matrimonial vue des Philippines », art cit, p. 330.

manque d'hommes « *biens* » à l'instar de cette femme enseignante et photographe de 30 ans divorcée et mère d'un petit garçon, mariée à l'aide d'une agence matrimoniale avec un néerlandais, qu'avait rencontrée Ilse Van Liempt : « *It is not easy in Russia; all the good men were killed or deported in the Soviet period. The ones left are alcoholics, and they're very conservative*[141] ». L'idée générale, qui sera développée dans le chapitre 4 sur la base d'éléments empiriques, est la suivante : il y a des hommes disponibles, mais les « bons » ont été tués pendant la guerre ou déportés pendant la période soviétique ; ne restent que les « alcooliques » et les « conservateurs ». Ce qu'il faut alors relever, sous la critique au premier degré des hommes locaux, c'est une critique en filigrane qui concerne, plus profondément, les rapports de genre proposés localement : autrement dit, en rejetant les hommes locaux, ces femmes se révoltent aussi contre un ordre de genre souvent patriarcal et violent. Et cette critique se développe en partie grâce à l'imagination des actrices, qui projettent sur les hommes occidentaux leur désir : un « *mari sérieux* », « *respectueux* », « *family-oriented* », etc. Le même mécanisme est à l'œuvre chez les hommes occidentaux qui projettent sur les femmes non-occidentales tout ce que les femmes occidentales ne leur offrent pas (ou plus).

Des hommes et des femmes, de part et d'autre du monde, rejettent donc les « régimes de genre » de leur pays en se tournant vers le marché matrimonial globalisé. Cette notion, empruntée à Raewyn Connell, renvoie à des « schémas de pratiques dans lesquelles les personnes (hommes et femmes) s'engagent et où la définition de ce que signifie être un homme ou une femme est constamment négociée[142] ». En quittant certains régimes de genre, les femmes se dégagent de certains schémas de pratique pour s'engager dans d'autres régimes où la négociation, notamment sur la définition de ce que signifie être un homme ou une femme, est plus favorable. Pour explorer plus profondément les régimes de genre en tant que « contextes dans lesquels les relations et les pratiques individuelles sont exercées[143] », le chapitre 3 s'attachera à donner à voir les régimes de genre français, soviétiques et postsoviétiques dans une perspective historique qu'il faut considérer comme une toile de fond permettant une compréhension plus fine de la façon dont les actrices et les acteurs problématisent eux et elles-mêmes ces régimes de genre (chapitre 8).

Pour l'heure, retenons que l'entremise matrimoniale globalisée se développe parallèlement au processus de diversification des modèles familiaux qui s'observe en France et plus largement dans les pays occidentaux, processus dans lequel les femmes ont joué un rôle « décisif[144] » de par l'autonomie qu'elles ont acquise dans la sexualité, la maternité, les études, le travail. De là apparaît un « pluralisme familial [qui] n'est pas qu'affaire de morphologie sociale[145] », puisqu'il indique aussi et surtout que la

---

[141] Ilse Van Liempt, « Gendered borders: The case of ' illegal' migration from Iraq, the Horn of Africa and the former Soviet Union to the NetherlandsIllegal » dans Marlou Schrover et al. (dir.), *Illegal Migration and Gender in a Global and Historical Perspective*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2008, p. 98.
[142] Éléonore Lépinard et Marylène Lieber, *Les théories en études de genre*, Paris, La Découverte, 2020, p. 69.
[143] *Ibid.*
[144] Jean-Hugues Déchaux, *Sociologie de la famille*, Paris, La Découverte, 2009, p. 22.
[145] *Ibid.*, p. 25.

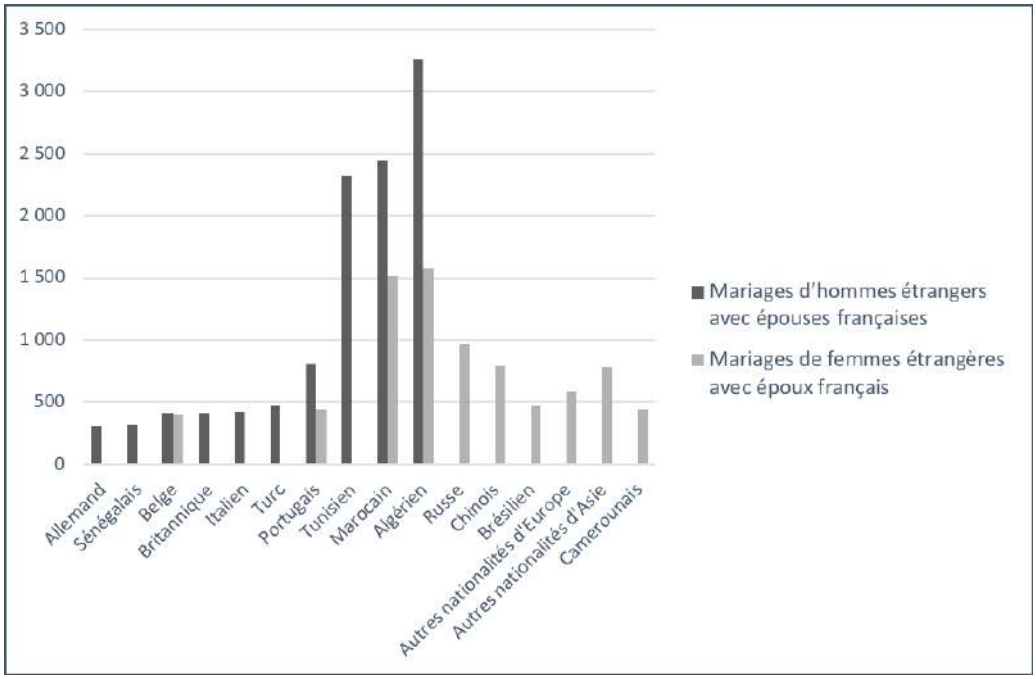
famille a cessé d'être perçue comme un fait naturel et qu'elle peut dès lors faire l'objet d'une remise en question puisque « l'élaboration normative se disjoint de toute croyance en une vérité première et indisponible[146] ». Choisir délibérément son conjoint ou sa conjointe à l'étranger s'inscrit dans la continuité de ces transformations majeures qui touchent notamment la formation du couple mais plus profondément encore, les rapports de genre. Mais les mariages transnationaux ne sont pas tous concernés par les circuits de l'entremise matrimoniale globalisée, de nombreux couples se rencontrent ou se découvrent tout simplement sur la scène globale, en particulier on va le voir, les couples franco-russes. Sont-ils radicalement différents de ceux qui ont eu recours à une médiation matrimoniale ? Ou, au contraire, s'inscrivent-ils eux aussi dans les mutations contemporaines de la conjugalité ? Notons à ce stade qu'ils ont au moins en partage d'être tout aussi genrés : selon les statistiques nationales françaises sur les « mariages mixtes », les hommes russes ne figurent quasiment pas dans l'élection matrimoniale des femmes françaises.

3. Un marché matrimonial globalisé façonné par le genre

Les mariages, les relations amoureuses, les échanges intimes à l'échelle globale représentent un phénomène inédit par son ampleur et son actuelle morphologie. Si l'on se réfère aux statistiques françaises sur les mariages binationaux[147] : ils se cantonnaient à environ 5 % de la totalité des mariages jusqu'à la fin des années 1970, passent la barre des 10 % au tournant des années 1990 et, en 2015, ils représentent 14 % de l'ensemble des mariages célébrés en France[148]. Toutefois, leur morphologie a largement évolué au cours de ces 50 dernières années : à titre d'exemple, en 1977, les mariages entre Français et Italiens ou Espagnols constituaient près d'un tiers des mariages binationaux, en 2015, ils n'en représentent plus que 4 %. Regardons la répartition de ces mariages en 2013 selon la nationalité et le sexe des conjoint·e·s en ne retenant que les plus nombreux.

[146] Jean-Hugues Déchaux, « Parenté, "polythéisme des valeurs" et délibération. Variations wébériennes », *Négociations*, 2016, n° 25, p. 25.
[147] La catégorie statistique parle de « mariages mixtes ». Cette notion rattachée à un champ de recherche très développée depuis les années 1990 n'a toutefois pas l'efficacité descriptive, analytique et conceptuelle recherchée pour étudier les mariages qui nous intéressent ici. Pour cette raison et pour ne pas créer de confusion, bien que l'Ined ou l'Insee parlent de « mariages mixtes », je me réfèrerai au terme binational qui me semble en outre plus clair.
[148] Vanessa Bellamy, « 236 300 mariages célébrés en France en 2015, dont 33 800 mariages mixtes », *Insee Première*, 2017, n° 1638, p. 1‑4.

Graphique 1 : Mariages binationaux les plus nombreux en France selon la nationalité et le sexe des conjoint·e·s



Note : Ont été retenues pour ce graphique seulement les 10 nationalités les plus représentées dans les mariages. Pour les femmes françaises, cela représente 71,4% de tous les mariages et pour les hommes français 51%.
***Source** : Insee, statistiques de l'état civil.*

Sur ce graphique apparaît l'existence d'une géographie matrimoniale genrée : les hommes français et les femmes françaises ne se marient pas avec des individus de même nationalité. À l'exception des mariages avec des ressortissant·e·s algérien·ne·s, marocain·e·s, belges et portugais·e·s, les nationalités des époux et épouses diffèrent complètement et même sur ce point commun, il faut introduire des nuances. Parmi tous les mariages binationaux contractés par des femmes françaises, la moitié d'entre eux implique un homme algérien, marocain ou tunisien (51 %) alors que parmi ceux des hommes français, ces mariages n'en représentent que 22 %. Ce graphique révèle ainsi que les hommes français se marient souvent avec des femmes de nationalité algérienne ou marocaine (19,8 % des cas) mais encore plus souvent avec des femmes qui ne reflètent pas tant l'évolution des flux migratoires que l'extension des aires de recrutement du/de la conjoint·e à une échelle globalisée. En effet, les mariages contractés entre un homme français et une femme russe, chinoise, d'autre nationalité d'Europe ou d'Asie, brésilienne ou encore camerounaise correspondent à 25,8 % de la totalité de ces mariages. À quel phénomène correspondent alors ces mariages s'ils ne sont pas le résultat de l'ancienneté de flux migratoires ? Qui sont les individus qui contractent ces mariages ? Quels sont leurs liens, comment se rencontrent-ils ? De nombreux travaux ont déjà été effectués sur les mariages entre des ressortissant·e·s

français·e·s et des personnes originaires d'un pays du Maghreb ou d'origine maghrébine[149] et ce type de mariages se rattache à des mouvements migratoires historiques liés notamment à l'histoire coloniale. Les autres mariages que nous observons ici représentent le développement des échanges intimes et matrimoniaux en contexte globalisé. Les nationalités représentées dans les statistiques de l'Insee semblent d'ailleurs corroborer les résultats des recherches ethnographiques réalisées sur les relations intimes transnationales qui se nouent entre des hommes français et des femmes russes[150], chinoises[151], camerounaises[152] ou encore entre des femmes françaises et des hommes sénégalais[153] : à travers ces recherches, si la globalisation de l'entremise matrimoniale semble jouer un rôle important, la migration des femmes ou la mobilité des hommes, autrement dit l'intensification de la circulation internationale des individus, participent aussi de façon fondamentale à la multiplication des possibilités d'interactions intimes, sexuelles, amoureuses à l'échelle globale. Relevons néanmoins à ce stade que ce graphique reflète des cartographies genrées du désir et une extension des aires de recrutement du/de la conjoint·e au-delà des frontières nationales.

Les recherches qualitatives et ethnographiques sur les échanges intimes en contexte globalisé ont commencé à se développer depuis les années 2000 et les premières, comme celle de Constable présentée précédemment, ont d'abord porté sur des relations médiatisées par un intermédiaire ou un échange monétaire[154]. Au tournant des années 2010, des ouvrages anglophones commencent à se consacrer à une analyse plus large du développement des relations intimes, conjugales, mais aussi familiales à l'échelle globale[155]. Ces recherches montrent comment l'amour, l'intimité et la conjugalité se modifient avec et dans les processus globalisés, transformés, à leur tour, par les relations intimes qui traversent les frontières. Parallèlement, d'autres travaux plus démographiques ont commencé à révéler la régularité et le nombre important de certains mariages binationaux, ainsi que le caractère éminemment

---

[149] Augustin Barbara, *Le mariage interculturel : modèle type matrimonial*,Sorbonne, Paris, 1987, 662 p ; Beate Collet et Emmanuelle Santelli, « Les couples mixtes franco-algériens en France », *Hommes et migrations*, 2012, nº 1295, p. 54-64 ; Beate Collet et Emmanuelle Santelli, *Couples d'ici, parents d'ailleurs - Parcours de descendants d'immigrés*, 1re éd., Paris, PUF, 2012, 308 p ; E. Santelli et B. Collet, « Comment repenser les mixités conjugales aujourd'hui ? », art cit ; Jocelyne Streiff-Fenart, *Les couples franco-maghrébins en France*, Paris, L'Harmattan, 1989.

[150] L. Sizaire, « S'ouvrir au marché matrimonial globalisé », art cit.

[151] F. Lévy et M. Lieber, « La sexualité comme ressource migratoire », art cit.

[152] H. Draelants et O.T. Sah, « Femme camerounaise cherche mari blanc : le Net entre eldorado et outil de reproduction », art cit ; B. Wame, « La recherche de l'âme soeur à l'heure des Technologies de l'Information et de la Communication », art cit.

[153] Christine Salomon, « Le prix de l'inaccessible. De nouvelles intimités genrées et racialisées à l'ère de la mondialisation », L'Homme. Revue française d'anthropologie, 2012, no 203-204, p. 211-238.

[154] Denise Brennan, *What's Love Got to Do with It ? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, Durham, Duke University Press, 2004 ; N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; F. Lévy et M. Lieber, « La sexualité comme ressource migratoire », art cit ; J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit ; Eric Ratliff, *The Price of Passion. Performances of Consumption and Desire in the Philippine Go-Go Bar*,University of Texas, Austin, 2003 ; G. Ricordeau, « Devenir une First World Woman », art cit ; G. Ricordeau, « La globalisation du marché matrimonial vue des Philippines », art cit ; L. Sizaire, « S'ouvrir au marché matrimonial globalisé », art cit ; I. Van Liempt, « Gendered borders: The case of ' illegal' migration from Iraq, the Horn of Africa and the former Soviet Union to the NetherlandsIllegal », art cit.

[155] M.B. Padilla et al., *Love and Globalization*, *op. cit.* ; L. Williams, *Global Marriage*, *op. cit.* ; Albert Kraler (dir.), *Gender, Generations and the Family in International Migration*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2012, 404 p ; Katharine Charsley (dir.), *Transnational Marriage: New Perspectives from Europe and Beyond*, 1 edition., New York, Routledge, 2012, 264 p ; Ulrich Beck et Elisabeth Beck-Gernsheim, *Distant Love*, Cambridge, UK, Polity Press, 2013, 220 p.

genré de ces flux migratoires et matrimoniaux, notamment en Suède et aux États-Unis[156]. Des parcours migratoires et matrimoniaux ont également peu à peu été mis en lumière par des enquêtes qualitatives, cette fois sans lien avec l'entremise matrimoniale globalisée ou le travail du sexe[157]. Ces dernières recherches permettent de supposer que l'attention académique, aussi bien que médiatique, laisse dans l'ombre les mariages et les relations intimes moins « exceptionnelles » qui interviennent à l'échelle globale. Si l'on peut recenser aujourd'hui de nombreux travaux qui documentent les formes de conjugalité qui interviennent sur la scène internationale, notamment les recherches prolifiques sur la mixité conjugale[158], il reste que ces enquêtes ne proposent pas de cadre conceptuel pour penser le développement de ces échanges intimes transnationaux, autrement dit leurs conditions de possibilité. De là, un des enjeux de cette thèse consistera précisément à construire un outil qui permette de penser les normes, les régularités et les règles d'un marché matrimonial désormais globalisé et façonné par le genre. Pour ce faire, deux auteurs aux positionnements forts différents peuvent être mis au travail : Pierre Bourdieu et Arjun Appadurai. Ils ont en effet élaboré des outils efficaces pour penser les dynamiques de choix du conjoint à l'heure de la globalisation.

3.1. De l'unification du marché matrimonial à sa globalisation

Bourdieu utilise la notion de marché matrimonial dès 1972[159]. Il l'associait étroitement à son enquête empirique, fondatrice sur bien des aspects, menée sur le célibat des paysans béarnais. En premier lieu, son investigation mettait en lumière les transformations majeures opérées au cours du 20ème siècle avec la disparition d'un régime matrimonial planifié au profit du « libre choix » du conjoint. Si autrefois, « c'est la famille qui mariait et l'on se mariait avec une famille[160] », répondant aux normes et aux intérêts du groupe, ce sont aujourd'hui « les personnes, avec toutes leurs propriétés sociales, qui

[156] Thomas Niedomysl, John Östh et Maarten van Ham, « The Globalisation of Marriage Fields: The Swedish Case », Journal of Ethnic and Migration Studies, 2010, vol. 36, no 7, p. 1119-1138 ; Polina Levchenko et Catherine Solheim, « International Marriages Between Eastern European-Born Women and U.S.-Born Men: Eastern European-U.S. Marriages », Family Relations, 2013, vol. 62, no 1, p. 30-41.

[157] Dominique Giabiconi, *Le mariage dans la migration : cheminements migratoires des Polonaises en France*,Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, 2012 ; Asuncion Fresnoza-Flot et Gwenola Ricordeau, « Migrations, amours et mariages : Parcours de femmes philippines mariées à des hommes français », *Migrations Société*, 2013, nº 145, p. 137-152 ; Ronan Hervouet et Claire Schiff, « Des épouses dominées ? Mariages transnationaux, inégalités dans le couple et parcours de vie en France de femmes russes, biélorusses et ukrainiennes », *Recherches familiales*, 2017, n° 14, nº 1, p. 95-106 ; Nadia Mounchit, « Étendre ses espaces d'agir dans la sphère conjugale : la migration comme ressource », *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, 22 décembre 2019, nº 34 ; L. Odasso, *Mixités conjugales*, *op. cit.* ; Y. Riaño et N. Baghdadi, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », art cit ; Jordi Roca Girona, « Les familles mixtes en Espagne : liens transnationaux et processus d'intégration », *Diversité urbaine*, 2013, vol. 13, nº 2, p. 29-48.

[158] B. Collet, *La « mixité conjugale » dans les sociétés démocratiques. Normes conjugales et inégalité ethnoculturelle entre les conjoints*, *op. cit.*

[159] Pierre Bourdieu, « Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1972, vol. 27, nº 4, p. 1105- 1127.

[160] Pierre Bourdieu, « Célibat et condition paysanne », Études rurales, 1962, vol. 5, no 1, p. 33.

sont concrètement mises à prix[161] ». Cette affirmation apparaît aujourd'hui d'une grande actualité. À travers son étude des bouleversements du marché matrimonial chez les paysans béarnais menée à la fin des années 1950, Bourdieu révèle les « nouvelles logiques du marché matrimonial » dont le bal est un exemple édifiant : « le bal est en effet la forme visible de la nouvelle logique du marché matrimonial. Aboutissement d'un processus à travers lequel les mécanismes autonomes et autorégulés d'un marché matrimonial dont les limites s'étendent bien au-delà du monde paysan tendent à se substituer aux échanges réglés du petit marché local, subordonné aux normes et aux intérêts du groupe, il donne à voir, concrètement, l'effet le plus spécifique - et le plus dramatique - de l'unification du marché des échanges symboliques et la transformation qui, dans ce domaine comme ailleurs, accompagne le passage du marché local à l'économie de marché[162] ».

La nouvelle logique du marché matrimonial s'inscrit, selon Bourdieu, dans l'unification du marché des échanges symboliques. La fermeture objective et subjective du monde paysan permettait jusqu'alors aux valeurs paysannes de se poser comme antagonistes aux valeurs dominantes. Cette position symboliquement forte permettait aux stratégies de reproduction, y compris matrimoniales, de perdurer : le marché matrimonial était soumis aux intérêts familiaux. Mais l'ouverture du monde paysan a entrainé une « conversion collective de la vision du monde qui confère au champ social entraîné dans un processus objectif d'unification un pouvoir symbolique fondé dans la reconnaissance unanimement accordée aux valeurs dominantes[163] ». En perdant sa capacité de résistance et de refus, le monde paysan perd son monopole sur le marché des échanges symboliques en son sein et entre en concurrence avec les autres marchés. Sur le marché matrimonial, les paysans assistent ainsi à l'effondrement du « prix social » qui leur est attribué. Or, cette enquête empirique conduite à la fin des années 1950, sur un pan circonscrit du monde social, fait écho aux transformations majeures qui s'opèrent depuis 1990 avec la chute de l'URSS. Le bloc soviétique se constituait en effet comme dernier rempart à l'avènement d'une mondialisation néolibérale. À l'image du monde paysan, qui répondait à d'autres règles, mécanismes, normes notamment en matière de reproduction sociale, que le reste de la société française, l'Union soviétique proposait un autre modèle social reposant sur une économie planifiée et constituait une force antagoniste au modèle libéral. Alors que l'ouverture du monde paysan a entrainé la disparition de leur capacité de résistance et de refus et leur entrée sur un marché unifié des échanges symboliques, l'effondrement de l'union soviétique marque également l'unification des marchés des échanges à la fois économiques et symboliques à l'échelle globale. Parallèlement, l'intensification des circulations migratoires et le développement des nouvelles technologies de communication accompagne cette unification en permettant à de plus en plus de personnes d'accéder à la connaissance d'autres mondes que le leur. Comme Bourdieu le soulignait en 1989, l'ouverture du monde paysan s'est aussi effectuée

[161] P. Bourdieu, « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique », art cit, p. 25.
[162] *Ibid.*
[163] *Ibid.*, p. 23.

par l'accès à la connaissance du monde urbain qui a rendu possible une *comparaison* : « les avantages associés à l'existence urbaine n'existent et n'agissent que s'ils deviennent des avantages perçus et appréciés, si, par conséquent, ils sont appréhendés en fonction de catégories de perception et d'appréciation qui font que, cessant de passer inaperçus, d'être ignorés (passivement ou activement), ils deviennent perceptibles et appréciables, visibles et désirables[164] ». Cette capacité de comparer, comme on le verra tout au long de cette thèse, est un moteur central dans la globalisation du marché matrimonial. Elle indique la fin d'un « monde clos et fini[165] » pour laisser place à des mondes ouverts et en dialogue car il est désormais possible de voyager virtuellement, de se déplacer dans d'autres pays sans bouger, et d'accumuler ainsi des connaissances sur le monde, qui rendent possible « l'acte conscient ou inconscient de *mise en relation*[166] ».

L'unification du marché des échanges symboliques et avec elle, l'unification du marché matrimonial, peut se lire aujourd'hui à l'échelle mondiale. Pour Appadurai, cette connaissance du monde global passe notamment par les images véhiculées par les médias et par les migrations de masse et elle constitue les ressorts d'une imagination conçue, par cet auteur, comme une pratique sociale. L'imagination, qui s'appuie donc sur des catégories de perception et d'appréciation, devient un puissant moteur d'action : « l'image, l'imaginé, l'imaginaire… Ces mots nous dirigent vers quelque chose de crucial et de nouveau dans les processus culturels globaux : *l'imagination comme pratique sociale*. L'imagination n'est plus une pure rêverie (opium du peuple dont le véritable travail est ailleurs), ni une simple évasion (d'un monde défini principalement par des objectifs et des structures plus concrets), ni un passe-temps réservé aux élites (et donc sans pertinence pour la vie des gens ordinaires), ni de la pure contemplation (non pertinente pour les nouvelles formes de désirs et de subjectivité) ; au contraire, elle est devenue un champ organisé de pratiques sociales, une forme de travail (au sens à la fois de labeur et de pratiques organisées culturellement) et une forme de négociation entre des sites d'actants (les individus) et des champs globalement définis de possibles[167] ».

Bourdieu et Appadurai peuvent apparaître comme deux penseurs éloignés dans leur appréhension du monde social, puisque la lecture de l'ouvrage fondateur d'Appadurai sur la globalisation (1996) et celle de l'entretien de Bertrand Chung réalisé en 2000 au Collège de France avec Bourdieu sur la mondialisation[168] donnent à voir des analyses bien différentes : pour le dire vite, ces deux chercheurs ne travaillent ni sur les mêmes objets, ni depuis les mêmes perspectives. Pour autant, leurs deux appareillages théoriques sont heuristiques pour saisir l'objet de la globalisation du marché matrimonial. D'une part, les travaux d'Appadurai permettent de prendre la mesure des conséquences des médias et des déplacements de population dans le développement des mariages à l'échelle globale.

---

[164] *Ibid.*
[165] *Ibid.*
[166] *Ibid.*
[167] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*, p. 68- 69.
[168] Pierre Bourdieu, « Mondialisation et domination : de la finance à la culture », *Cités*, 2012, vol. 3, n° 51, p. 129-134.

Cette intensification des flux migratoires et médiatiques donne accès à une connaissance du monde pour tous les individus et cette connaissance transforme les pratiques sociales à partir du « travail de l'imagination[169] ». À partir des récits rapportés par les personnes en situation de migration, de ceux véhiculés par la télévision, sur internet, ou dans la production cinématographique, il est devenu possible d'imaginer concrètement une autre vie ailleurs, d'autres mondes où existeraient d'autres façons de vivre, d'autres pratiques sociales, d'autres rapports de genre et, à l'appui de cette connaissance, de comparer ce qui est offert ici et là-bas. Dès lors, cette « conscience du global[170] » devient un moteur pour agir et tient une place majeure, comme on le verra dans cette thèse, dans les échanges intimes et matrimoniaux en contexte globalisé. Autrement dit, les actrices et les acteurs de la globalisation du marché matrimonial s'appuient en partie sur ces « mondes imaginés[171] » pour s'engager dans un mariage transnational. D'autre part, le cadre conceptuel du marché matrimonial permet de penser l'extension des aires matrimoniales à l'heure où les « mécanismes autonomes et autorégulés d'un marché matrimonial » se sont substitués « aux échanges réglés du petit marché local[172] ». Par conséquent, si le bouleversement du marché matrimonial béarnais des années 1950 résultait d'une histoire spécifique, il en va de même pour la globalisation du marché matrimonial, dont il s'agit ici d'éclairer les évolutions sociohistoriques pour en repérer les nouvelles logiques. L'unification du marché des échanges symboliques à l'échelle globale permet d'éclairer le développement des intimités transnationales qui, comme le graphique 1 le montre (p.60), sont profondément genrées. Bourdieu n'a pas manqué, lui aussi, de souligner les dynamiques genrées du marché matrimonial dans son unification. Observons comment il les analysait à l'époque.

3.1.1. Marché matrimonial et dynamiques de genre

Les nouvelles logiques du marché matrimonial se redéfinissent devant ses nouvelles limites. Au moment de l'enquête de Bourdieu, elles dépassent alors largement le monde paysan et ce sont majoritairement les femmes qui traversent ces frontières, les limites symboliques du marché matrimonial. Des dynamiques de genre similaires à celles éclairées plus haut sur les mariages médiatisés – dans lesquels sont essentiellement présentes les femmes – étaient déjà à l'œuvre puisque les filles de paysans, en se mariant avec des citadins, réalisaient des mariages hypergames encouragés par les familles. Elles peuvent donc compter sur les normes matrimoniales pour choisir un conjoint urbain et quitter le monde paysan. Au contraire les garçons, en particulier les ainés, restaient célibataires faute d'avoir accepté suffisamment tôt une alliance matrimoniale que les parents jugeaient insatisfaisante au

[169] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*, p. 30.
[170] Marc Abélès, *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 2008.
[171] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*, p. 30.
[172] P. Bourdieu, « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique », art cit, p. 25.

regard d'un supposé marché matrimonial local et régulé. Faute d'avoir pris conscience de l'entrée du marché matrimonial dans le phénomène d'unification du marché des échanges symboliques, les familles condamnaient ainsi les ainés au célibat pendant qu'une partie des femmes « émigraient » vers les villes : « les femmes qui, en tant qu'objets symboliques d'échange circulaient de bas en haut, et se trouvaient de ce fait spontanément inclinées à se montrer empressées et dociles à l'égard des injonctions ou des séductions citadines, sont, avec les cadets, le cheval de Troie du monde urbain[173] (…) elles ont plus de chances de trouver un parti hors du monde paysan, tout d'abord parce que, selon la logique même du système, ce sont elles qui circulent, et de bas en haut. Il s'ensuit que les échanges matrimoniaux entre les hameaux paysans et les bourgs ou les villes ne peuvent être qu'à sens unique[174] ».

Lorsqu'on observe les mécanismes du marché matrimonial à l'échelle globale, les femmes semblent également plus « empressées » que les hommes de s'ouvrir au marché matrimonial globalisé et leurs mariages répondent en effet, au moins sur le plan géographique, à cette norme matrimoniale qui consiste à ce qu'elles circulent de « bas en haut ». En revanche, elles circulent moins que des « objets symboliques d'échange » que comme « d'actives échangistes[175] » qui mobilisent à la fois un travail de l'imagination en considérant les conjoints internationaux comme de meilleures options, leur capacité d'action en sollicitant des circuits commercialisés dans la rencontre internationale et enfin leurs compétences analytiques en évaluant leurs chances sur le marché matrimonial local. En effet, comme nous aurons l'occasion d'y revenir, ce marché matrimonial existe en tant qu'il est souvent problématisé par les actrices elles-mêmes (et parfois, mais plus rarement, les acteurs) qui décident, au regard des contraintes du marché matrimonial local, de s'ouvrir à un marché matrimonial globalisé. Aussi, les femmes que nous rencontrerons dans cette thèse seront-elles loin d'être « dociles » puisqu'elles s'avèreront être, bien plutôt, de fines stratèges qui font des plans, explorent les différentes possibilités qui sont les leurs, analysent les situations auxquelles elles sont confrontées et en tirent les conséquences qu'elles jugent adéquates. En quittant leur pays d'origine et leurs proches parents pour se diriger, souvent vers un mari certes, mais surtout vers une vie nouvelle où tout devra être réappris, langue, règles, normes, les femmes qui migrent par le mariage, comme tou·te·s les migrant·e·s, sont les « vrai[e]s aventurièr[e]s du monde d'aujourd'hui[176] ».

Bourdieu documentait des échanges matrimoniaux à « sens unique » entre les hameaux et les bourgs, et le marché matrimonial globalisé rend visible des échanges du même ordre. Mais sont-ils le reflet d'un « système » spécifique ? Sont-ce des femmes qui, « naturellement », circulent de bas en haut ou s'appuient-elles plutôt sur des normes pour poursuivre leurs propres objectifs ? Migrer pour se marier implique-t-il nécessairement de faire un mariage hypergame ? Et qu'en est-il des hommes qui

[173] *Ibid.*, p. 24.
[174] Ibid., p. 27.
[175] C. Collard, « Femmes échangées, femmes échangistes. À propos de la théorie de l'alliance de Claude Lévi-Strauss », art cit.
[176] Marc Augé, Pour une anthropologie de la mobilité, Paris, Rivages, 2009, p. 84.

s'ouvrent au marché matrimonial globalisé ? Sont-ils justement des avatars contemporains des paysans décrits par Bourdieu, qui auraient perdu les femmes qui leur étaient « destinées » ? Font-ils face à une disgrâce sur le marché matrimonial local ou rejettent-ils les femmes françaises et l'évolution des rapports de genre des trente dernières années ? En réalité, comme le chapitre 5 l'illustrera, les règles du marché matrimonial globalisé sont strictes : pour y accéder, il faut être détenteur ou détentrice de certains capitaux spécifiques. Le choix du conjoint peut certes intervenir aujourd'hui à l'échelle globale mais on ne se marie ni n'importe où, ni avec n'importe qui[177]. Autrement dit, les limites des marchés matrimoniaux nationaux sont repoussées pour certaines personnes seulement. Qui sont donc les personnes qui sont « mariables » au-delà des frontières ? Que signifie cette extension des aires de recrutement des conjoint·e·s ? Revenons une dernière fois à l'analyse qu'en fait Bourdieu : « on ne peut comprendre les variations que l'on observe dans les chances au mariage des différentes catégories sociales, c'est-à-dire du prix que reçoivent les produits de leur éducation, qu'à condition d'apercevoir qu'existent différents marchés hiérarchisés et que les prix que les différentes catégories des "mariables" peuvent recevoir dépendent des chances qu'ils ont d'accéder aux différents marchés et de la rareté, donc la valeur, qui est la leur sur ces marchés (et qui peut être mesurée à la valeur matérielle ou symbolique du bien matrimonial contre lequel ils ont été échangés). Tandis que les plus favorisés peuvent étendre l'aire géographique et l'aire sociale des mariages (dans les limites de la mésalliance), les plus défavorisés peuvent être condamnés à étendre l'aire géographique pour compenser la restriction sociale de l'aire sociale dans laquelle ils peuvent trouver des partenaires[178] ».

Les personnes qui ont accès au marché matrimonial globalisé sont-elles les plus favorisées ou les plus défavorisées ? Sont-elles « forcées » d'étendre leur recherche ? Est-ce une stratégie pour accéder à d'autres marchés et y retrouver de la « valeur » ? Comment la « valeur » matrimoniale est-elle pensée à l'échelle globale ? Rappelons ici que si le marché matrimonial globalisé est façonné par le genre dans sa morphologie objective, il l'est aussi sans doute dans les imaginaires où les partenaires sur ce marché sont imaginés, à la fois par les hommes et les femmes, à partir d'une connaissance diffuse des pays d'origine des unes et des autres. L'unification du marché matrimonial, entendue comme le passage d'un marché régulé à un marché autorégulé, place ainsi les individus sur un marché compétitif où leur valeur est évaluée à l'aune de certains idéaux genrés corrélés aux régimes de genre nationaux (chapitre 4). L'unification du marché matrimonial opérée tout au long du 20ème siècle s'inscrit dans une unification des marchés des biens symboliques : avec l'avènement des NTIC, la chute de l'union soviétique et la généralisation du capitalisme, les conséquences de cette unification sont visibles sur la scène globale et les limites du marché matrimonial ne sont plus définies par les frontières nationales, comme en témoignaient les statistiques disponibles sur les mariages binationaux (graphique n°1 p. 60). Revenons maintenant sur certaines recherches ethnographiques et qualitatives produites sur les relations

[177] A. Girard, *Le Choix du conjoint*, *op. cit.*
[178] P. Bourdieu, « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique », art cit, p. 28.

intimes qui se nouent sur la scène globale pour explorer les mécanismes de la globalisation genrée du marché matrimonial.

3.2. Le paysage mondialisé des échanges intimes et matrimoniaux

Le tournant des années 1990 marque, pour Appadurai, une rupture dans l'ordre social global qu'il associe à deux phénomènes majeurs : les migrations de masses et les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Dans *Modernity at Large*[179], il développe un appareil conceptuel qui permet d'envisager le monde global à partir de ces flux, dans leurs mouvements et dans leurs interactions. Pour ce faire, il propose une lecture du monde à partir de ces paysages (*landscapes*) dont il propose cinq variations : les *ethnoscapes*, les *mediascapes*, les *technoscapes*, les *financescapes* et les *ideoscapes*. Un ethnoscape représente par exemple « le paysage formé par les individus qui constituent le monde mouvant dans lequel nous vivons : touristes, immigrants, réfugiés, exilés, travailleurs invités, et d'autres groupes et individus mouvants[180] ». L'idée de paysage comporte deux dimensions, une première extérieure « le monde tel qu'il nous apparaît[181] » et la seconde intérieure « la représentation qui nous portons en nous[182] » et le concept d'ethnoscape « permet précisément de rendre compte de la production d'une identité de groupe, fondée sur certaines images, sur un paysage partagé[183] ». Ces paysages sont « les briques de construction » de « mondes multiples constitués par les imaginaires historiquement situés de personnes et de groupes dispersés sur toute la planète[184] » et ils participent d'un ébranlement des structures sociales connues telles que les réseaux de parenté, les formes d'affiliation, les liens d'affinité, en somme les communautés : « la chaine de ces stabilités est partout transpercée par la trame du mouvement humain, à mesure que davantage de personnes et de groupes affrontent les réalités du déplacement par la contrainte ou le fantasme du désir de déplacement[185] ». D'autres paysages peuvent ainsi être identifiés et s'ils se rejoignent par des caractéristiques communes, ils ne sont jamais essentialisés ou réifiés puisqu'historiquement et géographiquement situés. Regardons maintenant comment cet appareillage théorique a été repris pour analyser les relations intimes qui se nouent sur la scène globale.

---

[179] Publié en 1996 à Minneapolis, l'ouvrage a été traduit en français en 2005. A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*
[180] *Ibid.*, p. 71.
[181] Marc Abélès, « Préface » dans *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005 [1996], p. 17.
[182] *Ibid.*
[183] *Ibid.*, p. 18.
[184] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*, p. 71.
[185] *Ibid.*, p. 71- 72.

3.2.1. Sexscape vs Marriagescape

Le suffixe concept *-scape* a tout d'abord été retenu par Eric Alan Ratliff et Denise Brennan pour décrire les paysages sexuels mondialisés[186]. Les *sexscapes* reposent sur ces « mondes imaginés » et ils incarnent des « géographies genrées du pouvoir[187] ». Ils se caractérisent par des transactions sexuelles, et des rapports de pouvoir fondés sur la race, le genre, la classe, la nationalité ou encore la mobilité des protagonistes, mais aussi sur une érotisation de l'altérité présente dans les imaginations et promue par l'industrie touristique[188]. Les travaux de Denise Brennan en particulier ont documenté des relations intimes transnationales qui se nouent entre des femmes dominicaines et haïtiennes et des hommes européens dans le cadre d'une enquête ethnographique au long cours, conduite à Sosua. À rebours des études qui considèrent le travail du sexe comme le seul lieu de l'oppression et de l'exploitation, Brennan présente une réalité autrement plus complexe et nuancée où les femmes qu'elle a rencontrées sont effectivement prises dans de profondes inégalités structurelles, mais luttent néanmoins à l'intérieur de ce cadre contraignant en utilisant le travail du sexe pour poursuivre leurs objectifs, en particulier celui de se marier et migrer en Europe pour améliorer leurs vies. Brennan a aussi révélé combien le travail de l'imagination permettait à ces sexscapes d'exister : les relations intimes et les lieux auxquels elles se rattachent sont d'abord basées sur des attentes imaginées (et non imaginaires) qui reposent, pour les hommes engagés dans le tourisme sexuel ou résidents étrangers, sur des « stéréotypes et fantasmes néocoloniaux basés sur la race[189] » et, pour les femmes, sur les « fantasmes économiques d'une vie plus facile dans une Europe imaginée[190] ». Ces ressorts de l'imagination conduisent des hommes à venir jusqu'à Sosua dans le cadre du tourisme sexuel ou d'une installation plus pérenne tandis qu'ils poussent les femmes à migrer dans cette ville et à s'engager dans le travail du sexe. Toutefois, dans la mesure où les femmes dominicaines et haïtiennes détiennent nettement moins de pouvoir que les hommes européens avec lesquels elles nouent des relations, Brennan montre que la quête des hommes est bien plus souvent comblée que celle des femmes. Rares sont celles qui migrent en se mariant ou qui arrivent réellement à améliorer leur vie et leur condition économique à l'aide de ces relations intimes. Mais ces rapports d'intimité mettent toutefois en exergue la porosité des frontières entre des échanges économico-sexuels explicites et tarifés et d'autres relations intimes dans lesquelles circulent non seulement de

---

[186] E. Ratliff, *The Price of Passion. Performances of Consumption and Desire in the Philippine Go-Go Bar*, *op. cit.* ; D. Brennan, *What's Love Got to Do with It ? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, *op. cit.*

[187] P.R. Pessar et S.J. Mahler, « Gender and Transnational Migration », art cit.

[188] D. Brennan, *What's Love Got to Do with It ? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, *op. cit.*, p. 16.

[189] « Finally, it stresses the importance of the social work of the imagination by considering how neocolonial race-based fantasies and stereotypes inform Sosua's sex tourists' (and foreign residents') expectations and experiences in Sosua-as-sexscape, as well as how economic fantasies of an easier life in an imagined Europe inform Sosua's sex workers' expectations of what foreign tourists can offer them » *Ibid.*, p. 44.

[190] Voir citation note ci-dessus. *Ibid.*

l'argent, des cadeaux et autres compensations matérielles mais aussi des affects, des sentiments et des rêves.

Sur ce point, de nombreuses enquêtes ont depuis travaillé sur des formes d'intimités transnationales irréductibles à des rapports de sexualité tarifés et pouvant conduire à des relations contractualisées par un mariage. L'une des premières références francophones en la matière est celle de Marylène Lieber et Florence Levy qui ont rapproché dans leurs analyses des femmes migrantes du Nord de la Chine qui, pour certaines, étaient engagées dans le travail du sexe, et qui pour d'autres s'étaient mariées avec un homme chinois ou français. Les auteures ont révélé la proximité des motivations de ces femmes qui, face à un contexte de fermeture du marché du travail, « en viennent à percevoir leur corps et leur sexualité comme une "ressource" […] voire leur seul véritable atout, pour régulariser ou consolider leur situation[191] ». C'est donc après avoir migré, et en découvrant leur impossibilité de valoriser leur diplôme et de trouver un emploi en raison de leur situation irrégulière, que ces femmes se trouvent dans une situation qui leur laisse peu d'autres choix que de s'appuyer sur leur sexualité pour pouvoir subvenir à leurs besoins et obtenir un peu de stabilité. Dans cette recherche, les relations intimes interviennent en aval de la migration[192] mais, comme dans l'enquête de Brennan, le projet migratoire est souvent façonné dès le départ par des stratégies intimes ou adossé à des romances intervenues dans le pays d'origine avec des étrangers ou des étrangères.

Les travaux de Corinne Cauvin Verner et de Christine Salomon offrent une autre illustration intéressante en venant interroger l'usage du concept de *sexscape* employé par Brennan. Elles travaillent toutes les deux sur des relations intimes qui se nouent entre des femmes occidentales et des hommes marocains ou sénégalais plus jeunes qu'elles. Dans ces relations, la sexualité n'est pas explicitement tarifée : reste qu'y circulent des compensations matérielles et économiques contre de l'affection et de la sexualité, et que ces relations sont également façonnées par des rapports de pouvoir multiples (de race, de classe, d'âge, de nationalité). Enfin, l'imagination et l'érotisation de l'altérité restent prépondérantes : les femmes françaises étudiées par Salomon voient ainsi leurs partenaires masculins comme « puissants sexuellement », donc comme de « vrais » hommes qui sont, dans le même temps, conçus comme « plus intuitifs, irrationnels et émotifs que les hommes blancs[193] » ; celles que Cauvin Verner a rencontré invoquent quant à elles une « féminité inhabituelle dans les attitudes[194] » des Bédouins avec lesquels elles se lient. De l'autre côté, les hommes perçoivent ces femmes occidentales au travers de ce qu'elles peuvent leur offrir et développent ainsi un désir double, pour le pays et l'aisance qu'il incarne et pour

[191] F. Lévy et M. Lieber, « La sexualité comme ressource migratoire », art cit, p. 721.
[192] Pour un exemple d'enquête ethnographique particulièrement riche sur les rapports d'intimités qui se développent durant l'expérience migratoire, voir Alexia Bloch, *Sex, Love, and Migration: Postsocialism, Modernity, and Intimacy from Istanbul to the Arctic*, Ithaca, Cornell University Press, 2017, 272 p.
[193] Christine Salomon, « Intimités mondialisées entre "vieilles Blanches" et "jeunes Black". Rêve, argent, sexe et sentiments (France, Sénégal) » dans Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), *L'échange économico-sexuel*, Paris, EHESS, 2014, p. 230.
[194] Corinne Cauvin Verner, « Tomber amoureuse d'un homme bleu. Du coup de foudre en situation touristique au Sahara » dans Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), *L'échange économico-sexuel*, Paris, EHESS, 2014, p. 200.

celles qui peuvent, peut-être, leur ouvrir les portes de ce pays. Si toutes ces relations intimes sont bien prises dans des rapports d'oppression et de domination, Salomon nous invite à ne pas s'en tenir à ce seul constat mais à y voir aussi une « volonté de résistance[195] » et « une exigence de liberté[196] » de la part des personnes qui s'engagent dans ces rapports d'intimité en ce qu'ils permettent « à des individus appartenant à des catégories reléguées à la marge de *rêver* d'une vie meilleure et de se frayer un chemin en contournant les *limites* qui leur sont imposées[197] ». Ces limites sont celles imposées par le marché matrimonial ; en l'occurrence, dans l'enquête de Salomon, les femmes sont exclues du marché de l'hétérosexualité dans leurs sociétés en raison de « stigmates physiques » (âge, poids ou apparence) qui les font « se tourn[er] vers d'autres indésirables et dévalorisés[198] » que sont les hommes migrants, en particulier en situation irrégulière, eux-mêmes marginalisés sur le marché de la séduction.

C'est aussi dans cette direction que nous engage Constable, qui s'est également appuyée sur Appadurai pour construire les *marriagescapes*[199]. Si ces paysages matrimoniaux globalisés impliquent généralement des femmes originaires de pays plus pauvres que les hommes qu'elles épousent, ces mariages ne sont néanmoins pas réductibles à une géographie économique. Ils sont également façonnés par des « cartographies de désirs », c'est-à-dire qu'ils « reflètent autant qu'ils sont mus par des fantasmes et des imaginaires sur le genre, la sexualité, la tradition et la modernité[200] ». Ces paysages matrimoniaux sont en effet travaillés par des dynamiques de genre, de race, de classe, de nationalité, autrement dit, tout le monde ne peut pas y prendre part et celles et ceux qui le font, ont des attentes *a priori* très éloignées. Pour le dire vite, d'après cet ouvrage collectif qui documente les mariages au-delà des frontières à partir de différents terrains en Asie, les hommes attendent de ces unions et des femmes asiatiques qu'elles répondent à des valeurs « traditionnelles » tout en possédant une sexualité érotique tandis que les femmes se tournent vers les étrangers dans la mesure où elles comptent sur le fait qu'ils aient embrassés une vision plus moderne et plus ouverte des rapports de genre, au contraire des hommes locaux[201]. Ce type d'imaginaires met en lumière une divergence dans les attentes conjugales : les hommes et les femmes de ces couples, à l'image des couples hétérosexuels en général, n'échangent pas les mêmes choses dans le cadre de la relation intime, mais leurs intérêts ne sont pas seulement « divergents[202] », les attitudes des deux sexes ne sont pas seulement « contrastées[203] », lorsqu'elles

---

[195] C. Salomon, « Intimités mondialisées entre "vieilles Blanches" et "jeunes Black". Rêve, argent, sexe et sentiments (France, Sénégal) », art cit, p. 245.
[196] *Ibid.*
[197] (mes italiques) *Ibid.*, p. 246.
[198] *Ibid.*, p. 241.
[199] N. Constable (dir.), *Cross-Border Marriages*, *op. cit.*
[200] « Whereas many contemporary marriage-scapes fit the pattern of brides from poorer countries and grooms in richer ones, it is important to stress that such migrations are shaped not only or simply by economic geographies but also by "cartographies of desire" (Pflugfelder 1999) or what Margaret Jolly and Lenore Manderson (1997) describe as "sites of desire" that are formed by confluences of culture, border crossings, exchanges, and fluid terrain, rather than simple unidirectional flows of power or desire. Recent marriage-scapes both reflect and are propelled by fantasies and imaginings about gender, sexuality, tradition, and modernity » *Ibid.*, p. 7.
[201] *Ibid.*
[202] F. de Singly, « Théorie critique de l'homogamie », art cit, p. 182.
[203] M. Bergström, *Au bonheur des rencontres*, *op. cit.*, p. 236.

émergent sur la scène globale, ces relations intimes hétérosexuelles semble fondées sur des attentes quasiment opposées. Dès lors, elles posent la question des ajustements et désajustements qui s'ensuivent et des compromis et négociations qui s'opèrent à l'échelle globale dans ces rapports d'intimité (chapitres 4, 5, 6 et 7).

Quoiqu'il en soit, remarquons que si toutes les femmes de ces paysages sont prises dans de multiples rapports de pouvoir et des cadres contraignants, elles n'en déploient pas moins toutes des stratégies en mobilisant les armes qui sont à leur disposition, à commencer par leur sexualité[204]. Les travaux de Paola Tabet, à l'appui d'une enquête de terrain qu'elle a menée au Niger et d'un vaste panel de sources ethnographiques et historiques, ont ainsi montré comment la division sexuelle du travail et l'accès différencié et inégalitaire des hommes et des femmes aux ressources poussent les femmes à utiliser leur sexualité comme monnaie d'échange[205]. À travers le concept des échanges économico-sexuels, elle établit un continuum allant de la relation sexuelle tarifée jusqu'à l'institution du mariage qui permet d'englober « l'ensemble des relations sexuelles entre hommes et femmes impliquant une transaction économique[206] ». Ce concept a donc permis d'explorer l'éventail infini des circulations économiques qui interviennent dans le cadre des relations intimes et de mettre l'accent sur l'oppression qui structure ces rapports. Mais elle a aussi souligné le caractère potentiellement subversif de « l'usage de la sexualité des femmes hors et à l'encontre des structures de l'échange des femmes[207] » qui est généralement subsumé sous la catégorie normative et stigmatisante de la prostitution. Certaines femmes se soustraient ainsi non pas aux échanges économico-sexuels, mais aux structures de l'échange en se positionnant comme « sujet[208] ». Les femmes des paysages sexuels globalisés ne font pas autre chose : « en entrant dans des relations d'échange économique hors du mariage, les femmes transgressent les règles fondamentales de leur société, elles y échappent[209] », ce à quoi on peut ajouter qu'en contractant un mariage en dehors de leur société, les femmes des paysages matrimoniaux globalisés transgressent aussi les règles à l'image des « femmes libres » rencontrées par Tabet, car « la vie de "femme libre" est presque nécessairement liée à l'émigration, ou en tout cas au départ de chez soi ou de sa zone[210] » et l'histoire de ces femmes « est aussi l'histoire, difficile et complexe, d'une résistance[211] » qu'elle nous invite à documenter.

Si l'on s'appuie sur ce concept, les paysages des *sexscapes* et des *marriagescapes* apparaissent finalement comme les deux faces d'un même phénomène puisqu'ils mettent en jeu les mêmes types de rapports sociaux irréductibles à des rapports de sexe mais bien plutôt le reflet d'une « imbrication de

---

[204] F. Lévy et M. Lieber, « La sexualité comme ressource migratoire », art cit.
[205] Paola Tabet, La grande arnaque : Sexualité des femmes et échange économico-sexuel, Paris, L'Harmattan, 2004, 214 p.
[206] Mathieu Trachman, « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », Genre, sexualité & société, 2009, no 2.
[207] P. Tabet, *La grande arnaque*, *op. cit.*, p. 31- 32.
[208] *Ibid.*, p. 32.
[209] *Ibid.*, p. 112.
[210] *Ibid.*
[211] *Ibid.*, p. 134.

rapports de pouvoir[212] » au sein desquels apparaît une capacité d'agir notamment appuyée sur des compétences cognitives et analytiques corrélées à un travail de l'imagination lui-même empreint d'une volonté de résistance et de liberté, comme nous le découvrirons plus précisément dans le chapitre 4. Avoir recours aux notions de *sexscapes* ou de *marriagescape* revient donc, d'une certaine façon, à distinguer l'institution matrimoniale des échanges économico-sexuels dans les interactions intimes. Pourtant, les recherches actuelles montrent clairement la porosité des frontières entre des relations intimes allant de relations sexuelles tarifées à la contractualisation de ces échanges dans l'institution du mariage ainsi que la multiplicité des entre-deux où circulent aussi bien de l'argent, des affects, des imaginaires, des sentiments, des biens matériels, des rêves, de la sexualité et *in fine* des individus situés dans des hiérarchies de pouvoir. Ainsi, ne plus faire cette distinction ouvre la possibilité de penser ensemble toutes ces relations intimes dans un paysage mondialisé des échanges intimes et matrimoniaux (*intimescape*).

3.2.2. Décrypter les intimités transnationales : échanges intimes, expériences migratoires et réflexivités sur le genre

Au tournant des années 2010, les recherches ont commencé à analyser plus largement les multiples relations intimes transnationales, allant du mariage aux nouvelles techniques de reproduction en passant par les adoptions internationales[213]. Parallèlement, depuis une vingtaine d'années, les études migratoires, après avoir intégré les femmes, ont pris en considération dans leurs analyses le genre, non seulement comme une « simple variable » mais comme « une série de relations sociales qui organisent les origines de l'immigration[214] » ; autrement dit, « le genre est au cœur des migrations[215] ». De la même manière, les intimités transnationales tout comme la globalisation du marché matrimonial sont tout autant façonnées par le genre qu'elles le produisent, le reproduisent, le transforment ou le renforcent. Cela s'observe à toutes les étapes du processus et à partir de toutes les focales d'observation comme on le découvrira au cours de cette thèse. En cela, elles introduisent une rupture par rapport à d'autres conjugalités binationales, souvent rattachées au champ de la mixité conjugale, dans lesquelles le genre, même s'il est nécessairement important, n'est pas aussi central que d'autres dimensions telles que l'endogamie.

---

[212] C. Broqua et C. Deschamps, « Transactions sexuelles et imbrication des rapports de pouvoir », art cit, p. 14.
[213] Voir notamment ces deux états de la recherche U. Beck et E. Beck-Gernsheim, *Distant Love*, *op. cit.* ; L. Williams, *Global Marriage*, *op. cit.* Pour une publication plus récente en français, voir le volume 64 des *Cahiers du Genre* « Migrations par le mariage et intimités transnationales » (2018).
[214] « Gender is not simply a variable to be measured, but a set of social relations that organize immigration patterns » citation de Pierrette Hondagneu-Sotelo 1994 cité in P.R. Pessar et S.J. Mahler, « Transnational Migration: Bringing Gender in », art cit, p. 814.
[215] M. Morokvasič, « Le genre est au cœur des migrations », art cit.

Les travaux de Beate Collet et Emmanuelle Santelli témoignent de cet aspect. En 2003, dans un article programmatique, elles critiquent le « paradigme culturel » prédominant dans les recherches qui s'intéressent aux pratiques matrimoniales et à l'immigration. Les couples sont pensés, réfléchis et étudiés au prisme d'une supposée « différence culturelle ». Les auteures ont ainsi permis de réintroduire dans l'étude de ces conjugalités des variables tout aussi pertinentes – et prises en compte dans l'étude de la formation du couple –, comme celles de l'origine sociale, la fréquentation de lieux spécifiques, les niveaux de diplômes ou les modes de vie[216]. Plus tard, Collet et Santelli ont publié un ouvrage dans lequel elles examinent les conditions de l'application de la norme endogame dans le choix conjugal des descendants d'immigrés d'origine maghrébine, turque et sahélienne[217]. Bien que ces couples puissent être pris en compte dans le phénomène de la globalisation du marché matrimonial, comme le fait par exemple Lucy Williams dans un état de la recherche sur les mariages qui traversent les frontières, la thèse poursuivie ici se concentrera sur les couples qui se forment en dehors des normes endogames et qui s'insèrent alors dans la globalisation *genrée* du marché matrimonial. C'est-à-dire que ces conjugalités se comprennent et s'analysent à la lumière du genre, pensé comme un puissant marqueur de l'organisation sociale qui varie d'un espace à l'autre et d'une époque à l'autre (chapitre 3). Elles sont traversées par ces dynamiques : d'abord dans les imaginaires en amont et au moment de la mise en couple, où le genre apparaît comme une « dimension structurante de la subjectivité[218] » (chapitre 4, 6 et 7), puis dans les interactions intimes où « faire le genre[219] » peut s'avérer périlleux (chapitre 8), et au niveau structurel du marché matrimonial les capitaux, comme les compromis, ont un sexe (chapitre 5).

L'analyse qui va suivre s'intéresse donc avant tout aux processus de globalisation des échanges intimes et matrimoniaux plus qu'aux mariages transnationaux ou à la mixité conjugale même s'ils sont à la fois un point d'entrée pour l'analyse du marché matrimonial globalisé et genré et une conséquence de celui-ci. À ce titre, adopter une focale macrosociologique pour étudier ces mariages binationaux façonnés par le genre permet non seulement de mettre en lumière l'existence de ce marché matrimonial globalisé et genré mais également d'observer de plus près ce qui s'y échange.

3.2.2.1. Ce qui s'échange sur le marché matrimonial globalisé

Deux enquêtes quantitatives ont été réalisées sur les mariages binationaux, une aux États-Unis et une en Suède. Dans les deux cas, les chercheur·e·s s'interrogent sur les caractéristiques de ces nouvelles configurations conjugales qui se développent depuis quelques dizaines d'années. La première, publiée en 2013, montre que l'Europe de l'Est fait partie des trois régions les plus représentées dans les

[216] E. Santelli et B. Collet, « Comment repenser les mixités conjugales aujourd'hui ? », art cit.
[217] B. Collet et E. Santelli, *Couples d'ici, parents d'ailleurs - Parcours de descendants d'immigrés*, *op. cit.*
[218] É. Lépinard et M. Lieber, *Les théories en études de genre*, *op. cit.*, p. 3.
[219] Candace West et Don H. Zimmerman, « Faire le genre », *Nouvelles Questions Féministes*, traduit par Fabienne Malbois, 2009 [1987], vol. 28, nº 3, p. 34- 61.

mariages internationaux en Amérique du Nord après l'Asie et l'Amérique Latine[220] lorsqu'ils impliquent un homme nord-américain. À l'appui d'une enquête qui comprend 442 couples impliquant une femme originaire de Russie, d'Ukraine, de Pologne et de Roumanie, les auteures, Polina Levchenko et Catherine Solheim, explorent les différences et similarités entre les épouses de ces quatre pays et les épouses nord-américaines. Leurs résultats montrent que ces configurations conjugales présentent des différences importantes au regard des mariages entre nationaux en termes d'âge, de revenu, de niveau scolaire et de statuts matrimoniaux. Les mariages impliquant des femmes russes et ukrainiennes sont en effet marqués par une différence d'âge très importante en faveur de leur conjoint nord-américain (11 et 12 ans en moyenne). De plus, bien qu'elles soient largement plus diplômées que les épouses nord-américaines (deux fois plus), les épouses russes et ukrainiennes ne travaillent pas dans presque un cas sur deux. Les époux sont également plus diplômés que la moyenne et 82 % d'entre eux travaillent.

La seconde enquête, publiée en 2010, s'appuie sur une base de données longitudinale suédoise[221]. Elle montre une forte augmentation des mariages et cohabitations entre un suédois natif et une personne étrangère (+37 %) entre 1990 et 2004. Tout comme on l'observe en France ou en Amérique du Nord, cette enquête fait ressortir l'existence d'une géographie matrimoniale genrée : la majorité des femmes migrantes par le mariage sont originaires du sud-est asiatique et d'autres pays d'Asie (29 %), d'Europe de l'Est et de Russie (26 %), tandis que les hommes migrants par le mariage proviennent en majorité d'Europe (24 %) suivi par l'Afrique du Nord et le Moyen Orient (19 %) et l'Amérique du Nord (11 %). Derechef, les résultats mettent en exergue une forte différence d'âge en faveur de l'homme lorsque les femmes ont migré pour rejoindre leur partenaire suédois et elle est étroitement corrélée au niveau économique du pays de provenance. L'inverse ne se vérifie pas puisque les femmes suédoises n'ont pas d'écart d'âge majeur avec leur partenaire étranger, quel que soit le niveau économique de leur pays de provenance. Leurs résultats montrent aussi que les femmes issues de pays économiquement moins développés ont un niveau d'éducation plus élevé que les femmes en provenance de pays plus développés.

À partir du recensement français de 2010, nous avons étudié avec Maks Banens les couples mariés franco-russes vivant dans les ménages ordinaires (qui exclut les foyers ou autres institutions) et dont l'épouse est arrivée en France après 1989[222]. Au total, il a trouvé 7041 couples mariés franco-russes qui impliquent, à hauteur de 94 % d'entre eux, une femme russe. Ces couples franco-russes ont été ensuite comparés aux couples mariés de nationaux et il a obtenu des résultats proches de ceux des deux précédentes enquêtes : l'écart d'âge dans les couples franco-russes est nettement plus grand que dans

[220] P. Levchenko et C. Solheim, « International Marriages Between Eastern European-Born Women and U.S.-Born Men », art cit.
[221] T. Niedomysl, J. Östh et M. van Ham, « The Globalisation of Marriage Fields », art cit.
[222] Deux communications ont été réalisées à l'appui de ce travail : Amsterdam, juin 2017, avec Maks Banens, « Globalisation of Marriage : Relationship Sequences Between French Men and Postsoviet Women », *Power, Intimacy and the State Mixed Families in Europe and Beyond* ; Lisbonne, décembre 2017, « Russians-born in France : a feminine diaspora ? Demographic analysis with the French census 2010 », *International Workshop on Post-Soviet Diaspora(s) in Western Europe*.

les couples franco-français (7,2 ans en faveur de l'homme contre 2,3 ans dans les couples entre nationaux). Les épouses russes sont à nouveau beaucoup plus éduquées que les épouses françaises (cinq fois plus souvent diplômées d'au moins bac+3) et, parmi les épouses russes, la proportion de cadres double mais elles sont également plus souvent femmes au foyer que les épouses françaises. Les époux français des femmes russes sont eux aussi nettement plus diplômés que la moyenne (trois fois plus) et occupent des positions de cadres deux fois plus souvent.

Ces données produites dans différents pays offrent un éclairage macrosociologique sur ce qui s'échange dans ces couples et sur le marché matrimonial globalisé et genré. L'âge et le niveau de diplôme apparaissent être des variables sensibles : les époux français, nord-américains et suédois obtiennent des épouses nettement plus jeunes qu'eux dotées d'un capital scolaire élevé et qui, parfois, ne travaillent pas. En échange, elles obtiennent des époux plus diplômés que la moyenne, mais aussi plus âgés qu'elles, qui occupent de positions socioprofessionnelles qualifiées. L'enquête suédoise et l'enquête nord-américaine s'appuient toutefois sur un cadre théorique déductif : il s'agit d'interroger la validité de l'échange compensatoire[223] et celle de l'homogamie. Les deux sont confirmées dans chaque contribution mais elles ne nous apprennent finalement que peu de choses sur les mécanismes du marché matrimonial globalisé, si ce n'est que des capitaux y circulent et s'y échangent mais surtout que les « capitaux ont un sexe » : on le voit bien ici, les hommes et les femmes ne « se vendent pas sur le marché matrimonial de la même façon[224] ». Or, si l'âge des femmes, leur niveau de diplôme et les revenus des hommes constituent, sans nul doute, certains des capitaux qui circulent au sein du marché matrimonial globalisé, ils sont toutefois loin d'être les seuls. Les mariages décrits précédemment sont généralement perçus et analysés à travers l'inégalité qui les caractérise, et qui les caractérise dans la mesure où elle est immédiatement identifiable lorsque l'une des personnes du couple est originaire d'un pays au niveau économique plus faible. Cela soulève la question de l'échange qui s'opère entre les protagonistes. Le point de vue macrosociologique donne à voir un écart d'âge important et il est analysé comme un capital jeunesse que les femmes échangeraient contre une nationalité. Mais ces femmes ont aussi très souvent un niveau d'éducation élevé qui, comme le soulignent les deux enquêtes, indiquerait que ces femmes ne trouvent pas de conjoint adéquat dans leur pays d'origine. Pourtant, malgré leur niveau de diplôme élevé, elles sont aussi plus nombreuses à être au foyer. Comment lire ces résultats ? Est-ce que ces couples sont plus « traditionnels » que d'autres ? Est-ce le résultat des difficultés des femmes à s'insérer sur le marché du travail ? Est-ce un « souhait » de la part des femmes ? Échangent-elles leurs services domestiques dans le cadre d'un mariage afin de concrétiser un projet migratoire ? Et que dire des

[223] Robert Merton et sa théorie de l'échange compensatoire sur les couples interraciaux. Un exemple classique de cette théorie serait qu'un homme noir avec un statut socioéconomique élevé se marie avec une femme blanche au statut socioéconomique peu élevé : il « compense » sa couleur de peau par son statut social pour obtenir une femme blanche. Cette théorie fonctionnaliste a depuis été assez largement débattue et critiquée. Voir Catherine Therrien et Josiane Le Gall, « Nouvelles perspectives sur la mixité conjugale : le sujet et l'acteur au coeur de l'analyse », *Enfances, familles, générations*, 2012, nº 17, p. 1- 20.

[224] F. de Singly, « Théorie critique de l'homogamie », art cit, p. 197.

capitaux des hommes engagés dans ces mariages ? Puisque l'homogamie est très importante, leur statut social ne semble pas avoir un impact majeur, leur nationalité pourrait être une variable plus déterminante. Toutefois, comme plusieurs enquêtes sur l'entremise matrimoniale globalisée l'ont déjà mis en avant, les femmes n'arrivent parfois pas à accéder à un conjoint homogame localement, notamment quand elles sont marginalisées sur le marché matrimonial en raison de leur âge ou de leur statut matrimonial ou parental. Williams parle alors de la « convertibilité » de certains attributs sociaux selon le contexte où l'on se trouve, une convertibilité particulièrement visible dans le cadre du marché matrimonial globalisé où des « hommes et des femmes qui sont considéré·e·s comme de mauvais partis dans leur pays d'origine deviennent désirables dans des contextes transnationaux[225] ». S'ouvrir au marché matrimonial globalisé permet ainsi de convertir ces attributs, de retrouver de la « valeur » en se plaçant sur un autre marché, et d'en espérer un meilleur rendement.

Les enquêtes quantitatives, si elles illustrent sans conteste l'existence d'un marché matrimonial globalisé et genré, restent donc muettes sur un certain nombre d'aspects. D'une part, sur les parcours des personnes : comment sont-elles arrivées jusqu'au marché matrimonial globalisé ? La question du poids de l'entremise matrimoniale globalisée reste ouverte mais le niveau d'éducation et l'homogamie des partenaires laissent penser que des rencontres aient pu avoir lieu dans des lieux privés internationaux, étudiants, professionnels ou touristiques. D'autre part, on ne sait rien non plus des désirs, des croyances, des projets des individus qui nouent des relations intimes à l'échelle globale et parfois se marient. À cet égard, les recherches qualitatives et ethnographiques permettent d'appréhender finement une réalité sociale non plus façonnée par des capitaux qui circulent mais par des actrices et des acteurs qui prennent part au paysage mondialisé des échanges intimes et matrimoniaux.

3.2.2.2. Le genre au cœur des intimités transnationales

Qui sont ces hommes et ces femmes qui s'ouvrent au marché matrimonial globalisé ? Plusieurs pistes ont été suggérées au fil de ce chapitre et deux aspects majeurs sont à relever. En premier lieu, le genre constitue un moteur central dans ces mariages, qui s'observe dans les statistiques et les recherches sur l'entremise matrimoniale globalisée, et montre que des hommes et des femmes de part et d'autre du monde rejettent les rapports de genre qui leur sont proposés. Mais un autre élément important distingue néanmoins les hommes et les femmes, à savoir que généralement, ce sont elles qui migrent pour accéder à d'autres rapports de genre, tandis que les hommes, eux, restent chez eux. Que se passe-t-il alors dans la migration ? Deux recherches très stimulantes ont essayé d'apporter des réponses à cette question en analysant le parcours de femmes migrantes par le mariage en France et en Suisse.

Malgré un développement des mariages binationaux depuis les années 1990, la première recherche sociologique française qui aborde la question du mariage et de la migration, en dehors des

[225] L. Williams, *Global Marriage*, op. cit., p. 27.

mariages franco-maghrébins, n'est publiée qu'en 2005 par Dominique Giabiconi à partir de l'étude de cas des mariages franco-polonais[226]. L'auteur a mis en lumière le parcours de ces femmes migrantes et a fait ressortir que la mise en ménage pouvait être une stratégie matrimoniale mobilisée par ces femmes afin de pallier la vulnérabilité de leur statut de migrantes, liée notamment à la précarité de leur droit au séjour[227]. Entrées sur le sol français en tant qu'étudiantes, jeunes filles au pair ou parfois même sans titre de séjour, ces femmes étaient déjà engagées dans la migration et rencontraient ensuite leur conjoint en France. Cette recherche a révélé la transformation qui s'opère dans le paysage des migrations familiales : on passe d'une migration de regroupement familial à des migrations de femmes seules qui peuvent conduire à un mariage binational. Dans la recherche de Giabiconi, ce sont les femmes polonaises qui se déplacent. Elles quittent leur pays pour des raisons variées – échapper à une situation économique défavorable, continuer leurs études, ou simplement vivre une expérience internationale – mais il s'agit toujours d'une « prise de liberté[228] ». Elles s'extraient ainsi des normes sociales dominantes genrées puisqu'elles retardent notamment une entrée plus précoce dans le mariage. En outre, elles découvrent les bénéfices d'un éloignement géographique qui leur permet de se construire loin du regard des parents et de la communauté. Ce travail révèle ainsi des femmes *actrices* de leur projet migratoire puis matrimonial, tout en permettant de penser l'intersection qui existe entre ces deux projets. L'auteur met toutefois en exergue un paradoxe – constamment relevé dans la mobilité internationale des femmes[229] –, à savoir que cette prise de liberté s'accompagne souvent de configurations conjugales inégalitaires qu'il analyse en dernier lieu comme le résultat des contraintes au séjour des femmes polonaises. Cette dimension est en effet cruciale et a été depuis soulignée par de nombreuses recherches : s'il existe bien une inégalité fondamentale dans les configurations conjugales binationales, il s'agit de la vulnérabilité administrative du ou de la conjoint·e migrant·e qui ne bénéficie dès lors pas des mêmes droits que son ou sa partenaire[230]. Néanmoins, ces conditions de séjour entravées entraînent-elles pour autant et à coup sûr des relations conjugales inégalitaires ? Giabiconi a en effet laissé dans l'ombre une

[226] Dominique Giabiconi, « Les mariages mixtes franco-polonais », *Revue européenne des migrations internationales*, 2005, vol. 21, nº 1, p. 259-273.
[227] La même démarche a été relevée ensuite par Marylène Lieber et Florence Lévy chez les migrantes de Chine du Nord F. Lévy et M. Lieber, « La sexualité comme ressource migratoire », art cit ; Florence Lévy, « « Il me donne des papiers, je le sers ». Dons et contre-dons dans les couples franco-chinois », *Journal des anthropologues*, 2019, n° 156-157, nº 1, p. 83- 104. De manière générale, les recherches soulignent que les femmes ont souvent recours à des rapports d'intimité pour parvenir à se sécuriser dans le cadre de la migration. Voir par exemple Alexia Bloch, « Victims of Trafficking or Entrepreneurial Women? Narratives of Post-Soviet Entertainers in Turkey », *Canadian Woman Studies*, 2003, vol. 22, nº 3 ; Jules Falquet, *De gré ou de force : Les femmes dans la mondialisation*, Paris, La Dispute, 2008 ; Petra Heyse, « Deconstructing Fixed Identities: An Intersectional Analysis of Russian-speaking Female Marriage Migrants' Self-representations », *Journal of Intercultural Studies*, 2010, vol. 31, nº 1, p. 65- 80 ; N. Moujoud, « Effets de la migration sur les femmes et sur les rapports sociaux de sexe. Au-delà des visions binaires », art cit.
[228] D. Giabiconi, *Le mariage dans la migration*, *op. cit.*, p. 277.
[229] Christine Catarino et Mirjana Morokvasič, « Femmes, genre, migration et mobilités », *Revue européenne des migrations internationales*, 2005, vol. 21, nº 1, p. 1- 20 ; M. Morokvasič, « Le genre est au cœur des migrations », art cit.
[230] B. Collet, *La « mixité conjugale » dans les sociétés démocratiques. Normes conjugales et inégalité ethnoculturelle entre les conjoints*, *op. cit.* ; Manuela Salcedo, *Amours suspectes : couples binationaux de sexe différent ou de même sexe sous le régime de l'« immigration subie »*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2015 ; L. Williams, *Global Marriage*, *op. cit.*

histoire plus documentée du pays d'émigration et en particulier des régimes de genre dans lesquelles ces femmes polonaises s'étaient construites.

Car, par ailleurs, les recherches sur les migrations s'accordent aussi souvent sur le fait que les femmes seraient plus « gagnantes » que les hommes dans la migration vers les pays dits occidentaux, en particulier en termes de genre[231] mais tout en soulignant tantôt une autonomisation des femmes dans le cadre de la migration, tantôt une stabilisation voire un renforcement des rapports de genre. En dépassant cette question, Mirjana Morokvasic indiquait plutôt que « les immigrées et les migrantes prennent appui sur les normes traditionnelles qui privilégient les hommes, utilisant l'ordre établi pour le préserver en apparence, tout en le remettant progressivement en question[232] ». Ce postulat est-il opérant pour les femmes qui s'engagent dans un mariage transnational ? Accèdent-elles à des rapports conjugaux émancipateurs ou au contraire conservateurs et inégalitaires comme l'a constaté Giabiconi ? Ont-elles des attentes vis-à-vis de leur conjoint en termes de genre avant leur migration ? S'appuient-elles sur l'ordre établi pour poursuivre leurs objectifs et le remettre progressivement en question ou, au contraire, le remettent-elles d'abord en question pour ensuite développer des stratégies migratoires et/ou matrimoniales ? Quelles conséquences le choix d'un·e conjoint·e étranger·e a-t-il sur les rapports de genre en général ? D'après Yvonne Riano et Nadia Baghdadi, qui ont conduit une recherche participative avec des femmes non-occidentales migrantes et mariées avec un Suisse[233], le rejet des régimes de genre locaux est le premier moteur de ces relations intimes transnationales et il s'appuie notamment sur des « imaginaires géographiques ». Selon elles, les femmes pensent « avoir une relation plus égalitaire avec un Européen » tandis que les hommes espèrent avoir une « une relation moins "conflictuelle" qu'avec une Suissesse[234] ». Toutefois, les auteures n'ont travaillé qu'à partir du discours des femmes pour produire ces résultats, les hommes suisses de ces couples n'ayant pas été interrogés. Elles nous invitent cependant à approfondir cet aspect en interrogeant les mariages binationaux comme un potentiel « moyen pour les hommes de maintenir des relations traditionnelles entre les sexes » tandis qu'ils constitueraient pour les femmes une possibilité de « *redéfinir* les rapports sociaux de sexe[235] ». Pourtant, le parcours de ces femmes migrantes par le mariage est ambivalent car, si « les idéaux des femmes en matière de relations entre les sexes ainsi que leur idéalisation des Européens facilitent la formation de couples binationaux et créent un contexte favorable à l'émigration féminine en Europe[236] »,

---

[231] U. Beck et E. Beck-Gernsheim, *Distant Love*, *op. cit.* ; M. Morokvasič, « Le genre est au cœur des migrations », art cit.
[232] M. Morokvasič, « Le genre est au cœur des migrations », art cit, p. 105.
[233] Les chercheuses ont recueilli les parcours de ces femmes par des entretiens collectifs. Les actrices de leur enquête étaient majoritairement originaires de pays d'Amérique latine (Mexique, Nicaragua, République dominicaine, Venezuela, Équateur, Pérou, Bolivie), de l'Europe du Sud-Est (Kosovo, Monténégro) et du Moyen-Orient (Turquie, Iran, Tunisie, Égypte, Libye, Liban). L'analyse des entretiens biographiques étaient ensuite réalisée collectivement et considérée comme des espaces réflexifs pour les migrantes. La grande majorité de leur échantillon était constitué de femmes ayant migré par le mariage avec deux variantes : soit la migration en Suisse a eu lieu avant la rencontre du conjoint dans le cadre d'une mobilité touristique ou estudiantine, soit les partenaires se sont rencontrés dans le pays de la femme et elle est ensuite venue s'installer en Suisse.
[234] Y. Riaño et N. Baghdadi, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », art cit, p. 46.
[235] *Ibid.*
[236] *Ibid.*, p. 45.

les auteures montrent qu'une fois installées dans le pays de leur époux, leurs rêves d'égalité sont « brisés ». Le fait de suivre son conjoint et de favoriser la carrière de l'homme contiendrait « en germe l'inégalité dans le couple[237] » et manifesterait aussi une intériorisation des rôles de genre reconduisant la figure du pourvoyeur économique et celle de son épouse qui le suit.

On retrouve à nouveau la situation paradoxale des femmes dans les processus globalisés : d'un côté, les recherches s'accordent sur le fait qu'elles seraient les grandes perdantes de la globalisation, premières touchées par les transformations telles que le recul de l'État social, plus exploitées, plus invisibilisées dans leurs activités et plus vulnérables[238] et dans les migrations internationales, empreintes de « l'idéologie du genre[239] », les femmes se retrouvent prises dans une imbrication de rapports de pouvoir. Mais, d'un autre côté, certaines recherches s'attachent à mettre l'accent sur le fait que les femmes « tirent aussi des ressources de la mondialisation[240] ». Les rapports d'intimité en contexte globalisé se trouvent ainsi au cœur de cette dialectique « entre domination et résistance[241] » : ils sont pris dans des rapports de domination multiples, à géométrie variable, mais dans le même temps, ils se constituent aussi comme des espaces de prise de pouvoir, de prises de décisions et parfois, d'émancipation.

Mais pour dépasser ce constat déjà bien établi et produire d'autres résultats, d'autres pistes d'analyse sur ce que le genre fait aux migrations et à la conjugalité transnationale et inversement, peut-être faut-il questionner plus avant comment « lorsque les femmes migrent, elles construisent et reconstruisent le genre[242] » et comment les mariages transnationaux, ou le mariage et la migration, constituent un site privilégié pour observer, documenter et analyser des rapports de genre qui sont à la fois « contestés » et « réaffirmés[243] ». Si les états de la recherche sur la globalisation du mariage[244], l'amour à distance[245] ou la mixité conjugale[246] mettent toujours l'accent sur la dimension centrale du genre, rares sont les enquêtes qui se sont attelées à décrire précisément comment, de quelle manière, par quel procédé le genre est bousculé, réinterprété ou renforcé dans les relations intimes transnationales et

---

[237] Ibid., p. 50.
[238] J. Falquet, *De gré ou de force*, *op. cit.* ; Rhacel Parrenas, *Servants of Globalization: Migration and Domestic Work*, 2nd edition édition., Stanford, California, Stanford University Press, 2015, 256 p ; Saskia Sassen, *La globalisation. Une sociologie*, traduit par Pierre Guglielmina, s.l., Gallimard, 2009.
[239] M. Morokvasič, « Le genre est au cœur des migrations », art cit, p. 106.
[240] Milena Jakšić, « Mondialisation » dans *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2016, p. 383.
[241] N. Moujoud, « Effets de la migration sur les femmes et sur les rapports sociaux de sexe. Au-delà des visions binaires », art cit, p. 77.
[242] Y. Riaño et N. Baghdadi, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », art cit, p. 51.
[243] « Marriage migration provides a complex field to study gender relationships as norms are challenged and reaffirmed through the experience of migration » L. Williams, *Global Marriage*, *op. cit.*, p. 213.
[244] L. Williams, *Global Marriage*, *op. cit.*
[245] U. Beck et E. Beck-Gernsheim, *Distant Love*, *op. cit.*
[246] B. Collet, *La « mixité conjugale » dans les sociétés démocratiques. Normes conjugales et inégalité ethnoculturelle entre les conjoints*, *op. cit.*

sans doute est-ce l'absence de la dimension relationnelle du genre qui empêche cette appréhension : les hommes sont rarement étudiés et n'apparaissent bien souvent qu'en creux des études.

Ainsi des travaux, tels que ceux de Constable évoquée précédemment et ceux de Riano et Baghdadi, révèlent des femmes qui semblent vivre une expérience commune : celle de femmes migrantes et épouses étrangères également « dépeintes comme les victimes de la globalisation du marché matrimonial et sexuel[247] » alors qu'elles s'engagent, à l'appui de leur réflexion, de leur imagination et de leur capacité de comparaison, dans des mariages qui leur permettent de contourner des contraintes locales et globales en espérant, par la même occasion, obtenir des conjoints plus égalitaires. En contrepoint, les hommes de ces mariages semblent pourtant être à la recherche de relations plus traditionnelles et ce, quel que soit le moyen de rencontre du couple. Constable, en incluant les couples récemment formés, a pu nuancer ce constat : si la démarche des hommes pouvait revêtir cette quête initiale, l'expérience de la conjugalité transnationale entraîne des épreuves qui transforment les rapports conjugaux et les rapports de genre mais son enquête, comme elle le dit elle-même, s'est arrêtée là où les vies conjugales commençaient. Ainsi, restent dans l'ombre les ajustements et désajustement conjugaux, les négociations et reconfigurations intimes qui s'opèrent ensuite dans le mariage. De plus, Constable n'a pris en charge que le cas de couples qui ont eu recours aux services de l'entremise matrimoniale globalisée. Cet angle tend à particulariser ces couples sans pour autant montrer en quoi ils pourraient différer d'autres couples qui se seraient rencontrés sur la scène globale sans intermédiaire spécialisé. Aussi s'agira-t-il de travailler, à travers cette recherche, cette distinction : les mariages transnationaux se distinguent-ils selon le moyen de rencontre des couples ? Et dans ce cas, quelles différences cela engendre-t-il ? Pouvons-nous (ou devons-nous) particulariser les couples qui ont eu recours à l'entremise matrimoniale globalisée ? Et qu'en est-il donc des hommes dans ces mariages qu'aucune étude approfondie n'a permis d'appréhender ? Sont-ils effectivement en quête de rapports « moins conflictuels » en cherchant une partenaire à l'étranger ? S'opposent-ils aux évolutions contemporaines des rapports de genre locaux auxquels ils sont confrontés ? Cette recherche s'attachera donc à explorer le point de vue des hommes engagés dans un mariage transnational avec une femme postsoviétique (chapitres 7 et 8). Pour comprendre les ressorts de ces mariages et en particulier les dynamiques de genre qui s'y produisent, il est nécessaire d'entendre les deux partenaires. Ces hommes sont-ils vraiment à la recherche de rapports de genre plus traditionnels ? Comment, si les femmes cherchent le contraire, ces deux désirs de prime abord opposés arrivent-ils à s'accorder ? Les femmes russes et postsoviétiques qui se marient avec des hommes français souhaitent-elles accéder à un autre régime de genre, si oui dans quel cas ? Que se passe-t-il lorsque c'est l'homme qui migre ? Assiste-t-on à un renversement de l'inégalité statutaire ? Toutes ces questions seront mises au travail dans les chapitres qui suivront mais deux déplacements sont proposés avant d'entrer dans le cœur du matériau :

[247] Y. Riaño, « "He's the Swiss citizen, I'm the foreign spouse": Binational marriages and the impact of family-related migration policies on gender relations », art cit, p. 266.

d’abord un détour par les coulisses de l’enquête puis un plongeon dans l’histoire des pays de nos protagonistes car l’une comme l’autre constitue une toile de fond nécessaire à la réception des analyses à venir.

Chapitre 2. Enquêter sur la globalisation du marché matrimonial : une investigation multiscalaire

> « L'objectivité féministe est affaire de place circonscrite et de savoir situé, pas de transcendance et de division entre sujet et objet. Ainsi seulement pourrons-nous répondre de ce que nous avons appris à voir.[1] »

Travailler sur la globalisation du marché matrimonial nécessite d'adopter différents points de vue et différentes focales d'observation. Le chapitre précédent l'a montré, les personnes qui prennent part à la globalisation du marché matrimonial sont nombreuses : ce sont des femmes et des hommes qui se rencontrent dans différents pays, nouent des relations intimes transnationales et éventuellement se marient, mais ce sont aussi des professionnel·le·s de l'entremise matrimoniale qui participent à la mise en relation d'individus par-delà les frontières. Tous ces protagonistes agissent au sein d'un « système-monde » défini par Georges Marcus comme « un contexte qui émerge, s'intègre et se distribue, pièce par pièce, dans les objets discontinus de l'ethnographie multisituée[2] ». Loin d'être pensé comme un cadre « holiste » ou comme un contexte prêt-à-l'emploi, le système-monde et son analyse invitent à sortir d'un « réalisme ethnographique », à réintroduire « l'histoire dans l'anthropologie[3] » et à ré-enraciner le local dans le global. Analyser l'émergence de relations intimes qui se nouent au-delà des frontières ne peut se réaliser hors contexte. L'économie politique globale, en ce qu'elle façonne des cartographies de désir, appelle une prise en compte et une exploration des régimes de genre dans une perspective historique et comparative : autrement dit des contextes dans lesquels se développent des pratiques associées à des normes relatives aux définitions acceptables de ce que signifie être un homme ou être une femme. Ces définitions varient au cours du temps et sont étroitement associées à des politiques et des « imaginaires nationaux[4] » (chapitre 3). Mais l'imagination, on l'a vu, n'est plus le seul

[1] D. Haraway, « Savoirs situés : Question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle », art cit, p. 117.
[2] G.E. Marcus, « Ethnographie du/dans le système monde. Émergence d'une ethnographie multisituée », art cit, p. 373.
[3] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 356.
[4] H. Le Bail, M. Lieber et G. Ricordeau, « Migrations par le mariage et intimités transnationales », art cit, p. 11.

privilège des élites et des dirigeants puisqu'elle est désormais accessible à tous et toutes par le biais de l'intensification de la circulation des idées, des personnes, des microrécits. Son rôle majeur dans un monde globalisé appelle une « nouvelle ethnographie qui ne soit plus aussi résolument localisante[5] ».

La globalisation du marché matrimonial qui, de fait, n'a pas de lieux définis et délimités, invite ainsi à multiplier les lieux d'enquêtes, à se déplacer, à décaler sans cesse son regard pour observer différemment les contours de ce phénomène et en restituer les tensions, les contradictions et l'hétérogénéité. Mais comment réaliser une « ethnographie » sans avoir de « terrain » spécifique où réaliser une « observation prolongée » ? Si les prémisses de l'enquête permettaient de circonscrire un tant soit peu le terrain d'observation avec les structures des agences matrimoniales internationales et leurs vitrines virtuelles, l'ouverture de ma thèse sur les couples franco-postsoviétiques a rendu encore un peu plus impalpable ce terrain, si précieux dès lors qu'on souhaite s'affilier à la discipline anthropologique et, plus généralement, à une démarche résolument empirique et inductive en sciences sociales. Pourtant, et ce chapitre vise à étayer cette affirmation, je considère avoir cherché par mon positionnement et ma démarche, appuyée sur une « expérience incarnée[6] », à mettre en œuvre une enquête ethnographique sur quelque chose qui n'était pas préalablement nommé, quelque chose que j'ai tenté de saisir en me plongeant dans les « méandres de l'enquête[7] », quelque chose que j'ai poursuivi sans bien savoir ni de quoi il s'agissait exactement *a priori*, ni où j'allais en multipliant les méthodes et les sites d'enquête. Marcus a indiqué que « l'ethnographie multisituée a pour vertu d'insérer ces sites dans un même cadre d'étude et d'établir leurs relations sur la base d'une investigation de première main – quelles que soient les variations de l'accessibilité aux différents sites et les modalités de l'enquête, en intensité et en qualité[8] ». Ce cadre d'étude a fini par émerger, au fil du temps, des immersions et des perditions, dans ce nouvel objet d'études à deux têtes, présentés dans le chapitre précédent, que sont la globalisation genrée du marché matrimonial et les intimités transnationales.

Enquêter pour aller voir ce qui se passe « ici » et « là-bas » a donc été dès le départ au centre de ma démarche en commençant par une enquête auprès des agences matrimoniales internationales (postsoviétiques et françaises), de ses professionnel·le·s, de leurs adhérentes, de leurs clients et parfois des couples qu'elles avaient participés à former (chapitre 4). J'ai continué ensuite tout au long de mon enquête à faire des va-et-vient entre la France, la Russie, l'Ukraine, le Belarus, en circulant entre ces pays comme le font aussi une partie des couples et des personnes qui sont au cœur de ma thèse. Naviguant entre les couples installés en France et ceux qui ont choisi de vivre au Belarus ou en Russie, entre les agences matrimoniales internationales et les consulats où se concrétisent les mariages, conduisant des entretiens biographiques et multipliant les conversations informelles, me plongeant dans

[5] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*, p. 100.
[6] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 7.
[7] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*
[8] G.E. Marcus, « Ethnographie du/dans le système monde. Émergence d'une ethnographie multisituée », art cit, p. 377.

des bases de données déjà construites ou en les créant moi-même dans des sous-sols d'archives, j'ai été prise dans la « spirale de l'enquête[9] » et si le propre de l'enquête ethnographique est bien de « faire feu de tout bois[10] », c'est peu dire que je m'y suis appliquée. Mais cette multiplication des aller-retours est aussi le résultat de ma volonté de mettre en œuvre une « ethnographie du genre[11] » armée d'une épistémologie féministe postcoloniale[12].

Féministe, cette enquête l'a été dès les premières lectures qui ont nourri ma démarche et m'ont poussée à en savoir plus sur la situation des femmes russes avec lesquelles je me suis immédiatement « coalisée[13] » dans le sens où, de toute évidence, nous partagions des « contraintes de genre[14] » dont j'allais découvrir peu à peu, au fil de mon enquête de terrain, les nuances comme autant de révélateurs des régimes de genre français et postsoviétiques, mais aussi de la pertinence de penser une « intersectionnalité dynamique[15] ». Féministe aussi – et non sans difficulté – dans la mise en œuvre d'une enquête qui inclut *aussi* des hommes et explore, à partir de leurs récits, les masculinités. Ce qui ne « va nullement de soi[16] », mais qui relève cependant bel et bien d'une exigence féministe en ce que cette démarche consiste à approcher le genre dans une perspective relationnelle et dynamique, à dénaturaliser et dé-essentialiser *la* masculinité, pour au contraire comprendre la fabrication *des* masculinités comme autant de projets de genre, et à multiplier les sites d'observation des formes de (re)production de la domination, tout en documentant aussi les transformations des rapports de pouvoir (chapitre 7).

C'est aussi une épistémologie postcoloniale qui est constitutive de ma posture et indissociable de l'ancrage féministe. La coalition évoquée plus haut évoque aussi une distance avec le concept « femme » qui, loin d'être unificateur, a contribué à reproduire, entre femmes, des relations de domination. En particulier, les féministes blanches occidentales ont pu dénier à aux femmes du « tiers-monde » leur capacité d'agir, reproduisant par là même un regard dominant, excluant et colonial[17]. J'ai été confrontée à ce regard dès les premiers instants de mon enquête où tout·e un·e chacun·e sans

---

[9] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 8.
[10] Florence Weber et Stéphane Beaud, *Guide de l'enquête de terrain*, 4e édition., Paris, La Découverte, 2010, 336 p.
[11] Martina Avanza, Olivier Fillieule et Camille Masclet, « Ethnographie du genre. Petit détour par les cuisines et suggestions d'accompagnement », *SociologieS*, 2015.
[12] Pour une introduction au féminisme postcolonial, voir Laetitia Dechaufour, « Introduction au féminisme postcolonial », *Nouvelles Questions Féministes*, 2008, vol. 27, nº 2, p. 99- 110.
[13] Ce terme fait référence à la « coalition » dont parle Donna Haraway dans le Manifeste du cyborg au regard des tensions dans le féministe concernant le sujet « femme » qui a contribué à invisibiliser la multiplicité des expériences et, spécifiquement celles des femmes non-blanches. Une des réponses qui s'est peu à peu imposée s'incarne dans : « la coalition – l'affinité, plutôt que l'identité ». Donna Haraway, « Manifeste cyborg : Science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle » dans *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences - Fictions - Féminismes*, traduit par Laurence Allard, traduit par Delphine Gardey et traduit par Nathalie Magnan, Paris, Exils Éditeur, 2007, p. 39.
[14] Amélie Le Renard, « Partager des contraintes de genre avec les enquêtées. Quelques réflexions à partir du cas saoudien », *Genèses*, 2010, vol. 81, nº 4, p. 128- 141.
[15] Madina Tlostanova, « Toutes les femmes sont russes, tous les Caucasiens sont des hommes ? Intersectionnalité, pluriversalité et les autres genré-e-s des frontières eurasiennes », *CEDREF*, 2015, nº 20, p. 4.
[16] Mara Viveros Vigoya, *Les couleurs de la masculinité. Expériences intersectionnelles et pratiques de pouvoir en Amérique latine*, traduit par Hélène Brétin, Paris, La Découverte, 2018, p. 13.
[17] C.T. Mohanty, « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses », art cit.

exception a tenté de m'avertir que les femmes que je voulais rencontrer étaient dominées, sans défense et victimes d'hommes et de structures impitoyables, les privant de toutes possibilités de choisir, d'agir et même, en fin de compte, de réfléchir. C'est contre ce postulat que je me suis d'emblée positionnée sans pourtant, alors, connaître les théories postcoloniales mais déjà nourrie par une littérature fournie plaçant le genre au cœur des migrations et les femmes, quelles que soient leurs origines supposées, actrices de leurs vies et dotées de capacité d'action[18].

Il s'agit donc dans ce chapitre de donner à voir les coulisses d'une enquête de terrain qui a procédé « à coup d'intuition, d'improvisation et de bricolage[19] », et de faire surtout état d'un « apprentissage[20] » et d'une découverte de ce que peut être une enquête, de ce qu'elle a été (et de ce qu'elle aurait pu être, comme j'y reviendrai également dans la conclusion de ma thèse). Mais pour l'instant, je propose donc de donner à voir mes pérégrinations ethnographiques, dont la teneur composite justifie les variations d'échelles auxquelles nous aurons à nous livrer dans les chapitres suivants. Dès à présent, au fil du texte, nous rencontrerons les personnes qui constituent le cœur de cette thèse.

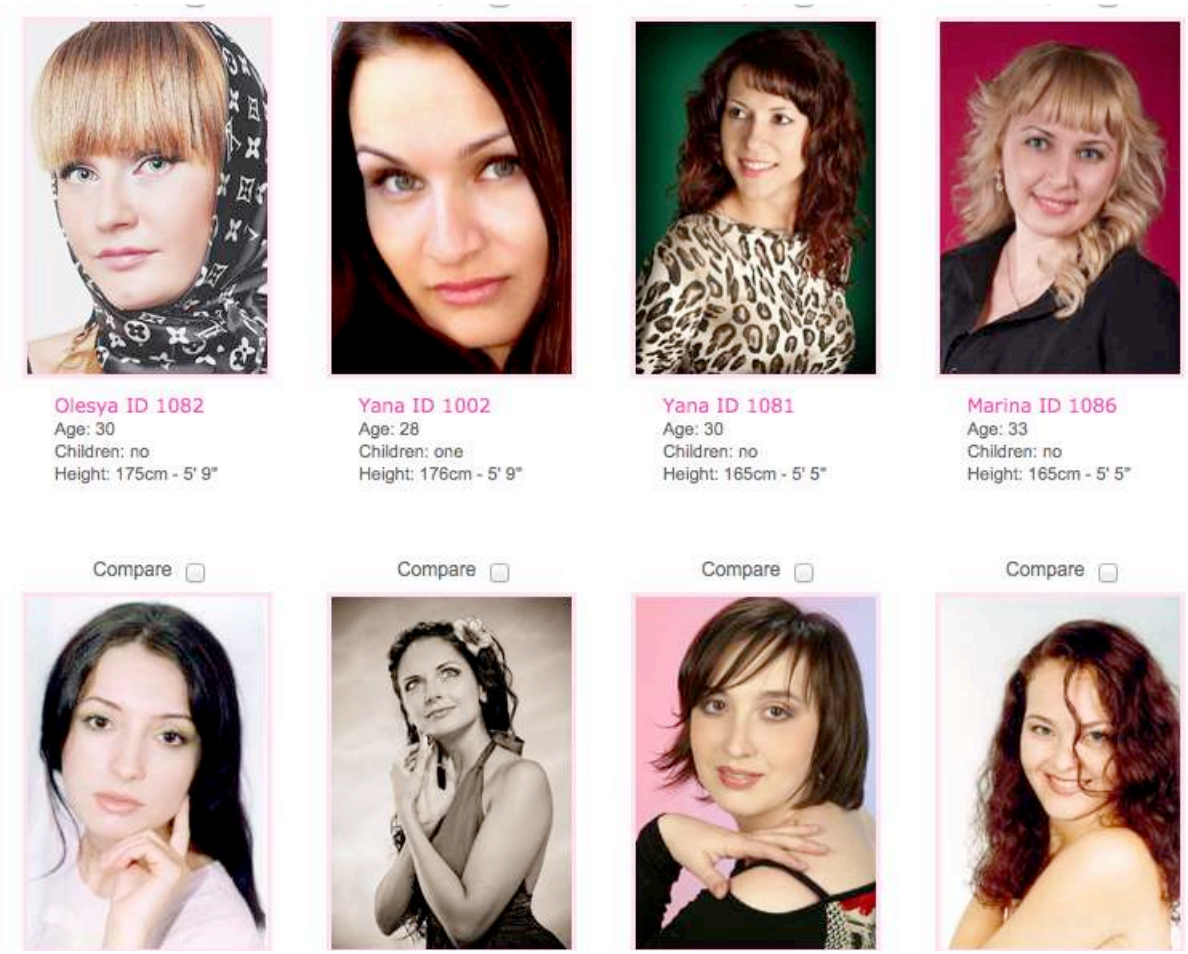
1. Retour sur un parcours et la construction d'un regard socio-anthropologique et féministe

Mon enquête a démarré fin 2011, dans le cadre d'un master 1 en anthropologie après une formation en lettres modernes. J'étais à la recherche d'un sujet de mémoire sur la Russie et je suis tombée, par hasard, sur un article de Lise Gruel-Apert[21], maitresse de conférences en civilisation et linguistiques russes, sur les femmes veuves dans la Russie traditionnelle. L'auteure mettait en doute l'existence de la domination masculine dans la vie traditionnelle russe dans la mesure où les veuves ne se retrouvaient pas sous tutelle mais gardaient au contraire la tutelle de leurs enfants et devenaient même parfois cheffes de famille. Cette analyse était de plus conduite en comparaison avec le droit romain dans lequel, au contraire du droit coutumier russe, les femmes, quand bien même seraient-elles veuves, demeuraient d'« éternelle[s] mineure[s][22] ». Son article donnait ainsi à voir un passé proche où les femmes russes détenaient plus de pouvoir dans leur société que les femmes françaises. Cette lecture a d'emblée positionné mes réflexions dans une approche à la fois comparative, historique et féministe au

[18] C. Catarino et M. Morokvasič, « Femmes, genre, migration et mobilités », art cit ; Françoise Guillemaut, *Stratégies des femmes en migration : pratiques et pensées minoritaires : repenser les marges au centre*, Thèse de doctorat, Toulouse 2, Toulouse, 2007 ; Mirjana Morokvasič, « Émigration des femmes : suivre, fuir ou lutter », *Nouvelles Questions Féministes*, 1986, nº 13, p. 65- 75 ; M. Morokvasič, « Le genre est au cœur des migrations », art cit ; N. Moujoud, « Effets de la migration sur les femmes et sur les rapports sociaux de sexe. Au-delà des visions binaires », art cit.
[19] Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, 1995, nº 1, p. 72.
[20] *Ibid.*
[21] Lise Gruel-Apert, « Être une veuve dans la Russie traditionnelle », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 2004, nº 42, p. 53‑64.
[22] *Ibid.*, p. 60.

regard de la situation des femmes russes face à celle des Françaises. Ma curiosité était piquée. J'avais là un sujet de recherche qui pourrait me passionner : enquêter sur les femmes d'un autre pays, ici la Russie, m'apparut comme une révélation – révélation révélatrice, rétrospectivement, de ma propre condition d'appartenance à cette moitié de l'humanité réunie sous la catégorie « femme ». Je me suis immédiatement saisie du moteur de recherche *Google* et à l'aide des deux mots-clés « femmes » et « russes », j'ai découvert ce qui allait devenir l'un des aspects centraux de mon objet d'études pour la décennie à venir : les agences matrimoniales internationales. Et quelle n'a pas été, en effet, ma surprise, lorsque je suis tombée sur une succession de sites internet dédiés à la rencontre et aux mariages avec une femme « russe », « slave » ou « de l'Est », qui présentaient tous des « catalogues de femmes » me regardant toutes langoureusement, avec une certaine insistance, apprêtées, maquillées, l'air doux ou malicieux, comme le montre typiquement la capture d'écran ci-dessous.

Illustration 1 : "Catalogues" des femmes de l'entremise matrimoniale globalisée (Capture d'écran du site de l'agence matrimoniale Russianpearls [20/07/2013])



En toute honnêteté, j'étais absolument fascinée par ces catalogues et je les explorais longuement depuis ma chambre, plus ou moins consciente d'avoir trouvé là un sujet d'enquête qui m'animerait

autant qu'il ferait l'objet de passions. Pour cette raison, je gardais secrète cette découverte pendant deux semaines, persuadée que j'allais être submergée par les avis déchainés de tous et toutes sur la question. De fait, les échanges ultérieurs me donnèrent raison puisque, avant que mon sujet ne se transforme en objet d'études et que les termes s'obscurcissent pour le tout-venant, j'eus droit aux opinions de tout le monde, avec malheureusement très peu de variations entre les unes et les autres, conduisant à une certaine lassitude. Pour résumer ces avis intempestifs : il en émanait un jugement moral porté en premier lieu sur les femmes qui, comme nous l'avons déjà évoqué dans le chapitre précédent à travers la littérature, étaient perçues soit comme des victimes dominées par des hommes abusifs (« *oh, ce sont des femmes qui n'ont pas d'autres choix, elles cherchent à fuir leur pays et se retrouvent avec des hommes riches mais vieux qui profitent d'elles* »), soit comme des femmes potentiellement coupables, ayant usé de leur charme pour accéder à des hommes avant tout naïfs dont elles auraient tiré profit (ce type de représentations étaient souvent associées à des histoires entendues ou entraperçues de loin dans lesquelles un homme français auraient épousé une femme originaire de Russie, plus jeune que lui, qui aurait ensuite divorcé).

Si la lecture de l'article de Lise Gruel-Apert m'a probablement en partie prémunie d'une vision victimaire à la découverte des catalogues, puisqu'elle m'avait fait découvrir des femmes qui échappaient justement au sort qui leur était si souvent réservé – et depuis si longtemps – d'être sous le joug de leurs homologues masculins, j'ai surtout eu des sentiments ambivalents face à cette collection d'images de femmes si soignées, si souriantes, si séduisantes. Il y avait en effet quelque chose de scandaleux à exposer ces profils féminins, à les livrer en quelque sorte en pâture à des regards que je supposais masculins, le tout évoquant une forme de *marchandisation* au sens connoté négativement du terme, c'est-à-dire au jugement moral qu'il contient, signifiant « que certains bien ou services ne devraient pas être vendus ou achetés même si les partenaires de l'échanges y consentent[23] ». Ce n'est pas un hasard si ce phénomène a d'abord été rattaché, dans la littérature, à la prostitution, malgré une absence d'enquêtes empiriques auprès des femmes ayant eu recours à des agences matrimoniales internationales[24]. Ces espaces confrontent en effet de plein fouet, celles et ceux qui les découvrent, avec ce que l'on nomme aujourd'hui la « marchandisation de l'intimité[25] ». Sur ces plateformes de rencontres internationales, les « mondes hostiles » décrits par Viviana Zelizer[26], que sont l'argent et l'intime, apparaissent entrelacés sous nos yeux à travers une mise sur le marché économique de profils féminins, affichés dans toute leur vulnérabilité, pour des hommes invisibles, supposés être des tortionnaires en puissance.

---

[23] Ruwen Ogien, « La marchandisation du corps humain : un slogan confus et dangereux », *Cités*, 2016, vol. 65, nº 1, p. 19.
[24] M. Glodava et R. Onizuka, *Mail-Order Brides*, *op. cit.* ; L. Langevin et M.-C. Belleau, *Le trafic des femmes au Canada*, *op. cit.* ; D.M. Hughes, « The Role of "Marriage Agencies" in the Sexual Exploitation and Trafficking of Women from the Former Soviet Union », art cit.
[25] Arlie Russell Hochschild, *The Commercialization of Intimate Life: Notes from Home and Work*, 1st Edition edition., Berkeley, University of California Press, 2003, 326 p ; V. Zelizer, « Intimité et économie », art cit ; Isabelle Berrebi-Hoffmann, « Les métamorphoses de l'intime », *Empan*, 2010, nº 77, p. 13-17.
[26] V. Zelizer, « Transactions intimes », art cit ; V. Zelizer, « Intimité et économie », art cit.

Les sites de rencontre français provoquent déjà une certaine désillusion en matière de rencontre amoureuse au regard des normes occidentales[27], mais les sites des agences matrimoniales internationales et leurs sites associés provoquent plus qu'une déception, en particulier sous l'œil féministe : ils entraînent la colère devant une instrumentalisation supposée des femmes exhibées sur ces sites de façon essentialiste, sexiste, raciste[28] et présentées comme un « eldorado » pour des hommes occidentaux et français à la recherche de « la femme idéale », laquelle serait pour ceux-là une épouse soumise et sexy. Avant de partir sur le terrain, je n'avais concrètement rien d'autre à lire sur le sujet. En revanche, la littérature sur les migrations, informée par les études de genre, m'a servi alors d'appui intellectuel pour penser que les femmes derrière ces profils avaient bien plus à nous apprendre que l'analyse des sites ou les suspicions des professionnel·le·s d'organisations non-gouvernementales luttant contre la prostitution. Dans la mesure où, selon Jules Falquet, la mobilité des femmes était « devenue très difficile en dehors du continuum économico-sexuel[29] », avoir recours à une agence matrimoniale internationale pouvait tout aussi bien être une stratégie migratoire ou, en tout cas, une façon d'utiliser « l'ordre établi et le tourner à son avantage[30] », c'est-à-dire s'inscrire sur un site en produisant les photographies disponibles sur les catalogues pour poursuivre des objectifs qui restaient encore à découvrir. C'est cette hypothèse que je me mettais en demeure de travailler, convaincue suite à la lecture de *L'Orientalisme* de l'écrivain palestinien Edward Saïd, que ces femmes étaient en réalité prises dans des représentations « orientalistes ». C'est-à-dire que de la même manière que l'orientalisme renvoie en miroir l'image d'un « occidentalisme » et incarne une « relation de pouvoir et de domination[31] » puisque ces deux constructions ont été fabriquées par l'homme et que l'Occident a créé l'Orient[32], ces femmes m'apparaissaient « orientalisées », enfermées dans des visions dichotomiques et binaires de la victime-coupable, permettant de faire croire, en comparaison, à l'émancipation des femmes « occidentalisées », lesquelles seraient, par exemple, sorties du continuum des échanges économico-sexuels[33].

Cette lecture a été déterminante dans la construction de mon regard puisqu'elle a d'emblée positionné mon travail de recherche dans une épistémologie féministe postcoloniale, laquelle se fondait sur le constat suivant : la recherche, y compris celle se revendiquant du féminisme, adoptait un point de

---

[27] M. Bergström, « La loi du supermarché ? », art cit, p. 438.
[28] D. Giabiconi, « Filles de l'Est », art cit ; G. Ricordeau, « À la recherche de la femme idéale… Les stéréotypes de genre et de race dans le commerce de « promises par correspondance » », art cit.
[29] Jules Falquet, « Penser la mondialisation dans une perspective féministe », *Travail, genre et sociétés*, 2011, n° 25, n° 1, p. 84.
[30] M. Morokvasič, « Le genre est au cœur des migrations », art cit, p. 110.
[31] Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, traduit par Catherine Malamoud, Paris, Le Seuil, 2005 [1978], p. 18.
[32] L'orientalisme vise à appliquer à l'Orient un système de représentations binaires : l'Orient – ou plutôt l'idée de l'Orient – est le miroir inversé de l'Occident (entendu par Saïd comme l'Angleterre, la France et les États-Unis) et se voit essentialisé et réduit à un certain nombre de stéréotypes. L'Oriental est défini par l'orientalisme comme un être passif, fainéant, instinctif, spirituel, à la sexualité débridée. Tandis que l'Occident tend inexorablement vers le progrès, l'Orient reste arriéré et stagne dans la tradition. Inutile de préciser que les caractéristiques de l'Oriental le font appartenir au féminin, alors que celles prêtées à l'Occident sont masculines.
[33] En analysant un corpus de textes féministes intitulés « Femmes du tiers monde » et tous rédigés par des femmes blanches occidentales, la féministe postcoloniale. Chandra Talpade avait identifié un processus identique C.T. Mohanty, « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses », art cit..

vue ethnocentrique et orientaliste en décrivant les femmes engagées dans des agences matrimoniales internationales comme des victimes passives qu'il faudrait sauver, et qui n'avaient pas leur mot à dire[34]. Il s'agissait donc bien d'un dialogue unilatéral symbole d'une domination, bien loin de la construction d'une « vision réciproque[35] » et d'une démarche, donc, réellement féministe. C'est ce que de nombreuses féministes postcoloniales avaient déjà souligné telles que Chandra Talpade Mohanty, une sociologue indo-américaine. Dès 1988, elle a fait apparaître, à l'appui d'une analyse discursive, la catégorie homogène et monolithique de « la femme du Tiers-Monde » présente dans certains textes féministes occidentaux[36]. De manière générale, à la suite de la convergence de plusieurs mouvements intellectuels féministes, en particulier le *Black feminism* et le féminisme postcolonial, s'est élevée une puissante critique vis-à-vis d'un féminisme hégémonique considérant « l'expérience des femmes blanches et de la classe moyenne comme *la* situation universelle[37] ». D'un côté, une grande partie des femmes étaient tout simplement exclues du féminisme et lorsqu'elles étaient citées, elles étaient réduites à un groupe homogène, sans histoire, uniformément dominé.

C'est donc contre cette catégorisation homogène et monolithique que je partais à la rencontre des femmes inscrites dans des agences matrimoniales internationales. Je voulais savoir qui étaient ces femmes derrière les catalogues virtuels et qui étaient les personnes qui dirigeaient ces structures. Dans quel contexte ces agences étaient-elles apparues ? Comment comprendre la démarche de ces femmes russes en quête d'un conjoint étranger ? Que recouvrait ce phénomène suspecté de couvrir des réseaux de prostitution ? Malgré les tentatives de dissuasion concernant mon terrain d'enquête, perçu comme potentiellement « *dangereux* », je n'ai pas relevé les mises en garde que j'associais à des représentations collectives puisqu'aucune recherche empirique, à ma connaissance, n'avait été produite sur ce phénomène – je découvrirais plus tard leur existence dans la littérature anglophone[38] et elles confirmeront mes intuitions initiales. En explorant le web et la multitude des sites d'agence, j'en ai choisi plusieurs volontairement situées dans des provinces russes pour éviter les déterminismes et les particularismes propres aux villes de plusieurs millions d'habitants. La dirigeante de l'une d'entre elles, dont le site était traduit en français, m'a répondu et je suis donc partie à sa rencontre à Barnaoul en Sibérie occidentale, une ville qui comptait à l'époque moins de 700 000 habitants et plusieurs agences matrimoniales internationales.

[34] B. Zare et S.L. Mendoza, « 'Mail-order brides' in popular culture », art cit.
[35] F. Çıngı Kocadost, « Le positionnement intersectionnel comme pratique de recherche », art cit, p. 19.
[36] C.T. Mohanty, « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses », art cit.
[37] L. Dechaufour, « Introduction au féminisme postcolonial », art cit, p. 104.
[38] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; E. Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband*, *op. cit.* ; S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit.

1.1. Une épistémologie postcoloniale et féministe enracinée dans le terrain et dans un « océan d'histoires et de récits[39] »

Cette première enquête mérite d'être réexplorée ici dans la mesure où elle constitue mon premier lien, mes premiers pas, mes premières surprises et étonnements sur un terrain dont je ne savais à proprement parler, rien. J'étais en effet partie en direction de la Russie avec comme seul bagage un mélange d'aveugle témérité et de naïve curiosité : ayant appris le russe au cours de mon cursus scolaire, j'étais par exemple certaine d'être en mesure de pouvoir m'exprimer dans cette langue alors qu'en réalité je n'étais pas même en mesure de signifier ma soif ou ma faim ; par ailleurs, le temps imparti entre la décision d'aller enquêter en Russie et le départ ne m'avait pas vraiment permis d'accumuler des connaissances livresques sur le pays où je me rendais. Autrement dit, je suis arrivée à Barnaoul en février 2012 dans un froid saisissant et dans une ignorance absolue. En passant par Moscou, logée dans une auberge, j'avais pu néanmoins faire quelques rencontres. L'une d'entre elles m'a immédiatement plongée dans mon enquête : Aliona, une jeune femme russe d'une vingtaine d'année, étudiante en droit, à la longue chevelure blonde, était de passage à Moscou pour rencontrer un homme nord-américain avec lequel elle avait noué une romance. Parallèlement, elle était courtisée par un homme plus jeune de passage à Moscou et également hébergé dans l'auberge où nous étions. Elle jonglait avec aisance entre ces différentes options qu'elle s'attachait à maintenir actives : de toute évidence, elle maitrisait les codes de la séduction hétérosexuelle internationale et elle s'en amusait. Avec Aliona, nous communiquions alors en anglais et à Moscou, je pouvais encore m'en sortir sans parler russe, chose tout à fait impossible ensuite à Barnaoul où j'ai eu la chance d'être accueillie par Vera, qui m'a prise sous son aile et introduite à l'histoire, aux normes et pratiques du pays à vrai dire illisible au premier abord, au sens littéral du terme, et que je découvrais peu à peu tout en apprenant à déchiffrer sa langue.

1.1.1. Premières informatrices et immersion dans la Russie postsoviétique

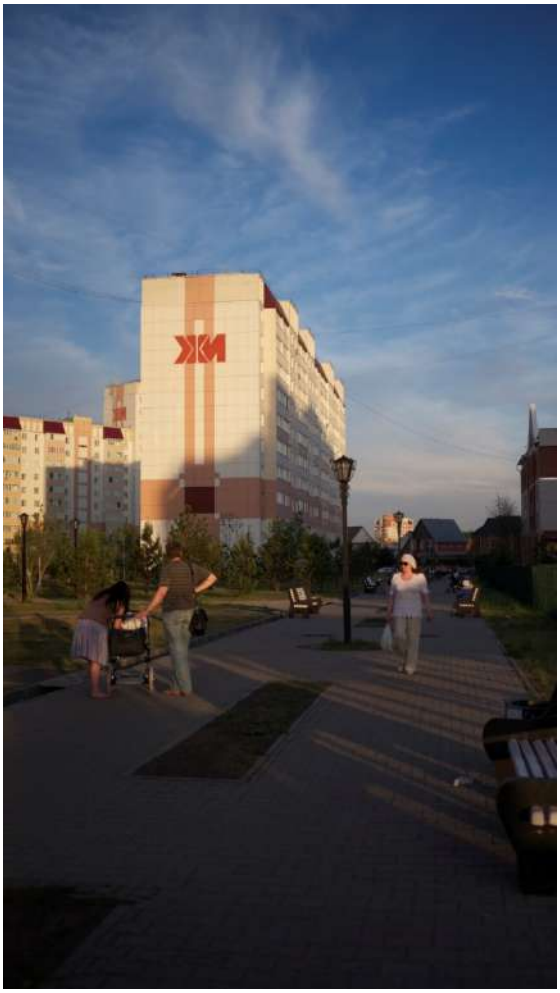
En arrivant à Barnaoul, je pensais pouvoir trouver facilement un appartement une fois sur place par l'intermédiaire d'une agence immobilière, or ce type de structure n'existait pas. Pour mes premiers temps dans la ville, j'avais eu recours à *couchsurfing*, un site qui permet de trouver des personnes locales prêtes à vous accueillir pour quelques jours lors de vos voyages à l'étranger. Cette plateforme était finalement idéale pour la jeune ethnologue que j'étais puisqu'elle me permettait de rencontrer immédiatement des locaux, et de palier progressivement mon incompétence en matière linguistique par

[39] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 554.

le biais d'échanges informels quotidiens et intenses. J'avais identifié un profil sur *couchsurfing*, relativement peu nombreux à Barnaoul, qui ressemblait, à mes yeux, aux profils de femmes des catalogues des agences. Il s'agissait d'une femme d'une quarantaine d'années, élégante, souriante, blanche, aux yeux bleus et aux cheveux blond platine. Je lui avais écrit à l'époque « *I want to study women migrations in Russia and women empowerment*[40] » dans mon premier message de présentation, nécessairement en anglais puisque je débutais en russe. Vera m'a répondu quelques jours plus tard positivement pour m'accueillir et m'a demandé des détails sur mon arrivée puisque je prenais un train depuis Moscou. Elle est venue m'accueillir à la sortie du train après trois jours de voyage et, alors que je pensais rester quelques jours chez elle le temps de m'organiser, Vera m'a hébergée trois semaines et m'a accompagnée dans toutes mes démarches administratives, notamment l'enregistrement de ma présence dans la ville, règle dont j'ignorais tout simplement l'existence, dans des guichets relativement excentrés que je n'aurais certainement pas pu trouver seule. Elle m'a aussi soutenue dans une recherche de logement qui s'est avérée extrêmement laborieuse : Vera m'accompagnait dans toutes mes visites et, lorsque le logement n'était pas insalubre, les personnes qui nous effectuaient les visites étaient suspectées par Vera d'être malhonnêtes et de vouloir louer un appartement qui ne leur appartenaient pas. J'ai finalement trouvé un logement éloigné du centre-ville, dans les parties urbaines « dormantes » (*спальный район - spal'nyj rajon*), au rez de chaussée d'une tour d'immeuble (illustration 2).

[40] On peut voir dans mon premier message les erreurs classiques de l'ethnologue débutante qui utilise un langage savant et probablement obscur pour s'adresser aux personnes de son enquête.

Illustration 2 : Tour d'immeuble du quartier « dormant »



Ces trois premières semaines durant lesquelles je me suis nouée d'amitié avec Vera, qui m'avait accueillie au sein de sa famille, ont été cruciales dans mon parcours de recherche puisque nous avons pu échanger de façon informelle sur le sujet que je m'apprêtais à étudier : les agences matrimoniales internationales et les femmes qui y ont recours. En effet, Vera partageait avec moi non seulement son point de vue sur la question, mais également son expérience personnelle de femme née en Union soviétique et devenue mère en Russie. Née en 1970, elle s'était mariée à 19 ans avec un dénommé Sergueï avec qui elle avait eu une fille à 20 ans. Diplômée en économie, elle avait travaillé dans une entreprise pendant plusieurs années mais, dès qu'il avait été possible pour elle d'arrêter, elle n'avait pas hésité, préférant pouvoir rester à la maison pendant que son mari travaillait. Elle ne trouvait pas de plaisir dans son travail et avoir la possibilité ne pas travailler et de rester au foyer était perçu par elle comme un privilège que peu de familles pouvaient en réalité s'offrir. Lors de ma venue, Vera et Sergueï vivaient dans un grand appartement très confortable avec trois chambres : deux pour les parents et une pour leur fille de 20 ans qui vivait à ce moment-là en Italie dans le cadre d'un échange international universitaire. Je logeais dans la chambre de leur fille et Vera m'accueillit, pour ainsi dire, comme telle.

Nos multiples conversations, les rencontres avec ses amies (dont l'une avait été inscrite dans l'agence où je faisais de l'observation participante), tous ces moments partagés m'ont permis d'accéder aux pratiques, aux représentations, aux croyances d'une femme russe mariée, mère d'une fille unique, entre deux âges et entre deux époques, celles de la société capitaliste russe actuelle et de l'Union soviétique. Même si elle n'était pas inscrite dans une agence matrimoniale internationale, Vera partageait avec celles qui l'étaient une histoire commune et, pour une part, des raisonnements similaires. Par exemple, elle n'a eu de cesse de me répéter combien elle était chanceuse d'avoir Sergueï, un homme « bien » (*хороший мужчина - horošij mužčina*), qui travaillait et subvenait aux besoins de sa famille, ne buvait pas excessivement et acceptait, par exemple, que Vera et lui vivent dans deux chambres séparées. Et cette chance se mesurait pour elle à la faible présence de ce type d'hommes, sérieux, fiables, travailleurs. Dans le passé, Vera avait quitté le domicile conjugal avec un autre homme mais au bout de quelques mois, elle avait finalement renoncé à cette passion pour la « raison familiale ». Depuis, leur couple n'avait plus failli bien que Vera ait continué à entretenir de petites aventures extraconjugales, ce dont j'ai été témoin en devenant parfois un alibi pour permettre certaines entrevues. D'autres rencontres durant ce séjour allaient m'aider à mieux comprendre ce que signifie « être une femme » en Russie, et notamment celles que j'allais faire dans un club de fitness situé à proximité de mon appartement. J'y passais beaucoup de temps pendant la rudesse de l'hiver, et je m'y liais peu à peu d'amitié avec les adhérentes et les professionnelles du club, des femmes de tout âges, plutôt issues d'une classe moyenne, toutes en emploi ou poursuivant des études supérieures, quasiment toutes mariées même parmi les plus jeunes. Aussi avions nous de grandes conversations lorsque je m'étonnais qu'elles soient déjà mariées « *si jeunes !* », tout en comprenant peu à peu qu'elles ne l'étaient qu'à mes yeux et non à ceux de la société. Et en effet, elles s'inquiétaient en retour souvent du fait que je ne sois ni mariée mais surtout sans enfant, alors que j'avançais vers mes 27 ans.

Enfin, une dernière relation mérite d'être rapportée ici : celle que j'ai noué avec Liza, rencontrée lors d'un événement organisé par l'institut français. Étudiante en langues étrangères, elle terminait son cursus en 5 ans pour obtenir son diplôme ; elle avait alors 21 ans. Liza vivait seule avec sa mère dont elle était l'enfant unique, et elle n'avait jamais connu son père. Avenante, souriante, prévenante, en somme adorable, Liza était très accessible et très demandeuse de contacts pour améliorer son niveau de français, mais aussi parce qu'elle envisageait de partir en France. Nous avons ensemble travaillé à trouver des solutions pour qu'elle puisse, à la suite de l'obtention de son diplôme, concrétiser ce projet et celle qui paraissait la plus adaptée était de devenir jeune fille au pair. Après avoir pris plus contacts avec des familles, Liza en a finalement trouvé une qui vivait dans les banlieues chics de Paris et elle partit ainsi quelques mois après mon départ de Barnaoul pour la France. À l'heure où j'écris cette thèse, Liza vit toujours en France. Après avoir repris des études de gestion, elle s'est insérée professionnellement dans le secteur des assurances où elle occupe actuellement une position de cadre et elle s'est pacsée avec un homme français depuis peu.

Ces multiples rencontres ont été fondamentales dans ma lente appréhension de la société russe et en particulier de la situation des femmes. Lorsque je suis arrivée en Russie, je n'avais en réalité aucune idée préconçue sur les raisons qui pouvaient pousser des femmes à s'inscrire dans une agence matrimoniale internationale, à l'exception du fait qu'elles le faisaient par choix, qu'elles le décidaient au regard des options disponibles, aussi rares pouvaient-elles être. Par leurs confidences et le partage de leurs expériences, Vera, Liza et mes amies du fitness m'ont permis d'accéder à une compréhension beaucoup plus intime et précise de la situation de certaines femmes russes, des contraintes auxquelles elles faisaient face, des stratégies ou des tactiques qu'elles mettaient en place pour les contourner et s'en accommoder, des injonctions qui pesaient sur elles et en particulier des injonctions genrées.

Par la suite les allers et venues sur le terrain – en Ukraine, au Belarus, en Russie, et notamment Saint-Pétersbourg et Moscou où j'ai vécu deux ans dans le cadre d'un contrat d'enseignement – m'ont permis de mettre en œuvre une « ethnologie de séjour[41] ». Durant ces périodes d'immersion, plus ou moins longues, j'ai peu à peu appris, d'une part, la langue russe – bien que je n'aie jamais réussi à devenir bilingue en raison de durées toujours trop courtes ou d'un univers de travail essentiellement francophone[42] – et, d'autre part, à comprendre les normes, les règles, les interactions en les observant au long cours. Amélie le Renard propose d'analyser l'enquête de terrain comme un « processus de socialisation[43] » durant lequel elle a progressivement appris à maitriser des normes contraignantes associées à son statut de femme étrangère en Arabie Saoudite tout en en discutant ensuite avec ses enquêtées. Ce parcours lui a permis de saisir certaines des « spécificités du genre dans le contexte historique, politique et social de l'enquête[44] ». De la même façon, mon enquête m'a confrontée de fait avec d'autres « façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement[45] » en mettant en exergue les miennes, celles acquises au cours de mes expériences en tant que femme-française-blanche-de-la-classe-moyenne. En somme, j'ai été soumises à des « perspectives[46] » envers lesquelles je suis en « dette » car ce sont elles qui m'ont permis de soumettre mes « catégories ordinaires et savantes à l'interrogation[47] » et de me faire « surprendre » comme l'a été par exemple Le Renard en réalisant que ce qui s'apparentait à des contraintes pour elle ne l'étaient pas forcément pour ses enquêtées. Mais j'ai aussi appris à connaître ce qui relevait de la contrainte en particulier pour celles qui ont choisi d'émigrer : ces contraintes de genre qui sont cependant nettement plus diffuses et plus difficiles également à partager que celles que connaissent les femmes saoudiennes étudiées par Le Renard. Je m'emploierai toutefois,

---

[41] Marc Augé, *L'anthropologue et le monde global*, Paris, Armand Colin, 2013, 192 p.
[42] À Moscou, j'occupais un poste d'enseignante de sociologie au Collège Universitaire Français et je dispensais mes cours en français à des étudiant·e·s (essentiellement des étudiantes) francophones. Mes collègues étaient français·e·s, mon environnement de travail et de sociabilité était ainsi étrangement dominé par la langue française alors même que je vivais quotidiennement dans la langue russe.
[43] A. Le Renard, « Partager des contraintes de genre avec les enquêtées. Quelques réflexions à partir du cas saoudien », art cit, p. 128.
[44] *Ibid.*, p. 138.
[45] Muriel Darmon, *La socialisation: Domaines et approches*, 2e édition., Paris, Armand Colin, 2010, p. 6.
[46] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 551.
[47] *Ibid.*, p. 553.

dans la suite de ce récit d'enquête, à les faire apparaître à partir de certaines scènes vécues qui me sont apparues, sur le coup ou après-coup, comme particulièrement instructives sociologiquement.

Cette expérience est également concomitante d'une découverte de la recherche, les deux sont ainsi imbriquées et les coupures, les aller-retours entre ces différents espaces géographiques, historiques, politiques, économiques instaurent une distance, ou plutôt une mise en comparaison continue, propre on le verra à l'expérience migratoire. En cela, le terrain devient une « expérience existentielle et expérience intellectuelle[48] » indissociables l'une de l'autre. Sans ces immersions successives, intermittentes en Russie, au Belarus et en Ukraine, il m'aurait été impossible d'accéder à ces « perspectives » car elles seraient restées opaques si je n'avais pas pu les comprendre en contexte, intégrées dans un univers de sens inaccessible sans se déplacer et vivre à l'intérieur de celui-ci.

Sans me déplacer, je n'aurais également jamais pu comprendre en quoi consistait l'activité des agences matrimoniales internationales. Revenons maintenant sur cette enquête délicate conduite durant mes deux années de master et les premières années de mon doctorat, d'abord en anthropologie puis en migrant vers la sociologie.

1.1.2. À la rencontre des agences matrimoniales internationales, de leurs adhérentes et de leurs clients

En arrivant à Barnaoul, je suis donc allée à la rencontre de l'agence avec laquelle j'étais entrée en contact environ un mois avant de partir sur le terrain. La directrice avait répondu favorablement à ma demande de rencontre et avec un réel enthousiasme. À elle, comme à Vera, j'avais détaillé mon projet et mes intérêts en précisant que je travaillais « *on gender, migrations and women empowerment* », ce qui l'avait particulièrement enchantée dans la mesure où elle se considérait elle-même engagée dans ce domaine de recherche – ce qui, en soi, m'apparaissait tout à fait remarquable. Étonnée, je supposais que son enthousiasme reposait sur un malentendu entre nous, d'autant que les articles qu'elle écrivait sur la question, disponibles sur son site, semblaient bien éloignés de ma perspective (en témoignaient leurs titres, du type : « *L'amour ou comment être heureux en couple* » ou encore « *Comment le Prince et Cendrillon se sont rencontrés* »). Néanmoins, elle m'indiquait clairement que son agence regorgeait de matériaux empiriques pour traiter de ces thématiques (« *here is huge material for scientific work* »). Mais en même temps qu'elle me faisait cette présentation généreuse de sa structure, elle s'enquerrait aussi de ma situation familiale et professionnelle, en me demandant en outre si j'avais déjà publié sur le sujet. Avant mon arrivée elle savait donc que j'étais une étudiante de 26 ans, non mariée, sans enfant et que j'étais extrêmement motivée à l'idée d'échanger voire de travailler avec elle. Elle me prévint que je

[48] Mondher Kilani, *Anthropologie. Du local au global*, Paris, Armand Colin, 2012.

pourrai en effet l'aider dans ses collaborations avec ses partenaires (d'autres agences matrimoniales internationales basées notamment en France, en Italie et au Japon) et que nous pourrions éventuellement publier ensemble sur le sujet des migrations et du genre.

Pourtant, ce qui se passa réellement fut assez différent : lors de notre première rencontre elle me demanda de me présenter, ce que je fis promptement en expliquant à nouveau que j'étais étudiante en master 1 d'anthropologie. Elle me coupa néanmoins la parole rapidement, pour m'expliquer ce qu'elle faisait et pour me détailler longuement son activité de psychologue en me montrant notamment des cartes de couleur qu'elle faisait choisir à ses patientes afin de déterminer leur « *structure psychologique* » ; pour finir, elle décréta que j'étais étudiante en psychologie sans que j'ai réellement la possibilité de m'y opposer. Aussi renonçais-je, à ce moment-là, à l'idée que nos échanges puissent être tout à fait équilibrés. Concrètement, elle était absolument désintéressée par mes recherches ou ma personne : en revanche, elle tablait sur mes capacités à écrire français et anglais suffisamment correctement pour pouvoir me dicter ses courriels à destination de partenaires et parfois de clients. De là, j'allais donc occuper d'une part une place de traductrice des annonces matrimoniales et des lettres de ses adhérentes et, d'autre part, une position d'observatrice puisque j'étais autorisée à assister aux entretiens d'adhésion pour les femmes et aux entretiens psychologiques qui s'ensuivaient. Cette collaboration allait se conclure assez abruptement, et sans que j'aie réussi à obtenir un entretien avec elle, suite à mon refus de participer à une vidéo promotionnelle de l'agence. Néanmoins, ce terrain d'enquête m'avait permis d'observer de près les pratiques d'une agence matrimoniale internationale, de rencontrer certaines de ses adhérentes et d'analyser des correspondances entre des hommes français, italiens, nord-américains et des femmes sibériennes.

Une fois ce terrain refermé, je me suis donc tournée vers les autres agences de la ville et j'ai pu en rencontrer deux supplémentaires qui m'ont donné à voir des fonctionnements forts distincts de celui de la première agence rencontrée – fonctionnements dont je retrouverai plus tard les différentes variations sur mes autres terrains en Ukraine (Kiev, Kharkov, Kherson ; 2013), au Belarus (Minsk, Grodno ; 2014) et à Saint-Pétersbourg (2015). Pour le dire rapidement, la première agence que j'avais rencontrée soutenait ses clients au détriment de ses adhérentes, qu'elle cherchait dès lors à rendre conformes à des désirs masculins. Les autres agences, bien que tout à fait similaires quant à leurs vitrines virtuelles, développaient des discours et des pratiques différentes. L'une d'elles se positionnait clairement comme une structure permettant à ses adhérentes d'accéder à d'autres rapports de genre tandis que l'autre se présentait comme un lieu de partages et d'échanges pour les femmes qui se transmettaient des conseils pour concrétiser leurs projets matrimoniaux et migratoires, sans nécessairement que s'élabore un discours uniformément critique sur les rapports de genre russes[49].

[49] Pour une typologie des agences matrimoniales, voir L. Sizaire, « Les agences matrimoniales internationales postsoviétiques », art cit.

L'accès aux agences matrimoniales internationales, s'il était délicat et sensible, était néanmoins ouvert. Par la suite de ma première expérience, j'ai assez facilement réussi à rencontrer les dirigeantes d'agence dans les autres pays où je me suis rendue, qui se rendaient disponibles pour m'aider. Cela dit, celles qui s'apparentaient au premier type d'agences étaient souvent réticentes voire refusaient tout simplement de me mettre en lien avec leurs adhérentes – ce qui peut se comprendre au regard de leur positionnement en faveur des clients et donc potentiellement au détriment des adhérentes lesquelles auraient pu m'en faire part – tandis que cette négociation était beaucoup plus facile avec les autres. J'étais même souvent prise dès mon arrivée dans des conversations collectives avec professionnelles et adhérentes qui partageaient leurs points de vue et expériences. En revanche, le terrain qui ne s'est jamais ouvert est celui des agences matrimoniales internationales basées en France. En master 2, j'envisageais en effet d'enquêter auprès des agences françaises et de leurs clients mais, malgré de nombreuses tentatives, je ne suis jamais parvenue à y pénétrer. Dans l'ensemble, j'ai obtenu des refus ou des absences de réponse et la seule que j'ai pu effectivement rencontrer, en l'occurrence l'agence *Eurochallenges*, qui se consacrait elle-même « n°1 de la rencontre internationale » et dont le siège était à Lyon, a tenté d'obtenir mon travail de master 1 en me faisant miroiter, en échange, un poste de conseillère dans leurs locaux. Malgré ma proposition de leur transmettre une version anonymisée et raccourcie de mon mémoire – ce qui, au demeurant, aurait dû les rassurer – ils n'ont jamais donné suite. Deux ans plus tard, l'agence était jugée pour « pratiques commerciales trompeuses[50] » et fermée pour raison judiciaire. Ce sont notamment les clients de cette agence qui ont porté plainte pour avoir été abusés, ce qui venait par ailleurs corréler une évolution des discours médiatiques qui avait eu lieu depuis le début de mon enquête : si on suspectait en premier lieu les agences matrimoniales internationales de couvrir des réseaux de prostitution, elles étaient désormais considérées comme de potentielles plateformes d'arnaques à l'amour dont seraient finalement victimes non plus tant les femmes inscrites que les hommes qui y ont recours. Tel est pris qui croyait prendre ? Soulignons surtout une vision dichotomique et binaire inchangée, de la victime à la coupable, les nuances n'existent pas.

Faute de pouvoir pénétrer une agence française, je suis donc partie ensuite en Ukraine où je m'étais déjà rendue une fois durant mon séjour en Sibérie, devant impérativement sortir du pays pour pouvoir renouveler mon titre de séjour. Une fois revenue en France après mon premier terrain, j'avais continué mes recherches sur le web et tenté de recenser les agences, travail de trop grande ampleur au vu de nombre de sites et de leur caractère assez éphémère ; j'avais néanmoins pu constater, à l'instar d'autres recherches[51], une présence prépondérante d'agences en Russie, en Ukraine et au Belarus ou, du moins, d'agences présentant leurs adhérentes comme étant originaires de ces pays-là. Pour des raisons

[50] Voir par exemple l'article de presse suivant : « Des candidats à l'amour ont-ils été escroqués ? » publié dans Le Point le 20 novembre 2014. URL : https://www.lepoint.fr/justice/des-candidats-a-l-amour-ont-ils-ete-escroques-20-11-2014-1882891_2386.php le point, consulté le 22/01/2021.

[51] N. Constable (dir.), « A Tale of Two Marriages : International Matchmaking and Gendered Mobility », art cit ; D.M. Hughes, « The Role of "Marriage Agencies" in the Sexual Exploitation and Trafficking of Women from the Former Soviet Union », art cit.

d'accessibilité simplifiée – visa non demandé pour une période de moins de trois mois –, je choisissais de me rendre en Ukraine et de prendre contact avec plusieurs agences avant mon départ, dont trois me répondirent favorablement pour une rencontre. La première, située à Kiev, s'apparentait au modèle que j'avais observé dans la première agence sibérienne : la dirigeante me reçut dans son bureau individuel où était affichés ses multiples diplômes de psychologue ; ses employées (au nombre de deux) étaient bien séparées dans l'espace de manière à signifier une hiérarchie entre les professionnelles. Aliona m'accueillit chaleureusement, elle était aussi volubile et exubérante que le promettait l'image qu'elle donnait d'elle-même sur son site. Elle me reçut à deux reprises pour des entretiens longs et généreux, au cours desquels elle détournait cependant la conversation lorsque j'essayais d'obtenir des mises en relation avec ses adhérentes. En revanche, elle me transmit les courriers de l'agence *Eurochallenges* qui contenaient des profils de leurs clients dans la mesure où leur partenariat était, selon elle, parfaitement inefficace (constat que feront toutes les agences postsoviétiques rencontrées en lien avec cette agence). Je pus ainsi accéder à un petit échantillon des clients de cette agence française et Aliona me mit également en relation avec l'un de ses clients français, Guy. Par la suite, je partis à la rencontre d'une autre agence basée à Kharkov qui avait également accepté une rencontre mais je n'allais finalement jamais rencontrer sa dirigeante et resterai cantonnée à l'accueil et à quelques conversations avec l'étudiante qui y travaillait, Yulia. Devant ces résultats infructueux, je partais en quête d'autres agences dans la ville qui ne m'avaient pas répondu, mais dont j'avais identifié les adresses sur internet. Je découvris ainsi des lieux fantômes puisque la plupart du temps, les locaux n'existaient plus et, malgré un tour de pâté de maison pour essayer de me repérer à l'aide des photographies disponibles sur les sites, je ne retrouvais pas la trace de ses agences. Une fois seulement, j'ai réussi à accéder à un local lugubre où une femme se tenait à l'accueil dont je ne pus obtenir la moindre information, et auprès de laquelle je sentis que ma présence n'était pas la bienvenue.

Ces quelques expériences ont participé à opacifier les activités des agences matrimoniales internationales qui, jusque-là, avaient été plutôt accessibles, disponibles, identifiables. Grâce à une rencontre via *couchsurfing*, j'ai pu encore un peu mieux cerner les activités secondaires de ces entreprises. Je logeais cette fois dans des *hostels* mais je mobilisais le réseau de *couchsurfing* pour faire des rencontres dans les villes où je me trouvais ; c'est ainsi que je fis, à Kharkov, la connaissance d'Alina et de quelques-unes de ses amies. En leur présentant mes recherches, elles m'expliquèrent avoir elles-mêmes travaillé dans des agences non pas comme hôtesses d'accueil ou secrétaires, mais comme correspondantes. Elles étaient payées par l'agence pour communiquer avec des clients sans pour autant être les femmes avec lesquelles les hommes pensaient converser (sur la base des profils disponibles sur les sites). Les agences matrimoniales internationales s'avéraient ainsi être aussi des structures d'opportunités professionnelles pour les femmes ukrainiennes qui vivaient dans des villes plus touristiques où se développait ce qu'un Allemand, propriétaire d'un *hostel* à Kiev dans lequel j'ai vécu quelques temps, renommait le « *wife hunting* » et le « *sex tourism* ». Ces deux catégories décrivaient

des mobilités en Ukraine composés essentiellement d'hommes européens ou nord-américains qui voyageaient dans l'optique de faire des rencontres matrimoniales ou sexuelles. Dans les deux cas, elles génèrent des circulations financières par l'intermédiaire d'agences ou simplement par les pratiques de consommation des hommes dans le pays et à l'intersection de ces deux pratiques existent ainsi des entreprises qui ne sont dédiées ni à la mise en relation matrimoniale, ni au travail du sexe mais seulement à entretenir des illusions lucratives.

Je n'ai néanmoins pas été confrontée à ce type de pratiques dans des villes moins grandes et moins accessibles comme Barnaoul ou Kherson, petite province ukrainienne qui compte moins de 300 000 habitants, où je me suis rendue pour rencontrer une dernière agence ukrainienne. Cette fois, j'ai été reçue par deux jeunes femmes dont l'une était la gérante. L'espace de travail, dans ces locaux, sans séparation entre la gérante et ses deux employées. De nouveau, j'ai pu observer un lieu où des adhérentes venaient spontanément faire une visite, regarder le catalogue des clients, ou simplement discuter, et où les professionnelles tenaient leur agence comme une possibilité de s'offrir des options supplémentaires, à la fois pour leurs adhérentes mais également pour elles (l'une d'elle s'est d'ailleurs ensuite mariée avec un Autrichien et a émigré). Là-bas, j'eus l'opportunité de rencontrer plusieurs de leurs adhérentes qu'elles avaient elles-mêmes sélectionnées à des âges différents dans le but de me donner une vision la plus complète possible des motivations et désirs des femmes qui s'inscrivaient dans leur agence.

À mon retour d'Ukraine, je n'avais toujours que peu d'entrée du côté des hommes ayant recours à une agence ou un site de rencontres internationales, puisque seule Aliona m'avait mise en relation avec certains de ses clients. Pour accéder à plus d'expériences et de récits d'hommes engagés dans une rencontre internationale et particulièrement avec une femme russe, il fallait développer d'autres stratégies. Je me suis donc inscrite sur des sites de rencontres spécialisées[52] qui mettaient en relation des femmes russes ou issues de l'espace postsoviétique et des hommes français afin d'atteindre les candidats de l'entremise matrimoniales globalisée. Eux-mêmes figurent sur des « catalogues » (comme la capture d'écran ci-dessous en témoigne), lesquels requièrent cependant une inscription pour pouvoir y accéder, au contraire de ceux des femmes accessibles immédiatement.

[52] En particulier : russiancupid.com ; ukrainedate.com ; internationalcupid.com

Illustration 3 : "Catalogue" des clients de l'entremise matrimoniale globalisée (Capture d'écran Russiancupid.com [09/10/2018])

Certains ont accepté de me répondre, de réaliser un entretien téléphonique et parfois de me rencontrer après plusieurs échanges sur le site où je leur expliquai immédiatement ma démarche et mon enquête ; d'autres hommes ont également été approchés grâce aux contacts transmis par les agences matrimoniales ukrainiennes, et ceux-là avaient la particularité de bien connaître l'Ukraine pour y avoir séjourné et pour avoir parfois envisagé de s'y installer. Cette entrée particulière sur le terrain des hommes a également conditionné la suite de mon enquête au regard des discours très différents obtenus du côté de ceux qui étaient seulement inscrits sur un site de rencontre internationale et de ceux qui avaient une connaissance des pays postsoviétiques, en l'occurrence à ce moment-là l'Ukraine. Guy en particulier, à cheval entre l'Ukraine et la France, qui s'était noué d'amitié avec une dirigeante d'agence et sur le point de se marier avec une femme ukrainienne, a constitué un informateur particulièrement intéressant. J'avais jusqu'ici surtout récolté des récits de femmes russes et ukrainiennes et d'hommes français qui ne possédaient pas de connaissances de première main des pays du ou de la partenaire envisagé·e, aussi les désirs projetés sur elles et eux restaient relativement abstraits, assez lisses et généraux, construisant des sortes d'idéaux types. Or, à partir du moment où un déplacement dans les pays en question était effectué – ici par les hommes –, ce sont moins des représentations dont me faisaient part les personnes que de leurs observations empiriques, collectées sous l'angle de la

comparaison, et enclenchées par l'expérience migratoire. De là, je gardais à l'esprit l'intérêt pour une recherche future d'étudier non seulement les hommes français mariés avec une femme postsoviétique qui les aurait rejoints en France mais également ceux qui auraient choisi de vivre dans les pays postsoviétiques.

Cette seconde enquête réalisée en master 2 coïncidait aussi avec ma découverte de la sociologie et de certains de ces outils quantitatifs. Devant les difficultés à accéder aisément aussi bien aux adhérentes qu'aux clients, je me suis emparée des données disponibles sur les sites des agences matrimoniales internationales. J'ai extrait des informations à partir des profils de femmes de plusieurs agences auprès desquelles j'avais enquêté, notamment une agence sibérienne et une agence ukrainienne, afin d'effectuer une comparaison. Par ailleurs, je me suis également emparée des données disponibles sur les couples qui se formaient via les agences, en particulier sur le site d'*Eurochallenges* qui faisait sa promotion en mettant en avant sur son site des « *success stories* ». On y trouvait des photographies de mariage, parfois des vidéos associées et des informations sur les membres du couple, en particulier la profession des hommes, celles des femmes, et la différence d'âge entre les partenaires. La question sous-jacente était, pour moi, d'essayer de savoir ce que les personnes engagées sur le marché matrimonial globalisé obtenaient au bout du compte. Quelques pistes intéressantes ont émergé à ce moment-là, notamment la potentialité de mariages hypogames pour les femmes et des écarts d'âge important en faveur des hommes. Reste que ces données étaient muettes et ne m'apprenaient rien de bien précis sur les couples, leur fonctionnement, leurs arrangements. À la fin de cette enquête, certains hommes rencontrés, notamment Cyrille et Guy, m'ont transmis deux contacts de couples : celui de Fabrice et Valeriya – originaire de Russie – qui s'étaient rencontrés via une agence et celui de Pascal et Elena – originaire d'Ukraine – qui avaient fait connaissance lors d'une mobilité professionnelle. C'est avec eux et en découvrant les statistiques de l'Ined sur les « mariages mixtes » que j'ai ouvert la suite de mes recherches sur les mariages franco-russes puis franco-postsoviétiques car il m'apparaissait que ces couples se distinguaient moins qu'ils ne ressemblaient sur bien des points, à commencer par les discours qu'ils et elles tenaient sur le genre (chapitre 8). À partir de là, mon travail d'enquête a pris une tournure plus résolument sociologique, notamment grâce à l'obtention d'un contrat doctoral dans cette discipline. Aussi, me suis-je engagée dans des déplacements à la fois géographiques et méthodologiques en cherchant à multiplier les échelles d'observation.

2. De l'entremise matrimoniale globalisée à la globalisation du marché matrimonial : éprouver les « jeux d'échelles[53] »

Mon parcours d'études puis de recherche a en effet été marqué non seulement par des déplacements géographiques nombreux, mais aussi par plusieurs migrations disciplinaires. La première, mineure, des Lettres à l'anthropologie, était largement volontaire : les études littéraires étaient trop éloignées de la réalité sociale contemporaine qui me passionnait et que je cherchais alors à saisir à travers l'outil audiovisuel[54]. Je m'étais donc tournée vers l'anthropologie pour me former à la méthode ethnographique, qui me semblait la seule à même de produire des documentaires de qualité ; toutefois, si j'ai bien continué à utiliser cet outil d'investigation en Sibérie lors de mon master 1 d'anthropologie en filmant, documentant et explorant les vies de femmes vivant à Barnaoul à partir de leurs activités sportives dans un club de fitness, ma troisième migration disciplinaire, cette fois vers la sociologie, ainsi que mon objet d'études, m'ont définitivement fait changer d'échelle. L'ouverture de mon terrain en fin de master 2 vers les couples franco-russes et la découverte simultanée de leur présence prépondérante dans les statistiques disponibles ouvraient sur d'autres focales d'observation et sur d'autres méthodes d'enquête : non plus seulement celles de la caméra au poing, du carnet de notes ou du dictaphone à la main, des entretiens en face à face, mais aussi celles qui travaillent à une échelle différente, d'ordre macrosociologique. Cette échelle m'apparaissait alors comme ayant cela de particulier qu'elle faisait disparaître les êtres humains au profit de catégories, alors même que ces catégories sont censées nous parler, en retour, des êtres humains qui y sont subsumés. Je découvrais ainsi que les femmes que j'avais rencontrées, en particulier les dernières effectivement mariées à un homme français, se trouvaient là, présentes dans ces statistiques sur les « mariages mixtes » et que certain·e·s de mes enquêté·e·s inscrit·e·s dans une démarche de rencontre internationale y figureraient peut-être à un moment donné. Par la suite, avec l'aide de Maks Banens, démographe et chercheur membre de mon équipe au Centre Max Weber, ce ne sont plus seulement les mariages intervenus à tels ou tels années qui me faisaient « voir » la présence de celles et ceux que j'avais rencontré·e·s mais, à l'aide du recensement, je pouvais, en un seul coup d'œil, saisir tous les couples franco-russes, sans en manquer un seul : ils étaient là, disponibles, au travers de toutes les variables choisies par les statisticiens – âge, statut matrimonial, niveau de diplôme, lieu de vie etc. Cette mise en perspective s'est ainsi ouverte à la fois en raison de ma migration vers la sociologie (en master puis en thèse dans le cadre d'un contrat doctoral) et de l'ouverture de mes recherches, qui n'étaient plus seulement consacrées à l'entremise matrimoniale globalisée, mais aussi à l'ensemble des couples franco-russes, franco-ukrainiens et franco-bélarusses. Ce double déplacement m'a conduite à multiplier les échelles, à passer de l'une à l'autre, et par

[53] Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles: La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil, 1996, 243 p.
[54] Pour quelques exemples de ces travaux, voir ici : https://vimeo.com/user9583784.

conséquent, à déployer et à expérimenter un arsenal de méthodes. Ces « va-et-vient[55] », s'ils permettaient bien d'éclairer à chaque fois sous un nouveau jour l'objet de mes recherches, s'ils offraient effectivement des perspectives différentes, n'étaient pas sans difficulté autant du point de vue de leur mise en œuvre (chaque méthode nécessitant des compétences particulières), qu'au plan de l'articulation des résultats car, en fonction des postes d'observation, ces derniers peuvent parfois se contredire ou, en tout cas, donner le sentiment d'affaiblir en quelque sorte les arguments et résultats produits à d'autres échelles. Ce sont ces multiples aller-retours que j'ai tâché de préserver dans la structure même de cette thèse, et ce sont eux que je propose de suivre maintenant : un cheminement entre les méthodes, entre les pays, entre les pistes poursuivies, abandonnées ou transformées, et qu'il s'agit d'expliciter afin de rendre compte de « ce que m'a fait faire cette enquête[56] ».

2.1. Investir dans une ethnographie mobile

Selon Marcus, « l'ethnographie multisituée se constitue en réponse à des changements empiriques dans le monde[57] », changements parmi lesquels on peut précisément compter les mariages binationaux qui impliquent des migrations, des frontières, des conjugalités transnationales, des réseaux de mise en relation et/ou des réseaux de maintien de ces relations intimes. Comment alors saisir ces intimités transnationales ? Où les rencontrer ? Autre question, tout aussi fondamentale, comment rendre compte des dynamiques de genre qui les façonnent ? Où regarder, comment les observer, comment les mettre en mot et en récit ? Comment rendre compte des circuits qui rendent possibles ces romances à l'échelle globale ? Comment, aussi, ne pas réifier certaines circulations au détriment d'autres comme, par exemple, les circulations ouest-est ? L'une des manières de résoudre ces difficultés était de s'en remettre aux prescriptions de Marcus et d'essayer de suivre ces circulations, ces flux migratoires et matrimoniaux. Sans avoir nécessairement suivi concrètement des « individus », je suis néanmoins partie sur leurs traces en naviguant entre les pays d'où elles ou ils étaient partis et j'ai essayé de suivre certaines « intrigues[58] » comme celles du manque d'hommes particulièrement souligné par les femmes en Russie, en Ukraine et au Belarus autant que par les agences matrimoniales internationales. De quoi s'agissait-il précisément ? En quoi ce « mythe » pouvait-il éclairer les mécanismes de la globalisation du marché matrimonial ? Mon enquête sur les agences matrimoniales internationales n'était pas terminée, et je décidais donc de partir au Belarus pour poursuivre l'investigation en allant, plus avant, à la rencontre des couples qui vivaient dans le pays d'origine des femmes.

[55] F. Weber, « L'ethnographie armée par les statistiques », art cit, p. 8.
[56] Benjamin Tremblay, « "Expériencer" la mémoire : le pragmatisme en héritage », *Pragmata*, à paraitre.
[57] G.E. Marcus, « Ethnographie du/dans le système monde. Émergence d'une ethnographie multisituée », art cit, p. 372.
[58] *Ibid.*, p. 389.

2.1.1. Ouvrir l'enquête : de l'entremise matrimoniale globalisée aux intimités transnationales

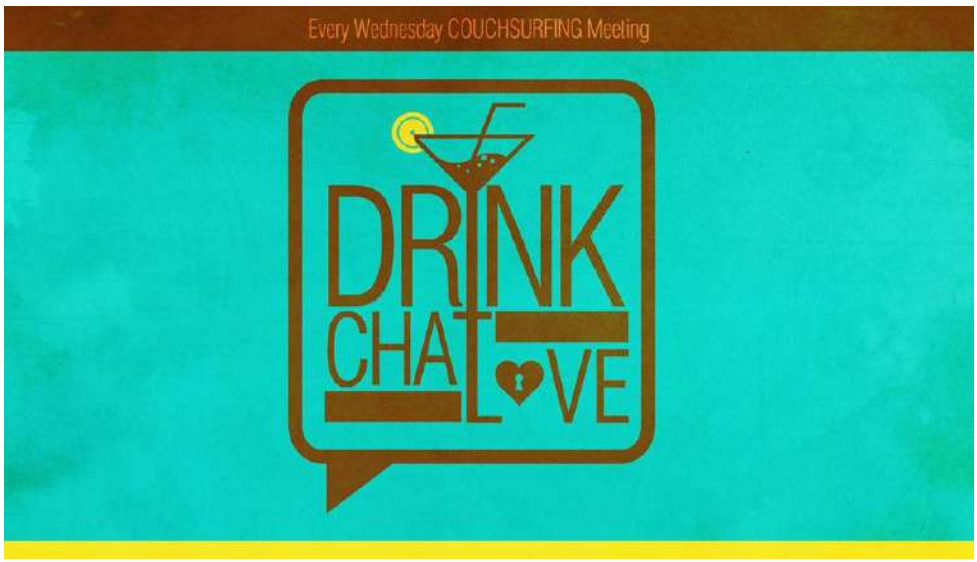
En amont de cette enquête, j'avais à nouveau pris contact avec quelques agences matrimoniales internationales et deux d'entre elles m'ont répondu favorablement, une basée à Minsk et une autre située dans l'ouest du pays, à Grodno. Une autre a immédiatement refusé par un retour de mail toutes interactions sans autres motifs et malgré mes sollicitations pour comprendre leur choix, je n'obtenus aucune information supplémentaire. Plus tard, en faisant une recherche sur le web concernant cette agence dirigée par un couple belarusso-américain, je découvris sur un forum de discussions[59] que cette agence avait visiblement des pratiques du même ordre que celles évoquées plus haut, en l'occurrence certains profils de leurs adhérentes étaient apparemment fictifs. Il est probable à ce stade que les agences impliquées dans ce type de pratiques aient évité de s'entretenir avec une chercheuse justement intéressée par leurs activités. J'arrivais néanmoins à Minsk forte de mes deux contacts pour poursuivre mes investigations sur ce que je nommerai plus tard l'entremise matrimoniale globalisée mais, cette fois, mes objectifs n'étaient plus seulement concentrés sur ce phénomène puisque je désirai également rencontrer des couples déjà formés, vivant peut-être sur place ; plus largement, il s'agissait aussi de continuer cette ethnologie de séjour, de me confronter à des pratiques quotidiennes, des normes et des codes dont le sens m'était encore souvent sinon mystérieux au moins méconnu. Je compris aussi, comme me l'indiquait aussitôt l'une de mes correspondantes pour établir mon invitation en vue d'obtenir un visa, que « *la Biélorussie n'est pas l'Ukraine ni la Russie* ».

Venir au Belarus s'avérait en effet nettement plus compliqué que de se rendre en Ukraine (sans visa jusqu'à 3 mois) ou en Russie (possibilité d'acheter un visa *business* de longue durée). Il fallait cette fois montrer « patte blanche » et, par exemple, l'intitulé de ma thèse à l'époque (« Les couples franco-slaves : une nouvelle mixité au cœur des rapports sociaux de sexe internationaux ») était suffisamment problématique pour que je risque d'avoir, toujours selon ma correspondante, des « *accompagnants* » et un terrain « *bloqué* » notamment à cause des termes « *rapports sociaux de sexe* » où, m'avait-elle dit, le « *profane verra "prostitution, trafic d'êtres humains, comportements déviants"* ». Nous décidâmes ainsi d'un commun accord de réduire mon sujet de thèse à une formule non problématique car sans problématique : « *les couples franco-slaves* ». Au-delà de cet exemple, le Belarus est d'une façon générale beaucoup moins accessible que les deux autres pays dans lesquels je m'étais rendue, de sorte que la population étrangère occidentale présente sur place, majoritairement composée d'hommes expatriés, est nettement plus réduite – ce qui a toutefois pour avantage de permettre une identification rapide des Français qui y résident. Ainsi, en arrivant à Minsk, je n'ai donc pas seulement investi le terrain des agences matrimoniales internationales : j'ai également pris part à de nombreux événements

[59] URL : http://www.russianwomendiscussion.com/index.php?topic=17706.0, consulté le 21/02/2015.

permettant de connecter entre elles des personnes étrangères, en situation de mobilité ou d'expatriation (comme les événements organisés par l'ambassade française par exemple), ou organisés avec des personnes bélarusses (comme les événements *Couchsurfing*). Ce terrain, inattendu car absent sous cette forme en Ukraine et en Russie, s'ouvrit dès mon arrivée où, cherchant à entrer en contact à la fois avec des Bélarusses mais aussi des expatriés, je me suis rendue à un événement *Couchsurfing* qui avait lieu chaque semaine dans différents lieux festifs de la ville. « *Drink, Chat, Love* » était l'intitulé de ces rencontres hebdomadaires organisées à ce moment-là par une juriste bélarusse de 28 ans parfaitement bilingue en anglais et en français (illustration 4).

Illustration 4 : Visuel des événements *Couchsurfing* à Minsk (2014)



En participant à ces différents événements, j'ai ainsi pu me lier d'amitié avec de nombreuses jeunes femmes bélarusses de ma tranche d'âge, généralement engagées dans des études supérieures ou employées sur des postes qualifiés, et souvent tournées vers l'étranger parce qu'elles y voyageaient très régulièrement, ou parce qu'elles projetaient d'aller s'installer dans un pays européen dans le cadre de leurs études ou en organisant des *roadtrips* de longue durée. Cela fut également l'occasion de rencontrer des hommes français vivant sur place et engagés dans une relation conjugale comme, par exemple, Patrice, un ingénieur expatrié de 37 ans, ou Jean-Louis, un photographe de 43 ans. Leur présence dans ces événements était liée à leur situation matrimoniale particulière : Patrice, marié à une femme ukrainienne dont il avait une fille, était venu seul à Minsk dans le cadre de sa mutation et son épouse devait le rejoindre prochainement mais il se questionnait sur son couple et envisageait l'éventualité d'un divorce. Jean-Louis était quant à lui sur place en raison de la récente naissance de sa fille qu'il avait eu avec une femme bélarusse rencontrée par l'intermédiaire de Facebook où elle l'aurait contacté pour le complimenter sur son travail. Après une correspondance de six mois et quelques rencontres, elle lui apprit qu'elle était enceinte et qu'elle comptait garder l'enfant. Par la suite, elle a rompu la relation et Jean-Louis, au moment de notre rencontre, était plongé dans des batailles avec l'administration bélarusse

pour arriver à faire reconnaître sa fille et stabiliser son droit au séjour sur place. Autrement dit, l'un comme l'autre était, en quelque sorte, disponible aux rencontres. Ces événements rassemblaient en effet généralement des personnes sinon célibataires, du moins prêtes à s'engager dans des relations intimes, ce dont témoignait le slogan énoncé plus haut : « *boire, discuter, aimer* ». Dans l'ensemble, les participants et participantes avaient entre 20 et 45 ans et réunissaient des personnes bélarusses et étrangères des deux sexes avec néanmoins une nette prépondérance de femmes bélarusses et d'hommes étrangers. Finalement, au cœur de ces événements, je me retrouvais en partie plongée dans mon objet d'études : les relations intimes transnationales, sans m'en rendre cependant tout à fait compte alors – puisque, comme je l'ai indiqué plus tôt, les descriptions qui figurent ici se rattachent encore aux balbutiements de mon enquête. Toujours est-il qu'en participant à ces rencontres, à ces moments de convivialité, j'avais sous les yeux des scènes de séduction, des regards, des rires et des sourires, des échanges intimes qui pouvaient parfois conduire à des rapprochements amoureux ou des aventures sexuelles (dont il m'arrivait d'avoir des échos notamment par le biais de Jean-Louis ou de certaines de mes amies).

Il me faut dire ici un mot de Jean-Louis, qui se présentait sur le terrain comme un cas particulier dans la mesure où je m'en suis rapprochée pour des raisons pratiques : tandis que j'étais à la recherche d'un logement dans la capitale, il louait une chambre dans un grand appartement au centre-ville (que lui-même sous-louait). Aussi, avons-nous cohabité dans le même espace pendant quelques semaines au cours lesquelles il me racontât son histoire. Depuis l'âge de 25 ans, Jean-Louis vivait à l'étranger : d'abord en Islande puis en Suède, où il avait à chaque fois réussi à s'insérer et à se faire connaître dans le monde de la photographie. Au moment de notre rencontre, il tentait de faire la même chose au Belarus pour pouvoir rester près de sa fille, mais avec moins de succès. Il était surtout rejeté par la mère de son enfant, qui ne voulait plus entendre parler de lui. Il me faisait donc part de ses tentatives de visite à la maternité lorsque sa fille était née (qui n'avaient pas abouti puisque les pères n'y sont pas acceptés), de la façon dont il s'était fait envoyer paître lorsqu'il avait voulu voir sa fille au moment de sa sortie de l'hôpital, etc. En somme, Jean-Louis se plaignait d'un système qui l'avait jusqu'alors empêché d'exercer son droit de paternité. Mais par ailleurs, au fil de nos conversations, il me fit aussi comprendre le plaisir qu'il éprouvait à vivre dans une société qu'il jugeait plus « *conservatrice* », au sein de laquelle il estimait pouvoir accéder à des rapports de genre plus favorables que ceux qu'il avait connu en Suède : là-bas, selon lui, les femmes s'étaient « *masculinisées* ». Au Belarus, il appréciait la « *féminité* » des femmes et bien qu'il ne l'ait pas précisé en ses termes, sans doute appréciait-il aussi d'avoir accès à des femmes nettement plus jeunes que lui comme l'était la mère de sa fille, de 18 ans sa cadette. Face à ces discours, je ne fus pas particulièrement surprise d'apprendre que Jean-Louis, sans qu'il me l'ait lui-même confié, était inscrit dans l'agence matrimoniale internationale avec laquelle j'étais en contact.

Les agences matrimoniales internationales bélarusses qui avaient accepté préalablement de me rencontrer se révélèrent très accueillantes. Elles étaient nettement moins nombreuses qu'en Ukraine en

raison de l'obligation pour ce type de structures d'obtenir une licence témoignant de la bonne conformité de leurs pratiques. C'est du moins ce que m'expliquait Irina, une femme d'une trentaine d'année, qui dirigeait l'agence de Minsk en collaboration avec son époux bélarusse. Elle me reçut à plusieurs reprises, me fit visiter ses locaux, se montrât très ouverte à répondre à toutes mes questions et me permit de rencontrer certaines de ses adhérentes dans la salle dédiée aux rencontres entre les femmes et les hommes de son agence, composée d'un canapé en cuir et d'une table basse. Au cours d'une conversation informelle où je lui expliquais ma situation, en l'occurrence ma cohabitation avec un homme français qui cherchait à faire reconnaître sa fille, la dirigeante s'exclamât immédiatement : « *Jean-Louis ! Mais bien sûr, il est inscrit dans notre agence !* » Les agences matrimoniales internationales constituaient ainsi, comme *Couchsurfing* ou les sites de rencontre internationaux, une option pour faire des rencontres intimes, amoureuses ou conjugales et l'expérience de Jean-Louis suggérait que ce type de structures, pour les hommes qui y ont recours, permettaient sans doute moins de permettre à leurs clients d'accéder à des rapports de genre moins égalitaires de fait qu'à des régimes de genre spécifiques. Mais, comme je l'ai suggéré plus haut, Jean-Louis était un cas relativement à part au Belarus. Au sein de la communauté francophone, la plupart des hommes qui vivaient sur place étaient généralement mariés et expatriés ou bénéficiant d'une situation professionnelle stable. Jean-Louis était en contact avec ce groupe mais il n'y était pas véritablement intégré. Par exemple, il me mit en relation avec Jean-Paul, un homme français qui l'aidait dans ses démarches au Belarus mais qu'il trouvait « *vulgaire* » tandis que Jean-Paul voyait Jean-Louis comme un « *mou* ». Parti sur un coup de tête au Belarus pour aller travailler avec un de ses amis entrepreneur sur place, Jean-Paul était finalement resté « *pour les gonzesses* », comme il n'hésitait pas à le dire y compris devant son épouse, une femme bélarusse de 19 ans sa cadette avec qui il avait un fils de 2 ans. J'assistais à cette scène lors d'une soirée où je m'étais retrouvée à dîner chez eux après avoir sollicité un entretien, obtenu sans doute grâce à mon éclatant silence face à toutes les déclarations que m'avait fait Jean-Paul lors de notre premier échange téléphonique. Apparemment docile et fréquentable, Jean-Paul me reçut dans la villa qu'il venait de faire construire dans la périphérie de Minsk où notre entretien se déroulât pendant le dîner en grande partie assuré par son épouse, Oksana qui, tout en s'occupant de leur fils de 2 ans, participait à l'entretien en corroborant ou commentant les propos de Jean-Paul.

De là, Jean-Paul me conviât à un brunch hebdomadaire qu'il prenait avec son cercle d'amis, des hommes français pour la plupart en situation d'expatriation et mariés avec une femme bélarusse. Je fus introduite par Jean-Paul et me retrouvai attablée, dans un restaurant chic du centre-ville de Minsk, avec cinq hommes français dont les échanges tournaient autour de leur expatriation et leur mariage qui constituaient souvent leur principale affinité. Le dernier arrivé, un chargé de développement culturel, n'était pas officiellement engagé dans une relation intime avec une femme bélarusse et ne revendiquait pas de partager ce statut d'homme « *comblé* » selon les termes des autres. Ma présence, probablement inhabituelle dans leur réunion homosexuée et dont Jean-Paul avait certainement dit quelques mots, a

sans doute provoqué une surenchère inhabituelle de la part de ces hommes blancs, âgés d'une quarantaine à une soixantaine d'années et j'assistai ainsi à un véritable plaidoyer en faveur du Belarus, pays dans lequel ces hommes auraient retrouvé, en quelque sorte, leur place. Par exemple, Jean-Paul et Patrick, un homme proche de la soixantaine, parlaient ouvertement de leur satisfaction d'être mariés à une femme bélarusse, nettement plus jeunes qu'eux, « *aux petits soins* », s'occupant de « *tout à la maison* ». Mais plus largement, ils manifestaient aussi leur plaisir de vivre au Belarus, un pays dans lequel ils pouvaient prendre à partie des jeunes femmes, les aborder, les complimenter, les accaparer sans que cela pose le moindre problème, au contraire de la France, à l'inverse, dirent-ils, « *elles aiment ça* ». Et pour me le prouver, ils n'hésitèrent pas à engager la conversation sans préambule avec des femmes présentes dans le restaurant dans un russe rudimentaire (Jean-Paul et Patrick ne parlaient quasiment pas la langue). J'ai bien été forcée de constater leur réaction, rires et sourires furent ce que ces hommes reçurent en retour de leur comportement, grossier à mes yeux, peut-être à ceux des femmes présentes aussi mais la norme était visiblement de ne pas les envoyer balader.

Cet aspect est primordial et allait être mis en avant par une grande majorité des hommes français vivant en Russie, en Ukraine ou au Belarus que j'allais rencontrer par la suite. Pouvoir s'adresser aux femmes sans craindre de remontrances et en comptant au contraire sur de petites récompenses, telles qu'un petit sourire complice ou complaisant, revient en effet pour ces hommes à connaître autant de « confirmation[s] de [leur] identité de *genre*[60] » qui non seulement participent de leur attraction pour des femmes russes, ukrainiennes et bélarusses, mais qui sont aussi révélatrices des régimes de genre que proposent ces pays, sur lesquels nous nous attarderons ultérieurement. Les deux autres hommes restaient plus silencieux mais leur approbation se passait de mot, leurs rires et sourires suffisaient. L'un d'entre eux aussi, et ce type de situation ne sera pas la dernière, avait tenté de me « remettre à ma place » lorsque j'avais eu, selon lui, « un mot plus haut que l'autre ». La tension était perceptible et je m'étais « adoucie » rapidement pour permettre à l'interaction de se poursuivre : la sanction n'en était pas moins significative du terrain sur lequel j'évoluais. Cet épisode mettait en tous cas en lumière, parmi d'autres du même ordre, le fonctionnement des régimes de genre locaux. Car si la migration se caractérise par le passage d'un régime de genre à un autre, et si les recherches sur les migrations sud-nord ont montré que les hommes perdaient en terme de genre en migrant, la migration d'hommes dits occidentaux vers des pays non-occidentaux semblait, au contraire, leur donner accès à des régimes de genre qu'ils considéraient manifestement plus favorables. Mais avant de rentrer dans des analyses plus approfondies de ce phénomène, l'enjeu à ce stade est surtout de souligner, d'une part, l'émergence de cette problématique au contact des hommes vivant dans les pays des femmes, et d'autre part, de montrer comment j'en venais à constituer, de fil en aiguille, des contacts avec ceux qui allaient devenir mes enquêtés : au terme de ce déjeuner éprouvant, j'obtins en effet les coordonnées d'une partie de ces

[60] Erving Goffman, *L'arrangement des sexes*, traduit par Hervé Maury, Paris, La Dispute, 2002 [1977], p. 114.

hommes. Seul l'un d'entre eux, Étienne, le plus silencieux, allait m'accorder plus tard un entretien très instructif sur son parcours et, justement, surtout sur son passage d'un régime de genre à un autre où il a dû (ré)apprendre à se positionner comme dominant (chapitre 7 et 8). Les autres n'ont jamais répondu à mes demandes d'entretien.

Par la suite, je logeais à nouveau en sous-location dans l'appartement de Tania, une femme bélarusse de 30 ans mère d'une petite fille de 5 ans. Je l'avais également rencontrée dans un événement *Couchsurfing* et en parlant de mes problèmes de logement, elle avait ouvert la possibilité de me louer une chambre chez elle. Nous eûmes ainsi l'occasion de partager de nombreuses soirées et des conversations informelles au cours desquelles elle partageât avec moi son histoire. Tania avait d'abord été mariée pendant plusieurs années avec le père de sa fille mais, lorsque leur enfant eût atteint ses deux ans, il l'avait quittée pour une femme plus jeune. Il lui avait néanmoins laissé l'appartement dans lequel elle vivait avec sa fille, mais cela s'arrêtait là en terme de soutien. Tania m'expliquât n'avoir pas réussi à trouver un compagnon bélarusse malgré plusieurs tentatives, notamment en ayant eu recours à des sites de rencontre. À l'en croire, sur ces plateformes, les hommes ne s'étaient pas montrés sérieux, n'honorant pas les rendez-vous, ne répondant pas aux messages et la seule relation qu'elle eut entamée avec un Bélarusse par ce biais lui déplût car l'homme en question était « *grossier* » y compris lorsqu'il s'adressait à sa fille. Ses diverses expériences avaient conduit Tania à considérer qu'elle « *aurait plus de chance avec les étrangers* ». Au moment où nous vivions ensemble, elle entretenait ainsi une relation avec un Italien qu'elle avait connu sur un site de rencontre et qui avait vécu quelques temps à Minsk où ils avaient pu faire connaissance. Elle devait aller lui rendre visite en Italie avec sa fille mais il était apparemment peu « *sûr de lui* », c'est-à-dire ambivalent dans ses intentions vis-à-vis de la relation, ce qui n'empêchait manifestement pas Tania de tenir à lui.

Ces quelques bribes d'histoires donnent un aperçu des récits dans lesquels j'ai baigné, et dont la multiplication a été constitutive de la tournure prise par mon enquête. Au gré des rencontres, j'entendais des hommes et des femmes m'exposer leurs quêtes de romance ou la conjugalité dans laquelle ils et elles étaient engagé·e·s, les partenaires qu'ils et elles désiraient et celles et ceux qu'ils et elles ne désiraient plus, les expériences qui les avaient poussé·e·s à se tourner vers d'autres hommes ou d'autres femmes. D'un côté, j'apprenais à comprendre ce que les femmes, ici bélarusses, rejetaient en rejetant les hommes locaux ; d'un autre côté, j'accédais à ce à quoi les hommes adhéraient en rejetant non seulement les femmes de même nationalité qu'eux, mais aussi un pays et ses normes de genre. Bien avant de pouvoir les mettre en récit, bien avant de pouvoir les soumettre à une analyse proprement sociologique, j'avais donc bel et bien d'abord été « emportée par des histoires », que j'avais tenté de suivre en écoutant les personnes que je rencontrais, et qui n'avait de cesse de m'envoyer vers d'autres gens, d'autres histoires, d'autres sites qui étaient néanmoins, comme on le voit par exemple avec Jean-Louis et Tania, connectés entre elles et eux : l'un et l'autre ont eu recours à l'entremise matrimoniale globalisée et me racontaient des histoires qui avaient quelque chose de commun. Ainsi s'est constitué,

progressivement, mon « échantillon » : non pas sur la base de méthodes de recrutement formelles, mais à partir de ces rencontres, de ces indications qui m'étaient données, de ces gens que l'on m'invitait à rencontrer, et qui avaient en partage des histoires et des expériences qui, quoique bien différentes dans leurs détails, avaient toutes à voir avec mon objet d'études. Outre ces multiples rencontres, le Belarus fut encore l'occasion de découvrir un autre site d'enquête.

2.1.2. Les instances consulaires : coulisses des « polices de l'amour[61] » et zones de transit conjugal

Les ambassades et les consulats français se sont en effet révélés comme des sites d'enquête que je n'avais pas identifiés jusqu'alors : ces institutions organisent différents types d'événements dans les pays où ils sont implantés et, à Minsk, je me suis ainsi retrouvée dans une réception organisée par l'Ambassade à l'occasion du 14 juillet. En faisant la queue pour accéder au buffet, j'entamai une discussion avec un homme français, Thomas, à qui j'exposai rapidement mes recherches et il me confiât tout aussi rapidement qu'il était lui-même marié avec une femme bélarusse et qu'ils vivaient, avec leurs trois enfants, dans le sud du pays où ils avaient fondé une maison d'hôte. À Minsk pour des rendez-vous professionnels, Thomas me précisât immédiatement que son couple était « *particulier* » et qu'il déconseillait fortement aux hommes français de chercher une épouse bélarusse s'ils ne connaissent rien à la « *culture* » du pays. En couple depuis 13 ans avec Alla qu'il avait rencontrée pendant un voyage d'études au Belarus, il connaissait bien les pays postsoviétiques où ils avaient toujours vécu (d'abord en Ukraine, puis en Russie et maintenant donc au Belarus). Thomas parlait parfaitement russe et présentait ainsi un cas singulier au regard de ceux des hommes présentés plus haut. Lorsqu'il me proposât de venir séjourner dans leur maison d'hôte pendant quelques jours, j'acceptai avec joie et eux ainsi l'occasion de rencontrer son épouse, ses enfants et les parents de Thomas, présents pendant ma visite.

Lors de cette même rencontre, j'eus l'occasion d'échanger avec un diplomate de l'ambassade à qui je présentais également mon sujet de recherche. Ce dernier m'apprit alors que le service de l'état civil disposait de statistiques précises concernant les mariages franco-bélarusses et me laissait entendre que lui-même est engagé dans une relation avec une femme bélarusse. À ce moment-là de l'enquête, je n'avais pas encore perçu ces structures consulaires ou diplomatiques comme des mines d'informations disponibles et cette conversation me permit d'en prendre la mesure. Après quelques échanges de courriels, j'obtins un rendez-vous avec ce même consul qui s'avéra peu concluant : malgré le caractère alléchant des informations annoncées, il me reçut dans son bureau en continuant à me faire comprendre

[61] M. Salcedo, *Amours suspectes*, *op. cit.*

qu'il disposait de données extrêmement intéressantes pour moi tout en m'expliquant que malheureusement il ne pouvait pas me permettre d'y accéder en raison de leur confidentialité.

Malgré toutes mes propositions, comme l'établissement d'une convention garantissant l'anonymisation des données, il prit visiblement un certain plaisir à m'expliquer qu'on entrait pas, ni n'accédait aux données consulaires, comme dans un moulin et que je n'aurai ainsi jamais accès à ces matériaux-là et moins encore à ses histoires, elles-aussi hautement confidentielles. Car bien qu'il ne m'ait pas caché sa liaison avec une femme bélarusse, qu'il entourait de mystères et rendait par là-même un peu sulfureuse, il n'en dit finalement pas un mot et restât parfaitement évasif. Je saisis néanmoins l'occasion d'interroger son assistante, lorsqu'elle entrât par hasard dans son bureau, sur les mariages intervenus depuis les années 1990. Selon elle, la plupart était lié aux agences matrimoniales – elle me citât notamment l'agence que j'avais rencontrée à Grodno quelques semaines plus tôt – et de plus en plus fréquemment aux sites de rencontres internationaux qui commençaient à devenir prépondérants dans les moyens de rencontre. Je repartais ainsi bredouille, ce diplomate m'ayant manifestement fait venir jusqu'à lui simplement pour me faire comprendre qu'il possédait des données importantes qu'il ne partagerait pas : néanmoins, j'avais désormais conscience de l'importance de ces sites d'enquête que sont les instances consulaires, qui possédaient non seulement des données quantifiables sur les mariages qui m'intéressaient, mais qui surtout se constituaient comme des « passages obligés » pour les couples franco-postsoviétiques. En effet, en tant que frontières externalisées[62], les agents de l'État étudient et évaluent les candidat·e·s à l'immigration familiale en particulier depuis l'application de la Loi Hortefeux qui a durci le contrôle des flux migratoires et introduits la mise en place de critères subjectifs pour filtrer la « migration régulière non-voulue[63] ». Quoiqu'il en soit un mois plus tard, alors que je partais à Saint-Pétersbourg pour finir mon terrain sur les agences matrimoniales, s'ajoutait à mon programme une enquête à mener sur la « police de l'amour[64] » et une récolte des données dont celle-ci disposait.

Avant d'arriver à Saint-Pétersbourg, j'avais pris contact avec les instances consulaires pour leur soumettre mon projet de recherche. Je reçus un premier retour très encourageant dans lequel on me précisait que le « *consulat général [était] tout à fait disposé à collaborer à [mon] étude* ». Pour éviter une déception du même ordre qu'à Minsk, j'envoyais immédiatement une convention de stage pour nous engager mutuellement : de leur côté, il s'agissait de me laisser accéder à leurs locaux ; du mien, de les rassurer sur le respect de l'anonymat concernant les données auxquelles je pourrais avoir accès. Je vis alors le terrain se refermer une deuxième fois lorsque je reçus comme réponse l'impossibilité de pouvoir officialiser ma venue en raison d'un recrutement de stagiaire effectué seulement en interne. En conclusion, on m'indiquait que mes « *recherches ne pourr[aient] donc malheureusement pas être*

[62] Christel Cournil et Manuel Recio, « La famille sous contrôle. Le durcissement des politiques de regroupement familial » dans Didier Fassin (dir.), *Les nouvelles frontières de la société française*, Paris, La Découverte, 2010, p.
[63] Federica Infantino, « Gouverner les frontières ou appliquer des droits ? Le contrôle des mariages aux consulats de Belgique, d'Italie et de France à Casablanca », *Migrations Société*, 2016, nº 150, p. 79- 94.
[64] M. Salcedo, *Amours suspectes*, *op. cit.*

effectuées dans ce cadre légal ». La suite du courriel me proposait néanmoins un « *pré-entretien* » et évoquait « *le cadre de notre prochaine collaboration* ». Autrement dit, mes recherches semblaient pouvoir avoir lieu en dehors du cadre légal et en effet, à mon arrivée, après un déjeuner où j'expliquais à nouveau ma recherche doctorale à mon correspondant, celui-ci – décidément intéressé – décidât de m'intégrer à l'équipe de l'état civil pour toute la durée de mon séjour. Je me suis ainsi installée pendant un mois dans les locaux du consulat à récolter les données de l'état civil, sur lesquelles nous reviendrons plus précisément dans la partie suivante.

Mais ce que j'imaginais au départ n'être qu'une enquête d'archives s'est rapidement transformée en enquête ethnographique sur le terrain de la « haute surveillance » des couples binationaux[65], puisque ma présence au consulat confirmait mon idée selon laquelle il s'agissait là d'un des sites qui participent de la globalisation genrée du marché matrimonial. Je me rendais ainsi chaque jour dans le petit bureau qui m'avait été libéré dans la première salle d'accueil, et j'y épluchais les actes de mariage intervenus depuis l'ouverture du consulat, en 1973. J'avais l'occasion de discuter régulièrement avec mon correspondant sur mes questionnements et mes découvertes. Rambert avait la quarantaine ; il était diplomate depuis de nombreuses années et avait souvent été rattaché à l'état civil. Durant son parcours il avait aussi, m'expliquait-il, réalisé une mission dans un pays du Maghreb. Son point de vue était clair concernant les mariages binationaux : ils constituaient pour lui une « voie royale » pour l'émigration. Sa mission en Russie touchait à sa fin et il semblait plutôt content de changer d'environnement de travail car, même s'il ne me l'a pas confié directement, ses propos montraient une certaine lassitude voire une exaspération vis-à-vis du pays. Il m'était difficile de déterminer réellement en quoi mon travail l'intéressait puisqu'il ne me demandait rien en retour du poste d'observation privilégié qu'il m'avait offert. En effet, je n'étais pas cantonnée à la seule récolte de données d'archives : on m'avait immédiatement intégré à toutes les pratiques consulaires liées aux couples franco-russes. J'ai ainsi pu assister à six « *auditions* » qui permettaient aux couples d'obtenir un « *certificat de capacité à mariage* » – sans lequel ils ne pouvaient pas se marier –, à un rendez-vous administratif pour l'enregistrement d'un enfant, ainsi qu'à neuf tests de français auprès de femmes mariées avec un·e ressortissant·e français·e qui conditionnaient ensuite l'obtention de leur visa de conjoint·e. Ces tests étaient réalisés par l'Alliance française située dans les mêmes bâtiments que le consulat. Les couples franco-russes et en particulier les femmes étaient ainsi soumises à de multiples contrôles : celui de leur connaissance de la République française et de sa langue, celui de leur intention matrimoniale. Savaient-elles parler suffisamment bien français pour rejoindre leur époux ? Connaissaient-elles suffisamment les valeurs de la France pour pouvoir vivre leur relation conjugale ? Étaient-elles vraiment amoureuses, vraiment animées par les sentiments adéquats ? J'ai ainsi pu observer comment, dès lors qu'un couple transgresse des frontières étatiques, la possibilité effective de pouvoir accéder à la conjugalité est

[65] Anne-Marie D'Aoust, « Les couples mixtes sous haute surveillance », *Plein droit*, 2012, n° 95, nº 4, p. 15‑18.

conditionnée à des éléments extérieurs desquels les couples entre nationaux sont exemptés. Les agents de l'État étaient en ce sens dotés d'un pouvoir discrétionnaire particulièrement important puisqu'ils étaient en charge de vérifier « *l'intention matrimoniale* » et, bien que les scripts des auditions soient uniques, je m'apercevais au fil des observations qu'ils variaient en réalité d'un agent à l'autre, en particulier en fonction du sexe de l'agent, lesquels n'appréhendaient pas nécessairement les « *preuves* » d'amour de la même manière tout en s'appuyant néanmoins toujours sur les catégories binaires qui pèsent sur les femmes : la victime et la coupable[66]. En plus d'autoriser ma présence lors des auditions, j'ai aussi pu présenter mon travail de recherche aux couples présents au consulat pour leurs démarches administratives, et leur demander s'ils seraient d'accord pour y participer. C'est ce qui m'a permis ensuite de suivre certains couples depuis leur audition jusqu'à leur installation en France, en particulier Maria et Jean-Baptiste, et d'en rencontrer d'autres installés sur place comme Yannick et Polina. Yannick et Polina étaient venus pour enregistrer la naissance de leurs fils, ils étaient déjà mariés et après leur avoir présenté mon enquête, ils ont accepté de m'accueillir chez eux pour un entretien. Ils s'étaient rencontrés pendant leurs études en Finlande et avaient vécu pendant plusieurs années une relation à distance entre la France et la Russie jusqu'à ce que Yannick obtienne un poste à Moscou puis à Saint-Pétersbourg. Tous les deux cadres dans leurs entreprises respectives, leurs histoires et leurs récits m'offraient encore une nouvelle vision des configurations conjugales possibles dans ces mariages transnationaux, comme la possibilité que ce soit l'homme qui rejoigne son épouse non pas dans le cadre du mariage, mais à l'appui d'une expatriation.

En dehors du consulat, j'avais aussi investi des sites d'expatriés en Russie pour identifier des hommes français en couple avec des femmes russes vivant sur place. Par ce biais, je fis la connaissance de Paul et Anastasia qui présentaient une situation très similaire à celle de Yannick et Polina. Paul n'était pas encore marié au moment de notre rencontre mais son couple avait déjà plusieurs années, et sa compagne et lui attendaient leur premier enfant. Ils s'étaient eux aussi rencontrés durant un semestre d'études en Finlande, et Paul était rapidement venu rejoindre Anastasia à Saint-Pétersbourg où il avait appris le russe et décroché un contrat d'expatrié tandis qu'Anastasia occupait un poste d'ingénieur dans le pétrole. Paul était volubile et sympathique, très enclin à se raconter dans les détails et à partager son expérience russe. Je fis un premier entretien avec lui puis avec le couple, et nous nous sommes revus à plusieurs reprises durant ce séjour. À l'occasion d'un dîner ils m'ont présenté un autre couple, Sébastien et Elvira : eux s'étaient rencontrés à Chypre lors d'une mobilité professionnelle et ils s'étaient mariés en France avant de rentrer vivre en Russie, où Elvira occupait un poste à responsabilité tandis que Sébastien, à ce moment-là, restait au foyer. J'eus l'occasion de les revoir séparément l'un et l'autre mais

[66] Deux communications ont été réalisées sur cette dimension de l'enquête [Toronto, mai 2018, avec Nouri Rupert (CEDREF, Paris 8) « Polices de l'intime à la frontière : une approche comparative des pratiques consulaires au Maroc et en Russie », *ECSA-C, Biennal Conference*, Hilton, Canada ; Montréal, juillet 2016, « L'amour passé au crible de l'État », *XXème Congrès international des sociologues de langue française, AISLF,* Canada]. Dimension qui ne figure cependant pas dans cette thèse car elle déborde de son objet, j'y reviendrai dans la conclusion générale.

c'est surtout avec Sébastien que j'allais m'entretenir le plus souvent, puisqu'il était plus disponible qu'Elvira étant donné sa situation professionnelle. Paul m'a enfin mise en relation avec un dernier couple récemment installé à Saint-Pétersbourg, Franck et Ludmila. Ils avaient fait connaissance sur un site de rencontre international et, après s'être rejoints une fois à l'étranger, Ludmila était allée retrouver Franck dans la région parisienne où ils avaient vécu ensemble pendant un an jusqu'à leur mariage (qui avait permis la régularisation de Ludmila) pour finalement partir s'installer à Saint-Pétersbourg et y ouvrir un restaurant, où je les rencontrerai ensemble à deux reprises.

Toutes ces configurations conjugales, comme celles évoquées précédemment au Belarus, se différencient nettement par l'âge des protagonistes au moment de la rencontre, par le lieu de vie choisi, par leur niveau de diplôme et leur situation socioprofessionnelle, par les moyens de rencontre qui vont des mobilités professionnelles aux mobilités estudiantines en passant par le tourisme, les sites de rencontre et réseaux sociaux ou les lieux de sociabilité internationale. Mais ces histoires individuelles, conjugales, intimes et amoureuses sont révélatrices de l'existence et des mécanismes de la globalisation genrée du marché matrimonial et de la diversité des expériences qui émergent en son sein. Elles particularisent un fait social souvent perçu de manière homogène puisque ces couples sont souvent rattachés aux sites de rencontre et aux agences matrimoniales, comme plusieurs de mes enquêté·e·s me l'ont fait savoir. En effet, si les consulats sont les premières instances où le couple est sommé de relater la façon dont il s'est formé, cette question posée au couple n'émerge pas uniquement à l'occasion de ces interrogatoires institutionnels. En outre, plusieurs enquêté·e·s m'ont fait part de leur exaspération ou de leur gêne face à cette interrogation, généralement formulée par des femmes françaises, suggérant que la rencontre ait pu être médiatisée. Thomas par exemple était particulièrement irrité par cette question récurrente « *comment vous êtes-vous rencontrés ?* » lorsqu'il était de passage en France avec son épouse Alla ; de la même façon, Marina – mariée à un homme français et vivant dans la région lyonnaise depuis 7 ans – m'avait fait part de la gêne qu'elle ressentait face à cette question qui, pour elle, symbolisait en elle-même les « clichés » qui pesaient sur les « filles russes » de vouloir « partir à l'étranger ». Mais qu'en était-il alors de ces rencontres médiatisées ? Étaient-elles prépondérantes parmi les couples franco-russes, franco-bélarusses ? Qu'avaient-elles finalement de particulier pour être à ce point stigmatisantes ? Les couples qui s'étaient rencontrés via une agence ou un site se différenciaient-ils des autres couples ?

Cette deuxième enquête m'a permis d'accéder à des données quantifiables et qualitatives qui rendaient possible de répondre en partie à ces questionnements. Ayant pu, cette fois, accéder aux registres de l'état civil du consulat mais également aux comptes rendus d'auditions effectuées entre 2012 et 2014, j'étais désormais en mesure d'arrimer mon ethnographie à des statistiques.

2.2. À la recherche d'une « ethnographie armée par les statistiques[67] »

Pourquoi avais-je donc cette volonté de produire des données chiffrées ? J'aurais tout aussi bien pu m'en tenir à la méthode ethnographique et à celle de l'entretien biographique qui constituaient en soi une réserve inépuisable de matériaux à décortiquer. Seulement, j'avais le désir de pouvoir répondre à un certain nombre d'hypothèses issues de mon ethnographie et par la même occasion de mettre à mal bon nombre de stéréotypes. Par exemple, les femmes que j'avais rencontrées étaient généralement diplômées et employées sur des postes qualifiés, et il en allait de même pour les hommes : mais ce constat empirique, fondé sur les rencontres qui avaient été les miennes, était-il susceptible de rejoindre d'autres constats dressés à l'échelle macrosociologique ? D'où une série de questions qui m'animaient : les couples franco-russes étaient-ils homogames ? L'écart d'âge déjà souligné par d'autres recherches et observé sur le terrain se retrouvait-il dans les statistiques ? Était-il corrélé à d'autres variables comme celles du statut professionnel des membres du couple, de l'âge au moment du mariage ou encore du lieu de naissance ? Quelles autres variables pouvais-je prendre en compte pour comprendre au bout du compte ce qui s'échange dans la conjugalité transnationale ? L'analyse statistique pouvait permettre cela : observer des échanges concrets dans les mariages en faisant jouer différentes variables. À la même période, l'ouvrage *Fortune et infortune de la femme mariée* m'avait interpellée : en adoptant une focale analogue à celle de François de Singly, il m'était en effet possible d'objectiver les échanges entre les protagonistes et de raisonner en termes de capitaux qui circulent sur un marché, le marché matrimonial globalisé (chapitre 5).

Cela dit, une seconde interrogation me poussait dans cette quête de quantification : en effet, mes enquêtes m'avaient conduite dans des pays – en l'occurrence la Russie, l'Ukraine et le Belarus – où les agences matrimoniales internationales étaient particulièrement nombreuses. Or, les statistiques disponibles en France ne documentaient que les mariages franco-russes, les mariages franco-ukrainiens ou franco-bélarusses étant absorbés dans d'autres catégories telles que « autres pays d'Europe » qui rendaient impossible leur identification spécifique. Je voulais donc produire des données qui puissent confirmer ou infirmer l'importance de ces mariages qui, s'ils partageaient une structure commune avec les mariages franco-russes (comme je le supposais au regard de mes enquêtes et de mes enquêtées), devaient eux aussi être en augmentation depuis les années 1990.

Récolter les données produites par l'état civil à partir des actes de mariage me permettait ainsi de saisir l'importance quantitative des mariages franco-russes mais également franco-ukrainiens ou franco-bélarusses. J'ai réalisé dans ce but deux enquêtes dans les archives de l'état civil au consulat français de Saint-Pétersbourg et au tribunal de grande instance de Lyon. J'y ai récolté les informations

[67] F. Weber, « L'ethnographie armée par les statistiques », art cit.

présentes dans les actes de mariage qui m'ont ensuite permis de constituer deux bases de données. La première, réalisée en 2014, comprend une base de données de 714 couples mariés entre 1973 et 2014 à Leningrad (1973-1991) puis Saint-Pétersbourg (1992-2014). Elle constitue un échantillon des mariages conclus entre une personne de nationalité française et une personne de nationalité étrangère célébrés à l'étranger et elle permet, comme on va le voir, d'observer la rupture qui s'opère à partir des années 1990. La seconde enquête a réuni 415 couples mariés à Lyon entre 1990 et 2015. Ces deux enquêtes m'ont amenée à finalement parler des *mariages franco-postsoviétiques* car les personnes de ces échantillons étaient quasiment toutes nées en Union soviétique. Or il en allait de même des femmes que j'avais rencontrées sur le terrain, qui étaient d'ailleurs nombreuses à commencer l'entretien en me précisant « *je suis une femme de l'URSS* » ou « *je suis un enfant de l'Union soviétique* ». Ainsi, si dans les bases de données constituées un grand nombre de personnes avaient bien pour lieu de naissance le territoire de l'actuelle Russie, beaucoup d'entre elles étaient cependant nées en dehors de ses frontières nationales, mais toujours sur l'espace soviétique. Revenons quelques instants sur ces données pour comprendre l'évolution et la spécification des termes de ma recherche.

2.2.1. Des mariages franco-russes aux mariages franco-postsoviétiques

J'ai en effet longtemps navigué entre des terminologies différentes, avec lesquelles je n'étais pas particulièrement à l'aise : j'avais d'abord parlé des « mariages franco-russes » puisqu'ils étaient les seuls identifiables dans les statistiques françaises mais dès le départ, je savais que je ne serai pas seulement confrontée à des couples franco-russes puisque j'avais déjà rencontré des couples franco-ukrainiens vivant en France ou en Ukraine ; de surcroît, les « *success stories* » des agences m'avaient bien montré que les femmes de ces mariages n'étaient pas seulement originaires de Russie mais aussi d'Ukraine, du Belarus ou encore, bien que plus rarement, d'autres pays tels que le Kirghizstan ou la Roumanie. Par suite, j'ai parlé des « couples franco-slaves orientaux », catégorie à la fois géographique et linguistique qui réunit des personnes qui parlent des langues slaves orientales (en particulier le russe, l'ukrainien et le bélarusse) ; pourtant, cette terminologie était peu éclairante puisqu'elle ne permettait pas d'englober une dimension qui m'apparaissait de plus en plus centrale dans la compréhension de l'augmentation de ces mariages, à savoir l'historicité[68] commune des femmes de mon enquête qui était celle de l'Union soviétique[69]. Et finalement, ce sont les données obtenues à Saint-Pétersbourg et à Lyon

[68] François Bourguignon, « Historicité » dans *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Toulouse, Érès, 2019, p. 91- 93.
[69] J'ai aussi parlé des femmes russophones, dans la mesure où toutes les femmes que je rencontrais parler effectivement russe, mais cette catégorie à nouveau ne disait rien de l'histoire soviétique et elle gommait en outre les langues nationales de l'Ukraine et du Belarus.

qui m'ont permis d'élargir l'espace de mon étude, non plus seulement à des frontières nationales ou linguistiques, mais à un espace à la fois géographique, historique et politique : l'espace postsoviétique.

Cet espace, je tâchais alors de l'objectiver en établissant une carte (ci-dessous) sur la base des données que j'avais recueillies ; j'y faisais figurer les lieux de naissance des femmes qui s'étaient mariées à Lyon (1990-2015 ; points rouges, N=315) et de celles qui s'étaient mariées à Saint-Pétersbourg ; j'y ajoutais une distinction pour l'échantillon de Saint-Pétersbourg entre la période soviétique (1973-1991 ; points bleus, N=141) et postsoviétique (1992-2015 ; points jaunes, N=405).

Carte 1 : Lieux de naissances des femmes postsoviétiques mariées avec un homme français à Saint-Pétersbourg (1973-2014) et à Lyon (1990-2015)

Si les lieux de naissance les plus fréquents étaient bien la Russie occidentale, l'Ukraine et le Belarus, ce que permettait de voir cette carte de manière frappante, c'était qu'une partie importante des femmes étaient aussi nées dans les anciennes républiques socialistes et dans des régions beaucoup plus éloignées comme l'extrême orient russe. Les mariages qui avaient eu lieu à Saint-Pétersbourg et ceux qui s'étaient tenus à Lyon n'indiquaient toutefois pas la même chose. Les femmes mariées à Saint-Pétersbourg avaient plus de chance d'être nées russes et de vivre non loin de Saint-Pétersbourg puisqu'elles avaient choisi le consulat français de Saint-Pétersbourg plutôt que celui de Moscou ou d'Ekaterinbourg pour se marier. 58 % des femmes étaient en effet nées à Saint-Pétersbourg ou dans la région de Saint-Pétersbourg, mais pour les 40 % restant, aucun lieu de naissance n'était surreprésenté : 26 % étaient nées un peu partout sur le territoire russe et 14 % d'entre elles étaient nées dans une ancienne république socialiste. Ces résultats reflétaient, d'une part, une mobilité soviétique et postsoviétique importante ; d'autre part, que les mariages - quand bien même avaient-ils été comptabilisés comme des « mariages franco-russes » – impliquaient en réalité des femmes nées sur le territoire de l'URSS, et pas simplement au sein des frontières de l'actuelle Russie.

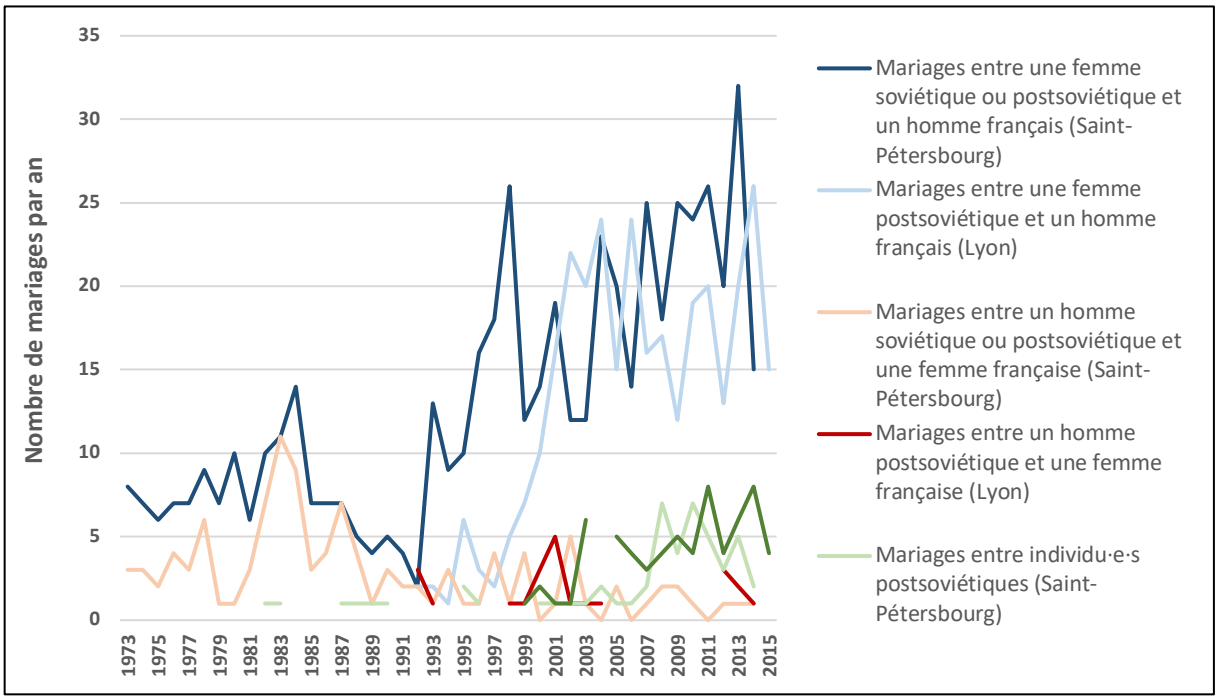
Concernant l'échantillon de Lyon, il faut souligner que l'échantillon a été construit différemment de celui de Saint-Pétersbourg puisque j'avais moi-même identifié les mariages qui m'intéressaient et, ayant déjà mené l'enquête au consulat, j'avais retenu tous les mariages impliquant une personne née sur l'espace soviétique intervenus à partir des années 1990. Il en ressortait une large proportion de femmes nées dans les actuelles frontières russes notamment dans la région centre (Moscou) (20 %), la région de l'Oural (Ekaterinbourg) (10 %) et la région nord-ouest (Saint-Pétersbourg) (8 %). Mais plus d'un tiers des femmes étaient également originaires des anciennes républiques socialistes (39 %), avec une prédominance de femmes ukrainiennes (20 %) et bélarusses (8 %). Ce premier constat est particulièrement important pour comprendre que les femmes de mon enquête ne sont pas réductibles à des « femmes de nationalité russe » : elles sont en réalité bien plus diverses puisqu'elles sont nées et ont grandi en différents lieux qui ont fait partie de l'Union soviétique. De fait, parler des « femmes postsoviétiques » ou des « mariages postsoviétiques » peut soulever des critiques puisque ces termes tendent, momentanément, à gommer certaines spécificités nationales et à englober certains pays ou femmes qui sont loin d'être unanimement concernées par le phénomène que j'étudie. C'est le cas par exemple des femmes originaires de pays ayant appartenu à l'Union soviétique après la seconde guerre mondiale et des pays d'Asie centrale. Pourtant, le terme « postsoviétique » a un potentiel analytique et conceptuel que nous explorerons tout au long de ce travail : il permet, en particulier, de décrire une expérience historique commune et de souligner l'impact de celle-ci dans les pratiques intimes, et en particulier celles qui émergent dans les migrations transnationales. C'est cet usage-là du terme que propose par exemple l'anthropologue Alexia Bloch dans sa passionnante enquête ethnographique conduite auprès de femmes postsoviétiques engagées dans une migration transnationale de travail à Istanbul[70] : elle révélait combien cet héritage historique commun constitue encore un socle de référence sur lequel s'appuient les femmes pour comprendre le monde et en particulier le genre, le travail, la morale ; elle démontrait aussi combien il façonne ainsi les imaginaires et le développement de pratiques intimes transnationales. Comme Bloch, mes recherches réunissent des femmes issues de l'espace postsoviétique qui migrent et nouent des relations intimes transnationales depuis que les frontières se sont ouvertes ; des femmes qui, comme j'y reviendrai à plusieurs reprises, se réfèrent à l'histoire pour décrire leur présent, rendent compte de ce qu'elles doivent au passé dont elles sont issues et en quoi celui-ci entre en jeu dans certaines de leur conduite (chapitre 6). Cette mobilisation de l'histoire est particulière et ne se retrouve pas de façon identique chez les hommes interrogés. Capables eux-aussi de changer d'échelle pour alimenter leur réflexion, ils rattachent cependant moins leur histoire à celle de l'espace géographique où ils sont nés.

Sans rentrer ici dans des considérations historiques poussées (chapitre 3), il est intéressant de remarquer que les recherches statistiques que j'effectuais sur la base des données du consulat de Saint-

[70] A. Bloch, *Sex, Love, and Migration*, *op. cit.*

Pétersbourg – et en même temps que les termes de ma recherche s'affinaient – venaient précisément mettre en exergue le tournant qui s'était opéré au moment de la chute de l'Union soviétique, et que l'on peut résumer en première analyse ainsi : les intimités transnationales étaient devenues genrées, comme en témoigne le graphique suivant.

Graphique 2 : Nombre de mariages célébrés à Saint-Pétersbourg et à Lyon impliquant un·e ressortissant·e soviétique ou postsoviétique selon le sexe



Source : *Bases de données constituées à partir des actes de mariage de l'état civil du consulat de Leningrad puis Saint-Pétersbourg (1973-2014).*

En effet, les mariages entre ressortissant·e·s français·e·s et individu·e·s soviétiques célébrés entre 1973 et 1991 impliquaient presque autant d'hommes que de femmes soviétiques. À partir de 1992, c'est à dire immédiatement après la dissolution de l'URSS, le nombre de mariages impliquant une femme postsoviétique et un homme français s'envolait tandis que les femmes françaises se mariaient de moins en moins avec des hommes postsoviétiques. La même tendance s'observait sur les mariages célébrés à Lyon : les femmes postsoviétiques se mariaient de plus en plus avec des hommes français, tandis que les mariages entre un homme postsoviétique et une femme française étaient quasiment absents. Les mariages franco-postsoviétiques sont donc en augmentation constante depuis les années 1990 et à partir de 1992, les mariages célébrés à Saint-Pétersbourg ou à Lyon impliquent, dans 92 % des cas, des femmes postsoviétiques et des hommes français. Ces résultats permettaient donc de justifier de parler des mariages franco-postsoviétiques – c'est-à-dire des mariages entre des personnes nées en France et des personnes nées sur l'espace postsoviétique – cette terminologie était la plus pertinente pour tenter de penser ensemble les dynamiques similaires observables chez mes enquêtées qui

partageaient, malgré les frontières nationales qui les séparaient au moment de mon enquête, un passé, une histoire et des références communes. Pour appuyer cela, je relaterai dans le chapitre 3, l'enquête historique à laquelle je me suis, en sociologue, essayée, en repartant sur les traces du passé partagé par les femmes de mon enquête jusqu'aux années 1990, qui signent à la fois la chute de l'Union de soviétique, l'augmentation soudaine et importante des mariages franco-postsoviétique, et la création de frontières nationales qui s'accompagnent de nouveaux mythes. Dans le même mouvement, je reviendrai sur l'histoire française que me suis attachée à suivre dans la mesure où elle constitue aussi une expérience partagée par les hommes enquêtés, quoiqu'ils la thématisent moins que les femmes. Cette tentative d'historicisation, probablement trop ambitieuse mais néanmoins heuristique, visera à restituer dans sa dynamique temporelle la succession de régimes de genre par lesquels sont passées l'Union soviétique puis la Russie postsoviétique et la France.

2.2.2. Observer les échanges intimes d'en haut : le sexe des capitaux et le prix du mariage transnational

Les bases de données qui viennent d'être évoquées m'avaient donc permis de mettre en lumière les femmes qui prenaient part à la globalisation du marché matrimonial ; elles m'avaient également donné la possibilité de clarifier les positions sociales des hommes et des femmes de ces mariages. Mais mon enquête au consulat, durant laquelle j'avais pu explorer les dossiers archivés des auditions conduites avec les couples désirant se marier, avait aussi ouvert la possibilité de produire des analyses encore plus détaillées sur les échanges qui se produisent au sein de ces mariages en mobilisant des variables telles que le moyen de rencontre, l'âge des partenaires, les lieux de vie projetés, la maternité ou la paternité des protagonistes. À partir de 67 dossiers d'audition, j'ai pu observer beaucoup plus finement les échanges qui se produisent au sein de ces couples au moment du mariage et mettre au travail l'une des questions initiales posées par mon enquête : l'entremise matrimoniale globalisée est-elle le moyen de rencontre privilégié des couples franco-postsoviétique ? Ce moyen de rencontre a-t-il un impact sur le parcours des femmes et sur la teneur des échanges intimes transnationaux ? Ces comptes rendus d'audition, qui suivaient le script des entretiens passés avec les couples avant leur mariage, constituaient en effet un corpus de données particulièrement riche sur le parcours des couples avant le mariage. Comment s'étaient-ils rencontrés ? À quel endroit ? En quelle année ? Quelles langues parlaient-ils ensemble ? Où projetaient-ils de vivre ? Il m'était alors possible d'évaluer l'importance de l'entremise matrimoniale globalisée mais également d'étudier les différences entre les couples ayant eu recours à ces circuits et les autres, qui se seraient découverts, pour le dire vite, « par hasard ». À partir de ces données à mi-chemin entre le quantitatif et le qualitatif, j'ai pu faire apparaître des

« probabilités[71] » à l'appui de différentes variables. Ainsi, après avoir mené une enquête auprès de personnes, hommes et femmes, engagées dans l'entremise matrimoniale globalisée et avoir déjà rencontré des couples formés par ce biais ou en d'autres circonstances, cet échantillon me donnait un aperçu de couples « probables » et des échanges intimes et conjugaux qui pouvaient se produire depuis le moment de la rencontre à l'audition en vue d'un mariage transnational.

Ce sont des échanges particuliers qui s'observaient toutefois à cette échelle : des caractéristiques et des variables se sont révélés sous la forme de capitaux qui circulent dans la conjugalité transnationale et ces capitaux, comme Singly l'avait déjà souligné en 1987 en réalisant une critique du concept de l'homogamie, ont un sexe[72]. Autrement dit, « un homme et une femme ne se vendent pas sur le marché matrimonial [globalisé] de la même façon[73] » quand bien même leur position sociale paraitrait à première vue équivalente et cet écart se creuse encore davantage dès lors que le mariage entraîne une migration internationale. Mais si ces données n'offraient qu'un cliché au moment T du mariage, le recensement permettait quant à lui, et quoiqu'en nous ramenant cependant aux seuls couples franco-russes, d'évaluer sur la durée le « prix » du mariage transnational pour les femmes russes.

Ces matériaux quantitatifs se sont montrés particulièrement précieux pour saisir certaines asymétries genrées structurantes dans les mariages transnationaux telles que l'écart d'âge généralement en faveur de l'homme ou les effets de la migration sur la situation professionnelle des femmes ; mais ils ont aussi permis d'éclairer certains aspects inattendus comme l'existence de couples qui s'étaient installés en Russie et dans lesquels les femmes semblaient mieux négocier l'échange conjugal – en conservant par exemple leurs emplois sur des postes qualifiés – et d'autres aspects plus attendus, tels que les compromis effectués par les femmes migrantes par le mariage. Mais le niveau de détails obtenu avec ces matériaux permettait cependant de faire ressortir certains résultats originaux tels que les compromis réalisés sur le lieu de vie en France (chapitre 5). Toutefois cette méthode d'enquête, même si elle révélait en effet des processus et éclairait certains mécanismes de la globalisation du marché matrimonial, tendait cependant à aplanir, à lisser, à homogénéiser, malgré les variables discriminantes, la diversité des situations concrètes, vécues par les personnes de ces couples. Elle ne m'apprenait rien des sentiments, des affects, des rêves, des projets, des croyances qui étaient les leurs, ne permettait pas de « plonger avec "intensité" dans l'épaisseur des couches successives du social[74] ». C'est donc ce que j'ai cherché à faire en déployant une dernière méthode d'enquête : l'approche biographique.

[71] F. Weber, « L'ethnographie armée par les statistiques », art cit.
[72] F. de Singly, « Théorie critique de l'homogamie », art cit.
[73] *Ibid.*, p. 197.
[74] Daniel Bertaux, *Le récit de vie*, 3ème édition., Paris, Armand Colin, 2010, p. 8.

3. De l'approche biographique aux comptes rendus sur le genre

> « Au lieu d'aller chercher des "faits", des "pratiques", des "représentations", des "grammaires" ou des "stratégies", cherchons des histoires ! » [75]

Au cours de ma thèse, j'ai donc navigué entre les focales d'observation détaillées plus haut générées par l'usage de différentes méthodes : celle que m'offrait l'ethnographie en me trouvant au plus près des personnes sur différents sites, dans des agences matrimoniales internationales, au cours de diverses colocations temporaires, au sein d'un consulat, et parfois, quoique plus sporadiquement, en étant accueillie par certains couples pour un déjeuner ou un dîner ; celle que proposaient les statistiques en explorant des bases de données déjà existantes ou en travaillant celles que j'avais moi-même constituées en dépouillant des archives de l'état civil (chapitre 5) ; ou encore celle que présente une investigation historique tâtonnante (chapitre 3). La dernière méthode mise en œuvre est donc celle de l'approche biographique[76] qui m'a confrontée à la « complexité des parcours de vie[77] » et au travail qu'implique leur analyse, – un travail du même ordre que celui nécessaire à une multiplication des méthodes – puisqu'il s'agit de parvenir à « articuler les échelles[78] », à intégrer les « dimensions temporelles[79] » et à décloisonner les différentes sphères de la vie sociale. Au cours de ce chapitre, plusieurs personnes de mon enquête sont apparues, nommées par leur prénom, et elles se trouvent également dans le livret des enquêté·e·s qui s'ajoute au manuscrit – celui-ci permet d'accéder aux détails de leur parcours ainsi qu'aux contextes de rencontres et situations d'entretien. Je vais continuer ici le récit de mon enquête à partir du volet des entretiens que j'ai conduits, de leur déroulement et de la manière dont j'ai rencontré les couples ou les membres de couples, en particulier ceux qui résidaient en France qui n'ont pas encore été évoqués. Je terminerai enfin sur quelques réflexions à propos de l'approche biographique et de ce qu'elle permet.

---

[75] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 555.

[76] Marc Bessin établit une distinction analytique entre les approches biographiques et les parcours de vie : il relie la première aux traditions de l'École de Chicago et à l'ethnologie et la seconde à la sociologie des parcours bien que chacune de ces méthodes « visent à interroger la dynamique contradictoire entre l'action des déterminismes sociaux, familiaux, psychiques et le travail des individus sur leur propre histoire ». Je retiens pour ma part l'approche biographique dans mon enquête dont l'ancrage est en premier lieu une ethnographie mais, « armée » de statistiques, elle s'inspire aussi de la sociologie des parcours. Marc Bessin, « Parcours de vie et temporalités biographiques : quelques éléments de problématique », *Informations sociales*, 2009, n° 156, nº 6, p. 14.

[77] C. Bidart, « Intégrer la complexité des parcours de vie », art cit.

[78] *Ibid.*, p. 86.

[79] Sandrine Nicourd, « Les dimensions temporelles » dans Emeline Dion et al. (dir.), *Parler de soi : Méthodes biographiques en sciences sociales*, Paris, EHESS, 2020, p. 97- 106.

3.1. À la rencontre des couples franco-postsoviétiques

Dès les prémisses de mon investigation, j'ai cherché, en premier lieu, à comprendre les circuits qui favorisaient les rencontres franco-russes, au regard des mariages nombreux et réguliers entre hommes français et femmes russes depuis plusieurs années (cf. graphique n°4 p. 261). J'étais particulièrement intéressée par la question du rôle de l'entremise matrimoniale globalisée dans l'augmentation des ces conjugalités. En somme, depuis le départ, j'ai cherché à comprendre les mécanismes de la globalisation genrée du marché matrimonial, et c'est pourquoi je ne me suis jamais concentrée sur un terrain résolument local tel qu'aurait pu l'être, par exemple, la communauté russophone lyonnaise. Au contraire, j'ai tenté d'approcher des couples qui n'étaient pas forcément reliés entre eux et concrètement, les couples que j'ai rencontrés en France n'étaient pas nécessairement en lien avec d'autres couples binationaux. En revanche, en Russie ou au Belarus, la méthode « boule de neige » présentait une efficacité certaine dans la mesure où les hommes français maintenaient des liens étroits avec d'autres expatriés souvent dans une situation conjugale similaire. Les femmes russes, ukrainiennes ou bélarusses, si elles fréquentaient des compatriotes, n'étaient pas forcément si proches mais surtout, mon enquête en France présentait une certaine particularité : les personnes qui connaissaient un couple franco-russe, franco-ukrainien, franco-bélarusse autour d'elles étaient légion. Du moins, à chaque fois que je présentais mon travail doctoral autour de moi, quel que soit le contexte (aussi bien chez des ami·e·s, avec des ami·e·s d'ami·e·s, ou disons des cercles relativement fermés, mais également en faisant du stop, dans le métro, dans des salons de coiffure ou lors d'une randonnée, autant de situations où la distribution sociale était nettement plus aléatoire), j'avais une chance sur deux que quelqu'un se souvienne d'un « cas » ou connaisse de près ou de loin un couple qui aurait pu participer à mon enquête. Parfois, c'est même mon terrain qui semblait me poursuivre jusque dans mes activités de loisir : par exemple, un soir où je dînais au restaurant avec mon parrain à qui je racontais que je prenais des cours de russe une fois par semaine, le couple qui se trouvait à la table voisine nous avait interpellés pour nous expliquer qu'eux aussi souhaitaient prendre des cours des russes car leur fils était en couple avec une femme russe et qu'ils devaient se rendre à leur mariage quelques mois plus tard, en Sibérie. Une autre fois, alors que je voulais m'inscrire dans des cours (très prisés) de cirque aérien et que je m'étais levée tôt pour augmenter mes chances d'obtenir une place, j'attendais patiemment l'ouverture de l'école avec d'autres personnes et rencontrais, parmi elles, Katia et Ludovic, un couple franco-ukrainien qui a ensuite fait partie de mon enquête. Ces deux exemples un peu extraordinaires – je n'ai pas rencontré des parents d'hommes en couples franco-russes à chaque fois que j'allais au restaurant ou en me rendant à n'importe quelle activité sportive – sont néanmoins à l'image d'une enquête dont les ramifications ne cessaient de s'étendre au gré des rencontres et de mes déplacements en France ou à l'étranger.

J'ai ainsi privilégié une méthode particulière de recrutement des couples par « bouche à oreille » dans le pays où je me trouvais à tel ou tel moment (France, Russie, Belarus), mais aussi par d'autres

méthodes de recrutement notamment dans la région lyonnaise via un groupe privé sur Facebook exclusivement réservé aux femmes russophones de la région Rhône-Alpes[80], ou encore sur certains forums. Au total, j'ai conduit 41 entretiens biographiques. 17 ont été réalisés avec un seul membre du couple (la femme dans 10 cas sur 17) et 7 avec les deux membres du couple ; quelques entretiens ont également été réalisés avec les deux membres du couple mais plus occasionnellement. Précisons encore que pour les 17 conjoint·e·s non interviewé·e·s, j'ai néanmoins recueilli les informations les concernant permettant d'obtenir le profil sociodémographique de 58 individus. Refermons cette parenthèse chiffrée car ces entretiens, qui se constituent comme des matériaux ethnographiques, n'ont pas vocation à être « quantativisés[81] » puisqu'ils visent, au contraire, à donner accès à la « chair des rapports sociaux[82] » (chapitre 6 et 7) de par la variété et l'originalité qui les caractérisent – laissant donc aux matériaux proprement quantitatifs le soin de souligner les « asymétries structurelles[83] » (chapitre 5). Ces mises en récit biographiques, souvent à cheval entre deux pays lorsque le ou la conjoint·e a migré, constituent également des matériaux qui révèlent des actrices et des acteurs « capables de changer de grandeur d'échelle, de se référer à des territoires et à des durées divers, de voir les choses en grand ou en petit, d'en haut et d'en bas, de mettre en œuvre, sur un mode tacite ou réfléchi, des métrologies et de manier les instruments de mesure qui vont avec[84] ». Autrement dit, ce que j'ai cherché à faire en variant les échelles d'observation était peut-être au bout du compte une façon de rendre justice au travail cognitif réalisé, en première instance, par mes actrices et mes acteurs, qui s'attachent à mettre *en contexte* leurs observations et leurs réflexions, en particulier sur le genre (chapitre 8). Ces partages d'expériences et ces mises en récits sont toutefois indissociables de la mise en œuvre d'une ethnographie mobile « laquelle s'[est] constitu[ée] de façon opportuniste par les cheminements ou les trajectoires qu'elle dessin[ait][85] ». Si j'ai pu me laisser, en quelque sorte, porter par les différentes pistes et opportunités qui se sont ouvertes au fil de mes investigations sur la globalisation du marché du matrimonial, c'est bien parce que je ne connaissais pas « à l'avance[86] » ce que j'allais découvrir et que j'ai raisonné, petit à petit, « à partir de singularités[87] ».

---

[80] Page facebook – « Лион по-женски или Lyon au Feminin » – 2900 membres (URL : https://www.facebook.com/groups/1409755219288753, consulté le 22/01/2021).
[81] Stéphane Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 1996, vol. 9, n° 35, p. 231.
[82] J. Rennes (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, *op. cit.*, p. 25.
[83] *Ibid.*
[84] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 580.
[85] G.E. Marcus, « Ethnographie du/dans le système monde. Émergence d'une ethnographie multisituée », art cit, p. 376.
[86] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 575.
[87] Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, *Penser par cas. Raisonner à partir de singularités*, Paris, EHESS, 2005, 292 p.

3.1.1. Récolter, en premier lieu, des « récits de vie » individuels

L'auteur de ces mots qui se sont constitués en méthode, Daniel Bertaux, a été mon guide de départ pour réaliser le pan de mon enquête le plus important : la récolte de « récits de vie[88] » (trois chapitres s'appuient en effet sur ces matériaux, le 6, 7 et 8). Comment en effet enquêter sur des mariages ? Où obtenir des données qualitatives si ce n'est en s'immisçant dans la vie des couples, en cherchant à vivre avec eux pour pouvoir les observer ? Même si j'avais conduit des entretiens pendant mes années de master, je restais en effet très attachée aux méthodes ethnographiques et j'aurais aimé pouvoir continuer mes enquêtes par observation. Mais l'objet d'études que j'avais progressivement constitué ne s'y prêtait décidemment pas très bien, d'autant plus que ce qui m'intéressait depuis le départ n'était pas tant le fonctionnement actuel des couples que leur apparition et les modalités de celle-ci. Comment hommes français et femmes russes se rencontraient-ils ? Y avait-il des scénarios de rencontre récurrents ? Comment comprendre cette attraction internationale genrée ? Mes premières recherches m'avaient rendu sensible à ce qui précède une rencontre : les femmes et les hommes inscrit·e·s sur un site de rencontre ou dans une agence matrimoniale internationale nourrissaient des rêves, des projets, ils et elles avaient des attentes vis-à-vis d'une relation matrimoniale et en particulier d'une relation matrimoniale transnationale. Qu'en était-il des couples transnationaux en général ? Les membres de ces couples avaient-ils eux et elles aussi des attentes spécifiques concernant la conjugalité ou concernant un·e partenaire étranger·e ? Un article programmatique de Beate Collet et Emmanuelle Santelli – déjà mentionné dans le chapitre précédent pour son apport théorique et épistémologique – a participé à affiner ma démarche : elles se positionnaient contre le « paradigme culturel » prédominant dans les études sur la mixité conjugale qui faisaient passer en premier, dans leurs analyses, les potentielles différences culturelles qui pouvaient exister entre les conjoints. À l'encontre de cette posture, les auteures invitaient à prendre en compte dans l'études des « conjugalités "mixtes" » les modes de formation du couple et les dynamiques conjugales. J'ai donc suivi cette voie en cherchant à reconstituer les parcours de femmes et d'hommes engagé·e·s dans un mariage franco-postsoviétique et ce qui précédait la mise en couple m'a particulièrement importé car je désirais savoir s'il existait ou non des expériences, une socialisation spécifique, des épreuves particulières qui favorisaient un projet matrimonial tourné vers l'étranger. Dans la continuité des travaux de ces auteures, je souhaitais interroger à nouveau frais « le caractère progressif du choix conjugal[89] » et l'affirmation selon laquelle « ce sont les événements intervenus en amont de la rencontre qui expliquent que le choix s'arrête sur une personne déterminée[90] ». Mais ces entretiens biographiques n'ont pas seulement révélé les contours du choix conjugal transnational : ils m'ont aussi

[88] D. Bertaux, *Le récit de vie*, *op. cit.*
[89] Emmanuelle Santelli et Beate Collet, « Couples endogames, couples mixtes : options conjugales et parcours de vie de descendants d'immigrés en France », *Migrations Société*, 2013, vol. 145, nº 1, p. 107.
[90] *Ibid.*

aidé à documenter des parcours et expériences migratoires parfois corrélées au mariage, parfois déjà engagées avant la rencontre conjugale.

Les entretiens que je menais avec les membres des couples individuellement visaient donc à déterminer les éléments qui, dans leur parcours, les amenaient à se rencontrer. Autrement dit, comment, à un moment donné, les deux parcours se rejoignaient-ils ? Y avait-il des récurrences, des similitudes dans les histoires de ces femmes et celles des hommes – né·e·s parfois à des milliers de kilomètre les un·e·s des autres et avec de nombreuses années de différence –, qui permettaient de comprendre leur choix conjugal ? Sur cette base, je m'intéressais ensuite aux conséquences du choix conjugal transnational sur leurs vies, en l'occurrence, pour les femmes ce choix entrainait souvent une migration quel que soit le mode de rencontre. Ce qui m'a permis de questionner l'impact de l'entremise matrimoniale globalisée dans les configurations conjugales qui s'ensuivaient. Présentaient-elles des différences par rapport à celles des couples qui s'étaient rencontrés de façon plus banale ? Ayant inclus des couples vivant dans le pays d'origine des femmes, j'ai également pu interroger, en miroir, l'impact de la migration sur le parcours des hommes. Celui-ci avait-il des conséquences similaires à celles que connaissaient les femmes migrantes en France ? La migration des hommes étaient-elles conditionnées par un choix matrimonial ou par d'autres facteurs ? Enfin, le dernier axe transversal de l'étude était de comprendre en quoi ce choix conjugal transnational éclairait des dynamiques de genre à l'échelle locale et internationale. À nouveau, les récits de vie personnels se révèlent bien, comme le disaient déjà Thomas et Znaniecki au début du 20ème siècle, « le type parfait de matériau sociologique[91] » en ce qu'il permet de saisir les faits sociaux dans leur temporalité et rend possible « de tisser les fils de l'histoire avant et après la migration, de penser comment s'opèrent des confrontations et des ajustements sociaux et culturels[92] ». La « biographie n'est pas un "matériau" ordinaire pour les sciences sociales[93] » mais pour peu que la sociologue assure « le respect des règles du jeu[94] », il est un matériau extraordinaire pour comprendre la conduite d'un individu et « comment il percevait la situation, les obstacles qu'il croyait devoir affronter, les alternatives qu'il voyait s'ouvrir devant lui[95] ». Les récits de vie rendent ainsi possible de comprendre l'action du point de vue de l'individu et de comprendre, à partir de ce point de vue, comment l'organisation sociale, et en particulier le genre, « émerge dans l'expérience personnelle des divers membres du groupe en même temps qu'on suit à la trace l'influence qu'elle peut avoir sur leur vie[96] ».

---

[91] William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique : Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan, 1998 [1919], p. 46.
[92] Beate Collet et Blandine Veith, « Les faits migratoires au prisme de l'approche biographique », *Migrations Société*, 2013, vol. 145, nº 1, p. 39.
[93] Howard S. Becker, « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, nº 1, p. 105.
[94] *Ibid.*, p. 106.
[95] *Ibid.*
[96] W.I. Thomas et F. Znaniecki, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique*, *op. cit.*, p. 47.

Toutes les personnes qui ont répondu favorablement à un entretien avaient envie de me raconter leur parcours, parfois durant plusieurs heures, mais un point est remarquable : j'ai eu beaucoup plus accès à la parole des femmes lorsque j'étais en France et moins à celle de leur époux ; tandis que lorsque j'étais en Russie ou au Belarus, c'était avec les époux que j'avais plus de facilité à m'entretenir, parfois en présence de leurs compagnes. Si différentes raisons pourraient l'expliquer, celle qui me parait aujourd'hui la plus pertinente est la situation de mobilité dans laquelle se trouvaient celles et ceux qui étaient plus « enclin·e·s à parler d'elles/eux-mêmes[97] ». Tout d'abord pour un motif pratique : la migration pouvait entraîner la perte d'une activité professionnelle – souvent pour les femmes et parfois pour les hommes –, ils et elles bénéficiaient ainsi de plus de temps disponible pour réaliser un entretien, souvent long. Ensuite, et cet aspect est plus central, la migration génère une réflexion spécifique sur les contextes sociaux, une réflexion qui s'articule à une capacité de comparaison importante : celle-ci nourrit en effet des discours sur l'ordre social et alimente en particulier des « réflexivités sur le genre[98] » (chapitre 8). Cette dimension qui est apparue fondamentale dans mon enquête m'amène à penser que les personnes les plus intéressées par mes recherches étaient aussi celles qui avaient le plus de choses à dire sur cet aspect et celles-là même donc, qui se trouvaient en situation de migration.

Les récoltes de récits de vie ont donc en premier lieu été pensées individuellement avec, lorsque cela était possible, le récit des deux membres du couple mais cela ne m'apparaissait pas être une condition obligatoire. De même, je n'ai pas privilégié les entretiens en couple. Toutefois, ces deux configurations se sont produites, le recueil des récits des deux membres du couple, certains entretiens en couple et d'autres, avec l'épouse au côté de l'époux sans qu'elle participe réellement à l'entretien. Toutes ces situations d'entretien étaient particulièrement riches en particulier pour l'analyse de la conjugalité et de la « conversation conjugale[99] » et elles mériteraient d'être explorées plus en profondeur tant sur le plan méthodologique que sur leur potentialité heuristique ; car, bien que j'aie pris en compte après-coup ces données et matériaux dans l'analyse, l'angle de ma recherche étaient cependant plus restreint : je cherchais à identifier les « morphologies des scènes de rencontres[100] » à l'international et les parcours intimes, conjugaux et, souvent migratoires, individuels pour comprendre les mécanismes de la globalisation du marché matrimonial. Toujours est-il que l'approche biographique m'a permis d'explorer à la fois l'expérience migratoire et le choix conjugal transnational dans toute leur complexité.

---

[97] Julie Landour, « Multiplier les méthodes » dans Emeline Dion et al. (dir.), *Parler de soi : Méthodes biographiques en sciences sociales*, Paris, EHESS, 2020, p. 121.
[98] Béatrice de Gasquet, « Que fait le féminisme au regard de l'ethnographe ? La réflexivité sur le genre comme connaissance située », *SociologieS*, 2015.
[99] Peter Berger et Thomas Luckmann, « "Le mariage et la construction de la réalité" » dans *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2018 [1966], p. 293- 319.
[100] Michel Bozon et François Héran, « La découverte du conjoint. I. Évolution et morphologie des scènes de rencontre », *Population*, 1987, vol. 42, nº 6, p. 943- 985.

3.1.2. Embrasser les différentes échelles d'analyse à travers l'approche biographique

Réaliser des entretiens biographiques permet de saisir à la fois l'action dans la durée[101] et la multidimensionnalité du social[102]. Par cette entrée méthodologique, il est possible de réunir des dimensions du social qui tendent à être opposées : les structures et l'action. L'usage d'entretiens biographiques est largement plébiscité dans les recherches sur les migrations internationales[103] ou les faits migratoires[104] : en effet les migrant·e·s, malgré les contraintes particulièrement fortes qui façonnent souvent leurs parcours, mettent en œuvre des pratiques, des stratégies, des tactiques, et mobilisent des ressources qui invitent « à repenser l'opposition classique entre structures et actions[105] » ; autrement dit, étudier les migrations internationales revient à confronter la sociologie non seulement à des « réalités mouvantes[106] » mais également à des acteurs et des actrices de « mieux en mieux informé·e·s[107] » qui, en circulant, développent des pratiques et des manières d'agir créatives et irréductibles à des déterminismes. Dans leurs déplacements sur la scène globale et pour peu qu'on cherche à les suivre véritablement, ils et elles se confrontent (autant qu'ils et elles nous confrontent) à des échelles qui s'entrecroisent, du global, du local, du transnational, du micro, du méso et du macroscopique. Et en effet, en retraçant les parcours d'hommes français et de femmes russes, ukrainiennes et bélarusses qui se sont marié·e·s à un moment donné, j'ai eu accès non seulement à l'histoire politique et économique des pays qu'ils et elles ont connu – soit dans leur enfance, soit dans leur migration – mais aussi à des récits concernant les institutions qu'ils et elles avaient traversées – familiales, étatiques, scolaires et professionnelles – le tout me permettant d'accéder à des processus sociaux et des actions situées dans la longue durée et à cheval sur au moins deux pays.

Mon premier usage des entretiens biographiques a donc été d'abord d'en faire un outil heuristique pour saisir l'ensemble des « règles[108] » à partir desquelles mes actrices et mes acteurs pensaient et agissaient : aussi bien celles constituées à partir des « effets de disposition », autrement dit de leurs expériences individuelles, que celles provenant des « effets de cadrage », produites par des structures sociales, institutions ou objets collectifs préexistant aux individus, qui relèvent de l'ordre de la contrainte autant que de l'habilitation. Toutes ces règles, endogènes ou exogènes, sont « des

---

[101] D. Bertaux, *Le récit de vie*, *op. cit.*
[102] E. Santelli, « L'analyse des parcours. Saisir la multidimensionalité du social pour penser l'action sociale », art cit.
[103] Catherine Delcroix, Elsa Lagier et Albena Tcholakova, « Comment la sociologie des migrations internationales permet-elle de repenser l'équilibre entre structures et actions ? », *Migrations Société*, 2016, vol. 164, n° 2, p. 25- 34.
[104] B. Collet et B. Veith, « Les faits migratoires au prisme de l'approche biographique », art cit.
[105] C. Delcroix, E. Lagier et A. Tcholakova, « Comment la sociologie des migrations internationales permet-elle de repenser l'équilibre entre structures et actions ? », art cit, p. 31.
[106] *Ibid.*, p. 26.
[107] *Ibid.*, p. 27.
[108] Jean-Hugues Déchaux, « Agir en situation : effets de disposition et effets de cadrage », *Revue française de sociologie*, 2010, vol. 51, n° 4, p. 720- 746.

ressources pour agir et entrent dans le système de raison de l'acteur[109] » ou, pour le dire autrement, elles « offrent un "équipement cognitif pour l'action"[110] » mais la « règle [qui] intervient dans l'activité cognitive de l'acteur[111] », note Jean-Hugues Déchaux, « est le résultat d'un processus diachronique[112] » : « elle dépend, à travers les effets de disposition, de l'histoire personnelle de l'individu, de ses expériences avec les autres (pour les règles endogènes) et, à travers les effets de cadrage, de l'histoire de la société et des divers groupes auxquels l'individu appartient (pour les règles exogènes)[113] ». Aussi, l'approche biographique et, en particulier, l'analyse des parcours[114], apparaissait-elle parfaitement appropriée pour analyser l'action « en situation » et plus spécifiquement « en contexte[115] ». Influencée au départ par Bertaux, ma démarche a d'abord été, pourrait-on dire, objectiviste en cherchant d'abord à décrire des parcours, en cherchant les similitudes qui les réuniraient, en conduisant des entretiens narratifs « vers la description de situations et de pratiques "en situation" » dans le but de « générer des connaissances sociologiques *objectives* sur la base de témoignages par nature *subjectifs*[116] ». Et la temporalité, qu'elle soit historique ou biographique, introduit en effet de l'objectivation.

L'un des points de ralliement des analyses sociologiques des biographies consiste en « l'introduction de la temporalité dans l'analyse des phénomènes sociaux[117] ». La temporalité biographique des individus implique de revisiter des institutions et les contextes sociaux par lesquels sont passé·e·s les enquêté·e·s : la socialisation familiale, l'environnement de vie dans l'enfance, l'institution scolaire, les relations avec les pairs jusqu'au mariage transnational et/ou la migration. De là se dessine une toile de fond commune aux récits de vie, de là émerge certaines similitudes, certaines récurrences et surtout quelques résultats implacables comme par exemple celui d'un ordre de genre toujours plus favorable aux hommes qu'aux femmes permettant d'interroger concrètement les « ressources », les « contraintes » et les « marges de manœuvre » des personnes ici engagées dans une union transnationale au regard de contextes qui varient inévitablement dans l'expérience migratoire (chapitre 6 et 7). Mais ces temporalités biographiques s'inscrivent aussi dans un temps historique, qui compte parmi l'arrière-plan partagé des enquêté·e·s, et, en reliant les mariages franco-postsoviétiques au « mouvement historique général de transformation des sociétés[118] », confirment que « l'existence des individus et l'histoire de leur société ne se comprennent qu'ensemble[119] » – d'où la nécessité, évoquée plus haut, d'écrire un chapitre qui tente de saisir cette histoire que je retrouvais toujours dans mes entretiens. La chute de l'Union soviétique constitue par exemple un événement aux conséquences

[109] *Ibid.*, p. 745.
[110] *Ibid.*, p. 743.
[111] *Ibid.*, p. 744.
[112] *Ibid.*
[113] *Ibid.*
[114] E. Santelli, « L'analyse des parcours. Saisir la multidimensionalité du social pour penser l'action sociale », art cit.
[115] *Ibid.*, p. 168.
[116] D. Bertaux, *Le récit de vie*, *op. cit.*, p. 14.
[117] Claude Dubar et Sandrine Nicourd, *Les biographies en sociologie*, Paris, La Découverte, 2017, 128 p.
[118] D. Bertaux, *Le récit de vie*, *op. cit.*, p. 16.
[119] C. Dubar et S. Nicourd, *Les biographies en sociologie*, *op. cit.*

majeures dans tous les récits des femmes que j'ai rencontrées tout comme il a été une condition pour le développement des mariages dans lesquels elles étaient engagées. Mais d'autres changements historiques, moins spectaculaires, sont devenus perceptibles au fil des entretiens notamment grâce à la diversité des âges représentés chez les enquêté·e·s : selon leur date de naissance, ils et elles n'avaient pas vécu les mêmes moments historiques, n'étaient pas passé·e·s par les mêmes instances de socialisation, et ces différences étaient particulièrement frappantes chez les hommes français qui, on le verra, n'ont pas développé les mêmes pratiques et les mêmes discours en particulier au regard du genre.

Ainsi, au-delà des tendances convergentes que les récits de vie ont permis de faire émerger, ces matériaux mettent surtout en demeure d'intégrer la complexité des parcours de vie[120] lesquels se sont considérablement déstandardisés : ni unilinéaire, ni irréversible, le temps biographique peut être jalonner par des ruptures, des bifurcations[121] et *in fine* des « parcours improbables[122] » qui questionnent les « moments de recomposition, redéfinition, tant de soi que des rapports sociaux dans lesquels ils s'insèrent[123] ». Travaillant sur ce que Bertaux définit comme des *catégories de situation* (des personnes engagées dans un mariage transnational franco-postsoviétique), j'ai suivi ses indications en multipliant « les études de cas individuels en faisant varier le plus possible les caractéristiques des cas observés[124] » et, ce faisant, j'ai effectivement découvert des « parcours improbables », du moins au regard des hypothèses formulés sur mon objet dans la littérature ou dans les représentations collectives mais aussi en miroir des résultats produits par l'enquête quantitative (chapitre 5). Confirmant en cela l'efficacité des récits de vie dans leur capacité à décrire « en profondeur[125] » et à faire « exploser les représentations de sens commun[126] » : ils permettent bien de proposer des « contre-généralisation[s][127] ». Mais « comment généralise-t-on[128] » à partir des récits de vie ? L'une des dernières pistes méthodologiques suivies a été de prendre au sérieux les propos des femmes et des hommes rencontré·e·s au fil de mon enquête et d'analyser « comment [m]es enquêtés généralis[ai]ent eux [et elles]-mêmes, dans telle ou telle situation, en recourant à des catégories de sens commun[129] ». Cette entrée a constitué la possibilité de prendre réellement en considération dans l'étude les compétences analytiques, réflexives et comparatives ; en somme, de mettre au travail les ressources cognitives déployées par les actrices et les acteurs de cette thèse, en particulier lorsqu'ils et elles vivent une expérience migratoire liée à la conjugalité transnationale.

---

[120] C. Bidart, « Intégrer la complexité des parcours de vie », art cit, p. 85.
[121] Michel Grossetti, Marc Bessin et Claire Bidart, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2009, 402 p.
[122] M. Bessin, « Parcours de vie et temporalités biographiques », art cit, p. 17.
[123] *Ibid.*
[124] D. Bertaux, *Le récit de vie*, *op. cit.*, p. 33.
[125] *Ibid.*, p. 23.
[126] *Ibid.*
[127] *Ibid.*
[128] Daniel Cefaï, « Comment généralise-t-on ? Chronique d'une ethnographie de l'urgence sociale » dans Michel de Fornel et Emmanuel Desveaux (dir.), *Faire des sciences sociales. Généraliser*, Paris, EHESS, 2012, p. 31- 58.
[129] *Ibid.*, p. 32.

3.2. « Suivre les actrices et les acteurs » dans leurs raisonnements : la mise en mot du genre

Si le potentiel heuristique des approches biographiques, en particulier pour aborder le fait migratoire, est désormais admis, ce que fait faire « l'exercice biographique[130] » aux enquêté·e·s a été moins investi bien qu'il soit, depuis le départ, une préoccupation importante comme en témoignent les travaux de Michel Pollak et Nathalie Heinich. Les deux auteur·e·s ont ainsi mis en avant que les témoignages pouvaient constituer de « véritables instruments de reconstruction de l'identité, et pas seulement des récits factuels[131] ». Ce constat a été effectué en 1986 dans un numéro des *Actes de la recherches en Sciences Sociales*, dirigé par Pierre Bourdieu et dont le titre, *L'illusion biographique*, choisi par ce dernier, éclairait le positionnement de ce sociologue alors « incontesté », et augurait les nombreux débats à venir, concernant les méthodes biographiques. Selon Bourdieu dans le même numéro, celui ou celle qui raconte son « histoire de vie » – qu'il qualifie de notions du sens commun « entrées en contrebande dans l'univers savant[132] » –, se fait « l'idéologue de sa propre vie[133] » par une « création artificielle de sens[134] ». Le sens auquel fait cependant référence Bourdieu est celui attaché à sa conception du monde où la matrice des relations objectives prime sur le reste. De là, il en conclut que la narration de soi ne peut que fournir des explications partielles ou erronées de ces relations objectives. Si les propositions de Bertaux ont depuis répondu à ce type d'attaques « structuralistes » en forgeant le récit de vie comme moyen d'accéder aux rapports socio-structurels, Heinich a quant à elle insisté – 24 ans après la parution de leur article avec Pollak –, sur le fait que, dans une perspective compréhensive, « le récit fait partie de la matière même de l'investigation : non pas seulement ce qui permet de comprendre, mais aussi ce qui doit être compris[135] ».

De nombreux/ses chercheur·e·s ont depuis travaillé cet aspect : comprendre la production même du récit qui peut être, par exemple, marqué par des « stratégies narratives[136] », caractérisé par un « *excès* de sens et de cohérence[137] », ou encore un moyen pour des femmes migrantes de se positionner en actrices de leur projet migratoire[138]. Un point reste cependant rarement abordé, en particulier dans les recherches qui mobilisent les approches biographiques pour analyser les migrations. Il s'agit de la

---

[130] Colette Le Petitcorps, « Actrices de leur histoire migratoire : Les récits de femmes mauriciennes employées de maison en France », *Migrations Société*, 2013, vol. 145, nº 1, p. 62.
[131] Michaël Pollak et Nathalie Heinich, « Le témoignage », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1986, vol. 62, nº 1, p. 4.
[132] Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1986, vol. 62, nº 1, p. 69.
[133] *Ibid.*
[134] *Ibid.*
[135] Nathalie Heinich, « Pour en finir avec l' "illusion biographique" », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 2010, nº 195- 196, p. 426.
[136] Jules Naudet, *Entrer dans l'élite. Parcours de réussite en France, aux États-Unis et en Inde*, Paris, PUF, 2012, p. 17.
[137] Jean-Claude Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1990, vol. 31, nº 1, p. 4.
[138] C. Le Petitcorps, « Actrices de leur histoire migratoire : Les récits de femmes mauriciennes employées de maison en France », art cit.

capacité des individus, par la mise en récit de leur vie, à produire des descriptions plus générales des contextes sociaux qu'ils ont traversés. Or, les personnes qui changent de pays sont pourtant extrêmement bien placées pour développer des compétences analytiques, réflexives et observatrices pour décrire le monde d'où elles viennent et celui où elles sont arrivées. En amenant les enquêté·e·s à produire des récits biographiques, c'est aussi à cet exercice-là qu'ils et elles se livrent. De là, les « fusées éclairantes » sont moins les récits de vie en eux-mêmes que la mise en comparaison opérée par les personnes elles-mêmes des « contextes sociaux[139] » entre lesquels ils et elles naviguent aussi bien physiquement que cognitivement. Dans les entretiens biographiques se dit, selon Didier Demazière, « le monde dans lequel on vit et on a vécu[140] » et s'expose « le monde auquel on croit[141] ». Dans le cadre de l'expérience migratoire, il faut multiplier les mondes par deux et prendre la mesure de cette dimension fondamentale dans l'analyse car elle conditionne une explicitation du monde qui jusque-là « allait de soi[142] ». Bertaux, qui perçoit pourtant le monde social dans sa reproduction et sa stabilité plutôt que l'inverse, l'avait d'ailleurs pressenti en indiquant que « nos parcours sont conditionnés, comme ceux d'un voilier, par les grands "vents" de forces collectives surpuissantes qui échappent à notre contrôle et constituent – *sauf à émigrer* – le cadre d'ensemble de nos existences[143] ». L'auteur suggère ici que l'émigration génère la possibilité de se soustraire à ces « forces collectives surpuissantes ». En passant d'un ordre social à un autre, il s'agit de réapprendre les « règles », de se reconstituer un « capital cognitif, *i.e.* un ensemble de "recettes éprouvées"[144] » et cet apprentissage, qui se passe de mot lorsqu'il est réalisé dans le cadre d'une socialisation primaire et mis en œuvre, tout au long de la vie, dans la société de naissance, devient dicible à partir du moment où il intervient plus tard, dans le cadre de l'expérience migratoire. Cette mise en mot, on le verra dans le chapitre 8, s'opère à la fois dans des opérations de comparaison et de généralisation et elles sont particulièrement saillantes lorsque les actrices ou les acteurs rapportent des scènes dans lesquelles s'est produit une rupture de l'intelligibilité *in situ* : « faire le genre » dans la conjugalité transnationale est parfois problématique et nécessite, souvent, d'être explicité. De là, l'approche biographique dans l'expérience migratoire devient un véritable laboratoire pour faire émerger les « ethnométhodes – c'est-à-dire les méthodes partagées au sein du groupe[145] » et mettre en évidence « une combinatoire entre des formes d'actions hétérogènes, voire contradictoires[146] ». Si, contrairement au texte dont sont issus ces mots, je n'ai pas mis en œuvre une ethnographie à proprement parler pour accéder à cette dimension du social, en revanche l'attention accordée aux comptes rendus effectués par des personnes en situation de migration m'a permis, au même titre que l'ethnographie

[139] D. Bertaux, *Le récit de vie*, *op. cit.*, p. 6-7.
[140] Didier Demazière, « L'entretien biographique et la saisie des interactions avec autrui », *Recherches qualitatives*, 2011, vol. 30, nº 1, p. 64.
[141] *Ibid.*
[142] J.-H. Déchaux, « Agir en situation », art cit, p. 738.
[143] (mes italiques) D. Bertaux, *Le récit de vie*, *op. cit.*, p. 37.
[144] J.-H. Déchaux, « Agir en situation », art cit, p. 727.
[145] Cyril Lemieux, *La sociologie pragmatique*, Paris, La Découverte, 2018, p. 11.
[146] Nicolas Dodier et Isabelle Baszanger, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 1997, vol. 38, nº 1, p. 52.

combinatoire de mettre en lumière « une liste des opérations *possibles* : des ressources disponibles aux personnes pour agir, compte tenu de contraintes situationnelles[147] ». Des ressources qui, si elles témoignent bien de « l'existence d'un ensemble partagé de dispositions dans l'appréhension du monde[148] », reste que ce « fond commun » ne représente que des « possibles actualisables[149] ». En ce sens, cette méthode évite de tomber dans le « schéma abrupt de l'appartenance à des entités collectives[150] » et l'écueil qui conduit à « aplani[r] les contradictions, les conflits d'intérêt, atténue[r] les doutes et les disputes, fige[r] des motivations et des circonstances changeantes[151] ». Au même titre que les « ethnographies du particulier », s'appuyer sur les mises en récit, les comparaisons, et les « multiples opérations auxquelles se livrent les personnes pour agir dans un univers complexe[152] » met au travail les aspérités inhérentes aux parcours biographiques pour laisser une généralisation « prudente et respectueuse[153] » émerger.

Cette méthode, mise en œuvre avec les enquêté·e·s permet ainsi d'éclairer « ce qui est généralement invisible[154] », d'opérer une « *révélation* des activités d'ajustement[155] » et une « *reconnaissance* de compétences à agir d'ordinaire sous-estimées[156] », et de révéler enfin les connaissances des actrices et des acteurs des structures sociales qui en comparant les pratiques, les conduites, les comportements des hommes et des femmes de leur pays de provenance et de destination, donnent à voir le « travail méthodique et vivant – réalisé progressivement et temporellement en situation, sans référence expresse à des règles ou des modèles – d'ordonnancement d'enquête, d'analyse, de mise en forme et de mise en sens, bref d'organisation dynamique, qui constitue ces faits sociaux comme réalité objective[157] ».

***

« Pour ce qui concerne les outils théoriques, je suis une adepte de l'échangisme [rire] [158] », ces propos de Gayle Rubin formulés à l'occasion d'un entretien avec Rostom Mesli en 2012 pourraient aussi bien me qualifier au regard du travail qui va suivre. En effet, en naviguant entre les méthodes, ce sont

[147] *Ibid.*, p. 54.
[148] *Ibid.*
[149] *Ibid.*
[150] *Ibid.*, p. 60.
[151] L. Abu-Lughod, « Écrire contre la culture. Réflexions à partir d'une anthropologie de l'entre-deux », art cit, p. 438.
[152] N. Dodier et I. Baszanger, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », art cit, p. 61.
[153] D. Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, *op. cit.*, p. 411.
[154] N. Dodier et I. Baszanger, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », art cit, p. 61.
[155] *Ibid.*
[156] *Ibid.*
[157] Michel Barthélémy et Louis Quéré, « L'argument ethnométhodologique » dans *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, 2007 [1967], p. 13.
[158] Gayle Rubin et Rostom Mesli, « Une conversation avec Gayle Rubin », *Raisons politiques*, 2012, n° 46, nº 2, p. 141.

aussi les outils théoriques qui se diversifient en ce qu'ils sont plus ou moins éclairants face à ce que l'on observe, à ce qui nous est donné à voir. Ce chapitre visait à justement éclairer l'endroit depuis lequel j'ai observé et regardé, de près ou de loin, l'objet que j'ai construit, et à restituer un point de vue situé, une vision circonscrite, laquelle reviendra par endroits au fil du texte. Si j'ai bien tenté de « faire du terrain en féministe[159] », reste que mon regard est tout autant « construit que celui des sujets de [m]on enquête[160] » et qu'il se situe parmi « différentes formes de réflexivité sur le genre[161] » que je vais m'attacher à explorer avec une multiplicité d'outils et à partir d'une multitude de voix. Commençons par l'investigation historique à laquelle je me suis essayée, pour tenter de saisir la succession des régimes de genre par lesquels sont passés les espaces géographiques et historiques qui nous intéresse ici et, par là même, les individus au cœur de cette thèse.

[159] Isabelle Clair, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2016, vol. 213, nº 3, p. 66- 83.
[160] B. de Gasquet, « Que fait le féminisme au regard de l'ethnographe ? », art cit, p. 13.
[161] *Ibid.*, p. 19.

Chapitre 3. Régimes de genre et attentes conjugales : décalages et contrastes sur le marché matrimonial globalisé

> « Gender as a system of relations is constituted in this historical process, and accordingly can never be fixed, nor exactly reproduced. The strategic question is not "Can gender change?" but "In what direction is gender changing"? »[1]

En 2017, l'Insee a publié une étude sur les mariages binationaux en France qui montre que les nationalités les plus représentées dans les années 1950 – en l'occurrence espagnoles et italiennes – ont quasiment disparu aujourd'hui et laissé place à d'autres nationalités qui seraient « à l'image des flux migratoires[2] ». Les mariages binationaux franco-maghrébins sont en effet les plus nombreux et les recherches sociologiques n'ont pas manqué de les étudier[3]. Bien que certain·e·s auteur·e·s les englobent dans le phénomène de la globalisation du marché matrimonial[4], ils recouvrent néanmoins des réalités sociales qui diffèrent des mariages qui nous intéressent ici. D'une part, ces unions s'inscrivent dans le contexte d'une immigration de longue date marquée par la colonisation et, d'autre part, elles ne sont pas genrées. Au contraire, les mariages étudiés dans cette thèse révèlent des choix matrimoniaux genrés à l'échelle globale qui excluent certains individus et en privilégient d'autres. En effet, en dehors des mariages franco-maghrébins, hommes et femmes français·e·s épousent, le plus souvent, des individus d'origine géographique différente (cf. graphique n°1 p. 60). Autrement dit, la « "foudre", quand elle tombe, ne tombe [ni] n'importe où[5] » ni au même endroit pour les hommes et pour les femmes du marché matrimonial globalisé ; à ce titre, les mariages franco-postsoviétiques offrent un poste d'observation favorable pour décrypter cette élection matrimoniale internationale. Et pour la comprendre, du moins est-ce la direction que m'ont donné mes enquêté·e·s en caractérisant eux et elles-mêmes le genre dans

[1] Raewyn W. Connell et Rebecca Pearse, *Gender: In World Perspective*, 2 edition., Cambridge, Polity, 2009, p. 71.
[2] V. Bellamy, « 236 300 mariages célébrés en France en 2015, dont 33 800 mariages mixtes », art cit.
[3] B. Collet et E. Santelli, « Les couples mixtes franco-algériens en France », art cit ; L. Odasso, *Mixités conjugales*, *op. cit.* ; J. Streiff-Fenart, *Les couples franco-maghrébins en France*, *op. cit.*
[4] L. Williams, *Global Marriage*, *op. cit.* ; U. Beck et E. Beck-Gernsheim, *Distant Love*, *op. cit.*
[5] M. Bozon et F. Héran, « La découverte du conjoint. I. Évolution et morphologie des scènes de rencontre », art cit, p. 946.

leurs discours (chapitre 8), il est nécessaire de s'intéresser à l'histoire de ces deux espaces historiques et géographiques dans lesquels émergent des régimes de genre[6] distincts.

C'est donc à la lumière du genre que ce chapitre s'attache à parcourir, dans les grandes lignes, l'histoire des pays dans lesquels se sont construites les personnes enquêtées, afin de saisir les conditions de possibilités de l'extension des aires de recrutement du/de la conjoint·e par-delà les frontières. Retracer les histoires française et russe, soviétique et postsoviétique m'est en effet apparu incontournable pour saisir la construction sociale de genre des actrices et acteurs de ma thèse, lesquel·le·s, en tant que « créature[s] historique[s][7] », ont dû « parcourir pour [leur] propre compte en abrégé le processus de civilisation que la société a parcouru dans son ensemble[8] ». Pour identifier la genèse du développement des interactions matrimoniales entre certaines femmes postsoviétiques et certains hommes français, j'ai eu besoin de revisiter l'histoire de leur société en mobilisant l'outil conceptuel du genre comme « catégorie utile, car critique, d'analyse[9] ». Étudier les mariages franco-postsoviétiques implique l'analyse de deux contextes sociaux, géographiques et politiques façonnés par une succession de « régimes de genre » : « c'est-à-dire une structure pérenne organisant les relations de genre, où certains types de masculinité et de féminité se construisent et se déploient[10] ». L'hypothèse de ce chapitre est que ces régimes de genre contribuent à la fois à créer les conditions de possibilité de ces rencontres et à façonner une « distribution internationale du genre[11] » visible sur le marché matrimonial globalisé.

Les régimes de genre par lesquels sont passées la France et l'Union Soviétique montrent des trajectoires en décalage à l'Est et à l'Ouest avec un point de convergence dans la période la plus contemporaine : l'existence d'un discours sur la « crise de la masculinité ». Lorsque l'histoire est traversée par des avancées féministes, il semblerait en effet qu'elle s'accompagne d'un corollaire discursif sur l'idée d'une « crise » qui toucherait les hommes. Ce type de discours émerge dans les années 1970 en Union Soviétique, puis en France à partir de la fin des années 1990. Cette double

---

[6] Je reprends la notion de régime de genre à Raewyn Connell bien que je ne l'utilise pas exactement de la même manière qu'elle. J'associe la notion à l'analyse des dynamiques politiques qui influent directement sur les régimes de genre en vigueur, en tant que structures au sein desquelles se déploient certains types de masculinité et de féminité, plutôt qu'aux arrangements de genre d'une institution spécifique. Je me situe alors plus près de la définition de Lorena Parini pour qui « les régimes de genre sont le résultat de parcours historiques particuliers qu'il s'agit d'analyser d'une part en tant qu'agencements originaux et d'autres part en tant que variations sur des thèmes communs constituant le socle du système de genre » Lorena Parini, *Le système de genre : introduction aux concepts et théories*, Zürich, Éditions Seismo, 2006, p. 35. Lorsque je parle de l'ordre de genre, il s'agit d'un niveau plus large, plus proche cette fois de l'usage de Connell, qui englobe les différentes sphères et niveaux de la vie sociale où se déploient les rapports de genre.

[7] « Le propre de l'homme est en effet de vivre dans un monde (de langage, d'institutions, de croyances) qui n'est pas de son fait. L'homme est une créature historique, c'est là un donné anthropologique de base que la sociologie ne peut ignorer » J.-H. Déchaux, « Agir en situation », art cit, p. 733.

[8] Norbert Élias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Pocket, 2003, p. 243.

[9] « Lorsque le genre se présente comme une question ouverte portant sur la manière dont ces significations sont établies, ce qu'elles di- sent et dans quels contextes, il demeure alors une catégorie utile, car critique, d'analyse » Joan W. Scott, « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile ? », *Diogène*, 2009, n° 225, n° 1, p. 14.

[10] Raewyn Connell, « Fantasmes de meurtre et vie pratique », *Travail, genre et sociétés*, 2013, vol. 1, n° 29, p. 176. Voir en particulier R.W. Connell et R. Pearse, *Gender*, *op. cit.*

[11] Dana Diminescu et al., « Le web matrimonial des migrants », *Réseaux*, 2010, vol. 159, n° 1, p. 15- 56.

« crise » des masculinités, russes et françaises, permet d'éclairer les ressorts de la globalisation genrée du marché matrimonial. Les régimes de genre du 20ème siècle en France et en URSS, puis dans les pays postsoviétiques, ont fortement marqué la construction sociale des sexes et les normes de genre. De ces processus historiques émergent des configurations de la pratique de genre dans lesquelles apparaissent des espérances conjugales qui dépassent les frontières. Dès lors, projeter l'existence d'un·e partenaire qui réponde à des attentes genrées ailleurs que dans son environnement immédiat devient possible. En somme, des modèles de masculinité et de féminité (in)désirables se développent à l'échelle globale et font émerger des attractions et répulsions sociales genrées qui favorisent un choix du/de la conjoint·e sur la scène internationale. Mais avant d'en arriver à ces constats intermédiaires, débutons par deux événements majeurs intervenus dans ces espaces géographiques, historiques et politiques : la révolution française et la révolution russe en ce qu'elles ont participé de la redéfinition des rapports de genre.

1. Révolutions et redéfinition des rapports de genre : naturalisation et dénaturalisation

En France, les idées égalitaires véhiculées par le féminisme apparaissent dès le 15ème siècle dans les écrits d'hommes et de femmes[12], mais elles restent trop minoritaires pour que l'on puisse parler d'un mouvement. C'est au moment de la Révolution française que des groupes de femmes commencent à se politiser. Ce temps d'agitation et de remise en question de l'ordre établi leur offre la possibilité de prendre conscience de leur statut dans la société, de leur place de potentielles citoyennes. Mais malgré une profonde remise en cause de l'ordre social, seuls les droits de l'homme sont pensés, réfléchis, promulgués. De nombreux clubs féminins commencent toutefois à apparaître : plus d'une vingtaine sont recensés à travers la France, témoignant du fait que certaines femmes cherchent à investir la chose publique et la sphère politique pour avoir voix au chapitre. Elles restent cependant assez isolées : même si quelques groupes politiques les accueillent, la plupart n'autorise pas leur présence et leur participation[13]. Face à cette Révolution pensée au masculin, Olympes de Gouges (1748-1793), femme politique la plus connue de cette époque, rédige une *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* qu'elle adresse à Marie Antoinette en 1791. Mais celle qui a porté la révolution des femmes au sein de la Révolution est guillotinée en 1793 à l'âge de 45 ans pour ses écrits considérés « attentatoires à la souveraineté du peuple[14] ». Son seul succès, en termes d'égalité entre les sexes, est pour ainsi dire d'être exécutée au même titre que les hommes. Certaines réformes avant-gardistes, semblables à celles promulguées par l'État bolchévique, voient pourtant le jour à cette période, telles que le droit au divorce

[12] Florence Rochefort et Laurence Klejman, « Origines », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1985, p. 6- 7. On en trouve des exemples dans les textes de Christine de Pisan, philosophe et poétesse française du 15ème siècle.
[13] Michèle Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, 3e édition., Paris, La Découverte, 2015, 128 p. Voir en particulier le chapitre I « Des femmes en révolution ».
[14] *Ibid.*, p. 10.

par consentement mutuel sur simple incompatibilité d'humeur[15], mais elles disparaissent sous Napoléon une dizaine d'années plus tard.

Au moment où la citoyenneté devient accessible aux hommes et aux femmes, où se fonde une République qui promeut la liberté et l'égalité, sont également promus des modèles de masculinité et de féminité[16]. Ce tournant historique a été analysé par de nombreux/ses auteur·e·s qui ont proposé différents éclairages sur ce processus de « genrisation » de la nation[17]. Deux phénomènes sont concomitants : la démarcation de plus en plus prononcée d'une sphère privée et d'une sphère publique, et la biologisation de la pensée sociale. De là, les femmes sont exclues du domaine politique en se trouvant assignées à un rôle genré et essentialisant, incarné par la maternité : « les héritiers de la Révolution s'efforcent de tracer les contours d'une catégorie sociale entièrement déterminée par une différence de nature[18] ». Les différences anatomiques et biologiques vont ainsi devenir des arguments « irréfutables » pour expliquer l'incapacité des femmes à diriger, prendre des décisions, assurer des responsabilités civiques. Les menstruations sont, par exemple, considérées comme un handicap les empêchant d'avoir une concentration quotidienne et régulière nécessaires aux activités publiques. En somme, la formalisation, justifiée par les sciences de la nature, d'une différence « incommensurable » entre les hommes et les femmes permet de maintenir ces dernières dans la sphère privée pendant que l'espace public est accaparé par les hommes. C'est dans ce sens qu'en 1804, le code civil, promulgué par les législateurs, énonce « les principes de l'égalité des hommes *entre eux* en élaborant les règles de la hiérarchie familiale[19] ». L'article 213 est significatif de la mise en tutelle des femmes : « Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari ».

Mais l'avènement de la souveraineté du peuple met néanmoins fin à un système social où l'inégalité serait le résultat d'un ordre divin et, comme le souligne l'historienne Michèle Riot-Sarcey, la « Révolution française ouvre l'ère du féminisme en posant la question du statut de la moitié de l'humanité[20] ». Le 19ème siècle est ainsi traversé par de multiples révolutions (1830, 1848) et, si les mouvements de femmes sont constamment déstabilisés, discrédités, stigmatisés, ils n'en existent pas moins et n'en sont pas moins tenaces. De multiples débats et espaces de discussions se développent dans

---

[15] Entre le 20 et le 25 septembre 1792, un ensemble de lois émancipatrices sont mises en place comme celles de considérer le mariage comme un contrat civil impliquant l'égalité des contractant·e·s ou encore celles d'abolir les inégalités entre héritier·e·s. *Ibid.*, p. 11- 12.

[16] Nira Yuval-Davis a montré que les rapports de genre affectent autant qu'ils sont affectés par les projets et les processus nationaux. La construction d'une nation implique généralement le développement de modèle de masculinité et de féminité, autrement dit, l'émergence de régimes de genre spécifiques. Nira Yuval-Davis, *Gender & Nation*, London ; Thousand Oaks, Calif, SAGE Publications Ltd, 1997, 168 p. Voir aussi Leora Auslander et Michelle Zancarini-Fournel, « Le genre de la nation et le genre de l'État », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2000, nº 12 ; Amélie Le Renard et Élisabeth Marteu, « Introduction », *Sociétés contemporaines*, 2014, vol. 94, nº 2, p. 5- 18.

[17] On notera en particulier l'ouvrage de Thomas Laqueur et celui de Carole Pateman Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe: Essai sur le corps et le genre en Occident (titre original Making sex : body and gender from the Greeks to Freud, 1ère édition 1990)*, traduit par Michel Gautier, Paris, Gallimard, 1992, 348 p ; Carole Pateman, *Le contrat sexuel (titre original The sexual contract publié en 1988)*, traduit par Charlotte Nordmann, Paris, La Découverte, 2010, 336 p.

[18] M. Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, *op. cit.*, p. 20.

[19] *Ibid.*, p. 22. Mes italiques.

[20] *Ibid.*, p. 5- 6.

la première moitié des années 1830, notamment à travers la presse féminine (*Journal des femmes, Apostolat des femmes*), et ils participent à l'introduction d'idées progressistes concernant l'égalité entre les sexes. Certaines réflexions radicales émergent aussi à cette période comme, par exemple, dans les écrits de la journaliste et intellectuelle, Claire Démar (1799-1833), membre du mouvement politique Saint-Simonien[21]. Elle développe une théorie sur l'amour libre pour tous et pour toutes et conteste l'institution du mariage perçue comme une forme de prostitution légalisée. Ces idées avant-gardistes, qui entrent en résonance avec celles de la féministe soviétique Alexandra Kollontaï, restent cependant isolées. À la fin des années 1830, le retour à une pensée dominante va reléguer ces mouvements et ses représentantes parmi les « aberrations de l'histoire[22] ». L'instabilité politique et les différentes révolutions du 19ème siècle se soldent toujours, semble-t-il, par le rétablissement d'un ordre patriarcal fort où les femmes restent sous la tutelle des hommes. Avec l'arrivée de la IIIème République[23], le mouvement féministe se consolide néanmoins entrainant une scission entre féminisme socialiste, pour lequel la lutte des classes prime, et féminisme bourgeois, qui se consacre à la cause des femmes. Dans le journal qu'elle fonde en 1881, *La Citoyenne*, Hubertine Auclert (1848-1914), suffragiste française, dénonce les « lois qui rendent la femme esclave », les « lois qui l'oppriment[24] » : elle s'insurge contre les bases juridiques de l'oppression des femmes et les privilèges masculins. Le combat des « suffragettes » s'inscrit ainsi dans ces traces : celles de multiples luttes portées par des féministes débutées depuis plus d'un siècle déjà. Histoire fort différente du côté de l'Empire russe qui, au moment où la Troisième République se met en place en France, abolit seulement le servage (1861) et accorde, au moins officiellement, la souveraineté au peuple.

Bien que les mouvements féministes soient plus rares dans la Russie tsariste, certaines figures de l'aristocratie comme celle d'Anna Philosopha (1837-1912) œuvrent à l'amélioration de la condition des femmes. Mais en raison de l'immensité du territoire de l'Empire russe, ces actions localisées ont une portée relativement modeste. Soulignons cependant une configuration originale qui existe depuis longtemps dans cette région géographique : la prédominance démographique des femmes. Les paysans et ouvriers sont donc plus souvent des paysannes et des ouvrières, et cette prépondérance, encore remarquable aujourd'hui, présente à l'époque certains avantages. Les femmes russes avaient en effet davantage de droits que la plupart des femmes dans le reste du monde : en raison du manque d'hommes, elles pouvaient, par exemple, hériter et préserver leur autorité sur les enfants en cas de veuvage[25]. Leur

---

[21] C. Démar, *Appel d'une femme au peuple sur l'affranchissement de la femme suivi de Ma loi d'avenir*, *op. cit.*
[22] M. Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, *op. cit.*, p. 32.
[23] Ce tournant, symbolisé par la mise en place de la IIIème République, est marqué par des avancées significatives des femmes sur la scène politique et sociale. Elles entraînent des réactions masculines, particulièrement visibles dans la littérature, les auteurs tentent de renvoyer les femmes à leur « nature » en magnifiant leur rôle de la mère sacrificielle, en tentant de les enfermer dans la folie ou la « débilité » symbolisé par l'adage de l'époque – *total mulier in utero* – qui témoigne du triomphe de la pensée biologisante. Voir notamment Annelise Maugue, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, Paris, Payot, 2001, 237 p.
[24] Édith Taïeb, « Le politique et le domestique. L'argumentation d'Hubertine Auclert sous la Troisième République », *Mots. Les langages du politique*, 2005, nº 78, p. 25.
[25] Lise Gruel-Apert, *De la paysanne à la tsarine : La Russie traditionnelle côté femmes*, Paris, Imago, 2007, 334 p.

force de travail les rend indispensables dans la réalisation des travaux liés à l'agriculture et leur donne ainsi accès à plus de droits et à un soutien familial fort. Suite à l'abolition du servage, – qui n'a pas véritablement libéré les paysan·ne·s puisqu'on les autorisait à racheter une partie du domaine sur lequel ils et elles étaient installé·e·s en leur faisant des prêts qui les endettaient à très long terme –, nombreux/ses sont celles et ceux qui partent peupler d'autres régions de Russie ou chercher du travail dans les zones urbaines et en cours d'industrialisation. Les femmes y sont bien représentées et ce sont elles qui lancent les manifestations massives de février 1917, – intervenues à la suite d'un rationnement supplémentaire de la part du régime tsariste –, témoignant de leur capacité de mobilisation. Durant le même mois, le Tsar abdique et, dès le mois de juillet, les femmes obtiennent le droit de vote.

Lors de la révolution d'Octobre, les bolchéviques renversent le gouvernement provisoire et, rapidement, des mesures sont prises pour améliorer la situation des femmes. Alexandra Kollontaï (1872-1952), première femme au monde à intégrer un gouvernement, crée, dès septembre 1919, le *Jednotel* (section féminine du comité central). Il s'occupe de la cause des femmes et en particulier de leur alphabétisation puisqu'en 1897, le taux d'illettrisme atteint 92% chez les femmes. Le *Jenodtel* gère également les affaires familiales, lutte contre la prostitution et s'attache à faire respecter un quota de femmes dans diverses sphères de la vie sociale. La section est dirigée par des femmes : cinq dirigeantes se succèdent, secondées de « déléguées » qui sont des femmes ouvrières ou paysannes participant à des formations d'une à deux années durant lesquelles elles sont présentes dans l'administration soviétique : « il s'agit donc d'une véritable école de citoyenne[26] ». Après cinq années de guerre civile, le 22 décembre 1922, les bolchéviques déclarent la création de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques (URSS) et dès 1923, le *Jenodtel* est accusé de déviationnisme féministe : « pour les marxistes et les révolutionnaires en général, le combat purement féministe est une diversion bourgeoise qui empêche l'unité et retarde la révolution[27] ». Ainsi, malgré des avancées majeures concernant les droits des femmes et leur place dans la société, le combat féministe, taxé du stigmate « bourgeois », est relégué derrière la Révolution.

Relevons ici les points communs et les divergences de ces trajectoires « féministes »[28] : une scission entre féminisme bourgeois et féminisme socialiste a lieu en France et en URSS mais, dans le premier cas, elle s'opère au sein des mouvements féministes tandis que, dans le second, cette rupture intervient au niveau du gouvernement bolchévique. En France, le 20ème siècle est marqué par des combats menés par les femmes contre l'État, contre l'ordre établi, pour obtenir des droits et elles se politisent au cours de ces luttes. En URSS, l'obtention du droit de vote, du droit à l'avortement, du droit au divorce est intervenue sans qu'il y ait eu de mobilisations féministes massives, sans que les femmes

[26] Françoise Navailh, « Le modèle soviétique » dans *Histoire des femmes en Occident, tome 5 : Le XXe siècle de Georges Duby,Michelle Perrot,François Thébaud*, Paris, Perrin, 2002 [1992], p. 335.
[27] *Ibid.*, p. 329.
[28] J'entends par là les faits historiques qui témoignent d'avancées sociales pour les femmes.

aient eu le temps d'organiser un mouvement propre et de s'approprier les outils politiques. Quelles conséquences auront donc ces trajectoires féministes différenciées sur les mobilisations et sur les revendications des femmes au cours du 20ème siècle ? Quelles répercussions auront-elles sur les rapports de genre en France et en Union soviétique puis, plus tard, dans les pays postsoviétiques ? La littérature sur cette question, en particulier concernant l'espace soviétique et postsoviétique, est foisonnante. La suite de ce chapitre s'appuie ainsi sur ces nombreuses recherches[29] pour explorer les différents régimes de genre par lesquels passent les individus qui vivent en URSS et en France au cours du 20ème siècle et dont le tableau ci-dessous présente une vue synthétique.

Tableau 4 : Les régimes de genre au regard des lois de 1917 à nos jours (URSS/Russie, France)

	URSS puis RUSSIE	France
Droit de vote pour les femmes	1917	1946
Rémunération égale entre les sexes	1917	1946
Divorce sur consentement mutuel	1917 – Instauration du mariage laïque et autorisation du divorce par consentement mutuel, abolition de la distinction entre enfants légitimes et illégitimes (distinction réétablie entre 1944 et 1968) ; 1936 – Durcissement de la procédure de divorce 1960 – Procédure à nouveau assouplie.	1793 – Légalisation du divorce sur consentement mutuel ; 1816 – Interdiction sous Napoléon ; 1884 – Réintroduction du divorce sous condition durant la 3ème République ; 1975 – Légalisation du divorce sur consentement mutuel.
Puissance maritale supprimée	1917	1965

[29] Sarah Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, London, Routledge, 2000 ; Lynne Attwood, Elisabeth Schimpfoessl et Marina Yusupova, *Gender and Choice After Socialism*, New York, Springer, 2018, 245 p ; Mona Claro, *Ni hasard ni projet. : genre, sexualité et procréation pendant la jeunesse en Russie (années 1970-années 2010)*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2018 ; Juliette Cleuziou et Lucia Direnberger, « Gender and nation in post-Soviet Central Asia: From national narratives to women's practices », *Nationalities Papers*, 2016, vol. 44, nº 2, p. 195- 206 ; Sheila Fitzpatrick, *Le Stalinisme au quotidien : La Russie soviétique dans les années 30*, traduit par Jean-Pierre Ricard et traduit par François-Xavier Nérard, Paris, Flammarion, 2002, 415 p ; Susan Gal et Gail Kligman, *The Politics of Gender After Socialism: A Comparative-historical Essay*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 2000, 178 p ; Wendy Z. Goldman, *Women, the State and Revolution: Soviet Family Policy and Social Life, 1917-1936*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, 368 p ; Jacqueline Heinen (dir.), *Transitions en Europe de l'Est : main-d'œuvre et citoyennes de seconde zone ?*, Cahiers du GEDISST., Paris, 1995, vol.12 ; Gail Warshofsky Lapidus, *Women in Soviet society: Equality, development, and social change*, Berkeley, University of California Press, 1978, 381 p ; Melanie Ilic, *The Palgrave Handbook of Women and Gender in Twentieth-Century Russia and the Soviet Union*, London, United Kingdom, Palgrave Macmillan, 2017, 560 p ; Rosalind Marsh (dir.), *Women in Russia and Ukraine*, Cambridge England ; New York, Cambridge University Press, 1996, 372 p ; Anna Rotkirch, *The Man Question*, Helsinki, University of Helsinki, 2000 ; Marian J. Rubchak (dir.), *Mapping Difference: The Many Faces of Women in Contemporary Ukraine*, 1 edition., New York, Berghahn Books, 2011, 240 p ; Marian J. Rubchak (dir.), *New Imaginaries: Youthful Reinvention of Ukraine s Cultural Paradigm*, New York ; Oxford, Berghahn Books, 2015, 330 p ; Irina Tartakovskaya, « Gender Relations in the Private Sphere: Post-Soviet Transformations of Family and Intimacy (Introduction) », *Laboratorium: Russian Review of Social Research*, 15 décembre 2010, vol. 2, nº 3, p. 12- 18 ; Sergueï Ushakin (dir.), *O muzhe(n)stvennosti*, Novoe literaturnoe obozrenie., Moscow, 2002 ; Jennifer Utrata, *Women without Men: Single Mothers and Family Change in the New Russia*, Ithaca, Cornell University Press, 2015, 288 p.

Légalisation de l'avortement et de la contraception	1920 – Légalisation de l'avortement ; 1923 – Légalisation de la contraception ; 1936 – Interdiction de l'avortement ; 1955 – Seconde légalisation de l'avortement.	1920 – Loi contre l'avortement et la contraception promulguée ; 1942 – L'avortement devient un crime d'État ; 1967 – Loi Neuwirth autorisant la contraception ; 1975 – Loi Veil autorisant l'Interruption Volontaire de Grossesse.
Allocations familiales pour les mères seules	1944	1984 – Loi du 22 décembre 1984 sur l'allocation de soutien familial.
Service militaire	Obligatoire et depuis l'arrivée de Vladimir Poutine au pouvoir (1999), multiplication des classes de cadets.	1997 – Suspension du service militaire obligatoire.
Lois qui touchent à l'homosexualité	1918 – Dépénalisation de l'homosexualité ; 1934 – Criminalisation de l'homosexualité ; 2013 Loi contre la propagande homosexuelle devant mineur.	1789 – Les relations homosexuelles ne sont plus poursuivies par la loi ; 1985 – Loi contre les discriminations relatives à l'orientation sexuelle ; 2013 – Adoption de la loi sur le Mariage pour Tous.
Lois sur les violences de genre	2017 – Dépénalisation des violences domestiques.	2018 – Loi Schiappa sur les violences sexistes et sexuelles.

Lecture : ce tableau recense des lois relatives à la situation des femmes et aux rapports de genre promulguées dans les deux espaces nationaux qui nous intéressent afin de les mettre en regard de façon synthétique et d'observer des régimes de genre *décalés* : au début du 20ème siècle, surtout en raison de l'apparition d'un ensemble de lois favorables aux femmes en URSS que ne connaissent pas les femmes françaises ; à la fin du 20ème et au début du 21ème siècle, le décalage s'opère plutôt dans l'autre sens, avec l'émergence, en France, d'une « démocratie sexuelle » qui s'appuie sur des discours et des législations plutôt favorables à l'évolution des rapports de genre tandis que la Russie, en tant que nation, se construit sur des rapports de genre très différenciés et défavorables aux femmes.

1.1. Régimes de genre soviétiques et capitalistes

> « La femme continue à demeurer l'esclave domestique, malgré toutes les lois libératrices, car la petite économie domestique l'oppresse, l'étouffe, l'abêtit, l'humilie, en l'attachant à la cuisine, à la chambre des enfants, en l'obligeant à dépenser ses forces dans des tâches terriblement improductives, mesquines, énervantes ; hébétantes, déprimantes. La véritable libération de la femme, le véritable communisme ne commenceront que là et au moment où commencera la lutte des masses (dirigée par le prolétariat possédant le pouvoir) contre cette petite économie domestique ou, plus exactement, lors de sa transformation massive en grande économie socialiste » (Extrait d'un discours de Lénine prononcé en 1919[30]).

Prononcé en 1919, ce discours a quelque chose d'avant-gardiste dans la mesure où il dénonce explicitement l'oppression des femmes dans la sphère domestique. Mais quelles ont été les conséquences réelles d'une telle prise de position ? Au regard de l'histoire désormais échue, il apparaît que les lois promues à l'issue de la Révolution bolchévique n'ont pas libéré les femmes de la « petite économie domestique » ; reste que certaines mesures « libératrices » et pionnières, à l'échelle mondiale, ont été mises en place. La thématisation de la « question de la femme » a, tout au moins, permis d'initier une exploration du problème dans la sphère publique et à de nombreuses utopies d'être promulguées en lois dans l'État soviétique de transition, en particulier sur les droits des femmes et sur les régimes matrimoniaux. Au même moment, en France, la fin de la Première Guerre mondiale signe le retour des femmes dans les foyers alors qu'elles ont pris en charge de multiples aspects de la vie gérés jusque-là par les hommes. L'année 1914, qui aurait pu être « l'année des femmes », se révèle « année de la guerre qui remet chaque sexe à sa place[31] » : « les contemporains saluent l'avènement d'une femme purifiée, révélée à elle-même et aux autres, consciente désormais de sa *nature* profonde et de ses devoirs éternels, source d'amour universel et de pénétration entre les classes ; bref, l'incarnation de l'idéal féminin bourgeois du 19ème [32] ». L'instauration du régime soviétique consiste, au contraire, à anéantir toutes les traces du capitalisme bourgeois, qui s'incarne en particulier dans le statut de femme au foyer : « la Révolution devra saper les bases de la famille capitaliste et de sa morale sexuelle hypocrite – mariage fondé sur la dépendance financière des femmes d'une part, prostitution d'autre part, étant analysés comme les deux faces d'une même médaille[33] ». La Révolution bolchévique s'attaque donc en premier lieu à dénoncer la dépendance économique des femmes vis-à-vis des hommes. Ce programme est, en un sens, bel et bien révolutionnaire : mais a-t-il trouvé à se réaliser effectivement, c'est-à-dire à « libérer » les femmes ?

À bien y regarder, il apparaît que ces transformations radicales ont permis de construire une société nouvelle basée sur des principes soviétiques qui consistaient en une apparente émancipation des femmes, mais aussi de celle des hommes, qui étaient appelé·e·s à se libérer d'un ordre patriarcal

---

[30] Evelyne Enderlein, *Les Femmes en Russie Soviétique 1945-1975. Perspectives 1975-1999*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 132.
[31] Françoise Thébaud, « La Grande Guerre. Le triomphe de la division sexuelle » dans Georges Duby, Michelle Perrot et Françoise Thébaud (dir.), *Histoire des femmes en Occident, tome 5 : Le XXe siècle*, Paris, Perrin, 2002 [1992], p. 89.
[32] *Ibid.*, p. 90. Mes italiques.
[33] Mona Claro, « Interpréter et transformer ? La « question des femmes » et la « question sexuelle » dans les sciences sociales soviétiques », *Clio*, 2015, nº 41, p. 46.

capitaliste pour devenir des citoyens et citoyennes au service de la cause communiste[34]. De là, l'institution du mariage s'en est trouvée bouleversée par un accès au divorce rendu accessible pour les deux parties sur simple demande, par la reconnaissance des unions libres et de celle, par conséquent, des enfants hors mariage. Les femmes restaient également propriétaires de leurs biens et, pour dissocier complètement les ressorts économiques qui aliénaient les femmes au mariage, celles-ci devaient pouvoir accéder au travail salarié. On escomptait de cela une redéfinition profonde de la famille et du couple : les unions pourraient dès lors n'exister que sur la seule base des sentiments partagés[35]. L'accès à l'avortement a également été légalisé et rendu gratuit dès le mois de novembre 1920 au regard de l'existence de la pratique : aussi, l'interdire, observaient le personnel médical et le commissaire à la santé, était parfaitement inutile car cette loi répressive, au contraire d'enrayer les avortements, favorisait simplement une économie parallèle et la mise en danger de la vie des femmes[36]. Le recours à l'avortement devait disparaitre dès lors que l'État soviétique aurait pris en charge le travail domestique en le déplaçant dans la sphère publique. Les femmes, libérées de ces tâches « improductives », fortes d'une indépendance économique, seraient à même de vivre un amour partagé et égalitaire et pourraient ainsi faire des enfants sans crainte.

Comment alors rendre possible une disponibilité des femmes à la formation, à l'obtention de compétences, à l'éducation et *in fine* à leur investissement politique et sur le marché du travail ? Les mesures sociales préconisées étaient de socialiser le travail domestique, de l'externaliser ; en bref, de rendre le privé public, à la charge de l'État et non plus des individus. Mais, à la fin des années 1920, les tâches domestiques n'ont pas été prises en charge par l'État et les femmes restent les principales responsables en la matière. Ces questions sont soulevées dans le congrès des femmes de 1927 devant la participation des femmes sur le marché du travail qui a augmenté très rapidement (représentant 36% de la force de travail en 1914, 40% en 1917, et 45% en 1921). Les femmes se retrouvaient donc à assumer une double journée de travail : l'une pour l'État soviétique, l'autre dans la sphère familiale. Un des éléments qui montrent que le système soviétique n'avait réussi ni à prendre en charge les enfants, ni à intégrer efficacement et de manière égalitaire les femmes sur le marché du travail, est le nombre de requêtes pour obtenir une pension alimentaire après un divorce : en 1924, 45% des femmes poursuivent leur ex-mari pour obtenir un soutien, afin de subvenir à leur besoin. Les jugements, généralement favorables aux femmes, obligent les hommes à verser des pensions alimentaires mais, dans une grande majorité de cas, ces hommes sont introuvables. En outre, ils se plaignent de l'injustice de ces pensions qui mettent à mal, selon eux, « la liberté des mariages soviétiques » et ils considèrent les pensions alimentaires comme des « punitions sans crime[37] ». C'est pourquoi durant les années 1920 le président

[34] S. Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, *op. cit.*, p. 5.
[35] « The family, stripped of its previous social functions, would gradually wither away, leaving in its place fully autonomous, equal individuals free to choose their partners on the basis of love and mutual respect. » W.Z. Goldman, *Women, the State and Revolution*, *op. cit.*, p. 3.
[36] W.Z. Goldman, *Women, the State and Revolution*, *op. cit.* Sur l'avortement voir en particulier le chapitre 7.
[37] « Alimony was "punishment without a crime » *Ibid.*, p. 142.

du tribunal moscovite, A. Stel'makhovitch, précise lui-même que la libération des femmes, si elles n'accèdent pas à une réelle indépendance économique, est un « mythe[38] ».

Toutes ces transformations, aussi audacieuses pouvaient-elles paraitre, ne profitaient ainsi pas à toutes les femmes : pour celles qui étaient issues des classes populaires, non qualifiées et souvent illettrées, le mariage représentait une forme de sécurité et un moyen de survie. Pour elles, exercer leurs nouveaux droits dans le cadre de l'union libre n'était pas sans difficulté et sans risque de les plonger dans l'indigence[39] : les épouses, femmes au foyer, abandonnées par leur mari, mais également toutes les femmes qui ne trouvaient pas d'emplois durables, n'avaient souvent pas d'autres choix que de se tourner vers la prostitution[40]. Malgré des discours égalitaires, durant la période de la Nouvelle Économie Politique (NEP), les femmes sans revenu stable se retrouvent donc, paradoxalement, encore plus vulnérables et dépendantes d'un mari ou des hommes en général. Les premières années du gouvernement soviétique enregistrent ainsi un taux de divorce qui dépasse celui de tous les pays européens de l'époque ; mais cela ne souligne pas tant une libéralisation des mœurs que des conditions encore plus difficiles pour une partie des femmes qui se retrouvent à assumer seules la charge de leurs enfants et à courir après les pensions alimentaires et leurs maris déserteurs. C'est en ce sens, comme nous le verrons plus loin, que des discours dans l'opinion publique commencent à s'élever mettant en parallèle liberté et dépravation[41].

Loin d'être libérées de l'économie domestique, les femmes devaient également faire face à des difficultés sur le marché du travail. Malgré de nombreuses réformes juridiques visant à éliminer la discrimination liée au sexe devant l'employabilité – y compris l'abrogation d'une loi contre le travail de nuit et de grande pénibilité pour les femmes –, les hommes leur étaient systématiquement préférés et lorsqu'elles travaillaient, les femmes touchaient des salaires nettement moins élevés que ceux des hommes. Au milieu des années 1920, elles gagnent 65% de ce qu'un homme perçoit notamment en raison de leur concentration sur des postes non qualifiés, subalternes et en bas de l'échelle des salaires. Même sur des postes équivalents d'ouvrier, les femmes sont moins payées que les hommes pour la même prestation[42]. Finalement, la mesure qui apparut la plus efficace pour insérer les femmes sur le marché du travail fut l'abolition d'une législation protectrice pour les mères faisant ainsi disparaître complètement les spécificités sexuelles, perçues par les employeurs comme une perte de productivité[43].

---

[38] « The liberation of women . . . without an economic base guaranteeing every worker full material independence, is a myth » A. Stel'makhovitch cité *in Ibid.*, p. 143.
[39] L'ouvrage de Claire Etcherelli retrace la vie d'une femme russe au temps de l'Union soviétique à partir de son journal intime. Il donne à voir les conditions qui ont pu être celles de certaines femmes, notamment les plus précaires, au regard de l'impact des transformations de l'intimité familiale et conjugale favorisées par l'État soviétique. Claire Etcherelli, *Une femme russe dans le siècle : Journal d'Evguenia Kisseliova*, Paris, Albin Michel, 2000, 270 p.
[40] W.Z. Goldman, *Women, the State and Revolution*, *op. cit.*, p. 118.
[41] S. Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, *op. cit.*, p. 6- 7 ; W.Z. Goldman, *Women, the State and Revolution*, *op. cit.*, p. 109.
[42] W.Z. Goldman, *Women, the State and Revolution*, *op. cit.*, p. 125.
[43] *Ibid.*, p. 116- 117.

Si la « question de la femme » est considérée résolue à la fin des années 1920, c'est que certains objectifs politiques ont été atteints : l'État soviétique avait refaçonné les contours de l'intimité. Une seconde phase s'ouvre alors au sein de l'Union soviétique, celle de l'« androgynie totalitaire[44] » selon l'expression des chercheuses Elena Zdravomyslova et Anna Temkina, qui souligne bien une volonté étatique de dissoudre les différences sexuelles au profit d'individus dont l'essence première est de servir la patrie soviétique.

1.2. À chaque régime politique son patriarcat

À partir de la période stalinienne, les femmes sont mobilisées et réparties dans toutes les industries lourdes sans aucune législation spécifique liée à leur sexe alors que la prise en charge publique de la reproduction reste insuffisante. De leur côté, les hommes sont largement libérés de leurs obligations maritales et parentales pour servir l'État soviétique lequel, pouvait leur demander de se déplacer du jour au lendemain pour le travail ou pour la guerre. Pourtant, à cette même période, un nouveau modèle familial est promu : celui de la « famille soviétique[45] » et il vise à remettre de l'« ordre » dans les foyers. Ce changement est accueilli favorablement car « la désintégration de la famille [est] perçue par une partie importante de la population comme un mal social et moral, un signe du désordre de l'époque ; le renforcement de la famille [est] interprété comme un pas vers la normalité[46] ». Malgré le caractère novateur des réformes des années 1920, l'un de leurs principaux impacts a été de placer les femmes seules face aux responsabilités familiales. En 1935, le journal quotidien la *Pravda* écrivait par exemple : « on cherche en vain les pères de ces enfants à travers toute l'Union Soviétique, car les intéressés, aussitôt avisés, changent de lieu de résidence pour ne pas remplir leurs obligations ». 200 000 enfants orphelins de père sont recensés par le journal. Tandis que les mères monoparentales augmentent, les avortements progressent aussi et atteignent même, en 1928, un taux plus élevé que les naissances. Dans ce contexte, le projet de loi de 1936 qui vise à renforcer la famille en revenant sur les droits acquis en 1920 est largement accepté. Soumis au débat public, il aborde quatre grandes questions : l'avortement, le divorce, les pensions alimentaires et les allocations pour les mères de familles nombreuses. En dehors de la loi sur l'interdiction de l'avortement, que la plupart des femmes n'approuvent pas, les autres réformes sont perçues positivement, notamment pour leur potentiel coercitif envers les hommes de mieux assumer leurs enfants. Les allocations pour les mères de familles nombreuses sont par ailleurs

[44] Elena Zdravomyslova et Anna Temkina, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies » dans Vera Tolz et Stephenie Booth (dir.), *Nation and Gender in Contemporary Europe*, s.l., Manchester University Press, 2005, p. 98.
[45] « The regime accepted the family, but only in its reconstituted form as the primary cell of Soviet society. His implied that citizens – while allowed to remain in families – had to be constantly reminded that their primary duty was to the state » S. Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, *op. cit.*, p. 9.
[46] S. Fitzpatrick, *Le Stalinisme au quotidien*, *op. cit.*, p. 220.

significatives du tournant pro-nataliste de la politique des années 1930 où la maternité, au même titre que le travail, devient « un devoir patriotique[47] ».

L'évolution de la démographie soviétique a largement contribué aux nouvelles dispositions du gouvernement face à l'institution familiale. À partir de 1936, l'État distribue des médailles de la maternité et attribue le titre honorifique de « Mère héroïne » (illustration 1) aux femmes ayant porté et élevé au moins dix enfants. Après la Grande Guerre, l'État français avait mis en place une stratégie similaire pour faire face au malthusianisme[48], tout en renvoyant au même moment les femmes dans les foyers sans leur accorder la citoyenneté[49]. Au contraire, l'État soviétique, sans avoir émancipé les femmes de leurs conditions aliénantes dénoncées au moment de la Révolution bolchévique, a réussi à ajouter à la citoyenneté des femmes, le devoir de travailler, d'enfanter et de s'occuper du foyer.

Illustration 5 : « Gloire à la mère héroïne ! » (1944)

Source : Affiche de propagande soviétique réalisée à la fin de la Seconde Guerre mondiale qui a pour but de glorifier la maternité. On peut voir sur cette affiche une femme à fière allure, le regard déterminé et satisfait, entourée de ses 10 enfants. L'absence de père est également remarquable, signe que l'État soviétique soutient plus la maternité que l'institution familiale (URL : https://affiches-urss.cinema-depot.fr/maternite-et-enfance, consulté le 03/06/2019).

En France, durant cette période, les féministes suffragistes continuent leur combat pour permettre aux femmes d'accéder à la citoyenneté, au droit de vote et à plus de liberté. Ce parallèle témoigne d'une histoire des femmes et du genre largement différenciée dans ces deux espaces. Alors

[47] « Motherhood was declared to be a social civic duty. In the official discourse, the new woman was a citizen whose duty was not only to produce, but also to reproduce the population » E. Zdravomyslova et A. Temkina, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies », art cit, p. 100 ; E. Enderlein, *Les Femmes en Russie Soviétique 1945-1975. Perspectives 1975-1999*, *op. cit.*, p. 108.
[48] Sur la comparaison entre politiques natalistes URSS et Allemagne, France, voir : David L. Hoffmann, *Stalinist Values: The Cultural Norms of Soviet Modernity, 1917-1941*, Ithaca, Cornell University Press, 2003, 264 p.
[49] Françoise Thébaud, *Quand nos grands-mères donnaient la vie. La maternité en France dans l'entre-deux-guerres*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1986, 315 p.

que les femmes françaises, jusqu'en 1965, sont toujours sous la tutelle de leur mari, les femmes soviétiques, au contraire, sont peut-être émancipées d'au moins une chose : leur statut d'épouses. En effet, puisque les maris tendent à disparaître et que le mariage est devenu une « affaire personnelle[50] », les femmes deviennent les incontestables maitresses du foyer avec, comme compagnon, l'État. Mais loin d'offrir un cadre d'émancipation pour les femmes, il s'agit plutôt, selon la chercheuse Elena Mezentseva, d'un « modèle spécifique de patriarcat qu'on peut définir comme un "patriarcat d'État" ou "patriarcat totalitaire". Pour éclairer la différence entre ce modèle et le modèle patriarcal traditionnel, soulignons que la domination des femmes était exercée par l'État totalitaire et grâce aux moyens dont il disposait. Au même titre que le patriarche traditionnel, il exerçait son contrôle sur les femmes[51] ».

Cette forme de « patriarcat totalitaire » s'accompagne en outre d'une forte différenciation des rôles de genre, qui s'illustre, par exemple, dans l'allocation dédiée exclusivement aux mères de familles nombreuses, et à laquelle les pères de familles nombreuses, aussi rares soient-ils, n'ont tout simplement pas droit[52]. Les mesures prises durant cette période tendent ainsi à déresponsabiliser les hommes des devoirs associés à leur statut de père ou de mari tandis qu'elles contribuent à rendre le travail domestique et reproductif comme quelque chose qui relèverait de l'entière responsabilité des femmes. Dans les années 1930, la famille soviétique est représentée, selon l'historienne nord-américaine Sheila Fitzpatrick, par « une entité très extensible, dont la colonne vertébrale était souvent constituée de plusieurs générations de femmes[53] ». Dans la même optique, la chercheuse finlandaise Anna Rotkirch a mis en lumière des formes familiales centrées sur des réseaux de femmes transgénérationnels et horizontaux qu'elle nomme « mothering extended[54] ». En prenant partiellement en charge les défaillances des hommes, l'État accentue la différenciation des rôles de genre en essentialisant les fonctions des individus selon leur genre. Alors que les femmes multiplient les rôles, les hommes réduisent le leur à celui de travailleurs et de guerriers (illustration 2)[55]. En ce sens, l'État soviétique crée peu à peu une « citoyenneté polarisée par le genre[56] ».

---

[50] E. Zdravomyslova et A. Temkina, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies », art cit, p. 100.
[51] Elena Mezentseva, « "Renaissance patriarcale" et travail féminin en Russie moderne », *Les Cahiers du Genre*, 1995, vol. 12, n° 1, p. 103- 114.
[52] S. Fitzpatrick, *Le Stalinisme au quotidien*, *op. cit.*, p. 239.
[53] *Ibid.*, p. 217.
[54] A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*
[55] « Men where encouraged to realize themselves in their work – that is, their self-realization was to have public character which coincided with the purposes of the regime; they were to serve the state as workers and soldiers » S. Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, *op. cit.*, p. 12.
[56] « Official normative judgements defined parenthood primarily as a function of the mother and the state. Fatherhood was regarded as an economic duty. The tradition of alienating fatherhood, supported by state policy, dated from this period. Despite the declared political equality of the sexes, a citizenship polarised by gender was developing » E. Zdravomyslova et A. Temkina, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies », art cit, p. 101.

Illustration 6 : « Défendons la ville de Lénine »

Source : Cette affiche de propagande soviétique, produite durant la période de la seconde guerre mondiale, vise à montrer la puissance guerrière de l'État soviétique. Les hommes, qu'ils soient officiers, marins ou paysan, sont présentés comme les soldats de la nation, déterminés à aller au combat, avançant sans peur. En arrière-plan, une figure féminine symbolise encore la présence des femmes sur tous les fronts, à la fois mères héroïnes mais aussi héroïnes de guerre (affiche en libre accès, URL : https://affiches-urss.cinema-depot.fr/periode-1941-1945, consulté le 03/06/2019).

Bien que les régimes de genre essentialisent et rigidifient la différenciation entre les sexes, les femmes soviétiques accèdent dans le même temps à une autonomie encore totalement inconnue pour les Françaises. Par exemple, à partir de sept enfants, les femmes étaient honorées pour l'accomplissement de leur devoir patriotique, et ce qu'elles soient mariées ou non. De surcroît, depuis 1944, toutes les femmes élevant des enfants seules, sans égard pour leur statut matrimonial, recevaient une allocation de la part de l'État[57]. En France, il faudra attendre 1984[58] pour que les mères non mariées, seules à élever leurs enfants, commencent à recevoir une aide de l'État ; la figure de la « fille-mère » y reste largement stigmatisée jusqu'au début des années 1990. Les femmes françaises sont également nettement moins nombreuses que les hommes à faire partie de la population active au milieu des années 1950 (34,3%)[59]. Au contraire, les femmes soviétiques représentent la moitié de la main d'œuvre et une partie d'entre elles sont employées dans l'industrie lourde et assument des emplois qui les dégradent physiquement[60]. Malgré la dénonciation de cet état de fait par la presse soviétique, la situation perdure car la main d'œuvre féminine est nettement moins chère que la main d'œuvre masculine pour les mêmes emplois. Les inégalités qu'expérimentent les femmes soviétiques et les femmes françaises prennent ainsi des formes tout à fait différentes, celles des premières se situant précisément dans ce qui apparaît comme des espaces d'autonomie encore inaccessibles pour les Françaises : elles bénéficient d'un plus large

[57] E. Enderlein, *Les Femmes en Russie Soviétique 1945-1975. Perspectives 1975-1999*, *op. cit.*, p. 108.
[58] La loi n°84-1171 du 22 décembre 1984 marque ce changement en instaurant des allocations familiales de soutien aux enfants dont la filiation n'est pas légalement établie à l'égard de l'un ou l'autre de ses parents.
[59] Margaret Maruani et Monique Meron, « 9. Le travail des femmes dans la France du XXe siècle », *Regards croisés sur l'économie*, 2013, n° 13, nº 1, p. 177- 193.
[60] Irina Tartakovskaya, « 19. Genre et marché du travail en Russie » dans Margaret Maruani (dir.), *Travail et genre dans le monde*, traduit par Catherine Perrel, Paris, La Découverte, 2013, p. 194- 203.

accès au travail salarié, et leur statut n'est plus uniquement corrélé à celui d'un homme dans le cadre d'un mariage.

Pourtant, leurs conditions d'emploi associées à la désertion masculine des foyers – qui, en ce sens, témoignent d'un système de sexe/genre qui ne s'apparente plus à un patriarcat traditionnel mais dans lequel les femmes sont néanmoins désavantagées –, poussent les femmes à remettre elles-mêmes en question cette « émancipation ». À partir des années 1960, on voit ainsi émerger un discours de réaction dans l'opinion publique qui met l'accent sur la place des femmes dans la famille et sur leur rôle primordial de mère, tandis que parallèlement émerge l'idée d'une « crise de la masculinité » sur laquelle on reviendra un peu plus loin. Le partenariat « mère-État » est incriminé : en évinçant les hommes, l'État aurait ébranlé le patriarcat[61]. En Union Soviétique, on accuse donc l'émancipation des femmes de déstabiliser les hommes qui, pourtant, ont gardé un rôle de genre associé à des idéaux virils : guerriers, ouvriers ou paysans. En France, ces figures sont mises à mal tout au long du 20ème siècle. La Grande Guerre constitue une première « débandade » pour les hommes, cantonnés à rester dans les tranchées : « la dévastation des corps sape le mythe militaro-viril[62] ». Le machinisme entraîne ensuite la disparition des qualités de l'ouvrier remplacées par la répétition de gestes simples à la place de compétences recherchées. La valeur du travail est ainsi rabaissée et les hommes sont bientôt confrontés à l'arrivée d'un chômage massif dans les années trente, qui déstabilise encore un des piliers de la virilité : le rôle du pourvoyeur économique. Par la suite, la Seconde Guerre mondiale, placée sous le signe de l'occupation nazie, exclut toute possibilité de combat – excepté pour la poignée de résistants. Enfin, les dernières guerres coloniales finiront « d'achever l'enthousiasme viril pour la prouesse guerrière et mettront un terme à la quête héroïque du sacrifice et de la gloire[63] ». Les citoyens soviétiques, durant la Seconde Guerre mondiale, sont au contraire envoyés par millions au combat, utilisés comme de la chair à canon, mais glorifiés ensuite dans l'acte guerrier jusqu'à aujourd'hui (illustration 3).

[61] « Женщина оказывалась экономически независимой от мужа и отца. Кроме того, она сама вступила "в сделку" с государством как мать, противопоставляя себя мужчине-отцу » (ma traduction : « La femme était économiquement indépendante de son mari et de son père. De surcroit, elle a elle-même conclu un "accord" avec l'État en tant que mère, s'opposant à l'homme-père » Anna Temkina et Elena Zdravomyslova, « Krizis maskulinosti v pozdnesovetskom diskurse » dans Sergueï Ushakin (dir.), *O muzhe(n)stvennosti*, Novoe literaturnoe obozrenie., Moscow, 2002, p. 447.
[62] Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, *Histoire de la virilité, t. 3. La virilité en crise ? XXe-XXIe siècle*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 9.
[63] *Ibid.*

Illustration 7 : La glorification de l'acte guerrier

Source : La première photographie, prise en 2015 dans une petite ville de province russe, montre une banderole sur laquelle figure des tanks, des monuments aux morts et où il est écrit « Je me souviens ! Je suis fier ! ». La seconde, prise en 2018 à Moscou, donne à voir une affiche mettant en scène un homme aux proportions surhumaines mises en exergue par la petite fille qu'il porte avec une mention au portail historique de Russie et un slogan « Le monde n'a pas oublié qui l'a sauvé ». Ces deux illustrations, banales dans les villes russes, illustrent une glorification de l'acte guerrier et un rappel de la puissance militaire russe dans l'espace public.

L'État soviétique et l'État français incarnent ainsi des modèles différents de « dominance masculine[64] ». Dans le premier, la figure du père est représentée par l'État et non plus par les hommes et maris du pays, qui sont renvoyés à un statut de main d'œuvre, parfois de pourvoyeur économique, mais surtout encensés dans leur rôle de guerrier héroïque ; au contraire, en France, cet ethos viril disparait peu à peu au même moment où les femmes gagnent certaines libertés – celles dont disposent, de longue date, les femmes soviétiques. En résultat de ces trajectoires historiques et politiques fortement différenciées, au tournant des années 1970, les revendications portées par les femmes peuvent apparaître, de prime abord, antagonistes.

[64] Pour Gayle Rubin, le patriarcat est une « forme spécifique de dominance masculine » qui se caractérise par un pouvoir absolu sur les épouses, les enfants, et les propriétés de la famille. D'autres systèmes stratifiés selon le genre ne sont pas pour autant patriarcaux, par exemple là où « le pouvoir des hommes dans ces groupes n'est pas fondé sur leurs rôles de pères ou de patriarches, mais sur leur caractéristique collective de mâles adultes, incarnée par les cultes secrets, les maisons des hommes, la guerre, les réseaux d'échange, le savoir rituel et diverses procédures d'initiation ». En ce sens, l'expression de « patriarcat d'État » proposée par Elena Mezentseva durant la période soviétique apparaît adaptée. En revanche, en France, à partir des années 1970 puis en Russie après le chute de l'URSS, d'autres régimes de genre se sont mis en place qui ne s'apparentent pas à des régimes patriarcaux en tant que tels mais à des formes spécifiques de dominance masculine qu'il s'agit de qualifier. Gayle Rubin, « Le marché aux femmes "Économie politique" du sexe et systèmes de sexe/genre (titre original : The Traffic in Women : Notes on the Political Economy of Sex" publié en 1975) » dans *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, s.l., Epel, 2010, p. 36.

2. Le tournant des années 1970 : des trajectoires féministes en décalage à l'Est et à l'Ouest

Le 20ème siècle en France est moins mouvementé qu'en Union Soviétique : les transformations dans les rapports de genre et la place des femmes dans la société ont évolué de manière plus lente, plus progressive. Mais surtout, ces évolutions ont été portées en premier lieu par des femmes plutôt que par le pouvoir politique en place : les femmes françaises se sont en effet battues pour obtenir leurs droits, tandis que les femmes d'Union soviétique les ont reçus presque soudainement, sans qu'il y ait eu ni réelle lutte pour leur obtention ni longs débats pour réfléchir en amont à la mise en œuvre concrète de ces transformations. On l'a vu, les réformes soviétiques, bien qu'elles aient encouragé des mesures visant à promouvoir l'égalité entre les sexes, ont finalement détérioré la vie de nombreuses femmes. Cela peut expliquer en partie que les batailles menées par les femmes pour l'amélioration de leur situation en France et en URSS prennent des directions opposées.

2.1. Le Mouvement de Libération des Femmes : se constituer comme sujet et politiser le privé

Le premier mouvement féministe en France, identifié ultérieurement comme une première vague[65], s'étend de la fin du 19ème au début des années 1960 et il se concentrait sur l'accès des femmes à la citoyenneté. À la sortie de la Seconde Guerre mondiale, les femmes françaises obtiennent le droit de vote et une dizaine d'année plus tard se dessine un deuxième mouvement féministe qui va, cette fois, s'attacher à faire des femmes des « sujets à part entière », des personnes propriétaires d'elles-mêmes.

Les années 1960, qu'on aurait tort de considérer comme un creux pour le féminisme, se caractérisent par l'émergence dans le débat public de la question des femmes, ce qui conduit à des réformes importantes comme la fin de la tutelle du mari (1965) et l'apparition d'institutions qui accompagnent l'émancipation des femmes, en particulier le planning familial[66]. C'est dans ce contexte d'avancées politiques et sociales que se développe, au tournant des années 1970, le Mouvement de Libération des Femmes[67] (MLF). Il marque une « rupture[68] » à la fois par l'organisation du mouvement,

[65] La métaphore marine, qui apparaît à la fin des années 1970 avec la découverte des féminismes antérieurs, a été critiquée en ce qu'elle unifie le féminisme et fait référence à des temporalités occidentalocentrées. Toutefois, on l'utilisera ici dans la mesure où elle décrit le contexte français. Bibia Pavard, « Faire naître et mourir les vagues : comment s'écrit l'histoire des féminismes », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 2018, nº 2017- 2.

[66] Les travaux de Sylvie Chaperon ont mis en lumière les mouvements actifs de femmes durant la période de 1945 à 1970 qui ont participé aux conditions de possibilité de l'émergence du mouvement de la libération des femmes des années 1970 Sylvie Chaperon, *Les années Beauvoir*, Paris, Fayard, 2000, 430 p.

[67] Le lancement symbolique et médiatique du MLF a lieu le 26 août 1970 lorsque des militantes féministes déposent une gerbe sur la tombe du soldat inconnu à l'attention de l'épouse de celui-ci.

[68] B. Pavard, « Faire naître et mourir les vagues », art cit, p. 3.

ses revendications et ses modes d'actions. Les femmes du MLF sont nées durant la guerre ou pendant la période du baby-boom : elles représentent cette nouvelle génération de femmes qui ont pu accéder aux études supérieures sans être pour autant des « cervelines[69] », des femmes « contre-nature » se détournant de leur rôle d'épouses et de mères, comme cela fut le cas pour les étudiantes de la première moitié du 20ème siècle. Les militantes du MLF ne luttent plus pour pouvoir accéder au savoir, ne se battent plus pour accéder à la citoyenneté – elles sont citoyennes – mais revendiquent une reconnaissance de leur place dans la société. Deux de leurs slogans devenus aujourd'hui célèbres - « *Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme* » et « *Un homme sur deux est une femme* » – visaient à mettre en lumière cette invisibilisation des femmes dans la sphère publique et à engager, plus profondément, un travail de déconstruction et de dénaturalisation : « les militantes ne veulent plus du vieux monde fondé sur la complémentarité des sexes, le rôle maternel et ménager des femmes, constructions culturelles naturalisées et puissants préjugés sur ce que doit être une femme, une mère, une amante, une épouse[70] ». Puisqu'on ne naît pas femme mais qu'on le devient[71], et puisque ce devenir est soumis à de fortes inégalités, la critique des rôles assignés aux femmes devient fondamentale dans les recherches féministes qui, peu à peu, élaborent un « arsenal de concepts[72] » pour penser le genre[73].

Parmi les combats féministes des années 1970 figure l'accès des femmes au contrôle de leur corps dont témoignent certains des slogans de l'époque : « *un enfant quand je veux, si je veux* » (slogan produit par le planning familial, illustration 5) ou « *mon corps m'appartient* » (slogan du MLF). Ces revendications ont abouti, en 1975, à la loi Weil sur l'avortement, tandis que la loi Neuwirth sur la contraception, promulguée en 1967, devient effective en 1974 avec le remboursement de la sécurité sociale. Plusieurs anthropologues comme Françoise Héritier et Maurice Godelier font reposer la domination masculine et l'oppression des femmes sur l'appropriation, par les hommes, de leur capacités reproductives[74]. Dans cette perspective, Françoise Héritier envisage l'accès à la contraception comme

---

[69] Jean-François Condette, « "Les Cervelines" ou les femmes indésirables. L'étudiante dans la France des années 1880-1914 », *Carrefours de l'éducation*, 2003, vol. 15, nº 1, p. 38- 61.

[70] Françoise Thébaud, « Le privé est politique. Féminismes des années 1970 » dans Michel Pigenet et Danielle Tartakowsky (dir.), *Histoire des mouvements sociaux en France*, Paris, La Découverte, 2014, p.

[71] Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe, tome 1 : Les Faits et les Mythes*, Paris, Gallimard, 1949, 400 p.

[72] Cette expression est reprise à Gayle Rubin, la première anthropologue nord-américaine à avoir mobilisé la notion de genre et qui, dans un article fondateur, pose de solides bases théoriques pour penser les relations qui produisent et organisent le sexe et le genre en passant au peigne fin les théories produites par Claude Lévi-Strauss et Sigmund Freud. G. Rubin, « Le marché aux femmes "Économie politique" du sexe et systèmes de sexe/genre (titre original : The Traffic in Women : Notes on the Political Economy of Sex" publié en 1975) », art cit.

[73] Christine Delphy théorise en particulier le patriarcat et le mode de production domestique, Colette Guillaumin propose le concept de sexage, Nicole Claude-Mathieu invite à penser les sexes comme des catégories à l'image de l'âge ou de la classe sociale, Monique Wittig éclaire la pensée straight, Paola Tabet déconstruit la catégorie de prostitution pour donner à voir l'existence du continuum de l'échange économico-sexuel Christine Delphy, « L'Ennemi principal », *Partisans*, 1970, p. 31- 56 ; Christine Delphy, « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », *Nouvelles Questions Féministes*, 1981, nº 2, p. 58- 74 ; Colette Guillaumin, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes », *Questions Féministes*, 1978, nº 2, p. 5- 30 ; Nicole-Claude Mathieu, « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », *Épistémologie sociologique*, 1971, vol. 11, p. 19- 39 ; Paola Tabet, « Du don au tarif. Les relations sexuelles impliquant compensation », *Les Temps Modernes*, 1987, nº 490, p. 1- 53 ; Monique Wittig, « LA PENSÉE STRAIGHT », *Questions Féministes*, 1980, nº 7, p. 45- 53.

[74] F. Héritier, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, *op. cit.* ; Maurice Godelier, *La production des grands hommes : Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Flammarion, 2009 [1982], 414 p.

un levier essentiel pour l'émancipation des femmes. En retrouvant le pouvoir de maitriser leur fécondité, elles gagnent en autonomie et ébranlent les fondements de la domination masculine[75]. L'accès à la contraception et au contrôle de la fécondité constitueraient donc une révolution qui peut potentiellement transformer l'avenir des femmes. Pourtant, l'histoire de l'URSS prouve que ce n'est pas suffisant[76]. En effet, bien qu'elle ait été la première région du monde à avoir légalisé l'avortement (1920), cet accès au contrôle de la reproduction par les femmes n'a pas entrainé la disparition de la domination masculine. Un siècle plus tard, comme on va le voir, elle s'est au contraire renforcée. Avoir le contrôle de son corps et de ses capacités reproductives n'est donc pas une fin en soi : encore faut-il avoir accès aux moyens de production, aux sphères de pouvoir et à des conditions économiques suffisantes. Les conditions matérielles dans lesquelles évoluent les femmes restent fondamentales pour comprendre leur oppression : c'est ce les féminismes matérialistes se mettaient en demeure de démontrer.

Illustration 8 : Affiche produite par le Mouvement Français pour le Planning Familial (autour de 1970)

Source : Le slogan de cette affiche du planning familial a été repris par toutes les manifestantes du MLF dans les années 1970 (image en ligne, URL : https://www.artprecium.com/catalogue/vente_126_le-tour-du-monde-par-laffiche-1880-1980/lot_544_un-enfant-si-je-veux-quand-je-veux-mfpf-vers-1970, consulté le 07/08/2019)

[75] « Grâce à la contraception, la femme devient maîtresse de son corps et n'est plus considérée comme une simple ressource ; elle use de son libre arbitre en matière de fécondité, y compris dans le choix du conjoint, le choix du nombre d'enfants qu'elle souhaite et celui du moment où elle souhaite les avoir » F. Héritier, *Masculin/féminin II*, *op. cit.*, p. 143.

[76] Nathalie Bajos et Michèle Ferrand ont également indiqué que la contraception n'avait pas le pouvoir de subvertir la hiérarchie entre les sexes notamment parce qu'elle ne modifie pas les fondements d'une identité féminine basée sur la maternité. Nathalie Bajos et Michèle Ferrand, « La contraception, levier réel ou symbolique de la domination masculine », *Sciences Sociales et Santé*, 2004, p. 117- 142. Dans une enquête plus récente, Cécile Thomé montre, à l'appui de ses recherches doctorales, que la sexualité « contraceptée », si elle a modifié les scripts de la sexualité, continue dans le même temps d'être une responsabilité féminine Cécile Thomé, *La sexualité aux temps de la contraception : genre, désir et plaisir dans les rapports hétérosexuels (France, années 1960 - années 2010)*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2019.

À partir de la mise en lumière du travail domestique et de sa gratuité, Christine Delphy a ainsi révélé les conditions de l'exploitation matérielle des femmes par les hommes. Pour elle, le travail domestique est un « mode de production domestique » lui-même produit par le « mode de production capitaliste ». Dans ce système, les femmes continuent de subir « une discrimination systématique » sur le marché du travail salarié qui « les dépossède des moyens de gagner leur vie correctement et les pousse à entrer dans des rapports de production domestiques, principalement en se mariant[77] ». La pierre angulaire de la domination masculine est donc, selon Delphy, l'appropriation du travail domestique des femmes par les hommes. Cette analyse dénaturalise ce système de subordination en montrant que ce sont des conditions structurelles qui rendent possible l'exploitation des femmes. Remarquons alors que ce discours n'est guère éloigné de celui tenu par Lénine (cf. citation en exergue, section 1.1 de ce chapitre), et également inspiré par les travaux de Karl Marx ; il s'en distingue cependant dans ses objectifs politiques. De la même perspective matérialiste, Paola Tabet produit une analyse du mariage qui rejoint ces considérations puisqu'elle montre que les femmes, sur la base d'un accès aux moyens de production limité, sont contraintes de transformer leur sexualité en sexualité de service. Les féministes matérialistes ont ainsi montré que l'oppression et l'exploitation des femmes repose bien sur un fondement économique mais qu'il ne dérive pas directement du système capitaliste. Ces chercheuses ont donc porté leur regard sur la sphère privée, jusque-là soustraite à l'analyse, allant dans le sens d'un autre slogan majeur de l'époque : « *le privé est politique* ».

Pour les femmes de l'URSS, on peut comprendre que ce slogan résonne de manière incompréhensible[78] puisque durant toute la période soviétique, le politique a façonné le privé. La première période des années 1920 le montre, ce sont des mesures politiques qui, avant les mouvements sociaux, ont déconstruit les fondements de l'institution familiale légalisant le divorce et l'avortement[79]. Ce sont aussi des mesures politiques qui ont contraint toutes les femmes à s'insérer sur le marché du travail malgré une prise en charge insuffisante du travail domestique et maternel. Depuis 1917, la puissance maritale n'existe plus et les femmes sont reconnues comme des citoyennes à part entière mais elles n'ont pas été à l'initiative de ces brusques changements. Ainsi, aussi avant-gardistes puissent-ils paraitre, elles les ont avant tout subis dans le sens où elles n'en maitrisaient pas les tenants et les aboutissants. De sorte que lorsque les femmes françaises acquièrent ces droits et revendiquent une prise en compte politique des problèmes privés et de la condition des femmes, les femmes de l'URSS valorisent au contraire, de leur côté, la préservation de leur intimité, entendue comme la cellule familiale, qui s'est construite comme rempart vis-à-vis d'un État interventionniste : « c'est un constat qui vaut

[77] Christine Delphy, *L'ennemi principal : Tome 1, Économie politique du patriarcat*, 3e édition., Paris, Syllepse, 2013, p. 14.
[78] Dans un essai d'histoire comparative sur les pays d'Europe de l'Est, Susan Gal et Gail Kligman ont étudié la période de transition des années 1990 à la lumière du genre. Elles ont montré que les femmes de l'Europe de l'Est, ayant vécu l'invasion du politique dans le privé pendant toute la période soviétique, ne pouvaient adhérer au slogan féministe « le privé est politique ». Le respect de la vie privée était devenu l'un des biens sociaux favoris. S. Gal et G. Kligman, *The Politics of Gender After Socialism*, *op. cit.*
[79] Staline interdit l'avortement en 1936 mais il est à nouveau légalisé en 1954.

pour l'ensemble des ex-sociétés communistes où la valorisation de la sphère privée a cru avec le temps, parallèlement au rejet croissant de l'État et de son interventionnisme tous azimuts dans la vie privée des citoyens, ainsi que de son incapacité concomitante à satisfaire leurs besoins les plus immédiats[80] ». De ces deux trajectoires historiques, les positionnements des femmes divergent et génèrent le « malentendu[81] » chez les féministes : quand en France, on cherche à politiser l'intimité et à dénaturaliser la condition des femmes, en URSS, selon certaines recherches, on assiste au contraire à la reconstruction d'une féminité essentialisée, un revirement perçu comme potentiellement favorable à l'amélioration des conditions de vie des femmes.

2.2. Cesser de tout porter sur ses épaules et s'émanciper d'un ordre de genre totalitaire

Selon Martine Mespoulet, entre 1967 et 1970, dans une famille ouvrière soviétique, une femme travaille en moyenne 65 heures par semaine (38h de travail salarié et 27h de travail domestique) contre 51h pour un homme (41h de travail salarié et 10h travail domestique)[82] : le travail domestique restait ainsi un « poste à plein temps[83] ». En 1965, les ouvrières soviétiques touchent toujours un salaire moyen qui ne représente que 69,3 % de celui des ouvriers. Les travaux les plus pénibles, non mécanisés, sont toujours exécutés en majorité par des femmes[84]. À partir des années 1970, des mesures spécifiques pour les femmes sont toutefois réintroduites dans le Code du Travail, concernant l'interdiction de certains travaux pénibles et la prise en compte de la situation familiale (maternité ou enfants en bas-âge)[85]. Ce revirement politique par rapport aux années 1920 est notamment lié aux inquiétudes suscitées par le déclin du taux de natalité[86] qui entraîne le développement d'un champ de recherche sur les femmes et la famille et une popularisation de ces thèmes dans la presse, donnant lieu à de « vifs débats[87] » sur lesquels nous reviendrons un peu plus loin.

---

[80] Jacqueline Heinen, « Introduction », *Les Cahiers du Genre*, 1995, vol. 12, nº 1, p. 11.
[81] Ioana Cîrstocea, « "Between the past and the west" : le dilemme du féminisme en Europe de l'est postcommuniste », *Sociétés contemporaines*, 2008, vol. 71, nº 3, p. 11.
[82] Martine Mespoulet, « Travail domestique et construction du socialisme en URSS d'après les enquêtes de budget-temps », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2015, n° 41, nº 1, p. 21- 40.
[83] Le roman de Janet Skeslien Charles raconte l'histoire d'une femme ukrainienne, approchant de la trentaine, qui traverse les difficiles années 1990 aux côtés de sa grand-mère avec laquelle elle vit. La narratrice occupe différents types d'emploi, d'abord dans une entreprise étrangère installée dans le pays puis dans une agence matrimoniale internationale pour finalement migrer aux États-Unis en se mariant avec un homme rencontré sur un site. L'auteure, nord-américaine, a vécu deux ans à Odessa et s'appuie ainsi sur son expérience pour écrire ce livre, certains passages du roman corroborent ainsi à la fois les recherches académiques et mes propres observations sur le terrain. Ainsi en est-il de cette phrase éloquente sur la condition d'épouse au temps de l'Union soviétique : « les hommes allaient travailler et rentraient le soir lire le journal les doigts de pied en éventail ; les femmes allaient travailler et rentraient le soir pour travailler encore. Épouse était un poste à plein temps » Janet Skeslien Charles, *Les fiancées d'Odessa*, Paris, Liana Levi, 2009, p. 37.
[84] E. Enderlein, *Les Femmes en Russie Soviétique 1945-1975. Perspectives 1975-1999*, *op. cit.*, p. 36- 37.
[85] Ces lois sont souvent ignorées ou détournées *Ibid.*, p. 33- 34.
[86] E. Zdravomyslova et A. Temkina, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies », art cit.
[87] M. Claro, « Interpréter et transformer ? », art cit, p. 52.

Dans ce contexte, des discours essentialistes sur les femmes et le rôle qu'elles doivent tenir commencent à se propager dans différentes sphères sociales. Certains écrits universitaires soviétiques, par exemple, décrivent désormais la maternité comme « la plus importante fonction sociale de la femme[88] ». Dans un ouvrage collectif, intitulé *Les femmes soviétiques*, écrit en réponse à la mise en place de l'année internationale de la femme en 1975 par l'ONU, des chercheur·e·s soviétiques[89] dressent un état des lieux de la situation des femmes (insertion sur le marché du travail, activités politiques, questions liées à la famille, aux loisirs et aux enfants). Cet ouvrage insiste sur le caractère exemplaire de l'Union Soviétique concernant l'égalité entre les sexes par rapport à la situation des pays occidentaux, en particulier vis-à-vis de la participation des femmes dans la sphère productive. Mais leurs textes mettent aussi en lumière les transformations en cours durant cette période, notamment l'émergence de discours qui tendent à renaturaliser les sexes : « l'activité professionnelle intense de la femme, sa participation à la vie sociale ne veulent pas dire copie, imitation de l'homme. La femme peut se développer librement, harmonieusement, conformément à sa *nature*[90] ». Même si l'ouvrage insiste continuellement sur « l'activité professionnelle intense de la femme », l'accent est aussi régulièrement mis sur les différences biologiques qui séparent les hommes et les femmes et sur l'existence d'une « nature » féminine. Sans que cela remette en cause leur intégration dans les sphères de production, ce changement de discours au sein des recherches académiques marque néanmoins une période où la différenciation et l'essentialisation des sexes reviennent en force[91]. Selon certaines enquêtes, cet infléchissement est toutefois perçu positivement : face à une double oppression sur le marché du travail et dans la sphère familiale, n'en subir plus qu'une seule peut déjà constituer une libération pour les femmes[92]. Des revendications vont donc commencer à s'élever pour *avoir le choix* de se consacrer uniquement à la vie familiale, *avoir le droit* de « ne pas travailler » et « ne pas avorter ». Des revendications donc, au premier abord, diamétralement opposées à celles des femmes françaises, mais qui ont en partage une même volonté : celle de *pouvoir choisir*. L'analyse des régimes de genre dans une perspective historique permet ainsi d'éclairer la potentielle réception des slogans du MLF en URSS : « *un enfant quand je veux, si je veux* » n'aura pas la même signification pour une femme russe ou une femme française en 1970. De façon similaire, et comme on l'a vu plus haut, « *le privé est politique* » ne

[88] T. Sidorova (dir.), *Les femmes soviétiques*, U.R.S.S., Les Editions du Progrès Moscou, 1975, p. 10.
[89] L'ouvrage est coordonné par T. Sidorova avec la participation de sept autres jeunes chercheurs et docteurs. À l'exception d'un docteur en biologie, tous les autres sont rattachés aux sciences humaines et sociales (dont la philosophie, l'histoire, la pédagogie et l'économie).
[90] (mes italiques) T. Sidorova (dir.), *Les femmes soviétiques*, *op. cit.*, p. 219.
[91] Notons néanmoins que les politiques bolchéviques, en encensant les femmes dans la maternité et les hommes dans des rôles de guerriers, naturalisaient aussi les différences entre les sexes mais pour que chaque citoyen et citoyenne endosse leur rôle de travailleur et travailleuse, le régime gommait dans le même temps les spécificités liées au genre. Ainsi la maternité, considérée comme un devoir patriotique n'était pas nécessairement associer à une nature féminine différente en essence, mais bien à une citoyenneté polarisée par le genre.
[92] « Remembering that work was a duty, not a right, and that the patriarchal division of labor in the household persisted, women who have the option of being oppressed by two systems, domestic patriarchy and the discriminatory labor market or by only one system, patriarchy, could certainly construe staying home as liberating. For many women opposing the patriarchal division of labor in the home was not perceived possible or even desirable » Suzanne Lafont, « One Step Forward, Two Steps Back: Women in the Post-Communist States », *Communist and Post-Communist Studies*, 2001, vol. 34, p. 203-220..

trouve pas d'écho chez les femmes de l'URSS puisqu'à cette période, c'est au contraire le désir d'une « dépolitisation » de la sphère privée qui prévaut, l'intrusion étatique dans l'intimité étant perçue avec méfiance. S'émanciper d'un État totalitaire, qui occupe une position de patriarche pour les femmes comme pour les hommes[93], semble être la priorité pour gagner en liberté. À la fin des années 1970, certains discours féministes des groupes dissidents de Leningrad illustrent ces positionnements en *décalage*, au regard de ceux portés par les militantes féministes françaises.

À partir de 1979, plusieurs samizdats[94] commencent à circuler à Leningrad. Ainsi le premier numéro de *Femmes et Russie*, produit à l'initiative de Tatiana Mamonova, est-il consacré aux problèmes auxquels se heurtent les femmes soviétiques. Dès octobre 1979, suite aux persécutions du KGB, le samizdat change de nom et une scission s'opère : une partie des femmes, attachées à la figure de Tatiana Mamonova, s'associe au féminisme occidental et continue de publier, à l'étranger, les écrits de femmes russes et soviétiques ; les autres optent pour un féminisme relié à la religion, avec à leur tête Tatiana Goritcheva, et fondent le club de discussion religieux *Maria* – et par suite, en 1980, une revue du même nom. Comme le souligne Anna Sidorevitch[95], à l'exception de Tatiana Mamonova qui se revendiquait du communisme de Lénine, les féministes russes des années 1970 se positionnent pour la plupart contre la vision des femmes de la fin du 19ème siècle, mais également contre les réformes mises en place par le régime soviétique.

> « Dans la Russie du 19ème siècle, il existait deux modèles de femme idéale, les deux étant aussi repoussants l'un que l'autre. Ils sont représentés sous des formes extrêmes dans les représentations des écrivains Tchernychevski et Tolstoï. Tchernychevski nous repousse par sa superficialité et la faiblesse de son raisonnement (bien que son respect par rapport aux femmes, sa fascination pour les femmes, soit très attirant). Tolstoï représente un autre coté extrême : la femme n'est vue que comme la femelle, comme le moyen pour produire des enfants, ce qui est, bien sûr, dans nos conditions de vie une utopie. Notre projet, l'acquisition de Dieu par une acquisition libre de soi-même, ne supporte pas ce mécanisme de simplification. Encore plus dégoûtantes sont les expériences des années 1920. L'égalité imposée par la force a détruit la famille et elle a engendré un grand nombre de personnes malheureuses. [96] »

Deux aspects sont importants dans cette citation. D'une part, la conception des femmes comme « *femelles* » chez Léon Tolstoï n'est pas critiquée pour son essentialisme, mais pour son irréalisme : cette fonction reproductrice serait une « *utopie* » pour ces femmes au regard de leurs conditions matérielles d'existence et, en particulier, face aux difficultés qui sont les leurs pour pouvoir accéder à la maternité. Cet accès devient alors hautement désirable, au même titre que la légalisation de l'avortement pour les femmes françaises. D'autre part, on observe une critique acerbe des réformes intervenues dans les années 1920, décrites comme « *dégoutantes* » car elles auraient « *détruit la famille* » et engendré du

---

[93] « The state assumed responsibility for the fulfilment of the traditional masculine roles of father and provider, becoming, in effect, a universal patriarch to which men and women were subject » S. Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, *op. cit.*, p. 1.

[94] Le mot *samizdat* est formé des mots russes *sam (soi-même*) et *izdat* (*publier*), ce qui signifie *publier soi-même.* Il s'agit des écrits dactylographiés et rédigés par les citoyens eux-mêmes qui étaient d'ordinaire diffusés en circulant de mains en mains.

[95] Les travaux d'Anna Sidorevitch (deux mémoires de recherche en sociologie [2017 ; 2018]) m'ont permis de prendre en compte ces mouvements féministes. Je la remercie également pour avoir partagé avec moi ses sources, en l'occurrence la traduction de la revue *Maria*.

[96] Le premier numéro de la revue *Maria*, Frankfort sur le Main, 1981, p. 24.

malheur. Les réformes des années 1920, qui reflètent une partie des droits revendiqués par les féministes de la seconde vague en France, en ayant été imposées, ont pris une tout autre signification : l'égalité « imposée » sonne d'ailleurs comme un oxymore. L'émancipation s'est ainsi transformée en « mythe » jusqu'à changer le sens même du mot qui, « pour une femme soviétique, voulait simplement dire faire le double du travail d'un homme, sous prétexte d'égalité sociale[97] ».

Ces féministes rejettent ainsi à la fois la vision et la condition des femmes d'avant la Révolution, mais aussi les transformations qui ont eu lieu après la Révolution. Elles privilégient un discours qui sacralise la féminité en s'appuyant sur la religion tout en critiquant vivement la société soviétique. Dans cette optique, elles insistent sur le fait qu'elles ne peuvent pas se revendiquer du marxisme puisqu'elles considèrent que cette théorie a perverti la société russe : sans cesse, le terme « *cynique* » est associé au marxisme. Pourtant, dans *Maria*, même si de nombreux passages essentialisent les sexes, certains propos ne sont pas si éloignés des affirmations des féministes matérialistes.

> « La femme était et reste l'esclave de l'esclave, c'est-à-dire qu'elle se trouve en double esclavage. L'homme placé dans le mécanisme de l'esclavage, instaure automatiquement des rapports esclavagistes dans sa famille. Il se hâte de rendre à sa femme chaque coup qu'il reçoit dans la vie sociale (…). Chaque saoulard, le membre le plus misérable de la société, possède une créature encore plus malheureuse et plus opprimée que lui, sur laquelle il venge les offenses qu'il a subies. [98] »

Cette citation n'est pas sans écho avec les interrogations de Paola Tabet sur les conditions qui permettent à « l'homme le plus pauvre, y compris plongé dans les situations les plus misérables (…) de se payer les services sexuels de la femme la plus pauvre[99] ». Mais malgré ce constat, le marxisme et l'analyse matérialiste sont rejetées par ces féministes soviétiques qui pensent que la libération passera par une révolution spirituelle et religieuse dans laquelle elles pourront redevenir des femmes. Elles considèrent que le régime soviétique et la vie quotidienne régie par le travail et les queues interminables « *tue d'abord la féminité*[100] » et que « *les femmes sont lasses de tout porter sur leurs épaules*[101] ». L'obligation de travailler est perçue comme un asservissement et non comme des droits sociaux et économiques.

> « Nous avons déjà rendu compte dans le premier numéro de l'almanach "Femmes et Russie" de quelle manière tout à fait remarquable nous "possédons" des droits sociaux et économiques. Par exemple, il est tout simplement impossible à une femme d'avoir autant d'enfants qu'elle le voudrait, afin de satisfaire son besoin d'amour maternel : nulle part où vivre, rien à donner à manger…et, toi aussi, tu mourrais de faim si tu devais rester à la maison avec tes enfants au lieu d'aller travailler 8 heures par jour. Les garderies d'enfants sont telles, qu'elles rendent nos enfants malades et aggravent encore nos problèmes au lieu de les résoudre. Il est donc interdit à la femme d'être femme dans sa vie personnelle et familiale. On la pousse hors de la maison pour qu'elle aille chercher des moyens de subsistance. Peut-être qu'en travaillant "pour le bien de la société", elle peut alors satisfaire son élan créateur ? Peut-être que là elle touche à la création pure ? Pour nous, le travail ne représente pas un moyen de réalisation personnelle, mais une malédiction. [102] »

---

[97] E. Mezentseva, « "Renaissance patriarcale" et travail féminin en Russie moderne », art cit, p. 112.
[98] *Maria*, 1981, p.98 : « Réponses aux questions du journal français « *L'Alternative* », p.85-102.
[99] P. Tabet, *La grande arnaque*, *op. cit.*, p. 143.
[100] Collectif, *Maria. Journal du club féministe « Maria » de Leningrad*, Des femmes., Paris, 1981, p. 62.
[101] *Ibid.*, p. 83.
[102] *Maria*, 1981, p.67 : « Enterrées vives » de Natalia Malakhovskaia p.61-76.

Ne pas pouvoir être une femme est ici symbolisé par l'impossibilité d'avoir des enfants dans de bonnes conditions. Les écrits du samizdat critiquent aussi ouvertement les hommes, à la fois concernant les violences conjugales et les meurtres qu'elles engendrent, mais aussi lorsque ces hommes sont décrits comme des enfants à charge, irresponsables, ou encore comme des êtres faibles comparativement à la force des femmes[103].

> « Les lourdes conséquences de la révolution ont frappé d'abord l'homme qui n'était pas préparé. Il est plus difficile de briser la femme, on l'a écrasée pendant trop longtemps, elle est devenue comme une matière élastique. Ce qui fait que, malgré le double joug qui l'asservit, elle s'est montrée plus solide que l'homme. Maintenant elle est plus active, plus forte et plus entière que l'homme. Les femmes se chargent de l'affranchissement universel de la conscience, de la sauvegarde des valeurs spirituelles les plus élevées et du salut de l'homme. [104] »

Dans le samizdat, il ressort incessamment que les femmes sont plus fortes, plus solides que les hommes et qu'elles assument tout. Les hommes apparaissent en marge, effacés, ils sont rarement tenus pour responsables de la situation dénoncée par les femmes. Ce qui transparait plutôt est une critique acerbe du régime soviétique qui serait finalement le premier et seul responsable de toutes les dérives. Cet aspect illustre bien ce qu'a montré la section 1.2 : le patriarcat est exercé par l'État et, là encore, les hommes sont déresponsabilisés dans le discours des femmes, perçus comme des victimes supplémentaires d'un État despotique. Ces textes montrent finalement des femmes qui voudraient pouvoir œuvrer avec des hommes contre le régime soviétique et l'asservissement dont elles considèrent être l'objet. Ainsi, dans le samizdat, apparaît partout le désir d'obtenir des maris qui assumeraient leur rôle de chef de famille et de réels partenaires[105]. Si l'une des auteures parlent du « *sexe faible* » en désignant les hommes, elle le fait en indiquant qu'ils sont dépossédés, par le régime soviétique, de leur mission, celle d'assumer leur famille. Ces femmes revendiquent le droit à une « *famille normale* » représentée par un homme chef de famille et une mère nourricière, gardienne du foyer[106].

---

[103] Le témoignage d'une musicienne de 49 ans recueilli par Svetlana Alexeievitch au tournant des années 1990 illustre cette représentation des hommes, victimes du système soviétique, les femmes les prennent en charge : « nos hommes sont des martyrs, ils sont tous traumatisés, soit par la guerre, soit par la prison. Par les camps. La guerre et la prison – ce sont les deux mots les plus importants de la langue russe. Les femmes russes n'ont jamais vécu avec des hommes normaux. Elles leur servent de médecins, elles les soignent. Elles considèrent l'homme un peu comme un héros, un peu comme un enfant. Elles sont là pour le sauver. Aujourd'hui encore, elles continuent à jouer ce rôle. L'Union soviétique s'est écroulée… Maintenant, nous avons des victimes de l'effondrement d'un empire » Svetlana Alexievitch, *La fin de l'homme rouge*, traduit par Sophie Benech, Paris, Actes Sud, 2016, p. 307.

[104] *Maria*, 1981, p.99 : « Réponses aux questions du journal français « *L'Alternative* », p.85-102.

[105] Même s'ils sont isolés, ces textes, comme nous le verrons par la suite, traduisent une problématisation des relations de genre plus générale et collective. De nombreuses publications sur la période soviétique tardive et postsoviétique confirment cette tendance : une majorité de femmes postsoviétiques, lasses d'assumer tous les rôles, cherchent en effet des partenaires en mesure de les soutenir et d'assumer un rôle actif dans la famille, sans nécessairement embrasser une vision traditionnelle des rapports de genre.

[106] Ces propos sont représentatifs des tendances ultérieures. Après la chute, l'État perd son statut de toute puissance, laissant place à une idéologie néolibérale et les discours des femmes continuent à critiquer l'État au même titre que les hommes, l'un comme l'autre étant faible (*weak*). Pourtant, comme l'ont observé Anna Rotkirch ou Jennifer Utrata, nombreuses sont les femmes qui souhaiteraient non pas révolutionner les rapports de genre mais seulement obtenir des partenaires qui respecteraient les normes du régime de genre en vigueur, à savoir qu'ils assument un rôle de pourvoyeur économique afin de permettre à leur famille d'avoir une vie « normale » - A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.* ; J. Utrata, *Women without Men*, *op. cit.* ; Tatiana Zhurzhenko, « Strong women, Weak state: Family Politics and Nation Building in Post-Soviet Ukraine » dans Kathleen Kuehnast et Carol Nechemias (dir.), *Post–Soviet Women Encountering Transition. Nation building, Economic Survival and Civic activism*, Washington, Johns Hopkins University Press, 2004, p.

> « La femme est une mère avant tout, c'est pourquoi elle a une fonction protectrice : elle protège le foyer du malheur. Mais aujourd'hui, la femme n'est plus seulement la mère de ses enfants, elle l'est aussi de son mari. Il me semble donc que notre mouvement doit œuvrer pour la renaissance des hommes ; les femmes sont lasses de devoir tout porter sur leurs épaules. Nous voulons bien être des mères, nous voulons aussi être épouses. Autrefois, les parents confiaient leur fleur chérie (leur fille) à un mari pour qu'il l'aime et la choie ; aujourd'hui, ce sont les hommes qu'on confie à une épouse, pour qu'elle les aime et les choie. Les femmes méritent des hommes ; il y a en Russie des femmes remarquables qui seraient en droit de prétendre au bonheur. Le mouvement féminin doit lutter pour la plénitude de la vie, pour les sources féminines et masculines, réunies en une famille normale. [107] »

Discours rétrogrades pour les féministes françaises[108], ils sont pourtant dissidents en URSS et même, pour ainsi dire, dissidents au sein des groupes dissidents. Là où le samizadt a circulé, les féministes reçurent des commentaires de désapprobation comme celui-ci : « *Votre almanach n'intéresse personne. Un mouvement féministe est impossible en U.R.S.S. et d'ailleurs, il ne servirait à rien*[109] ». Cette critique féministe, rapidement soumise à l'exil, s'inscrit donc dans une volonté de retour à des rôles de genre essentialisés : des hommes, époux, chefs de familles et pourvoyeurs économiques, et des femmes, mères nourricières, gardiennes du foyer, déchargées du travail productif. Quoique la teneur des propos tenus à l'égard des hommes ait pu avoir un caractère subversif, leur position concernant les rapports de genre ne semble pas l'être particulièrement puisqu'au début des années 1970, des débats émergent dans les médias sur la féminisation des hommes et la masculinisation des femmes provoquées par le système soviétique[110]. Peu à peu, hommes et femmes vont être considérées comme les victimes de l'État soviétique qui aurait émasculé les hommes et rendu les femmes agressives, allant à l'encontre de l'expression « naturelle » des différences de genre[111]. Toutes ces femmes, rédactrices du samizdat, sont pourtant expulsées de l'URSS en juillet 1980, mais ce sont probablement moins leurs discours féministes que leurs discours contre le régime soviétique qui leur ont valu des persécutions.

L'histoire de la France et celle de la Russie se ressemblent donc peu concernant leurs régimes de genre successifs et, par conséquent, concernant les répercussions de ceux-ci sur l'évolution des rapports de genre, sur la place des femmes dans la société et sur les formes familiales qui en découlent. Cependant, au cours des trente dernières années, en Russie comme en France et plus largement dans les pays dits occidentaux, émergent des discours sur une prétendue « crise » de la masculinité. Bien que ces discours n'interviennent pas à la même période et n'aient pas exactement la même signification, ils apparaissent néanmoins étroitement corrélés à l'évolution de la place des femmes dans la société.

---

[107] *Maria*, 1981, p.83-84 : « Féminisme et marxisme », p.77-84.
[108] Les féministes du groupe *Maria* ont entretenu des relations avec les féministes françaises qui ont voulu diffuser leurs écrits mais ils sont mal reçus en France : perçus comme rétrogrades par rapport à la place importante qu'y prend la religion et à la sacralisation du féminin (voir notamment le dernier chapitre du master d'Anna Sidorevitch sur les critiques d'une lectrice, p.113-117).
[109] Collectif, *Maria. Journal du club féministe « Maria » de Leningrad*, *op. cit*., p. 39.
[110] Lynne Attwood, *The New Soviet Man and Woman: Sex-Role Socialization in the USSR*, Bloomington, Indiana Univ Pr, 1990, 263 p.
[111] Julie Hemment, « Global Civil Society and the Local Costs of Belonging: Defining "Violence Against Women" in Russia », *Journal of Women in Culture and Society*, 2004, vol. 29, nº 3, p. 823.

3. Des masculinités en « crise » ?

Les discours sur la « crise de la masculinité » sont des manifestations de résistances vis-à-vis de l'évolution des rapports de genre. Pour Raewyn Connell, sociologue australienne et fondatrice du champ de recherche sur les masculinités, il s'agit d'un discours réactionnaire visant à légitimer une masculinité « vraie » et « naturelle ». Si l'on doit parler de crise, il faut l'associer à la structure sociale qui doit s'adapter à de nouvelles configurations[112], en particulier lorsque les pratiques individuelles et les dimensions institutionnalisées de l'ordre de genre ne coïncident plus et entrent en conflit. Quels sont alors ces conflits dans les deux contextes qui nous intéressent ? Comment émergent les discours sur le « malaise masculin » et la « crise de la masculinité » dans ces deux espaces historiques et géographiques distincts, l'espace soviétique puis la Russie et la France ? Comment ces « crises » de l'ordre de genre, de part et d'autre du monde, participent-elles du développement d'espérances conjugales globalisées ? Revenons d'abord sur le contexte soviétique où la rhétorique de la crise émerge dès les années 1970.

3.1 De la « dégénérescence masculine » soviétique à la réhabilitation poutinienne

L'éducation de masse de la population et en particulier celle des femmes reste un élément majeur de la période soviétique. D'années en années, les femmes, si elles sont largement représentées parmi les ouvrières et dans des secteurs tels que l'industrie lourde, sont aussi de plus en plus nombreuses dans les professions intellectuelles supérieures. Les spécialistes issues du secondaire et du supérieur passent de 29 % en 1928 à 58 % en 1968. En 1974, les femmes représentent 74 % du personnel enseignant et 40 % du total des scientifiques du pays[113] : la classe des intellectuel·le·s soviétiques est donc en grande partie féminine. De même, dans le secteur de la santé, elles constituent 85 % de l'ensemble du personnel médical dont 72 % des médecins. Il existe certes une division sexuelle du travail – les femmes sont en charge des services de la reproduction étatisés, l'éducation et la santé – et la présence des femmes diminue à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie, mais leur poids quantitatif n'en est pas moins considérable. La place que les femmes ont prise durant les 70 ans de régime soviétique est indéniable et ce constat est d'ailleurs fait par l'ensemble de la population. Parallèlement, le déclin de la natalité inquiète les autorités et les années 1970 sont marquées par la proclamation étatique d'une « crise

[112] « Cette idée repose sur une méconnaissance du genre, puisque les pratiques individuelles relèvent nécessairement d'une structure plus générale – le système de relations qui inscrit les corps reproducteurs dans l'histoire, en se fixant (plus ou moins) dans un ordre de genre spécifique. C'est à ce niveau du genre, entendu comme structure sociale, que des crises peuvent se produire, lorsque certaines dimensions institutionnalisées de l'ordre de genre entrent en conflit les unes avec les autres » R. Connell, « Fantasmes de meurtre et vie pratique », art cit.

[113] E. Enderlein, *Les Femmes en Russie Soviétique 1945-1975. Perspectives 1975-1999*, *op. cit.*, p. 43-44.

démographique[114] » qui conduit à des interrogations plus larges sur la stabilité des familles, sur le cumul par les femmes de leur rôle de mère et de travailleuse et, *in fine*, sur la place des hommes qui, comme le taux de natalité, semblent, eux-aussi, sur le déclin.

3.1.1. Inversion des genres et panique morale

À partir des années 1970, l'indépendance des femmes corrélée à la situation démographique – jugée alarmante non seulement en raison du renouvellement de la nation mais également face à un manque d'hommes[115] –, devient un point de départ pour invoquer une « crise de la masculinité » symbolisée par la « masculinisation » des femmes et la « féminisation » des hommes[116]. Les débats s'ouvrent dès la fin des années 1960 avec plusieurs articles du démographe soviétique Boris Urlanis qui indique notamment que le sexe faible, sur le plan démographique, est le sexe masculin. Le constat d'une espérance de vie beaucoup moins élevée que celle des femmes conduit à alimenter un discours de victimisation de l'homme soviétique incarné par ce slogan : « *Prenez soin des hommes*[117] ». Ce message s'adresse principalement aux femmes, à qui on demande de « lutter contre la dégénérescence masculine[118] » : à charge donc des « femmes aimantes » et des « bonnes ménagères » de « sauver les hommes » et de les protéger de leurs mauvaises habitudes telles que l'alcoolisme, leur mauvaise alimentation, leurs comportements à risque et, globalement, leur incapacité à prendre soin de leur santé. Ces discours accompagnent le mouvement populaire favorable au retour des femmes dans les foyers pour qu'elles puissent s'occuper des hommes et leur redonner leur place de chef de famille. La place des femmes est en effet perçue comme responsable de la non-réalisation de la masculinité[119] : face à des femmes indépendantes dans tous les domaines, l'exercice de la domination masculine est devenu délicat. Bien que les structures du régime soviétique n'aient pas permis l'avènement de l'égalité des sexes et qu'une forme de patriarcat ait été maintenue par l'État, la domination directe des hommes sur les femmes a été néanmoins fortement déstabilisée.

Cette prise de conscience se traduit par l'émergence de la « question de l'homme[120] » comme en témoigne la presse de l'époque[121]. Une question qu'Anna Rotkirch a placé au cœur de son travail : à

---

[114] S. Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, *op. cit.*, p. 16.
[115] En 1970, l'URSS comptait déjà 130 400 000 femmes pour 111 333 000 hommes, soit déjà presque 54% de femmes E. Enderlein, *Les Femmes en Russie Soviétique 1945-1975. Perspectives 1975-1999*, *op. cit.*, p. 15.
[116] G.W. Lapidus, *Women in Soviet society*, *op. cit.*, p. 326 ; A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*, p. 267-269.
[117] « *Берегите мужчин* » A. Temkina et E. Zdravomyslova, « Krizis maskulinosti v pozdnesovetskom diskurse », art cit.
[118] « Основным ответственным агентом осуществления этой стратегии считались женщины, которые в союзе с государством были призваны бороться против мужского вырождения » *Ibid.*
[119] A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*, p. 269.
[120] Dans les écrits des féministes, cités précédemment, l'inquiétude liée aux hommes est également omniprésente. Les hommes sont d'abord pensés comme des individus écrasés par l'État soviétique et leur travail féministe consiste notamment « à œuvrer pour la renaissance des hommes » Collectif, *Maria. Journal du club féministe « Maria » de Leningrad*, *op. cit.*, p. 83.
[121] Dans ce chapitre, l'auteure a étudié trois quotidiens influents durant la période soviétique et postsoviétique : *Izvestia*, *Komsomol'skaya pravda* et *Sovetskaya Rossiya* en analysant leurs publications concernant les rapports de genre sur une durée de deux mois en 1984 puis en 1997. Irina Tartakovskaya, « The changing representation of gender roles in the Soviet and post-

l'appui de 47 autobiographies, elle retrace la vie intime, amoureuse et sexuelle d'hommes et de femmes soviétiques et montre la complexité de l'évolution des rapports de genre sous le régime soviétique dans un ouvrage intitulé *The Man Question* : « les Russes ont certes parfois suivi les changements de comportement sexuel des Finlandais avec un décalage de 15 à 20 ans. Mais à certains égards, l'expérience soviétique a conduit à un comportement plus radical (au sens d'anti-traditionnel). Par exemple, une grand-mère pouvait conseiller à sa fille de divorcer et de devenir mère célibataire[122] ». En prenant l'exemple d'une mère qui demande à sa fille de choisir entre elle ou son mari – et qui, souvent, choisit la première au détriment du second –, Rotkirch met l'accent sur l'existence de formes de parenté originales dans lesquelles les hommes occupent des places moins importantes que les femmes de la parentèle dont le soutien est indispensable. En résulte ainsi un modèle de parenté qui diffère du modèle euraméricain : le principe de la bilatéralité exclusive[123], en particulier, s'en trouve partiellement ébranlé. C'est ce dont témoigne typiquement cet extrait du témoignage d'une musicienne russe, recueilli par Svetlana Alexievitch, dans lequel elle se remémore la naissance de sa fille : « Ania a tout de suite trouvé sa place, je l'adorais, mais c'est bizarre, pour moi, elle n'avait absolument rien à voir avec les hommes. Avec le fait qu'elle avait un papa. Elle était tombée du ciel ! Une fois qu'elle a su parler, quand on lui demandait : "Ania, tu n'as pas de papa ?" Elle répondait : "Non, à la place, j'ai une grand-mère ![124] ». Cette organisation matrifocale révèle à la fois que le travail reproductif est resté entre les mains des femmes et qu'elle bénéficie, en ce sens, aux hommes[125] ; mais dans le même temps, elle illustre le peu d'importance que peut revêtir le partenaire masculin qui n'est plus envisagé comme tel, puisqu'il se trouve quasiment dépossédé, comme le montre la citation qui précède, de sa qualité même de géniteur. Toutefois, le dénigrement des hommes, fréquent dans le discours des femmes, reflète plus souvent selon Rotkirch leur volonté de les voir répondre aux normes d'un régime de genre basé sur une conjugalité hétérosexuelle et sur la complémentarité des sexes[126]. Elle privilégie ainsi l'idée de l'établissement de rapports de genre conventionnels plutôt que traditionnels puisqu'ils sont caractérisés

---

Soviet press » dans Sarah Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, Routledge., London, 2000, p. 118- 136.

[122] « Certainly, the Russians sometimes followed the changes in the sexual behaviour of the Finns with a neat 15-20 years of time lag. But in some respects the Soviet experience led to more radical (in the sense of anti-traditional) behaviour. For instance, a grandmother could advise her daughter to get a divorce and become a single mother » A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*, p. 11.

[123] Jean-Hugues Déchaux, « Une autre manière de fabriquer de la parenté ? Des nouvelles techniques de reproduction à l'utérus artificiel », *Enfances, Familles, Générations*, 2014, nº 21, p. 150- 175.

[124] S. Alexievitch, *La fin de l'homme rouge*, *op. cit.*, p. 302.

[125] « Loin de s'opposer, de répondre à, de contrebalancer la structure patrifocale, la matrifocalité en est un des volets, en est partie intégrante. Elle n'est pas seulement une autre forme, collective cette fois, de l'exploitation des femmes. Elle n'est pas une forme alternative à la forme patriarcale patrifocale : elle va de pair avec celle-ci, elle en est une condition » C. Delphy, *L'ennemi principal*, *op. cit.*, p. 134.

[126] « The 1970s experience and visionary project of many Western women was condensed in the slogan "Woman, wake up — there is no prince", or "A woman without a man is like a fish without a bicycle", or — still more drastic — "I need you like a hook in an eye. A fisherman's hook. A fish's eye." In Russian women's autobiographies, their own conclusions rather suggest they would wish for the prince to wake up. The vehement denigration of Russian men, whether it took place at the kitchen table or in women's fiction, was not done to question the system of heterosexual relations and patriarchal culture. It was articulated in order to criticise men, in the more or less clung-to hope of making them change. » A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*, p. 134-135.

par une certaine hybridité : ils s'appuient sur les vestiges d'une tradition patriarcale auxquels s'ajoutent désormais des années d'émancipation soviétique. Sergei Khukterin et Marina Kiblitskaya, deux sociologues russes, ont particulièrement bien décrit ce phénomène, au premier abord paradoxal. Lorsque les femmes réclament des maris capables de les épauler, loin de signifier par là un désir d'être dominées ou soumises, elles opèrent surtout une critique : celle de devoir tout assumer, y compris le rôle de pourvoyeuse économique, alors même que l'égalité des salaires n'a jamais été atteinte[127].

C'est face à ce type de critiques, qui prennent des formes différentes mais dont la finalité serait néanmoins de rétablir une certaine « normalité » dans les rapports de genre, qu'à partir des années 1980, des enseignements visant spécifiquement à socialiser hommes et femmes aux rôles de genre « traditionnels » sont introduits dans le système éducatif[128]. Bien que les manuels scolaires soviétiques n'aient jamais cessé de reproduire des schémas assez traditionnels avec des rôles « masculins » et « féminins » très étroits[129], des sondages avaient néanmoins mis en lumière une certaine érosion des stéréotypes de genre. L'ouvrage des chercheurs soviétiques préconisait déjà au milieu des années 1970 une éducation spécifique pour les femmes : « la spécificité des problèmes liés au rôle particulier de la femme dans la société, les particularités de sa psychologie supposent une manière différenciée d'aborder leur éducation. Le développement harmonieux de la femme suppose non seulement l'activité professionnelle, mais encore la formation des qualités spécifiques du caractère féminin (fierté de la jeune fille, respect de soi-même, honneur de femme, sollicitude maternelle envers ses proches, douceur, etc…)[130] ». Accréditant par-là la thèse de Simone de Beauvoir, le régime soviétique, après avoir tenté d'amoindrir le poids de la différence sexuelle, travaille désormais, à l'aide de dispositifs éducatifs, à la rétablir : en un mot, si on ne nait ni femme ni homme, il reste qu'on peut le devenir à l'aide d'un apprentissage intensif.

À la fin des années 1980, cette question est devenue centrale au point d'émerger dans les propos de Mikhaïl Gorbatchev qui appelait les sciences sociales, en 1987, à débattre « sur la question de savoir comment rendre pleinement à la femme son authentique prédestination féminine, c'est-à-dire ses rôles de mère et d'épouse[131] ». On le voit, le rôle de travailleuse s'efface ici au profit de celui de l'épouse. Au

---

[127] Marina Kiblitskaya, « Russia's female breadwinners: the changing subjective experience » dans Sarah Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, Routledge., London, 2000, p. 55- 70 ; Sergei Kukhterin, « Fathers and patriarchs in communist and post-communist Russia » dans Sarah Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, Routledge., London, 2000, p. 55- 70.

[128] « The educational reforms of 1984 included the introduction of a school course called "The Ethics and Psychology of Family Life", which contained a large element of gender socialization and was clearly aimed at ensuring that the next generation of adults adopted more traditionnal gender roles ». Lynne Attwood, « The post-Soviet woman in the move to the market: a return to domesticity and dependence? » dans *Women in Russia and Ukraine*, s.l., Cambridge University Press, 1996, p. 256.

[129] E. Enderlein, *Les Femmes en Russie Soviétique 1945-1975. Perspectives 1975-1999*, *op. cit.*, p. 60 ; Elena Andreevna Zdravomyslova, « Stratégies des femmes chômeuses dans une période de transition vers l'économie de marché. Le cas de la Russie », *Les Cahiers du Genre*, 1995, vol. 12, n° 1, p. 53- 62.

[130] T. Sidorova (dir.), *Les femmes soviétiques*, *op. cit.*, p. 231.

[131] Gorbachev Mikhaïl, 1988 [1987], *Perestroika i novoe myshlenie dlia nashei strany i vsego mira* [La Perestroïka et la nouvelle pensée pour notre pays et pour le monde entier], Moscou, IPL, p.16, 117, 125 cité *in* M. Claro, « Interpréter et transformer ? », art cit.

moment où l'URSS s'effondre, bien des femmes n'ont guère d'autres choix que de retourner dans la sphère domestique puisqu'elles sont les premières victimes du passage de l'économie socialiste à l'économie de marché. Une partie des salaires n'est plus versée et, avec le niveau de compétitivité requis, les femmes sont souvent les premières lésées car « perçues comme une main-d'œuvre plus chère et moins sérieuse » ; situation à laquelle le gouvernement répond « en prônant les vertus d'un retour au foyer[132] ». En 1995, l'enquête d'Elena Zdravomyslova montre toutefois que cette configuration est loin de satisfaire les femmes qui vivent mal cette évolution, qui implique la perte du statut social qui leur était conféré par le travail : « l'image de la femme au foyer n'est pas très prestigieuse[133] ». Mais cette « culpabilité » dont témoignent les femmes qu'elle a rencontrées est le résultat d'une éducation soviétique ancrée où ne pas travailler était stigmatisant ; aussi les jeunes générations ne perçoivent-elles pas nécessairement les choses de la même manière. D'autres auteures ont ainsi souligné que la perspective de n'avoir plus qu'une seule charge, celle du foyer, pouvait apparaître comme séduisante[134] quoiqu'inaccessible[135] : « le retour des femmes au foyer est largement perçu comme un idéal à atteindre, même s'il n'est pas toujours réalisable[136] ». La chute de l'Union Soviétique entraîne une crise économique majeure et constitue un tremplin idéal pour réinstaurer une forte hégémonie masculine, avec un paradoxe qui se maintient toutefois, dans la capacité des hommes à endosser un rôle dominant.

3.1.2. Restaurer une masculinité hégémonique

> « Il me semble que durant ces années [1990], on peut dire que l'homme a perdu la face. Les femmes russes ont réussi à trouver plus de solutions que les hommes dans cette situation économique » (Extrait d'entretien réalisé avec une professeure d'économie à l'université de Barnaoul, Evguenia Valentinovna Demchik, 2012).

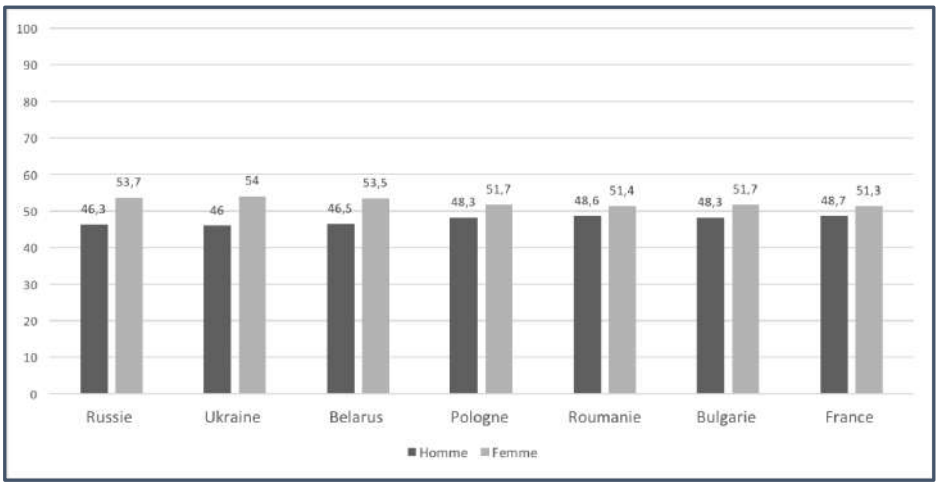
En 1994, l'espérance de vie des hommes chute à 58 ans avec un taux de mortalité masculine particulièrement élevé, en raison notamment de l'augmentation des suicides et de l'abus d'alcool[137]. La Russie, l'Ukraine et le Belarus, après 70 ans de régime soviétique, expérimentent la mise en place brutale d'un système libéral sans préambule. Face à cette « thérapie de choc », hommes et femmes n'ont pas réagi de manière similaire et, comme la citation exemplaire qui introduit cette sous-partie le résume, les hommes ont « perdu la face ». Les statistiques sur l'espérance de vie illustrent ces deux adaptations différenciées : celle des hommes chute considérablement dans ces trois pays durant les années 1990

---

[132] E.A. Zdravomyslova, « Stratégies des femmes chômeuses dans une période de transition vers l'économie de marché. Le cas de la Russie », art cit, p. 55.
[133] Elena Zdravomyslova, « Stratégies des femmes chômeuses dans une période de transition vers l'économie de marché. Le cas de la Russie », *Les Cahiers du Genre*, 1995, vol. 12, n° 1, p. 57.
[134] S. Lafont, « One Step Forward, Two Steps Back », art cit.
[135] E. Zdravomyslova et A. Temkina, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies », art cit.
[136] « The return of women to the home is widely perceived as an ideal worth striving for, even if it is not always realizable » Elizabeth Waters et Anastasia Posadskaya, « Democracy without Women Is No Democracy: Women's Struggles in Postcommunist Russia » dans Amrita Basu (dir.), *The Challenge of Local Feminisms*, London, Routledge, 1995, p.
[137] Sarah Ashwin et Tatyana Lytkina, « Men in Crisis in Russia: The Role of Domestic Marginalization », *Gender & Society*, 2004, vol. 18, n° 2, p. 190.

alors que celle des femmes ne subit que peu de variations[138]. Ce phénomène a encore accentué un déséquilibre démographique entre les sexes au profit des femmes.

Graphique 3 : Répartition homme/femme en % - Déséquilibre démographique en Russie, en Ukraine et au Belarus (2010)



Source : *Tableau réalisé par mes soins à partir des données de Geohive 2010 (URL : http://www.geohive.com/earth/pop_gender.aspx; consulté le 19/11/2019).*

La comparaison avec d'autres pays postsoviétiques permet de souligner une structure commune. En Pologne, en Roumanie ou en Bulgarie, l'écart démographique en faveur des femmes est plus proche de celui de la France (+2,6 points en France, +3,2 points en Roumanie et +3,4 en Pologne et en Bulgarie) que de celui de la Russie, l'Ukraine et le Belarus qui présentent des écarts allant de +7 à +8 points en faveur des femmes. Le déséquilibre démographique n'est toutefois pas nouveau puisqu'il s'observait déjà dans la Russie tsariste dont les femmes, plus nombreuses que les hommes, tiraient certains avantages notamment en termes d'autonomie[139] (section 1 de ce chapitre). Depuis les années 1970, ce déséquilibre est plutôt perçu comme le signe d'une « dégénérescence masculine[140] » impliquant un agenda politique, on l'a vu, de réhabilitation des hommes dans un rôle dominant. La fin de la période soviétique est donc marquée par cette perspective et la chute de l'Union Soviétique accélère, d'une certaine façon, cette dynamique. D'une part, les femmes, « divorcées de l'État[141] » et moins en mesure d'être les « breadwinners par défaut[142] », sont poussées à davantage s'appuyer sur les hommes et à retourner à une certaine dépendance. D'autre part, l'avènement du capitalisme et l'ouverture des frontières ont permis une introduction aussi massive que soudaine de médias pornographiques et violents

[138] S. Ashwin et T. Lytkina, « Men in Crisis in Russia », art cit.
[139] L. Gruel-Apert, *De la paysanne à la tsarine*, *op. cit.*
[140] A. Temkina et E. Zdravomyslova, « Krizis maskulinosti v pozdnesovetskom diskurse », art cit.
[141] « Meanwhile, post-Soviet female breadwinners can be described as 'divorced from the state', in that they have discarded the ideological baggage surrounding their work, and their main aim is to protect their families » M. Kiblitskaya, « Russia's female breadwinners: the changing subjective experience », art cit, p. 55.
[142] « The women breadwinners born in the post-Second World War era I see as 'breadwinners by default' » *Ibid.*

en provenance de pays occidentaux qui aurait entrainé, selon la chercheuse britannique Lynne Atwood, une dégradation de la situation des femmes[143]. À l'appui d'une analyse de la production cinématographique russe des années 1990, elle a mis en exergue des scénarios qui encensaient la domination masculine : elle prend notamment l'exemple d'une femme victime d'un viol collectif qui cherche d'abord à se venger pour finalement tomber amoureuse de l'un de ses agresseurs, légitimant par-là la violence envers les femmes par les femmes elles-mêmes[144]. La Russie se reconstruit ainsi sur ces nouveaux rapports de genre, à l'appui d'une « agressive remasculinisation[145] » du pays, laquelle introduirait violence, dénigrement et discrimination envers les femmes qui, sans autre choix au moment de la chute, se tournent vers la cellule familiale[146]. Mais ce nouveau modèle implique aussi, en contrepartie, que les hommes endossent leur rôle et assument financièrement leur famille. Or nombreux sont ceux qui, à la chute de l'Union soviétique, n'arrivent pas à remplir cette fonction, ce qui contribue à alimenter l'« exaspération[147] » des femmes devant l'incapacité des hommes à affronter l'adversité des années 1990[148]. Paradoxalement, le rétablissement de ce « nouveau traditionalisme », avec des hommes chefs de famille, a aussi entrainé, – pour ceux qui ne parvenaient pas à s'insérer sur le marché du travail dans un pays en crise –, une forme de « marginalisation[149] » et de « double exclusion[150] », de la sphère professionnelle et de la sphère familiale favorisant ensuite les comportements à risque et l'alcoolisme. Face à ces difficultés sur le marché du travail, Irina Tartakovskaya allait jusqu'à identifier, en 2003, une « version postsoviétique de la masculinité défaillante » puisqu'uniquement corrélée à l'activité professionnelle, soulignant ainsi un « manque de modèles positifs de masculinité légitime[151] ».

L'enquête d'Anna Rotkirch a toutefois révélé l'existence d'un modèle sinon positif, du moins vers lequel tendre : celui du businessman. Construite au tournant des années 1990, cette figure s'appuie à la fois sur les qualités du *muzhik* – l'homme soviétique caractérisé par sa force, son agressivité et son

---

[143] L. Attwood, « The post-Soviet woman in the move to the market: a return to domesticity and dependence? », art cit.
[144] En comparaison, un film récent produit par la réalisatrice russe Angelina Nikonova *Portrait au crépuscule* (2012), met en scène est une femme de la classe moyenne supérieure russe victime d'un viol collectif commis par une patrouille de policiers. Elle part ensuite à la recherche de l'un d'entre eux pour se venger mais sa vengeance mobilise des armes qui ne sont pas celles de la violence. Si elle ne tombe pas amoureuse de son agresseur, et qu'elle cherche même à se battre contre lui, les seules armes dont elle semble disposer sont l'usage d'un corps aimant. Elle offre de l'amour à cet homme, construit dans un univers de violence, puis s'en va, le laissant vide de cet amour qu'il n'a jamais connu. Ce film révèle la puissance des femmes dans des contextes d'impuissance structurelle où les seules armes disponibles pour lutter contre l'oppression sont le corps et l'amour qu'il peut dispenser.
[145] L. Attwood, « The post-Soviet woman in the move to the market: a return to domesticity and dependence? », art cit.
[146] E. Mezentseva, « "Renaissance patriarcale" et travail féminin en Russie moderne », art cit.
[147] « Whether in everyday conversation or in interviews, Russian women frequently express their despair or exasperation with men's reactions to hardship » S. Ashwin et T. Lytkina, « Men in Crisis in Russia », art cit, p. 189.
[148] M. Kiblitskaya, « Russia's female breadwinners: the changing subjective experience », art cit.
[149] « Men who are unemployed are thus doubly excluded, from both the workplace and the household, and face extreme marginalization » E. Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband*, *op. cit.*, p. 55.
[150] S. Ashwin et T. Lytkina, « Men in Crisis in Russia », art cit, p. 190.
[151] « Таким образом, можно сказать, что постсоветская версия несостоявшейся маскулинности связана не только с проблемами на рынке труда, но и с недостатком позитивных версий легитимного маскулинного сценария » Irina Naoumovna Tartakovskaya, « "Nesostojavšajasja maskulinnost'" kak tip povedenija na rynke truda ["La masculinité défaillante" comme type de comportement sur le marché du travail] » dans Ludmila Nikolaievna Popkova et Irina Naoumovna Tartakovskaya (dir.), *Gendernye otnošenija v sovremennoj Rossii: issledovanija 1990-h godov [Les rapports de genre dans la Russie contemporaine : recherches sur les années 1990]*, Samara, Université de Samara, 2003, p. 24.

hédonisme – et sur les nouvelles injonctions produites par le capitalisme, au premier rang desquelles la nécessité d'être riche[152]. La masculinité hégémonique valorisée à cette période est donc souvent rattachée à la figure du criminel, capable de se débrouiller durant les « années folles » où, pour la majorité des individus, « la précarité est la norme[153] ». L'introduction massive de l'argent dans les familles qui caractérise, selon Rotkirch, d'une des principales transformations de la vie quotidienne et intime à la chute de l'Union soviétique, serait ainsi responsable de l'augmentation de la violence chez les hommes, soumis au processus d'une « masculinisation anxieuse ». Cette thèse est néanmoins contredite par l'évolution récente des régimes de genre en Russie : que les hommes traversent une période difficile au moment de la chute est un fait indéniable et leur « double exclusion » a probablement rendu d'autant plus délicate leur situation ; mais les femmes restent néanmoins les plus discriminées sur le marché de l'emploi et représentent potentiellement la fraction de la population la plus exposée. Et cela est aussi vrai pour les années 1990 que pour la période actuelle. Pourtant, à la chute de l'URSS, les femmes postsoviétiques ont su réagir et s'adapter : alors que les hommes ne se résignent généralement pas à faire le « sale boulot[154] » quand bien même le besoin d'argent est crucial, les femmes, elles, s'y plient dès lors qu'il s'agit de prémunir leur famille de l'indigence[155]. Habituées à prendre en charge des travaux non valorisés tels que le travail domestique, elles parviennent aussi à occuper un emploi qui les déclasse socialement à partir du moment où elles, et leur famille, en ont besoin pour vivre. La socialisation des hommes durant l'époque soviétique n'a donc pas manqué de leur transmettre les normes de la masculinité, qui peuvent, en effet, avoir un coût[156] – la chute de l'espérance de vie des hommes en Russie en est un exemple particulièrement frappant –, mais percevoir ces coûts ne doit pas pour autant voiler qu'ils sont aussi le ciment de la domination masculine. Le déséquilibre qui existe entre les sexes en Russie est donc non seulement démographique mais aussi social : une partie des hommes ne répondent pas aux attentes genrées des femmes alors qu'elles-mêmes se plient aux normes de genre dominantes, et la rumeur, quoique partiellement fondée, se propage alors sur le manque d'hommes disponibles. Une croyance centrale, on le verra, dans le phénomène de l'entremise matrimoniale globalisée.

Les discours sur la crise de la masculinité ont cependant peu à peu disparu en Russie aujourd'hui. La littérature, aussi bien scientifique que médiatique, est en effet beaucoup moins prolifique qu'elle ne l'a été entre les années 1970 et 2000 sur les questions de masculinité. Les revendications associées au discours de la « crise », telles que celles formulées par le démographe Boris Urlanis, ont-

[152] A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*, p. 272.
[153] M. Claro, *Ni hasard ni projet.*, *op. cit.*, p. 60.
[154] Comme l'analyse des parcours biographiques des femmes enquêté·e·s en témoignent dans le chapitre 6 (section 1.1), voir en particulier Marina, Zoulia, Vera ou encore Daria.
[155] Le chapitre de Marina Kiblitskaya montre également le rôle crucial joué par les femmes au moment de la transition des années 1990. M. Kiblitskaya, « Russia's female breadwinners: the changing subjective experience », art cit.
[156] Delphine Dulong, Christine Guionnet et Erik Neveu (dir.), *Boys Don't Cry! : Les coûts de la domination masculine*, Rennes, PUR, 2012, 330 p.

elles été, depuis, satisfaites ? Vladimir Poutine, au pouvoir depuis 1999, semble avoir fait siennes les recommandations sanitaires faites à la fin de l'époque soviétique comme en témoigne le slogan, aujourd'hui populaire, « *ni pit', ni kurit' !*[157] ». Urlanis indiquait en effet que l'État devait mener une campagne active contre l'abus d'alcool et le tabac, promouvoir un mode de vie sain et des conseils pour que les hommes prennent soin d'eux[158]. Le gouvernement poutinien a mis en place de nombreuses campagnes contre l'abus d'alcool et le tabac et les multiples mises en scène de Vladimir Poutine pratiquant le judo, le hockey, la chasse ou la pêche[159], symbolisent la valorisation d'un nouveau type de masculinité hégémonique : celle d'un homme sportif, sobre et agressif. Il incarne une forme de masculinité qui s'oppose ainsi, tout au moins dans ses figurations médiatiques, en tout point à celle de son prédécesseur Boris Eltsine, qui s'est illustré par son penchant pour la boisson[160]. Serait-ce alors ce nouveau modèle de masculinité qui explique que le discours sur la crise de la masculinité se soit peu à peu résorbé ? Ou est-ce plutôt la stabilisation d'un régime néolibéral, nationaliste et antiféministe[161] ?

Avec l'avènement de l'économie de marché, et malgré leur présence sur le marché du travail[162], les femmes ont été replacées dans une forte dépendance matérielle qui les prive d'une certaine autonomie. Se marier est redevenue une condition souvent essentielle pour faire face aux nouveaux impératifs économiques dans la mesure où les femmes sont encore largement moins rémunérées que les hommes sur des postes équivalents. Ainsi, les violences envers les femmes, qui avaient considérablement augmenté pendant les années 1990, ne semblent pas s'être réduites avec la stabilisation économique du pays ; du moins peut-on le croire si l'on s'en tient aux estimations alarmantes diffusées par le Centre ANNA[163]. En 2010, ce réseau national russe de lutte contre les violences envers les femmes indiquait qu'« une femme meurt toutes les 63 minutes sous les coups de son mari ou de son conjoint ». Bien que ces statistiques soient difficiles à confirmer scientifiquement, elles signalent une situation critique et des rapports de genre violents. Si le tournant des années 1990 a bien permis à des initiatives féministes de naître, – par exemple, certaines fractions politiques féministes avaient soumis un projet de loi pour punir la violence domestique – elles ont néanmoins rapidement été réprimées. Dans cette même mouvance, en 1997, une campagne d'opposition aux politiques de promotion de contrôle des naissances est conduite et remportée par l'Église orthodoxe russe et des partis

---

[157] « Ne pas boire, ni fumer ! »
[158] Boris Urlanis, « « I snova: beregite muzhchin! » [Une fois de plus : prenez soin des hommes] », *Literaturnaia gazeta*, 1978.
[159] Pour des illustrations, voir les photographies disponibles sur le site du quotidien *20 Minutes* où figure un diaporama sur Vladimir Poutine qualifié de « président pas comme les autres » (URL : https://www.20minutes.fr/insolite/diaporama-7854-photo-870114-vladimir-poutine-president-comme-autres, consulté le 11/01/2019).
[160] Alexander Lutsenko, *(In)soumissions en direct. Enquête sur la production d'une autorité « absolue » du chef de l'Etat dans la Russie contemporaine (1990-2018)*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2018.
[161] Kevin Moss, « La Russie comme sauveuse de la civilisation européenne : "genre" et géopolitique des valeurs traditionnelles » dans Roman Kuhar et David Paternotte (dir.), *Campagnes anti-genre en Europe : Des mobilisations contre l'égalité*, Lyon, PUL, 2020, p. 269- 290.
[162] Bien que le taux d'activité des femmes ait diminué sensiblement durant les années 1990 – ce qui indique à nouveau qu'elles étaient les premières touchées par la crise – en 2009, les femmes russes avaient retrouvé un taux d'activité presque similaire à celui observé au moment de la chute. Voir I. Tartakovskaya, « 19. Genre et marché du travail en Russie », art cit.
[163] Basé à Moscou, le Centre ANNA, regroupe une centaine d'organisations gouvernementales et non gouvernementales en Russie et dans la CEI qui luttent contre les violences de genre. Voir le site du Centre ANNA : http://anna-center.ru.

politique de mouvance nationaliste. Parmi les arguments de cette campagne contre la planification familiale et l'éducation à la sexualité dans les écoles, il s'agissait de ne pas laisser la Russie « se transformer en appendice homosexualo-contraceptif de l'Occident[164] ». Cette orientation politique signale un tournant familialiste qui s'inscrit volontairement en opposition avec les politiques de genre engagées dans les pays occidentaux, comme en témoigne notamment la marginalisation des ONGs étrangères installées en Russie suite à la campagne de 2012 contre les « agents de l'étranger ». Face à la démocratisation sexuelle et familiale[165], la Russie promeut la famille traditionnelle basée sur un ordre de genre hétéronormatif. C'est à la lumière de ces évolutions politiques que les législations concernant l'homosexualité[166] ou les violences faites aux femmes se comprennent. Lorsque que le gouvernement russe, en 2017, renonce à légiférer sur les violences à l'encontre d'un proche[167], qui aurait constitué une circonstance aggravante au regard des violences portées contre un·e inconnu·e, il privilégie une approche familialiste au détriment d'une approche légaliste[168] pour (ne pas) prendre en charge la violence masculine et réaffirmer un positionnement différent de celui de l'Europe, comme l'illustrent certains propos tenus pendant ces débats : ainsi la secrétaire de l'Organisation russe de soutien aux parents affirmait-elle, par exemple, que cette loi visant à réduire les violences domestiques aurait « envoyé les parents en prison pour une fessée, comme c'est le cas en Europe. Puis nos enfants auraient été adoptés par des couples gays européens[169] ».

La thèse de Lynne Attwood qui, en 1996, décrivait un processus d'« agressive re-masculinisation » dans la Russie postsoviétique semble ainsi s'être confirmée sur la durée. D'autres travaux abondent également dans ce sens, à l'instar de ceux d'Irina Novikova sur la mise en place du régime postsoviétique letton[170], ou encore de ceux de Raewyn Connell et Rebecca Pearse : « they [post-Soviet regimes] are openly dominated by men, they marginalize women, and they weave together their nation-building with a hard, aggressive masculinity - exemplified by Vladimir Putin himself[171] ». À la suite de la rhétorique sur une « crise de la masculinité », présente des années 1970 aux années 2000,

---

[164] « *Planirovanie sem'i : ugroza natsional'noi bezopasnosti Rossii. Analiticheski vestnik* » [Le planning familial : une menace pour la sécurité nationale de la Russie. Bulletin analytique], Association « Vie », Comité civil « Pour la renaissance morale de la Patrie », Moscou, 1997. URL : http://www.moral.ru/fplan.htm (consulté le 10/11/2017). Cité dans la thèse de M. Claro, *Ni hasard ni projet.*, *op. cit.*, p. 168.

[165] Éric Fassin, « La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations », *Multitudes*, 2006, vol. 26, nº 3, p. 123- 131 ; Jean-Hugues Déchaux, « La parenté et l'exigence démocratique : sociologie politique du pluralisme familial. », 2014, p. 1- 11.

[166] En 2013, a été promulguée en Russie une loi qui punit tout acte de « propagande pour les relations sexuelles non traditionnelles devant mineur » visant l'homosexualité et généralement toutes les sexualités qui sortent de l'ordre hétéronormatif.

[167] Audrey Lebel, « En Russie, le fléau des violences domestiques », *Le Monde diplomatique*, 2019p.

[168] Lors d'une enquête menée en 2010, les sociologues Françoise Daucé et Amandine Regamey ont observé ce processus : les ONGs soutenues par les organisations internationales avaient cherché à promouvoir une approche légaliste mais, depuis les années 2000 avec l'affaiblissement des associations, l'approche familialiste l'a emporté comme en témoigne la loi de 2017. Françoise Daucé et Amandine Regamey, « Les violences contre les femmes en Russie : des difficultés du chiffrage à la singularité de la prise en charge », *Cultures & Conflits*, 2012, nº 85- 86, p. 163- 185.

[169] A. Lebel, « En Russie, le fléau des violences domestiques », art cit.

[170] Irina Novikova, « Soviet and post-Soviet masculinities: after men's wars in women's memories » dans Ingeborg Breines, Raewyn Connell et Ingrid Eide (dir.), *Male roles, masculinities and violence: a culture of peace perspective*, Paris, Unesco Pub, 2000, p.

[171] R.W. Connell et R. Pearse, *Gender*, *op. cit.*, p. 24.

s'observe donc un rétablissement de configurations de genre inégalitaires. Depuis, les inquiétudes ont visiblement disparu des discours publics : sans doute car la masculinité hégémonique « qui garantit (ou ce qui est censé garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femmes[172] » a été largement restaurée. Les « tendances à la crise » semblent donc avoir été contenues, résorbées par l'instauration d'un régime de genre fondé sur des valeurs traditionnelles et l'hétéronormativité[173] qui permet de s'inscrire en faux face aux régimes de genre portés par les pays occidentaux : « le retour de bâton contre l'évolution des rapports de genre a lieu dans le contexte des tendances autoritaires de la politique russe, de la croissance du nationalisme et des attitudes anti-occidentales qui promeuvent les valeurs traditionnelles et les rôles de genre traditionnels, s'opposent à la loi sur l'égalité des sexes, protestent contre l'éducation sexuelle et répriment les minorités sexuelles[174] ».

Cette évolution s'inscrit à nouveau, en décalage avec celle de la France, où la réprobation est, au contraire, de plus en plus forte concernant les violences envers les femmes. Si les discours sur la crise de la masculinité semblent avoir donc perdu en teneur dans l'espace postsoviétique, en France celle-ci fait de plus en plus débat.

3.2. De l'arrangement entre les sexes à la démocratisation sexuelle et familiale

Dans le sillage du MLF, des groupes de recherches composés d'hommes, qui réfléchissent à leur condition spécifique, se forment à partir des années 1970[175]. Leurs publications abordent des questions spécifiques comme le corps, la sexualité ou la paternité à partir de l'expérience des hommes. Certains de ces groupes, notamment ceux qui prônent et expérimentent la contraception masculine, sont explicitement antisexistes : ils s'interrogent sur la construction sociale du masculin et sur les

---

[172] Raewyn Connell, *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Editions Amsterdam, 2014, p. 74.

[173] Cynthia Krauss, traductrice de *Gender Trouble*, définit ainsi le concept d'hétéronormativité : « système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable » Judith Butler, *Trouble dans le genre*, traduit par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2006 [1990], p. 24. Si ce système continue à exister à l'échelle de la planète, il est néanmoins mis à l'épreuve dans les pays euraméricains et notamment en France.

[174] « Gender backlash is taking place in the context of authoritarian trends in Russian politics, the growth of nationalism and anti-western attitudes that promote traditional values and traditional gender roles, oppose the Law on Gender Equality, protest sexual education and repress sexual minorities » Anna Temkina et Elena Zdravomyslova, « Gender's crooked path: Feminism confronts Russian patriarchy », *Current Sociology*, 2014, vol. 62, n° 2, p. 268.

[175] L'Association pour la recherche et le développement de la contraception masculine (ARDECOM) et Type Homme ; Recherche n°35 Masculinité : la parole aux hommes, Pas rôle d'homme, www.europrofem.org, *Type-Parole d'homme* 1978, la revue disparaît en 1984, ARDECOM aussi disparaît en 1984 (le groupe de Lyon continue jusqu'en 1986). Voir Daniel Welzer-Lang, « Déconstruire le masculin. Problèmes épistémologiques » dans *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1998, p. 291- 304. Mais ce n'est qu'à partir des années 1990 qu'un véritable champ de recherche commence à se développer autour des masculinités bien que quelques ouvrages précurseurs sont à noter dès 1975 notamment Georges Falconnet et Nadine Lefaucheur, *La Fabrication des mâles*, Paris, Seuil, 1975, 186 p.

« alternatives possibles aux archétypes masculins[176] ». D'autres, au contraire, dessinent les contours des futurs groupes masculinistes qui dénoncent la remise en cause des hommes et de la domination qu'ils exercent sur les femmes[177]. En 1975, Georges Falconnet et Nadine Lefaucheur publie un premier ouvrage sociologique consacré à la « fabrication des mâles ». Les auteur·e·s explorent, à partir d'une trentaine d'entretiens et l'analyse de contenus publicitaires, le « contenu de l'idéologie masculine » mais aussi l'idée que la libération des femmes fait « peur » aussi bien aux hommes traditionnels qu'à ceux qui s'y montrent favorables. Écrit quelques années après Mai 68, ce livre a une valeur historique et témoigne d'une période durant laquelle les régimes de genre se métamorphosent sous les yeux de toutes et tous ; on entend la parole d'hommes d'âges différents, d'origines sociales et d'appartenances politiques diverses, quis'expriment sur leur vie intime, la sexualité, la conjugalité, leur rapport aux femmes et sur leur construction sociale à travers les institutions, la famille, l'école, les pairs. Si le constat est parfois « sombre[178] », il laisse aussi entrevoir la complexité de la construction sociale des masculinités. Loin d'être une essence monolithique, la masculinité apparaît plutôt comme une catégorie relationnelle, qui n'émerge qu'au sein des rapports de genre et qui est plurielle, contingente et fluctuante car socialement, historiquement et géographiquement située – comme l'a montré Connell 20 ans plus tard à la suite de recherches conduites auprès de lycéens australiens. Connell et son équipe ont révélé l'existence de masculinités multiples et hiérarchisées entre elles au regard d'un modèle hégémonique de la masculinité. Le concept d'hégémonie invite à penser l'ordre social en termes de transformations historiques plutôt qu'en terme de reproduction sociale ; il introduit également l'idée de mobilisations/démobilisations des individus pour maintenir une hégémonie : « la masculinité hégémonique est alors comprise comme une configuration de pratiques[179] (c'est-à-dire de ce qui est fait, et pas simplement d'un ensemble d'attentes, ou d'une "identité") qui permet à la domination masculine de se perpétuer[180] ». Dans certains pays occidentaux, les groupes masculinistes offrent une illustration de cette mobilisation qui « englobe un ensemble d'individus et de groupes qui œuvrent à la fois pour contrer le féminisme et pour promouvoir le pouvoir des hommes[181] ». Mais de la même manière que l'étude des manifestations de la virilité conduit à « pointer seulement la masculinité considérée comme trop visible et trop expressive (ou pas assez) a ensuite pour effet d'invisibiliser les masculinités normalisées[182] », n'étudier que les groupes masculinistes conduit également à faire disparaitre les manifestations de la masculinité hégémonique dans son articulation avec la masculinité complice,

[176] D. Welzer-Lang, « Déconstruire le masculin », art cit, p. 299.
[177] *Groupe familial* et *Recherches* 1978 : parole de masculinistes – *Condition masculine*.
[178] G. Falconnet et N. Lefaucheur, *La Fabrication des mâles*, *op. cit.*, p. 18.
[179] Sur la définition de la masculinité comme « configuration de pratiques », voir le chapitre 2 de Masculinities dans sa traduction récente : « L'organisation sociale de la masculinité », in R. Connell, 2014. Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie, Paris, Éditions Amsterdam, 59-88.
[180] Robert William Connell et James W. Messerschmidt, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », *Terrains travaux*, traduit par Élodie Béthoux et traduit par Caroline Vincensini, 2015, vol. 2, nº 27, p. 154- 155.
[181] Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri, *Le mouvement masculiniste au Québec. L'antiféminisme démasqué*, Montréal, Remue-ménage, 2008, p. 17.
[182] Mélanie Gourarier, Gianfranco Rebucini et Florian Vörös, « Penser l'hégémonie », *Genre, sexualité & société*, 2015, nº 13, p. 2.

marginalisée ou subordonnée[183]. Revenons toutefois sur cette première forme, la plus visible, en ce qu'elle témoigne des transformations de l'hégémonie et des perturbations de l'ordre de genre, pour ensuite nous tourner vers d'autres recherches effectuées sur des masculinités moins spectaculaires.

3.2.1. Les discours de la plainte : signe de la perturbation de l'ordre de genre

Depuis quelques dizaines d'années, les transformations qui s'opèrent dans les rapports de genre remettent considérablement en question les normes associées à la masculinité, et de façon certainement inédite, au regard de l'émergence de phénomènes nouveaux, symboles de résistances aux changements et d'une volonté, plus ou moins masquée, de rétablir et renforcer la domination masculine[184]. Dans une enquête sur les principales stratégies rhétoriques des masculinistes français, Étienne Lefort explique qu'elles ont « pour effet de diluer la responsabilité individuelle et collective des hommes en les faisant apparaître comme des victimes de discriminations basées sur le genre (masculin) et non plus comme les acteurs, auteurs et bénéficiaires principaux du patriarcat[185] ». Ces « discours de la plainte[186] », également présent à la fin de la période soviétique, sont au cœur de la rhétorique de la « crise de la masculinité ». Si ce type de discours est aujourd'hui plutôt rattaché aux mouvements masculinistes, cela n'a pas toujours été aussi évident. À partir des années 1990, certains travaux sociologiques et historiques français commencent en effet à enquêter sur la masculinité et articulent leurs analyses autour d'une identité masculine présumée être en crise ou, tout au moins, en mutation[187]. Par exemple, Elisabeth Badinter dessine deux types d'hommes au sein des transformations dans les rapports de genre : l'homme « dur » et l'homme « mou » amenés à se réconcilier avec le temps. L'homme « en mutation » est décrit avec bienveillance et empathie au détriment d'une analyse scientifique moins centrée sur les difficultés des hommes que sur les mécanismes de construction de la masculinité au sein des relations de genre[188]. Cette mouvance dans la recherche des années 1990 s'inscrit dans une sociologie des identités, encore peu informée par les études de genre, qui tend ainsi à réifier la masculinité plutôt qu'à la déconstruire[189].

---

[183] R. Connell, *Masculinités*, *op. cit.*
[184] L'ouvrage de Christine Castelain Meunier, *Cramponnez-vous les pères ! Les hommes face à leurs femmes et à leurs enfants*, publié en 1992 en donne une bonne illustration.
[185] Etienne Lefort, « Construire les hommes comme des victimes irresponsables », *GLAD!*, 2018, vol. 4.
[186] D. Dulong, C. Guionnet et E. Neveu (dir.), *Boys Don't Cry!*, *op. cit.*
[187] Voir notamment ces différentes parutions : « Les hommes en crise ? Le masculin en questions », *Mouvements*, 2004, nº 31 ; Christine Castelain-Meunier, *Les métamorphoses du masculin*, Broché., Paris, Presses Universitaires de France - PUF, 2005, 200 p ; Franco La Cecla, « Ce qui fait un homme », *Revue du MAUSS*, 2002, no 19, nº 1, p. 150- 167 ; A. Maugue, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, *op. cit.* ; André Rauch, *Le premier sexe: Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Fayard, 2000, 300 p ; Françoise Rault (dir.), *L'identité masculine. Permanences et mutations*, s.l., La Documentation Française, 2003.
[188] Badinter Elisabeth, *XY : De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992, 314 p.
[189] Notons que Claude Dubar dans son ouvrage *La crise des identités* (2000) souligne lui aussi le manque de pertinence d'associer la crise à l'identité masculine : « la crise est celle des rapports sociaux de sexe et non des seules identités masculines » Claude Dubar, *La Crise des identités : L'Interprétation d'une mutation*, Paris, PUF, 2000, p. 70.

Dans la même veine qu'Elisabeth Badinter, l'anthropologue italien Franco La Cecla a rédigé un ouvrage sur la « douloureuse condition masculine » qui pourrait rejoindre les bibliothèques masculinistes aujourd'hui, quoiqu'il ait été en partie publié dans *La revue du Mauss* en 2002. L'ouvrage adopte un ton victimaire vis-à-vis des hommes et accusateur envers les féministes et les politiques de genre, accusées de gommer les différences sexuelles. Ces publications, bien qu'elles témoignent des changements qui s'opèrent dans l'ordre de genre, illustrent dans le même temps certaines résistances, ou au moins un malaise face à ces transformations « troublantes ». Cet extrait est particulièrement signifiant : « aujourd'hui, il est évident que l'on n'est plus homme de par une condition "naturelle" ; on est homme avec une vision dédoublée de sa condition : conscient d'un côté, qu'il n'est plus possible de l'être totalement, et de l'autre, se regardant vivre à l'intérieur même de cette condition. Comme dans tous les cas de strabisme, la migraine, la nausée et le mal de mer sont assurés. Se regarder et se voir différent est en soi une anomalie, une source de dépaysement, de dizziness, de mal-aise*. C'est inévitable[190] ».

Voilà le ressenti d'un intellectuel européen au tournant du 21ème siècle. Son propos laisse entendre une inadaptation au régime de genre dans lequel il évolue, comme si sa construction sociale de genre ne correspondait déjà plus à l'ordre, aux normes et aux règles qui l'entourent. L'évolution particulièrement rapide des régimes de genre depuis les années 1970 peut certainement éclairer cette position mais une question subsiste : pourquoi les femmes n'ont-elles pas, elles-mêmes, cette « vision dédoublée » de leur condition ? Probablement parce que le changement de cette condition participe d'une amélioration et non d'une déstabilisation. L'entrée massive des femmes sur le marché du travail, leur niveau de qualification de plus en plus élevé, l'accès généralisé à la contraception, la mixité dans l'enseignement ou encore la fin de la conscription obligatoire sont autant d'événements qui ont modifié en profondeur la construction sociale des sexes en rendant l'expérience des hommes ou des femmes beaucoup plus *similaires* et l'argument de la différence de plus en plus douteux. En 1977, Erving Goffman annonçait déjà qu'une partie de la population nord-américaine ne croyait plus que « la place traditionnelle des femmes soit l'expression naturelle de leurs capacités naturelles[191] » ; il voyait là une particularité des sociétés occidentales : « sans cette croyance, l'ensemble de l'arrangement entre les classes sexuelles cesse d'avoir grand sens. Je ne prétends pas que le scepticisme sur ce point modifiera fondamentalement l'arrangement des sexes, mais que, si le modèle traditionnel se maintient, il se maintiendra moins confortablement[192]». Depuis la parution de ce livre, les arrangements semblent en effet avoir en partie laissé place à des perturbations et des zones de turbulences dont témoignent certains mouvements d'hommes nord-américains ou français[193] qui s'appuient souvent sur le discours de la

[190] F.L. Cecla, « Ce qui fait un homme », art cit.
[191] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 61.
[192] *Ibid.* L'arrangement entre les sexes décrit par Erving Goffman se produit grâce à un profond travail institutionnel de naturalisation et de hiérarchisation sexuelle confirmé par les interactions et les comportements de genre (*genderism*).
[193] Par exemple, les groupes de pères séparés qui mobilisent le registre de la victimisation. Voir les travaux de Aurélie Fillod-Chabaud, *« Au nom du père » : une sociologie comparative du militantisme paternel en France et au Québec*, Thèse de

« crise » de la masculinité. L'anthropologue française, Mélanie Gourarier, en a étudié une manifestation à partir de la « Communauté de la séduction ».

Pendant trois ans, elle s'est en effet immergée dans ces nouveaux entre-sois masculins, des confréries masculines composées exclusivement d'hommes, âgés pour la plupart de 18 à 30 ans et diplômés du supérieur. Ces groupes ont pour but de (ré)conforter la masculinité de leurs membres en leur donnant des outils pour devenir des professionnels de la conquête des femmes. L'idéologie de ce groupe repose sur le discours de la « crise de la masculinité » accusant les luttes féministes d'avoir dévalorisé les hommes : « le malaise qu'ils formulent serait le résultat de plusieurs décennies d'"oppression" misandre[194] ». Ces hommes déplorent la disparition de rites tels que le service militaire, qui leur permettaient ces entre-soi masculins où ils pouvaient construire, selon eux, leur masculinité. Les membres de la Communauté de la séduction considèrent ainsi la virilité comme une compétence sociale que chacun peut acquérir avec l'aide du groupe. Le genre masculin doit faire l'objet d'un apprentissage et en ce sens, ces confréries sont d'abord « une école de la masculinité[195] ». À travers cette enquête, l'auteure met en lumière l'usage stratégique du discours sur la crise de la masculinité : véritable « instrument de résistance vis-à-vis de l'évolution des rapports de genre[196] », il sert « la défense de prérogatives masculines[197] ». Les inquiétudes suscitées par la masculinité ne témoignent donc pas de son affaiblissement mais constituent bien plutôt « l'outil de son affermissement[198] ». À ce titre, la fin de la période soviétique dans laquelle ce discours était bien présent, semble constituer un exemple édifiant des répercussions d'une telle rhétorique dans l'espace public : sans doute peut-elle contribuer au rétablissement d'une masculinité hégémonique.

Ainsi, la « crise » de la masculinité n'a pas de fondement empirique dans la mesure où la masculinité est une configuration de la pratique ; on peut en revanche parler « d'une *crise de l'ordre de genre* en tant que tel, et de ses tendances à la crise[199] ». En Occident, ces « tendances à la crise », visibles dans les rapports de pouvoir, les rapports de production et les rapports de cathexis, se pérennisent et entraînent d'une part, comme on vient de le voir, le développement de mouvements masculinistes[200] et, d'autre part, une institutionnalisation toujours croissante des études féministes et des études sur le genre associée à un agenda politique qui doit prendre en compte ces questions. Ainsi le « prestige du "premier sexe" s'estompe sous les conquêtes du "deuxième sexe"[201] » et, depuis quelques années, il se confronte

---

doctorat, European University Institute, Florence (Italie), 2014 ; Edouard Leport, *Quand les pères montent la garde*, Thèse de doctorat, Université Paris 8 - Vincennes-Saint-Denis, Paris, 2020.

[194] Mélanie Gourarier, *Alpha mâle - Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Le Seuil, 2017, p. 28.

[195] *Ibid.*, p. 206.

[196] *Ibid.*, p. 12.

[197] *Ibid.*, p. 207.

[198] *Ibid.*, p. 27.

[199] Connell perçoit ces tendances à la crises à partir d'une analyse des rapports de pouvoir, des rapports de production et des rapports de cathexis. R. Connell, *Masculinités*, *op. cit.*, p. 84.

[200] Ces mouvements s'appuient sur les deux rhétoriques évoquées plus haut, celle de la crise de la masculinité et celle de la victimisation des hommes.

[201] André Rauch, *Histoire du premier sexe*, Paris, Fayard, 2006, 656 p.

de surcroit à de « nouvelles revendications telles que l'homosexualité ou l'homoparentalité[202] ». L'un des piliers de l'ordre genre, l'hétéronormativité, vacille donc dans l'espace euraméricain et la normalisation d'autres sexualités participe pleinement de l'ouverture vers de nouvelles configurations de la pratique de genre.

3.2.2. La mise à l'épreuve de l'hétéronormativité et l'exigence démocratique

Deux ouvrages majeurs nord-américains ont documenté les profondes transformations qui « troublent » le genre et l'intimité dans les sociétés occidentales : *Gender Trouble* de Judith Butler (1990[203]) et *The Transformation of Intimacy* (1992[204]) d'Anthony Giddens. Judith Butler, théoricienne des études *queer*, part du postulat selon lequel la masculinité et la féminité ne sont que des performances de genre, purs produits de la « matrice hétérosexuelle ». Son travail déconstruit le modèle binaire qui prévaut dans les sociétés occidentales et, en partant des marges de la sexualité (drag, lesbienne, gay), bouscule l'hétérosexualité obligatoire en la dénaturalisant. Anthony Giddens prend au contraire comme point d'entrée la sexualité dominante, puisqu'il ancre son analyse sur l'hétérosexualité, tout en analysant aussi des sexualités minoritaires dans la mesure où leur mise en lumière est justement un point de départ des transformations contemporaines de l'intimité[205]. Dans la mesure où en Russie et dans l'espace postsoviétique, la visibilité des minorités sexuelles est réprimée, le « trouble » dans le genre est nécessairement étouffé, imperceptible et l'hétéronormativité prévaut largement – on le verra dans le chapitre suivant –, préservant ainsi l'inégalité entre les sexes.

En France, cette égalité s'accroit indéniablement et, quoiqu'encore inachevée, cette tendance impose néanmoins des changements : « les deux sexes sont appelés à opérer des changements fondamentaux dans la conception qu'ils ont l'un de l'autre aussi bien que dans leur comportement réciproques[206] ». Peu à peu, les fondements de l'hétérosexualité obligatoire et de l'hétéronormativité sont remis en cause et dénaturalisés. Deux réformes marquent l'ouverture de la « boite de Pandore[207] » des questions de genre et de sexualité dans l'espace public français : le Pacs et la parité. À partir des années 2000, les débats s'ouvrent sur le sexe, la pornographie, la prostitution, les violences de genre. Les questions sexuelles deviennent des problèmes publics et l'extension du domaine démocratique s'immisce jusque dans les espaces les plus intimes et les plus privés. Les normes associées à la sexualité

---

[202] *Ibid.*
[203] J. Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*
[204] A. Giddens, *La transformation de l'intimité*, *op. cit.*
[205] Dans le chapitre 8 en particulier, Giddens explore son modèle de la relation pure à partir des sexualités gays et lesbiennes caractérisées par un haut degré de communication. Les règles qui régissent la relation sont explicitées et soumises à la discussion.
[206] A. Giddens, *La transformation de l'intimité*, *op. cit.*, p. 17.
[207] Eric Fassin, *Le sexe politique : Genre et sexualité au miroir transatlantique*, Paris, EHESS, 2009, p. 240.

et la famille, institutions désormais sorties du domaine de la nature, sont soumises à la discussion et au pluralisme comme l'ont illustré les débats houleux autour de l'ouverture du mariage aux personnes de même sexe. Que reste-t-il alors des modèles de masculinité et de féminité dans un contexte de dénaturalisation de l'ordre sexuel, où l'hétérosexualité obligatoire, même si l'hétéronormativité demeure, n'est plus inscrite dans la loi ? Soulignons d'abord que la masculinité est une catégorie relativement récente puisqu'elle émerge au tournant du 18ème siècle à partir du moment où les sexes sont pensés dans leur opposition. La masculinité et les représentations de la virilité[208] n'ont depuis cessé de se renouveler ; mais ces changements s'opéraient, selon Georges Vigarello, dans une relation entre hommes uniquement[209]. En revanche, au cours du 20ème siècle, une nouvelle configuration apparaît : la virilité n'est plus le seul attribut de la masculinité. Les compétitions sportives, par exemple, montre que l'apanage de la force n'est plus une exclusivité masculine[210] tandis que le domaine du soin et de l'esthétique, d'ordinaire rattaché au « féminin », tend à être peu à peu investi par les hommes[211]. Les attributs de la féminité ou de la virilité, deviennent ainsi peu à peu accessibles à tous et toutes, et troublent les frontières du genre. Quand les femmes gagnent en autonomie, s'émancipent de leur dépendance vis-à-vis des hommes, l'ordre de genre est nécessairement déstabilisé car les privilèges liés à la masculinité sont mis en péril. Dans la Russie postsoviétique, un modèle de masculinité hégémonique fondée sur la violence a été restauré ; dans les pays occidentaux où « la démocratie passe aujourd'hui par la démocratie sexuelle » se développe plutôt une multiplicité de discours sur la masculinité.

On assiste en effet à la mise en question des hommes « en tant que tels[212] », notamment dans les manifestations hostiles aux changements de l'ordre de genre[213], mais aussi, plus simplement, à travers une problématisation de la masculinité dans l'espace public. En témoignent les nombreux articles de presse qui s'interrogent sur la « disparition » de l'homme, sur la « crise » de l'identité masculine, sur la

---

[208] Virilité et masculinité ne se recouvre pas, la virilité est un attribut que peuvent posséder aussi bien des hommes, des femmes ou des personnes non-binaires, quoique cet attribut soit souvent associé à la masculinité. La masculinité fonctionne comme un concept qui n'existe qu'au sein des rapports de genre. Pour aller plus loin, voir Haude Rivoal, « Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins », *Travailler*, 2017, n° 38, nº 2, p. 141- 159.

[209] Georges Vigarello, « La virilité et ses "crises" », *Travail, genre et sociétés*, 2013, n° 29, nº 1, p. 153- 160. Voir aussi pour des travaux historiques sur la virilité A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello, *Histoire de la virilité, t. 3. La virilité en crise?*, *op. cit.* ; A. Maugue, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, *op. cit.* ; Anne-marie Sohn, *Sois un homme! La construction de la masculinité*, Paris, Le Seuil, 2009, 464 p.

[210] Ce dont témoigne l'ouvrage de d'Anais Bohuon mais qui révèle aussi combien les performances physiques réalisées par des femmes perturbent l'ordre de genre, conduisent à des paniques morales et, de là, s'ouvrent des enquêtes sur la « vérité » du sexe, vaine tentative de rigidification de la binarité sexuelle. Anaïs Bohuon, *Test de féminité dans les compétitions sportives une histoire classée X*, Donnemarie-Dontilly, Editions IXe, 2012, 192 p.

[211] G. Vigarello, « La virilité et ses "crises" », art cit.

[212] Éric Fassin, « Actualité des masculinités » dans *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, p. 273.

[213] Par exemple, l'organisation des camps catholiques ayant pour but d'accueillir des hommes et de les aider à « retrouver leur masculinité » (https://www.au-coeur-des-hommes.org/) ou encore de « rendre les hommes meilleurs » (http://campoptimum.com/); ou, dans le même registre, en Amérique du nord, le mouvement des hommes mythopoétiques qui, à travers des cérémonies ou des rituels, cherchent à restaurer une virilité perdue. Pour une analyse plus détaillée, voir Christine Guionnet et Erik Neveu, Féminins / Masculins: Sociologie du genre, Paris, Armand Colin, 2004, p. 354-358.

virilité en « berne[214] », quand d'autres déconstruisent les termes du débat[215]. En créant en 2017 « Les couilles sur la table », la journaliste féministe Victoire Tuaillon a ainsi offert un espace de parole à des chercheuses et des chercheurs dont les travaux restituent une diversité de points de vue, de positionnements genrés constitués dans la fabrication d'une masculinité spécifique aux régimes de genre en vigueur. Ainsi, cette fabrication n'est-elle plus passée sous silence mais au peigne fin et ces transformations prennent place dans un monde où, en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, l'institution de la famille a cessé d'être perçue comme un fait naturel : elle peut faire l'objet d'une remise en question radicale de la société puisque « l'élaboration normative se disjoint de toute croyance en une vérité première et indisponible[216] ». En ce sens, la famille « fait son entrée en politique[217] » et devient plurielle. La loi pour le mariage homosexuel et la possibilité d'adopter pour les parents de même sexe en est la manifestation la plus visible ; cependant les mariages hétérosexuels qui se réalisent au-delà des frontières, et qui constituent l'objet principal de cette thèse, font aussi partie du déploiement d'un pluralisme familial et peuvent être des indicateurs de « l'exigence démocratique[218] » qui s'immisce dans les familles, notamment au moment où « les femmes ne s'accommodent plus de la domination masculine, et [où] les deux sexes doivent faire face aux conséquences de ce phénomène[219] ».

3.3. Des projets de genre convergents ?

La double perspective historique, française et (post)soviétique, brossée rapidement dans ce chapitre, montre que le « genre est fait et refait (...) en fonction des contextes sociohistoriques, les déplacements, les résistances et les changements qui le traversent[220] ». Alors qu'un certain nombre de pays européens, dont la France, traversent une transition historique majeure de leurs régimes de genre, où l'exigence démocratique s'est introduite jusque dans l'intimité, une partie des pays postsoviétiques connaissent actuellement un durcissement des politiques de genre[221], basées sur l'hétéronormativité et

[214] Fournier Martine, « La virilité ébranlée », 2012, vol. 235, nº 3 ; « La fin de l'homme ? », *Sciences Humaines*, 2013/6 (N° 249) ; David Le Bailly, « "Crise de la masculinité" : après #Metoo, comment être un homme ? », *L'Obs*, 2018 ; Francis Dupuis-Déri, « La pseudo « crise » de la masculinité ou la revanche du mâle », *Le Point*, 2018 ; Eugénie Bastié, « Crise de la masculinité : ce nouveau phénomène qui traverse l'Occident », *Le Figaro*, 2018 ; Virginie Skrzyniarz, « La virilité en berne », *L'Express*, 2018 ; « Être un homme aujourd'hui. L'identité masculine est-elle en crise ? », *Sciences Humaines*, 2019/4 (n° 313).
[215] Sans surprise, c'est généralement le fait de sociologues qui travaillent de longue date sur les mouvements masculinistes. Voir notamment M. Blais et F. Dupuis-Déri, *Le mouvement masculiniste au Québec. L'antiféminisme démasqué*, *op. cit.* ; Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri, « Antiféminisme : pas d'exception française », *Travail, genre et societes*, 2014, n° 32, nº 2, p. 151- 156 ; Pierrette Bouchard et Anne-Marie Devreux, « Les masculinistes face à la réussite scolaire des filles et des garçons », *Cahiers du Genre*, 2004, n° 36, nº 1, p. 21- 44 ; Francis Dupuis-Déri, *La crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*, Montréal (Québec), Remue ménage, 2018, 320 p.
[216] J.-H. Déchaux, « Parenté, "polythéisme des valeurs" et délibération. Variations wébériennes », art cit.
[217] J.-H. Déchaux, « La parenté et l'exigence démocratique », art cit.
[218] *Ibid.*
[219] A. Giddens, *La transformation de l'intimité*, *op. cit.*, p. 19.
[220] Martine Segalen et Agnès Martial, *Sociologie de la famille*, 8e édition revue et Augmentée., Paris, Armand Colin, 2013, 352 p.
[221] Kevin Moss - La Russie comme sauveuse de la civilisation européenne : « genre » et géopolitique des valeurs traditionnelles

la violence[222]. Pour la Russie, cela constitue aussi un positionnement géopolitique : en se plaçant en « chef de file mondial des "valeurs traditionnelles"[223] », elle s'oppose à un « Ouest décadent[224] » et permet d'unir « les forces traditionalistes partageant des idées similaires derrière [elle][225] ». Les hommes et les femmes des couples franco-postsoviétiques, on le verra, se situent vis-à-vis de ces tendances, fort·e·s de leur socialisation et leur connaissance des différents régimes de genre décrits tout au long de ce chapitre, parfois à contre-courant, parfois en les confortant.

À ce stade, on peut faire deux hypothèses sur la démarche des femmes qui se tournent vers le marché matrimonial globalisé. La première serait qu'elles sont à la recherche d'hommes qui pourront répondre aux attentes genrées véhiculées par leur régime de genre, à savoir des hommes en mesure d'assumer un rôle de pourvoyeur de ressources et de véritables soutiens pour la famille ; la seconde, dans la mesure où les régimes de genre postsoviétiques prennent une direction de plus en plus défavorables pour les femmes, serait qu'elles sont en quête de partenaires avec lesquels elles pourraient accéder à d'autres rapports de genre, à la fois dans la sphère intime et dans le pays de destination, et ainsi contourner des circonstances genrées contraignantes. Au regard de la presse et des médias, tout porte à croire que les hommes français auraient des attentes en miroir de la première hypothèse : trouver une compagne qui accepterait d'endosser un rôle de ménagère qui rebutent les femmes françaises. « Mal à l'aise face à la prise d'autonomie des femmes, certains hommes se tournent vers des compagnes étrangères, russes notamment[226] » nous indique ainsi le journaliste Jean-Michel Normand.

[222] On peut compter parmi les pays qui font partie de l'Europe un rapprochement avec le positionnement politique de la Russie, notamment la Pologne ou la Hongrie. À l'inverse l'Ukraine a vu des changements s'opérer depuis l'Euromaidan (2013-2014). Il s'agit ici surtout de dessiner quelques grandes tendances et mon propos ne rend ainsi pas justice ni aux combats ni aux luttes qui existent dans tous ces pays, ni aux nuances et à la complexité de chacun de ces régimes.
[223] K. Moss, « La Russie comme sauveuse de la civilisation européenne », art cit, p. 285.
[224] *Ibid.*, p. 269.
[225] *Ibid.*
[226] Jean-Michel Normand, « Le blues du mâle », *Le Monde.fr*, 18 mars 2003p.

Illustration 9 : « Je refuse de continuer à être ainsi traité en épouse des années 50 ! »

Source : *Illustration extraite d'un article publié dans le journal Le Monde, Normand, Jean-Michel, « Le blues du mâle français », 19 mars 2003.*

Ce choix matrimonial international symboliserait ainsi des résistances de la part d'hommes français face aux changements rapides des régimes de genre. Les recherches académiques abondent également dans ce sens : Christine Castelain-Meunier, par exemple, tâche de décrire ce qu'elle appelle la masculinité défensive en étudiant des hommes plongés dans un état dépressif et paranoïaque, fondamentalement opposés aux évolutions dans les rapports de genre ainsi qu'aux féministes qu'ils voient comme des enragées, et qui cherchent dès lors à retrouver des « valeurs traditionnelles » en refusant la « femme émancipée ». Elle prend ainsi l'exemple d'un homme qui « change de femme » contre une autre, rencontrée par petite annonce, qui garde sa place à la maison[227] : « l'engouement pour les femmes asiatiques peut s'interpréter dans ce sens. Il en est de même pour les femmes de l'Est, même si le contexte et les attentes de ces femmes diffèrent des Asiatiques. Elles sont heureuses de quitter leur pays pour vivre plus tranquillement en France avec des hommes moins enivrés de vodka. Les hommes qui les attendent sont satisfaits d'être servies par des épouses qui sont en apparence moins exigeantes que les Occidentales et qui ont le sentiment de bénéficier de la modernité[228] ». Dans la même optique, Jean-Claude Kaufmann évoque « la vente par correspondance de jeunes mariées » et précise que « le marché est clair : soumission, jeunesse et beauté contre argent[229] ». Pour cet auteur, « la globalisation du marché matrimonial n'a pas que du bon[230] » : elle se base sur des structures d'échanges profondément inégalitaires qui permettent aux hommes occidentaux d'accéder à « une femme à l'ancienne, bonne ménagère, obéissante[231] ». Ces « jeunes femmes des pays dominés », selon Kaufmann, « tentent avant

[227] C. Castelain-Meunier, *Les métamorphoses du masculin*, *op. cit.*, p. 28.
[228] *Ibid.*, p. 30.
[229] Il s'agit d'une réédition de *La femme seule et le prince charmant* à laquelle il a ajouté une partie supplémentaire pour aborder la « mondialisation de la vie en solo ». J.-C. Kaufmann, *La femme seule et le Prince charmant - 3e édition*, *op. cit.*, p. 306.
[230] *Ibid.*, p. 13.
[231] *Ibid.*, p. 306.

tout de sortir de la misère[232] ». Ces affirmations sans nuance ne s'appuient pourtant sur aucune enquête qualitative menée auprès des hommes français ou des « jeunes femmes » engagé·e·s dans une démarche de rencontre internationale. Plus regrettable encore est l'usage erroné des travaux majeurs de Nicole Constable, sur lesquels Kaufmann s'appuie, pour fonder son analyse.

La suite de cette thèse s'attachera à décrire empiriquement les mécanismes de la globalisation genrée du marché matrimonial et ses multiples actrices et acteurs, à partir du cas des mariages franco-postsoviétiques et, en grande partie, à partir de leurs points de vue et leurs récits. C'est à cette condition seulement qu'il est possible d'accéder aux logiques et aux pratiques des individus de ces mariages, et d'éviter de reconduire dans le texte scientifique un certain nombre de clichés de sens commun. Le présent chapitre, en parcourant à grands traits et à la lumière du genre, l'histoire des espaces géographiques de femmes et des hommes de mon enquête, a permis d'éclaircir certaines configurations de la pratique de genre et leur caractère dynamique en France, dans l'espace soviétique puis, essentiellement dans la Russie postsoviétique. La régularité des mariages franco-postsoviétiques depuis les années 1990, qui traduit une attraction sociale genrée spécifique, commence à s'éclaircir avec cette incursion historique. Mais les conditions de possibilités des rencontres, parcours de ces femmes et de ces hommes, leurs ajustements conjugaux, restent encore entièrement à découvrir. Celles et ceux qui s'engagent néanmoins dans un mariage transnational ne peuvent néanmoins pas être considéré·e·s sous le seul angle des rapports de domination qui les réuniraient. Ils et elles s'inscrivent dans une historicité dont j'ai cherché ici à rendre compte avec des compétences limitées, en qualité de sociologue et d'anthropologue et non d'historienne, mais cette historicité, nous la retrouverons, au fil du texte, chez les enquêté·e·s en ce qu'elle « désigne la capacité qu'ont les acteurs d'une société ou d'une communauté donnée à inscrire leur présent dans une histoire, à le penser comme situé dans un temps non pas neutre mais signifiant, par la conception qu'ils s'en font, les interprétations qu'ils s'en donnent et les récits qu'ils en forgent[233] ».

Ce sont donc les ressources des personnes engagées dans ces mariages que nous prendrons en considération : elles sont multiples, comme celles de pouvoir se situer dans une histoire mais aussi celles d'imaginer, de comparer, de peser le pour et le contre, de migrer (chapitres 4, 6, 7, 8). Autant de ressources associées à des capitaux (chapitre 5) qui permettent d'analyser les négociations conjugales et les échanges intimes en contexte globalisé ainsi que la distribution du pouvoir. Rappelons que le pouvoir « ne réprime pas seulement ; il fait exister. Il produit autant qu'il interdit. L'assignation que nous endossons et reprenons à notre compte est la condition paradoxale de notre capacité, voire de notre puissance d'agir[234] ». Que les femmes endossent (ou non) l'image d'une femme « plus » traditionnelle

[232] *Ibid.*, p. 308.
[233] Ludivine Bantigny, « Historicités du 20e siècle. Quelques jalons sur une notion », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2013, vol. 117, nº 1, p. 15.
[234] Éric Fassin, « Trouble-genre » dans *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006, p. 15.

que les femmes occidentales, que les hommes revendiquent (ou non) un accès à des femmes plus jeunes et soumises, ces actes sont à considérer comme l'illustration d'un pouvoir : celui de leur choix, aussi limité soit-il.

En 2005, un article du journal *Libération* titrait « L'amour franco-russe, avec le Web, c'est pas du flan ». La journaliste, Ondine Millot, soulignait déjà le nombre important de visas accordés aux femmes russes pour venir se marier en France et retranscrivait certains propos d'hommes français et de femmes russes marié·e·s, vivant en France. Si le choix des hommes présentait peu de nuance, – tous indiquaient avoir trouvé une configuration conjugale qui leur convenait mieux que celle qu'ils avaient connu avec des femmes françaises : un modèle plus traditionnel qui les mettait « en valeur », les « boost[ait] » – ; celui des femmes apparaissait moins uniforme, certaines indiquaient être parties parce que « la vie était trop dure », d'autres « par amour », tandis qu'une concluait en disant que « les hommes français ne [étaient] pas mieux que les Russes ». Autant dire que le mystère reste entier sur ces choix conjugaux mais, à l'appui des configurations de la pratique de genre éclairées dans ce chapitre, on peut provisoirement résumer ces attentes conjugales globalisées sous la forme d'hypothèses : certaines femmes russes et postsoviétiques cherchent un conjoint français ou occidental susceptible d'endosser un rôle de pourvoyeur économique ; certains hommes français et occidentaux tentent d'accéder à des femmes russes et postsoviétiques avec l'espoir qu'elles se plient à un rôle conjugal traditionnel. Si cette hypothèse se confirme, les mariages franco-postsoviétiques devraient alors correspondre à des formes conjugales « traditionnelles ». En revanche, si les femmes postsoviétiques sont à la recherche d'autres rapports de genre, alors les mariages franco-postsoviétiques incarnent probablement des configurations conjugales plus complexes. Comme nous le verrons dans les prochains chapitres, le mode de rencontre influe considérablement sur les arrangements conjugaux des couples franco-postsoviétiques. L'un d'entre eux est connu car largement relayé dans les médias : les agences matrimoniales et sites de rencontres internationaux apparaissent en effet comme les intermédiaires de tous les couples franco-postsoviétiques, or c'est loin d'être le cas comme le chapitre 5 le montrera. Mais ces plateformes peuvent néanmoins être vues comme les médiateurs de différents *projets de genre*[235] de part et d'autre du monde. Le chapitre suivant se consacre à l'analyse de l'émergence et de la stabilisation de ce phénomène que j'ai renommé l'Entremise Matrimoniale Globalisée (EMG).

[235] Selon Raewyn Connell, les rapports de genre « forment l'une des principales structures des sociétés connues. La pratique liée à cette structure, formée alors que les individus et groupes doivent composer avec leur situation historique, n'est pas faite d'un ensemble d'actes isolés. Les actions sont configurées dans des unités plus larges, et lorsque nous parlons de masculinité et de féminité nous ne faisons que nommer des configurations de la pratique de genre. Le terme "configuration" évoque peut-être quelque chose de trop statique. Le plus important est le *processus* par lequel une pratique se trouve configurée. (…) Si l'on conçoit l'organisation de la pratique comme quelque chose de dynamique, on peut comprendre la masculinité et la féminité comme des *projets de genre* » R. Connell, *Masculinités*, *op. cit.*, p. 66-67.

Chapitre 4. Les dessous de l'Entremise Matrimoniale Globalisée

> « *Je cherche un homme bien, à l'étranger ou ici. Mais ici, c'est très dur de trouver un homme bien parce qu'ils sont mariés ou de mauvaise qualité.* ***Pourquoi il n'y a pas d'hommes de qualité ?*** *[Svetlana éclate de rire] C'est une particularité de la Russie* » (Svetlana, 44 ans, jamais mariée, sans enfant, agent immobilier, inscrite dans une agence sibérienne).

Depuis les années 1990, des agences matrimoniales internationales et des sites internet dédiés aux rencontres internationales se développent. Ces structures favorisent la mise en relation d'hommes généralement européens et nord-américains, issus des pays dits occidentaux, et de femmes originaires de pays non occidentaux, notamment d'Asie du Sud-Est, des pays postsoviétiques, d'Amérique Latine ou de certains pays d'Afrique. De nombreux vocables ont été utilisés jusqu'ici pour identifier ce phénomène mais, dans la littérature en langue anglaise, le terme « *mail-order bride* » a été et reste encore prédominant malgré son caractère sexiste et occidentalocentré[1].

En épigraphe de ce chapitre, les propos de Svetlana, inscrite depuis plusieurs années dans différentes agences matrimoniales internationales lorsque je la rencontre en 2012, illustrent pourtant bien une *agency*, autrement dit cette capacité d'action mise en œuvre par les femmes que l'on associe à la catégorie des « *mail-order brides* ». En effet, loin d'être de simples marchandises qui circulent, toutes les femmes que j'ai rencontrées au cours de mon enquête (chapitre 2), faisaient des choix, établissaient des comparaisons, imaginaient leur vie ailleurs, en somme, en choisissant délibérément de se tourner vers l'étranger pour, par exemple, chercher un conjoint qu'elles estimaient de « meilleure qualité », ce sont bien à des femmes *actrices* de leurs projets migratoires, matrimoniaux ou professionnels que je me suis confrontée. Requalifier le phénomène s'est donc avéré utile pour en restituer la complexité et se distancier de ces présupposés, profondément ancrés dans le sens commun[2]. Je me suis donc appuyée sur

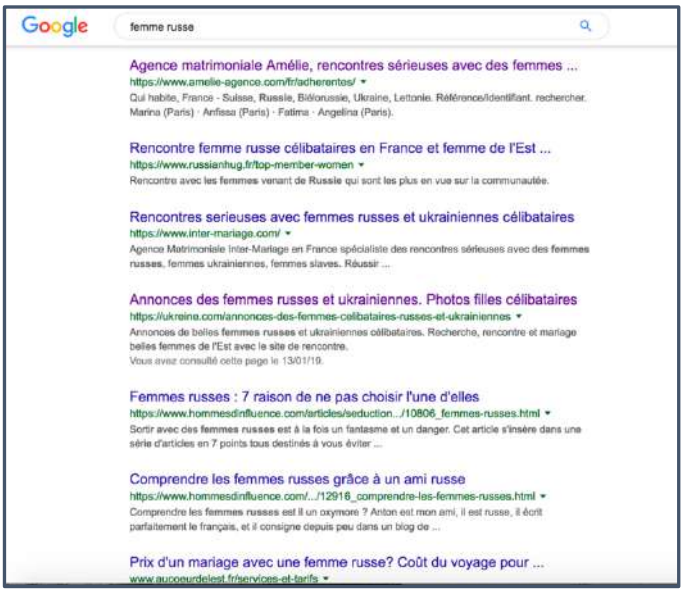
[1] Cet aspect a été largement exploré dans la première partie de la thèse. On pourra se reporter à l'article de Bonnie Zare et Lily Mendoza publié en 2011 où elles opèrent ce constat d'un discours dominant qui réduit les femmes engagées dans un mariage internationale médiatisé à des marchandises, autrement dit à des êtres humains dénués de capacité d'action : « Note, first, that instead of 'wife', the word 'bride' is used, as if to deliberately invoke images of a virginal, young, and inexperienced woman and set the stage for male fantasies of domination. Furthermore, the phrase 'mail order' implies a product purchased from a catalogue, thereby suggesting that women are nothing more than passive commodities, when in practice a woman may express agency in choosing to meet a companion in this way » B. Zare et S.L. Mendoza, « 'Mail-order brides' in popular culture », art cit, p. 368.

[2] Ces représentations sont notamment visibles dans les productions cinématographiques récentes, nord-américaines et françaises. Pour des exemples, voir notamment Snezana Mijailovic, « Les représentations des couples franco-étrangers dans le cinéma français : des années 1990 à nos jours », *Diversité Urbaine*, 2013, vol. 13, nº 2, p. 49-65 ; L. Sizaire et G. Ricordeau,

la notion anglaise « *matchmaking*[3] », qui signifie littéralement « entremise », à laquelle j'ai ajouté deux qualificatifs « matrimonial » et « globalisé ». Cette terminologie englobe les trois parties impliquées, l'entremetteur – qui sont généralement des entremetteuses –, les personnes qui sont mises en lien, tout en soulignant l'intérêt initial qui les réunit, le mariage, et en prenant la mesure de l'échelle à laquelle cela se produit, le global. L'Entremise Matrimoniale Globalisée (EMG) permet ainsi de saisir à la fois les structures économiques qui travaillent à rapprocher les individus mais aussi les femmes et les hommes qui y ont recours.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, le phénomène est particulièrement visible sur internet. Avec les deux mots-clés « femme » et « russe » sur le moteur de recherche *Google* (français), des centaines de sites apparaissent et ils sont tous reliés à l'EMG.

Illustration 10 : Capture d'écran recherche « femme russe » sur Google (URL : https://www.google.com/search?client=firefox-b-ab&q=femme+russe, consulté le 14/01/2019)



Sur cette capture d'écran, il est possible d'identifier trois types de sites : 1/ des sites consacrés aux rencontres « *sérieuses* » avec des femmes russes, ukrainiennes, bélarusses, « *slaves* » ou « *de l'Est* » ; 2/ des sites qui déconseillent de s'engager dans une relation avec une femme russe ; 3/ des sites au sujet du « *prix d'un mariage avec une femme russe* ». Les contours du phénomène se dessinent : sont

« "C'était une femme à qui il fallait un époux et lui un homme qui voulait une épouse…". Les représentations filmographiques des mariages par correspondance », art cit.

[3] Ce terme a été utilisé par les auteures anglophones qui ont exploré le phénomène en prenant en compte le rôle des femmes. N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit ; J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit ; J. Patico, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », art cit. Sans l'avoir théorisé, en utilisant cette notion, ces recherches se différencie nettement des études qui considèrent les agences matrimoniales comme de potentiels réseaux de prostitution. Voir par exemple M. Glodava et R. Onizuka, *Mail-Order Brides*, *op. cit.* ; D.M. Hughes, « The Role of "Marriage Agencies" in the Sexual Exploitation and Trafficking of Women from the Former Soviet Union », art cit ; L. Langevin et M.-C. Belleau, *Le trafic des femmes au Canada*, *op. cit.*

mises sur le marché des « *rencontres sérieuses* » avec des femmes à la fois fantasmées et redoutées. La plateforme du Web, opérateur central de l'EMG, permet aussi de découvrir assez rapidement des catalogues de profils de femmes. Ces derniers ont déjà fait l'objet de nombreuses recherches nord-américaines dès 1989[4] – ce qui montre l'ancienneté du phénomène – qui ont largement dénoncé l'essentialisation des femmes et la construction de « produits idéals » à travers « l'exotisation » des femmes philippines[5]. Les recherches françaises, plus tardives, sont aussi restées concentrées, dans un premier temps, sur l'analyse des vitrines des agences matrimoniales ou des sites de rencontre internationaux[6]. Gwénola Ricordeau avait confirmé que les principaux arguments développés par les agences se font à l'aune d'un discours « parfaitement homogène sur la 'femme idéale' », incarnée par la « femme exotique » ; tandis que Dominique Giabiconi avait mis en lumière la production d'une « féminité racisée » à partir de la catégorie « filles de l'Est », utilisée non seulement par les sites des agences mais également dans les médias. L'exploration des articles publiés dans le quotidien national *Le Monde* entre 1991 et 2002 montre en effet l'émergence de cette catégorie dans le débat public. Si l'analyse des sites témoigne donc d'une essentialisation des femmes et de l'existence de discours sexistes et racistes, ces discours sont également véhiculés à l'échelle plus large de la société.

Ces premières enquêtes ont toutefois laissé sans réponse un certain nombre de questions : qui sont les personnes à l'origine de ces vitrines commerciales, qui sont les femmes qui figurent dans les catalogues et les hommes qui ont recours à ces structures ? Quelles pratiques se développent autour de l'EMG ? D'autres travaux se sont penchés sur l'appropriation des nouvelles technologies de communication par les individus et ont mis en lumière des femmes qui ont recours à ces plateformes pour poursuivre leurs propres objectifs, souvent à l'intersection d'un projet migratoire et matrimonial[7]. Deux lectures du phénomène apparaissent : la première, à travers l'analyse des discours et des représentations visibles sur les sites, montre des femmes réifiées, essentialisées et racisées[8] ; la seconde,

---

[4] Venny Villapando, « The Business of Selling Mail-Order Brides » dans Asian Women United of California (dir.), *Making Waves: An Anthology of Writings by and about Asian American Women*, Boston, Beacon Press, 1989, p. 318- 327 ; Rona Tamiko Halualani, « The Intersecting Hegemonic Discourses of an Asian Mail-Order Bride Catalog: Pilipina 'Oriental Butterfly' Dolls for Sale. », *Women's Studies in Communication*, 1995, vol. 118, nº 1, p. 45- 64 ; Kathryn Robinson, « Of Mail-Order Brides and 'Boys' Own' Tales: Representations of Asian-Australian Marriages », *Feminist Review*, 1996, vol. 52, nº 1, p. 53- 68 ; Roland B. Tolentino, « Bodies, Letters, Catalogs: Filipinas in Transnational Space », *Social Text*, 1996, vol. 14, nº 3, p. 49- 76.

[5] Le chapitre 3 de l'ouvrage de Nicole Constable *Romance on Global Stage* (2003), « Feminism and Myths of "Mail-Order" Marriages » (p.63-90) revient précisément sur les analyses produites à partir des catalogues et combien cela laisse dans l'ombre les réel·le·s acteurs et actrices du phénomène.

[6] D. Giabiconi, « Filles de l'Est », art cit ; G. Ricordeau, « À la recherche de la femme idéale… Les stéréotypes de genre et de race dans le commerce de « promises par correspondance » », art cit.

[7] D. Diminescu et al., « Le web matrimonial des migrants », art cit ; Suprateek Sarker et al., « The "Mail-Order-Bride"(MOB) phenomenon in the cyberworld: an interpretive investigation », *ACM Transactions on Management Information Systems (TMIS)*, 2013, vol. 4, nº 3, p. 10.

[8] L'usage du terme racisé renvoie à la définition de Colette Guillaumin, il indique que certaines personnes sont réduites à un groupe et sont ainsi privées de leur individualité propre. Ce processus de racisation rejoint les analyses d'Edward Saïd sur l'orientalisme. « Ceux qui sont "mis à part" se trouvent dans une situation particulière : s'ils sont admis dans l'humanité abstraite, ils sont aussi ceux qui n'ont aucune individualité. Ils ne sont individuellement que groupe ou fragment de groupe, leur réalité sociologique n'atteint pas au statut individuel qui, au contraire, définit le statut des membres du groupe dominant. Lorsqu'il appartient à un groupe minoritaire, ce n'est pas en tant qu'individu que l'acteur social est perçu mais en tant que fragment et signe de la réalité de groupe. La limitation de la liberté individuelle ne risque donc pas d'être perçue comme

à partir de l'analyse des pratiques, donne à voir des actrices à part entière, c'est-à-dire des femmes qui se saisissent des nouveaux outils à leur disposition pour agir. Ce chapitre vise à dépasser cette contradiction en distinguant d'une part, le marché économique de la rencontre internationale, ses fondements, ses professionnelles et les scénarisations à l'œuvre sur les sites des agences et, d'autre part, les personnes qui ont recours à ce marché.

Le chapitre procède donc en trois temps. Tout d'abord, une première partie s'attarde sur la commercialisation de l'EMG. Ce phénomène se caractérise en effet en premier lieu par une activité économique généralement dirigée par des femmes. Les agences matrimoniales internationales développent ainsi des discours commerciaux à l'intention des hommes et leur marketing s'appuie sur une grammaire de la domination qui alimente des fantasmes masculins. Les femmes qui s'engagent dans l'EMG connaissent les discours véhiculés par l'EMG, elles peuvent les reprendre à leur compte ou s'en distancier et, si elles sont bien prises dans des rapports de domination locaux et internationaux, elles n'y sont pas réductibles et trouvent des interstices pour agir. La deuxième partie s'attache ainsi à décrire celles qui adhèrent à l'EMG, les raisons de leur engagement éclairent d'autres ressorts du phénomène tout comme celles des hommes, clients de l'EMG, qui seront l'objet de la troisième partie[9]. Une dernière partie conclusive aborde, enfin, les arbitrages qui ont lieu au sein de l'EMG.

Encadré 1 : les agences matrimoniales internationales, un objet encore peu étudié et méconnu

Les agences matrimoniales internationales restent un pan du phénomène particulièrement peu étudié. Une seule enquête a été menée auprès d'une agence matrimoniale internationale en Russie, à Yoshkar-Ola par Sonja Luehrmann[10], une sociologue allemande. À l'appui d'une fine ethnographie, elle décrit le fonctionnement de la structure et les pratiques des adhérentes de cette agence. Les agences apparaissent ensuite en creux d'autres recherches mais sans jamais faire l'objet d'une description précise des contextes de création, du fonctionnement ou des pratiques développées à l'intérieur de ces structures. Par exemple, des chercheuses russes, Galina G. Kobraleva, Natalia L. Antonova, et Maria V. Guerassimova[11], ont publié sur le sujet à partir d'une étude menée à Ekaterinbourg auprès de 60 adhérentes et de 10 dirigeantes. Extrêmement synthétique, l'article ne révèle pas les matériaux empiriques de l'enquête mais il indique comment les femmes russes utilisent les agences dans leur propre intérêt et met en exergue une certaine diversité dans les usages (matrimoniaux, migratoires, économiques). Les travaux ethnographiques de Jennifer Patico, une anthropologue américaine, dessinent également les contours des *romances tours* [voyages organisés par des agences postsoviétiques pour des hommes nord-américains durant lesquels ils rencontrent des adhérentes] mais ils mettent surtout en lumière les motivations des individus, en l'occurrence celles des hommes nord-américains et celles des femmes russes[12].

caractéristique du racisme, l'individualité étant absente de la perception de celui qui est racisé » Colette Guillaumin, « L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel », *Collection IDERIC*, 1972, vol. 2, nº 1, p. 74.

[9] 17 entretiens ont été conduits avec des adhérentes de l'EMG (cf. annexe n°3) et 7 avec des femmes mariées via l'EMG ; 7 entretiens ont été conduits avec des clients de l'EMG (cf. annexe n°4) et 5 avec des hommes mariés via l'EMG.

[10] S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit.

[11] Galina Kobraleva, Natalia Antonova et Maria Guerassimova, « Klientki bračnogo agentstva : štrihi k portretu (Клиентки брачного агентства: штрихи к портрету) », *Sociologičeskie issledovanija (Социологические исследования)*, 2005, nº 11, p. 142- 144.

[12] J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit ; J. Patico, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », art cit.

Les conditions d'émergence et de pérennisation des agences matrimoniales internationales restent donc obscures. Pourtant, leur mise en lumière est cruciale pour accéder à la compréhension du phénomène. Si les agences sont généralement perçues comme des espaces d'oppression pour les femmes – dans lesquels elles sont racisées, réifiées et essentialisées – c'est aussi parce que les chercheur·e·s français·e·s se sont concentré·e·s sur la seule analyse des sites internet, et en particulier sur celui d'une agence fondée par une femme française[13]. Dans ce chapitre, je m'appuierai sur plusieurs types de matériaux. Tout d'abord, sur les enquêtes, décrites dans le chapitre 2, menées auprès des agences matrimoniales internationales postsoviétiques (4 en Russie, 2 en Ukraine et 2 au Belarus ; cf. carte 3 ci-dessous).

Pour rappel, ces enquêtes m'ont permis de recueillir des observations *in situ* sur les pratiques et les discours déployés au sein des agences, de conduire des entretiens formels et informels avec les dirigeantes et les employées (16 ; cf. annexe n°1) et d'accéder à certaines correspondances des dirigeantes avec leurs clients et partenaires ou de leurs adhérentes avec les clients. Pour compléter l'analyse et parce que les agences matrimoniales internationales françaises, contrairement aux agences postsoviétiques, étaient beaucoup plus difficiles à approcher, je vais également m'appuyer sur l'analyse de matériaux secondaires notamment les contenus des sites internet des agences et quelques sources médiatiques dans lesquels les professionnelles de l'EMG s'expriment. Au total, ce sont 22 agences qui constituent le corpus (cf. annexe n°2), 12 sont basées en France, 2 au Belarus, 4 en Ukraine et 4 en Russie. Sur ces 22 agences, deux seulement ont été fondées par une femme française et l'une d'entre elle a fermé ses portes en 2015 pour raisons judiciaires. En 2019, si l'EMG perdure, c'est bien le fait de femmes postsoviétiques.

Carte 2 : Situation géographique des agences enquêtées[14]

[13] D. Giabiconi, « Filles de l'Est », art cit ; G. Ricordeau, « À la recherche de la femme idéale… Les stéréotypes de genre et de race dans le commerce de « promises par correspondance » », art cit.

[14] Je remercie ici chaleureusement Aleksandra Malkova, géographe, pour m'avoir fait bénéficier de ses compétences en matière de cartographie.

1. Les idéologies genrées au service de l'EMG

Les agences matrimoniales internationales étudiées dans ce chapitre ont été ouvertes entre 1992 et 2017. Ces entreprises se développent dans les pays postsoviétiques et en France à partir des années 1990 : la chute de l'Union soviétique avec l'avènement d'un capitalisme globalisé signe l'émergence de l'EMG dans les pays d'ex-URSS. Cette période coïncide aussi avec le développement des mariages entre hommes français et femmes postsoviétiques, tandis que les femmes françaises cessent de se marier avec des hommes russes (chapitre 2, section 2.2.1, graphique n° 2, p. 120). L'intérêt grandissant des femmes russes pour les hommes français et le désintérêt des femmes françaises pour les hommes russes soulignent une même dynamique : les hommes russes deviennent des partenaires indésirables ou indisponibles. C'est cette indisponibilité que souligne Ludmila, dirigeante d'une agence bélarusse depuis 16 ans, lorsqu'elle m'explique pourquoi elle a créé, en 1996, une agence matrimoniale internationale.

> « Lorsque j'ai ouvert mon agence en 1996, j'étais déjà mariée mais j'avais plein d'amies célibataires qui cherchaient un compagnon, j'ai décidé de les aider et j'ai commencé à travailler avec elles » (Ludmila, 50 ans).

Le manque d'homme disponible est un argument central dans l'EMG. Le chapitre précédent a montré comment, peu à peu, s'est solidement ancré dans les représentations des femmes cette idée selon laquelle les hommes « de qualité » feraient défaut. L'analyse des discours de l'EMG – tenus aussi bien par les professionnelles que par les adhérentes – permet de revenir précisément sur ce déséquilibre démographique et ses conséquences ; mais avant cela, revenons sur les contextes de création des agences, leur médiatisation et les idéologies genrées sur lesquelles elles s'appuient pour élaborer leurs discours commerciaux.

1.1. Bouche-à-oreille féminin et médiatisation de l'EMG

L'analyse du corpus des 22 agences matrimoniales internationales montre que la plupart d'entre elles (18 sur 22), basées en France ou dans les pays postsoviétiques, ont été créées par des femmes postsoviétiques, russes, ukrainiennes et bélarusses. Elles créent ce type de structure soit dans leur pays, soit en France et, le cas échéant, elles sont généralement mariées avec un homme français[15]. Le récit d'Evguenia, dirigeante d'une agence matrimoniale à Saint-Pétersbourg depuis 17 ans au moment de notre rencontre, illustre les trajectoires originales des adhérentes et des professionnelles de l'EMG.

[15] Dans les agences basées en France au nombre de 12, deux ont été fondées par des femmes françaises et dix par des femmes postsoviétiques. Sept dirigeantes postsoviétiques indiquent explicitement sur leur site être mariées avec un homme français.

> **Pourquoi as-tu ouvert une agence ?** Une de mes amies s'est mariée avec un homme français et m'a demandé de l'aide. La première année, j'ai travaillé gratuitement juste pour l'aider et quand j'ai fini l'université, comme j'avais apprécié cette activité professionnelle, j'ai créé mon agence.
>
> **Et comment avait-elle rencontré son mari ?** Elle l'avait rencontré par l'intermédiaire d'une autre agence basée en France à Nantes, elle était venue rencontrer un homme mais finalement elle est tombée amoureuse du directeur de l'agence. Il était venu la chercher à Paris et sur le trajet, ils se sont rendus compte qu'ils se plaisaient. J'ai donc commencé à travailler avec elle et, depuis, ils ont fermé leur agence et j'ai continué » (Evguenia, 39 ans, directrice d'une agence à Saint-Pétersbourg ouverte en 1998).

D'abord adhérente de l'EMG, l'amie d'Evguenia arrive en France à la fin des années 1990 pour rencontrer un homme français ; à la suite de son mariage avec un directeur d'agence, elle se professionnalise dans le secteur de la rencontre internationale. Pour mener à bien sa nouvelle activité, elle mobilise son réseau amical et introduit Evguenia, alors étudiante en droit, dans cet univers professionnel qui en a ensuite fait son métier. Or ce passage du statut d'adhérente à celui de professionnelle apparaît fréquemment dans les témoignages des dirigeantes d'agences postsoviétiques basées en France : suite à leur mariage *via* l'EMG, elles décident ensuite de créer une entreprise de services matrimoniaux pour mettre en relation des femmes de leur pays d'origine et des hommes français et deviennent des professionnelles. Mais il est également très fréquent que les professionnelles de l'EMG soient ouvertes à une rencontre internationale et nombreuses sont celles qui finissent par se marier avec un client de l'agence qu'elle dirige ou dont elles sont les employées[16]. Dans le cas d'Evguenia, il s'agissait d'abord de son activité professionnelle mais, étant récemment divorcée au moment de notre rencontre et élevant seule (quoiqu'avec sa mère) ses deux filles de 8 et 11 ans, il n'était pas impossible que dans le cadre de son travail, elle rencontre un homme avec lequel se marier. C'est ce qui s'était produit pour Tatiana, dirigeante d'une agence matrimoniale sibérienne pendant 16 ans et qui avait finalement rencontré un homme français via sa propre agence. Elle s'était mariée, avait migré avec sa fille, puis avait créé une agence en France et continué son activité d'intermédiaire entre hommes français et femmes postsoviétiques. Sur son site actuel, elle explicite d'ailleurs son parcours dans l'EMG en soulignant combien cette pratique avait mauvaise presse[17].

> « Mon affaire a commencé à se développer grâce à la publicité et au bouche-à-oreille. Par exemple, une dame [une femme russe] qui a épousé un Américain, l'a fait savoir à ses amies et

[16] Sur les dix dirigeantes d'agences fondées par des femmes postsoviétiques en France, trois seulement ne précisent pas leur situation matrimoniale tandis que parmi les sept autres, trois expliquent sur leur site avoir rencontré leur conjoint français soit par l'intermédiaire d'un site de rencontre, soit *via* une agence matrimoniale et quatre racontent avoir rencontré leur conjoint grâce à leur activité professionnelle dans le secteur. Svetlana, la directrice de l'agence Amour fondée en 1999, m'expliquait aussi que ses employées, souvent étudiantes, ne restaient pas longtemps car elles se mariaient rapidement avec un client de l'agence. Pratiquant les langues étrangères, elles étaient souvent plus à même de nouer des relations avec les hommes français ou occidentaux qui venaient jusqu'à Barnaoul rencontrer des adhérentes. Une employée de l'agence Ameli basée à Saint-Pétersbourg, étudiante en langues étrangères (français-anglais), m'expliquait en 2015 qu'il était « *normal* » pour les femmes de nourrir le projet de se marier avec un étranger : « *en Russie, c'est normal de penser se marier avec un étranger, la plupart des femmes veulent un mari étranger [rire]* ». Ainsi, son activité professionnelle peut aussi la conduire à réaliser un projet matrimonial à l'étranger.

[17] Les sites d'agences matrimoniales analysés sont en français car ils s'adressent aux clients et non aux adhérentes. Toutes les citations des sites d'agence sont donc en langue originale.

> ainsi de suite. Les mères conseillaient notre agence à leurs filles et vice-versa... Mon but principal était atteint : j'ai réussi à gagner la confiance de mes clientes. C'était extrêmement difficile parce qu'à l'époque, les médias répandaient beaucoup d'informations négatives : par exemple, que les agences matrimoniales vendaient les femmes aux maisons de prostitution ou pour des ventes d'organes ! » (Extrait du site de l'agence Gold Alliance fondée en 2016 par une ancienne dirigeante d'agence sibérienne, URL : https://agencedemariage.com/article, consulté le 30/11/2019).

Malgré les rumeurs véhiculées dans les médias, le bouche-à-oreille féminin a néanmoins permis à l'EMG de se développer et de se pérenniser. Comme on le verra plus loin, les adhérentes ont toutes des amies déjà mariées à l'étranger : ces dernières valent pour preuve du succès de la démarche, leurs parcours attestent du fait que cette option est possible et viable. Pourtant, les médias russes tentent de dissuader les femmes à travers des reportages associant agences matrimoniales et réseaux de prostitution. Plus récemment, certains reportages télévisés mettaient en scène la désillusion des femmes une fois arrivées dans le pays de leur époux, ce que déplorait Aliona, qui dirigeait une agence matrimoniale internationale à Kiev depuis 10 ans au moment de l'enquête.

> « Nos médias sont en train de ternir l'image des mariages internationaux, parce qu'ils ne veulent pas que les femmes partent, et ils font passer le message "vous serez des esclaves ensuite", oui, oui bien sûr, vous serez une esclave avec une maison sur deux ou trois étages, avec un chauffeur, avec deux domestiques, oui, c'est de l'esclavage ! En comparaison, vivre à Kiev au dernier étage sans ascenseur avec un mari alcoolique, ça, c'est le paradis ! » (Aliona, 35 ans, dirigeante d'une agence à Kiev ouverte en 2003).

Ces reportages peuvent avoir des répercussions sur la motivation des adhérentes. Quelques mois après notre première rencontre, Alissa, une adhérente sibérienne de 31 ans, entrait ainsi dans une période de découragement qui était liée en premier lieu à des déconvenues avec ses correspondants, mais aussi aux représentations médiatiques des hommes français qui venaient appuyer sa décision de prendre de la distance vis-à-vis de son projet matrimonial à l'étranger : *« j'ai vu un reportage récemment qui expliquait que les hommes français n'étaient pas si romantiques que ça, qu'ils n'offraient ni fleur, ni parfum, qu'ils préféraient économiser »*. Cela dit, et même si j'ai souvent retrouvé par la suite chez d'autres femmes cette idée que les hommes français étaient réputés pour être pingres, ces reportages n'ont toutefois pas entamé la prospérité de l'EMG : les femmes déjà mariées à l'étranger et celles qui ont migré, ainsi qu'une circulation de l'information non limitée aux médias nationaux grâce aux nouvelles technologies de l'information, contribuent à construire des modèles positifs qui nourrissent l'imagination et contrecarrent les représentations médiatiques péjoratives sur les mariages à l'étranger[18]. En France aussi, les médias écrits et audiovisuels se sont emparés de la question. Si dans les pays

[18] L'imagination, en tant qu'elle permet de se projeter dans l'avenir, permet de comprendre comment les individus agissent, en particulier les personnes qui choisissent la migration. Arjun Appadurai a conceptualisé cette notion en montrant comment l'imagination est aujourd'hui mise au travail avec les nouveaux moyens de communication qui permettent la diffusion de microrécits subversifs et déstabilisent les grands récits. L'impact relatif des reportages télévisés ou de la mauvaise presse dont peut faire l'objet l'EMG se comprend au regard de toutes les autres sources d'information auxquelles ont accès les adhérentes, par exemple, les témoignages de leurs amies ou connaissances mariées à l'étranger qui circulent d'autant plus vite avec les réseaux sociaux.

postsoviétiques, les reportages télévisés semblent chercher à décourager les femmes de prendre part à l'EMG, ceux qui sont diffusés en France peuvent au contraire encourager les hommes à se tourner vers une femme « *slave* » en leur faisant prendre connaissance de l'existence de ce « *marché* » particulier. Les propos de Christophe, client de l'EMG depuis un an lors de notre rencontre en 2013, témoignaient de cette découverte.

> « **Vous avez vu une émission ?** Non, ce n'est pas une émission qui passait à ce moment-là, c'est peut-être des émissions que j'ai pu voir avant et puis je me suis dit "bah pourquoi pas" et puis vous tapotez en fait… **Quelle émission avez-vous vu ?** Je ne sais pas, je me demande si c'était pas sur M6, d'ailleurs je plaignais la jeune femme, c'était avec des hommes français, et le reportage n'était pas forcément sur des Français, des Parisiens, donc on va dire qu'on était plutôt sur un profil populaire, plus proche de la Creuse je pense, que de Lyon, non, on était vraiment sur des profils un peu populaires, heu, je sais pas si ils étaient allés en Ukraine ou en Russie, ou peut-être en Biélorussie, 'fin peu importe, en tout cas ils étaient sur un pays slave. Ils étaient passés par une agence qui…effectivement, on leur avait présenté des jeunes femmes…qui étaient, heu… [soupir], je pense désespérées…[rire] Enfin vous voyez en fait l'image, enfin la caricature qu'on peut donner, 'fin vous avez globalement, voilà, l'agriculteur, tel qu'on peut tous l'imaginer, qui est vraiment la caricature, qui va boire son rouge le matin, de 6h du matin jusqu'à la fin de la matinée soit 19h, voyez, la grande matinée, enfin j'exagère mais c'est un peu ça et puis vous avez globalement l'agriculteur qui est un véritable chef d'entreprise, qui est bien calibré, enfin etc. On était vraiment sur la France profonde, alors, c'est pas un critère de jugement, mais bon il est allé là-bas, il a rencontré effectivement deux jeunes femmes, une qui était une très jolie jeune femme, une qui était aussi une très jolie jeune femme mais qui avait, enfin qui n'était pas un top model, y en avait une qui était un top model, l'autre qui ne l'était pas… Il est rentré évidemment avec le top model qui est venu passer une semaine ou quinze jours en France avec lui, qui en rentrant, a compris que c'était pas le bon et lui a expliqué que c'était terminé, et à la fin du reportage, il s'était rabattu sur la deuxième, donc son deuxième choix… […] Et finalement par, j'en sais rien, par dépit parce que peut-être qu'il avait deux nanas avec qui il avait échangé par mail et il en avait deux sous la main et il voulait à tout prix conclure, j'en sais rien peut-être parce que ça lui avait déjà coûté trop cher, et globalement, 'fin moi ça me donne ce sentiment-là quoi, 'fin bref, on est pas là pour faire son procès, hein, on s'en fout, mais voilà, j'avais pu voir cette émission, je serai incapable de vous donner le titre mais peu importe, et puis voilà, j'ai un peu regardé, en même temps c'est un secret de polichinelle, tout le monde sait que, a priori…on peut avoir une, heu, enfin envie de rencontrer, heu, 'fin, ou en tout cas que c'est un marché qui existe quoi. [silence] **Secret de polichinelle vis-à-vis de qui ?** Vis-à-vis de tout le monde, 'fin tout le monde sait que globalement, y a, a priori, des femmes slaves qui sont prêtes à, heu, 'fin ou qui sont en tout cas en recherche, donc voilà, et après, 'fin voilà, quand vous avez envie, a priori, de trouver chaussure à votre pied, vous élargissez votre, heu [silence], terrain de chasse, on peut dire ça comme ça, en tout cas vous élargissez les opportunités » (Christophe, 40 ans, divorcé, directeur commercial, client de l'EMG).

Certains reportages télévisés, comme celui décrit ici par Christophe, véhiculaient alors l'idée qu'il serait possible, pour les hommes français, d'élargir leurs prospectives matrimoniales au-delà des frontières en passant par des agences pour accéder à des femmes « *slaves* », « *jeunes* », « *jolies* » et « *désespérées* », en quelque sorte « *prêtes à* tout ». Deux options sont alors disponibles pour accéder aux espaces de l'EMG : devenir le client d'une agence matrimoniale internationale ou s'inscrire sur un site de rencontres internationales. Christophe avait choisi la seconde option pour éviter de payer des sommes qu'il jugeait « indécentes »[19]. En effet, passer par une agence ou un site de rencontre

[19] Avant d'opter pour les sites, Christophe s'est tourné vers l'agence matrimoniale *Eurochallenges* qui proposait alors des tarifs allant de 6000 à 22000 euros.

internationale entraîne un investissement financier différent. Les agences matrimoniales internationales, en proposant un accompagnement personnalisé, affichent des prix très élevés[20]. Les sites de rencontres internationales fonctionnent, en revanche, à peu près sur le même principe que les sites de rencontres français qui font généralement payer aux hommes une inscription[21] et laissent la gratuité aux femmes lesquelles « s'apparentent plutôt au service proposé » mais « ce qui est vendu est la mise à disposition de profils féminins et des moyens de contact avec les utilisatrices[22] ». Ce modèle économique qui consiste en la marchandisation de profils[23], plus ou moins explicite sur les sites de rencontre français, est ostensible sur les sites de l'EMG. Les agences matrimoniales affichent en effet, souvent dès leurs pages d'accueil, une vaste gamme de profils exclusivement féminins : une abondance qui tranche avec les sites de rencontre français qui, d'une part, proposent des rencontres aux hommes *et* aux femmes et qui, d'autre part, nécessitent une inscription pour accéder aux catalogues de profils. L'interface des sites de l'EMG témoigne donc d'un marketing qui ne s'adresse qu'aux hommes en donnant à voir (et à croire en) l'existence de femmes « *sérieuses* », « *belles* », « *tendres* », « *affectueuses* », « *douces* », mais surtout innombrables, qui n'attendent pour ainsi dire qu'eux pour accéder au bonheur conjugal. L'économie de l'EMG repose ainsi sur des espérances masculines de relations intimes et matrimoniales. Plus précisément, sur leurs interfaces, les agences et les sites travaillent les fantasmes masculins en mettant en scène une multitude de profils de femmes dans des espaces qui, comme on va le voir maintenant, jouent sur les codes à travers des scénarisations spécifiques.

1.2. La scénarisation des sites de l'EMG

Marie Bergström a distingué deux types de scénarios au sein des rencontres en ligne : ceux des sites « sérieux » et ceux des sites « libertins ». Ces deux univers sont construits « selon une opposition stéréotypée entre sexe et amour, renvoyant de façon traditionnelle les hommes au premier et les femmes au second[24] ». Les concepteurs des sites de rencontre français s'appuient ainsi sur des stéréotypes de genre dans une démarche commerciale, afin de « se rendre visible et de vendre des produits

[20] La plupart des agences françaises fondées par une femme postsoviétique affichent des forfaits allant des formules simples aux formules VIP et le coût d'entrée est rarement en dessous des 1000 euros. Toutefois, la transparence des prix est très aléatoire. Certaines agences les affichent sur leur site, d'autres non. Les agences postsoviétiques en particulier n'affichaient quasiment jamais leurs tarifs notamment pour pouvoir négocier avec leurs potentiels clients mais également avec les agences occidentales qui cherchent des partenaires dans les pays des femmes. Lors des entretiens, elles préféraient ainsi garder cette information secrète, certainement car les prix pratiqués diffèrent d'un client à l'autre mais cette opacité, comme pour d'autres domaines professionnels, entretient l'idée que ces entreprises puissent avoir des activités douteuses et des profits importants. Nicolas Jounin, *Chantier interdit au public*, Paris, La Découverte, 2009, 280 p ; M. Trachman, *Le travail pornographique*, *op. cit.*

[21] Certains sites proposent des prix relativement similaires aux sites de rencontres français. Le site russiancupid.com propose des abonnements par mois entre 30 et 35 euros. En comparaison, l'abonnement mensuel sur Meetic est à 29,99 euros.

[22] M. Bergström, *Les nouvelles lois de l'amour*, *op. cit.*, p. 65.

[23] D. Diminescu et al., « Le web matrimonial des migrants », art cit.

[24] M. Bergström, *Les nouvelles lois de l'amour*, *op. cit.*, p. 64.

intelligibles[25] ». L'originalité des sites des agences matrimoniales et des sites de rencontres internationaux se situe dans le mélange de ces deux scénarios, « sérieux » et « libertins »[26].

1.1.1. Sexe et amour : l'absence de distinction

Les sites proposant des « *rencontres sérieuses* » avec des « *femmes sérieuses* » déploient, un champ lexical qui fait référence à la conjugalité et à la famille : ils promettent à leurs clients de les aider à réaliser leur rêve de « *fonder une famille* », d'accéder à une « *union stable* » et à une « *vie sentimentale heureuse et durable* » avec « *l'élue de leur cœur* ». Les femmes proposées sur leurs sites, même si elles sont parfois catégorisées selon leur nationalité (« russes », « ukrainiennes », « bélarusses »), sont plus souvent réunies sous l'intitulé « femmes slaves » ou « femmes d'Europe de l'Est », c'est-à-dire présentées comme membres d'un groupe unifié dont les caractéristiques présumées communes viennent viennent en renfort de la promesse commerciale : non seulement « *sérieuses* » et « *intelligentes* », les « *femmes slaves* » sont aussi présentées comme des femmes qui privilégient en premier lieu leur vie familiale, qui sont attachées à des « valeurs morales », et qui ne peuvent manquer d'être de « *bonnes mères et épouses* ». Cette description s'attache ainsi à construire des figures de femmes centrées sur leur réussite familiale, le bonheur de leur futur époux et le soin à prodiguer à leurs enfants ; bref, qui répondent en somme à des idéaux traditionnels. Mais dans le même temps, ces sites mobilisent une sémantique de la séduction, – si les femmes sont bien sérieuses, elles sont néanmoins « *belles* », « *séduisantes* », « *jolies* », « *sexy* », « *féminines* » –, associée à des codes visuels qui s'apparentent aux sites « libertins » : les pages d'accueil, sur fonds roses ou mauves, mettent en scène des femmes souvent seules, parfois dans des postures suggestives. Rares sont en effet les sites d'agences qui montrent sur leurs pages d'accueil des couples[27] : la plupart présentent plutôt leurs adhérentes – aussi appelées en anglais « *ladies* », ou en russe « *devuški* » [jeunes filles] – de manière individuelle, et celles qui sont mises en avant apparaissent généralement jeunes, minces, habillées en robes, épaules nues. Parfois, les dirigeantes se mettent également en scène et les couleurs choisies sont chaudes, rarement neutres comme le font les sites de rencontres français dits « sérieux ».

[25] *Ibid.*

[26] Marie Bersgtröm a aussi observé l'existence d'un site de rencontre qui « brouille les frontières entre sites sérieux et sites libertins ». Construit par des conceptrices, le site se dit « généraliste » mais se démarque par la prise en compte des préférences sexuelles des usagers alors que celles-ci sont tues sur les autres sites. Ce site constitue une exception à la règle mais il indique les évolutions possibles du marché de la rencontre, dans ce cas, une prise en compte plus grande de la sexualité féminine qui reste néanmoins toujours envisagée comme différente. Le flou entretenu entre sexe et amour dans les espaces de l'EMG n'a pas le même sens, il s'agit avant tout d'une stratégie commerciale pour attirer les clients dans la mesure où ces interfaces ne participent pas au recrutement des adhérentes.

[27] On peut noter cependant une évolution rapide des sites, par exemple, la page d'accueil de marriagebynatali.com présente aujourd'hui, en 2021, un couple enlacé qui s'embrasse sur fond rose.

Illustration 11 : Pages d'accueil des sites d'agences matrimoniales internationales

Sources : captures d'écran issues des sites marriagebynatali.com, lepontdelamour.fr, agencematrimonialeparis.com, inter-mariage.com [consultées selon les sites entre février 2013 et janvier 2019].

Ces quelques illustrations donnent à voir les entrées en matière proposées aux futurs clients[28] : les profils de femmes défilent en banderole sur la page d'accueil. Elles sont jeunes et souriantes, leur regard est tourné vers l'objectif et elles apparaissent dans des postures douces et féminines, comme autant de corps séduisants qui accueillent les clients dans un espace féminisé aux couleurs chaudes. En mélangeant les genres, l'EMG rompt ainsi avec la distinction symbolique existante sur les sites de rencontre en ligne français : sexe et amour ne sont pas dissociés. Alors que les concepteurs des sites français font tout pour éviter cette confusion, potentiellement contradictoire avec les idéaux de l'amour romantique occidental, les dirigeantes et conceptrices des sites d'agence matrimoniale n'embrassent visiblement pas cet idéal. C'est que les sites des agences sont destinés à attirer les clients, les adhérentes étant quant à elle recrutées, comme on l'a vu plus haut, essentiellement par le bouche-à-oreille féminin. Ainsi, ces plateformes s'adressent uniquement aux hommes à qui il s'agit moins de vendre « des produits intelligibles », que d'alimenter des rêves et des fantasmes. En un mot, les conceptrices de l'EMG donnent à voir (et à croire) à leurs clients qu'il existe un vaste champ des possibles qui s'offre à eux, et en l'occurrence, une multitude de profils féminins (jeunes, minces et partiellement dénudés) qui sont à

[28] Les sites des agences s'adressent en effet aux hommes français ou occidentaux dans la mesure où ils sont généralement accessibles en français, en anglais, parfois dans d'autres langues européennes. Certains sites ont néanmoins un onglet en russe réservé aux femmes, sur lequel on trouve des conseils donnés aux adhérentes pour séduire un homme étranger. J'y reviendrai un peu plus loin.

portée de clic. Entrepreneuses de l'intime, elles se font donc également entrepreneuses de fantasmes[29] qu'elles travaillent en jouant sur les codes et en orientalisant les femmes.

> « Les femmes à la peau pâle des harems ressemblent et ne ressemblent pas aux européennes, c'est-à-dire qu'elles sont à la fois des objets autorisés et des objets interdits. Une partie de l'émotion qu'a suscitée l'odalisque blanche vient de la projection de la femme blanche (un objet licite) dans ce qui s'apparente à un bordel (un lieu illicite) : elle inspire la pitié mais aussi le désir, elle représente l'image combinée des contradictions qui traversent l'Europe par rapport à la sexualité féminine.[30] »

Cet extrait évoque la traite orientale et la place qu'y occupaient les femmes blanches. En ressemblant aux femmes européennes par leur blancheur, les femmes caucasiennes sont supposées susciter des émotions (masculines) ambivalentes. Une certaine analogie s'observe sur les sites des agences matrimoniales internationales : des femmes non-occidentales mais blanches sont mises en scène dans des espaces ambigus qui appellent des sentiments variés bien illustrés par les propos de Christophe qui perçoit les femmes engagées dans l'EMG comme des femmes belles et désespérées, lui inspirant à la fois de la pitié, aussi bien que du désir (p. 195). Les scénarios développés par les conceptrices de l'EMG, tout comme certains reportages télévisés, construisent ainsi des espaces générateurs de fantasmes où une multitude de femmes sont décrites en des termes essentialisés, vouées à être de bonnes épouses et de bonnes mères, tout en suscitant le désir sexuel par des images érotisées et des récits médiatiques qui construisent des figures de femmes en détresse. Cette scénarisation, où les frontières entre sexe et amour s'amenuisent, s'accompagne d'une explicitation de l'échange économico-sexuel.

1.1.2. Un échange économico-sexuel explicite

Pour pouvoir entrer en contact avec ces objets de fantasme, les hommes ne doivent en réalité pas seulement payer leur inscription : d'autres frais, comme la traduction de leurs lettres et celles des femmes avec lesquelles ils souhaitent correspondre sont souvent aussi à leur charge. Ils peuvent être amenés à financer des cours de langue pour leurs correspondantes, leurs déplacements jusqu'à eux, ou encore investir dans des envois de cadeaux pour les fêtes nationales (souvent sur le conseil des dirigeantes) afin de manifester leur intérêt. Cette prise en charge financière des hommes illustre, comme sur le marché de la rencontre français, « les statuts inégaux accordés à la sexualité des hommes et à celle

[29] Cette expression est inspirée du travail de Mathieu Trachman qui identifie les pornographes (réalisateurs de films pornographiques) à des entrepreneurs de fantasmes. Bien que les deux phénomènes soient distincts, on retrouve des traits similaires entre les dirigeantes de l'EMG et les pornographes notamment parce qu'ils mettent tous les deux en scène des corps féminins et qu'ils convertissent « les fantasmes en marché » M. Trachman, *Le travail pornographique*, *op. cit.*

[30] Reyna Lewis, « Only women should go to Turkey : Henriette Browne and the female Orientalist gaze », in Kymberly n. Pinder (dir.), Race-ing Art History : Critical Readings in Race and Art History, Routledge, New York, 2002, p.106-107 cité in Elsa Dorlin, *La matrice de la race*, Paris, La Découverte, 2006, p. 189.

des femmes[31] ». Les concepteurs des sites de rencontre considèrent en effet les hommes comme les acteurs principaux des sites : eux sont les clients, et elles, les femmes, les produits[32].

Dans les espaces de l'EMG, ce principe s'observe avec plus de force. Il est moins symbolique et plus largement admis : la sexualité des femmes est objectivement considérée comme un capital. Représentation somme toute classique, comme les travaux de Paola Tabet l'ont montré : dans de nombreuses sociétés, le sexe des femmes est explicitement perçu comme un « capital » dont elles doivent faire bon usage[33]. La division sexuelle du travail et l'accès différencié des hommes et des femmes aux ressources entraînent, selon l'anthropologue, la transformation de la sexualité des femmes en sexualité de service et la mise en place de formes diverses d'échanges économico-sexuels au sein des relations hétérosexuelles. À la chute de l'Union Soviétique et avec le passage à une économie de marché, selon les chercheuses russes Anna Temkina et Elena Zdramovyslova, l'attractivité sexuelle des femmes tend à devenir l'un de leur principal atout de réussite dans la vie dans la mesure où elle est désormais monnayable : « sexualised femininity as a hegemonic discourse is brought about by the commodification of sexuality, by which we mean the conversion of sexuality into a commodity. The commodification of sexuality expresses itself in the most diverse ways, from pornography and prostitution to marriage for material gain. The life chances of women are linked to her sexual attractiveness, which may be exchanged for social benefits and prestigious consumptions as a result of a "good deal"[34] ».

Au sein de l'EMG, l'exploitation du corps et de la sexualité des femmes est centrale et les professionnelles du secteur tout comme les adhérentes s'en saisissent. Elles se mettent ainsi collectivement en scène à travers des photographies qui donnent à voir leur « sex-appeal », cette « beauté fabriquée[35] » qui s'acquiert avec des objets de consommation (cosmétiques, vêtements etc.) et qui vise à susciter le désir sexuel. Ces scénarisations du corps féminin sexualisé s'opèrent souvent avec l'aide des agences qui proposent aux femmes de les photographier, et qui leur donnent des conseils sur les postures à adopter. Ericka Johnson et Sonja Luehrmann ont souligné ce rôle des professionnelles dans la mise en scène des femmes à travers leurs photographies : l'une d'elles, qui aidaient les femmes à s'inscrire sur internet à la fin des années 1990, indiquait par exemple à ses dernières la nécessité de sourire, en leur expliquant qu'une femme souriante avait dix fois plus de chance d'être « repérée[36] ». Dans une autre agence, il était fortement conseillé de porter des robes pour plaire aux hommes[37]. En

[31] M. Bergström, *Au bonheur des rencontres*, *op. cit.*, p. 129.
[32] *Ibid.*, p. 128.
[33] « Dans beaucoup d'autres sociétés - et, dans le passé, aussi dans les sociétés occidentales - on dit de façon claire et nette que le sexe est le capital des femmes, leur terre, et qu'elles doivent bien l'utiliser » M. Trachman, « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », art cit.
[34] E. Zdravomyslova et A. Temkina, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies », art cit, p. 110.
[35] Eva Illouz, *La Fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain*, Paris, Le Seuil, 2020, p. 144.
[36] E. Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband*, *op. cit.*, p. 51.
[37] S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit, p. 871.

s'appuyant sur des canons de beauté globalisés introduits massivement depuis les années 1990[38], les professionnelles de l'EMG véhiculent ainsi des normes en matière de comportement et de mise en scène de soi en contrôlant la mise en scène de la sexualité des femmes et en la rendant conforme à des stéréotypes de genre (porter des jupes, des talons hauts, être apprêtées, sourire, avoir l'air joyeuse). Lorsqu'une adhérente cherche à se démarquer, elle peut ainsi être jugée négativement, comme j'ai pu l'observer dans la première agence sibérienne enquêtée (chapitre 2, section 1.1.2).

> **Extrait du journal de terrain, Barnaoul, mars 2012** En fin de journée, la directrice regarde les photographies de ses adhérentes avec sa secrétaire et elle me demande, en me montrant les photographies de l'une d'entre elles : « Laure, pensez-vous qu'un homme puisse vouloir d'elle pour le mariage ? ». Je regarde les photographies et répond que oui, pourquoi pas. Cette femme a une coupe de cheveux à la garçonne blond platine et est vêtue d'une longue robe noire seyante. Elle adopte des postures assez originales et un regard franc, elle détonne en effet par rapport aux autres profils d'adhérentes. La directrice me dit que je suis vraiment gentille, que toutes ont leur chance avec moi, mais que celle-là est journaliste et trop excentrique pour le mariage.

Cheveux courts, regard soutenu sans sourire excessivement et poses déterminées, cette femme n'affiche pas la féminité policée requise « *pour le mariage* » selon cette directrice d'agence. Elle est inscrite sur le site, son profil n'a pas été censuré, mais elle risque néanmoins d'être sanctionnée pour son « excentricité » : la dirigeante ne la mettra probablement pas en avant ni sur son site, ni auprès de ses clients. Toutefois, même si l'EMG, pour des raisons commerciales, peut imposer de telles normes à la sexualité féminine[39], cet espace est aussi investi par les femmes comme un moyen de poursuivre leurs propres buts. Pour les adhérentes, il s'agit de nouer des liens internationaux pouvant aboutir à un mariage et une migration, mais aussi à des voyages ou l'accès à des biens matériels[40] ; pour les professionnelles, il s'agit de faire fonctionner une entreprise en vendant des « produits intelligibles », qui sont, au sein de l'EMG, des femmes transformées en objets de fantasme, à la fois attirantes et vertueuses, femmes fatales et femmes d'intérieur à travers des discours commerciaux et d'expertise.

Les dirigeantes des agences se positionnent en effet comme des *expertes* – ce dont témoignent leur volonté de publier sur le sujet des mariages internationaux et des conseils qu'elles prodiguent volontiers sur leur site. Celles des agences postsoviétiques mettent régulièrement en avant leurs compétences de psychologue, leur expérience professionnelle et les nombreux mariages que leur agence a permis (cf. chapitre 2 pour plus de détails). Les agences françaises fondées par des femmes postsoviétiques utilisent leur propre expérience comme gage de future réussite : elles-mêmes mariées

---

[38] Holly Porteous, « From Barbie to the oligarch's wife: Reading fantasy femininity and globalisation in post-Soviet Russian women's magazines », *European Journal of Cultural Studies*, 2016, vol. 20, nº 2, p. 180- 198.

[39] Les interfaces commerciales des agences donnent à voir un marketing qui vise à attirer les clients et seule la sexualité féminine est ainsi mise aux normes d'un désir masculin. Néanmoins, au sein des agences et dans les correspondances entre professionnelles de l'EMG et clients français, on peut voir qu'un travail de mise aux normes pour correspondre aux désirs féminins est également réalisé. De plus, dans certaines agences, seuls les discours commerciaux imposent une norme à la sexualité féminine, les stratégies ensuite développées par leurs adhérentes ne sont pas contraintes. L. Sizaire, « Les agences matrimoniales internationales postsoviétiques », art cit.

[40] S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit ; G. Kobraleva, N. Antonova et M. Guerassimova, « Klientki bračnogo agentstva : štrihi k portretu (Клиентки брачного агентства: штрихи к портрету) », art cit.

avec un homme français souvent rencontré grâce à l'EMG, elles sont les preuves vivantes du succès de la démarche. Quant à celles qui ne sont pas mariées, elles s'appuient sur leur statut de femme russe, ukrainienne ou bélarusse pour revendiquer leurs connaissances en matière de psychologie féminine « *slave* ». Pour fournir les preuves de leur expertise, les professionnelles de l'EMG développent des discours qui visent à la fois à alimenter des fantasmes masculins en construisant des objets de séduction tout en rassurant leurs clients sur les intentions de leurs adhérentes : celles de se marier, de fonder une famille, d'avoir des enfants et de s'occuper de leur mari.

1.1.3. Travailler les fantasmes masculins : essentialiser et réifier les femmes

> « La femme russe est jolie, de bonne moralité, fidèle, féminine, douce et dévouée, cultivée, attentionnée et d'un caractère souple. (…) La femme russe privilégie avant tout la réussite de sa vie sentimentale et est prête à quitter son pays pour trouver son Amour à l'étranger, en particulier en France » (Extrait du site de l'agence *Accords franco-russes* fondée en 1992 par une femme russe mariée à un homme français, URL : http://accords-franco-russes.com/fr/femme_russe.php, consulté le 14/01/2019).
>
> « Les femmes ukrainiennes sont belles tous les jours, elles aiment s'habiller joliment et souvent sexy, elles sont naturellement très féminines » (Extrait du site de l'agence Ukraine Mariage, fondée par une femme ukrainienne mariée à un homme français, URL : https://ukrainemariage.com/pourquoi-epouser-une-femme-ukrainienne/, consulté le 14/01/2019).
>
> « De par sa nature la femme ukrainienne est romantique, douce, et possède un charme auquel beaucoup d'hommes succombent » (Extrait du site de l'agence *Bel Amour* fondée par un couple franco-ukrainien, URL : https://www.bel-amour.fr/femmes-slaves-rencontre-pays-de-l'est-russes-ukrainiennes.php, consulté le 24/01/2019).
>
> « Les femmes slaves sont très attachées aux valeurs familiales qui forment les fondements de leur éducation et de leur culture. Elles envisagent donc le mariage avec la plus grande gravité car si elles s'engagent, c'est pour la vie. Ce sont toutes ces qualités qui font de la femme slave la perle rare que tout homme rêve d'avoir à ses côtés ! » (Extrait du site de l'agence *Univie* fondée par une femme russe et un homme français, URL : https://www.univie.fr/guide/femmes-de-lest-pourquoi-ce-choix/, consulté le 14/01/2019).

Ce type de discours qui racialisent[41] les femmes postsoviétiques est présent sur quasiment tous les sites d'agences matrimoniales internationales. À partir de leur nationalité et, souvent, de catégories plus englobantes encore (telles que « *slaves* », ou « *de l'Est* »), les femmes sont essentialisées et réduites à quelques qualificatifs sexistes. Ces discours commerciaux sont construits pour les hommes français qui, on le verra plus loin, cherchent souvent ce type de qualité au-delà des frontières : des femmes « *jolies* », « *féminines* », « *attentionnées* ». Dans l'architecture des sites, on trouve presque toujours un

[41] Didier Fassin milite pour l'usage du terme « racialisation » pour évoquer les processus par lesquels les individus imposent une « catégorie explicitement ou implicitement raciale sur des individus et des groupes, généralement pour les dominer ou les exploiter, pour les exclure ou les combattre » Didier Fassin, « Ni race, ni racisme. Ce que racialiser veut dire » dans Didier Fassin (dir.), *Les nouvelles frontières de la société française*, Paris, La Découverte, 2010, p. Dans l'EMG, les professionnelles utilisent les catégories de la domination pour construire leurs discours commerciaux.

onglet dédié à « *la femme russe* » ou aux « *femmes slaves* », il permet de prouver l'expertise de l'agence concernant la « *nature* » de ses adhérentes tout en transformant les femmes en objets de désirs et de fantasmes masculins. La scénarisation des sites mélange les genres et produit des femmes fantasmatiques, à mi-chemin entre la figure de l'épouse et de la prostituée. Les propos de Jérôme – rencontrés en 2013 suite à une prise de contact sur un site de rencontre internationale avec des femmes ukrainiennes –, révèlent cette ambiguïté.

> **« Alors là c'était un coup de tête [l'inscription sur un site de rencontres avec des femmes ukrainiennes] ?** Ouais, c'était un coup de tête, tu vois j'ai retrouvé le truc, j'crois qu'à l'époque j'ai pas du continuer parce que j'avais vu que c'était payant et là je me suis dit, faut que je passe à autre chose, il faut que je rencontre du monde, j'ai retrouvé le mail d'inscription, j'ai dit c'est quoi ça, je suis allé dessus, j'ai dit allez, je vais rencontrer du monde, et puis allez c'est pas grave, mais c'est bon si tu payes, avec toutes les arnaques qui doit y avoir sur tous les sites tu t'en sors plus, j'ai jamais payé pour rencontrer quelqu'un c'est, c'est comme les mecs qui vont faire du tourisme sexuel, quel intérêt de donner 1000 euros à quelqu'un, même 50 euros, c'est bon, tu vas dans un club et puis tu dragues une nana et c'est pareil, tu lui payes juste un verre au moins c'est plus clean, tu vois, c'est pas, parce sinon si tu files de la tune à quelqu'un, enfin faut avoir l'habitude quoi…en plus elle te fait pas chier, après elle te rappelle pas tous les jours. **Après quoi ?** Autant aller voir une pute parce que au moins elle te fait pas chier, elle te rappelle pas tous les jours, si c'est juste pour tirer ton coup tu vas voir une pute, y a pas besoin d'aller en Ukraine payer 50 ou 500 euros pour tirer ton coup parce que, de toute façon, après y vont pas avoir de relation avec elles, et heu, non j'ai pas besoin de ça. **Mais du coup tu as quand même voulu t'inscrire sur un site de rencontre avec des femmes ukrainiennes ?** Je vais te dire, j'ai 34 ans, d'accord, j'ai 34 ans, j'ai deux enfants, j'ai les enfants les plus gentils du monde, les plus beaux du monde, les plus adorables du monde, les plus tout ce que tu veux du monde (…) je veux qu'ils gardent toujours, c'est important pour leur équilibre selon moi, un repère homme femme à la maison même si c'est pas leur mère, il faut qu'il y ait un repère homme femme à la maison, pour qu'ils grandissent toujours avec ce repère... (…) Moi je me dis voilà j'ai 34 balais, faut qu'je refasse ma vie, j'ai plus l'âge de faire la bamboula en boite donc voilà, tout moyen est bon, je dis pas que je trouverai forcément une nana sur ce site-là, je trouverai peut-être une nana sur ce site-là, ça se trouve je la trouverai en rentrant chez moi dans mon parking, j'en sais rien, j'en sais rien, on va dire que aujourd'hui je suis à l'affut de tout ce qui peut se passer, c'est…voilà, après c'est l'opportunité, le feeling, la chose qui va faire que, c'est pas pour ça que je vais prendre la première qui va passer parce que sinon j'en aurais déjà trois à la maison depuis samedi soir, affolant, nan mais affolant, y a des nanas, elles ont peur de rien hein ! » (Jérôme, 35 ans, divorcé, 2 enfants, chef d'entreprise, client de l'EMG).

Alors qu'il n'a pas été question durant l'entretien des pratiques « douteuses » des agences matrimoniales internationales, Jérôme associe librement les sites de rencontre au tourisme sexuel et à la prostitution tout en expliquant un peu plus loin qu'il cherche une femme qui puisse remplir les fonctions d'épouse et de mère de substitution pour respecter un modèle binaire de parentalité. Il précise, enfin, qu'il n'a plus l'âge pour « *faire la bamboula en boite* ». Autrement dit, il se détourne des espaces où l'échange économico-sexuel est euphémisé pour investir celui de l'EMG où il est plus clairement établi. En ce sens, les espaces de l'EMG s'appuient sur des normes de genre où les rôles féminins et masculins sont étroitement définis, comme en témoigne le discours d'Aliona qui, pour rappel, dirige une agence matrimoniale ukrainienne.

> « Et les femmes ont donc compris qu'il y avait une très dure compétition et se sont faites belles [rire], parce qu'une famille est basée sur la stabilité et, hum, la stabilité financière en premier, elles cherchent un homme qui peut subvenir aux besoins, quand une femme cherche à construire une famille, elles cherchent un homme qui peut subvenir aux besoins de la famille, ok ? Quand

> vous cherchez seulement du sexe, vous chercher un homme attrayant mais quand vous cherchez une vie de famille, vous cherchez quelqu'un qui peut vous faire vivre ! Mais ce sont des règles universelles, partout dans le monde, c'est la nature des êtres humains ! » (Aliona, 35 ans, directrice d'une agence à Kiev ouverte en 2003).

Aliona évoque la « *très dure compétition* » qui existent entre les femmes après m'avoir rappelé l'existence d'un déséquilibre démographique en faveur des femmes, les hommes ayant été victimes selon elle d'une « *sorte de génocide* » en étant envoyés par le gouvernement à la guerre, déplacés pour raisons professionnelles, et en définitive utilisés comme « *des marchandises* » (« *il n'y avait pas de valeurs familiales, pas de valeur dans l'être humain* »[42]). Aliona opère toutefois une distinction intéressante entre échange sexuel et échange matrimonial. Les critères de sélections, selon elle, diffèrent. Dans le premier, le choix des femmes se porte sur une attraction physique, dans le second, sur des considérations matérielles : cet homme sera-t-il en mesure de subvenir aux besoins d'une future famille ? L'échange matrimonial implique un échange économico-sexuel explicite. Au regard du chapitre précédent, ces attentes n'apparaissent pas surprenantes. La mise en place de l'économie de marché à la chute de l'Union Soviétique a participé de la dégradation de la situation matérielle des femmes. Trouver un conjoint stable et sécurisant, déjà peu accessible pendant la période soviétique, est devenu une quête pour de nombreuses femmes postsoviétiques et certaines d'entre elles se sont tournées vers une agence matrimoniale internationale en s'appuyant sur leur capital sexuel[43]. Mais comment se conjugue alors le parcours de ces femmes qui se sont formées et se sont insérées dans de multiples domaines professionnels, ont vécu ou ont vu les femmes de leur famille vivre sans homme et sans mari, avec le projet, largement mis en avant sur les sites des agences, d'être une femme au foyer, une « *bonne épouse* » et une « *bonne mère* » ? Les annonces matrimoniales permettent d'explorer cet aspect.

1.3. Mise en scène de soi et conformisme sexuel

Lors de mon enquête dans une des agences sibériennes, et comme je l'ai évoqué au chapitre 2, je traduisais des annonces matrimoniales envoyées par les adhérentes dans lesquelles elles se décrivaient[44]. Dans la mesure où ces textes doivent permettre de « se vendre en tant que futur

[42] Ce discours résonne avec celui des féministes dissidentes de Leningrad qui s'insurgeaient contre l'État soviétique dont elles considéraient qu'hommes et femmes étaient les victimes (chapitre 3, section 2.2).

[43] Cette notion, aussi développée dans un article de Eva Illouz, Dana Kaplan, Jonathan Chalier et Lambert Clet (2017), permet d'envisager le continuum des échanges économico-sexuels sous un autre angle que celui de la domination des hommes sur les femmes. Sans perdre cette dimension pour autant, parler de capital sexuel rend possible d'envisager comment les femmes peuvent se saisir de ce capital pour poursuivre leurs propres objectifs. Eva Illouz et al., « Les formes du capital sexuel », *Esprit*, 2017, nº 7, p. 133- 144. En restituant aux femmes leur capacité d'action et leur maitrise sur ce capital sexuel, il est possible de révéler le caractère « négocié » de la sexualité dans les espaces de l'EMG. P. Combessie et S. Mayer, *Sexualités négociées*, *op. cit.*

[44] Le corpus comprend 29 annonces matrimoniales, elles étaient initialement en langue russe et je devais les traduire en français ou en anglais.

conjoint[45] », ils présentaient une certaine homogénéité sémantique bien relevée dans l'enquête d'Ericka Johnson[46]. Toutes les femmes se présentaient en effet comme « *gentilles* », « *douces* », « *joyeuses* », « *agréables* », « *honnêtes* » ; toutes revendiquaient une activité physique (fitness, natation, jogging, ski, patin à glace) et toutes appréciaient les sorties culturelles et récréatives (cinéma, théâtre, restaurant). Ces éléments positifs constituaient un socle commun de présentation de soi des femmes lorsqu'elles tâchaient de se placer sur le marché matrimonial globalisé. Leurs attentes apparaissaient également assez similaires lorsqu'elles décrivaient le conjoint désiré : elles le souhaitaient « *responsable* », « *honnête* », « *déterminé* », « *confiant* ». Jusqu'ici, ces présentations rejoignent donc le même conformisme sexuel que celui retrouvé dans les annonces matrimoniales françaises analysées par François de Singly en 1984 : l'« excellente épouse » dispose de qualités relationnelles et l'excellence de l'époux se traduit par ses capacités à être un pourvoyeur de ressources économiques[47].

Malgré toutes ces similitudes, deux types d'annonces – parmi toutes celles que je traduisais alors – peuvent être distinguées : celui où les femmes mettaient en avant leur activité professionnelle actuelle et celui où les femmes la taisaient au profit d'un accent placé sur leurs qualités de maitresse de maison.

> « Je suis une femme gentille et sociable sans illusion inutile. J'ai passé ces vacances dans les montagnes de l'Altaï, au sein d'une petite station de ski. J'aime faire du sport : le fitness, le patin à glace, le ski. Je suis une très bonne ménagère, je peux tout faire ; je fais de très bon repas et je garde la maison confortable. Je souhaiterais rencontrer un homme, de 40 à 53 ans, honnête, responsable et attentionné. Si nous avons les mêmes désirs, je suis prête à me marier et fonder une famille » (Adhérente de 35 ans, jamais mariée, une fille à charge, comptable).

> « Je suis douce et calme, je suis chaleureuse dans les relations et j'ai une attitude respectueuse et compréhensive envers les gens, ils font de même à mon égard. Quand une relation se construit sur la confiance, la loyauté et le respect mutuel, tout doit bien se passer. Je suis une très bonne maitresse de maison. Je fais tout ce que doit faire une femme pour la maison si j'en suis capable et, pour moi, c'est normal. J'aime le bain russe, le sauna, les soirées d'hiver à tricoter et faire la cuisine me ravissent. Je souhaiterais faire la connaissance d'un homme âgé de 47 à 60 ans. Pour moi, les apparences ne signifient rien, le plus important est le monde intérieur qui vit en nous » (Adhérente de 42 ans, divorcée, sans enfant, employée).

Le premier type était nettement plus représenté que le second. Dans la plupart des annonces, en effet, les femmes précisaient être de bonnes maitresses de maison. Cette prédominance peut indiquer d'une part, qu'une partie importante des femmes n'accède pas à des métiers rémunérateurs et valorisants et qu'elles renoncent ainsi à mettre en avant cet aspect de leur vie en insistant sur leur compétence domestique ; d'autre part, elle peut aussi être le résultat d'une stratégie matrimoniale : leur connaissance du marché matrimonial globalisé les pousse à « mentir par omission », « oubliant » de parler de leur profession pour ne pas effrayer leur futur conjoint étranger. Comme on le verra plus loin, les adhérentes

[45] F. de Singly, « Les manœuvres de séduction », art cit, p. 523.

[46] « Suspicieusement, beaucoup de femmes mentionnent aimer cuisiner, coudre et faire du fitness, comme si une rumeur circulait que ce type d'activités était susceptible de favoriser des réponses positives de la part du public auquel elles s'adressaient » E. Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband*, *op. cit.*, p. 11.

[47] « Les hommes tiennent davantage à souligner qu'ils sont et seront des pourvoyeurs de ressources économiques, et les femmes qu'elles sont et seront des médiatrices relationnelles » F. de Singly, « Les manœuvres de séduction », art cit, p. 533.

des agences, au même titre que les professionnelles, possèdent en effet une certaine connaissance de ce que les hommes cherchent en se tournant vers l'EMG ; elles sont également lucides quant à leur potentielle incapacité à travailler immédiatement après leur mariage, comme en témoignaient, par exemple, les propos d'Evguenia, rencontrée en 2012 à Barnaoul alors qu'elle était inscrite dans plusieurs agences matrimoniales sibériennes.

> « Je ne suis pas effrayée par le travail dur mais je comprends qu'à l'étranger je ne pourrai pas avoir un bon travail donc je suis prête à être une femme au foyer dans un premier temps. J'ai pris cette décision quand…je veux une famille, c'est mon premier objectif pour l'instant » (Evguenia, 36 ans, guide touristique, jamais mariée).

Bien qu'Evguenia appréciât son métier de guide touristique, elle fasait passer en premier son projet matrimonial impossible à concrétiser, selon elle, en Russie. Cela impliquait, elle le savait, la possibilité de ne pas travailler dans un premier temps. Ainsi, les femmes *anticipent* sur ce que les hommes peuvent attendre d'elles et sur ce qu'elles pourront concrètement faire si elles se marient à l'étranger. Enfin, une partie des adhérentes peut aussi poursuivre cet objectif : accéder au statut de femme au foyer, perçu comme un luxe[48].

Dans le second type d'annonces, certaines femmes mettaient néanmoins en avant leur activité professionnelle ainsi que les qualités qu'elles avaient pu en tirer ; auquel cas elles ne précisaient plus leurs compétences dans la sphère domestique.

> « Je suis une belle femme intelligente, j'ai réussi dans ma profession d'agent immobilier, ce travail m'apporte beaucoup de satisfaction dans la communication, mon expérience solide me permet de comprendre mieux les gens et de m'entendre avec eux, je suis devenue tolérante, calme, capable de résoudre mes problèmes et de me tirer d'affaire » (Adhérente de 40 ans, jamais mariée, sans enfant, agent immobilier).

> « I am very close to European style life. I am really interested about different culture and customs and I was extremely impressed by European men especially for their respect for women. But also for their great autonomy and liability and their capacity to relax and to appreciate life. About me: I am forty tree years old, my nature is very creative and positive like a young woman and at the same time I am responsible and independent. Slender and modern, I am really easygoing » (Adhérente de 43 ans, divorcée, une fille à charge, cadre dans une grande entreprise moscovite).

Dans l'extrait de la seconde annonce, cette femme cadre supérieure dans une entreprise privée précise qu'elle apprécie le comportement des hommes européens vis-à-vis des femmes. Sa situation sociale stable et financièrement confortable lui permet visiblement d'indiquer immédiatement l'une de ses principales motivations : rencontrer un homme qu'elle imagine plus respectueux que ceux qu'elle a connus. D'autres annonces témoignaient aussi de l'ambivalence qui caractérise la socialisation des femmes russes. Éduquées dans des normes de genre relativement contradictoires, puisque les femmes qui les ont précédées, leurs mères, étaient généralement des travailleuses accomplies dans la sphère

[48] E. Zdravomyslova et A. Temkina, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies », art cit, p. 110.

professionnelle, elles ont à la fois hérité de cette indépendance en poursuivant des études supérieures et s'insérant sur le marché du travail tout en ayant intégré des discours essentialisés réintroduits, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, dans les années 1980.

> « Chez les hommes j'apprécie la sincérité dans les relations, la responsabilité, surtout de sa famille, l'honnêteté et le caractère. Je suis favorable à l'idée que l'homme soit toujours responsable de ses actes et ses paroles. Pour ma part, je peux dire que dans les relations conjugales, j'apprécie le respect, la compréhension, le soutien mutuel et la capacité de céder. Je suis une personne assez forte qui ne compte que sur ses forces et n'attend pas d'aide d'autrui. Je voudrais faire connaissance avec un homme qui puisse me permettre d'être faible, tendre et douce, être cette femme que la nature a créée :-) » (Adhérente de 31 ans, jamais mariée, sans enfant, assistante de direction).

Cette adhérente se présente donc comme une personne forte, indépendante et autonome mais elle cherche un homme qui lui permette de ne plus l'être. Elle dit vouloir se mettre en conformité avec sa « *nature* » féminine qui, selon elle, implique qu'elle soit « *faible* », « *tendre* » et « *douce* ». Elle se tourne vers l'EMG pour accéder à ce *projet de genre* tout en vivant actuellement, comme beaucoup de femmes postsoviétiques, seule et en dehors de la dépendance d'un homme. Une autre hypothèse serait que cette adhérente reprend à son compte les discours commerciaux de l'EMG pour se « vendre » sur le marché de la rencontre internationale.

Les mises en scène des femmes dans leurs annonces, si elles révèlent bien un certain conformisme sexuel, témoignent aussi parfois d'une certaine ambivalence et de positionnements différents sur le marché matrimonial globalisé. De façon similaire, même si les scénarisations visibles sur les sites des agences sont relativement homogènes, construisant des femmes fantasmatiques à l'appui de stéréotypes de genre et de race, il s'agit là, avant tout, de discours et d'images commerciales construites pour s'insérer sur les marchés scopiques[49] du capitalisme – et qui, de ce point de vue, n'épuisent pas la réalité des femmes qui y apparaissent, dont les motivations sont autrement plus complexes. En effet, au sein des agences se développent des pratiques professionnelles et matrimoniales diverses[50] ; de surcroît, leurs adhérentes ne correspondent pas forcément aux modèles de l'excellente épouse et ont des attentes qui leur sont propres. Ce courriel, que m'a dicté une dirigeante d'agence sibérienne à l'intention d'un de ses clients, en donne un aperçu.

> « Cher François, Ksenia m'a répondue. Elle a dit qu'elle vous trouve très gentil, honnête, responsable et sympathique, mais elle ne pourra pas vous aimer. Elle n'a pas les sentiments amoureux nécessaires à votre union. Pour cette raison, elle ne viendra pas jusqu'à vous. Elle ne veut pas que vous dépensiez de l'argent pour elle. Elle est vraiment reconnaissante et vous remercie pour tout mais elle ne peut pas vous rejoindre sans amour. J'ai tenté de la convaincre, de lui expliquer que vous prépariez tout pour son arrivée, mais elle m'a dit qu'elle avait besoin d'un homme plus adulte avec un niveau de vie plus élevé. Je trouve qu'elle est honnête envers vous, vous devez l'oublier. J'ai, dans mon agence, beaucoup de filles qui seraient ravies de faire

[49] Les marchés scopiques sont des marchés où « la valeur est créée par la valorisation d'images de corps sexuels destinés à être consommés par le regard dans les marchés économiques et sexuels » E. Illouz, *La Fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain*, *op. cit.*, p. 151.
[50] L. Sizaire, « Les agences matrimoniales internationales postsoviétiques », art cit.

> connaissance avec vous et de fonder une famille. Vous devez chercher une jeune fille qui a l'habitude de vivre dans des petites villes ou des villages, Ksenia aime les grandes villes, est passionnée par son travail et souhaite faire carrière. Vous avez besoin d'une fille simple pour qui il est important de fonder une famille et qui a besoin de choses simples. Vous n'êtes en rien coupable, François, vous et votre famille avez fait le meilleur pour Ksenia, elle n'était simplement pas la fille de votre vie. »

Il apparaît ici clairement que les adhérentes de l'EMG ne sont pas réductibles aux discours commerciaux des agences dans la mesure où elles disposent d'une capacité à choisir, à infléchir la suite de telle ou telle correspondance. En l'occurrence, Ksenia avait rendu visite à François qui l'avait invitée mais, après cette rencontre, elle a décidé de ne pas poursuivre la relation en raison, selon la dirigeante dans ce courriel, du manque de maturité de François et de ses possibilités financières trop limitées. La directrice tente toutefois de rassurer son client en lui réaffirmant que « *beaucoup de filles* » n'attendent que lui pour « *fonder une famille* », tout en essayant de lui laisser entendre qu'au regard de sa situation certains choix s'imposent, et qu'en réalité, toutes les adhérentes visibles sur le site ne lui sont pas accessibles. Huit ans plus tard, Ksenia figure toujours sur le site de cette agence. Elle n'a visiblement pas trouvé d'hommes correspondant à ses attentes : peut-être a-t-elle poursuivi sa carrière tout en se laissant la porte ouverte à des opportunités matrimoniales *via* son adhésion à l'agence. Les femmes qui agissent au sein de l'EMG sont diverses et les raisons de leur engagement aussi. Les parties suivantes s'attachent à décrire la démarche et les attentes des principaux protagonistes de l'EMG : tout d'abord celles des adhérentes, puis celles des clients.

2. En quête de pourvoyeurs économiques de qualité

> « Les femmes devaient apporter leurs lettres manuscrites car elles n'avaient évidemment pas internet et chaque jour ou presque, après leur travail et par n'importe quel temps, elle venait amener une lettre ou en recevoir une. Nous avions une femme qui faisait tous les jours plus de 30 km pour ces lettres… » (Natalia, 37 ans, directrice d'une agence créée en 1999 à Barnaoul).

En me racontant le lancement de son activité, Natalia, directrice de la seconde agence sibérienne enquêtée, soulignait qu'internet n'était pas la seule conséquence du développement des agences matrimoniales internationales. Ces femmes qui, « *chaque jour ou presque* » parcouraient des kilomètres pour entretenir une correspondance avec un homme étranger, témoignent de logiques propres et de stratégies spécifiques dont internet est devenu peu à peu l'opérateur privilégié. L'EMG s'est en effet développée avant que les dirigeantes ou les adhérentes aient accès à internet et les premières correspondances étaient manuscrites. Mais en l'espace de quelques années seulement, l'accès aux technologies a été rendu possible (et financièrement accessible) : Natalia m'expliquait ainsi qu'au début des années 2000, la création de leur site internet lui avait couté une « *fortune* » tandis qu'en 2012, « *on [lui] proposait de le faire gratuitement contre des pubs* ». Cependant, même si les possibilités techniques de mise en relation d'hommes et de femmes qui vivent à des milliers de kilomètres sont centrales et essentielles, elles ne suffisent pas à expliquer les raisons de l'émergence, du développement

et de la pérennité de l'EMG. Pour les comprendre, il faut s'adresser aux femmes qui s'inscrivent dans des agences matrimoniales internationales : sans leur adhésion, en effet, l'EMG n'existerait tout simplement pas[51]. L'objectif de cette partie est donc d'éclairer précisément, au travers des récits d'expérience d'adhérentes de l'EMG, leurs démarches, leurs attentes et leurs raisons d'agir : pourquoi certaines femmes russes, ukrainiennes ou bélarusses se tournent vers les services d'une agence matrimoniale internationale ? Quels sont les logiques qui les poussent à envisager une conjugalité transnationale et, souvent, une migration par le mariage ? Si les professionnelles avancent que leurs adhérentes désiraient avant tout, dans les années 1990, quitter leur pays, d'autres arguments sont actuellement mobilisés au sein de l'EMG – au premier rang desquels, comme nous avons commencé à le comprendre, le manque d'hommes disponibles et la marginalisation sur le marché matrimonial. Revenons d'abord sur ce déficit démographique qui fait l'objet d'une problématisation dans l'espace public (chapitre 3, section 3.1) et regardons comment les femmes de l'EMG s'en saisissent pour justifier l'existence des agences et de leur adhésion.

2.1. Déficit démographique et disqualification des hommes

> « J'ai vu beaucoup de femmes rencontrer n'importe quel homme dans le seul but de quitter l'Ukraine et avoir une vie meilleure et certaines de ces familles ont bien marché et sont toujours ensemble, certaines n'ont pas fonctionné, autour de 20% » (Aliona, 35 ans, directrice d'une agence à Kiev ouverte en 2003).

Aliona, comme toutes les dirigeantes rencontrées en Sibérie, en Ukraine, au Belarus ou dans les mégalopoles russes (Saint-Pétersbourg), mais aussi celles qui s'expriment publiquement[52], considère ici que les femmes qui s'inscrivaient dans les agences matrimoniales internationales durant les années 1990 avaient pour objectif premier de partir. Les mariages intervenus durant ces années-là sont donc décrits comme majoritairement motivés par le désir des femmes de quitter un pays en crise ne leur offrant que peu de perspectives. Mais depuis les années 2000, partir ne serait plus une motivation première : il s'agirait désormais de partir en quête de « *l'amour* » et de la « *perle rare* ». En 2007, l'ancienne directrice de l'agence *Eurochallenges* tenait un discours proche dans une interview télévisée, en indiquant que, « *depuis 10 ans* », leurs adhérentes étaient des personnes « *assez haut de gamme* », des « *princesses* ».

> « Ça, c'est un vieux tabou qu'on a véhiculé longtemps, de penser que les Slaves, elles ont des vies misérables, loin de là, surtout, plus depuis 10 ans, en tout cas, nous on a quand même dans nos

[51] Cette partie s'appuie sur 21 entretiens biographiques conduits auprès de femmes inscrites dans des agences matrimoniales internationales en Sibérie (7), en Ukraine (5), au Belarus (4) et auprès de 5 femmes postsoviétiques mariées avec un homme français via l'EMG (sites de rencontre ou agences). Je continue également à mobiliser les enquêtes menées sur les agences matrimoniales. Les entretiens ont été réalisés en russe et en anglais avec les adhérentes de l'EMG et en français avec les femmes mariées via l'EMG. Toutes ces femmes peuvent être retrouvées dans le livret des enquêté·e·s.

[52] Voir la série télévisée sur l'agence *Au cœur de l'Est.*

> adhérentes, des personnes assez haut de gamme qui sont loin d'être des pauvresses [sourire], loin, loin, loin, le schéma classique qu'on a véhiculé pendant, ces pauvres filles, heu, non, c'est plus ça maintenant, et c'est plus ça depuis longtemps chez nous, au contraire, c'est des princesses nos adhérentes [sourire] » (Citation d'Anne Muser, ancienne directrice d'*Eurochallenges*, extraite d'un reportage télévisé diffusé sur France 3 en 2007[53]).

Anne Muser cherchait ici à déconstruire le stéréotype commun qui tend à présenter les candidates de l'EMG comme des femmes « prêtes à tout » pour quitter leur pays. Bien que cette représentation alimente, on l'a vu, les fantasmes masculins, elle peut en même temps ternir l'image de son entreprise en laissant penser que les femmes de ces agences se marieraient par *intérêt*. Mettre ainsi l'accent sur le caractère « haut de gamme » de ses adhérentes permet d'atténuer ce fantasme sans pour autant le faire disparaitre, comptant sur la scénarisation des sites et la médiatisation de l'EMG pour l'entretenir. Mais qu'en est-il réellement des adhérentes de l'EMG ? Sont-elles des « *pauvresses* » ou des « *princesses* » ? Quelles positions occupent-elles dans leur pays ? L'analyse précédente des annonces matrimoniales montrait que les femmes ne mettaient pas forcément l'accent sur leur activité professionnelle quoiqu'elles fussent pourtant, selon une étude quantitative des profils de femmes inscrites dans deux agences enquêtées, généralement dotées d'un haut niveau de diplôme et en emploi (cf. tableau 1 ci-dessous). Toutefois, elles n'accèdent souvent pas à des postes correspondant à leur niveau de qualification. Sur des postes sous-qualifiés et donc certainement sous-payés, elles sont par ailleurs majoritaires à avoir eu au moins un enfant, bien qu'une partie importante de ces femmes n'aient aussi jamais été mariées. Enfin, à l'encontre des représentations collectives et médiatiques, les femmes qui ont recours à l'EMG ne sont pas de « très jeunes femmes », elles ont plutôt entre 35 et 40 ans[54].

[53] Reportage sur l'agence matrimoniale *Eurochallenges* réalisé par Christel Chabert diffusé le 12 mai 2007 dans l'émission Le Mag' présentée par Silvie Boschiero sur France 3 Rhône Alpes Auvergne (URL : https://www.dailymotion.com/video/xrjlu0, consulté le 22/01/2019).

[54] L'enquête de Luehrmann (2004) a produit des résultats similaires : la majorité des femmes inscrites dans l'agence qu'elle étudiait étaient âgées de 31 à 40 ans, toutes diplômées du secondaire. Deux tiers d'entre elles avaient un diplôme universitaire et un tiers, un diplôme spécialisé. Plus de la moitié avait un ou deux enfants. S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit.

Tableau 5 : Caractéristiques sociodémographiques des adhérentes de l'EMG

	Adhérentes d'une agence ukrainienne (Kherson ; n=64) Âge moyen 37,2 ans	**Adhérentes d'une agence sibérienne (Barnaoul ; n=50) Âge moyen 39,3 ans**
Niveau d'étude	64 % diplômées du supérieur	78 % diplômées du supérieur
PCS[55]	11 % de cadres 25 % de professions intermédiaires 52 % d'employées	24 % de cadres 20 %de professions intermédiaires 50 % d'employées
Statut matrimonial	47 % jamais mariées 53 % divorcées ou veuves	50 % jamais mariées 50 % divorcées ou veuves
Maternité	63 % ont au moins un enfant	54 % ont au moins un enfant

Source : Échantillon construit à partir des profils de femmes inscrites dans deux agences enquêtées en Russie et en Ukraine (2013).

Si « partir », « quitter » la Russie ou un pays postsoviétique, a été l'un des fondements de l'EMG, aujourd'hui la situation aurait donc bel et bien changé car l'économie de ces pays se serait stabilisée. Mais comment expliquer, alors, que de telles pratiques matrimoniales continuent à exister ? L'une des raisons invoquées par toutes les professionnelles de l'EMG est le célibat des femmes expliqué par un manque d'hommes, donc par l'existence d'un déséquilibre démographique.

> « Les femmes russes cherchent des hommes étrangers parce qu'il n'y a pas assez d'hommes à Barnaoul, en Sibérie » (Larissa, 46 ans, mariée, directrice d'une agence à Barnaoul ouverte en 1996).

> « Il n'y a pas assez d'hommes pour les femmes, il y a cinq femmes pour un homme » (Yulia, 26 ans, célibataire, employée d'une agence à Kharkov ouverte en 2007).

> « **Vous avez ouvert une agence internationale tout de suite ?** Dès que j'ai ouvert l'agence, en 1996, elle était ouverte aux Bélarusses et à l'international et pour les personnes qui cherchaient un partenaire à l'étranger. **Et pourquoi l'international ?** Parce qu'à Grodno nous n'avons pas assez d'hommes seuls » (Ludmila, 50 ans, mariée, directrice d'une agence à Grodno ouverte en 1996).

L'indisponibilité des hommes est généralement rattachée à la démographie des pays postsoviétiques et aux taux de mortalité des hommes. La question démographique justifie ainsi, en premier lieu, l'ouverture de ces structures. Dans le discours de l'EMG, l'argument du déficit d'hommes constamment mis en avant laisse apparaître, en creux, à la fois une « augmentation de leur valeur symbolique[56] » mais dans le même temps une critique des hommes disponibles. En effet, si leur rareté

[55] Les professions ont été recodées selon la nomenclature de l'Insee.
[56] Dans leur analyse du discours postsoviétique sur la crise de la masculinité, les auteures Anna Temkina et Elena Zdravomyslova ont montré que le déficit démographique participait à une augmentation de la valeur symbolique des hommes. A. Temkina et E. Zdravomyslova, « Krizis maskulinosti v pozdnesovetskom diskurse », art cit, p. 436.

les rend précieux, recherchés, il ne suffit toutefois pas d'être un homme : il faut être un homme « capable ».

> « La raison démographique en est évidente : 115 femmes pour 100 hommes. Et sur ces 100 hommes, seule la moitié est vraiment capable de s'adapter aux nouvelles conditions de vie et d'offrir à leur famille le minimum de confort, dans ces sociétés qui ont perdu leurs repères aux lendemains de l'explosion de l'Union soviétique » (Extrait du site de l'agence *Au cœur de l'Est* fondée par une femme ukrainienne en 2011, URL : http://www.aucoeurdelest.fr/pourquoi-les-femmes-slaves-cherchent-leurs-maris-a-letranger, consulté le 24/01/2019).

Dans cet extrait du site d'une agence française fondée par une femme ukrainienne en 2011, l'argument démographique est immédiatement associé aux « capacités » des hommes à s'adapter « aux nouvelles conditions de vie » entrainées par la chute de l'Union soviétique. Le chapitre précédent l'a montré : une partie des hommes n'arrivent pas à faire face aux changements et c'est cette incapacité qui creuse le déséquilibre démographique. En 2010, selon la démographe Cécile Lefèvre, « l'excédent de la population féminine par rapport à la population masculine [en Russie] est de 10,5 millions et concerne essentiellement les plus de 50 ans[57] ». Ainsi, au-delà de l'argument du déficit démographique apparaît finalement surtout la condamnation d'une partie des hommes russes, bien vivants mais indésirables.

> « De nos jours, il y a encore beaucoup de femmes russes qui n'ont pas réussi à trouver leur bonheur chez elles. Tous les hommes russes ne sont malheureusement pas toujours sincères, honnêtes, affectueux, stables, respectueux et prêts à prendre la responsabilité de leur couple. Sans ajouter en plus le problème d'alcoolisme, de violence conjugale, d'infantilisme » (Extrait du site de l'agence *Accords Franco-Russes* fondée par une femme russe mariée à un homme français en 1992, URL : http://accords-franco-russes.com/fr/femme_russe.php, consulté le 20/072019).

Le déséquilibre est donc, finalement, moins démographique que le résultat d'une insatisfaction des femmes à l'égard des hommes (incapables, immatures, violents). Leur incapacité et/ou la disqualification de leurs comportements pousseraient les femmes à se tourner vers une agence matrimoniale internationale en quête d'hommes plus fiables et plus respectueux, en particulier envers les femmes. Ces discours, bien présents sur les sites des agences basées en France et fondées par des femmes postsoviétiques, sont toutefois absents de ceux des agences situées dans les pays postsoviétiques car la plupart acceptent aussi les hommes locaux dans leur clientèle. Seule l'agence sibérienne de Natalia refusait explicitement de prendre des clients russes, ce qu'elle avait justifié ainsi : « *les hommes russes m'ont fait honte* » ajoutant immédiatement « *je ne vais pas rentrer dans les détails parce que c'est vraiment une grande honte. Les hommes étrangers ont une meilleure attitude envers les femmes que les hommes russes* ». Par ce positionnement, cette agence rejettait les régimes de genre locaux et considérait offrir aux femmes la possibilité d'accéder à d'autres rapports de genre : « *je me suis dit qu'il était temps pour les femmes de Barnaoul de trouver leur bonheur, et pourquoi pas ailleurs* ». De façon moins

[57] Cécile Lefèvre, « Quelles perspectives démographiques pour la Russie ? », *Diplomatie - Les Grands Dossiers*, 2011, vol. 5, 2011p. 24- 26p. 25.

explicite, d'autres agences postsoviétiques, sans fermer leur porte aux hommes locaux, constataient néanmoins que leurs adhérentes cherchaient, à travers leur agence, à accéder à des « *relations de meilleure qualité* » en se tournant vers des hommes étrangers, comme le soulignait cette conseillère matrimoniale rencontrée lors de mon enquête à Grodno au Belarus.

> « Mais la grande motivation et maintenant et avant, c'est la déception des hommes bélarusses avec lesquels elles ont eu une relation, c'est-à-dire que nos femmes pensent que les relations avec les Français ou les Allemands sont de meilleure qualité qu'avec les nôtres » (Marina, 45 ans, conseillère matrimoniale dans une agence de Grodno).

Ces discours critiques sur les hommes, présents à la fois sur les sites des agences françaises fondées par des femmes postsoviétiques et dans les bureaux des agences postsoviétiques, se font l'écho de situations qu'elles ont elles-mêmes expérimenté avant de migrer, et de celles que vivent leurs adhérentes. En effet, celles-ci soulignaient aussi cette configuration démographique et sociale comme en témoignent ces quelques citations de femmes engagées dans l'EMG à un moment donné de leur vie respectivement en Ukraine, en Sibérie et à Saint-Pétersbourg.

> « J'ai envie de connaître plus de gens différents et nous avons aussi beaucoup de gens qui partent de, parce que nous n'avons pas des conditions très stables, mais nous avons du travail, mais…peu d'hommes, dans les statistiques, il y a un homme pour cinq femmes » (Tatiana, 35 ans, jamais mariée, comptable, inscrite dans une agence ukrainienne).

> « En Russie, c'est un problème. Pas d'hommes bien en Russie. Alcooliques ou tous mariés. Beaucoup d'hommes sont alcooliques et ne peuvent pas s'arrêter et les autres sont mariés » (Sofia, 42 ans, divorcée, 1 enfant, récemment mariée à un homme français, ancienne adhérente d'une agence sibérienne).

> « En Russie, déjà, il y a beaucoup de femmes et pas beaucoup d'hommes et puis les hommes c'est compliqué parce qu'on a beaucoup de problèmes avec l'alcool et les choses comme ça donc il y a encore beaucoup plus de femmes qui sont écartées, enfin la concurrence est rude » (Oksana, 33 ans, mariée à un homme français rencontré sur un site de langue, graphiste, originaire de Saint-Pétersbourg).

Ericka Johnson, Sonja Luehrmann et Jennifer Patico ont aussi retrouvé cet argument chez les femmes russes de leurs enquêtes pourtant conduites à des périodes différentes (1999, 2003, 2005) : « All the good ones are taken[58] ». Mais ces propos, comme on le verra plus précisément dans le chapitre 7, débordent du cadre de l'EMG : le déficit d'hommes, caractérisé par un manque d'« hommes bien », de « maris sérieux » et, finalement, d'hommes « de qualité », est une connaissance collective partagée par la majorité des femmes russes[59]. En explorant les motivations des femmes russes engagées dans l'EMG,

[58] S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit, p. 864.
[59] Le travail de Jennifer Utrata, sur lequel je reviendrai dans des chapitres ultérieurs, l'illustre avec force. J. Utrata, *Women without Men*, *op. cit.* Mais d'autres travaux soulignent ce type de discours comme dans la publication d'Holly Porteous qui porte sur les magazines féminins introduits à partir des années 1990. En interrogeant les lectrices, Porteous montre combien ce sentiment continue à être prégnant chez les femmes russes d'une vingtaine d'années : « There aren't enough men in Russia, especially in St Petersburg. The number of women overrides the number of men a few times. It's obvious. And the quality of the young women we have in Russia - in St Petersburg - of childbearing age, with good figures, who dress well and are well

Patico indique qu'elles expliquent toutes ne pas avoir accès au mari souhaité. Lors d'une discussion en ligne sur les relations entre femmes russes et hommes occidentaux, Patico a relevé les propos d'une femme russe d'une quarantaine d'années, mariée avec un homme nord-américain, qui symbolisent un discours critique naturalisant le manque de qualité des hommes russes : « it was a question of the lack of "quality" in Russian men. "Mother nature," she wrote, gives men less endurance for coping with difficulties in life, so that there is a "disparity in quality" between Russian men and women[60] ». Remarquablement, la question de la (mauvaise) qualité des hommes russes, récurrente au sein de l'EMG et souvent présente chez les femmes russes mariées avec un homme français vivant en France, rejoint aussi les discours tenus par des féministes russes au début des années 1980 (chapitre 3, section 2.2).

> « Les lourdes conséquences de la révolution ont frappé d'abord l'homme qui n'était pas préparé. Il est plus difficile de briser la femme, on l'a écrasée pendant trop longtemps, elle est devenue comme une matière élastique. Ce qui fait que, malgré le double joug qui l'asservit, elle s'est montrée plus solide que l'homme. Maintenant elle est plus active, plus forte et plus entière que l'homme. Les femmes se chargent de l'affranchissement universel de la conscience, de la sauvegarde des valeurs spirituelles les plus élevées et du salut de l'homme[61]. »

Dans cette citation issue d'un samizdat de 1981, l'argument de l'incapacité des hommes à s'adapter aux changement (ici à la Révolution de 1917) est le même que celui des femmes de l'EMG concernant la chute de l'Union soviétique. Les hommes n'ont pas su (ré)agir alors que les femmes ont fait face : les femmes russes invoquent la faiblesse des hommes qu'elles comparent à la force des femmes[62]. Incapables d'assumer leur rôle de pourvoyeur économique au moment de la chute, ils multiplient aussi les tares selon les adhérentes de l'EMG. Celles-ci sont variées allant de l'alcoolisme en passant par la paresse, l'infidélité ou la violence physique et/ou psychologique. Ainsi, quand Tatiana (citée plus haut) indique qu'il y a un homme pour cinq femmes en Ukraine, elle prend en compte dans son calcul le manque d'hommes « de qualité » selon les attentes des femmes. Cette qualification désigne souvent avant tout les hommes qui ne boivent pas, qui ne sont pas violents et qui assument leurs responsabilités familiales, c'est-à-dire leur rôle de principal pourvoyeur économique[63]. Ces deux aspects sont corrélés puisque souvent, l'alcoolisme, la violence voire le suicide sont des phénomènes liés à une

---

educated ... The amount of men to match up with them is very much lower or practically none. Either they drink, or they're gay, or something else. It's true. (Sofiya, 26, Outdoor Activity Instructor, SP) » H. Porteous, « From Barbie to the oligarch's wife », art cit, p. 7.

[60] J. Patico, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », art cit, p. 25-26.

[61] Maria, 1981, p.99 : « Réponses aux questions du journal français « *L'Alternative* », p.85-102.

[62] « They pointed to Russian men's high incidence of alcoholism and cited many other undesirable qualities, including laziness, being spoiled, physical or emotional abusiveness, and inability to adjust to the tumultuous post-Soviet marketplace in order to earn salaries for their families » J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit, p. 315.

[63] Dans l'enquête d'Anna Rotkirch basée sur des récits biographiques de femmes et d'hommes soviétiques, il ressort déjà des descriptions et réflexions sur ce qu'est un « bon mari » et sur la difficulté d'en obtenir un : « Regardless of the liberating experience of divorce, both these women felt the lack of a (proper) husband » A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*, p. 104.

marginalisation sur le marché du travail[64]. Toutefois, toutes les femmes inscrites dans des agences n'avaient pas les mêmes attentes en s'engageant dans l'EMG.

Une partie d'entre elles cherchaient en effet des partenaires, certes stables et autonomes, mais surtout ouverts à d'autres rapports de genre que ceux qu'elles avaient connus avec les hommes de leur pays. D'autres, en revanche, avaient des attentes plus pragmatiques : elles désiraient avant tout accéder au mariage pour s'émanciper de conditions économiques précaires. Parfois les frontières sont minces entre ces deux projets, mais plus les femmes occupent des positions sociales élevées et confortables financièrement, plus elles tendent à avoir pour ambition cet accès à d'autres rapports de genre. En revanche, lorsque leur situation est plus précaire, c'est d'abord la sécurité économique qui est recherchée par les adhérentes de l'EMG. Si la question économique est rarement évoquée directement au cours des entretiens, se tourner vers une agence matrimoniale peut aussi répondre à une nécessité économique ou au moins à la recherche d'une amélioration du niveau de vie, en particulier pour les femmes qui possèdent le moins de ressources. Patico avait même identifié dans les discours des femmes une indifférenciation totale entre quête amoureuse et recherche de conditions économiques meilleures : « les intérêts "matériels" et les souhaits "sincères" pour une vie de famille heureuse et un véritable amour sont impossibles à distinguer dans ces récits où émergent des désirs de stabilité et de normalité[65] ». Si une partie des femmes de l'EMG cherchaient en premier lieu, à travers le mariage, à accéder à des conditions de vie décentes, à la « stabilité » et la « normalité », elles déployaient dans le même temps leur capacité d'action en décidant de se tourner vers l'EMG. Cette démarche les inscrit en effet malgré tout dans un discours critique vis-à-vis des hommes de leur pays et, estimant qu'elles méritent mieux, elles s'engagent dans l'EMG.

2.2. Se marier : entre aliénation et émancipation

> **« C'est important de fonder une famille ?** Pour les femmes ici, c'est plus important que pour une femme française, oui parce que la femme française, elle est mieux rémunérée, elle est, et elle peut, et elle est plus indépendante, ici, quand même, on n'est pas très bien payé, en vivant ensemble**,** c'est mieux surtout quand on a des enfants, c'est mieux d'avoir vraiment une épaule forte, c'est mieux… » (Nadia, 48 ans).

Voilà la réponse que me fait Nadia, une interprète dans l'une des agences sibériennes enquêtées, à la question naïve de l'étudiante française que j'étais alors et pour qui, fonder une famille, était loin d'être une préoccupation et pour cause, puisque la conjugalité ne m'était encore jamais apparue comme une condition d'indépendance. Nadia associe au contraire directement le fait de fonder une famille avec le degré d'indépendance dont les femmes disposent. Certaines adhérentes, malgré leur niveau de

[64] S. Ashwin et T. Lytkina, « Men in Crisis in Russia », art cit.
[65] « "Material" interests and "sincere" wishes for a happy family life and true love are impossible to parse out in these narratives of desired stability and normalcy » J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit, p. 316.

diplôme, n'ont effectivement pas des rémunérations très élevées, soit parce qu'elles n'accèdent pas à un poste qui correspond à leur qualification, soit parce que leur position professionnelle est peu rémunératrice (comme les métiers qualifiés du secteur public) et elles peinent parfois à pouvoir s'émanciper du foyer familial, se trouvant de fait contraintes de vivre avec leur parentèle ; d'autres sont tout simplement moins qualifiées et dans des situations encore plus précaires. Dans un contexte où, en 2009, une femme touche en moyenne 65% du salaire de l'homme[66], se marier reste donc intrinsèquement associé à un mieux-être économique dans les représentations collectives, voire à un accès à l'indépendance notamment vis-à-vis de la famille. C'est ce que me confiait par exemple Marina : puéricultrice, divorcée deux fois et mère d'un fils d'une vingtaine d'années, elle s'était inscrite dans une agence ukrainienne pour anticiper le prochain départ de son fils, ne pas rester seule, et avoir l'opportunité de travailler moins.

> « Ici, c'est possible de vivre, on peut travailler, mais il faut beaucoup travailler. Et je suis seule et j'ai très peur de rester seule parce que mon fils va bientôt se marier. Donc je me dis que je peux peut-être me marier, arrêter de travailler, avoir un mari qui prend soin de moi » (Marina, 40 ans, divorcée, puéricultrice, inscrite dans une agence ukrainienne).

La démarche de Marina était directement liée à la situation d'une de ses amies, mariée avec un Israélien, qui vivait, selon elle, comme une « *reine* » avec un époux stable financièrement, avocat de profession. En lui rendant visite, elle avait pu observer que son amie ne s'occupait que du foyer : « *une maison de quatre étages* », symbole de richesse et d'aisance. Pouvoir cesser de travailler est, pour certaines adhérentes qui n'occupent ni des postes très rémunérateurs, ni des professions qui les passionnent, une perspective enviée. Le statut social de femme au foyer auquel les femmes des générations précédentes avaient très rarement accès, est désiré par certaines femmes russes et postsoviétiques d'autant plus qu'il reste largement inatteignable[67]. Bien que le modèle genré de l'époux pourvoyeur de ressources et de l'épouse en charge du foyer ait été promu et continue de l'être[68], de nombreuses adhérentes soulignent que les hommes qu'elles ont connus ne voulaient pas travailler : la réalité sociale contredit les idéaux genrés, laissant des femmes déçues par leurs partenaires qui tournent alors leur regard vers des conjoints étrangers mais surtout vers d'autres configurations conjugales, comme Marina qui s'appuie sur la situation de son amie pour s'imaginer elle aussi dans une position comparable.

---

[66] I. Tartakovskaya, « 19. Genre et marché du travail en Russie », art cit, p. 197.
[67] « Woman as mother and manager of domestic life is a model image of a desirable future, unattainable for most families » E. Zdravomyslova et A. Temkina, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies », art cit.
[68] « Against de background of growing economic inequality, a retreating welfare state and rising conservatism, the "new" ideal of gender relations is the long familiar bourgeois ideal, with a male breadwinner and a woman retreating into the private sphere. Despite the fact that the practices, norms and values of the Soviet past and the 'working mother' gender contract remain highly influential for the majority of people, the "housewife" and "sponsored woman" have achieved cultural hegemony in media discourses and have become markers, in particular, of the new upper class » L. Attwood, E. Schimpfoessl et M. Yusupova, *Gender and Choice After Socialism*, *op. cit.*, p. XVII.

Certaines adhérentes peuvent ainsi manifester un réel désir d'accéder à ce projet conjugal pour atteindre une « sorte de *normalité*[69] » consistant à pouvoir s'appuyer sur le travail rémunérateur de leurs conjoints tandis qu'elles s'occupent du foyer avec éventuellement un travail d'appoint[70]. Accéder à un mari qui remplit sa part du contrat conjugal en travaillant est donc déjà un projet en soi, comme en témoigne cet extrait issu d'une conversation collective avec des adhérentes et des professionnelles de l'EMG dans la troisième agence sibérienne enquêtée.

> « Presque tous les hommes en Russie et surtout à Barnaoul ne prennent pas leurs responsabilités pour créer la famille, ils sont paresseux ! Il y a les hommes businessman et les hommes qui ne travaillent jamais et ils cherchent des femmes pour vivre à leur crochet. Beaucoup d'hommes cherchent surtout des distractions et pas des relations sérieuses » (Dora, interprète dans une agence sibérienne, 46 ans, divorcée).

Il y aurait donc deux catégories d'hommes : les businessmans, d'après Dora peu nombreux, et une majorité d'hommes constituée de ceux qui ne se sont pas « *débrouillés* » et qui préfèrent vivre au « *crochet* » des femmes. Durant cet échange animé, les points de vue étaient plutôt unanimes sur la question des hommes russes, mais aussi sur la difficulté de s'en sortir en étant une femme seule à Barnaoul bien qu'il valût souvent mieux être seule si la présence d'un homme se réduisait à n'avoir qu'une bouche de plus à nourrir. Pour les femmes qui ont traversé les années 1990 sans mari, avec un métier peu rémunérateur ou au chômage, et qui ont été relativement peu soutenues par leur famille, se marier à l'étranger est perçu comme une seconde chance pour « *vivre bien* », « *vivre normalement* » (*žit' horošo ; žit' normal'no*). C'était par exemple le cas de Sofia, infirmière de formation. Lorsque je la rencontrais alors qu'elle était de passage à Barnaoul en 2012, elle avait 42 ans et venait tout juste de partir rejoindre un homme français rencontré *via* une agence sibérienne. Elle laissait derrière elle un fils de 20 ans et une vie de labeur qu'elle échangeait volontiers contre une nouvelle vie de femme mariée en charge du foyer.

> « **Comment est la vie en Russie… ?** Dure ! C'est difficile, très difficile vraiment…mais si je veux vivre en Russie, je peux vivre, c'est normal. Mais il faut travailler, sans travail c'est vraiment difficile mais si je travaille, j'ai une vie normale. Mais en Russie, le problème pour les femmes est que c'est beaucoup plus difficile que pour les hommes. Parce qu'en Russie, les enfants restent toujours avec la mère. Si la famille se sépare, les enfants restent avec la mère. Et c'est un problème pour travailler, l'enfant est malade, l'enfant a des problèmes... Et c'est plus difficile pour la femme que pour l'homme. En Russie, les hommes ont un meilleur travail et un meilleur salaire…mais j'ai vécu et j'ai élevé mon fils et il va bien… **Quel est le rôle des femmes et des hommes ?** Les femmes s'occupent de la maison et des enfants, l'homme amène l'argent. C'est l'idée majeure en Russie, la femme s'occupe de laver, de s'occuper des affaires de la famille et l'homme apporte l'argent. C'est la réalité dans la majorité des familles. L'homme a deux boulots et sa femme

[69] « Hence what those pathologizing accounts of the Russian bride phenomenon leave out is the extent to which Russian women – and American men –actually are seeking what they understand to be particular kinds of *normalcy* in their personal lives, albeit through the unconventional means of international matchmaking » J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit, p. 314.

[70] « La double charge des femmes a stimulé leur orientation vers un travail "pratique", leur permettant de concilier un emploi conçu comme un complément du revenu familial et le travail à la maison. Les hommes se sont tournés vers un travail « rémunérateur », permettant au plus vite de pourvoir leur famille en biens matériels » I. Tartakovskaya, « 19. Genre et marché du travail en Russie », art cit, p. 200.

> s'occupe des enfants, prépare le dîner. Dans les familles russes, c'est normal mais quand vous êtes seule, vous faites le dîner, le ménage, et vous devez rapporter l'argent. **Les femmes ne veulent pas travailler ?** Non, les femmes travaillent mais elles ne travaillent pas pour l'argent, elles travaillent pour leur retraite. Ce n'est pas dans la tête des femmes de gagner beaucoup d'argent. Il y a les *business woman* qui ont des entreprises et gagnent beaucoup d'argent mais c'est vraiment peu de femmes en Russie, peut-être 5 ou 10 pour le pays. Parce que si tu as des enfants et 40 ans, excuse-moi, les femmes ont des emplois simples et un petit salaire. **Mais les femmes travaillent comme les hommes ?** Pas comme les hommes, parce qu'un homme bien a un ou deux boulots, il sait que sa famille doit manger, et il ramène un maximum d'argent pour sa famille, c'est normal. Et la femme peut avoir un petit travail pour compléter et le second travail est à la maison. **Vous avez appris ça dans votre famille ?** Oui, c'est la tradition nationale, dans toutes les familles, l'idée générale est la femme à la maison et l'homme travaille. **Qu'attends-tu de ton mariage ?** Je veux juste une vie agréable. Je suis prête à faire la cuisine, le ménage mais je veux avoir de la bonne nourriture, de bons habits, je veux avoir de bons moments de détente, faire du tourisme, aller au cinéma, au théâtre, faire des excursions. Je veux ça et si je ne l'ai pas eu dans mon ancienne vie, je veux l'avoir maintenant. Je fais les travaux ménagers, ce n'est pas un problème pour moi. C'est normal mais je veux avoir de bonnes choses à manger et des moments de détente » (Sofia, 42 ans, inscrite dans une agence sibérienne, récemment mariée à un homme français).

Sofia décrit ici sa conception du mariage, qui se fonde sur son expérience de femme, socialisée en Union soviétique, entrée dans la vie professionnelle et la maternité au début de la période postsoviétique. Mariée à 19 ans avec un homme russe du même âge qui l'a quittée dès que leur fils est né, Sofia s'est ainsi retrouvée, au moment de la chute de l'Union soviétique, à devoir assumer seule son fils. Même si elle considérait durant notre entretien – comme Marina plus haut – qu'il était possible de vivre en travaillant, elle expliquait en même temps que la vie était « *dure* » et particulièrement pour une femme seule. Être une mère en famille monoparentale dans les années 1990 impliquait de ne plus recevoir aucune aide d'où l'importance cruciale d'avoir une « épaule forte », un mari pour prendre en charge une partie des dépenses du foyer. Sofia parle ici de « *tradition nationale* » pour décrire ce que les rapports de genre devraient être dans un couple – un mari qui travaille pour subvenir aux besoins de la famille et une épouse qui s'occupe du foyer tout en ayant une activité professionnelle pour un revenu d'appoint. Cela met en lumière à quel point ce modèle s'est rapidement ancré dans les représentations collectives pour ne rester toutefois qu'un idéal, puisque cette configuration conjugale est rarement observée empiriquement. En se mariant avec un homme français, Sofia souhaitait donc accéder à ce qu'elle n'avait pu obtenir dans son « *ancienne vie* » dans laquelle elle avait assumé tous les rôles : subvenir aux besoins de son fils, s'occuper de son éducation, effectuer les travaux domestiques. Lors de notre rencontre, elle indiquait ainsi clairement vouloir échanger ses travaux domestiques et ses services sexuels dans le cadre d'un mariage où son mari prenait en charge les responsabilités économiques. Aussi ne remettait-elle pas en question les normes du régime de genre dominant et se plaignait surtout du fait que les hommes n'y répondaient pas ; elle cherchait ainsi à accéder à cet « idéal » genré qui correspondait à une configuration conjugale dans laquelle elle obtenait une compensation pour un travail qu'elle avait fourni gratuitement toute sa vie. L'exemple de Sofia montre qu'une situation économique corrélée à une position professionnelle sur le marché du travail crée des conditions objectives

d'existence qui pousse à entrer dans des rapports de production domestiques[71] et à échanger sa sexualité[72] dans le cadre du mariage pour accéder à une vie meilleure. Une adhérente de la première agence bélarusse enquêtée, Galina, présentait une situation très proche de celle de Sofia. Bien qu'elle n'indiquât pas vouloir quitter son pays, lorsqu'elle me décrivait sa situation économique, il apparaissait clairement qu'elle cherchait à se sortir d'une vie proche de l'indigence. Précédemment mariée pendant quatre ans à un homme bélarusse violent, alcoolique et inactif, Galina avait finalement divorcé. Pendant quelques temps, elle vécut seule mais dût travailler « *jour et nuit* » pour arriver à subvenir à ses besoins. Au moment de notre échange, elle vivait avec son frère qui la soutenait financièrement car elle gagnait seulement 250 euros par mois en travaillant à temps plein[73]. Le mariage, pour Galina et Sofia, est donc ici pensé comme susceptible d'améliorer son niveau de vie, d'apporter une forme d'émancipation face à des conditions matérielles trop précaires mais la démarche reste néanmoins toujours liée à la potentialité d'accéder à des hommes de « *meilleures qualités* ».

> « Je ne cherche plus aujourd'hui à rencontrer le grand amour comme quand on a 16 ans, mais plutôt quelque chose de sérieux et que peut-être là-bas [dans l'agence], il y a des hommes différents, de meilleures qualités. Ce ne sera peut-être pas l'amour mais une vie de famille calme, tranquille et respectueuse » (Galina, 40 ans, divorcée, infirmière, inscrite dans une agence bélarusse).

Ces quelques exemples montrent que le discours très homogène des agences selon lequel les adhérentes ne désirent plus partir mais trouver « *l'âme sœur* », permet surtout d'évacuer une représentation négative attachée à l'EMG : celle de femmes qui se marieraient par intérêt. Il est en effet préférable que les clients aient le sentiment d'avoir été choisis pour leur personne et par amour plutôt que de l'avoir été en quelque sorte par défaut, par des femmes qui souhaiteraient les rencontrer pour de « mauvaises raisons ». Pourtant, et comme les premiers extraits ici convoqués en témoignent, les raisons des femmes sont loin d'être réductibles à la quête de la « *perle rare* ». Pour celles d'entre elles qui sont les plus en difficulté sur le plan matériel et qui possèdent souvent le moins de ressources, se marier est presque une nécessité pour survivre. Mais encore leur faut-il accéder à un mari qui travaille, ne soit pas alcoolique ou violent, ce que leur marché matrimonial local peine à leur fournir : elles se tournent alors vers un homme étranger. Ainsi, l'objet de leur recherche n'est effectivement pas de simplement partir mais de se marier : autrement dit, leur émancipation passera, à leurs yeux, par le mariage avant de passer par la migration en elle-même. Les propos d'Anastasia, adhérente d'une agence ukrainienne, illustrent bien ce mécontentement vis-à-vis d'hommes qui n'assument pas leur rôle au sein du mariage et cette capacité à imaginer un avenir meilleur ailleurs.

---

[71] C. Delphy, *L'ennemi principal*, *op. cit.*
[72] P. Tabet, *La grande arnaque*, *op. cit.*
[73] Selon la banque mondiale, en 2015 – lorsque je rencontre Galina – le salaire moyen bélarusse est de 560 dollars par mois (URL : https://www.journaldunet.com/business/salaire/bielorussie/pays-blr, consulté le 25/04/2019).

> « Un homme doit ramener de l'argent pour la famille. Mais les Ukrainiens veulent seulement des femmes qui travaillent, ils ne veulent pas vraiment se marier, et veulent des femmes qui assurent l'avenir de la famille. Ici, les hommes choisissent, il y a tellement de jeunes filles libres à Kherson… (…) Nous n'avons pas de stabilité dans le pays, pas d'espoir dans l'avenir du pays. Si je n'ai pas de travail, je n'ai pas de stabilité et je pense que la vie est meilleure à l'étranger, il y a la stabilité » (Anastasia, 29 ans, caissière, jamais mariée).

Particulièrement dépourvue de ressources, Anastasia a été élevée par sa mère ; son père étant décédé lorsqu'elle était encore très jeune. Après avoir suivi des études professionnelles pour travailler dans une entreprise de textile, elle n'a finalement pas pu obtenir d'emploi dans ce domaine car l'entreprise a fait faillite. Au moment de notre entretien, elle était caissière comme sa mère et sa seule expérience conjugale avec un homme ukrainien avait duré six mois durant lesquels il s'était révélé être alcoolique. Eu égard à son expérience, c'est un regard critique qu'Anastasia portait sur les hommes ukrainiens les considérant défaillants puisqu'à ses yeux, ils ne voulaient ni se marier, ni travailler et, en plus, avoir des compagnes qui « *assurent l'avenir de la famille* ». En se tournant vers l'étranger, sans maitriser de langue étrangère et avoir jamais voyagé, Anastasia souhaitait avant tout accéder à une stabilité à travers le mariage mais avec des hommes plus sérieux que ceux qu'elle avait connus. Comme le signifiait Nadia au début de cette sous-partie, « *fonder une famille* » ou trouver un mari n'est pas un luxe ; même si les économies russes, ukrainiennes et bélarusses se sont relevées depuis les années 1990, elles restent non seulement fragiles et surtout peu avantageuses pour les femmes. Placées dans une dépendance accrue envers les hommes, les femmes sont contraintes de se tourner vers le mariage pour améliorer leurs conditions de vie, voire pour survivre. Mais en ayant recours à l'EMG, elles s'appuient bien sur les rôles que la société leur assigne et les injonctions du régime de genre hétéronormatif pour néanmoins tenter d'y échapper, de s'y soustraire, même partiellement, en pensant leur destin matrimonial au-delà des frontières.

Se marier apparaît ainsi, dans la vie de ces femmes, comme un projet à la fois aliénant et émancipateur. Le mariage et l'hétérosexualité obligatoire les aliènent car elles n'ont d'autres choix que de constituer leur sexualité en sexualité de service mais elles détournent cette injonction sociale en choisissant d'endosser ce rôle dans des lieux et avec des hommes qu'elles imaginent meilleurs. Leurs amies mariées à l'étranger et leur connaissance partielle du monde extérieur leur donnent cette capacité d'agir et d'imaginer d'autres vies, cet aspect sera développé un peu plus loin. Un autre argument mobilisé à la fois par les agences et par les adhérentes, également lié à la configuration démographique de ces pays, était l'âge au mariage. Passé 25 ans, ne pas être mariée commençait à être stigmatisé, passé 30 ans, les femmes devenaient à leurs propres yeux, de « *vieilles femmes* ».

2.3. Contourner la marginalisation : s'offrir une nouvelle jeunesse sur le marché matrimonial globalisé

> « Je n'ai pas commencé de correspondance tout de suite en arrivant dans l'agence, seulement un an après. Il y a vraiment beaucoup de femmes inscrites dans l'agence. À chaque fois, je vois des nouvelles femmes très belles et jeunes. Je suis déjà une vieille femme moi [rire]. Pour les hommes, il me voit sur le site et il me voit mais le lendemain, il voit une autre femme plus belle et le surlendemain une autre femme encore plus belle… » (Alissa, 31 ans, jamais mariée, assistante de direction, inscrite dans une agence sibérienne).

Je fis la connaissance d'Alissa par le biais de la première agence sibérienne qui, par inadvertance, m'avait transmis son adresse email. D'âges proches, nous avons rapidement sympathisées. À la suite de notre première rencontre, nous nous sommes revues à plusieurs reprises. Alissa était diplômée du supérieur en économie et occupait un poste d'assistante de direction dans une entreprise. Emploi sous qualifié par rapport à son niveau d'études, il lui permettait néanmoins de louer seule un petit appartement et de vivre décemment. Sa situation économique n'était donc pas un moteur qui la poussait nécessairement vers le mariage comme les adhérentes présentées dans la sous-partie précédente. En revanche, en se qualifiant elle-même de « *vieille femme* » à 31 ans, elle témoignait de ses difficultés à prendre part au marché matrimonial local lesquelles se transféraient sur le marché matrimonial globalisé puisque, comme elle le souligne dans cet extrait, là-bas aussi la concurrence était rude. Les catalogues de profils féminins avaient cet impact sur Alissa : lui donner le sentiment qu'ici encore, au regard du nombre de candidates, elle avait moins de chance d'être choisie. Elle reprenait alors à son compte un stigmate toujours actuel en Russie[74], celui de la vieille fille soit littéralement, comme l'indiquait l'anthropologue Elisabeth Gessat-Anstett, celui de la « vieille vierge » qui a laissé passer le temps et ne fait plus partie des femmes désirables[75].

Cette marginalisation liée à l'âge a également été observée chez d'autres femmes qui migrent en se mariant, en particulier les femmes philippines, chinoises ou thaïlandaises, et elle est souvent

---

[74] La thèse de Mona Claro montre également, à partir des récits de vie de femmes russes de deux générations, que le stigmate de la vieille fille est toujours opérant, toutefois, pour l'éviter, il s'agit peut-être moins de se marier que d'avoir un enfant avant de dépasser un certain âge et 30 ans constitue une limite à ne pas franchir. Mona Claro, « Rester mère célibataire ou se (re)mettre en couple. Norme procréative et incertitudes conjugales en Russie (années 1980-2000) » dans Isabelle Attané et al. (dir.), *En marge du couple. Genre et normes conjugales*, Paris, INED, 2018, p. De façon similaire, le travail d'Anna Rotkirch met en lumière, à partir d'autobiographies de femmes russes nées dans les années 1960-1970 qu'avoir un enfant passe pour un projet prioritaire devant celui d'avoir un mari : « significantly, the need to have children was proclaimed by both women, notwithstanding all their differences. Where the generation of Western women born in the 1960s and 1970s looked for a stable partner as something self-evident, while children were something to be decided upon, the Russian women took having children as the self-evident part, while having husbands — especially in Darya's case — was the open question » A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*, p. 256.

[75] Entre 1994 et 1996, Elisabeth Gessat-Anstett a mené une recherche anthropologique dans la région de Iaroslav. En explorant les différents passages de la vie d'une femme, elle a révélé que le mariage constituait à l'époque encore une norme prégnante ; par conséquent, ne pas se marier ou dépasser l'âge au mariage transformaient les femmes en « vieilles vierges ». « Les femmes qui ne se marient pas restent des staraâ deva, littéralement « vieilles vierges », statut socialement déprécié et envisagé de façon extrêmement péjorative dans un contexte général où la norme demeure le mariage précoce et généralisé » Elisabeth Gessat-Anstett, *Liens de parenté en Russie post-soviétique*, Paris, France, L'Harmattan, 2004, p. 108.

corrélée à un haut niveau de qualification. Être très diplômée et occuper des postes à responsabilité, conditions souvent associées à un âge plus avancé, écarte certaines femmes de celles que l'on désire épouser[76]. En se consacrant à leurs études supérieures et à leur carrière professionnelle, les femmes de l'EMG auraient donc raté « la période propice à l'échange[77] ». Mais elles peuvent également avoir opté pour de « mauvais » choix conjugaux au mauvais moment en refusant certaines opportunités matrimoniales ou en entretenant une longue relation avec un homme marié : tel était le cas d'Alissa qui, au sortir de son histoire amoureuse, avait pris conscience du peu de chances qu'il lui restait de trouver un conjoint avec lequel se marier mais surtout faire des enfants. Lors d'une rencontre, Alissa comparait ainsi nos situations pour mettre en exergue l'urgence qui était la sienne : « *les femmes [en Europe] peuvent attendre tard pour avoir des enfants, 30 ans, en Russie, c'est plutôt 25 ans. Comme toi, à 26 ans, tu ne veux pas d'enfants ? Tu préfères faire des films, étudier la sociologie [rire]. Les femmes russes sont aussi carriéristes mais…je veux des enfants mais je ne veux pas faire des enfants seules* ». La maternité, plus encore que le statut de femme mariée, reste en effet une norme essentielle en Russie : « la représentation selon laquelle il faut devenir mère pour devenir une femme accomplie reste assez solidement ancrée ; dans ce domaine, la maternité tend à compter plus que le mariage et la conjugalité hétérosexuelle[78] ».

Ces femmes ont donc pris des décisions en se consacrant à leurs projets individuels d'études ou de carrière, en faisant des choix conjugaux, comme celui de vivre une passion ou de refuser des partenaires insatisfaisants, mais assez rapidement leur âge les marginalise sur le marché matrimonial local, en particulier dans certaines régions comme Barnaoul, Kherson ou Grodno dans lesquelles une partie des hommes migrent vers les capitales, accentuant encore le manque d'opportunités. Plusieurs femmes que j'ai rencontrées avaient cependant anticipé cette situation en se tournant vers l'EMG avant de passer le seuil critique qui les aurait fait entrer dans la catégorie des « *vieilles femmes* ». Oksana, par exemple, avait rencontré son actuel mari français à l'âge de 22 ans et était partie vivre avec lui à 23 ans. Lorsque je souligne ici qu'elle était assez jeune, elle relativise.

> « Ben, jeune oui pour la France jeune, pour la Russie, vieille [rire], ça dépend [rire]. Pour la Russie, oui, souvent on a déjà une famille, on a peut-être des enfants, donc heu, oui nan c'est pas si jeune que ça... Le temps passe plus vite en Russie » (Oksana, 33 ans, originaire de Saint-Pétersbourg, mariée avec un homme français de 37 ans rencontré sur un site de langue en 2007).

L'âge social d'une femme varie donc selon le pays : encore jeune en France, déjà vieille en Russie. En 2011, seules 13,2% des femmes entre 25 et 29 ans n'ont jamais été mariées et elles ne sont

---

[76] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; G. Ricordeau, « Devenir une First World Woman », art cit ; Panitee Suksomboon, *Thai migrant women in the Netherlands: Cross-cultural marriages and families*,Faculty of Social and Behavioural Sciences, Leiden University, s.l., 2009.

[77] « Le célibat des femmes diplômées résulte aussi d'un décalage entre les délais de fabrication (l'obtention de la dot scolaire) et la période propice à l'échange. Toutes les saisons ne sont pas aussi favorables à l'amour conjugal. Le temps intervient dans les affaires matrimoniales » F. de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, *op. cit.*

[78] M. Claro, *Ni hasard ni projet.*, *op. cit.*, p. 609.

plus que 5,4% entre 30 et 34 ans[79]. Marina Fedorova, une dirigeante ukrainienne à la tête d'une agence française depuis 21 ans, se fait le relais de cette situation en décrivant la stigmatisation dont peuvent faire l'objet les femmes célibataires au-delà de 25 ans.

> « En Russie et Ukraine les filles de plus de 25 ans qui ne sont pas mariées ont souvent une réputation de "vieilles filles" et sont très souvent victimes de moqueries en tout genre. Être une fille célibataire de plus de 25 ans est parfois difficile à vivre en Russie » (Extrait du site *Inter-mariage*, agence fondée en 2000 par une femme ukrainienne mariée à un homme français, URL : https://www.inter-mariage.com/femmes-russes.htm, consulté le 25/01/2019).

En ce sens, s'inscrire dans une agence matrimoniale internationale répond à la pression sociale qu'est l'injonction au mariage, mais correspond aussi à une stratégie pour contourner des configurations de genre défavorables où les femmes, contrairement aux hommes, doivent vite se marier pour éviter de devenir des candidates indésirables. Certaines femmes n'attendent pas le « dernier moment » : comme Oksana (citée plus haut), elles s'engagent dans l'EMG avant d'être véritablement marginalisées et, par cet acte d'anticipation, elles refusent les configurations de genre proposées dans leur pays. Maria, par exemple, s'était aussi tournée vers l'EMG avant d'atteindre trente ans en connaissance de cause.

> « En Russie si tu as 30 ans, tu es une vieille vieille femme, всё ! C'est fini ! Tu ne trouveras jamais un homme parce que plus l'homme est âgé plus il veut une fille jeune ! » (Maria, 30 ans, originaire de Saint-Pétersbourg, mariée avec un homme français de 36 ans, rencontré sur un site de rencontre en 2013).

Dans cet extrait, Maria opère une critique du régime de genre dominant dans les relations conjugales : plus les hommes sont âgés, plus ils se tournent vers des femmes plus jeunes qu'eux et auxquelles ils ont accès. Comme de nombreuses adhérentes, Maria effectuait ce constat à partir des acquis de ses propres expériences : son père avait été marié trois fois, en se tournant toujours vers des femmes plus jeunes, tandis que sa mère ne s'était jamais remariée – notons qu'au moment de l'entretien, celle-ci était engagée dans une relation avec un homme français rencontré en venant rendre visite à sa fille. Toutefois, malgré la condamnation dont pouvaient faire l'objet ces décalages en âge sur le marché matrimonial, il n'était pas rare que les femmes eussent néanmoins tendance à chercher un conjoint plus âgé qu'elles car elles les considéraient plus « *sérieux* », plus « *stables* » comme l'explique ici Alissa.

> « Je préfère les hommes plus âgés que moi, sept ou dix ans de plus. J'aime les hommes plus âgés parce qu'ils réfléchissent mais les hommes qui ont, par exemple, 40 ans, ils sont mariés. Et ceux qui ont 30 ans, ils n'ont pas d'objectifs, pas de buts. Après le travail, ils ne pensent qu'à s'amuser, boire de la bière et je n'aime pas, ou de la vodka russe et je n'aime pas ça, je n'ai pas besoin de ça. C'est pourquoi je suis seule » (Alissa, 31 ans, jamais mariée, assistante de direction, inscrite dans une agence sibérienne).

[79] *Reproduktivnoe zdorov'e naseleniia Rossii, 2011, Itogovyi otchet [La santé reproductive de la population de Russie, 2011, rapport final]*, Moscou, Rosstat, 2013, p. 27.

Comme l'ont déjà observé Michel Bozon et François Héran, c'est moins l'âge physique qui est pris en considération par les femmes que l'âge social des hommes. Alissa rejetait les hommes de 30 ans moins pour leur âge que pour leurs pratiques sociales qu'elle associait à l'irresponsabilité. Cibler un conjoint plus âgé peut donc constituer une stratégie supplémentaire pour obtenir un conjoint apte à répondre à des attentes de stabilité, de sécurité et de fiabilité. Ces normes implicites du marché matrimonial, qui font des hommes plus âgés des partenaires *a priori* plus désirables, accentuent encore le fossé entre le choix des hommes et celui des femmes, les forçant à « saisir rapidement les possibilités qui s'offrent à elles » tandis que les hommes « peuvent prendre leur temps[80] ». Ainsi, les adhérentes de l'EMG, quoiqu'elles puissent les critiquer, restent marquées par les normes relatives au régime de genre dominant – entrer dans l'hétérosexualité, se marier, avoir des enfants – ; mais elles se donnent malgré tout le choix de rejeter les hommes qui ne répondent pas à leurs attentes, en prenant le risque de se retrouver marginalisées ensuite. La rareté d'hommes disponibles aux yeux des femmes, associée à leurs horizons d'attente, les pousse à se tourner vers l'extérieur, à porter leur regard vers l'étranger. Pour le dire autrement, s'ouvrir au marché matrimonial globalisé permet d'élargir le choix de conjoints tout en se redonnant une nouvelle jeunesse.

Et en effet, alors que l'âge désirable pour se marier sur le marché matrimonial local est plafonné à 25 ans, celui-ci est étendu une fois placé sur le marché matrimonial globalisé[81] puisqu'elles apparaissent, aux yeux de certains hommes français ou occidentaux plus âgés qu'elles, « jeunes ». Leur âge « chronologique[82] » devient ainsi un atout dès lors qu'il est placé sur un autre marché. Par leurs voyages à l'étranger, leurs discussions avec des amies engagées dans un mariage transnational, ces femmes ont pris conscience qu'elles pouvaient obtenir un meilleur rendement de certains de leurs attributs par leur « convertibilité[83] » à l'échelle globale. L'un de ses attributs est notamment leur jeunesse comme l'indique clairement Marina Fedorova sur son site.

---

[80] « Ainsi, si des hommes ne peuvent pas se marier très tôt, par manque de femmes de leur âge, ils pourront peut-être le faire plus tard en épousant des femmes sensiblement plus jeunes qu'eux. (…) La situation est cependant différente pour les femmes. (…) Si elles ne peuvent pas se marier tôt, par manque d'hommes, elles auront du mal à le faire plus tard car les hommes âgés seront déjà mariés et le mariage avec des hommes beaucoup plus jeunes est difficilement accepté. C'est pourquoi, l'ajustement au manque d'hommes doit se faire rapidement, les femmes épousant alors des hommes qui se seraient mariés avec leurs jeunes sœurs dans un an ou deux. Les hommes peuvent donc prendre leur temps si le marché matrimonial ne leur est pas favorable, alors que les femmes doivent saisir rapidement les possibilités qui s'offrent à elles. L'analyse scientifique rejoint ainsi les considérations populaires » Peter Mc Donald, « L'équilibre numérique entre hommes et femmes et le marché matrimonial. Le point sur la question », *Population*, 1995, n° 6, p. 1585.

[81] En 2011, en Russie, l'âge moyen des femmes au premier mariage est 22,6 ans et 23,7 ans pour le premier enfant *Reproduktivnoe zdorov'e naseleniia Rossii, 2011, Itogovyi otchet [La santé reproductive de la population de Russie, 2011, rapport final]*, *op. cit.*, p. 37. Cette moyenne varie peu selon le lieu d'habitation, ainsi à Moscou et dans d'autres mégalopoles russes, l'âge moyen au mariage pour les femmes est 23 ans. Dans la mesure où en France, la moyenne d'âge au mariage est nettement plus élevée (31,4 ans au premier mariage pour une femme selon l'INSEE en 2017), les femmes russes redeviennent de jeunes femmes sur le marché matrimonial globalisé.

[82] La sociologue Juliette Rennes a proposé d'effectuer une distinction analytique sur la catégorie sociale de l'âge en isolant notamment l'âge civil (ou chronologique) et l'âge statutaire (positions dans les étapes conventionnelles du parcours de vie). L'âge civil des femmes de l'EMG est étroitement associé à leur âge statutaire, le stigmate de « vieilles femmes » est coordonné à leur statut de femme célibataire. Juliette Rennes, « Déplier la catégorie d'âge », *Revue francaise de sociologie*, 2019, Vol. 60, n° 2, p. 257- 284.

[83] L. Williams, *Global Marriage*, *op. cit.*, p. 27.

> « Elles savent parfaitement qu'aux yeux des étrangers elles ne sont pas des "vieilles filles", au contraire !! Elles se sentent très désirables et comprennent parfaitement que leur jeunesse est un atout de taille vis-à-vis des messieurs occidentaux plus âgés qu'elles. Elles ne vont pas se jeter sur le premier homme qui va leur écrire car elles sont sélectives et vont accorder leurs préférences aux messieurs ayant une situation financière stable » (Extrait du site de l'agence *Inter-mariage*, fondée en 2000 par une femme ukrainienne mariée à un homme français, URL : https://www.inter-mariage.com/femmes-russes.htm, consulté le 25/01/2019).

Sur les sites de rencontre, l'âge « fonctionne à la fois comme un seuil et comme un plafond : il y a des âges où l'on est trop jeune, trop vieux, indésirable, pas encore acceptable, disqualifié ou ignoré[84] ». En acceptant un écart d'âge supérieur, les femmes de l'EMG peuvent transformer de « mauvaises cartes » en « atouts » et retrouver un âge désirable à l'échelle globale. Redevenir jeunes implique donc d'accepter un homme plus âgé mais comme le souligne cette dirigeante d'agence, les adhérentes de l'EMG *choisissent* leur partenaire selon certains critères : parmi eux, avoir « *une situation financière stable* » constitue, comme on l'a vu précédemment, un critère primordial pour de nombreuses adhérentes. Se placer sur le marché matrimonial globalisé répond donc aussi à la volonté de se donner plus de choix. Presque toutes les adhérentes de l'EMG insistent sur le fait que, d'ordinaire, ce sont les « *hommes qui choisissent* » : passer le seuil d'une agence matrimoniale internationale permet de redevenir désirable auprès d'autres hommes, et de rétablir une certaine égalité vis-à-vis des hommes en accédant, comme eux, à un plus large éventail de choix conjugaux.

2.4. Se donner plus de choix

Le manque d'hommes et le surplus de femmes, si souvent mis en avant, génèrent en effet une situation favorable aux hommes, qui se trouvent en position d'avoir le choix tandis que les femmes sont, elles, mises en concurrence.

> « Voilà et moi j'étais seule [rire] et en plus ici la situation démographique est telle qu'il y a, vous savez, il y a beaucoup de femmes, et très peu d'hommes et du coup les femmes, elles sont super belles, intelligentes et tout et pour les hommes, c'est différent, ils ont beaucoup de choix, ils ne font aucun effort pour, voilà, je pense que vous avez vu des choses [rire] bon après je pense qu'il y a de tout mais voilà » (Tatiana, 40 ans, divorcée d'un homme français rencontré via une agence matrimoniale internationale française, traductrice, originaire de Samara).

Ce qui est particulièrement remarquable ici, c'est que Tatiana, comme les autres femmes citées précédemment ainsi que celles qui ne sont pas engagées dans l'EMG, ont une connaissance pratique de la démographie : une connaissance qui n'est pas, à proprement parler, celle d'un sociologue ou d'un démographe, mais une connaissance ordinaire, de sens commun, dont il est présumé que chaque femme, dans le pays, la possède. C'est en ce sens que l'on peut comprendre la façon dont j'ai été moi-même,

[84] M. Bergström, *Les nouvelles lois de l'amour*, *op. cit.*, p. 149.

comme en témoigne l'extrait, prise à partie : j'ai dû « voir » également de mes propres yeux ce déséquilibre démographique, comme si on ne pouvait pas ne pas le voir, *a fortiori* lorsqu'on travaille sur ce sujet. Et, de surcroît, à cette connaissance démographique ordinaire en est associée une seconde, d'ordre pratiquement sociologique, une connaissance des rapports de genre qui poussent ces femmes à faire et à partager un même constat, sur le ton de l'évidence : *les hommes ont le choix, les femmes non.*

À ce stade toutefois, deux catégories de femmes se distinguent : tout d'abord, celles déjà évoquées plus longuement dans la première sous-partie, qui sont les moins dotées en capitaux économiques et culturels. Pour elles, le mariage constitue une étape nécessaire pour accéder à un niveau de vie acceptable ; elles désirent donc rencontrer un homme qui réponde aux injonctions sociales genrées – un chef de famille qui subvient aux besoins économiques de l'unité familiale et assume les responsabilités qui lui incombent. Généralement, comme Patico l'avait observé, elles cherchent un « mari sérieux », en bonne santé, sans penchant pour la boisson, prêt à travailler pour ainsi accéder à une « certaine normalité ». La seconde catégorie est représentée par les femmes de l'EMG très diplômées qui, selon le tableau n°1, sont les plus nombreuses. Ces femmes, comme Tatiana (citée plus haut), sont alors d'autant plus critiques vis-à-vis des hommes qui ne « *font aucun effort* ». Souvent plus âgées, elles peuvent n'avoir jamais été mariées car elles ont refusé plusieurs opportunités matrimoniales dans le passé. Dans leur recherche, elles ont plus d'exigences que les femmes moins dotées en capitaux. Elles cherchent notamment à contracter une union homogame socialement, donc à avoir accès à des hommes aussi diplômés qu'elles ou au moins situés dans une catégorie socioprofessionnelle d'un niveau similaire au leur. Dans la mesure où il existe déjà un manque d'hommes selon les critères limités aux hommes « *sérieux* », les hommes qui sont à la fois sérieux mais qui occupent également une position sociale plus élevée que la moyenne sont encore moins nombreux. D'autant plus que, depuis au moins deux décennies, les femmes russes s'avèrent, de plus en plus souvent, plus diplômées que les hommes russes[85]. Dans ces conditions, trouver un « *égal* » en termes de statut professionnel et de niveau de diplôme, tout en accédant à un homme plus âgé représente un défi comme le souligne ici Aliona.

> « Maintenant, et je l'ai vu car c'est mon métier, les gens gardent encore les mêmes valeurs familiales mais parce que les femmes commencent à avoir un meilleur niveau de vie, elles n'ont pas besoin d'un pourvoyeur économique parce qu'elles peuvent s'offrir un bon niveau de vie sans avoir à demander à leur partenaire pour pouvoir s'acheter 175 robes. Mais, en même temps, elles veulent être avec un homme, parce que nous avons besoin d'amour mais comme elles sont mieux organisées et ont plus de réussites, elles ne peuvent qu'être avec un égal mais un égal ne veut pas être avec elles parce qu'elles ont déjà 35 ans et elles pensent être trop vieilles. Et un égal doit être au moins de 10 ans son ainé donc au moins 45 ans mais à cet âge les hommes ukrainiens sont tous mariés et elles ne peuvent qu'être leur maitresse et elles ne veulent pas ça » (Aliona, 35 ans, directrice d'une agence à Kiev ouverte en 2003).

[85] En 2009, parmi les personnes russes diplômées ayant un emploi, les femmes représentent 64,8% et les hommes 48,1%. Source *:* Service fédéral des statistiques, *Femmes et hommes de Russie,* 2010. Chiffres issu d'un tableau produit par Irina Tartakovaskaïa I. Tartakovskaya, « 19. Genre et marché du travail en Russie », art cit.

Selon elle, certaines de ses adhérentes n'étaient donc pas à la recherche d'un pourvoyeur économique mais en quête d'un « *égal* » disponible. Rejetant les relations extraconjugales qui, selon les dires d'Aliona corroborés par ceux des adhérentes, auraient été la seule option possible pour remplir un « *besoin d'amour* », elles s'ouvraient au marché matrimonial globalisé pour élargir leurs choix matrimoniaux et rebattre les cartes du jeu. C'est en ce sens que l'on peut comprendre que les mères conseillent à leurs filles de s'inscrire dans une agence matrimoniale ou qu'elles y adhérent ensemble et que les amies s'encouragent mutuellement à se tourner vers l'EMG[86] : en faisant cette démarche, elles cherchent à contourner des circonstances qui leur sont défavorables et à avoir, elles aussi, le choix. Svetlana, une autre adhérente de la première agence sibérienne, comme toutes celles que nous venons d'entendre, décrivait typiquement cette situation où, face au déficit d'hommes « *de qualité* » – pour reprendre ses propres mots en épigraphe de ce chapitre – les femmes se retrouvaient en concurrence face à des hommes qui avaient, de ce fait, l'embarras du choix et, en fin de compte, quelle que soit leur « qualité ». Lorsque j'interrogeais Svetlana sur les hommes étrangers, elle les comparait ainsi directement avec les hommes russes.

> « Ils [les hommes étrangers] sont bien élevés, mieux élevés que les hommes russes. Nos hommes sont devenus, ces derniers temps, ils respectent moins les femmes, ils les estiment moins, malheureusement. Ce sont les femmes qui sont coupables de ce changement. Les mères élèvent leurs fils dans ce mode de vie, leur montre cette image et font que leur comportement est mauvais. Les femmes travaillent, les femmes s'occupent de la maison, les femmes cuisinent et font le ménage, et les hommes restent assis comme ça. Et que peut-il se passer si les garçons sont élevés comme ça ? Les femmes font tout, les femmes sont les plus importantes à la maison et ensuite le fils prend cet exemple et le reproduit ensuite dans sa propre famille. Et il y aussi le fait qu'il y a énormément de femmes ici, et si la femme s'en va, l'homme peut en choisir une autre. Il peut dire, ça ne te plait pas, alors pars, il y en aura une autre et voilà, notre problème. Nous sommes très nombreuses et ils sont peu, donc ils peuvent choisir. Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas d'hommes bien mais un petit peu, un tout petit peu, oups où sont-ils ? [Mime de la main du caractère minuscule de la proportion d'hommes bien] » (Svetlana, 44 ans, jamais mariée, sans enfant, agent immobilier, inscrite dans une agence sibérienne).

Finalement, ce que nous dit Svetlana, c'est que le déficit d'hommes biens provient en premier lieu du contexte social dans lequel ils évoluent, ici Svetlana rattache la mauvaise qualité des hommes à l'éducation qu'ils reçoivent mais elle souligne aussi un changement récent, à une échelle plus structurelle, les hommes auraient commencé à mésestimer les femmes et à mal les traiter : un jugement qui fait écho aux recherches produites sur la dégradation de l'image et de la situation des femmes dans les rapports de genre à la suite de la chute de l'Union soviétique (chapitre 3, section 3.1.2). Dans ce contexte, le fait que les hommes aient le choix empêche la possibilité d'un rapport de force équitable dans des rapports de genre dégradés. Svetlana, comme la plupart des adhérentes de l'EMG, refusait cette

[86] Comme Sonya Luehrmann ou Lisa Simons, j'ai pu constater dans mes enquêtes le caractère collectif de cette démarche, conseillées par leurs mères, leurs amies ou inscrites ensemble, les femmes s'encouragent à se donner plus de choix conjugaux, perçus meilleurs à l'étranger. S. Luehrmann, « Mediated marriage », art cit ; E. Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband*, *op. cit.* ; L.A. Simons, *Marriage, Migration, and Markets: International Matchmaking and International Feminism*, *op. cit.*, p. 101.

configuration défavorable en mobilisant les outils à sa disposition, en l'occurrence les agences matrimoniales internationales. Au-delà du manque d'hommes capables de répondre à des attentes genrées induites par le régime de genre dominant, une critique plus profonde des rapports de genre existe donc au sein de l'EMG et les femmes rencontrées, quand elles reviennent sur leur démarche, soulignent aussi ce à quoi elles ne veulent pas concéder.

> « J'ai commencé à travailler comme agent de voyage et c'est pour ça que j'ai beaucoup voyagé et j'ai visité beaucoup de pays européens c'est pour ça que j'ai vu que dans les autres pays les hommes ne sont pas comme ça, pas comme en Russie, par exemple à la plage, je regarde à chaque fois les mères qui ne font rien et les pères qui s'occupent des enfants, en Russie, c'est jamais comme ça ! Le père, il est avec la bière ! Et c'est juste les femmes qui font tout avec les bébés et elles doivent rester parfaitement belles et l'homme avec son gros ventre et sa bière, cigarette [imitation des hommes de manière grotesque] ! C'est pour ça, lorsque j'ai comparé ça, et plus je voyageais et plus je comprenais que je ne voulais pas un mari russe, parce qu'il va faire comme ça et après il va dire "oh maintenant tu es trop vieille", pffff ! "Je veux une fille plus jeune et plus belle et *poka*[87]" [rire] ! Non, ça je ne veux pas » (Maria, 29 ans, originaire de Saint-Pétersbourg, mariée avec un homme français de 36 ans, rencontré sur un site de rencontre en 2013).

Maria explique ici comment son intérêt pour les hommes étrangers s'est construit. En voyageant et en observant que d'autres rapports de genre existaient ailleurs, elle s'est peu à peu rendu compte qu'elle ne souhaitait pas s'engager dans la conjugalité avec un homme russe en raison de la place qu'y occupent les femmes. Soumises à des normes de beauté exigeantes tandis que les hommes peuvent se laisser aller, entièrement responsable de la sphère domestique pendant que les hommes « *restent assis comme ça* » et potentiellement interchangeables, face à ces constats les femmes agissent en cherchant des hommes dans d'autres pays où elles savent qu'ils sont « *mieux élevés* », « *plus respectueux* », motivés à l'idée de « *fonder une famille* ». Le déficit d'hommes avancé tant par les professionnelles des agences que par leurs adhérentes correspond donc aussi à l'aptitude de certaines femmes à choisir ou à refuser certains rapports de genre et, par-là, une partie des hommes russes embrassant un modèle qui ne les satisfait pas. En cherchant un conjoint à l'étranger, Maria a refusé par exemple de devoir assumer seule les charges domestiques et parentales et de courir le risque d'être ensuite rejetée pour une femme plus jeune.

L'histoire de Valerya résonne avec celle de Maria. Mariée depuis 13 ans avec un homme français rencontré par l'intermédiaire d'une agence matrimoniale internationale pétersbourgeoise, elle a choisi de divorcer et de quitter son pays pour se soustraire à un destin qu'elle pensait inévitable – une pensée qui ratifie, en quelque sorte, cette connaissance de sens commun évoquée précédemment : en restant en Russie, elle aurait été nécessairement contrainte à un certain ordre matrimonial et genré. Son précédent mari, Victor, un homme russe de son âge, semblait pourtant remplir son rôle de genre. Ingénieur en chimie, il était en mesure de subvenir aux besoins du couple et Valerya, également

[87] « Salut » au sens de « au revoir », « bye », en russe.

détentrice d'un diplôme d'ingénieur, ne travaillait pas mais occupait son temps à suivre des formations en anglais, en esthétique, en stylisme, etc. Valerya n'avait pas de difficultés matérielles mais ce qui l'a poussée à chercher un conjoint étranger s'origine, plutôt que dans son couple, dans la relation qu'elle entretenait avec son beau-père. Le père de Victor avait en effet été marié trois fois et, selon Valerya, il a profité du grand nombre de femmes disponibles en Russie pour accéder à des femmes de plus en plus jeunes. Bien que Valerya ait entretenu de bonnes relations avec son beau-père, elle n'appréciait pas que ce dernier ne cesse de faire des plaisanteries dévalorisantes sur les femmes qu'il considérait finalement « inférieures ».

> « Je me suis alors posée la question de savoir si je pourrais vivre avec un homme qui considère les femmes comme inférieures… (…) et j'étais persuadée que Victor me quitterait pour une femme plus jeune et pourtant sa femme aujourd'hui a six ans de plus que lui (Valeriya, 35 ans, guide touristique, originaire de Saint-Pétersbourg, mariée à un homme français via une agence matrimoniale).

Valerya était ainsi motivée par la révolte et par la peur. D'un côté, elle n'acceptait pas que les femmes fussent considérées comme inférieures aux hommes et, dans le même temps, elle était inquiète que son mari pût un jour la quitter pour une femme plus jeune. À partir de son expérience, elle tirât donc certaines conclusions dont celles de quitter son mari et d'en trouver un à l'étranger pour échapper à cet ordre genré insatisfaisant, inacceptable. Les années précédent son départ en France, Valerya multipliât donc les actions pour faire advenir son projet : elle entretenait des relations avec plusieurs hommes étrangers, s'était inscrite sur différents sites de rencontres internationales ainsi que dans des agences pour lesquelles elle travaillait occasionnellement comme interprète. Elle a donc pu prendre le temps, d'une part, de peaufiner sa connaissance du marché, et d'autre part, de choisir parmi les prétendants internationaux disponibles. Il faut toutefois souligner que Valerya et Maria (présentée plus haut) sont originaires des mégapoles russes, l'une de Moscou et l'autre de Saint-Pétersbourg ; elles ont donc eu accès à plus de choix d'hommes à la fois russes et étrangers dans la mesure où les premiers migrent souvent pour le travail dans ces villes-là et les seconds ont plus de chance de voyager ou de s'expatrier dans les capitales économiques et culturelles que des provinces russes, ukrainiennes et bélarusses. En ce sens, les choix dont disposent (ou non) les femmes de l'EMG sont bien fonction des capitaux qui sont les leurs (économique, culturel, social et géographique).

Mais un point qu'elles ont toutes en partage est l'usage qu'elles font de leur imagination. En effet, se tourner vers le marché matrimonial globalisé nécessite des connaissances à la fois sur les hommes mais aussi sur les pays dont les hommes convoités sont originaires. Ces informations, glanées ici et là, permettent aux femmes de développer des compétences critiques, c'est-à-dire de comparer ce que leur offre le pays dans lequel elles ont grandi avec ce que d'autres lieux proposent, en particulier au niveau des rapports de genre. L'exemple de Maria (citée plus haut) l'illustre : lors de quelques incursions à l'étranger, ses observations sur les hommes ont nourri son imaginaire et, en se mettant à comparer les régimes de genre d'un pays à l'autre, son désir de rencontrer un homme étranger est né, ou du moins

s'est renforcé. Les femmes qui s'inscrivent dans une agence matrimoniale internationale mettent ainsi en lumière le « pouvoir de l'imagination dans la fabrication des vies sociales[88] » : « aujourd'hui, l'imagination possède dans la vie sociale une nouvelle force qui lui est spécifique. Davantage de gens, dans de nombreuses parties du monde, peuvent envisager un éventail de vies plus large que jamais. Ce changement est notamment dû aux médias, qui présentent un stock riche et toujours changeant de vies possibles, dont certaines pénètrent l'imagination vécue des gens ordinaires avec plus de succès que d'autres. Non moins important, sont les contacts avec, les nouvelles de, les rumeurs concernant ceux qui, dans le voisinage social de chacun, sont devenus les habitants de ces mondes lointains[89] ».

Pour Appadurai, deux éléments nouveaux sont à l'œuvre dans le travail de l'imagination : les médias et les migrations de masse. Comme nous l'avons vu, l'EMG continue à se développer en raison d'un accès à l'information qui ne se limite plus aux seuls médias nationaux mais à toutes celles disponibles sur internet et les connaissances qu'ont les femmes postsoviétiques de l'étranger et des hommes étrangers sont constituées par toutes ces traces et ces microrécits qui circulent entre les personnes et de rumeurs deviennent faits objectifs, nourrissent les désirs et les imaginaires et se transforment en action concrète : adhérer à l'EMG par exemple. Le travail de l'imagination, selon Appadurai, n'est « ni purement émancipateur ni entièrement soumis à la contrainte, mais ouvre un espace de contestation[90] ». Éduquées dans un régime de genre hétéronormatif, les femmes de l'EMG, en se plaçant sur le marché matrimonial globalisé, poursuivent en partie l'objectif de se conformer à ses normes : se marier, avoir des enfants, etc. ; toutefois, pour penser leur vie à l'étranger à travers le mariage, elles s'appuient aussi sur leur imagination et leurs compétences critiques qui se constituent en moteur pour agir. L'EMG représente, en cela, un espace de contestation pour les femmes qui refusent de se résigner face à des configurations de genre défavorables, des hommes insatisfaisants ou indisponibles, et elles choisissent d'agir plutôt que de subir la vie à laquelle elles pensent être destinées si elles n'envisagent pas de partir. Penser un projet matrimonial à l'échelle globale leur permet à la fois de répondre à des injonctions sociales genrées tout en imaginant pouvoir accéder à des conjoints de « *meilleure qualité* », c'est-à-dire des hommes plus attentionnés, plus investis dans la famille et plus respectueux envers les femmes.

2.5. Projeter sa vie et son conjoint ailleurs

> « J'étais très attachée à ma ville natale, mais je rêvais de fuir, d'aller en Amérique : une terre remplie d'hommes à prendre, une terre où le harcèlement n'existait pas.[91] »

[88] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*, p. 100.
[89] *Ibid.*, p. 98.
[90] *Ibid.*, p. 32.
[91] J. Skeslien Charles, *Les fiancées d'Odessa*, *op. cit.*, p. 42.

Cet extrait est tiré du roman *Les fiancées d'Odessa*. L'auteure est nord-américaine, émigrée aujourd'hui en France, et elle a vécu deux ans à Odessa dans les années 1990. Elle raconte l'histoire de Daria, une jeune femme de 23 ans, formée dans l'ingénierie, qui vit seule avec sa grand-mère et qui essaye de s'en sortir durant la période chaotique qui a suivi la chute de l'Union soviétique. Cette citation provient du personnage de Daria, très attachée à son pays et sa ville d'origine mais qui rêve néanmoins de fuir. Que fuit-elle précisément ? À la fois le manque d'hommes, puisque l'Amérique du Nord est perçue comme « *une terre remplie d'hommes à prendre* », mais aussi des configurations de genre spécifiques « *où le harcèlement n'existerait pas* ». Dans le roman, Daria construit ses représentations à partir de ses conversations avec son amie expatriée nord-américaine qui vit à Odessa et de ses navigations sur internet auxquelles elle a accès grâce à son emploi dans une entreprise étrangère ; elle-même n'est jamais sortie d'Ukraine. Elle travaille ensuite comme interprète dans une agence matrimoniale internationale et donne des cours d'anglais aux adhérentes qui n'ont jamais voyagé et pourtant « *elles étaient convaincues que les Américains étaient plus riches, plus gentils que les hommes d'ici et supérieurs dans tous les domaines. Il fallait le reconnaître, nos machos infidèles, fainéants et alcooliques ne soutenaient pas la comparaison*[92] ». Bien que fictionnel, ce roman traduit assez fidèlement ce qui s'est produit au cours des années 1990 en Ukraine et comment, à l'appui des migrations de masse et du développement des nouvelles technologies de communication, les femmes ont pu peu à peu accéder à certaines connaissances sur les pays étrangers qui ont rendu possible d'imaginer l'existence d'autres lieux, d'autres hommes et d'autres façons de vivre de façon si précise, à partir de multiples récits, qu'il devenait presque évident, pour certaines femmes, de poursuivre activement le projet de s'y rendre. À l'instar du personnage de Daria, de nombreuses adhérentes de l'EMG n'ont parfois jamais voyagé en dehors de leur pays ou, au mieux, de l'espace postsoviétique. Beaucoup d'entre elles ne parlent que le russe et pourtant, envisager de se marier à l'étranger est pour elles une option sérieuse. Elles se figurent donc un ailleurs sans se déplacer elles-mêmes, mais à partir des médias, des films, des reportages, de ce qu'elles apprennent du reste du monde sur le Web, comme Yulia par exemple :

> **« Avant de partir, étiez-vous déjà partie à l'étranger ?** Non, jamais. **Et que connaissiez-vous à propos de l'étranger ?** [Rire un peu gêné] C'est une question vraiment large. **Que pensiez-vous avant d'y aller et quelles différences avez-vous pu remarquer entre ce que vous imaginiez et ce que vous avez trouvé ?** Je suis une personne lucide. Je savais comment on vivait en Europe. Je savais. Je savais comment les Américains vivent, quel était le mode de vie. **Comment l'avez-vous appris ?** Internet, les informations, il est vraiment possible de savoir. La télévision » (Yulia, 30 ans, mariée à un homme catalan via une agence matrimoniale sibérienne).

Yulia affirme ici qu'elle « *savait* » comment Européens et Américains vivaient sans s'être déplacée ni en Europe, ni en Amérique préalablement. Les médias, toutefois, lui ont offert, à elles comme aux autres, de quoi élaborer une certaine connaissance de la façon qu'ont les gens de vivre à

[92] *Ibid.*, p. 73.

travers le monde, et en particulier en Amérique du Nord dans la mesure où s'y produisent une majorité des films diffusés à l'international. La gêne qu'a pu manifester Irina face à mes questions est sans doute liée à l'enchainement suivant : n'être jamais allée à l'étranger et pourtant en avoir une connaissance solide. Suffisamment solide pour être « *lucide* » sur ce que l'on va pouvoir y trouver, les conditions de cet entretien à quatre – en présence de la dirigeante et son bras droit dans l'agence sibérienne (la deuxième enquêtée) – ne m'ont pas permis d'explorer les éventuelles déconvenues qu'avait pu rencontrer Irina mais son propos révélait néanmoins l'usage qu'il est possible de faire des informations disponibles : il est possible de savoir, c'est-à-dire de connaître assez précisément pour pouvoir s'y projeter concrètement ce qui existe dans d'autres pays. Beaucoup d'autres femmes témoignaient aussi d'une connaissance de l'étranger, issue des médias, de leurs amies déjà expatriées et de leur socialisation, qui peut se synthétiser ainsi : « *la vie est meilleure là-bas* ». Les femmes les moins dotées en capitaux s'en tiennent souvent à cet imaginaire, une vie plus douce et un confort supérieur les attendent au-delà des frontières avec des hommes qui assument leur rôle, car dans ces pays, « il y a la stabilité ».

Mais il existe aussi une représentation positive des hommes européens ou occidentaux qui s'apparente à des « imaginaires géographiques[93] » : la télévision, internet, le cinéma, les romans constituent des *médiascapes*[94] qui ont un rôle prééminent dans la construction de ces imaginaires : ces flux culturels globaux aident à l'élaboration de ces représentations. Ces nouveaux moyens d'accéder à l'information, ainsi que la vitesse à laquelle elle circule, rendent possible d'imaginer des vies ailleurs, des « mondes imaginés » dans lesquels ces femmes arrivent à se projeter. Toutefois, dans le cas des femmes postsoviétiques, d'après les recherches d'Oxana Gilyuk, le poids de la « socialisation à l'étranger occidental », qui prend en partie appui sur les flux culturels globaux, apparaît être aussi un facteur puissant de propension à penser son avenir à l'étranger, plus précisément en occident. À travers une recherche doctorale sur les migrations étudiantes russes en France et en comparant les étudiants qui partent et ceux qui restent, Gilyuk a montré comment un processus de « socialisation à l'étranger occidental » est à l'œuvre dans toutes les instances de socialisation de la société russe pour des individus nés entre 1980 et 1990. Pour acquérir des représentations sur l'étranger, et des représentations positives, « nul besoin de faire des choses particulières ou de se rendre dans des endroits spéciaux ; il suffit d'être socialisé tout simplement en tant que membre de la société russe[95] ». Ainsi, « l'attrait pour les pays

---

[93] Y. Riaño et N. Baghdadi, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », art cit.

[94] « Ce sont à la fois la distribution des moyens électroniques de produire et de disséminer l'information (journaux, magazines, chaines de télévision, studio cinématographiques), désormais accessibles à un nombre croissant d'intérêts publics et privés à travers le monde, et les images du monde créées par ces médias (…) Le plus important à propos de ces médiascapes, c'est qu'ils fournissent – en particulier sous leurs formes télévisées, cinématographiques et vidéographiques – à des spectateurs disséminés sur toute la planète de larges et complexes répertoires d'images, de récits et d'ethnoscapes, où sont imbriqués le monde de la marchandise et celui de l'information et de la politique » A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*, p. 74.

[95] « Les apprentissages qu'ils connaissent en famille, qu'il s'agisse d'enfants d'ouvriers, d'intellectuels ou d'hommes d'affaires, ou à l'école, y compris celle de masse, s'accompagnent d'acquisition de savoirs sur l'étranger, mais aussi sur leur

occidentaux est loin d'être "fantastique" et "extraordinaire" […] il constitue au contraire un fait social quasi banal, collectivement construit et entretenu[96] ». Cet imaginaire géographique associe donc stabilité et meilleure qualité de vie aux pays occidentaux.

Les femmes de l'EMG présentées dans ce chapitre sont nées entre 1966 et 1986 (à l'exception d'une adhérente ukrainienne née en 1956). Que ces femmes aient traversé les années 1990 enfants, adolescentes ou jeunes adultes, elles partageaient, dans leur discours, cette représentation de l'étranger occidental : un lieu où les conditions économiques et politiques étaient meilleures. Cette vision positive se répercutait sur les hommes, à laquelle pouvaient s'ajouter des représentations liées spécifiquement à la France et également observées par Gilyuk : « la France se révèle associée à des caractéristiques, telles la haute culture, le luxe, l'élégance et l'aristocratie de goûts, la beauté[97] ». Les propos de Victoria, prononcés dans le cadre d'une discussion collective au sein d'une agence sibérienne, reflétaient cet imaginaire associé à un pays qui rejaillit sur les hommes de celui-ci.

> « Quelle femme ne rêve pas de se marier avec un français ? Oui, il y a une idée que les hommes français sont plus délicats, sont plus gentils, de haute culture » (Victoria, 30 ans, employée d'une agence sibérienne).

Cette représentation de la France, que l'on pourrait qualifier d'« enchantée », se construit au cours de la socialisation comme l'a justement révélé Gilyuk. Svetlana témoignait de ce type de socialisation. Jamais mariée à 44 ans, elle exerçait la profession d'agent immobilier malgré une formation initiale en ingénierie et elle gagnait correctement sa vie. Comme elle me le confiait durant notre entretien dans mon appartement à Barnaoul, la seule chose qui lui manquait, « *c'est un homme qui [la] rende heureuse* ». Svetlana avait peu voyagé en dehors de l'Égypte et de la Turquie essentiellement pour se reposer, mais elle affirmait que « *les hommes étrangers [soit occidentaux] sont bien élevés, mieux élevés que les hommes russes* ». En dépit d'une mauvaise expérience en rendant visite à un homme français via une agence matrimoniale sibérienne[98], les références françaises dans lesquelles avait grandi Svetlana semblaient si solides que cela n'entachait en rien son « *rêve* » d'aller vivre en France et son sentiment que les hommes y étaient « *mieux élevés* » que les hommes russes.

---

propre pays par rapport à celui-ci. Certaines familles se retrouvent exposées à une grande précarité et à la pauvreté depuis le début des années 1990 ; elles enseignent à leurs enfants une méfiance envers l'État russe et leur apprennent à penser que, dans les pays occidentaux « civilisés », les citoyens vivent décemment. D'autres parents, sans connaître des difficultés matérielles similaires, se voient persécutés depuis la fin des années 1990, d'autant qu'ils avaient investi dans une reconversion professionnelle ou l'entrepreneuriat ; ils transmettent à leurs enfants des idées du même ordre. Pareillement, tout type d'école se révèle un dépôt de représentations sur l'étranger, sédimentées dans les programmes scolaires ou portées et incarnées par les enseignants. Dans ce sens, aucun interviewé n'a été privé d'occasions d'acquérir des représentations sur l'étranger : pour cela, nul besoin de faire des choses particulières ou de se rendre dans des endroits spéciaux ; il suffit d'être socialisé tout simplement en tant que membre de la société russe » Oxana Gilyuk, *Aller étudier en France : enquête sociologique sur une jeunesse de Russie*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2018, p. 591-592.

[96] *Ibid.*, p. 370.

[97] *Ibid.*, p. 375.

[98] Pour plus de détails sur les pratiques professionnelles des agences et les stratégies des adhérentes. L. Sizaire, « Les agences matrimoniales internationales postsoviétiques », art cit.

> « J'ai appris le français parce que j'aimais la France et je voulais vivre là-bas. J'ai continué à l'étudier à l'université parce que je me voyais vivre en France, et à Paris. Je ne sais pas, c'est les films, les chanteurs français que j'aime, oh, ce n'est pas explicable, c'est un rêve, c'est mon rêve rose » (Svetlana, 44 ans, jamais mariée, sans enfant, agent immobilier, inscrite dans une agence sibérienne).

Si pour certaines femmes, leur projet se construit sur des connaissances de « seconde main », une partie d'entre elles ont eu des expériences, au moins touristiques, à l'étranger, et généralement, on l'a vu, elles ne font que confirmer, renforcer ou révéler leur vision positive des hommes occidentaux et français. Yvonne Riaño et Nadia Bagdadhi avaient également constaté dans une recherche participative auprès de femmes migrantes par le mariage en Suisse que la question du genre était centrale pour les femmes : elles pensent généralement pouvoir accéder « à une relation plus égalitaire avec un Européen[99] ». Dans le cadre de l'EMG, les critiques effectuées par les femmes à l'encontre du comportement des hommes russes sont directement formulées à partir d'une comparaison avec les hommes étrangers ; ces derniers sont en effet perçus comme des partenaires qui leur permettront d'obtenir des relations plus égalitaires en terme de répartition des tâches : *a minima*, ils travailleront et participeront en ce sens à l'économie domestique, mais de nombreuses adhérentes ont également des espérances plus ambitieuses en pariant sur des conjoints engagés dans la vie familiale. Evguenia, par exemple, avait observé empiriquement – ici, elle prend l'exemple des supermarchés – durant de courts séjours en Europe et en Amérique du Nord, que la famille est plus importante pour les hommes étrangers.

> « J'ai vu à l'étranger [en Europe et en Amérique du Nord] des femmes allant faire les magasins et les hommes sont heureux avec leur famille. À l'étranger, la famille est très importante » (Daria, 36 ans, guide touristique, jamais mariée, inscrite dans plusieurs agences sibériennes et sur des sites de rencontre internationaux).

Les hommes occidentaux sont en effet souvent perçus comme plus investis dans la sphère familiale et les sites des agences, on l'a vu plus haut, véhiculent également ce type de discours. Ce que les femmes projettent sur les hommes est donc étroitement associé à une connaissance diffuse des régimes politiques des pays. Daria précise que la famille est très importante « à l'étranger ». C'est-à-dire que les structures politiques de ces pays sont différentes de celles de la Russie et qu'elles produisent des conditions favorables à l'implication des hommes dans les familles. La recherche d'un partenaire étranger peut donc être en partie associée à la découverte d'autres configurations de genre, à la fois étatiques et familiales.

Aller à la rencontre des agences postsoviétiques et analyser le contenu des sites des agences françaises fondées par des femmes postsoviétiques permet de voir comment ces espaces, pourtant construits à première vue sur des idéologies genrées, favorisent aussi l'expression d'une critique des hommes russes, le partage d'expériences et de connaissances et permettent aux femmes de contourner

[99] Y. Riaño et N. Baghdadi, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », art cit.

à la fois un manque d'opportunités matrimoniales et un ordre de genre défavorable. Rechercher un conjoint français et plus largement occidental apparaît ainsi comme un moyen d'échapper à des contraintes structurelles liées aux configurations de genre tout en répondant à des normes sociales ; mais cette démarche se révèle aussi comme étant le résultat d'un travail de l'imagination accompagné d'opérations de comparaison, véritables moteurs d'action. Qu'en est-il des hommes qui se tournent vers l'EMG ?

3. En quête de jeunesse, de féminité et de dépendance

> « Ils se plaignent toujours des femmes françaises, les hommes qui viennent ici…les femmes françaises ne tiennent plus à la famille…elles veulent se sentir trop libres…elles tiennent trop à leur travail…tout ça et…et c'est pour ça qu'ils ont dû divorcer, etc… parce que chaque femme, sa première question est pourquoi vous êtes venus ici pour chercher une femme et ils commencent à dire qu'ils savent qu'ici les femmes tiennent encore à la famille, à toutes ses valeurs traditionnelles et c'est pour ça qu'ils étaient venus » (Nadia, 48 ans, interprète dans une agence sibérienne).

« *Trop libres* », « *trop carriéristes* », « *pas assez investies dans la famille* », voici une liste d'arguments tenus par des hommes nord-américains engagés dans une démarche de rencontre internationale[100]. Avant d'analyser plus avant les discours des hommes français de l'EMG, revenons sur une agence dont la particularité est notamment de n'avoir travaillé qu'avec les clients. *Eurochallenges* constituait en effet une exception dans le paysage des agences matrimoniales internationales basées en France, puisque sa dirigeante était une femme française tandis que la plupart ont été fondées par des femmes postsoviétiques (cf. annexe n°2). Mais *Eurochallenges* était toutefois une exception de taille. Cette structure avait ouvert des dizaines de succursales à travers la France à partir de sa création en 1997 et poursuivait en justice de nombreuses agences pour « concurrences déloyales » et « contrefaçons de marque » afin de les pousser vers la liquidation et se réserver le monopole sur le secteur. À son ouverture, l'entreprise cherchât d'abord à former des couples entre nationaux mais décidât finalement de se tourner vers l'international, et en particulier vers les pays « *de l'Est* », d'« *Asie* » et des « *Îles* », en raison, selon les propos d'Anne Muser alors dirigeante de l'entreprise, d'une incapacité à adapter l'offre à la demande.

> « Les créneaux d'âge qui nous étaient les plus demandés en ce qui concernait les candidates féminines étaient les créneaux d'âge de 25-35 ans, donc la tranche d'âge demandée était vraiment insuffisante au niveau de la population française, donc l'idée nous est venue, grâce aux conseils d'un ami qui, lui, avait épousé une jolie russe lors d'un voyage d'affaires, de tenter peut-être

[100] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; E. Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband*, *op. cit.* ; J. Patico, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », art cit.

> l'ouverture de nos fichiers sur d'autres pays, et en particulier, les pays slaves » (Citation de la dirigeante d'*Eurochallenges*, extraite d'un reportage télévisé diffusé sur France 3 en 2007[101]).

En somme, la demande d'hommes de femmes plus jeunes qu'eux n'arrivait pas à être satisfaite. L'offre ne répondait pas à la demande, à moins qu'Anne Muser et ses collaborateurs n'aient également été inspirés par l'exemple de cet ami marié avec une « *jolie russe* » apparemment nettement plus jeune que lui. Proposer à leurs clients des femmes qui, selon leurs conclusions, pouvaient accepter un écart d'âge important et même incarnaient « *certaines valeurs traditionnelles* » put leur apparaître comme un niche commerciale juteuse dont il fallait s'emparer. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait pour Anne Muser qui, dans d'autres interviews données à la presse, mettait explicitement en avant le fait que son agence répondait aux problèmes des hommes français en quête de femmes d'une autre époque, représentées par leur mère ou leur grand-mère.

> « En portant un regard au-delà des frontières, ils nous disent combien ils ont souffert. Ils ont souvent connu des déboires avec les Françaises et recherchent des personnes incarnant certaines valeurs traditionnelles. Finalement ils cherchent un peu leur mère ou leur grand-mère, leur sens de la famille, de la diplomatie... Ils veulent des femmes qui savent les mettre en valeur, rester au second plan, tout en ayant une main de fer à la maison. Bref, des femmes aux antipodes de celles qui les entourent. C'est le retour de bâton du féminisme soixante-huitard » (Citation de la dirigeante d'*Eurochallenges*, extraite d'un article publié dans le journal *La voix du Nord*, 2006[102]).

Les femmes que proposait son agence ne sont ici pas évoquées dans leurs spécificités individuelles : elles sont tout simplement présentées comme l'incarnation d'une figure inversée des femmes françaises, « *aux antipodes* » de celles-ci. Dominique Giabiconni soutenait également que l'apologie des valeurs « *traditionnelles* » était le fondement rhétorique des agences en s'appuyant notamment sur l'analyse du site d'*Eurochallenges* : « l'ambition de vivre des rapports conjugaux pacifiés fondés sur un contrat de genre traditionnel est le principal argument de ces agences matrimoniales[103] ». Anne Muser présentait ainsi les femmes de son agence comme un « eldorado » pour des hommes qui « *ont souffert* », qui « *ont connu des déboires avec les Françaises* ». Mais de quels déboires s'agit-il ? Qui sont les hommes français qui ont recours à l'EMG[104] ? Contrairement aux profils de femmes accessibles sans inscription en ligne, ceux des hommes sont beaucoup plus protégés et délicats à obtenir. Pour rappel, *Eurochallenges* avait coupé court à nos échanges – fermant définitivement la possibilité d'enquêter depuis leur entreprise – mais Aliona, une dirigeante ukrainienne, m'avait transmis 42 courriers de présentation de leurs clients[105] (chapitre 2, section 2.1.1). Bien que cet

[101] Reportage sur l'agence matrimoniale Eurochallenges réalisé par Christel Chabert diffusé le 12 mai 2007 dans l'émission Le Mag' présentée par Silvie Boschiero sur France 3 Rhône Alpes Auvergne, (URL : https://www.dailymotion.com/video/xrjlu0, consulté le 22/01/2019).
[102] Interview publiée le vendredi 17 février 2006 dans *La Voix du Nord*.
[103] D. Giabiconi, « Filles de l'Est », art cit.
[104] Cette partie s'appuie sur 13 entretiens biographiques conduits avec des hommes engagés dans l'EMG au moment de notre rencontre (8) et des hommes mariés avec une femme postsoviétique en ayant eu recours aux services de l'EMG (5).
[105] *Eurochallenges* transmettait des dossiers de clients mais, lorsqu'Aliona répondait en envoyant des profils d'adhérentes intéressées par leur client, elle n'obtenait jamais de réponse de leur part. Lassée de cette collaboration infructueuse, elle a décidé de me donner ces courriers qui comprenaient une fiche de présentation du client et parfois un courrier manuscrit.

échantillon soit particulièrement réduit, il permet néanmoins d'explorer le potentiel profil sociodémographique de ces hommes.

Tableau 6 : Clients d'Eurochallenges (2013)

	Échantillon d'hommes inscrits à *Eurochallenges* (n=42) âge moyen 43,4 ans
Niveau d'étude	50 % diplômés du supérieur 36 % technique 12 % élémentaire
CSP	36 % de professions intermédiaires 26 % d'ouvriers 14 % de cadres 10 % de chefs d'entreprise
Statut matrimonial	52 % jamais mariés 48 % divorcés ou veufs
Paternité	45 % ont au moins un enfant

Source : Échantillon construit à partir des profils d'hommes clients de l'agence *Eurochallenges* transmis par une agence ukrainienne (2013).

À l'image des femmes, les hommes de l'EMG sont nombreux à être diplômés du supérieur. Une majorité d'entre eux occupe des positions sociales relativement élevées (professions intermédiaires, cadre ou de chefs d'entreprise) qui suggèrent une situation économique sinon confortable, au moins stable. En revanche, une autre partie de l'échantillon présente plutôt des individus peu diplômés et occupant des positions sociales inférieures. Une petite majorité d'entre eux n'ont jamais été mariée mais ils sont presque un sur deux à avoir déjà eu un enfant.

Au cours de mon enquête, j'ai rencontré 10 hommes engagés dans une démarche de rencontre internationale avec des femmes originaires des pays postsoviétiques, et 6 hommes mariés avec une femme postsoviétique grâce à l'EMG. Ils correspondent plutôt à la première catégorie d'hommes assez diplômés et appartenant à des catégories socioprofessionnelles élevées. Loin du stéréotype de la figure du paysan isolé sur le marché matrimonial, ces hommes urbains, âgés de 35 et 60 ans, étaient fréquemment divorcés ou séparés, et ils avaient souvent des enfants. Deux types de parcours les caractérisent : 1) le parcours d'autodidactes entrés rapidement sur le marché du travail, ayant eu des carrières marquées par des rebondissements qui les ont amenés à des créations d'entreprises et à occuper des postes à responsabilités ; 2) le parcours de cadres supérieurs dans le privé, sortis d'une école de commerce ou d'une école d'ingénieur. Ces parcours les ont généralement fait se déplacer, pour des motifs professionnels ou personnels, à l'international. Ils se rapprochent donc d'une forme hégémonique de masculinité, étant tous cadres ou chefs d'entreprise, blancs et relativement âgés. Ce qui réunit enfin ces hommes, ce sont des expériences conjugales qu'ils qualifient de « douloureuses » marquées par des relations extraconjugales, le manque d'engagement ou l'abandon de leurs compagnes, lesquelles étaient presque toujours actives professionnellement.

Ces configurations, qui peuvent apparaître presque banales aujourd'hui, sont en réalité conséquentes des changements intervenus dans les rapports de genre au cours des 50 dernières années. Aujourd'hui, hommes et femmes peuvent choisir le divorce, d'avoir des relations extraconjugales, de s'investir dans une carrière professionnelle : de ce point de vue, hommes et femmes sont potentiellement exposés aux mêmes risques. Et de fait, il s'avère que les hommes qui se tournent vers les rencontres internationales ont expérimenté des blessures conjugales qui, il y a peu, étaient encore l'apanage des femmes. François de Singly considérait en ce sens « que la masculinité est en crise dès lors que les hommes ont perdu l'exclusivité sociale de la maitrise de soi et du monde tout en gardant la nostalgie du monde d'avant[106] ». Sans revenir sur cette crise, déjà travaillée dans le chapitre précédent (section 3), les expériences de ces hommes montrent qu'ils ont en effet perdu « l'exclusivité sociale de la maitrise de soi et du monde », et en particulier des femmes. Leur pouvoir sur ces dernières a considérablement diminué en l'espace d'un demi-siècle et les agences matrimoniales s'appuient effectivement sur la « nostalgie » qu'auraient les hommes d'un « monde d'avant », c'est-à-dire d'un monde où les femmes avaient moins de pouvoir et moins d'indépendance. Ainsi, et comparativement à ses expériences françaises, Guy – homme avec lequel j'ai été mise en relation par le biais d'Aliona dont il était l'ami et le client – est un de ces hommes qui trouvent qu'en Ukraine, les femmes manifestent un moindre désir d'indépendance en acceptant, par exemple, que ce soit *lui qui paye* :

> « Une femme française va toujours te demander l'égalité ou l'indépendance, ce qu'une ukrainienne ne va jamais te demander (…) tu verras jamais une fille ukrainienne vouloir payer un restaurant, parce qu'elle comprendra pas, maintenant tu vas avec une française, elle va dire on fait moitié moitié hein, je garde mon indépendance » (Guy, 48 ans, divorcé, 2 enfants, chef d'entreprise, inscrit dans une agence matrimoniale internationale ukrainienne sur le point de se marier avec une adhérente).

Guy avait une certaine connaissance pratique de l'Ukraine : au moment de l'entretien, il avait 48 ans et il y faisait des séjours réguliers depuis sept ans. Par rapport aux autres hommes rencontrés, il présentait l'originalité d'être lié à ce pays car sa mère avait accueilli des jeunes filles ukrainiennes pour les vacances suite à la catastrophe de Tchernobyl. L'une d'elles était venue régulièrement tous les étés et il la considérait comme une « *petite sœur* ». Ainsi, la première fois qu'il s'est rendu en Ukraine, ce n'était pas en rapport avec l'EMG et c'est en cherchant à louer un appartement à Kiev qu'il a sympathisé, par hasard, avec une dirigeante d'agence, Aliona – car il s'avère que les agences matrimoniales internationales multiplient souvent leurs activités de service en proposant des locations temporaires d'appartement. Ils sont d'abord devenus amis mais Aliona, dès le départ, s'est proposée de le « *caser* ». Malgré qu'il ait « *résisté* » pendant un moment tout en lui rendant des petits services (tels que des traductions par exemple), il a finalement accepté de rencontrer certaines adhérentes. Durant l'entretien, Guy se positionnait ainsi en expert des relations hommes/femmes en Ukraine et selon lui, le pays offre

[106] François de Singly, « Le masculin pluriel », *Travail, genre et sociétés*, 2013, n° 29, n° 1, p. 165.

une configuration genrée similaire à celle qui existait en France auparavant : « *l'Ukraine, c'est comme la France, y a trente ans, comme quand j'étais jeune, c'est-à-dire, les gens sont plus tranchés, donc une femme va être vraiment une femme* ».

Le discours de Guy souligne ici l'hétéronormativité qui prévaut en Ukraine rejoignant l'analyse des régimes de genre du chapitre précédent. Pour lui, une femme est « *vraiment* » une femme lorsqu'elle est dépendante d'un homme ou, qu'au moins, elle interprète cette dépendance dans l'interaction. Cette dépendance s'actualise dans le système de la galanterie qui éclaire le régime de genre dominant. Cet aspect est primordial, on y reviendra un peu plus loin. Avant cela, examinons le discours des hommes de l'EMG selon leur âge chronologique et social car, en fonction de la génération à laquelle ils appartiennent, leur perception des femmes et leurs attentes vis-à-vis de ces rencontres varient. Les hommes de plus de 45 ans, qui ont déjà été mariés et ont eu des enfants dans une précédente union, sont souvent motivés, avant tout, par la recherche de femmes beaucoup plus jeunes.

3.1. « Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable[107] »

Maxime avait 69 ans lorsqu'il s'est inscrit sur un site de rencontre spécialisé dans les rencontres avec des femmes russes ou ukrainiennes où, suite à quelques échanges, il avait accepté que nous échangions par téléphone. Ancien publicitaire, il avait évolué dans un milieu social favorisé, il le soulignait en nommant des personnalités mondaines ou politiques avec lesquelles il était en contact. Il avait déjà été marié trois fois et il avait cinq enfants, deux de son premier mariage et trois du dernier. Pour lui, ces sites s'apparentaient plus à un jeu, « *comme au loto* » et il pensait que les « *nanas n'y [étaient] que pour le fric* », en particulier « *les plus belles* ». Une façon d'admettre que la beauté a un prix sur le marché de la rencontre internationale et qu'elle est commercialisable.

> « J'avoue n'aimer que les belles femmes et les trois étaient vraiment super belles [Maxime évoque ici les trois femmes avec lesquelles il a été marié]. Mon père me trainait dans les musées dès l'âge de cinq ans et me montrait tout ce qui est beau, j'ai cet attrait pour tout ce qui est beau, cela m'a aiguisé l'œil, même pour les femmes » (Maxime, 69 ans, divorcé, 5 enfants, publicitaire, client de l'EMG).

Les femmes apparaissent dans le discours de Maxime comme des objets symboliques qui prennent de la valeur selon leur capital esthétique. À 69 ans, Maxime « *tent[ait] sa chance* » sur des sites de rencontre avec des femmes russes et ukrainiennes car il savait qu'en se plaçant sur le marché matrimonial international, il pouvait espérer un meilleur rendement de son capital économique en

[107] Le titre de cette sous-partie reprend le titre d'un roman de Romain Gary, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* (1975) dans lequel il raconte l'histoire d'un homme torturé par l'idée de son déclin sexuel. Daniel, sans avoir mentionné l'ouvrage, utilise aussi cette expression pour décrire les femmes auxquelles il peut avoir ou non accès en liant cet état de fait à son désir sexuel. Romain Gary, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, Paris, Gallimard, 1975, 264 p.

accédant à des femmes beaucoup plus jeunes que lui. D'autres hommes emploient un langage nettement plus cru pour exposer leur recherche sur un site de rencontre internationale à l'image de Daniel. Il avait 60 ans lorsque je pris contact avec via son blog consacré aux « *femmes de l'Est* »[108] – dont l'accès est aujourd'hui restreint – et il était chef de service d'un hôpital parisien, jamais marié et sans enfant.

> « En France si vous êtes sur un site et que vous avez une différence de 4 ans avec une femme, sauf exception, vous êtes rejetés (…) je préfère des filles qui ont une quarantaine d'années et là maintenant mon ticket commence à ne plus être valable (…) Les filles au-delà de 40 ans, ça me fait plus bander » (Daniel, 60 ans, jamais marié, sans enfant, cadre supérieur, client de l'EMG).

Durant notre échange, Daniel me fit part de ses réflexions sur la « *beauté objective des femmes de l'Est* », la « *concentration impressionnante de belles femmes [dans les pays de l'Est] qui ont pour la plupart de jolies jambes et de jolies fesses* » et sur le fait qu'elles les mettaient en valeur et stimulaient ainsi « *les appétits sexuels masculins* ». Il associait toutefois immédiatement dans son discours cette configuration de la pratique de genre avec l'inégalité qui caractérisait les rapports homme/femme en Ukraine qui plaçait, selon lui, les femmes dans des « *positions plus fragiles et dépendantes* ». Daniel justifiait pour finir son inscription dans l'EMG ainsi : « j'ai fait mon choix entre les femmes de l'Est et les femmes de l'Ouest » car là-bas, les « revendications féministes sont beaucoup plus faibles », les femmes ne demandent pas l'égalité entre les sexes et « *surtout elles ne s'interrogent pas sur l'identité des sexes* ». Soulignons ici que Daniel présentait une histoire assez proche de celle de Guy puisqu'il avait découvert l'Ukraine en partant avec un ami chiner des antiquités soviétiques et c'est lors de ce voyage qu'il avait rencontré une directrice d'agence[109] avec laquelle il s'était noué d'amitié et qu'il avait ensuite aidée pour des traductions, de l'interprétariat tout en apprenant lui-même un peu le russe. Ainsi, ses réflexions et ses propos s'appuyaient, contrairement à Maxime, sur sa connaissance de l'Ukraine dont il avait pu constater – au détour d'un voyage sans rapport initial avec l'EMG et d'autres séjours ensuite – que l'hétéronormativité y régnait lui permettant ainsi d'y retrouver une place, incontestée, de dominant.

Il exprimait ainsi clairement sa quête de femmes belles, jeunes et dépendantes auxquelles il n'avait plus accès en France mais, au moment de notre entretien, il constatait qu'en Ukraine non plus « son ticket commen[çait] à ne plus être valable ». La différence d'âge tolérée s'était, selon lui, considérablement réduite : un écart d'âge de 20 ans en faveur de l'homme – celui dont il avait besoin pour accéder à des femmes qui le font encore « *bander* » – avait été apparemment tout à fait acceptable quelques années en arrière, alors qu'en 2013, il jaugeait que la moyenne était maintenant de 8 ans. Pour

[108] Daniel présentait une histoire assez proche de celle de Guy puisqu'il avait découvert l'Ukraine en partant avec un ami chiner des antiquités soviétiques et c'est lors de ce voyage qu'il avait rencontré une directrice d'agence avec qui il s'était noué d'amitié et qu'il avait ensuite aidée pour des traductions, de l'interprétariat tout en apprenant lui-même un peu le russe. Cette agence matrimoniale internationale a été depuis fermée car la directrice s'est mariée avec un Suédois et est partie vivre dans le pays de son époux.

[109] Cette agence matrimoniale internationale a été depuis fermée car la directrice s'est mariée avec un Suédois et est partie vivre dans le pays de son époux.

cette raison, il avait décidé de partir en Indonésie en quête de femmes encore plus jeunes[110]. En traversant les frontières et en élargissant leur « terrain de chasse », ces hommes peuvent ainsi accéder à des femmes inaccessibles en France : caractérisées par une beauté liée à leur jeunesse et leur dépendance, comme si l'une n'allait pas sans les autres.

Cyrille, également contacté sur un site de rencontre internationale, souhaitait, lui aussi, rencontrer des femmes qui avaient au moins 12 ou 13 ans de moins que lui car il avait remarqué que les femmes « *plus âgées ne l'intéress[ai]ent plus* ». À 49 ans, sur le conseil de plusieurs de ses amis mariés avec des « *femmes de l'Est* », il avait décidé de se rendre en Ukraine pour faire des rencontres. Lors d'un premier court séjour, il avait eu le temps de remarquer son succès auprès de femmes d'un âge inacessible en France en raison de leur marginalisation en Ukraine : « *elles me disent : "j'ai 33 ans, je suis trop vieille et pas assez belle". En France, elles trouveraient tout de suite !* ». Cadre dans le privé, père de deux enfants et divorcé depuis quelques années, Cyrille s'engageait ainsi dans l'EMG en comptant certes sur son capital économique mais également – comme il a découvert en se déplaçant –sur des normes de genre défavorables aux femmes dans leur pays d'origine, telles que l'âge au mariage, qui pouvaient ainsi lui permettre d'avoir accès à des femmes nettement plus jeunes que lui.

Hommes français et femmes postsoviétiques s'offrent donc une nouvelle jeunesse en se plaçant sur le marché matrimonial globalisé, ils retrouvent réciproquement une valeur sur ce marché matrimonial là où ils n'en ont plus sur le marché matrimonial local, du moins au regard de leurs attentes. D'un côté comme de l'autre, ils refusent les conjoints potentiels qui leur sont proposés. Les femmes postsoviétiques rejettent à la fois des hommes qui ne répondent pas à leurs attentes en terme de genre, mais aussi les régimes de genre dominants auxquels elles font face. En se détournant des femmes de leur âge, les hommes français s'opposent aussi, dans cette démarche, au régime de genre auquel ils sont soumis et dans lequel les femmes sont moins contraintes par le système des échanges économico-sexuels dans le cadre de l'hétérosexualité : c'est précisément en tout cas ce que Guy souligne ici lorsqu'il indique, qu'en Ukraine, « *un homme ne vieillit pas* ».

> « En Ukraine un homme ne vieillit pas, il vieillit par l'alcool, par beaucoup de chose mais en même temps, il est tout le temps sollicité en tant qu'homme. Contrairement en France où un homme de 50 ans il n'est plus sollicité en tant qu'homme, il est sollicité en tant qu'ami, en tant qu'ancien, en tant que beaucoup de choses, il va avoir une vie longue, mais il n'est plus sollicité en tant qu'homme, homme proprement dit » (Guy, 48 ans, divorcé, 2 enfants, chef d'entreprise, inscrit dans une agence matrimoniale internationale ukrainienne).

Selon Guy, à 50 ans, les hommes français seraient exclus des rapports de sexualité dans le sens où ils n'auraient plus accès à toutes les femmes alors que le régime de genre ukrainien permettrait aux

[110] Les propos de Daniel font largement écho à ceux de Yann Moix et aux écrits de Michel Houellebecq, en particulier son livre *Plateforme* dans lequel l'auteur nous plonge dans l'histoire de Michel, fonctionnaire quadragénaire, qui part dans des pays d'Asie en quête d'aventures sexuelles tarifées qu'il compare avec les relations qu'il entretient avec les femmes françaises. Michel Houellebecq, *Plateforme*, Paris, J'ai lu, 2010 [2001], 352 p.

hommes, en plaçant les femmes dans des positions de dépendance, d'avoir accès, en théorie, à leur sexualité quel que soit leur âge. On voit ainsi se dessiner des limites au-delà desquelles les « *tickets des uns et des autres ne sont plus valables* » et qui sont largement façonnées par les normes des régimes de genre. Pour les hommes français, ces limites sont visibles sur les sites de rencontre où par exemple au-delà d'une différence d'âge de 4 ans, leurs profils sont généralement rejetés par les femmes françaises[111], mais elles se manifestent aussi « hors ligne », dans la possibilité ou l'impossibilité de séduire les femmes (notamment plus jeunes) au cours de scènes de sociabilité habituelles. Guy, friand d'exemples, nous en livre une illustration ici.

> « Je vais te donner un exemple, tu vas voir une fille ukrainienne, si tu lui dis qu'elle est jolie, elle va être contente, tu vas dans la rue, tu croises une fille française tu lui dis qu'elle est jolie, elle te traite de pervers ou de cochon ou tu finis avec une tarte. À Kiev, ça n'arrive jamais » (Guy, 48 ans, divorcé, 2 enfants, chef d'entreprise, inscrit dans une agence matrimoniale internationale ukrainienne).

À l'image d'autres hommes déjà allés jusqu'en Ukraine, Guy souligne ici les nouvelles possibilités d'agir qui s'offrent à lui dans ce pays : celle, par exemple, de se positionner en censeur et de dire à n'importe quelle femme qu'elle est jolie quand bon lui semble. Il est ainsi réhabilité dans cette posture qui l'autorise à manifester sa qualité de juge envers *toutes* les femmes qui le remercient pour ses sanctions positives. En France, d'après lui, il serait donc disqualifié dans ce rôle de critique du comportement et de l'apparence des femmes. Son âge entre à nouveau en ligne de compte : en s'adressant à des femmes beaucoup plus jeunes que lui (des « *filles* »), il explique qu'il serait pris pour un « *pervers* », un « *cochon* », au regard leur différence d'âge importante. En Ukraine, d'après ses observations, l'accès aux corps des femmes serait facilité : « *si tu vas dans des boites à Kiev, tu verras des mecs de 60 ans, y prennent une fille de 20 ans pour danser et y a personne qui va faire un commentaire* ».

Les hommes détiendraient donc plus de pouvoir sur les femmes, leur corps et leur sexualité. Au regard de ces différentes descriptions, ils ont potentiellement accès aux corps des femmes quel que soit leur âge : on ne refuse pas à un homme âgé le plaisir d'une danse érotisée avec une jeune femme. Si en France, cela aurait produit un malaise social, en Ukraine, le contraire aurait été mal perçu : l'un comme l'autre contrarierait des régimes de genre qui induisent des interactions genrées hautement régulées.

[111] Dans une publication récente, Marie Bergström a mis en lumière cette préférence des hommes, en particulier à partir de 40 ans, pour des femmes plus jeunes qu'eux alors qu'à partir de cet âge, les femmes ont elles-mêmes le désir de rencontrer un partenaire d'âge proche ou plus jeune. En analysant les arbitrages qui s'opèrent sur les sites de rencontre en ligne, Bergtröm montre d'une part, le rôle actif des hommes dans la recherche d'une femme plus jeune qu'eux et, d'autre part, que l'écart d'âge fait l'objet de négociations sexuées et non de préférences réciproques des deux sexes M. Bergström, « De quoi l'écart d'âge est-il le nombre ? », art cit.

3.2. La mise à l'épreuve de « l'arrangement des sexes »

Les discours commerciaux de l'agence *Eurochallenges*, qui ciblaient principalement les hommes, s'attardaient moins sur les motivations des femmes (qu'elles connaissaient probablement mal) que sur celles des hommes. L'accent était mis, précisément, sur l'argument qui apparaît à l'écoute de Guy : les changements dans les rapports de genre auraient entrainé une « perte de repères » chez les hommes. Les extraits suivants sont tirés d'un texte de l'entreprise, publié en 2013 sur le site de l'agence, intitulé « Eurochallenges, 17ème année de réussite : explication d'un phénomène de société ».

> « La femme française est en perpétuelle métamorphose depuis le milieu du 20ème siècle. L'homme français est le plus souvent dépassé par cette métamorphose, et cherche désespérément sa place... au-delà des frontières ? » (Extrait du site de l'agence *Eurochallenges*, URL : http://www.eurochallenges.com/3091_femmes-russes.html, consulté le 03/05/2013).

« *L'homme français* » est donc décrit comme un homme « *dépassé* » par la « *métamorphose* » des femmes, et qui en serait réduit à chercher « *désespérément sa place* », cette place qui lui était jusqu'alors comme « promise ». Jusqu'alors, c'est-à-dire avant que n'évoluent les rapports de genre et que soit renégociée la place des femmes dans la société. Pourtant, dans le même texte, l'agence insiste sur le fait que cet « *homme français* » aurait découvert « *les joies de l'aspirateur, du changement des couches, et [aurait] beaucoup évolué lui aussi, pour permettre à sa moitié de s'accomplir à l'extérieur du foyer familial* ». Il ne s'agirait donc pas d'un problème d'égalité au sein du couple, de partage des tâches domestiques et parentales ni de la question de la place des femmes sur le marché du travail. Le texte revient constamment sur l'impossibilité, pour les hommes français de « *trouver [leur] place d'homme auprès d'une femme* ». De quelle place s'agit-il alors exactement ? Quelle est cette position perdue ? Cela se manifeste-t-il dans la vie et le discours des hommes qui s'engagent dans l'EMG ? Et si oui, comment ?

Un motif récurrent, qui semble avoir fortement participé de cette déstabilisation des rapports de genre, se situe dans l'évolution des rites d'interactions genrés. Jennifer Patico a par exemple relevé chez les hommes nord-américains le déploiement d'un discours comparatif dans lequel ils dénoncent l'ingratitude des femmes américaines voire l'inversion des rôles lors d'interactions « galantes » : l'un des hommes de son enquête lui explique être en faveur de l'égalité mais que les femmes nord-américaines sont « ingrates ». Or cette ingratitude se traduit notamment dans les interactions « galantes », il prend l'exemple de l'ouverture des portes : les femmes de son pays vont dire merci voire tenir elles-mêmes la porte aux hommes tandis que les femmes russes ne diront rien, partant du principe que cet acte relève de l'évidence[112]. De quelle gratitude s'agit-il alors ? Celle de la reconnaissance non

[112] « He explained that, in his opinion, most western men are "evolved" and favor an equal or "50/50" gender arrangement; yet they are "dismayed and disappointed" by what he described as American women's "lack of sincerity" and appreciation for

pas du geste ponctuel de tenir une porte pour quelqu'un mais de l'acceptation d'un système. Car ces interactions galantes, loin d'être anodines, font bel et bien système, si l'on en croit notamment Erving Goffman qui décrivait le « dispositif de cour » et le « système de galanterie » dans son ouvrage *The Arrangement between the Sexes*[113]. Il y montrait combien ces rites étaient constitutifs de l'ordre de genre, en rendant possible l'actualisation permanente, dans la vie quotidienne, de la hiérarchie entre les sexes.

> « Du point de vue véhiculé par les rituels interpersonnels, la croyance (dans les sociétés occidentales) veut que les femmes soient précieuses, ornementales et fragiles, inexpertes et inadaptées à tout ce qui exige l'emploi de la force musculaire ou à l'apprentissage de la mécanique ou de l'électricité, ou à tout ce qui comporte un risque physique ; plus encore, qu'elles soient facilement sujettes à la souillure et à la flétrissure, qu'elles pâlissent lorsqu'elles sont confrontées à des paroles blessantes et à de cruelles réalités, parce qu'elles sont instables autant que délicates. Il s'ensuit, dès lors, que les hommes auront l'obligation de s'interposer et de les aider (ou de les protéger) partout où il apparaîtra qu'une femme est de quelque façon menacée ou prise à partie, la sauvegardant de spectacles sanglants, macabres, de choses dégoutantes comme les araignées et les vers, du bruit et de la pluie, du vent, du froid et autres intempéries[114]. »

Cette description de la fin des années 1970 portée sur l'ordre de genre nord-américain permet de mesurer l'étendue des transformations opérées depuis puisqu'en 2020, cette représentation des femmes est devenue plutôt marginale. Quant à l'argument biologique, s'il est loin d'avoir disparu, il a tout de même évolué : les femmes, en Europe et en Occident, ne sont plus considérées comme des êtres intrinsèquement fragiles et délicats. L'insertion des femmes sur le marché du travail, l'accès, pour certaines, à des postes à responsabilité aussi bien dans la sphère économique que politique ainsi que le droit de disposer librement de leur corps, toutes ces avancées féministes ont peu à peu discrédité une galanterie qui revenait à naturaliser les inégalités dans les interactions. La galanterie française, présentée comme un modèle civilisationnel de pacification et d'apaisement des mœurs compensant l'inégalité des sexes par « la politesse, par le respect et par la générosité[115] », n'est plus « qu'illusoire compensation[116] ». Le dispositif de cour et le système de galanterie ont ainsi été ébranlés, tout comme l'ordre de genre et sa hiérarchie entre les sexes ; or c'est précisément cette impossibilité d'avoir désormais recours au système de galanterie qui peut effectivement, pour les hommes, constituer un inconfort. Pourtant, les travaux de Mélanie Gourarier ont montré que certains jeunes hommes français réunis dans des « Communautés de la séduction », se définissant comme les « enfants des révolutions sexuelles et féministes », remettent eux aussi en question la galanterie. Ils perçoivent cette pratique

---

American men. As an example, he described how American women say "thank you" when men open doors for them (or may even open doors for men!), while he had found that Russian women—more appropriately, in his view—simply expected such treatment without comment » J. Patico, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », art cit, p. 35.

[113] Publié en 1977 aux États-Unis, l'ouvrage a été traduit et publié en français en 2002.

[114] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 67.

[115] Philippe Raynaud, 1989, « Les femmes et la civilité : aristocratie et passions révolutionnaires », *Le Débat*, 57, pp. 180-185, 1989 cité in Mélanie Gourarier, « « Désaffecter » la galanterie masculine. La redistribution des transactions de séduction hétérosexuelles au sein de la « Communauté de la séduction » en France », *Pensée plurielle*, 2013, n° 33-34, nº 2, p. 215.

[116] Carole Gayet-Viaud, « La femme autonome et l'homme galant. Intransigeances du respect et acrobaties de l'égard dans la civilité urbaine » dans Marlène Jouan et Sandra Laugier (dir.), *Comment penser l'autonomie ? Entre compétences et dépendances*, Paris, PUF, 2009, p.

comme une allégeance faite à la gente féminine puisque l'égalité serait chose acquise[117]. Les gestes de galanterie sont, pour eux, la marque de la domination des femmes sur les hommes qui perdent le dessus dans le rapport de séduction[118]. En s'opposant à toutes formes de galanterie envers les femmes, ces hommes ne sont pourtant pas à la recherche de rapports de genre plus égalitaires ; bien au contraire, ils travaillent à réhabiliter une forme de masculinité hégémonique. Les hommes de l'EMG appartiennent généralement à une génération qui a précédé celle de ceux qui participent à ces confréries masculines et eux regrettent de ne pouvoir mobiliser ces « gestes ritualisés » auprès des femmes françaises. Ils se tournent alors vers l'étranger, et les pays postsoviétiques en particulier, pour réactualiser l'expression de cette inégalité là où le système de la galanterie a cours.

> « Si je dis "je vous raccompagne ?" à une femme française, elle va répondre non merci j'ai ma voiture alors qu'une femme slave dira toujours oui, notamment à cause de ses talons… » (Cyrille, 49 ans, divorcé, deux enfants, ingénieur, client de l'EMG).

Cyrille utilise ici un exemple caricatural pour indiquer qu'une femme française peut témoigner d'une indépendance financière en refusant, ici, d'être raccompagnée parce qu'elle a « *sa propre voiture* ». Les femmes n'apparaissent plus « comme des êtres fragiles et précieux qu'il convient de protéger des dures réalités de la vie et auxquelles on doit témoigner amour et respect[119] » mais comme des êtres autonomes : ce qui implique que les relations avec le sexe opposé se construisent moins sur la dépendance que sur des affinités. Une femme « *slave* », selon l'exemple de Cyrille, non seulement n'aurait peut-être pas de voiture mais, en plus, porterait des talons, symbole de féminité et de « confinement symbolique[120] ». En se rendant en Ukraine et en Russie, Cyrille a réalisé que là-bas, il pouvait avoir accès à des rapports de genre dans lesquels certaines femmes jouent le jeu de la dépendance dans le système de la galanterie.

Raccompagner une femme, lui ouvrir la porte, la complimenter, « la poursuivre de ses attentions[121] » ne sont plus des gestes constitutifs de l'arrangement entre les sexes en France. Au contraire, ces « égards[122] » peuvent être mal perçus et mal reçus dans l'ordre de l'interaction pour tout ce qu'ils symbolisent. Dans les pays postsoviétiques, le système de galanterie est au contraire une norme importante, qui s'est particulièrement réactualisée au tournant des années 1990. Durant la période soviétique, la figure de la travailleuse et de la mère héroïne était en effet loin de représenter des êtres « fragiles et précieux », elles incarnaient plutôt des figures de femmes fortes. Ces modèles de féminité

---

[117] M. Gourarier, « « Désaffecter » la galanterie masculine. La redistribution des transactions de séduction hétérosexuelles au sein de la « Communauté de la séduction » en France », art cit.
[118] M. Gourarier, *Alpha mâle - Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, *op. cit.*
[119] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 60.
[120] Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 47.
[121] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 64.
[122] « Ces égards sont estimés significatifs et révélateurs d'un principe d'incompétence féminine, dès lors que leur point commun consiste à prendre les devants et l'initiative, et à *priver* ainsi la femme de ces prérogatives, et de la dignité qui leur est associée » C. Gayet-Viaud, « La femme autonome et l'homme galant. Intransigeances du respect et acrobaties de l'égard dans la civilité urbaine », art cit, p. 396.

ont peu à peu été abandonnés à la fois pour réhabiliter une masculinité hégémonique mais également pour soulager les femmes d'un certain nombre de travaux physiques extrêmement pénibles (chapitre 3, section 2.2 ; 3.1). De la lente re-naturalisation des sexes à la « renaissance patriarcale[123] », les femmes elles-mêmes, ont pu encourager des représentations qui les constituaient en êtres délicats dont il faudrait prendre soin. Comme le soulignait Goffman, l'ordre social fondé sur la différenciation sexuelle crée des inégalités mais permet aussi aux femmes d'être exemptées de la conscription militaire, de certains travaux pénibles et elles peuvent accéder, au sein d'un système néanmoins profondément asymétrique, à « des formes préférentielles de courtoisie de diverses sortes – qui, elles aussi, se raréfient peut-être sous l'effet de la modernisation[124] ». Ces formes de courtoisie et l'exemption des travaux pénibles avaient, en partie au moins, disparu pendant la période soviétique alors que les inégalités salariales s'étaient maintenues et que la double journée de travail s'était normalisée. Contrecarrant l'idéologie soviétique de la femme forte, au cours des années 1990, – selon une analyse d'Holly Porteous produite à partir des magazines féminins occidentaux importés en Russie postsoviétique –, a émergé un nouveau mythe idéalisant les rapports de genre : celui du prince charmant qui viendrait sauver sa princesse, un mythe qui résulte des dynamiques déjà décrites dans le chapitre précédent : des difficultés économiques des femmes, de la ré-essentialisation des rôles, du sentiment d'un déficit d'hommes[125]. Il s'accompagne de comportements masculins spécifiques caractérisés par la galanterie[126] et d'une mise en scène des femmes marquée par une sur-adoption des normes de beauté occidentales, que ce soit dans l'usage des cosmétiques ou le port de talons hauts[127].

D'autres pratiques liées au système de la galanterie sont courantes : à l'homme de retirer le manteau de la femme qui l'accompagne dans un restaurant, de lui tenir la porte, de lui avancer sa chaise lorsqu'elle s'assied ou encore de lui ouvrir la portière de la voiture ; à lui de lui offrir des présents et en particulier des fleurs, les kiosques de fleuristes étant en effet innombrables dans les villes russes, ukrainiennes et bélarusses et témoignant de cette pratique dans les rapports de genre ; à lui, plus généralement, de payer (comme le soulignait Guy plus haut) les frais engagés lors de sorties

[123] E. Mezentseva, « "Renaissance patriarcale" et travail féminin en Russie moderne », art cit.
[124] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 56.
[125] H. Porteous, « From Barbie to the oligarch's wife », art cit.
[126] Rebecca Kay, *Men in Contemporary Russia: The Fallen Heroes of Post-soviet Change?*, New York, Routledge, 2006, 248 p.
[127] Les femmes russes ont embrassé la mode occidentale à partir des années 1990 et des auteurs ont analysé cette tendance comme une sur-adoption des normes de beauté occidentale conduisant à un « style de l'excès » en mettant un accent excessif sur une sorte de « glamour flashy » Olga Vainshtein, « Female fashion, Soviet style: Bodies of ideology » dans Helena Goscilo et Beth Holmgren (dir.), *Russia - Women - Culture*, Bloomington, Indiana University Press, 1996, p. 64- 93 ; Natasha Walter, *Living Dolls: The Return of Sexism*, London, Virago, 2011, 304 p. Lors de ma première enquête en Sibérie, j'avais pu constater que le port des talons aiguilles était la norme dominante. Presque toutes les femmes se déplaçaient en talons hauts et elles marchaient souvent en prenant appui sur l'avant-bras d'un homme qui se plaçait à leur côté. Cette mise en scène des rapports de genre dans l'espace public était frappante à mes yeux, peu habituée à voir des femmes portées des talons aiguilles dans l'espace public à Lyon. L'usage des talons, en plaçant les femmes dans une position inconfortable, semble donner la possibilité aux hommes de les « secourir » en permanence. Cette ritualisation de la féminité et des interactions genrées au sein de l'espace public exacerbe ainsi la différence des sexes en donnant à voir des femmes légèrement handicapées, nécessitant l'aide des hommes

extérieures[128]. En France, ces « gestes ritualisés », s'ils n'ont pas totalement disparu, sont néanmoins peu à peu tombés en désuétude et ne se pratiquent qu'en certaines circonstances et sur la base d'un accord entre les personnes concernées. En effet, les gestes de courtoisie ou de civilité peuvent prêter à confusion et les situations d'interactions civiles, tourner au malentendu – comme l'a montré Carole Gayet-Viaud dans sa thèse sur les conduites de politesse dans l'espace public urbain. Elle a notamment pu observer des hommes cherchant à aider des femmes, trop chargées par exemple, se faire envoyer balader : « la difficulté ici mise en lumière tient finalement à la capacité à concevoir (et faire valoir) une autonomie qui ne soit pas diminuée, mais puisse se voir étendue au contraire, par l'accueil de la dette, et l'hospitalité offerte à autrui. Se rendre capable de recevoir le don, à commencer par l'aide la plus triviale, relève bien de cette capacité[129] ». Pour la chercheuse, ces incompréhensions dans l'interaction relèvent d'une forme de « vulnérabilité de l'autonomie » que traverse les femmes : encore récente, cette autonomie en construction renouvelle les interactions quotidiennes et, *a fortiori*, les interactions conjugales ou amoureuses. Aussi les expériences douloureuses des hommes de l'EMG semblent-elles entièrement corrélées à cette autonomie nouvelle des femmes. Explorons maintenant cet aspect en approfondissant quelques cas exemplaires.

3.3. La douloureuse expérience de l'autonomie des femmes

De fait, et aussi vulnérable soit-elle, cette autonomie ou indépendance est souvent citée par les hommes qui se sont inscrits sur un site ou qui sont engagés dans l'EMG ; autrement dit, ils thématisent eux-mêmes ces évolutions et les intègrent dans leurs perspectives de recherche d'une compagne. Un bon exemple est donné par Christophe, que j'ai pu rencontrer sur son lieu de travail dans la région lyonnaise après quelques échanges sur le site de rencontre international où il était inscrit, car il associait directement sa recherche à l'autonomie des femmes françaises.

> « En fait, les femmes françaises veulent être autonomes, ou veulent avoir ce sentiment d'autonomie, devoir rien à personne… Je vais essayer vraiment de m'expliquer clairement parce que c'est pas facile à dire, en fait, ce que je peux ressentir, mais globalement, c'est compliqué de construire quelque chose avec quelqu'un qui a toujours, qui veut toujours être indépendant, enfin indépendant, on l'est tous indépendant, enfin je veux dire les deux travaillent, a priori chacun peut subvenir à ses besoins tout seul donc, c'est pas ce phénomène là mais c'est, voilà, ça transpire tout le temps quoi, enfin c'est finalement, j'ai pas besoin de toi pour vivre quoi. Voilà, et, à la limite, c'est pas ce que j'ai envie, parce que si j'avais envie d'être autonome, enfin et compter [mot appuyé] sur personne, bah en finalité, je reste célibataire quoi » (Christophe, 40 ans, divorcé, directeur commercial, client de l'EMG).

[128] Ces pratiques évoquées ici sans plus de matériaux seront largement décrites dans le dernier chapitre de cette thèse car, nous le verrons, les femmes de mon enquête se positionnent par rapport à celles-ci, parfois les critiquant, mais plus souvent sont dans l'attente qu'elles soient mises en œuvre par les hommes conformément au régime de genre qu'elles ont connu.
[129] C. Gayet-Viaud, « La femme autonome et l'homme galant. Intransigeances du respect et acrobaties de l'égard dans la civilité urbaine », art cit, p. 406.

Revenons brièvement sur son parcours qui n'a pas été linéaire. Après avoir arrêté ses études relativement tôt, avant le bac, il s'est mis à son compte. À 27 ans, il épouse une femme rencontrée chez l'un de ses clients avec laquelle il a deux enfants. Après trois ans de mariage et suite à une opportunité professionnelle, il la quitte et part travailler à l'étranger. La question de la garde des enfants ne s'est visiblement pas posée et il a compensé son absence par une pension alimentaire. Sa première épouse était assistante de direction et lui chef d'entreprise ; leur configuration conjugale validait un arrangement des sexes traditionnel à l'exception d'un aspect singulier de leur couple : sa femme avait 5 ans de plus que lui. Au cours de la seconde phase de sa vie conjugale, Christophe expérimente des configurations conjugales plus égalitaires qu'il va peu à peu rejeter. Après une expatriation de 4 ans en Moldavie, il noue une relation amoureuse sur son lieu de travail : il est directeur régional tandis qu'elle est commerciale. Ils s'installent rapidement ensemble mais prennent des trajectoires professionnelles assez différentes. Alors que Christophe négocie son départ et reprend des études pour faire valider son expérience professionnelle, elle gravit les échelons dans l'entreprise qu'il vient de quitter. De commerciale « *ordinaire* », elle passe « *commerciale grands comptes* » puis devient directrice des ventes en arrivant à Paris. Cette ascension sociale, Christophe la raconte avec une certaine amertume.

> « C'est sûr, elle progressait dans sa carrière, enfin bref [mécontentement ostensible] **Pourquoi ?** Nan mais parce que…je pense que c'est quelqu'un qui n'avait pas forcément eu une enfance facile, qui était dans la compétition en fait, tout le temps, en permanence, il fallait tout le temps être, enfin, on n'était pas dans la compétit, enfin… Alors moi, j'ai toujours voulu réussir dans tout ce que j'entreprenais mais c'était pas…elle, elle était vraiment sur une réussite sociale. Moi, ça n'a jamais été le cas, moi c'était vraiment voilà, j'ai…j'ai besoin de réussir ce que j'entreprends pour y trouver une satisfaction personnelle mais c'est pas parce que… je recherche pas, enfin une réussite sociale hein, enfin, c'est pas ça, c'est pas ce à quoi je m'attache quoi. »

Le comportement compétitif féminin a une connotation négative, comme s'il n'était pas « naturel ». Faire carrière, pour Christophe, s'apparente à une satisfaction personnelle bien qu'il précise lui-même agir à plusieurs reprises par « *ambition* ». Il indique avoir su « *saisir les opportunités* » ; il présente notamment son départ pour la Moldavie comme un « *tremplin* » mais son parcours professionnel ne répond pas, selon lui, à un désir de « *réussite sociale* » ; en revanche, il impute ce motif-là, individualiste et carriériste, à sa conjointe. Pour mieux comprendre le discours rétrospectif de Christophe, il faut revenir sur leur histoire et la « *séparation un peu brutale* » que Christophe vit « *très mal* ». Sa compagne a eu deux relations extra-conjugales et, d'après lui, elle s'est éloignée en raison du statut social qu'il avait à ce moment-là.

> « À chaque fois qu'elle m'a trompé, elle a toujours trouvé quelqu'un qui avait une situation professionnelle, comment dire, une très bonne situation professionnelle, voilà. Bah je pense que c'était vraiment un truc qui pouvait voilà, la faire rêver, enfin pour elle, je pense que c'était vraiment et c'est pour ça que moi j'étais complètement à l'opposé de ça puisqu'à ce moment-là je travaillais pas et j'étais étudiant donc j'étais vraiment à l'opposé de tout ça. En même temps, je pense que quand elle était séduite par moi, c'était à l'époque où moi je rentrais de Moldavie, j'avais vraiment un parcours international et j'avais vraiment un parcours très atypique et, et je pense que c'était ça, c'était vraiment voilà, voilà, c'était comment les gens pouvaient briller mais vraiment par ça, par leur réussite professionnelle. »

Son amertume et le discours qu'il tient sur la carrière de son ex-conjointe sont à rapprocher de cet événement. Pour lui, la perte (temporaire) de son statut social élevé a entrainé la perte de sa compagne dont il était « *très amoureux* » et il semble l'associer, finalement, à son indépendance économique liée à sa carrière professionnelle. En effet, si elle n'avait pas travaillé, ce scénario-là n'aurait tout simplement pas existé. De plus, durant leur relation, lorsqu'elle obtient un poste de direction, ils déménagent à Paris ; il l'a donc suivie dans sa mobilité professionnelle. Il n'avait pas anticipé qu'en devenant étudiant et en perdant momentanément sa position sociale, il serait dévalorisé, selon son récit, aux yeux de sa conjointe. Au contraire, en la suivant, il se plaçait même dans une position de passivité traditionnellement dévolue aux femmes qui suivent leurs époux. À la suite de la mise en place de cette configuration conjugale, il est « *trompé* » à deux reprises ; la première fois, il « *pardonne* » en pensant qu'il s'agissait simplement d'un « *dérapage* » puis décide de mettre un terme à la relation. Ces comportements montrent que Christophe avait une certaine ouverture vis-à-vis des rapports de genre : il s'engage dans une relation avec une femme qui a de l'ambition, la soutient, la suit lors de sa promotion professionnelle, lui pardonne une première aventure extraconjugale et décide de mettre fin à la relation lorsque cela se produit une seconde fois (quelques mois plus tard). C'est à partir de cette expérience qui « *lui brise le cœur* » que Christophe commence à rationaliser ses rencontres amoureuses.

Il décide de s'inscrire sur Meetic et se met à la recherche d'une personne « extrêmement fidèle » et il pense au sujet de sa future seconde épouse : « *c'est quelqu'un qui va jamais me tromper de par son éducation* ». Sonia est d'origine marocaine et issue d'une famille musulmane, Christophe en conclut qu'il sera protégé de l'infidélité car elle a une « *bonne éducation* » qu'il définit en premier lieu ainsi : « *vous fréquentez pas un homme en considérant que vous allez le jeter au bout de 15 jours et qu'on s'amuse avec* ». Sonia travaille dans un service de ressources humaines, elle est bien rémunérée et bien insérée sur le marché du travail. Christophe n'a donc pas décidé de se tourner vers une femme qui serait dépendante de lui financièrement, mais vers quelqu'un dont les origines culturelles étaient susceptibles, selon lui, de le mettre à l'abri du danger d'une relation extraconjugale. Finalement, ils sont en instance de divorce au moment de notre entretien, non pas en raison d'une aventure extraconjugale, mais par rapport à cette autonomie dont il parlait plus haut.

> « Ma dernière épouse, pour elle c'était vraiment, elle se devait d'être complètement autonome et, rien devoir quoi, mais ça en devient, enfin ridicule quoi, parce qu'en réalité c'est faux quoi. Ca se traduit, j'en sais rien moi, voilà chacun à son compte bancaire, donc moi je dépose mon salaire sur le compte joint et elle, elle met que ce qu'elle considère être sa part, le reste elle se, voilà, c'est son argent, donc à la limite elle en fait ce qu'elle veut quoi, enfin vous êtes mariés, a priori vous vivez en commun, heu, les projets sont communs, enfin comment vous pouvez vous dire, ben je garde mon compte bancaire et quelque part à la limite je continue à épargner de mon côté quoi, enfin, enfin c'est quoi l'investissement, alors là on est vraiment sur un sujet qui est complètement matériel mais c'est une réalité, enfin je veux dire c'est quoi, enfin vous faites ça quand vous vivez en concubinage, ou quand vous êtes avec quelqu'un mais une fois que vous êtes mariés, enfin a priori si vous vous dites que la vie est en commun… »

Christophe met ici en avant l'organisation économique de leur couple. Apparemment, il déposait son salaire sur le compte commun tandis que Sonia complétait en ajoutant la somme qu'elle considérait adéquate. De cette manière, elle préservait son autonomie financière. Les recherches actuelles sur la répartition de l'argent au sein du couple montrent que, souvent, les normes de genre sont réactualisées et peu remises en question notamment lorsque l'homme a un salaire plus élevé, ce qui est généralement le cas[130]. Sonia n'avait peut-être pas un salaire plus élevé que Christophe mais elle tenait visiblement à conserver son autonomie financière et, en cela, elle refusait la « fusion conjugale » qu'avait connue Christophe avec sa première épouse. Il semblerait que ce couple, pour reprendre les catégories de Kellerhals, ait périclité devant des représentations de cohésion différentes, l'un souhaitant la fusion et l'autre l'autonomie[131]. En choisissant de se tourner vers l'EMG suite à ces deux expériences conjugales avec des femmes autonomes, Christophe indique un positionnement de résistance face à l'évolution de la place des femmes dans la société. Plutôt que d'essayer de trouver sa place au sein de nouvelles normes conjugales plus égalitaires, il opte pour des femmes étrangères qui, pense-t-il, ont « *besoin* » de lui (notamment à l'appui des reportages qu'il a pu voir, cf. dans ce chapitre section 1.1).

L'expérience de Jérôme – également recruté sur un site de rencontre internationale – présente des résonnances avec celle de Christophe. Précédemment marié avec une femme française directrice d'une entreprise d'import-export qui gagnait bien sa vie, il considérait néanmoins devoir être le principal pourvoyeur économique du foyer :

> « Oui, l'homme il doit protéger sa femme, il doit la soutenir, il doit l'aimer, la respecter et il doit aussi subvenir à ses besoins, qu'elle travaille ou qu'elle ne travaille pas, moi mon ex-femme elle arrivait à mettre de l'argent de côté moi j'y arrivais pas, je payais tout, je payais tout, c'est-à-dire, bah tiens, on part en vacances, allez je paye, y a pas de compte commun où on paye tous les deux, si on part en vacances, on part en vacances, basta. Je ne me pose pas la question, c'est normal, c'est la mentalité, c'est l'homme, la femme si elle veut faire tant mieux, si elle est gentille mais c'est pas une obligation pour la femme par contre c'est une obligation pour l'homme » (Jérôme, 35 ans, divorcé, deux enfants, chef d'entreprise).

Jérôme ne remettait donc pas en cause l'évolution de la place des femmes - partie intégrante du marché du travail et poursuivant des carrières professionnelles : il avait intégré ces changements tout en conservant des comportements très marqués par une représentation stéréotypée des rôles féminins et masculins. Mais son épouse l'a finalement quitté pour un autre homme et, d'après Jérôme, elle se serait détournée de lui à partir du moment où il n'a plus représenté cette figure rassurante de l'homme pourvoyeur économique car il avait revendu son entreprise et n'avait plus de salaires réguliers. On retrouve ici le même type de récits d'expérience que Christophe. Selon eux, à partir du moment où leur statut social n'est plus suffisamment stable, rémunérateur et gratifiant, ils sont rejetés. Une autre analyse

[130] Ingrid Voléry, « Les partages financiers au sein des couples : principes de justice et rapports de genre. », *Revue des politiques sociales et familiales*, 2011, vol. 105, nº 1, p. 73- 84 ; Caroline Henchoz, « Indépendance financière, égalité et autonomie des femmes : une fausse promesse ? », *Pensée plurielle*, 2014, n° 37, nº 3, p. 87- 94.
[131] Jean Kellerhals et al., *Mariages au quotidien. Inégalités sociales, tensions culturelles et organisation familiale.*, Lausanne, Éditions Favre, 1982.

est cependant envisageable. Dans son étude des annonces matrimoniales, Singly a mis en avant un « impensé » des hommes dans leurs annonces. Ils n'envisagent pas leurs futures conjointes ou épouses comme des pourvoyeuses économiques alors même que les annonces des femmes mettent régulièrement en avant leur capacité économique – quoiqu'elle soit adoucie par la mise en avant de leurs compétences relationnelles[132]. Dans les couples précédemment décrits, il est possible que, même si leurs conjointes travaillaient et gagnaient de l'argent, ces hommes n'en tiennent comptent qu'à partir du moment où ils n'endossent plus le rôle de pourvoyeur de revenus et quand, momentanément au chômage ou en reprise d'études, ils réalisent que leur femme est aussi indépendante qu'eux. Une telle prise de conscience peut alors les déstabiliser. Ainsi, quand Jérôme scande que « *la femme a autant de pouvoir que l'homme* », qu'elle « *a autant le droit de travailler qu'un homme* », mais ajoute qu'elle « *doit quand même garder des valeurs d'épouse, de femme aimant son homme* », cela montre qu'il a intégré *théoriquement* l'évolution de la place des femmes dans la société. Dans la pratique toutefois, cela ne lui convient pas, surtout depuis qu'il a réalisé que son épouse était en mesure de le quitter grâce à son indépendance financière. Les mariages évoqués par Christophe et Jérôme montrent des couples qui fonctionnent ainsi sur un modèle hybride dans lequel les femmes travaillent mais les hommes continuent de se considérer comme les pourvoyeurs économiques et se sentent menacés lorsqu'ils réalisent n'être plus les seuls à pouvoir tenir ce rôle. Dès lors, ils entrent en résistance en se tournant vers l'EMG pour retrouver des rapports conjugaux asymétriques.

3.4. Retrouver des configurations conjugales sous le signe de la dépendance

C'est dans ce contexte que Jérôme prend la décision de s'inscrire sur un site de rencontre internationale, en se disant que « *les ukrainiennes ou les russes, elles utilisent peut-être plus leur attention envers leurs hommes, l'attention qu'un homme est en droit de recevoir* ». Pour lui, les « *petites attentions* » se perdent de plus en plus chez les femmes françaises.

> « J'ai jamais vu une nana qui est capable de dire, bah tiens je vais lui faire un café parce que je sais qu'il va avoir envie d'un café, un truc con mais tu vois, pile au moment où tu en veux un, limite tu vas te lever pour t'en faire un, on t'en apporte un » (Jérôme, 35 ans, divorcé, 2 enfants, chef d'entreprise, client de l'EMG).

Jérôme regrette ainsi ces mises en scène de la vie conjugale où la conjointe prend le rôle de celle qui prend soin de l'autre, qui prévient et anticipe ses besoins. Cette vision renvoie à un schéma très traditionnel des rapports conjugaux où l'épouse sert son mari. Après avoir vécu une expérience conjugale où son épouse occupait une position professionnelle élevée et rémunératrice, Jérôme cherche à retrouver des rapports conjugaux moins égalitaires car, comme pour d'autres hommes de l'EMG, au

[132] F. de Singly, « Les manœuvres de séduction », art cit, p. 537.

moment de la rupture, Jérôme a découvert à quel point l'autonomie des femmes transforme les rapports de genre et redistribue le pouvoir au sein du couple. C'est face à ce sentiment d'impuissance que certains hommes se tournent vers l'EMG. Après avoir expérimenté différents types d'expériences conjugales, certains expriment clairement ne « *pas comprendre les femmes* », d'autres ont vécu des expériences conjugales plus égalitaires et ont pris conscience que ce modèle ne leur convenait pas. Notons que leur démarche est sensiblement similaire à celle des adhérentes de l'EMG dans le sens où, eux comme elles, tirent des conclusions de leurs expériences individuelles, en particulier conjugales et/ou familiales, pour décider de se détourner des partenaires locaux et locales qui leur sont proposé·e·s. Face à cette réalité qu'ils et elles connaissent empiriquement, ils et elles peuvent idéaliser d'autres conjoint·e·s répondant à leurs attentes ailleurs. Cela éclaire le discours commercial, souvent véhiculé par les agences, qui présente les femmes postsoviétiques comme une réponse aux maux des hommes français. En voici une illustration issue du site d'une agence basée à Paris et fondée par une femme ukrainienne en 2007 :

> « La femme ukrainienne sait apporter la sérénité aux âmes tourmentées des occidentaux (…) Elle a le sens du "cocon" familial, si souvent mis à mal actuellement mais qui, bien géré, permet aux hommes de retrouver la route de leur destin » (Extrait du site de l'agence *Agence matrimoniale Odessa-A-Paris*, URL : http://www.agencematrimonialeparis.com/content/26-qualites-des-femmes-slaves, consulté le 14/01/2019).

Les directrices d'agences matrimoniales internationales connaissent leurs clients et leurs discours. C'est à partir de cette connaissance qu'elles construisent le contenu commercial de leur site. Elles présentent ainsi leurs adhérentes comme des femmes qui sauront tenir leur rôle de genre au sein du couple en faisant passer leur mari et leur famille en premier. Ces messages publicitaires sont connus de certains hommes, ils les ont découvert lors d'une navigation internet ou en tombant sur un reportage télévisé. Nicolas, une connaissance de Guy, avait probablement en tête ces discours lorsqu'il est devenu client de l'agence *Eurochallenges* sur un « *coup de tête* », explique-t-il, à l'âge de 41 ans, juste après une rupture. Jamais marié et sans enfant, Nicolas avait déjà eu plusieurs relations conjugales durant souvent plusieurs années mais se terminant toujours mal du fait, m'a-t-il expliqué, que ses compagnes avaient des problèmes d'addiction. Quelques mois après son inscription dans l'agence, il partait en Ukraine rencontrer une jeune femme de 29 ans avec laquelle il nouât une relation amoureuse d'un an et demi. Multipliant les allers-retours entre la France et l'Ukraine et même s'ils ne partagaient pas de langue commune, Nicolas était néanmoins convaincu du « *sérieux* » de leur relation et de leurs « *beaux projets* », à savoir « *se marier* » et « *avoir des gosses* ». Or, ils finirent par se séparer et malgré cette expérience « *malheureuse* », Nicolas comptait aller s'installer en Ukraine. Il justifiait ce choix, comme d'autres hommes familiers de l'Ukraine, par le fait que le régime de genre ne laissait pas de place à l'ambiguïté sur les rôles attribués aux hommes et aux femmes : « *un homme, ça paye tout là-bas. En gros, c'est ça. Ça assure. Ça assume et ça doit être fort. En France, on a tendance à partager, à échanger, ce genre de chose, là-bas non. Les femmes qui sont indépendantes, elles sont considérées comme féministes et c'est très mal vu* ». L'expérience empirique de Nicolas rejoint ainsi les discours

commerciaux des agences qui, comme l'avaient déjà souligné Dominique Giabiconi (2005), insistent sur le fait que les femmes postsoviétiques n'auraient pas été touchées par les « excès du féminisme occidental ».

> « Étant peu concernées par les excès du féminisme occidental, les jeunes filles et femmes russes et ukrainiennes privilégient leur féminité et la réussite de leur vie affective » (Extrait du site de l'agence *Au cœur de l'Est* fondée par une femme ukrainienne en 2011, URL : http://www.aucoeurdelest.fr/pourquoi-rencontrer-une-femme-slave, consulté le 24/01/2019).

Nicolas soulignait donc une sanction dont pouvaient faire l'objet les femmes ukraniennes en faisant preuve d'indépendance : celle d'être considérées comme des féministes, une catégorie apparemment dépréciée et stigmatisée. Sans doute a-t-elle a été galvaudée, au même titre que la notion d'égalité, durant la période soviétique[133] ; sans doute aussi incarne-t-elle ce « malentendu Est-Ouest[134] » évoqué précédemment (chapitre 3, section 2) et une forme d'impérialisme occidental[135]. Toutefois, l'usage du terme semble parfois plus ambigu chez les femmes que j'ai rencontrées comme en témoigne par exemple celui qu'en fait Evguenia, adhérente d'une agence sibérienne, au cours d'une de nos conversations à Barnaoul.

> « La plupart des femmes pense que l'homme doit décider pour leur problème, elles se marient, elles vivent dans la maison de l'homme, l'homme travaille et la femme est au foyer et c'est l'homme qui rapporte l'argent, qui paye les voyages, qui paye ce que la femme aime ou veut faire. Je pense que ce n'est pas un bon chemin. C'est la dépendance (*zavisimost'*), mais toutes les femmes ne sont pas intéressées par la famille. Les féministes, elles pensent que l'homme doit tout faire pour elles. Ce sont des profiteuses. Elles utiliseront l'homme car elles pensent que si elles se marient avec un homme qui n'est pas russe, l'homme leur procurera l'argent, le confort » (Evguenia, 36 ans, guide touristique, jamais mariée, inscrite dans plusieurs agences sibériennes et sur des sites de rencontre internationaux).

Evguenia utilise ici le terme « *féministe* » pour désigner les femmes qui utiliseraient les agences matrimoniales internationales pour accéder à un homme dont elles pourraient profiter, c'est-à-dire un homme qui assurerait l'entretien d'une femme qui n'aurait pas l'intention de fonder une famille ; autrement dit, elle associe les féministes à des femmes qui exploitent leur sexualité à des fins non matrimoniales[136]. Mais elle tient en même temps un discours critique sur les hommes et l'inégalité qui caractérise les relations conjugales en Russie, où les hommes « *se prennent pour des rois* ». Cela

---

[133] S. Gal et G. Kligman, *The Politics of Gender After Socialism*, *op. cit.*
[134] I. Cîrstocea, « "Between the past and the west" : le dilemme du féminisme en Europe de l'est postcommuniste », art cit.
[135] Le Renard a été directement confrontée à cette situation sur son terrain en Arabie Saoudite A. Le Renard, « Partager des contraintes de genre avec les enquêtées. Quelques réflexions à partir du cas saoudien », art cit. Si je n'ai pas entendu de propos de cet ordre, certaines recherches ont pu noter ce rapprochement dans la presse par exemple : « En tant qu'importation étrangère, le féminisme a même pu se voir rapprocher de certains produits typiques de la culture populaire américaine ayant rapidement pénétré les marchés est-européens dans les années 1990 : *"McDonald's, Terminators, Coca-Cola Ads and Feminism ? Imports from the West"* est le titre provocateur d'un article signé par la sociologue et ex-dissidente anti-communiste praguoise Jirina Siklova (publié d'abord dans un périodique en 1994, il est repris dans un volume collectif édité aux États-Unis et abondamment cité depuis, Siklova, 1997) » I. Cîrstocea, « "Between the past and the west" : le dilemme du féminisme en Europe de l'est postcommuniste », art cit, p. 15.
[136] Gail Pheterson, *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan, 2001, 216 p.

témoigne de l'ambiguïté de ce terme de « *féministe* » qui peut revêtir bien des significations, tout en étant généralement connoté négativement : chez Evguenia, il ne revêt pas du tout le sens qu'on peut aussi lui connaître usuellement consistant à définir les personnes qui luttent pour que les femmes aient les mêmes droits que les hommes. Au contraire, les hommes français de l'EMG, semblent précisément utiliser le terme dans cette dernière acception : dans leur discours, une opposition ainsi assez nette apparaît entre les femmes « *féminines* » et les femmes « *féministes* ». Christophe précise d'ailleurs explicitement parler de féminité et non de féminisme, comme si la confusion était possible.

> « Alors, elles [les femmes « slaves »] sont très féminines, quand je dis féminines, c'est pas féministes hein, c'est vraiment féminines, elles se mettent vraiment en valeur, enfin en tout cas, l'apparence a beaucoup d'importance, alors, enfin moi, c'est quelque chose que j'apprécie, je veux dire, parce que…je parle des moldaves ou des femmes slaves en général, en tout cas celles que j'ai pu croiser, c'était comme ça… » (Christophe, 40 ans, divorcé, directeur commercial, client de l'EMG).

Christophe est en train de dire, à demi-mot, que les femmes « *slaves* » rendent possible l'exercice de la domination masculine en se soumettant à son joug : exister « par et pour le regard des autres, c'est-à-dire en tant qu'*objets* accueillants, attrayants, disponibles. On attend d'elles qu'elles soient féminines, c'est-à-dire souriantes, sympathiques, attentionnées, soumises, discrètes, retenues, voire effacées. Et la prétendue "féminité" n'est souvent pas autre chose qu'une forme de complaisance à l'égard des attentes masculines, réelles ou supposées, notamment en matière d'agrandissement de l'ego[137] ».

Néanmoins, comme Nicole-Claude Mathieu l'avait mis en exergue à l'issue de la publication du petit livre de Bourdieu, cette position est loin de pouvoir se réduire à une « dépendance symbolique[138] ». La constitution des femmes en objets symboliques résulte de configurations de genre oppressives impliquant des conditions matérielles où les femmes n'ont guère d'autres choix que de se conformer à cette « prétendue féminité[139] » – et comme on l'a vu dans la sous-partie précédente, tel est le cas des femmes postsoviétiques. La différence majeure qui existe donc entre les femmes françaises et les femmes de l'EMG aux yeux des hommes – selon leur expérience, réelle ou imaginée, des femmes dans ces pays – est celle de leur (in)dépendance. Et cette différence prend (littéralement) corps dans la féminité des femmes.

> « Bah moi j'aime beaucoup la féminité, j'aime les femmes féminines et tous les hommes, même en France, aiment les femmes féminines. J'aime pas voir une femme en baskets, jean, ça m'énerve, une fois de temps en temps pour aller faire un pique-nique, une balade en montagne ok mais, la féminité est une chose qui se perd en France énormément. C'est une question d'être, de se sentir belle et de plaire. Mais la plupart des hommes, en tant que mec, je vais vous le dire, quand on voit

[137] P. Bourdieu, *La domination masculine*, *op. cit.*, p. 73.
[138] Voir le chapitre 5: « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine », version légèrement modifiée du texte paru dans *Les temps modernes*, n°604, mai-juin-juillet 1999 : p. 286-324 Nicole-Claude Mathieu, *L'anatomie politique 2 : Usage, déréliction et résilience des femmes*, Paris, La Dispute, 2014, 386 p.
[139] P. Bourdieu, *La domination masculine*, *op. cit.*, p. 73.

> une femme, même avec un peu de talons et qui s'habille correctement, on va la regarder, elle va se sentir belle automatiquement » (Nicolas, 41 ans, jamais marié, chef d'entreprise, client de l'EMG).

Les hommes nord-américains étudiés par Jennifer Patico tenaient des discours analogues à celui-ci[140]. La féminité des femmes postsoviétiques s'oppose à celles, inexistante, des femmes occidentales. Le degré de féminité observé par ces hommes est en réalité étroitement corrélé au degré de dépendance ou d'indépendance des femmes. Plus elles sont dépendantes et plus elles sont féminines à leurs yeux. La démarche de ces hommes s'inscrit ainsi dans une volonté d'accéder à des femmes qu'ils imaginent plus « féminines », ce qu'il faut comprendre comme plus « dépendantes ». Ces éléments, qui ressortent sans équivoque des discours tenus par les hommes, viennent confirmer une remise en cause du processus de transformation des rapports de genre ; en tous cas, ils décident de se tourner vers des femmes originaires d'un autre pays pour retrouver ou (re)découvrir des rapports de genre dans lesquels ils occupent une place de dominants. Revenir sur les parcours de ces hommes permet aussi de mettre en lumière les évolutions majeures des régimes de genre français et de ses répercussions sur les relations conjugales qui se transforment face à l'évolution de la place des femmes et à leur autonomie grandissante.

Ces deux dernières sous-parties ont ainsi présenté les logiques qui poussent des femmes et des hommes à s'engager dans l'EMG en s'attachant à mettre en lumière certaines attentes conjugales dans la recherche d'un conjoint ou d'une conjointe à l'étranger. Avant de conclure ce chapitre, revenons sur quelques arbitrages de l'EMG qui augurent les négociations conjugales à l'œuvre dans les couples franco-postsoviétiques et, en particulier, ceux qui se forment par ce biais.

4. Les arbitrages de l'Entremise Matrimoniale Globalisée : raisonner les hommes

Au terme de ce chapitre, une question émerge : les attentes des clients de l'EMG et celles des adhérentes sont-elles convergentes ? S'agit-il de femmes en quête de pourvoyeurs de ressources face à des hommes en quête de femmes dépendantes d'eux ? Une chose est sûre : ni les unes, ni les autres ne remettent en effet en question l'ordre de genre et toutes et tous embrassent le modèle de l'hétéronormativité. On ne peut toutefois pas considérer que cette attitude favorable à ce modèle signifie les mêmes choses. D'un côté, les hommes y adhèrent pour conforter ou retrouver une position dominante « perdue », tandis que les femmes se positionnent à l'intérieur d'une structure de genre contraignante.

[140] « Previously divorced and now married to a much younger woman from the former Soviet Union, he observed that Russian women "LOVE being women!"—they are sexy and feminine—as opposed to their American counterparts who "seem to want to be men" » J. Patico, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », art cit, p. 35.

La grammaire entière de l'EMG est d'ailleurs construite dans le langage de la domination des hommes sur les femmes au croisement des rapports de genre, de classe et de race. Pour autant, les femmes, professionnelles et adhérentes, agissent certes à l'intérieur de cette grammaire dominante mais n'en appliquent pas forcément les règles.

Dans la sociologie du couple, il est rare de pouvoir travailler sur les attentes initiales des conjoint·e·s. En effet, elle étudie plutôt le couple une fois établi, laissant dans l'ombre les mécanismes de sélection antérieurs à la mise en couple. Mais l'analyse des sites de rencontres permet de saisir ce processus, comme l'ont exemplairement démontré les travaux de Bergström. Ainsi, par exemple, a-t-elle révélé concernant l'écart d'âge en faveur des hommes qui prévaut généralement dans les couples, que cette asymétrie sexuée résultait en fait d'un « arbitrage entre des attentes sexuellement contrastées[141] » : en effet, « les rencontres amoureuses et sexuelles sont des processus complexes, faits de rejets et de déceptions, et les unions qui en sortent ne reflètent pas seulement des choix mais aussi des désirs non réalisés[142] ». Bergström concluait que « les désirs des femmes et des hommes s'orientent dans des sens différents et trouvent des points de rencontre plus qu'ils ne coïncident[143] ». Au sein de l'EMG aussi, il existe des rejets et des déceptions. Les aspirations des femmes ne coïncident pas toujours avec celles des hommes, et souvent, des réajustements sont nécessaires en particulier auprès des hommes. Les dirigeantes d'agences revendiquent alors souvent leur rôle de coach ou de psychologues pour indiquer leur capacité à *raisonner* les hommes. M'intéressant au sujet de près en allant enquêter jusqu'en Sibérie sur la question (chapitre 2, section 2.1.1), l'une des directrices d'agence enquêtée s'était saisie de mon travail pour me confier une « *mission* ».

> « I think that your most important mission is to come back to France and tell the truth as it is in reality, to redeem the European men from excessive illusion, excessive fear and mistrust » (Extrait d'un courriel d'une agence sibérienne à mon adresse).

Voilà ce qu'elle attendait donc de moi : que je puisse, à terme, participer à rétablir la « vérité » non seulement pour rassurer les hommes européens, mais aussi pour les sortir d'« *illusions excessives* ». En somme, elle m'indiquait que ses clients n'étaient pas réalistes et que le travail des agences consistait à faire revenir les hommes à une certaine réalité. Après avoir alimenté les fantasmes masculins à travers l'architecture de leur site internet, les agences s'attachent donc ensuite à les déconstruire en douceur – et c'est ce travail que j'avais pu observer en traduisant les correspondances de certaines dirigeantes avec leurs clients ou leurs partenaires.

La prise en charge par les professionnelles de l'EMG des attentes « illusoires » de leurs clients se manifestent tout d'abord concernant la différence d'âge recherchée. Les dirigeantes sont souvent

---

[141] M. Bergström, « De quoi l'écart d'âge est-il le nombre ? », art cit, p. 417.
[142] *Ibid.*, p. 413.
[143] *Ibid.*

obligées de transmettre le refus de leurs adhérentes de rencontrer des hommes qu'elles considèrent trop âgés. Pour amoindrir la déception, elles s'empressent généralement de rajouter que de nombreuses autres adhérentes seraient ravies de faire leur connaissance, maintenant l'idée qu'une multitude de femmes les convoitent tout en leur signifiant, progressivement, les limites imposées par leurs adhérentes. C'est ensuite dans l'usage que font les potentiels clients de leur site que les professionnelles doivent « recadrer » les choses. Ce courriel met par exemple en lumière les attentes d'un homme français vis-à-vis d'une agence sibérienne. Il a identifié une femme sur le site de l'agence et, en la choisissant, il a des difficultés à entendre que cela ne suffit pas à faire une relation.

> « Dear Damien, Certainly, I can understand you believe right now that Oksana#953 is more compatible with you. Though, Damien, you can't be absolutely confident about that till you meet with Oksana in real life. Damien, it seems to me you make your conclusions too early that Tatiana is the most compatible with you, because if you are really compatible and sincerely interested in each other, then you should be equally motivated for this communication. Damien, I don't want to hurt or offend you, I just want to help you to find the right lady. Not only you should want to have this relation, but the lady should want to have this relation with you also. That is why I am saying, that probably, it would be better for you to try to write to a couple more ladies. And you will have a chance to compare your communication with other ladies with your communication with Oksana#953. With kindest regards, Natalia. » (Courriel d'une dirigeante d'agence sibérienne à l'adresse d'un homme français).

Cette dirigeante tente de raisonner cet homme avec le plus de délicatesse possible pour ne pas le décourager, puisqu'il représente un potentiel client. Elle doit lui faire comprendre que sa seule volonté n'est pas suffisante pour engager une relation avec l'une de ses adhérentes et, par-là, déconstruire en partie les fantasmes générés par la mise en scène de son site. Les catalogues, en donnant le sentiment que les femmes sont des marchandises, peuvent en effet donner à croire à certains hommes qu'il leur suffit de commander pour accéder à l'objet de leur désir ; or il n'en est rien, le catalogue en ligne étant seulement une stratégie d'appel. Les dirigeantes déploient alors leur capacité relationnelle, de diplomate, pour raisonner leurs clients – i.e. pour rationaliser leurs espérances. Les dirigeantes d'agence doivent donc faire avec les attentes de leurs clients et celles de leurs adhérentes qui sont loin de se correspondre à chaque fois, comme l'illustre le parcours d'Evguenia.

> « J'ai rencontré deux hommes avec cette agence, ces hommes n'étaient vraiment pas pour moi. Le premier était très âgé, 45 ans et japonais. Japonais, ce n'est pas pour moi, j'étais deux fois plus grande que lui. L'autre homme était français et il avait 4 enfants de 2, 4, 6, 8 ans et après le dernier enfant sa femme l'avait abandonné. Pour moi, c'est un homme bizarre, ce n'est pas normal. Quand je l'ai rencontré, nous nous sommes rencontrés dans un café, sans interprète et je lui ai posé la question pour ses enfants et…je pense que ce n'était pas un homme pour moi. Je cherche un homme, un homme normal, pas avec plein d'enfants, pas un petit Japonais… Ensuite j'ai eu une longue correspondance de deux ans mais un jour, j'ai arrêté la relation parce que je pense que cet homme s'ennuyait dans sa vie et il parlait avec moi seulement pour le fun, sur le site de Elena model. Déjà, il m'a menti sur son âge, 40 ans au lieu de 50 ans. Cet homme n'avait pas de réelles intentions de construire une relation. Sur internet, je vois que beaucoup d'hommes communiquent avec des femmes russes mais seulement pour le plaisir. Ils disent vous aimer, vous embrasser, que vous leur manquer mais ce n'est que du vent, c'est seulement pour le plaisir. Je vis très loin de l'Europe et rencontrer un homme étranger est vraiment difficile ici, je pense que beaucoup de femmes cherchent un homme pour voyager, pour que l'homme leur paye un voyage. Hum, c'est un business, ce n'est pas sérieux pour certaines personnes » (Evguenia, 36 ans, guide touristique,

jamais mariée, inscrite dans plusieurs agences sibériennes et sur des sites de rencontre internationaux).

Evguenia est aujourd'hui mariée avec un homme français rencontré par l'intermédiaire d'une des agences sibériennes, sa recherche s'est étalée sur six années, de 33 ans à 39 ans. Son expérience illustre les trajectoires souvent longues au sein de l'EMG. Les femmes qui s'inscrivent dans une agence sont généralement inscrites en même temps sur des sites de rencontre et dans d'autres agences matrimoniales internationales. Parfois, elles s'engagent dans de longues correspondances sans qu'aucune rencontre n'ait lieu avec des hommes qui, probablement, entretiennent seulement leurs fantasmes. Certaines femmes, comme le souligne Evguenia, utilisent aussi les agences ou les sites de rencontre pour financer leur voyage ou accéder à de meilleures conditions de vie. Les adhérentes de l'EMG poursuivent des objectifs variés qui passent néanmoins souvent par le mariage, mais elles ont leurs propres exigences concernant le partenaire qu'elles sélectionneront et, les critères des agences, comme ceux des hommes, ne correspondent pas toujours aux leurs. Evguenia, par exemple, refusait les hommes qu'on lui proposait en raison de leur apparence, de leur âge ou du nombre d'enfants qu'ils avaient à charge. Les couples formés dans le cadre de l'EMG résultent ainsi de multiples arbitrages à l'intersection des stratégies commerciales et du coaching des agences et des attentes conjugales des adhérentes et des clients.

***

Ce chapitre est revenu sur les trois principaux protagonistes de l'EMG : les professionnelles, les adhérentes et les clients. Les professionnelles s'appuient sur des idéologies genrées pour développer des stratégies commerciales. En somme, elles s'approprient les catégories de la domination pour construire des discours marketings à l'adresse de leurs clients masculins. Les recherches qui ont révélé le caractère essentialisant et sexiste des sites internet n'ont pas pris en compte cette dimension pourtant fondamentale : la plupart de ces sites sont le fruit d'un travail de femmes et les discours véhiculés sur les femmes « *russes* », « *slaves* », « *de l'Est* » ont souvent été produits par les femmes postsoviétiques elles-mêmes. En cela, le marché de la rencontre internationale diffère du marché français puisque, selon Bergström, les concepteurs des sites sont très souvent des hommes[144] ; l'EMG est au contraire une affaire de femmes et elles s'appuient sur une grammaire de la domination pour faire prospérer leur entreprise. Les femmes au cœur de ce phénomène, professionnelles ou adhérentes, sont ainsi loin d'être dénuées de « puissance d'agir[145] ». Depuis les années 2000, la production de recherches qualitatives a permis de

[144] M. Bergström, *Les nouvelles lois de l'amour*, *op. cit.*
[145] « Ma puissance d'agir [*agency*] ne repose pas sur le déni de cette condition de ma constitution. Si je suis pourvue d'un tant soit peu de puissance d'agir, c'est parce que je suis constituée par un monde social que je n'ai jamais choisi. Que ma puissance

sortir de cette vision manichéenne et dichotomique transformant les femmes non occidentales en victimes d'une domination unilatérale exercée par des hommes occidentaux[146]. Des figures d'actrices ont au contraire émergé de ces enquêtes de terrain et les relations conjugales dans lesquelles elles étaient engagées sont apparues beaucoup moins spectaculaires que les drames familiaux souvent relatés dans les médias. Ni l'objet d'une domination absolue, ni libérées pour autant des contraintes habituelles qui pèsent sur les femmes (plus ou moins prononcées selon leur position sociale), ces actrices nouent des relations intimes sur la scène globale, parfois se marient mais elles poursuivent toujours des objectifs qui leur sont propres avec les ressources dont elles disposent. D'autres travaux ont aussi rendu compte des logiques sociales à l'œuvre dans la démarche d'hommes nord-américains engagés dans l'EMG. Bien qu'elles aient très souvent relevé des discours réactionnaires proches des rhétoriques masculinistes de la part des hommes qui prospectent[147], ils ont aussi décrit des configurations conjugales transnationales loin de pouvoir se réduire à une forme traditionnelle ou purement inégalitaire[148]. Cela suggère, d'une part, que les hommes inscrits sur des sites ou dans des agences matrimoniales internationales ne sont pas forcément ceux qui se marient ensuite et, d'autre part, qu'une partie au moins des couples qui se forment grâce à l'EMG mettent en place des arrangements conjugaux qui ont peu, voire rien, à voir avec les discours commerciaux des agences. Les propos tenus par ces hommes n'accompagnent donc pas toujours l'action, ils sont d'abord soumis à la négociation conjugale dans laquelle les femmes tiennent leur place. Ces négociations s'engagent d'ailleurs dès les premiers instants comme l'illustrait cet extrait de la correspondance d'une adhérente sibérienne avec un client italien.

> « You write that you are a very good cooker, and what are you thinking about women who cannot do cooking or do not like cooking ? »

Arbitrages, négociations et compromis sont au cœur de la constitution des couples franco-postsoviétiques comme nous le découvrirons dans les chapitres 6, 7 et 8. Mais avant de les aborder à partir de récits incarnés et situés, le chapitre suivant propose de faire un détour par une « vue d'en haut » à partir d'une focale macrosociologique et d'observer les capitaux qui circulent et s'échangent sur le marché matrimonial globalisé et qui témoignent, eux aussi, de certains types de compromis au cœur de la conjugalité transnationale.

---

d'agir soit morcelée par ce paradoxe ne signifie pas qu'elle est impossible. Cela signifie simplement que le paradoxe est sa condition de possibilité » Judith Butler, *Défaire le genre*, Paris, Amsterdam, 2012 [2006], p. 14.

[146] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; E. Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband*, *op. cit.* ; J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit ; J. Patico, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », art cit ; G. Ricordeau, « Devenir une First World Woman », art cit ; P. Suksomboon, *Thai migrant women in the Netherlands*, *op. cit.*

[147] J. Patico, « For Love, Money, or Normalcy », art cit.

[148] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.*

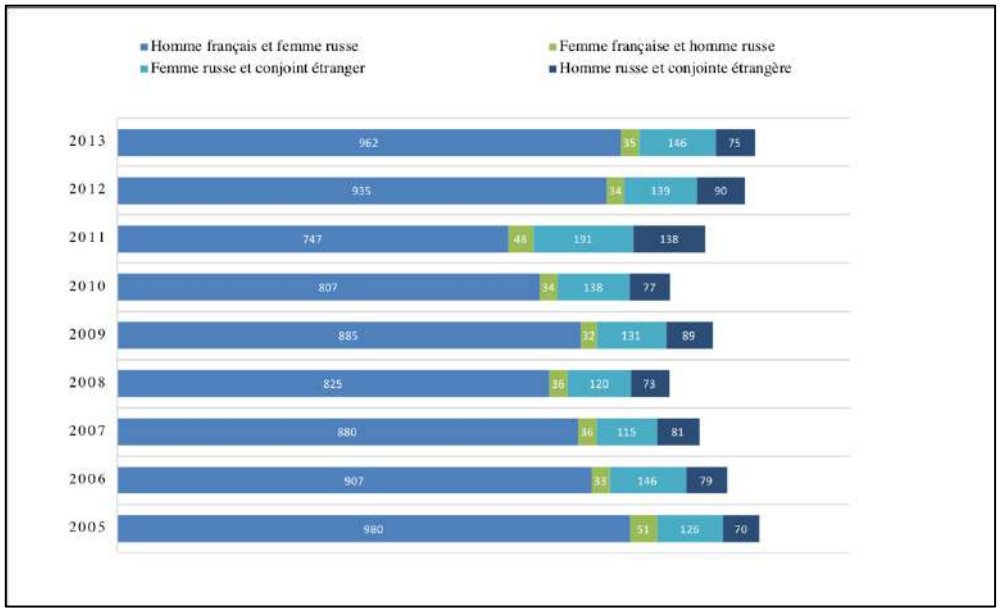
Chapitre 5. Se placer sur le marché matrimonial global

> « Les stratégies matrimoniales sont le produit non de l'obéissance à la règle mais du sens du jeu qui conduit à choisir le meilleur parti possible étant donné le jeu dont on dispose, c'est-à-dire les atouts ou les mauvaises cartes[1] »

Les agences et les sites de rencontres internationaux sont des opérateurs fondamentaux de la globalisation du marché matrimonial : ils participent de l'ouverture de nouvelles aires matrimoniales à l'échelle planétaire. Leurs stratégies commerciales, on l'aura désormais compris, se fondent sur de multiples rapports de pouvoir (de genre, de classe, de race, de nationalité) et contribuent à l'élaboration de masculinités et féminités (in)désirables. En somme, elles instituent des attractions et répulsions matrimoniales genrées à l'échelle internationale et favorisent le développement de ces rencontres au-delà des frontières. Les mariages franco-russes reflètent ces configurations de genre particulières puisqu'ils impliquent, au regard des statistiques françaises disponibles, dans une écrasante majorité de cas, des hommes français et des femmes russes.

[1] Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Les Editions de Minuit, 1987, p. 80.

Graphique 4 : Mariages de ressortissant·e·s russes en France (2005-2013)



Source : *Les mariages de 2005 à 2013 - État civil - Insee Résultats. Tableau 22 - mariages mixtes et mariages entre étrangers par nationalité du conjoint.*

Comment expliquer cette régularité ? Quel est l'impact de l'Entremise Matrimoniale Globalisée (EMG[2]) dans le développement de ces mariages ? La visibilité des agences et des sites de rencontre internationaux, à travers leur plateforme internet et leur médiatisation, pourrait laisser croire qu'ils sont le premier moyen de rencontre des couples franco-postsoviétiques : mais qu'en est-il de tous les autres moyens de rencontre, plus banals ? Les deux chapitres précédents ont permis de poser un certain nombre de jalons pour appréhender les couples franco-postsoviétiques en montrant, d'une part, que les hommes français comme les femmes postsoviétiques – qu'ils aient recours à l'EMG ou non – sont tous et toutes pris·e·s dans des régimes de genre spécifiques, indexés aux histoires singulières de leurs pays (chapitre 3) ; d'autre part, que ces régimes de genre jouent un rôle majeur dans les mécanismes d'attraction et de répulsion matrimoniale observés dans l'EMG (chapitre 4). Certaines attentes conjugales globalisées ont ainsi pu apparaître et il s'agit dans ce chapitre, à partir de matériaux quantitatifs, d'identifier plus avant les médiations sociales qui favorisent les rencontres franco-postsoviétiques, les échanges intimes et matrimoniaux qui se produisent en leur sein et les hommes et les femmes, avec toutes leurs caractéristiques sociales, qui accèdent, *in fine*, au mariage. Pour cela, je vais m'appuyer sur trois types de matériaux présentés en détail dans le chapitre 2 (section 2) : 1/les dossiers de mariage qui retracent le parcours des couples franco-postsoviétiques de la rencontre jusqu'au moment où ils s'engagent

[2] L'Entremise Matrimoniale Globalisée, dont les contours ont été délimités dans le chapitre précédent, comprend différentes sortes d'intermédiaires : les agences matrimoniales, les sites de rencontre internationaux mais également les réseaux sociaux ou les amies déjà mariées à l'étranger.

officiellement dans les démarches de mariage (2012-2014) ; 2/les actes de mariage impliquant un homme français et une femme postsoviétique intervenus à Lyon entre 1992 et 2015 et à Saint-Pétersbourg entre 1992 et 2014 qui constituent une photographie des couples au moment de la concrétisation officielle du mariage ; 3/le recensement qui permet d'identifier les femmes russes qui vivent en France et en particulier celles qui sont en couple avec un homme français. Chacune de ces sources permet de saisir ces relations à un moment précis de leur histoire et de repérer des échanges et arrangements matrimoniaux et des dynamiques conjugales sur la durée.

De là, un chapitre en trois temps. La première partie s'attache à mettre en lumière les principaux traits des mariages franco-postsoviétiques. À partir des actes de mariages de Lyon et Saint-Pétersbourg, certaines caractéristiques comme l'âge au mariage, le statut matrimonial et la catégorie professionnelle permettent de faire ressortir les capitaux distincts détenus par les individus de ces mariages. La deuxième partie est ensuite consacrée à l'étude détaillée des dossiers de mariage de Saint-Pétersbourg. Ces matériaux rendent possible une analyse beaucoup plus précise des structures de la sociabilité à l'échelle globale et des formes de compromis et d'arbitrages qui s'opèrent sur le marché matrimonial globalisé. La dernière partie se consacre enfin à l'analyse des données du recensement qui permettent de mesurer la proportion de couples franco-russes dans l'immigration russe en France mais surtout de saisir l'évolution de la place des femmes russes mariées avec un homme français.

1. Atouts et mauvaises cartes sur le marché matrimonial globalisé : le sexe des capitaux

> « Sur le marché matrimonial, comme sur les autres marchés, les capitaux ont un sexe. »[3]

Dans un article critique de 1987, François de Singly soulignait plusieurs points aveugles du concept d'homogamie devenu classique avec l'ouvrage d'Alain Girard[4] : l'un d'entre eux était justement la question des rapports de genre. Or, le mariage est une des institutions dans laquelle ces rapports se reproduisaient. Les recherches des féministes matérialistes – en particulier celles de Paola Tabet, Christine Delphy ou Colette Guillaumin – ont en outre décrit l'institution du mariage comme un espace

[3] F. de Singly, « Théorie critique de l'homogamie », art cit, p. 204.

[4] Dans une étude pionnière, réalisée en 1959, Alain Girard a démenti l'idée d'une liberté absolue et du hasard dans le choix des conjoints en montrant que les hommes et les femmes se marient plus souvent avec quelqu'un dont l'origine sociale est proche de la leur. Depuis, le concept d'homogamie est devenu un cadre de référence dans la plupart des travaux sur le choix du/de la conjoint·e. L'ouvrage, réédité en 2012 et présenté par Wilfried Rault et Arnaud Régnier-Loilier, chercheurs à l'INED, permet de mesurer les transformations importantes intervenues au cours des cinquante dernières années telles que l'affaiblissement du mariage, l'essor de l'union libre et des séparations, l'apparition du pacs et l'émergence de nouveaux modes de rencontre. Cette réédition augurait également une nouvelle enquête nationale sur la formation des couples et les séparations (enquête « Études sur les parcours individuels et conjugaux », Ined-Insee, 2013-2014). A. Girard, *Le Choix du conjoint*, *op. cit.*

où s'incarne et s'actualise les rapports de domination[5]. Armé de ces analyses, il apparaît important d'adopter les mêmes « lentilles sociologiques[6] » que Singly en 1987, autrement dit de laisser pour le moment les romances et les affects « dans le flou » pour saisir seulement les « effets de la vie conjugale pour les femmes » engagées dans la conjugalité transnationale et les « intérêts sociaux » qui entrent en jeu sur le marché matrimonial globalisé en considérant ici le mariage comme « un marché où les capitaux s'échangent[7] ». Que se passe-t-il lorsque les capitaux des unes et des autres sont placés sur la scène internationale ? Comment hommes français et femmes postsoviétiques se « vendent-ils·elles » sur le marché matrimonial global ? Comment gèrent-ils·elles leurs intérêts sociaux ? Dans la mesure où ces mariages vont impliquer la migration d'au moins un·e des conjoint·e·s, et le plus souvent celle des femmes, comment se négocie l'échange conjugal ?

On pourrait résumer le problème ainsi : les hommes français et les femmes postsoviétiques détiennent à la fois des « atouts » pour s'insérer sur le marché matrimonial global et des « mauvaises cartes » qui les poussent à refuser le marché matrimonial local (ou en être exclu·e·s). Selon le « jeu » dont ils et elles disposent, c'est-à-dire en fonction des capitaux qu'ils et elles détiennent, ils et elles développent différentes stratégies[8] matrimoniales. Ces stratégies sont façonnées par de multiples rapports de pouvoir et s'insèrent dans des structures de domination décrites précédemment. Hommes et femmes du marché matrimonial globalisé ne sont pas soumis aux mêmes injonctions sociales et aux mêmes inégalités ; aussi les stratégies et les capitaux des hommes et des femmes se distinguent-ils d'autant plus. Le chapitre précédent a révélé certaines attentes dans le marché matrimonial globalisé : les femmes sont notamment attentives à la capacité des hommes d'assumer leurs responsabilités familiales en endossant un rôle de pourvoyeur économique, tandis que les hommes cherchent avant tout des femmes plus jeunes qu'eux et des relations intimes caractérisées par la dépendance. Ainsi, si ces tendances se confirment, la jeunesse des femmes pourrait s'apparenter à un capital lorsqu'elles acceptent un écart d'âge important en faveur de leur conjoint. Le capital des hommes serait en revanche corrélé à leur position sociale, c'est-à-dire à leur catégorie socioprofessionnelle d'appartenance. L'analyse des données issues des actes de mariages d'hommes français et de femmes postsoviétiques (Lyon, n=315 ; Saint-Pétersbourg, n=405) permet justement de saisir ces échanges de capitaux[9].

---

[5] En particulier par l'appropriation de la force de travail des femmes par les hommes (voir notamment le mode de production domestique de Christine Delphy, le concept de sexage de Colette Guillaumin ou encore le concept de l'échange économico-sexuel de Paola Tabet). C. Delphy, *L'ennemi principal*, *op. cit.* ; Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir : L'idée de nature*, Paris, Editions Indigo & Côté-femmes, 1992, 239 p ; P. Tabet, *La grande arnaque*, *op. cit.*

[6] F. de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, *op. cit.*, p. 8.

[7] F. de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, *op. cit.*

[8] Le recours à la notion de stratégie permet de dépasser l'opposition individu/structure : « la notion de stratégie est l'instrument d'une rupture avec le point de vue objectiviste et avec l'action sans agent que suppose le structuralisme ». Pierre Bourdieu et Pierre Lamaison, « Nouvelles de.... De la règle aux stratégies : entretien avec Pierre Bourdieu », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 1985, nº 4, p. 93- 100..

[9] Les données disponibles sur les actes de mariages de Lyon et de Saint-Pétersbourg ont en commun les éléments suivants concernant les individus : leur date et lieu de naissance ainsi que leur statut matrimonial. Sur les actes de Lyon apparaît également l'activité des individus renseignée au moment du mariage alors que les actes de Saint-Pétersbourg sont dépourvus

1.1. Capital jeunesse et capital marital

Les recherches démographiques françaises ont révélé que l'écart d'âge en faveur des hommes chez les couples impliquant au moins un·e conjoint·e immigré·e est plus élevé que chez les couples réunissant deux personnes nées en France. De 2,5 ans en moyenne, il s'élève à 4 ans en moyenne (en 2012)[10]. Selon les données des actes de mariage de Lyon et Saint-Pétersbourg, l'écart d'âge en faveur des hommes dans les mariages franco-postsoviétiques prend encore plus d'ampleur : il est compris entre 6,9 ans et 7,2 ans en moyenne.

Tableau 7 : Âge au mariage et écart d'âge entre les conjoint·e·s

Mariages entre un homme français et une femme postsoviétique	Âge au mariage des hommes	Âge au mariage des femmes	Écart d'âge moyen
Lyon 1992-2015 (n=315)	38,2	31	7,2
Saint-Pétersbourg 1992-2014 (n=405)	38,2	31,3	6,9

Champ : Mariages impliquant un homme français et une femme postsoviétique intervenus à Lyon et Saint-Pétersbourg entre 1992 et 2014-2015.
Source : *Bases de données constituées à partir des actes de mariage de l'état civil du tribunal de grande instance de Lyon (1992-2015) et de ceux du consulat de Saint-Pétersbourg (1992-2014).*

Les mariages franco-postsoviétiques sont caractérisés par un écart d'âge important en faveur des hommes et par un âge relativement tardif au mariage. Comme on l'a vu précédemment, les hommes de l'EMG sont très souvent à la recherche de femmes plus jeunes qu'eux. Ces données laissent supposer qu'une partie d'entre eux y accèdent. De leur côté, les femmes postsoviétiques peuvent faire face à une marginalisation sur le marché matrimonial local à la fois en raison de leur âge mais également parce qu'elles refusent les hommes qui leur sont proposés (chapitre 4). Pour contourner ces obstacles, elles peuvent mobiliser leur jeunesse en acceptant une différence d'âge importante avec leur partenaire. La jeunesse se constitue bien comme un capital, une carte à jouer pour les femmes sur le marché matrimonial global dans la mise en place d'un échange conjugal.

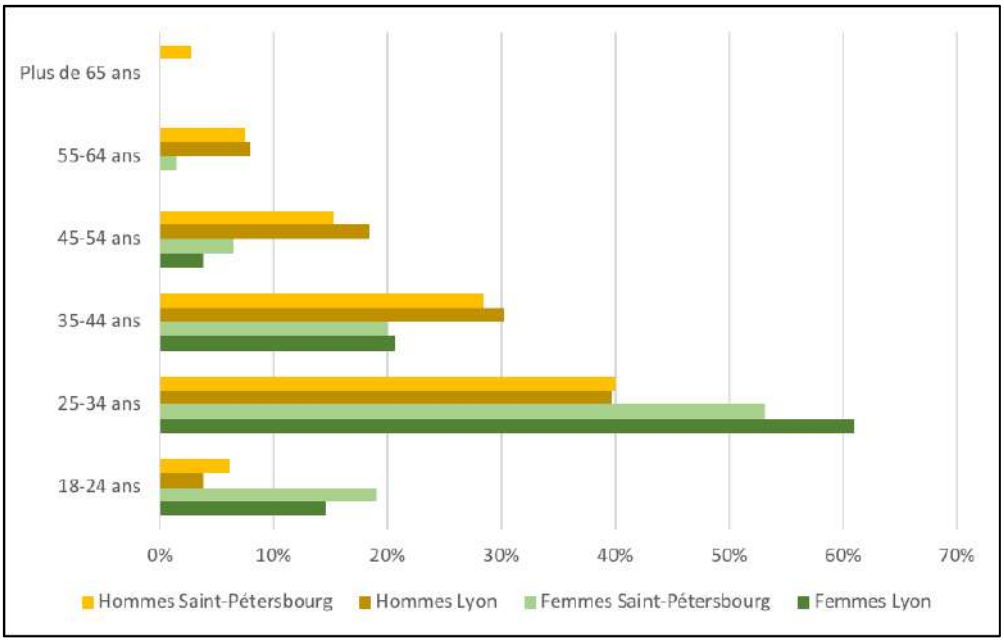
Mais ce capital jeunesse, y compris sur le marché matrimonial globalisé, ne dure qu'un temps et plus elles avancent en âge, moins elles ont de chances de se marier sur la scène globale ; or c'est l'inverse qui semble s'observer pour les hommes, comme le graphique suivant l'illustre.

---

de cette information. Pour cette raison, la première sous-partie inclut l'analyse des actes de mariage de Lyon et Saint-Pétersbourg, mais la seconde sous-partie n'utilise que les données de Lyon.

[10] Fabienne Daguet, « De plus en plus de couples dans lesquels l'homme est plus jeune que la femme », *Insee Première*, 2016, n° 1613, p. 1-4.

Graphique 5 : Âge au mariage par tranche d'âge selon le sexe



Champ : Mariages impliquant un homme français et une femme postsoviétique intervenus à Lyon et Saint-Pétersbourg entre 1992 et 2014-2015.
Source : *Bases de données constituées à partir des actes de mariage de l'état civil du tribunal de grande instance de Lyon (1992-2015) et de ceux du consulat de Saint-Pétersbourg (1992-2014).*

Dans une large majorité de cas, les femmes se marient entre 18 et 34 ans (76 % à Lyon et 72 % à Saint-Pétersbourg), tandis que les hommes se marient majoritairement au-delà de 35 ans (57 % à Lyon et 54 % à Saint-Pétersbourg). Les chances au mariage augmentent et décroissent en sens inverse pour les hommes et les femmes. Ainsi, plus l'âge des femmes augmente, plus l'étendue du choix matrimonial se réduit et plus elles peuvent être amenées à faire des compromis. Le premier compromis se situe dans l'écart d'âge qu'elles acceptent, souvent important en faveur des hommes, mais pour pouvoir faire ce type de compromis, encore faut-il qu'elles soient relativement jeunes car, concrètement, rares sont celles qui accèdent au mariage transnational au-delà de 44 ans (7 % à Saint-Pétersbourg et 4 % à Lyon).

Le statut matrimonial et les enfants à charge constituent un autre type de capital. Être sans enfant et n'avoir jamais été mariée peut apparaître comme un atout pour les femmes jusqu'à un certain âge. Au-delà de 30 ans, ce capital marital « vierge » se transforme en stigmate (chapitre 4) et les femmes peuvent alors accepter un écart d'âge très élevé en faveur des hommes afin d'entrer dans la norme matrimoniale. Les hommes, au contraire, auront souvent accès à des femmes beaucoup plus jeunes qu'eux lorsqu'ils ont déjà été mariés. En prenant l'écart d'âge comme un indicateur des marges de manœuvre dont disposent les femmes, le statut matrimonial semble, plus encore que l'âge au mariage, être décisif dans les configurations conjugales franco-postsoviétiques comme l'illustre le tableau suivant.

Tableau 8 : Statuts matrimoniaux des deux membres du couple au moment du mariage à Lyon et Saint-Pétersbourg (1992-2015)

Statuts matrimoniaux des deux membres du couple	Lieu du mariage	Âge au mariage des hommes	Âge au mariage des femmes	Écart d'âge moyen
Jamais marié·e·s	Saint-Pétersbourg 57 % (n=230)	32,9	27,8	5,1
	Lyon 52 % (n=165)	32,2	27,6	4,4
Hommes jamais mariés /Femmes divorcées	Saint-Pétersbourg 16 % (n=65)	37,2	33,6	3,6
	Lyon 15 % (n=47)	38,5	34,1	4,4
Divorcé·e·s	Saint-Pétersbourg 12 % (n=49)	50,2	39,3	11,0
	Lyon 16 % (n=51)	49,4	37,6	11,7
Hommes divorcés/ Femmes jamais mariées	Saint-Pétersbourg 11 % (n=44)	45,3	30	15,3
	Lyon 15 % (n=46)	45,3	30,7	14,7

Champ : Mariages impliquant un homme français et une femme postsoviétique intervenus à Lyon et Saint-Pétersbourg entre 1992 et 2014-2015.
Source : *Bases de données constituées à partir des actes de mariage de l'état civil du tribunal de grande instance de Lyon (1992-2015) et de ceux du consulat de Saint-Pétersbourg (1992-2014).*

Une majorité de couples accédant au mariage sont formés par deux personnes qui n'ont jamais été mariées, auquel cas elles forment des couples nettement plus jeunes que les autres. Les femmes ont moins de 30 ans et les hommes entre 32 et 33 ans. Au regard des moyennes d'âge observées dans l'EMG[11], on peut supposer que ces couples n'ont pas eu recours à cette médiation et qu'ils se sont vraisemblablement rencontrés via d'autres circuits. Dans plus de deux tiers des cas, les individus des mariages franco-postsoviétiques n'ont jamais été mariés au moment de leur mariage (69 % d'hommes à Saint-Pétersbourg, 67% à Lyon ; 68% de femmes à Saint-Pétersbourg, 67 % à Lyon). À nouveau, cette forte proportion, en particulier pour les hommes, invite à penser que le recours aux agences ou aux sites de rencontre n'est pas prépondérant. Pour les femmes, cela reflète à la fois des (im)possibilités matrimoniales mais aussi un potentiel refus des hommes disponibles dans leur pays.

Un autre élément remarquable est la proportion importante de couples qui comprennent une femme divorcée et surtout la plus faible différence d'âge qui sépare alors les protagonistes, en particulier lorsque les hommes n'ont jamais été mariés. Dans ce cas, l'écart d'âge se réduit ou ne dépasse pas l'écart d'âge des couples réunissant des individus jamais mariés. De plus, les hommes dans ce type d'union font un premier mariage tardif (37-38 ans). Ces résultats sont à souligner car ils diffèrent de ce qui est observé dans le cas français : d'une part, en France, les remises en couple, plus difficile pour les femmes,

[11] 37,2 ans pour les femmes ukrainiennes ; 39,3 ans pour les femmes russes ; 43,4 ans pour les hommes français - cf. chapitre 4, tableaux 5 et 6.

impliquent souvent qu'elles acceptent un écart d'âge plus important. D'autre part, « plus les hommes se mettent en couple tardivement, plus l'écart d'âge avec leur conjointe est élevé[12] ». Que l'écart d'âge se réduise lorsque les femmes sont divorcées est donc un aspect original dans les configurations conjugales franco-postsoviétiques. Avoir déjà été mariées semble leur donner plus de pouvoir dans le choix d'un partenaire et leur permettre de refuser des conjoints trop âgés. Michel Bozon et François Héran soulignaient une moindre préférence des femmes pour un conjoint plus âgé dans « toutes les situations et les conjonctures où les femmes voient leur autonomie s'accroitre et où leur statut dépend moins de l'homme du couple[13] ». Le statut de femme divorcée peut donc accroitre l'autonomie des femmes dans des sociétés où se marier constitue encore une norme contraignante[14]. En tout cas, il leur donne le pouvoir de négocier un échange matrimonial dans lequel leur capital jeunesse n'est pas aussi important que dans d'autres configurations conjugales. En cela, le passé matrimonial des femmes apparaît comme une carte à jouer auprès d'hommes qui n'ont jamais été mariés ; au contraire, lorsqu'ils ont eux-aussi été mariés, l'écart d'âge en leur faveur augmente sensiblement (11 ans à Saint-Pétersbourg et 11,7 ans à Lyon). Même si les individus de ces mariages sont un peu plus âgés, avoir déjà été marié pour les hommes implique qu'ils cherchent des femmes nettement plus jeunes qu'eux alors que cette tendance est beaucoup moins forte quand il s'agit d'un premier mariage. Le statut matrimonial des hommes a donc un effet remarquable sur l'écart d'âge en leur faveur et cela est d'autant plus vrai lorsque les femmes n'ont jamais été mariées.

En effet, dans cette configuration, l'écart d'âge s'envole (14,7 ans et 15,3 ans). Deux phénomènes permettent d'expliquer cet écart. D'une part, les femmes font un mariage tardif par rapport à la norme statistique puisqu'en 2011, la moyenne d'âge au premier mariage pour les femmes russes est 22,6 ans (23 ans dans les mégalopoles). L'acceptation d'un écart d'âge beaucoup plus important que les autres femmes souligne ainsi une certaine urgence de se marier. Cependant, elles ont en moyenne tout juste 30 ans (30,7 ans à Lyon), ce qui laisse supposer des stratégies d'anticipation également relevées dans le chapitre précédent : choisir un conjoint avec une différence d'âge importante avant d'entrer dans une phase où les choix se réduisent de plus en plus, y compris sur le marché matrimonial globalisé. Elles concèdent alors une grande différence d'âge à leur partenaire pour accéder au statut de femme mariée ; tandis que les hommes, en particulier dans le cadre d'une seconde union, cherchent des femmes nettement plus jeunes qu'eux et y accèdent. Une dynamique similaire avait été mis en lumière par Bergström : si les hommes tentent d'accéder à des femmes beaucoup plus jeunes qu'eux (surtout lors d'une remise en couple), ces aspirations sont ensuite confrontées à celles des femmes, et de ces attentes

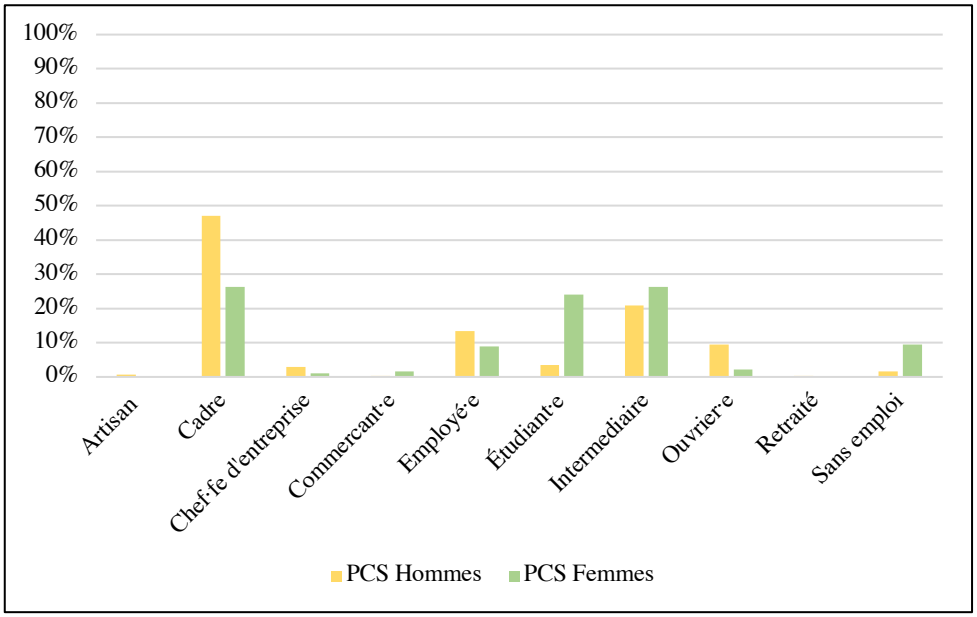
[12] Mélanie Vanderschelden, « L'écart d'âge entre conjoint s'est réduit », *Insee Première*, 2006, nº 1073.
[13] M. Bozon et F. Héran, *La formation du couple*, *op. cit.*, p. 141.
[14] Mona Claro a exploré dans sa thèse les parcours d'entrée dans l'âge adulte de deux générations de femmes russes, en se focalisant sur l'entrée dans la sexualité, dans la conjugalité, et dans la maternité. Son travail révèle à quel point « se marier reste essentiel » (p. 621) bien que moins central que l'entrée dans la maternité. M. Claro, *Ni hasard ni projet.*, *op. cit.* Avoir déjà été mariée et être mère constituent ainsi certainement un avantage pour les femmes russes : s'engager dans un nouveau mariage n'est plus régi par la pression sociale normative mais par d'autres intérêts.

sexuellement contrastées émerge un arbitrage qui réduit les différences d'âge en faveur des hommes[15]. Dans le cadre de la globalisation du marché matrimonial, tout porte à croire que les femmes opèrent des compromis stratégiques plus que des arbitrages sur l'écart d'âge, en particulier lorsqu'elles n'ont jamais été mariées. Mais que proposent alors les hommes en contrepartie de cet écart d'âge ? Et suffit-il d'offrir sa jeunesse à un homme nettement plus âgé pour prendre part à la globalisation du marché matrimonial ? L'activité des individus renseignée au moment du mariage – information disponible uniquement dans la base de données de Lyon – permet d'analyser plus précisément ce qui s'échange au sein des couples franco-postsoviétiques.

1.2. Capital économique contre dot scolaire ?

Selon la base de données de Lyon, les personnes des mariages franco-postsoviétiques sont très qualifiées, *a fortiori* les hommes : 68 % d'entre eux occupent des positions de cadres ou des professions intermédiaires.

Graphique 6 : Professions et Catégories Socioprofessionnelles (PCS [16]) des hommes français et des femmes postsoviétiques au moment du mariage



Champ : Mariages impliquant un homme français et une femme postsoviétique intervenus à Lyon entre 1992 et 2015.
Source : *Bases de données constituées à partir des actes de mariage de l'état civil du tribunal de grande instance de Lyon (1992-2015).*

[15] M. Bergström, « De quoi l'écart d'âge est-il le nombre ? », art cit.
[16] Les professions ont été recodées selon la nomenclature de l'Insee.

Alors que la figure masculine communément associée aux mariages franco-postsoviétiques a souvent été celle du paysan[17], pas un seul homme n'apparaît dans la catégorie des agriculteurs, et si on pourrait supposer qu'il existe un biais relatif au lieu de mariage, l'analyse du recensement, sur laquelle nous reviendrons en fin de chapitre, montrera qu'il n'en est rien. Les hommes de ces mariages sont hautement qualifiés, largement au-dessus de la moyenne française. En 2016, les cadres et professions intellectuelles supérieures représentent 16,2 % de la structure sociale française ; les hommes des mariages franco-postsoviétiques sont donc presque trois fois plus nombreux (47 %) à occuper cette position. Les femmes postsoviétiques choisissent donc surtout des hommes qui appartiennent à des franges supérieures de la population française et les cadres français sont plus concernés par ce type de choix conjugal que des hommes appartenant à d'autres catégories socioprofessionnelles. Souvent en échange d'un capital jeunesse, les femmes accèdent donc à des hommes très qualifiés qui obtiennent de leur côté des partenaires plus jeunes qu'eux.

Que nous dit, en revanche, la position des femmes indiquée au moment du mariage ? Elles apparaissent elles aussi très qualifiées puisqu'une majorité d'entre elles occupent des positions de cadres ou des professions intermédiaires et qu'un quart d'entre elles sont engagées dans la poursuite d'études supérieures. Sur la base de ces données, il est toutefois impossible de savoir si ces femmes ont migré par le mariage ou si elles étaient déjà installées en France. Cette position professionnelle ou activité déclarée peut donc, pour une partie des femmes au moins, être celle qu'elles occupaient dans leur pays d'origine et elle témoigne ainsi moins d'un statut réel d'emploi ou d'activité que d'un niveau de diplôme élevé. En effet, environ les trois-quarts des femmes possèdent ou sont en train d'acquérir une formation supérieure mais il est probable qu'elles ne puissent pas immédiatement valoriser leur dotation scolaire sur le marché du travail. En revanche, cette dot scolaire semble leur permettre d'accéder au marché matrimonial international. Si l'on observe maintenant les couples selon les PCS des hommes et des femmes, sans surprise, on trouve une forte proportion de couples homogames socialement.

Tableau 9 : PCS des couples franco-postsoviétiques

		PCS Femmes postsoviétiques							
		Cadre	**Cheffe d'entreprise**	**Commerçante**	**Employée**	**Étudiante**	**Intermédiaire**	**Ouvrière**	**Sans emploi**
PCS Hommes français	**Artisan**	1				1			
	Cadre	49 (16 %)	1	3	10	29	41 (13 %)	2	13

[17] Sur ce point, les représentations cinématographiques sont éclairantes. On peut se reporter par exemple au film français *Je vous trouve très beau* (2005) d'Isabelle Mergault ou au film nord-américain *Nadia* [*Birthday girl*] (2001), de Jez Butterworth. Ces deux films mettent en scène des agriculteurs en quête d'épouses originaires des pays postsoviétiques qui seraient susceptibles de les aider à gérer leurs exploitations. Cette figure n'épuise toutefois pas d'autres catégories stéréotypées comme celle de l'homme très âgés à la recherche d'une conjointe qui pourrait avoir l'âge de sa fille illustrée dans le film d'Anne Le Ny, *Les invités de mon père* (2010). Au regard des dates de production, cette seconde représentation a probablement pris le pas sur la première.

	Chef d'entreprise	3			2	3			1
	Commerçant	1							
	Employé	5		2	8	14	6	2	5
	Étudiant	1			1	9			
	Intermédiaire	14	1		2	13	30 (10 %)		6
	Ouvrier	8	1		4	6	6	2	3
	Retraite	1							
	Sans emploi				1	1		1	2

Champ : Mariages impliquant un homme français et une femme postsoviétique intervenus à Lyon entre 1992 et 2015.
Source : *Bases de données constituées à partir des actes de mariage de l'état civil du tribunal de grande instance de Lyon (1992-2015).*
Lecture : 49 couples sont formés de deux cadres, 29 comprennent un homme cadre et une femme étudiante et 41 un homme cadre et une femme de profession intermédiaire.

Les configurations les plus probables sont représentées par les couples impliquant deux individus cadres (16 %), un homme cadre et une femme de profession intermédiaire (13 %) et deux individus occupant des professions intermédiaires (10 %). Dans ces couples, les femmes ont plus de 30 ans et les hommes sont proches de la quarantaine. Ce sont ensuite les mariages entre des femmes étudiantes et des hommes cadres qui sont les plus nombreux. Dans tous les cas de mariages qui impliquent des femmes étudiantes (24 %), les femmes sont nettement plus jeunes : elles ont entre 24 et 26,6 ans en moyenne et elles se marient avec des hommes qui ont plus de 30 ans (à l'exception des mariages entre étudiant·e·s où les hommes ont un peu plus de 26 ans et les femmes 24 ans). Dans la plupart de ces couples existe donc une certaine homogamie relative à leur niveau scolaire.

Un certain nombre de mariages révèlent toutefois aussi des configurations conjugales hypergames et hypogames. L'hypergamie est cependant difficile à caractériser car la position professionnelle des femmes ne reflète peut-être pas leur niveau de diplôme si elles sont déjà en situation de déclassement professionnel. On peut toutefois noter que les femmes étudiantes qui se marient avec un homme cadre acceptent l'écart d'âge le plus important en faveur de l'homme au regard des autres couples impliquant une femme étudiante. De même, quand une femme indique être sans emploi ou employée et qu'elle se marie avec un homme cadre, l'écart d'âge dépasse 10 ans. Plus le conjoint est qualifié et plus la position des femmes semble précaire, plus l'écart d'âge est élevé. Toutefois, dans les mariages hypogames, l'écart d'âge en faveur des hommes peut également apparaître très important. Si l'hypergamie est plus difficile à affirmer compte tenu de la fragilité des positions professionnelles déclarées par les femmes ; en revanche, l'hypogamie est claire lorsque des femmes cadres ou de professions intermédiaires se marient avec des hommes largement moins qualifiés qu'elles. Malgré un niveau de diplôme apparemment supérieur à celui de leur conjoint, les écarts d'âge en faveur de l'homme restent très importants. Cela suggère à nouveau que les femmes déclarent peut-être au moment de

l'enregistrement du mariage une position professionnelle qu'elles viennent tout juste de quitter et qu'elles n'occupent pas forcément en France.

Les individus des couples franco-postsoviétiques présentent ainsi des profils variés, à la fois en termes de classe d'âges et de statuts matrimoniaux. Néanmoins, l'écart d'âge important en faveur des hommes reste une caractéristique essentielle dans ces configurations conjugales et un trait original par rapport aux tendances observées en France. En effet, les recherches démographiques ont montré que plus les hommes sont diplômés, moins l'écart d'âge est élevé en leur faveur[18]. Or, les hommes ici analysés, sont souvent très qualifiés et généralement en possession d'un haut niveau de diplôme. Ainsi, l'écart d'âge qui caractérise les mariages franco-postsoviétiques permet d'identifier une tendance inverse à celle observée actuellement dans la France contemporaine, qui vient renforcer l'hypothèse selon laquelle les hommes engagés dans ces mariages iraient à l'encontre des évolutions du régime de genre français. Ces hommes accèdent ainsi à des femmes plus jeunes qu'eux et très qualifiées mais qui, si elles migrent au moment de leur mariage, ne pourront pas s'insérer immédiatement sur le marché du travail. Dans ce cas, leur qualification reflèterait donc plutôt une dot scolaire rentable, en premier lieu, sur le marché matrimonial global : dans les trois-quarts des cas, leurs époux occupent des positions sociales supérieures mais elles peuvent connaître, en contrepartie, un déclassement professionnel par rapport à leur qualification en migrant par le mariage (point qui sera travaillé dans le chapitre 6).

Les personnes de ce marché matrimonial particulier, contre les représentations du sens commun déjà décrites, sont donc très qualifiées et contractent des unions souvent homogames au regard de leur niveau de diplôme et de leur catégorie socioprofessionnelle. Mais comme le rappelaient Michel Bozon et François Héran[19], « l'homogamie sociale ne se commande pas, elle se réalise et se découvre par d'obscures médiations[20] ». Cette homogamie, tout comme la régularité des mariages franco-postsoviétiques, suppose donc l'existence de médiations sociales à l'échelle globale qui permettent aux hommes français et aux femmes postsoviétiques de se rencontrer. En effet, « si n'importe qui n'épouse pas n'importe qui, c'est d'abord que n'importe qui ne fréquente pas n'importe qui, et ne le fait pas en n'importe quel lieu[21] ». Pour les auteurs, ce sont les cadres sociaux de sociabilité qui produisent, en partie, l'homogamie. Ils « cristallisent une somme de choix et de préférences sociales opérées en amont », ce qui amène les stratégies à être « à peine des stratégies » et les contraintes à n'apparaître

[18] M. Vanderschelden, « L'écart d'âge entre conjoint s'est réduit », art cit ; Jean-François Mignot, « L'écart d'âge entre conjoints », *Revue française de sociologie*, 2010, vol. 51, n° 2, p. 281- 320 ; F. Daguet, « De plus en plus de couples dans lesquels l'homme est plus jeune que la femme », art cit.

[19] Michel Bozon et François Héran, au début des années 1980, lancent une nouvelle enquête sur la formation du couple. Ils vont à la fois s'inspirer des travaux d'Alain Girard (*Le choix du conjoint* [1959]) en reproduisant une enquête similaire 25 ans après mais aussi proposer de nouvelles pistes d'analyse pour comprendre les médiations qui rendent possible l'application, rigoureuse comme le montrent les statistiques, de la norme sociale de l'homogamie. Leurs travaux sont réunis dans l'ouvrage, devenu un classique de la sociologie de la famille et du couple, *La formation du couple, op. cit.* publié en 2006.

[20] M. Bozon et F. Héran, *La formation du couple*, *op. cit.*, p. 10.

[21] *Ibid.*, p. 12.

« plus comme des contraintes[22] ». L'un de ses cadres, l'EMG, s'inscrit toutefois dans une vision stratégique de la prospection matrimoniale. Qu'en est-il des autres structures de la sociabilité qui favorisent les rencontres franco-postsoviétiques ? Quelles sont les scènes de rencontre de ces couples ? Ces mariages sont-ils le résultat de stratégies matrimoniales ou au contraire de cadres sociaux de sociabilité qui « resserrent les choix » ? Quelles sont les médiations qui permettent à ces personnes, éloignés initialement géographiquement, de se trouver sur le même chemin à un moment donné ? Combien de temps dure leur relation avant le mariage ? Comment arrivent-elles à construire un lien intime à des milliers de kilomètres ? Quelles langues sont utilisées par le couple ? Les dossiers de mariage de Saint-Pétersbourg (cf. encadré ci-dessous) permettent de reconstruire les parcours de couples franco-postsoviétiques, de la rencontre au mariage, et de dévoiler à la fois les structures qui favorisent les rencontres à l'échelle internationale mais aussi les stratégies matrimoniales à l'œuvre dans la globalisation du marché matrimonial et, *in fine*, les capitaux nécessaires pour se placer sur le marché matrimonial global.

Encadré 2 : Les données des dossiers de mariage

Les dossiers de mariage sont constitués à la suite d'une « audition » réalisée par un agent de l'État avec le couple désirant se marier. Elle suit un script assez précis : le couple est interrogé sur la date et le moyen de la rencontre ainsi que sur leurs projets (lieu de vie envisagé, projets conjugaux et professionnels). Les agents de l'État cherchent notamment à vérifier l'existence d'une « intention matrimoniale ». Cette mesure a été mise en place suite à une circulaire diplomatique qui a renforcé le contrôle des mariages intervenant entre un·e ressortissant·e français·e et un·e ressortissant·e étranger·e (hors espace Schengen[23]).

Les données accessibles à partir de ces auditions sont extrêmement précieuses car elles éclairent à la fois les moteurs de la globalisation du marché matrimonial mais également les parcours intimes transnationaux, souvent longs, des protagonistes de ces couples. L'échantillon présente 67 couples qui se sont mariés entre 2012 et 2014. Il faut souligner que cet échantillon est réduit et qu'il présente une particularité puisque les couples ont choisi d'enregistrer leur mariage en Russie plutôt qu'en France. Or, beaucoup de couples choisissent de se marier en France : d'une part, pour éviter de nombreuses démarches administratives, notamment la traduction de documents officiels à faire certifier par un notaire[24] et, d'autre part, car le lieu de résidence est plus souvent envisagé en France qu'en Russie. Il est donc probable que les couples enregistrés au consulat de Saint-Pétersbourg soient plus nombreux à projeter de s'installer en Russie ou à vivre déjà en Russie.

Les matériaux récoltés sur les mariages intervenus à Saint-Pétersbourg sont donc à manier avec précaution du fait du nombre limité de couples et du lieu de la démarche de mariage, mais ils permettent de décrire plus précisément les personnes de ces mariages et les moteurs de la globalisation du marché matrimonial. Cet échantillon constitue une sorte de photographie à un instant T du parcours des couples franco-postsoviétiques, à

[22] *Ibid.*

[23] Voir à ce sujet les travaux d'A.-M. D'Aoust, « Les couples mixtes sous haute surveillance », art cit ; Manuela Salcedo, « Couples binationaux de même sexe : politique de soupçon, normalisation et rapports de pouvoir », *Migrations Société*, 2013, vol. 150, nº 6, p. 95- 108 ; Anne Lavanchy, « L'amour aux services de l'état civil : régulations institutionnelles de l'intimité et fabrique de la ressemblance nationale en Suisse », *Migrations Société*, 2013, nº 150, p. 61- 77 ; F. Infantino, « Gouverner les frontières ou appliquer des droits ? », art cit ; Manuela Salcedo, « Le véritable amour : le dispositif de soupçon à l'égard des couples binationaux », *Autrepart*, 2018, vol. 2, nº 86, p. 23- 41.

[24] En outre, se marier en Russie implique que le conjoint français se déplace en Russie, en l'occurrence à Saint-Pétersbourg, que le mariage soit enregistré dans un ZAGS (« *Zapisi Aktov Graždanskogo Sostojanija* [*записи актов гражданского состояния*] » que l'on peut traduire par « bureau pour l'enregistrement des actes civils »), et que le mariage soit célébré dans un « palais des mariages ».

ce moment charnière où ils choisissent de s'engager dans une union matrimoniale et où l'un·e des conjoint·e·s va migrer par le mariage.

2. Trouver son/sa conjoint·e sur la scène globale

Qui sont donc les individus qui accèdent au mariage transnational ? Sur le corpus des 67 couples franco-postsoviétiques, seuls quatre impliquent une femme française et un homme postsoviétique. Ces proportions reflètent les tendances déjà observées à l'échelle nationale de la France et confirment l'existence de masculinités et féminités (in)désirables dans le choix d'un·e conjoint·e sur la scène globale. Ces couples se distinguent ainsi par leur nombre mais également par leurs projets conjugaux, dont les calendriers diffèrent.

Tableau 10 : Âge au mariage, écart d'âge et durée de la relation avant le mariage selon le sexe du partenaire français

Type de couples	Âge moyen des femmes	Âge moyen des hommes	Écart d'âge moyen	Durée moyenne de la relation avant le mariage
Hommes français et femmes postsoviétiques (N=63)	33	37	4	2,6
Femmes françaises et hommes postsoviétiques (N=4)	26,75	30,5	3,75	3,5

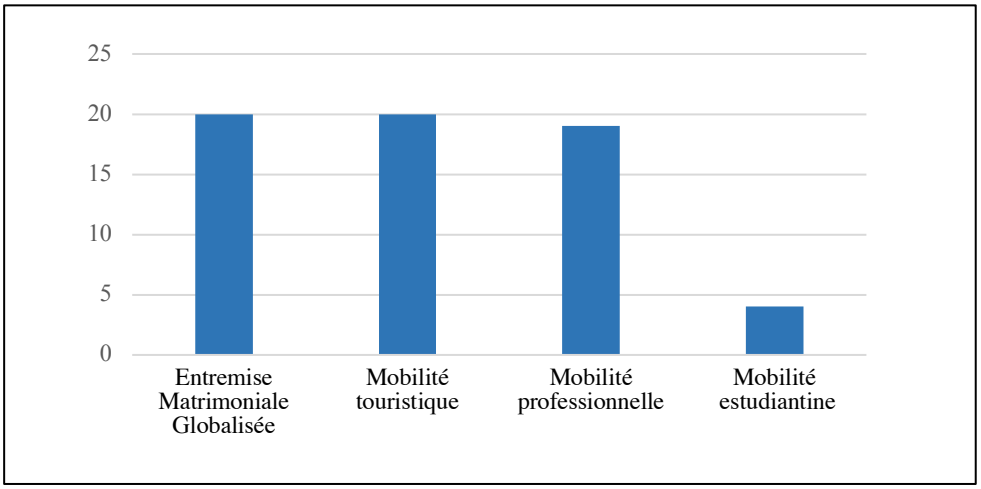
Source : *Bases de données constituées à partir des dossiers de mariage du consulat de Saint-Pétersbourg (2012-2014).*

Dans les couples impliquant une femme française, les individus se marient jeunes et à l'exception d'un homme postsoviétique, aucun n'a été précédemment marié. Selon l'Insee[25], l'âge moyen au premier mariage en 2014 pour une femme française est 30,9 ans. Celles qui se marient avec un homme postsoviétique se marient donc nettement plus tôt. L'écart d'âge en faveur de l'homme est également assez élevé – 2,5 ans – par rapport à la moyenne nationale française. Cela reflète ce que les recherches démographiques ont montré à plusieurs reprises, l'écart d'âge en faveur des hommes tend à s'accentuer dans les couples dont l'un des conjoints est immigré. Dans 3 cas sur 4, ces femmes ont migré en Russie et elles sont déjà en ménage avec leur conjoint. À chaque fois, ce sont les femmes qui se sont déplacées jusqu'en Russie, elles ont rencontré leur conjoint sur place dans le cadre d'une mobilité estudiantine (3) ou professionnelle (1) et les couples communiquent en russe. Les couples franco-postsoviétiques, impliquant un homme français, leur ressemblent peu. Les mariages interviennent à des âges plus tardifs et une grande majorité de couples envisagent de vivre en France. Surtout, ces parcours

[25] « Tableaux de l'économie française », *Insee Références,* 2016.

intimes transnationaux sont marqués par des modes de rencontre beaucoup plus variés comme le graphique suivant l'illustre.

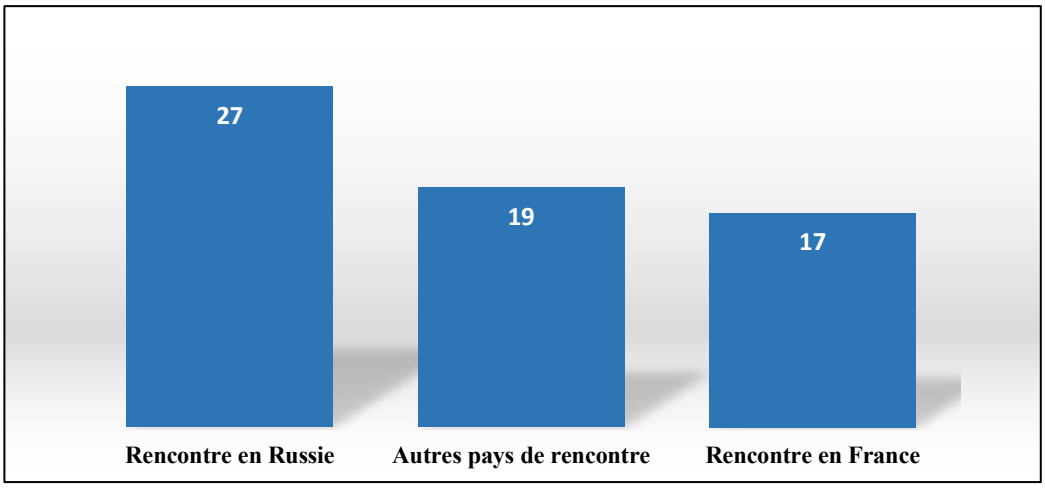
Graphique 7 : Modes de rencontre des couples franco-postsoviétiques (en effectif)



Champ : Couples impliquant un homme français et une femme postsoviétique
Source : *Bases de données constituées à partir des dossiers de mariage du consulat de Saint-Pétersbourg (2012-2014).*

Cet échantillon permet ainsi de prendre une certaine mesure du poids de l'EMG dans les rencontres franco-postsoviétiques impliquant un homme français. La mise en relation a été initiée par l'EMG dans presque un tiers des cas. Elle constitue donc bien un canal important des modes de rencontre puisque 20 couples sur 63 se sont rencontrés par ce biais. Cependant, il apparaît que le mode principal de rencontre des couples franco-postsoviétiques est produit par la grande mobilité des individus puisque 19 couples se sont rencontrés lors de mobilités professionnelles, 4 couples dans le cadre d'une mobilité estudiantine et 20 autres, enfin, lors d'une mobilité touristique. La diversité des lieux de rencontre met aussi en lumière des individus particulièrement mobiles.

Graphique 8 : Lieux de rencontre des couples selon le pays

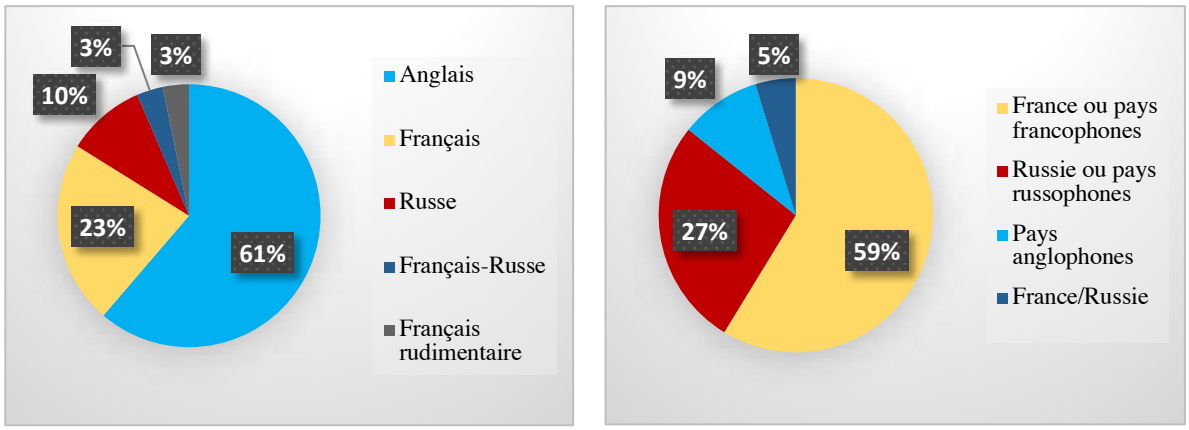


Champ : Couples impliquant un homme français et une femme postsoviétique
Source : *Bases de données constituées à partir des dossiers de mariage du consulat de Saint-Pétersbourg (2012-2014).*

À titre de comparaison, l'analyse de Beate Collet et Corinne Régnard sur les primo-arrivants en couple avec un Français sans lien direct avec la migration indiquait que, plus d'une fois sur deux, le couple s'était rencontré en France. Seul 8 % des couples s'était rencontré dans un autre pays et le reste s'était rencontré dans le pays d'origine du/de la conjoint·e étranger·e[26]. Une dynamique assez différente s'observe chez les couples franco-postsoviétiques puisqu'ils sont presque majoritaires à s'être rencontrés en Russie et les rencontres sont plus fréquentes dans un autre pays qu'en France. La prépondérance de rencontres en Russie est sans doute liée au choix de s'unir officiellement à Saint-Pétersbourg. Cette dynamique pourrait disparaître si les mêmes données existaient pour les actes de mariage de Lyon avec une prépondérance de rencontres en France. En revanche, les nombreuses rencontres qui ont lieu dans un pays tiers indiquent surtout que les personnes de ces couples sont particulièrement mobiles et se déplacent facilement à l'international. La langue utilisée par les couples vient d'ailleurs corroborer cette hypothèse : l'anglais domine largement sur les autres langues alors même que les couples projettent rarement de vivre dans un pays anglophone.

[26] Voir en particulier le tableau 4, p.19. Beate Collet et Corinne Régnard, « La réalité socio-culturelle de la mixité franco-étrangère. Analyse de données statistiques d'une enquête auprès de primo-arrivants », *Revue européenne des migrations internationales*, 2011, vol. 27, nº 2, p. 7-34.

Diagramme 1 : Langues utilisées par les couples et lieux de vie projetés



Champ : Couples impliquant un homme français et une femme postsoviétique
Source : *Bases de données constituées à partir des dossiers de mariage du consulat de Saint-Pétersbourg (2012-2014).*

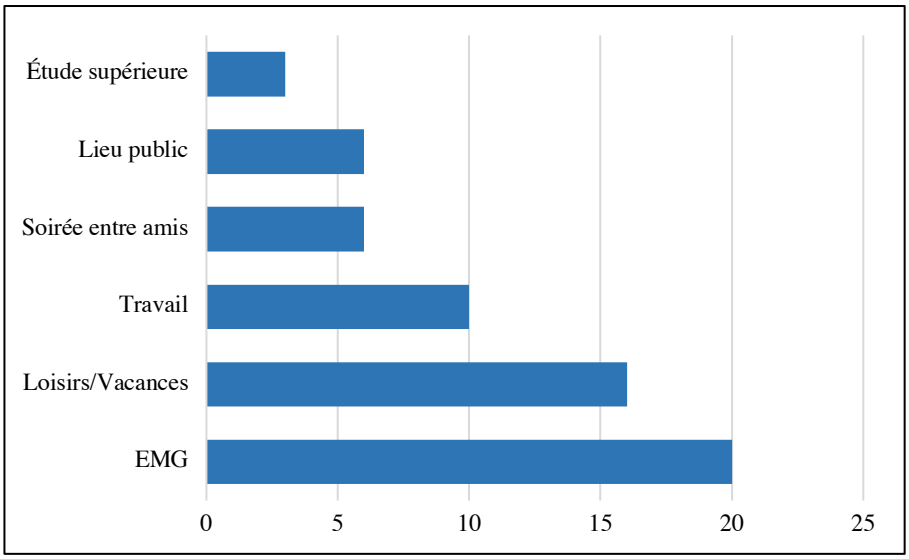
Plus de la moitié des couples communiquent en anglais au moment des démarches pour se marier (38 sur 63). Seuls 14 couples communiquent en français et deux utilisent le français et le russe. Quant aux couples qui communiquent en russe, alors même que les rencontres ont souvent eu lieu en Russie, ils sont seulement 6. Pourtant, même si quelques couples ont des projets de vie dans des pays anglophones (6), la plupart envisagent de vivre en France ou dans des pays francophones (37) et une part non négligeable de couples projettent de rester en Russie (16) ou d'aller vivre dans un pays russophone (1 en Azerbaïdjan). Cette prédominance de l'anglais comme langue d'usage des couples indique que la plupart de ces individus ont eu accès à une formation linguistique suffisamment solide pour pouvoir faire une rencontre amoureuse, puis entretenir et construire une relation intime jusqu'à l'aboutissement d'un mariage transnational dans une autre langue que leur langue natale. Ce constat est d'autant plus vrai pour les femmes qui parlent plus souvent français que les hommes ne parlent russe.

Cela génère une première sélection sociale à l'échelle internationale : il faut en effet au moins maitriser une langue étrangère. En dehors de deux couples qui communiquent difficilement en français car l'homme ne parle ni russe, ni anglais et la femme ne parle que peu français, les autres ont recours à l'anglais et sont aussi souvent en train d'apprendre la langue de leur partenaire. Mais dans la mesure où les couples vont souvent aller s'installer en France, ce sont davantage les femmes qui apprennent le français. Ainsi, malgré de nombreux projets d'installation en Russie (16) et surtout en France (37), rares sont les conjoint·e·s migrant·e·s qui parlent déjà la langue du futur pays de destination. Une partie au moins des femmes postsoviétiques et des hommes français (dans une moindre mesure) vont donc aller vivre dans des pays dont elles et ils ne maitrisent pas la langue.

À ce stade, on peut voir que les couples impliquant un homme français se construisent sur des ressorts très différents de ceux qui impliquent une femme française. Rares sont les hommes qui parlent russe au moment où ils rencontrent leur conjointe, les projets de vie sont deux fois plus fréquents en France ou dans d'autres pays qu'en Russie. Pourtant, une partie des couples se sont rencontrés dans des

circonstances comparables à celles des couples impliquant une femme française ou à celles des couples concernant des personnes nées en France. Certains lieux de rencontre sont, somme toute, assez communs comme le travail, les lieux publics, les soirées entre amis[27].

Graphique 9 : Circonstances de rencontre (en effectif)



Champ : Couples impliquant un homme français et une femme postsoviétique
Source : *Bases de données constituées à partir des dossiers de mariage du consulat de Saint-Pétersbourg (2012-2014).*

Les deux tiers des couples se sont en effet « découverts » parfois durant leurs études, par l'intermédiaire d'ami·e·s ou dans des lieux publics (15), mais le plus souvent, la rencontre se produit pendant leurs vacances ou sur leur lieu de travail (26). Quelles différences pouvons-nous alors observer entre les couples formés via l'EMG – des personnes qui ont fait le choix de se tourner vers l'étranger pour penser leur avenir matrimonial – et d'autres couples qui se sont rencontrés dans des cadres sociaux de sociabilité liés à leur profession, leurs études, leurs loisirs et leur cercle privé ? Sommes-nous face à des stratégies matrimoniales « intentionnelles » d'un côté et à une découverte du/de la conjoint·e médiatisée par des stratégies « objectivées » d'un autre côté ?

[27] M. Bergström, « Sites de rencontres : qui les utilise en France ? Qui y trouve son conjoint ? », art cit ; Michel Bozon et Wilfried Rault, « Où rencontre-t-on son premier partenaire sexuel et son premier conjoint ? », *Population & Sociétés*, 2013, n° 496, p. 4.

Tableau 11 : Modes de rencontre, caractéristiques des individus et configurations conjugales

Modes de rencontre	EMG (N=20)		Tourisme (N=20)		Mobilités professionnelles (N=19)		Mobilités estudiantines (N=4)	
Caractéristiques individuelles et conjugales	**Femme**	**Homme**	**Femme**	**Homme**	**Femme**	**Homme**	**Femme**	**Homme**
Âge moyen au mariage	36,8	43,2	29,9	33,8	34,6	36,4	22,25	24,5
Part d'individus jamais mariés	14	11	15	17	7	16	4	4
Part d'individus avec enfant(s)	6	4	6	1	6	2	0	0
Part de cadres et intermédiaires	11 (1 étudiante)	15	12 (4 étudiantes)	17 (et 2 étudiants)	15	16	1 (et 3 étudiantes)	1 (et 2 étudiants)
Écart d'âge	6,4		3,9		1,8		2,25	
Part de couples qui ont cohabité avant le mariage	0		5		16		2	
Durée moyenne de la relation	1,8		2,3		3,8		2	
Migration des femmes vers/avec leur conjoint	18		14		10		3	

Champ : Couples impliquant un homme français et une femme postsoviétique

Source : *Bases de données constituées à partir des dossiers de mariage du consulat de Saint-Pétersbourg (2012-2014).*

Lecture : 20 rencontres ont eu lieu dans le cadre de l'EMG. Dans ce cas, les femmes sont les plus âgées, elles ont 36,8 ans en moyenne et l'écart d'âge moyen est le plus élevé : 6,4 ans. Une grande majorité de femmes et un peu plus d'un homme sur deux n'ont jamais été mariés et seuls 6 femmes et 4 hommes ont des enfants d'une précédente union. Plus d'une femme sur deux et 15 hommes sur 20 occupent des positions de cadres ou des professions intermédiaires. La durée moyenne de la relation est la plus courte (1,8 ans) et aucun couple n'a cohabité avant le mariage. Dans ce mode de rencontre, ce sont les femmes qui migrent vers leur conjoint.

Ce tableau montre que, selon le mode de rencontre, les individus et les configurations conjugales diffèrent. On peut observer la présence de personnes très jeunes qui se sont connues dans le cadre d'une mobilité estudiantine et d'autres, beaucoup plus âgées, qui sont passées par l'EMG. Cela marque les différentes temporalités de la rencontre et souligne que l'âge intervient dans les scènes de découverte du/de la conjoint·e. Autour de la vingtaine, les rencontres franco-postsoviétiques se produisent grâce aux mobilités estudiantines et elles sont peu nombreuses (4). Ces couples sont caractérisés par leur jeune âge et les hommes français se marient particulièrement tôt au regard de l'âge moyen au premier mariage en France (32,6 ans en 2014). Pour les femmes, le mariage intervient ainsi légèrement plus tôt mais s'inscrit dans la norme statistique concernant l'âge moyen au premier mariage pour les femmes en Russie (22,6 ans en 2011). Contrairement aux couples présentés plus haut impliquant une femme française, dans 3 cas sur 4, ce sont les femmes postsoviétiques qui se sont déplacées, en France (2) ou dans un pays tiers. Seuls deux couples cohabitent au moment des démarches et un seul couple projette de vivre en Russie. Tous les autres envisagent une installation en France. Ainsi, la décision rapide de se

marier (2 ans en moyenne) est certainement le résultat d'une nécessité : pour pouvoir vivre ensemble, se rejoindre et se suivre, le mariage est une condition requise. Ces jeunes couples sont toutefois peu nombreux au regard des autres modes de rencontre dans lesquels les mariages sont plus tardifs et les secondes unions plus fréquentes, en particulier pour les femmes.

Lorsque les individus s'approchent de la trentaine, le principal vecteur des rencontres franco-postsoviétiques est le tourisme. Dans une grande majorité de cas, il s'agit encore d'un premier mariage. Cette fois, les hommes français sont seulement légèrement plus âgés que s'ils s'étaient mariés en France. En revanche, les femmes font un premier mariage tardif, presque sept ans au-dessus de la moyenne nationale. L'écart d'âge en faveur de l'homme augmente mais il correspond aux écarts observés en France lorsque l'un des conjoints est immigré[28]. Plusieurs hommes et femmes sont encore en étude et ne sont ainsi pas encore inséré·e·s sur le marché du travail. Ils·elles accèderont probablement à des catégories socioprofessionnelles élevées car ils·elles sont déjà détenteur·rice·s de capitaux économiques et culturels. En effet, malgré leur statut d'étudiant·e et la précarité que cela peut impliquer, ils·elles se déplacent dans des zones touristiques internationales. Les hommes de ce groupe sont les plus qualifiés, seul un homme est employé et tous les autres sont cadres, occupent une profession intermédiaire ou sont des cadres en devenir (étudiants ingénieur).

Les couples qui se sont rencontrés grâce à une mobilité professionnelle sont également très qualifiés mais ils diffèrent nettement de ceux qui se sont rencontrés dans le cadre du tourisme et de l'EMG sur deux aspects. Le premier le plus frappant est l'écart d'âge entre les conjoint·e·s : il est particulièrement bas (1,8 ans). Le second est le nombre de femmes divorcées : elles sont 4 fois plus nombreuses que les hommes à avoir déjà été mariées (13 femmes sur 19 contre 3 hommes). Il s'agit donc très souvent pour elles d'une seconde union tandis que les hommes français accèdent à un premier mariage tardif. Alors que les recherches démographiques ont montré qu'il est souvent plus délicat pour les femmes divorcées de se remettre en couple, en particulier lorsqu'elles ont des enfants à charge, il apparaît ici, au contraire – et de la même manière que l'analyse des bases de données de Lyon et Saint-Pétersbourg l'a révélé (section 1.1) –, que les femmes divorcées ont plus de marges de manœuvre dans le choix de leur conjoint notamment lorsque ce statut est associé à une position professionnelle élevée.

En effet, ce qui distingue les couples de l'EMG de ceux des mobilités professionnelles est notamment la position professionnelle des femmes et leur statut matrimonial. En dehors de ces deux variables, elles sont proches en âges et aussi nombreuses à avoir déjà eu des enfants (6). Les femmes qui ont rencontré leur conjoint *via* la mobilité professionnelle occupent presqu'aussi souvent des emplois de cadres et des professions intermédiaires que les hommes (15 femmes sur 19 couples contre 16 hommes). Ces femmes sont donc plus dotées que les autres, elles occupent des postes à responsabilité qui leur offrent des opportunités de voyages (et par conséquent de rencontres) et des revenus financiers

[28] F. Daguet, « De plus en plus de couples dans lesquels l'homme est plus jeune que la femme », art cit.

suffisants. La durée moyenne de la relation avant le mariage indique également que ces couples ont pris leur temps avant de s'engager car une grande partie d'entre eux vivent déjà ensemble en Russie (13) et parfois à l'étranger (3). En outre, ce groupe se distingue aussi par rapport à la migration des femmes. Dans presqu'un cas sur deux, c'est l'homme français qui migre dans le pays de sa conjointe (9 sur 19). Ces femmes pourront ainsi, potentiellement, conserver leur position sociale de cadre et ne subiront pas de déclassement professionnel.

La proportion de femmes migrantes par le mariage varie sensiblement selon le mode de rencontre. Elles sont beaucoup plus nombreuses dans le cadre d'une rencontre lors d'une mobilité touristique (14 sur 20) et c'est le cas de presque toutes les femmes qui rencontrent leur conjoint via l'EMG (18 sur 20). Ces couples se marient aussi nettement plus rapidement que ceux des mobilités professionnelles notamment parce qu'ils cohabitent rarement avant de se marier (jamais dans le cas de l'EMG). 1,8 ans à 2,3 ans en moyenne avant de s'engager dans le mariage : ces couples semblent pressés et ils agissent rapidement. À l'instar des couples de la mobilité estudiantine, le mariage constitue la condition *sine qua none* pour pouvoir vivre ensemble. Comme dans le tourisme, les femmes des couples de l'EMG sont à nouveau nombreuses à se marier pour la première fois, à la différence que, cette fois, les hommes sont divorcés presque une fois sur deux (9 sur 20) et 4 ont déjà des enfants. Il s'agit donc souvent d'un premier mariage tardif pour les femmes[29] et d'une seconde union pour les hommes. Définitivement en marge au regard de la norme, ces femmes acceptent un écart d'âge en faveur de l'homme presque quatre fois plus élevé que celui observé chez les couples rencontrés grâce à une mobilité professionnelle. La précarité de leur position professionnelle – une partie importante de ces femmes occupent des positions d'employées (7 sur 20) – et leur statut matrimonial de femmes jamais mariées bien engagées dans la trentaine éclairent l'écart d'âge qui augmente considérablement dans ces unions. En somme, ce tableau montre que les femmes de l'EMG accèdent à des conjoints nettement plus âgés, plus souvent divorcés avec des enfants, davantage représentés par des professions intermédiaires que dans les autres groupes. Les hommes de l'EMG apparaissent en effet moins qualifiés et plus souvent ouvriers ou employés (3 sur 20). Plus jeunes, les femmes qui rencontrent leur conjoint lors d'une mobilité touristique parviennent à un meilleur rendement matrimonial puisqu'elles se marient avec des hommes plus qualifiés et plus proche d'elles en âge mais ce sont encore elles qui migrent le plus souvent. Dans le cadre des rencontres issues de la mobilité professionnelle, les femmes, mieux positionnées professionnellement et qui ont souvent déjà été mariées, obtiennent non seulement à des conjoints beaucoup plus proches d'elles en âge mais aussi que ces derniers migrent et s'installent dans leur pays.

L'âge des femmes au mariage, leur position professionnelle et leur statut matrimonial influent donc largement sur les caractéristiques de leur conjoint et sur les configurations conjugales qui se

[29] Les femmes qui n'ont jamais été mariées (14) ont 34 ans en moyenne alors que l'âge moyen au premier mariage en Russie est 23 ans dans les mégalopoles.

mettent en place. L'écart d'âge accepté en faveur des homme symbolise les marges de manœuvre des femmes qui, selon les cartes qu'elles détiennent, acceptent de faire des compromis de plus ou moins grande ampleur. Parmi les compromis et les négociations conjugales visibles dans cet échantillon, la migration de l'un·e ou l'autre conjoint·e est centrale et varie considérablement en fonction du mode de rencontre. Parfois ce sont les hommes qui migrent (19 sur 63), dans ce cas, ils vont vivre dans les grands centres urbains russes, généralement Saint-Pétersbourg et quelques autres grandes villes dont Moscou. Mais le plus souvent, ce sont les femmes qui migrent vers leur conjoint et, selon le mode de rencontre, elles ne bénéficient pas de la même situation géographique.

2.1. Les chemins inégaux de la migration conjugale

Il y a deux façons de distinguer les couples de cet échantillon : tout d'abord par le mode de rencontre, comme nous venons de le faire, puis en analysant le lieu de vie projeté par les conjoint·e·s. Envisager de s'installer en Russie ou en France est en effet révélateur de dynamiques spécifiques puisque cela entraîne la migration de l'un ou l'autre partenaire. Lequel des deux rejoindra l'autre ? Jusqu'où est-on prêt à rejoindre son/sa conjoint·e ? Les lieux de vie futurs varient sensiblement selon le mode de rencontre.

La migration des femmes apparaît prépondérante dans les rencontres liées aux mobilités touristiques et tout à fait dominante dans le cadre de l'EMG. Seuls deux couples envisagent de vivre en Russie ou entre les deux pays et ils sont beaucoup plus âgés que les autres, bientôt ou déjà à la retraite. Tous les autres couples projettent leur avenir dans un pays européen, généralement en France (14) mais aussi dans d'autres pays (2 en Angleterre, 1 en Suisse et 1 en Belgique). Ce sont les rencontres dans le cadre de mobilités professionnelles qui entraînent le plus souvent la migration des hommes en Russie[30]. Plus de la moitié des couples pensent s'installer dans l'espace postsoviétique (dont 6 à Saint-Pétersbourg). Seuls 7 couples vont s'installer en France. Les couples de la mobilité estudiantine projettent une fois sur deux de vivre en Russie, ce mode de rencontre (mais les effectifs sont faibles) semble avoir moins d'impact sur ce choix fondamental. Nettement plus jeunes, ces couples sont plus flexibles dans le choix du lieu pour débuter leur vie conjugale. Même si tous ces couples vivront nécessairement toujours un peu entre les deux pays par les liens familiaux qu'ils ont avec leur pays

[30] Une particularité de l'échantillon se situe dans le fait que beaucoup de couples souhaitent s'établir en Russie, à Saint-Pétersbourg en particulier. Pourtant, les couples franco-postsoviétiques sont beaucoup plus nombreux à s'établir en France. En effet, en 2018, le nombre de personnes françaises inscrites au registre consulaire français en Russie s'élève à 5022 (Données disponibles sur le site France Diplomatie, URL : https://www.diplomatie.gouv.fr/fr/services-aux-citoyens/inscription-consulaire-registre-des-francais-etablis-hors-de-france/article/la-communaute-francaise-inscrite-au-registre-des-francais-etablis-hors-de-240335, consulté le 28/03/2019). Sur ce nombre, une partie peut représenter des hommes et des femmes français·e·s non marié·e·s avec des femmes ou des hommes russes. En France, en 2014, plus de 13 000 femmes russes arrivées après 1990 vivent en couple avec un français.

d'origine, que l'EMG entraîne dans presque tous les cas, la migration des femmes montre que ce choix n'est pas anodin. Il a notamment un impact important sur l'écart d'âge entre les conjoint·e·s. Plus les femmes migrent, plus l'écart d'âge en faveur de l'homme s'accentue : il double presque lorsque la femme migre pour rejoindre son conjoint.

Tableau 12 : Âge, écart d'âge et durée de la relation avant le mariage selon la migration de l'homme ou de la femme

	Nombre de couples	Âge moyen des hommes	Âge moyen des femmes	Durée moyenne de la relation avant le mariage	Écart d'âge moyen
Migration des femmes vers la France ou un pays européen	44	38	33,3	2,2	4,7
Migration des hommes vers la Russie ou un pays postsoviétique	19	34,7	32,3	3,5	2,4

Champ : Couples impliquant un homme français et une femme postsoviétique
Source : *Bases de données constituées à partir des dossiers de mariage du consulat de Saint-Pétersbourg (2012-2014).*
Lecture : La migration des femmes est deux fois plus fréquente que celle des hommes. Lorsqu'elles migrent, la relation avant le mariage dure moins longtemps parce qu'elles sont beaucoup moins souvent engagées dans un projet professionnel au contraire des hommes, fréquemment expatriés, qui ont de ce fait la possibilité de vivre une conjugalité au quotidien dans le pays des femmes. Le mariage est donc plus rapide et l'écart d'âge s'accentue considérablement en faveur des hommes.

L'écart d'âge dans les couples franco-postsoviétiques témoigne donc moins d'une préférence des femmes envers un conjoint plus âgé qu'elles que d'une concession réalisée dans le cadre d'une négociation conjugale transnationale. En effet, si la formation du couple ne s'accompagne pas de la migration des femmes, alors l'écart d'âge diminue. Les femmes sont un peu plus jeunes que celles qui migrent mais ce sont surtout les hommes qu'elles obtiennent qui sont moins âgés. Cela souligne un « arbitrage » spécifique lorsque la femme rejoint son conjoint en France ou dans un autre pays. C'est le résultat auquel est parvenu Marie Bergström dans un article récent sur l'écart d'âge à partir de matériaux inédits. En explorant les préférences des hommes et des femmes en matière d'âge sur le site Meetic, elle a montré que « le choix du conjoint en est rarement un » : « alors que l'on se représente souvent le couple comme la rencontre entre deux désirs réciproques – c'est le cas des romanciers mais aussi des sociologues –, les aspirations des femmes et des hommes divergent souvent, et les unions ressemblent plus à un compromis qu'à ce que les anglais appellent un *perfect match* – un accord parfait[31] ».

Comme cela a déjà été exploré dans le chapitre précédent, les femmes peuvent utiliser leur âge, et leur jeunesse aux yeux des hommes, pour se placer sur le marché matrimonial globalisé. L'écart d'âge important en faveur de l'homme accepté dans le cadre de la migration par le mariage a donc des implications fortes et renforce l'hypothèse proposée par d'autres auteures d'une réaffirmation des rôles de genre traditionnels. Les chercheuses Yvonne Riaño et Nadia Baghdadi, à partir d'une enquête menée

[31] M. Bergström, « De quoi l'écart d'âge est-il le nombre ? », art cit, p. 412.

auprès de femmes migrantes par le mariage en Suisse, ont montré que « la décision féminine de suivre son futur mari et de donner la priorité à la carrière de ce dernier contient en germe l'inégalité dans le couple. Si bien que les rôles féminins et masculins "traditionnels", directement ou indirectement, se mettent en place : l'homme suisse pourvoyeur principal du ménage et l'immigrante gardienne du foyer[32] ». Bien qu'initialement à la recherche de rapports de genre plus égalitaires, en migrant par le mariage et en suivant leur mari, les femmes réaffirmeraient des rôles de genre traditionnels. La mise en lumière d'un écart d'âge important accepté par les femmes lorsqu'elles migrent tend à confirmer cette analyse. Toutefois, les deux chapitres précédents ont aussi montré que des régimes de genre différents existent en France et en Russie. La migration d'un pays à l'autre implique donc nécessairement de passer d'un régime de genre à l'autre. Ainsi, en migrant, les femmes consentent peut-être à une forme conjugale traditionnelle en faisant passer en premier les ambitions professionnelles de leur futur mari et en acceptant une différence d'âge importante mais elles accèdent simultanément et *a priori* à des rapports de genre plus favorables dans la société d'arrivée. De la même manière, les hommes français qui migrent contractent certes des mariages plus homogames en âge et en PCS, suggérant des rapports de genre plus égalitaires au sein du couple, mais ils vont aussi vivre dans un autre régime de genre, nettement plus favorable aux hommes (chapitre 3).

Les femmes font donc différents types de compromis en s'engageant dans un mariage transnational et en migrant. Ces compromis peuvent s'apparenter à des stratégies, non seulement matrimoniales, mais aussi des stratégies migratoires basées sur le genre. Le premier compromis, le plus visible, apparaît dans l'acceptation d'un écart d'âge important en faveur de l'homme. Un second compromis ressort ensuite dans leurs futurs lieux de vie en France.

Tableau 13 : Lieux de vie projetés[33] selon le mode de rencontre

Lieux de vie projetés	EMG (n=20)	Mobilités touristiques (n=20)	Mobilités professionnelles (n=19)	Mobilités estudiantines (n=4)
Occident	18	14	7	2
Paris	1	2	3	1
Métropole du Grand Paris		3	1	
Unité urbaine > à 1 M. d'hab.	1		3	
Unité urbaine de 200 000 à 1 M. d'hab.	3	1	1	
Unité urbaine de 50 000 à 200 000 hab.	2	1		
Commune de métropole		2		1

[32] Y. Riaño et N. Baghdadi, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », art cit, p. 50.
[33] Durant l'audition, les agents de l'État demandent aux couples de préciser leurs projets conjugaux, en particulier, le lieu de vie envisagé pour le couple. Parfois, ils vivent déjà ensemble en Russie mais le plus souvent ils vont aller vivre en France ou dans un autre pays.

Unité urbaine de 15 000 à 50 000 hab.	5	2		
Unité urbaine < à 15 000 habitants	6	3		
Espace postsoviétique[34]	1	6	10	2
Autres[35]	1		2	
Total général	20	20	19	4

Champ : Couples impliquant un homme français et une femme postsoviétique
Source : *Bases de données constituées à partir des dossiers de mariage du consulat de Saint-Pétersbourg (2012-2014).*

Ce tableau montre que les femmes n'auront sans doute pas toutes accès aux mêmes situations géographiques. En effet, selon le mode de rencontre, elles accèdent à des villes de plus ou moins grande taille. Dans la mesure où la plupart vivent à Saint-Pétersbourg au moment des démarches, une ville de plus de 4 millions d'habitants, haut lieu culturel de la Russie et centre économique important, partir vivre dans une ville de moins de 15 000 habitants[36] en France s'apparente à un premier déclassement social. Plus concrètement, ces femmes bénéficieront de conditions d'accueil moins favorables que celles qui arrivent dans de grands centres urbains. À nouveau, les dynamiques sont claires : le mode de rencontre a de fortes conséquences sur les lieux potentiels d'arrivée des femmes migrantes. Alors que les rencontres issues de mobilités professionnelles entraînent plus d'une fois sur deux la migration de l'homme, pour les femmes qui migrent en France, aucune n'ira vivre dans une commune de moins de 200 000 habitants. Au contraire, lorsqu'elles ont rencontré leur conjoint dans le cadre de l'EMG, elles sont majoritaires à se retrouver dans des villes de moins de 50 000 habitants et un tiers d'entre elles iront vivre dans des villes de moins de 15 000 habitants. Avec moins de force, ce compromis géographique s'aperçoit également pour les femmes qui ont rencontré leur conjoint dans le cadre du tourisme : un peu plus d'un tiers d'entre elles partent vivre dans des villes de moins de 50 000 habitants.

2.2. Structures de la sociabilité, stratégies matrimoniales et compromis des femmes à l'échelle globale

Le mode de rencontre influe ainsi fortement sur les projets conjugaux qui se mettent en place. Les rencontres via l'EMG et celles liées à la mobilité professionnelle se constituent en deux pôles qui s'opposent dans lesquels les femmes sont proches en âge mais se distinguent par leur statut matrimonial et leur position professionnelle. Les rencontres de la mobilité touristique et de l'EMG se ressemblent davantage. Dans le premier cas, les femmes semblent s'être mobilisées plus tôt dans la recherche d'un

[34] Les hommes qui migrent dans l'espace postsoviétique vont toujours s'installer dans les grandes métropoles russes ou les capitales postsoviétiques (1 cas en Azerbaïdjan).
[35] Deux couples, plus âgés, envisagent de vivre entre les deux pays et un couple n'a pas encore déterminer un lieu de vie définitif. La négociation conjugale est toujours en cours.
[36] Les lieux de vie projetés ont été regroupés selon la taille de la ville. Les unités urbaines de moins de 15 000 habitants sont distinguées des communes de métropole, il s'agit donc de villes relativement isolées du tissu urbain.

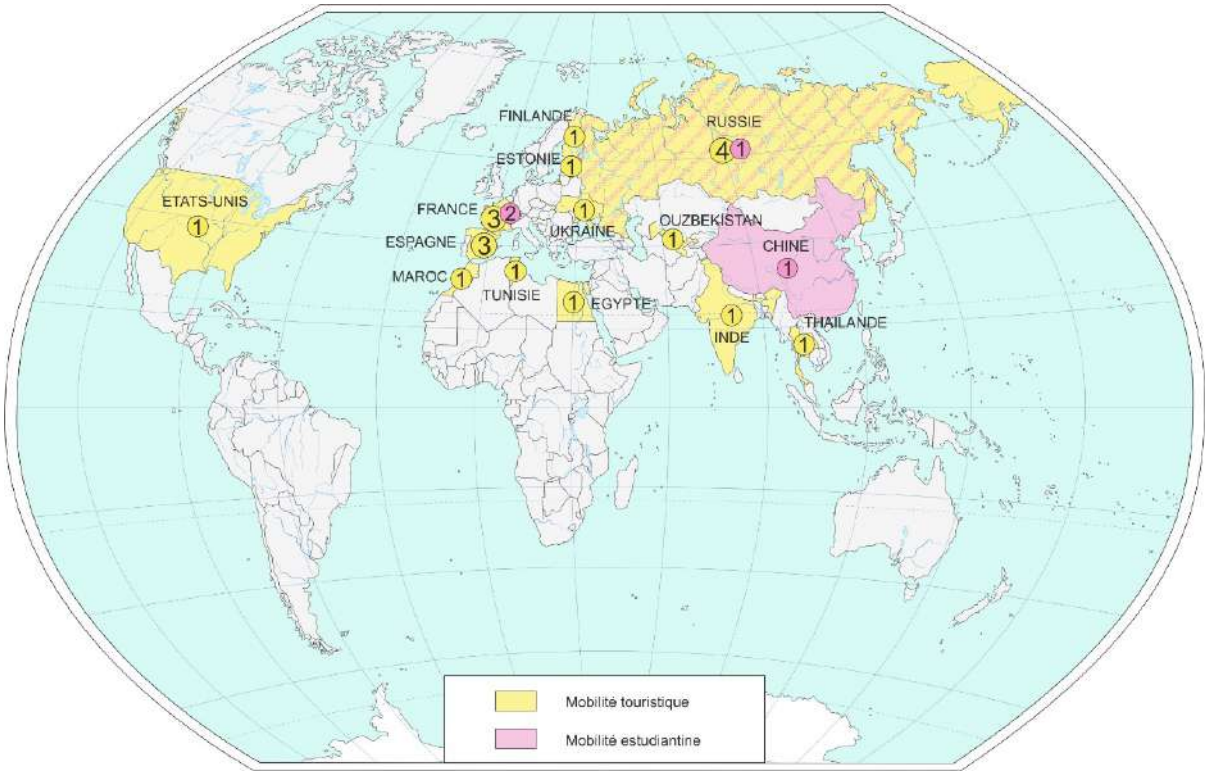
conjoint et, grâce à leur jeunesse, elles obtiennent un meilleur rendement matrimonial que les femmes de l'EMG, à la fois au regard de l'écart d'âge, de la PCS de leur conjoint et de leur future situation géographique. Regardons maintenant dans le détail, les arrangements qui se mettent en place en fonction du mode de rencontre et comment les structures de la sociabilité façonnent l'échange matrimonial et les négociations conjugales.

2.2.1. Mieux négocier l'échange conjugal en se rencontrant aux quatre coins du monde

Les couples formés grâce à une mobilité touristique se sont rencontrés lors d'un voyage de la femme vers la France (3 cas), parfois de l'homme vers la Russie (4 cas) mais il s'agit majoritairement (13 cas) de la mobilité des deux individus qui se rencontrent dans un pays tiers. Ce moyen de rencontre entraîne ainsi des unions plutôt homogames car il opère une première sélection sociale : sont mis en présence des individus suffisamment dotés en capitaux pour se déplacer à l'échelle internationale. Cette carte[37] donne à voir la diversité des lieux de rencontre des couples franco-postsoviétiques issus de la mobilité touristique et estudiantine.

[37] Je remercie à nouveau chaleureusement Aleksandra Malkova, géographe, pour avoir réalisé cette carte à partir de mes données.

Carte 3 : Lieux de rencontre des couples de la mobilité touristique et estudiantine



Champ : Couples impliquant un homme français et une femme postsoviétique qui se sont rencontré·e·s lors d'une mobilité touristique ou estudiantine
Source : *Bases de données constituées à partir des dossiers de mariage du consulat de Saint-Pétersbourg (2012-2014).*

Ces scènes de rencontre internationales réunissent souvent des individus qui détiennent des capitaux similaires : elles reflètent l'espace social global. Par exemple, le couple qui s'est rencontré en Tunisie dans le cadre d'un séjour « tout compris » implique des individus nettement moins qualifiés : un homme pompier et une femme agent immobilier. Les autres cadres de la rencontre mettent au contraire en présence des individus dotés de capitaux culturels et économiques. En effet, à l'exception de cet homme pompier, tous les autres sont cadres (12), futurs cadres (2 étudiants ingénieurs) ou occupent des professions intermédiaires (5). Les femmes sont également représentées en majorité par des cadres et des professions intermédiaires et quatre d'entre elles sont en train de terminer leurs études supérieures. Les rencontres qui se produisent dans le cadre du tourisme entraînent ainsi la mise en présence d'hommes et de femmes très qualifié·e·s, ce qui n'est pas surprenant dans la mesure où les recherches montrent que le tourisme reste une activité réservée aux tranches de la population les plus favorisées, « une activité à laquelle la majorité des habitants de la Terre n'a pas accès, mais qui concerne, y compris sous la forme du tourisme international, des franges considérables des classes moyennes dans les pays développés et les individus les plus aisés des pays émergents[38] ».

[38] M. Augé, *Pour une anthropologie de la mobilité*, *op. cit.*, p. 101.

Les rencontres dans le cadre du tourisme international ou d'études supérieures à l'étranger suggèrent que ces individus puissent se déplacer sans trop de contraintes, tant sur le plan économique qu'administratif (en particulier pour les femmes). Les couples de la mobilité estudiantine plus longuement décrits en début de partie montrent la mise en place de schémas conjugaux plus aléatoires que ceux correspondant aux couples qui se rencontrent dans le cadre du tourisme[39]. D'une part, ces couples ont rarement vécu ensemble, seuls 5 sur 20 ont cohabité avant de se marier et la plupart projettent de vivre en France (13) ou en Europe (1). D'autre part, ces couples ne se rencontrent quasiment jamais dans leur langue natale puisqu'au moment des démarches de mariage 16 couples sur 20 communiquent toujours en anglais[40].

Comment la migration est-elle alors envisagée ? Comment ces individus vont-ils s'insérer dans le tissu social français et russe sans en maitriser la langue ? Subissent-ils un déclassement professionnel en se mariant ? Généralement, la migration des hommes, beaucoup moins fréquente que celle des femmes, s'accompagne d'opportunités professionnelles ; rares sont ceux qui migrent dans le pays de leur conjointe sans avoir, dans le même temps, un projet professionnel solide. Dans deux cas, ce sont des hommes assez jeunes en train de finir des études d'ingénieur et qui comptent décrocher un emploi dans leur secteur à Saint-Pétersbourg et à Moscou ; leurs compagnes sont un peu plus âgées qu'eux, l'une d'elle est consultante et l'autre est peintre. Dans deux autres cas, les hommes vivent et travaillent déjà en Russie. Le premier est consultant en restauration et il travaille pour une startup pétersbourgeoise, sa conjointe travaille dans les ressources humaines et ils ont déjà un enfant ensemble. Le second est enseignant à l'institut français de Saint-Pétersbourg et sa compagne est agent immobilier. Enfin, dans les deux derniers cas, les hommes n'ont pas encore d'emploi mais l'un d'entre eux cherche à être muté en Russie grâce à son entreprise. On voit ainsi que les hommes, lorsqu'ils migrent, le font généralement avec l'assurance de pouvoir travailler. Cette situation s'observe beaucoup moins souvent chez les femmes migrantes par le mariage. Elles n'ont souvent pas d'emploi qui les attende en arrivant en France et elles quittent souvent celui qu'elles ont en Russie au moment de la migration.

Une seule femme a déjà un poste en France au moment des démarches de mariage. Elle est employée par le CNRS et rattachée à une université française. Dans ce couple, il s'agit d'une seconde union pour les deux partenaires. Ils sont tous les deux divorcés mais lui n'a pas d'enfant alors qu'elle a un fils adulte de 22 ans. L'écart d'âge est inversé en faveur de la femme, elle a 41 ans et lui 35. Cette configuration souligne le poids de la position sociale des femmes dans les négociations conjugales visibles à partir de l'écart d'âge, de la PCS de l'homme, de son statut matrimonial ainsi que la situation géographique du couple. Cette femme occupe une position de cadre international et elle parle

[39] Par exemple, 2 couples sur 4 ont déjà cohabité, 2 vivent déjà ensemble en Russie alors que les deux autres projettent de vivre en France et aux États-Unis. Deux femmes sur quatre maitrisent le français.
[40] Cela confirme encore que ces relations intimes se nouent sur la scène internationale sans qu'aucun·e des conjoint·e·s n'ait de lien particulier avec le pays d'origine du partenaire.

parfaitement français : son mariage avec un homme français n'est pas ce qui détermine sa migration. Elle obtient ainsi un mari plus jeune qu'elle, cadre supérieur, divorcé mais sans enfant à l'âge de 41 ans, avec une installation dans une unité urbaine de plus de 200 000 habitants. Tout comme la position professionnelle de cette femme est rare au moment de la migration, ce type de configuration conjugale l'est tout autant : toutes les autres femmes abandonnent leurs activités (professionnelles ou estudiantines) pour suivre leur conjoint. Les plus jeunes, parfois encore étudiantes, pourront probablement inscrire leur migration dans un parcours de formation ; en revanche, celles qui sont plus âgées peuvent s'attendre à avoir plus de difficultés à s'insérer professionnellement – à l'image de cette professeure de russe de 33 ans, ou cette femme de 36 ans, formée en comptabilité mais sans emploi. Aucune des deux ne parle français, elles devront ainsi d'abord apprendre la langue, puis envisager une reconversion ou une reprise d'études. En tous cas, il apparaît que toutes ces femmes, à l'exception de la chercheuse présentée plus haut, seront dans un premier temps en situation de dépendance vis-à-vis de leur conjoint, au regard du temps que requerra leur accès au marché du travail.

Plusieurs configurations conjugales apparaissent à travers ces couples. Une première catégorie (14 sur 20) est représentée par les couples dans lesquels les femmes ont moins de 30 ans, n'ont jamais été mariées et n'ont pas d'enfant et les hommes sont âgés de 23 à 50 ans, et rarement divorcés (2 cas). Seul l'homme de 50 ans a des enfants d'une précédente union. Au sein de cette première catégorie, deux types de configurations conjugales émergent. Dans le premier type (5 sur 14), les femmes les plus jeunes obtiennent un partenaire du même âge, voire plus jeune qu'elles. Elles sont alors encore en études ou au début de leur activité professionnelle sur des métiers hautement qualifiés. Dans le second type (9 sur 14), le couple se caractérise par un écart d'âge plus important en faveur de l'homme (environ 5 ans) et les femmes font un mariage hypergame. Elles sont encore étudiantes ou viennent juste de terminer leurs études alors qu'ils occupent déjà des postes de cadres supérieurs. Plusieurs couples sont aussi déjà engagés dans un projet d'enfant avant même d'avoir cohabité (4). Cela indique, en particulier pour les femmes migrantes (3 sur 4), que les femmes se dédieront dans un premier temps à leur vie familiale avant de pouvoir se consacrer à leur vie professionnelle.

La seconde catégorie (6 sur 20), moins importante que la première, présente une certaine originalité. Dans ces couples, les femmes ont déjà eu des enfants, elles sont donc plus âgées (presque 37 ans en moyenne contre 26,5 ans pour les femmes sans enfant). On pourrait imaginer que leur âge associé à leur statut de mère monoparentale[41] les obligerait à faire plus de sacrifices sur le marché matrimonial globalisé, à commencer par l'acceptation d'un écart d'âge important en faveur de l'homme. On observe tout le contraire : l'écart d'âge diminue sensiblement et tombe à 1,7 ans en faveur de l'homme en moyenne. La plupart des hommes de ces couples n'ont jamais été mariés (5 sur 6) et aucun n'a eu d'enfant. Ils réalisent ainsi un premier mariage tardif avec des femmes qui sont déjà mères.

[41] La forme raccourcie est utilisée ici mais il faut comprendre « mère à la tête d'une famille monoparentale ».

Certaines n'ont toutefois pas leurs enfants à charge, soit parce qu'ils sont adultes, soit parce qu'ils sont pris en charge par la belle-famille. Tous ces hommes restent cependant très qualifiés (4 cadres et 2 professions intermédiaires), le fait d'être mère n'apparaît ainsi pas comme un handicap nécessitant des compromis importants de la part des femmes. Se rencontrer de manière fortuite sur la scène internationale semble ainsi permettre de mieux négocier l'échange conjugal. En effet, les rencontres au sein de l'EMG amènent les femmes avec enfant, plus encore que les autres, à faire d'autres types de compromis, notamment en acceptant un écart d'âge important en faveur de leur conjoint. De manière générale, les femmes qui rencontrent leur partenaire lors d'une mobilité touristique obtiennent un meilleur rendement matrimonial que les femmes qui mobilisent l'EMG, notamment parce qu'elles sont plus jeunes et plus qualifiées.

2.2.2. L'entremise matrimoniale globalisée : les compromis des femmes sur le marché matrimonial global

Les rencontres médiatisées se produisent à des âges plus tardifs, pour les femmes comme pour les hommes. Au moment des démarches les hommes ont 43,2 ans et les femmes 36,8 ans et, dans ces couples, l'écart d'âge en faveur des hommes est le plus élevé au regard des autres modes de rencontre : 6,4 ans. Les femmes qui s'engagent dans l'EMG le font à un certain âge, après avoir épuisé – du moins est-ce ainsi qu'elles en parlaient elles-mêmes, nous l'avons vu lors du chapitre précédent – les possibilités locales. De même, les hommes ne sont pas de première jeunesse, bien engagés dans la quarantaine, ils sont assez nombreux à être divorcés (9 sur 20) mais relativement peu à avoir eu des enfants. Les femmes n'ont, en grande majorité, jamais été mariées (14 sur 20) mais lorsqu'elles sont divorcées ou veuves, elles ont eu des enfants. Les individus de ces mariages occupent des positions professionnelles plutôt élevées. Les femmes occupent des postes de cadres ou de professions intermédiaires dans un cas sur deux (10 sur 20) et les hommes dans trois cas sur quatre (15 sur 20). Quatre hommes sont toutefois représentés par des statuts professionnels inférieurs ou déclassés (ouvrier, employé et invalide). Certains hommes moins dotés en capitaux arrivent donc malgré tout à mener leur projet matrimonial via l'EMG. Dans ce mode de rencontre, les femmes détiennent des positions professionnelles plus précaires avec une proportion importante d'employées. Les individus qui concrétisent leur projet matrimonial présentent ainsi des caractéristiques assez similaires à celles et ceux qui sont engagé·e·s dans l'EMG, au regard des résultats du chapitre précédent.

L'EMG s'apparente à différentes pratiques. Les rencontres peuvent se produire via une agence matrimoniale internationale (4) mais aussi par le biais d'amies déjà mariées avec un homme français, lors dudit mariage ou d'une visite ultérieure (2). Mais le mode de rencontre le plus répandu est la navigation internet (14) : souvent, la rencontre s'opère suite à une inscription sur un site de rencontre (10), parfois, de manière plus « fortuite », en démarrant une conversation sur un forum, un site de langue

ou un réseau social (4[42]). La navigation internet apparaît ainsi comme un lieu de sociabilité et de rencontre à part entière. Contrairement aux rencontres qui ont lieu durant des vacances à l'étranger, les rencontres qui ont lieu via l'EMG n'entraînent quasiment aucun projet de vie en Russie. Seuls deux couples envisagent de continuer à vivre en Russie soit de façon permanente, soit en passant une partie de l'année en France et l'autre en Russie mais ces couples sont nettement plus âgés. Les hommes sont divorcés (55 ans et 63 ans) et les femmes sont veuves (elles ont toutes les deux 55 ans). Leur projet conjugal est centré sur leur couple et leur retraite, ils n'ont ni projet parental ni projet professionnel et la migration des femmes n'est pas un préalable. Au contraire, pour tous les autres couples (18 sur 20), le mariage implique la migration des femmes. Les configurations conjugales varient toutefois sensiblement selon l'âge des femmes au mariage ainsi que leur position professionnelle.

Les rencontres plus fortuites impliquent généralement des femmes nettement plus jeunes, deux d'entre elles ont seulement 26 ans au moment du mariage. Dans le chapitre précédent, Oksana, qui s'était mariée et avait migré à l'âge de 23 ans en rencontrant son mari sur un site dédié à l'apprentissage des langues étrangères, avait parallèlement fait de multiples démarches qui pouvaient lui permettre de rencontrer un homme étranger. Apprendre le français et l'italien, faire des séjours touristiques ou encore s'inscrire sur des sites de rencontre, sont bien des actes volontaires pour se donner la possibilité d'élargir l'aire de recrutement d'un·e conjoint·e au-delà des frontières. Ainsi, ces jeunes femmes s'offrent des opportunités matrimoniales supplémentaires à travers des prises de contacts plus anodines associées à des affinités particulières (musiques, voyages, langues). Ces mariages génèrent toutefois des écarts d'âge en faveur des hommes très importants et on voit, à mesure du temps qui passe pour les femmes, leur marge de manœuvre diminuer.

Les deux femmes de 26 ans – une étudiante en informatique et une enseignante de russe – obtiennent des partenaires plus âgés qu'elles (10 et 11 ans) mais ils n'ont jamais été mariés, sont sans enfant et vivent dans des villes de taille moyenne, dans lesquelles elles peuvent espérer avoir davantage d'opportunités de formation et de reconversion. Dans les deux autres cas, l'écart d'âge en faveur de l'homme est encore plus élevé (15 ans) et la femme qui est la plus âgée va se retrouver dans une toute petite ville suisse frontalière de la France. Ces deux femmes sont dans des situations précaires : elles ont encore des enfants à charge et sont employées sur des postes peu qualifiés et mal rémunérés. Contre un mari et une situation stable, elles échangent leur jeunesse et acceptent d'aller vivre dans des villes relativement isolées : elles développent des stratégies d'accommodation et font contre mauvaise fortune bon cœur. Plus les femmes sont âgées au moment du mariage, moins elles ont de chance d'obtenir un conjoint qualifié et de vivre dans une zone urbaine développée. Au contraire, plus les femmes sont

[42] Dans la mesure où les couples sont reçus pour une audition qui peut s'apparenter à un interrogatoire et que de nombreux forums sur internet renseignent les couples sur les questions qui leur seront posées, ils peuvent anticiper et choisir d'invoquer une rencontre sur un site internet mais non spécifiquement dédié aux rencontres. Il s'agit d'une stratégie pour éloigner le stigmate qui touche cette pratique. Néanmoins, plusieurs couples rencontrés sur le terrain se sont effectivement rencontrés sur internet hors sites de rencontre spécialisés, la toile du web peut donc être considérée comme un lieu de rencontre à part entière.

jeunes, plus elles obtiennent des maris au moins aussi qualifiés qu'elles ou plus qualifiés et plus elles ont de chance de vivre dans des villes de taille moyenne ou importante.

Tableau 14 : Lieux de vie futurs envisagés en France selon l'âge au mariage des femmes (EMG)

Lieux de vie projetés	Nombre de couples[43]	Âge moyen des femmes
Unité urbaine de plus de 200 000 habitants	3	28
Unité urbaine de 50 000 à 200 000 habitants	3	39
Unité urbaine de 15 000 à 50 000 habitants	5	35,4
Unité urbaine de moins de 15 000 habitants	7	43

Champ : Couples impliquant un homme français et une femme postsoviétique qui se sont rencontré·e·s *via* l'EMG
Source : *Bases de données constituées à partir des dossiers de mariage du consulat de Saint-Pétersbourg (2012-2014).*

Les quatre femmes qui se marient avant 30 ans obtiennent un lieu de résidence plus avantageux que les autres. La plus jeune suit son conjoint à Paris et les trois autres partent dans des villes de 200 000 à 1 million d'habitants. Passé cet âge, les autres femmes vont vivre dans des villes de plus petites tailles : elles seront donc plus isolées et verront leurs chances de s'insérer sur le marché du travail réduites. Il est en effet tout aussi remarquable que les femmes qui ont plus de 40 ans au moment du mariage vont toutes vivre dans des villes de moins de 15 000 habitants et que certaines d'entre elles font des mariages particulièrement déséquilibrés au regard des PCS des deux individus. Par exemple, cette femme de 37 ans, maitresse de conférences, a rencontré son futur mari en allant rendre visite à une amie bélarusse déjà mariée avec un homme français. Il est agent de sécurité et vit dans une commune de moins de 500 habitants alors qu'elle est pétersbourgeoise. Aucun n'a été marié précédemment et n'a d'enfant et l'écart d'âge qui les sépare est minime (2 ans), il apparaît ici une autre stratégie matrimoniale moins associée à la recherche d'une sécurité économique qu'à l'accomplissement d'un destin social : se marier et avoir des enfants. Le couple insiste sur ce projet, cette femme semble ainsi poursuivre cet objectif en migrant et en se mariant à un homme largement moins qualifié qu'elle : entrer dans la norme en développant une stratégie de dernier recours[44].

Entre ces deux extrémités d'âge, les femmes de 30 ans, qui n'ont jamais été mariées, contractent des mariages plus homogames que les autres. Alors que les plus jeunes s'offrent des opportunités

[43] 18 couples apparaissent dans le tableau car les deux couples qui projettent de vivre en Russie ou entre les deux pays ont été retirés pour simplifier la lecture.
[44] Cette dynamique a également été observée chez des femmes vietnamiennes mariées à des hommes nord-américains dotés d'un statut social nettement inférieur au leur. Ces femmes avaient passées 30 ans et étaient très bien insérées sur le marché du travail, face à un manque d'opportunités matrimoniales au Vietnam associées à leur âge et à leurs prétentions matrimoniales (i.e. obtenir un conjoint de même statut social), elles préfèrent contracter un mariage hypogame sur la scène internationale. Hung Cam Thai, « Clashing Dreams in the Vietnamese Diaspora: Highly Educated Overseas Brides and Low-Wage U.S. Husbands » dans Nicole Constable (dir.), *Cross-Border Marriages: Gender and Mobility in Transnational Asia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, p.

supplémentaires, ces femmes développent des stratégies d'anticipation : elles ont identifié leur difficulté sur le marché matrimonial local ou ont choisi de s'en détourner (l'un n'empêche pas l'autre, au contraire, les deux phénomènes se renforcent) et elles mettent en place un plan d'action. Par exemple, cette femme photographe de 30 ans s'est inscrite sur un site de rencontre français avant de faire un voyage en France. Elle a ainsi pu établir des contacts avant de se déplacer puis de rencontrer, lors de sa visite, son futur conjoint, un homme de 33 ans, dessinateur industriel. Ils se fréquentent entre la Russie et la France pendant 3 ans et finissent par se marier. Ils vont vivre dans une commune bourgeoise à 20 km de Paris[45]. Aucun des deux n'a précédemment été marié, une faible différence d'âge les sépare et, selon leur PCS, ce mariage est homogame. Prévoir un voyage en France et, avant de s'y rendre, s'inscrire sur un site de rencontre français pour pouvoir rencontrer des hommes constituent une stratégie d'anticipation. De même qu'Evguenia (chapitre 4), inscrite dans une agence matrimoniale sibérienne à l'âge de 36 ans, envisageait ses voyages à l'étranger comme de potentielles scènes de rencontre d'un conjoint, cette femme provoque l'occasion. Cela relativise l'opposition entre la visée stratégique des sites de rencontre et celle, moins stratégique, des autres scènes de rencontre, puisqu'à partir du moment où l'on souhaite rencontrer quelqu'un, et que « la vision du monde social se fait plus objectiviste et désenchantée[46] », les individus agissent « en conscience » dans leur prospection matrimoniale. Comme les femmes ne perçoivent pas d'hommes disponibles autour d'elles, les voyages à l'étranger comme les sites de rencontre se présentent comme des opportunités pour « découvrir » le conjoint attendu.

Une autre stratégie d'anticipation est l'apprentissage de la langue du futur pays d'habitation. Ce capital linguistique donne ensuite plus de pouvoir aux femmes au sein du couple au regard des configurations conjugales qui en découlent. Dans les six couples où les femmes sont bilingues dans la langue de leur conjoint, l'écart d'âge est nettement réduit (2 à 4 ans d'écart en faveur de l'homme). Tous ces mariages sont homogames, ni les hommes, ni les femmes n'occupent des PCS particulièrement élevées à l'exception d'un couple de cadres qui s'est rencontré lors d'un mariage franco-russe. Dans ces couples, les projets professionnels des femmes sont souvent mis en avant et ils sont plus concrets. Ce sont aussi souvent les hommes qui se déplacent pour rencontrer les femmes, l'un d'eux est même allé vivre pendant 9 mois à Saint-Pétersbourg. Ce couple, formé d'une femme jamais mariée de 34 ans et d'un homme divorcé de 38 ans, a élaboré un projet commun : ils ont déjà acheté un restaurant dans une province française où ils vont aller vivre. En anticipant, les femmes parviennent ainsi à mieux négocier l'échange conjugal qui a lieu via l'EMG.

Les rencontres et les mariages qui ont lieu dans le cadre de l'EMG apparaissent ainsi comme le résultat des (im)possibilités matrimoniales mais aussi professionnelles et économiques auxquelles sont confrontées les femmes. Face à ces contraintes, elles mettent différentes stratégies en œuvre, selon les

[45] Il s'agit donc d'une commune de métropole proche de la capitale, donc d'une zone géographique plus favorable pour s'insérer professionnellement et créer des liens avec d'autres personnes que ne le serait une commune de moins de 15 000 habitants.
[46] M. Bozon et F. Héran, *La formation du couple*, *op. cit.*, p. 76.

capitaux qu'elles détiennent. Trois types de stratégies peuvent être à ce stade proposés : les stratégies d'anticipation, d'accommodation et de dernier recours. Les premières sont développées par les femmes les plus jeunes qui s'offrent des opportunités supplémentaires mais aussi par celles un peu plus âgées qui anticipent et prévoient des rencontres en se déplaçant à l'étranger ou encore en apprenant des langues étrangères. Ces stratégies d'anticipation leur permettent d'accéder à des conjoints assez homogames socialement ou de contracter des unions hypergames. Leurs projets professionnels sont pris en compte et elles vont souvent vivre dans de grands centres urbains.

Les stratégies d'accommodation s'observent chez les femmes les plus précaires, généralement employées sur des postes peu qualifiés et peu rémunérés. Moins dotées que les autres et souvent avec des enfants à charge, elles misent avant tout sur un conjoint stable financièrement. Dans ce cas, les écarts d'âge sont très importants en faveur de l'homme mais elles obtiennent des conjoints très qualifiés qui occupent des positions de cadres supérieurs. En contrepartie, elles acceptent d'aller vivre dans des zones urbaines peu développées et leurs projets professionnels sont rarement mentionnés. Elles s'accommodent donc probablement d'une situation géographique peu favorable au profit d'un conjoint beaucoup plus âgé qu'elles mais stable et sécurisant.

La dernière stratégie, celle du dernier recours, est mise en œuvre par les femmes qui n'ont jamais été mariées et qui ont dépassé 35 ans. Ces femmes contractent des unions hypogames en raison de leur âge au mariage et de leur statut matrimonial de femmes jamais mariées, corrélé à une maternité absente. Pour entrer dans la norme, elles acceptent des conjoints dont la situation professionnelle et géographique est peu favorable (PCS d'ouvriers ou d'employés et lieux de résidence dans de toutes petites communes) mais l'écart d'âge en faveur de l'homme est en revanche moins prononcé. Leur but principal est le mariage et la maternité : elles cherchent à sortir de la catégorie des « vieilles vierges[47] ». Plutôt que d'accepter un conjoint beaucoup plus âgé qu'elles et une situation de dépendance plus marquée par la différence d'âge et de statut social, elles se marient avec des hommes plus proches en âge et nettement moins qualifiés qu'elles. La question reste toutefois ouverte quant aux réels choix qu'elles ont eus sur le marché matrimonial globalisé, leur âge ne leur a peut-être pas permis d'accéder à des hommes plus âgés qu'elles mais beaucoup plus qualifiés et elles se sont rabattues sur les conjoints disponibles à l'échelle internationale. Dans ce cas, ces femmes ont étendu « l'aire géographique » de leur recherche sans pouvoir nécessairement maitriser « l'aire sociale » de recrutement[48].

Quelle que soit la configuration conjugale, les femmes de l'EMG vont toutes migrer en France. Plus encore que les femmes qui ont rencontré leur conjoint lors d'une mobilité touristique, les femmes

---

[47] E. Gessat-Anstett, *Liens de parenté en Russie post-soviétique*, *op. cit.*

[48] « Tandis que les plus favorisés peuvent étendre l'aire géographique et l'aire sociale des mariages (dans les limites de la mésalliance), les plus défavorisés peuvent être condamnés à étendre l'aire géographique pour compenser la restriction sociale de l'aire sociale dans laquelle ils peuvent trouver des partenaires » P. Bourdieu, « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique », art cit, p. 28.

de l'EMG, plus âgées, risque de subir un déclassement social et professionnel à la suite de leur migration. Ainsi l'observation de François de Singly portée en 1987 sur les femmes françaises et le mariage retrouve toute son actualité dans le cadre des mariages franco-postsoviétiques qui impliquent la migration des femmes : « le mariage est une mauvaise affaire pour les affaires professionnelles de la femme[49] ». Peut-on en dire autant lorsque des hommes français migrent pour rejoindre leur conjointe en Russie ?

2.2.3. Migrantes et migrants par le mariage : le cas des rencontres de la mobilité professionnelle

Au sein des couples qui se sont rencontrés dans le cadre d'une mobilité professionnelle, deux groupes se distinguent : le premier est caractérisé par les couples qui projettent de vivre en Russie (10) et qui se sont généralement rencontrés grâce au déplacement de l'homme dans le pays des femmes. À l'exception d'un couple, tous les autres vivent ensemble en Russie au moment des démarches de mariage. Le second groupe est représenté par les couples qui projettent de vivre en France ou dans un autre pays (9) ; ils se sont également souvent rencontrés en Russie (4) mais aussi en France (3) ou dans un pays européen (1 en Espagne, 1 au Pays-Bas). Seuls deux couples n'ont jamais cohabité mais ils se sont fréquentés pendant les séjours professionnels des femmes en France. Cet aspect différencie nettement les couples de la mobilité professionnelle des autres, ils sont très nombreux à avoir vécu ensemble avant d'entamer les démarches de mariage et cela se répercute d'ailleurs sur la durée de la relation : les couples attendent en moyenne 3,8 ans avant d'envisager de se marier.

L'autre aspect qui particularise définitivement ce groupe est l'écart d'âge entre les conjoint·e·s. Avec 1,8 ans en moyenne en faveur de l'homme, ces mariages sont presque homogames en âge. Dans une grande majorité de cas, il s'agit d'un premier mariage pour les hommes : 16 hommes sur 19 n'ont jamais été mariés précédemment et seuls deux d'entre eux ont eu des enfants. Une tendance presque inverse s'observe chez les femmes puisque 12 sont divorcées et 6 ont des enfants. 9 mariages impliquent donc une femme divorcée (dont 4 femmes avec enfant) et un homme qui n'a jamais été marié. Comme dans les couples du tourisme, lorsque la femme a déjà un enfant d'une précédente union, l'écart d'âge se réduit ce qui révèle d'autres dynamiques à l'œuvre dans ces couples. Les femmes possèdent d'une part probablement une meilleure situation sociale qui donne moins d'importance au mariage ou au remariage comme moyen d'émancipation économique ; d'autre part, pour celles qui ont déjà été mariées et qui sont mères, la pression qu'elles peuvent connaitre concernant leur statut matrimonial ou leur réalisation dans la maternité n'est plus aussi prégnante. Cela leur donne plus de pouvoir et de choix vis-

[49] F. de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, *op. cit.*, p. 74.

à-vis d'un conjoint et accès à des hommes beaucoup plus proches d'elles en âge et aussi qualifiés qu'elles.

Au sein des couples qui projettent de vivre en Russie, on peut identifier deux types d'union : les unions hypergames où l'homme est un cadre expatrié (5), les unions homogames où l'homme immigre pour rejoindre sa compagne (3). Les premières sont caractérisées par la PCS des hommes. Tous cadres dans le privé, les configurations conjugales dans lesquelles ils se trouvent varient en fonction de l'hypergamie ou de l'homogamie qui définit leur mariage. Par exemple, deux hommes au PCS de cadres privés, tous les deux ingénieurs se sont mariés avec des femmes à la PCS inférieure. L'une d'elle travaillait dans la même entreprise mais à un niveau inférieur, la seconde était serveuse dans un restaurant proche de l'entreprise de l'homme. Dans les deux cas, ces femmes sont divorcées et la seconde a deux enfants, dont une fille qui vit avec le couple. Ces couples présentent un écart d'âge plus important que les autres couples (8 ans en faveur de l'homme dans le premier couple et 3 ans dans le second). Lorsque le couple est homogame et que les deux partenaires sont cadres supérieurs, d'autres scénarios apparaissent. Dans l'un d'eux, l'homme est consultant en informatique et sa conjointe est journaliste. Ils sont tous les deux divorcés et ils ont chacun un enfant d'un précédent mariage. Ils vivent à Saint-Pétersbourg et ils ont le même âge : 39 ans. Un autre couple s'est rencontré en France lors d'une mobilité professionnelle de la femme. Ils travaillent dans la même entreprise à des postes de direction, ils entretiennent une relation à distance pendant 4 ans et finalement, l'homme arrive à s'expatrier grâce à son entreprise pour venir vivre à Saint-Pétersbourg. Ils sont tous les deux divorcés, elle a une fille de 15 ans qui vit avec eux et lui a deux enfants adultes restés en France. Une grande différence d'âge les sépare, elle a 41 ans et il en a 53 mais la position sociale élevée de cette femme lui a sans doute permis de faire venir son conjoint jusqu'à elle plutôt que le contraire.

Les couples homogames dans lesquels l'homme a migré pour rejoindre sa conjointe présentent des configurations conjugales assez différentes. Les hommes n'occupent pas des positions sociales supérieures : dans la mesure où ils ne sont ni expatriés, ni hautement qualifiés, ils ne bénéficient certainement pas d'une situation financière et sociale particulièrement valorisées et valorisables. Dans un couple, l'homme avait migré avant de rencontrer sa future épouse. Au moment des démarches de mariage, il a 40 ans et elle en a 37, ils vivent à Saint-Pétersbourg et ils ont déjà deux enfants en commun. Concernant leur activité professionnelle, elle est guide touristique et il est acteur. La situation sociale de cet homme diffère nettement de celle des autres hommes cadres supérieurs du privé présentés plus haut puisqu'il est peu probable que le métier d'acteur en Russie pour un homme français soit particulièrement rémunérateur, au contraire de celui de guide touristique qui a des chances de l'être davantage. Comme nous le verrons dans la troisième partie, ces couples incarnent certainement des configurations conjugales assez atypiques dans lesquelles l'homme occupe moins une figure de pourvoyeur

économique que celle d'un homme disponible pour prendre en charge une partie de l'économie domestique, à commencer par les enfants[50].

Les deux autres couples attachés à cette catégorie n'ont pas encore d'enfant mais dans les deux cas, l'écart d'âge s'inverse en faveur de la femme et l'homme a migré pour rejoindre sa conjointe. Ces hommes occupent à nouveau des professions intermédiaires dont on peut douter qu'ils arrivent à en tirer avantage sur le marché du travail russe. Le premier est photographe indépendant, il rencontre sa compagne dans le cadre d'un déplacement professionnel à Saint-Pétersbourg et ils se fréquentent ensuite quelque temps entre les deux pays jusqu'à ce qu'il vienne s'installer à Saint-Pétersbourg. Il a 29 ans et n'a jamais été marié tandis que sa compagne, divorcée et mère d'une fille de 8 ans, a 3 ans de plus que lui et est styliste dans une entreprise russe. Le second couple s'est rencontré en République Dominicaine où ils travaillaient tous deux dans les métiers du tourisme. Ils se sont côtoyés pendant 3 ans durant cette mobilité professionnelle puis chacun est rentré dans son pays respectif. Mais ils ont continué à se fréquenter car l'homme lui rendait régulièrement visite en Russie. Sept ans après leur première rencontre, ils engagent les démarches de mariage pour que l'homme puisse migrer et venir s'installer à Saint-Pétersbourg. Aucun des deux n'a été précédemment marié et dans ce couple, la femme est nettement plus âgée que l'homme : elle a 36 ans et il en a 29. Elle occupe, de plus, une position professionnelle supérieure à celle de son conjoint : elle est ingénieur en équipements militaires alors qu'il est commercial et qu'il sera certainement sans emploi lors de son installation à Saint-Pétersbourg.

Dans ces trois derniers cas, il apparaît clairement que ces femmes occuperont une position sociale supérieure dans le couple dans la mesure où leurs conjoints ne sont pas cadres du privé et expatriés, et où leur insertion sur le marché du travail est très incertaine à la fois du fait de la profession initiale qu'ils occupent et de la précarité qu'elle implique (acteur, photographe), mais également (dans les deux derniers cas) parce qu'ils parlent à peine le russe. Ces femmes obtiennent ainsi des conjoints moins stables professionnellement mais avec lesquels elles pourront probablement accéder à d'autres types de rapports de genre dans leur couple : l'homme prendra plus vraisemblablement en charge les affaires domestiques et l'éducation des enfants. Le statut d'homme migrant français permet sans doute de protéger le couple d'une stigmatisation liée à l'inactivité professionnelle de l'homme.

Parmi les couples qui projettent de vivre en France, tous sont engagés dans la trentaine et ils font des mariages homogames selon leur PCS et leur âge. Lorsque le partenaire est légèrement plus âgé, il s'agit de la femme. Toutes les femmes de ces couples sont divorcées et deux d'entre elles ont un enfant. En outre, les femmes migrantes qui rencontrent leur conjoint dans le cadre d'une mobilité professionnelle ont accès non seulement à des maris hautement qualifiés mais aussi à des perspectives de résidence dans la capitale ou dans de grands centres urbains. Dans la plupart des couples, les femmes ont déjà des perspectives professionnelles en France bien que souvent les projets d'enfants soient aussi

[50] Chapitre 8 – en particulier le cas de Loïc, Sébastien et Christian.

au centre des projets conjugaux. Leur statut matrimonial ainsi que leur position professionnelle leur donnent ainsi nettement plus de pouvoir dans la négociation conjugale transnationale[51]. Les compromis d'écart d'âge et géographiques, opérés par les femmes dans les autres modes de rencontre, disparaissent pratiquement dans le cadre des rencontres lors de mobilités professionnelles.

2.3. Les négociations conjugales du marché matrimonial globalisé

Que retenir de l'analyse de ces 63 parcours conjugaux franco-postsoviétiques ? Il faut d'abord souligner qu'ils présentent l'originalité de comprendre des couples qui projettent de vivre en France mais également en Russie. En cela, cette analyse est heuristique puisqu'elle permet d'observer les négociations conjugales qui s'opèrent notamment face au choix crucial du lieu de résidence projeté. En entrant dans le détail des arbitrages opérés par les couples, il est apparu clairement que lorsque les femmes migrent, elles font des compromis, en termes d'écart d'âge, de situation géographique et de déclassement professionnel, au sein du marché matrimonial globalisé et que ces compromis sont plus ou moins prononcés selon les capitaux détenus par les femmes (capital jeunesse, scolaire, économique et marital) et les projets du couple.

Quand le couple envisage de rester en Russie, les femmes conservent leur emploi, accèdent généralement à des hommes plus proches d'elles en âge, ne déménagent pas. Deux catégories de couples se distinguent néanmoins et nous les retrouverons dans le chapitre 8. Tout d'abord ceux dans lesquels les hommes sont des cadres supérieurs du privé expatriés. Dans ce type de mariage, les femmes font des mariages hypergames. Elles sont également souvent qualifiées et occupent des positions professionnelles avantageuses. Ces mariages apparaissent à première vue beaucoup plus rentables pour les femmes que ceux qui impliquent leur migration vers la France. Toutefois, les hommes, en migrant, passent aussi d'un régime de genre à l'autre. Ainsi, même si leurs épouses continuent à travailler, ils bénéficieront a priori de nombreux privilèges liés au régime de genre patriarcal dans lequel ils s'installent[52]. La seconde catégorie correspond, en revanche, aux hommes migrants par le mariage. Ceux-là occupent des positions sociales précaires et inférieures à celles de leur conjointe. Dans ces configurations, les femmes vont certainement pouvoir accéder à d'autres rapports de genre au sein de leur couple tout en restant dans leur pays[53].

[51] Quatre couples se sont aussi rencontrés dans le milieu de la restauration et d'emplois saisonniers, la plupart en Russie (3). Ces couples sont plus jeunes, nettement moins qualifiés que les autres couples et il s'agit toujours d'un premier mariage pour les deux partenaires. Les femmes occupent des positions d'employées, elles sont serveuses, vendeuses ou secrétaires et les hommes peuvent être attachés à la catégorie des artisans ou des ouvriers, ils sont pâtissiers ou cuisiniers. Les lieux de vie projetés sont variés (Saint-Pétersbourg, Hong-Kong, France et pays anglophones) et déterminés par leurs opportunités d'emplois saisonniers ou leurs projets professionnels communs (ouvrir un restaurant en France par exemple ou partir travailler à Hong-Kong).

[52] Les cas de Thomas, Paul, Julien et Étienne s'apparentent à cette catégorie.

[53] Les cas de Loïc, Sébastien et Christian sont représentatifs de ce type de configuration.

Pour les femmes qui migrent en France, selon leurs capitaux, elles accèdent à des configurations conjugales spécifiques. Le premier capital est le capital jeunesse : en effet, plus les femmes sont jeunes, plus elles accèdent à des partenaires très qualifiés qui vivent dans de grands centres urbains. Elles acceptent alors souvent une grande différence d'âge mais elles réalisent des mariages hypergames. Leur jeunesse est non seulement négociable sur le marché matrimonial globalisé pour obtenir des conjoints qualifiés et de bonnes situations géographiques mais il leur permet aussi d'inscrire leur migration dans un parcours de formation. Elles évitent ainsi une rupture brutale dans leur carrière professionnelle et elles pourront certainement s'insérer plus rapidement dans le marché du travail français.

Le second capital que détiennent les femmes est leur capital marital, qui peut jouer en leur faveur ou leur défaveur en fonction du mode de rencontre. Dans le cadre des mobilités touristiques et professionnelles, les femmes divorcées y compris lorsqu'elles ont des enfants obtiennent des partenaires assez homogames en âge et plutôt qualifiés. Au contraire, lorsque les rencontres ont lieu grâce à l'EMG, les femmes qui ont des enfants à charge doivent faire des compromis importants en termes de différence d'âge et de futurs lieux de résidence. Ce qui différencie ces femmes est la précarité de leur situation, un capital marital positif (avec enfant) donne du pouvoir aux femmes qui possèdent une indépendance économique. Elles ont alors écarté le stigmate de la « vieille vierge », d'un célibat prolongé et d'une maternité absente et elles peuvent choisir leur conjoint avec plus de sérénité. C'est le contraire qui s'observe pour les femmes les plus âgées qui n'ont jamais été mariées et qui sont sans enfant. Bien que très diplômées et sur des postes qualifiés, elles contractent des mariages hypogames avec des hommes moins qualifiés qu'elles dans le but d'entrer dans la norme.

Plus la situation sociale des femmes est précaire – revenus faibles ou moyens, avec des enfants à charge – plus l'écart d'âge sera grand en faveur de l'homme. Plus les femmes sont menacées par le stigmate de la « vieille vierge », plus elles feront des compromis sur les PCS des hommes et les lieux de résidence en France. Les hommes de ce marché matrimonial accèdent ainsi souvent à des femmes plus jeunes que les femmes auxquelles ils ont accès en France et souvent, même lorsqu'elles occupent des postes peu qualifiés, elles sont aussi assez diplômées. Dans le cadre de la migration, la plupart de ces femmes ne pourront pas travailler immédiatement donc les configurations conjugales seront nécessairement « traditionnelles » dans un premier temps. Capital jeunesse et capital scolaire permettent ainsi aux femmes d'accéder à des hommes cadres supérieurs qui ont de bons revenus. Lorsqu'elles ont réussi à transformer leur capital scolaire en capital économique, leur capital marital est un atout. Au contraire, lorsqu'elles ont un capital scolaire et un capital marital vierge sans le capital jeunesse, elles accèdent à des mariages hypogames.

Regardons maintenant à l'aide du recensement les configurations conjugales franco-russes à l'échelle de la France. Les données du recensement de 2014 permettent d'éclairer à grande échelle les capitaux nécessaires pour prendre part à la globalisation du marché matrimonial. La mise en lumière de

l'échange matrimonial au sein de ces couples transnationaux laisse apparaître, en creux, le prix du mariage transnational.

3. Le prix du mariage transnational

Au terme de ce chapitre, actes de mariage et dossiers de mariage nous ont donné des éléments qui permettent de montrer que le mariage transnational a un coût largement plus élevé pour les femmes migrantes par le mariage que pour celles qui ne migrent pas ou encore pour les hommes migrants par le mariage. La plupart opèrent en effet trois types de compromis qui peuvent se cumuler. Le premier est professionnel, presque toutes les femmes migrantes, on l'a vu, abandonnent leur poste ou leurs études. Parfois, elles occupent des postes peu qualifiés et peu rémunérés mais souvent elles sont cadres ou rattachées à des professions intermédiaires. Le deuxième s'observe dans les différences d'âge acceptées, dépassant parfois 10 ans en faveur de l'homme, elles s'engagent dans des relations intimes transnationales marquées par ce rapport de pouvoir et de dépendance incarné par un conjoint nettement plus âgé qu'elles. Le troisième compromis est géographique, plus elles sont âgées ou moins dotées en capitaux, plus elles risquent d'aller vivre dans des zones géographiques isolées. La migration des femmes postsoviétiques via le mariage a donc un prix élevé, pourtant ce choix migratoire et matrimonial n'est pas nouveau.

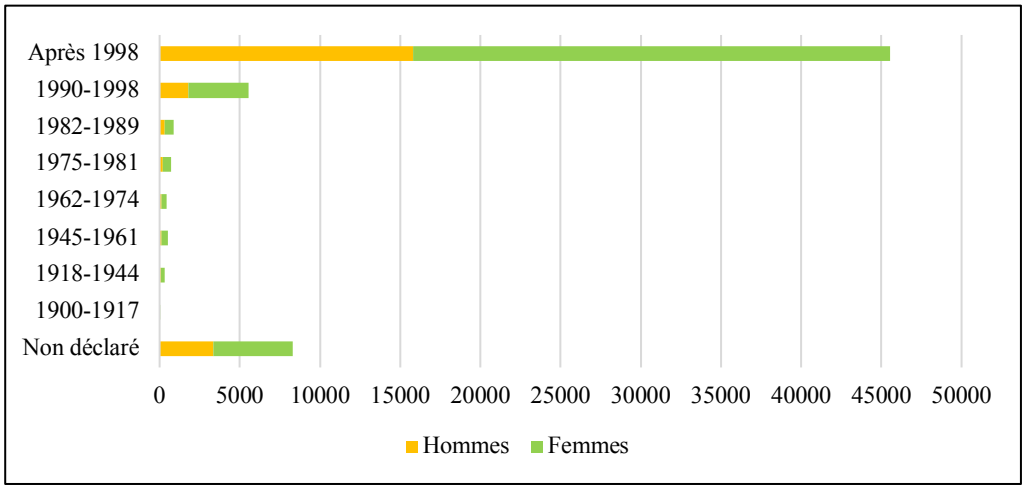
3.1. Le poids des mariages binationaux dans l'immigration russe en France

En 2004, l'historienne et politologue Anne De Tinguy[54], formulait l'hypothèse que les mariages entre un homme français et une femme russe ou originaire d'un des Nouveaux États Indépendants (NEI[55]) pourraient devenir le flux migratoire le plus dynamique de la Russie vers la France[56]. Qu'en est-il aujourd'hui ? Les mariages franco-russes sont en effet nombreux, réguliers et profondément genrés depuis plusieurs années mais quel est leur poids dans les flux migratoires en provenance de la Russie ? L'analyse des données du recensement permet de mesurer l'impact des mariages binationaux dans l'immigration russe en France. Cette population, encore largement ignorée par la littérature académique, comprend, en 2014, 62260 personnes. Sur tous les individus nés russes[57], seuls 2839 sont arrivés avant

[54] Dans son ouvrage, *La Grande Migration. La Russie et les russes depuis l'ouverture du rideau de fer* (2004), Anne de Tinguy a proposé une large analyse des migrations postsoviétiques dont un chapitre est consacré aux flux migratoires vers la France (Chapitre 8 : « La France renouera-t-elle avec la tradition ? »).
[55] Les Nouveaux États Indépendants sont l'Arménie, l'Azerbaïdjan, le Belarus, la Géorgie, le Kazakhstan, le Kirghizistan, la Moldavie, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Turkménistan et l'Ukraine.
[56] Anne de Tinguy, *La Grande Migration : La Russie, les Russes et l'Ouverture du rideau de fer*, Paris, Plon, 2004, p. 306.
[57] est défini "immigré russe" celui qui a la nationalité russe en 2014 ou à la naissance (s'il est français en 2014) et qui n'est pas né en France. Ne sont donc pas comptées les personnes (souvent enfants) avec nationalité russe qui sont nées en France, ni les personnes nées russes qui auraient en 2010 une autre nationalité que russe ou française.

1990 et 51104 après 1990[58]. Parmi eux, on compte 36355 adultes qui ont migré entre 1990 et 2014. 9605 sont des hommes et 26750 sont des femmes. Les individus nés russes qui vivent en France en 2010 sont donc arrivés dans leur grande majorité après les années 1990 et les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes.

Graphique 10 : Période d'arrivée en France des individu·e·s né·e·s russes selon le sexe



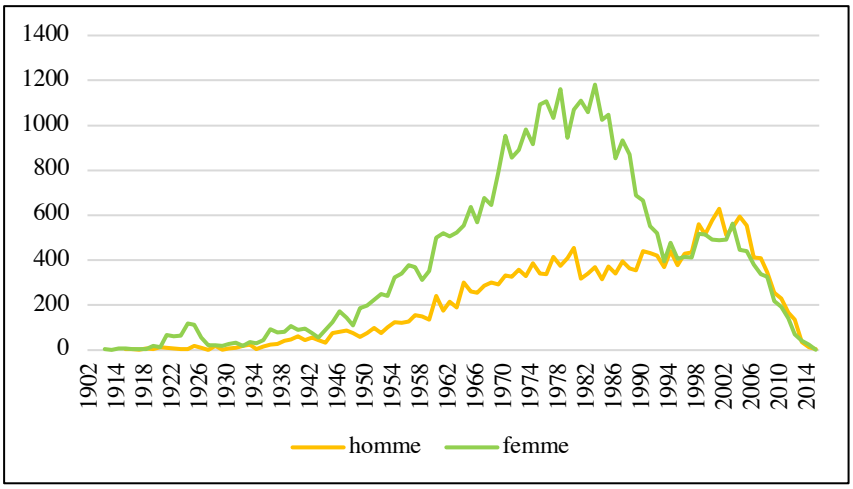
Champ : Individu·e·s né·e·s russes.
***Source** : Insee, Recensement de la population 2014*

3.1.1. Une migration récente et largement féminisée

Les migrations russes en France apparaissent ainsi largement féminines. Sur toutes les personnes nées russes arrivées à partir de 1990, 74 % sont des femmes. En observant l'année de naissance des individus russes vivant en France, cette féminisation est d'autant plus claire : les enfants ou les personnes âgées sont représentées par les deux sexes.

[58] 8317 personnes n'ont pas déclaré leur année d'arrivée donc elles ne sont pas prises en compte dans la suite de l'analyse.

Graphique 11 : Courbe des années de naissance des personnes nées russes en France

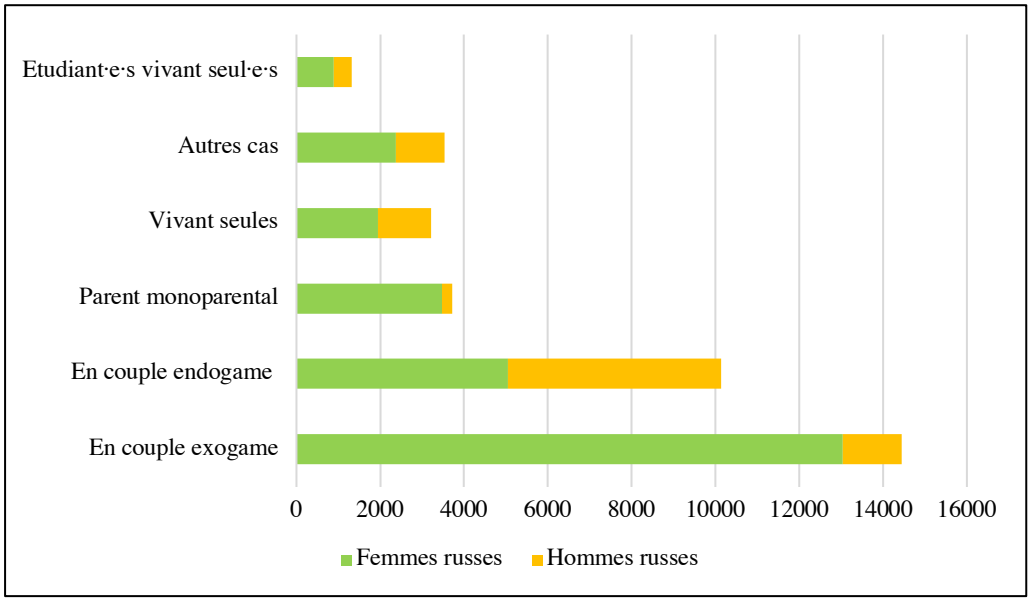


Champ : Individu·e·s né·e·s russes.
Source *: Insee, Recensement de la population 2014*

La migration est particulièrement féminisée lorsque les femmes sont nées entre 1970 et 1987. Les femmes qui ont entre 27 et 44 ans représentent ainsi plus des deux tiers des femmes russes vivant en France. Pour la suite de l'analyse, seule la population adulte arrivée après 1990 sera retenue : c'est-à-dire les personnes qui ont plus de 18 ans au recensement et ne sont pas déclarées enfants d'une famille. Les flux migratoires des enfants ne sont pas comparables à ceux des individus adultes. L'immigration russe en France est donc essentiellement féminine et elle l'est en partie parce que les femmes russes se marient souvent avec des hommes français.

3.1.2. Une prépondérance de femmes en couple exogame[59]

Graphique 12 : Répartition des adultes né·e·s russes selon le sexe et la situation matrimoniale



Champ : Individu·e·s né·e·s russes de 18 ans et plus.
Source : Insee, Recensement de la population 2014

L'hypothèse de Anne de Tinguy se confirme : les femmes russes adultes qui vivent en France en 2014 sont, dans un cas sur deux, en couple avec un homme né français. Les hommes russes, au contraire, sont en grande majorité en couple endogame, c'est-à-dire avec une femme de nationalité russe. Les femmes sont aussi assez nombreuses à être en situation monoparentale (13 %) ou à vivre seules (8 %). Depuis le recensement de 2010, leur nombre a augmenté légèrement, les mères monoparentales sont passées de 9 % à 10 % et les femmes vivant seules de 4 % à 5 %, tandis que les femmes dans un autre cas ont augmenté de 2 points passant de 5 % à 7 %. Or, la proportion de femmes en couple endogame est restée stable, tandis que celle des femmes en couple exogame a légèrement diminué, ce qui laisse supposer des divorces. Les étudiants et étudiantes sont relativement peu nombreux·ses et sont beaucoup plus jeunes que le reste des individus. Ce groupe sera exclu de la suite de l'analyse mais il est probable, au regard du nombre de femmes étudiantes dans les actes de mariage de Lyon que ce flux migratoire, à nouveau fortement féminisé (trois fois plus de femmes que d'hommes), permette à de nombreux couples franco-postsoviétiques de se former.

Répartir les individus russes selon leur statut matrimonial confirme encore l'impact du genre sur la constitution des couples transnationaux (endogames ou exogames) et montre comment il façonne

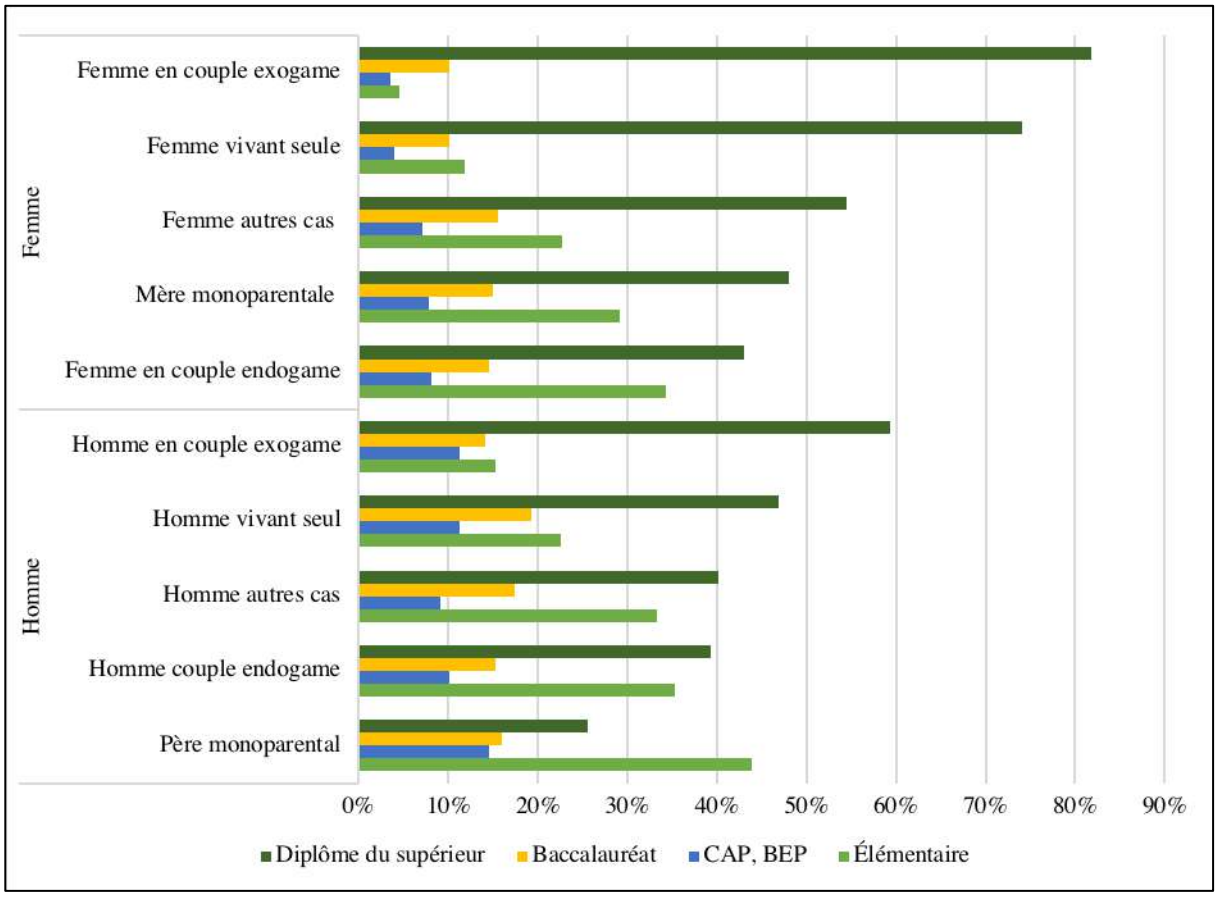
[59] Les mariages exogames impliquent des femmes nées russe et des hommes nés français. Les mariages endogames impliquent deux individus nés russes.

les flux migratoires et les intimités transnationales. La comparaison des individus selon leur situation matrimoniale invite à observer plus précisément leurs caractéristiques sociodémographiques. Qui sont les individus qui migrent en couple ? Qui sont les femmes et les hommes qui se marient avec des individus français ? Qui sont ces mères monoparentales particulièrement nombreuses et ces femmes vivant seules en France ? En discriminant ces individus selon leur situation matrimoniale, deux résultats devraient apparaître : 1/les capitaux nécessaires pour contracter un mariage franco-russe, 2/le prix du mariage transnational pour les femmes.

3.2. La « dot scolaire » des femmes en couple exogame

Selon les chiffres de l'INSEE sur le niveau de diplôme des immigrés en 2018, les individus en provenance des pays d'Europe qui ne font pas partie de l'Union Européenne sont nettement plus diplômés que des individus en provenance de pays de l'Union Européenne comme le Portugal ou l'Italie. S'il est plus facile d'entrer en France avec un niveau de diplôme élevé, dans le cas des migrations russes, un haut niveau de diplôme entraîne également souvent un mariage binational, pour les femmes comme pour les hommes.

Graphique 13 : Niveau de diplôme des personnes russes selon leur statut matrimonial



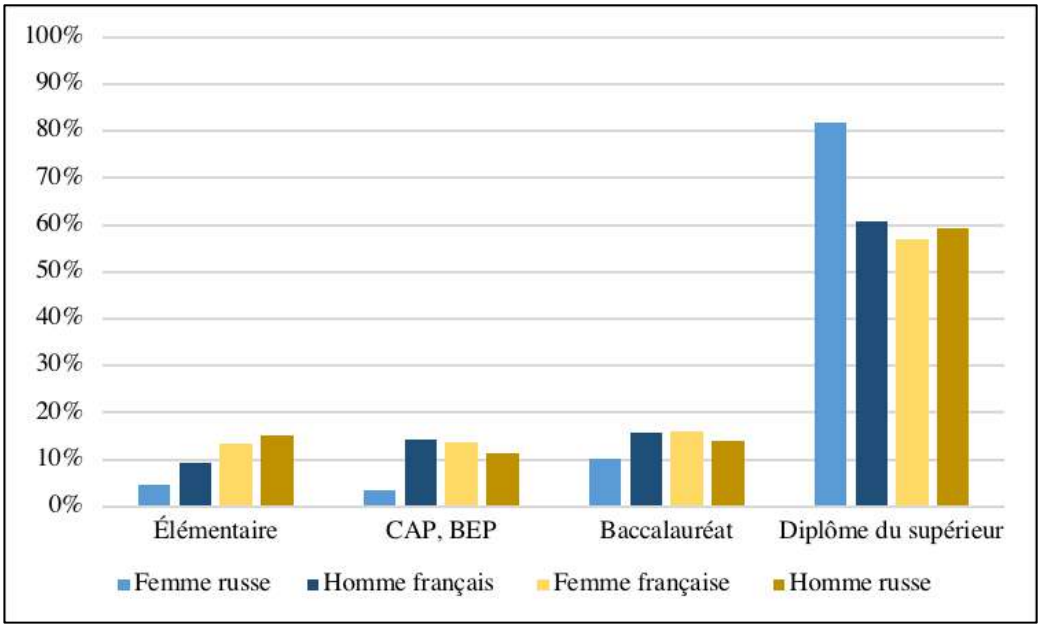
Champ : Individu·e·s né·e·s russes de 18 ans et plus (hors étudiant·e·s)
Source *: Insee, Recensement de la population 2014*

Ce graphique permet de distinguer deux groupes : les femmes russes qui vivent seules, celles qui sont dans un « autre cas » et les individus russes en couple exogame d'une part ; d'autre part, les individus en couple endogame, les parents monoparentaux et les hommes russes vivant seuls. Les individus du premier groupe partagent un niveau de diplôme élevé : les hommes russes en couple exogame et femmes russes dans un autre cas sont plus de 50 % à posséder un diplôme du supérieur et les femmes russes en couple exogame ou vivant seules se distinguent encore plus dans la mesure où les trois-quarts des femmes vivant seules et 82 % des femmes en couple exogame[60] sont détentrices d'un diplôme du supérieur. Le second groupe réunit aussi des individus avec un niveau d'éducation assez élevé, les hommes vivant seuls et les mères monoparentales sont presque 50 % à avoir un diplôme du supérieur mais à l'intérieur de ces catégories, on observe aussi un gros tiers d'individus d'un niveau d'éducation élémentaire. Cela laisse supposer que les mères monoparentales et les hommes vivants seuls pourraient éventuellement avoir été en couple endogame précédemment. De même, on peut également

[60] Le recensement de 2010 permettait d'avoir une analyse plus fine des diplômes. Les hommes en couple exogame et femmes dans un autre cas étaient quasiment 50% à posséder un bac + 5, les femmes en couple exogame et femmes vivant seules étaient plus de 60% à posséder un bac+5.

faire l'hypothèse que les femmes vivant seules ont pu être en couple exogame. En tout cas, les personnes engagées dans un mariages franco-russe sont extrêmement qualifiées, leur niveau d'éducation semble constituer un capital essentiel pour se placer sur le marché matrimonial globalisé, en particulier pour les femmes russes.

Graphique 14 : Niveau de diplôme des individu·e·s en couple franco-russe



Champ : Individu·e·s né·e·s russes et né·e·s français·e·s de 18 ans et plus en couple franco-russe
Source *: Insee, Recensement de la population 2014*

À l'image des résultats produits à partir des actes de mariage de Lyon ou des dossiers de mariage de Saint-Pétersbourg, les individus des couples franco-russes apparaissent dans une grande majorité de cas en possession d'un haut niveau de diplôme. Les femmes russes se distinguent cependant par un niveau d'éducation encore plus élevé que celui de leur conjoint, des femmes françaises en couple franco-russe ou de leurs homologues russes en couple exogame. Dans les mariages qui impliquent une femme française et un homme russe, les partenaires sont plus homogames au regard de leur niveau de diplôme.

Les femmes russes sont ainsi nettement plus diplômées que leur conjoint français (82 % des femmes russes contre 61 % des hommes français sont diplômés du supérieur) même si ces derniers restent toutefois deux fois plus souvent diplômés du supérieur que la moyenne nationale française. Plus diplômées, elles sont aussi nettement plus jeunes que leur partenaire avec un écart d'âge moyen que l'on peut estimer à 7,6 ans. Les femmes ont en moyenne 37,7 ans et les hommes 45,3 ans. L'écart d'âge important en faveur de l'homme est ainsi définitivement caractéristique des mariages franco-russes, il est deux fois plus élevé que la moyenne observée lorsqu'un des conjoints est immigré (3,5 ans)[61]. Cela

[61] F. Daguet, « De plus en plus de couples dans lesquels l'homme est plus jeune que la femme », art cit.

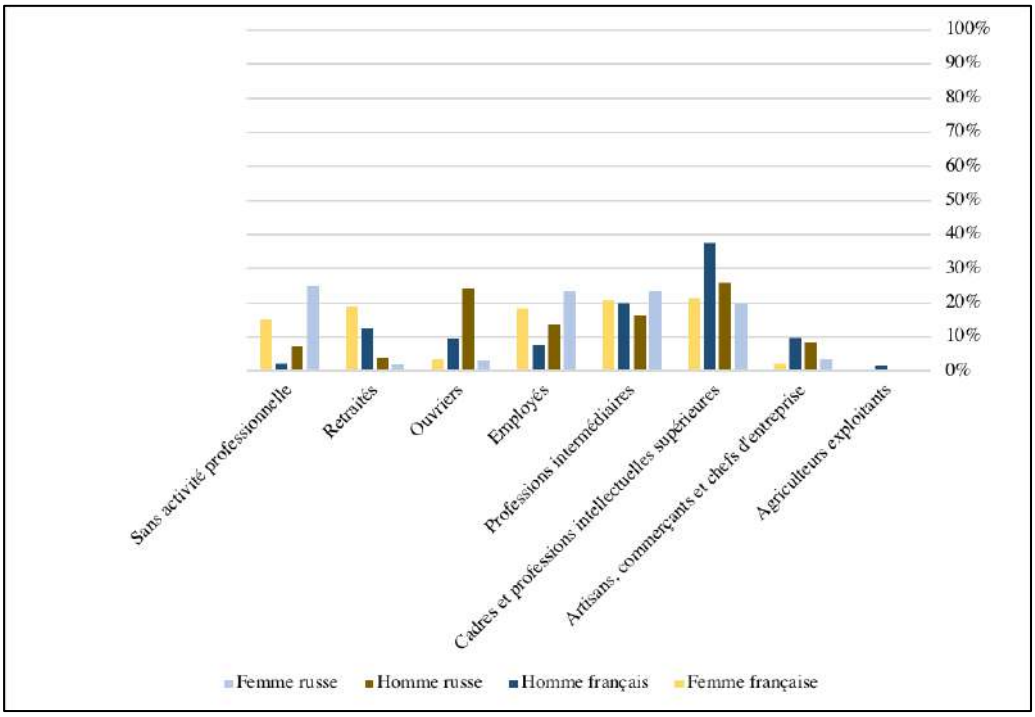
confirme encore une fois que l'âge, et surtout l'accès à des femmes jeunes, constitue un élément saillant des configurations conjugales franco-russes impliquant un homme français.

Ainsi se dessine une tendance inverse à celle en cours actuellement en France : en effet, Mélanie Vanderschelden puis Fabienne Daguet ont montré que plus le niveau de diplôme est élevé, moins il est fréquent que l'homme soit l'ainé[62]. Mais cet effet est aussi corrélé aux catégories socioprofessionnelles occupées par l'homme et la femme : ainsi lorsque les deux partenaires sont cadres, ils sont 40 % à avoir un conjoint du même âge[63]. L'analyse de l'échantillon de couples de Saint-Pétersbourg a révélé que rares sont les femmes qui migrent par le mariage en ayant l'assurance de pouvoir travailler immédiatement à leur arrivée. Ainsi, une partie des femmes risquent de ne pas pouvoir valoriser leur dot scolaire sur le marché du travail français. À niveau de diplôme égal avec les femmes françaises, les femmes migrantes par le mariage postsoviétiques concèdent ainsi à un écart d'âge important en faveur de l'homme et à une configuration conjugale traditionnelle dans laquelle, au moins dans un premier temps, elles ne travailleront pas.

Toutefois, les actes de mariage de Lyon indiquent que 24 % des femmes étaient étudiantes au moment du mariage. Si les femmes ont d'abord migré dans le cadre de leurs études ou de leur profession, elles ont plus de chances d'être bien insérées sur le marché du travail ; en revanche, si elles se sont d'abord mariées, puis ont migré pour rejoindre leur conjoint, elles auront nécessairement une période durant laquelle elles seront sans emploi. Alors que les femmes russes sont plus diplômées que les hommes russes mariés avec une femme française, elles sont pourtant plus souvent qu'eux sans activité professionnelle comme l'illustre le graphique suivant.

[62] M. Vanderschelden, « L'écart d'âge entre conjoint s'est réduit », art cit.
[63] F. Daguet, « De plus en plus de couples dans lesquels l'homme est plus jeune que la femme », art cit.

Graphique 15 : PCS des couples franco-russes



Champ : Individu·e·s né·e·s russes et né·e·s français·e·s de 18 ans et plus en couple franco-russe
***Source** : Insee, Recensement de la population 2014*

Les couples impliquant une femme française et un homme russe ne sont pas l'objet de cette thèse car ils sont peu nombreux et la constitution de ces couples, on l'a vu plus haut, repose sur d'autres ressorts que celle des couples franco-russes impliquant des hommes français. Toutefois, comparer les positions professionnelles des hommes et des femmes russes migrant·e·s par le mariage permet de révéler des configurations conjugales transnationales façonnées par le genre.

Les femmes russes, bien que plus diplômées que tous les individus en couples franco-russes, sont les plus représentées dans la catégorie des personnes sans activité professionnelle : un quart d'entre elles sont dans cette situation même si une partie d'entre elles arrivent à valoriser leur formation – presque une femme sur deux occupe une position de cadre ou une profession intermédiaire. Mais elles ne sont pas si différentes des femmes françaises qui sont également souvent sans activité professionnelle (15 %). Leur conjoint russe se distingue surtout par leur surreprésentation parmi les ouvriers (24 %) mais ils sont aussi plus souvent cadres que leurs conjointes françaises. Malgré la migration, les hommes préfèrent visiblement occuper des postes sous-qualifiés plutôt que de rester au foyer respectant ainsi une configuration de genre traditionnelle où l'homme travaille. Au contraire, une partie des femmes russes ne travaillent pas (25 %) et 17 % d'entre elles se déclarent au foyer tandis que leurs maris, initialement moins diplômés qu'elles, sont en revanche bien insérés sur le marché du travail : 38 % d'entre eux sont cadres, 20 % occupent des professions intermédiaires.

Les individus des couples franco-russes apparaissent ainsi largement plus diplômés que la moyenne. Mais le capital scolaire élevée des femmes semble peu rentable : seule la moitié d'entre elles arrivent à valoriser leur diplôme sur le marché du travail. En effet, elles sont représentées dans 43 % par des positions de cadres ou des professions intermédiaires alors qu'elles sont deux fois plus nombreuses à être diplômées du supérieur (82 %). Ce capital se présente donc plutôt comme une « dot » qu'elles valorisent sur le marché matrimonial globalisé avant tout. Les hommes qu'elles obtiennent en contrepartie occupent, dans la plupart des cas, des positions sociales élevées, les PCS d'ouvriers (9 %) et d'employés (7 %) sont peu représentées. Le mariage transnational a donc un prix pour ces femmes, il leur « coûte » pour certaines leurs carrières – si l'on part du principe qu'elles souhaitaient en faire une – et il les place dans une situation de dépendance accrue au moins dans les premiers temps de la migration et du mariage. Lorsque l'on compare les femmes russes en couple avec un homme français et les femmes russes vivant seules, le constat opéré par François de Singly en 1987, semble être particulièrement réactualisé dans les mariages franco-russes : « une femme mariée obtient un moins bon rendement de sa dot scolaire qu'un homme marié ou qu'une femme célibataire[64] ».

[64] F. de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, *op. cit.*, p. 20.

Tableau 15 : PCS et niveau de diplôme des femmes russes en couples exogames et des femmes russes vivant seules selon leur période d'arrivée en France

	FEMMES RUSSES EN COUPLE EXOGAME (N=13036)				FEMMES RUSSES VIVANT SEULES (N=1944)			
	Âge moyen 37,1				Âge moyen 43,3			
PÉRIODE D'ARRIVÉE	%	Âge Moyen	Diplômée du supérieur	PCS les plus représentés	%	Âge Moyen	Diplômée du supérieur	PCS les plus représentés
APRÈS 2009	23 %	34	83 %	40 % sans activité 20 % intermédiaire 19 % cadre	15%	34,7	76 %	34 % intermédiaires 32 % cadres 10 % employés
ENTRE 2005 ET 2009	30 %	35,6	82 %	26 % employée 25 % intermédiaire 17 % cadre	26%	38,3	71 %	26 % cadres 25 % intermédiaires 21 % employés
ENTRE 1995 ET 2004	40 %	40,2	80 %	25 % intermédiaire 20 % cadre 26 % employée	47%	47,2	74 %	22 % cadre 23 % intermédiaire 26 % employée
ENTRE 1990 ET 1994	7 %	46,6	82 %	30 % cadre 22 % intermédiaire 22 % employée	12%	51,4	81 %	26 % cadre 19 % intermédiaire

Champ : Femmes nées russes de 18 ans et plus en couple exogame ou vivant seules
Source *: Insee, Recensement de la population 2014*

Les femmes russes en couple exogame sont arrivées, au moins pour la moitié d'entre elles, par le mariage plutôt que par une migration initiale au regard du mauvais rendement de leur diplôme sur le marché du travail. Elles sont en effet 40% à être sans activité tandis que les femmes vivant seules sont 66% à occuper des postes de cadre ou appartenant aux professions intermédiaires alors qu'elles sont un peu moins diplômées que les femmes en couple exogame. Toutefois, plus les femmes sont en France depuis longtemps, plus cet écart se réduit. Quand elles sont installées depuis 10 à 20 ans, les proportions sont proches : dans les deux cas, 45 % des femmes appartiennent aux cadres ou aux professions

intermédiaires. Ce résultat laisse penser que les femmes s'insèrent peu à peu sur le marché du travail après une période d'adaptation, d'apprentissage de la langue et de validation ou obtention de nouveaux diplômes. Ainsi, c'est peut-être moins le mariage que la migration qui entraîne un retard dans leur insertion sur le marché du travail.

***

Pour prendre part à la globalisation du marché matrimonial, les femmes doivent donc posséder un capital scolaire important et un capital jeunesse et les hommes une position sociale élevée. Cela reflète finalement assez bien ce qui transparaissait dans le phénomène de l'EMG, les adhérentes étant elles-mêmes souvent très diplômées et plus jeunes que les clients de l'EMG. Elles occupent souvent des positions de cadres car elles peuvent alors valoriser leur dot scolaire sur le marché du travail russe. En se mariant avec un homme français, les femmes russes, au moins dans les premiers temps, abandonnent leur carrière et subissent un déclassement social, professionnel et parfois géographique en arrivant en France. En contrepartie, elles accèdent néanmoins à des conjoints souvent très qualifiés. Les compromis qu'elles opèrent, en optant pour une rupture dans leur carrière, en acceptant des écarts d'âge importants en faveur de l'homme, en allant vivre dans des zones géographiques isolées, sont autant de stratégies qui leur permettent de réaliser un « beau » mariage à l'échelle globale (dans les unions hypergames), d'accéder à une norme matrimoniale ou encore de sortir de situations précaires par le mariage. Cette approche macrosociologique a permis de révéler les capitaux nécessaires pour se placer sur le marché matrimonial global. Ces capitaux ont un sexe car hommes et femmes de la globalisation du marché matrimonial ne cherchent pas la même chose. Ces prospections matrimoniales sexuellement contrastées sont le résultat de leur construction sociale de genre et des structures de domination dans lesquelles les femmes agissent et sur lesquelles les hommes s'appuient. Cette vision distanciée rend donc visible de manière crue à quel point l'âge des femmes, leur position professionnelle, leur bagage matrimonial ou scolaire conditionnent le type de conjoint et de configurations conjugales qu'elles peuvent obtenir. Mais cette approche laisse toutefois dans l'ombre les stratégies migratoires fondées sur le genre. En migrant, femmes postsoviétiques et hommes français passent d'un régime de genre à un autre et cette migration vers un régime de genre plus favorable peut aussi favoriser les compromis observés à l'échelle globale. La troisième partie de cette thèse s'attache à montrer cet aspect central dans la globalisation genrée du marché matrimonial.

Chapitre 6. Penser son avenir conjugal au-delà les frontières : l'exode matrimonial des femmes postsoviétiques

> « L'émigration, tout en étant une fuite devant les conflits, un évitement de la confrontation, est en même temps une riposte active et positive des femmes qui refusent de se plier, d'acquiescer ; en somme, l'émigration *est* une lutte[1]. »

Arrivés à ce stade de l'enquête, certaines dynamiques, certains traits saillants de la globalisation du marché matrimonial ont été mis en lumière. Nous avons commencé par réintroduire l'histoire qui précède et accompagne les hommes et les femmes étudié·e·s ici, partant de l'idée fondamentale que « l'homme est une créature historique[2] » et que le genre est le résultat d'une historicité[3]. L'analyse de l'Entremise Matrimoniale Globalisée (EMG) a ensuite permis d'identifier des opérateurs centraux : agences, sites de rencontres et médias produisent une mise en circulation d'images, de contenus, d'informations et sont des structures d'opportunité mobilisées par des hommes français et des femmes postsoviétiques. Le dernier chapitre, en adoptant une approche macrosociologique nous a enfin donné à voir des échanges de capitaux laissant supposer la présence d'un certain nombre de compromis et d'arbitrages majoritairement réalisés par les femmes. Ce chapitre, qui débute la dernière partie de cette thèse, ouvre l'enquête sur son volet le plus qualitatif et propose de découvrir plus avant les femmes postsoviétiques engagées dans un mariage transnational avec un homme français. Elles sont nombreuses dans ce cas : rappelons que, d'après le recensement de 2014, plus de 50 % des femmes russes adultes résidant en France vivent avec un homme français (n=13036).

---

[1] M. Morokvasič, « Émigration des femmes : suivre, fuir ou lutter », art cit, p. 76.
[2] J.-H. Déchaux, « Agir en situation », art cit, p. 733.
[3] Pour Connell, le concept d'historicité permet de saisir les changements en pensant dans le même temps les structures et le pouvoir d'action des individus : « the concept of historicity is stronger than the concept of "social change", which may be mechanical and external, something that happens to people, like a comet, a fire or a plague. The idea of historicity is about change produced by human practice, about people being inside the process » R.W. Connell, *Gender and Power*, *op. cit.*, p. 142- 143.

L'existence d'un groupe Facebook, qui réunit des femmes russes ou postsoviétiques mariées avec des hommes étrangers, non seulement français, mais aussi du « monde entier », est un témoignage parmi d'autres de ce phénomène d'ampleur. C'est Maria, une femme russe originaire de Saint-Pétersbourg mariée à un homme français depuis quelques années, qui m'avait conseillé de m'y inscrire, comme elle l'avait été elle-même, par une amie, quelques années plus tôt :

> « C'est ma copine russe qui habite au Brésil qui m'a envoyé ce groupe parce qu'elle est mariée avec un espagnol et elle habite au Brésil, c'est elle qui m'a indiqué le groupe parce que c'est un groupe pour les filles russes mariées avec un étranger donc pas juste avec un Français mais avec le monde entier » (Maria, 30 ans).

Créé en 2015 par une femme russe mariée avec un homme français, ce groupe Facebook réunit aujourd'hui 80159 individus dont, selon la fondatrice, 96% de femmes. Il s'intitule « *Ljaguška v vodke i medved' v šampanskom* », ce qui signifie littéralement « les grenouilles dans la vodka et l'ours dans le champagne », en référence aux mélanges des cultures dans le cadre d'un mariage franco-russe. Le groupe a rapidement pris de l'essor et a donné lieu à de multiples extensions : des sous-groupes ont été créés pour des zones géographiques plus spécifiques et celui de la France, par exemple, compte aujourd'hui plus de 6000 membres. Les discussions sont variées allant du partage d'événements culturels aux recettes de cuisine en passant par des réflexions sur l'amour, le mariage, le succès des sites de rencontre, sans compter les questions de titre de séjour, de formation professionnelle, de validation de diplôme universitaire ou encore de procédure de divorce. Cette plateforme permet donc à des femmes postsoviétiques d'échanger sur leurs expériences et d'obtenir des conseils auprès de compatriotes qui partagent une même situation sociale : être une femme migrante mariée avec un homme né dans le pays où elle se trouve.

La France n'est en effet pas le seul pays qui compte une proportion importante de femmes migrantes postsoviétiques. Plusieurs recherches témoignent en effet de leur présence dans de nombreux pays à travers le monde, notamment dans les pays scandinaves[4], aux États-Unis[5], en Belgique[6] ou encore en Turquie[7]. En abordant les migrations des femmes postsoviétiques, toutes ces enquêtes – des plus ethnographiques aux plus quantitatives – laissent apparaître une intrication entre mobilité et intimité.

---

[4] T. Niedomysl, J. Östh et M. van Ham, « The Globalisation of Marriage Fields », art cit ; Christine M. Jacobsen et May-Len Skilbrei, « 'Reproachable Victims'? Representations and Self-representations of Russian Women Involved in Transnational Prostitution », *Ethnos*, 2010, vol. 75, nº 2, p. 190- 212.

[5] J. Patico, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », art cit ; P. Levchenko et C. Solheim, « International Marriages Between Eastern European-Born Women and U.S.-Born Men », art cit.

[6] P. Heyse, « Deconstructing Fixed Identities », art cit ; Petra Heyse, Rilke Mahieu et Christiane Timmerman, « The Migration Trajectories of Russian and Ukrainian Women in Belgium » dans Christiane Timmerman et al. (dir.), *New Dynamics in Female Migration and Integration*, New York, Routledge, 2015, p. 68- 102.

[7] A. Bloch, « Victims of Trafficking or Entrepreneurial Women? », art cit ; Alexia Bloch, « Intimate circuits: modernity, migration and marriage among post-Soviet women in Turkey », *Global Networks*, 2011, vol. 11, nº 4, p. 502- 521 ; Adeline Braux, « Au-delà des « Natacha » : les migrations féminines postsoviétiques à Istanbul », *Revue européenne des migrations internationales*, 2015, vol. 31, vol. 31-n°1, p. 81- 102 ; A. Bloch, *Sex, Love, and Migration*, *op. cit.*

Les parcours migratoires de ces femmes semblent en partie structurés par leurs engagements dans différents régimes d'intimité. Certaines ont migré en s'appuyant sur des opportunités professionnelles associées au travail du sexe, d'autres migrent dans le cadre d'un mariage et, parfois, les relations intimes se nouent au cours de la mobilité et deviennent alors des appuis pour pérenniser la migration.

Dans le cadre de mon enquête, si toutes les femmes que j'ai rencontrées se sont bien mariées avec un homme français, elles présentent cependant des parcours migratoires variés : le mariage, par exemple, n'est pas toujours la raison de la migration qui a pu intervenir en amont. Mais le plus souvent, projets migratoires et matrimoniaux s'entremêlent, l'un pouvant amener l'autre et vice-versa. Comment alors se construisent ces projets ? S'appuient-ils sur des stratégies, qu'elles soient matrimoniales ou migratoires ? Le mariage constitue-t-il une « route migratoire féminine[8] » ou la migration est-elle subie par ces femmes « transplantées[9] » dans un autre pays en suivant leur conjoint ? Quels types de parcours en découlent ? Ce chapitre s'appuie sur 22 récits de vie recueillis auprès de femmes russes (16), ukrainiennes (4) et bélarusses (2) qui se sont mariées avec un homme français (cf. annexe n°5 et livret des enquêté·e·s). Parmi elles, trois ont connu un divorce. Âgées de 29 à 52 ans, elles sont nées en URSS et elles ont connu, en tant qu'enfants, adolescentes ou jeunes adultes, la chute du régime soviétique au tournant des années 1990. Ce moment historique les a durablement marquées : leurs histoires individuelles sont en effet intimement liées à l'histoire soviétique et postsoviétique et à ses régimes de genre successifs (chapitre 3). Cette expérience commune, comme le montre la première partie de ce chapitre, a favorisé l'élaboration d'un imaginaire contribuant à ouvrir le choix conjugal au-delà des frontières. Mais ces femmes n'ont toutefois pas les mêmes trajectoires matrimoniales, migratoires et professionnelles. La seconde partie du chapitre s'attache à décrire et analyser ces différents parcours en s'appuyant seulement sur les récits de vie des femmes qui ont migré (15[10]). Trois configurations sont à distinguer : dans la première, le projet migratoire apparaît avant la rencontre du conjoint français et, souvent, c'est le projet conjugal et matrimonial qui permet de consolider le projet migratoire. Dans la deuxième, projet migratoire et projet matrimonial s'entrelacent, le manque d'opportunités matrimoniales comme le manque d'opportunités migratoires peuvent conduire les femmes à se tourner vers l'EMG. Enfin, une troisième configuration se dessine lorsque c'est la rencontre qui provoque la migration.

[8] H. Le Bail, « Les migrations par le mariage : épouses souhaitées mais stigmatisées », art cit.
[9] Gabrielle Varro, *La femme transplantée. Une étude du mariage franco-américain en France et le bilinguisme des enfants*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1984, 200 p.
[10] Sur les 22 femmes interrogées, 7 n'ont pas migré au moment de l'enquête : elles ont été rejointes par leur conjoint français. Elles apparaissent ainsi surtout dans la première partie du chapitre car la seconde se concentre sur l'intrication des projets migratoires et matrimoniaux et sur l'impact de la migration sur le parcours des femmes. Le chapitre suivant, qui traite en partie des hommes qui ont migré, reviendra aussi plus précisément sur le parcours de ces femmes.

1. Régime de genre et expériences des femmes

Pour introduire cette première partie et montrer la diversité des femmes enquêtées, il est intéressant de mettre en vis-à-vis deux femmes de l'enquête – Vera et Katia – dans la mesure où elles incarnent deux parcours et positionnements de genre extrêmement éloignés, mais pourtant également nourris de leur expérience de femme ayant grandi dans un pays postsoviétique.

> « En Russie presque tout de suite après la révolution y avait un grand accent qui était mis sur l'égalité homme/femme et donc au niveau social on était presque dans l'égalité en fait, bon au niveau des dirigeants, c'était pas le cas, mais partout ailleurs, limite... je sais pas si c'est vrai vraiment statistiquement mais on disait que vers la fin de l'Union soviétique, il y avait plus de femmes qui étaient dans le bâtiment et travaux publics que les hommes. Par exemple, les gilets oranges, c'est surtout des femmes en fait mais parce que les contremaitres, c'était souvent des hommes en fait [rire], bref. Donc du coup, les ingénieurs apparemment c'était pareil hein, les hommes, les femmes heu il n'y avait pas de, genre c'était 50/50 » (Vera, née en 1973 à Kharkov).

Vera souligne ici un des aspects du régime de genre à la fin de la période soviétique : hommes et femmes accédaient aux mêmes métiers. Cette citation met toutefois en exergue l'ambivalence de cette égalité officielle puisque, si les hommes et les femmes travaillaient bien dans les mêmes domaines professionnels, seuls les premiers accédaient aux postes de direction. Nous nous étions penchés de façon plus détaillée dans le chapitre 3 sur ces configurations inégalitaires qui, en dépit d'un discours de promotion de l'égalité des sexes, s'étaient mises en place : elles ont largement conditionné la méfiance souvent éprouvée par les femmes postsoviétiques lorsque la notion de « féminisme » est évoquée laquelle peut finalement être associée à un discours en quelque sorte hypocrite, qui ne servirait qu'à utiliser les femmes comme main d'œuvre bon marché. Mais, sur ce point précisément, et par rapport aux autres femmes de mon enquête, Vera présente un parcours particulièrement atypique. Mariée à un homme français qu'elle a rencontré lors d'un voyage à Cuba, leur relation s'est vite dégradée et ils ont rapidement divorcé. Ayant initialement migré en France pour le rejoindre, Vera s'y est finalement peu à peu installée ; puis, au cours de son expérience migratoire et de ses expériences conjugales, elle est devenue féministe et homosexuelle. Elle met ainsi en avant la persistance de configurations inégalitaires sans pour autant porter un regard résolument critique sur la période soviétique tardive et la condition des femmes à ce moment-là. Aujourd'hui informaticienne dans une entreprise française, elle n'a jamais cherché à éviter de travailler. D'autres femmes, au contraire, en insistant aussi sur l'égalité instaurée pendant la période soviétique, se positionnent à l'encontre du modèle de la *working-mother*, qui a longtemps prévalu, pour défendre un autre modèle, devenu envisageable à partir de la perestroïka, celui de la femme au foyer[11].

[11] E. Zdravomyslova et A. Temkina, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies », art cit.

> « On n'a jamais eu la différence dans le salaire ! Jamais ! Parce que tu es une fille, bah non. Après la guerre, on a eu que des filles qui bossaient, bah non, bien sûr heu, et c'est aussi à cause de ce schéma que la femme, elle aimerait bien rester à la maison parce que le boulot, 8h par jour, 10h par jour, c'est épuisant putain ! Après tu rentres à la maison, tu peux donner quoi ? Tu ne veux pas ni sexe, ni mari, ni les enfants, ni en général vivre. Voilà. C'est pour ça, les femmes poussent plutôt les hommes devant en disant pfffff [mouvement de main qui pousse] vas-y, vas-y, bosse, bosse, chéri, je t'attends, le repas, voilà, tout est fait, la manucure, je suis belle, viens ! (…) Toutes les femmes de ma famille elles ont travaillé, à part ma mère. Ma mère, c'était la première qui a pu ne pas travailler, voilà. Et c'est plutôt le rêve d'avoir un homme qui peut gagner assez de sous pour que tu ne travailles pas, pour que tu ne gagnes pas de sous, tu fais ce que tu aimes faire dans la vie, tu as le temps pour t'occuper des enfants, pour t'occuper de la maison, pour faire de l'art ou du chant ou je ne sais pas, juste promener le chien, pour avoir le temps libre pour aller faire des manucures, pédicures voilà. Les femmes travaillent soit quand elles ont besoin de sous ou soit quand elles ont trouvé un endroit où elles se sentent très bien. Souvent dans les familles riches, l'homme achète à sa femme voilà, l'endroit où elle peut travailler, c'est ça le modèle culturel » (Katia, née en 1980 à Kiev).

Dans ces propos, Katia met en parallèle l'égalité des salaires et le travail des femmes durant la période soviétique. Si elle soutient que les salaires étaient identiques, elle met en revanche en avant que les femmes étaient obligées d'aller travailler au même titre que les hommes alors qu'elles devaient continuer à assumer les charges domestiques et familiales. Elle présente ainsi la possibilité de ne pas travailler comme un luxe et pour cause puisque, comme on le verra plus loin, Katia n'a jamais vécu une telle configuration conjugale lorsqu'elle résidait en Ukraine, mais elle la vit actuellement dans son mariage avec Ludovic, un homme français de 19 ans son ainé, divorcé et père de deux enfants adultes.

Ces deux femmes illustrent deux positionnements qui s'opposent vis-à-vis des régimes de genre. Vera est devenue féministe au cours de son expérience migratoire et elle s'est largement émancipée des normes de genre dans lesquelles elle s'est construite ; elle est notamment sortie de l'hétéronormativité en s'autorisant à vivre des relations intimes avec des femmes. Katia défend quant à elle les normes de genre dans lesquelles elle a évolué et revendique le droit de pouvoir ne pas travailler en appuyant son argumentation sur des discours essentialisants tout en affirmant dans le même temps l'existence d'un « *matriarcat* » en Ukraine. Ces discours ambivalents et la diversité des positionnements des femmes vis-à-vis des régimes de genre se comprennent au regard de l'histoire déjà longuement décrite dans le chapitre 3. Ce passé soviétique apparaît dans les récits des femmes interrogées, en particulier dans leur histoire familiale. En premier lieu, à l'exception de Katia dont la mère a eu la possibilité de ne pas travailler, toutes les femmes que j'ai rencontrées, ont été entourées par des figures de femmes indépendantes et souvent, en contrepoint, par des figures masculines défaillantes. Les analyses qui vont suivre s'attachent à tisser peu à peu les récits dont j'ai été la réceptrice et à éclairer l'histoire qui les traverse.

1.1. Matrifocalité et hommes défaillants

Même si elles sont nées dans les années 1980, les femmes enquêtées précisent souvent être un « *enfant de l'Union soviétique* » ou bien une « *femme de l'URSS* »[12]. Si elles n'ont pas toutes vécu adultes sous ce régime, elles l'ont toutes au moins connu enfants, ou à travers l'histoire de leurs parents. Elles ont ainsi été marquées, d'une part, par un passé soviétique commun et, d'autre part, par la « véritable révolution » qui s'opère au tournant des années 1990 où l'État perd « son rôle d'acteur unique de la vie économique et sociale, tandis que cette dernière s'ouvre désormais aux intérêts privés et à l'économie de marché[13] ». Ce moment charnière de l'histoire se répercute dans les trajectoires biographiques des femmes. La restructuration politique et économique des pays postsoviétiques a eu des conséquences sur toutes les sphères sociales, à commencer par la sphère familiale.

> « On est devenu un pays ni capitaliste, ni libre, n'importe quoi, et bien sûr que beaucoup, beaucoup de familles ont divorcé, mes parents aussi, alors j'ai connu une très très bonne enfance, la richesse, les voyages partout, j'ai vu toutes les mers de la Russie, sauf tout ce qui est en Sibérie au nord et heu, finalement pendant les années 90 mes parents divorcent, c'est, on se retrouve pratiquement dans la misère et ç'a été partout, c'est pas que moi [rire] ! **Et que faisaient tes parents ?** Mon père il est parti, parti, on ne sait pas, je ne sais pas, je ne l'ai pas revu depuis, et ma mère, elle a commencé à chercher un travail, un tout petit travail juste pour gagner sa vie » (Valeriya, 39 ans, mariée depuis 12 ans).

Valeriya a 14 ans au moment de la chute et en quelques années, l'équilibre relatif[14] dans lequel elle grandissait s'est écroulé. Ni son père – ingénieur militaire – ni sa mère – assistante d'ingénieur – ne perdent leurs emplois, mais leurs salaires cessent d'être versés. De là, des conséquences à la fois économiques puisqu'ils se retrouvent « *pratiquement dans la misère* » mais également familiales puisque le père de Valeriya disparait à ce moment-là. Ces configurations familiales monoparentales marquées par l'absence du père sont courantes et elles se sont accentuées au tournant des années 1990[15]. Toutefois, elles existaient déjà avant la chute de l'Union soviétique comme en témoigne, par exemple, l'histoire d'Oksana, née en 1981, qui n'a jamais connu son père, elle ne sait même pas s'il est russe. Sa mère, ingénieur dans les métaux, l'a donc élevée seule.

> **« Mais votre père était russe ? Oksana** : J'en sais rien moi, je l'ai jamais vu donc… **Loïc [le mari d'Oksana]** : Elle connait pas du tout, elle connait ni l'histoire de son père, ni… **Oksana** :

[12] L'analyse des bases de données de l'État civil de Lyon et de Saint-Pétersbourg dans le chapitre 2 (section 2.1) a montré que les femmes qui se marient avec des hommes français sont non seulement russes mais également postsoviétiques (i.e elles sont toutes nées sur le territoire de l'Union soviétique). L'enquête qualitative confirme cette dynamique.
[13] Marie-Pierre Rey, « Les Russes et leur État de 1985 à nos jours » dans Marie-Pierre Rey (dir.), *Les Russes : De Gorbatchev à Poutine*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 68.
[14] Lors d'un précédent entretien, elle signifie aussi que ses parents se « disputaient tout le temps » et qu'elle en souffrait.
[15] « En 1989, un enfant (défini comme ayant moins de 18 ans) sur sept vivait dans une famille monoparentale. En 1994, un sur cinq était concerné et leur proportion aurait encore augmenté depuis cette date. Comme nous l'avons vu, les familles monoparentales sont les premières à pâtir de la pauvreté. Dans 90% des cas, c'est une femme qui est à leur tête » Cécile Lefèvre, « Enfance, famille et institutions en Russie au cours des années 1990 : un aperçu des évolutions récentes », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 2003, vol. 34, n° 2, p. 88..

> Je connais pas du tout… **Loïc** : Ni son père directement donc…**Votre mère ne vous a pas raconté ? Oksana** : Nan, elle n'était pas très partante [petit rire] ouais, ça faisait partie de sa vie…ça existe…oui, oui, ça existe en Russie ça existe, c'est les mères qui décident et après ça fait partie du respect de la part des enfants, de respecter si la mère elle n'a pas forcément envie, il faut respecter, enfin il faut respecter voilà. On essaye d'accepter le choix des autres » (Oksana, 33 ans, mariée depuis 9 ans).

De même, Polina née en 1985 « *en Union soviétique, dans la ville de Leningrad* », n'a pas connu non plus son père. Ses parents se sont rencontrés à Leningrad alors qu'ils faisaient leurs études, mais son père était de nationalité cubaine. En 1987, alors que Polina a deux ans, il est appelé à rejoindre les soldats cubains pour prendre part à la guerre qui se déroule en Angola. Renvoyé par la suite à Cuba, il demande à la mère de Polina de le rejoindre avec sa fille mais la grand-mère s'y oppose.

> « Je ne connais pas tous les détails, mais nous n'avons pas déménagé. Et à ce moment-là, c'était dur, il n'y avait pas internet, l'étranger était fermé, Cuba était loin et nous avons perdu le lien. Voilà pourquoi j'ai été élevée par ma mère » (Polina, 29 ans, mariée depuis 4 ans).

Une mère qui, comme l'avait déjà observé Anna Rotkirch[16], pouvait faire en sorte que sa fille choisisse de rester avec elle plutôt que de partir avec le père de son enfant – car l'aide d'une mère, et de la parentèle féminine, est cruciale pour prendre en charge la maternité[17]. Tatiana et Alina ont aussi été élevées par les femmes de la lignée maternelle. Filles uniques, leurs parents ont divorcé peu de temps après leur naissance et elles ont grandi avec leurs mères, leurs grand-mères ou, comme dans le cas d'Alina, avec leurs tantes maternelles.

> « Je suis enfant unique comme beaucoup d'enfants de ma génération parce que c'est tellement compliqué financièrement d'élever ne serait-ce qu'un enfant, que deux, c'était pratiquement mission impossible donc toutes mes copines, c'est des enfants uniques, donc j'ai pas de frères et sœurs, j'ai voilà, bah j'avais mes deux parents, bon ils ont divorcé assez rapidement (…) **Et ils ont divorcé quand vous aviez quel âge ?** Oh je devais avoir 2 ans, 3 ans voilà, aussi comme beaucoup de ma génération, c'était pas une époque simple » (Tatiana, 39 ans, divorcée d'un homme français).

Toutes celles qui ont grandi dans une famille sans père sont en effet des enfants uniques, ce qui les a probablement préservées d'une trop grande précarité. Vera le souligne aussi, avec son frère et ses parents, ils forment une « *grande* » famille. Avoir deux enfants n'est envisageable que lorsque la situation économique le permet.

> « Chez nous tu sais avoir déjà deux enfants c'était une famille assez grande quand même donc du coup, moi et mon frère, on était quand même une famille complète, grande et tout, alors 3 enfants, je crois que jamais j'ai vu autour de moi une famille qui avait trois enfants, alors que j'ai voyagé

[16] Le rôle de la famille élargie a un poids très important dans la vie des hommes et des femmes. Rotkirch raconte l'histoire d'un homme marié depuis plusieurs années, à l'arrivée du premier enfant, son épouse a dû choisir entre sa mère et son mari car sa mère n'aimait pas son gendre, elle a choisi sa mère, a divorcé et élevé son enfant avec sa mère : « Such experiences of male powerlessness constitute one red thread in men's autobiographies » A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*, p. 125.

[17] Cette situation perdure dans la période actuelle, comme l'ont montré les travaux de Jennifer Utrata (2015) ou ceux de Mona Claro (2018), les femmes russes ne sont jamais à l'abri de se retrouver seules pour élever leur enfant et elles sont nombreuses à l'expérimenter.

> quand même dans des endroits différents. Donc la norme, c'était plutôt un enfant, voire deux voilà, si c'était bien » (Vera, 44 ans, divorcée d'un homme français).

Alina, Polina, Oksana ou encore Tatiana ont donc grandi sans père ; et même lorsqu'il n'est pas totalement absent – Tatiana, par exemple, « *a gardé le contact* » –, il ne participe ni à leur éducation ni à leur prise en charge matérielle. Elles sont donc entourées par des femmes qui les élèvent, leur prodiguent des soins, les nourrissent : et ce sont ces femmes qu'elles ont vues, de leurs yeux d'enfants, se « *débrouiller* » durant les années 1990. La mère et la grand-mère de Tatiana, toutes les deux enseignantes de langues dans l'enseignement supérieur, ont, par exemple, réussi à « *s'en sortir* » grâce à leurs cours particuliers.

> « Ma mère et ma grand-mère étaient enseignantes, elles donnaient plein de cours privés et des cours privés sans recevoir forcément l'argent mais aussi les produits en nature [rire], les étudiants qui étaient, je pense qui venaient de la campagne, bah leurs parents leur donnaient du beurre, de la viande donc on ne manquait pas trop [rire]. On s'en sortait comme on pouvait on va dire, oui, nan, mais c'est vrai, les années 90 je me souviens, j'étais adolescente déjà donc, je me souviens, et la pire année, je crois que c'était 91, 92, y avait vraiment des pénuries, des pénuries de tout, du pain, même le pain fallait faire la queue des fois, pas tout le temps mais, les gens écrivaient le numéro sur les mains pour être, quel numéro vous êtes dans la queue pour le pain, pour le pain ! Et puis y avait des systèmes de tickets pour tout le reste, pour les allumettes, bon la viande c'était quelque chose de très [rire] hypothétique, mais le sel, les allumettes, la vodka, c'était la monnaie d'échange et ça, vous payez l'argent mais vous pouvez pas avoir plus de, mettons 2 kilos de sucre par personne, vous deviez présenter votre coupon, moi ma grand-mère, je me souviens, elle a même gardé ces coupons et voilà, là, hop ok vous pouvez en avoir 2 kilos, vous payez et, mais si vous avez pas de coupons, vous pouvez pas avoir du tout, voyez c'était un peu...moi je me souviens avec ma voisine on allait chercher le sucre, le sel, c'était la bataille là devant, mais bon ça va, ça m'a pas traumatisée non plus mais bon, ça fait bizarre, mais après ça s'est vite rétabli à partir de 92, 93 tout est arrivé en masse sauf qu'il fallait avoir l'argent pour pouvoir acheter [rire] » (Tatiana, 39 ans, divorcée d'un homme français).

Ces sont « les "*likhie 90-e*", les folles, les terribles années 1990[18] » que racontent ici Tatiana, adolescente durant cette période de transformations radicales. Sa mère et sa grand-mère monnayaient leurs compétences linguistiques pour obtenir des biens alimentaires quand d'autres revendaient des cigarettes sur les marchés ou devenaient agent immobilier, chasse-touriste ou encore managers dans un supermarché avec pourtant une formation d'ingénieur. Des enquêtes ont ainsi révélé qu'entre 1993 et 1997, changer de métier était chose courante[19]. En quelques années, les individus nés en Union soviétique passent d'une économie planifiée à une économie de marché où l'argent, jusque-là relativement secondaire, devient peu à peu la seule monnaie d'échange. Cette « thérapie de choc » (notamment élaborée par le Fond Monétaire International et la Banque mondiale) plonge la Russie dans un capitalisme dérégulé, marqué par une inflation galopante et une économie informelle généralisée, en partie criminelle[20].

---

[18] M. Claro, *Ni hasard ni projet.*, *op. cit.*, p. 58.
[19] Veronika Kushtanina, « Transition de l'époque soviétique à la période post-soviétique au prisme de biographies singulières », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2019, n° 49, nº 1, p. 245.
[20] Valery Krylov et Jean-Luc Metzger, « Organisation du travail en Russie postsoviétique. Quels compromis entre pratiques nationales héritées et management importé ? », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 2009, vol. 40, nº 40- 2, p.

Parmi les femmes qui étaient enfants ou adolescentes au tournant des années 1990, plusieurs ont ainsi vu leur mère et leur parentèle féminine prendre en charge le foyer, et endosser à la fois le rôle de pourvoyeuse économique, de mère et de maitresse de maison dans un contexte d'instabilité et de précarité important. Certaines femmes de mon enquête, plus âgées, jeunes adultes au moment de la chute, avaient déjà eu un enfant avant leur mariage avec un homme français. Deux sur trois se sont rapidement retrouvées seules à élever leur enfant suite à un divorce rapide sans obtenir aucune aide de la part du père de l'enfant. Des situations familiales qui perdurent, comme l'illustre l'histoire de Katia : née en 1980 en Ukraine, elle a eu sa fille en 2007 dans le cadre d'un premier mariage avec un homme ukrainien. Lorsque celui-ci a perdu son emploi, elle a dû assumer la famille financièrement.

> « J'ai vécu le moment quand moi j'étais au boulot et quand, pour moi, tout ça se passait bien et que mon premier mari il était dans la merde sans boulot et je ne pouvais pas lui remonter le moral, voilà. **Et toi tu le vivais comment quand il n'avait pas de boulot ?** Bah je gagnais. **Mais comment tu le voyais ?** Heu, pour moi c'était pas grave, il est juste resté sans boulot aucun souci mais la pression psychologique, il était pas juste sans boulot, il était sans personnalité, il était complètement dans la dépression et, ça, c'était pesant et ce qui était pesant en plus, il a, il n'a pas aidé plus à la maison, voilà et c'est aussi tu vois, si moi je bosse, mais aide, reprends ma place mais il n'a pas repris ma place non plus » (Katia, 37 ans, mariée depuis 3 ans).

Katia a donc finalement quitté son époux et pris sa fille pour partir, ne supportant plus cette situation. Pendant un temps, jusqu'à son mariage avec Ludovic, elle élève donc seule son enfant, avec l'aide de sa mère. Dans le cadre de cette expérience conjugale, Katia occupait donc un rôle opposé à l'idéal conjugal qu'elle présentait au début de ce chapitre (p. 315) : celui où les femmes travaillent si elles le souhaitent et où l'homme prend en charge le rôle de pourvoyeur économique. Pourtant, elle indique qu'elle n'avait pas de problème vis-à-vis de l'inactivité de son mari, et c'est plutôt son comportement qu'elle critique : « *il était complètement dans la dépression* ». Ce type de discours sur les hommes, décrits comme des individus abattus, faibles, et dépourvus de capacité d'adaptation, est un lieu commun chez les femmes russes et postsoviétiques[21]. Dans ses travaux sur la maternité célibataire (*single motherhood*), la sociologue Jennifer Utrata montre que cette configuration familiale est banalisée, c'est-à-dire que les Russes la considèrent comme inévitable en raison de deux problèmes majeurs : la « faiblesse » d'une grande proportion d'hommes, elle-même associée à la faiblesse de l'État. En résulte l'existence de familles matrifocales qui n'affaiblissent en rien le régime de genre patriarcal, mais souligne le rôle spécifique de la mère et des femmes dans la famille ainsi que la faiblesse de la relation conjugale[22]. Malgré ces pratiques familiales, l'idéal de la famille nucléaire n'est pas déstabilisé,

---

97- 119. Cette période a par ailleurs été magistralement documentée et restituée par l'ouvrage de Svetlana Alexievitch, *La fin de l'homme rouge* (2013), où, à travers le témoignage d'hommes et de femmes, anciens citoyens de l'Union soviétique, l'auteure fait entendre les fulgurantes transformations qui se sont opérées en quelques années.

[21] S. Ashwin et T. Lytkina, « Men in Crisis in Russia », art cit ; J. Utrata, *Women without Men*, *op. cit.*

[22] Cette situation s'inscrit sur le temps long au regard des travaux d'Anna Rotkirch, les plaintes des femmes vis-à-vis des hommes étaient déjà monnaie-courante et la maternité une perspective plus stable que celle du mariage : « The common denominators were the women's complaints of indifference, brutality, lack of empathy and emotional abandonment. Women's usual complaint in Soviet Russia (and not only there) was of the husband as a 'second child'. The analogue is as wrong as the common claim of people's bestiality, although animals rarely are consciously cruel the way human beings are. For Russian

bien au contraire : « Russia is a country where matrifocal families predominate in daily life, even though the two-parent, nuclear-family cultural ideal remains stronger than ever[23] ». Ainsi Katia, comme de nombreuses femmes postsoviétiques, a connu un premier mariage avant de choisir le divorce et la maternité célibataire plutôt que le mari dépressif qui, comme elle le souligne, n'avait plus d'emploi mais ne « *reprenait pas non plus [sa] place* » (c'est-à-dire qu'il ne prenait pas en charge les travaux domestiques malgré son inactivité professionnelle). Et en effet, comme l'avait mis en lumière une recherche conduite en 2004 par Sarah Ashwin et Tatyana Lytkina, les hommes russes au chômage ne prennent pratiquement jamais en charge le travail domestique, qui vaut pour être une tâche exclusivement féminine non seulement pour eux, mais aussi pour les femmes elles-mêmes qui ne les laissent pas investir cet espace – conduisant donc les hommes à une « double marginalisation », la fois professionnelle et domestique[24]. L'état dépressif du mari de Katia était ainsi en partie une conséquence du régime de genre postsoviétique : incapable de remplir son rôle de gagne-pain, il était dévalorisé à ses propres yeux, mais également à ceux de son épouse sans pouvoir compenser cette absence de fonction par une autre, entrainant insatisfaction conjugale et divorce.

L'absence des pères, les divorces et les familles matrifocales dans les récits de vie des femmes ne sont donc pas des situations rares. Mais une partie des femmes a aussi grandi au sein de familles nucléaires qui se sont maintenues ; néanmoins, lorsque les pères ne sont pas démissionnaires ou absents, leur comportement au cours des années 1990 diffère, selon les enquêtées, de celui des femmes. À nouveau, le régime de genre[25] conditionne le choix des hommes face aux transformations radicales qui s'opèrent au moment de la chute. Vera, dont les parents n'ont pas divorcé et ont été relativement épargnés par la restructuration, se souvient ainsi de l'ambiance « *western* » des années 1990, et elle souligne le rôle que les hommes pouvaient tenir dans ce scénario.

> « C'était un holdup à l'échelle d'un pays au niveau de toutes les aspirations des gens pour construire un meilleur socialisme et ça a fait tout casser, ça a construit un pays libéral avec plein de banditisme, dans les années 90, c'était quand même, c'était assez western comme ambiance, hum, et du coup les jeunes devenaient des bandits, forcément parce que c'était bah, genre, tous les jeunes hommes, jeunes ou moins jeunes qui se respectaient, ils n'avaient pas beaucoup de choix entre devenir bandit, devenir commerçant, ou se lancer dans le pétrole, tu vois, ou alors ils migraient en Israël ou aux États-Unis ou alors si t'es vraiment un incapable, genre vraiment bon à rien alors oui, tu resteras prof à l'école et tu vas gagner le même salaire comme avant alors que l'inflation, on avait une période au début des années 90 où c'était d'un coup 400 % d'inflation en deux jours donc du coup, les salaires sont restés pour les fonctionnaires les mêmes qu'avant, et y avait des périodes où ils étaient pas versés pendant longtemps, pfff, un peu tout, donc c'était

women, children were often felt as a much more stable and rewarding source of joy, tenderness and love than their husbands. By contrast, the relationship to men was easier experienced as a misfit between ideals and expectations and actual everyday practices » A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*, p. 101.

[23] J. Utrata, *Women without Men*, *op. cit.*, p. 5-6.

[24] S. Ashwin et T. Lytkina, « Men in Crisis in Russia », art cit.

[25] Certaines auteures parlent d'un système de genre néo-traditionaliste (*gender neotraditionalism*) qui permet de prendre en compte la mise en place d'un capitalisme néolibéral associée à la résurgence du patriarcat. Voir notamment Janet Elise Johnson, *Gender Violence in Russia: The Politics of Feminist Intervention*, Bloomington, Indiana University Press, 2009, 256 p.

> vraiment la perestroïka et du coup c'est devenu la période des changements d'un système vers un autre système... » (Vera, 44 ans, divorcée).

Selon ce récit, peu d'options semblaient envisageables en dehors de devenir bandit ou de se maintenir sur le métier pour lequel on a été formé. Dans le cas de Vera, son père a en effet continué à occuper son poste de militaire – poste relativement haut placé au ministère de la Défense – tandis que sa mère, ingénieur de formation, est allée travailler dans des call center qui s'implantaient alors à Moscou. Tandis que les femmes multiplient les activités pour s'en sortir, vont travailler là où les salaires sont versés, revendent des biens de consommation sur les marchés, les hommes ont plus de difficulté à s'adapter, à réagir, à faire face aux brusques changements qui interviennent au cours des années 1990. Et les propos de Vera illustrent bien qu'hommes et femmes n'ont pas tenu les mêmes rôles : les hommes « *qui se respectaient* » devenaient des bandits, les autres des « *bons à rien* ». Cette affirmation éclaire le modèle de masculinité hégémonique existant durant cette période : celle d'un homme qui surfe à la limite des activités légales et possède de l'argent[26]. Beaucoup d'hommes, la plupart probablement, n'accédaient cependant pas à cet idéal de masculinité et nombreux sont ceux qui ont « *perdu la face* », comme en témoigne, par exemple, la chute de l'espérance de vie des hommes russes au début des années 1990. Ainsi, dans les familles où le père est présent, les femmes soulignent souvent la capacité d'action de leur mère face à l'inadaptation de leur père.

> « C'était compliqué, pour mon père surtout, toujours compliqué, c'était quelqu'un qui était heureux quand il y avait l'Union soviétique. Pour ma maman non, c'était pas vraiment compliqué, les femmes je pense qu'elles ont toujours cette souplesse de s'adapter, on s'adapte, je pense, plus facilement que les hommes parfois… Je ne sais pas, peut-être que je me trompe par rapport à certains mais dans la plupart des cas, les femmes que j'ai connues s'adaptent vraiment plus facilement que les hommes, au niveau des changements, au niveau voilà, de tout, les femmes savent faire le ménage, comment mettre tout en place, on s'adapte [rire] » (Zoulia, 36 ans, mariée depuis 10 ans).

Zoulia avait 11 ans au moment de la chute et les années 1990 ont été des années « *difficiles* » pour sa famille. Leur situation s'est stabilisée à partir du moment où elle a pu aider sa famille, dès qu'elle a commencé à travailler, une fois ses études supérieures terminées. Avant la chute, son père avait une « *petite affaire* » mais par la suite, il a surtout cumulé les emplois précaires, les « *petits boulots* », travaillant « *un coup par-ci, un coup par-là* » alors que sa mère, ingénieur dans le bâtiment, a réussi à se maintenir dans son domaine professionnel. Elle a aussi eu une période de creux pendant les années 1990, mais elle est aujourd'hui sollicitée pour sa solide expérience sur des chantiers d'envergure tandis que son père reste nostalgique de l'Union soviétique. Si Zoulia a ressenti les difficultés de ses parents, ce n'est pas le cas de toutes les femmes enquêtées. Marina, par exemple, n'a pas été marquée par le manque mais, comme d'autres, elle se souvient des queues interminables pour obtenir des morceaux de savon que sa grand-mère a conservé jusqu'à sa mort dans les placards de sa salle de bain. Néanmoins,

[26] L. Attwood, « The post-Soviet woman in the move to the market: a return to domesticity and dependence? », art cit.

quand elle se remémore les activités des femmes de sa famille et celles de son père au moment de la chute, elle note que son père, au contraire de sa mère et de sa grand-mère, a refusé de s'adapter aux changements intervenus à la chute, laissant donc la charge de la famille aux femmes.

> « L'université a arrêté d'être financée et donc en gros, ils n'ont pas perdu leur poste mais juste ils ne recevaient plus de salaire [rire] et il n'y avait pas d'activité de recherche, donc voilà et donc ma mère elle a travaillé, comme comptable, dans une société privée et elle m'a raconté que c'était tenu par deux frères un peu limite mafieux et il y en a un qui essayait de prendre plus de sous que l'autre donc il fallait mentir et ma mère, elle était responsable pour tout ce qui était lié à l'argent [rire] et donc après elle est partie parce que elle n'a pas du tout aimé cette ambiance-là, elle s'est vraiment sentie en danger. Donc après, pffff, mon père il a travaillé, il a donné des, il a fait des lectures dans l'université, des cours magistraux voilà après… **Et c'était encore payé ?** Oui mais pas beaucoup, après bah mon père il était trop, comment dire, trop fier de faire un travail, je sais pas, par exemple ma grand-mère elle a acheté des cigarettes dans un dépôt et après elle les a revendues plus cher pour gagner un petit peu de sous et mon père, il voulait pas faire ça parce qu'il était trop fier de, bah de quitter son poste de recherche et faire le travail de, de merde en gros [rire] » (Marina, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

Les parents de Marina ont fini par divorcer à la fin des années 1990 sur l'initiative de sa mère, et Marina a ensuite continué à vivre avec celle-ci jusqu'à son mariage avec Arnaud. Si Marina s'en tient à une description des activités des femmes de sa famille et celles de son père avec amusement. Certaines développent des discours plus critiques à l'instar de Daria. Née en 1983, son père travaillait dans une banque tandis que sa mère est restée au foyer pendant 7 ans durant les années 1990. Ils étaient ainsi financièrement très à l'aise mais son père a finalement perdu son poste car, selon Daria, il était trop « *honnête* » et il a été remercié. Il est ensuite resté longtemps au chômage. C'est donc la mère de Daria qui a repris la position de pourvoyeur économique de la famille en montant une agence de voyage.

> « Elle n'a presque plus de temps pour elle et souvent le souci c'est que mon père, il travaille, maintenant il s'est fait grillé au niveau des banques et du coup il a été longtemps au chômage et il a heu, il a trouvé une place dans une entreprise de découpe de bois mais bon il est, c'est une sorte de fonction publique donc il gagne très peu heu, et il a des horaires fixes, c'est pas un boulot super non plus, voilà, c'est pas un super boulot mais bon, c'est un boulot quand même et sauf que lui il rentre plus tôt que ma mère mais il est incapable de faire à manger, il l'engueule tout le temps qu'elle rentre tard mais en fait, il l'engueule tout le temps parce qu'il se soucie d'elle mais il ne sait pas l'exprimer donc il l'exprime "où est-ce que t'étais encore, pourquoi t'étais encore à trainer au boulot !" parce qu'en fait il s'inquiète, il voit bien que ma mère elle se donne beaucoup pour les autres mais lui comme il est très égoïste, il l'engueule tout le temps mais sauf que ça sert à rien de l'engueuler [rire], ça va pas la changer en fait, c'est...au lieu de l'engueuler bah prépare lui le dîner [rire] » (Daria, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

Daria, en décrivant la situation de ses parents, adopte une posture critique vis-à-vis de son père et de son incapacité à prendre en charge la sphère domestique alors même que son épouse a endossé le rôle du principal pourvoyeur économique. On retrouve la condamnation prononcée plus haut par Katia au sujet de son ex-mari : même si les femmes subviennent aux besoins de la famille, les hommes, eux, ne prennent pas en charge la sphère domestique. La plupart des femmes ne portent cependant pas nécessairement de regard critique sur les modèles parentaux mais ces derniers restent constitutifs de leur construction sociale de genre. Elles ont en effet presque toutes pu observer leur mère ou les femmes de leur famille dans le rôle de la *working-mother* (i.e des femmes à la fois cheffes de famille et

pourvoyeuses économiques) et, dans le même temps, responsable de la sphère domestique et des enfants. Plusieurs femmes, à commencer par Daria, indiquent n'avoir jamais aimé ou jamais voulu cuisiner. À travers ce souhait, sans pour autant récriminer le modèle parental et les rapports de genre observés dans leur famille, les femmes manifestent leur désir de ne pas être seules responsables de la sphère domestique.

> « Je me souviens, mon père me disait toujours, bon peut-être qu'il faut commencer à cuisiner, et je lui disais "mais non, je vais trouver un mari qui va cuisiner" et du coup, ouais, j'en ai trouvé un qui cuisine ! Du coup, ça tu vois, j'ai rêvé et ça, j'ai trouvé [sourire] » (Ioulia, 27 ans, mariée depuis 2 ans).

Ioulia est la plus jeune femme de cette enquête : née en 1988 à Minsk, elle traverse les années 1990 enfant et se souvient de conditions de vie assez sommaires durant les premières années de sa vie. Ils vivaient dans un petit appartement qui réunissait onze personnes, ses parents, son oncle et ses cousins ainsi que ses grands-parents maternels. La famille de son oncle a ensuite émigré aux États-Unis au début des années 1990 et Ioulia a grandi seule avec ses parents, tous les deux ingénieurs. Elle ne porte pas de regard critique sur le modèle parental, au contraire, il lui semble que son père est exemplaire puisqu'il aide un peu sa mère dans quelques tâches domestiques. C'est son conjoint français Yoann qui lui fera remarquer par la suite l'inégalité qui caractérise, selon lui, les relations conjugales de ses parents (chapitre 8). Néanmoins, il n'est pas anodin que Ioulia ait très tôt des réticences à cuisiner et « *rêve* » de trouver un mari qui cuisine, cette aspiration est partagée par plusieurs femmes de mon enquête comme Vera par exemple. Nous avons eu l'occasion d'en parler autour d'un livre déjà mentionné auparavant – *Les fiancées d'Odessa* – qui raconte l'histoire d'une jeune femme ukrainienne engagée dans l'EMG. Le personnage du roman ne sait pas non plus cuisiner et Vera, à qui j'avais prêté l'ouvrage, se reconnaît à de nombreuses reprises dans l'histoire de cette femme.

> « Donc on a commencé à voyager ensemble et assez rapidement on est entré en relation et surtout, parce que je ne savais pas cuisiner, d'ailleurs, ça m'a fait marrer dans le bouquin la nana, elle savait pas cuisiner et moi c'était pareil (…) J'avais toujours une admiration pour les personnes, surtout pour les hommes qui faisaient à manger, et ça dans le bouquin, elle le fait bien remarquer, parce que chez nous c'était ultra exceptionnel qu'un homme sache faire à manger » (Vera, 44 ans, divorcé d'un homme français).

La narratrice le résume ainsi : « un homme d'Odessa faisant la cuisine était aussi rare qu'un homme en train d'accoucher[27] ». Vera a donc été séduite par son conjoint français rencontré lors d'un voyage, entre autres, car il savait cuisiner. Apprendre à faire la cuisine, savoir cuisiner est associé à des rôles de genre et il est attendu de la part des femmes d'avoir cette compétence. En refusant de l'acquérir, il est probable que ces femmes résistent aux injonctions instaurées par le régime de genre. Daria relie par exemple directement l'acte de cuisiner avec celui d'être au service de l'homme.

[27] J. Skeslien Charles, *Les fiancées d'Odessa*, *op. cit.*, p. 187.

> « Ma mère m'a beaucoup beaucoup inspirée dans ma vie parce que quand j'étais gamine par exemple, quand je voyais que ma mère elle passait tout son temps à la cuisine, que mon père l'engueulait dès qu'il y a quelque chose qui n'allait pas, que la bouffe n'était pas prête ou autre chose et bah je me suis dit dès le départ que, moi c'est hors de question, je vais pas cuisiner, je vais même pas apprendre à cuisiner, j'en ai rien foutre, je ne vais rien manger mais c'est hors de question, c'est pour ça que quand j'étais gamine, comme je te disais la dernière fois, moi, mon rêve, c'était d'épouser un cuisinier français parce que j'aimais bien la langue française que j'apprenais à l'école, c'était joli et c'était tous ces clichés qui vont avec la France, l'amour et nanana, on baigne tous dedans, heu baguette, béret, je sais pas les chansons, Patricia Kaas, moi, quand j'étais gamine, j'écoutais Mylène Farmer, voilà, c'était des femmes rebelles heu, ça me plaisait bien et, moi je me disait non, non, moi je, je veux pas apprendre à cuisiner ça sert à rien et puis voilà, je vais pas être un, au service de l'homme, c'est hors de question ! » (Daria, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

Très critique et véhémente, Daria présente un parcours un peu différent de celui des autres femmes notamment par une situation sociale plus favorisée. Les revenus de son père, banquier durant les années 1990, ont permis à sa famille de vivre dans une grande aisance financière, de beaucoup voyager et d'accéder à des produits encore peu disponibles en Russie à cette période. Ses parents tenaient aussi, on le verra plus loin, des discours très critiques vis-à-vis de la Russie qu'ils comparaient constamment avec l'Europe. Tous ces éléments ont développé chez elle un attrait prononcé pour l'Occident. Mais d'autres instances socialisatrices ont également participé à nourrir l'imaginaire de Daria et notamment, comme elle le souligne, l'école. En apprenant le français, elle découvrait à la fois des « *clichés* » mais aussi l'existence d'un autre univers, d'un champ des possibles différent qui s'incarnait dans la figure de « *femmes rebelles* ». Ce type d'expériences est partagé par la majorité des enquêtées qui, en dépit des difficultés inhérentes aux années 1990, ont eu généralement accès à des circuits éducatifs spécialisés, souvent dans les langues étrangères. Malgré des conditions économiques délicates dans la plupart des récits, les études supérieures et une ouverture sur l'étranger – en particulier l'Occident –, font également partie du parcours des femmes de cette enquête.

1.2. La communauté affective des femmes migrantes postsoviétiques

Comme le rappelait Martine Mespoulet au début des années 2000, pour beaucoup de familles russes, « l'acquisition d'un bon niveau de formation demeure le meilleur passeport pour assurer l'avenir de leurs enfants, surtout pour celles où les parents ont eux-mêmes suivi des études dans l'enseignement supérieur[28] ». À la chute de l'Union soviétique, le système éducatif se transforme avec la privatisation[29] et, selon leurs financements, les écoles proposent des programmes plus ou moins élaborés. Celles qui sont uniquement soutenues par les financements publics, les écoles de masse dites « ordinaires », n'ont pas de programmes d'enseignements renforcés tandis que les écoles spécialisées offrent des

[28] Martine Mespoulet, « Des différences sociales accrues » dans Marie-Pierre Rey (dir.), *Les Russes: De Gorbatchev à Poutine*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 179.
[29] M. Mespoulet, « Des différences sociales accrues », art cit ; Oxana Gilyuk, « Les étudiants russes face à l'internationalisation de l'enseignement supérieur », *Émulations*, 2016.

enseignements approfondis dans certaines disciplines, et notamment les mathématiques ou les langues étrangères. Certains parents – et en particulier les mères – généralement diplômés poussent alors leurs filles à poursuivre des études supérieures et, souvent, les envoient dans des écoles spécialisées dans les langues étrangères.

> « J'ai été à l'école du quartier à priori une bonne école parce que c'était avec la langue étrangère anglais, par exemple à 6 ans, on a commencé à apprendre l'anglais donc on avait plein de matières en anglais, littérature, histoire, géographie, tout était en anglais, c'était l'école anglaise » (Marina, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

> « J'étais en fait dans une école spécialisée en langue donc c'était une école pour des bobos, c'était une école pour des gens heu...il fallait passer un concours pour rentrer dans cette école en fait. **Pour toi, les écoles spécialisées en langues étaient réservées aux personnes plus favorisées ?** Ah oui, oui, c'était l'école des favorisés, déjà il fallait passer un concours pour y entrer, moi j'ai dû réciter un poème en anglais, je comprenais pas un mot mais si tu ne parles pas anglais à 7 ans en entrant dans cette école on te prend pas hein ! (…) Pour ma mère, c'était cette école et pas une autre parce que, elle était en centre-ville et en plus on vivait en dehors de la ville, on prenait un bus, y avait qu'un seul bus qui y allait, il était tout le temps blindé, impossible d'entrer dedans donc c'est, c'est un seul bus, c'est je sais pas combien de minutes, 40 minutes de trajet, on vivait dans une sorte de banlieue, donc on s'mettait dans ce bus comme ça et on y allait à l'école...un seul bus, tu t'dis mais pourquoi, et pourtant y en avait des écoles en banlieue mais nan, nan, nan, c'est l'école en centre-ville spécialisée en langues ! » (Daria, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

Maria, Daria, ou encore Tatiana ont ainsi pu accéder au tournant des années 1990 à des écoles « élitistes[30] » et acquérir très tôt un capital linguistique significatif. Toutefois, derrière chaque contexte individuel s'illustrent des pratiques et stratégies familiales différentes. Maria est née et a grandi dans le centre de Moscou, son frère et son père avaient déjà suivi leur scolarité dans l'école spécialisée où elle s'est retrouvée. Son inscription dans cette école, reconnue comme une « bonne école », allait de soi. Dans le cas de Daria, née à Tioumen (Sibérie occidentale), sa mère intervient clairement sur la scolarité de sa fille. Elle n'envisage pas qu'elle puisse être scolarisée dans une école de masse et la prépare donc au concours d'entrée d'une école du centre-ville. Quant à Tatiana, née à Samara, c'est parce qu'elle est issue d'une famille d'enseignants qu'elle peut accéder aux écoles novatrices des années 1990. Parmi les femmes qui ont effectué leur scolarité sous le régime soviétique, la plupart ont également eu accès à des écoles spécialisées – nettement moins nombreuses que celles qui apparaissent au tournant des années 1990 mais déjà existantes – créées à partir des années 1960 en URSS[31] marquant à nouveau la position sociale relativement élevée de leur famille.

---

[30] « Depuis les années 1990, s'élargit et se complexifie ainsi un système d'établissements d'enseignement secondaire à deux vitesses. Y coexistent, d'une part, les écoles élitistes (anciennes comme nouvellement créées "écoles spéc", ainsi que "gymnasias" et "lycées", labels d'apparition plus récente et pratiquant la répartition des enfants dans des classes d'options), effectuant une sélection des élèves à l'entrée et proposant un enseignement approfondi dans une ou plusieurs matières ainsi qu'une préparation à des filières sélectives postscolaires, et, d'autre part, les écoles secondaires "de masse" (ou "ordinaires", pour reprendre les expressions utilisées en Russie) qui ne dispensent qu'un enseignement de base et souffrent de fluctuation de personnel, d'obsolescence du matériel et de classes surchargées (Tcherednitchenko, Lapparent, 2000) » O. Gilyuk, « Les étudiants russes face à l'internationalisation de l'enseignement supérieur », art cit, p. 5.

[31] O. Gilyuk, « Les étudiants russes face à l'internationalisation de l'enseignement supérieur », art cit.

> « Il faut savoir que les gens qui parlaient anglais c'était souvent quand même la plupart du temps c'était les familles qui étaient quand même assez favorisées souvent parce déjà pour heu mettre dans une école avec l'anglais approfondi, etc. genre dans notre école, 70% c'était les enfants de ceux qui travaillaient dans le ministère des affaires étrangères par exemple ou les trucs comme ça tu vois » (Vera, 44 ans, divorcée d'un homme français).

L'obtention d'un capital linguistique n'intervient cependant pas toujours dès l'école ou il n'est pas toujours médiatisé par l'institution scolaire primaire. Certaines femmes sont notamment passées par des écoles de masse sans un apprentissage renforcé en langues étrangères. Mais rares sont en définitive celles qui ont suivi des cursus techniques, à l'exception de Katia qui a fait des études d'informatique : les autres sont formées dans des disciplines associées aux sciences humaines et sociales (langues étrangères, tourisme, philologie, économie, art). Leur parcours, généralement associé à un bagage universitaire solide, se trouve également lié aux langues étrangères qu'elles pratiquent parfois durant la poursuite de leurs études universitaires, parfois en prenant des cours du soir ou encore dans le cadre de voyages à l'étranger[32]. Ces compétences linguistiques, notamment en anglais ou en français, permettent aux femmes de se projeter à l'étranger, d'être ouvertes à une expérience internationale qu'elle soit estudiantine, professionnelle ou encore matrimoniale : elles contribuent à élargir le champ des possibles. Car l'apprentissage d'une langue étrangère, comme le montre l'extrait d'entretien de Daria cité plus haut, introduit aussi son lot de représentations, de « clichés » et participent de la construction d'imaginaires géographiques. À cela s'ajoutent aussi les voyages, certaines femmes ont franchi assez tôt les anciennes frontières de l'URSS et ces incursions hors de l'espace postsoviétique les ont, souvent, comme on le verra plus loin, durablement marquées.

Toutes n'ont cependant pas nécessairement beaucoup voyagé, ni même, parfois, découvert l'Europe avant de rencontrer leur conjoint français. Mais comme le chapitre 4 l'a déjà développé (section n° 2.5), l'attrait pour les pays occidentaux est « un fait social quasi banal, collectivement construit et entretenu[33] ». Nul besoin donc d'avoir voyagé ou visité les pays occidentaux pour s'en faire une opinion, comme en témoignent ces quelques citations de femmes toutes nées au début de années 1980 en URSS dans des zones géographiques éloignées.

> « La France, c'est un rêve quelque part pour les, pour tout le monde qui, pour les gens qui ne voyagent pas beaucoup, la France ça reste toujours un pays de rêve voilà » (Zoulia, 36 ans, née à Baïkonour [Kazakhstan], mariée depuis 10 ans).

> « Je pense que maintenant les gens ils pensent aussi que, par exemple les copines de ma mère au travail, elles pensent que j'ai beaucoup de chance d'aller vivre en France et moi je [rire], chaque fois quand je viens, enfin je ne sais pas, c'est, peut-être avant j'ai pensé pareil, mais maintenant

[32] Selon Anne-Catherine Wagner, la maîtrise des langues étrangères définit une des formes du capital distinctif des classes supérieures ou moyennes fortement scolarisées Anne-Catherine Wagner, *Les classes sociales dans la mondialisation*, Paris, La Découverte, 2007, 128 p. Sans surprise au regard du chapitre précédent, les femmes interrogées sont en effet généralement très diplômées. Toutes ont terminé leur scolarité et fait des études supérieures plus ou moins longues. Sur 22, 16 ont un niveau bac+5 et plus, 4 ont un niveau bac+3, 2 ont un niveau bac+2.

[33] O. Gilyuk, *Aller étudier en France*, *op. cit.*, p. 370.

> je pense pas du tout comme ça, parce que dans chaque pays il y a les problèmes, il y a partout des avantages et inconvénients... » (Marina, 34 ans, née à Moscou [Russie], mariée depuis 9 ans).

> « Dans la société, depuis la chute du rideau de fer, c'est resté comme ça, cette idée qu'en Europe tout le monde gagne bien, on vit bien, les gens voyagent, il n'y a pas de pauvreté voilà, tout se passe bien. **Et les Ukrainiens pensent ça ?** Oui, et les Russes pensent ça, tout le monde pense ça. C'est pour ça, il y a beaucoup de migrations, il y a cette idée que, parce qu'on était enfermé dans l'Union soviétique, il y avait cette idée de paradis derrière le rideau de fer, et ça, c'est resté au fond, maintenant les gens commencent à voyager mais quand même il y a cette admiration » (Katia, 37 ans, née à Kiev [Ukraine], mariée depuis 3 ans).

Comme le souligne Katia, l'imaginaire produit autour de l'Europe, de l'Occident n'est pas un phénomène nouveau et contemporain, il trouve ses racines dans l'histoire de l'Union soviétique. Alexey Yurchak, dans un ouvrage sur le système soviétique tardif, a montré comment le régime soviétique a lui-même produit « l'Occident imaginaire » : « without the hegemony of the authoritative rhetoric, the Imaginary West would not exist, and vice versa, without such imaginary worlds, the hypernormalized authoritative discourse could not be reproduced[34] ». Selon cet auteur, « l'Occident imaginaire » était voué à disparaître avec la disparition de l'URSS, en raison de la circulation des individus soviétiques en Europe ou aux États-Unis durant les années 1990 qui, en rentrant, déconstruiraient les mythes[35]. Les propos ci-dessus reflètent en partie cette idée, Zoulia soulignant que la France est un pays de rêve pour les gens qui ne voyagent pas beaucoup – autrement dit, en se rendant sur place, certaines représentations sont mises à mal. Marina porte un regard réflexif sur ce qu'elle a sûrement pensé auparavant, à l'image d'autres femmes russes : « *aller vivre en France est une chance* ». Fortes de leur connaissance actuelle, consolidée par leurs expériences de vie en France, elles se distancient des représentations positives partagées dans leur société d'origine, en particulier celles qui concernent sur la France[36]. Cette prise de recul est toutefois surtout liée à leur parcours migratoire individuel souvent marqué, comme on le verra plus loin, par un déclassement professionnel important et des difficultés liées à l'apprentissage du français.

Si l'on s'attarde cependant sur les descriptions de la découverte de la France lors d'un premier voyage certains récits, comme celui d'Elena, la plus âgée des femmes interrogées (née en 1967), ne vont pas dans le sens de l'hypothèse de Yurchak. En 1987, elle part faire un stage d'un mois à Paris dans le cadre de ses études supérieures en langues étrangères (français et allemand). Bercée par des discours de propagande sur le monde occidental, lors de sa première sortie de l'Union soviétique, Elena est surprise par ce qu'elle découvre.

---

[34] Alexei Yurchak, *Everything Was Forever, Until It Was No More – The Last Soviet Generation*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 2005, p. 204.
[35] *Ibid.*, p. 205-206.
[36] Une enquête par questionnaire réalisée en 2009 auprès d'étudiant·e·s russes a montré que la France se positionnait comme un des pays les plus attractifs pour elles et eux ainsi que « l'Europe » perçue comme un « territoire où la vie est confortable ». Vladimir Kolossov et Maria Zotova, « La jeunesse russe et le monde. Représentations géographiques et vision du monde : origines et changements », *Anatoli. De l'Adriatique à la Caspienne. Territoires, Politique, Sociétés*, 2011, nº 2, p. 249- 264.

> « Je pense qu'inconsciemment, ça m'a beaucoup influencée, voilà, c'était un peu le choc culturel, mais j'ai beaucoup apprécié l'ambiance, un peu, voilà, libre, ce qu'on nous a dit par contre dans notre tête, c'était pas du tout, ça correspondait pas trop heu à ce qu'on nous a présenté, c'est sûr que côté culturel, historique on était bien formé hein on a cherché à voir les lieux, les endroits historiques splendides, visiter beaucoup et avant de venir à Paris, je savais déjà tout le programme de ce que j'allais voir hein, ça veut dire que théoriquement j'étais préparée pour visiter Paris heu, mais heum, se trouvant dans le milieu, ça m'a beaucoup surprise parce que, on nous a dit "faites attention c'est quand même le monde capitaliste, ils ne cherchent que l'argent", vous voyez, ninnin, un peu de propagande soviétique et là j'ai trouvé les gens très sympas, très communicants, j'avais le niveau de langue qui me permettait de parler déjà, 4ème année d'études, ça m'avait bien fait progresser et bah j'ai vu c'est pas du tout pareil, les gens sont sympas, ils vivent plutôt bien, y a des choses qu'on peut apprendre d'eux et donc, non, non, j'ai trouvé ça parfait par contre pas très cohérent [rire] avec ce que j'avais dans la tête et ce que j'ai lu et là je me suis posée des questions pendant, peut-être trop, voilà, ça m'a mise en question, ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu avant, bien que c'était déjà la fin de l'époque soviétique, on peut pas dire qu'on a vécu dans le camp de concentration etc. Mais ça m'a fait quand même, ça m'a impressionnée, ça m'a impressionnée » (Elena, 52 ans, mariée depuis 18 ans).

Les propos d'Elena montrent, qu'*a priori*, elle n'a pas fait partie des citoyens soviétiques qui sont rentrés déçus de leur voyage, participant ensuite de la déconstruction d'un mythe. Mais son expérience lui a toutefois permis, à titre individuel, de revoir la validité des discours construits par la propagande soviétique et, peut-être, de partager ensuite, autour d'elle, ses observations empiriques sur la France. L'ouverture des frontières et les circulations migratoires ont donc continué à nourrir les imaginaires d'éléments de plus en plus tangibles bien plus qu'elles n'ont déconstruit un « Occident imaginaire ». À partir des récits de voyage, de parcours migratoires ou encore de mariages à l'étranger, les individus postsoviétiques accèdent à des informations qui, longtemps filtrées et déformées par un régime politique, sont restituées à travers les narrations individuelles[37]. Ces narrations sont parfois véhiculées par des personnes mais d'autres se diffusent aussi à travers des objets, des produits culturels (films, documentaires, musiques), et des idées qui, comme les individus, ne sont plus arrêtées aux frontières de l'ancienne Union soviétique. Alla, qui avait une dizaine d'années au moment de la chute de l'URSS, se souvient elle aussi de l'introduction de ces nouveaux récits.

> « Je me souviens que quand l'Union soviétique est tombée, on a commencé à voir beaucoup de films et de séries étrangers et ils ont commencé à montrer *Hélène et les garçons*[38] et tout ça, et c'était intéressant, c'était une autre vie complètement, donc les gens ont bien aimé. C'était la découverte et après il y a eu beaucoup de films qui ont commencé à montrer les couples mixtes, comment ils sont tombés amoureux et tout ça et ça a commencé à être comme une mode, je sais pas, ils ont dit que les enfants sont plus jolis et de montrer beaucoup de comment, un Noir avec une Russe ou des choses comme ça, les enfants qui sont jolis, et c'était intéressant et les gens, même pour ces agences de rencontre, il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes ici ça c'est sûr, et il y a beaucoup d'hommes qui boivent, et sur les télés et dans tous ces films, les gens voyaient que le niveau de vie était plus élevé à l'étranger et ça donnait envie de partir voir, pour

[37] Ces narrations sont visibles sur le groupe Facebook cité en introduction et mériteraient d'être analysées plus en profondeur. Sur cette plateforme, les femmes, parfois déjà mariées à l'étranger, parfois seulement intéressées par cette expérience, partagent et comparent leurs expériences. À titre d'exemple, une publication publiée en 2018 par une participante demandait un retour d'expérience sur les rencontres en ligne avec un homme étranger. Elle a obtenu 556 commentaires qui relayaient des récits plus ou moins positifs, sur lesquels les femmes peuvent s'appuyer ensuite pour agir (URL : https://www.facebook.com/groups/1053385221350001/search/?query=%D1%81%D0%B0%D0%B9%D1%82%D1%8B%20%D0%B7%D0%BD%D0%B0%D0%BA%D0%BE%D0%BC%D1%81%D1%82%D0%B2&epa=SEARCH_BOX, consulté le 22/04/2020).

[38] Série télévisée française diffusée entre 1992 et 1994 sur TF1.

> le travail et en plus tous les films sur les couples mixtes, ça donnait l'idée, et en fait ils ont commencé à ouvrir beaucoup d'agences comme ça mais je ne connais pas beaucoup de gens qui se sont rencontrés par une agence et qui sont restés longtemps ensemble. Je me souviens quand c'était presque la mode de s'inscrire dans ces agences, mais il y avait des filles qui partaient pour faire connaissance et qui revenaient et disaient que c'était trop difficile, qu'elles ne pourraient pas vivre comme ça » (Alla, 32 ans, née à Rechitsa [Belarus], mariée depuis 7 ans).

À travers le visionnage d'*Hélène et les garçons* Alla remarque que, dans son pays, « *les gens se comportaient différemment* », et insiste en particulier sur les relations entre les hommes et les femmes et sur une intimité dévoilée. Les couples se forment, se défont, se trompent et Alla se remémore son étonnement vis-à-vis de la liberté des personnages féminins : l'infidélité, et surtout celles des femmes, était un sujet, selon Alla, trop tabou et stigmatisé pour qu'il soit mis en image de cette manière dans une émission télévisée. Cette série a donc marqué sa génération du fait qu'elle exhibait d'autres modèles sociaux dans les rapports de genre, peut-être inaccessibles sur place mais existant ailleurs, et en particulier en France. Alla établit alors une corrélation entre ces narrations nouvelles sur les rapports de genre, la conjugalité, la possibilité de contracter une union avec un homme étranger, les films sur des pays où le niveau de vie est plus élevé, le manque d'hommes – et l'alcoolisme de ceux qui restent – et, *in fine*, le développement des agences matrimoniales internationales. Alla n'a pourtant pas rencontré son époux français via une agence, puisqu'elle a connu Thomas alors qu'elle était encore au lycée : il était venu dans sa ville lors d'un voyage humanitaire organisé par son école de commerce et son groupe d'étudiants a été accueilli par le lycée dans lequel Alla était interne. Élèves bélarusses et étudiants français se sont rencontrés le temps d'une après-midi. À cette occasion, Thomas et Alla ont échangé leurs adresses postales et s'en est suivi une correspondance épistolaire en anglais d'un peu plus d'un an avant que Thomas ne revienne la voir au Belarus. Alla avait donc 17 ans lorsqu'elle a connu celui qui est devenu son mari et le père de ses trois enfants et, selon son récit, ses camarades s'étaient réjouies à l'idée qu'elles allaient toutes « *se trouver un Français* », mais ce ne fut, finalement, le cas que d'Alla.

Parallèlement au passage d'une économie planifiée à une économie de marché et à l'introduction d'un capitalisme brutal dont les impacts ont été décrits au début de ce chapitre, la chute de l'Union soviétique se caractérise aussi par la diffusion massive de nouveaux modèles culturels : à travers de multiples médiations sont diffusés des microrécits subversifs qui permettent une remise en cause des narrations dominantes et provoquent une « transformation concrète des subjectivités quotidiennes[39] ». En Russie et dans l'espace postsoviétique, les femmes se sont emparées de ces nouveaux contenus qui génèrent parfois « un mouvement de résistance », souvent « une mise à distance ironique » et toujours, une « envie de faire le tri et, de manière générale, de *réagir*[40] ». Deux recherches récentes montrent comment des femmes russes ou postsoviétiques se sont réappropriées des produits culturels et à quel point ces derniers ont un impact sur leur vision du monde, en particulier, sur le genre. L'anthropologue

[39] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*, p. 41.
[40] *Ibid.*, p. 36.

Alexia Bloch, à l'appui d'une enquête qui a couru sur une dizaine d'années, a admirablement documenté les circulations migratoires de femmes postsoviétiques vers la Turquie après la chute de l'Union soviétique, engagées dans le commerce de détail, le travail du sexe ou le travail domestique. Si des ressorts économiques motivent bien ces femmes à migrer, l'auteure met en lumière que leurs aspirations et leur imagination sont des moteurs au moins aussi puissants que la recherche d'une meilleure situation économique ; elle a notamment révélé l'influence majeure de certains supports cinématographiques tels les films indiens de Bollywood, qui constituent une source d'inspiration majeure pour ces femmes. « The typical genre of hyperemotional Indian cinema provided a window onto something exotic, but the popular romances especially validated women's desires to explore lives of passion, femininity, and glamour, states of being that were discouraged under late socialism and difficult to realize during the economic hardship following the end of socialism[41] ». De la même façon, lorsqu'Alla évoque *Hélène et les garçons* ou quand Daria parle de chanteuses françaises qui font figure de « *femmes rebelles* », ces produits culturels leur fournissent de nouveaux modèles, et en particulier, des modèles de genre : d'autres façons d'être « femme » ou « homme », de s'engager dans des relations intimes, de construire des rapports conjugaux, etc. et dont elles peuvent s'emparer ou non[42] mais qui leur donnent matière à réfléchir.

L'introduction de nouvelles normes de référence arrivées avec la chute de l'Union soviétique ne se limite toutefois pas à des modèles subversifs ou émancipateurs. Les travaux de Holly Porteous sont éclairants sur ce point : à travers une analyse de la presse féminine importée depuis les pays occidentaux à partir de la fin des années 1990 (*Elle*, *Liza* et *Cosmopolitan*) et d'entretiens conduits avec des femmes russes lectrices de ces magazines, elle met en lumière les types de microrécits véhiculés dans ces journaux. Ils fournissent une vision idéalisée et fantasmée des rapports de genre dans laquelle le mythe du prince qui viendrait au secours de sa princesse tient une place prépondérante. Selon l'auteure, cette narration s'est développée à la suite de la chute de l'Union soviétique au regard de plusieurs configurations sociales déjà largement évoquées dans les chapitres précédents : 1/les difficultés économiques des femmes, 2/une ré-essentialisation des rôles de genre, 3/le sentiment d'un déficit de « vrais hommes »[43]. Face à ce scénario intime et à ces contraintes sociales, un modèle de féminité « accentuée[44] » a émergé – celui de la poupée –, dont l'émergence est directement liée à

---

[41] A. Bloch, *Sex, Love, and Migration*, *op. cit.*, p. 12.
[42] On peut se reporter au livret et aux parcours, expériences et positionnements de Daria et Alla qui sont quasiment opposés.
[43] « The handsome prince, come to rescue his 'princess', could understandably have held some appeal for women in the first decades after communism when a decent salary was hard to find, and even more so for women, as many job advertisements in the early 1990s carried 'men-only' specifications (Bridger et al., 1996: 80). However, the perennial perception that there is a deficit of 'real men' in the Russian Federation, an idea that has been discussed in the literature relating to both the Soviet and post-Soviet periods (Kay, 2006: 156–158), is also at play here » H. Porteous, « From Barbie to the oligarch's wife », art cit, p. 7.
[44] Le concept de féminité accentuée a été développé par Connell et constitue le pendant du concept de masculinité hégémonique. Il désigne une configuration de genre en conformité avec le patriarcat. Face à ce modèle peuvent ainsi apparaître des féminités de résistance, de non-conformité ou des mélanges de conformité, de résistance et de coopération. Voir R.W. Connell, *Gender and Power*, *op. cit.* ; R.W. Connell et J.W. Messerschmidt, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », art cit.

l'introduction massive de la poupée Barbie à partir des années 1990 : « Barbie became a symbol of 'the West' – enigmatic and often glamorous in cultural terms – for young women living under communist party rule[45] ». Cette figure de poupée apparaît dans les magazines et dans les discours des femmes de son enquête, elle symboliserait trois types de féminité : celui de la femme occidentale et ses libertés supposées (en comparaison avec celles de la femme soviétique), celui d'une sexualité féminine infantilisée et, enfin, celui de la femme glamour de l'élite économique postsoviétique. Cette figure présente ainsi des traits ambivalents et, par conséquent, divise les femmes : si certaines acceptent cette norme, d'autres la critiquent mais il demeure que ce type de féminité, souvent porté par les classes supérieures de l'élite économique, constitue un modèle de féminité proposé aux femmes russes, conforme au régime de genre patriarcal. Dans un autre article, Porteous montre qu'à la chute de l'Union soviétique de nouvelles normes de beauté se sont développées, notamment avec l'introduction de la publicité, du glamour de l'élite postsoviétique et la société de consommation, contraignant les femmes à opérer un travail sur leur corps pour le rendre conforme aux normes de genre[46]. Ce travail esthétique (*beauty labour*) qui pèse uniquement sur les femmes a déjà été évoqué dans le chapitre 4 par des femmes comme Maria, qui s'insurgent devant une telle inégalité (section 2.4). Mais cette révolte n'est toutefois pas réservée qu'aux femmes qui se tournent vers l'EMG comme en témoignent les propos d'Ekaterina, venue seule en France à 19 ans pour y poursuivre ses études supérieures.

> « Je ne peux pas dire que je l'ai vu dans ma famille parce que c'était assez égalitaire mais je pense que c'est, c'est pas le fait de faire, les hommes russes ils font beaucoup, ils prennent beaucoup en charge mais c'est le fait de devoir se prouver, enfin je veux dire, une femme elle est obligée d'être belle tout le temps, obligée de prendre soin d'elle, je ne dis pas que ce n'est pas nécessaire mais ça ne devrait pas être une précondition d'amour pour moi, un homme il peut se laisser faire, il peut faire ce qu'il veut, il peut avoir une bière et s'allonger devant la télé et il est parfait pour lui comme il est, avec son ventre, ou comme il est, ce qui est normal mais une femme, non, elle n'a pas droit. Elle, elle doit travailler sur elle et si son homme il va chercher ailleurs, c'est pas lui qui est coupable, c'est elle, parce que elle a pas pris soin d'elle, c'est cette approche-là qui, qui m'a toujours dérangé. **Mais ça, où l'avez- vous vu si ce n'est pas chez vos parents ?** Mais on l'entend partout, on l'entend partout, c'est omniprésent, c'est omniprésent dans ce qu'on se dit entre nous ! Ce que les gens disent, ce qu'on entend à la télé, à la radio, c'est les petites choses qui vous interpellent, elles m'interpellaient moins à l'époque, je sentais juste qu'il y avait un souci mais là par exemple, quand je vais en Russie, je peux avoir la télé allumée et j'entends une émission télévisée heu, vous pouvez avoir des propos "mais d'accord l'homme il est parti, il vous a trompé mais est-ce que vous, vous avez pris soin de vous ?" Les gens ils disent des choses comme ça et pour eux c'est normal, c'est heu, ils pensent que c'est tout à fait normal, si l'homme il va chercher ailleurs, c'est que c'est la faute de la femme, tout est la faute de la femme et la femme elle doit

[45] H. Porteous, « From Barbie to the oligarch's wife », art cit, p. 9. Le récit de Vera documente ce moment historique où Barbie, inexistante auparavant en Union soviétique, traverse les frontières et arrive en Russie. Âgée d'une vingtaine d'années au tournant des années 1990, elle raconte comment elle a cherché à « *rattraper son enfance* » : « quand j'étais petite, les jouets, je m'en foutais un peu bah surtout les poupées, j'aimais pas. Mais là, je sais pas pourquoi, ça m'a pris, il faut que je rattrape mon enfance. Vers 18 ans, je me dis, il faut que je, je me suis acheté une Barbie, parce que justement il y avait Barbie (…) **Et la Barbie, tu l'as trouvée où ?** Ça c'était au magasin central de jeu, des jouets qui existaient pendant l'Union soviétique, c'était vraiment le magasin de toute l'Union soviétique si tu veux, c'était en plein centre de Moscou et t'avais 3 étages ou 4 étages, que des jeux et des jouets, ça s'appelait le monde des enfants, Dietskii Mir. Et ils ont commencé à avoir les Barbies, donc forcément dans le magasin central mais partout ailleurs tu ne pouvais pas trouver, un peu plus tard, au bout de quelques années, y en avait partout » (Vera, 44 ans, divorcée d'un homme français).

[46] Holly Porteous, « 'There are no ugly women, only lazy ones'. The Duty of Beauty Labour in Contemporary Russian Women's Magazines » dans Helle Ehlers et al. (dir.), *Körper – Geschlecht – Wahrnehmung. Geistes- Und Sozialwissenschaftliche Beiträge Zur Genderforschung*, Lit Verlag., Berlin, 2013, p. 133- 156.

> travailler sur elle, et lui derrière, il a tous les droits, il peut faire ce que lui, il veut, j'exagère bien évidemment, mais l'attitude est là. Je peux pas dire que je l'ai vu, oui je l'ai vu aussi à travers l'histoire de mes amies, des histoires très très moches où les hommes se montrent très irrespectueux, ils peuvent tromper ou dire des choses très très blessantes et heu c'était assez courant, peut-être que j'avais juste pas de chance, j'en sais rien mais j'ai vu beaucoup de choses comme ça et j'ai senti que la société était très matérialiste, les choses comme heu, les hommes il jugent vraiment beaucoup, beaucoup sur l'apparence et je pense que ça, c'est peut-être partout pareil, mais là-bas, c'est normal et c'est ouvert les gens en parlent donc heu, et ça pèse lourd parce qu'on se sent un peu victime de ça heu donc je ne sais pas... » (Ekaterina, 33 ans, mariée depuis 4 ans)

Ekaterina vit en France depuis 14 ans maintenant. Après avoir réalisé tout son cursus universitaire en langues étrangères puis en droit, elle a obtenu un poste dans une institution européenne. Elle se distingue des autres femmes de mon enquête pour deux raisons : d'une part, elle n'a fait aucun sacrifice sur sa carrière et, d'autre part, son séjour et sa migration n'ont jamais été conditionnées par son mariage avec un homme français. Elle porte ici un regard distancié sur sa société d'origine : comme elle le précise, elle n'était pas « *interpellée* » de la même manière à l'époque, mais plutôt consciente que quelque chose clochait. Aujourd'hui, elle décrit finement ces injonctions genrées de travail esthétique qui s'impose aux femmes (« *obligée d'être belle tout le temps, obligée de prendre soin d'elle* ») également mises en lumière par Porteous. Pour le faire, elle ne s'appuie pas sur une expérience familiale mais sur ses observations empiriques car cette configuration de la pratique de genre, comme elle l'indique vivement, est « omniprésente » : elle est visible dans les conversations, dans les médias, dans les expériences de ses amies. Que les femmes soient jugées sur leur apparence n'est toutefois pas une particularité russe, comme le souligne avec lucidité Ekaterina, mais il reste qu'en Russie, il est admis et accepté que les femmes doivent se soumettre aux normes qui régissent cette apparence. Maria, qui pourtant condamnait de la même façon qu'Ekaterina l'inégalité des hommes et des femmes sur le travail corporel à fournir[47], a intégré ces injonctions genrées, au point qu'elle critique les femmes françaises qui ne s'y conforment pas :

> « Toutes mes copines russes, pour nous c'est obligatoire d'avoir un look parfait et je ne sais pas, c'est depuis l'enfance, nous sommes habituées à être parfaitement habillées, même si tu vas dehors mettre la poubelle, tu ne peux pas y aller en pyjama, tu dois être présentable mais en France non, c'est vraiment, j'étais vraiment choquée quand la première fois, j'ai vu des filles dehors qui semblaient être juste sortie du lit, j'étais là, ahhhhh [figure de dégout] ok... **Et qu'as-tu pensé ?** Je me suis dit, elle a un problème, elle est peut-être malade, elle est en train d'aller à l'hôpital et elle n'a pas eu le temps de s'habiller » (Maria, 29 ans, mariée depuis 2 ans).

Ici revient l'ambivalence évoquée au début de ce chapitre, souvent présente dans les discours des femmes postsoviétiques : bien qu'elles tiennent souvent des discours critiques sur les normes de genre et sur les hommes, elles ne remettent pas nécessairement en question le régime de genre et les

[47] « C'est juste les femmes qui font tout avec les bébés et elles doivent rester parfaitement belles et l'homme avec son gros ventre et sa bière, cigarette [imitation des hommes de manière grotesque] ! C'est pour ça, lorsque j'ai comparé ça, et plus je voyageais et plus je comprenais que je ne voulais pas un mari russe, parce qu'il va faire comme ça et après il va dire "oh maintenant tu es trop vieille", pfffff ! "Je veux une fille plus jeune et plus belle et *poka*" [rire] ! Non, ça je ne veux pas » (Maria, 29 ans, mariée depuis 2 ans).

idéaux proposés par celui-ci. Des recherches d'Anna Rotkirch sur les femmes soviétiques et postsoviétiques (2000) à celles de Jennifer Utrata sur les mères célibataires russes (2015), bien des enquêtes aboutissent à ce même constat : aussi forte que soit leur critique des hommes russes, ces femmes continuent à espérer trouver un homme, un mari décent, capable de les soutenir dans leur vie quotidienne. « The vehement denigration of Russian men, whether it took place at the kitchen table or in women's fiction, was not done to question the system of heterosexual relations and patriarchal culture. It was articulated in order to criticise men, in the more or less clung-to hope of making them change. This does of course not exclude feminist "subversive" readings of these complaints, or that these initial laments may develop into feminism[48] ». Sans remettre fondamentalement en question un ordre de genre basé sur l'hétéronormativité, les femmes font néanmoins preuve de résistance, en tentant de contourner des circonstances défavorables, en s'adaptant à des situations contraignantes ou en refusant des partenaires indésirables. C'est en tout cas ainsi que Jennifer Utrata a analysé la maternité célibataire et la matrifocalité en Russie. Pour elle, il s'agit d'une façon de s'opposer au patriarcat et à son rétablissement en refusant les hommes qui leur sont proposés : « Russian women, most of them mothers, have long been expected to be society's social workers, to nurture men, and perhaps even to nurture a traumatized patriarchy, back to health. More and more women now refuse to do so, while still wishing that men, and the state, were otherwise: reliable, strong, sober, supportive[49] ». Choisir de se marier avec un homme étranger peut participer de la même dynamique. Certaines femmes refusent les hommes qui les entourent pour accéder à d'autres scénarios conjugaux, dont elles ont pris connaissance à travers leurs voyages, leur navigation internet, la consommation de films ou de musique et les récits d'autres femmes. Elles rejettent les hommes et quittent un État qui ne les soutient plus. Si chacune des femmes de mon enquête a bien un parcours unique et, même si elles ont en partage un niveau d'éducation élevé, une certaine maitrise des langues étrangères, elles s'inscrivent surtout dans ce qu'Arjun Appadurai nomme une « communauté affective », c'est-à-dire un « groupe d'individus qui se met à partager ses rêves et ses sentiments ». De là, l'imagination au sens du même auteur, se déploie à partir de groupe d'individus et ne relève pas du « don individuel[50] ». Cette imagination, devenue moteur d'action, se nourrit de l'expérience de femmes russes et postsoviétiques et s'appuie sur les microrécits disponibles, on l'a vu, au travers des flux, de la circulation des individus, des idées et des images. Ainsi lorsque j'avais évoqué le groupe Facebook avec Vera, elle s'était étonnée : « *Peu importe dans quel pays elles sont mariées ?* ***LS : Peu importe*** *Oh, mais qu'est-ce qu'elles ont en commun ? [rire] La nostalgie de l'Union soviétique [rire] un truc comme ça* ***LS : Et d'être mariées à un étranger*** *Mais ça n'a rien à voir d'être mariée au Mexique ou d'être mariée en Finlande* ». Effectivement, une expérience migratoire en France, au Brésil ou aux États-Unis n'aura rien à voir, tout comme être mariée avec un

[48] A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.*, p. 134-135.
[49] J. Utrata, *Women without Men*, *op. cit.*, p. 226.
[50] A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, *op. cit.*, p. 37.

homme français à la suite d'une migration ou de s'être mariée et d'avoir migré, ou encore de se marier pour la première fois avec un homme de son âge rencontré sur son lieu d'études ou avec un homme beaucoup plus âgé dans le cadre d'un second mariage. Pourtant, ces femmes sont réunies par un contexte historique et des expériences de genre similaires qui alimentent des rêves, des sentiments et un imaginaire partagés et favorisent un élargissement du choix conjugal à l'échelle globale sans pour autant réunir ces femmes dans leur pratique de genre ou dans leurs expériences ultérieures, conjugales et migratoires. La suite de ce chapitre vise à analyser de plus près la mise en œuvre de ces projets migratoires et matrimoniaux, qui diffèrent selon l'antécédence du projet migratoire sur le projet matrimonial mais également selon les ressources et les expériences des femmes.

2. Élaborer un projet migratoire ou concrétiser un projet matrimonial ?

Dans l'introduction d'un numéro récent des *Cahiers du genre* sur les migrations par le mariage, les coordinatrices rappellent qu'un des aspects centraux du phénomène se situe dans « l'articulation de logiques migratoires et matrimoniales[51] ». Regarder dans quel ordre ces logiques s'entrelacent permet de mieux saisir les projets que poursuivent les femmes et les stratégies qu'elles développent pour les mettre en œuvre. Lorsqu'elles ont d'abord pensé un projet migratoire, le projet matrimonial et le mariage permettent souvent la réalisation et la concrétisation d'une migration. Cette volonté initiale de quitter son pays d'origine génère une meilleure préparation des femmes à la migration. À l'inverse, lorsqu'elles n'avaient pas envisagé de migrer et que le projet matrimonial provoque le départ, le parcours migratoire des femmes est plus souvent marqué par une certaine frustration associée aux sacrifices réalisés pour la relation matrimoniale. Revenons d'abord sur le parcours de celles qui ont d'abord élaboré un projet migratoire, deux cas de figure se présentent : celui où les femmes ont pu mettre en place un projet de mobilité (estudiantine ou au pair) et celui où elles ont recours à l'EMG.

2.1. Migrer et se marier

Ekaterina, par exemple, réalise un premier voyage en 1997, à l'âge de 11 ans. Elle et sa mère traversent ensemble plusieurs pays européens pour arriver finalement en France. Cette expérience de mobilité marque durablement Ekaterina qui situe aujourd'hui les racines de son projet migratoire dans ce déplacement.

[51] H. Le Bail, M. Lieber et G. Ricordeau, « Migrations par le mariage et intimités transnationales », art cit, p. 8.

> « Ce qui était un point très important pour moi qui a, je pense, tourné ma vie, c'est que très très tôt, à l'âge de l'adolescence, j'ai compris que j'allais partir, j'ai pris la décision pour moi, je pense qu'elle a été prise vers l'âge de 11 ans et elle s'est concrétisée après vers l'adolescence, plus concrètement, ça...c'est une histoire un peu romanesque mais heu, c'est à peu près comme ça que je retrace ma vie aujourd'hui, heu, on a fait un voyage avec ma maman quand j'avais 11 ans, on a fait un voyage en Europe, un voyage tout simple en bus, on a traversé 5 pays en 10 jours je pense, donc c'était un voyage très bref et pour moi, ça a vraiment bouleversé toute mon existence et j'ai compris que, heu, je voulais partir ailleurs, je voulais faire ma vie ailleurs. **C'était le premier voyage du coup hors de… ?** C'était le deuxième parce que le tout premier ça compte un peu moins parce que, l'année d'avant on était parti en Bulgarie avec mes deux parents, la Bulgarie, c'est un pays aussi postsoviétique, et donc c'était un pays qui ressemblait pas mal à notre réalité donc c'était chouette en terme de, de, 'fin c'était chouette comme voyage mais ça changeait pas beaucoup de mon quotidien. Par contre, quand on est arrivé en France, c'était le pays ultime de notre voyage en bus, on a fait la Pologne, l'Allemagne, les Pays-Bas, la Belgique et la France, heu, j'ai, la France c'était pas le seul pays qui m'a absolument passionnée à l'époque mais heu, en fait j'pense que tous les pays de l'Europe de l'Ouest avaient cet effet-là, j'ai compris que la vie pouvait être différente, que les gens pouvaient être différents aussi, je voyais vraiment un changement énorme, hum, bon c'était très superficiel à l'époque mais ça m'a déjà beaucoup marquée et donc là mon projet pour partir à commencer » (Ekaterina, 33 ans, mariée depuis 4 ans).

Comme elle le souligne, son histoire apparaît aujourd'hui, à ses propres yeux, « *un peu romanesque* ». Ekaterina est bien consciente du lissage qui s'est opéré sur le récit de son parcours quatorze ans après son départ pour la France. Quelques éléments de contexte permettent de mieux comprendre ce projet migratoire précoce. Ekaterina a évolué dans plusieurs pays. Née en Lettonie, elle grandit ensuite en Ukraine puis, au moment de la chute, ses parents décident de rentrer en Russie. Ingénieurs de métier, ils se retrouvent tous les deux sans emploi et se débrouillent en faisant de petits commerces sur les marchés. Au même moment Ekaterina entre à l'école et, selon elle, ses parents n'y ont pas prêté suffisamment d'attention car elle se retrouve dans une école de masse où elle considère avoir perdu son temps. Selon elle, les enseignements étaient de mauvaise qualité car les « *bons* » enseignants avaient choisi la migration : « *les professeurs, les gens qui valaient quelque chose, ils essayaient de partir et de faire leur vie ailleurs parce que le salaire d'un professeur n'était pas digne d'un professeur et en fait ceux qui restaient, c'était vraiment les gens soit sans diplôme soit pas très compétents* ». Par la suite, la situation professionnelle de ses parents s'est stabilisée, son père notamment a réussi à créer, en s'associant, une petite entreprise de construction où sa mère a pu ensuite travailler. Ekaterina explique que c'était une « *entreprise familiale* » avec « *deux hommes à la tête de l'entreprise et [sa] mère qui les assistait pour les questions de comptabilité et pour toutes autres questions malgré le fait qu'elle avait, elle aussi, un diplôme d'ingénieur...* ». Bien qu'elle n'ait pas été dans une école spécialisée, Ekaterina a suivi des cours particuliers d'anglais sur la volonté de son père pour qui « *il fallait absolument parler anglais* » car la Russie commençait « *à s'ouvrir au monde* » et que la maitrise de l'anglais « *jouait déjà un rôle important pour la recherche d'emploi* ». Ekaterina est donc marquée très tôt par la mobilité géographique, la précarité et la perception que les gens « *qui valent quelque chose* » émigrent. Ses parents, malgré leur difficulté, insistent sur sa formation linguistique en investissant dans des cours particuliers afin qu'elle maitrise une langue qui puisse lui ouvrir les portes du reste du monde. Ils ne lui ont cependant pas recommandé d'aller étudier à l'étranger mais ils lui ont

ensuite apporté un soutien inconditionnel – à la fois matériel et émotionnel – pour qu'elle puisse réaliser son projet. Dans ce contexte, Ekaterina a l'espace et les ressources nécessaires pour pouvoir penser son avenir à l'étranger. Elle est toutefois la seule femme interrogée à avoir envisager très tôt une migration et à avoir tout mis ensuite en œuvre pour partir en élaborant un projet de mobilité estudiantine : à 19 ans, après avoir suivi deux années universitaires en langue française à Saint-Pétersbourg, elle est admise dans une université française et elle n'envisagera jamais de rentrer en Russie. Pour Ekaterina, le « *changement énorme* » perçu superficiellement durant son premier voyage a été ensuite confirmé par d'autres expériences, d'autres voyages mais également des correspondances avec des étrangers. À travers ces récits et ces découvertes, elle réalise que la vie peut être « *différente* » et elle caractérise cette différence par la liberté qu'elle trouve dans les pays européens.

> « Ce qui est flagrant pour moi et ça le reste toujours c'est que, je trouvais que, bon ça c'est une analyse que j'ai fait beaucoup plus tard, en essayant de comprendre ce qui n'allait pas pour moi en Russie, parce que je me sentais jamais à l'aise là-bas et, malgré le fait que j'ai laissé toute ma famille derrière, que personne ne m'a suivie, que j'avais une famille, bah j'peux pas dire aisée mais on avait pas de gros soucis financiers, j'ai quand même pris la décision de partir et c'était pas vraiment une décision basée sur le fait d'avoir une vie meilleure, parce que à Saint-Pétersbourg, je pense que je pouvais avoir à peu près le même niveau de vie, ce qui me dérangeait c'était l'aspect bah sociétal, je me suis jamais sentie à l'aise heum, dans cette société-là. Je ne sais pas si c'est lié vraiment à la mentalité comme telle où à l'époque dans laquelle je vivais mais ce qui me dérangeait absolument c'était le fait de toujours devoir vivre pour quelqu'un d'autre, toujours devoir rendre des comptes aux autres, d'avoir le sentiment permanent d'être jugée par les autres. Quand je suis arrivée en France, ça j'y viendrai plus tard, mais en tout cas ce que j'ai trouvé en Europe, heu, en France et dans d'autres pays de l'Europe de l'Ouest, c'est le sentiment de liberté, liberté, évidemment pas absolue et relative mais par rapport à la Russie, c'était flagrant, c'était énorme, la liberté de, de s'habiller comme on veut, de sortir avec qui on veut, de, de faire, de choisir la carrière selon ce qu'on veut faire dans la vie, de vivre vraiment, de choisir son parcours de vie, tandis qu'en Russie, je trouvais qu'on était toujours heu, visé par les autres et si on voulait faire partie de la société, il fallait jouer le jeu, si on voulait, on pouvait bien évidemment prendre la décision et vivre absolument comme bon nous semble, mais on avait le risque d'être isolé donc si on voulait fait partie intégrante de la société, il fallait vivre comme ça, et cela, cette façon de vivre, ça m'a dérangée assez tôt. Je pense que c'était ça les raisons principales pourquoi j'ai décidé de partir. Parce qu'on m'a posé la question à plusieurs reprises, pourquoi je voulais partir, et ce que je voulais toujours dire, parce qu'au départ quand je suis partie j'étais encore fière de mon pays et je voulais pas, je voulais toujours dire que c'est pas l'aspect de la vie, c'est pas parce que le pays était pauvre, j'essaye de défendre ces choses-là, mais c'était parce que bah je me sentais mieux ici et c'est toujours le cas » (Ekaterina, 33 ans, mariée depuis 4 ans).

Ekaterina manifeste ici sa volonté de s'émanciper d'une société qu'elle trouve trop rigide. Elle a très tôt envisagé une migration qu'elle a pu réaliser dans un cadre universitaire en partant étudier dans un pays européen et elle a choisi la France en raison du faible coût des études. Son parcours migratoire s'apparente aux « monomigrations » visibles identifiées par Laurence Roulleau-Berger, c'est-à-dire une migration linéaire, d'un pays à un autre, et une migration autonome, qui témoigne d'un processus d'autonomisation revendiquée[52]. Ekaterina s'est mariée à l'âge de 29 ans avec un homme français qu'elle a rencontré *via* Meetic, après avoir eu plusieurs relations de plus ou moins longues durées avec d'autres hommes. Son mariage n'a donc pas conditionné son séjour en France, elle était déjà cadre dans

[52] Laurence Roulleau-Berger, *Migrer au féminin*, Paris, PUF, 2010, p. 37.

une institution européenne. En cela, le parcours d'Ekaterina diffère largement des autres femmes interrogées et des femmes migrantes en général puisque, selon Roulleau-Berger, rares sont celles qui ne subissent pas de déqualification professionnelle. Les ressources matérielles et émotionnelles dont a bénéficié Ekaterina ont eu un rôle majeur dans la construction de son projet puisqu'en réalisant tout son cursus universitaire en France, elle a pu ensuite s'insérer professionnellement et sécuriser sa situation migratoire de façon totalement autonome. Elle se présente ainsi en figure d'exception au regard des autres récits, qui montrent, au contraire, que le projet matrimonial se lie toujours à la situation migratoire des femmes.

L'exemple de Daria l'illustre. Plus favorisée que les autres femmes interrogées (section 1.1 de ce chapitre), Daria a multiplié les voyages en Europe avec sa mère, soulignant qu'à l'âge de 15 ans, elle avait « *déjà visité Rome, Venise, l'Espagne, la Finlande, la France bien sûr, la Grèce, pfffff, où est-ce qu'on n'avait pas voyagé quoi !* ». Durant ses études supérieures en linguistique et en français, et grâce au directeur de l'agence de voyage dans laquelle travaille sa mère, elle réalise plusieurs stages en France qui lui permettent de pratiquer la langue. Au cours d'un séjour où elle travaille dans un hôtel, elle noue une relation avec le directeur de l'établissement qui lui suggère de venir étudier en France. Bien que cette relation ait été finalement éphémère pour Daria, elle constitue le déclencheur de son projet de mobilité estudiantine en France. Sa mère y adhère immédiatement et encourage sa fille à partir face aux hésitations de cette dernière.

> « J'ai hésité parce qu'en fait, bah déjà j'avais un p'tit copain, j'avais un p'tit copain et puis j'ai hésité parce que je me disais mais où est-ce que je vais quoi ? Où est-ce que je vais ? J'ai dit, maman mais tu comprends, j'ai un p'tit copain, heu, bon l'histoire avec le directeur c'était déjà terminé depuis longtemps hein, parce que c'était juste, voilà, une p'tite flamme qui s'est éteinte assez rapidement hein…pour moi en tout cas. Mais moi j'disais voilà, j'ai un p'tit copain, mais ma mère m'a dit, si tu pars pas tout de suite, j'ai dit oui mais j'vais finir la fac en Russie et après j'vais partir, elle m'a dit "non, non mais si tu finis la fac en Russie tu repars plus jamais, tu vas t'marier, tu vas faire des gosses et c'est terminé pour toi" et pour elle, pour ma mère en fait, du moment que je lui ai parlé de cette possibilité de, d'étudier ailleurs, pour elle c'était même pas, elle n'imaginait même pas que je reste en Russie, pour elle c'était, mais, de toute façon, ils ont toujours dit c'est de la merde le pays, il faut se barrer, y a rien de mieux, mais qu'est-ce tu vas faire ici ? Mais avec les langues, tu vas être quoi, prof, mais, elle espérait quelque chose de mieux pour moi que d'être prof, que d'être prof en Russie, c'est nul ! Tu gagnes pas beaucoup, tu sers à rien, c'est...du coup, heu, y avait pas d'autres choix et c'est vrai que j'ai hésité mais ma mère me disait nan, nan mais vas-y pars quoi, tu regretteras pas, tu pourras toujours revenir, elle m'a toujours dit, tu pourras toujours revenir bon, je te conseille pas, mais heu, mais voilà, moi je t'ai pris un billet avec une date ouverte pour ton retour, tu la prends quand tu veux mais pas tout de suite voilà » (Daria, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

Contrairement à Ekaterina qui a élaboré son projet migratoire en le faisant accepter à ses parents, on s'aperçoit que pour Daria, plusieurs individus entrent en ligne de compte dans son choix. Tout d'abord, cette relation amoureuse avec le directeur de l'hôtel qui, malgré son caractère éphémère, va toutefois déterminer le lieu d'études de Daria et c'est ensuite sa mère qui la pousse à partir face aux perspectives limitées qu'elle entrevoit pour sa fille. « *Être prof en Russie, c'est nul* » : le salaire moyen

d'un professeur de l'enseignement supérieur en 2013 s'élève en effet à un peu plus de 40 mille roubles[53], c'est-à-dire qu'il dépasse à peine le salaire moyen de la population. Pourtant, la mère de Daria a suivi activement le parcours de sa fille : il semble donc étonnant qu'elle n'ait pas cherché à l'orienter plus tôt vers une profession plus prestigieuse à moins que, comme une contribution récente sur les études supérieures en Russie le montre, l'obtention d'un diplôme ne soit pas véritablement associée à une profession ou l'accès à un meilleur emploi. En effet, selon Ulrike Ziemer, en raison de la dévaluation des diplômes due à la corruption, passer par les études supérieures permettrait aux classes moyennes d'acquérir avant tout un capital symbolique et une position respectable dans la société[54]. Parmi les femmes enquêtées, nombreuses sont celles qui ont suivi des études de linguistique en langues étrangères, et ce cursus, comme en France, est particulièrement genré, les femmes y étant beaucoup plus nombreuses que les hommes. Cette configuration les confronte ainsi à un manque de perspectives professionnelles valorisées ainsi qu'à un manque d'opportunités matrimoniales, comme le souligne Daria ou encore Tatiana dont le parcours est développé plus bas.

> « **Tes copines étaient mariées autour de toi ?** Bah y en a pas mal qui, bon alors moi j'étais à la fac des langues donc tu m'diras la fac de langue, c'est des vieilles filles...y en avait quand même qui étaient déjà mariées oui mais les autres copines... **Des vieilles filles à la fac de langue ?** Oh bah oui hein, qui c'est qui apprend le français à part des vieilles filles ? Déjà y a que des filles, y avait peut-être un ou deux mecs dont un certes qui était gay c'est sûr, l'autre on sait pas trop mais voilà, voilà... » (Daria, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

> « J'ai fait mes études là-bas [en langues étrangères], du côté où y a 100% de filles, et travailler à l'école après c'est pareil donc elle [sa mère] voulait quand même que je réussisse ma vie de femme aussi donc… » (Tatiana, 41 ans, divorcée).

Les encouragements des mères – ou au moins leur approbation vis-à-vis du projet migratoire de leurs filles – sont loin d'être rares et elles peuvent être des appuis solides dans l'élaboration d'un projet migratoire. Daria et sa mère évaluent donc ensemble les différentes options possibles pour aller étudier en France et, finalement, optent pour un diplôme universitaire réservé aux étudiants étrangers (hors espace Schengen) car il permet de venir passer une année facilement dans le pays sans passer de concours d'entrée. À la fin de cette première année, elle réussit des examens pour intégrer une licence de tourisme en troisième année. Mais elle s'interroge encore sur ce départ, elle a toujours de gros doutes et soumet à sa mère l'idée de d'abord terminer son cursus en Russie, ce à quoi cette dernière lui répond : « *si tu ne pars pas tout de suite, si tu finis la fac en Russie, tu ne repartiras plus jamais, tu vas te marier, tu vas faire des gosses et c'est terminé pour toi* ». Daria repart donc à Grenoble poursuivre ses études

[53] Source ROSSTAT - Niveau de salaire moyen des enseignants des établissements d'enseignement supérieur de l'enseignement professionnel dans les organisations de l'État et des formes municipales pour janvier-décembre 2013 - *Уровень средней заработной платы преподавателей образовательных учреждений высшего профессионального образования в организациях государственной и муниципальной форм собственности за январь-декабрь 2013 года* (URL : https://rosstat.gov.ru/labor_market_employment_salaries, consulté le 10/08/2019).

[54] Ulrike Ziemer, « Opportunities for Self-Realisation?: Young Women's Experiences of Higher Education in Russia » dans Melanie Ilic (dir.), *The Palgrave Handbook of Women and Gender in Twentieth-Century Russia and the Soviet Union*, 1st ed. 2018., London, United Kingdom, Palgrave Macmillan, 2017, p. 479- 494.

durant lesquelles elle rencontre Romain, lui-même étudiant en géographie. Ils se fréquentent pendant trois ans, Daria poursuit ses études de tourisme et à la fin de son master 2, elle part faire un stage à Paris. Elle se souvient qu'elle n'apprécie pas les conditions de vie et de travail : « *c'est la jungle* ». Elle n'a pas « *envie d'écraser les autres pour arriver à ses fins* » mais la question de son titre de séjour se pose. Doit-elle persévérer à Paris pour se faire une place et ainsi prolonger son titre de séjour ? Romain lui propose une autre alternative : « *c'est là que Romain m'a dit, bah tu restes avec moi* ». À ce moment-là de l'entretien qui se déroule chez eux, Romain est présent, installé dans le canapé, et Daria lui jette un regard pour chercher son approbation. Il dit : « *Bah de toute façon je t'avais dit que je monterai pas à Paris donc heu...j'ai un petit peu forcé le choix, j'avoue* ». Mais Daria réagit et dit qu'elle n'a pas été forcée mais qu'elle devait faire un choix. Sa priorité était de renouveler son titre de séjour parce que, pour elle, « *rester en France, c'était mais, je voyais même pas, que y a une possibilité que je retourne, c'était même pas la peine, je me suis tout de suite sentie bien* ». Elle n'avait jamais eu le « *mal du pays* » et rentrer en Russie n'était pas « *envisageable* » : « *ce serait comme revenir en arrière, revenir à l'âge de pierre* » et décevoir ses parents qui « *ont tellement investi pour [qu'elle] reste en France* ». De sorte qu'il ne lui reste que deux choix : trouver un travail à Paris où elle a « *beaucoup plus de chance de trouver un poste* » ou se marier avec Romain et retourner dans la région grenobloise. Face à ces deux choix, le mariage apparaît être la « *meilleure solution* », leur relation était « *sérieuse* » et même si aux yeux de ses amies françaises, l'âge de 24 ans paraissait jeune pour se marier, elle était « *limite has been pour les russes* ». Elle va donc pousser Romain à se déclarer.

> « Quand j'étais à Paris je suis revenue et je lui ai dit "écoute, là il faut vraiment qu'on sache où on va parce que, soit je reste après, soit je finis mon stage et je fais tout pour m'intégrer dans cette société et pour rester et essayer de trouver un job qui va me donner le permis de travail parce que sinon je ne peux pas et bah sinon je reste là et"… Et c'est là qu'il est tombé à genoux et il m'a dit "épouse-moi" ! Il était un petit peu poussé mais bon **Pourquoi ?** Bah tu sais pour faire la demande, je l'ai un peu mis devant le fait accompli quoi, enfin je lui avais parlé déjà un petit peu avant, on a fêté en fait le 14 février, pour la Saint-Valentin et je lui ai fait comprendre que si un jour, il me pose la question, je serai d'accord ! Je lui ai pas fait la demande mais je lui ai fait comprendre que j'étais prête et il m'a dit que, il y réfléchit, que pourquoi pas mais qu'il était pas encore prêt et donc du coup c'était en février et quand moi je lui ai posé la question, c'était au mois d'août et là il a dit, bah on va se marier, après c'est vrai que il y réfléchissait de plus en plus, il voulait le faire lui mais j'étais dans un tel état de réflexion que… Je l'ai un peu poussé même involontairement en fait, j'ai un peu précipité les choses après il m'a dit que de toute façon il y pensait et à partir du moment où la décision était prise, on était tranquille tous les deux et donc ça s'est fait naturellement quoi mais c'est vrai qu'au départ, c'était un peu chaotique et puis moi je commençais à avoir des migraines, à pas bien dormir, je me disais mais merde, où est-ce que je vais dans ma vie, qu'est-ce que je fais, je pouvais pas lui demander quand même parce que c'est toujours le mec qui demande donc voilà, j'avais un peu peur et je me disais ohlala et s'il me dit non, qu'est-ce que je vais faire, enfin j'avais peur de demander et je lui ai dit voilà, il faut que je décide et il m'a dit bah voilà, si tu veux m'épouser et ça s'est décidé, mais voilà, on s'est décidé au mois d'août et on s'est marié au mois de juillet d'après donc y avait encore une année pour tout préparer » (Daria, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

Pour sécuriser sa situation migratoire, Daria préfère se tourner vers le mariage plutôt que vers une carrière professionnelle dans son domaine d'études. Ce choix s'explique aussi par l'éducation qu'elle a reçue. Sa mère l'a toujours poussée à poursuivre des études supérieures, puis à migrer en France

pour ne pas finir mariée en Russie mais elle ne lui a pas inculqué le désir de se réaliser professionnellement et subvenir à ses besoins comme l'explique Daria.

> « J'ai pas cette notion de, faut, on m'a pas éduqué cette notion de...gagner du fric à tout prix quoi, ma mère a toujours mis l'accent sur il faut être intelligente, il faut être gentille, il faut être bienveillante, il faut, il faut pas faire de mal, il faut respecter les gens mais jamais il faut gagner absolument du fric, donc du coup, j'ai pas cette tendance à aller vers heu, absolument faire les coudes pour heu, pour se faire de la place, ce qui fait que jusqu'à présent heu... Bah voilà quoi, jusqu'à présent je suis toujours pas la PDG de je ne sais quoi ! Du moment où je vis convenablement, bah, j'ai pas cette notion à se dire il faut absolument que je monte parce que je gagne pas assez. C'est, c'est con hein mais les conditions de vie et les conditions de travail, c'est très important pour moi et heu voilà, et après maintenant avec la vie de famille, avec la p'tite heu, je privilégie plus, voilà le côté famille, côté je m'occupe de la p'tite plutôt que vite il faut faire carrière » (Daria, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

Ainsi, Daria ne manifeste aucune amertume concernant sa situation professionnelle actuelle bien qu'elle soit employée sur un poste de secrétaire à temps partiel sans lien avec ses études supérieures. Suite à leur mariage, Romain s'est réorienté professionnellement dans l'optique de subvenir aux besoins de sa famille et au fil des années, il a gravi les échelons dans son secteur d'activité pour atteindre des postes de direction. Face à la réussite de Romain et aux opportunités qui se sont présentées à lui, Daria l'a suivi sans réellement faire de sacrifice, déjà opéré au moment du choix du mariage puisque ses opportunités professionnelles étaient concentrées à Paris. Ils ont eu une fille depuis dont elle s'occupe nécessairement un peu plus que Romain mais elle est satisfaite de pouvoir considérer « *ne pas être au service de l'homme* » dans la mesure où son conjoint prend en charge une partie des travaux domestiques et s'occupe de sa fille. En somme, Daria a fait un choix, elle a privilégié le projet matrimonial au projet professionnel pour pérenniser son projet migratoire. Un projet, on l'a vu, largement soutenu par ses parents, et surtout sa mère, au cours duquel, Daria, comme Ekaterina ou encore Tatiana (plus loin), réalise qu'en France, elle se sent bien. Bien que Daria fasse passer la raison matrimoniale avant la raison professionnelle, elle semble avoir cependant réussi à accéder à des rapports conjugaux plus égalitaires que ceux auxquels elle aurait eu accès en Russie, au regard de son expérience familiale ou amoureuse[55]. Si Daria et Ekaterina ont pu migrer dans le cadre d'une mobilité estudiantine, d'autres femmes n'ont pas pu mettre en place ce type de parcours migratoire, bien qu'elles l'auraient parfois souhaité, et elles ont développé d'autres stratégies pour migrer ou se marier.

[55] Le « *petit copain* » dont elle parle plus haut est décrit « *un peu mou* », « *fils à maman* » qui requiert une femme forte qui puisse jouer le rôle de la « *deuxième maman* » et elle fait aussi référence à une autre relation dans laquelle son partenaire ne la considérait « *pas comme une égale* ». Deux configurations que Daria juge insatisfaisantes.

2.2. Le recours à l'EMG ou l'indivisibilité des projets

C'est le cas de Tatiana qui, comme Ekaterina, a effectué un premier voyage en France alors qu'elle était encore adolescente, en 1996 dans le cadre de sa scolarité. Elle était inscrite dans une école spécialisée en langue française qui développait des méthodes pédagogiques novatrices et, parmi elles, des voyages à l'étranger.

> « On a voyagé beaucoup avec cette école y compris en France, on a fait un voyage scolaire heu, dans la région parisienne, voilà, c'était un échange scolaire et 'fin, d'abord c'était nous chez les lycéens français et après c'était l'inverse, c'était l'ouverture culturelle et tout et tout. J'avais 17 ans. **C'était la première fois ?** En France **À l'étranger ?** Heu, à l'étranger heu, oui si on compte pas la Lettonie, la Lettonie, c'était à la limite entre l'Union soviétique et l'indépendance donc je sais pas trop comment on met mais oui on va dire première fois à l'étranger, première fois en France, bon voilà, tout s'est chamboulé dans ma tête [rire] dans la tête de mes camarades aussi **Ah oui ?** Oui, oui bien sûr, parce que c'était très différent, c'était en 96, oui c'était très différent la façon de s'habiller, la façon, enfin je dis pas que c'est, enfin maintenant je pense pas que c'était mieux en France mais c'était très différent pour nous et quand on est jeune, on voit que des bonnes choses en fait, voilà, on voit que les gens sourient, on voit qu'ils ont les beaux sacs à dos alors que nous on a pas les mêmes, 'fin c'est, les sandwichs aussi, ça nous a marqué, les gros sandwichs, voilà, ça, les cafés, ça commençaient juste à apparaître en Russie les p'tits café où on peut s'asseoir, y avait pas tout ça, j'me souviens quand les français sont venus chez nous et bah ils demandaient justement qu'on aille boire un café, on s'disait où c'est qu'on va les emmener, on a pas [rire] c'était vraiment, voilà, les différences culturelles tout, et puis j'ai eu de la chance, je suis tombée dans une famille vraiment très gentille qui m'ont beaucoup montré, en plus du programme obligatoire et je suis restée longtemps en contact avec eux » (Tatiana, 39 ans, divorcée).

Cette *« ouverture culturelle* » entraîne chez Tatiana une remise en question de la réalité qu'elle avait jusque-là connue. Elle prend conscience de l'existence d'autres organisations sociales possibles à condition de dépasser les anciennes frontières de l'Union soviétique. Tatiana et ses camarades sont frappé·e·s par les objets de consommation : les « *beaux sacs à dos* », les « *gros sandwichs* » mais aussi par un mode de vie différent et certaines pratiques sociales qui existent encore peu dans leur pays. Comme Elena qui parle de « *choc culturel* », ou Ekaterina de « *changement énorme* », Tatiana se rappelle d'un « *chamboulement* » lors de son premier séjour. Ces voyages les marquent et pour chacune, ils ouvrent un nouveau champ des possibles. À partir de ces incursions à l'étranger, elles savent que d'autres façons de vivre existent et elles développent de nouvelles compétences critiques vis-à-vis de ce qui les entoure. Pour Tatiana, l'expérience positive de son séjour associée aux liens qu'elle a noués avec sa famille d'accueil sont des conditions de possibilité favorables à l'élaboration d'un projet migratoire. À l'issue de ses études supérieures en langues étrangères (français et allemand), Tatiana décide de migrer en France comme jeune fille au pair.

> « En Russie, les gens se marient très tôt. Bon, surtout à l'époque, maintenant ça se rapproche des standards européens on va dire, mais quand j'étais jeune, tout le monde commençait à se marier autour de moi, 20, 22 ans, bon voilà, quoi [rire] et heu, et bon j'avais personne, bon voilà. Et après, il y avait ce conflit entre ma grand-mère et ma mère, ça m'a tapé sur le moral aussi, et après j'ai, heu, j'ai eu l'idée de la France. Je me souvenais que c'était bien, que je me sentais bien, j'étais dans cette famille pendant mon voyage scolaire, voilà, qui m'ont appréciée, qui m'ont respectée, voilà. Y avait pas, en tout cas j'ai pas vu de scandales entre les parents, je me suis dit, tiens ça doit

> être bien et j'ai commencé un petit peu à chercher. En fait, y avait les possibilités de partir comme fille au pair, parce que en fait c'était la seule possibilité de partir [rire]. Sinon, la fac, oui, bien sûr, théoriquement oui, mais je peux pas me le permettre, financièrement, je peux pas partir étudier à la faculté. Donc, bon je vais faire ça et j'avais, enfin un jeune homme que j'ai rencontré par internet, mais après déjà mon voyage en France qui voilà, on s'écrivait un petit peu tout ça, ça me permettait de travailler un peu mon français et bon il commençait voilà, un petit peu à me faire la cour on va dire, mais c'était par internet donc je l'ai jamais vu puis bon bah comme ça, si je vais comme fille au pair, je le rencontrerai et on va voir ce que ça donne, voilà. Donc c'était, et hum, et de toute façon, je me suis dit bon, je pars une année, c'est pas grave, je peux toujours revenir parce que sinon je restais et je savais très bien ce que j'allais faire, j'allais être enseignante, j'allais faire ma thèse comme ma mère, j'allais suivre la lignée familiale et quelque part, ça me, ça me, ça m'ennuyait. Je voulais pas, enfin, quand on est jeune, on a envie de faire un peu quelque chose pour soi quand même, et je me suis dit bon, c'est pas grave, je vais pas tomber dans la routine maintenant je vais prendre une année et donc je suis partie comme fille au pair sur la côte atlantique vers la Rochelle, donc dans un petit village là vers la Rochelle et donc voilà. Donc je travaillais, enfin je prenais les cours de français, parce que c'était obligatoire quand tu es fille au pair, faut apprendre la langue du pays donc voilà, ça allait, c'était une bonne expérience aussi, j'avais une famille sympathique aussi » (Tatiana, 39 ans, divorcée).

Plusieurs justifications apparaissent dans cet extrait d'entretien qui rendent compte de la complexité dans laquelle émerge un projet migratoire. D'une part, Tatiana n'est pas mariée et l'injonction au mariage pèse sur elle par le biais de son entourage, notamment par ses amies qui entrent peu à peu dans la norme matrimoniale. D'autre part, elle est prise dans des conflits familiaux pénibles entre sa mère et sa grand-mère, mais pour pouvoir quitter le domicile familial, elle n'a que peu de choix : se marier ou partir vivre dans une autre ville sous réserve d'avoir les conditions matérielles pour le faire. Le mariage, comme le chapitre 4 l'a déjà illustré, reste ainsi une institution forte dans la mesure où elle constitue souvent pour les femmes tout à la fois une condition de leur émancipation et un ressort de leur aliénation (section 2.2). Sans mariage, Tatiana n'a pas les moyens de prendre son indépendance. Cette situation n'est pas spécifique à la période historique, elle perdure aujourd'hui et s'est même renforcée[56]. Sa situation de célibat la pousse à agir puisque sans perspective de mariage, elle perçoit alors son avenir professionnel sous l'angle de l'ennui, inscrit dans la « *lignée familiale* » et son avenir personnel, pris dans les conflits intrafamiliaux. En revenant sur son expérience en France, elle conclut, à partir de ses observations, que les relations familiales semblent plus apaisées et surtout qu'elle « *[s]'y sentait bien* ». Partir comme jeune fille au pair lui permet ainsi de s'émanciper du domicile familial tout en poursuivant aussi un objectif matrimonial. En effet, avant d'élaborer son projet de jeune fille au pair, elle s'était préalablement inscrite dans une agence matrimoniale internationale et avait commencé une correspondance avec un homme ; le lieu de vie de ce dernier a notamment déterminé la région française dans laquelle elle s'est ensuite rendue. La situation économique de Tatiana conditionne en grande partie ses choix : si elle en avait eu les moyens, comme Ekaterina, elle serait partie poursuivre des études en France et elle aurait pu s'insérer plus facilement professionnellement. Au lieu de cela, à l'issue de sa première année en France, elle s'est mariée avec son correspondant qui s'est révélé par la suite être

[56] « À l'époque soviétique, la maternité et le mariage sont la clé de la décohabitation. Après la chute de l'URSS, les parcours qui amènent vers l'indépendance résidentielle sont plus complexes, et la dépendance des jeunes adultes envers leurs parents persiste voire se renforce » M. Claro, *Ni hasard ni projet.*, *op. cit.*, p. 451.

maniaco-dépressif et sous la tutelle de ses parents. Après avoir divorcé au bout de quelques années, Tatiana s'est engagée dans une reprise d'études. Mais malgré son master en langues étrangères, elle n'a pas obtenu d'équivalence et a recommencé ses études en licence et, même après avoir validé un master en sciences de l'éducation, elle n'accèdera pas à un poste à la hauteur de sa qualification[57].

Si Tatiana est poussée à agir face un manque d'opportunités matrimoniales – elle ne fait en effet référence à aucune relation intime antérieure à son départ – ce sont parfois les expériences conjugales qui deviennent des moteurs d'action et favorisent la mise en place de stratégies matrimoniales internationales[58]. C'est le cas, par exemple, d'Oksana[59] : pendant ses études, elle entretient une relation amoureuse avec un homme russe « *beaucoup plus âgé* » qu'elle, qui travaillait à l'université. Quand je l'interroge sur cette relation, elle reste laconique (« *ça s'est mal passé* », « *c'était une connerie* »), tout en me laissant comprendre qu'il ne voulait pas s'engager. Durant l'entretien, Oksana insiste sur le fait que, « *déjà toute petite* », elle avait imaginé « *vivre dans beaucoup de pays* » et elle rattache ce sentiment à la télévision et aux émissions sur le voyage qu'elle regardait enfant. En découvrant le monde à travers ces images, elle se dit qu'elle veut devenir « *voyageuse professionnelle* » (« *je me disais, quand je vais être grande, je vais voyager, ça va être ma profession [rire]* »). Ce projet de vie à l'étranger présenté comme une évidence finit toutefois par être nuancé lorsque je le mets en relation avec sa vie sentimentale.

> « **LS : Mais lorsque vous étiez en couple avec les hommes russes, vous pensiez encore vivre à l'étranger ?** De vivre à l'étranger, bien sûr, toujours mais bon, avant les, quand j'étais avec les hommes russes, quand j'avais les relations avec eux heu, non, j'ai pas pensé spécialement, c'est après que j'ai fait le bilan, j'ai fait l'expérience, j'ai fait le bilan, puis voilà, c'était une évidence, c'était une certitude que je vais pas rester avec un homme russe. **LS : Et du coup, vivre à l'étranger était associé avec la mise en couple avec un étranger ou aussi la possibilité de partir comme ça ?** Je serais partie comme ça sans problème, mais c'est compliqué hein de partir comme ça donc oui la possibilité est très, c'est beaucoup plus facile de vivre avec quelqu'un, de partir comme ça, que de partir autrement surtout comme je vous ai dit, j'ai pas fait trois ans d'études exactement donc du coup, j'avais pas du tout le droit à Erasmus donc je serai partie comme ça, forcément pour continuer les études et tout ça, j'ai pas pu donc après j'ai envisagé aussi la fille au pair, pareil oui mais je sais plus ce qui me manquait ou quelque chose comme ça, et puis voilà. ***Oksana fait entrer le chat, ils ont deux petits jardins et ils ont 3 chats qu'ils ont recueillis.*** **LS : Alors de quoi parlions-nous ?** Des possibilités de partir de la Russie, je parlais de fille au pair, je parlais de Erasmus et puis voilà, de se mettre en couple avec quelqu'un » (Oksana, 33 ans, mariée depuis 8 ans).

Le projet migratoire prend racine à l'intersection d'expériences et de contraintes. Même si Oksana donne de la cohérence à son parcours en insistant sur le fait qu'elle s'est toujours projetée dans

---

[57] Tatiana a rencontré un autre homme français dix ans après son premier mariage. Ils vivent en concubinage et ont eu un enfant ensemble. Cette relation sera abordée dans le chapitre suivant.

[58] Comme le rappellent Emmanuelle Santelli et Beate Collet : « la mise en couple est l'aboutissement d'un processus de sélection conjugale dans lequel l'ensemble des rencontres amoureuses intervient » B. Collet et E. Santelli, *Couples d'ici, parents d'ailleurs - Parcours de descendants d'immigrés*, *op. cit.*, p. 112. Le manque d'opportunité matrimoniales tout comme les expériences conjugales insatisfaisantes provoquent un élargissement de l'aire de recrutement du conjoint.

[59] Après avoir suivi des études de graphiste pendant trois ans, Oksana commence à travailler dès l'âge de 19 ans tout en vivant à Saint-Pétersbourg avec sa mère, qui l'a élevée seule (section 1.1 de ce chapitre). Elle a 23 ans lorsqu'elle se marie et migre en France.

une vie à l'étranger, l'élément déclencheur qui la pousse à envisager son avenir au-delà des frontières est toutefois rapporté à ses expériences avec les hommes russes. Apparemment insatisfaisantes, Oksana en a « *fait le bilan* » et, par la suite, a décidé qu'elle ne « *finirait pas avec un homme russe* » : la migration apparaît le seul moyen de remédier à cette situation et accéder à d'autres hommes. Mais elle fait face à des obstacles : évaluant ses différentes possibilités migratoires, la seule envisageable pour elle (contrairement à Ekaterina ou Daria qui ont pu mettre en place une mobilité estudiantine avec le soutien de leurs parents ou Tatiana qui a réussi à devenir jeune fille au pair) est « *de se mettre en couple avec quelqu'un* ». Pour concrétiser ce projet, elle a effectué plusieurs démarches : elle s'est inscrite sur des sites de rencontre internationaux et a débuté l'apprentissage du français en prenant des cours du soir avec une amie. N'ayant pas eu accès aux écoles spécialisées durant son enfance, elle ne possédait pas de capital linguistique significatif à la fin de ses études. Pourtant, elle a rencontré son conjoint – Loïc – sur un site de langue où il proposait son aide pour pratiquer le français et Oksana, déjà très à l'aise dans la langue, a ainsi pu échanger avec lui. Au fil de leurs conversations, ils se sont découverts « *une même façon de voir la vie* » et ont décidé de se rencontrer. Oksana lui a rendu visite une première fois en France puis Loïc a passé deux mois à Saint-Pétersbourg, logé dans l'appartement familial et, à l'issue de ce séjour, ils ont décidé de se marier et Oksana est partie vivre en France. Lorsque le couple se remémore la prise de décision, il apparaît clairement qu'Oksana était la plus déterminée.

> « **Loïc** : On s'imaginait pas se voir que tous les 4 mois **Oksana** : Je sais pas, on s'aime on s'marie **Loïc** : Ouais [rire] mais c'est vrai que ça s'est fait assez vite et naturellement **Oksana**: on a pas peur [rire] **Loïc** : Enfin, surtout elle ! »

Une fois sur place, Oksana n'a pas vraiment subi de déclassement professionnel puisqu'elle a continué à exercer comme graphiste indépendante et à pratiquer les arts plastiques. Oksana et Loïc ont ensuite pris des décisions conjugales particulièrement originales sur lesquelles on reviendra dans le chapitre 8 (par exemple, Loïc a pris un congé parental pour la naissance de sa fille).

Ces deux exemples montrent comment projet migratoire et projet matrimonial s'entremêlent. Face à des situations plus ou moins contraignantes, et selon les ressources dont elles disposent, ces femmes développent des stratégies pour migrer et, face aux peu d'options disponibles, Tatiana et Oksana sont contraintes de se tourner vers le mariage pour pérenniser ou tout simplement rendre possible leur migration. Dans le même temps, on l'a vu, cette contrainte est également un objectif pour elles. Tatiana s'inquiète de n'avoir aucune opportunité matrimoniale et Oksana a pris la décision de ne plus s'engager dans une relation conjugale avec un homme russe, le projet migratoire rencontre alors le projet matrimonial. La migration est pensée au regard du marché matrimonial mais deux types de positionnement peuvent être distingués : celui de Tatiana qui est davantage poussé par le désir de rentrer dans la norme en se mariant, bien qu'elle critique l'inégalité de genre face au marché matrimonial, elle

l'accepte en partie comme une donnée ; celui d'Oksana qui souhaite surtout échapper à des rapports conjugaux inégalitaires[60].

Les autres femmes qui ont eu recours à l'EMG sont un peu plus âgées que Tatiana et Oksana au moment où elles font cette démarche et l'analyse révèle une ambivalence dans ces positionnements, souvent à mi-chemin entre les deux. Certaines désirent avant tout se marier, n'ayant pas eu d'opportunités matrimoniales jusque-là, tandis que d'autres souhaitent éviter les hommes russes et les configurations de la pratique de genre de leur pays. Dans les deux cas, leur projet migratoire est le résultat des difficultés qu'elles rencontrent sur le marché matrimonial. Ainsi, elles ne mettent pas vraiment en avant le fait d'avoir pensé migrer ou même vivre à l'étranger. Lorsqu'elles reviennent sur leur expérience, elles mettent souvent en avant une connaissance qui les a dirigées vers l'EMG.

> « C'est marrant parce c'est une fille qui m'a donné les coordonnées à l'époque [d'un site de rencontre international], parce qu'elle trouvait amusant ce jeu-là, et donc du coup, moi aussi je me suis prise à ce jeu, et voilà et ça s'est terminé comme ça » (Anna, 38 ans, mariée depuis 9 ans).

> « J'ai une copine qui m'a conseillé ce site précisément parce que bon, parce qu'elle était inscrite dedans, c'est une copine qui habitait l'Espagne à l'époque donc voilà, elle m'a dit bon bah écoute ce site ça marche, bon j'ai dit "bah pourquoi pas ?" Surtout c'était français donc je savais même pas au début que c'était français [rire]. 'Fin voilà, je connaissais pas spécialement les sites, j'étais jamais dedans mais bien sûr, je savais que y a des sites, on peut se rencontrer, y a des sites bon dédiés au mariage, on va dire comme ça, mais bon, c'était jamais mon truc, je m'intéressais pas autant » (Irina, 40 ans, mariée depuis 7 ans).

> « Bah c'est ma copine qui m'a dit, bah tiens j'ai un site, je me suis inscrite et je sais plus si c'est elle qui m'a inscrite ou si elle m'a dit "inscris-toi" et puis pour lui faire plaisir je l'ai fait, puis c'était pour apprendre la langue donc y avait des personnes voilà, c'était possible de discuter par écrit évidemment à l'époque donc voilà » (Oksana, 33 ans, mariée depuis 8 ans).

Deux éléments apparaissent dans ces discours : d'une part, se tourner vers l'EMG apparaît comme une conséquence de conseils et d'exemples issus des réseaux d'interconnaissance féminins qui encouragent et valident la démarche ; d'autre part, ces femmes minimisent leur action en la décrivant en tant qu'elle relèverait d'un « *jeu* », en expliquant avoir voulu faire plaisir à une amie, ou en indiquant un certain désintérêt pour les sites voire une ignorance vis-à-vis des particularités du site utilisé. Cela traduit une volonté de mise à distance d'un stigmate qui touche les rencontres internationales : en décrivant leur démarche comme peu volontaire, elles éloignent l'image de la femme opportuniste qui cherche un mari étranger[61]. Zoulia, en cherchant résolument à démarquer son mariage d'une rencontre internet, reprend dans son discours les représentations négatives qui pèsent, typiquement, sur l'EMG.

---

[60] Pour un aperçu plus fouillé de ces deux types de positionnement, se reporter au livret à Oksana et Tatiana.

[61] Si la migration par le mariage est généralement perçue positivement dans le pays d'émigration – bien que des changements sont probablement perceptibles aujourd'hui en Russie avec le développement d'un discours nationaliste –, dans les pays d'immigration, celle-ci est perçue de façon nettement plus ambivalente et sur les femmes pèsent souvent des représentations dichotomiques oscillant entre la figure de la victime ou de la manipulatrice : « the more frequently encountered version constructs the stories of victimhood already described – women as the victims of male exploitation and violence. From time to time, one comes across a second narrative: women in the role of perpetrator – cold, calculating and ruthless. Such women are

> « On a pas fait connaissance avec mon mari par internet déjà, on a fait connaissance en Tunisie quand j'étais en vacances et en plus de ça, je suis partie avec ma copine qui travaillait pour une agence de tourisme et pour elle, c'est aussi, c'est la possibilité d'avoir des vacances parce que pendant l'été elle pouvait pas les avoir parce que c'est la saison et du coup, je suis partie uniquement pour une semaine pour voir vraiment du soleil [rire], rien de prévu parce que justement c'est pas un endroit où on cherche un mari, la Tunisie (…) Et il n'était pas une personne âgée, je vous rassure, il a un an de moins que moi et en fait, il n'était pas en couple du tout, du tout, c'est pour ça, parce que c'est hors de question que je vole, que je casse une relation » (Zoulia, 36 ans, mariée depuis 10 ans).

Chercher volontairement un mari étranger apparaît associé à certaines configurations condamnables, comme celles d'être avec un homme plus âgé ou avec un homme marié ; autrement dit, les femmes qui font le projet actif de rencontrer un homme étranger sont perçues comme des femmes peu recommandables, séductrices ou opportunistes. Minimiser alors le choix de la démarche comme le font les femmes qui se sont tournées vers l'EMG permet ainsi d'éloigner ce stigmate. Pourtant, au cours des entretiens et des discussions, il ressort que ces femmes avaient bien en tête un projet élaboré, à nouveau, au regard de leurs expériences passées et de leurs perspectives futures, comme le chapitre 4 l'a déjà exploré. Souvent, elles sont inscrites sur plusieurs sites en même temps et leur démarche est claire : elles souhaitent trouver un mari[62].

> « Oui mais rien [aucune perspective matrimoniale] ne s'est concrétisé, donc je me suis inscrite sur un site de rencontre international et je faisais rien, j'étais juste inscrite et j'attendais mon prince charmant, voilà (…) Mon but, mon inscription sur ce site-là, c'était pas le but, bon je trouve mon mari, je quitte ce pays, je déménage voilà, je veux changer ma vie, non, c'était pourquoi pas, comme ça marche pas, non pas comme ça marche pas, comme j'étais pas mariée à l'époque, y avait rien de concret donc pourquoi pas, j'essaye si ça marche, ça marche, si ça marche pas, bon... » (Irina, 40 ans, mariée depuis 7 ans).

Pour Irina, qui avait 32 ans lorsqu'elle a rencontré son mari actuel, s'inscrire sur un site est une solution de dernier recours pour pouvoir se marier. À l'époque de leur rencontre, elle est cadre dans une entreprise en charge des relations internationales et elle parle parfaitement français. Comme elle l'indique, elle n'avait pas de projet migratoire mais un projet matrimonial. Comme d'autres femmes, Irina met l'accent sur la parfaite compréhension qui les réunit avec son mari, ce qui semble justifier la rapidité de la concrétisation du projet matrimonial.

> **« Vous n'avez jamais parlé de vive voix avant la rencontre ?** On a parlé il me semble une fois mais c'était un peu compliqué pour mon mari de parler entre le travail, les enfants, donc heu, il n'avait pas forcément le temps pour parler, par écrit c'était plus facile. Mais bon ça se passait si bien que finalement bon on a tenté la rencontre pour voir si ça marche ou ça marche pas. **Donc première rencontre le jour de l'an ?** Oui tout à fait, tout de suite hein, la grande fête. Ça s'est très bien passé, on a été dans une belle boite à Paris, très sympa. (…) Je suis restée 5 jours mais bon je pense qu'en 5 jours tout était décidé hein. Je pense que si je vivais à Paris, on aurait pu s'installer le lendemain hein. Comme j'étais pas là, du coup on a attendu. **Vous diriez que c'était un coup de foudre ?** Oui, oui, oui c'était assez kchttt, confirmé, confirmé, vendu, on prend.

believed to exploit the physical and mental frailty of mostly older men. They pretend to have feelings they do not possess. They use their physical charms to procure material advantages. All they want from a man is his money, his bank account and his house » U. Beck et E. Beck-Gernsheim, *Distant Love*, *op. cit.*, p. 97- 98.

[62] Sur les différentes motivations au mariage, se reporter au chapitre 4.

> C'était un peu ça, du coup oui c'était un peu comme dans les films. **Qu'est-ce qui a fait que ça marche si spontanément ?** On a communiqué pendant presque 3 mois donc du coup on a bien compris qu'on partage, on a un peu le même état d'esprit, on est assez positifs, on a quand même pas mal de points communs, dans la façon d'aborder les choses et quand on s'est rencontré, on a vu que quand même bon c'est assez agréable de parler, pas juste parler mais bon, tout le monde était d'accord que bon pourquoi pas, si ça marche pourquoi pas. Sachant qu'on s'est vu le 30 décembre 2008 et notre mariage c'était 13 juillet 2009. C'était parce qu'on pouvait pas le faire avant parce qui y a quand même une procédure. Oui, on aurait pu le faire beaucoup plus tôt mais comme y a une procédure à suivre, on dépose le dossier, les papiers, on doit attendre, on doit trouver une date, on doit faire l'annonce du mariage. **Et alors comment avez-vous correspondu pendant la période d'attente ?** Entre la première rencontre et le mariage, on s'est vu 3 fois donc heu, le mariage c'était le 5ème rendez-vous, on peut dire comme ça [rire] » (Irina, 40 ans, mariée depuis 7 ans).

Malgré une position professionnelle confortable et une situation économique favorable, Irina a opté pour le mariage, et la migration par conséquent. La raison matrimoniale et familiale – ils ont eu un enfant quatre ans plus tard, elle avait alors 36 ans – était plus forte que la raison professionnelle. Irina a quitté son emploi même si elle a continué à entretenir ses relations professionnelles et a refait sa vie en France, affrontant les mêmes difficultés que la plupart des autres femmes interrogées.

> « J'ai pas commencé à travailler tout de suite, j'ai quand même continué un tout petit peu mes relations donc dans mon travail en Ukraine, à distance et en même temps, j'ai commencé à faire mon CV, regarder un peu comment ça se passe, comprendre ce que je peux faire, si les diplômes sont valables ou non, si les expériences sont valables ou non, si je suis compréhensible pour les français ou dès qu'il voit que c'est l'Ukraine, ils se disent ohlala, je sais rien... Du coup j'ai commencé à travailler deux ans plus tard, bon j'étais pas trop pressée hein » (Irina, 40 ans, mariée depuis 7 ans).

Remarquablement, lorsqu'elles sont passées par l'EMG, les femmes manifestent beaucoup moins de désillusion concernant leur trajectoire professionnelle, ce qui renforce à nouveau l'idée du projet. En se tournant vers un site de rencontre international ou une agence, elles choisissent, au moins dans un premier temps, de se concentrer sur un projet matrimonial, conjugal et familial, conscientes que celui-ci peut nécessiter des sacrifices sur le plan professionnel. De plus, elles ont aussi pris le temps de choisir leur conjoint et elles se marient avec des hommes en mesure d'assurer économiquement leur arrivée. Comme l'indique Irina, elle n'était « *pas trop pressée* », elle a pu prendre le temps d'étudier le marché de l'emploi au regard de son expérience et de son statut de femme étrangère car son mari, de 6 ans son ainé – séparé et père de deux enfants en garde alternée – occupe une position sociale élevée de cadre supérieur dans le privé. Au bout de quelques années, elle a finalement obtenu un poste d'assistante de direction dans un cabinet d'avocat et, au moment de l'entretien, elle songeait à créer une entreprise pour favoriser l'intégration des migrants russes. L'activité professionnelle est ainsi seulement mise entre parenthèse, le temps d'avancer dans son projet conjugal et familial.

Le parcours de Valeriya, déjà évoquée dans le chapitre 4, témoigne également de cette évolution. Regardons comment, avec son époux Fabrice, ils relatent ensemble le moment de leur rencontre, la migration de Valeriya et enfin, leur mariage.

> « **LS : on est justement au moment de la rencontre… Valeriya** : Ah d'accord. **Fabrice** : Je disais que c'était Anna qui m'avait donné plusieurs filles à voir à Saint-Pétersbourg, voilà, et toi tu faisais partie du lot et voilà. **Valeriya** : Et j'étais mariée. **Fabrice** : Alors ce qu'elle m'avait pas dit ce qu'elle était mariée. **Valeriya** : Parce que j'avais pas cherché tout à fait [rire] mais je voulais changer un p'tit peu. **Fabrice** : Et bah voilà et après elle est venue en France et voilà. **Valeriya** : J'avais peur, déjà, c'est allé très vite, après tu arrives en France et tu dis c'est qui ce mec [rire] ! En Russie quand il est venu avec le champagne, je me suis dit bah il boit donc [rire] parce que quand j'ai raconté ça à ma mère et à ma copine, j'ai dit il a apporté le champagne et elles ont dit "il est venu pour une semaine et il a apporté son champagne !" [rire] Et elles ont pensé que c'est un alcoolique [rire] ! **Fabrice** : Puis après les choses se sont faites très vite parce que pour qu'elle puisse rester en France, heu, il fallait qu'on se marie, heu, sinon, ç'aurait été problématique pour elle de rester en France. **Valeriya** : J'ai été un clandestin quelques mois. **Fabrice** : Bon en plus de ça elle était enceinte. **LS : Et alors du coup, c'était comment le mariage ? Fabrice** : Très rapidement. **Valeriya** : Sa sœur qui était ma témoin, et le voisin de son côté, juste pour signer comme il faut pour la procédure, bien sûr, j'ai acheté quelques tenues mais… **Fabrice** : Valeriya elle, elle voulait venir en France avoir des p'tits. **Valeriya** : Pour la famille [rire], c'était mon but. **Fabrice** : Voilà, elle voulait avoir une famille. **Valeriya** : J'avais 27 ans. **Fabrice** : Moi d'avoir des p'tits, je m'en foutais parce que j'aime bien les p'tits. **Valeriya** : Tu avais 45. **Fabrice** : Mais bon je m'en tapais un peu quoi, j'en avais déjà. **Valeriya** : L'amour il était tellement grand [rire] que c'est devenu trop petit chez nous [rire] ! **Fabrice** : Donc y fallait qu'on se marie parce que sinon elle pouvait plus rester en France et elle était déjà enceinte, voilà. » (Valeriya et Fabrice, mariés depuis 11 ans, 2 enfants)

Valeriya, à nouveau, relativise son engagement dans sa recherche matrimoniale au regard de son statut de femme encore mariée au moment de leur rencontre. Toutefois, elle était bel et bien déterminée dans son projet puisqu'elle ne vivait plus avec son époux et multipliait les options de rencontres internationales dans la perspective, comme elle le signale, de fonder une famille, mais aussi en vue d'un autre objectif – passé sous silence en présence de son mari mais clairement énoncé lorsque nous étions seules – celui d'échapper à certaines configurations de genre notamment la perspective d'être quittée pour une femme plus jeune et celle d'être considérée, en tant que femme, « *inférieure aux hommes* » (chapitre 4, section 2.4). Dans le récit du couple, il apparaît nettement que Valeriya désirait concrétiser un objectif particulier : faire des enfants et devenir mère, l'homme avec lequel elle s'engage dans ce projet semble être relativement secondaire – comme en témoignent ses plaisanteries et le ton ironique qu'elle adopte. D'abord, elle laisse entendre qu'elle n'avait aucune idée du genre d'homme avec lequel elle partait vivre (« *c'est qui ce mec* ») puis, pendant que Fabrice répète qu'il « *s'en tapait* » d'avoir des enfants, Valeriya l'interrompt en mettant en parallèle la grandeur de leur sentiment (« *l'amour était tellement grand* ») et la procréation (« *c'est devenu trop petit chez nous* », i.e l'arrivée des enfants). L'usage de l'ironie permet à Valeriya de signaler sa lucidité sur ce qu'ils ont vécu au moment de leur rencontre et sur les fondations de leur couple. À la différence d'Irina, elle ne maitrisait pas le français avant de migrer en France ; aussi ses premières années ont-elles été consacrées essentiellement à l'apprentissage du français et à ses enfants, tandis que son mari dirigeait à l'époque plusieurs hôtels. Par la suite et malgré les réticences initiales de Fabrice, Valeriya a validé un diplôme universitaire français dans le tourisme pour suivre ensuite une formation avec la chambre de commerce, et finalement retourner plusieurs mois en Russie afin d'acquérir de l'expérience professionnelle et obtenir ainsi des postes intéressants en France. Fabrice a pour sa part arrêté de travailler depuis quelques années et repris la charge du foyer et de l'économie domestique.

Observer les couples sur la longue durée permet ainsi de saisir les évolutions qui peuvent se produire dans l'organisation conjugale. Si, au départ, comme dans le cas de Fabrice et Valeriya, le contrat conjugal se basait sur une conception traditionnelle des rôles de l'épouse, femme au foyer, et de l'époux, chef d'entreprise, on s'aperçoit que ce contrat peut être renégocié au fil du temps. L'histoire d'Anna présente également de fortes similitudes avec celles de Valeriya ou d'Irina. Elle a rencontré son conjoint sur un site de langue alors qu'elle venait juste de divorcer à l'âge de 29 ans. Originaire de la ville d'Oufa, elle occupait un poste de professeure d'anglais à l'université et elle avait commencé l'apprentissage du français dans l'optique de devenir interprète (anglais, français) et de migrer dans une grande métropole russe mais finalement, « *ça s'est terminé en France* ». Pourtant, elle souligne que ce pays « *c'était vraiment pas la destination de [ses] rêves franchement* » mais, à l'instar de Valeriya et Irina, le mariage s'est aussi décidé très rapidement.

> « Ça s'est passé très vite parce que c'est Philippe qui est comme ça, il est assez, comment dire, il est assez énergique par nature et voilà, très vite, il a quitté le site, il a appelé etc. et j'ai mis un visage dessus quoi, j'ai vu que c'était pas du bidon, qu'il y avait une personne derrière et après je devais partir en Angleterre avec des étudiants et finalement c'est tombé à l'eau le projet et vu que j'avais des sous de côté, je me suis dit bon je vais aller en France mais j'ai pris l'hôtel etc. donc c'était pas… Mais il est venu me rejoindre à Paris et après on a fait un petit tour de France en 10 jours et voilà, c'est comme ça que ça a commencé et après oui, ça s'est déclenché très vite hein, un mois plus tard il est venu en Russie, oui on s'est décidé, on a décidé de se marier, donc voilà, c'est-à-dire qu'au mois d'août je passais les vacances en France et en novembre on était déjà marié » (Anna, 38 ans, mariée depuis 9 ans).

À l'issue de son divorce, Anna était retournée vivre chez ses parents. Elle avait déjà le projet de partir en s'appuyant sur ses ressources professionnelles en devenant interprète mais s'est présentée une opportunité conjugale avec un homme français, de 22 ans son ainé, divorcé et déjà père de deux enfants adultes. Elle a fait le choix de la France et malgré des perspectives professionnelles relativement exiguës, elle a privilégié la raison matrimoniale au regard notamment de son opinion des hommes russes qui sont, selon elle, « *moches et machos* ». En arrivant en France, Anna a immédiatement travaillé car « *c'était [sa] condition* », d'abord comme réceptionniste dans des hôtels puis, elle s'est mise à son compte comme formatrice en anglais et surtout, elle a eu un enfant contre la volonté initiale de Philippe qui a bien essayé le chantage (« *c'est lui ou moi* ») mais sans succès : Anna a poursuivi la grossesse et ils s'occupent aujourd'hui ensemble de leur petite fille de 3 ans. En migrant, ces femmes laissent donc souvent derrière elles une carrière professionnelle mais, en contrepartie, elles accèdent aussi à des rapports conjugaux qu'elles façonnent à leur manière, qu'elles ont la capacité d'infléchir, et dans lesquels elles imposent en partie leurs choix. En effet, si elles ne s'engagent pas nécessairement dès le départ dans des relations plus égalitaires, elles semblent cependant toujours gagner en pouvoir dans les négociations conjugales au regard de ce qu'elles avaient connu jusqu'alors.

Cette perspective était déterminante pour Maria, en voyageant, elle avait pu comparer les configurations de la pratique de genre et conclure que les hommes européens proposaient d'autres rapports conjugaux (chapitre 4, section 2.4). Mariée depuis 2 ans avec Jean-Philippe – un ingénieur de

37 ans – qu'elle a connu sur un site de rencontre international, Maria continue son analyse à partir de son expérience migratoire.

> « Plus j'habite en France, plus je me dis, parce qu'en Russie tout le monde pense que nous avons un esprit européen, non, nous n'avons pas un esprit européen, absolument pas, c'est vraiment différent parce que, plus je vis ici, plus je vois que nous avons plus une mentalité arabe, la mentalité musulmane, comme "oh je suis l'homme, je suis le meilleur, je suis fort, je suis à la tête de tout et, oh tu es juste une fille, oh une fille stupide, va à la cuisine, cuisine quelque chose" ! Donc c'est plus ce type de mentalité en Russie et en France je vois seulement ça avec les musulmans. Avec les Français, c'est plus 50/50, les hommes peuvent s'occuper d'un bébé, ce n'est vraiment pas important si tu es un homme ou une femme. Mais puisque nous sommes éduquées par ce type d'hommes qui disent toujours "oh tu es une fille stupide, ta place est dans la cuisine !" et [rire] parce que, par exemple, mon grand-père, il était originaire d'un village et je me souviens lorsqu'il était vivant et qu'il venait nous voir, il disait toujours pendant que je faisais mes devoirs, il disait toujours à mes parents "oh, pourquoi vous l'éduquez ! C'est une fille ! Pourquoi va-t-elle à l'école ? Elle est censée cuisiner et faire des choses dans la cuisine mais ok, les garçons, bien sûr, nous devons les éduquer mais une fille, sérieusement, pourquoi vous perdez votre temps !" [rire] parce qu'il était originaire d'un village russe et dans les villages, les filles ne reçoivent pas d'éducation, elles font juste des enfants et la cuisine... Comme dans l'ancien temps » (Maria, 29 ans, mariée depuis 2 ans).

À partir de ces observations, Maria catégorise le comportement d'hommes selon leur origine présumée. Ainsi, hommes russes et hommes musulmans sont rapprochés par leur pratique de genre, elle-même rattachée à une culture patriarcale revendiquée : les femmes sont inférieures aux hommes et leur rôle se limite à la procréation et aux charges domestiques. En produisant ces catégories, Maria analyse les idéologies genrées qu'elle perçoit autour d'elle, ancrées dans la pratique des individus et elle constate que les hommes français peuvent, comme les femmes, s'occuper d'un bébé. En somme, Maria dit que la fonction des individus est moins déterminée par leur sexe dans la société française que dans la société russe, ouvrant sur des perspectives conjugales plus égalitaires[63]. Certaines femmes parviennent donc, via l'EMG, à accéder à des rapports conjugaux plus satisfaisants au détriment parfois de leur carrière professionnelle[64], bien que, comme nous l'avons vu, celle-ci est souvent seulement mise entre parenthèse. Comme Valeriya, Maria a également repris ses études en France dans l'optique de s'insérer ensuite plus facilement sur le marché du travail français et, ayant pu faire valider ses diplômes[65], elle est entrée directement en master.

La description de ces quelques parcours montre qu'il est difficile de déterminer ce qui relève du projet matrimonial, de la recherche de partenaires plus égalitaires ou encore du projet de procréation

---

[63] Le jour de cet entretien, conduit avec le couple, leur petite fille de 6 mois s'est réveillée et Jean-Philippe l'a nourrie au biberon pendant que je discutais avec Maria.

[64] Dans le cadre de mon enquête, je n'ai rencontré qu'une seule femme qui a accédé au mariage dont le projet était principalement d'améliorer sa situation économique (Sofia). Son histoire n'est ainsi pas développée ici mais elle a été analysée dans le chapitre 4 et elle est disponible dans le livret. Dans son cas, Sofia n'accède pas à des rapports conjugaux plus égalitaires, au contraire, le contrat conjugal est spécifiquement basé sur des rapports conjugaux traditionnels. Toutefois, selon le chapitre 5 et l'enquête menée sur l'EMG, ces configurations, si elles existent bel et bien, sont sans doute moins fréquentes que les arrangements décrits ici.

[65] Maria est originaire de Saint-Pétersbourg et a suivi ses études dans une université qui avait des accords avec les universités françaises. Lorsqu'elles sont originaires de provinces ou d'universités moins prestigieuses, comme Tatiana par exemple, ses validations sont impossibles et elles doivent souvent reprendre leurs études au niveau licence.

mais ces femmes ont néanmoins bien envisagé de concrétiser ces projets à l'étranger, avec un homme étranger et, en cela, elles ont anticipé une migration, un arrêt temporaire de leur carrière, des difficultés liées à l'apprentissage de la langue ou encore à leur insertion professionnelle. Les autres femmes dont je vais maintenant parler n'avaient pas anticipé de la même manière ni leur projet matrimonial, ni leur projet migratoire. En rencontrant leur conjoint de manière fortuite, la relation matrimoniale et la migration qui s'ensuit impactent leur parcours car cela s'inscrit moins dans la continuité d'un projet porté activement par les femmes que dans une forme de rupture biographique.

2.3. Se marier et migrer

Les récits des femmes qui n'avaient pas envisagé de migrer sont très différents de ceux des femmes qui se sont tournées vers l'EMG ou qui, comme Ekaterina et Daria, ont d'abord migré. Ils s'organisent en effet beaucoup plus autour de la relation amoureuse, de sa construction et de ses conséquences puisque c'est elle qui va entraîner la migration des femmes. Deux scénarios se distinguent néanmoins : ceux des femmes qui rencontrent leurs conjoints assez jeunes, n'ayant jamais été mariées et sans enfant antérieur et ceux des femmes dont l'union transationale intervient après un premier mariage et qui sont déjà mères.

2.3.1 Un mythe vivace du prince charmant

Parmi les femmes les plus jeunes, certains termes reviennent régulièrement pour décrire les rencontres tel que le « *destin* », le « *hasard* », l'« *évidence* » ; leur couple est présenté comme quelque chose qui n'aurait pas dû arriver, soulignant le caractère mystérieux et inévitable de l'amour[66].

> « C'était un p'tit peu hasardeux, il a décidé à la dernière minute de partir à Shanghai, il était presque à la deadline pour s'inscrire pour Shanghai, du coup tu vois c'est quand même ces quelques petits moments qui font le destin, le destin avec le bus, le destin qu'il a décidé d'aller à Shanghai et en fait même moi parce que, bon parce que la fac qui a choisi le meilleur élève qui vont aller en Chine et moi j'étais troisième et ils en ont choisi deux et moi j'étais troisième mais la fille a décidé qu'elle ne veut pas et c'est pour ça je suis allée à sa place, les p'tites, les p'tites choses [rire] ! » (Ioulia, 29 ans, mariée depuis 2 ans).

[66] Georges Falconnet a enquêté sur le mythe du grand amour dans un ouvrage du début des années 1970 en interrogeant 31 femmes âgées de 15 à 35 ans. Issues de milieux sociaux divers, des classes populaires à la grande bourgeoisie, Falconnet montre que le mythe du grand amour traverse les classes sociales et existe sous une forme absolue réunissant des aspects complémentaires et contradictoires. Parmi eux, on retrouve l'idée de prédestination : « la majorité des jeunes filles pensent qu'il vient tout seul, amené par le destin, échappant au contrôle de la volonté » et l'idée de sacrifice puisque « sans lui [le grand amour] la vie n'est pas digne d'être vécue. Il justifie donc les plus grands sacrifices faits pour le mériter, le vivre, le conserver » Georges Falconnet, *Le prince charmant ou la femme mystifiée*, Paris, Mercure de France, 1973, p. 27.

Ioulia a 21 ans lorsqu'elle part, dans le cadre d'une mobilité estudiantine, étudier un an en Chine. Sur place, elle fait connaissance avec Yoann, un jeune homme français de son âge qui vit dans la même résidence universitaire qu'elle. Ils nouent une relation intime qui dure six mois sans faire néanmoins de projets plus sérieux. À travers leurs deux récits, il apparaît cependant clairement que, dès le départ, Ioulia est plus engagée dans la relation que ne l'est Yoann. Quand lui évoque un début de relation en « *mode amour de vacances, en mode très léger* », elle met plutôt l'accent sur l'incapacité de Yoann à prendre des décisions et sur le fait que la séparation était « *dure* » pour elle. Malgré ce décalage initial, il l'invite à le rejoindre en France pour les vacances d'été qui suivent leur départ de Chine. Leur histoire va ensuite s'étaler sur cinq années durant lesquelles ils se rejoignent en France, au Belarus, dans des pays européens jusqu'à ce que Yoann vienne s'installer six mois, dans le cadre d'une dernière année d'études, à Minsk, avec Ioulia. Cette expérience leur permet de tester le quotidien ensemble et elle est concluante mais Yoann, comme à de nombreuses reprises au cours de leur relation, hésite, alors que la fin de cette période « *d'essai* » approche, à lui proposer de rentrer avec lui en France. Ioulia est ainsi dans l'attente des décisions de son partenaire et malgré le fait qu'elle n'ait jamais envisagé de migrer, ni même eu l'envie de le faire et qu'elle aime son travail dans l'enseignement au Belarus, cette relation conjugale va pourtant déterminer sa migration et ses perspectives professionnelles.

> « J'avais jamais pensé à ça tu vois, jamais pensé à la France, à la langue française et en général un couple, sans parler d'un mariage avec un homme étranger, ça j'avais jamais pensé tu vois. Et déjà quand on était séparé, mes copines elles me disaient, "han tu vas partir en France lalala", j'ai toujours dit "mais non pourquoi vous dites ça, je suis pas sûre, heu, je veux pas trop en fait", je disais... Comme toute histoire d'amour, c'était vraiment, tout était petit à petit... (…) C'est l'année où Yoann a commencé à travailler du coup c'est pour ça, on a dû prendre une décision sinon il pouvait rester encore une année en Biélorussie, il aimait là-bas, moi j'aimais mon travail mais il a dû revenir en France... » (Ioulia, 29 ans, mariée depuis 2 ans).

La question de la migration, de qui doit migrer, se pose en effet rarement pour les femmes et dans les couples que j'ai rencontrés. Parfois, comme on le verra dans le chapitre suivant, ce sont les hommes qui migrent mais il s'agit rarement d'une négociation conjugale, ce sont plutôt des choix opérés par les hommes notamment au regard de leur projet professionnel à l'étranger. La position professionnelle des hommes passe en effet presque toujours en premier[67] et si Ioulia ne le remet pas du tout en question, c'est notamment, comme dans bien des cas, car son poste de professeure de langues étrangères dans une université bélarusse est largement moins rémunérateur que celui de Yoann, cadre dans le public en France. Le parcours de Marina présente des similitudes avec celui de Ioulia : elle a rencontré son conjoint Arnaud à Moscou, dans une boîte de nuit à l'âge de 25 ans, alors qu'elle n'avait jamais envisagé de quitter la Russie.

[67] Le chapitre suivant montre néanmoins quelques cas où les femmes occupent des positions professionnelles supérieures et surtout bien rémunérées qui leur donnent plus de marges de manœuvre dans les négociations.

> « J'ai jamais eu ces pensées dans ma tête parce que j'ai jamais eu l'occasion d'y penser, ça m'intéressait pas du tout de rencontrer un étranger tu vois, je savais même pas que ça existait les sites de rencontre sur internet donc j'ai pas du tout pensé, je sais pas c'était mes années d'étudiantes, la fête tout le temps, j'ai jamais pensé à quelque chose de sérieux, j'avais, j'avais tout, j'avais l'appartement... (…) Bah toutes mes copines, elles ont une bonne éducation, elles ont de bonnes familles, en gros, on a jamais discuté des thèmes, style, oh moi je voudrais bien partir de la Russie, jamais, jamais, jamais, on a vécu dans notre petit monde » (Marina, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

Arnaud effectuait alors un déplacement professionnel d'une semaine et ils se sont revus plusieurs fois avant son départ. Marina est persuadée que cela n'irait pas plus loin jusqu'à ce que, quelques mois plus tard, Arnaud la rejoigne en Turquie où elle prenait des vacances. À partir de là, ils se fréquentent, comme Ioulia et Yoann, entre leur pays respectif et des pays européens sur une période toutefois moins longue. Marina terminait tout juste ses études et venait de prendre un poste de chargée de recherche dans une entreprise internationale qui lui a permis de pourvoir à ses nombreux voyages. Au bout d'un an et demi, Arnaud est venu vivre plusieurs mois à Moscou chez Marina et sa mère, pour « *tester* » leur relation. C'est ensuite Marina qui pousse Arnaud à se déclarer et à lui faire une proposition de mariage[68]. Pourtant, ce mariage impliquait pour Marina de renoncer à son emploi et à des perspectives de carrière. Au moment même où elle pousse Arnaud à clarifier leur situation, on lui proposait une évolution sur son poste, ce à quoi elle a répondu en annonçant son mariage et son déménagement : « *malheureusement, j'ai choisi la vie privée* ». La période qui suit sa migration est ensuite particulièrement difficile pour Marina qui ne parlait pas encore français et elle se souvient à la fois du soutien d'Arnaud mais aussi de ses interrogations sur sa migration.

> « Arnaud m'a beaucoup aidée pour m'adapter en France, c'est grâce à lui que je pense je suis pas repartie parce que j'avais des idées comme ça dans la tête, parce que j'en avais marre de ne pas travailler, c'était carrément un an de rupture de vie professionnelle et heu, si je trouve pas de travail, je pars à Moscou parce que je vais pas rester, je pourrai pas rester comme ça donc heu, et lui il m'a soutenue énormément même je crois pas que j'ai un mari comme ça parce que je pense que moi si il vient comme ça en Russie et il a plein de problèmes et il me dit tous les jours qu'il en a marre, qu'il veut pas rester [rire] moi je dirai au bout d'un moment, bon pars et laisse-moi tranquille quoi [rire] ! Non, lui il a, je pense énormément de patience et, voilà, il m'a aidée mais énormément. Il a essayé toujours, si il a vu que, que je suis triste, d'organiser de nouveaux voyages pour m'occuper pour heu, franchement, je dois faire une statut de lui [rire] ! Bon il reste comme ça toujours mais [rire] mais maintenant je suis plus, je peux gérer mes problèmes moi-même aussi... Ah aussi parce que je lui ai posé plein de fois la question mais pourquoi on n'est pas resté en Russie, pourquoi on n'a pas, bah en fait c'était à toi de venir en Russie et de, pourquoi c'est moi qui ait bougé après toi donc heu, je comprends pas, qu'est-ce que je fais ici [rire] ? Pourquoi c'est pas toi qui fais tous ces efforts en Russie ? Et il m'a dit que lui, bah pour lui c'était très important de se sentir en tant qu'homme parce que il dit si je viens en Russie et c'est toi qui vas gérer tous les problèmes administratifs et c'est toi qui vas avec moi dans toutes les instances, par exemple lui il m'accompagnait partout dans la préfecture, à l'OFFI, etc. etc. heu pour m'inscrire aux cours de français et il m'a dit que si c'est toi qui le faisais pour moi, je ne me serai pas senti

[68] « Par rapport à la proposition, bah je pense que c'est moi qui ai un p'tit peu poussé mais moi j'ai dit, style, bah on doit décider quelque chose qu'est-ce qu'on fait, parce que bah si on fait rien, ça sert à rien de perdre le temps après, donc moi je voulais clarifier les choses, quelles sont les intentions d'Arnaud et est-ce qu'on continue, bah continuer comme ça, je voulais pas, parce que j'en avais marre, c'était trop difficile à la fin pour juste parler au téléphone, c'est impossible, c'était trop dur, et moi j'ai dit bon bah on doit décider quelque chose, soit on continue plus sérieux et on décide si on vit ensemble ou, bah faire des pas vraiment sérieux, soit on, on se sépare [rire] » (Marina, 34 ans).

> en tant qu'homme donc ce serait toi qui serais responsable dans notre vie et donc pour lui comme c'était très important de se sentir en tant qu'homme [elle rit en même temps] donc lui il a préféré de gérer ça lui-même, bah tu comprends ce que je veux dire donc heu, bah il a bien réussi au moins [rire] » (Marina, 34 ans, mariée depuis 9 ans).

Marina a finalement trouvé un emploi dans son domaine professionnel au bout d'un an mais en recommençant au bas de l'échelle et avec toujours peu de perspectives d'évolution au moment de notre rencontre ; reste que l'idée de ne pas travailler, comme pour la plupart des femmes interrogées, est inenvisageable pour elle. Néanmoins, on s'aperçoit avec Ioulia et Marina que leur carrière professionnelle passe au second plan face à leur carrière matrimoniale. En faisant le choix de suivre leur conjoint, elles privilégient le mariage malgré le déclassement professionnel qu'il entraîne. Dans le cas de Ioulia et Marina, qui ont rencontré leur conjoint alors qu'elles étaient encore très jeunes, il n'y a pas de négociations conjugales autour de ce choix fondamental du lieu de vie du couple. En revanche, elles ont toutes les deux poussé leur conjoint – à l'image de Daria plus haut –, à s'engager plus sérieusement dans la relation tout en leur laissant l'initiative finale et surtout, en acceptant tacitement qu'elles feraient la démarche de migrer. Marina, qui occupait un poste mieux rémunéré et valorisé que celui de Ioulia, interroge ce choix migratoire après coup et force Arnaud à mettre des mots sur ce processus souvent passé sous silence : il ne pouvait pas migrer au risque de ne plus se « *sentir homme* », c'est-à-dire que la situation de dépendance dans laquelle s'est retrouvée Marina durant les premiers temps de sa migration, associée à la perte de statut social entrainé par le chômage, l'aurait, lui, privé des attributs de sa masculinité – et en particulier de son rôle de pourvoyeur économique. Arnaud n'était donc pas prêt à faire ce sacrifice, ni même celui d'aller vivre dans une autre ville française où Marina aurait pu être mutée depuis Moscou sans perdre son ancienneté dans l'entreprise. Lorsque je l'interroge sur cette décision, elle me répond qu'Arnaud avait déjà trouvé un emploi à Lyon et qu'il lui a dit : « *c'est important pour moi le travail donc même si tu ne trouves pas de travail, c'est pas grave* » et elle précise que pour elle « *c'était un peu aussi une aventure, pourquoi pas essayer, de toute façon, je peux rentrer à Moscou* ». Ainsi, plusieurs années après son mariage, elle regarde avec un peu d'amertume l'évolution professionnelle de ses anciens collègues et interroge leurs choix conjugaux sans les remettre réellement en question mais, au moment de l'entretien, elle envisage un possible retour en Russie. Rappelons-nous l'émergence du modèle de la femme au foyer, perçu comme un luxe inatteignable réservé aux familles aisées : ici, lorsqu'Arnaud a proposé à Marina de ne pas travailler, elle a pu envisager cette migration comme une « *aventure* » positive, qui méritait d'être tentée parce qu'elle vaut pour être une situation privilégiée, mais également comme une étape nécessaire à la concrétisation d'un projet matrimonial.

Bien que Marina se souvienne de son arrivée comme d'une période difficile, elle a néanmoins réussi à trouver un emploi en lien avec sa formation initiale au bout d'un an et pu compter sur le soutien de son conjoint. Ioulia ou Angelina ont été beaucoup plus prises au dépourvu.

> « Du coup, on décide qu'en mai, je viens en France mais moi je pars un p'tit peu avec les idées, bon j'ai le visa touristique pour trois mois mais je vais venir, je vais trouver le boulot et je vais

> avoir le visa de travail et tout sera bien, tout le monde sait que c'est pas possible mais personne me dit ça, ni Yoann, ni ses parents, ni mes parents » (Ioulia, 29 ans, mariée depuis 2 ans).

> « J'ai travaillé, j'ai passé cette formation après j'ai toujours essayé de trouver le travail, parce que dès le premier jour hein, mes conditions elles étaient claires que je viens en France, j'essaye de faire quelque chose avec mon français très vite parce que j'ai besoin de travailler, d'avoir mon argent, j'ai besoin d'activité et c'est mon profil, j'ai pas besoin de boulot, j'ai besoin de me réaliser quoi, tu vois et donc du coup, ouais, "tu as plein de qualités mon amour, tu trouveras, en anglais" ! Je suis venue en France, personne ne parle anglais, comme en Italie tu vois... » (Angelina, 31 ans, en procédure de divorce).

L'une et l'autre espéraient pouvoir trouver un emploi facilement en suivant leur conjoint en France, mais leur niveau de langue et leur formation ne leur donnèrent finalement pas accès à des opportunités rapides et satisfaisantes. Ioulia regrette que personne, à commencer par son conjoint, ne l'ait mise en garde concernant sa naïveté ; de même Angelina se remémore, dans l'extrait ci-dessus, de la façon qu'a eu son partenaire de la bercer d'illusions quant à ses perspectives professionnelles en France, laissant entendre qu'en maitrisant l'anglais, elle pourrait s'insérer facilement. Précisons que le récit d'Angelina, teinté d'amertume, émerge dans un entretien situé dans une phase de sa vie où elle est engagée dans une procédure de divorce, ce qui accentue vraisemblablement le regard très critique qu'elle porte sur son mariage et sur l'homme qui a été son époux.

> « C'était une grande période de ma vie administrative parce que c'était dégueulasse, j'avais déjà les documents italiens tu vois de travail voilà de 10 ans, c'était terrible. Donc du coup, j'ai du tout oublier, mettant une grande croix sur tout et retourner en Ukraine pour demander le visa de mariage et pour passer par l'ambassade de Kiev, ohhhhhh, et c'était dégueulasse, c'était dégueulasse parce que j'ai perdu notamment tout, parce que mon mari voulait, j'ai proposé hein, moi la France, j'étais en France en tant que touriste, je parlais pas français mais bof, j'ai pas pensé de déménager en France en fait tu vois, j'étais, j'ai eu mon p'tit bien en Italie, pourquoi pas en Italie, qu'il déménage mais ça a commencé, j'ai mon boulot, je suis fonctionnaire en plus, donc du coup le p'tit enfant, les trucs comme ça voilà, j'ai plus de stabilité soi-disant à perdre que toi, c'est la deuxième chose pour une nana, c'est de ne jamais suivre ton mec, voilà, jamais, BASTA, PUNTO, NEIN, vraiment hein, c'est, si il te veut, c'est lui qui va tout abandonner et il va te rejoindre, moi j'ai fait ça une fois dans ma vie, donc du coup ça va » (Angelina, 31 ans, en procédure de divorce).

Angelina a rencontré son ex-conjoint en Italie alors qu'elle avait 26 ans et vivait dans ce pays depuis plusieurs années. Lui y était pour des vacances et ils ont commencé à discuter dans la rue pour finalement débuter une relation qui a duré quelques mois jusqu'à ce qu'il la demande en mariage et qu'elle accepte et le mariage et la migration au détriment de la stabilité qu'elle avait réussi à construire dans son projet migratoire en Italie. En se mariant, Angelina « *perd tout* », elle se rappelle ainsi des arguments fournis par son conjoint avec acrimonie et une conclusion sans appel : « *ne jamais suivre ton mec* ». Toutefois, dans son discours, Angelina développe aussi une analyse sur le mariage et ce qu'il devrait être et par extension, sur les rôles de genre conjugaux. Tout en revendiquant son autonomie financière, elle regrette de n'avoir pas pu se sentir « *faible* » au côté de son mari : « *tu sais, chez moi [en Ukraine], je pouvais me permettre d'être une femme faible, voilà juste une femme, voilà, faible, voilà comment te dire, pas très forte et sans que j'aie à résoudre toutes ces questions* ». L'homme qu'elle est

venue rejoindre en France, qui avait 14 ans de plus qu'elle, s'est révélé finalement instable psychologiquement, un « *pervers narcissique* » selon les termes d'Angelina. Elle considère avoir été aveuglée par son « *état amoureux* » qui l'aurait condamnée à se retrouver prise au piège dans une relation sur laquelle elle ne pouvait finalement pas s'appuyer.

Le parcours de Vera présente des similitudes avec celui d'Angelina. Elle rencontre Éric alors qu'elle voyage en Amérique Latine, elle vient de quitter un poste de traductrice dans une firme internationale moscovite et elle s'est offert un voyage avant de commencer à un autre travail d'interprète dans une entreprise implantée au Vietnam. Mais elle va finalement renoncer à cet emploi devant l'opportunité matrimoniale qui se présente à elle en la figure d'Éric.

> « Je pense que quelque part vaguement, j'avais envie de trouver un homme de ma vie quelque part aussi mais c'était pas le but en soi, le but en soi pour moi c'était de vivre quelque chose qui m'intéresse donc mais voilà ce qui m'intéressait surtout, c'était l'Asie mais... J'ai pas choisi de venir en France si tu veux. Surtout, je savais que j'avais 27 ans, voilà, j'approche de la trentaine donc bah c'est pour ça que ça a marché, c'est pour ça qu'on a arrêté tout de suite la contraception, parce que justement comme Éric m'avait dit "bah écoute moi c'est le moment de me stabiliser parce que moi j'ai bougé toute ma vie aussi, j'ai 45 ans j'ai envie de me poser, fonder une famille, avoir un enfant" et ça en Russie, c'est super rare de trouver un mec qui te dit qu'il a envie d'un enfant parce que le grand classique c'est qu'au contraire dès qu'un mec il va entendre qu'il peut avoir un enfant, il va se sauver. C'est pas comme en France hein, ça commence un tout petit peu maintenant que les mecs ils peuvent aussi participer dans l'éducation des enfants mais c'est complètement, c'est rare encore » (Vera, 44 ans, divorcée).

Vera, comme Ioulia ou Marina, n'avait pas envisagé de quitter la Russie mais, vers la fin des années 1990, elle a « *l'impression d'avoir fait le tour* » et, surtout, qu'elle ne trouve pas « *forcément l'homme qui [lui] fallait* ». Bien que Vera souligne la déstabilisation et le bouleversement des normes et des valeurs au moment de la chute de l'Union soviétique – elle avait alors 17 ans –, elle constate que certains idéaux persistent, en particulier celui de se marier pour une femme : « *tout le monde avait cet idéal quand même, genre les femmes avaient cet idéal de un jour se marier tu vois, d'être princesse dans la robe »* parce que *« si tu es mariée, ça veut dire que, voilà, tu as trouvé ton bonheur* ». Ainsi, lorsqu'elle rencontre Éric, elle se laisse prendre par le scénario de l'amour romantique : « *tous les films que tu vas voir, tous les livres que tu vas lire, peu importe en quelle langue mais ça va te sortir toujours la même histoire, une femme rencontre un homme, coup de cœur voilà, un jour ça va être le bon et là, tu vas faire des enfants* ». Lorsque Vera indique avoir été dépossédée de sa capacité à choisir (« *j'ai pas choisi de venir en France* »), il faut comprendre qu'elle était prise dans la reproduction d'un schéma social qui lui échappait en partie. Comme Marina ou Angelina, elle abandonne ses perspectives professionnelles au profit d'une relation matrimoniale puisque sur l'insistance d'Éric, elle continue à voyager avec lui et renonce à son poste de traductrice en Asie, pourtant situé dans la zone géographique qui l'intéressait. Le discours d'Éric est sensiblement le même que celui tenu par Arnaud à Marina :

« *c'est pas grave si tu perds ton boulot, je pourrai te dédommager, compenser un peu la perte* »[69]. Ils se marient au cours de leur voyage dans un consulat français et même si leur relation se dégrade très vite, Vera se retrouve malgré tout en France. S'ensuivent quelques années particulièrement difficiles car Éric la harcèle jusqu'au divorce et elle peine à s'insérer dans la société française, notamment sur le plan professionnel. Comme Angelina, Vera se retrouve dans une région française assez isolée avec peu de perspectives professionnelles et un réseau social limité. Dans les premiers temps, l'une comme l'autre se retrouvent très dépendantes de leur conjoint puis dans des situations assez précaires financièrement et linguistiquement. Elles mettent plusieurs années à se stabiliser. Le parcours de Vera prend ensuite une autre tournure comme mentionné au début de ce chapitre et, en découvrant le féminisme, elle déconstruit peu à peu les normes de genre dans lesquelles elle a baigné, ce qui lui permet d'avoir une grande réflexivité sur sa trajectoire et elle souligne aujourd'hui combien celle-ci a été conditionnée par cette relation conjugale et surtout, par des injonctions genrées. Vera fait à nouveau un parallèle entre son parcours et celui de Daria, personnage du roman *Les fiancées d'Odessa*, la lecture de ce livre lui a permis d'identifier des motifs récurrents.

> « Mais bon globalement, je me suis retrouvée en France quand même, à cause d'un homme parce que j'étais mariée avec un Français alors que je me suis mariée à Haïti tu vois, c'est un peu n'importe quoi ouais. Et je me disais que ça ressemble à rien mais là en fait je me dis, quand je viens de lire ce livre, je me dis bah en fait ça ressemble énormément en fait, ces deux histoires, les discours sont différents en fait mais sinon ça ressemble beaucoup quand même. [**Je suis un peu surprise**] Sauf que elle, elle voulait partir, elle tripait sur l'Amérique, moi c'était pas mon cas mais je cherchais aussi quand même tu vois, je voulais croire quand même dans un homme de ma vie, nan mais après quand même quelque part aussi comme j'avais une certaine affinité avec la France parce que j'avais plusieurs amis français et je connaissais un peu donc du coup pour moi c'était plus facile quand même » (Vera, 44 ans, divorcée).

Lorsque Vera m'explique cela je suis d'abord surprise car, dans le roman, le personnage de Daria rencontre son époux nord-américain par l'intermédiaire d'un site internet. Mais la ressemblance, selon Vera, se situe moins dans le moyen de rencontre que dans le processus qui les pousse à se marier. Ni le personnage de Daria, ni Vera, ni Angelina ou encore Ioulia et Marina n'étaient en effet prises dans des situations de pauvreté telles que seul le mariage aurait pu les délivrer de conditions matérielles trop précaires. Leur engagement relève en partie de ce que Sonia Herzbrun désigne par de la « dépendance affective » définie par « le fait de dépendre dans son existence et dans ses conditions d'existence de l'amour d'un autre, ici de l'amour d'un homme (…) et pour mériter cet amour qui leur donne existence, elles font don d'elles-mêmes, dans l'abnégation, le dévouement, et parfois la douleur. Le comportement amoureux des hommes ne correspond à aucun de ces traits[70] ». Cette dépendance, développée uniquement par les femmes, trouve racine dans leur éducation qui les oriente vers le mariage (« le plus beau jour de la vie d'une femme ») et tous les récits fictifs évoqués par Vera plus haut qui les amènent

[69] Vera souligne elle-même avoir cru dans le discours d'Éric qui mobilisait justement ce canevas romantique « *destin/hasard* ».
[70] Sonia Dayan-Herzbrun, « Production du sentiment amoureux et travail des femmes », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1982, vol. 72, p. 116; 120- 121.

à attendre, à se préparer à l'arrivée du « prince charmant[71] », de « l'homme de sa vie » et surtout, à être prête à sacrifier une partie de leur vie au profit de cet homme. Dans le cas d'Angelina et de Vera, leurs espérances et leurs attentes sont toutefois largement déçues par la révélation que leur partenaire n'est pas l'homme imaginé ; le « préjugé favorable » s'est transformé en « lamentable erreur[72] ».

Ainsi, le scénario du prince charmant, présent dans les imaginaires et les microrécits, apparaît régulièrement sous la figure de l'homme unique, « *l'homme de sa vie* ». Zoulia emploie également ce terme en relatant son histoire avec Florian, rencontré durant des vacances en Tunisie, mais elle le fait toutefois avec une certaine distance.

> « Comme on était parti pour une semaine là-bas, c'est vrai que c'est un peu court et pour moi, c'était pas, voilà, je suis pas quelqu'un qui commence la relation comme ça, c'était hors de question mais on a parlé beaucoup et je trouvais quelqu'un vraiment, vraiment très ouvert au niveau des conversations, il a commencé à aborder certains sujets qui touchent sa vie privée quelque part et en fait voilà, on s'est dit, si il voulait vraiment me voir qu'il vienne en Russie, du coup quelques mois après, il est venu en Russie et on a passé quand même une excellente semaine à Saint-Pétersbourg et après je suis venue en France pour passer un mois avec lui et après on a décidé que, en fait, finalement, comme on avait pas l'âge de 20 ans, et je pense qu'à mon avis on était tous les deux très murs, ouais parce que on était prêt pour se lancer dans une relation plus sérieuse et surtout c'était pas possible de faire des aller retours, c'était pas, c'est un peu compliqué du coup on s'est décidé, comme y avait quand même bah les relations, y avait quand même on peut dire au niveau, j'ai compris que ça, c'était mon homme de ma vie, voilà, je pense que pour lui c'était aussi évident et clair et on a attendu justement de se rencontrer et du coup, on a pris la décision de nous marier et du coup pendant un an, moi j'étais en Russie, lui il était en France et on a préparé le mariage à distance [rire] » (Zoulia, 36 ans, mariée depuis 8 ans, 2 enfants).

Cette distance s'aperçoit dans la rapidité du résumé de Zoulia : en une phrase, elle synthétise ce qui leur est arrivé – elle a compris que c'était l'homme de sa vie et finalement, ils n'attendaient que de se rencontrer pour pouvoir se marier. À nouveau, le récit embrasse les codes de l'amour romantique mais d'autres arguments, plus rationnels, sont pourtant mis en avant. D'abord, ils n'ont plus 20 ans et puis, ils n'ont pas vraiment les moyens de financer des aller-retours. Après quelques conversations satisfaisantes, un séjour en commun d'une semaine en Russie puis un mois en France, Zoulia peut conclure – car elle n'a plus 20 ans –, à l'image des femmes qui ont rencontré leur conjoint via l'EMG, que les conditions sont réunies pour s'engager dans un mariage. Parmi les conditions toutefois, et comme pour toutes les femmes interrogées qui ont migré en se mariant, elle doit également quitter son emploi en Russie. Zoulia avait pourtant un « *poste très très intéressant* », qui lui « *plaisait beaucoup* ». Responsable d'un département de vente, elle travaillait avec toute la Russie et en arrivant en France,

---

[71] « Le grand amour est dès l'enfance personnalisé par un personnage clef : le Prince Charmant. Véritable leitmotiv amoureux de la vie des femmes, sous divers travestis : acteurs, héros de romans, chanteurs, hommes réels idéalisés, etc. Homme étranger, il vient d'ailleurs l'arracher à la banalité quotidienne où elle l'attendait, pour l'éveiller, la libérer, l'emmener » G. Falconnet, *Le prince charmant ou la femme mystifiée*, *op. cit.*, p. 36.

[72] « Normalement, elle recherche l'homme en qui s'affirme la supériorité mâle ; elle est vite amenée à constater que beaucoup d'individus du sexe élu sont tristement contingents et terrestres ; mais elle a d'abord à leur égard un préjugé favorable ; ils ont moins à faire la preuve de leur valeur qu'à ne pas trop grossièrement la démentir : c'est ce qui explique tant d'erreurs souvent lamentables ; la jeune fille naïve est prise au miroir de la virilité » Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, tome 2 : L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1986 [1949], p. 541.

elle s'est retrouvée « *un peu coincée quand même, coincée professionnellement* ». Cette fois, Zoulia ne témoigne d'aucune désillusion concernant la situation qui l'attendait en migrant, mais elle porte en revanche un discours critique sur les illusions des femmes russes qui se marient avec un homme français. Selon elle, si les couples ne tiennent pas, c'est parce que certaines femmes veulent « *être des princesses* » et « *attendent un prince charmant et en réalité, ce n'est pas le cas* ». Elle précise sa pensée en expliquant que « *l'homme français* » a, en fait, plein de crédits sur le dos et doit faire des économies et que « *les femmes russes ne comprennent pas ça* ». Zoulia, elle, s'est mariée « *avec quelqu'un qui n'avait pas vraiment le budget au départ* ». Quand elle a rencontré Florian, il était vendeur de meubles. Mais peu à peu, il a « *commencé à réfléchir* », à « *avoir un autre esprit* » et quand elle s'est mariée, elle s'est « *mariée déjà avec un banquier [rire] et pas avec quelqu'un qui travaille dans une boutique [rire]* ». Florian avait en effet signé une semaine avant leur mariage un contrat pour devenir conseiller clientèle et, pour Zoulia, il était primordial qu'il « *soit rentré dans une grosse société* ». Difficile de savoir si Zoulia a elle-même déconstruit ses attentes vis-à-vis d'un prince charmant en rencontrant Florian : quoiqu'il en soit, elle a pris le parti de miser sur un homme dans lequel « ne s'affirme pas la supériorité mâle[73] » : un homme de son âge qui n'occupait pas, initialement, une position sociale supérieure. C'est avec sûrement moins d'illusions que Zoulia s'est engagée dans cette relation matrimoniale, également centrée sur un projet de parentalité, puisqu'elle a eu leur premier enfant peu de temps après leur mariage. Elle n'en a néanmoins pas délaissé ses projets professionnels en multipliant les formations une fois arrivée en France et, au moment de l'entretien, elle occupe un poste d'assistante de direction dans une grande entreprise ; elle « *utilise trois langues dans son travail* » et elle trouve déjà que « *c'est génial* » d'autant plus qu'elle se rappelle de ses « *anciennes collègues qui disaient "ah tu vas voir en France tu vas pas travailler !" oui on va voir [rire]* ».

Si Zoulia témoigne d'une certaine distance vis-à-vis du scénario de l'amour romantique qui lui donne plus de pouvoir d'action sur son parcours, les histoires de Ioulia, Marina, Angelina et Vera montrent au contraire la force et l'inertie relatives de ce schéma. Chacune à sa façon renonce à une carrière, à un poste, ou à un permis de séjour stable pour suivre un homme avec lequel elles vont se marier ; à la différence de Zoulia, ce n'est que dans un second temps qu'elles réalisent ce qu'elles ont perdu. La poursuite de cette réussite genrée, se marier et avoir des enfants, les conduit à mettre de côté leurs aspirations au moins momentanément, pour le meilleur et pour le pire. Les femmes qui ont déjà été mariées et, surtout, qui sont déjà mères s'engagent différemment dans une union transnationale, elles ont déjà accompli leur destin de genre, elles poursuivent ainsi des objectifs différents et, avant de se marier avec un homme étranger, elles ont pris le temps de peser le pour et le contre. Elles font un choix mûrement réfléchi au regard de leur vie passée, la romance-quête qui peut apparaître dans les cas précédents, est peu visible à des âges plus tardifs.

[73] Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, tome 2 : L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1986 [1949], p. 541.

2.3.2 Le pragmatisme des secondes unions transnationales

Les parcours d'Elena et de Katia, toutes les deux nées en Ukraine, permettent de plonger au cœur de la construction d'une union transnationale lorsqu'elle n'a pas été volontairement recherchée et qu'elle se présente après une première phase d'installation conjugale, familiale et résidentielle stabilisée. Ni l'une ni l'autre n'avait envisagé de migrer ou de quitter l'Ukraine au moment de la rencontre avec leur actuel époux français : Elena était encore mariée tandis que Katia était divorcée mais engagée dans une relation avec un homme ukrainien ; toutes deux avaient une fille de leur premier mariage. Comment rendent-elles compte aujourd'hui de cette bifurcation importante qui a entrainé leur départ vers la France et avec leur fille pour se remarier ?

Elena, contrairement à Katia, est liée à la France depuis plusieurs années déjà car elle a suivi un cursus en langues étrangères qui l'ont amenée à réaliser un stage d'un mois peu de temps avant la chute de l'Union soviétique. Ce premier voyage, on l'a vu (cf. section 1.2), l'a marquée durablement :

> « Donc ce voyage [en France], c'est vrai que ça m'a influencée, c'est vrai que j'ai appris beaucoup de choses, je reviens en arrière, j'ai eu à cette époque quelques, ça c'est pas pour la thèse, c'est entre nous, j'ai eu quelques, je ne dis pas copains, mais amis qui m'ont plu, donc français, y avait des hommes, des garçons plutôt qui étaient voilà, qui étaient prêts à faire amitié, peut-être quelque chose de plus mais j'ai, je n'ai pas fait parce que j'avais très peu de temps, à cette époque c'était un mois seulement et mon père me disait : "tu ne te marieras jamais avec un étranger" ! Vous savez à quel point c'était la propagande dans la tête et moi je ne me permettais pas même de regarder les mecs français parce que je savais que mon père ne serait pas content donc [rire]. Nan, mais c'est drôle parce que, aujourd'hui, ça me semble un peu bizarre et puis à quel point dans l'enfance on est conditionné, dans l'adolescence on a beaucoup de complexes, oui c'est vrai, nos parents nous font la morale, nous éduquent, c'est normal mais nous on est pas prêt d'être libres et moi je me permettais pas de regarder même les garçons étrangers, y en a qui me plaisaient, y en avait plein qui me plaisaient [rire] mais je me suis dit, nan c'est pas pour moi de toute façon mon père sera contre [fou rire] » (Elena, 52 ans, mariée depuis 18 ans).

Elena est la seule enquêtée qui mentionne un regard parental, notamment celui de son père, sur son avenir matrimonial. Si elle n'a jamais pensé un projet migratoire en France, on s'aperçoit néanmoins qu'Elena aurait pu s'engager dans une relation intime lors de son premier voyage en France mais qu'elle est contrainte par une pression familiale qui ne l'autorise pas à envisager une telle relation. Finalement, elle rentre à Kiev et se marie à la fin de ses études en 1990. Il s'agissait d'un mariage « *arrangé* » par la famille et, selon Elena, les normes matrimoniales étaient très fortes, à la fois celle de se marier mais également celle de rester ensemble et de préserver la famille. Durant les quatre premières années de son mariage, Elena vit dans la famille de son époux, rattaché à l'armée de terre, et enseigne le français à l'université. Lorsqu'elle tombe enceinte, Elena décide de rentrer à Kiev et impose ce choix à son mari ; le couple s'installe alors dans la famille d'Elena. Elle prend un an pour s'occuper de sa fille puis obtient un poste dans une société d'audit étrangère pour développer le secteur bancaire ukrainien. Dans ce cadre professionnel, Elena demande au consulat français de partir faire un stage et elle est envoyée dans une école de commerce en Bretagne. Durant cette période, elle rencontre Pascal qui était chef de service

informatique. Leurs relations sont d'abord uniquement professionnelles puis Pascal l'invite quelques fois au restaurant et commence alors une relation plus intime. Mais lorsqu'Elena rentre en Ukraine, elle se dit que cette relation n'est pas « *pour [elle]* » : « *je suis mariée… C'était peut-être mon père aussi dans la tête qui disait, les étrangers aïe, aïe, aïe [rire]* ». Mais elle maintient une relation épistolaire avec Pascal : travaillant à ce moment-là dans une ambassade étrangère, elle avait accès à internet et pouvait recevoir des courriels.

> « C'est juste un épisode parce que on a vécu cette histoire et puis, on parlait beaucoup par écrit, on se parlait par écrit et comme à la maison, je n'avais pas d'ordinateur à l'époque, je pouvais pas ni répondre, je ne pouvais que par le mail du travail ou en entrant dans les bureaux spéciaux, ça s'appelait Internet café, comme je n'avais pas trop de temps, je profitais des mails du travail et on s'est écrit par le mail du boulot mais non, c'était juste un épisode pour vous dire que je suis venue au travail et donc j'attendais ce mail parce que c'était beaucoup par écrit et ma journée c'était comme un rayon de soleil, ça commençait par son mail heu donc je t'écris avec une forte pensée à toi heu, je te sers un bon café et j'ajoute une petite rose dedans et c'était tout ! Pour une femme, moi je vous dis pas ! C'est très fort comme image [rire] ! Nan on a parlé beaucoup par mail, c'était vraiment une communication très forte par la parole mais écrite et donc tout ce qu'on pouvait dire l'un à l'autre, ça rentrait dans la tête par ce mode de communication » (Elena, 52 ans, mariée depuis 18 ans).

Cette correspondance va durer trois ans sans qu'ils ne se revoient. Le temps et les mots qu'ils échangent vont permettre à Elena d'envisager peu à peu de quitter sa vie familiale. Elle répète sans arrêt à quel point elle était soucieuse de ne pas « *briser la famille* ». Mais finalement, lorsque Pascal lui propose de venir, elle passe le pas, quitte le domicile conjugal et retourne vivre chez ses parents qui finissent par accepter son choix. Même son père a finalement validé cette union au regard du comportement de son gendre qu'il accusait d'avoir rendu malheureuse sa fille.

> « Il [son père] a accepté, il a, il s'est exprimé devant mon ex en lui disant il y avait des gros problèmes et je les ai vus dans votre couple quand la nuit tu n'étais pas là, quand donc voilà, ma fille pleurait, je l'ai vue. Il s'est exprimé devant mon ex en disant que c'est non seulement de ma faute mais sa faute aussi s'il n'était pas ici à la maison, même jusqu'à 4h du matin donc en disant je travaille... Donc voilà, pour les hommes à l'époque, voilà, c'est eux qui travaillaient, c'était permis, c'était pardonné mais si une femme partait jusqu'à 4h du matin, elle était qu'une pute ! Mais un homme il travaillait toujours, bah c'est comme ça. Et voilà, mon ex était beaucoup, il a beaucoup travaillé pendant les nuits hein parce que...[rire] » (Elena, 52 ans, mariée depuis 18 ans).

Elena a pourtant quasiment toujours travaillé et elle était probablement celle qui rapportait le plus d'argent à la maison avec ses postes dans les sociétés ou ambassades étrangères. Mais pendant plusieurs années, malgré les relations extra-conjugales de son mari, elle n'arrive pas à se résoudre à l'idée de « *séparer [sa] fille de son père* », de « *casser la famille* » ; aussi, en dépit du sentiment d'être malheureuse qui était le sien, ces injonctions profondément intériorisées lui « *interdisaient même d'imaginer* ». Le poids des normes peut donc restreindre l'imagination et empêcher l'émergence d'un projet. Elena souligne à de nombreuses reprises que c'était « *difficile* », « *compliqué* » mais pourtant, elle fait son choix.

> « Je vous dis pas, c'est un scandale de la famille ! Moi je l'ai introduit comme ça, il est venu, Pascal est venu, j'étais mariée encore [rire] et je me suis dit si je ne le fais pas aujourd'hui, je le ferai jamais hein, je resterai comme ça, je devrai continuer ma vie sans être heureuse etc. Et il est venu à la veille de Noël et voilà, je suis partie comme ça, on a trouvé un appartement, j'ai appelé ma mère, j'ai dit bon bah, Pascal est venu, je quitte mon mari [silence] mon ex, donc voilà je vous déclare [rire], je les ai mis devant le fait accompli, et c'était, peut-être il fallait pas faire les choses si brusquement mais j'ai, j'étais partout coincée, j'ai, voilà, je devais le faire sinon ça serait la même chose, et voilà, j'aurais pu, j'aurais pas pu continuer ma vie, j'ai fait mon choix. »

On est loin de l'histoire de Vera qui, rétrospectivement, considère qu'elle n'a pas choisi. Vera est alors prise dans un autre scénario qui mélange à la fois des normes de genre, se marier et avoir des enfants, et des microrécits sur l'amour romantique et l'existence d'un homme unique. Elena, quant à elle, est plutôt prise dans des normes sociales qui l'empêchent d'envisager un avenir hors de la famille qu'elle a construite et qu'elle pense devoir conserver quoiqu'il lui en coûte. Au terme de plusieurs années de réflexion et de discussions avec Pascal, elle finit par faire un choix pour elle-même, elle choisit de se « *libérer* », de « *se permettre d'être heureuse* »[74].

L'histoire de Katia s'apparente à celle d'Elena de ce point de vue, elle choisit également une relation conjugale qui lui a semblé plus satisfaisante au regard de la liberté qu'elle pouvait y trouver. Elle a 31 ans lorsque Ludovic, de passage en Ukraine pour des vacances, l'aborde dans un café à Kiev. Suite à cette première rencontre, Katia accepte les invitations de Ludovic, qui l'emmène plusieurs fois au restaurant durant son séjour, tout en refusant explicitement ses avances. Ludovic rentre en France et ils commencent alors une relation à distance d'abord par courriel puis en utilisant Skype. Katia est alors comédienne et très active dans le monde événementiel parallèlement à sa profession d'informaticienne ; elle a une fille d'un premier mariage et est engagée dans une relation avec un homme ukrainien. Loin d'être envisagé comme l'homme de sa vie, Ludovic se présente plutôt comme une option à ne pas négliger.

> « Moi j'étais, on a aussi l'expression, le chien sur le foin et le sens de ça c'est que le chien ne mange pas le foin mais il ne le laisse pas manger aux autres animaux. Il est sur le foin et il aboie sur les moutons ou tout le monde pour qui c'est la nourriture. Mais il reste assis sur le foin : *sobaka na sienie*. Et moi j'étais ce chien sur le foin. *Kak sobaka na sienie*. Parce que je savais pas quoi faire avec Ludovic, je voulais pas le perdre parce qu'il a commencé voilà à occuper la place, j'ai senti pour lui quelque chose spécial, j'ai eu des émotions, pas les sentiments mais les émotions agréables, mais ! Que c'est l'homme de ma vie ou mon futur mari prrrrrt ! Non ça ne passait pas dans ma tête voilà. Je savais pas vraiment quoi faire avec lui » (Katia, 37 ans, mariée depuis 3 ans).

Katia ne mobilise pas la sémantique de l'amour romantique pour définir la relation qui se met en place avec Ludovic. Sur certains aspects, la narration de Katia rejoint plutôt l'idée de l'« amour

[74] En arrivant en France, c'est néanmoins « *très compliqué* » pour Elena malgré sa maitrise de la langue mais, à l'instar de Marina, elle souligne le soutien qu'elle a reçu de la part de son conjoint. En dépit de son Bac+5 et de son expérience professionnelle, Elena, comme Zoulia ou Vera, a en effet dû passer par l'AFPA (centre de formations professionnelles qualifiantes pour adultes) pour obtenir un diplôme d'assistante qui lui a ensuite permis d'obtenir un poste d'employée dans un cabinet d'avocat. Au fil du temps, elle s'est constitué une clientèle et a pu se mettre à son compte en tant qu'interprète assermentée auprès du tribunal.

convergent » proposée par Giddens : « l'amour convergent est de type actif, contingent, et il s'oppose du même coup diamétralement au "pour toujours" et au "seul et unique" qui sont la marque de fabrique de l'amour romantique[75] ». Selon l'auteur, l'amour convergent se distingue de l'amour romantique en raison d'une moins grande asymétrie de pouvoir au sein du couple, visible notamment dans un usage de la sexualité relativement similaire « où pratiquement chacun à une chance de parvenir à son propre accomplissement sexuel[76] ». L'expérience de Katia ne s'apparente donc pas totalement à cette définition puisque, si elle s'éloigne effectivement du registre de l'amour romantique, elle réalise en revanche des performances de genre qui renforcent les différences entre féminité et masculinité et sur lesquelles elle s'appuie pour séduire Ludovic, en particulier lorsqu'elle utilise la « réserve féminine ». Néanmoins, Katia perçoit bien en Ludovic une possibilité conjugale réelle qu'elle souhaite conserver.

Elle a déjà derrière elle une vie sentimentale et conjugale assez développée et elle manie ainsi avec adresse le jeu de la séduction. Comme elle le souligne, elle n'a plus « *son homme idéal* », notamment depuis une expérience amoureuse, intervenue après son divorce, avec un homme sur lequel « *toutes les filles se retourn[ai]ent* » ; toutefois, « *ce que cet homme disait, il fallait le faire, s'il demandait de venir maintenant, il fallait y aller* » et Katia avait réalisé qu'elle ne pourrait jamais supporter une telle situation, dans laquelle son conjoint imposerait sa volonté dans le cadre conjugal. Lorsqu'elle rencontre Ludovic, Katia est dans une relation avec un autre homme – ukrainien – qui ne montre pas de signes significatifs d'engagement, notamment par une demande en mariage. Elle maintient donc les relations de part et d'autre avec ces deux hommes durant plusieurs mois. Finalement, les deux vont lui faire une demande en mariage, et voici comment elle justifie son choix conjugal :

> « Même j'ai eu des garçons et j'ai eu avant Ludovic, même avant, presque en même temps, un petit peu avant, une demie année avant ma rencontre avec Ludovic, j'ai, j'ai eu un garçon ukrainien 33 ans, divorcé, il était 6 ans plus âgé que moi voilà, il a eu, il était bien installé, entreprise, maison, à côté de Kiev, voilà, tout à fait bien mais il avait une ex-femme très chiante (…) il fallait rester dans les bonnes relations parce que, voilà, c'était compliqué, lui il était dépendant complètement voilà, ça ça posait des soucis aussi dans notre relation quand on a commencé, et c'est pour ça il est revenu, il est parti, il est revenu, il est parti, finalement quand il m'a proposé, voilà et en plus il m'a proposé à la façon heu aussi, la proposition de Ludovic était je t'aime comme tu es, tu fais ce que tu veux voilà, je t'aime et lui c'était plus mais voilà la famille, il faut que tu changes de boulot parce que tu peux faire du théâtre mais il faut que le soir tu sois à la maison parce que je veux, j'en ai marre de manger tout seul, voilà, et c'est pas mon format. Voilà. Parce que maintenant il est marié avec une fille, ils sont contents et tout ça mais c'est juste pas mon format et c'est bien, j'ai dit non finalement [ton bas] très bien, parce que ce serait encore un mariage raté, voilà, au moins celui-ci, pour l'instant, dure. (…) Ce mec que je fréquentais, fin que je fréquentais, c'était ma deuxième possibilité de mariage, troisième, voilà j'ai fait finalement le choix entre Ludovic et lui, voilà (…) Il me propose le mariage en me disant que voilà j'ai compris que tu es une belle femme, que je t'aime, voilà, je pense qu'on va bien s'entendre, taratati, taratata, mais après il fait un recul, en disant mais bon si tu vas me dire non, voilà, je sais que personne n'en mourra, voilà que je vais m'en sortir et toi aussi tu vas vivre mais si tu décides que c'est trop tôt voilà, on va vivre, ça va, et tu vois, en comparaison avec la proposition de Ludovic, c'était pas du tout ça, c'était pas en plus, c'était ni le niveau d'amour, ni le niveau de proposition, ni le niveau de liberté pas tout ça. **Oui tu m'as aussi dit que lui mettait des conditions ?** Oui

[75] A. Giddens, *La transformation de l'intimité*, *op. cit.*, p. 80.
[76] *Ibid.*, p. 82.

> c'était pas vraiment des conditions tu vois, quelque chose d'horrible, il m'a demandé mais il y avait des conditions, et en plus oui c'était les conditions, j'aimerais bien de faire un repas en famille voilà, tout ca, d'être présent à la maison mais quand même pas chaque soir, j'aimerais bien sortir, j'aimerais bien, j'ai aussi la vie à côté, voilà mais à l'époque quand il l'a dit c'était pas encore complètement strict » (Katia, 37 ans, mariée depuis 3 ans).

Katia a pris le temps d'évaluer les propositions matrimoniales qui s'offraient à elle, elle pèse le pour et le contre. Youri présente un profil attractif car il « *entre dans le cadre* », il est ukrainien, elle n'aurait pas besoin de migrer et pour Katia, partir vivre en France, loin d'être un rêve, c'est une « *vraie galère !* ». De plus, Ludovic est beaucoup plus âgé qu'elle et cette différence d'âge la met très mal-à-l'aise. Selon elle, un écart d'âge qui dépasse 15 ans est « *très mal vu* ». Autour d'elle aucune de ses amies n'est engagée dans une relation qui présente ce déséquilibre en âge et elle pense que son mariage sera teinté d'intéressement au regard de cet écart : « *il n'y avait pas d'autres cas autour de moi, et je pensais que, je suis sûre que, ce serait pris comme ça que je vais l'épouser pour des sous, pour la vie plus confortable, en plus en Ukraine, voilà, tout ce qui est en France, c'est le paradis, ça veut dire évidemment j'ai essayé de sortir d'une vie ukrainienne horrible pour trouver le bonheur ici* ». Comme Elena, Katia est soumise à une certaine pression sociale, certaines pratiques, notamment matrimoniales, sont stigmatisées et, au moment de notre entretien, elle gardait encore son mariage secret vis-à-vis d'anciennes relations professionnelles et de ses connaissances. Mais entre les deux propositions qui lui sont faites, Katia voit dans celle de Youri la perspective de se retrouver enfermée dans un rôle de genre qu'elle refuse d'endosser : c'est-à-dire qu'elle arrête le théâtre, qu'elle se range pour la vie de famille ; dans celle de Ludovic, elle entend qu'il l'aime « *comme elle est* » et qu'il ne veut pas la changer. Un événement concret va définitivement convaincre Katia qu'elle ne veut pas s'engager dans un mariage avec Youri. Il vient de lui faire sa proposition en mariage et elle lui a demandé de lui laisser le temps de la réflexion.

> « Dacha vient en voiture et il dit mais tu es sûre que tu veux partir, je dis oui j'ai promis voilà, elle vient me récupérer, et je dis bah tchao tchao, il dit oui, il dit salut à Dacha et après il me pousse à côté et il dit Dacha, pourquoi Katia vient chez toi ? Dacha dit bah pourquoi, pourquoi ? On va baiser ensemble ! Grâce à dieu j'ai une bonne copine, il dit oui, oui mais haha mais quand même pourquoi, elle dit bah parce que on a des choses à faire voilà, elle m'a demandé de la récupérer voilà, qu'est-ce que tu veux de plus, il dit oui, oui, je comprends oui, oui, je comprends, voilà, je m'assois dans la voiture, je dis tchao, tchao [silence] et ici j'ai compris que non, non, non, non, c'est ce comportement, c'est pas pour moi et ça, je, si c'est sorti maintenant à ce moment-là, en plus à ce moment précis quand je dis que je vais réfléchir, tu m'as proposé le mariage, je pars mais si tu peux pas me laisser partir juste tranquillement sans creuser mais qu'est-ce que tu veux !? C'est ma copine qui me récupère, oui, peut-être j'ai besoin de partir, j'ai des raisons mais faut que tu me respectes, au moins un petit peu tu vois, revenu de nulle part et voilà je suis partie et après je lui ai écrit que voilà, je suis désolée mais non. Voilà. Et c'est tout, et cette histoire est terminée. Voilà, et avec Ludovic on est parti en Italie, puis il m'a fait une vraie proposition normale. Oui, parce que j'avais dit, bah pas d'alliance, pas de bague, pas de proposition, voilà et il m'a fait la proposition. C'était très touchant, il m'a offert la bague de sa maman, il a récupéré avec l'héritage, il a eu quelques bagues et celle-ci il l'aimait beaucoup, moi aussi je l'aime beaucoup, elle est très belle. Et il m'a offert cette bague… » (Katia, 37 ans, mariée depuis 3 ans).

Se remarier était toutefois loin d'être une évidence pour Katia ; tout au long de l'entretien, elle interroge ce choix. Elle n'a plus d'illusion sur la réalité de la vie conjugale et il est difficile de savoir ce qui relève de la nécessité, de l'injonction sociale, de l'amour, ou des encouragements de sa mère vis-à-vis de l'attractivité d'un homme français, d'autant qu'elle laisse derrière elle beaucoup de choses qui lui tiennent à cœur et notamment sa carrière de comédienne ainsi que son métier d'informaticienne. Mais il apparaît néanmoins clairement que Katia a fait un choix conjugal entre deux hommes et qu'elle a opté pour le choix qui semblait lui offrir le plus de liberté mais qui impliquait aussi sa migration. Dans ce couple, la question de la migration a été discutée et pour Katia, c'est la femme qui doit migrer.

> « On a discuté à propos des femmes dans la famille, à propos des comportements et il dit mais tu veux que Ludovic si quelque chose se passe entre vous, c'est qui qui va déménager, toi ou bien Ludovic ? Ludovic dit, moi je peux déménager sauf que maintenant je peux pas j'ai des enfants à garder mais après 18 ans, on peut s'installer bien à Kiev, j'ai dit mais non, c'est plutôt la femme parce que l'homme il faut qu'il a…il faut que l'homme soit sur en lui-même, quand l'homme est psychologiquement en bonne santé il peut aider sa femme, à s'installer, s'en occuper, quand il est pas en bonne forme, sans terre, sans sa force, voilà, la femme peut pas l'aider voilà, parce que c'est l'homme qui doit être le plus fort dans la famille, c'est pour ça si on a la question à propos du déménagement, ce sera moi parce que je veux pas arracher Ludovic de ses racines parce que moi je sais que je peux m'habituer, c'est plutôt le droit de la femme d'aller vers l'homme, je sais pas, c'est aussi voilà, bien culturel, c'est la femme qui déménage parce que je pense que les femmes avec notre psychologie, on est plus flexible, on a plus l'habitude de s'installer, de s'habituer, de faire la maison partout, voilà, où il y a la famille des enfants, voilà et pour l'homme il faut qu'il aille au boulot, le respect des amis, je sais pas ! Mais à cause que moi aussi j'ai vécu le moment quand moi j'étais au boulot et quand chez moi tout ça se passait bien et que mon premier mari il était dans la merde sans boulot et je ne pouvais pas lui remonter le moral, voilà » (Katia, 37 ans, mariée depuis 3 ans).

Katia embrasse (comme au début de ce chapitre, p. 315) le modèle familial qui place l'homme dans une position de supériorité, toute relative finalement, puisqu'il s'agit de réunir les conditions optimales pour qu'elle puisse être effective. On vient de voir néanmoins que Katia cherche à travers son mariage à conserver son indépendance et à accéder à des rapports conjugaux moins contraignants que ceux proposés par son ex-conjoint ukrainien. L'ambivalence soulignée au début du chapitre est prégnante chez Katia et d'autres femmes de cette enquête, elle résulte de l'histoire spécifique des pays postsoviétiques, de leurs régimes de genre successifs mais également de l'ouverture des frontières et du déplacement des individus à l'échelle globale mettant en présence des femmes et des hommes qui n'auraient probablement pas pu se rencontrer quelques décennies plus tôt. Katia, en rencontrant Ludovic dans sa ville de résidence à Kiev, a pris le temps d'apprendre à le connaître et de découvrir ce qu'un homme français avait à lui offrir de mieux qu'un conjoint de la même nationalité qu'elle.

***

Les femmes suivies dans ce chapitre, bien qu'elles aient chacune un parcours spécifique, ont néanmoins en commun d'avoir toutes été confrontées à des figures d'hommes défaillants. Certaines ont

grandi sans père, avec leur mère seule à la tête du foyer ou avec la lignée maternelle, notamment leur mère et leur grand-mère. D'autres ont connu leur père et ont pu observer la capacité d'adaptation de leur parentèle féminine au contraire de leur père qui refusait souvent de changer leur profession, d'exercer des métiers sous-qualifiés ou qui n'avait tout simplement pas d'emploi stable. En plus du manque de réaction des hommes, nombreuses sont celles qui ont noté leur incapacité à s'investir dans la sphère domestique malgré leur inactivité professionnelle alimentant parfois des rêves comme celui de ne pas cuisiner, sous-entendu, de trouver un mari qui cuisine. Lorsque les hommes ont réussi à s'adapter et ne font pas figure de « *bons à rien* », il n'est pas rare qu'ils aient multiplié les mariages, choisissant des femmes toujours plus jeunes que leur précédente épouse. Ces schémas nourrissent alors à la fois des inquiétudes de la part des femmes : celles d'être délaissées pour des femmes plus jeunes et de la révolte face à leur manque de choix et leur mise en concurrence avec d'autres femmes. Si ces expériences ne sont pas véritablement singulières dans la mesure où la plupart des femmes soviétiques et postsoviétiques les ont connues, elles peuvent être un terreau fertile pour faire germer un projet de rencontre internationale, même si toutes n'ont pas pour autant formulé ce projet initialement. Les chemins qui mènent à une rencontre, puis un mariage avec un homme français, sont variés comme nous l'avons découvert.

Certaines femmes se sont d'abord engagées dans une mobilité internationale et ont rencontré leur conjoint dans des cadres sociaux de sociabilité. D'autres sont passées par l'EMG pour concrétiser leur projet migratoire ou matrimonial. Parfois aucune démarche n'avait été engagée pour rencontrer un conjoint étranger et c'est la rencontre qui provoque une migration matrimoniale. La plupart d'entre elles ont eu accès à des études universitaires, en particulier des études de langues et ce capital linguistique est souvent déterminant pour leur permettre d'accéder au marché matrimonial globalisé. Mais ces ressources et compétences, souvent nombreuses, sont néanmoins difficiles à valoriser dans le cadre migratoire. Elles sont utiles pour accéder à un conjoint étranger mais dès lors que les femmes migrent et/ou se marient, elles subissent généralement un déclassement professionnel. Toutefois, cette conséquence de la migration, on l'a vu, est finalement mieux anticipée par les femmes qui ont recours à l'EMG et celles qui sont plus âgées et ont déjà connu une première vie conjugale. Ces femmes ont visiblement pris le temps de peser le pour et le contre et de faire un choix alors que les femmes plus jeunes qui rencontrent leur conjoint de manière fortuite sont prises dans des scénarios, moins pragmatiques et plus romantiques, qui les dépassent et sur lesquels elles ont moins de prise.

Chapitre 7. En quête de pouvoir ? Le choix conjugal transnational des hommes français

Si les recherches sur les femmes qui migrent et se marient à l'échelle internationale sont aujourd'hui foisonnantes[1], force est de constater que celles consacrées aux hommes occidentaux sont, quant à elles, particulièrement rares. Bien qu'ils soient des acteurs majeurs de l'EMG, ils n'apparaissent généralement qu'en toile de fond et, lorsqu'ils sont décrits, c'est souvent soit sur la base de données de seconde main[2], soit à partir des visions qu'en donnent les femmes[3], soit encore à partir des courriers qu'ils adressent aux femmes[4]. En un mot, quoiqu'ils soient incontournables pour l'analyse, les hommes, « en tant que tels » restent « paradoxalement invisibles[5] ».

On trouve toutefois chez Nicole Constable une tentative d'intégration des hommes à l'analyse : elle a ainsi révélé la diversité de ceux qui s'engagent dans une démarche de rencontre internationale et mis en avant le fait que, si certains étaient particulièrement hostiles aux changements dans les rapports de genre, d'autres se présentaient comme progressistes et favorables à certaines avancées féministes. Leurs profils restent néanmoins assez abstraits dans la mesure où Constable donne davantage à entendre les femmes que les hommes. De plus, son travail s'attache en premier lieu à analyser les femmes et les hommes engagé·e·s dans une démarche de rencontre internationale : son étude s'arrête donc là où les mariages commencent. Ainsi, dans les états de la recherche sur les mariages internationaux, les hommes continuent d'être dépeints sous des traits approximatifs ; ceux qui se marient avec des femmes russes ou postsoviétiques sont sans cesse ramenés, d'une part, à l'EMG et, d'autre part, à une motivation unique : la quête d'une compagne traditionnelle. Mais qu'en est-il réellement ? Ces hommes sont-ils à la recherche d'une épouse « docile » (chapitre 1, section 2.1) ? Sont-ils réactionnaires et profondément hostiles à l'évolution des rapports de genre ? Sommes-nous face à des hommes cherchant à incarner une

[1] U. Beck et E. Beck-Gernsheim, *Distant Love*, *op. cit.* ; N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.* ; A. Fresnoza-Flot et G. Ricordeau, « Migrations, amours et mariages », art cit ; R. Hervouet et C. Schiff, « Des épouses dominées ? », art cit ; Nadia Mounchit, « Rejoindre l'autre et s'y retrouver soi-même. Femmes d'Afrique subsaharienne 'regroupées' en France dans l'après-migration », *Cahiers du Genre*, 2018, vol. 64, nº 1, p. 155-174 ; G. Ricordeau, « La globalisation du marché matrimonial vue des Philippines », art cit ; J. Roca Girona, « Les familles mixtes en Espagne », art cit.
[2] B.P. Minervini et F.T. McAndrew, « The Mating Strategies and Mate Preferences of Mail Order Brides », art cit.
[3] Y. Riaño et N. Baghdadi, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », art cit ; P. Suksomboon, « Cross-Border marriage as a migration strategy: Thai women in the Netherlands », art cit ; G. Ricordeau, « Devenir une First World Woman », art cit.
[4] E. Johnson, *Dreaming of a Mail-Order Husband*, *op. cit.*
[5] É. Fassin, « Actualité des masculinités », art cit, p. 273.

masculinité hégémonique qui commencerait par la domination de leur conjointe ? Mais comment, alors, ce type de projet pourrait-il s'accorder avec ceux de femmes postsoviétiques qui, pour certaines, ont choisi de « jeter leur tablier » et cessé de faire la cuisine ? Il semble en fait plutôt qu'un ensemble de masculinités diverses se déploient au sein de la globalisation du marché matrimonial.

Le chapitre précédent nous a déjà permis de documenter l'hétérogénéité des configurations conjugales qui émergent chez les couples franco-postsoviétiques. Ce chapitre propose d'explorer maintenant le point de vue des hommes français et de découvrir comment s'insère, dans leur parcours, un choix conjugal transnational. On s'appuiera pour cela sur les récits de vie de 19 hommes, âgés de 25 à 60 ans, dont 9 ont déjà été mariés. Onze d'entre eux ont migré dans un pays postsoviétique (Russie [6], Ukraine [1] ou Belarus [4]) et huit vivent en France (cf. annexe n°6 et livret des enquêté·e·s). L'échantillon présenté ici reste ainsi limité et, s'il n'a pas vocation à permettre de vastes généralisations, il devrait néanmoins nous permettre de formuler des hypothèses de recherche sur la globalisation du marché matrimonial, ses causes, ses conséquences et ses bénéfices pour les hommes, à partir d'une analyse des chemins qui mènent au choix conjugal transnational. Les récits de vie permettent en effet d'accéder aux choix – en particulier conjugaux et professionnels – que les hommes ont opérés dans leur vie, mais aussi de saisir les structures sociales et les régimes de genre dans lesquels ils ont grandi et se sont construits. En somme, ils rendent possible l'observation de la mise en œuvre de projets de genre analysés à l'aune de trois aspects centraux dans leur parcours : le conjugal, le professionnel et pour une partie d'entre eux, la migration.

Ce chapitre, comme le précédent, se déroulera en deux temps. On reviendra d'abord sur la construction de ces hommes, nés en France, afin d'observer ce qu'ils partagent et ce qui les distingue. Cette analyse n'est pas dénuée de difficultés car ils sont parfois séparés par presque deux générations et n'ont pas du tout les mêmes parcours. Prenons l'homme le plus âgé, Philippe, né en 1954 et l'homme le plus jeune, Paul, né en 1989. Le premier, divorcé et père de deux enfants adultes, a rencontré son épouse, Anna qui a 22 ans de moins que lui, grâce à un site de rencontre et ils vivent avec leur fille de 3 ans dans un lieu-dit en France. Ils communiquent uniquement en français, lui est commercial et Anna travaille à son compte. Le second, Paul, vit quant à lui à Moscou avec sa compagne, Anastasia, qui a deux ans de plus que lui, et leurs deux enfants ; il occupe un poste de cadre expatrié et elle est ingénieur dans une compagnie pétrolière. Le couple s'est rencontré lors d'une mobilité estudiantine en Finlande et communique majoritairement en russe. Les parcours de ces deux hommes ont donc *a priori* peu de points communs si ce n'est leur engagement dans un mariage transnational avec une femme russe. Deux options radicalement différentes ? Pas tant que cela : l'analyse des parcours permet de saisir en quoi le choix conjugal transnational s'associe, pour la majorité de ces hommes, à une quête de pouvoir dans les rapports sociaux.

La seconde partie du chapitre montre ensuite les différentes configurations conjugales qui résultent de ce choix. Pour les besoins de l'analyse, trois types de configurations seront distinguées : 1.

celles des couples issus de la mobilité internationale, 2. celles des couples issus des rencontres internationales, 3. celles des couples issus de la migration des hommes français. Les couples de la mobilité internationale sont composés d'individus jeunes qui se sont rencontrés durant leurs études. Parfois, ce sont les femmes qui ont migré au bout de quelques années de relation à distance mais plusieurs hommes se sont également engagés dans une migration. L'étude du parcours de ces couples donne à voir les négociations conjugales qui ont lieu autour de la migration et ce que ce choix implique ensuite dans les rapports de genre adoptés dans le couple. Les couples issus des rencontres internationales présentent un modèle différent puisque les hommes qui ont eu recours à l'EMG, comme le chapitre 4 l'a déjà montré à partir des clients, rejettent les femmes françaises. Mais s'ils se détournent d'elles, c'est aussi souvent parce qu'ils sont eux-mêmes rejetés. Ils peuvent l'être en raison du projet de genre qu'ils incarnent mais, parfois, ils font aussi face à des difficultés sur le marché matrimonial. Dans cette configuration néanmoins, ce sont toujours les femmes qui migrent et, en migrant, elles accèdent à un ordre de genre à tendance égalitaire alors qu'elles quittent le leur qui présente, au contraire, des tendances autoritaires. Ainsi, bien que la migration des femmes puisse représenter en germe une inégalité[6] dans la mesure où elles suivent leurs époux, les configurations conjugales évoluent au fil du temps et certaines apparaissent particulièrement originales, notamment parmi les hommes les plus jeunes. Le chapitre se termine enfin sur les couples formés à partir de la migration des hommes vers les pays postsoviétiques, mobilité qui entraîne souvent une reconfiguration de la pratique de genre. Si certains profitent de l'expérience migratoire pour s'émanciper de l'assignation au rôle de pourvoyeur économique, d'autres au contraire opèrent un travail sur leur masculinité pour endosser les habits démodés de la domination masculine[7] ; enfin une partie des hommes, peut-être les plus nombreux, n'ont nul besoin de travailler leur projet de genre pour correspondre immédiatement à l'ordre de genre dominant des pays postsoviétiques.

1. Les bénéfices d'une masculinité hétérosexuelle et blanche[8]

Contrairement aux femmes postsoviétiques qui, on l'a vu, ont généralement été entourées par des figures de femmes fortes insérées sur le marché du travail et capables d'adaptation face aux

[6] Y. Riaño et N. Baghdadi, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », art cit.
[7] François de Singly, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, 1993, 196 (11), p. 54-64.
[8] Ce sous-titre fait référence à l'ouvrage de M. Viveros Vigoya, *Les couleurs de la masculinité. Expériences intersectionnelles et pratiques de pouvoir en Amérique latine*, *op. cit*. L'auteure propose une perspective postcoloniale sur le genre, les hommes et la masculinité. À travers son étude des masculinités noires, elle a mis en exergue la fabrique de la blanchité et l'hégémonie de la masculinité blanche. Cette hégémonie est visible dans mon étude : tous les hommes enquêtés sont des hommes hétérosexuels et blancs. Cette blanchité associée à leur hétérosexualité a un impact indéniable sur leurs expériences notamment au regard du genre. D'une part, ils ne subissent à aucun moment de leur vie de discriminations raciales ou sexuelles, ce qui leur procure des positions dominantes au sein de l'organisation sociale de la masculinité. D'autre part, en se déplaçant sur la scène

changements intervenus dans les années 1990, les hommes français interrogés ont rarement été élevés dans des configurations familiales où leur mère occupait une position élevée dans la structure sociale. Elles sont largement représentées par la catégorie des employées dans des secteurs très féminisés (auxiliaire de puériculture, institutrice, secrétaire, etc.) et, parfois, elles étaient mères au foyer. Seuls deux hommes, Julien et Étienne, ont été élevés par leur mère seule et cette expérience, comme Connell a d'ailleurs pu en faire la démonstration[9], a eu une portée conséquente sur leur construction sociale de genre. Bien que 27 ans les séparent, l'un et l'autre ont en effet été confrontés à l'inadaptation de leur pratique de genre dans leurs rapports conjugaux avec une femme postsoviétique, comme l'extrait suivant en témoigne.

> « Moi j'ai été éduqué un peu, 'fin, carrément à la française, avec heu, avec des valeurs de féminisme tu vois, de, d'égalité heu, d'égalité absolu, de ceci, de cela, 'fin la nouvelle génération quoi et heu, avec les filles russes, ça le fait pas quoi [rire], ça le fait pas du tout et si tu veux heum, pour schématiser, après je développerai un peu mais j'étais heu, j'étais tout doux tu vois, fallait toujours chercher le compromis, le, discuter, le ceci, le cela et en fait elle, en face, elle cherchait, elle voulait un homme à l'ancienne tu vois heu, à poigne qui, qui prenne des décisions et heu, et qui indique le cap tu comprends et, surtout elle, en fait aussi [rire] surtout elle était chiante...mais jusqu'au bout j'ai été tout doux tu vois, dans le compromis machin et quand elle m'a largué, j'ai fait ok, plus jamais, je me suis senti, t'sais vidé quoi, vidé, heu, castré, 'fin, une serpillère et du coup, j'ai fait, ça c'est bon, j'ai compris plus jamais donc heu, j'ai compris que le truc à la française, à l'européenne, c'était pas pour moi, ça m'allait pas. **Ça ne t'allait pas à toi ou à elle ?** Nan à moi, à Liza aussi, aux russes en général hum, mais heu...j'ai, j'ai compris qu'il fallait que je prenne plus de caractère tout simplement surtout dans les relations en couple » (Julien, 29 ans, marié depuis 3 ans avec Alina).

Julien considère avoir intégré des valeurs féministes d'égalité entre les sexes au travers d'une éducation qu'il associe à son pays de naissance et à sa génération. Au regard des autres hommes de son âge dans cette enquête, la configuration familiale monoparentale dans laquelle il a grandi a sans aucun doute également joué un rôle important dans la distance qu'il prend vis-à-vis de son projet de genre. En effet, aucun autre homme, à l'exception donc d'Étienne, n'explicite à ce point la réforme opérée de sa masculinité à la suite d'une expérience conjugale avec une femme postsoviétique. Concrètement, sa pratique de genre, qui se manifeste selon lui par son recours aux compromis, à la discussion ou à la douceur, a conduit à la rupture conjugale car elle ne répondait pas aux attentes de sa conjointe. Au cœur de leur interaction intime et conjugale se confrontaient ainsi deux régimes de genre. Il sort de cette relation symboliquement « *castré* » mais loin de se décourager, il est au contraire convaincu que le « *truc à la française, à l'européenne* » ne lui convient pas et qu'il doit opérer un changement dans ses

internationale, ils peuvent tirer encore d'autres bénéfices liés à cette couleur de peau, de leur hétérosexualité et de leur nationalité.

[9] Dans le chapitre 5 de *Masculinities*, Connell décrit le parcours de six hommes hétérosexuels qui ont entamé une réforme de leur masculinité suite à la découverte de la critique féministe. En retraçant leur parcours, l'auteure montre que l'environnement familial dans lequel ils ont grandi a eu un impact important sur leur construction ultérieure. Ils ont souvent été entourés par des femmes fortes et des hommes défaillants, ces expériences, selon Connell, entrent ensuite en résonnance avec leur découverte du féminisme. Pour Julien et Étienne, la trajectoire s'inverse en quelque sorte. Ils découvrent à travers ces premières expériences conjugales que leur construction sociale de genre et les attributs de leur masculinité sont inadaptés. Ils ne sont pas suffisamment dominants et, plutôt que de se décourager ou désapprouver cette injonction à endosser une masculinité dominante, ils se mettent au contraire au travail pour (re)découvrir leur capacité à dominer.

pratiques conjugales, en particulier « *prendre plus de caractère* ». C'est une expérience sensiblement similaire qu'a vécu Étienne au cours d'une première union avec une femme ukrainienne qui l'a « *peu à peu grignoté* » parce qu'il était « *trop gentil* » ; comme Julien, il en a conclu qu'il n'avait pas su suffisamment « *prendre le dessus* » dans le rapport conjugal. Ces deux hommes portent donc un regard réflexif sur ce qu'ils ont vécu et les transformations qu'ils ont dû accomplir dans leur projet de genre, en constatant, en outre, d'eux-mêmes, que leurs expériences antérieures ne les avaient pas préparés à « *crier plus fort* » que leur conjointe. C'est en ce sens que l'on peut parler d'une véritable réforme de leur masculinité, c'est-à-dire de la mise en œuvre d'un projet de genre tourné vers l'apprentissage d'une masculinité dominante[10].

Parmi les autres hommes, aucun n'a évoqué un tel processus de transformation au contact d'une conjointe postsoviétique, ce qui peut suggérer deux choses différentes : soit leur trajectoire sociale les a préparés avec succès à une relation franco-postsoviétique, c'est-à-dire qu'ils ont construit, au cours de leur socialisation, une masculinité qui répond de manière adéquat aux régimes de genre postsoviétiques ; soit, au contraire, ils incarnent un autre type de masculinité recherché justement par des femmes en quête d'autres rapports de genre. Et en effet, les hommes enquêtés sont loin d'incarner tous cet « *homme à poigne* » ou ce « *roc* » que Julien et Étienne se sont attachés à devenir. La plupart ont cependant grandi dans un environnement familial assez traditionnel et stable qui peut faire l'objet, dans certains entretiens, d'un retour réflexif et servir de référentiel à l'aune duquel ils évaluent leurs propres expériences conjugales.

> « Moi j'ai grandi heu, voilà dans un p'tit village, très traditionnaliste, c'est l'homme qui doit travailler, c'est pas la femme et Daria, par contre, elle justement, même si elle vient d'un pays qui est très traditionnaliste, elle a des, c'est une rebelle quoi très clairement, elle, elle est, nan la femme est l'égale de l'homme et tout et j'ai pas du tout grandi dans cet environnement-là, j'ai grandi dans un environnement un peu macho, mon père est quand même assez traditionnel, je l'ai jamais vu faire le ménage, je l'ai jamais vu faire la vaisselle, je l'ai jamais vu faire à manger » (Romain, 33 ans, marié depuis 9 ans avec Daria).

Romain fait état d'un cheminement inverse de celui évoqué plus haut par Julien ou Étienne : dans le cadre de sa relation conjugale, il a pu prendre du recul vis-à-vis du modèle parental et mettre en place, à ses yeux, des rapports conjugaux plus égalitaires pour incarner, finalement, une masculinité différente de celle observée chez son père. Cet extrait montre la diversité des situations qui peuvent se produire dans le cadre d'une relation intime transnationale franco-postsoviétique au regard du genre.

[10] Leur parcours fait particulièrement écho à ceux des AFC (*Average Frustrated Chumb*) étudiés dans l'ouvrage de M. Gourarier, *Alpha mâle - Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, *op. cit.* L'AFC aurait une perception erronée de la masculinité notamment au regard de ses stratégies de séduction. Pour plaire aux femmes, il pense qu'il suffit d'être gentil et galant. Opposés à cette conception du *nice guy*, les « communautaires » considèrent à l'inverse les gestes de galanterie comme la marque de la domination des femmes sur les hommes qui perdent ainsi le dessus dans le rapport de séduction. Pour progresser en séduction, l'AFC devra donc apprendre à se comporter « comme un homme », ce qui passe par sa capacité à faire des choix, à entreprendre, à poser des limites et plus généralement à se positionner comme socialement dominant. Si le processus est similaire au regard du résultat, on verra dans le chapitre 9 que la galanterie fait au contraire intégralement partie de la mise en œuvre de cette masculinité dominante.

Néanmoins, de façon générale, les autres hommes interrogés se positionnent rarement par rapport aux schémas parentaux. S'ils évoquent bien des configurations familiales dans lesquelles leurs mères semblent largement en charge de l'univers domestique, cette organisation n'est pas questionnée.

> « C'était dur pour mon père parce qu'il faisait les aller-retours à Bordeaux [son père avait été muté et il travaillait à Bordeaux et revenait les weekends à Lyon] **Et ta mère elle travaillait ?** Non, non, non, non, elle restait avec nous, en fait quand on est né, elle a arrêté de bosser donc elle vivait avec nous à Lyon » (Christian, 53 ans, marié depuis 14 ans avec une femme russe).

> « Voilà, pour laver mon linge, et récupérer quelques caisses pour manger le lundi, le mardi et le mercredi...et le pain pour la semaine. **Et le jeudi et le vendredi ?** Bah là, fallait que je fasse du shopping un peu. **Des caisses mais…** Bah ma mère préparait à manger quoi, tout simplement, il y avait du rab toujours » (Sébastien, 31 ans, marié depuis 2 ans avec Elvira).

> « Je suis revenu ouais, donc j'ai vécu chez mes parents, d'un autre côté, c'était le jackpot, 'fin je veux dire, tu reviens chez tes parents à cet âge-là, t'as plus rien à faire, plus la cuisine, la vaisselle, le linge, ma mère lavait tout, 'fin c'était, retour au paradis t'sais ! » (Paul, 30 ans, marié depuis 4 ans avec Anastasia).

Qu'elles travaillent ou non, que les hommes soient plus ou moins jeunes, l'organisation domestique était généralement assumée par les femmes, en particulier leurs mères, tandis que leurs pères occupaient la position du principal pourvoyeur économique. Les hommes enquêtés ont ainsi été exposés à un modèle familial relativement traditionnel allant d'un « schéma de nette différenciation », lorsque leurs mères étaient au foyer, à un « schéma de différenciation sectorielle » lorsque les deux parents travaillaient mais que les tâches domestiques restaient essentiellement assumées par leurs mères qui occupaient un travail d'appoint[11]. Mais malgré des configurations familiales proches, l'âge des hommes rencontrés a un impact important sur leur construction sociale de genre, comme le suggèrent les propos de Pascal.

> « Je suis un peu sur une charnière, c'est à dire d'être encore habité par un, un, j'en ai conscience hein, par un modèle familial assez, alors ce qu'on appellerait aujourd'hui traditionaliste parce qu'on ose pas dire rétrograde mais heu, donc la position de l'homme, de la femme, le fait qu'un homme soit pas une femme, une femme soit pas un homme ainsi de suite, et de la présence de l'homme, l'homme est absent des tâches ménagères, ce qui était beaucoup plus vrai à l'époque de mes parents et voilà (…) Moi j'en ai gardé quand même l'envie, pas seulement la valeur mais l'envie de, de vivre ça aussi, c'est à dire heu, d'avoir cette relation avec une femme qui soit, qui soit pour les deux valorisante » (Pascal, 56 ans, marié depuis 18 ans avec Elena).

Pascal et Romain sont séparés par une génération et leurs discours témoignent aussi d'une époque historique. Le premier désire répéter le modèle familial qui « l'habite » alors que le second, au contraire, prend ses distances vis-à-vis d'un modèle qualifié de « *macho*[12] ». Plus généralement, à travers

---

[11] J. Kellerhals et al., *Mariages au quotidien. Inégalités sociales, tensions culturelles et organisation familiale.*, *op. cit.*, p. 159.
[12] Selon Michèle Ferrand : « l'importance du choix de l'héritier d'accepter ou de rejeter son héritage est plus ou moins grande selon les domaines. D'une manière générale, les parents parviennent d'autant mieux à transmettre normes et attitudes qu'elles vont dans le sens de l'évolution des mœurs de la société et que le projet parental se trouve, par là même, relayé, soutenu par l'action d'un ensemble d'autres agents de socialisation » Michèle Ferrand, *Féminin, masculin*, Paris, La Découverte, 2004, p. 51. Les hommes de la première génération ont été soumis à un ensemble d'agents de socialisation qui validaient les rapports

l'analyse des parcours, il est possible de distinguer deux groupes d'hommes selon le moment de leur naissance. Ceux qui sont nés avant les années 1970[13], âgés d'au moins 40 ans au moment de l'entretien, produisent des récits qui diffèrent de ceux des hommes plus jeunes[14] : situés à une période charnière de l'histoire, en particulier au regard des régimes de genre, ils font partie des dernières générations à être passées par le service militaire – lieu de « consécration de la virilité[15] » et d'apprentissage de la domination masculine[16] – tandis que, parallèlement, « la très ancienne tutelle patriarcale des hommes sur les femmes [se relâchait][17] ». Autrement dit, ils ont pu intégrer des normes et des pratiques de genre qui sont rapidement devenues problématiques et dénigrées. Conscients des transformations majeures intervenues dans la famille, – et en particulier dans le mariage –, au regard de la place prise par les femmes sur le marché du travail et l'autonomie qu'elles ont gagnée dans la sexualité et la maternité, il n'est pas rare qu'ils y fassent référence d'eux-mêmes comme si leur mariage se justifiait au regard de ces changements. Revenons plus précisément sur ces hommes et leur vie conjugale antérieure, qui occupe souvent une place importante dans leurs récits.

1.1. Des expériences conjugales ancrées dans des projets de genre

Les hommes de plus de 40 ans ont expérimenté des phases plus ou moins longues de ségrégation sexuée, à commencer par le service militaire, et ce type d'expérience « même épisodique, est un instrument central de la construction de rôle de sexe différenciés[18] ». Ils partagent ainsi généralement une conception très différenciée des hommes et des femmes, les constituant en deux classes de sexe ayant chacune une sorte de culture distincte. Toutefois, on peut distinguer deux catégories d'hommes : il y a ceux qui n'interrogent pas l'ordre de genre dans leur propos et ceux qui le font. Les premiers ont connu des relations conjugales plutôt traditionnelles, alors que les autres ont eu des parcours conjugaux plus mouvementés, accidentés et originaux.

conjugaux inégalitaires observés dans les schémas parentaux. Parmi les plus jeunes, bien qu'ils aient été exposés à ce type de schéma, les avancées féministes ont néanmoins impacté leur projet de genre et infléchi en partie le modèle traditionnel de séparation des rôles conjugaux comme on le verra tout au long de ce chapitre.

[13] Voir Christian, Étienne, Fabrice, Guy, Jean-Paul, Pascal, Philippe.

[14] Voir Franck, Jean-Philippe, Julien, Loïc, Nicolas, Patrice, Paul, Romain, Sébastien, Thomas, Yannick, Yoann.

[15] G. Falconnet et N. Lefaucheur, *La Fabrication des mâles*, *op. cit.*, p. 156.

[16] Anne-Marie Devreux, « Des appelés, des armes et des femmes: l'apprentissage de la domination masculine à l'armée », *Nouvelles Questions Féministes*, 1997, vol. 18, nº 3/4, p. 49-78.

[17] J.-H. Déchaux, *Sociologie de la famille*, *op. cit.*, p. 23.

[18] Alexandre Jaunait et al., *Introduction aux Gender Studies :* Manuel *des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck, 2015, p. 112.

1.1.1. De l'incompréhension des hommes

Fabrice, par exemple, a connu l'école non-mixte : une expérience qui a façonné indéniablement sa vision binaire du monde au regard de ses idées sur la mixité scolaire.

> « Je ne pense pas que ça soit bien d'avoir mixé les jeunes. **Tu penses que ça génère quoi ?** Je pense pas qu'on puisse revenir en arrière mais déjà heu, je te dis ça maintenant, à 50 balais, les filles déjà, elles évoluent pas pareil que les garçons, les garçons, ils sont cons jusqu'en terminale, ils sont pas très, voilà, ils ont pas les mêmes préoccupations, intellectuellement, je pense que les filles sont plus appliquées que les garçons donc ça, je pense ça, ça, ça, peut-être, ça limite les filles et les garçons comme ils ont des, voilà quoi, je pense que c'est le système de séparer les sexes, pis t'as pas le phénomène de drague que tu peux avoir tout le temps quoi, donc je suis pas sûr que ce soit une bonne chose, dans les petites écoles c'est pas grave heu, là, je vois où est Constance, c'est idiot de pas mettre les garçons avec les filles mais heu, au lycée, entre 16 et 18 ans, oui, je pense qu'aux nanas tout le temps, mais tout le temps, je pensais qu'à ça ! Et j'étais pas le seul quoi, je courrais les filles, tout le temps » (Fabrice, 56 ans, marié depuis 12 ans avec Valeriya).

Comme la plupart des hommes de cette génération, Fabrice souligne son âge pour introduire ses opinions. Cette précision indique bien qu'ils ont conscience de se situer à un moment historique de transition : leur âge justifie, selon eux, qu'ils aient ce type d'idées, car ils se sont construits dans un monde qui a largement évolué depuis. Fabrice conçoit les filles et les garçons comme différents en essence et leur mise en contact, à partir d'un certain âge, est immédiatement associée au désir sexuel. Quand il indique qu'il « *ne pensait qu'à ça* », il met l'accent sur un trait de sa masculinité qui serait caractérisé par des besoins sexuels importants[19]. Au cours de l'entretien, Fabrice utilise souvent un langage cru pour évoquer sa sexualité : se souvenant par exemple que, dans son internat, il se « *tirait la nouille* » ; il revient ainsi régulièrement sur des conquêtes sexuelles qu'il associe notamment au moment où il a commencé à gagner de l'argent.

> « **Valeriya** : toi tu as senti quand que tu es devenu grand ? **Fabrice** : Bah un garçon dès qui commence à bander et qui sait pourquoi, nan mais attends quand t'es un mec, nan là où j'étais le roi du pétrole, c'est, tu sors de l'école, tu commences à travailler, t'as un p'tit peu d'sous, les filles tu sais pas pourquoi mais ça marche tout le temps, c'est incroyable. **Valeriya** : Ça a commencé quand tu… **Fabrice** : Je pense que quand t'as entre 25 et 30 ans, pour un garçon, c'est, t'es dans la plénitude. »

Fabrice lie découverte de sa sexualité (de son pénis en érection) et accès à la sexualité des femmes à ses revenus financiers, donc à ce moment où il devient « *grand* » – autrement dit, où il devient « homme ». Le sexe et l'argent semblent fondamentaux dans la réalisation de sa masculinité. Si pour Fabrice, atteindre la « *plénitude* » et « *être le roi du pétrole* », c'est gagner de l'argent et accéder à la sexualité des femmes, on verra que cette version des choses se retrouve chez les hommes de la génération suivante. Pourtant, loin de mettre en pratique cet idéal de séducteur[20] en multipliant les aventures, il s'est

[19] Michèle Ferrand, Nathalie Bajos et Armelle Andro, « Accords et désaccords : variations autour du désir » dans *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 359- 380.
[20] G. Falconnet et N. Lefaucheur, *La Fabrication des mâles*, *op. cit.*

mis en ménage dès l'âge de 18 ans car il a « *toujours eu besoin d'être avec quelqu'un* ». Il rencontre sa première épouse, une Canadienne de six ans de moins que lui, à l'âge de 25 ans par le biais du Rotary Club, qu'il considère être « *un bon terrain de chasse* ». À l'appui de ce mariage où les rôles sont nettement différenciés – son épouse s'occupe des enfants et des travaux domestiques, bien qu'elle ait travaillé à temps partiel dans un service de traduction –, Fabrice s'engage dans sa carrière de cadre commercial occasionnant des déplacements professionnels réguliers à l'étranger. Au bout d'une dizaine d'années, le couple décide, sur l'initiative de Fabrice, d'aller vivre au Canada mais une fois installés là-bas « *plus de son, plus d'image* » et son épouse demande le divorce.

> « Jamais engueulés, on se disputait pas, je l'ai beaucoup aidée pour qu'elle trouve sa voie sur le plan professionnel, pour qu'elle trouve un travail et voilà, puis du jour au lendemain on se dit, ouais ce serait pas mal de retourner au Canada, c'est même moi qui ai eu cette idée-là et une fois là-bas, terminé, plus de son, plus d'image, elle m'a viré, je suis retourné en France tout seul, comme un con voilà (…) Je gagnais 6000 euros par mois hein, je touchais de la thune quoi, nan, nan, y avait pas de souci d'argent machin, on baisait tranquille heu, rien, mais rien, jamais heu, t'sais une femme, t'as un truc, y a plus rien qui s'passe mais là non, j'sais pas, j'ai rien vu venir, rien de rien (…) Parce que moi j'ai rien fait quoi, j'ai jamais, j'ai jamais même gueulé dessus, jamais je faisais ça quoi, même, j'ai jamais tapé, rien mais rien, rien, cette femme elle a, elle avait la belle vie quoi [rire] à un moment donné, elle a même été malade d'un cancer, je me suis occupée d'elle et tout...après je me suis culpabilisé, je me suis dit, oh je suis pas bon, mais tout le monde m'a dit mais attends tu rigoles ou quoi, attends y a pas le dixième des maris qui font ce que tu fais toi, faire les courses, faire la bouffe, s'occuper des petits, de machins, des trucs et tout [rire]. »

À nouveau, Fabrice associe l'accès à la sexualité de son épouse et l'argent qu'il gagne : touchant un salaire élevé et « *baisant tranquille* » avec sa femme, il n'a « *rien vu venir* ». Les seuls signes annonciateurs d'un conflit ou d'une rupture que Fabrice aurait pu percevoir se seraient donc situés dans leurs rapports sexuels. Autrement dit, leurs rapports conjugaux semblent s'arrêter, pour Fabrice, au domaine de la sexualité et, plus précisément, à la mise en place d'un échange qui s'inscrit dans le continuum de l'échange économico-sexuel[21]. La rupture conjugale entraîne un bouleversement important dans la vie de Fabrice puisqu'en l'espace d'une année il perd emploi, maison, épouse et enfants, et retourne vivre en France chez son père. Toutefois, comme il le dit à plusieurs reprises, ce qui lui pèse, c'est la perte de ses enfants, celle de son épouse, il s'en « *tape* » (« *des femmes y en a plein, c'est pas un souci quoi* »). Les femmes sont donc, selon Fabrice, interchangeables et il semble n'accorder, dans son discours, que peu d'importance à la relation matrimoniale. Pourtant, au moment de la rupture, le « monde » qu'il a construit dans la sphère conjugale s'écroule et, pendant un temps, il est en proie à des questionnements et un sentiment de culpabilité générés par l'acte, incompréhensible à ses yeux, de son épouse. Le rétablissement de sa perception du monde est toutefois assuré par des « autruis significatifs[22] » incarnés par ses amis masculins qui le rassurent sur l'homme qu'il est et sur le

[21] P. Tabet, *La grande arnaque*, *op. cit.*

[22] « La réalité du monde est soutenue par la conversation avec les autrui significatifs. Cette réalité n'inclut pas seulement l'image par laquelle chacun voit ses compagnons, mais aussi la manière dont il se voit lui-même. La force créatrice de réalité des relations sociales dépend du degré de leur proximité, c'est-à-dire du degré avec lequel les relations sociales se présentent

bon mari qu'il a été. Fabrice peut sortir de sa culpabilité car son comportement conjugal, validé par ses pairs, lui apparaît finalement avoir été adéquat.

Ce récit d'expériences met en lumière une forme de configuration conjugale dans laquelle les rôles sont nettement différenciés et les partenaires du couple ne semblent pas avoir véritablement construits ensemble un « petit monde » discuté et rediscuté au cours de la « conversation conjugale[23] ». La différence d'âge, de nationalité et de statuts socio-économiques de Fabrice et son épouse impliquent, d'une part, que l'un et l'autre possédaient un stock d'expériences très différenciées et, d'autre part, des positions conjugales inégalitaires. Cet ensemble d'éléments permettait difficilement à cette conversation conjugale commune d'émerger, aboutissant finalement à l'incompréhension totale de Fabrice face au comportement de son épouse. Mais cette incompréhension est sans doute également une conséquence des épisodes assez nombreux de ségrégation sexuée qui participent du développement de deux classes de sexe constituées en cultures distinctes qui alimente à la fois le mythe du mystère féminin[24], « la vision des femmes comme des créatures fondamentalement opaques, ou encore foncièrement irrationnelles dans leurs désirs comme dans leurs actions[25] », et, *in fine*, la hiérarchie entre les sexes, fondée sur une différenciation des sexes naturalisées.

C'est une situation analogue d'incompréhension qu'a vécu Christian lors de son premier mariage. À peine marié, il se retrouve divorcé sans « *vraiment* » comprendre.

> « J'ai rencontré ma future épouse on a vécu six ou sept ans ensemble et on s'est marié en 99 et on a divorcé six mois plus tard, elle a voulu qu'on divorce bon, moi j'ai pas tout compris mais bon, bref. Heu, là j'étais en couple ouais. **Comment ça, pas compris ?** Oui nan, j'ai pas vraiment compris les raisons pour lesquelles elle a voulu, elle a voulu qu'on se marie et ensuite six mois après, elle a voulu qu'on divorce donc bon. **Ah oui c'est bizarre** Bah oui, mais, c'est la vie donc heu, j'ai pas compris, 'fin je sais pas, peut-être qu'elle espérait qu'une fois mariés que je vois la vie différemment, 'fin bon je sais pas, moi je me donnais à fond dans mon boulot heu, j'essayais de m'occuper de ses filles aussi bon, même si elles avaient leur père, oui, oui » (Christian, 53 ans, marié depuis 14 ans avec une femme russe).

Bien que Christian dise qu'il n'a pas « *compris* », qu'il « *ne sait pas* », il donne quelques éléments succincts d'éclaircissement. Il émet l'hypothèse rapide que sa compagne attendait peut-être qu'il change suite à leur mariage, notamment qu'il travaille moins, mais il ne semble pas avoir pris en considération ces revendications. Jusqu'à ce mariage et cette première relation conjugale, Christian avait

---

dans les situations interpersonnelles et du degré dont elles sont créditées d'une signification primaire par l'individu » P. Berger et T. Luckmann, « "Le mariage et la construction de la réalité" », art cit.

[23] En 1966, Peter Berger et Thomas Luckmann ont proposé une version idéale typique du mariage qui s'appuyait sur l'existence de rapports conjugaux assez égalitaires dans lesquels les partenaires seraient proches en âge et dans leurs statuts socio-économiques, ces conditions permettent l'émergence de la conversation conjugale.

[24] « De tous ces mythes, aucun n'est plus ancré dans les cœurs masculins que celui du "mystère" féminin. Il a quantité d'avantages. Et d'abord il permet d'expliquer sans frais tout ce qui parait inexplicable ; à une déficience subjective, l'homme qui ne "comprend" pas une femme est heureux de substituer une résistance objective ; au lieu d'admettre son ignorance, il reconnait hors de lui la présence d'un mystère : voilà un alibi qui flatte à la fois la paresse et la vanité » S. de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe, tome 1*, *op. cit.*, p. 399.

[25] A. Giddens, *La transformation de l'intimité*, *op. cit.*, p. 140.

surtout multiplié les conquêtes et profité de son célibat, tout en ayant comme modèle parental une mère au foyer dédiée à son éducation et celle de son frère et au soin de leur père. C'est probablement pour cette raison qu'il vit mal le divorce enclenché sur l'initiative de son épouse. Il ne comprend pas pourquoi, en adoptant un comportement identique à celui de son père qui travaillait également beaucoup, lui est finalement rejeté. L'incompréhension manifestée par Christian et Fabrice concernant l'évolution de leur mariage reflète des configurations conjugales où l'échange semble limité. En menant leur vie parallèlement à celle de leur famille, leur surprise est grande et amère lorsqu'ils réalisent que leurs épouses peuvent prendre une autre direction que celle qu'ils avaient choisie. En réaction, Christian redouble d'investissement dans son travail et s'engage dans un projet de mobilité professionnelle car il a envie de « *voir autre chose* », de « *changer d'air* » tandis que Fabrice se tourne vers une agence matrimoniale internationale.

Étienne aussi a « *envie d'une autre vie* » lorsqu'il « *décide de partir à l'Est* » après son divorce. Marié à 25 ans avec une femme française de son âge rencontrée durant ses études de pharmacie, la séparation intervient vingt ans plus tard sur l'initiative de son épouse qui part vivre au Canada avec leurs deux enfants déjà adultes. Toutefois, Étienne ne se présente pas comme abasourdi face à la décision de son ex-femme : elle avait eu plusieurs cancers et, selon lui, il ne l'a pas assez soutenue car il avait la « *tête dans le guidon avec [sa] pharmacie* ». Malgré sa maladie, elle a continué ses déplacements professionnels et rencontré un Canadien avec lequel elle est partie. Étienne considère même que si elle « *n'avait pas eu le cancer, on serait ensemble encore mais, les circonstances ont fait que, bah on s'est séparé* ». À nouveau, Étienne tranche en faisant preuve de remise en question face à la rupture conjugale. Tournons-nous maintenant vers les autres hommes de cette génération, bien qu'ils tiennent souvent des discours qui réaffirment la dichotomie de genre, certains ont également cherché à vivre d'autres rapports conjugaux, moins basés sur la complémentarité des sexes que sur la recherche d'affinités.

1.1.2. À la recherche d'autres rapports conjugaux

Fabrice, Christian et Étienne ont eu accès à des études supérieures et ils se distinguent en cela des autres hommes plus âgés, qui présentent des parcours moins balisés : ces derniers ont plutôt évolué professionnellement en créant des entreprises ou en profitant d'opportunités de carrière au sein de certains secteurs, notamment commerciaux. Différentes options à la fois professionnelles et conjugales s'offrent à eux et ils naviguent entre des métiers et des schémas conjugaux variés. Prenons l'exemple de Guy. Il se marie une première fois à 24 ans et a trois enfants dans le cadre d'un mariage où les rôles conjugaux sont clairement définis : il est le pourvoyeur économique et son épouse s'occupe du foyer. Ils divorcent sur son initiative au bout de neuf ans, notamment parce qu'il est insatisfait de la teneur de leur relation conjugale basée, dès le départ, sur leurs différences plutôt que sur leurs affinités.

> « Ah, ma première femme, on était l'eau et l'huile. Hum, moi je suis d'abord un intellectuel, un cérébral, elle est tout sauf ça et j'aime bien les femmes blondes assez grandes, elle était une petite brune. Elle aimait bien les bruns à moustache, je suis blond, donc c'était compliqué mais heu, non on avait vraiment des conceptions différentes, mais pour l'histoire, pourquoi on s'est marié un jour, parce que heu, un jour on a discuté parce que on avait quand même une fille en commun donc je la voyais régulièrement pour venir chercher ma fille et heu et un jour elle m'a expliqué une vision différente de la mienne de la vie, moi ça a toujours été d'être avec une fille avec qui je peux parler, échanger et faire des choses et elle m'a dit c'est pas du tout ça qui te faut, ah bon, nan t'es extrêmement entreprenant, actif, il vaut mieux une fille qui soit libre de te suivre, donc il vaut mieux ça et qui, pour le coup, va te libérer des tâches de la maison, des enfants, de beaucoup de choses. Je me suis dit que c'était pas bête et comme on avait déjà une fille, j'ai dit ok, c'est peut-être une solution, peut-être que j'me trompe et donc pour le coup on s'est marié on a fait des enfants, on a vécu ensemble mais finalement, avec le temps, on était mais complètement différents quoi donc sur, sur, sur tout donc si moi je pensais blanc, elle pensait noir (…) donc c'est sûr qu'on avait deux façons de vivre très différentes… On avait vraiment aucun point commun à part nos enfants on va dire, et je pense qu'elle est plus heureuse sans moi et que moi je suis plus heureux sans elle » (Guy, 48 ans, sur le point de se marier avec une femme ukrainienne).

Malgré ses discours souvent sexistes et stéréotypés, Guy ne se satisfait néanmoins pas d'une relation matrimoniale sans partage et le schéma de nette différenciation proposé par son ex-épouse ne suffit pas à ses aspirations conjugales. Par la suite, Guy connait une autre femme, « *grande blonde saucisse sportive* », avec laquelle il peut partager ses passions comme le sport ou encore mettre à disposition ses « *montagnes d'idées* » dans le cadre de la relation mais, cette fois, au contraire de la mère de ses enfants, il fait face à une femme qui ne désire pas s'engager. Malgré leur séparation, ils sont restés amis et Guy manifeste compréhension et empathie pour son ex-compagne. Néanmoins, il n'hésite pas renforcer dans son discours un ordre de genre binaire en mobilisant l'argument de l'incompréhension des femmes.

> « J'ai jamais rien compris aux filles donc heu, au moins, de ce côté-là j'essaye, à mes deux filles, j'essaye de leur expliquer ce que c'est qu'un gars comme je dis au moins si je peux sauver le système comme ça, ce sera déjà ça mais je n'ai jamais rien compris aux filles, j'y comprends toujours rien d'ailleurs, ça n'a pas changé, je comprends à peu près ce qu'elles font mais ça s'arrête là. »

Guy ne tente pas, à travers ses deux filles, de mieux comprendre les femmes mais plutôt d'apprendre à des femmes en devenir à comprendre des hommes qui, selon lui, ne les comprendront probablement pas. Si l'incompréhension des femmes s'accompagne souvent de leur réification dans des catégories sexistes et essentialistes, comme cela s'observe dans les propos de Guy, il ressort néanmoins du parcours de ce dernier une certaine flexibilité vis-à-vis de ce que devraient être les rapports conjugaux. Après une première vie maritale traditionnelle, il vit une relation plus égalitaire au regard de ses attentes de partage mais connait un échec. Finalement, il s'engage dans un mariage transnational avec une femme ukrainienne de douze ans de moins que lui, mère d'un fils de 8 ans qui va le rejoindre en France.

Jean-Paul présente lui aussi un parcours conjugal original. Commercial, il sillonne la France et collectionne des aventures de plus ou moins longues durées avec des femmes jusqu'à l'âge de 30 ans. Quand je lui demande pourquoi ça ne durait pas, il répond qu'il n'aime pas « *qu'on l'emmerde* », puis

il en profite pour se définir comme un « *gentil garçon* », « *sage* », ce qui signifie pour lui qu'il ne va « *pas voir ailleurs* », ne se « *bourre pas la gueule* », ne « *vomit pas partout* » et « *ne sent pas des pieds* ». Comme Fabrice, Jean-Paul utilise un langage cru pour décrire ses rapports avec les femmes et met souvent en avant ses revenus financiers et ses pratiques dispendieuses. L'évolution de sa vie conjugale montre qu'il met du temps à se stabiliser dans une relation durable mais, lorsqu'il se met en ménage autour de 30 ans, il le fait avec une femme nettement plus âgée que lui et déjà mère. Bien que la relation finisse par s'essouffler au bout de dix ans car il « *s'emmerdait* », cette configuration conjugale atypique au regard de la différence d'âge importante en faveur de sa compagne, témoigne d'une certaine ouverture de la part de Jean-Paul concernant les normes conjugales. Comme Guy ou encore Nicolas (voir plus loin), il semble être en quête de relations conjugales qui le stimulent, dans lesquelles il ne s'ennuie pas, avant de rechercher nécessairement une configuration dans laquelle les rôles seraient nettement différenciés. Suite à cette séparation, il retombe sur un « *amour de jeunesse* », il s'investit pleinement dans la relation, mais les sentiments ne sont pas réciproques et l'histoire se termine au bout de deux ans. Cet « *échec* » le plonge dans un état dépressif et c'est à ce moment-là qu'un de ses amis lui propose de venir au Belarus pour monter une entreprise. D'abord réticent à l'idée d'aller vivre dans une « *dictature* », en arrivant il se retrouve entouré par des femmes « *canons à mort* » : « *t'arrives ici, t'as pas le moral, t'as pas la pêche, tu sors d'une déception amoureuse et tout, pis t'arrives ici, t'as toutes les gonzesses qui ont le sourire jusque-là, elles sont canons à mort…* ». Jean-Paul dit ouvertement qu'il est resté pour les « *gonzesses* » devant Ania, son épouse de 19 ans sa cadette, qui dit le comprendre, après avoir souligné le « *cynisme* » de son mari. Comme beaucoup d'autres hommes enquêtés qui se rendent dans les pays postsoviétiques ou dans d'autres pays étrangers, en arrivant au Belarus, Jean-Paul se découvre un nouveau capital associé à sa nationalité : parce qu'il est français, il bénéficie d'un préjugé favorable auprès des femmes[26] qui lui donne accès à des femmes nettement plus jeunes que lui. Au contraire des hommes passés par l'EMG, qui n'ont pas eu besoin de se rendre dans les pays postsoviétiques pour prendre conscience de leur attractivité sur le marché matrimonial international (chapitre 4), dans le cas présent, c'est la confrontation directe à cet autre régime de genre qui révèle aux hommes interrogés des capitaux insoupçonnés.

Mais lorsque les hommes n'ont pas au préalable de connaissances empiriques des configurations de genre qui ont cours en Ukraine, en Russie ou au Belarus, leurs attentes peuvent être différentes, comme dans le cas de Philippe. Toutefois, son parcours conjugal présente, comme celui de Jean-Paul et de Guy, des aspects originaux. Marié à 25 ans, il a eu deux enfants de cette première union. Aujourd'hui, il porte un regard critique sur le schéma conjugal adopté.

---

[26] Florence Levy a également observé ce phénomène auprès d'hommes français mariés avec des femmes chinoises, souvent sans-papier au moment du mariage : « Au contact de ces femmes sans-papiers, ces hommes se découvrent crédités d'un nouveau type de capital, lié au privilège de citoyenneté européenne, dont ils n'avaient probablement pas conscience jusque-là et qui ne surgit et ne devient négociable que dans cette interaction entre partenaires inégaux du point de vue du droit » F. Lévy, « « Il me donne des papiers, je le sers ». Dons et contre-dons dans les couples franco-chinois », art cit, p. 90.

> « J'ai arrêté l'université, j'ai trouvé ce boulot, j'ai foutu le camp à Rodez puis Toulouse, puis Montpellier, puis je me suis installé et puis un jour je reçois un coup d'fil ou une lettre je sais plus de cette fameuse Nicole me disant je suis à Montpellier, tu t'souviens peut-être de moi, on s'est croisé tatitata, j'suis allé la voir, une petite fille, elle avait le même âge que moi donc 25 ans elle avait, toute timide, toute gentillette, perdue, elle est partie de Normandie pour fuir et ce mec et ses parents, elle aussi, sauf qu'elle aurait jamais dû quoi parce qu'en fait elle cherchait des parents, pis j'ai joué ce rôle-là et puis on s'est marié, on a fait des gamins puis on s'est séparé » (Philippe, 60 ans, marié depuis 9 ans avec Anna).

Philippe s'engage dans cette relation et endosse le rôle de pourvoyeur économique tandis que son épouse reste au foyer. Au bout d'une dizaine d'années, il se sépare et part vivre dans une autre ville où il rencontre une Nord-américaine de cinq ans de plus que lui avec « *un caractère de chien* ». En raison de leurs conflits, la relation se termine au bout de quatre ans mais il garde une meilleure opinion de cette seconde compagne que de sa première épouse qui, pour lui, a « *des cannes dans la main* ». Les parents de Philippe étaient paysans et il a toujours vu sa mère travailler, ce modèle l'a sans doute suffisamment marqué pour qu'il ait l'envie de vivre une relation conjugale dans laquelle sa compagne ne « *rechigne pas à la tâche* ». Anna avait d'entrée de jeu posé comme condition de sa migration de pouvoir travailler. Philippe considère ainsi sa compagne actuelle, connue sur un site de rencontre, comme plus travailleuse que ne le serait une femme française.

> « Anna, elle est canon, elle est pas con, elle a envie de bosser, elle bosse, elle pleure pas pour aller porter du bois, elle pleure pas pour aller m'aider au jardin pour retourner la terre, elle pleure pas quand y a 50 kilos de ratatouille à préparer avec les légumes du jardin, une Française tu lui fais faire ça mais elle appelle sa mère, elle demande un arrêt maladie, elle se met en longue durée, elle fait COTOREP. »

Étant retourné vivre dans une région française assez isolée, l'usage d'internet lui permettait de rester connecté avec l'extérieur, tant sur le plan professionnel que sur le plan conjugal. Comme il le souligne, il ne « *sait pas rester seul* » : internet devient ainsi l'espace sur lequel il peut faire des rencontres amoureuses et, rapidement, il découvre qu'il a accès à des femmes inaccessibles en France : comme Anna, de 22 ans sa cadette, sans enfant.

Guy, Jean-Paul et Philippe présentent trois parcours très différents du point de vue de leurs expériences conjugales transnationales, mais ils partagent des parcours conjugaux non linéaires et relativement originaux. Contrairement aux hommes issus des classes supérieures dont les trajectoires matrimoniales sont plus normées, ces hommes d'une part se détournent de relations conjugales dans lesquelles ils s'ennuient et qui s'apparentent souvent à des schémas traditionnels et, d'autre part, s'engagent dans des relations intimes qui sortent des normes, avec des femmes plus âgées, avec « *un caractère de chien* », ou qui ne désirent pas se stabiliser. Malgré cette différence dans leurs parcours conjugaux, les hommes de cette génération partagent d'abord un sentiment de décalage par rapport à la période historique en cours qui transparait lorsqu'ils justifient leur position sur les rapports de genre au regard de leur âge. Ensuite, ils se ressemblent dans leur façon de se définir et de parler d'eux, en particulier lorsqu'il s'agit de la sphère intime. Souvent présentés comme des hommes à femmes, ils ont

parfois recours à la vulgarité et associent directement le sexe et l'argent. Enfin, ils se définissent surtout par leur carrière professionnelle. Ayant grandi dans une période historique où la ségrégation sexuée était encore répandue, les femmes restent souvent pour eux un « mystère ». En les plaçant dans le registre de l'incompréhensible, ils renforcent la dichotomie de genre et témoignent de la mise en œuvre d'un projet de genre qui commence à être dépassé en France, mais qui est, en revanche, souvent bien adaptée à la configuration de la pratique de genre des pays postsoviétiques. Arrivés à un certain âge et après avoir expérimenté différentes configurations conjugales, ces hommes portent leur regard sur une nouvelle expérience avec des femmes nettement plus jeunes qu'eux, auxquelles ils ont accès en ouvrant leur prospection amoureuse à l'échelle internationale. S'engager dans des rapports conjugaux où les rôles féminins et masculins sont très différenciés, et potentiellement inégalitaires, apparaît donc ici non seulement sous la forme d'une quête mais également comme un projet plus accessible, au regard de la pratique de genre développée par les hommes de cette période, que chez les hommes plus jeunes, en prise avec l'évolution des régimes de genre des cinquante dernières années.

1.2. En quête de pouvoir

Parmi les hommes nés après les années 1970, seuls trois des plus âgés ont déjà été mariés une première fois[27], deux ont connu une relation de concubinage importante[28] tandis que les autres ont tous rencontré leur conjointe avant d'avoir connu des relations conjugales marquantes[29]. Ce groupe d'hommes réunit principalement des hommes diplômés du supérieur (plusieurs sont notamment ingénieurs). Contrairement aux hommes plus âgés, rares sont ceux qui portent un regard critique sur l'évolution de la place des femmes dans la société ou sur le féminisme en général. Toutefois, ils sont nombreux à présenter la particularité d'avoir connu des épisodes de ségrégation sexuée importants à travers leur pratique sportive ou durant leurs études supérieures. L'analyse de ces expériences socialisatrices montre que les institutions possèdent des régimes de genre spécifiques qui favorisent l'émergence de différents types de masculinité.

[27] Voir Patrice, Franck et Jean-Philippe.
[28] Voir Sébastien et Julien.
[29] Voir Loïc, Thomas, Yannick, Romain, Yoann et Paul.

1.2.1. Travailler sa masculinité dans des univers homosexués[30]

Plusieurs hommes mettent en avant dans leur récit une activité sportive qui a pris une place importante dans leur vie, parfois dès leur plus jeune âge. C'est le cas notamment de Paul, Loïc et Frank. Issus d'un milieu social modeste, ils ont tous les trois été engagés dans des clubs, respectivement de football, de handball et de tennis de table et cette pratique sportive a activement participé à leur formation individuelle. Le parcours de Paul est particulièrement marqué par cette expérience puisqu'il part à l'âge de 12 ans vivre dans un centre de préformation après avoir été repéré lors d'un match de football.

> « On est parti, on a fait les deux ans dans le centre de préformation, on revenait tous les weekend et heu, donc là, ça te forme énormément au niveau du mental, 'fin t'sais à 12 ans tu pars, t'es livré à toi-même tu vois et c'est, en terme d'expérience de vie, c'est très, très, c'est dur au début, après tu vis dans une communauté que de mecs, c'est une communauté de football tu vois, tout est très, 'fin c'est très mec quoi, tu vois c'est le monde du foot quoi, c'est, c'est complètement différent de, de tout ce que tu connais à côté. **C'est-à-dire, c'est comment ?** C'est, c'est dingue, c'est une communauté, c'est de la compétition tout le temps, tout le temps, tout le temps et dans tous les domaines, on est là pour le foot mais c'est de la compétition vraiment dans tous les domaines tu vois, même dans la cour, en classe, heu, c'est des mecs, tu vois, à cet âge-là t'es un peu con, en classe c'est le mec qui va foutre le plus de bordel, qui sera respecté sur le terrain après, tu vois des choses comme ça, et heu, donc nous on avait, moi personnellement, j'étais dans, j'étais dans un bon groupe, donc pour moi les, ces deux ans là, ç'a été deux années folles de ma vie, tu vois, c'était, c'était exceptionnel, mais y en a pour qui c'était, y en a pour qui ç'a été super dur, t'sais à 12 ans, y en a qui se font vraiment marcher dessus » (Paul, 30 ans, marié depuis 4 ans avec Anastasia).

Par cette description, Paul illustre les principaux traits d'une telle expérience : en pleine construction, à peine préadolescent, il est plongé dans une communauté homosexuée composée exclusivement de jeunes garçons et d'hommes qui se mesurent les uns aux autres dans une compétition permanente qui nécessite la mise en œuvre de démonstrations viriles. Pour Paul, l'expérience se révèle positive mais il souligne combien elle a pu être douloureuse pour ceux qui ne faisaient pas partie du « *bon* » groupe, c'est-à-dire le groupe des garçons qui dominent les autres garçons. Cette expérience le « *forme* » : elle lui inculque les normes d'une masculinité dominante qui reposent notamment sur la compétition, la hiérarchie entre hommes et l'exclusion des femmes[31]. Les pratiques sportives ont en effet été identifiées comme un lieu privilégié de construction de la masculinité[32] mais certaines pratiques le sont sans doute plus que d'autres ou, en tout cas, elles ne produisent pas tout à fait les mêmes normes et injonction de genre. Le tennis de table, par exemple, sport exercé durant de nombreuses années par

[30] « Lieux sociaux qui rassemblent des personne du même sexe (seulement des hommes ou seulement des femmes), sans référence à leur orientation sexuelle ni à l'existence éventuelle de rapports sexuels entre eux » A. Jaunait et al., *Introduction aux Gender Studies*, *op. cit.*, p. 113.
[31] Selon Raewyn Connell, « l'organisation institutionnelle des sports prend appui sur des rapports sociaux définis : la compétition et la hiérarchie entre hommes, l'exclusion ou la domination des femmes » R. Connell, *Masculinités*, *op. cit.*, p. 42.
[32] Thierry Terret, « Sport et masculinité : une revue de questions », *Staps*, 2004, vol. 66, nº 4, p. 209-225.

Loïc, développe l'esprit de compétition mais ne semble pas incarner les mêmes valeurs viriles que l'institution sportive du football.

> **« Et le tennis de table, c'est une activité que vous avez depuis l'enfance ?** J'ai commencé avec mon père à l'âge de huit ans, mon père faisait un peu de tennis de table. **Et c'est devenu une passion ?** C'a été une passion, le tennis de table, c'est un sport qu'il faut commencé jeune donc heu j'ai jamais été dans les meilleurs, 'fin c'est-à-dire que j'ai jamais eu le niveau national, j'ai eu le niveau régional heu, par contre très tôt, 'fin dès l'âge de quinze ans, je m'entrainais beaucoup parce que ça me faisait énormément plaisir et puis à cette époque-là, bah je progressais beaucoup mais j'ai aussi commencé à donner, à aider les entraîneurs qui étaient sur place de façon bénévole, deux à trois fois par semaine (…) Ça me prenait beaucoup de temps parce que même avant d'être professionnel de ça, heu, de 15 à 18 ans, je passais beaucoup de temps aussi à la salle à m'entraîner, c'est-à-dire que les copains de l'école, je les voyais beaucoup moins, j'avais des copains, plus au tennis de table, plus qu'au lycée quoi. **Quel est l'environnement du tennis de table ?** Ca reste un sport individuel, par contre y a beaucoup de compétitions qui se font en équipe ou en tout cas, sur le même site pour tous les joueurs, donc notamment tous les déplacements se font souvent en groupe mais malgré tout après ça reste des performances individuelles avec une valorisation individuelle heu, le tennis de table c'est un sport dit entre guillemet intelligent et le niveau social de gens qui pratiquent le tennis de table est assez bon, c'est pas un sport qui coûte cher mais par contre, c'est un sport qui demande beaucoup de concentration et, et d'implication et, ça, 'fin le niveau général heu social est assez élevé » (Loïc, 37 ans, marié depuis 9 ans avec Oksana).

Deux distinctions importantes apparaissent entre la pratique du football et celle du tennis de table : tout d'abord, comme le souligne Loïc, le tennis de table est un sport compétitif mais individuel. Cette première différence a de fortes implications sur les rapports sociaux qui en découlent, la réussite étant attribuée à une personne et non au groupe ; de fait, la pratique ne développe pas les mêmes manières d'agir, les mêmes modalités d'être dans des univers homosexués, comme celles de la solidarité, de la corporation et de la compétition entre individus du groupe, et surtout, entre hommes. De plus, le tennis de table réunit des hommes et des femmes dans les mêmes lieux d'entraînements et le club de Loïc investissait particulièrement sur les « *féminines* ». Ce sport ne prend donc pas appui sur les mêmes rapports sociaux que d'autres sports plus collectifs et cette distinction renvoie également à la hiérarchie sociale puisque, selon Loïc, ce sport réunit des individus qui appartiennent à des catégories sociales supérieures. Ainsi, on comprend que Loïc et Paul n'ont pas été soumis à un même apprentissage de la masculinité : le second a acquis les normes d'une masculinité dominante et virile tandis que le premier a plutôt été exposé à ce que François de Singly appelle une « masculinité neutre[33] », une masculinité des classes supérieures portée sur la maitrise intellectuelle et la maitrise de soi.

Loïc ne relate d'ailleurs jamais d'anecdotes concernant des performances dans lequel son corps est mis en péril ou mis à l'épreuve de façon démesurée. Il explique effectivement s'être beaucoup entrainé mais son récit reste très pondéré. C'est l'inverse qui s'observe chez Franck, engagé dans un centre de formation de handball. Au terme de sa carrière sportive, à 18 ans, il était « *au bord de l'équipe de France* » mais, comme de nombreux autres jeunes hommes autour de lui, il se blesse.

[33] F. de Singly, « Le masculin pluriel », art cit.

> « Je me blesse, je fais, pas une dépression mais... **Que s'est-il passé ?** Un faux mouvement sur le terrain, ma chaussure qui reste accrochée au parquet, mon corps qui part de l'autre, qui plie le genou, en fait, c'est un parquet donc c'est du bois si tu veux, et on a des chaussures qui restent, c'est des chaussures qui accrochent très bien et en fait sur un mouvement gauche droite si tu veux bah, quand mon corps est parti à gauche, ma chaussure est restée accrochée sur le sol et elle s'est pliée dans l'autre sens. Et donc je me suis abimé un genou, j'avais le choix, j'aurais pu continuer, j'aurais pu me faire opérer, j'aurais pu faire plein de choses pour que mon genou aille mieux, au jour d'aujourd'hui, je m'en plains pas, ça fait de temps en temps un petit peu mal mais je me plains pas du choix que j'ai fait aujourd'hui, alors peut-être mon choix de carrière, j'aurais peut-être pu faire carrière, on sait pas, mais deux ans auparavant, on est en finale de la coupe du Val d'Oise et j'ai un de mes meilleurs potes sur une action de jeu, tout simplement qui se pète le genoux, pareil, mais il est beaucoup plus jeune si tu veux et heu donc lui par contre, pour le coup opération, il choisit l'opération, opération, centre de rééducation au cap breton, 'fin voilà, c'était un choix d'avenir si tu veux, d'un autre côté le club qu'on avait comme c'était le plus réputé du Val d'Oise, on avait les meilleurs joueurs de la région quasiment et donc, on avait une équipe qui était très très forte. Et heu, peut-être trois, quatre mois après ça, rééducation, y plie le genou, 'fin il va chercher un carton par terre, un truc tout bénin quoi tu vois, l'opération a lâché, le genou, il a éclaté voilà. Donc moi quand je me blesse, j'ai ce souvenir-là, si tu veux, donc j'me dis, heu, on va attendre déjà, t'attends que ton genou il se dégonfle heu, tu vas voir les spécialistes, les machins, les trucs et après on te dit voilà c'est soit, soit on t'opère, avec ce que ça implique... **Parce que ton genou a lâché** Rupture des ligaments en fait **Et après ?** Bah t'as le choix, soit tu te fais opérer, tu te les fais remettre, soit tu te fais pas opérer mais t'arrêtes le sport de haut niveau parce que ton genou **Et ton ami ?** Bah il s'est fait réopérer **Et ça a marché ?** Bah lui pour le coup, sa carrière elle s'est arrêtée, elle s'est arrêtée tout de suite quoi, après, après deux ruptures, tu peux plus… » (Franck, 38 ans, marié depuis deux ans avec Ludmila).

Selon Connell, « la pression du sport de haut niveau oblige les joueurs professionnels à traiter leur corps comme des instruments, voire des armes[34] » : le récit de Franck l'illustre. Son corps et la maitrise qu'il a sur lui déterminent entièrement son avenir professionnel. Au regard de l'expérience infructueuse de son camarade, il décide de ne pas se faire opérer, de ne pas agir sur son corps et renonce ainsi à sa carrière sportive. Il perd à ce moment-là l'activité principale qui le définit et cet arrêt brutal le plonge dans un passage dépressif car, pour lui, il « *était amené à être sportif professionnel* » : « *c'est comme si tu faisais tes études pendant X années et qu'au final, t'es chômeur* ».

L'engagement du corps dans la construction de la masculinité est central mais cet engagement est également situé socialement. Parmi les hommes diplômés, aucun ne met en avant des expériences extrêmes dans lesquelles leur corps est soumis à des souffrances importantes. Souvent, ils mentionnent une pratique sportive mais elle s'inscrit plutôt dans une discipline générale et la recherche d'une maitrise de soi éloignée des démonstrations de virilité qui passent par des expériences limites. Nicolas et Franck, issus de milieux plus modestes et peu diplômés, mettent au contraire l'accent sur les mises à l'épreuve de leurs corps qui témoignent de leur capacité à survivre, voire à surmonter la mort.

> « J'y ai passé deux ans pour monter les dossiers et au niveau entraînement, parce qu'on a eu un entraînement quand même assez terrible pour faire ce genre de chose, j'me suis farci le Mont Blanc, j'ai fait des semi-marathons, des marathons, des biathlons, des triathlons, tout ce qu'on pouvait faire comme compétition, on y allait quoi et c'était, cinq, six heures d'entraînement de sport par jour, six jours sur sept. **Par jour !** Ah ouais, ouais, nan, mais c'était une première mondiale, ça a jamais été fait ce qu'on a fait. On n'est pas arrivés au bout parce qu'on a eu des problèmes techniques mais heu, ça a jamais été fait. C'est un gros truc [rire] ! **Et vous n'avez pas**

[34] R. Connell, *Masculinités*, *op. cit.*, p. 48.

frôlé la mort ? Moi je me suis gelé huit doigts, j'ai été rapatrié. **Et vous n'avez pas été amputé ?** Nan, nan je suis passé juste. Ouais, ouais, je suis passé juste. J'ai eu les ongles qui ont sauté quoi mais heu c'est tout. Nan, ça va je m'en suis bien tiré. **Et les autres ?** Bah les autres, ils ont abandonné après. Manque de moral [rire], nan, ce genre de truc, c'est 70 % c'est du mental. 30 %, allez, ouais quand même 30 % de physique et 70 % de mental » (Nicolas, 44 ans, engagé dans une relation avec une femme ukrainienne).

« 1995, je m'éclate en moto, un face à face avec une voiture, j'étais en scoot et la voiture a pris le sens interdit, la faute à pas de chance. **Et donc ?** Bah j'ai eu 15 jours d'hôpital, coma, en fait le médecin il a dit, si votre fils faisait pas de sport, il serait mort. **Mais qu'est-ce qui t'a sauvé ?** Mon corps. Grosso modo, j'ai fait un face à face, j'ai pris une voiture de plein fouet, je suis parti sur la voiture, j'ai cogné avec mon casque sur le, en fait j'ai essayé de passer entre la voiture et un camion qui était garé et, en fait au moment où je déboite, la voiture était engagée donc j'avais pas le choix, fallait que j'essaye d'éviter, de passer entre le camion et la voiture, aujourd'hui je me dis que j'ai bien fait de taper la voiture parce que je suis en vie et heu, je suis en vie, si j'avais essayé de passer entre la voiture et le camion, peut-être que je me serais fait arracher une jambe ou je sais pas tu vois, donc j'ai tapé, je suis monté sur la voiture avec mon casque, j'ai tapé l'armature du pare-brise et je suis reparti en arrière, je perds mon casque et je tombe avec ma tête sur le bitume en fait... **Et là tu perds conscience ?** Du tout, du tout, je suis à plat ventre, je suis en train de, je revois la scène encore, je suis à la plat ventre, je me mets à quatre pattes en fait et je vois une mare de sang, une mare de sang, je tourne la tête comme ça, je vois mon casque qui roule sur le bitume et heu, et je vois du monde qui arrive et nan, je tente de me relever et par chance j'ai un ami à moi qui me chope et qui me pose par terre et je lui dit mais je vois rien d'un œil, 'fin j'étais pas bien quoi et je lui dis, mais qu'est-ce qui s'est passé, il me dit ouais c'est pas grave t'as eu un petit accident machin, je fais, appelle ma mère dis-lui que j'ai eu un carton, 'fin bref et heu, et je me vois, et pendant un certain laps de temps, je me vois mais je me vois du ciel, je me vois pas par terre, je vois une scène où je me vois d'en haut en fait. Et heu, je lui dis, mais putain je vois rien de l'œil gauche, qu'est-ce qui se passe et tout, il me dit, ouais c'est rien t'es un peu ouvert, je dis ok t'es sûr, c'est un peu ouvert, et je sens t'sais, j'ai le gout du sang dans la bouche, tu vois, je suis pas, je suis pas bien quoi. Donc les pompiers arrivent, je vais à l'hôpital, en fait, j'sais pas si je suis vivant, si je suis mort, si je vis, si je rêve, tu vois je sais pas, et j'avais juste un petit truc de merde, un bobo de merde, j'avais ça sur le genou et ça me piquait, c'est ce qui me faisait dire que j'étais en vie, j'avais la cheville, elle était éclatée, j'avais le visage qui était défiguré, j'étais arraché de partout mais c'est ça qui me disait, je suis en vie quoi, bah ouais parce que pour le coup, t'as l'endomorphine, t'sais, t'as les nerfs, endomorphine, t'as tout ce qui vient quoi, donc tu tiens quoi et donc je suis dans le camion de l'ambulance, ils me disent dans quel hôpital je veux aller, je dis ben à côté de chez moi, donc ils ont vu que j'étais conscient donc ils continuaient à me parler, j'arrive à l'hôpital, ils me mettent dans une salle, les infirmières qui arrivent heu, ils me découpent les vêtements, les machins les trucs, ils me guérissent mes bobos, à la pince à épiler pour enlever les cailloux du visage. **Mais sous anesthésie ?** Nan pour l'instant, je suis pas anesthésié encore, mais 'fin, je pense que c'est l'adrénaline en fait, qui te tient, parce qu'après j'ai lâché. Grosso modo, j'ai 24 points de suture ici, j'ai quatre ici, j'en ai quatre dans la narine, là j'avais plus de peau, on voyait les os, c'était arraché heu, grâce à dieu j'ai encore toutes mes dents, j'ai un écrasement des cervicales, j'ai la cheville... **Mais comment ils ont fait ?** Cortisone, c'est comme de la morphine, c'est un produit qui te, tu sens pas la douleur et qui permet de te rétablir bien comme y faut, ça te reconstruit si tu veux, tout doucement, ça te reconstruit. 'Fin bon, là, la lèvre elle est ouverte sur 20 cm 'fin bon, c'est pas bon de mettre un coup de tête sur le bitume » (Franck, 38 ans, marié depuis deux ans avec Ludmila).

Ces deux récits, au caractère pratiquement héroïque, sont intervenus très rapidement dans les entretiens. Bien que ces deux expériences soient évidemment marquantes, elles semblent être constitutives d'une certaine façon de se définir chez Franck et Nicolas. Ils se présentent rapidement au travers de leur corps et de la résistance de celui-ci face à l'adversité, au danger et à la douleur. Or, cette mise en avant est nettement moins perceptible chez les hommes qui ont suivi un cursus universitaire avancé, comme si le fait d'être diplômé du supérieur permettait de s'émanciper d'une certaine forme de virilité. Cette expression de la virilité par le corps se traduit ensuite dans leur conception des rôles de

genre : puisqu'ils endossent les attributs d'une masculinité virile, ils attendent en retour de la part des femmes qu'elles soient des femmes « *féminines* » et différentes d'eux.

> « Je vois pas le problème, la féminité, pffffff, c'est pas parce qu'une femme décide de construire une famille, de faire la, parce que c'est quand même la source de la famille, une femme avec un enfant, être capable de gérer ça, c'est quand même un travail à plein temps, c'est pas évident, ça demande de l'intelligence, ça demande de la persévérance, c'est pas trop dans la capacité des hommes, ce genre de chose, je vois pas en quoi c'est humiliant, je vois pas en quoi, hum, dire voilà je vais me reposer sur toi, je vois pas en quoi c'est humiliant… (…) Je crois pas que ce soit dans la nature des hommes en majorité, heu, d'être réellement paternel, c'est pas la majorité des hommes, il y en a mais c'est pas la majorité des hommes, les femmes sont beaucoup plus maternelles que les hommes sont paternels, c'est dans, c'est dans votre nature. La nature d'un homme, c'est plus aventurier, c'est dans la nature des hommes donc de vouloir changer la nature des hommes et la nature des femmes, c'est pas bon, chacun a son propre, sa propre nature, vous êtes plus heu, plus émotives que les hommes, vous êtes plus heu, heu, instinctives que les hommes, vous réfléchissez, vous réfléchissez pas, plus avec le cerveau, c'est avec le cœur, avec des sentiments avec heu la sensation, les hommes sont beaucoup moins fins là-dessus, c'est dans la nature des hommes mais c'est complémentaire, donc si on est capable d'accepter la complémentarité, ça peut fonctionner je pense. Moi je vois pas ça parce que vous êtes plus, heu, on va dire, plus sensibles que vous êtes moins fortes qu'un homme, ça a rien à voir avec ça, c'est différent, mais ça doit être complémentaire, donc on va pas, faut arrêter de vouloir formater les mecs en disant, les mecs ils doivent être sensibles machin, truc bidule, nan, il est pas sensible, il est pas sensible et pis voilà, ça l'empêchera pas d'être un bon mari, un bon père, ça l'empêchera pas » (Nicolas, 44 ans, engagé dans une relation avec une femme ukrainienne).

Nicolas essentialise les sexes : les femmes seraient par nature maternelles et sensibles et les hommes aventuriers. Pourtant, à l'image de Guy, il quitte sa première conjointe en raison de la différence de leur mode de vie : elle était trop « *casanière* » alors qu'il a un « *côté aventurier* ». Il s'engage ensuite dans deux autres relations avec des femmes qui ont déjà des enfants mais il finit par les quitter en raison de leur addiction (à l'alcool pour la première et aux drogues dures pour la seconde). Nicolas semble avoir eu tendance, peut-être par peur de l'ennui puisqu'il précise « *détester la monotonie* », à se tourner vers des femmes instables psychologiquement. Cette configuration lui offrait également sans doute la possibilité d'incarner cet homme sur lequel on se « *repose* », projet qu'il continue de poursuivre en se tournant ensuite vers une agence matrimoniale internationale. Les propos de Nicolas font écho à ceux de la génération précédente, né en 1969, il reste proche des expériences de ces hommes.

Franck, en revanche, ne discourt pas sur ce que devrait être un homme ou une femme, mais son parcours montre, à travers sa formation sportive, sa carrière professionnelle et ses relations conjugales qu'il s'est construit dans des régimes de genre où les rôles sexués étaient bien distincts. Il peine à parler de sa vie intime en particulier lorsqu'il s'agit de revenir sur sa vie conjugale. Alors que je l'interroge sur son divorce, c'est sa nouvelle compagne russe qui m'aide à le faire parler alors qu'il ne voulait justement pas « *rentrer dans les détails* ».

> « Tu restes avec quelqu'un en pensant que tu vas changer, qu'elle va changer mais moi j'étais pas, j'étais pas le même homme hein, avant Lud, avant Lud et après Lud, ça n'a rien à voir, je suis l'opposé de ce que j'étais. **Bah justement ça c'est la partie intéressante** La partie intéressante, c'est quoi, c'est, c'est que, c'est que tu, tu penses aimer les gens mais tu les aimes pas forcément même si tu as des sentiments forcément après autant de temps, après c'est l'habitude, heu, et j'ai été, j'ai déconné, alors il y a beaucoup de choses hein, il y a pas que de sa faute, il y a de ma faute

> aussi mais heu, j'ai mis en péril mon, mon couple heu parce que j'étais heu addict au jeu tu vois, donc heu, c'est une mayonnaise qui a pris et ce qui fait qu'à un moment elle a pété un câble et j'ai pété un câble et heu la faute à qui ? On se renvoie la faute si tu veux donc heu, aujourd'hui je dis que, ok c'est ma faute voilà j'accepte, c'est ma faute [vers Lud] d'accord, ok ? » (Franck, 38 ans, marié depuis deux ans avec Ludmila).

Franck jouait de l'argent et cette addiction a conduit à la rupture conjugale. Les propos tenus ici ne relèvent pas du seul récit de Franck : il s'agit du résultat de discussions certainement nombreuses et récurrentes qu'il a eues avec sa nouvelle compagne, Ludmila. On peut supposer que sans sa présence ce jour-là et surtout, sans ces conversations, Franck se serait cantonné à l'évitement du sujet, voire à mobiliser le registre de l'incompréhension. À l'image des hommes de la première génération, Franck a connu une première union basée sur une complémentarité sexuelle, son épouse était en charge du travail reproductif pendant qu'il faisait carrière dans un univers professionnel très masculinisé – il était vendeur dans des concessions de voiture. En cela, il reproduisait le schéma familial qu'il avait connu : sa mère occupait un poste d'assistante maternelle qui constituait un travail d'appoint alors que son père avait fait carrière dans le secteur bancaire. Par la suite, son parcours sportif intensif a renforcé chez lui une conception virile de la masculinité qui s'ancre dans un corps mis à l'épreuve. Enfin, sa carrière professionnelle entérine une construction sociale qui laisse peu de place aux troubles dans le genre puisqu'il est pris dans un univers professionnel homosexué où la compétition entre hommes continue d'être le mot d'ordre. Cette trajectoire, essentiellement tournée vers des univers masculins virils compétitifs, participe activement à constituer les femmes et tout ce qui touche au féminin en monde étranger et à le pousser à rechercher ensuite des relations conjugales dans lesquelles mettre en acte cette différence.

Si Franck a été très tôt orienté dans cette direction par son schéma familial, son parcours scolaire et sportif puis sa carrière professionnelle, ce n'est pas le cas de Julien qui travaille son positionnement dans l'organisation sociale de la masculinité. Élevé seul par sa mère à partir de l'âge de 10 ans, Julien déménage à plusieurs reprises jusqu'à ce que sa mère obtienne un logement HLM dans un quartier difficile de la région parisienne. Il se retrouve à être « *le seul blanc* » dans sa classe de collégiens et vit mal cette période où il ne « *voulait pas sortir de la maison* » à cause des « *mecs qui trainent et qui font chier tout le monde* ». C'est une délivrance pour Nicolas lorsque sa mère obtient un poste dans le sud de la France. Il passe un baccalauréat ES puis arrête ses études avec soulagement car il n'a jamais aimé l'école où il a « *toujours eu l'impression d'être en prison* ». Parallèlement à sa scolarité, dès l'âge de 17 ans, Julien est pompier bénévole et, pendant plusieurs années, il travaille tous les étés à la caserne. Après son bac, il décide de devenir pompier professionnel et s'entraîne pour cela pendant un an afin d'entrer chez les sapeurs-pompiers militaires de Marseille, qui sont les « *pompiers d'élite* ». Il obtient le concours et part faire ses classes à Marseille.

> « J'allais à la salle de muscu, je courais beaucoup, je faisais beaucoup de course, deux, trois fois par semaine heu, de la nage aussi, de la piscine, voilà, assez intensif on va dire, sans trop, sans être un athlète quand même... (…) Bah je me suis mis un petit peu au sport avant, enfin c'était

> pour les pompiers, un peu pour les filles aussi parce que, parce que faut avoir des petits arguments quand même et puis heu...et puis voilà quoi, je rentre chez les pompiers. Et alors là, ça commence, donc, bah faut savoir que les pompiers de Marseille, c'est une école dans la marine qui est l'une des plus dures et difficiles physiquement, moralement, parce qu'ils te préparent à ton métier tout simplement c'est normal, donc je rentre dans le groupe, ça va, ça allait, ça se passait bien dans le groupe même si j'étais quand même un petit peu à part parce que c'était vraiment des bourrus quoi les collègues, donc on rentrait, on était pas officier ni rien, on était vraiment le matelot de base quoi, alors mes collègues ils étaient, j'avais des bonnes relations avec eux mais ils étaient vraiment bourrus quoi heu, y en avait aucun qui avait fini l'école, enfin bon, 'fin tu vois le truc, eux ils étaient pompier pompier heu, y en avait, si y en avait quelques-uns qui avaient fait, qui avaient fait le bac et tout, je m'entendais mieux avec eux d'ailleurs mais bon c'était un peu bourru heu voilà et heu... **Y avait des femmes ?** Nan, nan, y avait pas de filles nan. Même si les filles sont acceptées mais y en avait pas, j'en ai vu pendant que j'ai fait mes classes, tu sais quand tu rentres dans l'armée, tu fais tes classes avant de faire ta spécialité, les classes, c'est très général, c'est vraiment là où t'apprends à marcher au pas, à faire le garde à vous, 'fin bon, tous les trucs de l'armée, de base et pendant les classes, y avait des filles évidemment, pas dans notre groupe mais quelques-unes, enfin bon c'était très, c'est très masculin quand même l'armée hein. C'est très masculin et puis, voilà, voilà, donc nous voila arrivés à Marseille dans notre école des marins pompiers et pour te donner une idée [rire], ils nous ont envoyé à la maison les règles de l'école, règle numéro 1, tout déplacement se fait en courant, interdiction de marcher tu vois [rire] et y avait plein de petits trucs comme ça, mais ils nous préparaient hein, c'était ça » (Julien, 29 ans, marié depuis 4 ans avec Alina).

Julien se désengage finalement à la fin de la période d'essai de six mois, avant de signer un contrat qui l'aurait engagé sur 10 ans. Il renonce à un rêve, devenir pompier, pour conserver sa « *liberté* » : il n'apprécie pas le fonctionnement autoritaire de l'armée et ses collègues « *vraiment bourrus* ». Son récit fait émerger l'organisation sociale de la masculinité dans une institution homosexuée militaire. Pour Julien, il y a les « *pompiers pompiers* », sans aucune formation scolaire et les autres qui, comme lui, ont un bagage minimal, c'est-à-dire le baccalauréat. Être diplômé, avoir fait des études préserve ainsi de la rudesse, de la lourdeur, d'un côté « *bourru* » qu'il identifie chez les hommes qui n'ont pas terminé leur scolarité et dont il se distingue. Toutefois, son engagement dans un travail corporel, s'il est associé à son projet professionnel, répond aussi à des impératifs de séduction hétérosexuelle : avoir des « *arguments* » auprès des filles, c'est posséder un corps masculin, c'est-à-dire avoir une musculature prononcée. Julien a donc depuis longtemps un certain recul sur la production du genre, qui lui permet de travailler sa masculinité et de l'adapter selon ses besoins. Là, il travaille son corps pour le rendre désirable aux yeux des femmes ; plus tard, il travaille son caractère pour l'adapter à une relation conjugale avec une femme russe.

Rares sont les hommes conscients – ou en tout cas au point de l'évoquer – du travail fourni et à accomplir pour construire le genre et produire la masculinité. La plupart s'engagent directement, comme Paul ou Franck, dans des cursus, des filières puis des carrières qui les positionnent dans l'organisation sociale de la masculinité. Souvent, ils se situent du côté de la masculinité neutre – celle de la maitrise et du contrôle, celle des « hommes de raison[35] » –, plutôt que du côté de la masculinité virile, par leur possession de diplômes élevés dans des métiers techniques, notamment l'ingénierie. Mais s'ils

[35] Raewyn Connell, « Des hommes de raison », *Cahiers du Genre*, traduit par Anne-Charlotte Millepied et traduit par Simon Ridley, 2019, vol. 67, n° 2, p. 25-48.

possèdent fréquemment un niveau d'éducation élevé et des positions professionnelles de cadre supérieur (chapitre 5), ils sont également nombreux à venir d'un milieu social modeste. Inscrits dans une dynamique d'ascension sociale, mobilité géographique et choix conjugal transnational se rejoignent autour d'un même projet de genre : gravir les échelons sociaux et gagner en pouvoir.

1.2.2. De la mobilité sociale à la mobilité géographique

La plupart des hommes enquêtés, y compris parmi les plus âgés, ont en effet réalisé une importante ascension sociale. Si leurs mères occupent souvent des positions sociales peu élevées, c'est aussi fréquemment le cas de leurs pères qui sont principalement artisans, employés et ouvriers. Lorsque ces derniers ont une position sociale plus élevée, ils l'ont également acquise au cours d'une mobilité sociale ascendante. À l'exception de Julien, dont la situation n'est pas encore stabilisée, tous les autres hommes ont soit fait des études supérieures poussées, soit acquis une position sociale et économique élevée au cours d'une carrière de commercial (comme Franck ou Jean-Paul). Cette dynamique d'ascension, très représentée dans le parcours des enquêtés, informe sur les moteurs qui poussent au choix conjugal transnational. Pour faire carrière, investir dans les études supérieures est une première stratégie ; la deuxième, surtout depuis les années 1990, consiste à partir travailler à l'étranger et, dans la continuité, à s'engager dans une relation intime transnationale – une troisième stratégie donc, qui conforte tout autant qu'elle prolonge la deuxième. Parmi les hommes qui ont fait des études supérieures, beaucoup ont été soutenus et encouragés par leurs parents à poursuivre un cursus universitaire. Paul, par exemple, malgré une scolarité partagée avec son centre de formation de football, a réussi à tenir ensemble études et carrière sportive ; mais s'il a pu le faire, c'est grâce à la surveillance de ses parents qui ne l'ont jamais laissé abandonner sa scolarité, car ils étaient eux-mêmes engagés dans une logique d'ascension sociale[36].

> « Mes parents m'ont énormément soutenu aussi, surtout au niveau de l'école parce que l'école c'est pas toujours évident t'sais quand t'as la tête dans le foot, tu penses plus vraiment à l'école (…) Moi je voulais clairement arrêter l'école t'sais, j'avais 18 ans et je voulais continuer que dans le foot en fait et heu, là mes parents sont intervenus et avec les parents tu vois, tu fais pas ce que tu veux » (Paul, 30 ans, marié depuis 4 ans avec Anastasia).

Autour de lui, nombreux sont ceux qui n'ont pas obtenu leur baccalauréat, mais ses parents ont été très attentifs à sa scolarité. Paul a ainsi poursuivi l'ascension sociale amorcée à la génération précédente en intégrant finalement une école de commerce. Les parents de Thomas ont également soutenu leurs fils pour qu'ils poursuivent des études supérieures, en développant de nombreuses

[36] Son père était l'ainé d'une fratrie de quatre enfants dans une famille d'agriculteur et il a dû commencer à travailler jeune pour soutenir sa famille, ce qui l'a empêché, selon Paul, d'accéder à des études supérieures. Il a néanmoins réussi à faire carrière dans le secteur bancaire en commençant au bas de l'échelle tandis que sa mère est devenue assistante de gestion dans une grande firme à l'appui d'une formation en sténographie.

stratégies éducatives visant explicitement à permettre à leur enfant de s'élever socialement[37]. Suite à l'obtention d'un baccalauréat scientifique, Thomas intègre une classe préparatoire.

> « J'étais pas particulièrement brillant, je faisais pas partie de ceux qui sortent d'un cours de physique ou de maths et qui ont tout compris à la sortie, donc moi fallait que je bosse mais c'était 90% des étudiants qui étaient comme ça donc j'étais pas dans les 20% hyper brillants, j'étais dans les 80% qui doivent parfois relire les cours pour comprendre quoi. **Et quel était le rythme à la prépa ?** Tu bosses tout le temps. **Pas de vie sociale ?** La vie sociale, c'est à l'internat en fait parce que y a tous les gens avec qui tu vis. **Et c'est mixte ?** C'est mixte ouais, 'fin t'as des blocs de bâtiments où t'as que les gonzesses, que les mecs. **Donc pendant trois ans ?** Pendant trois ans, c'est un rythme soutenu ouais. **Boulot et la fête ?** Des fêtes, ah ouais y a carrément des fêtes ouais. Y a carrément des fêtes, par contre moi à l'époque, j'étais sportif donc je buvais pas, je courais, je courais beaucoup, je courais cinq, six fois par semaine » (Thomas, 36 ans, marié depuis 7 ans avec Alla).

Thomas n'a pas pris ses études supérieures à la légère. Il a fourni le travail nécessaire en adoptant sérieux et rigueur, qui se manifestent aussi bien dans sa pratique estudiantine (il « *bosse* » tout le temps) que dans l'exercice de ses loisirs, privilégiant le sport intensif aux « *beuveries* » qui finissent en « *coma éthylique* ». Il choisit même de redoubler sa deuxième année pour accéder à une école d'ingénieur plus prestigieuse. Thomas s'investit donc pleinement dans un parcours ambitieux où les choses ne sont faites ni au hasard, ni en dilettante. Patrice est également passé par une classe préparatoire, mais il y est allé « *en touriste* » et, faute de pouvoir redoubler, il est entré directement dans une école d'ingénieur malgré tout très bien notée. Son père, issu du milieu ouvrier, avait réussi à devenir pilote de ligne et Patrice a poursuivi cette ascension sociale dans le domaine professionnel « gagné » par le père en devenant ingénieur en aéronautique.

Yannick n'a quant à lui pas fait de classe préparatoire, mais après deux années universitaires en sciences, il intègre une école d'ingénieur.

> « J'en ai fait deux, deux ans à l'université, fac de sciences, après avoir eu un bac S ensuite fac de science deux ans, après je suis parti, j'ai postulé dans les écoles d'ingénieur heu après ces deux ans, donc j'ai pas fait de classe prépa parce que, parce que heu, bah parce que j'ai pas fait de classe prépa [rire], pas forcément voulu (…) J'étais pas passionné par les sciences [rire] mais on va dire que c'était le moins, c'est ce qui me plaisait le plus on va dire par rapport à tout, tout l'éventail de choses que tu peux faire, l'économie, ça m'attirait peut-être pas forcément, bon après tout ce qui était littéraire, c'était pas vraiment pour moi, ça me plaisait pas heu, et puis donc voilà, donc c'était plutôt sciences ouais. Plutôt sciences, style mathématiques, physique » (Yannick, 33 ans, marié depuis 4 ans avec Polina).

Yannick ne manifeste ni rejet de ses origines familiales, ni encouragements particuliers de ses parents mais ils l'ont néanmoins soutenu financièrement durant toute sa scolarité et ses études supérieures. Les sœurs de Yannick, Thomas et Fabrice n'ont pas eu un parcours similaire. Elles font

[37] Issue d'un milieu populaire et d'une famille nombreuse, la mère de Thomas, secrétaire dans une administration, souligne qu'ils se sont « *élevés par eux-mêmes* », qu'ils « *n'ont pas eu d'éducation* » en parlant d'elle et de son mari devenu commercial.

généralement des études moins longues tournées vers les métiers de service[38]. Ces divergences de trajectoires suggèrent, qu'au sein des fratries, les stratégies éducatives diffèrent selon le sexe des enfants : les aspirations à la réussite professionnelle sont davantage portées sur le garçon. Loïc a aussi eu l'opportunité d'accéder aux classes préparatoires mais, à la différence des hommes présentés précédemment, il n'y trouve pas d'intérêt.

> « Autant j'adorais les maths, autant j'ai pas du tout aimé ce qu'on nous a proposé en prépa, j'ai pas aimé l'ambiance, voilà c'était trop négatif pour moi pour que ça me donne envie de continuer et moi j'ai jamais voulu faire, entre guillemet, même si j'étais vraiment très à l'aise en mathématiques hein je, au lycée j'avais 20 de moyenne en faisant pas beaucoup d'effort heu au moins jusqu'en terminal donc c'était, j'avais des facilités mais après pour aller plus loin, j'avais pas une passion spécifiquement pour les mathématiques, en fait moi ce que je voulais devenir, c'était professeur des écoles ou éventuellement prof de math et donc il fallait bien faire des études pour arriver au bac + 5 donc moi j'avais pris la filière mais ça m'a pas du tout convenu, c'était trop poussé dans les mathématiques alors que moi j'avais beaucoup plus envie d'aller vers l'éducation. Et puis moi je savais pas pourquoi j'le faisais quoi, les autre le faisaient pour entrer dans des écoles d'ingénieur, moi je le faisais pas pour ça et l'intérêt était moindre » (Loïc, 37 ans, marié depuis 9 ans avec Oksana).

« *Au grand dam* » de son père, Loïc quitte la classe préparatoire assez rapidement pour devenir éducateur sportif dans le tennis de table, une orientation professionnelle qui correspond mieux à ses aspirations dirigées vers l'éducation. En somme, Loïc se détourne d'une carrière plus prestigieuse et rémunératrice pour poursuivre des objectifs de réalisation personnelle. Son père, infirmier psychiatrique, aurait préféré le voir continuer dans la voie de l'excellence universitaire, mais son suicide, alors que Loïc a 19 ans, a sans doute affaiblit son influence éducative. L'investissement parental pour pousser Loïc vers une mobilité sociale ascendante était ainsi moins développé que celui des parents de Thomas, dont la mère rejette assez violemment ses propres origines sociales[39]. Pour Chantal Jaquet, la non-reproduction visible au travers d'individus transclasses doit se comprendre au travers d'une trajectoire « solidaire d'un milieu familial ou social qui d'une certaine manière la provoque ou l'autorise » : « plus ou moins à son insu l'enfant est la voix(e) des désirs frustrés de ses parents[40] ». Les trajectoires de Paul, Thomas, Jean-Philippe ou Yannick s'apparentent à ce schéma-là. Tous les quatre sont issus de milieux sociaux populaires, mais ont néanmoins réalisé une forte ascension sociale qui s'associe généralement à un éloignement géographique, comme l'illustre l'expérience de Jean-Philippe.

> « Du coup on a déménagé dans le Nord parce que mon père est militaire et qu'il est du Nord, y a des gens qui viennent du Nord, y en a, moi je suis parti dès que j'ai pu après mes études en fait, j'ai fait mes études dans le Nord à côté de Cambray...à la frontière Nord-Pas de Calais, et du coup j'ai fait une partie de mes études dans le Pas de Calais, une partie dans le Nord et une fois que j'ai eu fini mes études, hé ben j'suis parti » (Jean-Philippe, 37 ans, marié depuis 2 ans avec Maria).

---

[38] La sœur de Patrice est devenue hôtesse de sol, celle de Thomas est devenue éducatrice spécialisée, celle de Yannick a travaillé dans l'hôtellerie puis elle a migré en se mariant avec un Italien.
[39] Elle manifeste en effet un dégoût de classe en évoquant sa mère : « moi ma mère je trouvais qu'elle était pas propre alors heu, je lavais mes affaires moi-même heu, je repassais mon linge, moi j'ai toujours aimé les choses au carré ».
[40] Chantal Jaquet, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, PUF, 2014, p. 87-84.

Ce départ témoigne d'un désir de s'éloigner d'un milieu social d'origine déjà en partie quitté par une mobilité sociale ascendante. Jean-Philippe procède dans son propos à une sorte de désidentification du père qui fait partie des « *gens qui viennent du nord* » alors que lui est parti « *dès qu'il a pu* », c'est-à-dire lorsqu'il a obtenu son premier poste d'ingénieur. « Partir » est un motif récurrent parmi les hommes enquêtés et la plupart ont en effet quitté leur région d'origine pour faire leurs études, travailler dans d'autres villes ou pour s'expatrier.

> « Les cousins à moi, 'fin mes cousins, les pièces rapportés surtout, les maris de mes cousines avec qui j'étais en bon contact, on s'entendait bien mais bon leur mari heu, c'était des mecs de la vallée et tout, c'est des gros beaufs, c'est typiquement le genre de personne à cause desquelles je me suis barré de cette vallée, je voulais pas rester faire ma vie là-bas, parce que...c'est, c'est les œillères voilà, on est dans notre truc, ouais heu, des gros bourrins, j'aime pas du tout ce genre de personnage, c'est pas du tout mon délire » (Romain, 33 ans, marié depuis 9 ans avec Daria).

Comme les propos de Romain en témoignent, l'éloignement géographique permet une mise à distance des origines sociales tout en réalisant une ascension sociale. La mobilité sociale s'associe ainsi souvent à la mobilité géographique et partir à l'étranger constitue un moyen de s'élever dans l'échelle sociale.

1.1.3. L'étranger comme moteur d'ascension sociale

Les femmes postsoviétiques, on l'a vu, baignent dans un environnement social qui rend l'Occident désirable. Souvent, elles possèdent un bagage linguistique et des expériences à l'étranger qui leur permettent de penser, d'imaginer leur avenir, en particulier matrimonial, au-delà de leurs frontières nationales. Qu'en est-il du côté des hommes français ? Possèdent-ils, comme leur compagne, une formation linguistique solide, une expérience internationale prononcée, voire un imaginaire spécifique concernant les pays postsoviétiques ? Avec l'importance du parti communiste pendant la Guerre froide, leurs parents auraient pu être des sympathisants communistes, pousser leurs enfants à faire du russe ou leur parler du régime soviétique. Avec les migrations russes du début du 20ème siècle, ces hommes auraient pu avoir des origines russes ou être tout simplement intéressés par la Russie, son histoire et le régime communiste. Or, il n'en est rien et seul Julien manifeste son intérêt pour la Russie en le rattachant à ses influences politiques.

> « J'avais toujours la Russie qui était dans un coin de ma tête. **Ah bon ?** Depuis, ouais, depuis longtemps parce que, bah j'étais très influencé par les milieux de gauche heu, un peu communiste etc. tu vois et forcément la Russie ça, ça a un écho quand tu t'intéresses à ça, parce que y a eu l'Union soviétique » (Julien, 29 ans, marié depuis 3 ans avec Alina).

Julien présente à ce titre une expérience originale car il a rencontré Liza, sa première petite-amie russe, sur un site de langue après avoir déjà commencé à apprendre le russe. À travers la pratique d'un jeu vidéo dont les dialogues étaient en russe et sous-titrés en anglais, Julien a voulu apprendre par

lui-même l'alphabet russe puis mettre en pratique ses connaissances sur des plateformes d'entraide. Ce type d'expériences est particulièrement atypique : les autres hommes ne signalent aucun lien ou intérêt spécifique pour la Russie, la langue russe ou les pays postsoviétiques avant leur rencontre conjugale ou leur mobilité dans un pays postsoviétique. En somme, rien ne les prédisposait à se tourner vers ces pays-là et, par conséquent, à une rencontre amoureuse avec une femme russe, ukrainienne ou bélarusse, comme le souligne ici Thomas.

> « J'avais jamais mis les pieds heu déjà d'une part en Biélorussie, en Russie ou en Ukraine mais même en Europe de l'Est, en Allemagne de l'Est, j'étais jamais allé, en fait pour moi c'était vraiment quelque chose de nouveau, ça m'intéressait de savoir à la base…si on m'avait dit, tu vois on parle de dates là heu, si tu m'avais dit en mars 2000 heu, dans 15 ans tu vivras en Biélorussie, t'auras trois enfants, ta femme sera biélorusse, je t'aurais dit heu, prends un cachet, va te coucher, on en reparle demain quoi. Y avait rien qui me prédisposait à ça, j'ai pas une culture russe, mes parents sont pas à la base pro-russe, j'ai pas une grand-mère qui était russe heu, donc j'ai strictement rien à voir avec la culture russe donc à la base c'était juste quelque chose qui m'intéressait parce que vraiment complètement différent donc à la base c'était ça » (Thomas, 36 ans, marié depuis 7 ans avec Alla).

Mais si les hommes n'ont généralement aucun lien avec la Russie, ils sont en revanche très fréquemment engagés dans des projets de mobilité internationale. Ils rencontrent ainsi leur conjointe à l'étranger dans une langue étrangère, généralement l'anglais, et ces expériences internationales s'inscrivent souvent dans un parcours d'ascension sociale ou, plus rarement, dans le maintien d'une position sociale dominante. C'est par exemple le cas de Yoann. Les pays étrangers et les langues étrangères n'ont, pour lui, rien d'« *exotiques* » car il y a été exposé depuis son plus jeune âge.

> « J'avais beaucoup voyagé avec mes parents en fait parce que...parce que eux, 'fin mon père, ma mère non, mais mon père est très, très voyageur...ouais, pis du coup on partait tous les étés en voiture, en camping 'fin depuis qu'on était tout petit, 'fin dès qu'on pouvait marcher en gros c'était, bon allez on peut le prendre et du coup on allait beaucoup en Italie, en Espagne, en Allemagne, Italie, Espagne, Allemagne ouais [rire] Donc j'avais vu pas mal de choses en fait enfant, Grèce aussi, 'fin des voyages vacances de profs quoi [rire] Voilà, j'avais fait pas mal, j'avais vu pas mal de pays comme ça. (…) Mon père aime bien les langues aussi, il baragouine dans à peu près toutes les langues européennes, voilà donc oui j'avais déjà des expériences à l'étranger, des expériences linguistiques, c'est quelque chose qui était pas exotique pour moi » (Yoann, 28 ans, marié depuis 2 ans avec Ioulia).

Les parents de Yoann sont tous les deux enseignants dans le secondaire, il a ainsi été soumis très tôt aux références culturelles légitimes – lectures, musique, expositions, voyages, langues étrangères. Cette éducation lui a permis, d'une part, d'accéder d'abord aux classes préparatoires puis à une grande école (une École Normale Supérieure [ENS]) et, d'autre part, d'acquérir une aisance internationale caractéristiques des classes supérieures[41]. Christian a lui aussi été très tôt socialisé à l'étranger. Enfant, il allait passer ses vacances en Espagne. Dans la continuité de cette ouverture sur

[41] A.-C. Wagner, *Les classes sociales dans la mondialisation*, *op. cit.*

l'étranger, Yoann et Christian connaissent des expériences internationales durant leur scolarité. Les deux verbatim suivants montrent l'enthousiasme mais surtout l'aisance avec lesquels ils ont vécu ces séjours.

> « J'ai fait un stage quand j'avais 15 ans, je suis allé en Amérique pendant un mois, c'était dans le cadre d'échange, ça m'avait beaucoup servi donc c'est vrai que quand j'étais jeune peut-être que ça a joué de me dire que j'avais été loin aussi, bref. J'étais dans une famille en Amérique, y avait une mère célibataire et ses deux filles qui avaient 16 ans à peu près, et moi j'avais 15 ans, elles, elles avaient le permis de conduire, y avait toute une bande d'amis, tout ça, 'fin c'était vraiment un autre monde, je me servais de mon espagnol, 'fin bref, c'était très intéressant, et à l'époque j'étais un peu fan de l'Amérique parce que la découverte quoi, j'étais allé dans le Colorado » (Christian, 53 ans, marié depuis 14 ans avec une femme russe).

> « Au lycée on était parti, on avait fait un voyage scolaire en Chine, et ça, c'avait été un truc assez déterminant en fait parce que, c'était un voyage, c'était pas un échange, pas de correspondant mais heu on était parti à Pékin et on avait passé une semaine à Pékin heu, et c'était trop bien et moi j'avais adoré ce voyage-là » (Yoann, 28 ans, marié depuis 2 ans avec Ioulia).

Christian et Yoann rattachent ces expériences à leur vie actuelle, témoignant de l'impact de ces mobilités sur leurs parcours. Par la suite, Christian a toujours cherché à utiliser ses compétences linguistiques dans son domaine professionnel et Yoann a connu plusieurs mobilités estudiantines en Chine. Ces mises en contact rapides avec d'autres pays étrangers s'inscrivent ensuite dans leurs trajectoires très orientées vers l'étranger. Pour les autres hommes qui s'apparentent à des transclasses, la découverte de l'étranger est plus directement associée à des logiques d'ascension sociale. Sébastien, par exemple, a connu une première expérience à l'étranger dans le cadre d'un échange lié au jumelage de sa ville natale et d'une ville de Pologne. Voici comment il relate son séjour.

> « Oh c'était le choc en plus parce que la famille, la famille était super riche quoi, cette ville-là c'est un petit peu, heu, c'est quand même les beaux quartiers en fait. C'est en plein dans un parc national, heu. Bon la baraque était immense, t'avais une piscine qui était chauffée à 34 degrés, c'était pas la famille polonaise de base. Donc forcément, c'était d'autant plus un choc de, arrête d'avoir des idées préconçues parce que entre ce que tu penses et la réalité c'est… Bon après le, faut dire que le père était heu, la mère avait une école d'anglais mais qui était super bien cotée qui avait plein d'élèves et plein d'argent aussi et le père était professeur à l'université mais un grand professeur, il était pas si vieux que ça pourtant hein. **Et tu étais en correspondance avec ?** Avec leur fils, mais bon leur fils qui avait fait une partie de ses études aux États-Unis, il vit aux États-Unis maintenant d'ailleurs, il travaille pour Google là-bas [rire] Donc nan, bonne famille, bonne éducation et super, très très sympa. D'où le choc à 16 ans, bah putain, motive-toi à apprendre l'anglais, et à parler anglais et donc à partir de là, je suis devenu celui qui participait sans doute le plus dans les cours d'anglais. Disons que c'était le déclic vis à vis des pays étrangers et le déclic d'avoir l'envie de travailler avec l'étranger aussi et l'IUT, t'avais, t'avais plusieurs possibilités de faire des stages à l'étranger, heu, possibilités aussi de travailler potentiellement à l'étranger ultérieurement et l'IUP, la licence IUP, c'était une licence en commerce international parce que encore l'optique de, ben voilà, travailler à l'étranger, travailler pour l'étranger » (Sébastien, 31 ans, marié depuis 2 ans avec Elvira).

La comparaison entre les discours de Yoann et Christian et celui de Sébastien marque une différence dans l'appréhension des pays étrangers. Alors que Yoann se souvient d'un voyage en Chine « *trop bien* », que Christian se remémore la « *découverte* » d'un « *autre monde* » où il peut mettre en pratique ses ressources linguistiques, Sébastien réalise que l'ouverture sur l'étranger lui permet d'accéder à un réseau international et à des catégories sociales hors d'atteinte dans son propre pays. Issu

d'un milieu social modeste, le choc de Sébastien lors de ce premier séjour est donc double : en premier lieu, il se rend compte qu'il a des « *idées préconçues* » sur le monde et qu'elles sont apparemment erronées, en second lieu, il prend conscience de sa position sociale internationale. Être un homme blanc de nationalité française dans des pays qui ont « *mauvaise réputation* » lui donne accès à des biens sociaux (matériels et symboliques) inaccessibles en France. Partir à l'étranger, c'est donc également souvent poursuivre un projet d'ascension sociale.

Dans le cas de Thomas également, cette démarche est particulièrement claire : il a lui aussi connu des expériences à l'étranger car ses parents ont fait en sorte qu'il parte régulièrement en colonies de vacances puis, durant ses vacances scolaires, dans des familles anglaises, américaines et allemandes. Thomas décrit ces séjours et en général son parcours de façon très concise, en rationalisant ses actions. Ainsi lorsqu'il se tourne vers l'étranger, il sait précisément quelle est sa démarche.

> « À la base indépendamment du fait que je me sois marié avec une femme étrangère, à la base je voulais bosser à l'étranger, mon premier truc, je voulais bosser à l'étranger, ça c'est sûr, j'y pensais depuis longtemps, c'est pour ça que le stage de deuxième année, je voulais absolument le faire à l'étranger, peu importe où, le but c'était pas de trouver le pays où je voulais vivre, le but c'était de comprendre si je pouvais bosser à l'étranger, donc ça me plaisait en fait de découvrir un pays différent, j'étais curieux. Ce qui me plaisait en fait, c'est qu'il y avait pas la monotonie, tu vivais pas dans un cadre que tu connaissais depuis longtemps heu tous les jours t'avais quelque chose de nouveau heu voilà premier truc, deuxième chose, c'était heu, gagner plus d'argent qu'en France, je m'étais dit en France, je m'étais dit, on va pas gagner, on va pas gagner lourd même en tant qu'ingénieur, c'est pas, 'fin y a pas moyen de développer de manière hyper heu...bah là aussi ils sont en train de tout raboter mais normalement quand tu vas à l'étranger à la base, y a dix ans, t'avais un coef par rapport à ton contrat en France donc tu connais 10, 20 ou 30 % de plus, en plus t'étais logé, en plus t'avais la voiture, téléphone etc. » (Thomas, 36 ans, marié depuis 7 ans avec Alla).

En partant travailler à l'étranger, Thomas sait qu'il accèdera à un meilleur salaire et certains privilèges qu'il n'aurait pas en France. En se déplaçant géographiquement, il se déplace socialement[42]. Mais vivre une expérience internationale, en particulier dans des pays au niveau économique inférieur, agit également comme une prise de conscience : celle de posséder une position sociale dominante à l'échelle internationale. Sur ce point, l'expérience de Yoann est significative. Lors de sa troisième année d'études à l'ENS, alors que la plupart de ses amis sont déjà partis à l'étranger, sa petite-amie le quitte. C'est un élément déclencheur qui le pousse à partir. En s'éloignant, il veut éviter une « *voie globalement très tracée par [ses] parents* » ; dans cette volonté de rompre avec ses ancrages, il monte un dossier « *globalement bidon* » et « *très baratineur* » pour aller étudier en Chine. Son désir de prendre de la

[42] De façon similaire, lorsque la carrière de footballeur de Paul a été compromise, il se tourne vers les pays étrangers pour penser un avenir professionnel qui peut lui permettre à une ascension sociale : « Je prenais conscience que voilà, j'étais arrivé dans la vraie vie, la carrière dans le foot c'est mort, heu, je vais continuer à jouer au foot parce que je veux rester à un bon niveau etc. tu vois, mais heu à côté si je veux bien gagner ma vie, il faut que, pardon de l'expression, mais il faut se casser le cul, tu vois il faut faire un truc de dingue et heu, et là, à ce moment-là je vois beaucoup l'étranger, t'sais, je me dis qu'il y a vraiment, j'aimerais bien faire du commerce à l'étranger » (Paul, 30 ans, marié depuis 4 ans avec Anastasia).

distance est très prononcé, mais cette fois l'éloignement géographique sert, au contraire des transclasses, à se détacher de certains marquages sociaux, pourtant très valorisés.

> « Trop d'héritage, trop d'héritage…et j'avais besoin de me retrouver dans un endroit où je serai personne, où je serai anonyme et où je pourrai partir de zéro voilà, où tout ce côté universitaire, prépa, bourgeoisie intellectuelle heu, où tout ça n'existerait pas, voilà, j'avais besoin de, de me retrouver là-dedans et puis ben une grande ville chinoise, une grande métropole chinoise, si tu veux te noyer dans une foule et devenir anonyme, c'est heu, c'est merveilleux [rire] C'est merveilleux, donc je me suis retrouvé du coup là-bas, et c'était bien, 'fin c'était bien, oui et non, parce que j'étais assez seul là-bas, parce que ç'a été l'effet inverse, je me suis retrouvé dans une situation tout à fait inverse en fait, où tes liens forts sont loin et puis là-bas tous mes repères et tous ceux dans lesquels moi je suis bon n'est, ne vaut rien en fait **Comme quoi ?** Bah comme, nan mais le fait de se retrouver, le fait de dire l'ENS, classe préparatoire heu, le baccalauréat littéraire, tout ça n'existe pas quand t'es en Chine. Donc c'était très intéressant, positif pas à 100 % 'fin disons que c'était pas une année merveilleusement magique mais qui m'a beaucoup apporté, m'a beaucoup apporté, pis il s'est trouvé, bah que j'étais dans un dortoir, en fait dans le dortoir des étudiants étrangers et où t'avais des Vietnamiens, 'fin des gens du monde entier, du monde entier vraiment et j'étais dans le dortoir des pauvres en fait, 'fin je m'étais retrouvé, je sais plus comment mais en gros, ils m'avaient filé, y avait plusieurs dortoirs pour étudiants étrangers, sachant que les dortoirs pour étudiants étrangers sont mieux que les dortoirs pour étudiants chinois et y avait un dortoir qui était en fait comme un hôtel où tu avais ta chambre à toi, qui était pour les étudiants en général occidentaux, américains, européens étaient la plupart, étaient la plupart là-bas et y avait un dortoir où là on était deux par chambre donc ce qui était mieux que les chinois parce que les chinois sont huit par chambre, donc là c'était que deux avec un confort beaucoup plus rustique et hum, et je m'étais retrouvé pour des raisons de trucs administratifs, je m'étais retrouvé là-bas et où y avait que des étudiants du tiers-monde, 'fin tiers-monde et assimilé quoi [petit pouffement] Y avait pas d'Européens, ni d'Occidentaux... **Avec qui étais-tu alors ?** Ben notamment bah des Vietnamiens, des Africains, des Indiens heu... **Et ton coloc ?** Bah j'avais pas de coloc du coup parce que j'avais demandé heu, parce que moi je veux absolument pas dormir avec quelqu'un c'est hors de question [rire] du coup je leur avais dit, bon ok, mais je veux être tout seul quoi, du coup j'avais une chambre, j'étais le seul du dortoir dans une chambre à deux et puis je payais le prix pour une chambre tout seul, je payais le double du prix mais j'étais hum…c'était une situation très bizarre. Voilà c'était assez, c'était assez rigolo et y avait notamment dans ce dortoir une délégation de biélorusses, y a beaucoup de soviétiques en général et c'est là que j'ai rencontré Ioulia » (Yoann, 28 ans, marié depuis 2 ans avec Ioulia).

En partant vivre dans un pays moins développé, Yoann se positionne dans les rapports sociaux internationaux qui s'incarnent dans l'espace universitaire. Il décrit lui-même la hiérarchie qui s'opère entre les nationalités et comment, en se retrouvant par hasard dans un dortoir « déclassé » au regard de sa nationalité, il accède néanmoins à des privilèges grâce à son pouvoir économique. S'il a tenté de fuir une « *trop grande légitimité* » en France pour se fondre dans l'anonymat d'une grande métropole chinoise, d'autres marqueurs sociaux vont agir dans cette situation migratoire et lui montrer que sa nationalité et sa couleur de peau le placent en haut de la hiérarchie sociale internationale. Même si ses diplômes et ses origines sociales, selon lui, ne valent rien lorsqu'il est en Chine, il n'en a pas besoin pour continuer à « valoir » quelque chose, il suffit même d'être européen ou occidental et d'être un homme pour être le « *roi du pétrole* ».

> « À l'époque Shanghai, c'était vraiment pas cher, ça restait un différentiel de prix hallucinant, ce qui fait que du coup bah Shanghai à l'époque heu, les années 2000 à Shanghai, c'était, t'étais Européen, t'étais le roi du monde, c'était vraiment, professionnellement, 'fin moi ça m'intéressait pas parce que j'étais pas dedans mais t'avais plein de jeunes entrepreneurs en herbe qui arrivaient, qui montaient des boites et hop, ça décollait, ça pouvait décoller d'un seul coup comme ça, donc t'avais, bah niveau vie nocturne, des boites, la drogue, les putes, 'fin t'avais tout [rire] 'Fin que

> moi pour le coup les putes et la drogue, j'y touchais pas mais, mais les…oui, bah les boites, 'fin une vie d'expat, d'expat pas cher en fait où n'importe quels connards d'étudiants étranger à l'époque, 'fin comme moi, se pointaient coucou j'ai une bourse, je suis le roi du pétrole donc c'était, c'était assez rigolo » (Yoann, 28 ans, marié depuis 2 ans avec Ioulia).

Yoann observe les rapports de domination et sa position dominante avec le sourire, il trouve cela « *assez rigolo* », signifiant par là le confort de cette situation. Il peut vivre dans le « *dortoir des pauvres* » et apprécier son côté rustique, les coupures d'électricité et côtoyer des individus du *« tiers-monde et assimilé* » tout en préservant son besoin d'intimité et de chaleur (le chauffage n'était pas inclus et il l'a fait installer pour lui). Son pouvoir économique lui donne par ailleurs accès, s'il le souhaite, à des commodités et des loisirs beaucoup moins accessibles en France : à savoir la sexualité des femmes, les drogues, les boites de nuit ou les restaurants. Comme d'autres hommes étrangers occidentaux, en arrivant en Chine, Yoann se découvre un nouveau pouvoir, une nouvelle aura, celle de l'expatrié[43], situation qu'il résume à travers l'expression, déjà employée par Fabrice plus haut : « *être le roi du pétrole* ».

Sébastien, conquis par son expérience polonaise, a continué ensuite à voyager dans le cadre de ses études supérieures. Lors d'un stage en Roumanie il expérimente, lui aussi, ce sentiment de nouvelle puissance.

> « J'étais dans le cadre d'un programme européen qui me payait le voyage et qui me payait une indemnité par mois, heu, c'était pas grand-chose, c'était 400 ou 500 euros mais bon en Roumanie, j'étais logé par elle, heu, les 500 euros c'était énorme quoi [rire], le salaire là-bas c'est 100 euros, donc forcément heu j'étais un peu le roi du pétrole... » (Sébastien, 31 ans, marié depuis 2 ans avec Elvira).

« *Être le roi du pétrole* », c'est donc occuper une position sociale et économique supérieure et gagner en pouvoir dans les rapports sociaux en général et, en particulier, dans les rapports de genre. Les hommes qui envisagent l'expatriation sont ainsi souvent dans une dynamique d'ascension sociale et cherchent à accéder à une position sociale plus élevée et plus favorable que celle qu'ils pourraient obtenir en France. Yoann n'est pour sa part pas resté en Chine : ce départ lui a simplement permis de cocher la case « *séjour long à l'étranger* » qui manquait à son curriculum vitae d'enfant des classes supérieures. Il est ensuite rentré en France « *content de cette expérience* », pour s'insérer sur le marché du travail des

[43] Claire Cosquer qui a réalisé une thèse sur les expatrié·es à Abu Dhabi propose une définition du terme « expatrié » qui éclaire les propos de Yoann : « la distinction entre "migrant·e" et "expatrié·e" ne se joue donc pas sur le régime migratoire en lui-même : autrement dit, elle ne renvoie pas au statut juridique de la migration et du travail. Dès lors, les usages différenciés des deux termes renvoient à autre chose qu'au régime migratoire : ils suggèrent en fait d'importants écarts sociaux entre les personnes susceptibles d'être qualifiées de "migrantes" et celles susceptibles d'être qualifiées d'"expatriées". Malgré l'hétérogénéité des situations englobées par l'usage large du terme "expatriation", le terme "expatrié·e" se caractérise ainsi par une connotation d'avantage économique voire de privilège – c'est-à-dire d'une position dominante dans un rapport social donné –, qui fait douter que l'étiquette "expatrié·e" soit utilisée uniformément selon la nationalité, la position de classe et la position raciale. Dans beaucoup de contextes, elle est de fait réservée aux "migrant·e·s blanc·he·s euro-américain·e·s" (Fechter et Walsh, 2010). Les "expatriations", quoique diverses, ont en commun de rassembler des migrant·e·s relativement privilégié·e·s et, surtout, originaires de pays des Nords » Claire Cosquer, *Expat' à Abu Dhabi : blanchité et construction du groupe national chez les migrant.e.s français.es*, Thèse de doctorat, Institut d'études politiques, Paris, 2018.

professions intellectuelles supérieures. Possédant déjà une position sociale dominante en France, l'étranger n'a pas le même attrait sur Yoann et sur les hommes d'origine sociale plus modeste en quête d'ascension sociale.

Cette première partie a montré que les hommes engagés dans une relation conjugale transnationale avec une femme postsoviétique sont diversifiés au regard de leurs expériences. Les projets de genre qu'ils mettent en œuvre varient sensiblement et laissent ainsi émerger des masculinités diverses, fluctuantes, situées socialement et historiquement. Toutefois, dans la majorité des cas et malgré les spécificités de chacun, leurs parcours montrent qu'ils sont en quête de pouvoir dans les rapports sociaux. En faisant carrière dans des sphères professionnelles très rémunératrices ou en s'expatriant pour accéder à de meilleurs revenus, mais également dans leurs choix conjugaux, ces hommes témoignent d'une volonté d'accéder à des positions dominantes. La suite de ce chapitre s'attache maintenant à découvrir les différentes configurations conjugales qui émergent au sein des couples franco-postsoviétiques en adoptant, cette fois, le point de vue des hommes. Malgré des projets de genre marqués par des dynamiques d'ascension sociale, une quête de pouvoir ou le maintien d'une position dominante, qu'advient-il finalement dans le cadre de leurs mariages transnationaux ?

2. Projets de genre et choix conjugal transnational

Trois configurations conjugales émergent à partir de mon enquête auprès des hommes. Tout d'abord celle où les hommes rencontrent leur conjointe dans les cadres sociaux de sociabilité estudiantins à l'échelle internationale[44]. Dans cette configuration, les individus du couple sont relativement jeunes et les projets conjugaux s'élaborent au fil des années selon les opportunités professionnelles et/ou estudiantines de chacun. De là peuvent se développer différents projets conjugaux, notamment au regard de la migration, et certains de ces hommes s'expatrient dans le pays de leur conjointe. Une deuxième configuration réunit des hommes plus âgés, qui ont généralement déjà connu une vie familiale[45]. Leur démarche conjugale est plus volontaire que celle des hommes plus jeunes de la mobilité internationale. Bien qu'ils manifestent souvent sans ambivalence leur rejet des femmes françaises, il apparaît aussi qu'ils rencontrent eux-mêmes des difficultés sur le marché matrimonial local. L'option matrimoniale transnationale se présente dans ce cadre-là comme un choix qui s'opère dans un double mouvement de rejet. Enfin, une troisième configuration ressort lorsque les hommes choisissent délibérément de migrer vers les pays postsoviétiques ; ce faisant, ils passent d'un régime de genre de genre à l'autre[46]. Certains se retrouvent comme des « poissons dans l'eau » dans l'ordre de genre postsoviétique ; d'autres doivent engager un travail sur leur masculinité pour la rendre conforme

[44] Voir Paul, Romain, Yannick, Yoann, Sébastien, Thomas
[45] Voir Fabrice, Franck, Guy, Jean-Philippe, Loïc, Nicolas, Pascal, Philippe.
[46] Voir Christian, Étienne, Jean-Paul, Julien, Sébastien.

aux normes des régimes de genre, en particulier conjugal ; enfin, quelques-uns profitent de la migration pour s'émanciper de certaines contraintes de genre.

2.1. Endosser une masculinité bourgeoise

Revenons sur le parcours de Thomas. La première partie a montré que son choix, avant d'être conjugal, était d'abord professionnel. Il a en effet évalué en premier lieu ses capacités à vivre à l'étranger avant de se lancer plus avant dans sa relation avec Alla. Fort d'une expérience professionnelle au Moyen-Orient concluante, il retourne au Belarus et retrouve Alla, avec qui il entretient une correspondance depuis presque un an et demi. S'il s'agit là, pour lui, d'une « *évidence* », ce n'est manifestement pas le cas pour Alla : il considère être « *tombé amoureux beaucoup plus vite qu'elle* ». À ce moment-là, elle débute ses études supérieures dans la capitale bélarusse et Thomas décide de prendre une année de césure durant laquelle il travaille dans un cabinet d'audit financier. Il veut acquérir une autonomie financière pour pouvoir faire « *ce qu'il veut* », dont mener à bien le projet qu'il a en tête : « *partir vivre à l'étranger* ». Ces nouvelles capacités économiques lui permettent de retourner régulièrement au Belarus et d'inviter Alla à lui rendre visite en France. L'année suivante, ils s'organisent pour pouvoir passer une année universitaire ensemble à Donetsk, en Ukraine. Si les démarches sont simples pour Alla, qui doit juste régler les frais de scolarité à l'université de Donetsk, elles le sont beaucoup moins pour Thomas, qui doit négocier avec son école d'ingénieur pour que cette année universitaire en Ukraine soit validée dans son cursus. Le récit de Thomas met ainsi en avant sa détermination dans ses projets professionnels et conjugaux, alors qu'Alla manifeste régulièrement des doutes et des hésitations, notamment en matière amoureuse. Par exemple, elle aurait pu renoncer à partir étudier à Donetsk si sa mère ne l'avait pas finalement convaincue de s'y rendre.

> « Au début, ma mère m'a dit que c'était stupide, que j'aille étudier à Donetsk, puis elle a rencontré Thomas, elle l'a apprécié et ma mère m'a dit que c'était bien. Parce que je voulais changer d'avis, et ma mère a dit : "Tu as déjà promis et tu veux changer d'avis". En fait, il y a eu un moment où j'ai eu peur et c'est comme si ma mère avait aidé, finalement, à ce que j'aille à Donetsk. C'est-à-dire qu'au début je pensais y aller puis, quand le moment est arrivé, c'est devenu un peu effrayant et c'est comme si ma mère m'avait poussée » (Alla, 32 ans, mariée depuis 7 ans avec Thomas).

Le couple vit ainsi une première expérience conjugale en louant un appartement ensemble à Donetsk. Thomas commence à apprendre sérieusement le russe, Alla prend des cours de français mais très vite, le russe devient prédominant. À l'issue de cette année-là, la question de la migration d'Alla ne se pose pas car elle a explicitement refusé ce projet. Les conditions de possibilité de la relation reposent donc sur les capacités de Thomas à venir travailler au Belarus ou en Russie. Il finit par obtenir un poste à Moscou dans une société de construction française, Alla le rejoint alors rapidement et occupe un poste de commerciale dans une entreprise internationale pendant quelques années. Ils se marient sept ans après leur première rencontre, au moment où ils ont leur premier enfant. Alla s'arrête de travailler pour

s'occuper de leur fils puis ils ont deux autres enfants, nés avec deux ans d'écart, et au moment de notre rencontre, Alla est en congé parental depuis 7 ans. Le couple adopte une organisation familiale où les rôles sont très différenciés. Toutefois, Thomas n'était pas nécessairement à la recherche de ce type de configuration conjugale.

> « Après au niveau ressources pour le foyer, la femme biélorusse considère que c'est son mari qui doit ramener les sous à la maison pareil en France, t'es un couple, t'es à deux, la femme elle doit, même souvent, la femme veut participer pour avoir son indépendance financière etc. en gros résumé peut-être également exagéré, en gros dans le couple russe, le mec, il fout pas grand-chose à la maison, c'est pas lui qui lave par terre, c'est pas lui qui fait la vaisselle, heu, lui son but c'est ramener les sous à la maison, la femme, elle nourrit l'enfant et elle s'occupe de toute la famille, de toutes les tâches ménagères, le profil type c'est ça. **Et vous c'est comment ?** Donc si y a pas d'argent, la femme elle peut dire à son mari, bah gagne plus d'argent et le mari, il dit heu sers moi la soupe, sers moi le plat etc. **Et vous, c'est comment ?** Heu bah nous c'est un mélange, c'est un mélange des deux nous. **Mais à quel niveau ?** Au niveau des tâches ménagères par exemple ? **Bah je ne sais pas, en quoi est-ce un mélange ?** Bah c'est un peu différent aussi parce qu'on cuisine des fois que pour nous, des fois pour tout le monde parce qu'on a les chambres d'hôte et à Moscou heu, à Moscou je partais tôt, je rentrais tard heu bon, c'est vrai qu'on vivait, qu'on vivait bien, on était heu, on était très loin des problèmes économiques et, des revenus français, du français lambda je dirais, donc au niveau économique, y avait aucun souci après c'est des questions d'organisation, donc on avait des nounous, on avait aussi une femme de ménage à Moscou, donc en fait c'était, Alla s'occupe de l'éducation, moi je dois ramener les sous, et les tâches ménagères c'était heu, c'était fait par quelqu'un d'autre, à part la cuisine, la vaisselle, laver par terre etc. c'était fait par quelqu'un d'autre. **Et du coup, tu vois ça comment cette organisation dans le couple ?** À la base, c'est pas du tout ça qui m'a attiré, cette différence, j'en avais même pas conscience en fait, c'est après 10 ans en Russie que je m'en suis rendu compte » (Thomas, 36 ans, marié depuis 7 ans avec Alla).

Au contact de sa compagne et en vivant dans les pays postsoviétiques, Thomas prend conscience du régime de genre en vigueur dans les relations conjugales. Dans cet extrait, il le décrit et le compare à celui qui, selon lui, existe en France. À plusieurs reprises au cours de l'entretien, il opère ces comparaisons sans pour autant préciser si un régime lui parait meilleur qu'un autre mais il met néanmoins en avant les capacités d'adaptation qu'il a dû déployer pour se ranger aux normes de l'ordre de genre postsoviétique. Pour lui, cela constitue même l'une des principales difficultés dans les relations conjugales franco-postsoviétiques.

> « Je suis prêt à expliquer ce qui s'est passé mais heu encore une fois je le recommanderai pas du tout, je suis très très loin de dire heu éventuellement ça peut être la solution ou...ça reste hyper compliqué quand même, c'est vraiment deux cultures différentes même si ça se porte pas sur le visage, c'est deux cultures différentes et c'est, des fois y a des différences culturelles qui sont bah flagrantes je dirai. **Comme quoi ?** Je vais pas te donner d'exemple mais y a des choses qui se font pas en France qui se font ici et vice versa. **Bah si donne des exemples !** Heu, le fait qu'une mère nourrit son enfant, ici c'est quasiment systématique, si ici une mère peut pas nourrir son enfant, c'est le drame, quand je dis le nourrir, c'est au moins jusqu'à un an, un an et demi voire deux ans, donc là par exemple, elle a nourri Lisa jusqu'à deux ans, Roman jusqu'à deux ans, Igor, il avait un an et trois mois quand elle a arrêté d'allaiter. En France, y a des procès quand une mère allaite son enfant en public par exemple. Après la mère reste à la maison, elle élève son enfant pendant au moins un an et demi, deux ans, le congé maternité ici c'est jusqu'à trois ans, t'es rémunéré pendant un an et demi après pendant trois ans t'as la possibilité de récupérer ton emploi, l'employeur peut pas te licencier. Après en France, y a pas trop de cloisonnement par rapport à ce que doit faire un homme et ce que doit faire une femme à la maison, y en a de moins en moins, t'as une femme qui peut dire heu à son mari heu, lave la vaisselle, tu vois, ça choque pas, le mec lave la vaisselle, t'es d'accord ou pas ? **Ça dépend des couples** Après c'est mon idée, peut-être que je me trompe, ça fait plus de dix ans que je vis pas en France mais bon c'est mon impression.

> Ici les femmes, elles ont souvent moins le permis qu'en France, en France quasiment toutes les femmes ont le permis, quasiment toutes les femmes conduisent, ici pas trop. **Alla, elle a le permis ?** Non, non, elle a pas le permis, elle conduit pas en fait, parce qu'on a jamais vraiment eu besoin et voilà maintenant elle a un peu peur donc elle conduit pas, bon elle va s'y remettre, elle va conduire, elle aura sûrement sa voiture bientôt etc. mais donc encore une différence » (Thomas, 36 ans, marié depuis 7 ans avec Alla).

Ici, Thomas décrit les configurations de la pratique de genre en vigueur non seulement au sein de son couple, mais à l'échelle de la société. La durée du congé parental (essentiellement pris par les femmes), l'allaitement des enfants, ou encore le fait que les femmes n'aient pas le permis de conduire sont des manifestations de l'ordre de genre dans l'espace public. Ces pratiques présentent, pour Thomas, une difficulté plutôt qu'un avantage ; en tout cas, il a dû apprendre à les accepter tout en cherchant à les faire évoluer comme, par exemple, en poussant Alla à passer le permis puis à conduire une voiture, ou en « *bataillant* » pour pouvoir assister à la naissance de ses enfants. Alla et Thomas indiquaient tous les deux avoir eu des difficultés à s'adapter l'un à l'autre et souvent, quand je leur demandais des exemples plus précis, émergeaient des tensions mettant en jeu les normes du régime de genre. Car si Thomas a dû faire preuve d'adaptation face à ce qu'il était attendu de lui, en tant que mari, père et migrant dans la société bélarusse, c'est aussi parce qu'Alla revendique une adhésion à l'ordre de genre dominant.

> « Ici, la femme doit être une femme, dont on prend soin, qu'on drague, qui prend soin des enfants, qui est toujours belle et qui vit sa vie de femme. En principe la femme a une vie de femme et l'homme une vie d'homme. Le féminisme, je ne comprends pas, si le sens du féminisme est de placer la femme au-dessus d'un homme, c'est une absurdité. En fait, partout en Russie, c'est une absurdité. Chez nous c'est vraiment, un homme il doit nourrir sa famille, la femme, elle doit garder les enfants, chez nous c'est plus clair ça. Dans toutes les familles c'est comme ça. C'est la culture, c'est pour tous, c'est comme ça. C'est pas parce que j'ai décidé que c'est comme ça. On dit toujours que l'homme il décide les questions totales, importantes (…) Les femmes et les hommes sont aussi différents, ils ne peuvent pas être égaux du tout, de toute façon. Les hommes ont des intérêts, les femmes ont d'autres intérêts, les femmes ont un bonheur, les hommes ont un autre bonheur. N'importe quelle femme aime cuisiner quelque chose de bon, mais pas n'importe quel homme aime cuisiner quoique ce soit. Ça veut dire que l'égalité homme-femme ne peut tout simplement pas exister. Les hommes doivent avoir un engouement, un passe-temps qui les passionne et une famille. Quant à la femme, elle peut se contenter de la famille. Et puis, oui, dans notre monde, il est tellement attendu qu'un homme doive réussir, et la réussite dans notre monde, c'est un bon poste et beaucoup d'argent. **Et la réussite pour les femmes ?** Pour les femmes ? On dit que le bonheur pour une femme, une femme heureuse, c'est celles dont les enfants sont en bonne santé et qui ont un bon mari. Et puis, quand elle a tout ça, une femme peut avoir un passe-temps, mais quand les enfants sont petits, normalement, les parents se consacrent entièrement aux enfants, enfin, surtout les femmes. Et puis, quand les enfants grandissent, mènent leur vie, deviennent indépendants, alors la femme commence à faire d'autres choses. Tout se passe en douceur. C'est un grand dévouement, chez la mère envers ses enfants, chez les hommes, il n'y a pas ça, pas ce dévouement pour les enfants, dans le sens où les hommes ont, par définition, beaucoup moins de patience… Les femmes et les hommes sont des planètes différentes » (Alla, 32 ans, mariée depuis 7 ans avec Thomas).

Comme Katia dans le chapitre précédent, Alla essentialise les sexes. Hommes et femmes sont différents en essence, « *par définition* » et pour cette raison, ils s'adonnent chacun à des activités déterminées par leur sexe. Aux hommes la réussite professionnelle et les bons revenus, aux femmes le soin des enfants et l'entretien de la maison : ainsi décrit-elle le schéma mis en œuvre au sein de son couple. La réussite professionnelle de Thomas lui a en effet permis d'accéder au statut de maitresse de

maison, disposant d'un personnel pour la décharger de certains travaux domestiques ; cette configuration conjugale répond aussi à l'idéal bourgeois réhabilité à la fin de la période soviétique. Au contraire de sa mère qui a toujours travaillé, Alla apprécie de se consacrer uniquement à sa vie familiale.

> « Ma mère est allée au travail plus que moi [rire] **Plus ?** Oui plus, elle est toujours allée au travail, et je ne l'ai pas fait. Je suis en congé depuis six ans, je ne travaille pas. Et ici [dans leur maison d'hôte], en principe, nous travaillons pour nous-mêmes, c'est-à-dire que je suis à la maison, je ne vais nulle part. Je n'ai aucune obligation de me lever à 8 heures du matin, de revenir à 20 heures. Voilà la différence. Nous préparons tous à manger, nous nettoyons tous, nous surveillons tous les enfants... **Et c'est mieux ou… ?** Eh bien, c'est mieux pour moi, ce serait pire pour ma mère, c'est important pour elle d'aller au travail **Ah ?** Je veux dire, il est très important pour ma mère d'aller au travail, de s'habiller, de voir des collègues là-bas, de discuter avec eux là-bas, de parler et pour moi, ce n'est pas si important donc c'est facile pour moi de rester à la maison et en général, c'est plus intéressant pour moi de jouer avec les enfants, de lire des livres. »

Le parcours de Thomas, on le verra, s'apparente à celui des hommes qui choisissent la migration à cette différence-là qu'il n'avait pas anticipé qu'en migrant, il allait passer d'un ordre de genre à l'autre. S'engager dans une relation conjugale transnationale s'associe au projet d'expatriation et d'ascension sociale de Thomas car « la femme "internationale" participe à l'accumulation du capital international[47] ». En devenant expatrié et en se mariant avec une femme étrangère qui, même s'il le questionne, est entièrement disponible à la prise en charge de la sphère domestique, Thomas développe un ancrage géographique entre plusieurs pays tout en faisant carrière sans avoir à se préoccuper des affaires domestiques : il gagne donc en pouvoir en s'appuyant sur son épouse qui l'aide à endosser une masculinité bourgeoise[48].

Paul connait un parcours relativement similaire en s'engageant dans une carrière d'expatrié et dans un mariage transnational. Il rencontre Anastasia en Finlande où l'un et l'autre étaient engagés dans une mobilité estudiantine. Dès son retour en France, Paul s'organise pour venir rejoindre Anastasia en Russie. Un an plus tard, il part s'installer à Saint-Pétersbourg, d'abord avec un statut d'étudiant, inscrit dans un institut de langue russe, puis à l'appui d'un contrat d'expatriation. Ils se marient quatre ans après leur rencontre, alors qu'Anastasia attend leur premier enfant. Ingénieure dans une entreprise de traitement des eaux, c'est elle qui a pris un congé parental d'un an et demi en attendant de pouvoir laisser l'enfant dans une crèche. Toutefois, au contraire d'Alla, Anastasia n'apprécie pas particulièrement de rester au foyer et Paul n'envisage pas non plus cette configuration « *vieille France* ».

> « Ici, tu vois y en a, je travaille dans le milieu agricole donc y en a beaucoup qui sont… En France, on dirait vieille France quoi, tu vois c'est un peu l'ancienne génération etc. et eux en fait professionnellement parlant c'est de gagner assez pour que Madame puisse ne plus travailler, 'fin

[47] Anne Catherine Wagner, *Les nouvelles élites de la mondialisation. Une immigration dorée en France*, Paris, PUF, 1998, 236 p.
[48] Selon Raewyn Connell, les masculinités bourgeoises bien que spécifiques à chaque région géographique partagent en commun quelques traits caractéristiques : une association avec l'autorité, le conservatisme social, l'hétérosexualité obligatoire, division du travail familial, différence symbolique de genre, une distance émotionnelle entre les hommes et les femmes. Raewyn Connell et Julian Wood, « Globalization and Business Masculinities », *Men and Masculinities*, 2005, vol. 7, nº 4, p. 347-364.

> c'est, 'fin je sais pas, moi d'entendre ça je trouve ça bizarre quoi si tu veux, à la limite bah on a assez d'argent pour que Anastasia ne travaille pas je pense, on arriverait à, on survivrait quoi si tu veux mais heu, j'ai du mal à comprendre cette philosophie dans le sens où je pense que Anastasia, rester à la maison, ça lui irait pas plus de, bah justement un an et demi déjà c'est long et donc ouais c'est un peu l'ancienne génération tu vois, où la maman elle restait à la maison, elle s'occupait des enfants, elle faisait la popote, elle faisait le ménage des trucs comme ça, aujourd'hui, 'fin les femmes d'aujourd'hui, après bon chacun, tout le monde est différent mais perso, je vois beaucoup moins de femmes comme ça » (Paul, 30 ans, marié depuis 4 ans avec Anastasia).

Les propos de Paul, à l'image de ceux de Thomas, montrent qu'il envisage des rapports conjugaux où son épouse peut, elle aussi, s'épanouir dans sa vie professionnelle, bien qu'Anastasia supporte l'essentiel du travail parental et domestique. Même si Paul observe qu'autour de lui, les femmes ne sont plus cantonnées à la sphère domestique, Anastasia précise néanmoins qu'une partie de ses amies préfèrent rester à la maison et ne pas travailler.

> « Dans mes copines c'est 50/50, j'en ai plein qui sont à la maison. J'ai une copine qui reste à la maison et elle s'est lancée sur la réalisation de gâteau anniversaire, j'en ai une autre qui a un blog sur Instagram. J'en ai aussi une qui dit qu'elle ne veut jamais retourner travailler, elle préfère faire un autre gamin que retourner travailler, elle y trouve plus de liberté » (Anastasia, 33 ans, mariée depuis 4 ans avec Paul).

Travailler ou ne pas travailler : avoir le choix est un luxe qui s'apprécie mais, à l'exception d'Alla et de Katia, rares sont, dans mon enquête, les épouses d'hommes français qui ont choisi, ou pu choisir, l'inactivité professionnelle.

Rares sont aussi celles qui ont pu imposer à leur conjoint la primauté de leur propre activité professionnelle, à l'exception de Polina. Yannick, son époux, a en effet trouvé le moyen de la rejoindre en Russie pour qu'elle puisse conserver son statut et son poste. Le couple s'est aussi rencontré lors d'une mobilité estudiantine en Finlande, puis Yannick part réaliser un stage aux États-Unis ; mais la distance qui les sépare le conduit à renoncer à d'éventuelles opportunités professionnelles. Il rentre à Paris et trouve un emploi dans le secteur de l'ingénierie, puis Polina le rejoint pour étudier le français pendant un an. À l'issue de cette expérience, ils se rendent compte qu'il sera difficile pour Polina de trouver un travail à la hauteur de ses qualifications.

> « Le problème c'est que heu, donc on était pas mariés, heu, donc c'était, pour obtenir un visa heu, à part le visa étudiant qui est abordable, le reste c'est plus compliqué, donc du coup, c'était visa étudiant mais bon une fois que le visa étudiant était terminé heu, elle a essayé de trouver un travail, on a regardé les offres, les postes etc. mais c'est très compliqué parce que on te demande de parler la langue, le français, on te demande d'avoir un visa mais bon c'est pas forcément le cas, donc en fait c'est, c'était très compliqué. J'ai essayé de trouver plusieurs moyens pour pouvoir rester ensemble à Paris mais bon c'était un peu compliqué heu, après on s'est dit bon on va essayer de se marier et donc avant notre mariage j'ai dit écoute, bon si tu veux aller en Russie, vas-y, j'pense que c'est bien que tu travailles un peu avant aussi en même temps et puis elle voulait travailler parce qu'elle en avait marre de rester. **Oui, parce qu'elle n'a pas travaillé ?** Bah, après faut trouver une expérience professionnelle parce qu'elle peut pas rester, elle pouvait pas rester étudiante sur Paris et ne rien faire, les journées sont longues héhé… Ensuite, on a continué à se voir donc c'était toujours pareil, on a essayé de trouver le moyen de bouger, moi j'essayais surtout de venir plutôt en Russie parce que je voyais pas, pas trop de débouchés en France quoi, et donc ça, donc ça s'est fait. **De débouchés pour toi ?** Ouais, 'fin, je travaillais mais si tu veux, je voulais,

> j'avais pas envie de rester forcément sur Paris, Polina avait pas forcément non plus envie de venir heu parce que voilà, c'était compliqué de trouver du travail en tant qu'étranger comme ça, là on avait résolu le problème des papiers et de la langue mais heu après faut toujours trouver le, le boulot quoi, donc sans trop d'expérience, c'est un peu compliqué » (Yannick, 33 ans, marié depuis 4 ans avec Polina).

Au moment de sa rencontre avec Yannick, Polina étudiait le commerce international et elle avait auparavant suivi des études internationales dès l'âge de 16 ans dans une école finlandaise où tous ses cours se déroulaient en anglais. Une fois diplômée, ce bagage scolaire lui donne accès à des emplois bien rémunérés en Russie et, au moment de l'entretien, son poste de cadre commerciale lui offre beaucoup de liberté et d'avantages (à titre d'exemple, son entreprise prenait en charge ses allers-retours en France jusqu'à ce que Yannick la rejoigne en Russie). Contrairement aux épouses postsoviétiques d'hommes français expatriés que j'ai pu rencontrer, Polina marque clairement son éloignement des normes du régime de genre dominant dans les rapports conjugaux.

> « Je ne pense pas que l'homme doit être la personne principale et que la femme ne doit pas travailler, la variante russe, non, mais je pense que le mari et la femme doivent être amis, ils doivent se soutenir mutuellement à se réaliser, pour moi c'est très important de travailler, je pense que la relation doit s'adapter. Par exemple, il y a un an, on ne vivait pas ensemble, on faisait des allers-retours entre Paris et Saint-Pétersbourg, maintenant je suis à la maison et Lionel travaille, et dans un an peut-être que c'est moi qui travaillerais et Lionel non. Mais je ne pourrai pas m'adapter par exemple à ce que l'homme soit le plus important et que la femme reste à la maison » (Polina, 29 ans, mariée depuis 4 ans avec Yannick).

Yannick n'aurait pas nécessairement été opposé au fait que Polina reste en France avec lui, éventuellement sans travailler, mais elle n'envisage ni cette option, ni celle qui aurait consisté à travailler en dessous de ses qualifications ; elle a des ressources suffisantes pour le faire accepter à son partenaire, notamment grâce à une formation supérieure lui donnant accès à des positions sociales élevées et privilégiées. Au moment de l'entretien, le couple vient d'avoir un enfant et Polina est en congé maternité, mais elle pense reprendre son activité professionnelle d'ici quelques mois.

La migration des hommes implique ainsi leur engagement : ils prennent un risque, se déplacent et s'en remettent au moins partiellement à leur compagne puisque ce sont eux qui sont « transplantés » dans les pays dont elles sont natives. Se marier avec un homme étranger en restant vivre dans son propre pays leur permet ainsi de choisir la configuration conjugale qui leur convient : Alla ne désirait pas travailler, Anastasia ne veut pas prolonger son congé parental et Polina envisage une répartition égalitaire des rôles parentaux. *A contrario*, lorsque ce sont les femmes qui migrent en France, leur séjour est généralement conditionné par leur statut matrimonial et non leur statut professionnel, ce qui donne nécessairement un pouvoir supplémentaire aux hommes dans les négociations conjugales.

L'histoire de Romain et Daria illustre cette asymétrie de pouvoir. Leur rencontre a lieu sur le campus universitaire de Grenoble et leur relation se construit peu à peu. Pendant les premières années, ils vivent une relation amoureuse à distance car Daria part faire un échange en Allemagne puis termine ses études de tourisme à Paris. C'est à ce moment-là que Romain lui pose un ultimatum.

> « Quand elle est rentrée de Paris parce que moi je lui avais dit, "Écoute, je ne monterai jamais à Paris, c'est hors de question, je peux pas, déjà Lyon j'ai du mal, j'ai du mal à vivre à Lyon parce que pour moi c'est trop de béton, j'ai grandi dans la montagne, j'ai grandi dans un village de 2000 habitants, pour moi Lyon, c'est, c'est très très dur, Paris, c'est juste impossible pour moi, c'est impossible". Du coup, elle avait fait le choix déjà de rentrer à Grenoble, d'accepter de pas continuer sur Paris, et j'avais, j'avais été touché par ça, parce que je savais qu'elle faisait un sacrifice par rapport à sa carrière parce que elle très clairement c'est à Paris qu'elle aurait fait sa carrière et à l'époque, ouais je lui avais un petit peu dit "Bah écoute faut que tu choisisses, c'est Paris ou c'est moi parce que moi j'irai pas à Paris" et elle m'avait choisi moi donc c'était, c'était très flatteur pour moi donc je m'étais dit, bon là y a vraiment quelque chose, y a vraiment quelque chose c'est... Et on s'était retrouvé dans cette situation, moi j'avais déjà l'idée dans la tête depuis quelques mois de me dire, putain c'est peut-être quelqu'un avec qui je vais faire quelque chose etc. et c'est là vraiment où bah ç'a été l'élément déclencheur plus vite que prévu, moi j'étais dans l'optique au bout de quelques mois, encore quelques mois, de vérifier de, je sais pas, de peser le pour et le contre, voir comment ça allait évoluer entre nous, je me suis lancé hein, comme on dit au poker *all in*, j'y suis allé et bah je regrette pas hein, c'est, je veux dire là, on va, on va sur nos dix ans de mariage quand même... C'est pas rien hein » (Romain, 33 ans, marié depuis 9 ans avec Daria).

Daria est obligée de choisir entre lui ou Paris, entre le mariage ou la carrière, sachant que la première option est plus fiable que la seconde pour sécuriser sa situation migratoire. L'argument de Romain est compréhensible, étant né et ayant grandi dans un village, vivre dans une grande ville et *a fortiori* Paris est pour lui trop difficile. Toutefois, au moment de l'entretien, le couple vit à Lyon depuis quelques années en raison des évolutions professionnelles de Romain. Daria a finalement pris le parti de privilégier la vie familiale tandis que Romain a pu endosser le rôle de pourvoyeur économique en faisant carrière. En cela, le mariage est une « mauvaise affaire[49] » pour la trajectoire professionnelle de Daria ; mais c'est moins le mariage qui produit cette configuration que les normes et les expériences de genre et de classe dans lesquelles elle et Romain ont évolué.

> « Pour moi, c'est très important de gagner de l'argent pour assurer le bien-être de ma famille parce que je veux pas que ma famille connaisse ce que j'ai connu moi en étant gamin avec heu, les huissiers à la porte, au point de tout perdre, devoir travailler 15h par jour heu, nan, ça, je veux surtout pas que Laura [leur fille] elle ait, elle ait ce sentiment là et du coup, c'est aussi pour ça que ouais, je me déf, moi je me défonce dans mon boulot, je fais, je suis prêt à faire beaucoup de sacrifices, par rapport à ça, parce que je l'ai vécu en étant gamin quoi. Et c'est vrai que je m'étais jamais rendu compte que Daria était, elle l'avait pas du tout vécu ça, qu'elle avait pas, on a pas, sur beaucoup de choses, on s'oppose sur énormément de choses mais en fait, je me suis rendu compte de ça au bout de toutes ces années, on s'oppose sur énormément de choses mais du coup on se complète de part ça, on a, si on prend une feuille de papier, qu'on liste nos points communs, franchement, je pense qu'on en a pas beaucoup, on en a vraiment pas beaucoup parce qu'on a des façons de fonctionner totalement différentes, on a des, des approches très différentes sur énormément de sujets mais du coup, je pense vraiment que c'est notre force parce que du coup on se complète complètement, elle est nulle cette formulation, mais on se complète parfaitement » (Romain, 33 ans, marié depuis 9 ans avec Daria).

Lors du second entretien conduit avec Daria dans leur appartement, Romain est présent et il l'entend parler de son rapport au travail et à l'argent. Ses parents l'ont toujours soutenue, elle a rarement eu besoin d'assumer seule sa vie matérielle et elle n'a pas été exposée à la précarité au contraire de Romain. Reprenant ensuite les propos de Daria, il produit une analyse de leur couple fondé sur la

[49] F. de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, *op. cit.*, p. 74.

complémentarité qui serait le résultat, selon lui, de leur nombre restreint de points communs et d'une façon de « *fonctionner totalement différente* ». Il s'agit néanmoins d'une description de leur couple qui intervient après presque dix ans de mariage : ces différences étaient-elles présentes initialement ou se sont-elles construites et renforcées au fil du temps ? Une chose est certaine, au moment de leur rencontre, ils étaient tous les deux des étudiant·e·s en sciences humaines et sociales engagé·e·s dans la poursuite de leurs études supérieures. Leur mariage cristallise la répartition des rôles conjugaux, puisque Daria renonce à ses perspectives professionnelles et que Romain, fort de son nouveau statut d'homme marié et de chef de famille, endosse le rôle de pourvoyeur économique.

> « Je continuais encore à moitié la fac, je continuais encore, voilà, j'étais, j'étais à ce moment-là, je savais pas trop sur quel pied danser, j'hésitais et c'est vraiment après par la suite, je me suis dit, bon maintenant heu, on est marié, heu, bah c'est vrai qu'en fait voilà, je suis, tu vois je suis revenu sur le fait que voilà, ok, j'suis marié, j'ai une famille maintenant, donc faut que j'assure, donc maintenant j'arrête les conneries, j'arrête de m'entêter dans un concours où je sais pas ce que ça va donner, j'ai aucune garantie, maintenant je trouve un boulot avec un salaire à la fin du mois et j'assure, j'assure ma famille » (Romain, 33 ans, marié depuis 9 ans avec Daria).

Selon les modèles d'interaction conjugale formulé par Kellerhals[50], le modèle « Bastion » caractérise bien le couple de Romain et Daria : les rôles sont différenciés et l'épouse adapte ses engagements aux contraintes familiales mais les relations internes sont très développées. La complicité du couple se retrouve dans leur narration conjugale, les deux histoires ne s'écrivent pas en parallèle mais conjointement. Le récit de leur rencontre et leurs choix conjugaux ont été visiblement discutés et construits ensemble.

Mais le récit que Yoann et Ioulia font de leur histoire donne à voir un tout autre type de construction conjugale, et surtout de positionnement masculin vis-à-vis de la conjugalité. Si Romain, à l'appui de sa socialisation de genre et de classe, endosse un rôle de protecteur, de chef de famille et de pourvoyeur économique, Yoann s'investit avec beaucoup plus de distance et de légèreté dans la relation qu'il noue avec Ioulia, une étudiante bélarusse, rencontrée dans le cadre de son année d'assistanat en Chine.

> « **Et alors tu te souviens de la première rencontre ?** Ouais, bah je me souviens pas d'elle précisément parce que c'était un groupe en fait (…) J'avais vu le groupe de jolies russes qui était là, je m'étais dit, tiens… Elles sont très attirantes, on a très envie d'aller les voir de plus près et puis il s'est avéré que, que, que avec Ioulia y avait un, une ouverture possible heu, 'fin voilà, je saurais pas trop dire pourquoi d'ailleurs, 'fin parce que, parce qu'on avait ni accroche heu, ni accroche intellectuelle vraiment parce qu'on vient pas du tout du même milieu heu, ni vraiment attirance physique heu absolue mais il s'est avéré que heu de toutes les nanas que j'avais autour de moi avec elle ça...ça marchait bien [petit rire] » (Yoann, 28 ans, marié depuis 2 ans avec Ioulia).

Au moment de la rencontre, Yoann souhaite se « *relancer* » sur le plan sentimental bien qu'il traverse une période de doutes, mais son séjour en Chine lui permet de retrouver de l'assurance. Les

[50] J. Kellerhals et al., *Mariages au quotidien. Inégalités sociales, tensions culturelles et organisation familiale.*, *op. cit.*

privilèges associés à sa nationalité lui redonnent confiance dans ses capacités de séduction. Il se souvient d'abord de Ioulia au pluriel, puisqu'il se remémore d'abord un groupe de « *magnifiques jeunes femmes blondes, superbes* ». Prise individuellement, Ioulia semble perdre de son charme puisque Yoann n'identifie pas les raisons de leur attirance qui ne serait ni intellectuelle, ni physique. Or, ils sont aujourd'hui mariés et vivent ensemble en France. Comment s'est donc construite leur relation conjugale ? Comme Romain plus haut soulignait surtout les différences qui existent entre lui et Daria, Yoann ne cesse de souligner le caractère « *étrange* », « *indéfinissable* » de sa relation avec Ioulia, dans la mesure où ils viennent de « *milieux très différents* ». Yoann identifie cette différence en termes de classe sociale : Ioulia vient d'une famille d'ingénieurs alors qu'il considère appartenir à la « *bourgeoisie intellectuelle* ». Cet écart, il n'aurait pas pu le surmonter avec une femme française.

> « Voilà j'imagine moi heu en France mais je voudrais jamais être avec une nana dont les deux parents sont l'équivalent de la position d'ingénieur ici, je sais pas, je sais pas ce que c'est, chef de rayon à Carrefour 'fin tu vois de cadres mais cadres moyens et qui me disent on va aller passer un après-midi avec nos collègues en se faisant griller des saucisses ! L'angoisse totale quoi ! Du coup moi ça va je trouve ça super cool de faire ça en Biélorussie parce que y a cette barrière de la langue qui fait que je peux me, y a pas de confrontation sociale directe mais ça me mettrait extrêmement mal-à-l'aise la même situation en France et c'est ce qu'elle elle dit d'ailleurs dans ma famille et avec mes amis ici, en Biélorussie ce serait extrêmement violent mais ça adoucit, ça adoucit, ça nous permet de, de sortir de notre milieu de manière assez douce en fait avec le sas de la langue et du décalage culturel et de la distance géographique qui aide, qui aide beaucoup, donc ça c'est, c'est, c'est chouette ouais » (Yoann, 28 ans, marié depuis 2 ans avec Ioulia).

La distance géographique, la barrière de la langue, l'exotisme en somme, adoucissent les rapports sociaux de classe et rendent possible le franchissement de multiples frontières sociales symboliques (de classe et de genre) et matérielles (frontières étatiques). Mais ce qui a permis à la relation de perdurer, de se développer, de se consolider et finalement d'aboutir à un mariage et au dépassement de ces différences sociales, c'est le caractère confortable de la relation pour Yoann, et la persévérance de Ioulia malgré l'inconfort de la relation pour elle. D'avoir Ioulia « *là-bas* » permet à Yoann d'allier tous les avantages de la conjugalité sans les contraintes, quoiqu'il se plie à faire des Skype avec Ioulia car elle en a « *besoin* ». La relation lui apporte une « *stabilité sentimentale* » et, en même temps, la « *légèreté des vacances* ». Si pour Yoann, ce mode de vie et de relation est très agréable, il l'est beaucoup moins pour Ioulia qui mobilise un champ sémantique beaucoup plus proche de la difficulté et de la souffrance que celui de la légèreté et du confort utilisé par Yoann. Il souligne d'ailleurs les efforts importants qu'elle devait fournir pour entretenir leur relation.

> « On s'était vu aux vacances de Noël, on avait été à Budapest, parce que c'était à mi-chemin, sachant que pour elle c'est incroyable parce que pour elle, c'était un bordel, alors que pour moi aller à Budapest, je prends un bus de nuit hop, ça me coute 50 balles, ouais, pas de problème mais pour elle, fallait les visas, elle faisait des efforts incroyables et c'était, 'fin c'était… Je me rendais pas compte à ce moment-là mais c'était, elle faisait vraiment un effort, fallait qu'elle prenne des vacances et pis t'sais, en Biélorussie, tu vas pas poser tes jours, donc elle se démerdait pour déplacer ses cours, pour avoir quelques jours de libre, c'était ouais, ouais assez… **Et tu ne t'en rendais pas compte ?** Bah elle me le disait, je m'en rendais compte mais je le ressentais pas vraiment » (Yoann, 28 ans, marié depuis 2 ans avec Ioulia).

À chaque fois, ils se quittent jusqu'à la prochaine rencontre « *sans savoir vraiment où on allait* ». Mais les nombreux efforts fournis par Ioulia, son besoin de maintenir le lien avec Skype, témoignent d'un engagement nettement plus important que celui de Yoann. L'année suivante, il décide de repartir en Chine bien que Ioulia doive rester travailler au Belarus. Il réalise au moment de l'entretien que ce n'était « *pas cool* » mais comme elle ne lui a pas posé d'ultimatum, il agit selon ses désirs individuels (« *elle n'a pas, m'a pas ouvertement dit "Non tu pars pas", 'fin m'a pas dit "Si tu pars je te quitte", c'est son caractère à elle, elle s'accroche et elle, elle encaisse [sourire]* »). Néanmoins, même s'il se laisse porter par ses seuls projets, sa relation avec Ioulia commence peu à peu à apparaître comme un facteur de contrainte, notamment lorsque Yoann redevient « *expat* ».

> « Je me retrouve un peu dans cette situation où ouais je suis à l'étranger, donc d'un côté, j'aurais envie de, d'aller voir ailleurs et de, de rencontrer heu voilà de rencontrer quelqu'un d'autre, et c'est ce que…puis en plus en Chine voilà expat français en Chine, c'est beaucoup la motivation de beaucoup d'expats, ça fait partie de la motivation de, de… **Rencontrer une Chinoise ?** Heu, des Chinoises [rire], rencontrer plein de Chinoises pour la plus courte durée possible et ouais, c'est, c'est un peu ça (…) Du coup en Chine, ce truc-là est vraiment très clair donc c'est vrai que les tentations sont grandes mais pour moi pas trop parce que j'aime pas trop séduire, 'fin j'suis pas très dragueur en général donc je vais pas provoquer ces situations et puis parce que moi je suis pas très attiré par les chinoises et parce que j'avais pas envie de tromper Ioulia non plus (…) Du coup j'ai pas, je suis pas allé voir ailleurs et je pense qu'au fond j'avais pas très envie en fait mais ça me manquait beaucoup de pas être avec elle. »

Au moment où sa relation commence à se présenter comme contraignante, Yoann manifeste pour la première fois de l'attachement. À partir de là, les négociations conjugales deviennent possibles et Yoann fait certains compromis : il renonce à certains projets de voyages pour rejoindre Ioulia puis, l'année suivante, il part vivre six mois au Belarus au cours desquels le couple expérimente une première installation conjugale. À cette occasion ils se retrouvent en décalage au niveau de leur rythme, de leurs aspirations et de leur réseau social, de sorte que de nombreuses petites négociations conjugales ont lieu concernant le choix géographique de leur appartement, les sorties de Yoann, etc. Ioulia apparaît à nouveau comme celle qui le freine dans ses activités : il renonce à certaines sorties, accepte de vivre non loin des parents de Ioulia, mais la difficulté majeure qu'il rencontre se situe dans le décalage social, puisqu'il fréquente un milieu intellectuel bélarusse dont Ioulia ne fait pas partie. À l'issue de ce séjour se pose alors, à nouveau, la question de l'avenir de leur couple.

> « Elle, elle se disait "hé ben on continue", elle était prête à me suivre en France tu vois mais elle attendait que je lui demande et moi je...j'avais peur de lui demander parce que j'étais pas sûr que je le voulais vraiment, je me disais, là c'est le moment où je choisis ma vie heu… (…) On s'était toujours démerdé pour ne pas prendre, faire de choix en fait parce que ça nous emmerdait et elle et moi, moi parce que j'étais pas sûr et elle parce que je pense elle était plus sûre déjà que moi dès le départ mais elle, dans son état d'esprit c'était pas à elle de, de prendre la décision, c'était à moi donc heu, voilà. »

Ioulia attendait que Yoann se décide. D'une certaine façon, reposait entre ses mains tout le pouvoir décisionnel. On voit ici la grande différence qui sépare cette situation des configurations où les hommes migrent : lorsque que ce sont les femmes qui migrent, elles sont souvent tributaires du mariage

et donc de leur partenaire pour sécuriser leur situation migratoire mais également matrimoniale. Ici, Yoann maintient Ioulia dans une double insécurité amoureuse puis migratoire, puisqu'elle le rejoint finalement sur sa demande mais avec un visa de touristique. Ce sont les parents de Yoann qui vont insister pour qu'ils se marient face à l'indécision de leur fils et la situation délicate de Ioulia. À aucun moment, contrairement à Romain, Yoann ne parle du sacrifice de Ioulia concernant sa propre carrière alors qu'au moment de l'entretien, elle n'a toujours pas d'emploi stable et vit de quelques cours particuliers en dépit sa formation de professeur à l'université. Une configuration conjugale que Yoann n'aurait très certainement pas pu connaitre avec des « *Françaises intellos* ».

> « Ioulia a vraiment pris ce trait de caractère-là et qui est un trait de caractère des biélorusses en fait, je me moque souvent d'elle, 'fin on rigole de temps en temps avec ça mais c'est vrai qu'elle est très très biélorusse là-dedans, t'sais le côté "Ça fait 300 ans que vous vous prenez des guerres sur la gueule tous les 20 ans, que tout le monde vous méprise et que vous êtes dans la merde laissés de côté par tout le monde et que vous prenez tout sur la gueule et que vous encaissez et tant qu'y a des patates dans l'assiette le soir, ça ira" [rire] et elle-même a ce truc-là, ce qui est très dur au quotidien...'fin ce qui est dur.. 'fin ouais ce qui est un vrai fossé culturel, bah parce que moi je suis un enfant gâté... **En même temps ça doit être confortable** Confortable ? **Bah elle doit être très facile à vivre** Ah elle est hyper facile à vivre, c'est sûr que c'est une personne extraordinairement facile à vivre et puis heu ouais, ouais, mais du coup un peu pénible parce que voilà cette mentalité-là de "On ne prend pas d'initiative et on attend que ça passe et si c'est bien tant mieux, si c'est pas bien tant pis" ce qui est dur parce que du coup, quand y a quelque chose qui va pas, elle va pas heu, bah typiquement quand moi je décide de me barrer à Shanghai comme un connard, elle encaisse. Elle m'aurait dit à ce moment-là tu me quittes, c'est soit la Chine, soit moi, ce que bien d'autres personnes auraient fait et à raison, j'aurais choisi, je sais pas ce que j'aurais choisi mais j'aurais dû choisir et heu... (…) C'est ce qui est dur voilà et pour moi c'est difficile de décrypter des fois, décrypter ce qui va ou ce qui ne va pas…ce qui pour moi faisait bizarre parce que jusque-là j'étais avec des nanas qui étaient exactement l'inverse, 'fin des Françaises intellos, des Françaises intellos wahhhhh, ce qui est bien aussi mais pas du tout le même, la même relation quoi. »

L'asymétrie du pouvoir qui existe dans son couple avec Ioulia n'aurait probablement pas été tolérée par une Française mais elle n'aurait surtout pas existé avec une conjointe de même nationalité. D'une part, Yoann aurait choisi une conjointe de même origine sociale, d'autre part, elle aurait eu les mêmes droits que lui au regard de sa citoyenneté et n'aurait pas eu besoin de migrer. Cette relation conjugale, dans laquelle il s'est peu investi, lui offre une position dominante confortable, sans qu'il ait à s'inquiéter d'être rappelé à l'ordre par sa compagne puisque l'ordre auquel elle adhère jusque-là semble être celui du régime de genre postsoviétique, dans lequel le décisionnaire reste l'homme. S'il est difficile de prétendre que Yoann ait volontairement choisi de s'engager dans cette relation conjugale afin d'accéder à un rapport de pouvoir à son avantage, tout son récit montre néanmoins qu'il profite pleinement du caractère confortable de la relation pour mener ses projets comme il l'entend, sans trop s'interroger sur la situation de Ioulia.

Parmi les hommes français plus âgés qui, sans migrer, s'engagent dans une relation conjugale avec une femme postsoviétique, cette démarche est souvent nettement plus claire : ils souhaitent se détourner des femmes françaises et des rapports conjugaux qu'ils peuvent connaitre avec elles.

2.2. Être rejeté (par) ou rejeter les femmes françaises ?

Contrairement aux précédents, ces hommes disposent de peu de capital international et ils n'ont pas rencontré leur compagne à l'étranger. La plupart sont passés par l'EMG et ils partagent une démarche, celle de se détourner des femmes françaises. Pascal, qui a rencontré Elena en France sur son lieu de travail, critique ouvertement l'évolution des rapports entre les hommes et les femmes et s'inquiète de la disparition des frontières entre les sexes.

> « Le niveau d'égalité se place avec en même temps une différence entre ce qu'est un homme et ce qu'est une femme, y a pas de gêne à se comporter finalement comme une femme au regard d'un homme. Voilà. Ce qu'il me semble encore une fois avoir, 'fin, avoir pas mal disparu aujourd'hui dans, dans les niveaux d'égalité qu'on essaye de présenter partout, heu, et qu'on trouve, moi, 'fin moi qu'je ressens comme étant une forme de transformation asexuée de la société heu et des gens qui la composent » (Pascal, 50 ans, marié depuis 18 ans avec Elena).

À l'image de Fabrice qui condamnait la mixité scolaire, ce discours s'inscrit dans le sillage des discours antiféministes portés par les médias et des intellectuels de droite voire d'extrême droite, mais également de gauche[51]. Pascal reprend à son compte des analyses entendues ici et là pour expliquer ce qui lui a plu chez Elena : elle n'aurait pas renoncé à sa féminité au contraire des femmes françaises. En acceptant de « *se comporter comme une femme* », elle lui a permis d'« *exister* » à ses côtés, c'est-à-dire d'actualiser ses connaissances pratiques dans les rapports de genre, héritées de la figure paternelle[52]. Lorsqu'il évoque ses rapports avec les femmes françaises, on s'aperçoit en effet que Pascal n'arrivait plus à exister auprès d'elles, comme si l'évolution de la configuration de la pratique de genre ne lui permettait plus d'agir.

> « Bon y a d'une part, bon je reviens toujours à mon âge parce qui détermine ce que j'ai aussi vécu étant jeune ainsi de suite mais je pense que c'est très rassurant et très confortable parce que c'est une démarche pour un homme pour laquelle on sait qu'on sera écouté, qu'on sera reconnu comme tel et on ressentira pas heu, ouais, moi j'irai jusqu'à agressivité de défense heu, qu'on peut ou qu'on pouvait ressentir de la part de compatriotes qui, alors je veux pas rentrer dans leur psychologie mais peut-être pour justement paraitre forte, paraitre semblable, paraitre autonome ainsi de suite, rejetaient mécaniquement tout ce que l'homme pouvait présenter comme étant entre guillemet séducteur, entre guillemet rassurant, 'fin voilà, y a presque un truc un peu étrange ou je ressentais que ces compatriotes détruisaient systématiquement tout ce qu'on pouvait leur apporter pour pouvoir exister, c'est, c'est assez bizarre, mais heu, moi c'est vraiment comme ça que je le ressentais à l'époque (…) Je pense qu'aujourd'hui ça va même beaucoup, beaucoup plus loin heu, et que ça doit être relativement destructeur pour un tas de mes contemporains qui n'arrivent plus du tout à trouver une façon d'exister heu voilà auprès d'une compagne » (Pascal, 50 ans, marié depuis 18 ans avec Elena).

En première analyse, ce discours apparaît réactionnaire et critique sur l'évolution des rapports de genre. Toutefois, à bien y regarder, il apparaît aussi que Pascal témoigne de ses difficultés à

[51] M. Blais et F. Dupuis-Déri, « Antiféminisme », art cit.
[52] Cité en début de chapitre, Pascal indique avoir trouvé avec son épouse la possibilité d'actualiser des pratiques de genre qui tendent à disparaître.

communiquer et interagir avec les femmes françaises. Son comportement de genre, ses gestes, peut-être ses propos, ne sont apparemment plus acceptés, sont rejetés car ils ne répondent plus aux normes de l'ordre de genre dominant. Prendre en considération ce double mouvement permet de saisir les évolutions intervenues dans les régimes de genre : si certains hommes rejettent, tout au moins dans leurs discours, les femmes françaises et les rapports de genre que des relations avec ces dernières impliquent, c'est leur propre rejet qui est en jeu.

> « Je ne suis pas certain, je ne suis pas certain que les femmes françaises soient capables de tout faire pour leur, pour leur famille, elles ont un côté heu plus individualistes, elles se disent, voilà moi je suis autonome, j'ai pas besoin d'un homme, souvent c'est ça heu, et s'il me casse les pieds, de toute façon heu, je suis mignonne, je vais en trouver d'autres. Heu, c'est un peu ce qui ressort, y a beaucoup de divorces, si vous remarquez bien, y a très peu de couples qui tiennent, c'est très facile en France de divorcer, de, parce que à un moment donné, ça va pas. Là-bas, même si elles ont des problèmes, elles vont faire face, elles vont en prendre plein la figure, elles vont pas aimer, mais elles vont faire face, en France hum, beaucoup moins » (Nicolas, 44 ans, engagé dans une relation avec une femme ukrainienne).

La moindre indépendance des femmes ukrainiennes dont parle Nicolas favorise une asymétrie entre les sexes et, par conséquent, la stabilité des relations conjugales. Si cette stabilité est toute relative puisque le taux de divorce est aussi élevé en Ukraine qu'en France, elle existe cependant depuis le point de vue des hommes puisque les femmes, selon Nicolas, même si elles s'en « *prennent plein la figure* » ne quittent pas leur compagnon. Ioulia, l'épouse de Yoann, a visiblement une capacité supplémentaire à « *encaisser* » les comportements de son conjoint et certaines femmes vont dans le sens de cette hypothèse, comme l'illustrent les propos de Tatiana sur son compagnon actuel.

> **« Donc il n'a jamais été avec une Française avant ?** Non, polonaise **Il ne veut pas ?** C'est pas qu'il ne veut pas, il n'arrive pas à vivre avec une compatriote parce que, je sais pas, parce que je pense qu'avec mon compagnon actuel, aucune femme française ne pourrait vivre parce que les horaires pas possible, pas tellement de sorties, pas tellement de loisirs, voilà, on a pas ça, parce qu'il bosse, il bosse, il bosse, c'est et sinon, y a rien qui marche s'il ne bosse pas. **Des vacances un peu quand même ?** Un peu, on a commencé parce qu'on a eu le petit, avant, dans la période de rencontre, oui, les sorties romantiques et tout mais après bon, longtemps on a rien eu, parce qu'en plus il faisait la maison et tous les weekends c'était la maison, puis on vivait pas ensemble, lui il vivait en Savoie à côté de son travail et moi j'habitais à Lyon donc on se voyait le weekend sur le chantier donc...non après c'est quelqu'un qui est bien, qui mérite pas d'être seul, qui mérite pas d'être malheureux, lui il sait ce que c'est le divorce, il sait ce qui est bien, ce qui est mal donc heu, on peut faire des sacrifices quand on se comprend, quand on sait qu'on peut compter sur la personne, il ne m'a jamais déçu pour quoique ce soit donc c'est pas grave si on a pas le loisir mais c'est vrai quand j'entends parler mes compatriotes voilà, bah nous on fait ça, on fait je sais pas quoi, ce weekend on sort, ce weekend on sort, c'est tout l'agenda, nous on est pas comme ça du tout, donc je pense que, si c'est le mode des Françaises, je ne sais pas, si c'est le mode de vie normal pour les Françaises, je comprends pourquoi il n'a jamais été avec des Françaises [rire] » (Tatiana, 41 ans, divorcée et en concubinage avec un homme français depuis 7 ans).

Chef d'entreprise, le compagnon de Tatiana accorde donc peu de place aux loisirs et la configuration conjugale adoptée est claire : Tatiana occupe un travail d'appoint de traductrice interprète et prend en charge l'enfant tandis qu'il assure le rôle de pourvoyeur économique principal. Certaines femmes migrantes peuvent ainsi consciemment remplacer les femmes françaises dans un rôle d'épouse

avec des hommes dont les attentes traditionnelles les rebutent[53]. Tatiana a cependant trouvé en cet homme un partenaire fiable sur lequel elle peut « *compter* ». Mais ses propos évoquent le double mouvement évoqué il y a quelques lignes : son conjoint ne peut pas vivre avec une femme française dans la mesure où l'inverse est également vrai. Certains hommes s'inscrivent toutefois dans une démarche où ils rejettent véritablement les femmes locales pour se tourner vers des femmes « *étrangères* », comme Irina le signale concernant son époux.

> **« Pour votre mari, c'était un hasard de tomber sur une femme ukrainienne ?** Alors dans tous les cas, il savait qu'il voulait une femme étrangère. Il ciblait pas spécialement les femmes russes ou ukrainiennes pas du tout, c'était voilà, quelqu'un étrangère pour avoir un autre état d'esprit, je pense qu'il a été un peu traumatisé par son ex-femme du coup bon, il voulait quelque chose différent, vraiment, quelqu'un avec un autre point de vue, un autre regard, d'autre mentalité. Il voulait quelque chose différent et du coup il voulait une femme étrangère tout court, sans cibler par pays. Quelqu'un d'une autre culture, pour pouvoir s'exprimer plus facilement, sans préjugé, sans cliché qu'on peut rencontrer. Voilà » (Irina, 40 ans, mariée depuis 8 ans avec Alexandre).

Alexandre a six ans de plus qu'Irina, il est cadre dans le privé et il a deux enfants d'une précédente union avec une femme française. Sans l'avoir interrogé directement, il est difficile de déterminer comment il en est venu à la décision de rencontrer une femme étrangère mais son choix était, à en croire Irina, visiblement affirmé : il voulait une femme originaire d'un autre pays que le sien pour accéder à « *autre chose* » que sa dernière relation conjugale ne lui avait pas fourni, et dont on peut affirmer à ce stade qu'il s'agit d'autres rapports de genre. « *Traumatisé par son ex-femme* », selon Irina, il étend son expérience individuelle à toutes les femmes de la même nationalité que son ancienne conjointe, ce qui implique qu'il ne rejette pas en particulier une personne et ce qu'il a vécu avec elle, mais des pratiques sociales collectives, en particulier situées dans la relation conjugale, pour accéder à d'autres pratiques, d'autres configurations de la pratique de genre. À 45 ans, père de deux enfants en bas-âge, Alexandre avait certainement plus de chance de retrouver une compagne proche de lui en âge avec un passé conjugal et des enfants à charge. Se tourner vers une femme étrangère, c'est aussi avoir accès à des femmes plus jeunes et potentiellement sans enfant, comme le montre également le cas de Fabrice.

> « Je voulais une nana moi qui heu, qui ai pas, qui heu, j'allais reprendre un truc compliqué, un hôtel machin, truc, donc je voulais une nana qui soit avec moi qui m'aide, et heu, qui me pose pas de souci avec ses gamins, avec ceci, avec son ex-mari, avec, parce que les nanas que j'avais eu avant c'était ça quoi, c'était un vrai merdier quoi, pour se voir, c'est la croix et la bannière donc je voulais pas de tout ça, donc c'est pour ça le truc étranger, ça m'allait bien, voilà » (Fabrice, 56 ans, marié depuis 12 ans avec Valeriya).

[53] Comme le souligne Hélène Le Bail, les femmes étrangères peuvent remplacer les femmes européennes et ici françaises « dans "leurs" tâches domestiques non rémunérées et dans les emplois "féminins" qu'elles délaissent » H. Le Bail, « Les migrations par le mariage : épouses souhaitées mais stigmatisées », art cit.

Comme la plupart des hommes qui se retrouvent sur des sites de rencontre ou inscrits dans des agences matrimoniales internationales, Fabrice a été conseillé par un de ses amis, déjà marié avec une femme russe, qui lui a dit de ne pas « *s'emmerder* » et de passer par une agence. Il contacte ainsi une agence pétersbourgeoise et rencontre lors d'un séjour d'une semaine en Russie sa compagne Valeriya qui a 17 ans de moins que lui, sans enfant à charge, et avec laquelle il va finalement se marier. « *Le truc étranger* » permet donc à Fabrice d'accéder à une partenaire nettement plus jeune que lui et qui, de par sa situation migratoire et matrimoniale, ne lui impose ni enfant, ni belle-famille, et avec laquelle il peut, au moins dans un premier temps, dicter le rythme qu'il désire. Faire venir une femme étrangère implique en effet inévitablement une inégalité de statut initiale et une répartition du pouvoir particulièrement déséquilibrée au départ : Valeriya est à ce titre la première à le savoir pour avoir fait l'expérience d'une première année passée en France en restant « *muette* » – ne parlant pas du tout français, elle a dû d'abord apprendre la langue avant de commencer à pouvoir agir sur sa situation. Par la suite, comme le chapitre précédent l'a montré, elle a réussi à poursuivre ses projets professionnels malgré les réticences de Fabrice qui, au début, lui avait dit que le secteur du tourisme n'était pas « *recommandé* » pour la vie de famille. Ainsi, si le pouvoir n'est jamais fixé une fois pour toute, la démarche de Fabrice montre néanmoins l'existence d'une configuration au sein de laquelle il peut, en tant qu'homme occidental doté de capitaux économiques, contourner les opportunités matrimoniales locales et les contraintes qu'elles entraînent pour choisir une femme étrangère et retrouver une position de domination face aux insécurités multiples que la migration génère dans le parcours de ces femmes.

Franck explique lui aussi sans détour pourquoi il s'est tourné vers l'étranger : si la femme ne lui convenait pas, il pouvait tout simplement la renvoyer dans son pays.

> « C'est un jeu avec le père de mon pote, on s'est inscrit sur les sites de rencontre et heu, et en fait sur les sites de rencontre français, je me fais embrouiller par une fille que je connais même pas et heu, bah du coup, je décide d'aller sur les sites à l'étranger (…) J'ai été trouver entre guillemet Lud sur un site internet… Parce que je déconnais, tu vois ce que je veux dire ? J'aurais pas fait le con sur l'ordinateur, je l'aurais jamais rencontrée, maintenant, je me mets à la place des gens entre guillemet plus ou moins aisés qui sont seuls et qui ont vécu le calvaire avec des femmes françaises, des tribunaux, des machins, des trucs, ils se disent comme moi, je vais prendre une étrangère, le jour où ça se passe mal, retourne chez toi et, c'était ça moi mon but à la base, j'essaye, jamais essayé, je vais essayer, ça se passe mal, tu rentres chez toi, tu rentres chez toi, laisse-moi tranquille, je voulais pas vivre ce que j'ai vécu avec mon ex, mon optique, elle était là » (Franck, 38 ans, marié depuis 2 ans avec Ludmila).

Tous ces hommes ont rencontré leurs épouses alors qu'ils venaient de se séparer ou de divorcer récemment, ils avaient souvent des enfants en bas âge et occupaient toujours des positions professionnelles confortables qui les dotaient d'un capital économique élevé. À travers des sociabilités masculines et, souvent, face à l'expérience de leurs amis déjà mariés avec une femme postsoviétique, ils prennent conscience de leur possibilité d'élargir leur recherche matrimoniale à d'autres pays pour éviter les problèmes qu'ils rencontrent sur le marché matrimonial local. Certains rejettent sans ambiguïté les femmes disponibles autour d'eux car ils les trouvent trop vieilles, avec des vies trop compliquées et

des attentes auxquelles ils n'ont pas envie de se plier[54]. Mais ils ont aussi été rejetés, d'abord par leur dernière compagne (qui était à l'initiative de la séparation) et, probablement, même s'ils ne s'étendent pas sur cet aspect, par des femmes qui leur étaient inaccessibles, car trop jeunes ou tout simplement car elles refusaient le projet de genre qu'ils incarnent.

Les deux hommes qui ont rencontré leur épouse via l'EMG, et qui n'avaient encore jamais eu d'enfant, laissent justement apparaître une démarche qui s'apparente davantage à des difficultés sur le marché matrimonial qu'à la recherche de rapports conjugaux dans lesquels ils auraient plus de pouvoir. Le récit de Jean-Philippe l'illustre.

> « Du coup, bah vu que j'étais un peu paumé, 'fin paumé, j'avais pas mal de temps mais j'avais pas grand monde autour, j'étais paumé dans la brousse, du coup, bah au début j'ai quand même essayé de faire pas mal de soirées sur Grenoble mais bon, on a vite fait le tour de Grenoble hein, c'est pas très grand, on a vite vu tous les célibataires entre guillemet, on peut pas trouver la bonne chaussure heu et du coup bah après je me dis ok (…) Bon au début j'étais pas trop non plus fan de repartir sur une Russe mais n'ayant pas trouvé chaussure à mon pied, je me suis dit, bon pourquoi pas et là je m'étais renseigné auprès de mon frère en lui disant, ouais, ça marchait comment avec ton agence et puis au début je lui dis ouais, t'as pas sinon des agences qui marchent mais donc pas dans l'idée du tout des Russes hein, je me suis dit, tu connais pas une agence qui marcherait bien pour les Français machin, il fait bah non, t'sais pour trouver quelqu'un en France et il fait nan, nan et oh tu sais, c'est vraiment cher en plus franchement je te le conseille pas trop moi, il me parle d'un de ses collègues, il fait, oh moi j'ai un collègue, il utilise tel site machin et il rencontre très facilement des gens, 'fin russe, et du coup, bah je m'inscris sur le site et puis là, bah j'ai rencontré Maria tout de suite, en fait j'ai parlé que avec elle, j'ai même pas parlé avec d'autres et contrairement à Meetic ou même j'avais essayé, c'est ça qui m'avait fait aussi halluciner, j'avais essayé Adopte un mec, comme je disais, j'avais fait le tour de Grenoble et limite j'avais fait des likes à tout le monde et le pire, pis au début y en a deux, trois qui te répondent, t'sais au début j'y allais tranquille, pis un moment j'ai dit bon bah c'est bon allez, j'envoie à tout le monde et le truc, ce que, bon, je faisais quand même à peu près gaffe hein mais y a un moment j'ai même cliqué, je me rappelle, sans faire gaffe, sur une fille qui était franchement vraiment moche et vieille et je me dis merde, qu'est-ce que je vais lui dire, et j'ai halluciné, elle m'a jamais parlé et là je fais nan mais c'est pas possible, j'ai envoyé à tout le monde, on m'a même pas répondu et du coup ça m'a saoulé et du coup j'ai testé là... » (Jean-Philippe, 37 ans, marié depuis 2 ans avec Maria).

Ces prospections matrimoniales interviennent alors que Jean-Philippe vient de divorcer d'une femme russe qu'il avait rencontrée lors d'une soirée étudiante à Grenoble. Leur mariage a duré quatre ans et ils avaient acheté ensemble une maison que Jean-Philippe s'est ainsi retrouvé à devoir rénover seul pour pouvoir ensuite la revendre. Il entame donc des recherches en sortant dans des soirées et en utilisant les sites de rencontre mais sans succès : malgré ses nombreuses tentatives, il est visiblement marginalisé et n'arrive pas à engager de relations avec une femme de son entourage. Face à cette situation, il s'inscrit sur un site de rencontre avec des femmes russes et reçoit une réponse positive dès le premier essai. Jean-Philippe n'avait pas particulièrement envie de « *repartir sur une Russe* » mais le fait néanmoins après avoir découvert son manque d'attractivité sur le marché matrimonial local[55]. Ce

[54] Sur les motifs d'engagement des hommes français dans l'EMG, se reporter au chapitre 4.

[55] L'expérience de Jean-Philippe illustre de façon frappante la notion de champ sexuel développée par Eva Illouz, qui « présuppose que les acteurs disposent de ressources inégales pour concourir dans un espace social donné (…) et que certains acteurs sont plus à même que d'autres de définir qui est un partenaire désirable, qu'ils sont relativement peu nombreux à être

n'est donc pas la perspective de gagner en pouvoir dans la relation conjugale qui le pousse à se tourner vers des réseaux de sociabilité étrangers mais ces manques de perspectives matrimoniales. La configuration conjugale qui en découle est d'ailleurs nettement plus égalitaire que celles précédemment décrites, Jean-Philippe étant très investi dans son rôle de père et soutenant activement sa conjointe dans son insertion professionnelle et la validation de ses diplômes.

Les cas de Loïc et Philippe s'apparentent également à ce schéma-là : ils se sont emparés d'internet pour élargir leurs opportunités matrimoniales au-delà des limites géographiques et sociales qui étaient les leurs. Loïc, par exemple, s'était investi dans le tennis de table en devenant éducateur sportif et il n'avait pas réellement d'autres réseaux de sociabilité pour faire de nouvelles rencontres.

> « **Oui parce qu'en fait votre réseau autour du tennis de table, vous aviez fait le tour...** Oui, j'pense que j'ai bien profité de la chance d'avoir internet qui ouvrait les espaces. C'est sûr que c'est nouveau, avant c'était beaucoup moins simple pour rencontrer des gens d'ailleurs... C'était plus engageant on va dire, c'est-à-dire que oui on pouvait tenter d'partir travailler à l'étranger mais c'était beaucoup plus engageant alors que là c'est vrai que de chez soi on pouvait aller déjà à la rencontre de l'extérieur » (Loïc, 37 ans, marié depuis 9 ans avec Oksana).

Sur un forum sans réelle thématique, il fait connaissance avec une jeune femme qui souhaite devenir enseignante. Lui-même intéressé par le domaine de l'éducation, ils commencent à échanger d'abord sur le forum puis directement par courriel et Loïc découvre que cette jeune femme est russe, étudiante en langues étrangères et parfaitement bilingue en français. Alors qu'il n'a jamais véritablement voyagé en dehors de quelques pays européens limitrophes de la France, il part à sa rencontre en Russie, à Iaroslav, et reste deux semaines avec elle, chez sa mère. Loïc est à ce moment-là engagé dans la réalisation d'un projet, il veut « *fonder [une] vie de famille* ». C'est notamment pour cette raison qu'il a décidé d'arrêter son métier d'éducateur sportif qui, selon lui, aurait été incompatible avec les contraintes familiales.

> « Voilà, après, comme je vous ai dit moi, quand j'ai arrêté le tennis de table, c'est que, j'ai voulu fonder ma vie de famille donc heu, comme je vous ai dit, je suis pas quelqu'un qui sort énormément, et donc heu, je pense que j'allais, j'ai essayé sans doute sans, en essayant de me dire que c'était pas pour ça mais heu, j'allais sans doute pour ça sur internet pour essayer de rencontrer du monde heu, voilà (…) **Mais vous avez donc arrêté le tennis de table avant d'avoir rencontré quelqu'un en fait ?** Oui, oui, c'était vraiment par anticipation, moi j'ai toujours voulu, depuis le début j'ai voulu être père, je voulais être soit instit, soit père au foyer, j'ai toujours imaginé avoir heu, voilà, j'avais, quand j'étais plutôt jeune ou adolescent, j'avais mon idée sur la vie, je savais que j'allais, 'fin je voulais avoir deux enfants naturels, deux enfants adoptés et que ce soit moi qui m'en occupe, voilà donc j'avais cette volonté-là heu, donc, je voyais que j'allais, 'fin que c'était pas possible avec la situation du tennis de table, donc voilà j'ai préféré arrêter » (Loïc, 37 ans, marié depuis 9 ans avec Oksana).

au sommet de la pyramide sexuelle et qu'ils sont bien plus que d'autres à être l'objet d'une compétition entre un nombre bien plus important de personnes » Eva Illouz, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse*, Paris, Le Seuil, 2012, p. 87. Au cours de son utilisation des sites de rencontre français, Jean-Philippe se rend compte de sa dévaluation sociale sur le marché matrimonial et sexuel et de la compétition qui y préside.

Cette première relation n'aboutit finalement pas mais Loïc, ayant apprécié son séjour en Russie, s'inscrit alors sur un site d'apprentissage des langues étrangères sur lequel il rencontre Oksana. De là, les choses s'enchainent rapidement : il passe deux mois à Saint-Pétersbourg chez Oksana et sa mère, puis ils décident de se marier et Oksana le rejoint ensuite à la Rochelle. Assez rapidement, ils déménagent car Loïc veut qu'elle ait une pièce à elle, afin qu'elle puisse exercer dans de bonnes conditions son métier de graphiste et d'artiste peintre. Sept ans après leur mariage, lors de la naissance de leur fille, Loïc prend un congé parental (« *j'étais le premier de mon service à faire ça alors que j'ai trente femmes autour de moi* ») afin qu'ils puissent partir vivre cette période au Cambodge.

> « Oksana a été plutôt à l'instigation dans le sens où elle a, elle a pas attendu, 'fin moi j'ai, elle a voyagé beaucoup plus tôt que moi et, et je pense qu'elle a aimé ça beaucoup plus tôt que moi donc elle a toujours eu cette volonté-là, heu, le Cambodge, c'est bon, on s'est retrouvé aussi sur le fait de voyager, c'est-à-dire qu'on a essayé de voyager dès qu'on a pu pendant nos vacances ou des choses comme ça et après la décision sur le Cambodge, elle en était plus instigatrice parce que, bah elle avait une amie qui l'avait invitée et qui connaissait et qui lui avait expliqué un petit peu et qu'il lui avait dit que c'était possible de venir et puis heu, je sais plus si c'est elle qui a vraiment eu l'idée mais l'idée de, de profiter des six mois de mon congé paternité pour y aller, ouais, je pense qu'elle est un peu plus aventurière que moi donc c'est un peu plus elle qui a, qui a pris l'initiative après j'ai suivi de façon plutôt agréable, voilà » (Loïc, 37 ans, marié depuis 9 ans avec Oksana).

Le couple est ensuite parti s'installer en Russie : Loïc a quitté son emploi pour suivre Oksana qui en avait « *marre* » de la France. L'expérience, qui devait durer un an, s'est prolongée. Oksana a repris son activité professionnelle de graphiste et Loïc donne des cours particuliers de français. Contrairement aux autres couples qui ne questionnent pas la migration des femmes vers la France, le choix a été discuté entre Oksana et Loïc et l'éventualité de retourner vivre en Russie faisait partie des options. Cet exemple est donc intéressant dans la mesure où il introduit la question de la migration des hommes vers les pays postsoviétiques. Alors que pour les hommes des couples issus de la mobilité internationale cette configuration s'associait souvent à leur carrière, le cas de Loïc illustre une dynamique différente : il quitte son emploi pour suivre sa conjointe et donner des cours particuliers comme le font de nombreuses femmes postsoviétiques en arrivant en France.

Migrer peut donc parfois rebattre les cartes des rôles de genre en permettant aux couples d'innover dans les rapports de genre conjugaux et d'adopter des rôles parfois aux antipodes de ceux préconisés par l'ordre de genre dominant[56]. Mais plus souvent, la migration des hommes vers les pays postsoviétiques les fait passer d'un ordre de genre à tendance égalitaire à un ordre de genre à tendance hiérarchique. Certains doivent réaliser un travail pour s'adapter à ces nouvelles configurations de la pratique de genre[57], d'autres au contraire sont immédiatement à l'aise dans ces nouvelles normes et même particulièrement enthousiastes face aux nouveaux pouvoirs dont ils se trouvent dépositaires[58].

[56] Voir Christian, Loïc, Sébastien et Yannick.
[57] Voir Étienne, Julien et Thomas.
[58] Voir Franck, Jean-Paul, Nicolas, Paul et Patrice.

2.3. Ordres et désordres de genre

Guy ne fait pas partie des hommes qui ont migré mais, en tant que dirigeant d'une entreprise d'import-export, il voyage régulièrement entre l'Ukraine et la France depuis plusieurs années, notamment pour rencontrer ses partenaires ukrainiens. Cette situation d'entre-deux permet à Guy de se positionner en « expert[59] » et de produire un discours sur les régimes de genre français et ukrainiens en les comparant.

> « Les filles françaises veulent être indépendantes, veulent être elles-mêmes, elles ont des droits, heu, elles ont droit à l'égalité, elles ont droit à la parité, ainsi de suite, aussi longtemps que ça les arrange, ça les arrange plus, ça ça devient différent, mais tant qu'ça les arrange, ou tant qu'elles croient qu'ça les arrange, elles vont vouloir ça. Une Ukrainienne ne va jamais te demander ça. Soit ça va être la catégorie femme au foyer et tout de suite elle va se mettre derrière toi pour t'appuyer, t'aider et si elle est intelligente, elle va te, on va pas dire t'manipuler mais elle va t'contrôler et t'assister et sinon, l'autre catégorie qui va, on va dire, se manucurer les ongles, elle va se demander comment avec toi, elle va pouvoir réussir…mais avec toi, la femme française va se demander comment elle va réussir par elle-même. N'importe quelle femme milliardaire en Russie ou en Ukraine, y a toujours un homme derrière parce qu'elles savent que t'façon si elles obtiennent pas l'accord des hommes, elle va s'faire démolir donc y aura toujours un homme ou des appuis, même Timoshenko, une femme française va croire qu'elle peut réussir par elle-même. Donc ça amène un comportement différent, par exemple heu, même Timoshenko, elle va toujours chercher l'appui des Allemands ou des Français parce qu'elle est consciente que tout seule, elle va pas réussir dans ce monde-là. Alors que tu mets une femme française à la place de Timoshenko, elle va dire moi, ça va être Ségolène Royal, je sais tout, je comprends tout, je suis la plus intelligente et vous êtes des cons qu'une Ukrainienne te fera pas ça, elle va t'embêter sur d'autres choses mais pas sur ça. **Sur quoi ?** Heuuuu, que si tu fais pas ce qu'elle veut, ou si elle obtient pas ce qu'elle veut ou ce qu'elle croit qu'elle peut avoir, elle va pas comprendre, donc elle va t'embêter, ou elle va pas réfléchir si c'est le moment pour la chose, si c'est le bon moment pour te demander ou pour avoir quelque chose, y a par exemple une chose à ne surtout pas rater en Ukraine, vu que t'y es tu vas bientôt le voir, c'est le jour du 8 mars, c'est la fête de la femme. Tout le monde s'en fout ! Mais crois-moi, je vais être vulgaire, à Kiev si tu n'offres pas des fleurs ou à ta femme ou ta fiancée ou à ta copine, mais tu es mort, tu peux garder ton pantalon pendant 2 mois, tu la toucheras plus hein, elle va être vexée à mort et si en plus tu as l'intelligence de lui faire un cadeau qui se voit devant toutes ses copines et ses collègues, mon dieu, c'est le paradis toute la nuit ! Voire même plus, elle va être folle au possible de ça, ouais, ouais, elle a besoin de ça, d'être flattée ou autre, la femme française va vouloir être indépendante » (Guy, 48 ans, sur le point de se marier avec une femme ukrainienne).

Guy, du haut de ses 48 ans, de ses deux relations conjugales avec des femmes françaises et de son statut de migrant mobile entre la France et l'Ukraine, développe des analyses et produit des montées en généralité sur les femmes françaises et ukrainiennes. Pour résumer son propos, Guy indique que les premières veulent réussir par elles-mêmes alors que les secondes s'appuient sur les hommes mais elles le font car elles n'ont pas le choix. Bien que Guy explique ne « *rien comprendre aux filles* » et qu'il tienne facilement des propos sexistes, ces derniers sont néanmoins construits sur des observations empiriques précises qui lui permettent d'accéder à une certaine compréhension des régimes de genre, en particulier conjugaux, en France et en Ukraine. Il est d'ailleurs parfaitement conscient que

[59] Guy figure déjà dans le chapitre 4 sur les hommes engagés dans l'EMG.

l'indépendance des femmes françaises et la dépendance des femmes ukrainiennes ne sont que le fruit d'un système puisque, selon ses observations, une fois en France, les femmes ukrainiennes apprennent très vite à « *devenir des femmes françaises* » car si l'Ukraine est un « *paradis* » pour les hommes français, la France serait le « *pays de la liberté* » pour les femmes ukrainiennes.

> « Moi, quand on me demande, je dis toujours que la France, c'est le pays de la liberté pour l'Ukrainienne et elles me disent "Pourquoi ?" Je dis, parce que tu vas avoir le droit de faire tellement de chose que tu ne l'imagines même pas tellement ça va être bien pour toi, donc je leur dis toujours que le paradis pour les hommes, c'est l'Ukraine et le paradis pour les femmes, c'est la France, pour les femmes ukrainiennes. Pourquoi, je dis parce que tout ce que tu imagines dans ton pays tu pourras le faire chez nous, et tout ce que je rêve dans mon pays, je peux le faire chez toi et pas le contraire. Et quand elles viennent, elles disent que c'est vrai, ouais, ouais. On en rigole beaucoup, après le souci, c'est qu'elles, elles veulent vivre ici et que souvent, les hommes français, ils veulent vivre en Ukraine donc ça c'est rigolo, après c'est l'autre chose à négocier ça [rire] » (Guy, 48 ans, sur le point de se marier avec une femme ukrainienne).

Cette conclusion opérée par Guy nous introduit à la question de la migration conjugale et de ses effets sur le genre. Les recherches ont en effet montré que migrer et se marier à l'étranger sont des actes qui peuvent soutenir des dynamiques de changements dans les rôles de genre[60], mais jusqu'ici les recherches se sont essentiellement concentrées sur les effets produits dans la vie des femmes migrantes. Les migrations des hommes, en particulier liées au mariage, et surtout vers les pays de l'Est ou du Sud[61] sont très peu documentées. Or, la migration, dans le cas des hommes aussi, a des conséquences réelles sur les rapports de genre. La migration des hommes français vers les pays postsoviétiques est-elle alors, comme le souligne Guy, un moyen pour eux d'accéder à des régimes de genre et des rapports sociaux qui leur donnent plus de pouvoir ? Le cas de Loïc présenté précédemment nous a déjà partiellement donné la réponse : ce n'est pas toujours le cas. La migration des hommes peut parfois donner à voir des configurations conjugales qui ne répondent ni au régime de genre français, ni à celui postsoviétique, et qui incarnent, au contraire, une prise de liberté par les hommes, une émancipation de configurations de la pratique de genre contraignantes. Comme celui de Loïc, les parcours de Christian et Sébastien en témoignent.

---

[60] Dans son ouvrage sur les *cross-borders marriages*, Lucy Williams indique par exemple que la migration peut permettre des changements dans les rapports de genre pour les femmes comme pour les hommes : « the possibility of migration also serves to support gender roles that are changing in countries of emigration as the chance to migrate and maybe marry abroad allows women, and potentially men, to achieve aspirations and to live lifestyles that would not be possible in their home countries » L. Williams, *Global Marriage*, *op. cit.*, p. 26.

[61] À l'exception de la thèse de Marion Bottero, *L'ambigüité des relations amoureuses entre Occidentaux et autochtones en Asie du sud-est. Approche comparative des cas malaisien et thaïlandais*,Paris Ouest Nanterre La Défense, Paris, 2013. Elle aborde les migrations d'hommes français et leur mariage en Thaïlande et en Malaisie.

2.3.1. S'émanciper du rôle de pourvoyeur économique

Christian vient de divorcer lorsque son entreprise lui propose un contrat d'expatriation à Moscou qu'il accepte. Pendant deux ans, il gagne très bien sa vie et fait la connaissance de sa future épouse russe *via* un autre couple binational. Ils se fréquentent quelques mois et décident rapidement d'avoir un enfant. Au même moment, l'entreprise de Christian cesse ses activités en Russie, mais il décide de rester. Au départ, il participe financièrement au frais familiaux grâce à ses économies et il enchaine des petits boulots tout en s'investissant dans la vie domestique. Peu à peu, face aux manques d'opportunités professionnelles, il arrête de travailler pour ne plus s'occuper que du foyer et de l'éducation de leurs enfants. Au moment de l'entretien, il n'a pas eu d'activités salariées depuis six ans mais il s'est investi dans des activités bénévoles. Le rôle de pourvoyeur économique est ainsi entièrement assumé par son épouse qui occupe un poste très bien rémunéré dans la finance. Même si Christian évoque par moment avec ennui le fait qu'il ne travaille pas, en faisant le choix de rester en Russie, il s'est donné la possibilité de vivre une autre vie que celle qui l'attendait en France.

> « Quand je suis parti en Russie, moi ce que je voulais c'était changer d'air parce que le fiscal, j'avais l'impression d'avoir un peu tout donné, j'en avais marre de La Défense et tout ça, je te dis, tout ce que je gagnais, je le dépensais à Paris parce que donc c'était pas très...et puis quand j'ai eu mon divorce j'ai vraiment voulu partir (…) Puis je suis venu ici, j'ai vu que ce serait intéressant, bon, première année c'était bien, deuxième année, c'était moins intéressant mais j'ai rencontré ma femme, j'ai voulu rester, la preuve c'est que je suis resté, tu vois, j'aurais pu rentrer mais si j'étais rentré on m'aurait donné un boulot de fiscaliste et rebelote quoi. Donc je suis resté, j'ai voulu faire autre chose, je savais que ce serait dur parce que je parlais pas russe mais bon, on a un peu tapé tout ce que j'avais gagné mais bon voilà, on a, et puis c'était un autre projet, c'était fonder une famille (…) Moscou, tout était différent, tout était nouveau donc heu, j'ai vu des gens qui pareil, comme moi, à qui on a proposé de rentrer qui ont préféré rester et qui se sont remis en cause, à qui on a pu proposer d'autres choses, la preuve moi j'ai fait d'autres métiers, alors ok tu vas me dire que c'était pas brillant niveau rémunération et tout ça mais j'ai fait d'autres choses, j'ai vendu, bon je suis peut-être pas doué pour le commerce, j'ai fait d'autres trucs, des trucs qui m'ont plu donc heu, et puis maintenant je suis dans le bénévolat alors je sais pas ce que j'aurais fait en France, bah voilà, mais bah Christophe, il est toujours dans le fiscal heu moi je l'admire parce que moi pffff… **Et du coup, vous n'avez jamais envisagé de vivre ailleurs ?** Si, quand moi je trouvais pas de boulot, ma femme elle pensait mais elle, elle avait un boulot donc heu, elle aurait pu essayer de trouver ensuite et tout ça mais on savait que en France même si heu, en France c'est pas évident, 'fin, en France y a beaucoup plus de fiscalité, moi par exemple quand j'étais marié et que je vivais à Paris, je bossais comme un malade, je pouvais pas mettre grand-chose de côté parce que le logement c'est super cher, c'est une vie de fou, le stress, moi je prenais le RER le soir à La Défense, je changeais à Châtelet, j'habitais à Port Royal, y a eu l'attentat à Port Royal, notre concierge a sauté, enfin bon, alors si tu veux en France, y a pas non plus, ma femme elle a une vision idyllique de la France, elle est jamais venue, sauf l'été donc elle a pas vécu en France. Je dis pas, y a des bons aspects en France aussi, y a, la vie est plus facile et tout ça mais...je veux dire, pour que ce soit bien à Paris, il aurait fallu qu'on ait chacun deux bons boulots quoi et c'était pas évident à trouver comme ça, plus l'école et tout, ici on peut critiquer ce qu'on veut mais nous on a comme même la chance d'avoir une bonne école, ils sont adaptés là, ils font du russe, ce serait quand même dommage, en France t'as pas des écoles où tu fais du russe partout, même à Paris, y a quelques écoles, mais c'est pas... » (Christian, 53 ans, marié avec une femme russe depuis 14 ans).

Christian n'appréciait pas la vie qu'il menait à Paris avant son expatriation. Les contraintes professionnelles lui pesaient et en pensant à son ami Christophe, qui a continué la carrière dans laquelle

il était lui-même engagé, il n'envie pas sa situation. Il préfère la sienne : même s'il ne gagne pas vraiment d'argent, il a pu essayer de faire d'autres choses et s'occuper de ses enfants. Dans l'entretien il évoque régulièrement leurs activités scolaires et extra-scolaires, les vacances qu'il passe souvent seul avec eux quand leur mère ne peut les rejoindre que pour une plus courte durée. Cette position n'aurait toutefois probablement pas été aussi facile à tenir si Christian était resté ou s'il retournait aujourd'hui en France. En effet, l'homme qui nous a mis en relation avant que je me rende à Moscou m'avait présenté Christian comme un homme qui vivait « *au crochet de sa femme* » depuis plusieurs années, en accompagnant son propos d'un petit ricanement qui témoignait d'un amusement vis-à-vis de la situation incongrue de son ami et de son mépris pour sa position sociale. L'environnement social de Christian en France l'aurait donc souvent renvoyé à son manque de conformité : être un homme au foyer, en particulier dans les milieux de la bourgeoisie parisienne, n'est pas sans conséquence et entraîne des sanctions de genre[62]. En revanche, à Moscou, Christian a pu accéder à ce statut sans trop subir de rappel à l'ordre, du moins par ses pairs français, alors même que l'ordre de genre postsoviétique valorise le statut de pourvoyeur économique.

Sébastien, qui ne travaillait pas non plus, a quant à lui été rappelé aux normes de l'ordre de genre russe, notamment par sa belle-mère qui n'appréciait guère que sa fille assume leur vie conjugale. Sébastien a rencontré Elvira durant une mobilité professionnelle où ils travaillaient tous les deux à Chypre, mais Sébastien a rapidement perdu son emploi et Elvira a pris en charge les frais liés au couple mais également les frais de Sébastien.

> « À Chypre, bon pendant Chypre, elle, en parlant de salaire, elle gagnait 2300 euros et à Chypre, c'est bien, on payait 500 euros de loyer, on avait un appartement avec trois chambres, un grand salon, salle à manger, une grande cuisine, trois balcons, la vue sur la mer, etc. Heu mais avec ces 2000 euros là, disons que c'était largement suffisant pour payer absolument toutes les charges et en plus pour voyager, République Dominicaine cette année, on avait fait la Thaïlande l'année précédente, heu, on avait fait France, Russie, heu, la Turquie plusieurs fois, heu, l'Israël, bref. **Mais toi, par rapport à l'argent, tu avais ton argent à toi quand même ?** J'avais de l'argent de poche [rire], nan, bah comment ça se passait en fait. Nan, je te dis, j'ai touché le chômage pendant six mois, donc c'était quoi, 600 euros par mois pendant six mois. Mais ça, déjà cet argent-là, heu, même si je lui redonnais une petite partie au début on partageait le loyer bien équitablement quand j'avais mon salaire, moitié moitié, après finalement bah j'ai rien donné quoi, je lui redonnais une petite partie mais bon finalement cet argent-là était l'argent que j'avais pour moi. Donc ça, ça suffit un peu, enfin, un bon bout de temps. Après, heuuuuu, après non, un peu d'argent, je dépensais pas tant que ça non plus heu, parce que j'avais de l'argent sur ma car.., nan j'ai réussi à, à économiser et à pas dépenser plus que ça, donc nan. Bon finalement, si je sortais et qu'elle sortait pas tiens bah voilà, prends 20 euros ou 30 euros dans mon sac… [rires] » (Sébastien, 31 ans marié avec Elvira depuis 2 ans).

Sébastien semble supporter cette situation de dépendance économique relative. Il tient les comptes du couple et considère que le salaire d'Elvira est suffisant pour qu'ils puissent vivre

[62] Myriam Chatot, *Le temps des pères : socialisation et résistances au rôle de pourvoyeur de soins dans le cadre d'un congé parental à temps plein*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, Paris, 2020.

confortablement. C'est au moment de la migration, où ils décident de retourner vivre en Russie qu'il réalise qu'il va devoir travailler en raison de la baisse importante de la rémunération de sa compagne.

> « C'est que, autant à Chypre, je pouvais me permettre de ne pas travailler et donc ne rien faire, me tourner les pouces en fait et les journées passent vite mine de rien quand on fait rien, même quand on fait rien les journées passent à une vitesse folle, tu ne fous rien mais ça passe un temps, et pourtant je me réveillais en même temps qu'elle etc. donc heu voilà, la journée était complète quoi hein, mais heu... **Mais tu t'occupais de la maison du coup ?** Ouais, ouais, ouais au début, je l'ai bien fait, après un peu moins mais bon, je préparais à manger au moins [rire] et heu, je sais que, en venant en Russie, elle allait forcément subir une baisse de salaire, en l'occurrence trois fois moins [rire], on pensait que ce serait deux fois moins mais quand on a calculé par rapport aux taux, finalement c'était trois fois moins, avec le loyer au même prix. Mais ça veut dire que comme je sais que, moi-même, sans pression, j'arrive p...à rien faire, c'était un, un coup de pied aux fesses aussi quoi, hein dans le sens, bah tu peux pas. Ok vous êtes deux, vous êtes deux, vous allez pouvoir survivre, le jour où vous serez trois, c'est impossible autrement dit, bouge-toi. Bon, j'ai pas encore eu le déclic tout à fait mais ça vient, tous les jours je me dis, bon allez demain. »

Alors que Sébastien n'a pas l'air très intéressé par le fait de travailler et de gagner sa vie, Elvira envisage la situation de façon assez différente. Au cours de l'entretien, elle m'explique avoir des perspectives pour Sébastien qu'elle n'a pas pour elle-même. Sur son poste de manager dans une compagnie pétrolière, elle ne perçoit pas d'évolution possible : consciente de l'existence d'un plafond de verre pour les femmes, elle pense donc que Sébastien a plus de chance de réussir qu'elle, notamment en raison de son statut d'homme étranger occidental. Ces propos semblent un peu surprenants dans la mesure où Sébastien ne travaille plus depuis un et demi et que cette situation existait déjà à Chypre. Difficile de savoir dans quelle mesure ce discours n'est pas aussi celui qu'elle tient à sa mère pour qui, comme elle le souligne, « *c'est plus un problème* », mais il apparaît en tous cas qu'Elvira s'accommode d'une situation qui lui permet de se décharger des affaires domestiques sur Sébastien – lequel témoigne même d'un certain désir de contrôle sur l'économie domestique, en particulier sur les achats quotidiens ou encore l'organisation des repas.

Migrer peut ainsi permettre à certains hommes comme Loïc, Sébastien ou Christian de prendre de la distance avec les configurations de la pratique de genre et donc de la masculinité, telles qu'elles existent à la fois en France et dans les pays postsoviétiques. En se détachant du rôle de pourvoyeur économique, ils vivent d'autres rapports conjugaux fondés sur un régime de genre à contrecourant, dans lequel ils prennent essentiellement en charge le foyer et l'éducation des enfants. Si Loïc nourrissait ce projet depuis longtemps, Sébastien et *a fortiori* Christian, semblent avoir véritablement trouvé des marges de manœuvre en quittant leur pays et, par-là, une assignation de genre qui pourtant opère aussi en Russie, mais dont ils peuvent plus facilement se départir dans la mesure où ils sont des hommes étrangers. Leurs conjointes ont toutefois également joué un rôle majeur dans leur parcours : elles ont en effet accepté de vivre ce type de rapports conjugaux et que leur conjoint ne s'adapte pas aux normes de genre dominantes de leur pays.

Certains hommes ayant migré connaissent un parcours inverse : ils ont dû travailler leur masculinité, avec l'aide de leur compagne, pour la rendre conforme aux configurations de la pratique de

genre du pays dans lequel ils sont partis vivre, quand d'autres accueillent sans difficulté aucune les nouvelles normes de genre du pays d'accueil.

2.3.2. Revêtir les habits démodés de la domination masculine

Étienne et Julien, déjà introduits en début de chapitre, témoignent d'une véritable réforme de leur masculinité qui se réalise au contact de l'ordre de genre des pays postsoviétiques et dans leurs interactions conjugales. Comme nous l'avons vu plus tôt (section 1.1.3), c'est après avoir commencé l'apprentissage du russe par la médiation d'un jeu vidéo que Julien démarre une correspondance avec une jeune femme russe qui vit à Paris. De retour en France après une mobilité saisonnière en Angleterre, il s'installe à Paris et devient chauffeur de cars de tourisme. Il rencontre finalement sa correspondante russe et lui demande de l'emmener en Russie. Il part ainsi passer le jour de l'an, avec elle, en Carélie, dans une ville russe frontalière de la Finlande. Par la suite, ils emménagent ensemble mais, au fil des mois, la relation se dégrade considérablement et, au bout d'un an, ils se séparent. Pour Julien, ses compétences conjugales – acquises dans une première relation intime avec une jeune femme française « *très féministe, très je fais-tout-moi-même* » – étaient inadaptées pour cette relation intime avec une femme russe. Malgré cet échec sentimental, Julien repart presqu'immédiatement en Russie : « *moi, c'est pas un pays qui est venu par, par une femme, je suis tombé amoureux de la Russie d'abord* ». Pendant sa relation avec Liza, Julien a en effet continué à apprendre le russe en prenant des cours par correspondance. Lorsqu'il part s'installer en Russie pour trois mois, il a des bases linguistiques assez solides. Il loue une chambre chez la mère d'une amie et rencontre son épouse actuelle lors d'une sortie en Carélie avec des ami·e·s russes. Alina (surnommée Lina) est encore mariée mais ils se plaisent et Julien l'incite à quitter son mari puisqu'elle dit ne pas l'aimer. Il l'encourage à « *vivre sa vie* ».

> « Oui c'était vraiment sur la fin disons que je suis arrivé heu, j'ai eu à pousser, à appuyer sur un bouton et tout s'est effondré on va dire, donc j'ai été le moyen de partir quoi. Et voilà donc on s'est rencontré là-bas, tout de suite, elle m'a, elle m'a plu Lina, je crois que je lui ai plu tout de suite aussi mais comme elle était mariée, c'était un peu difficile de vraiment être ensemble, on passait beaucoup de temps, c'était en juin, donc on a passé beaucoup de temps ensemble, on s'est vu beaucoup parce que, surtout qu'elle travaillait pas, mais on discutait surtout, moi je lui disais en gros, mais pourquoi tu restes avec cet homme, ça fait cinq ans alors que tu l'aimes pas quoi. Et j'étais la première personne en fait à lui dire ça, j'étais la première personne à lui dire mais fais ta vie parce que heum, en fait, je sais pas si tu t'es rendue compte toi en vivant en Russie, y a un poids de la famille, un poids des traditions et tu sais, il faut faire comme ça, et les Russes surtout les anciens, ils ont tendance à ne pas vivre leur vie mais, c'est très très bizarre les Russes pour ça, ils ont tendance à vivre heu, difficilement parce que c'est comme ça qu'il faut vivre, tu vois en Russie en gros le mec qui arrive et qui chante à la guitare et qui dit je suis heureux, tout le monde, la société va dire mais il a pas compris la vie tu vois, tu comprends. 'Fin voilà, donc du coup ça se traduisait par Lina disait à sa mère, je suis pas heureuse avec lui et sa mère lui répondait l'important c'est que ce soit l'homme qui aime, tu vois. Alors que je connais bien, j'ai d'excellentes relations avec ma belle-mère maintenant, c'est quelqu'un de très ouvert quand tu discutes avec elle mais y a quand même des phrases comme ça quoi, et surtout que Lina, elle était fille unique et elle vivait, elle était avec sa grand-mère, sa tante et sa mère tu vois, trois femmes russes ensemble, 'fin quatre femmes russes ensemble, c'est impossible [rire]. Alors du coup, elle est toujours restée avec son mari, restée mariée parce que voilà, en gros, elle trouvait pas mieux

> quoi, oui, ça se passait bien, il était gentil voilà, mais elle s'était mariée parce qu'il fallait se marier, pas vraiment parce qu'elle en avait envie et effectivement moi j'arrive là-dedans et je donne un coup de pied dans la fourmilière en disant mais nan, vis ta vie quoi et...et puis un jour, donc j'étais chez Olga je me souviens, je reçois un coup de téléphone de ma Lina qui me dit "Allez ça y est, c'est bon, voilà, je suis partie de chez moi, je divorce, je suis rentrée chez ma mère" [rire] et moi là, heu, du coup, j'ai pas fait mon Européen là-dessus en disant, han je sais pas, est-ce qui faut que je m'engage, peut-être parce que je sais pas, tu vois... » (Julien, 29 ans, marié depuis 3 ans avec Alina).

Ne pas faire son Européen signifie, pour Julien, s'engager et prendre ses responsabilités vis-à-vis d'Alina, ayant en cela tiré les leçons de sa précédente expérience avec Liza. Dans le même temps, Julien agit également comme un perturbateur puisqu'il pousse Alina à quitter un homme qu'elle n'aime pas et à penser à elle, en somme à adopter une démarche plus individualiste et à se détacher de la pression sociale qui l'entoure, soit des normes collectives qui dominent ses actions (se marier et ne pas divorcer). Alina suit donc les conseils de Julien et quitte son mari mais elle s'en remet ensuite à un autre homme car, comme Alla, elle adhère au régime de genre postsoviétique qui accorde à l'homme le statut de pourvoyeur économique principal et celui de décisionnaire pour la famille.

> « La femme, elle fait des choses féminines, elle cuisine, elle s'occupe des enfants, des fois elle travaille pas et c'est pas mauvais, c'est bien, il y a une différence entre les hommes et les femmes mais c'est pas que les femmes comment dire, c'est normal que la femme elle s'occupe de la maison pour moi et que l'homme s'occupe du travail et de sa famille tu sais. Dans notre famille c'est comme ça, et avec Julien c'est comme ça et je sais qu'il était, que pour lui c'était bizarre parce que en France les femmes, elles veulent être comme les hommes en fait, mais pour moi, c'est pas bien, parce que, pour moi, les femmes sont des femmes, il faut faire des choses féminines. Au début, j'ai vu les exemples, par exemple en France les femmes elles ne veulent pas que les hommes payent pour elles au café, en tout cas je vois une différence dans les relations hommes-femmes en Russie et en France » (Alina, 31 ans, mariée depuis 3 ans avec Julien).

Alina souligne ici que Julien a dû s'adapter à de nouvelles normes et pratiques de genre qui ont été discutées au sein du couple. Par exemple, le projet d'enfant est arrivé assez rapidement mais Julien a d'abord voulu attendre en expliquant à Alina que « *c'est comme ça qu'on fait en Europe* ». Cette attente est incompréhensible à ses yeux et Julien réalise assez rapidement que lui non plus ne comprend pas ce qu'il attend et décide d'agir « *à la russe* ». Ce qui signifie agir, d'une part, avec moins d'anticipation, faire un enfant ne se programme pas de la même façon en France et en Russie[63] et, d'autre part, en endossant des rôles de genre bien distincts comme en témoignent leurs propos.

> « En fait les femmes russes, elles ont vraiment besoin d'un homme quoi, tu vois, elles sont vraiment dans, éduquées comme ça, en fait les Russes, ils sont éduqués comme ça, il faut que ça marche par paires parce que les genres sont très bien marqués en Russie, les hommes sont comme ça, les femmes sont comme ça et, et ça marche bien, ça marche bien si une paire est vraiment formée quoi et une femme russe cherche à avoir un homme parce que heu, elles veulent lui déléguer les tâches qui incombent aux hommes traditionnellement » (Julien, 29 ans, marié depuis 3 ans avec Alina).

[63] Mona Claro, *Ni hasard ni projet. : genre, sexualité et procréation pendant la jeunesse en Russie (années 1970-années 2010)*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2018.

> « Oh je pense que les femmes françaises, elles font beaucoup de choses difficiles heu, pas difficiles mais elles font les choses que doivent faire les hommes. Elles travaillent beaucoup, c'est horrible ce que je vois, les femmes accouchent et après trois mois, elles recommencent à travailler quand le bébé a trois mois, elles le mettent à la crèche et elles vont travailler, pour moi c'est horrible parce que je pense que le bébé, il doit être avec sa mère jusqu'à 3 ans, le plus proche possible, voilà » (Alina, 31 ans, mariée depuis 3 ans avec Julien).

Dans leur couple, Julien a donc pris le rôle de chef de famille en devenant le principal responsable des questions financières tandis qu'Alina s'occupe de leur fils et suit son époux en fonction de ses opportunités professionnelles. Pour cela, ils sont rentrés en France lorsque Julien n'arrivait plus à gagner suffisamment correctement sa vie en Russie mais, comme Alina ne se sentait pas particulièrement bien en France – son réseau familial lui manquant notamment –, le couple a néanmoins décidé d'aller vivre définitivement en Russie, quitte à ce que Julien aille temporairement travailler en France si leurs conditions de vie se dégradaient.

Les parcours de Julien et d'Étienne présentent des similitudes dans la mesure où ils ont tous les deux dû travailler leur masculinité pour qu'elle réponde à l'ordre de genre dominant en Russie et au Belarus. Ils diffèrent en revanche sur leur rapport aux pays postsoviétiques. Si Julien a véritablement appris à aimer l'histoire de la Russie, ses paysages, ses règles, leur contournement et les habitant·e·s du pays – il a en effet des ami·e·s russes, hommes ou femmes –, ce n'est pas le cas d'Étienne, qui semble avoir avant tout été conquis par l'accueil des femmes de ce pays. Suite à son divorce, Étienne est parti vivre plusieurs mois en Ukraine dans l'optique d'ouvrir une pharmacie. Durant cette période, il a « *un peu bourlingué* », s'est « *un peu fait plaisir* » puis a vécu une première expérience conjugale avec une femme ukrainienne dans laquelle il s'est fait, peu à peu, « *grignoter* ». Étienne fait donc face à deux échecs : le premier est professionnel, car il ne peut pas ouvrir de pharmacie en raison des pratiques de corruption ; le second est conjugal, car il n'a pas su « *montrer les dents* » dans les interactions intimes. Mais cela ne le décourage pas : « *la culture russe me plait bien, je commençais à parler russe, bon j'avais évidemment rencontré des filles, ça m'avait bien plu* ». Il part ensuite au Belarus où il ouvre un restaurant et durant quelques années, il « *papillonne* » et fait mention de nombreuses aventures avec des femmes bélarusses jusqu'à ce qu'il rencontre son actuelle compagne lors d'une soirée dansante à Minsk : le « *truc classique* ». Moins classique peut-être est la différence d'âge qui les sépare : Elena a 25 ans de moins que lui. Née en 1985, elle a une formation universitaire en marketing et, au cours de sa vie, « *elle n'a pas bougé de Minsk* » et ne parle que le russe.

> « J'ai vécu avec une fille, ouais 6 mois à Kiev et heu, et donc c'est là que je me suis rendu compte que, heu, on était, d'abord les mentalités étaient totalement différentes et les rapports dans le couple aussi sont différents, c'est-à-dire que, je vous dis encore une fois, on arrive on se dit oui, nous, on va être gentil avec elle, on va, on va lui, sortir de ces espèces de rapports conflictuels qu'elles ont avec les hommes russes et puis finalement on se rend compte que, finalement, elles aiment ce genre de rapports parce que elles sont, elles sont structurées comme ça et même sans qu'elles veuillent la guerre tout le temps mais heu, si elles ont pas une opposition en face d'elles, ça se passe pas bien quoi, 'fin moi c'est mon point de vue et c'est l'expérience aussi que j'en ai et bon, y a aussi les histoires, les exemples de couple où pareil l'homme s'est fait un peu marcher dessus et voilà quoi ça s'est pas bien passé, il faut que le mec s'affirme donc heu, et puis donc j'ai

> eu la chance de rencontrer Elena, qui m'a expliqué, qui m'a dit, "Attends moi j'ai un caractère comme ça mais moi j'attends de toi que tu sois plus fort que moi". Voilà. **Alors comment elle vous le dit en Russe ?** " Ja hoču nastojašij mučšin nadoj so mnoj", je veux un vrai mec à côté de moi. "Ja inogda plohoj harakter ja znaju no ja ždu ot tebja čto ty byl nastojašij mučšin. Ty inogda slyškom dobryj[64]". Et aussi dans le, dans, comment dire, dans la vie du business, elle me dit "Étienne, faut que tu montres les dents de temps en temps". Voilà, donc c'est pour ça qu'elle était, je veux dire, j'ai la chance d'avoir refait ma vie avec elle heu, parce que, 'fin elle me montre beaucoup d'aspects que je n'envisageais pas avant, aspects de la vie courante, de la vie de couple, de la vie, la vie russe quoi » (Étienne, 56 ans, en concubinage avec une femme bélarusse depuis 4 ans).

Elena, comme Alina avec Julien, joue ainsi un rôle de « guide culturel[65] » : elle explique à son conjoint la masculinité qu'il doit incarner pour répondre aux régimes de genre dominants à la fois dans son couple mais également à l'échelle de la société, puisque cela s'applique aussi à des situations professionnelles où il est attendu d'un homme qu'il soit agressif et autoritaire. Étienne considère ainsi avoir « *retrouvé un équilibre* » dans l'ordre de genre postsoviétique dont il perçoit clairement le fonctionnement.

> « Les décisions pour l'avenir du couple c'est heu, on en discute mais au final c'est l'homme qui prend la décision parce que si la femme sent que c'est elle, qu'elle a trop trop de liberté heu ben ça se passera pas bien quoi, parce que l'homme sera malheureux et la femme elle aura l'impression qu'elle a pas un vrai mec à ses côtés et ça se passera pas bien. Et encore les Bélarusses sont plus heu, comment dire, elles sont moins conflictuelles que les Ukrainiennes, les Ukrainiennes c'est plus dur encore parce que je pense, peut-être y a eu un passé plus difficile, je sais pas mais bon, en Ukraine, les rapports sont plus conflictuels qu'au Belarus, au Belarus, c'est un peu plus calme. Mais pour qu'un couple tienne, il faut que le mec soit le mec et la femme soit la femme. Elles ont encore un schéma, un schéma du couple comme nous on avait peut-être y a 50 ans et ici y a des, comment dire, des schémas sociaux qui sont assez, assez rigides encore. Voilà, donc, par exemple quand une femme est toute seule après 25 ans, y a un problème, elle va avoir de très grosses pressions de sa famille, pourquoi t'es pas mariée, pourquoi t'as pas d'enfant blablabla blablabla. Donc ce qui entraîne ici des mariages assez précoces, genre 18, 20, 22, ils sont tous mariés sans trop se connaitre d'ailleurs, ils se marient pour, pour faire plaisir aux parents, pour faire la fête, ils aiment bien faire la fête mais après quelques années de mariage, bah ils se rendent compte qu'ils sont pas fait l'un pour l'autre, bon généralement y a un enfant, un divorce et beaucoup de femmes seules ici heu, 'fin au Belarus, c'est le taux de divorces le plus important d'Europe, 68% je crois, et parce qu'il y a encore des schémas sociaux stricts, une femme, à 20 ans, elle est faite pour se marier et pour avoir des enfants » (Étienne, 56 ans, en concubinage avec une femme bélarusse depuis 4 ans).

Comme Julien ou Guy, Étienne décrit assez précisément les régimes de genre dominants. On retrouve dans ce propos celui de nombreuses femmes des chapitres précédents, celui d'autres hommes confrontés aux pays postsoviétiques mais également les discours des agences matrimoniales internationales qui promeuvent, sur leurs sites, l'existence de tels rapports conjugaux. Ce que les agences ne précisent pas, c'est que ces rapports conjugaux sont situés, ils émergent au sein des régimes de genre

---

[64] Traduction : "J'ai parfois mauvais caractère, je le sais, mais j'attends de toi que tu sois un vrai homme, tu es parfois trop gentil".

[65] Une recherche sur les couples germano-japonais a montré que lorsque que les femmes allemandes migraient au Japon pour suivre leur conjoint, le couple rencontrait des difficultés autour des rôles genrés : « les couples qui se maintenaient sont ceux dans lesquels le conjoint jouait le rôle de "guide culturel" (*kulturanweiser*) capable d'introduire son épouse aux règles et normes attendues » B. Collet, *La « mixité conjugale » dans les sociétés démocratiques. Normes conjugales et inégalité ethnoculturelle entre les conjoints*, *op. cit.*, p. 214.

en cours dans un pays qui définissent en grande partie les rapports de genre. En migrant, Étienne et Julien ont dû accepter de transformer leur masculinité et leur pratique de genre pour la rendre conforme aux régimes de genre postsoviétiques. Ce travail a été réalisé avec volonté et enthousiasme : Étienne considérant même, comme il l'indique à de nombreuses reprises, avoir « *retrouvé un équilibre* » et avoir été « *révélé comme mec* » par les femmes qu'il a rencontrées.

> « On va dire que ma vie d'homme a changé à 48 ans quand je suis arrivé quoi. C'est vrai, maintenant c'est, je vois les choses beaucoup plus, beaucoup, différemment quoi, les rapports homme-femme, dans ma tête ça a beaucoup changé, 'fin vraiment, ç'a été un révélateur ici, c'est pour ça que je quitterai plus jamais Minsk, ça m'intéresse plus d'aller ailleurs [rire]. Bon, pis en plus, j'ai refait ma vie donc bon, voilà quoi. **De quelle manière ça a changé pour vous ?** La manière d'aborder les femmes, enfin de, les rapports homme-femme, 'fin moi je parle pour moi personnellement hein, moi j'étais plutôt quelqu'un d'introverti, de gentil, de timide, maintenant je suis toujours timide mais par contre, s'il faut aborder une femme, c'est pas un problème pour moi, c'est, c'est, c'est plus un problème. Voilà. Et aller dire à une femme qu'on l'intéresse, 'fin pas tout de suite mais enfin bon, lui faire comprendre quand même que, heu, on éprouve un certain intérêt pour elle heu, aller aborder une fille dans la rue, dans un resto n'importe où c'est plus un problème pour moi. **Et vous continuez à le faire ?** Nan, nan, nan, je le fais plus mais je veux dire par là, heu, moi ça m'a révélé mon côté mec quoi » (Étienne, 56 ans, en concubinage avec une femme bélarusse depuis 4 ans).

Étienne ne quittera plus jamais Minsk parce que l'ordre de genre qu'il y a trouvé lui a permis de (ré)apprendre à occuper une place de dominant, dans les rapports de genre mais également dans les rapports sociaux en général car, en tant que migrant privilégié, il se situe en haut de la hiérarchie sociale[66]. S'il ajoute à cela le fait qu'il est également attaché au pays en raison de la famille qu'il a créée sur place – ils ont eu deux enfants avec sa compagne – ; cet argument intervient toutefois dans un second temps car ce qui l'a retenu, en premier lieu, dans les pays postsoviétiques, ce sont les rapports de genre qui y règnent et le pouvoir qu'il a gagné sur le monde social.

Jean-Paul, déjà présenté au début du chapitre, utilise un langage nettement plus direct qu'Étienne en disant ouvertement, et devant son épouse, qu'il est resté « *pour les gonzesses* ».

> « **Jean-Paul** : je suis arrivé ici pour monter une société, je suis célibataire, j'arrive ici, putain que des canons, que des canons qui sont toutes d'accord, je vais pas dire non quand même, donc je suis pas reparti, je suis jamais reparti. **Oksana** : Il est resté pour les gonzesses !!! **Jean-Paul** : Je suis resté pour les gonzesses. **Oksana** : Tu te rends compte, il est cynique à tel point et il est romantique et en même temps, il est cynique tu sais… **Jean-Paul** : Tu le sais très bien que je suis resté pour les gonzesses, c'est pas une nouveauté quand même. **Oksana** : Mais… **Jean-Paul** : Je te l'ai jamais caché. **Oksana** : Mais je m'en fous en plus, m'enfin, oh oui, en plus, je te comprends, si j'avais été un mec, je comprends, y a pas de problème… **Jean-Paul** : Si t'étais un mec français encore plus. **Oksana** : On s'en fout, si j'étais un mec je comprends, y a pas de souci. **Jean-Paul** : Ici pour les mecs… **Oksana** : Finalement je te comprends... »

[66] « De nombreux Occidentaux venaient s'installer dans les pays de l'ex-URSS parce qu'ils s'y sentaient importants (…) Chez eux, personne ne les remarquait et financièrement, ils s'en sortaient à peine. Ici, ils faisaient partie des privilégiés, avec leurs grands appartements, leurs cuisiniers, leurs femmes de ménage et toutes sortes d'autres femmes à leur service » J. Skeslien Charles, *Les fiancées d'Odessa*, *op. cit.*, p. 18.

Jean-Paul souligne ici une expérience que vivent généralement les hommes occidentaux en se rendant dans les pays postsoviétiques, en Russie, en Ukraine ou au Belarus. À leur arrivée, ils se découvrent une nouvelle attractivité et un pouvoir renouvelé dans le champ de la séduction et dans l'accès aux corps de femmes, souvent nettement plus jeunes qu'eux. Étienne, qui analyse cela avec un peu plus de recul que Jean-Paul, relie directement la facilité avec laquelle il a pu « *faire des rencontres* » à ses capacités économiques.

> « Au départ, vous savez quand on arrive dans ces pays-là, on est, surtout quand on arrive à la quarantaine, on est un peu, un peu dans une heu, en lévitation permanente parce que on est entouré de jolies filles, on sort le soir, on sort dans les restaurants donc on va dans les endroits où y a toujours des filles qui sont assez jolies donc on est un peu, comment dire, oui on est plus dans le réel quoi heu, en plus bon elles, elles sont, elles savent à qui elles ont affaire, bon elles voient un mec qui arrive, il est intéressant, il a, il a, comment dire, il peut apporter un certain, certain confort à ce genre de, 'fin, il peut amener un certain confort à la fille avec qui il est, donc on fait des rencontres assez faciles finalement heu mais quand on commence à vivre un peu ensemble, bon les caractères se révèlent, vous savez bien que dans un couple heu, les 3, 4, 5, 6 premiers mois on est tous, on est tous [rire] tout va bien et après tout l'monde se révèle et donc bon après voilà l'opposition commence quoi » (Étienne, 56 ans, en concubinage avec une femme bélarusse depuis 4 ans).

Étienne fait référence à sa première expérience conjugale avec une femme ukrainienne qui n'a pas fonctionné car, selon lui, il n'était pas suffisamment dominant dans le couple et il était alors tombé, aux yeux de sa conjointe « *dans le domaine de la lavette quoi, du mec qui, qui a pas de couilles* ». Concrètement, Jean-Paul n'a pas eu le parcours de Julien ou d'Étienne car sa pratique de genre était déjà conforme à l'ordre de genre dans lequel il arrivait. Il n'évoque donc pas de processus de changements dans son comportement ou d'apprentissage des normes du pays mais il met en revanche en avant les gains qu'il a obtenus en changeant de pays, comme les propos suivants l'illustrent.

> « Quand tu vas en boîte, c'est comme à la boucherie. Aucune chance en France d'avoir ce qu'il y a ici. La galère de draguer une Française, la vaisselle : qui doit la faire ? La femme biélorusse. Est-ce que la femme est l'égale de l'homme : la femme aura toujours une certaine intelligence que l'homme n'aura jamais. Mais le problème, il est très simple, tâches ménagères, je fais pas, elle [son épouse actuelle] a répondu de toute façon, il est hors de question que tu les fasses. La femme française va trouver ça rétrograde, la femme au service de l'homme, et bla-bla-bla. La vraie différence entre les femmes russes et les femmes françaises : elle est heureuse si son mari est heureux. Et tous les jours, on va essayer de remercier sa femme, essayer de lui faire plaisir. Ça, tu peux pas l'avoir avec une Française, si tu regardes le féminisme aujourd'hui c'est minable. Le féminisme à une certaine époque était nécessaire, sur les salaires je rejoins tout à fait le féminisme mais considérer qu'il y a pas assez de femmes mécaniciens ou plombiers, c'est n'importe quoi. Pour moi la femme doit rester une femme, une femme avec une jupe et des talons c'est magnifique. Dans l'ordre de tous les jours, les femmes s'habillent comme des sacs, les femmes qui font attention à elle et qui se maquillent, y en a plus. Y a rien de plus beau qu'une femme qui se maquille, qui est un peu maquillée. Je trouve qu'une femme doit rester une femme voilà une femme doit être protégée. Y a aucun mec qui a envie d'avoir une femme qui ressemble à un sac. Voilà la perte de ces éléments-là. Enfin bon le congé parental pour les mecs... Je suis plus dans la bonne époque, j'ai trop vieilli. On est arrivé dans une débilité. L'enfant a besoin de sa mère plus que son père. La femme est souvent plus proche de l'enfant que le mec quoi. Pour moi en France, on a trop changé les règles, les mecs sont malheureux. Elles ont tout loupé. La femme est pas faite pour avoir une carrière, c'est bien si elle le fait mais elle est faite pour avoir des enfants, qu'elle soit pas dans la merde professionnelle, heu dans la merde financière (…). Tout ce que tu me demandes, y a aucun Français dimanche matin qui va te raconter un truc pareil, y en a

> aucun qui va te raconter leur vie, aucun, je suis à mon avis le seul » (Jean-Paul, 45 ans, marié avec une femme bélarusse depuis 4 ans).

Jean-Paul fait référence ici au réseau d'hommes expatriés français vivant à Minsk, généralement mariés ou en concubinage avec une femme bélarusse, et il a raison de supposer qu'aucun de ces hommes ne souhaiteraient me « *raconter leur vie* » ; le seul avec lequel j'ai pu conduire un entretien est Étienne. Et, pour avoir néanmoins rencontré et écouté les autres (chapitre 2, section 2.1.1), leurs parcours et leurs discours étaient bien plus proches de celui de Jean-Paul. Cela suggère que j'ai probablement eu plus souvent accès à des récits et des parcours qui présentent certaines originalités, en particulier au regard du genre, et qu'une majorité d'hommes, vivant dans les pays postsoviétiques, se conforment sans difficulté et avec plaisir à l'ordre de genre postsoviétique.

***

La première partie de ce chapitre a montré que ces hommes ont en commun une certaine position dans l'organisation sociale de la masculinité. Du fait de leur blanchité et de leur hétérosexualité, les hommes décrits ici tendent vers la masculinité hégémonique, mais celle-ci a changé au cours des 40 dernières années. Les hommes plus âgés incarnent ainsi un projet de genre dépassé où la dichotomie de genre structure leur parcours et leurs pratiques malgré quelques innovations en matière conjugale. Dans les rapports conjugaux et intimes, ils associent aisément le sexe et l'argent dans leurs discours et regrettent des pratiques de genre, telles que la galanterie, exprimant une masculinité bourgeoise. Les hommes plus jeunes, souvent ingénieurs, manifestent à travers leur projet de genre la quête d'une forme de masculinité hégémonique, représentée par la figure des managers internationaux, qui se fonde notamment sur la rationalité. Ils témoignent ainsi d'ouvertures nouvelles concernant les rapports de genre et n'attendent pas nécessairement de leur relation matrimoniale une épouse au service de l'économie domestique[67].

À différents moments de leur vie, la majorité de ces hommes prennent conscience de leur place de dominant sur la scène internationale. Autrement dit, ils font l'expérience de la valeur ajoutée de leur nationalité à partir du moment où ils se déplacent sur l'échiquier international et bénéficient d'un « privilège occidental[68] ». Pour certains, cette découverte est tardive, pour d'autres, elle s'inscrit tôt dans leur parcours et forts de cette connaissance, ils se tournent vers l'étranger pour construire leur avenir professionnel et conjugal. Entre ascension sociale ou maintien d'une position sociale dominante, le

[67] R. Connell et J. Wood, « Globalization and Business Masculinities », art cit ; R. Connell, « Des hommes de raison », art cit.
[68] Amélie Le Renard, *Le privilège occidental : Travail, intimité et hiérarchies postcoloniales à Dubaï*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2019, 272 p.

choix conjugal transnational vient souvent renforcer ces dynamiques, bien que les configurations conjugales prennent ensuite des formes variées.

Dans la majorité des cas, celles-ci reflètent néanmoins une certaine asymétrie entre les partenaires : ce sont les femmes qui assument généralement le travail domestique laissant la liberté aux hommes de poursuivre leur carrière tandis que la leur est souvent mise de côté, en particulier lorsqu'elles migrent. Pour les hommes, le choix conjugal transnational soutient toujours leur parcours professionnel. Mais ce chapitre a aussi révélé l'existence de configurations conjugales particulièrement originales. Les parcours de Fabrice et Christian, par exemple, montrent un renversement des rôles de genre puisque, s'ils étaient au départ les pourvoyeurs économiques principaux et occupaient des postes à responsabilités très bien rémunérés, ils sont finalement devenus les responsables de la sphère domestique et de l'élevage des enfants tandis que leurs épouses poursuivaient leur carrière. Dans ces deux cas, les conjoint·e·s migrant·e·s, Valeriya et Christian, ont su mettre à profit leur passage d'un régime de genre à l'autre. Christian a profité de cet éloignement pour s'émanciper du rôle de pourvoyeur économique tandis que Valeriya a, peu à peu, fait accepter à son mari ses ambitions professionnelles.

Les migrations des hommes français et des femmes postsoviétiques ne prennent toutefois pas les mêmes formes et n'ont pas les mêmes conséquences. Lorsque les hommes migrent, ils ne migrent pas par le mariage : même si leur départ peut être motivé par une relation amoureuse, leurs conditions de séjour sont d'abord conditionnées par leurs opportunités professionnelles et non par leur situation matrimoniale. Les recherche sur le genre et les migrations ont jusque-là eu tendance à conceptualiser la migration, pour les hommes, en termes de « pertes » au regard de leur statut socioprofessionnel et de normes qui leur seraient défavorables dans le pays d'arrivée – en raison notamment d'une focalisation des études sur les migrations non privilégiées ; tandis qu'elle est pensée pour les femmes en termes de « gains » au regard du genre[69]. Mon enquête montre au contraire que les hommes français sont généralement « gagnants » dans ces deux domaines en migrant. Lorsque les hommes occidentaux migrent vers les pays postsoviétiques, ils passent d'un ordre de genre à tendance égalitaire à un ordre de genre à tendance hiérarchique et accèdent ainsi généralement à des rapports conjugaux où ils occupent une position de chef de famille et de pourvoyeur économique qui confortent leur carrière professionnelle.

Enfin, ce chapitre et le précédent ont mis en lumière, à partir de l'expérience des hommes français et des femmes postsoviétiques, l'existence de deux ordres de genre très différents dans les pays

[69] « Des travaux relatifs à l'immigration aux États-Unis montrent qu'en dépit d'inégalités sexuées inhérentes au marché du travail, les femmes "gagnent" dans la migration, tandis que les hommes perdent en statut social dans le nouveau contexte (…) Il semble que les "gains" des femmes sont conceptualisés en termes de genre, alors que les "pertes" des hommes renvoient au statut socioprofessionnel. (…) Les femmes seraient mieux intégrées et plus enclines à l'installation dans le pays de destination, alors que les hommes chercheraient à le fuir pour retrouver les valeurs et les normes qui leur sont favorables et qui leur font défaut en situation migratoire, dans un milieu jugé hostile. » M. Morokvasič, « Le genre est au cœur des migrations », art cit, p. 107-108.

postsoviétiques et en France. Certaines femmes, on l'a vu, adhèrent aux régimes de genre dominants dans leur pays tandis que d'autres cherchent à s'en émanciper en migrant. De la même façon pour les hommes, tous ne sont pas réactionnaires et nombreux sont ceux, surtout parmi les plus jeunes, qui ont intégré dans leur pratique de genre l'idée d'une certaine égalité entre les sexes. Lorsqu'ils migrent, hommes et femmes doivent prendre la mesure des changements des configurations de la pratique de genre et s'accoutumer ou non à ces nouvelles normes car, on l'a vu, l'ordre de genre dominant tend à s'imposer dans les rapports de genre conjugaux transnationaux[70]. Comment se déroulent alors les interactions intimes ? Quand femmes postsoviétiques et hommes français se rencontrent, l'ordre de genre est-il mis à l'épreuve dans les échanges amoureux ? Alors que la séduction hétérosexuelle « dramatise[71] » généralement la masculinité et la féminité, que se passe-t-il si les protagonistes jouent mal leur rôle ? Assiste-t-on à des « jeux de genre caricaturaux[72] » ou à des mises en acte du genre qui diffèrent et conduisent, un tant soit peu, à l'ébranler ? Le chapitre suivant s'attache à observer ces (dés)ajustements de genre dans le cadre de la relation intime. « Faire le genre[73] » à l'échelle transnationale peut se révéler ardu.

[70] De nombreuses recherches tendent à montrer que l'ordre de genre dominant tend à s'imposer aux étrangers, voir par exemple : Corinne Cauvin Verner, « Du tourisme culturel au tourisme sexuel. Les logiques du désir d'enchantement », *Cahiers d'études africaines*, 2009, vol. 49, nº 193- 194, p. 123- 145.
[71] Cécile Dauphin et Arlette Farge, *Séduction et sociétés*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 9.
[72] C. Deschamps, « Prix et valeur dans la circulation du désir », art cit, p. 395.
[73] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit.

Chapitre 8. Réflexivités sur le genre dans l'expérience conjugale transnationale

Les quatre chapitres précédents ont cherché à saisir, à partir de focales et de méthodes plurielles, les dynamiques de genre qui traversent les intimités transnationales : à travers une approche socio-historique, à partir d'une ethnographie des agences matrimoniales internationales, en explorant des dossiers documentaires à l'aide d'outils quantitatifs, en parcourant les trajectoires familiales, conjugales et professionnelles de mes enquêté·e·s. Le chapitre 4, en retraçant et en comparant l'histoire de la France et de l'espace soviétique puis postsoviétique (en particulier la Russie, l'Ukraine et le Belarus), a permis de spécifier la façon qu'ont les institutions étatiques de prendre en charge la question du genre, selon des modalités qui varient en fonction des aires géographiques et des périodes historiques. En effet, cette question n'est en aucun cas laissée de côté : elle est, à l'inverse, constituée en objet politique, et elle va de pair avec des projets nationaux et des idéologies particulières. Mais si le genre se pose bien comme un problème public et politique à l'échelle étatique, il est aussi un problème posé aux et par les personnes de mon enquête qui, dès le départ, m'en ont fait état : autrement dit, et comme le chapitre 5 nous l'a déjà fait découvrir, les femmes et les hommes engagé·e·s dans l'EMG sont les premiers à thématiser la question du genre, qui se pose à eux sous un format pratique. Pour le dire rapidement, les unes comme les autres indiquent se tourner vers l'étranger pour des motifs qui résultent d'une analyse des régimes de genre – rattachés en premier lieu à la sphère intime – élaborée depuis leur expérience pratique : à partir de leur vie conjugale antérieure, de leur socialisation familiale, de leur connaissance du monde à travers les médias, leurs ami·e·s à l'étranger ou de leurs propres voyages, ils et elles font des bilans, établissent des comparaisons, élaborent des critiques et parviennent à certaines conclusions générales qui les guident ensuite dans leurs actions. L'une d'entre elles, largement explorée dans le chapitre 4, consiste à concevoir, à partir de toutes ces opérations cognitives, un projet conjugal transnational. Mais les chapitres 5, 6 et 7 nous ont aussi révélé que, si l'EMG constitue bien un moyen de rencontre important des couples franco-postsoviétiques, la découverte du conjoint sur la scène globale s'opère aussi de façon beaucoup plus banale, chez des ami·e·s en commun, durant des vacances, dans des lieux publics ou lors d'un séjour d'études à l'étranger. Pourtant, là aussi, comme les chapitres 7 et 8 l'ont déjà donné à voir, les personnes de ces couples possèdent généralement une « forme particulière de

réflexivité sur le genre[1] » : leurs expériences migratoires et conjugales transnationales les conduisent à produire des analyses sur lesquelles ce chapitre se propose de revenir.

En effet, ces expériences particulières leur permettent de maîtriser l'outil de la comparaison : la migration et/ou une rencontre intime et une expérience conjugale avec une personne originaire d'un autre pays entraînent une mise en exergue de normes habituellement tues car accomplies sans avoir besoin d'en parler. En partant dans un autre pays, – comme le font souvent les ethnologues –, il s'agit d'apprendre, « à toutes fins pratiques[2] », les nouvelles règles du jeu, et d'éclaircir par là même celles connues et pratiquées jusqu'alors, mais perçues comme non problématiques. De la même façon, le contact intime avec une personne étrangère – i.e. dotée d'un stock d'expériences acquises dans un autre contexte basé sur d'autres normes, d'autres règles et d'autres codes de conduites – fonctionne comme un révélateur des croyances, des modes de raisonnement et des manières de procéder qui jusqu'alors n'étaient pas interrogées. Autrement dit, les effets de disposition et les effets de cadrage, qui d'ordinaire ne sont pas thématisés par les acteurs et les actrices, nécessitent souvent d'être explicités dans le cadre de l'expérience migratoire et/ou de l'expérience conjugale transnationale car ils leur posent parfois, comme on va le voir, des problèmes pratiques, en particulier pour « faire le genre[3] ». Les « règles pratiques[4] » et les savoir-faire généralement tacites associés aux régimes de genre sont ainsi mis en mot, deviennent l'objet de discussions, sont soumis à la critique et aux jugements des acteurs et actrices qui se positionnent dans leur couple et vis-à-vis de la société puisqu'ils et elles disposent d'au moins deux formes de connaissance ordinaire des structures sociales qui entrent en interaction, non seulement dans leur intimité mais également avec leurs sociétés d'origine ou de destination.

---

[1] Béatrice de Gasquet a réalisé une ethnographie dans plusieurs synagogues françaises entre 2004 et 2009. Dans cet article, elle opère un retour réflexif sur sa démarche d'ethnographe féministe qui la conduit à prendre en considération le caractère construit de son regard sur le genre au même titre que celui de ses enquêté·e·s. Elle propose ainsi de s'intéresser à la production de « formes de réflexivité sur le genre, dont le féminisme est une forme parmi d'autres » car c'est « une manière de mettre l'ethnographe sur le même plan que "ses" enquêté·e·s (…) de ne pas "imposer" les problématiques féministes aux enquêtées, de prendre au sérieux ce que disent les sujets de l'enquête sur le genre sans pour autant les ramener de force dans le camp de celles et ceux qui résistent à la domination masculine quand tel n'est pas le projet dans lequel elles et ils se conçoivent ». Tel est le projet de ce chapitre : explorer ces formes particulières de réflexivité sur le genre qui n'ont pas émergé dans l'espace de la cause des femmes mais au sein de relations intimes transnationales, à la fois dans la migration et dans la conjugalité. B. de Gasquet, « Que fait le féminisme au regard de l'ethnographe ? », art cit, p. 13- 14.

[2] Harold Garfinkel, « "Passer" ou l'accomplissement du statut sexuel chez une personne "intersexuée" » dans *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, 2007 [1967], p. 285.

[3] Candace West et Don H. Zimmerman propose de cet article une « approche ethnométhodologiquement informée – et par conséquent proprement sociologique – du genre », c'est-à-dire de penser le genre comme un processus interactionnel, « un accomplissement routinier, méthodique et récurrent ». Cette entrée théorique sera mise au travail dans ce chapitre à l'appui de cet article mais également des deux auteurs sur lesquels il s'appuie : Harold Garfinkel et Erving Goffman. C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit.

[4] On se réferera ici à la notion de « règles pratiques » comme les ont définies Daniel Céfaï et Édouard Gardella en explorant les cadres de l'expérience : « *Règles*, et non pas simples régularités observables et descriptibles, parce que leur transgression provoque des troubles, appelle des demandes d'éclaircissement ou des rappels à l'ordre et entraîne parfois des sanctions. La « rupture de cadre » peut alors advenir. *Pratiques*, parce que ce ne sont pas des prescriptions ou des directives formelles de tâches à accomplir : ces règles pratiques correspondent à des formes d'engagement dans la situation – ce sont les « prémisses de l'activité de cadrage ». Les suivre ne présuppose pas une intention claire ou un calcul utilitaire. Un cadre se décrit donc par un système de règles pratiques, vulnérables à des transformations et des ruptures ». Daniel Cefaï et Édouard Gardella, « Comment analyser une situation selon le dernier Goffman ? » dans Daniel Céfaï et Laurent Perreau (dir.), *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction*, s.l., 2012, p. 240.

Ce dernier chapitre vise donc à explorer les opérations de catégorisation produites non plus par la sociologue mais par les personnes elles-mêmes qui ont bien voulu se raconter et partager leurs expériences et leurs connaissances situées de l'organisation des rapports de genre - bien qu'elles n'utilisent jamais cette terminologie, propre ici à la sociologue, mais leurs propres mots pour qualifier, décrire, analyser ce qui nous intéresse : les règles pratiques des régimes de genre. Ces opérations de généralisation et de catégorisation se basent ainsi sur leurs expériences individuelles, qui ont cela de commun qu'elles en passent toutes, à un moment donné, par une phase d'objectivation des rapports de genre. Cette phase peut intervenir avant même la naissance de la relation intime transnationale comme on l'a vu avec les personnes engagées dans l'EMG (chapitre 4) ou se produire plus tard durant l'expérience migratoire et au cours de la construction conjugale où les « conceptions de la réalité » sont « "discutées", habituellement plusieurs fois plutôt qu'une, et dans ce processus, elles sont objectivées par le procédé de la conversation[5] ». Cette distinction reste toutefois analytique car, dans les faits, ce processus s'opère sur le temps long avec des phases plus ou moins précoces.

Pour saisir ainsi le genre en tant que « problème pratique » et en tant que thème pour les acteurs et actrices, nous procèderons en trois temps. Nous débuterons par une première partie dans laquelle je distinguerai pour l'analyse deux dimensions qui seront centrales par la suite : la caractérisation du genre par les enquêté·e·s et sa mise en œuvre pratique. Nous verrons ainsi que la migration entraîne de part et d'autre – lorsque les femmes migrent en France ou les hommes dans un pays postsoviétique – la production de discours élaborés sur l'organisation sociale des rapports de genre observée depuis un point de vue transnational. Depuis leurs expériences conjugales et nationales, ils et elles mettent en mot l'arrangement des sexes[6] parfois pour le soutenir, parfois pour le critiquer ; mais cette mise en discours n'émerge pas de nulle part et n'est pas gratuite : elle s'ancre au contraire dans des expériences pratiques et quotidiennes qui consistent à (dé)faire le genre[7]. Ce processus sera la ligne directrice de ce chapitre : nous verrons comment les actrices et acteurs se confrontent dans leurs interactions intimes à des modes de fonctionnement nouveaux, qui ne répondent pas aux règles pratiques qu'ils et elles ont connues à la fois dans les relations conjugales mais aussi, plus largement, dans les relations en public.

Dans cette optique, la deuxième partie du chapitre s'attachera à restituer des situations d'interaction, surtout décrites par les femmes postsoviétiques, dans lesquelles certains hommes français,

[5] P. Berger et T. Luckmann, « "Le mariage et la construction de la réalité" », art cit, p. 307.
[6] Comme le rappelle Claude Zaidman dans sa préface de *L'arrangement des sexes* d'Erving Goffman, la notion d'arrangement ne décrit pas l'effectuation d'un compromis entre les sexes mais sert à décrire un ordre, ordre social genré, qui s'agence autour de comportements de genre, eux-mêmes résultant de la réflexivité institutionnelle, qui s'ajustent selon « un équilibre à la fois structurel et précaire ». E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 10.
[7] « Si le genre est une sorte de faire, une activité incessante performée, en partie, sans en avoir conscience et sans le vouloir, il n'est pas pour autant automatique ou mécanique. Au contraire, c'est une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contrainte. Qui plus est, on ne "fait" pas le genre tout seul. On le "fait" toujours avec ou pour quelqu'un d'autre, même si cet autre n'est qu'imaginaire ». J. Butler, *Défaire le genre*, *op. cit.*, p. 7.

à travers leurs (in)conduites, se rendent indescriptibles[8] à leurs yeux. En ne répondant pas aux attentes normatives associées à la masculinité dans les régimes de genre postsoviétiques, ils n'accomplissent pas le genre et en cela, celui-ci est momentanément « défait ». Ces expériences, comparable à des « ruptures de cadre[9] », à des « micro-épreuves[10] », à des « accidents de l'interaction[11] », et souvent traduites par un choc initial, conduisent ensuite les enquêté·e·s à faire des bilans à l'appui des connaissances acquises non seulement sur les hommes français et les femmes postsoviétiques mais aussi et surtout sur les rapports de genre « en général ». Les conséquences de ces expériences et de ces bilans, on le verra, sont variées : pour autant, elles entraînent inévitablement la production d'un positionnement et d'une réflexivité sur les normes de genre, désormais identifiées, catégorisées et réappropriées plutôt que conçues comme une seule contrainte extérieure qui s'impose, des normes désormais soumises, en somme, à « l'exigence démocratique[12] ». De là s'opèrent des choix en matière de genre, certaines femmes pouvant parfois refuser et critiquer ce que proposent les régimes de genre français quand d'autres, qui se sont souvent délibérément tournées vers d'autres rapports conjugaux, y adhèrent plus facilement. Reste que dans l'ensemble, il s'agit d'un processus qui s'opère à la fois dans l'expérience migratoire et dans l'élaboration d'une conversation conjugale où le/la conjoint·e introduit son/sa partenaire aux codes et pratiques qui ont cours dans le pays de destination comme on le verra dans une troisième et dernière partie.

1. Des discours aux pratiques : faire et défaire le genre

Avant de revenir plus précisément sur les « accrocs de l'expérience[13] » qui peuvent survenir dans les interactions intimes franco-postsoviétiques, il convient dans ce dernier chapitre d'explorer les façons qu'ont les personnes de définir elles-mêmes les régimes de genre dans lesquels elles évoluent. Les chapitres précédents, auxquels je renverrai régulièrement, ont déjà permis d'observer ces capacités réflexives et compétences analytiques mais elles n'étaient pas pour autant prises pour objet central. Il s'agit donc ici de s'attarder plus particulièrement sur les descriptions réalisées par les hommes français et les femmes russes, ukrainiennes et bélarusses de l'organisation des rapports de genre. Ces comptes rendus, qui consistent « à nommer, caractériser, formuler, expliquer, excuser, condamner, ou

[8] Ce vocabulaire particulier fait référence à la notion d'*accountability* développée par Harold Garfinkel et reprise par West et Zimmerman. Se rendre *accountable*, c'est-à-dire être en mesure, en tant que membre compétent, de pouvoir rendre des comptes, implique de se rendre descriptibles aux autres. Cette façon de se rendre descriptible est aussi une façon de « faire le genre », i.e. : « gérer les circonstances de telle sorte que, quelles que soient les particularités des situations, ce qui en ressort soit vu et visible comme étant, dans le contexte, approprié ou *in*approprié au genre, *accountable* autrement dit ». C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 45.
[9] Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991 [1974].
[10] C. Lemieux, *La sociologie pragmatique*, *op. cit.*, p. 41.
[11] D. Cefaï et É. Gardella, « Comment analyser une situation selon le dernier Goffman ? », art cit, p. 238.
[12] « L'exigence démocratique fait passer d'une normativité fondée sur la contrainte externe (théorisée en son temps par la sociologie d'Emile Durkheim) à une normativité fondée sur la critique et la délibération » J.-H. Déchaux, « La parenté et l'exigence démocratique », art cit, p. 7.
[13] D. Cefaï et É. Gardella, « Comment analyser une situation selon le dernier Goffman ? », art cit, p. 238.

simplement à relever telle ou telle circonstance ou activité, et à ranger ces dernières à l'intérieur d'un certain cadre social (de manière à les situer par rapport à d'autres activités, analogues ou différentes)[14] », étaient très présents dans mes entretiens et inévitables lorsque j'interrogeais le/la conjoint·e en situation de migration dans la mesure où le changement d'ordre social expérimenté au cours de leur déplacement les amène à déployer des outils d'analyse pratiquement sociologiques : l'observation, la comparaison[15], l'historicisation.

Cette première partie s'attache donc à donner à voir tout d'abord les opérations de catégorisation réalisées par les personnes en couple franco-postsoviétique qui rangent à l'intérieur d'un certain cadre social, – en l'occurrence celui de la France ou celui des pays postsoviétiques –, des activités, des pratiques, des conduites genrées qui diffèrent d'un pays à l'autre, et produisent ensuite des généralités à partir de l'observation de ces différences. Ils et elles comparent alors dans leur discours les normes et les pratiques de leur pays d'origine avec celles qui leur sont proposées dans le pays de destination et proposent ainsi des comptes rendus descriptifs des régimes de genre en se positionnant généralement vis-à-vis d'eux. Mais ces évaluations s'effectuent à partir d'expérience pratiques au cours desquelles ils et elles ont pu vivre des micro-épreuves qui ont introduit un « doute, susceptible de grandir, quant à la réalité et la stabilité de l'ordre social[16] » et en particulier de l'ordre social genré.

Dans un second temps, on montrera que ces mises en discours résultent de la confrontation dans la pratique de formes de la connaissance distinctes, lesquelles conduisent à des actions (dé)concertées qui entraînent une rupture momentanée de « sens ». Généralement, « il y a peu à dire[17] » sur le déroulement de l'action, les individus, en tant que membres compétents, attendent des autres certaines attitudes et comportements normatifs tout comme ils se soumettent également à ces conduites, ce qui permet aux situations d'être intelligibles et perçues comme « naturelles » en particulier lorsqu'il s'agit de l'arrangement des sexes[18]. En revanche, dans le cadre d'une migration, l'intelligibilité n'est plus

---

[14] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 45.

[15] Ulrich Beck et Elisabeth Beck-Gernsheim évoquent brièvement ces capacités développées par les personnes en situation de migration : « in essential component of life of immigrants is the need constantly to observe, compare and relate two different worlds, the new country and the country of origin, and to realize that this is their great opportunity » U. Beck et E. Beck-Gernsheim, *Distant Love*, *op. cit.*, p. 130. Dans le cadre de cet ouvrage toutefois, qui consiste en un état de la recherche sur « l'amour à distance », le couple de chercheurs ne développe pas autrement ces capacités analytiques déployées par les personnes migrantes qu'en les rattachant à leur dimension stratégique. Or, au regard de mon enquête, si certaines personnes, comme celles engagées dans l'EMG s'appuient effectivement sur une imagination appuyée sur une collection de faits positifs qui poussent vers un choix conjugal transnational, tel n'est pas le cas pour toutes les personnes enquêtées et souvent, ces compétences analytiques et la réflexivité qui en découlent ne servent aucune stratégie concrète mais constituent en revanche des manières de se positionner et de se justifier. Ainsi quand les auteurs concluent quelques pages plus loin que les « familles-monde sont les familles qui font des comparaisons » (ibid. p. 132), on ne comprend pas vraiment en quoi cette affirmation est un point d'entrée en réalité passionnant pour découvrir et explorer la vulnérabilité de l'ordre social à partir de ces familles. Cette affirmation appelle en tout cas des recherches empiriques à explorer cet aspect que ce chapitre met précisément au travail.

[16] C. Lemieux, *La sociologie pragmatique*, *op. cit.*, p. 41.

[17] M. Barthélémy et L. Quéré, « L'argument ethnométhodologique », art cit, p. 14.

[18] Pour cette raison, l'ouvrage d'Erving Goffman entièrement consacré à la description minutieuse qu'on lui connait de l'arrangement des sexes ainsi que le chapitre de Harold Garfinkel sur le cas d'Agnès sont des apports considérables aux études de genre en tant qu'ils permettent de documenter jusque dans les détails les plus inaperçus comment faire le genre résulte d'un accomplissement sérieux mais surtout d'un « procès de production » qui consiste de la part des membres à fournir

« donnée », elle doit se construire peu à peu par celles et ceux qui passent d'un ordre social à l'autre[19]. Dès lors, ils et elles doivent rendre des comptes sur leur compétence ou leur incompétence, se rendre descriptibles dans leurs comportements et décrypter ceux des autres. Ce qui conduit à des ajustements et/ou des désajustements mais aussi des justifications pour revendiquer leurs compétences au regard d'un ordre social genré spécifique. Cette distinction est purement analytique car, comme on le verra dans les deux parties suivantes, les formes de connaissance sont indissociables « des circonstances pratiques dont elles traitent et dont elles sont issues[20] ».

1.1. Caractériser les régimes de genre

Arrêtons-nous ici sur quelques enquêté·e·s qui illustrent bien ce procédé de caractérisation des régimes de genre : Oksana, Elena et Franck. Tous les trois ont sciemment rejeté certains types de rapports conjugaux et, par extension, l'arrangement des sexes qui les accompagnait. Aucun·e n'indique ainsi de surprise initiale dans la construction de sa relation intime franco-postsoviétique, en revanche, il et elles catégorisent aujourd'hui, à leur manière, les régimes de genre français et postsoviétiques. Regardons de plus près comment Oksana, à partir de son expérience singulière de femme née en Russie au début des années 1980 ayant migré à la fin des années 2000 en France pour se marier, parvient à tirer des conclusions générales sur l'organisation des rapports de genre russes dès lors qu'elle la compare avec celle de la France.

> **« Quelles différences voyez-vous entre les hommes français et les hommes russes ?** Bah déjà ils sont plus beaux [rire]. On va commencer par ça [rire]. Non mais sinon, ils sont sûrs, ils sont respectueux, ils sont polis, et ils sont pas fous donc heu, plus doux aussi, donc moins éduqués heu, c'est pas qu'ils sont machistes chez nous les hommes mais c'est les femmes qui les éduquent comme ça donc voilà ils essayent de tenir la barre et puis, c'est moche. **De tenir la barre comment ?** De tenir la barre, comme j'vous dis, d'être machiste. Mais c'est pas les hommes qui sont machistes, c'est les femmes qui les éduquent comme ça. Voilà, ça donne, on essaye de tenir la barre et puis, c'est, c'est pas beau à voir les hommes russes sur ce plan-là, donc les Français ils ont pas une barre à tenir donc ils sont naturels, c'est bien. **Qu'entendez-vous par tenir la barre concrètement ?** Mais c'est de, bah vous savez quand on nous éduque d'une telle façon où on nous dit, par exemple les filles en Russie, on dit que le mariage c'est la meilleure chose qui peut arriver aux filles, même si elle y croit pas trop au bout d'un moment, elle essaye quand même de faire semblant que c'est vraiment la meilleure chose qui peut lui arriver. Parce que c'est voilà, c'est les attentes des parents, c'est les attentes de la société, c'est heu, donc la fille, elle essaye de, de au moins montrer que voilà c'est vraiment la chose très importante pour elle, voilà. Donc les hommes, c'est pareil, ils sont éduqués heu, d'une façon, tu dois être très fort, tu dois être très sûr de toi, tu dois apporter la nourriture, tu dois ci, tu dois ça, donc même si ils sont pas forcément comme ça, ils essayent de heu, et moins ils sont comme ça, plus ils le montrent donc heu, ça fait un truc assez affreux quand on le regarde, voilà. Sur les hommes français, vous ne mettez pas trop de pression parce que c'est, nous, on a la société un peu plus traditionnelle et vous vous avez déjà

continuellement « des preuves de leur droit à vivre comme d'authentiques hommes et femmes ». H. Garfinkel, « "Passer" ou l'accomplissement du statut sexuel chez une personne "intersexuée" », art cit, p. 285..

[19] D'une certaine façon, passer d'un régime de genre à un autre présente, on va le voir, des similitudes avec le passage d'un genre à un autre, comme dans le cas d'Agnès. Ce passage force à mettre en mot les procédés par lesquels les membres d'une société font connaître et reconnaitre leur « identité sexuelle normale » aux yeux des autres.

[20] M. Barthélémy et L. Quéré, « L'argument ethnométhodologique », art cit, p. 11.

> la société plus technologique, plus avancée, 'fin différente déjà, je sais pas comment la mettre votre société, c'est pour ça que je trouve pas le mot mais, c'est la société qui est différente, qui est pas la société traditionnelle donc les valeurs traditionnelles, elles marchent pas, donc du coup, on met pas trop de pression sur les, sur les enfants donc comme les enfants ont pas trop de pression, ils, voilà, ils ont pas... Personne en France demande que l'homme soit fort donc heu du coup, il y a pas ce côté macho où je dois absolument être fort à tout prix, je dois absolument exploser tout le monde, je dois absolument... Voilà, donc l'homme, il fait plus naturel et plus sympa » (Oksana, 33 ans, émigrée en France et mariée depuis 9 ans avec Loïc, rencontre via l'EMG).

Oksana nous offre ici une description du monde depuis son expérience des régimes de genre en Russie et en France, où elle vit maintenant depuis 9 ans. En comparant les hommes russes et les hommes français, les différences se portent immédiatement sur leurs comportements de genre : les premiers doivent « *tenir la barre* » coûte que coûte, tandis que les seconds peuvent se permettre d'être « *naturels* » et « *sympas* ». Leur beauté semble donc corrélée à certaines pratiques puisque si la première remarque d'Oksana est une observation esthétique – les hommes français sont « *plus beaux* » – elle associe ensuite la laideur des hommes russes aux injonctions genrées[21], en l'occurrence celles de devoir « *être fort à tout prix* », ne laissant aucune place à des projets de genre alternatifs. Il en va de même pour les femmes qui n'auront, selon Oksana, d'autres choix que d'accepter, bon gré mal gré, l'idéologie selon laquelle le mariage serait la meilleure chose qu'il puisse leur arriver. En fin de compte, elle souligne ce qu'Ekaterina, en analysant rétrospectivement son départ vers la France, associait à la « *liberté*[22] » de choisir. Oksana décrit un système social marqué par une « division rigide de la personnalité », au sein duquel les comportements sont soigneusement contrôlés et ne laissent aucune place à l'ambiguïté sexuelle – bref elle décrit, quoiqu'avec d'autres termes, la même chose que Rubin : une oppression « dans le fait de devoir *être* des femmes ou des hommes[23] » et de devoir revêtir « la camisole de force du genre[24] ». Si Oksana trouve cette oppression moins forte en France, c'est aussi depuis son expérience conjugale avec Loïc qu'il faut l'interpréter puisqu'elle a en effet trouvé un partenaire qui, comme elle le dit, « *fait tout* » notamment avec leur petite fille : il l'emmène à la crèche, va la chercher, en somme, il assume les charges parentales – ce qui correspond pour sa part au projet de genre qu'il nourrissait depuis longtemps d'être « père au foyer[25] ». Oksana a donc bel et bien découvert, au travers de son expérience conjugale transnationale, une société dans laquelle elle a eu accès à un homme « *préservé* » (i.e. ayant eu peu d'expériences sexuelles et conjugales) qui peut prendre un congé paternité et s'investir dans l'éducation de ses enfants. Ce compte rendu réalisé par Oksana est donc exemplaire de ses capacités à nommer et caractériser les régimes de genre qui émergent bien à l'intérieur d'espaces nationaux, qu'elle connaît suffisamment pour être en mesure de les comparer, les évaluer, les expliquer et en tirer des conséquences. Elle porte ainsi un jugement sur celui qu'elle a quitté – le régime

[21] On retrouve des propos similaires chez Anna quand elle dit que les hommes russes sont « *moches et machos* » (voir livret).
[22] Voir chapitre 6: « ce que j'ai trouvé en Europe, heu, en France et dans d'autres pays de l'Europe de l'Ouest, c'est le sentiment de liberté, liberté, évidemment pas absolue et relative mais par rapport à la Russie, c'était flagrant ».
[23] G. Rubin, « Le marché aux femmes "Économie politique" du sexe et systèmes de sexe/genre (titre original : The Traffic in Women : Notes on the Political Economy of Sex" publié en 1975) », art cit, p. 75.
[24] *Ibid.*, p. 71.
[25] Voir chapitre 7, section 2.3.1.

de genre russe basé, selon elle, sur des « *valeurs traditionnelles* » – et valorise le régime de genre français, qu'elle hésite cependant à nommer, en vertu de la liberté qu'il autorise, notamment en matière d'expressions de la masculinité autres que des démonstrations de force. Enfin, Oksana justifie son argument en analysant les conditions de possibilité de cette production du genre qui reposent, selon elle, sur l'éducation donnée aux enfants, autrement dit, sur ce que les sociologues ont coutume d'appeler la socialisation primaire.

Elena opère un compte rendu très proche de celui d'Oksana, – quoique moins catégorique et plus modéré (quand elle dit par exemple « *je veux pas comparer négatif positif* ») – qu'elle élabore à partir d'une autre focale analytique : bien qu'elle compare comme Oksana les hommes ukrainiens et les hommes français, elle s'appuie avant tout sur la description et la mise en perspective de ses deux expériences conjugales en Ukraine et en France à partir desquelles elle monte en généralité et tire quelques conclusions.

> « Un homme ukrainien a beaucoup moins d'autonomie par rapport aux enfants et il y a une sorte de séparation des tâches entre les femmes et les hommes ukrainiens et donc une femme ukrainienne supporte un peu tout sur ses épaules si vous voulez comme tâches quotidiennes et un homme ukrainien, il heu, bon bah il est destiné entre guillemet à travailler et apporter de l'argent à la maison mais parfois c'est pas le cas non plus, et il ne fait rien à la maison donc, bon. C'était pas mon cas à 100% mais je vois bien voilà la différence, un homme français, moi je trouve qu'il est à 100% autonome. Il sait, mon mari, il sait bricoler [rire]. Il fait plein de choses à la maison, il ne sépare pas les tâches ménagères, c'est toi qui fait, c'est toi qui fait, oui c'est sûr que moi je suis plutôt à la maison, je lave la vaisselle mais c'est pas le problème, on fait pas de ça une sorte de dispute, qui va faire quoi ? Bon bah, qui peut le faire, il le fait mais je trouve que les hommes, 'fin les hommes, mon homme, il est plutôt responsable comme quelqu'un qui assume qu'il est aussi participant de, des devoirs à domicile, il ne dit pas, c'est toi qui fait, c'est moi qui fait, on fait ensemble. C'est quelque chose qui est très important, quelque chose qui fonctionne en couple, moi je dis, moi j'ai appris cette expression en France mais c'est, c'est très exact, c'est très juste, c'est le couple qui fonctionne donc uni, donc heu, y a pas toi et moi donc heu, donc voilà, c'est super bien moi je trouve. On n'avait pas d'enfant commun mais par rapport à nos enfants à nous, moi je fais une petite conclusion que les hommes français aussi sont responsables pour les enfants. Ils sont très, je dis, mon mari, c'est un papa poule hein, il est très présent, ce qui, moi je fais remarquer tout de suite, j'ai beaucoup apprécié que, en tant qu'homme, il est très présent dans le quotidien des enfants, c'est à dire qu'il s'occupe des enfants, il est tout le temps, voilà, il est tout le temps attentif à leur besoin, alors qu'un homme ukrainien... Je veux pas comparer négatif positif mais ce que j'ai remarqué en Ukraine heu, beaucoup d'hommes, ils s'éloignent, ils se dégagent disons des tâches quotidiennes, surtout en ce qui concerne les enfants, ils pensent que c'est le devoir féminin surtout la mère, y a beaucoup de mamies, papis autour, on peut voilà les charger des problèmes des enfants quoi mais eux [les hommes ukrainiens], c'est un cas un part donc c'est un, si vous voulez, un seigneur [rire] ! Il faut pas le déranger surtout parce qu'il travaille, il apporte l'argent dans la famille, ça veut dire que la tâche de s'occuper des enfants, ça vient samedi dimanche et encore c'est, c'est pas tout le temps, donc une femme ukrainienne, elle est chargée des responsabilités quotidiennes des enfants. Et ça, je dis, c'est un peu compliqué, parce que moi je dis dans un couple il faut fonctionner ensemble et en Ukraine, c'est un peu séparé, peut-être ça va venir bientôt parce que moi je vois mes cousins qui ont des petits enfants, ça, ça évolue, on peut pas dire que ça reste comme nos parents étaient avec nous, parce que moi je connais mon père, moi je l'adore mais c'est vrai que c'était très heu, il était tout le temps dans les missions de travail et ma mère s'occupait de nous, des enfants et c'était normal. Là dans la société présente, c'est pas tout à fait ça, ça évolue mais lentement et donc ce que j'apprécie dans la famille française, je peux dire, française, un homme français, responsable, il est présent, il ne sépare pas les tâches donc moi je, je, j'ai vu ça tout de suite hein, c'est, y a pas photo [rire] ! Je pense que c'est pour ça que nous apprécions les hommes français, les autres je sais pas à l'étranger, mais moi j'apprécie mon homme pour beaucoup de choses, de qualités comme ça [rire] ! Voilà, ça voilà, je peux dire, c'est intéressant pour la sociologie parce que on ne vivait pas dans la même société donc nous on

> peut faire des conclusions comme ça » (Elena, 46 ans, émigrée et mariée depuis 12 ans, rencontre via une mobilité professionnelle).

Cette description des régimes de genre postsoviétiques nous a déjà été donnée à de nombreuses reprises au cours de cette thèse : les hommes sont censés être les pourvoyeurs économiques (« *un homme ukrainien est destiné à aller travailler et apporter de l'argent à la maison mais parfois c'est pas le cas non plus et il ne fait rien à la maison* ») tandis que les femmes sont tenues de s'occuper des enfants, du foyer et le plus souvent de travailler aussi (« *une femme ukrainienne supporte un peu tout sur ses épaules* »). Mais ce compte rendu d'Elena se produit surtout grâce à l'étude attentive des comportements de son actuel époux – quoiqu'elle parle souvent des « *hommes français* » en parlant de « *[son] homme* » – qui, comme elle le souligne, fait preuve d'une entière autonomie dont seraient dépourvus, selon elle, les « *hommes ukrainiens* ». Mais ce manque d'autonomie ne conduit pas, comme on pourrait l'imaginer, à une dépendance, puisqu'il permet au contraire une forme d'autocratie dans l'intimité qui s'incarne dans la formule qu'Elena emploie pour qualifier les hommes ukrainiens : d'abord présentés comme des « *cas à part* », ils apparaissent ensuite comme des « *seigneurs* »[26]. D'une certaine façon, Elena nous décrit ici comment en migrant et en se mariant avec un homme français, elle a pu accéder à une forme d'intimité démocratique caractérisée par « un arrangement équitable ayant fait l'objet de négociation se conformant au principe d'autonomie[27] ». Cet arrangement implique la mise en place d'un partenariat dans lequel les tâches à accomplir dans l'unité domestique ne sont pas étroitement et définitivement attribuées à l'un ou à l'autre. Elle rejoint en ce sens l'idée que développait Oksana plus haut selon laquelle, en France, les activités et les tâches quotidiennes au sein du couple sont moins strictement définies *a priori* par le genre (chaque membre prenant en charge des tâches fondamentalement distinctes et non partageables) que soumises à la discussion au sein du couple et réalisées « *ensemble* », c'est-à-dire en commun plutôt que séparément. Parmi ces tâches, celle de l'élevage des enfants apparaît centrale dans le discours d'Elena dans la mesure où, comme elle le relève à plusieurs reprises, cette charge est absolument dévolue aux « *femmes ukrainiennes* » ou à la parentèle. Ainsi, découvrir en son conjoint un « *papa poule* » signifie pour Elena qu'elle a pu obtenir à un partenariat conjugal plus équitable avec un homme français et dans une société où l'exigence démocratique s'est immiscée dans jusque dans la sphère intime.

Rappelons ici que de nombreuses adhérentes de l'EMG aspiraient à rencontrer un conjoint plus investi dans la vie familiale, c'est donc avec une certaine perspicacité qu'Elena suppose que les femmes ukrainiennes apprécient les « *hommes français* » pour ces raisons précises. Or, pour sa part, elle explique « *avoir appris* » en France une expression – celle de « *fonctionner en couple* » – qui qualifie un type

[26] Cette qualification est également présente chez Evguenia qui indique que les hommes en Russie « *se prennent pour des rois* » (chapitre 4) et elle fait écho plus largement aux discours critiques des femmes sur des hommes russes qui ne font aucun effort, avec lesquels les négociations sont impossibles.
[27] A. Giddens, *La transformation de l'intimité*, *op. cit.*, p. 238.

d'organisation conjugale dont elle n'était pas familière avant de migrer, comme en témoigne d'ailleurs son regard rétrospectif sur le modèle conjugal « *normal* » de ses parents. Si elle reprend aujourd'hui à son compte cette expression et la revendique comme valable (« *il faut fonctionner ensemble* »), c'est donc au regard des connaissances qu'elle a acquises ultérieurement dans le cadre de l'expérience migratoire et de sa relation conjugale, débutées l'une comme l'autre, il y a 12 ans.

Il est alors intéressant de relever que ce type de descriptions réalisées par des femmes postsoviétiques qui vivent en France – que l'on va continuer à découvrir tout au long de ce chapitre – est tout à fait comparable à celles produites par certains hommes français ayant migré dans les pays postsoviétiques – à l'instar de Guy, qui explique qu'en Ukraine « *les gens sont plus tranchés, une femme va être vraiment une femme*[28] », de Jean-Paul (« *la vraie différence entre les femmes russes et les femmes françaises : elle est heureuse si son mari est heureux*[29] »), d'Étienne (« *pour qu'un couple tienne, il faut que le mec soit le mec et la femme soit la femme*[30] »), ou encore de Franck, installé depuis un an à Saint-Pétersbourg au moment de notre rencontre.

> « La femme russe elle est, elle est plus avenante, elle prend plus soin de son homme, réellement, par rapport à ce que je vis aujourd'hui, aujourd'hui, bah, un truc tout con, bah je lui dis "j'ai mal", elle va venir me masser, une femme française, elle va te dire, "ah ouais t'as mal, va voir un kiné quoi !" Nan mais c'est vrai, faut appeler un chat un chat, c'est ça, heu moi j'ai vécu des situations avec Lud, je rentre à la maison, tout est prêt, tout est fait, la maison elle est propre. Après je comprends, elle était à la maison, c'est quand même plus simple que quand mon ex elle allait travailler, mais quand bien même, avant je faisais le travail de la femme et de l'homme, quand tu fais que ton travail d'homme, c'est-à-dire aller travailler et heu, et qu'y a ta femme qui fait, voilà, qui fait son rôle de, c'est pas péjoratif ce que je vais dire hein, c'est pas méchant vis à vis de... Mais heu, la conception russe de la femme, elle travaille pas quoi, elle est là pour pour éduquer les enfants, pour heu, pour son mari, c'est ça, et c'est leur mentalité, c'est pas moi qui l'invente, c'est leur mentalité, après derrière, moi, j'adore hein, qu'on prenne soin de moi, j'aime ça hein [rire] » (Franck, 38 ans, marié depuis 2 ans avec Ludmila, émigré depuis 1 an en Russie, rencontre via l'EMG).

D'où Franck tire-t-il ces affirmations ? C'est sur la base de ses deux expériences conjugales, avec une femme française puis une femme russe, qu'il élabore des généralités sur « *la femme russe* » et « *la femme française* », sur les rapports conjugaux qu'il peut connaître avec l'une ou l'autre et, *in fine*, sur les rapports de genre russes qui impliqueraient que les femmes jouent leur « *rôle de femme* » lequel apparaît limité à s'occuper du foyer, de ses enfants et de son mari. Ses propos, si l'on se remémore les discours commerciaux de l'EMG (chapitre 4), font particulièrement écho aux scénarios disponibles sur les sites d'agences matrimoniales internationales qui évoquent « *la femme russe* » en précisant que cette dernière ne souhaite qu'une chose, choyer son mari et ses enfants. Et ces scénarios commerciaux se retrouvent finalement dans la bouche de certains hommes français, comme Franck l'illustre. Mais,

[28] Voir chapitre 4, p. 238.
[29] Voir chapitre 7, p. 429.
[30] Voir chapitre 7, p. 427.

comme on le verra dans la troisième partie, ce type de compte rendu n'émerge que lorsque ces derniers ont migré, autrement dit lorsqu'ils sont passés d'un régime de genre à l'autre.

Sans surprise, ce type de descriptions existe aussi au sein des agences matrimoniales internationales. J'ai par exemple entendu exactement les mêmes déclarations sur l'ordre social genré, et à partir des mêmes exemples que Franck, dans une agence bélarusse.

> **Extrait journal de terrain juillet 2015** – Je suis dans le bureau d'une agence de Grodno avec la dirigeante et d'autres employées et nous discutons des raisons qui font que des hommes occidentaux viennent en Russie ou au Belarus pour faire des rencontres matrimoniales. Elles m'expliquent que les hommes pensent qu'« ici, les femmes sont différentes » et qu'ils disent que « les femmes françaises contemporaines » ne veulent plus « fonder de famille » parce qu'elles veulent la « liberté », elles ne veulent plus des « responsabilités domestiques » et ces hommes veulent accéder à un « foyer chaleureux ». Elles prennent alors l'exemple d'un homme qui va dire à son épouse qu'il a mal à la tête, une femme bélarusse va immédiatement lui dire de s'asseoir, lui faire un massage, lui apporter un thé, des médicaments tandis qu'une femme française va lui dire d'appeler un médecin. Quand je demande pourquoi selon elles, les femmes de leur pays agissent ainsi, la directrice me répond qu'elle ne le sait pas mais que c'est un fait puis les employées m'expliquent que les femmes établissent des relations avec les hommes comme elles le feraient avec des enfants. Elles continuent en m'indiquant que les femmes sont derrière les hommes, qu'elles font tout, qu'elles s'occupent de tout, qu'elles vont s'enquérir de savoir s'ils ont bien pris leurs médicaments, s'ils ont bien manger, etc. Pour illustrer cette configuration, elles me racontent l'histoire d'un Nord-Américain marié avec une femme bélarusse. Peu de temps après leur rencontre, ils sont partis en vacances à Saint-Pétersbourg et quand ils sont revenus, la directrice a demandé à son client : "Alors ? Comment s'est passée la relation ?" Et l'homme lui répond que tout s'est bien passé sauf qu'elle lui demandait toutes les 5 minutes s'il avait faim et que si tel était le cas, il le ferait savoir.

Dans cette agence comme dans le discours de Franck, des comparaisons sont effectuées entre les « *femmes russes* » ou « *bélarusses* » et les « *femmes françaises* » au regard de ce que ces dernières font, ne font pas ou ne font plus dans le cadre d'une relation conjugale hétérosexuelle. Les femmes françaises se seraient ainsi libérées de certaines responsabilités domestiques, dont une en particulier, celles de prendre soin de leurs maris. Cette charge serait déléguée à d'autres personnes comme les médecins ou laissée aux hommes eux-mêmes, considérés aptes à prendre soin d'eux de façon autonome. Au contraire, les femmes russes ou bélarusses veilleraient, comme avec leurs enfants, aux besoins vitaux de leurs maris en surveillant leur santé, leur alimentation et, par extension, leurs comportements. Revenons alors un instant sur le cas de Franck, lorsqu'il explique être devenu un « *autre homme* » auprès de Ludmila, – qui l'aurait « *transformé* » en le rendant meilleur et en l'aidant, en outre, à sortir de son addiction aux jeux d'argent (chapitre 7). Quand je l'interroge sur la façon dont Ludmila s'y est prise pour parvenir à ce résultat, il m'explique que le jour où elle a découvert qu'il avait recommencé à jouer (en trouvant un billet de jeu), elle a disparu pendant une journée le laissant seul face à sa « *faute* ». Cette leçon l'a marqué, selon ses mots, « *au fer blanc* » et il n'a, depuis, plus recommencé. Les rapports conjugaux qu'ils ont mis en place dans leur couple correspondent visiblement à cette description faite par les directrices, une relation de soin et de contrôle qui s'apparente à une relation parentale.

Toutefois, dans l'anecdote rapportée par les professionnelles, on s'aperçoit déjà que ces pratiques conjugales peuvent surprendre, sinon déranger, les hommes qui ne les comprennent pas

toujours (à l'instar de cet Américain qui, dans l'extrait ci-dessus, répond à l'entremetteuse de transmettre ce message à sa conjointe : « *dites-lui d'arrêter de me demander si j'ai faim toutes les 5 minutes* »). Le transfert de certaines pratiques genrées dans les relations conjugales transnationales n'est donc peut-être pas toujours aussi évident qu'avec Franck – qui se réjouit d'un ordre social dans lequel son travail d'homme lui fournit gratuitement un travail de femme – et on peut supposer qu'il mène parfois à des incompréhensions qui nécessitent des réajustements. Ces situations de décalage, qui sont autant de micro-épreuves, éclairent la rencontre, au travers d'une relation intime transnationale, de deux régimes de genre différents qui entrent en interaction lors de moments d'expérimentations de la vie quotidienne.

1.2. Faire le genre

Ces micro-épreuves, qui feront l'objet de la deuxième partie de ce chapitre, sont connues des professionnelles de l'EMG qui, à l'appui de leurs expériences d'intermédiaires et de conseillères conjugales, ont eu écho des difficultés que les couples pouvaient rencontrer lors de la construction initiale de la relation intime. Les problèmes linguistiques dont on pourrait supposer qu'ils poseraient le plus de complications apparaissent alors comme bien moins centraux que l'ajustement ou plutôt, le désajustement de certains comportements, comme le traduisent les propos de cette dirigeante d'agence sibérienne.

> « Quand une femme part à l'étranger, elle part avec ses représentations car elle n'a pas d'autre modèle. Pour l'homme russe, la femme russe doit d'abord être une mère qui nourrit, lave, cuisine, prend soin de lui etc. Mais en retour, elle n'est pas aimée en tant que femme. Pour donner des exemples, elle va rhabiller son homme avant de sortir, lui boutonner son manteau comme une mère. Pour elle, c'est parfaitement normal, ou encore elle va lui prendre la main pour traverser la rue. Le problème dans les couples russes avec cette manière d'agir, c'est qu'au bout de cinq ou dix ans de vie commune, ils ne peuvent plus faire l'amour justement parce qu'ils traitent leur femme comme une mère et inversement les femmes les traitent comme des enfants. Un exemple de comportement d'une de nos clientes mariées à un Français : ce dernier nous appelle pour nous demander pourquoi sa femme cuisine autant, il dit qu'elle prépare des *borsh*[31] sans arrêt, que le frigo est plein de *pelmeni*[32]… Il ne comprend pas car il croyait qu'elle était professeur et non cuisinière ! Les hommes français souhaitent plus avoir une femme qu'une mère. Et les étrangers apprennent aux femmes russes à être des femmes. Les hommes étrangers montrent et ont besoin de montrer leurs émotions tandis que les femmes n'ont pas l'habitude de les montrer. Par exemple, au début, si l'homme leur touche la main en public, elles vont la retirer prestement mais après trois ou quatre ans de vie commune, c'est la femme qui aura ses initiatives, qui embrassera son homme ou lui fera des caresses. C'est une sorte de réhabilitation » (Natalia, 37 ans, directrice d'une agence créée en 1999 à Barnaoul).

À l'appui de sa longue expérience professionnelle d'entremetteuse entre des hommes occidentaux et des femmes russes (13 ans), Natalia caractérise ici les régimes d'intimité qui ont cours à Barnaoul en 2012 : « *pour l'homme russe, la femme russe doit d'abord être une mère qui nourrit, lave,*

[31] Soupe russe traditionnelle.
[32] Raviolis russes.

cuisine, prend soin de lui etc. » ; autrement dit, les pratiques conjugales des femmes qui impliquent qu'elles s'occupent de leurs maris comme de leurs enfants sont « *parfaitement normales* ». Elles témoignent d'une conformité à la norme dont il y aurait peu à dire si elles n'étaient pas mises en parallèle avec d'autres régimes d'intimité qui offrent la possibilité d'explorer des pratiques différentes notamment au regard du genre. Bien qu'elle mobilise une anecdote proche de celle de l'agence bélarusse citée plus haut, Natalia l'utilise pour soutenir un argument spécifique : au regard des normes divergentes dans lesquelles ses clients et ses adhérentes se sont construites – et en particulier les normes de genre et d'intimité –, la confrontation de ses adhérentes avec ces nouvelles normes peut conduire, selon elle, à une forme d'émancipation, en l'occurrence celle de s'extraire du rôle exclusif de mère dans lequel elles sont confinées. Dans l'exemple qu'elle mobilise, Natalia décrit ainsi une situation d'incompréhension : cet homme français témoigne d'un étonnement voire d'un agacement face aux comportements de genre de sa compagne qui agit pourtant comme elle l'aurait fait avec un homme russe, et cette réaction peut mettre à l'épreuve la réalité sociale – et en particulier concernant le genre – connue jusqu'alors par cette adhérente.

En tout état de cause, ces situations ont permis à Natalia de saisir l'existence d'autres régimes d'intimité que ceux des pays postsoviétiques dans lesquels les femmes russes pourraient nouer des relations intimes sur un mode différent que celui du soin et du maternage[33]. Si cet exemple est éclairant, il ne reflète cependant pas la réalité de mon enquête car les décalages, les incompréhensions, en somme, les micro-épreuves qu'expérimentent parfois les personnes engagées dans un mariage franco-postsoviétique sont plutôt le fait des couples qui se sont rencontrés par « hasard » tandis que ceux qui sont passés par l'EMG n'évoquent jamais ce type d'expériences. Et pour cause puisque, comme les chapitres 4, 6 et 7 l'ont montré, celles et ceux qui choisissent de se tourner vers ce dispositif ont souvent mûrement réfléchi leur décision, en particulier les femmes, qui se savent migrantes en devenir, pour se détourner ou contourner volontairement les régimes de genre qui leur sont proposés dans leur pays, en particulier dans la sphère intime. C'est aussi pour cette raison que les comptes rendus typiques tels que celui de Franck ne s'observent pas chez les hommes français qui n'ont pas migré, tout simplement parce qu'ils n'ont pas découvert ce type de rapports conjugaux directement associés aux régimes de genre postsoviétiques que les femmes ont volontairement quitté. De la même façon, les secondes unions transnationales témoignaient d'un pragmatisme qui se révélaient moins présents dans les rencontres réalisées à un plus jeune âge. Ainsi, les membres de ces couples ne soulignent pas de désaccords initiaux

[33] Natalia dirige une agence que j'ai qualifiée dans un article précédent de « subversive », c'est-à-dire qui adopte un positionnement de contestation face aux régimes de genre du pays où elle exerce son activité. Cela éclaire la façon dont elle mobilise cet exemple proche de celui donné par l'agence de Grodno, « agences solidaires », c'est-à-dire qui s'accommodent des régimes de genre tels qu'ils sont. L. Sizaire, « Les agences matrimoniales internationales postsoviétiques », art cit. Pour Natalia, son activité d'entremetteuse internationale permet donc à ses adhérentes d'accéder à d'autres rapports d'intimité et, par extension, d'autres rapports de genre. Au bout de 15 ans d'exercice, c'est elle qui s'est finalement mariée avec un homme français.

ou de conflits relatifs à des comportements inappropriés ni d'un côté, ni de l'autre ; ce sont plutôt des projets convergents qui les unissent – et nous y reviendrons dans la troisième partie du chapitre.

Aussi l'anecdote de Natalia, bien qu'elle relate certainement un fait réel, témoigne-t-elle surtout du jugement favorable qu'elle octroie aux régimes de genre français, dans la mesure où ceux-ci offrent à ses adhérentes la possibilité d'apprendre, au côté des hommes étrangers, à « *être des femmes* ». Mais de quoi s'agit-il précisément ? Les femmes russes ne sont-elles donc pas des femmes ? Comment apprend-on à « être une femme » ?

Les propos d'Elena, prononcés lors d'un premier entretien conduit avec son conjoint Pascal, permettent de réfléchir à ceux de Natalia. Leur ayant présenté mes recherches passées sur les agences et mon travail doctoral sur les couples franco-postsoviétiques, l'un comme l'autre ont particulièrement mis l'accent sur l'importance de « faire le genre », c'est-à-dire sur la nécessité de « créer des différences entre les filles et les garçons, entre les hommes et les femmes[34] » : Pascal insiste ainsi particulièrement sur la « *féminité* » qu'il a (re)trouvée chez Elena tandis qu'elle signale sa capacité à lui permettre d'être féminine.

> « Tout à l'heure, Pascal avait dit qu'il a senti la féminité donc je pense qu'un homme fait aussi en sorte qu'une femme se sente une femme, heu, vous comprenez ce que je veux dire, qu'elle heu, voilà y a, comment dirai-je, un homme qui veut voir sa femme féminine donc heu, il fait l'effort pour qu'elle sente, donc il y a aussi un échange si vous voulez entre un homme et une femme, il y a un partage des deux, donc heu... Donc pour qu'une femme se sente, une femme désirée si vous voulez, il y a un effort d'homme qui apporte voilà, il y a, un, un échange à ce niveau-là [petit rire] Et ça vraiment, je pense que les Ukrainiennes, et les femmes ukrainiennes sont, ressentent que les étrangers, les Français et...ils peuvent leur apporter cette énergie si vous voulez, ce désir d'être féminine et se sentir une femme » (Elena, 46 ans, émigrée et mariée depuis 12 ans, rencontre via une mobilité professionnelle).

La « *réhabilitation* » dont parle Natalia plus haut s'illustre ici dans les propos d'Elena : elle a trouvé en Pascal un homme qui lui donne la possibilité, en fournissant des efforts, d'être une femme *féminine*, non plus une femme tout court. Au regard du discours d'Elena cité en début de partie où elle insiste sur l'autonomie de son époux et le partage des tâches domestiques et parentales, il semblerait donc que la possibilité d'apprendre à « *être une femme* » reviendrait à n'être plus asservie aux tâches d'entretien matériel et corporel, non seulement de ses enfants mais également de son mari ; à être d'une certaine manière un peu moins « appropriée[35] ». Si ce premier entretien avec le couple a principalement

---

[34] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 47.

[35] Le concept d'appropriation renvoie aux travaux de Colette Guillaumin qui, en 1978, proposait de penser les rapports sociaux de sexe comme un « rapport de sexage », visible dans une appropriation des femmes à la fois collective (la famille) et privée (le mariage) et dans un discours de la Nature qui légitime cette appropriation. C. Guillaumin, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes », art cit. Ici, le terme prend un double sens, à la fois celui de Guillaumin puisque, comme nous le verrons, les femmes postsoviétiques, en migrant, semblent en partie s'extraire d'une appropriation plus généralisée et, dans le même sens, d'accéder à la possibilité de ne plus être « appropriées » dans leurs comportements de genre, i.e. ne plus devoir « gérer les circonstances de telle sorte que, quelles que soient les particularités des situations, ce qui en ressort soit vu ou visible comme étant, dans le contexte, approprié ou *in*approprié au genre, *accountable* autrement dit » C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 45.

tourné autour de la différenciation des rôles et la nécessité de maintenir la différence entre les sexes, Elena nous a également éclairé plus haut sur l'amoindrissement de cette différence eu égard aux possibilités nouvelles de partager certaines tâches attribuées uniquement aux femmes en Ukraine. Mais ici, l'intérêt de leurs propos tient surtout au fait qu'être une femme ou un homme n'est possible, à bien les entendre, que sous certaines conditions : encore faut-il « faire le genre », c'est-à-dire non seulement répondre par certains types de comportements à certaines situations, mais aussi discourir, performer le genre dans les paroles en créant des différences entre les hommes et les femmes, pour finalement « faire valoir la "naturalité" du genre[36] ».

> « Il me semble qu'il existe des choses assez naturellement pour lesquelles heu, ma femme aura plus de qualité, d'autres pour lesquelles j'en aurais plus. Alors, je sais pas quels exemples on pourrait donner mais heu, alors on n'a pas eu d'enfant en bas âge conjointement mais je pense qu'à ce niveau-là, on a à peu près la même démarche, c'est à dire que toi [s'adressant à Elena] tu es naturellement beaucoup plus dans l'empathie et dans le fait de rassurer l'enfant. Bah je vais prendre un exemple assez classique, voilà, c'est l'enfant tombe, la femme est plutôt autour de : "ah mon petit, tu t'es fait mal, viens, je te fais un bisou !" L'homme va plutôt être en train de dire : "allez c'est rien, t'es un gars... T'es grand, tu te relèves et tu te débrouilles." Voyez, voyez, le message, c'est, c'est pas une différenciation de l'amour ou de l'affection, c'est, aucun des deux n'est plus ou moins, c'est juste que les deux images permettent de, à l'enfant de se construire avec un monde rassurant, pouponnant qui est celui porté par la féminité, par la mère et un monde et un monde ouvert sur l'extérieur qui est plutôt celui qui permet d'aller affronter, d'aller se dépasser, d'être demain plus grand qu'on était hier, c'est, moi, dans mon esprit, c'est plutôt, l'homme est plutôt là, la femme est plutôt dans les, dans la composante rassurante, affectueuse, voilà. Ça veut pas dire que l'homme doit se comporter de façon non affectueuse, que ce soit clair, mais voilà, cette différenciation, elle se fait là après dans la vie de tous les jours » (Pascal, 50 ans, marié depuis 12 ans avec Elena, rencontre sur son lieu de travail).

Bien que le couple n'ait pas eu d'enfant et qu'au moment de leur mariage, leurs filles respectives avaient déjà passé leurs 7 ans, l'exemple que choisit Pascal, après avoir longuement expliqué la nécessité de la différenciation sexuelle, se rattache à la parentalité et à la figure du père et de la mère. Pascal appuie ainsi son discours sur l'hétérosexualité et le caractère « naturel » de la reproduction pour essentialiser les sexes et les présenter comme incommensurables dans leur différence. Pourtant, cette différenciation, comme il le souligne lui-même, se réalise, s'effectue, en dernier lieu, « *dans la vie de tous les jours* » et bien au-delà de la parentalité. Chaque comportement, chaque conduite, chaque pratique produit, *a priori*, une descriptibilité (*accountability*) pour autrui, et cette façon de se rendre intelligible produit le genre car elle permet, dans l'interaction, de se reconnaître (ou non) en tant que femme ou en tant qu'homme (i.e. d'être confirmé·e dans une appartenance à l'une ou l'autre catégorie de sexe). Dans les interactions intimes franco-postsoviétiques, cette accountability peut parfois, comme dans les cas présentés précédemment, coïncider au regard des attentes des membres du couple. Mais dans certains cas, les conduites – en particulier celles des hommes, comme on va le voir – sont désajustées, entraînent des conflits et peuvent aboutir à des ruptures conjugales. Ces désaccords posent alors suffisamment problème au niveau intime et conjugal pour devenir des sujets de discordes et donner

[36] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 47.

lieu à des explic(it)ations au sein des couples, dont la teneur éclaire non seulement les régimes de genre mais aussi les positionnements des hommes et des femmes vis-à-vis d'eux et de leurs normes, tantôt favorables ou défavorables à telles ou telles pratiques.

En tout cas, passer d'un régime de genre à un autre n'est pas toujours chose facile : cela requiert un travail d'analyse et de décodage des pratiques et des conduites qui leurs sont liées. Cette compréhension passe par l'acquisition progressive d'une connaissance des structures sociales, qui se construit à la fois dans la migration et dans la conjugalité. C'est à partir de cet apprentissage que les acteurs et actrices développent des comptes rendus sur les régimes de genre : les opérations cognitives qu'ils et elles effectuent s'appuient d'abord sur leurs expériences des régimes de genre éprouvés à l'occasion de différentes situations interactionnelles. Dans la mesure où les règles pratiques diffèrent d'un contexte à l'autre, il arrive que le genre ne se réalise pas selon les normes auxquelles ont été assujetties les femmes postsoviétiques, auquel cas cette non-effectuation engendre une réflexivité particulière sur le genre sur laquelle nous allons revenir maintenant. Commençons par les ratés de l'interaction qui peuvent se produire au moment de la rencontre quand celle-ci s'est faite « par hasard » et sans qu'il y ait eu au préalable – au contraire des rencontres via l'EMG ou des secondes unions transnationales – de moments de rupture provoquant désillusion et bilan de la part des individus.

2. (Des)ordres de genre

Débutons cette partie avec le récit de Patrice, qui est parsemé d'épreuves caractéristiques de celles auxquelles peuvent être confrontés les couples franco-postsoviétiques. Ingénieur dans l'aéronautique, il saisit à ses 30 ans l'opportunité de s'expatrier en Ukraine. Une fois sur place, Patrice « *tombe amoureux* » d'une Ukrainienne de son âge, rencontrée lors une soirée. Il décrit Natacha comme une femme « *très maligne et débrouillarde* », « *intelligente* », « *futée* », « *jolie* », avec « *du caractère* », avec laquelle « *c'était pas simple* ». Elle-même étant expatriée au Japon, ils se fréquentent au gré des voyages de Natacha pendant six mois, puis décident de s'installer ensemble en Ukraine. Dès son retour, Natacha commence à travailler dans le même secteur que Patrice qui l'a recommandée à l'un de ses clients. Elle gravit rapidement les échelons et, en moins d'un an, se retrouve sur un poste de manager avec beaucoup de responsabilités. Patrice est alors muté en Allemagne où Natacha l'accompagne et c'est à ce moment-là que leurs affaires conjugales dégénèrent.

> « En fait c'est une fille qui est hyperactive, et déjà de caractère elle a du mal à, on avait du mal un peu entre nous deux, on s'aimait beaucoup mais il y avait, ça clashait souvent quoi et heu, je pense, ce qui a entrainé notre séparation c'est… Elle, c'est une fille hyperactive et en Allemagne elle faisait, elle avait pas de travail, elle avait rien, elle était là, entre guillemets, en touriste et ça lui manquait à fond de, d'être active, d'avoir un poste à responsabilité, elle avait... Et là elle se retrouvait à rien faire, à être femme au foyer quoi en gros, et heum, donc ça, ça pesait et en plus nos caractères qui étaient électriques, ça allait très bien et puis après ça allait pas bien du tout, ouais, c'était en dent de scie quoi donc ça, ça plus ça heu, elle a quitté, on s'est quitté. »

En la qualifiant régulièrement d'hyperactive, Patrice dépeint Natacha comme une femme indépendante qui s'est assumée financièrement très rapidement, puisqu'elle quitte apparemment le domicile familial dès l'âge de 16 ans. Face à ce constat, on comprend que Natacha n'a pas supporté son déclassement professionnel en se retrouvant coincée dans un foyer, qui plus est sans enfant, alors qu'elle en voulait selon les dires de Patrice. À cette première lecture, on pourrait en conclure que Patrice ne supportait pas la trop grande indépendance de Natacha puisqu'elle faisait l'objet de disputes. Or, ce constat se complexifie au regard de cet autre élément : la dimension « *électrique* » de la rencontre de leurs deux « *caractères* », que Patrice souligne à de nombreuses reprises, est rattachée à des normes qu'il associe lui-même à la moindre indépendance des femmes « *russes* », les normes de galanterie.

> « C'est vrai que le choc culturel est plus important avec les Russes parce qu'ils ont leur, ici les filles elles sont beaucoup moins indépendantes, faut être gentleman, ce qu'on est pas du tout en France [rire] Ça, ça plaisait pas du tout à Natacha, que je sois pas du genre à ouvrir la porte de la voiture pour heu, ouais ce genre de truc, lui mettre la veste à chaque fois [rire], ouvrir la porte de la voiture, Madame… [ton ironique ; rire] Et franchement, elle y tenait, quand je le faisais pas, c'était prise de tête, c'est pour ça, y a des moments ça clashait quoi, ça c'était des petits points mais c'était la partie émergente de l'iceberg... **En Sibérie aussi, il y avait ces codes et je me souviens qu'ils étaient rattachés à la France, en tant que Française, j'étais censée être habituée à ce type de pratiques, alors que pas du tout.** Oui, mais en fait c'est historique, les aristocrates russes ont copié tout le système français, entre eux, à la cour, enfin je ne sais pas si on peut appeler ça la cour, mais autour du tsar quoi. C'était la mode de parler français, c'est pour ça qu'il y a pas mal de mots en russe qui sonnent français, et donc on avait sans doute, 'fin on était pas né, mais au 19ème siècle, 18ème, y avait sans doute des bonnes manières qui ont été copiées et c'est resté ancré dans la mentalité russe et chez nous, ça s'est perdu. Les femmes, les femmes ont recherché leur indépendance heu, les femmes chez nous sont émancipées, 'fin je veux dire, depuis les années 50, 60 par là, tout a évolué très vite chez nous et chez les Russes nan, c'est resté à l'ancienne quoi. **Et du coup ça c'était un sujet de discorde ?** Ah oui c'était un énorme sujet de discorde, avec Natacha ! [rire] Ouais avec Natacha, c'était un gros sujet de discorde la galanterie **Et qui cachait quel iceberg ?** Bah c'était ça, c'était la différence de culture quoi, on avait du mal à s'adapter à l'un et l'autre, à notre différence de culture et la galanterie c'était un des points, le fait que bon ben, mais aussi ce que je te disais elle, elle était hyperactive, elle trouvait rien à faire en Allemagne, elle était là en mode, en mode *standby* et elle se sentait *housewife*, ce qui est pas du tout son caractère heu, plusieurs choses quoi, qui nous a amenés à nous séparer quoi. »

Comme beaucoup d'enquêté·e·s, hommes ou femmes, Patrice mobilise l'argument de la « *culture* » pour expliquer les comportements et par extension ici les conflits qu'il rencontrait avec Natacha. Or, dans le détail, deux éléments factuels précis ressortent des difficultés vécues dans leur couple et ils apparaissent contradictoires. D'une part, Patrice ne répondait pas aux normes de galanterie attendues par Natacha et ses comportements non galants entrainaient des disputes visiblement assez sérieuses et des crispations de part et d'autre. D'autre part, l'envers de ces tensions autour de la galanterie semble être le refus de Natacha d'endosser un rôle de femme au foyer, autrement dit d'accepter une position de dépendance économique. Finalement, le conflit de ce couple, eu égard aux propos de Patrice, se cristallise autour des rapports de genre, bien plutôt qu'autour des questions de « *culture* », dans lesquels se manifestent à la fois une moindre indépendance des « *filles russes* » comparativement à celle des femmes françaises « *émancipées* » et, dans le même temps, la trop grande indépendance de Natacha, résistante à une forme de conjugalité où elle n'aurait pas d'activité

professionnelle. Ce paradoxe apparent, que nous allons continuer à travailler à partir d'autres matériaux, a en tout cas conduit à la rupture conjugale de Patrice et Natacha dont le désaccord n'a pas trouvé de résolution. Regardons maintenant la suite du parcours intime et conjugal de Patrice qui va finalement se marier avec une femme ukrainienne.

Peu après sa rupture avec Natacha, Patrice est envoyé en Moldavie où il rencontre Katia, une jeune femme ukrainienne de cinq ans sa cadette, alors serveuse dans un restaurant où ils font connaissance. Il me précise tout de suite qu'elle « *était, comment dire, plus dispo au niveau travail* » comparativement à Natacha. Au bout de deux mois, Katia vient s'installer chez lui et quelques mois plus tard, elle lui apprend qu'elle attend un enfant. Bien que Patrice suggère une interruption volontaire de grossesse, Katia lui oppose un refus justifié par le fait qu'elle a déjà avorté une fois. Au bout du compte, parce qu'il ne veut pas « *faire le salaud* », Patrice organise rapidement leur mariage afin que Katia puisse le suivre dans ses déplacements avec leur futur enfant. Dans cette relation, Patrice a donc endossé son rôle de père de famille. Toutefois, au moment de l'entretien, il envisage sérieusement de divorcer mais pour des motifs qui n'ont rien à voir avec ceux qui ont conduit à la séparation avec Natacha : il indique surtout n'être « *pas spécialement amoureux* » tout en soulignant avec lassitude le manque de dynamisme de Katia toujours au regard de celui de Natacha.

> « Elle [Natacha] s'est toujours débrouillée pour avoir un minimum d'argent, faire des petits boulots etc. elle a trimé dur à l'université, elle étudiait à l'université mais en même temps elle bossait le soir etc. Katia c'est l'inverse, c'est plus [rire], c'est le jour et la nuit entre les deux, bon elle, c'est la parfaite femme au foyer et, j'étudie rien, 'fin, c'est pas que je fais rien, mais femme au foyer super, elle s'occupe de tout, de la maison, de Sacha, par contre étudier un peu le français ou l'anglais [rire]. »

Cette comparaison entre les deux femmes constitue un fil conducteur dans l'entretien et lorsque je souligne la contradiction qu'incarne sa description de Natacha qui revendique à la fois l'application des conduites galantes tout autant que le fait de pouvoir travailler. Patrice résout cette contradiction en mettant en avant le comportement conjugal de la femme qu'il a épousée, comme si la contradiction, responsable de sa rupture conjugale, trouvait sa résolution dans une autre personne finalement plus conforme à la moindre indépendance des femmes incarnée par le système de la galanterie.

L'histoire de Patrice met ainsi en exergue les tensions, les incompréhensions et les décalages qui peuvent survenir dans les constructions conjugales franco-postsoviétiques. Né en 1977, il a grandi avec une certaine conception des rapports de genre, en particulier l'idée que les femmes se sont « *émancipées* », entrainant la désuétude de certains comportements comme la galanterie. Mais si les évolutions théoriques sont une chose, les évolutions des pratiques en sont une autre : tout son parcours montre en effet que s'il est bien tombé amoureux d'une femme dynamique et indépendante, il s'est néanmoins marié et a fait un enfant avec une femme qui l'était nettement moins et pour laquelle il n'éprouvait pas des sentiments du même ordre. C'est pourtant avec elle qu'ont été trouvés des arrangements matrimoniaux qui ont coïncidé. De son récit ressort également cette ambivalence déjà

soulignée au cours de cette thèse de la part des femmes postsoviétiques : les conflits autour de la galanterie n'émergent qu'avec Natacha qui manifeste par ailleurs une grande indépendance. Comment alors comprendre que ces comportements de genre, naturalisant l'inégalité sexuelle, soient d'autant plus requis dans une relation où, de prime abord, les partenaires sont plus égaux ?

Ce chapitre vise à explorer la diversité de ces arrangements et dérangements intimes, amoureux, conjugaux et matrimoniaux, qui s'observent chez les couples franco-postsoviétiques, pour ce qu'ils mettent en lumière : la mise à l'épreuve d'un ordre de genre précaire et d'autant plus instable qu'il cherche à s'actualiser au-delà des frontières. En éprouvant la vulnérabilité de l'ordre social, les acteurs et actrices développent des compétences critiques et des capacités d'analyse qui leur permettent d'une part de soumettre à la discussion les normes, de les dénaturaliser et de justifier celles qui leur semblent les meilleures et, d'autre part, de passer leurs expériences et leurs pratiques au crible de la comparaison transnationale, en particulier celles liées à l'organisation des rapports de genre.

2.1. De la rencontre au mariage : preuves et épreuves

Certaines tensions conjugales, comme celles soulignées dans l'histoire de Patrice avec sa première compagne ukrainienne, peuvent se manifester au début des relations intimes et elles se cristallisent alors autour de l'accomplissement du genre, en tant qu'accomplissement « routinier, méthodique et récurrent » qui consiste en « un ensemble d'activités socialement orientées […] qui modèlent des cours d'action particuliers en expressions des "natures" masculine et féminine[37] ». Dans les comptes rendus d'interaction recueillis, cet accomplissement est parfois mis à mal et ce sont les hommes qui sont soumis à une évaluation de genre. Jamais les hommes français, en effet, ne mettent en doute la féminité de leur compagne au regard de leurs comportements quand, au contraire, de nombreuses situations interactionnelles, surtout lorsqu'elles sont publiques, m'ont été rapportées et décrites sous l'angle du jugement normatif par les femmes postsoviétiques. En un mot, certains hommes français, dans leurs activités courantes, dans leurs façons d'être au quotidien, ne répondaient pas à certaines normes associées à la masculinité et ces écarts pouvaient provoquer des disputes, des crispations et des incompréhensions. La description suivante illustre ce type de situation.

> « Donc du coup on est reparti à Cuba et là ça allait de pire en pire, on commençait à se disputer en fait même avant le mariage **Sur quoi ?** Sur plein de trucs mais souvent parce que je trouvais vraiment inacceptable comment il se comportait avec d'autres personnes et surtout, moi, voilà j'avais toujours un caractère très indépendant, mais je pense qu'il y avait aussi des différences culturelles sans doute des trucs que je trouvais que voilà, on fait pas comme ça, tu vois **Comme quoi ?** Je sais plus maintenant, parfois, par exemple, l'histoire de marchander, tu vois ça, j'avais vu qu'un homme ne doit jamais commenter les prix, dans ma génération c'était comme ça hein, maintenant je sais pas, peut-être ça a changé parce que le rapport à l'argent a complètement changé

[37] *Ibid.*, p. 35.

> sans doute depuis, mais déjà, c'était complètement indécent et c'était mesquin de commenter les prix […] Et donc pour x raisons je pensais qu'un homme se comporte pas comme ça, il commence pas à faire des scènes en virant dans les aigus tu vois, pour moi c'est le comportement un peu hystérique tu vois, que voilà, un vrai homme doit pas se comporter comme ça, et tout ça, en gros. **Parce qu'il se mettait à crier des fois ?** Ah oui, oui, il aimait bien, en fait il avait vraiment ses, ses trucs, sens du burlesque qu'il aimait bien en plus, il aimait bien faire des trucs complètement incongrus, faire rigoler les gens mais du coup les gens quand même le regardaient aussi un peu genre, "c'est qui ce fou ?" Tu vois, mais parfois il désamorçait des situations un peu tendues, comme ça ouais, mais pour moi c'était du jamais vu, un homme qui fait qu'on rit de lui tu vois, chez nous ça existe pas quoi, il avait un côté clown vraiment prononcé quoi, et je connaissais pas ça, alors que depuis, maintenant, je connais mais, y a quand même peu de gens comme ça. **Oui c'est sûrement plus probable de voir ça en France** Ah oui, en Russie, c'est quand même du sérieux hein, surtout les mecs [rire] (Vera, 44 ans, émigrée en France depuis 16 ans).

En cherchant des exemples plus précis des problèmes qui se posaient dans leur couple, Vera se souvient des comportements inappropriés d'Éric au regard des normes de genre qu'elle connaissait. Marchander, faire le clown ou crier avec une voie aigue constituent des sortes de rupture de cadre pour Vera : « *du jamais vu* », des conduites inexistantes dans la Russie de la fin des années 1990. Son jugement est sans appel puisqu'elle trouve ses manières d'agir « *inacceptables* » d'un point de vue moral – le fait de marchander est « *indécent* » et « *mesquin* » – mais également au regard de l'accountability[38] d'Éric : par ce type de comportement « indescriptible », il défait momentanément le genre et laisse Vera interdite devant une scène dont le sens lui échappe car elle a, à ce moment-là, une vision très précise de ce qui « fait » un « *vrai homme* », une sorte de « *héros* » en parfaite maitrise de lui-même et de l'environnement qui l'entoure. Cela étant, bien qu'elle qualifie rétrospectivement cette perception d'« *exigeante* »[39] et bien qu'Éric n'ait visiblement pas répondu à cette idéalisation genrée en faisant se multiplier les occurrences d'actions déconcertées, Vera va néanmoins être séduite par certains de ses comportements qui remettent pourtant tout autant en question les normes de genre, à savoir ses compétences de cuisinier (chapitre 6).

De ce point de vue, Éric « *s'occupe de tout* » et constitue ainsi un soutien indéniable dans la logistique du voyage – ce qui, on le verra plus loin, apparaît être une qualité recherchée par les femmes postsoviétiques, la pérennité des couples reposant souvent sur la démonstration continue et réitérée de la part des conjoints de leur capacité à être des personnes sur lesquelles elles peuvent compter. Ainsi Vera s'engage plus avant dans cette relation car cet homme la séduit à la fois pour ses compétences de « *protecteur* » et celles de « *cuisinier* », autrement dit à la fois pour sa conformité et sa transgression aux normes de genre qu'elle avait connues jusqu'alors. Ces normes transparaissent notamment dans les

[38] « Le processus qui consiste à rendre quelque chose d'accountable [un individu, une activité, un événement] a un caractère proprement interactionnel : "Cela permet aux acteurs de configurer les actions en fonction des circonstances pratiques de leur réalisation, de leur manière à permettre à autrui, par le fait même de rapporter les actions aux circonstances, de reconnaître les actions pour ce qu'elles sont" » *Ibid.*, p. 46. Pour Vera, Éric déroge aux circonstances pratiques qu'elle observe : son appartenance à une catégorie de sexe « homme » ne correspond pas à ses activités de genre.

[39] « Quand même je pense que j'étais très exigeante avec cette vision du vrai homme tu vois qui était dans l'imaginaire collectif, un truc qui n'existe pas mais qui, il faut tendre vers **C'est quoi ?** Bah un vrai homme, un homme idéal quoi, un espèce de héros, donc intelligent, fort, juste, humble, tout ça, toutes les qualités tu vois, juste, que tu trouves jamais dans la même personne quoi »

attentes liées à la masculinité, aux comportements attendus de la part des hommes, Vera soulignant notamment que certaines qualités essentielles doivent être mises en acte pour incarner la masculinité : la maitrise de soi figure en bonne place dans son discours et Éric y déroge par des conduites imprévisibles et colériques. Ce compte rendu rétrospectif porte sur une expérience qui se situe à la fin des années 1990 et Vera ne fait pas mention des normes de galanterie pourtant centrales dans le récit de Patrice et dans beaucoup d'autres récits que nous allons continuer à découvrir. Cette absence met sans doute en exergue les changements qui s'opèrent au tournant des années 1990 au niveau du genre, entendu ici comme « l'activité consistant à gérer des cours d'actions situées à la lumière des conceptions normatives des attitudes et des activités appropriées à la catégorie de sexe à laquelle on appartient[40] ».

De nouvelles normes sont en effet promues à cette période concernant la masculinité et la féminité en constituant celles qui appartiennent à la catégorie de sexe « femme » en être faibles qu'il faudrait secourir et ceux qui relèvent de la catégorie de sexe « homme » en sauveurs et protecteurs[41]. Cette idéalisation genrée se met en œuvre notamment au travers du « dispositif de cour et du système de la galanterie » - dont Goffman nous a offert une belle description dans les années 1970[42]. C'est-à-dire que des rituels publics, probablement absents dans cette forme durant la période soviétique, vont venir confirmer et naturaliser l'existence de deux sexes hiérarchisés dont les rôles diffèrent en raison de l'inégalité qui caractérise leur relation, une relation sans cesse réaffirmée dans des situations quotidiennes banales. Mais ce type de rituels n'a plus vraiment cours en France, ce dont témoignait déjà le chapitre 4 et ce que confirme l'expérience de Patrice, peu enclin à mettre en œuvre ces « gestes ritualisés[43] » qu'on ne lui a pas inculqués. Aussi certaines scènes rapportées par les femmes postsoviétiques sont-elles décrites sous le signe de l'étonnement ou du « *choc* » en ce qu'elles mettent à l'épreuve une réalité sociale jusqu'alors caractérisés par des comportements « coordonnés[44] » entre les deux sexes. De sorte que la divergence des réflexivités institutionnelles, que l'on peut comprendre ici comme les règles pratiques des régimes de genre mises en acte dans certains cadres d'expériences, entraîne une « dé-coordination » entre femmes postsoviétiques et hommes français puisque, dans certaines situations sociales, les comportements de genre attendus font défaut.

Ainsi, l'expérience conjugale de Patrice avec Natacha ne relève pas du cas isolé, bien d'autres couples ayant connu de telles épreuves dans leurs échanges intimes, et en particulier au cours de leurs premières interactions. C'est ce dont témoigne par exemple Ioulia lorsqu'elle se remémore sa rencontre avec Yoann.

> « La première soirée où on a commencé à parler ensemble, on s'est promené, je me souviens, il y avait quelque chose à monter et j'ai dû monter moi-même, il ne m'a même pas proposé la main

[40] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 36.
[41] H. Porteous, « From Barbie to the oligarch's wife », art cit.
[42] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 62- 72.
[43] *Ibid.*, p. 60.
[44] *Ibid.*, p. 104.

> pour aider et moi, j'étais super choquée parce que n'importe quel homme russe, s'il est poli, pas poli mais il va aider ! Après des choses comme, je sais pas, porter les bagages, ouvrir la porte, ça, c'est les hommes russes qui, quand ils sont mariés, ils sont souvent pas super sympas on va dire, avec les femmes, parce que c'est toujours les femmes qui cuisinent etc. mais au niveau de la galanterie, ça, c'est, on donne toujours les fleurs, on paye toujours pour les femmes, ça aussi...et... j'étais pas choquée mais j'ai compris ça, surtout quand je suis venue ici [en France]. Mais, ouais, quand tu as un copain bélarusse, il va payer tout, les tickets de cinéma, les repas, les bières et...bah ici quand même, ici c'est...de temps en temps, oui je t'invite, mais c'est pas chaque fois du coup, voilà des p'tites choses comme ça. J'ai une copine qui habite ici depuis 3 ans mais elle m'a dit "non, les Français ils sont bien lalala, ils sont très intelligents mais moi, je veux un copain russe, je veux pas acheter les fleurs moi-même pour moi, je veux pas porter les bagages moi-même et je veux pas payer tout le temps moi-même" [rire] » (Ioulia, 28 ans, en couple depuis 7 ans, émigrée en France et mariée avec Yoann depuis 2 ans).

En ne lui proposant aucune aide alors qu'elle escaladait une butte, Yoann ne répond pas aux attentes genrées de Ioulia qui est, dans un premier temps, « *super choquée* ». Par ce type de manquement à un « rite positif[45] », au-delà de l'« affront » qu'il constitue, Yoann – comme Patrice – perturbe l'ordre de genre : en ne jouant pas le jeu social de la différenciation sexuelle, il(s) empêche(nt) la « production même de cette différence[46] », alors que cette mise en scène est admise dans les pays postsoviétiques. Ce compte rendu de situation, au demeurant banale, signale pourtant que « l'activité la plus routinière, anodine, familière qui soit », comme c'est le cas ici pour Ioulia, « n'est jamais "donnée" à l'avance[47] » ; au contraire, elle « est toujours une production réalisée à nouveaux frais, dans des circonstances toujours singulières, étayée sur une connaissance ordinaire des structures sociales[48] ». La production de l'activité est ici entravée du point de vue de Ioulia qui s'en trouve d'abord offensée car le sens de cet acte, en premier lieu, lui échappe. Cet accident de l'interaction met ainsi en évidence la confrontation de connaissances ordinaires de structures sociales distinctes qui conduisent à des actions littéralement déconcertées et, par conséquent, déconcertantes.

Il faut alors se pencher sur les conséquences qu'entraîne ce type de scène où l'arrangement des sexes est non réalisé : si Yoann n'en fait jamais mention, Ioulia rapporte cet événement anecdotique pour le relier à l'organisation des rapports de genre bélarusses. Elle indique ainsi que « *n'importe quel homme russe* » respecte, qu'il soit bien élevé ou non, cette dramatisation genrée qui constitue les femmes en être fragiles, précieux et délicats. Mais cette organisation sociale n'est pas sans effet : en associant immédiatement ces comportements de genre dans l'espace public aux normes matrimoniales bélarusses, Ioulia signifie clairement que ces pratiques ont ensuite des répercussions dans la sphère privée. Une fois mariés, les hommes russes laissent aux femmes l'entière responsabilité de l'espace domestique. En revanche, en dehors des rapports matrimoniaux et en particulier dans la sphère publique, les femmes peuvent compter sur certaines conduites de la part de tous les hommes notamment qu'ils leur tiennent

[45] « Le rituel positif consiste à rendre hommage de diverses façons par diverses offrandes, ce qui implique que l'offrant se trouve d'une certaine manière à proximité du récipiendaire. La thèse classique est que ces rite positifs affirment ou confirment la relation sociale qui unit l'offrant au récipiendaire » Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Les Éditions de Minuit., Paris, 1973, p. 73.
[46] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 101.
[47] M. Barthélémy et L. Quéré, « L'argument ethnométhodologique », art cit, p. 12.
[48] *Ibid.*

les portes, qu'ils portent leurs bagages mais également qu'ils prennent en charge tous les frais liés aux activités extérieures (dans des lieux publics comme au cinéma, au restaurant, dans des cafés). Les propos de Ioulia soulignent ainsi les potentiels (dés)ajustements qui existent au moment où se noue une relation intime entre une femme originaire d'un des pays postsoviétiques étudiés et un homme né en France. À l'instar de Patrice et Yoann, certains ne répondent pas à certaines normes de genre comme celles évoquées par l'amie de Ioulia : acheter des fleurs aux femmes, porter leurs bagages et payer pour elles. Renoncer à ces « privilèges » relève ainsi d'un choix que toutes les femmes ne font pas, ou du moins, pas immédiatement comme on le verra plus loin.

Si Ioulia a dépassé le choc initial, c'est parce qu'elle a « *compris ça* », c'est-à-dire qu'elle a pris la mesure non seulement de l'organisation sociale dans laquelle elle se trouve désormais et au sein de laquelle ces normes n'ont plus cours, mais aussi des implications de leur absence. Mariée et émigrée en France depuis deux ans, Ioulia est en couple avec Yoann depuis sept ans et elle est venue régulièrement lui rendre visite en France avant de le rejoindre. Elle souligne l'importance de connaître le lieu de vie de son conjoint : « *c'était très important de voir où il habite, c'était vraiment je me souviens...les amis, les...comment il vit ? C'était super, super important, parce qu'avant c'était très vague, très très vague, on était en Chine, bien sûr, on racontait, mais on ne pouvait pas comprendre* ». Comprendre les comportements de Yoann, né dans un autre pays qu'elle, passe par un temps d'immersion plus ou moins long dans cet espace national au côté de son conjoint, durant lequel elle « assimile » moins les normes proposées par ce nouveau contexte qu'elle ne les analyse et ne les décrypte afin d'éclairer les manières d'agir de Yoann. Une fois en France, ces comportements en contexte prennent sens car ils s'insèrent dans un ordre de genre plus global. Mais même compréhensibles, ils ne sont pas forcément enviés : l'amie qu'évoque Ioulia, par exemple, n'envisage visiblement pas d'autres rapports conjugaux pour l'instant. Aussi choisit-elle, en décidant d'avoir un « *copain russe* », certains rapports de genre dans lesquels la séduction hétérosexuelle est marquée par des échanges économico-sexuels explicites et des conduites galantes consistant par exemple, pour les hommes, à ne pas laisser les femmes porter leurs bagages, non plus que des objets lourds ou proéminents. En ce sens, s'engager dans une relation intime avec un homme français pourrait donc revenir à se défaire de certaines attentes produites par les régimes de genre postsoviétiques. C'est en tout cas ce que suggèrent les propos suivants tenus par Zoulia quand elle se remémore les réactions de son directeur face à son mariage avec un homme français.

> « Et ce qui est intéressant aussi, ce qui est aussi étonnant, c'est que dans la même période quand je devais partir me marier heu, ma collègue est partie aussi en France pour se marier parce qu'elle a trouvé son mari chez nous, c'est un conseiller qui est venu chez nous pour voilà, pour faire une formation et comme elle, elle était traductrice, du coup [rire] ça va vite. Et elle est partie à Paris, moi dans la Drôme, en tout cas, deux personnes qui sont parties de la société en même temps, je pense que mon directeur, il avait la crise cardiaque [rire] ! Au début personne savait, moi c'était clair que je devais me marier, il était pas très d'accord, il disait que un homme français il pouvait pas faire attention autant attention qu'un homme russe, qu'ils sont radins et tout ça [rire]. **C'est le patron qui disait ça ?** Oui, il disait "qu'est-ce que tu vas faire là-bas en France ?!" Il avait pas une très bonne image de l'homme français [rire]. **Et les hommes français ou les mariages avec un français sont perçus...?** Il y a deux aspects parce que, un aspect, c'est toujours la France, c'est

> un rêve quelque part pour les, pour tout le monde qui, pour les gens qui voyagent pas beaucoup, la France ça reste toujours un pays de rêve, voilà. Et les femmes qui essayent de faire connaissance par internet ou je sais pas, ce qu'elles comprennent pas, c'est que même si un homme, je parle pas des cas particulier comme un homme qui pourrait avoir les moyens parce qu'il est né dans une famille on peut dire, entre guillemet, riche. Je parle pas des cas, mais des cas ordinaires, c'est un homme qui a, qui pourrait avoir son appartement mais c'est un crédit, qui pourrait avoir sa voiture mais c'est un crédit ! Et ce que les femmes ne comprennent pas quand elles viennent en France, c'est que mince, il faut faire les économies [rire] ! Et que c'est pas les mêmes modes de vie, parce que dans son rêve, c'est le prince charmant mais en réalité c'est pas le cas et c'est pour ça, beaucoup, beaucoup de relations qui cassent au départ parce chacun attendait autre chose que ce qu'il a eu, voilà. Et une femme qui a rêvé qu'en venant ici, elle serait une princesse mais c'est pas vrai, dans la plupart des cas, c'est un homme qui a plein de crédits et du coup finalement même un paquet de gâteau, il faut faire l'économie quelque part, c'est pour ça, pour elles, c'est oh mince ! Oh c'est un radin ! C'est pas qu'il est radin, c'est parce que la vie fait qu'il est obligé de faire des économies sinon il est dans la merde, les femmes russes comprennent pas ça ! Surtout que il y a certain, heu, par exemple notamment à Moscou, il y a beaucoup, beaucoup de cas ou pas beaucoup, mais il y a, voilà, quand un homme il travaille, les femmes qui restent à la maison aussi qui travaillent pas et voilà. Et c'est pour ça, bon la Russie, c'est un grand pays du coup, on peut pas sortir un exemple qui pourrait expliquer tous les cas, pas possible, mais c'est sûr que je pense au niveau des relations où ça casse, je sais pas, je pense que 50%, je sais pas, des mariages qui cassent première année, c'est juste uniquement ces questions d'argent » (Zoulia, 36 ans, émigrée en France et mariée depuis 8 ans).

Que nous dépeint ici Zoulia ? Elle attire l'attention sur un élément qui lui semble intéressant : la concomitance de son mariage et de celui de l'une de ses collègues avec un homme français qui provoque chez leur directeur des réactions visiblement épidermiques. En me restituant les avertissements de ce dernier au sujet de son engagement matrimonial avec un homme français, elle introduit un thème qui semble dépasser l'opinion de ce chef d'entreprise et être plus proche de son expertise personnelle : l'idéalisation de la France (considéré comme un « *pays de rêve* ») entraînerait une idéalisation des hommes du pays (envisagés comme des « *princes charmants* ») en lien avec des attentes conjugales spécifiques, en l'occurrence ici la possibilité de se marier et de ne pas travailler à l'extérieur du foyer. En somme, Zoulia souligne ce « désir double[49] » également identifié dans les recherches sur les mariages transnationaux, porté à la fois sur le partenaire et sur le pays. Or, Zoulia, depuis son expérience conjugale avec un homme français qui « *à la base n'avait pas vraiment le budget*[50] », explique que ces attentes sont illusoires car, selon elle, les hommes français sont en réalité criblés de dettes les obligeant à être économes et ne leur permettant pas non plus d'entretenir une épouse. En conclusion, elle souligne finalement les décalages qui peuvent survenir dans ces relations intimes où « *chacun attendait autre chose que ce qu'il a eu* ». Que se passe-t-il alors quand les espérances sont déçues ? Quand les partenaires idéalisés apparaissent tels qu'ils sont dans toutes leur contingence ? Cette idéalisation évoquée par Zoulia est-elle effective ? Revenons sur quelques mauvaises expériences conjugales pour explorer plus précisément ces désaccords intimes, ces désillusions amoureuses afin d'analyser les conclusions et les bilans produits à l'issue de ces épreuves intimes.

[49] U. Beck et E. Beck-Gernsheim, *Distant Love*, *op. cit.*, p. 100.
[50] Voir chapitre 6, p. 359.

2.2. « Être ou ne pas être un homme » : l'accountability des hommes français

Cette sous-partie sera ouverte par le récit d'Angelina, alors engagée dans une procédure de divorce, en ce qu'il témoigne assez bien des conflits décrits par Zoulia concernant la gestion de l'argent dans le couple, mais surtout pour son caractère exemplaire d'une forme d'indescriptibilité, autrement dit du manque d'accountability des hommes français pour certaines femmes postsoviétiques. En situation de rupture conjugale, Angelina développe un discours critique et véhément à l'encontre non pas seulement des hommes, mais bien des « *hommes français* » comme nous allons le découvrir.

2.2.1 Revendiquer la différence : « tu sais, chez moi, je pouvais me permettre d'être une femme faible »

En s'appuyant sur une expérience individuelle qui mélange son parcours migratoire et intime, non seulement Angelina souligne, comme Zoulia, la même désillusion potentielle des femmes russes vis-à-vis des hommes français, loin d'être des « *princes charmants* » comme les « *clichés* » le font croire (« ***Comme quoi comme clichés ?*** *Bah je sais pas, comme tous les Français ils sont beaux gosses, ils sont dans le truc avec les baguettes, ils chantent l'amour, je sais pas quoi là, tu vois, lol* ») mais, contrairement à Zoulia qui objective des configurations auxquelles elle ne s'associe pas ouvertement, Angelina se prend pour exemple de cette « déconfiture » amoureuse. Regardons comment, en produisant des généralités sur les hommes français, russes et italiens, elle décrit certains fonctionnements des régimes de genre qui régissent ces différents pays et ceux qu'elle cherche à justifier.

> « Moi je suis quelqu'un d'Européen, parce que j'habite déjà depuis 10 ans en Europe, en Italie surtout, et donc du coup, ça me choque pas, le choc culturel etc. Mais la France, elle est différente ok. Mais mon mari il était particulier aussi mais il y a des choses qui malgré tout, pour rester objectif justement et pour aider tes recherches ouais, pour être objectif, je peux te dire, c'est qu'en France pour moi les hommes français, ce n'est pas mes histoires. J'ai beaucoup de copains, bien sûr oui, j'habite en France, à Chambéry, voilà. Mais, c'est juste que pour moi, si on parle des Français mais un mec français, il existe pas, parce qu'en majorité, j'ai fait pour moi aussi un petit peu, des recherches et en majorité pour moi, tous les mecs, en majorité hein, faut pas les juger tous hein, ils sont quasi tous des gigolos. ***J'entends gigalo et je ne comprends pas tout de suite, je lui demande ce que ça veut dire*** Ça veut dire qu'ils aiment bien quand une femme, elle paie pour eux, qu'ils se cassent pas la tête pour une femme, elle supporte voilà. Donc si elle travaille, il peut rester à la maison le mec des trucs comme ça. Et ça les perturbe pas, mais dans notre, ma culture, c'est pas normal ! Si je sors avec mon mari, ou un mec, je sais pas qui, c'est même un petit truc, moi je suis indépendante bien sûr, j'ai mon argent, je travaille, moi je peux payer hein, voilà. Mais, voilà, c'est moi qui doit payer même oui, oui, truc comme ça, tu vois, j'ai mon argent, je dépense pour moi-même, je demande rien à personne déjà, c'est pas mal. Voilà, si je veux avoir, j'ai pas encore des enfants, c'est autre chose mais sinon, heu, excuse-moi, les hommes ils sont payés 25% de plus que les femmes hein, dans le monde ! Ça va hein ! Donc pour moi, ce truc principal était étonnant, voilà, avec les hommes français, c'est les questions financières bon ensuite. **Et les Italiens c'est pas pareil ?** Non, c'est pas pareil, parce que voilà, c'est dans leur culture, bah ça change, par exemple moi, je suis très souvent à Milan, on est pas en Italie à Milan, on trouve à Milan des jeunes de 18, 19 ans, les mecs ils s'habituent aussi maintenant. Voilà, on paye, on partage, les trucs comme ça mais si on prend notre âge par exemple, 30 ans, 35 ans, non,

> c'est dans sa culture, tu sais, ils sont pareils comme les slaves. Tu sais le premier pays où les slaves essaient de migrer, c'est l'Italie parce qu'on est très ressemblants de la culture, au niveau, les hommes, les femmes, voilà, tu es belle, tu es une femme, tu es un homme, va travailler ! » (Angelina, émigrée en France et mariée depuis 5 ans, en procédure de divorce).

Les expériences intimes d'Angelina en France lui permettent de considérer l'inexistence des hommes dans ce pays (« *un mec français, il existe pas* »). Que dit-elle en signifiant cette absence ? Elle nous parle de ce qu'elle perçoit comme une confusion des comportements de genre en particulier lorsqu'il s'agit de la gestion de l'argent au sein du couple : les hommes français sont, selon elle, engagés dans des échanges économico-sexuels, mais ce sont eux qui transforment leur sexualité en sexualité de service. De ce fait, Angelina les situe dans la catégorie des « *gigolos* » et les destitue de leur statut d'homme. La véhémence dont elle témoigne au regard de cette organisation des rapports de genre résulte d'un sentiment d'injustice qu'elle justifie par référence aux données statistiques dont elle dispose, et dont l'examen la conduit à la conclusion suivante : puisque dans le monde entier, les hommes possèdent une meilleure situation économique, il leur revient de prendre en charge l'autre pan de l'humanité, à savoir les femmes. Tel était en tout cas la norme, selon elle, dans son pays d'origine, l'Ukraine mais également dans un autre pays dans lequel elle a longtemps vécu avant d'arriver en France, l'Italie. Comme dans le discours de Patrice, Angelina rattache à la notion de culture ce qui relève en réalité du genre et des « conceptions normatives des attitudes et des activités appropriées à la catégorie de sexe à laquelle on appartient[51] ». En inversant les rapports économico-sexuels, les hommes français, aux yeux d'Angelina, se rendent indescriptibles en tant qu'hommes et disparaissent en tant que tels. La désapprobation d'Angelina se situe donc bien au niveau des rapports de genre qui entraînent des comportements qu'elle juge inappropriés au regard de ceux qu'elle a pu observer en Ukraine comme en Italie : deux pays qui, de ce qu'elle en a compris, fonctionnent selon des régimes de genre qu'elle estime plus justes : les femmes sont tenues d'être belles, les hommes travaillent pour pouvoir accéder à leur sexualité, et non pas l'inverse.

Katia, également originaire d'Ukraine, réalise un compte rendu tout à fait similaire sur l'ordre social genré ukrainien : un homme qui ne peut pas payer pour une femme n'en est plus un.

> « Il y a le côté aussi rigolo dans les différences parce que par exemple, en Ukraine, il y a beaucoup d'hommes qui n'aident pas pour les enfants. Mais par exemple mon père, ma mère a divorcé d'avec mon père, il s'est, au bout d'un moment, retrouvé dans deux pays différents, et il n'a jamais payé pour moi des sous légalement, jamais. Mais, pour l'homme normal, ça veut dire, on enlève les cons, les hommes normaux, ils s'occupent, ils donnent des sous à leurs enfants, ils le font volontairement et même maintenant quand je viens, je suis mariée, il [son père] me donne des sous, il essaie de payer tout, tout ce qui est possible. C'est pour ça je pousse de temps en temps en cachette Ludovic parce que je sais que notre position maintenant est plus sécurisante que la position de mon père voilà, et mon mari il gagne plus de sous que mon père mais mon père paye parce que pour lui c'est l'horreur, c'est sa fille, c'est son enfant, je vais m'occuper d'elle ! Et à propos de fille, c'est la première question, l'homme doit payer pour la fille, ça c'est partout, au resto, au, partout, partout ! Par exemple, même si c'est le rendez-vous du boulot, on peut payer chacun pour nous pour le café, mais souvent c'est l'homme qui paye pour nous et c'est pas parce

[51] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 36.

> qu'il essaye de montrer qu'il a plus de pouvoir, non, c'est mal vu quand il paye pas, cette façon de payer chacun de son côté et de diviser la note en deux, ça je l'ai vu que ici. J'ai jamais payé pour moi si je sors, si je sors avec des copines, si, oui, on partage, ou bien, voilà, une paye, moi j'ai souvent eu plus de sous que mes copines parce que j'ai eu le boulot sympa, j'ai bien gagné, j'ai souvent payé pour tout le monde, voilà, j'ai jamais compté, en plus j'adorais inviter les gens. Ici j'ai du mal, parce que voilà, je dépense les sous de mon mari, voilà. Mais, et oui, moi j'ai été éduquée aussi dans l'idée que tu dois gagner tes sous parce que, au cas où si tu dois rester toute seule avec les enfants, voilà, il faut que tu aies une profession pour t'occuper d'eux, voilà, c'est pour ça. Mais dès que je sors avec des hommes bah, c'est chef, c'est sous-chef, n'importe quoi, même l'homme qui a pas de travail, c'est lui qui paye mon café parce que sinon, ce n'est plus un homme [rire] ! Voilà, il est zéro, s'il arrive pas à payer le café pour la femme, c'est plus un homme, si la femme gagne bravo, si l'homme arrive pas à gagner, il n'est pas un homme » (Katia, 37 ans, en couple depuis 6 ans, émigrée en France depuis 2 ans).

Comme Angelina, Katia est catégorique sur ce que doivent faire les hommes pour être perçus et considérés comme tels. Être en mesure de pouvoir payer pour les femmes constitue une manière de se montrer compétent, le contraire n'étant pas « *normal* », comme le soulignait également Angelina. Les rapports économiques structurent les rapports de genre postsoviétiques, comme les chapitres précédents l'ont largement souligné : on attend des hommes qu'ils remplissent un rôle de pourvoyeur économique au sein de la famille mais également, et peut-être surtout, auprès de toutes les femmes, en particulier dans l'espace public. Car finalement, comme le précisent Katia et Angelina, lorsqu'il s'agit de l'entretien économique des enfants, les femmes doivent être en capacité de le prendre en charge le cas échéant[52]. Ces démonstrations de genre dans l'espace public, payer pour toutes les femmes, s'accompagnent donc à nouveau, semble-t-il, d'une contrepartie dans l'espace privé où la charge économique, matérielle et affective de l'unité familiale repose essentiellement sur les femmes, bien souvent en situation monoparentale, qui s'appuie sur la parentèle féminine. Katia tient ainsi une position proche de celle d'Angelina à cette différence près qu'elle a contracté un mariage qui répond à l'idéal conjugal mentionné plus haut par Zoulia. Si la migration n'a pas été facile pour elle la première année en raison de l'apprentissage de la langue et de l'éloignement de ses proches, elle ne m'a, en revanche, pas fait part de comportements inappropriés à propos de Ludovic : il semble remplir les attentes conjugales de Katia bien qu'elle précise lui « *apprendre* » à être galant. Katia compare toutefois, comme Angelina, les régimes de genre auxquels elle se trouve confrontée et justifie les normes de celui qu'elle a connu jusqu'à l'âge de 35 ans. Voici une anecdote qu'elle mobilise pour déplorer la conduite de certaines femmes françaises, précisément concernant les échanges économiques dans les relations de genre.

> « [La scène qu'elle décrit se passe dans un café où elle est réunie avec Sylvain et Laëtitia, ses partenaires de course à pied] Quand Sylvain me paye le café, je le regarde et je lui dis merci [avec un grand sourire] et il dit c'est pas grave, c'est pas grave, voilà. Laëtitia, on a passé un moment ensemble, la première fois quand je l'ai rencontrée, on a pris, en plus nous on a bu du café et elle est venue avec les enfants et ils ont pris, je sais pas, un coca cola quelque chose comme ça et il a dit je t'invite. Arrête, il y avait 4 boissons, 4 boissons, pour un euro, 4 euros, c'est rien en plus,

[52] Cela s'est d'ailleurs produit pour Katia qui, lorsqu'elle a divorcé de son mari ukrainien, alors au chômage, elle « *a pris [sa] fille* » sans attendre d'aide ni financière ni matérielle de la part de son ex-mari et s'est occupée d'elle avec l'aide de ses parents. Avant elle, sa mère a été confrontée à la même situation car le père de Katia, qui a émigré en Russie lorsqu'elle était encore très jeune, ne l'aidait pas financièrement mais en certaines occasions publiques, faisait montre de prodigalité.

> mais non, elle est partie et elle a payé, finalement. Et il ne savait pas et quand il est parti pour payer, il a dit "mais putain Laëtitia a payé pour nous tous !" Et à ce moment-là, j'ai vu qu'il était déçu, voilà. Il était juste déçu parce que toutes ses bonnes intentions étaient juste voilà cassées comme ça. C'était pas la peine de prouver, bah il est au courant qu'elle peut payer 4 euros, chaque personne peut payer 4 euros. Elle bosse, elle a un salaire, ça va, bien sûr, mais il voulait faire quelque chose de bien, il ne peut pas, je sais pas, offrir quelque chose de plus, oui la marier en plus. Voilà il ne peut pas ni la marier, ni faire rien pour elle de plus grandiose, mais il aime bien faire quelque chose parce qu'il l'aime, comme un garçon. Il est gentil Sylvain, il s'occupe beaucoup d'elle parce qu'elle a eu des dépressions plein de choses et c'est sa petite offre, un petit truc qu'il peut lui offrir à elle, c'est ça et elle dit "non, j'ai pas besoin !" » (Katia, 37 ans, en couple depuis 6 ans, émigrée en France depuis 2 ans).

Katia rend compte ici d'une situation au cours de laquelle l'accomplissement du genre ne se produit pas selon sa conception de la masculinité et de la féminité. Laëtitia empêche un rite positif d'advenir en anticipant le paiement des boissons, elle refuse « l'hommage » que Sylvain voudrait lui témoigner par cette « offrande » et, par cet acte, qui relève, aux yeux de Katia, de l'affront, elle se départit également de la gratitude qu'elle aurait dû manifester en retour. En somme, la petite cérémonie de l'échange confirmatif est mise en mal par des comportements inappropriés, en particulier ici, celui de Laëtitia. En payant, elle prive Sylvain d'une reconnaissance sociale de genre : en tant qu'homme, il devrait pouvoir payer et être remercié pour cela quand bien même cet acte, comme elle le souligne dans cette description, relève du geste symbolique puisqu'elle ou Laëtitia sont en mesure de pourvoir à cette dépense. Mais laisser les hommes payer, aussi minime que soit la somme, c'est leur donner la possibilité de produire, de « faire le genre » dans les relations en public. Ainsi, comme le soulignait aussi Ioulia plus haut, la prise en charge matérielle des femmes par les hommes dans les lieux publics tout comme les gestes ritualisés institués par le système de la galanterie et le dispositif de cour constituent bien « une dramatisation socialement scénarisée des *idéalisations* culturelles des natures féminines et masculines, jouée devant une audience bien informée des codes de la représentation[53] ». Or, cette dramatisation n'a ici pas lieu selon les codes maitrisés par l'audience, en l'occurrence Katia, qui décrypte ainsi cette scène comme une offense envers Sylvain qui n'est pas reconnu en tant qu'homme.

Mais les offenses de cet ordre se produisent également, dans l'autre sens, quand les hommes français ne répondent pas aux cérémonies du système de la galanterie, en particulier lorsqu'ils sont dans les pays où ce système est validé par les membres de la société. Alla, par exemple, souligne les manquements de son conjoint Thomas dans ce type d'interaction au Belarus.

> « C'est juste la culture qui est différente, Thomas, il ouvrait pas la porte, ça m'a blessée aussi. Chez nous, les hommes ils ouvrent la porte, ils laissent la dame passer, même dans le métro et après ils passent, Thomas il faisait pas ça et ça m'a blessée, il tenait pas la porte, ça pouvait me claquer et oï... **Mère de Thomas** : C'est vrai qu'on lui a pas inculqué ce genre de chose. **Alla** : Et moi je lui ai dit c'est pas agréable. **Mère de Thomas** : Alors que son père, son père me laissait toujours passer devant, m'ouvrait toujours la porte, m'avançait la chaise et Thomas c'est vrai qu'on lui a pas inculqué, son père lui a pas inculqué non plus. **Alla** : Et j'ai pas aimé ça du tout. **Mère de Thomas** : Mais on a pas eu le temps parce que Thomas il était toujours occupé à ça, occupé à ça, occupé à ça, il revenait vite manger des pâtes et partir courir et j'ai beaucoup de

[53] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 34.

> travail à étudier, donc les weekend il était parti, il avait des compétitions donc ça toujours été vite, vite, on a eu du mal à faire son éducation et il n'y a plus d'instruction civique dans les écoles et tout ça. **Alla** : Chez nous dans l'école, ils disent aussi, c'est aussi une différence de culture, les vieilles dames si elles rentrent dans le magasin, elles font pas la queue, elles vont tout de suite à la caisse et tout le monde se tait parce que les vieilles, c'est difficile pour elles et par respect on les laisse et Thomas, il dit j'ai pas le temps non plus. **Mère de Thomas** : Chez nous la culture, elle est différente parce qu'on se dit à 5h le soir ce sont les jeunes qui font leur course, les vieilles dans la journée elles peuvent y aller. **Alla** : Pour nous, c'est vraiment honteux, pour moi, c'était vraiment une claque dans la figure. »

Alla, qui n'a jamais vécu en France, rattache les comportements de Thomas à une différence culturelle qui incarne plutôt des ressources différenciées pour faire le genre : dans certains cadres sociaux institutionnalisés (tel que le métro), Thomas n'embrasse pas le répertoire scénique approprié et empêche la production de l'expression des « natures féminines et masculines essentielles » en ne considérant pas nécessaire de tenir la porte à Alla. Ce manquement est vécu comme une offense comme le manifestent les termes qu'elle emploie : elle est blessée, comme si, en ne lui tenant pas la porte, Thomas la déconsidérait en tant que femme, empêchait la « confirmation de son identité de genre[54] ». Du point de vue d'Alla, il lui dénie les avantages et les privilèges accordés, selon son expérience de femme au Belarus, à sa catégorie de sexe. Sa réaction, comme celles de Katia et d'Angelina, illustre bien que « les activités de genre émergent des revendications d'appartenance à une catégorie de sexe, et les renforcent[55] » ; et si les revendications sont mises en mot ici, c'est bien parce que les activités de genre telles qu'elles les conçoivent ne sont pas renforcées, mais au contraire affaiblies et, dès lors, problématisées. Les manquements de Thomas sont toutefois étendus à d'autres situations sociales plus proches des règles de civilité, comme celles de ne pas laisser passer les femmes âgées en premier. Par ce type de comportements, Thomas offense Alla et lui fait honte en se montrant incompétent à accomplir pratiquement les règles sociales de leur environnement. La mère de Thomas tente alors d'excuser la conduite de son fils à qui elle n'aurait pas « *inculqué* » ces gestes ritualisés, en particulier envers les femmes, alors même qu'ils étaient bien pratiqués par son père. Autrement dit, la réflexivité institutionnelle qui produit les comportements de genre a changé : en effet, plusieurs institutions sont ici convoquées pour n'avoir pas transmis ces normes-là à Thomas, non seulement la famille mais également l'école. Thomas qui n'a ainsi pas intégré dans ses comportements de genre l'idée que les femmes seraient « naturellement » plus fragiles, des êtres nécessitant une protection, trop faibles pour ouvrir elles-mêmes une porte ou porter leur bagage. Il ne participe donc pas à cette ritualisation de la féminité et de la masculinité, aux « parades de genre », alors même qu'Alla le souhaiterait. Mais il répond en revanche suffisamment à l'idéal genré d'Alla, proche de celui exposé par Vera en début de chapitre, dans lequel les rôles sont bien distincts.

> « Un homme doit être fort, responsable, et pour la famille, et pour lui-même, et pour ses paroles, et pour ses actions, en gros. C'est assez difficile. **Et pour les femmes ?** Non, c'est plus facile pour

[54] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 113.
[55] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 36.

> les femmes, d'une part, une femme ... elle ne doit pas être forte, enfin, elle ne doit pas être forte comme un homme. Une femme peut pleurer et pleurer par faiblesse, et se disputer, et d'une manière ou d'une autre, les femmes sont plus pardonnées, à mon avis, que les hommes. Un homme hystérique, ce n'est pas sérieux, alors que les femmes peuvent être hystériques selon leur caractère. **Elles peuvent être hystériques ?** Elles peuvent se plaindre, pleurer, exprimer leur mécontentement de manière plus émotionnelle que les hommes. Les femmes peuvent le faire, et les hommes peuvent le faire, mais rarement, parce que c'est toujours un trait féminin. Ce qui ne ressemble pas beaucoup aux hommes. »

Alla défend une certaine conception des rapports de genre qui passent par une mise en acte de la féminité et de la masculinité très réglementée et qui, selon elle, est à l'avantage des femmes pour lesquelles « *c'est plus facile* ». Car cette configuration revendiquée lui permet en effet à elle de se décharger d'un certain nombre de responsabilités comme celles de travailler, de contrôler ses émotions ou de faire preuve de force. Il y a d'ailleurs une injonction à ne pas être forte, et surtout pas forte comme un homme, injonction qui marque la « production » de la différence bien plus que l'expression naturelle de celle-ci. Ne pas être forte pour pouvoir être faible est un motif récurrent dans le discours des femmes postsoviétiques. Et si cette récurrence peut se comprendre au regard de l'histoire soviétique (chapitre 3), on peut la remettre ici au travail sur la base des propos des enquêtées elles-mêmes qui, précisément, mobilisent leur connaissance de l'histoire pour contextualiser leurs discours et rendre lisibles leurs propres pratiques. La description proposée ci-après par Vera est intéressante eu égard à son âge, – elle est la plus âgée des enquêtées – qui conditionne en partie sa réflexivité sur le genre, on l'a vu au début du chapitre, depuis sa position dans l'histoire postsoviétique.

> « Pour les mecs c'était pas du tout je pense que bah pour les mecs c'était important d'être plutôt solitaires, forts, ne pas s'attacher, tu vois, un vrai mec, fort quoi. Parce que tu sais pas ce qu'il peut arriver et tout ça. Mais en même temps il fallait qu'il puisse compter sur toi, il fallait être solide. Bon bref, c'est un peu un mélange des deux mais vu que du coup, comme on vit dans le patriarcat, donc le modèle pour le mec, il est quand même souvent aussi valable pour les femmes donc du coup, c'est pour ça je pense qu'on va aussi avoir cet idéal de femme qui doit être forte en vrai, c'est pour ça, on est des femmes fortes en général parce que c'est un peu, bah c'était un modèle humain qu'on avait... **Pourquoi c'est le modèle patriarcal qui le produit ?** Parce que le masculin, c'est le neutre, donc tout ce qui est valable pour un homme est valable pour l'humain donc quand tu grandis en tant qu'être humain, même moi je me souviens quand j'étais petite, j'ai commencé à lire super tôt, quand j'avais peut-être 4 ans, j'ai commencé à lire et dans ma voie interne, je me parlais au masculin genre vers 5 ans, mais parce que tout ce que j'ai lu c'était au masculin. On vit dans une culture où le neutre c'est le masculin en fait mais chez nous c'était en plus particulier parce que voilà, la faiblesse c'était quand même très dévalorisée et pour les femmes aussi parce que voilà, on avait quand même tendance à être dans l'égalité sociale mais du coup le modèle qui était proposé était plus proche du caractère masculin, ou des valeurs traditionnelles masculines mais en même temps, c'est vrai qu'il n'y a pas de raison, pourquoi ce serait juste réservé aux hommes la force ou la maitrise de soi ou je sais pas des trucs comme ça. »

En fin de compte, les attentes liées à la masculinité, comme la force, étaient, selon Vera, les mêmes concernant la féminité. La force n'était pas l'apanage des hommes, bien plutôt était-il celui des femmes si l'on se remémore un instant les recherches, les écrits des féministes de Leningrad et les discours de nombreuses femmes postsoviétiques entendues jusqu'ici. Mais cette force détenue par les femmes n'a, semble-t-il, pas ou peu ébranlé le patriarcat : tout au plus est-elle devenue une injonction supplémentaire pour les femmes, sans qu'elles en tirent des avantages analogues à ceux que des

hommes. Aussi, ce constat permet-il d'éclairer différemment le discours de justification d'un certain ordre de genre de la part d'Alla, de Katia ou d'Angelina, qui elle aussi revendique de pouvoir être faible, une condition inatteignable dans un système où la différence des sexes ne justifie plus la faiblesse des femmes.

> « Tu sais, chez moi, quand j'étais chez moi [en Ukraine], je pouvais me permettre d'être une femme faible, voilà juste une femme, voilà, faible, voilà, comment te dire, pas très forte et sans que j'aie à résoudre toutes ces questions voilà. C'est lui qui le fait voilà, mais ici c'est vrai que, bon on parle pas de l'évolution déjà historique de la France, que les femmes elles ont pris le pouvoir de voilà, on est pareille, on est l'égale tout ça, on voit bien voilà. Par exemple tu sais que chauffeur de poids lourd, c'est pas possible, le métier pour une nana en Russie, c'est PAS POSSIBLE !! C'est juste le métier pour un mec [en criant et riant] !!! Mais en France, quoi électricienne femme ou chauffeur ! Ce n'est pas de la discrimination mais il y a des métiers d'hommes tu vois, et je suis aussi quelqu'un de très tu vois, hum, voilà, le féminisme tout ça mais en même temps, à quoi ça sert de se casser la tête, hein ! Il y a des choses, je ne veux pas, je sais pas travailler en tant que manuel ou je ne sais pas quoi comme un homme, et ça c'est pas la discrimination, pas du tout là ! Tu vois mais ici en France, ouais, donc oui, en France, j'ai, je dois toujours être au même niveau comme mon mec et quand il y a une merde, c'est plutôt moi qui doit le résoudre en fait...Voilà, c'est pas mon mari parce que lui il va, c'est lui qui va pleurer voilà...exemple, exemple, ohlalala la pression machin etc. Tu vois [rire]. Voilà. Donc du coup, ça oui, j'ai réalisé ça, parce que je vois qu'il y a beaucoup de femmes aussi, qui malgré tout ça, elles sont plus fortes les femmes françaises que les mecs français. Voilà, la plupart en fait, à n'importe quel âge, n'importe quoi, hein, les mecs, tu sais moi, je pense que c'est la faute aussi des femmes françaises, c'est elles qui ont voulu ce pouvoir de l'égalité, hé ben assume maintenant, voilà, tu as voulu être tellement forte, ben tiens... »

Ici la comparaison qu'établit Angelina entre la France et la Russie est frappante car elle se sert du système russe actuel pour justifier un ordre normatif somme toute extrêmement récent puisque jusqu'à la fin des années 1980, c'est-à-dire jusqu'à la disparation de l'Union soviétique, les femmes exerçaient une activité professionnelle non seulement dans des proportions considérables, mais aussi avec la particularité de constituer « la majeure partie de la main-d'œuvre accomplissant un travail physique pénible[56] ». Cette mobilisation de l'histoire transparait aussi dans le récit de Katia qui, on l'a entendu dans le chapitre 7[57], explique que le travail imposé, c'est « *épuisant* » et que « *c'est plutôt le rêve d'avoir un homme qui peut gagner assez de sous pour que tu ne travailles pas* ». C'est ce fameux rêve qui était évoqué plus haut par Zoulia et qui est réalisé concrètement dans le mariage d'Alla – laquelle, au contraire de sa mère qui a toujours travaillé et pour qui c'est « *plus important* », se réjouit de n'être pas obligée de le faire.

En effet, bien qu'il ne réponde que partiellement aux normes de genre, Thomas remplit en revanche son rôle de chef de famille et incarne un type de masculinité – une masculinité bourgeoise[58] – qui permet à Alla d'accéder à ce statut recherché : celui d'épouse et de mère, responsable du foyer. Toutefois, Thomas signale à plusieurs reprises dans l'entretien qu'il n'a pas été « *attiré* » par cette

[56] I. Tartakovskaya, « 19. Genre et marché du travail en Russie », art cit, p. 195.
[57] Voir chapitre 6, p. 315.
[58] Voir chapitre 7, section 2.1.

organisation sociale et qu'il ne « *recommanderait pas*[59] » aux hommes français de s'unir avec une femme bélarusse en raison des « *différences culturelles* » qui, pour lui, rendent les choses « *hyper compliquées* ». Lorsqu'il détaille ces différences culturelles, elles touchent à nouveau spécifiquement aux injonctions et règles pratiques des régimes de genre : si en France, selon Thomas, il n'y a pas « *trop de cloisonnement entre ce que doit faire un homme et ce que doit faire une femme* », les frontières sont nettement plus marquées au Belarus, en Ukraine et en Russie comme les différents propos tenus par les femmes aussi bien que par les hommes l'ont illustré jusqu'ici. Les conséquences finales de cet ordre social genré sur les rapports conjugaux ont été explorées dans les chapitres précédents, mais quelles sont-elles dans les prémisses d'une relation où les hommes ne se conforment pas à ce type de masculinité ? Lorsqu'ils ne répondent pas au modèle, que l'on pourrait qualifier de public, de l'homme fort et protecteur – qualités qui se manifestent notamment dans les conduites galantes impliquant une prise en charge des femmes à la fois économiques et matérielles – capable de prendre des décisions pour autrui, et relativement peu ouverts à la négociation ? Quels types d'échanges intimes et amoureux se produisent-ils lorsque deux « étrangers se rencontrent et se redéfinissent » et particulièrement lorsque leurs passés respectifs n'ont pas de « structures semblables[60] » ? Quoique des aperçus viennent d'en être donnés, tournons-nous maintenant vers les mauvaises expériences conjugales du point de vue des hommes français qui n'ont pas su répondre aux attentes genrées de leurs compagnes. Julien et Étienne, en particulier, ont vécu des expériences très proches (chapitre 7, section 2.3.2) sur lesquelles il est intéressant de se pencher de façon plus approfondie car elles révèlent combien accomplir le genre nécessite un travail de chaque instant, « une activité continue[61] », et qu'en matière de relations amoureuses, faire le genre ne se fait pas sans difficulté en particulier lorsqu'on a intégré des conceptions normatives de la masculinité et de la féminité qui ne font pas bon ménage.

2.2.2 Avoir été à la « bonne école »

Étienne et Julien ont tous les deux migré dans un pays postsoviétique, en l'occurrence le premier au Belarus (à Minsk) et le second en Russie (à Saint-Pétersbourg), et ils ont tous les deux connu une première expérience amoureuse et intime avec une femme postsoviétique, en l'occurrence ukrainienne pour le premier et russe pour le second. L'un et l'autre relatent cette première relation comme une épreuve toute spécifique : celle d'y avoir perdu leur statut d'homme. Au sein de la relation intime, Julien déclare ainsi avoir « *perdu sa virilité* », s'être senti « *castré, vidé, 'fin une serpillère* » quand Étienne, à l'appui de son expérience individuelle, celle d'autres hommes et, on va le voir, de ses nombreuses observations aux Belarus sur l'arrangement des sexes, affirme qu'un homme, s'il est « *trop gentil* », ne

[59] Voir chapitre 7, p. 402.
[60] P. Berger et T. Luckmann, « "Le mariage et la construction de la réalité" », art cit, p. 298.
[61] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 40.

sera plus considéré comme tel et sera relégué au rang de « *serpillère* », de « *lavette* », du « *mec qui n'a pas de couilles* ». Malgré ces expériences au premier abord désagréables, dont on pourrait supposer qu'elles les auraient vaccinés de repasser par de telles épreuves, Julien et Étienne ont au contraire voulu persévérer dans cette aventure non seulement en s'engageant à nouveau dans une relation intime avec une femme originaire d'un pays postsoviétique mais aussi, et peut-être surtout, en s'installant dans les pays d'origine de ces femmes. En s'y rendant, et en gardant à l'esprit l'échec de leur première expérience conjugale, ils vont peu à peu identifier ce qui leur avait fait défaut dans leur couple, autrement dit « *un fait et ses modalités* : l'accomplissement de l'identité sexuelle normale[62] ». Cette identification s'opère au travers de la mobilisation de leurs capacités d'observation.

De la même façon que le cas d'Agnès analysé par Harold Garfinkel met en lumière combien « "les apparences de l'identité sexuelle normale", qui se donnent à reconnaître aux membres de la société, sont profondément incorporées dans les scènes ordinaires en tant que trame de pertinences aussi incontournables que non remarquées[63] », le travail accompli par mes enquêtés pour « passer » en tant qu'homme nous donne à voir « des manières d'être, de faire, des attitudes et des expressions qui seront reconnues et passeront pour des attitudes typiques de la [masculinité][64] » dans une relation intime et, plus largement, dans la société de destination. Regardons de plus près l'expérience de Julien lors de sa première relation afin de comprendre comment celle-ci, de désastreuse, est finalement devenue une « *bonne école* ».

> **« As-tu quelques exemples de ce qui s'est mal passé dans la relation ?** Oui, bah l'exemple, oui, en gros heu, quand elle commençait à, quand elle allait pas bien ou qu'elle commençait à...à...à m'emmerder tu vois, comment dire, quand elle avait un mouvement d'humeur hein, tu sais que les Russes sont très en plus, sont très sur le ressenti, ils écoutent beaucoup le cœur donc ils se laissent aller beaucoup plus facilement que les Européens, donc moi ça me déconcertait parce que j'avais pas l'habitude, de scandales comme ça, de mouvements d'humeur, etc. des crises et tout et quand elle faisait une crise, au lieu d'avoir quelqu'un en face, en gros, qui tapait du poing sur la table et disait "mais tais-toi quoi", heu, elle avait quelqu'un qui disait, "nan mais tout va bien, on va discuter". Tu vois, alors que finalement elle attendait pas qu'on discute, elle attendait que je tape du poing sur la table et que je dise heu, "ferme ta gueule maintenant tu vois" [petit rire] En gros c'était ça. Et heu, c'est de ça dont, c'est pour ça que je te dis, c'est en ça que l'éducation moderne européenne c'est pas, c'est pas une critique que je fais mais j'ai eu cette éducation et avec les Russes ça marche pas. Les Russes c'est très sur le ressenti et moi j'étais, moi j'avais envie de taper du poing sur la table et dire mais c'est bon arrête maintenant tu vois, mais ça passait par la raison donc heu, ça passait du cœur au cerveau et c'est le cerveau qui disait nan nan attends, faut pas faire comme ça [petit rire] tu comprends. On va discuter machin et tout, avec une petite voix douce pour la calmer, alors que ça l'énervait encore plus, tu vois [rire] […] ç'a été vraiment une bonne école pour moi parce que heu, je me suis dit ça, plus jamais quoi, plus jamais, ce sentiment que j'avais d'être castré, comme je te dis vraiment, t'sais perdre ma virilité quoi face à, face à une fille qui criait plus fort que moi et que moi je m'interdisais de crier aussi, ça je, je me suis dit nan, je suis pas d'accord avec ça » (Julien, 29 ans, en couple avec Alina depuis 5 ans, émigré en Russie depuis 4 ans).

[62] H. Garfinkel, « "Passer" ou l'accomplissement du statut sexuel chez une personne "intersexuée" », art cit, p. 284.
[63] *Ibid.*, p. 288.
[64] É. Lépinard et M. Lieber, *Les théories en études de genre*, *op. cit.*, p. 62.

Cette relation constitue une épreuve pour Julien car il se trouve dans l'incapacité d'agir correctement face à la situation qui se présente à lui. Les savoir-faire genrés dont il est détenteur sont tout simplement inactualisables dans ce contexte intime en raison, comme d'autres exemples nous l'ont montré plus haut, d'un stock de connaissances inapproprié pour faire face à cette interaction. Cela le conduit à réviser entièrement ses pratiques, pourtant opérantes dans sa première relation de couple avec une jeune femme qu'il qualifie de *« très française, très féministe, très je fais tout moi-même »*. Dans sa tentative de « *répéter* » ce qu'il avait connu auparavant et intégré comme une méthode valable pour construire une relation conjugale, Julien se rend finalement compte qu'« *avec les Russes, ça ne marche pas* » et bien qu'il aurait aimé pouvoir réagir autrement, il en a été incapable car « *ça passait du cœur au cerveau et c'est le cerveau qui disait nan* ». Autrement dit, l'impulsion cède à la raison mais l'impulsion initiale, conduite par ses expériences antérieures, était bien celle de la discussion. Le passage par la raison, ou plutôt la rationalisation de cette expérience, se produit surtout face à l'impossibilité d'agir en situation. Leurs actions réciproques n'étaient ainsi reconnues ni d'un côté (il était « *déconcerté* »), ni de l'autre (elle « *attendait* » autre chose, ses pratiques « *l'énervaient* »).

Ce récit d'expérience révèle avec force que faire le genre « de façon appropriée[65] » peut se révéler difficile, voire impossible, dans le cadre d'une relation intime où les membres du couple possèdent des savoir-faire et des savoir-être qui ne « marchent » pas à tous les coups, qui ne sont pas transposables d'un pays à l'autre, et qui, lorsqu'ils échouent, supposent des acteurs et des actrices qu'ils et elles remettent en cause la connaissance ordinaire et tacite des structures sociales sur laquelle ils tablaient jusqu'alors. Cette incapacité à « faire le genre convenablement[66] », comme l'a expérimenté Julien, le conduit non seulement à « rendre des comptes[67] », en tant que membre incompétent et contrevenant aux yeux de Nadia, mais aussi à faire des choix. En l'occurrence, Julien choisit de réformer sa masculinité, au demeurant efficiente en France, pour la rendre descriptible en Russie, puis auprès de son épouse actuelle avec laquelle il agit désormais « *à la russe*[68] ». Tout comme Agnès tirait un grand bénéfice de sa relation avec Bill en tant qu'il lui apprenait à se conduire « comme il convient à une femme[69] », Julien et Étienne s'appuient largement sur leurs compagnes pour comprendre comment procéder afin de se conduire « comme il convient à un homme ». Si les premières leur ont montré les impasses à ne plus emprunter, les secondes leur montrent les procédés et manières de faire pour que la relation « *se passe bien* ». Étienne nous fournit ici un exemple de pratiques concrètes, de façons d'agir qu'il a appris à mettre en œuvre pour maintenir une forme d'harmonie conjugale, dont il faut rappeler qu'elles lui ont été enseignées par sa compagne elle-même[70].

---

[65] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 57.
[66] *Ibid.*
[67] *Ibid.*
[68] Voir chapitre 7, p. 425.
[69] H. Garfinkel, « "Passer" ou l'accomplissement du statut sexuel chez une personne "intersexuée" », art cit, p. 241.
[70] Voir chapitre 7, p 427.

> « Il faut savoir montrer les dents avec une Russe parce que sinon, ça se passe, ça se passe pas bien. Alors si vous lui faites sentir bah que bon elle crie, mais heu, celui qui prend les décisions c'est vous ça se passe beaucoup mieux. Concrètement par exemple, bon, c'est un petit jeu des fois que je fais, on décide d'aller au restaurant, elle me dit : "allez ! on va dans ce restaurant-là". Moi ça m'est égal franchement mais je lui dis par, comment dire, par jeu, parce que je veux lui montrer que bon c'est moi qui décide, je dis : "non ce restaurant là ça m'intéresse pas, on va à un autre". Elle est pas d'accord, elle me dit : "non on va à celui-là". Je lui dis : "écoute tu fais ce que tu veux mais moi je vais dans l'autre restaurant". Finalement, elle vient avec moi et tout se passe bien. Vous voyez, c'est toujours un peu montrer, montrer que celui qui prend vraiment la décision finale c'est pas elle, c'est moi. Et heu, bon ça c'est l'histoire du restaurant, mais globalement heu, les décisions pour l'avenir du couple c'est heu, on en discute mais au final, c'est l'homme qui prend la décision parce que si la femme sent que c'est elle, qu'elle a trop, trop de liberté heu ben ça se passera pas bien quoi parce que l'homme sera malheureux et la femme elle aura l'impression qu'elle a pas un vrai mec à ses côtés et ça se passera pas bien. »

« *Taper du poing sur la table* », « *être un homme à poigne* », « *savoir montrer les dents* » sont autant de « méthodes prosaïques[71] » révélées par ces enquêtés qui ont eux-mêmes mené une enquête, à toutes fins pratiques, c'est-à-dire dans le but de devenir descriptibles en tant qu'homme dans le contexte du pays où il se trouve. Les propos d'Étienne, dont les savoir-faire étaient ceux d'un homme ayant vécu jusqu'à l'âge de 45 ans en France et ayant été marié pendant 20 ans avec une femme française de son âge, témoignent d'un travail important qui consiste à « analyser les activités quotidiennes comme autant de méthodes employées par les membres de la société pour produire des décisions correctes à propos de l'identité sexuelle normale dans les affaire ordinaires[72] ». Ses méthodes, généralement passées sous silence en raison du fait que « l'identité sexuelle [est] socialement reconnue et gérée comme un "fait naturel de la vie"[73] », deviennent rapportables par Étienne en tant que « procès de production[74] ».

Dans sa relation conjugale, il met ainsi en scène le « jeu » de celui qui décide témoignant d'une maitrise de son rôle telle qu'elle nous invite à revenir à cette notion fondamentale, bien qu'abandonnée par la suite, dans l'œuvre goffmanienne. Cette scénette décrite par Étienne nous donne à voir comment il performe son rôle dans le cadre conjugal, en l'occurrence celui d'un chef de famille faisant la démonstration de sa capacité à imposer une décision. Mais cette performance s'inscrit, comme on l'a vu précédemment (chapitre 7), dans le cadre plus large de la société bélarusse où certains rôles sont effectivement prescrits et, en changeant de société, Étienne a changé de position sur la scène internationale. Selon Goffman, « quand quelqu'un change effectivement de position dans la société et doit jouer un nouveau rôle, on ne lui indique certainement pas dans tous les détails comment il doit se conduire et la réalité de sa nouvelle situation n'est certainement pas d'emblée contraignante au point de déterminer sa conduite sans qu'il ait besoin d'y réfléchir davantage[75] ». Or, dans le cas de Julien et d'Étienne, la réalité de leur nouvelle situation – réalité qu'ils explorent empiriquement dans le cadre

[71] M. Barthélémy et L. Quéré, « L'argument ethnométhodologique », art cit, p. 10.
[72] H. Garfinkel, « "Passer" ou l'accomplissement du statut sexuel chez une personne "intersexuée" », art cit, p. 284.
[73] *Ibid.*, p. 285.
[74] *Ibid.*
[75] Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit., Paris, 1973, p. 73- 74.

d'une relation intime, puis au fil de leur immersion dans le pays où ils se sont désormais installés – leur a donné matière à réfléchir et à documenter « les arrangements sociaux fondés sur les catégories de sexe intelligibles, visibles et observables en tant qu'ils sont normaux et naturels, en tant qu'ils sont des moyens légitimes d'organiser la vie sociale[76] ». Autrement dit, leurs expériences migratoires et conjugales les ont conduits à produire des descriptions précises – en ce qu'elles constituent pour eux une accumulation de connaissances à toutes fins utiles ayant vocation à leur permettre ensuite d'agir – de ce que veut dire « faire le genre » dans un pays postsoviétique.

> « Voyez, vous vous promenez dans la rue, vous êtes assises à une table heu, une terrasse de café ou autre, je ne suis pas très loin de vous. Bon, je suis en période un peu de recherche, je vous vois, je viens vous dire, je viens vous aborder et puis comme ça on est fixé tout de suite l'un et l'autre quoi. Et puis en plus, je vais vous dire, ici, elles adorent ça en plus. On en revient toujours au même, c'est-à-dire, l'homme qui s'affirme, qui vient dire à la femme : "voilà, toi tu me plais" globalement. Et heu, l'autre jour, j'étais avec un ami dans un restaurant dansant, un truc russe typique. Y avait une femme, y avait une table avec trois femmes, la trentaine globalement et à côté d'elles une autre table que des gars pareil, 30, 35. Bon ils discutent, 'fin les uns discutent entre les autres a priori y a pas de rapport et tout d'un coup, y a un gars qui se lève, il va voir une des filles à côté, il la prend comme ça plaff, il la ramène à la table, il l'assoit sur ses jambes et il dit "maintenant tu passes la soirée avec moi". Je me suis dit ça va mal se passer, hé ben non ! Voilà, elles aiment bien ça, les mecs qui tchouu, je veux dire une femme russe va pas comprendre qu'un mec lui tourne autour trop longtemps quoi, souvent c'est notre défaut, nous on est là, oui, peut-être, on sait pas trop bien ninnin… (Étienne, 56 ans, en concubinage, émigré au Belarus depuis 9 ans).

Cette scène fournit un support à Étienne pour décrire les règles pratiques des régimes de genre à Minsk, la ville où il vit désormais depuis 6 ans. De cette observation d'une interaction ordinaire, il conclut qu'il est ici attendu des hommes qu'ils imposent leurs décisions aux femmes et qu'ils le fassent savoir à un large public[77]. Ne pas se déclarer immédiatement, hésiter, tourner autour du pot, ne se comprendra pas dans le jeu de la séduction hétérosexuelle. C'est une conclusion que Julien avait, quant à lui, parfaitement intégrée en démarrant sa seconde union avec une femme russe qui venait de quitter son mari : « *j'ai pas fait mon Européen là-dessus en disant, "han je sais pas, est-ce qui faut que je m'engage, peut-être, parce que je sais pas"*[78] ». Tout comme dans la sphère intime où la négociation et le compromis ne sont visiblement pas des pratiques attendues et comprises – on l'a vu avec l'expérience de Julien –, le système de la cour prévaut dans la séduction où les hommes sont tenus d'être à l'initiative ou pour le dire autrement, « l'affaire de l'homme est d'être attiré et celle de la femme d'attirer[79] » témoignant d'une différenciation asymétrique des sexes qui n'est « pas tant la condition de la séduction que son résultat[80] ». Toujours est-il que l'étonnement concernant les comportements de genre des

[76] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 56.
[77] Le même type de compte-rendu est réalisé par Guy sur l'importance de la fête du 8 mars et de faire des cadeaux sous le regard d'un large public (voir chapitre 7, p. 419).
[78] Voir chapitre 7, p. 425.
[79] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 66.
[80] Mélanie Gourarier, « Séduction » dans *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2016, p. 602.

hommes français se manifeste aussi concernant les pratiques de séduction comme Angelina le rapporte ici.

> « Ce qui m'a étonnée aussi tu vois c'est que, par exemple chez nous, dans notre culture, les mecs c'est plutôt tu vois, les lions, c'est heu, les mecs voilà, ils voient une femme, il doit faire les compliments, il faut faire le premier pas, les trucs comme ça tu vois, tu oses au moins faire quelque chose ! Mais en France, je suis étonnée parce que les Français en fait ils sont vraiment très complexés d'eux, les mecs, ils n'osent jamais faire le premier pas hein ! Et c'est pour ça que ça s'explique tout ce machin du boom en France avec tous ces sites internet hein, tu vois, c'est plus simple pour eux, petit à petit, le truc comme ça, tu vas voir, tu vois, cache-cache tout ça hein, voilà. **Ah bon tu crois ?** Oui je crois, les Italiens c'est autre chose, mais les Français, je ne sais pas, c'est pas moi qui vais chercher à faire une analyse, qu'est-ce qu'il voulait dire, peut-être que je lui plais ? Ou des trucs comme ça, non mais j'avais remarqué tu vois, c'est la femme qui va bousculer les choses voilà, pour lui donner le prétexte heu, bah, on est tous adultes, à quoi ça sert tous ces prétextes-là ! Chez nous, c'est autrement...je te plais, tu me plais ?! [en haussant le ton], on est bien [rire] je sais pas ! » (Angelina, émigrée en France et mariée depuis 5 ans, en procédure de divorce).

D'abord « *gigolos* », ensuite « *complexés* » : de toute évidence, les hommes français ne répondent pas aux attentes genrées d'Angelina qui impliquent donc que les hommes soient à l'initiative, fassent le premier pas et distribuent des compliments, tandis qu'elle produit les « œillades[81] » et encouragent les rapprochements. Concrètement, Angelina déplore ici, en creux des injonctions lancées sur ce que devraient faire les hommes, que ses « méthodes » sont inopérantes, révélant à quel point la séduction est bien un « espace façonné par un contexte social […] dans lequel elle est soumise à de nombreuses normes[82] ». De là, elle rencontre des difficultés à agir, au même titre que les hommes français précédemment cités, car les normes ont changé et, selon les descriptions d'Angelina, elles semblent être presque inversées. Non seulement les hommes ne font plus le premier pas mais, comme on l'a vu plus haut, ils n'honorent plus non plus l'échange économico-sexuel ; aussi, et au regard des comptes rendus opérés jusqu'ici, tout porte à croire aussi que les femmes françaises refusent cet échange (cf. Katia plus haut) et prennent la main dans l'initiative d'une relation intime. Reste qu'Angelina condamne ces comportements de genre, ceux des hommes comme ceux des femmes françaises, dans la mesure où ils sont incompatibles avec les règles du jeu qu'elle maitrise, et qui n'ont pas pu se transformer auprès de son époux français avec lequel elle a vécu une très mauvaise expérience. Comme on le verra dans la troisième partie, la conversation conjugale conjuguée à l'expérience migratoire joue effectivement un rôle majeur dans la compréhension et l'acceptation d'autres modèles de masculinité et de féminité (i.e. configurations de la pratique de genre) lorsque le choix conjugal transnational n'incarnait pas déjà en lui-même la recherche d'autres rapports de genre.

De la même façon qu'Angelina, Katia soutient une conception assez étroite du rôle que peuvent tenir les hommes en particulier dans les rapports conjugaux, « *être le plus fort* », « *avoir une vision claire* » et « *aller au boulot* » sont parmi les éléments principaux. Cette conception s'accompagne d'une

---

[81] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 62.
[82] M. Gourarier, « Séduction », art cit, p. 598.

vision tout aussi normative du rôle des femmes qui doivent faire un bon usage de leur sexualité dans les relations intimes. Ainsi, la « remise de son corps[83] » n'intervient pas dès le début de la relation qu'elle noue avec Ludovic. Plusieurs mois s'écoulent avant qu'elle accepte d'avoir une relation sexuelle avec lui durant lesquels elle met à l'épreuve la masculinité de Ludovic. Peu à peu, ses actions, en réaction aux siennes, vont la conforter vis-à-vis de sa qualité d'homme tout en confirmant dans le même mouvement sa position de femme.

> « Bon, j'étais bien une femme slave, heu, dans ce moment, je me dis bon, je vais quand même écrire pour maintenir, il m'a écrit le truc voilà, que, bla-bla-bla, et il m'écrit une deuxième, et une troisième lettre, et ici il m'a vraiment frappée : il m'écrit que, voilà, je veux te voir, on a échangé quelques lettres, tu m'as plu, je veux te voir. Il y a trois possibilités, heu, on part en vacances ensemble de telles dates à telles dates, je vais là-bas avec des amis pour faire de la plongée, voilà on part ensemble ; ou bien tu viens chez moi avec ta fille, tu choisis le temps comme tu veux, voilà, moi je suis, sinon à part ces dates, je suis à la maison ; ou bien je peux venir en Ukraine, entre Noël et Nouvel an, voilà pour trois jours, de telle date à telle date, choisis une option. Mais c'était vraiment écrit en plus avec la logique des informaticiens, mais vraiment, select from ting ting ting, ou bien, ça m'a tellement, ça m'a fait rire, et de l'autre côté, c'est la première fois que j'ai senti le respect, ça veut dire, j'ai vu l'homme qui parle comme un homme, il donne les dates, pas "j'aimerais bien te voir". Bah moi aussi j'aimerais bien te voir et quoi ?! Voilà, c'était bien concret, je veux te voir, tu me plais, voilà, des possibilités ! »

Par sa capacité à faire preuve d'initiative et à proposer concrètement une évolution de la relation, Katia « *voit l'homme* » en Ludovic comme si, jusque-là, elle ne l'avait pas observé, comme s'il était resté inaperçu en tant qu'homme. Pour sa part, elle agit en tant que « *femme slave* » en gardant des options disponibles, pour choisir finalement le meilleur prétendant mais sans accorder « ses faveurs sexuelles trop facilement[84] » au risque de « déprécier la monnaie[85] », ou plutôt d'utiliser à mauvais escient son capital sexuel. Elle laissera en effet Ludovic faire de nombreux premiers pas et essuyer de multiples refus avant de lui permettre d'accéder à son corps, événement qui se produira dans le cadre de vacances qu'il aura prises en charge financièrement, autrement dit, dans le cadre d'un échange économico-sexuel explicite. Au regard de toutes ces descriptions, la séduction hétérosexuelle semble se manifester dans les pays postsoviétiques par la mise en scène de rôles absolument distincts et asymétriques où chacun et chacune joue le sien afin de mettre en acte la différence. Le corolaire de la séduction courtoise se situe de ce fait dans le système de la galanterie déjà évoqué plus haut. Revenons un dernier instant sur Étienne, notre « méthodologue pratique », qui nous décrit l'acquisition de ce savoir-faire dont il était manifestement dépourvu en arrivant en Ukraine.

> « Les couples franco-français, c'est une, comment dire une volonté de 50-50, c'est à dire les femmes veulent être égales aux hommes. Donc heu, moi j'ai pas de jugement à porter là-dessus, c'est certainement très bien, heu, ici non, ici vous avez l'homme et vous avez la femme et c'est un schéma comme ça et donc la femme, quand c'est un peu, ici, quand c'est un peu comme ça elle

[83] Si cette remise a lieu dès les débuts de la relation dans la modernité tardive décrite dans cet essai par Michel Bozon, elle a souvent été consciemment différée par les femmes postsoviétiques de mon enquête. Michel Bozon, *Pratique de l'amour : Le plaisir et l'inquiétude*, Paris, Payot, 2016, p. 18- 19.
[84] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 65.
[85] *Ibid.*

> vous dit "Attention hé oh, t'es qui toi, vas-y heu, montre-moi que t'es un homme, parce que c'est toi qui doit guider la famille, c'est toi qui doit guider la femme, c'est toi qui prends les décisions". Et bon, sans être des rapports physiques, 'fin je veux dire, on se tape pas dessus hein. Mais heu, l'homme doit s'affirmer et doit guider la femme, doit guider la famille et en revanche heu, ici les hommes, ce qui est très surprenant, notamment dans les restaurants, les hommes russes je parle, sont beaucoup plus galants que les Français, nous on se dit, ouais on est galant machin truc mais on n'a rien à voir avec la galanterie des Russes dans un restaurant hein, le Russe qui va mettre le manteau à la femme, qui lui tient la chaise, qui lui ouvre la porte, qui lui offre des fleurs et tout, nous on est des rustres hein, je vous assure. Nous, on se dit, ouais les Français tac tac tac mais non, nous on est à 100 lieues de la galanterie des Russes donc heu… Là aussi, moi j'ai appris des Russes, des hommes russes je veux dire. Maintenant dans un restaurant avec Elena et bon avec les filles avec qui j'étais avant, je ne suis pas, je suis plus le rustre que j'étais avant. On dit les Russes, c'est des rustres, ils savent pas lire et tout, non, non, non, attention, nous on a des leçons de galanterie à apprendre d'eux hein. Moi dans les restaurants russes, je suis toujours surpris, je dis pas que c'est 100 % mais c'est, plus de 50, 60 %, l'homme, il s'occupe bien de la femme pour, quand il la sort, c'est vraiment sa princesse quoi. Et elles, elles attendent ça de l'homme, donc voyez, moi, au début bah j'étais comme, dans les restaurants russes, il y a beaucoup de femmes qui passent, des vendeuses de fleurs en fait, moi au début je tournais la tête parce que je vais pas leur acheter des fleurs, ça va me couter cher et tout et puis heu vous passez pour heu, vous avez deux, trois réflexions et vous passez pour un rustre quoi, donc maintenant bon j'ai appris [rire] » (Étienne, 56 ans)

Étienne oppose ici le système de la galanterie, mis en œuvre par les hommes « russes » comme il le souligne à deux reprises, et le fonctionnement conjugal bélarusse tel qu'il le documente à partir des injonctions reçues de la part des femmes (« *guider la famille, guider la femme, prendre les décisions* ») par la locution adverbiale « *en revanche* ». Contrairement à Ioulia qui associait directement ces deux systèmes, lui les dissocie. C'est dire si les « points de vue assujettis[86] » sont parfois moins aveuglés, mais l'intérêt de cet extrait réside surtout dans l'éclairage qu'il donne sur les manières de faire le genre et comment Étienne, à l'appui de ses observations et des recadrages dont il a fait l'objet – signifiant par là-même que son incompétence méritait une réprimande – a « *appris* » à accomplir le genre quotidiennement selon les règles pratiques du régime de genre bélarusse qui diffèrent donc de celui qui l'avait connu jusqu'alors. Mais pour être perçu comme agissant à la manière d'un homme et reconnu comme tel par les membres de la société où il vit actuellement et en particulier par les femmes, il a dû revoir ces comportements, inaperçus dans le premier contexte, rustres dans l'autre, afin d'accéder in fine aux avantages et privilèges associés au statut de la masculinité.

Toutefois, tous les hommes de mon enquête n'ont pas fait ces choix-là, n'ont pas décidé de réformer leur masculinité afin de se rendre conforme aux attentes normatives des femmes avec lesquelles ils ont noué une relation intime ou à celles du pays dans lequel ils vivent. Sébastien, par exemple, a lui aussi connu une première histoire avec une femme russe avant de connaitre Elvira. À nouveau, à partir de ces deux expériences singulières, Sébastien élabore un compte-rendu précis sur la « *femme russe* » qu'il divise en deux catégories.

---

[86] « Les assujettis ont une chance convenable d'éventer le truc divin et toutes ses illuminations éblouissantes – et donc aveuglantes. Les points de vue "assujettis" sont privilégiés parce qu'ils semblent promettre des récits du monde plus adéquats, plus soutenus, plus objectifs, plus transformateurs. Mais *apprendre* à voir d'en bas requiert au moins autant de savoir-faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision, que les visualisations technoscientifiques "les plus élevées" » D. Haraway, « Savoirs situés : Question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle », art cit, p. 119.

> « C'est là où tu fais la différence entre les deux types de femmes russes en fait : la russe du village et la russe de la grande ville. Cette fille-là était sans doute d'une ville qui était à côté de la grande ville avec la vision de voilà, t'as un passeport européen donc forcément tu te fais 4000 euros par mois donc forcément t'as de l'argent, t'es stylé, tata, tata. De l'autre, Elvira de Saint-Pétersbourg, du centre, que je te dis que ses parents habitent Fontanka, heu, pour le coup, même moi qui ne travaillait pas depuis un an, c'est elle qui assumait totalement notre famille et à qui ça n'a jamais posé de problème en fait. La russe heu, qui compte trop, qui fait trop attention à sa, à, à sa vie justement n'acceptera jamais ou pas en tout cas, ou difficilement, le fait d'assumer la, la comment la, la vie, la vie de son copain en fait, c'est, y a, y a, normalement dans une famille russe, c'est le, la femme qui s'occupe de la cuisine et des enfants, et le mari qui ramène l'argent. Et c'est ce qu'elle attendait justement cette fille là et, bah elle a compris un peu plus tard qu'effectivement j'avais pas d'argent spécialement et même heu, je crois quand même que j'étais au chômage à ce moment-là, enfin bref. »

La catégorisation qu'effectue ici Sébastien peut se résumer ainsi : d'un côté, comme il l'a vécu lors de sa première expérience, il y aurait des femmes qui négocient leur sexualité contre une prise en charge économique et choisissent leur partenaire notamment en fonction de leur situation financière et de leur capacité à assumer cet échange ; d'un autre côté, comme il le vit actuellement, il y aurait des femmes qui négocient leur salaire contre un époux au foyer. L'épouse de Sébastien n'a donc visiblement que faire des règles pratiques du régime de genre russe et préfère obtenir un conjoint qui la décharge des tâches domestiques, peu importe qu'il soit descriptible ou non par les membres de sa société d'origine, et que cette potentielle indescriptibilité soit un « *problème* » pour sa mère. Toutefois, comme nous venons de l'explorer, la (in)capacité des hommes français mais également celle des femmes françaises à « faire le genre » selon les règles pratiques des pays postsoviétiques étudiés, est un thème récurrent qui a parcouru mon enquête et m'a confrontée à ces nombreuses descriptions, dont certaines constituaient donc des scènes qui étaient autant « d'accrocs de l'expérience » que « d'accidents de l'interaction » et ces « ratés » et « impairs » ont cela d'intéressant qu'ils sont une « sorte de révélateur, au sens chimique du terme, de la "normalité" réglée de la réalité sociale qui, tant qu'elle va de soi, masque ces conditions de possibilités et ses conditions de félicité[87] ».

Rien ne va plus de soi dès lors qu'on migre mais ces « accidents de l'interaction » sont toutefois essentiellement relatés par des hommes et des femmes qui ont rencontré leur conjoint·e « par hasard ». Lorsque l'EMG a servi de médiation ou lorsqu'il s'agit de secondes unions transnationales, la convergence des projets de genre transparait dans l'absence de récits sur des actions (dé)concertées dans les prémisses relationnelles au profit d'arguments justifiant leur « bon » choix conjugal. La validité de ce choix, comme nous allons le voir, se trouve toujours associée à des comptes rendus sur l'organisation sociale des rapports de genre dans laquelle les femmes trouvent des marges de négociation dans leur relation conjugale tout en pouvant s'appuyer sur des partenaires fiables ; tandis que les hommes mettent l'accent sur la force de leurs compagnes qui tantôt, comme on a pu le voir avec Étienne ou Julien, les aident à redevenir des hommes « *forts* », c'est-à-dire leur accordent, voire leur intiment, d'occuper une

[87] D. Cefaï et É. Gardella, « Comment analyser une situation selon le dernier Goffman ? », art cit, p. 239.

position de supériorité dans la relation conjugale, et tantôt, leur permettent au contraire de se laisser porter par leurs épouses qui guident et soutiennent la famille.

3. Négocier le genre

Si l'on a découvert précédemment certaines attentes genrées chez nos actrices qui se trouvent insatisfaites dans les prémisses d'une relation intime avec un homme français, c'est parce qu'elles éclairent en creux celles auxquelles les femmes postsoviétiques renoncent ou celles dont elles se détournent – lorsqu'elles ne condamnent pas, comme Katia, Angelina ou Alla, le non-accomplissement de ces attentes normatives générées par les régimes de genre et leurs règles pratiques. Mais à quoi accèdent-elles en abandonnant certaines de ces attentes ou pratiques ? Pratiques qui, on l'a vu, contribuent à la « fabrication du genre en tant que cette production relève d'un faire, un faire à concevoir comme une activité continue, enchâssée dans les interactions de la vie courante[88] ». Elles participent de ce « faire » en tant qu'« activité incessante performée[89] » et impliquent une « division rigide la personnalité[90] » où chacun·e occupe une place spécifique et fondamentalement différenciée et hiérarchisée par la catégorie de sexe. Revenons donc sur celles qui, plutôt que de déplorer l'accountability défaillante de leurs conjoints, mettent l'accent sur les perspectives qui s'ouvrent dès lors que les catégories de sexe deviennent moins pertinentes pour décrire les comportements, à la fois dans la sphère conjugale et dans la société de destination.

3.1. De l'accountability aux marges de manœuvre

Si Ioulia expliquait avoir peu à peu renoncé à certaines conduites galantes, en mettant en lien leur non-réalisation par son conjoint Yoann avec ce qu'elle a « *compris* » d'une structure plus générale des rapports de genre, Oksana, qui a quant à elle volontairement choisi de se détourner des hommes russes, pousse l'analyse un peu plus loin en replaçant la galanterie dans l'histoire longue.

> « Moi je ne veux pas que l'homme me tienne la porte, vous savez d'où ça vient ? **De la France ?** Non c'était partout dans le monde entier avant mais vous savez d'où ça vient à la base ? **Non** Moi je le sais, c'est pour ça que ça m'accroche pas tant que ça, en fait c'est à l'entrée de la grotte pour vérifier qu'il n'y avait pas un animal, il faisait passer la femme au départ. Voilà, malheureusement je sais d'où ça vient donc moi je ne suis pas forcément pour qu'on nous ouvre la porte [rire]. Vous savez toute la galanterie, c'était pas une galanterie comme ça, l'homme il est très pratique donc tout ce qui est fait par nous, il y a quelque part le côté pratique dans la vie quotidienne des autres temps, qu'on a peut-être oublié mais y avait toujours un sens avant **Je lui explique que beaucoup**

[88] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 40.
[89] J. Butler, *Défaire le genre*, *op. cit.*, p. 7.
[90] G. Rubin, « Le marché aux femmes "Économie politique" du sexe et systèmes de sexe/genre (titre original : The Traffic in Women : Notes on the Political Economy of Sex" publié en 1975) », art cit, p. 49.

> **de femmes que j'ai interrogées sont souvent choquées par le manque de galanterie des hommes français** Oui, oui, je sais, chez nous les femmes elles sont très attachées à ça, mais je sais pas pourquoi, je te dis, elles veulent tester les animaux, je comprends pas [rire]. Moi je préfère quelqu'un qui m'ouvre pas la porte mais quelqu'un qui prend le bébé pour toute la soirée hein, je sais pas, le choix est vite fait hein » (Oksana, 33 ans)

Comme Ioulia, Oksana associe immédiatement les normes de galanterie aux normes conjugales mais elle est plus directe dans ses conclusions. D'une part, elle redéfinit ces conduites galantes en les démystifiant et pour cela, elle ancre son argumentation dans l'histoire de ces pratiques. Laisser passer les femmes en premier incarnerait en fin de compte une forme de pragmatisme au détriment des femmes, tenant lieu d'appâts, bien plus qu'une attention délicate. D'autre part, elle indique précisément ce qu'elle obtient en l'absence de galanterie : une relation égalitaire ou tout au moins, dans laquelle la répartition des tâches et le soin aux enfants sont des éléments négociables, et non plus des charges qui lui auraient incombé inévitablement. Avoir accès à des hommes capables de faire ce que font généralement les femmes est une motivation récurrente chez mes enquêtées, comme en témoignait par exemple l'insistance mise par Elena (p. 442) sur l'autonomie du « *papa poule* » qu'était son conjoint. C'est donc moins leur accountability « en tant qu'hommes » qui se trouve ici soulignée qu'une plus grande marge de négociation dans les activités de genre. En l'occurrence, la disparition de la galanterie – mise en scène particulièrement flagrante d'une différence « essentielle » entre les sexes – semble s'accompagner d'un « relâchement plus étendu de l'accountability en général[91] » et ouvrir ainsi des perspectives de « faire ensemble » plutôt que de faire le genre, en particulier dans l'intimité. En tout cas, l'affaiblissement des injonctions genrées permet d'ouvrir des négociations qui n'existent visiblement pas avec les hommes russes. C'est ce que souligne Maria lorsque je remarque, en regardant leurs photographies de mariage, que son père était absent.

> **« Il n'est pas là *?* Maria** : Non, il ne voulait pas. C'est un homme russe, avec un caractère russe. **Il n'était pas content que tu te maries ? Mère de Jean-Philippe** : Il n'était pas content avec un Français. **Jean-Philippe** : Je pense que c'est parce qu'elle part en France surtout. **Maria** : Parce que c'est un homme russe c'est tout. C'est pour ça que je dis que tous les hommes russes, c'est trop compliqué, c'est toujours beaucoup de problèmes avec eux. C'est comme Poutine, il a un caractère très fort et chaque fois quand je le vois, je dis oh pfffff, c'est la même chose que mon père et tous les hommes russes, c'est comme ça [elle tape du poing sur la table] et pas d'autres solutions et pffffff ! **Jean-Philippe** : Pas de négociation. **Maria** : c'est pour ça que nous avons cette politique si mauvaise avec d'autres pays parce qu'il ne veut pas négocier avec d'autres gens » (Maria, 30 ans, mariée et émigrée en France depuis 2 ans).

À partir de cet événement, Maria décrit la rigidité des rapports de genre à laquelle elle s'est confrontée : rigidité qui s'incarne d'abord dans la figure de son père, puis dans celle du président russe – référant actuellement à une forme de masculinité hégémonique[92] –, pour enfin s'exprimer au travers de « *tous les hommes russes* » avec lesquels (du moins certains d'entre eux) elle n'a visiblement pas pu négocier. Mais de quelles négociations s'agit-il précisément ? Comme Oksana, Maria a trouvé en son

[91] C. West et D.H. Zimmerman, « Faire le genre », art cit, p. 57.
[92] Voir chapitre 3, section 3.1.2.

époux un partenaire qui partage les charges parentales : « *avec les Français, c'est plus 50/50, les hommes peuvent s'occuper d'un bébé, ce n'est vraiment pas important si tu es un homme ou une femme*[93] ». Autrement dit, les catégories de sexe ne déterminent pas obligatoirement les comportements, en particulier concernant l'élevage des enfants, ce qui satisfait d'autant plus Maria qu'elle s'était volontairement tournée vers les sites de rencontre internationaux à la suite des comparaisons qu'elle avait effectuées durant ces voyages à l'étranger. Parmi ses observations, notamment effectuées à la plage, elle avait relevé que les « *pères* » s'occupaient des enfants pendant que les « *mères* » ne faisaient « *rien* » et avait commencé à nourrir cette ambition : rencontrer un conjoint qui prenne sa part de responsabilité dans la parentalité[94]. En se détournant des hommes russes, Maria a donc choisi de chercher d'autres rapports conjugaux basés sur des rapports de genre plus égalitaires.

Pourtant, Maria adopte aussi une posture ambivalente vis-à-vis des femmes françaises et de leurs comportements de genre[95]. Alors que nous discutons des normes esthétiques qui pèsent sur les femmes en Russie, Maria m'explique avoir demandé aux « *filles françaises* » pourquoi elles ne portent pas de talons, elle reçut en réponse que ce n'est pas confortable, réponse qui fut également la mienne. Mais pour Maria, le confort arrive « *à la dernière place* », quand la première place revient au « *style* » : soigner son apparence, avoir un « *look parfait* » semble de la plus haute importance, mais ce travail esthétique apparaît avant tout être mis en œuvre pour capter le regard des hommes et se négocier une place dans le jeu de la séduction hétérosexuelle.

> **« Et pourquoi penses-tu que les femmes russes font plus d'efforts que les femmes françaises ?** Parce que c'est compliqué pour trouver les hommes, il y a une grande concurrence. En France c'est l'opposé, il y a une grande concurrence pour les hommes pour trouver une femme et en Russie il y a une grande concurrence pour les filles pour trouver les hommes, c'est pourquoi ça marche très bien les couples français-russes, oui, c'est facile. **Ah oui tu penses qu'il y a une grande concurrence entre les hommes ?** Oui parce qu'en France, tous les hommes s'habillent très très bien, ils essayent d'être beaux, gentils et romantiques, mais les filles françaises, elles sont vraiment "ils doivent me prendre comme je suis, je ne changerai rien, s'il ne m'aime pas, ce n'est pas mon problème, c'est son problème !" C'est tout, toutes les filles françaises, c'est "je ne changerai rien" et je pense que c'est parce que c'est trop compliqué pour les hommes français de trouver une fille qui serait plus...pas si forte [rire] (Maria, 30 ans, mariée et émigrée en France depuis 2 ans).

Or ces multiples efforts fournis pour mieux séduire ou pour maintenir le couple ne font en Russie, selon Maria, l'objet d'aucune reconnaissance et n'aboutissent à aucun résultat[96]. C'est tout le

---

[93] Voir chapitre 6, p. 350.

[94] Voir chapitre 4, p. 227 : « j'ai commencé à travailler comme agent de voyage et c'est pour ça que j'ai beaucoup voyagé et j'ai visité beaucoup de pays européens c'est pour ça que j'ai vu que dans les autres pays les hommes ne sont pas comme ça, pas comme en Russie, par exemple à la plage, je regarde à chaque fois les mères qui ne font rien et les pères qui s'occupent des enfants, en Russie, c'est jamais comme ça ! Le père, il est avec la bière ! et c'est juste les femmes qui font tout avec les bébés et elles doivent rester parfaitement belles. »

[95] Voir chapitre 6, p. 332.

[96] « Si tu en fais trop en Russie, personne ne te regarde [rire] Tu peux vraiment sortir nue et personne ne te regardera, ils resteront avec leur téléphone et je ne sais pas, avec leur bière, et oh, les filles, pfff ! Parce qu'il y a trop de filles et elles font trop d'efforts donc, c'est pourquoi peut-être des filles comme moi quand on essaye d'avoir une relation avec un homme russe, on comprend que ok tu fais plein d'efforts et il est toujours plus intéressé par ses amis, son travail ou ses bières [rire] ou je ne

contraire en France où Maria se réjouit de son attractivité dans l'espace public : *« je me dis wahou ici les hommes me regardent et, même si je suis avec mon enfant et même maintenant, je suis un peu grosse après la grossesse, mais je suis encore belle pour les hommes français et ils se fichent que j'ai 30 ans »*. Ce que Maria voit comme un retournement démographique entraîne une inversion des positions dans les rapports de genre : « *les filles françaises, elles sont plus comme les hommes russes* », autrement dit, elles ne font aucun effort. Cette fois, le capital esthétique des hommes français, déjà souligné par Oksana en début de chapitre, est associé aux efforts qu'ils fourniraient pour se rendre séduisants sur un marché de la rencontre qui leur serait défavorable. Les propos de Maria s'appuient sans doute sur l'expérience individuelle de son époux qui a effectivement rencontré des difficultés dans ses recherches amoureuses en ligne[97] mais ses analyses reposent également sur une expérience qui dépasse celle de la conversation conjugale puisqu'elle se réfère aussi à ses observations dans l'espace public pour tirer des conclusions plus générales selon lesquelles il apparaît notamment qu'en France, les femmes n'ont pas besoin de faire d'efforts pour les hommes et ne négocient pas leur liberté et leurs choix.

Pour Maria, cette configuration explique le bon fonctionnement des couples franco-russes puisque finalement les hommes français se trouveraient dans une situation proche de celles des femmes russes : confronté·e·s les unes comme les autres à des partenaires qui ne veulent rien concéder dans une relation conjugale, ils et elles retrouvent des marges de négociations au sein des interactions intimes franco-postsoviétiques. Néanmoins, cela ne l''empêche pas d'adopter, à ce moment-là de sa vie, une posture critique vis-à-vis des femmes françaises qui se mélange à de l'incompréhension face à leurs comportements : de la même manière que Yoann ou Patrice n'accomplissent pas le genre aux yeux de leurs compagnes et se rendent indescriptibles dans leurs actions, les femmes françaises ont, aux yeux de Maria, des conduites qui vont à l'encontre de ce qu'elle associe à la féminité et à ce qu'elle devrait être. Cette surprise face aux comportements des femmes françaises est d'autant plus marquée que les nouvelles normes esthétiques, corporelles et vestimentaires postsoviétiques ont été introduites par des produits de consommation culturels, comme les magazines féminins[98], qui alimentent un imaginaire autour de « *tout ce qui est femme française* » comme l'indique Elena en se remémorant son arrivée en France.

> « Si on parle des femmes françaises heu, il y a une forte image d'une femme française à l'étranger qui heu, fait rêver si vous voulez. Parce qu'il y a une culture très forte derrière, c'est une chanson française, c'est la mode, c'est tout, même des magasins, des produits de beauté, qui fait que les femmes ukrainiennes, russes, elles adorent tout ce qui est français, tout ce qui est femme française. Elles veulent être semblables, donc elles veulent ressembler à une femme française, il y a une image très forte. Et après si vous voulez, non on peut pas dire qu'une femme française n'est pas

sais pas quoi, ils trouvent toujours des choses qui sont plus importantes que les filles, pour eux les filles sont ok, ok le dernier endroit, si je n'ai vraiment rien à faire [éclat de rire] Donc après ça, bien sûr, tu commences à penser, oh peut-être la mentalité européenne est mieux, et les hommes européens ne sont pas si égoïstes comme les Russes donc c'est pour ça que j'ai décidé de regarder sur les sites avec les hommes européens et j'ai eu raison, ça marche mieux qu'avec les hommes russes » (Maria, 30 ans, mariée et émigrée en France depuis 2 ans).

[97] Voir chapitre 7, section 2.2.

[98] H. Porteous, « From Barbie to the oligarch's wife », art cit.

> féminine, peut-être que c'est plutôt heu une image qui existe à l'étranger, et donc les femmes heu, en venant ici, voient qu'il y a une sorte de différence. Bon, à l'époque quand je suis venue en France, j'étais étonnée, par exemple, pourquoi les femmes françaises n'utilisent pas les produits de beauté alors qu'il y a plein de magasins ? Vous comprenez, elles ne portent pas de talons, pour nous, c'était un peu normal donc voilà, à mon avis, à l'époque, c'était un peu oublié et l'image qui était présentée à l'étranger ne correspondait pas à ce que j'ai vu en France peut-être… Bah peut-être que je me suis trompée mais c'est mon point de vue, mais après non, il y a des bons côtés et des mauvais côtés, faut pas dire que c'est bon, c'est mauvais, il faut voir un ensemble des choses... » (Elena, 46 ans, émigrée et mariée depuis 12 ans, rencontre via une mobilité professionnelle).

Elena rapporte ici l'étonnement qui a été le sien en découvrant des femmes françaises assez éloignées de celles « *présentées à l'étranger* », c'est-à-dire loin d'une féminité normée comme celle qui figure dans les magazines, incarnée par des tenues soignées, le port de talons hauts et l'usage de cosmétiques. L'imaginaire qui entoure les femmes françaises se rattache à celui déjà évoqué dans le chapitre 7 sur l'Occident : construit à partir de la circulation de produits culturels, il se diffuse par le biais de micro-récits et de nouvelles normes s'imposent. Parmi elles, des normes associées à la féminité dont le modèle hégémonique est souvent représenté par une féminité « à la française » – incarnée par des marques cosmétiques, la haute couture, des chanteuses ou des actrices de cinéma – qui se rapproche de la figure de la poupée identifiée par Porteous, autrement dit, un modèle caractérisé par une certaine ambivalence, à la fois associé à la liberté supposée des femmes occidentales mais aussi à une sexualité infantilisée et à un échange économico-sexuel. Cela suggère que l'adoption du port des talons hauts et des tenues recherchées n'incarne pas seulement une mise en conformité avec des standards internationaux ou occidentaux, mais un souci de se positionner dans les rapports de genre. Encore faut-il éclaircir ce positionnement, ambivalent donc, qui est largement contingent d'une temporalité dans l'expérience migratoire.

Arrêtons-nous quelques instants sur ce point : si Maria – qui vit en France depuis deux ans seulement – apparaît véhémente lorsqu'elle décrit les façons d'agir et de se comporter publiquement des femmes françaises, Elena rapporte avec plus de sérénité des observations identiques qui s'apparentent aujourd'hui pour elle à un « *étonnement* » quand Maria, elle, parle encore de « *choc* », terme qui, on s'en souvient, était aussi mobilisé par Ioulia pour restituer son sentiment lorsque Yoann ne lui a pas tendu la main. Tous ces comptes rendus éclairent le même processus : un ordre de genre partiellement ébranlé, parfois dès les prémisses de la relation intime comme pour Ioulia, puis, plus largement, dans le cadre de la migration, qui fait passer les individus d'un régime de genre à un autre. C'est bien de cela que parle Ioulia quand elle explique « *avoir compris* » en venant en France ou quand Elena, après avoir expliqué que les femmes françaises ne sont pas celles qu'on donne à voir à l'étranger, ajoute : « *il y a des bons côtés et des mauvais côtés, faut pas dire que c'est bon, c'est mauvais, il faut voir un ensemble des choses* ». Elena nous invite à prendre du recul, à adopter un point de vue macrosociologique : cet « *ensemble de choses* » correspond aux normes, aux pratiques et aux comportements induits par les régimes de genre qui diffèrent d'un pays à l'autre. Irina, mariée et émigrée depuis 7 ans en France, nous livre ici un aperçu de ces variations.

> « **Trouvez-vous des différences entre les hommes ukrainiens et les hommes français ?** Heu, j'aurais dit oui et non parce que déjà bon, les hommes français comme les hommes ukrainiens, ils sont tous différents... Mais bien sûr il y a pas mal de choses différentes parce que bon, la mentalité est différente, souvent on perçoit les mêmes choses mais de deux manières différentes et on peut pas dire que c'est pas bon ou c'est bon, non c'est juste différent. Et je comprends que mon mari a complètement une autre vision sur ce plan-là, bah plutôt quand on discute, on essaye de comprendre d'où ça vient... **Sur quoi par exemple ?** Oh des choses simples, sur les relations homme femme souvent. Bon en Ukraine, surtout pour les jeunes filles, on pense que les filles, c'est des grandes forteresses et les hommes doivent insister, venir, être à l'initiative, faire tous les pas, proposer les relations, pour vivre ensemble, le mariage, etc. etc. Si c'est une fille qui le fait, ça peut être, bon, je peux pas dire que c'est mal vu mais quand même bon, c'est le rôle de l'homme, voilà. Tandis qu'en France, il y a beaucoup de choses qui ont changé et si c'est une fille qui engage une relation, bah, c'est seulement normal, les deux peuvent s'engager et prendre l'initiative, faire des propositions ou prendre des décisions et c'est absolument normal. Il ne s'agit pas d'une domination féminine ou masculine, échange des rôles, machin truc, non c'est juste parce que voilà tous les deux peuvent le faire et c'est comme ça, voilà donc par exemple. **Et ça, ça vous plait ?** Bah du coup, comme je le comprends, moi j'ai rien contre parce que souvent bon, si on laisse quelque chose à faire juste pour les hommes et vice versa, tous les gens sont différents, du coup on peut jamais avoir ce qu'on veut. Donc du coup, moi je pense que bon, chacun peut choisir pour soi ce qui lui plait et du coup moi j'ai rien contre, bah c'est comme ça, c'est bien voilà quand même donc les droits des femmes, etc. Ça sert à quelque chose donc mais les femmes françaises sont plus ouvertes, plus indépendantes et bon, de mon point de vue, bon, c'est bien » (Irina, 40 ans, émigrée et mariée depuis 7 ans, rencontre via l'EMG).

Dans le chapitre 6, Irina avait mis l'accent sur leur compatibilité immédiate justifiant leur mariage « *au 5ème rendez-vous* ». Pourtant, dans cet extrait, il apparaît que leurs visions divergent concernant les « *relations homme femme* », et plus précisément, sur les manières d'agir en tant qu'homme et de (ne pas agir) en tant que femme. Irina décrit ici le dispositif de la cour qui préside en Ukraine – également étayé par Katia et Angelina dans la deuxième partie – au sein duquel les femmes y ont comme seul pouvoir celui de susciter, d'autoriser ou d'abréger la cour qui leur est faite tandis que les hommes sont ceux qui prennent les initiatives. De ce dispositif découlent, selon Goffman, deux pratiques : d'une part, les femmes sont jugées selon leur nubilité, ce qui implique, on l'a vu dans le chapitre 4, une temporalité toute relative et d'autant plus courte dans les pays postsoviétiques étudiés (plus les femmes avancent en âge, plus elles sont disqualifiées). D'autre part, les femmes ne doivent pas accorder leurs faveurs sexuelles trop facilement et différer l'entrée dans la sexualité, définie comme « corruptrice, quelque chose que seuls les hommes désirent[99] ». Selon Irina, les règles sont différentes en France et les rôles sont plus indifférenciés : hommes et femmes peuvent prendre l'initiative d'une relation et, plus largement, proposer et décider. Cette description détaillée résulte sans doute des nombreuses conversations conjugales qui ont eu lieu autour de ces questions. Aussi, lorsqu'Irina précise qu'il ne s'agit pas « *de domination féminine ou masculine, échange des rôles, machin truc* », elle tente de normaliser le fait que les comportements des femmes soient relativement similaires à ceux des hommes, mais il est perceptible que cette configuration de la pratique de genre n'a pas été d'emblée pour elle quelque chose de facile à accepter et à intégrer ; encore a-t-il fallu que son époux en discute avec elle, qu'ils partagent leurs points de vue et prennent le temps de se comprendre ou, plus

[99] E. Goffman, *L'arrangement des sexes*, *op. cit.*, p. 65.

précisément, de se rendre compréhensibles l'un à l'autre. Irina conçoit donc désormais que les rôles soient plus diversifiés, que les hommes et les femmes ne soient plus cantonnées à certaines conduites quand d'autres leur sont refusées, mais en précisant néanmoins à deux reprises qu'elle n'a « *rien contre* » avec, lors de la première occurrence, la mention « *bah du coup, comme je le comprends* ». Cette compréhension, également mise en avant par Ioulia qui a compris les actes de Yoann en venant en France, est ainsi nécessaire pour accepter le changement des règles pratiques en passant d'un régime de genre à un autre, et elle s'acquiert à la fois dans l'expérience migratoire mais également dans la « conversation conjugale » qui a lieu entre les partenaires.

Elena et Pascal, qui sont mariés depuis douze ans au moment de notre entretien, constituent un cas exemplaire d'échanges et de partages qui leur ont permis de façonner un monde « clairement intelligible[100] » pour eux et basé, on l'a vu, sur une production discursive de la différence sexuelle. Irina laisse entrevoir d'autres conversations conjugales possibles où, au contraire, la différenciation des sexes s'amoindrit. Ioulia vit une expérience similaire dans sa relation conjugale avec Yoann comme en témoignent ses propos.

> « **Comment vois-tu les rapports homme femme en Biélorussie et en France ?** Les différences...oui il y a, en même temps quand je parle de notre couple, j'ai pense toujours que c'est pas parce que je suis Russe et qu'il est Français, je pense plutôt que c'est le caractère, la personnalité et que c'est grâce à ça qu'on ait ensemble mais en même temps, il y a peut être un petit peu de ça aussi. Les différences oui, il y a beaucoup de différences... Pour les Français, mais c'est peut-être Yoann qui va dire que, peut-être qu'il trouve quand même les femmes russes, slaves je vais dire comme ça, plus féminines, c'est ça peut-être qui les attire [rire] et pour les femmes russes, je sais pas, je peux pas dire pourquoi je suis avec Yoann parce qu'il est Français... **Non ma question c'est plutôt les différences que tu peux voir dans les rapports entre hommes et femmes en général ?** Mais on a déjà un petit peu parlé de la cuisine, etc. que quand même les femmes elles font tout, presque tout à la maison et en général le féminisme russe est pas très représenté. Les filles pensent pas trop à l'égalité et oui, je me souviens j'étais un petit peu choquée quand Yoann m'a dit : "oui je regarde tes parents, je les aime beaucoup mais pour moi cet exemple, c'est comment les couples ne doivent pas faire" parce que c'est mon père qui conduit, mon père qui pêche par exemple, et c'est ma mère qui conduit pas et qui plutôt s'occupe de la maison même si bien sûr mon père l'aide mais c'est quand même la plupart du temps elle qui est maitresse de maison et moi, j'ai jamais pensé ça parce que dans ma tête c'était, au contraire, voilà mon père il aide, il est sympa mais on avait quand même vraiment pas le même... Je veux dire quand j'ai comparé les parents de mes copains, j'ai vu oh quand même il est pas très sympa, donc pour moi mes parents c'était quand même un bon exemple de couple qui marche et il marche toujours du coup c'est bien, mais niveau égalité, etc. **Mais toi qu'en penses-tu ?** Mais quand on connait les deux extrêmes, on peut penser que peut-être en France, c'est peut-être trop, mais on va dire, trop libre, etc. et en Russie c'est au contraire trop patriarcal du coup, on essaye de trouver le compromis, le mélange... **Et ce serait quoi le mélange ?** Heu, je veux dire, je reste, je reste plutôt féminine et je peux pas tout à fait changer toutes les choses à propos d'égalité etc. mais j'ai quand même senti, j'ai vu, j'ai appris ici du coup, je prends quelque chose en même temps en gardant les bases qui étaient avant, qui existaient avant. **Quelles sont les bases et ce que tu prends ?** Que la femme doit être, je sais pas qui…heu...doit pas se sacrifier soi-même non bien sûr que non, mais je sais pas, construire le confort par exemple, pour la maison et pour son mari, du coup, je prends ça mais en même temps bien sûr, je...en pensant à moi-même je veux dire, c'est difficile à expliquer. **Tu penses que dans l'autre modèle on pense moins à soi ?** Je pense que dans la famille typique slave, c'est les femmes qui sacrifient tout, elles s'occupent des enfants, elle a pas de temps pour s'occuper d'elle-même, du coup elle fait tout pour son mari, pour ses enfants et

[100] P. Berger et T. Luckmann, « "Le mariage et la construction de la réalité" », art cit, p. 300.

> dans la famille française, ça peut être l'extrême inverse et les femmes au contraire elles pensent plutôt à elles » (Ioulia, 29 ans, en couple depuis 7 ans, mariée et émigrée en France depuis 2 ans).

Les échanges qui se produisent entre Ioulia et Yoann témoignent de la confrontation de leur « stock d'expériences disponibles accumulées au cours de la vie[101] » à la fois au sein de leur famille et dans leur société d'origine. On se souvient que Yoann avait été exposé à une configuration familiale plutôt égalitaire et qu'il appartient aux professions intellectuelles supérieures en France, il se positionne ainsi de façon favorable à une certaine égalité entre les sexes et à une moins forte distinction des rôles au sein d'une unité conjugale. En partageant cette conception du monde avec Ioulia, il bouscule ses croyances et ses représentations concernant les relations de genre, alors qu'elle pensait que ses parents étaient un « *bon exemple* » de couple dans la mesure où son père était « *sympa* ». Yoann introduit du doute en jugeant au contraire les parents de Ioulia comme un contre-exemple conjugal : « *ce qu'il ne faut pas faire* » du point de vue de l'égalité entre les conjoints. On verra plus loin que Ioulia est prise entre différentes règles pratiques, énoncées par sa mère et par Yoann, autrement dit les règles de sa société d'origine et celles du pays dans lequel elle vit désormais. Au sein de cette tension, elle cherche un équilibre, un « *mélange* », elle compose avec ses expériences et ses pratiques pour construire sa réalité dans laquelle, à l'instant T de cet entretien alors qu'elle vit depuis deux ans en France, elle s'initie à des normes plus égalitaires tout en cherchant à rester « *féminine* ». C'est-à-dire qu'elle tente de maintenir un projet de genre mis à l'épreuve dans ce contexte nouveau où elle puise, peu à peu, certains éléments : en sentant, en voyant et en apprenant. Peut-être tente-t-elle aussi de le maintenir dans la mesure où elle suppose que sa féminité, qu'elle associe à celle des femmes « *russes* » et « *slaves* », participe de son attractivité auprès de Yoann et plus globalement des hommes français. Mais est-ce bien le cas ? Les hommes français, comme Yoann, engagés dans un mariage avec une femme originaire des pays postsoviétiques accèdent-ils à des femmes « *plus féminines* » ? À des femmes « *pas si fortes* » comme l'indiquait Maria plus haut, et avec une certaine hésitation sur les termes ? En explorant plus précisément les discours des hommes sur leurs compagnes bélarusses, ukrainiennes ou russes, parfois comparées aux femmes françaises « en général », il en ressort plutôt cette ambivalence déjà mise en lumière dans les chapitres précédents : loin de les réduire à des femmes qui seraient plus fragiles ou faibles, les hommes mettent l'accent sur la force et la résistance de leurs compagnes, souvent mise en parallèle avec la défaillance des hommes russes, autrement dit, des hommes dont elles leur ont parlé.

3.2. D'une féminité idéalisée à la force des femmes

Parmi tous les hommes que j'ai rencontrés, rares sont finalement ceux qui parlent de féminité au contraire des hommes engagés dans l'EMG ou des discours qui circulent sur les plateformes web des

[101] *Ibid.*, p. 303.

agences matrimoniales internationales (chapitre 4)[102]. Yoann, par exemple, ne fait jamais mention, contrairement à ce qu'avait imaginé Ioulia, de la féminité de sa compagne ou des femmes bélarusses en général en dehors du moment de la rencontre – déjà détaillée dans le chapitre 7 – où Yoann aperçoit, avant Ioulia, « *un magnifique groupe de femmes blondes superbes* ». Depuis, il a pris le temps de s'intéresser au pays de sa compagne en se rendant régulièrement au Belarus sur des périodes plus ou moins longues et finalement s'y installer pour un semestre d'études. Ces aller-retours dans la famille de Ioulia lui ont permis de se forger une opinion sur les régimes de genre qui prévalent au Belarus, et dont il me fait un compte rendu en partant de ses observations sur le père de Ioulia.

> « Son père est vraiment pas, il voyage pas, il apprend pas de langue heu, il s'intéresse pas au monde extérieur, 'fin il est vraiment, 'fin c'est lui qui le veut parce qu'il est très intelligent et voilà mais pour des raisons psychologiques, il a son personnage de, je vais pêcher avec mes copains et je regarde le foot à la télé et je bois ma bière et je vais au boulot et c'est tout et m'emmerdez pas, m'emmerdez pas au-delà de tout ça. Ce qui fait que moi, j'ai une relation avec lui un peu distante parce que [rire] il arrive pas à sortir, 'fin c'est difficile de le sortir de ça ouais, et sa mère elle est beaucoup plus ouverte mais un peu bloquée par son mari parce que son mari refuse de voyager. **[…]** Elles [Ioulia et sa mère] trainent le papa [en voyage] puis il se renferme dans son rôle d'homme, bah c'est tous les problèmes, 'fin de virilité des hommes russes, ce truc-là de, est-ce qu'on est vraiment viril ? 'Fin tu vois on est obligé de surjouer les mecs virils parce que nos femmes sont tellement merveilleuses que...[rire] **Tu dirais qu'ils surjouent ?** Bah j'avais lu pas mal de choses là-dessus, notamment au moment de la grande guerre où le fait que les femmes participent au combat comme les hommes et que les femmes portent tout sur leurs épaules et tiennent le choc. Ça avait un peu mis à mal la virilité, la virilité de l'homme russe, 'fin l'homme soviétique parce que à quoi ça sert d'être un mec si d'accord, d'accord tu fais pas la bouffe, tu fais pas le ménage heu, mais si même aller au combat les femmes peuvent le faire, là qu'est-ce qu'il te reste ? Et y a vraiment ça, y a vraiment ça, d'autant que lui en plus sa femme est mieux placée que lui professionnellement, elle, elle est cheffe de service, 'fin elle a fait une plus belle carrière que lui, donc lui, là-dedans, il est un peu... **Et pour autant les rôle homme/femme sont très...** Bah ils sont d'autant plus définis, d'autant plus définis que lui, il va conduire la voiture, il va réparer la voiture, ça tourne beaucoup autour de la voiture, il emmène sa femme à la pêche, il monte la tente, il fait le feu, il touchera pas à la cuisine ni à la vaisselle, c'est...les rôles du coup sont extrêmement définis parce que, bah au fond, y a, y a une ambiguïté là-dedans et en plus lui sa femme est au-dessus de lui et y a tout ce, ce truc-là qui est... **[…]** Mais c'est un truc, 'fin que j'ai observé sous des formes différentes mais dans pas mal de familles biélorusses, ce truc-là de, avec des femmes extrêmement actives, extrêmement, qui s'occupent de tout et les mecs là-dedans bah, ils vont à la pêche [petit rire] ! Y a un peu ce truc-là ouais. Puis en plus, lui a un rôle masculin, en plus pas trop, parce que, ils ont pas de datcha parce qu'ils aiment beaucoup camper du coup, ils partent en camping le weekend, ils voulaient pas de datcha parce qu'ils auraient pu en acheter une mais ça les faisait chier d'avoir un endroit et d'aller au même endroit tous les weekend et puis du coup, bah lui il a pas de trucs à réparer, il fait pas trop de bricolage parce que dans leur appart, tout fonctionne bien, y a pas besoin de bricoler, 'fin du coup il a un rôle assez réduit dans la famille en fait, concret, où il fait des tâches masculines, symboliquement masculines mais tu vois conduire la bagnole et faire le feu mais qui sont plus symboliques que vraiment, que vraiment efficaces donc c'est voilà, c'est pas évident et pour lui du coup cet, ce voyage en France, y restait un petit peu fermé. » (Yoann, 28 ans, marié avec Ioulia depuis 2 ans).

Yoann, à l'appui de ses observations mêlées à ses lectures, identifie des rôles de genre étroits, en particulier pour les hommes, qu'il associe à la présence d'une « *ambiguïté* » produite par l'histoire soviétique : en étant capable de faire exactement la même chose que les hommes, les femmes auraient remis en question l'utilité même des hommes, les motifs de leur existence, ce qui conduirait, selon

[102] À l'exception notable de Pascal qui durant l'entretien avec le couple est particulièrement concentré sur cet aspect.

Yoann, à l'exacerbation voire l'exagération, toujours actuelle, de la différenciation sexuelle dans une division du travail particulièrement rigide et peu équilibrée. C'est ce qu'il souligne en notant le peu d'activités dans lesquelles le père de Ioulia peut se montrer « *efficace* », autrement dit, performer son genre. C'est donc plutôt par la négative que semble se construire le « *personnage* » du père puisqu'à l'exception de quelques activités exemplaires telles que « *boire des bières* », « *regarder des matchs de foot ou aller à la pêche* », l'essentiel de ses pratiques relèveraient d'une posture, (ce qui rejoint le propos d'Oksana sur l'injonction à « *tenir la barre* »), qu'il adopterait en (se) refusant certaines activités comme voyager, apprendre des langues ou faire la cuisine. Ce manque d'ouverture conduit Yoann à maintenir une certaine distance ne s'associant pas à ce modèle de masculinité, lequel ne touche toutefois pas seulement le père de Ioulia, puisque Yoann l'étend plus généralement aux « *mecs* » à partir des observations qu'il a pu faire dans plusieurs familles bélarusses. Face à des hommes aux activités réduites, Yoann décrit des femmes au contraire « *extrêmement actives* », qui « *s'occupent de tout* ». De la même façon qu'il mobilise l'histoire pour analyser le comportement des hommes bélarusses, Yoann se réfère également au passé pour expliquer les manières d'agir de Ioulia, en particulier ses capacités à « *encaisser*[103] », à « *s'accrocher* », à « *prendre sur elle* » au regard de leur relation conjugale, capacités, selon lui, transmises par sa mère qui a traversé de nombreuses épreuves auxquelles elle a dû faire face seule[104]. C'est-à-dire que la force de Ioulia soulignée par Yoann est corrélée à la résignation dont elle fait preuve quand il agit, selon ses termes, « *comme un connard* ».

Les références à l'histoire soviétique sont assez fréquentes dans les discours des hommes enquêtés pour décrire les femmes russes, bélarusses ou ukrainiennes : selon eux, les conditions de vie difficiles expérimentées durant la période soviétique ont eu des répercussions concrètes sur les manières d'agir des femmes et des hommes. Dès lors, ils les prennent régulièrement en compte pour éclaircir leur propre compréhension des rapports de genre, en particulier lorsqu'ils ont migré. Par exemple, Étienne considère que l'histoire a produit des femmes « *génétiquement prêtes à lutter* ».

> « Quand on arrive le danger, quand on arrive c'est que, bon on voit bien comment les mecs se comportent tout ça, quand on commence à connaitre des filles, on voit bien ce qu'elles nous racontent avec les mecs, c'est-à-dire que les gars les jettent comme des, comme des merdes, les gars sont souvent saouls, sont souvent pas, comment dire, se comportent un peu comme des sauvages avec elles. Donc nous on arrive, on se dit oui mais nous c'est bien parce qu'on va être gentils et tout ça, elles vont apprécier et c'est justement là le gros danger, c'est à dire que hum, si vous êtes trop gentil avec une Russe, elle va pas comprendre, elle va se dire lui c'est qu'une serpillère et, comme elles ont l'habitude de, d'avoir des rapports un petit peu durs, conflictuels avec les hommes et d'autre part, bon, dans la société russe, elles ont eu des moments quand même difficiles, donc ça, ça s'est transmis de génération en génération donc une femme elle est, elle est

[103] Voir chapitre 7, p. 411.

[104] « Sa mère est dans un esprit de sacrifice, 'fin c'est une mère sacrifice, 'fin vraiment et elle-même a vécu ça parce que son père est parti un moment pendant plusieurs mois travailler en Iran, dans un programme de coopération, début des années 90, il était parti travailler sur une centrale électrique, il est parti travailler en Iran pendant plusieurs, c'était le moment où Ioulia était toute petite et où sa mère venait de perdre son père, et à ce moment-là, elle se retrouve avec une petite fille à gérer, des frères et sœurs qui sont déjà partis à l'étranger et un mari à l'autre bout du monde et elle vient de perdre son père donc c'est un moment dans la vie de sa mère qui était affreux et qu'elle a encaissé et aujourd'hui elle encaisse voilà, dans cet esprit-là et elle a transmis énormément ça à Ioulia, ce côté, on encaisse, on prend les choses et on prend sur soi. »

> comment dire, elle est un peu génétiquement prête à lutter quoi. Donc heu, si elle rencontre quelqu'un en face d'elle de trop, trop gentil, trop faible, le caractère fort va prendre le dessus, elle va ne plus considérer cet homme comme un, comme un mec, et là elle va le croquer tout ce qu'elle peut quoi, parce que ce gars sera pour elle, sera trop gentil, sera comme une serpillère donc on va lui prendre tout ce qu'on peut et donc ça, c'est le danger » (Étienne, 56 ans, en concubinage, émigré au Belarus depuis 9 ans).

Les expériences de Yoann et d'Étienne diffèrent largement comme le chapitre 7 l'a montré, d'une part en raison de leur âge mais aussi de leur parcours – le premier a été suivi par sa conjointe en France et le second a émigré au Belarus –, mais l'un et l'autre relient les comportements de genre qu'ils ont pu observer à l'histoire soviétique. Pourtant, ils n'en tirent pas du tout les mêmes conclusions : pour Étienne, elle aurait entrainé la mise en place de rapports conflictuels dans lesquels il s'agit pour lui d'arriver à se positionner en dominant (chapitre 7), à se montrer plus fort que les femmes sous peine de courir le risque de ne plus être perçu « *comme un mec* » et de se faire « *croquer* » ; à l'inverse, Yoann indique n'avoir jamais de conflit ouvert avec Ioulia, qui endure, comme il le souligne lui-même, les décisions qu'il prend. Au regard du parcours de Ioulia, émigrée en France, et de celui d'Étienne, émigré au Belarus, il apparaît que l'une et l'autre ont entrepris une réforme de leur projet de genre et que leurs partenaires les accompagnent dans ce processus en les initiant aux normes du pays de destination. En tout cas, ni Étienne ni Yoann ne mettent l'accent sur la féminité des femmes mais bien plutôt sur leur force de caractère acquise, selon eux, au travers de l'histoire de leur pays.

Pour Philippe, la rudesse de la période soviétique aurait à la fois produit des femmes, comme son épouse, Anna, qui « *ne pleure[nt] pas pour aller aider au jardin pour retourner la terre*[105] » et, dans le même temps, des femmes qui chercheraient à s'émanciper de leur condition de travailleuse. Celles-là opteraient pour un usage intensif des cosmétiques et investiraient finalement dans le « sex-appeal », c'est-à-dire dans un travail de mise aux normes et de sexualisation du corps féminin pour produire une beauté fabriquée[106]. Autrement dit, elles mettraient au travail leur capital sexuel pour le vendre sur des marchés symboliques (mariage, relations intimes, travail du sexe etc.). Ce que visiblement Philippe voit d'un mauvais œil, lui qui, au contraire, a pu accéder à une épouse qui ne « *rechigne pas à la tâche* » car elle a « *connu le communisme* ». Christian nous rappelle lui aussi que les femmes russes ont « *connu la guerre* ».

> « Les femmes russes elles sont plus...[silence]...elles ont pas forcément les mêmes centres d'intérêts, les mêmes valeurs...elles sont des femmes bien sûr, mais...je sais pas, elles accordent plus de place à...peut-être...nan je sais pas, je peux pas dire, en tout cas ce qui est sûr, c'est que...elles sont...elles sont habituées à faire des, à, à avoir une position...elles sont, elles étaient souvent en première ligne, elles ont connu, bon leurs mères ont connu la guerre, la guerre. Ici, la plupart des hommes, bon c'est comme nous la Première guerre mondiale donc la guerre, y a eu une hécatombe, après y a eu l'Union Soviétique où la famille était tout, c'est la famille qui a résisté en fait, contrairement à, si tu compares à ce qui se passe en France où justement tout est fait pour casser la famille, l'Union Soviétique a pas réussi à venir à bout de la famille, les liens familiaux étaient très forts et ça se maintenait alors que Staline n'hésitait pas à envoyer les femmes de

[105] Voir chapitre 7, p. 382.
[106] E. Illouz, *La Fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain*, *op. cit.*, p. 144.

> certains des dirigeants comme Molotov qui était Ministre des affaires étrangères, il a envoyé sa femme au goulag donc voilà, tout était fait pour casser donc casser l'initiative, casser la famille, casser les églises, tout ça, ça a pas réussi à aboutir donc...ma femme c'est pas le côté religieux elle, parce que bon t'as vu, je t'ai dit, c'est pas, mais la famille c'est très important...les amis, le cercle tout ça c'est un peu, 'fin c'est ça qui les a aidés à survivre je pense » (Christian, 53 ans, marié et émigré en Russie depuis 16 ans).

Christian, qui occupe rappelons-le une position assez originale d'homme au foyer en Russie, peine à établir des généralités ou des catégories contrairement à la plupart des hommes entendus jusqu'ici. Il prend même beaucoup de précautions à chaque fois pour se prémunir de le faire (« *on ne peut pas généraliser* », « *il ne faut pas généraliser* ») et il élabore ainsi ses propos, plutôt que sur des catégorisations, à l'appui d'exemples historiques étayés. Ici, il insiste sur une institution dont l'État soviétique n'aurait pas réussi à « *venir à bout* », la famille, qui aurait constitué au contraire le lieu de solidarités nécessaires pour permettre aux gens de « *survivre* ». Mais il souligne aussi que des générations de femmes se sont retrouvées « en première ligne » comme le soulignait également Yoann, d'autant plus face à « *l'hécatombe* » des hommes. Si Christian conclut que, pour son épouse, « *la famille c'est très important* », il est moins explicite lorsqu'il précise que les femmes russes « *sont habituées à faire des, à, à avoir une position…* ». Parle-t-il des « compromis », des « sacrifices » pour leur famille tout en mettant en parallèle une position « forte » face à des hommes qui meurent au combat ? Que Christian précise qu'« *elles sont des femmes bien sûr* » avant d'engager plus avant son propos mérite d'être souligné, car cette précision fait écho à la mise en doute de l'existence des hommes français dans la deuxième partie. Comme Sébastien, mais depuis beaucoup plus longtemps, Christian occupe une position dans la société russe qu'il aurait difficilement pu avoir, selon lui, s'il était resté en France : il se consacre à sa famille et au soin de ses enfants. Aussi, en réaffirmant discursivement que les femmes russes sont bien des femmes, il veille à normaliser sa situation dans laquelle la famille est certainement importante pour son épouse mais probablement pas plus que le travail car au fil de l'entretien, son épouse est constamment rattachée à son activité professionnelle (« *ma femme bossait beaucoup* », « *ma femme bosse dans le pétrole* », « *ma femme a pas non plus énormément de vacances* », « *c'est dur pour ma femme, elle a toute la charge [financière] sur elle* »).

La force des femmes révélée dans ces différents propos s'articule généralement, comme on l'aura bien compris à ce stade de la thèse, à une certaine défaillance des hommes, présentés tour à tour comme enfermés dans des activités réduites, obtus et peu stimulants, saouls, sauvages ou tout simplement décimés par la guerre, donc absents. Face à la description de ces hommes, on aperçoit des femmes qui s'occupent de tout et qui font montre d'une force de caractère qui surprend souvent les hommes, soit en les mettant face à leur propre « faiblesse » dans la sphère intime, soit, à l'inverse, en ne leur opposant pas assez de résistances car trop endurantes. On retrouve ainsi dans les propos de ces hommes à cheval entre deux pays, ces figures de femmes fortes souvent à la tête d'une famille matrifocale et celles d'hommes faibles qui ne remplissent pas leur rôle de soutien de famille. Dans le

cadre des entretiens réalisés avec des couples formés grâce à l'EMG, ces constats sont récurrents bien qu'avec quelques dissonances.

> « **Fabrice** : Je pense qu'il y a beaucoup de femmes qui doivent venir en France parce que, pour de nombreuses raisons, donc ça profite aux hommes. **Valeriya** : Pour se protéger. **Fabrice** : Pas se protéger, c'est fonder, t'as un truc dans la mentalité russe, faut bien comprendre que un mec quand il se marie là-bas en Russie, il se tire d'accord, t'as plus de femmes que d'hommes en Russie donc le mec, il a une nana, il fait un, deux, trois enfants peu importe, après il s'en va, il laisse la femme seule avec les enfants. **Valeriya** : Ou c'est elle qui demande, c'est la mentalité après la guerre. **Fabrice** : Donc elle se retrouve toute seule avec les gamins, donc c'est dur quand même mais c'est comme ça, c'est une société qui est matriarcale, alors après ils se démerdent avec la grand-mère, le machin, le truc mais c'est comme ça. **Valeriya** : Mais maintenant ça change et même Poutine il a mis par exemple la fête de famille en disant que d'abord il faut élever les garçons pour être quand même papa. **Fabrice** : Valeriya depuis l'âge de 14 ans, elle a plus revu son père quoi...et il est vivant. **Valeriya** : Fabrice, c'est après la guerre » (Fabrice, 56 ans et Valeriya 39 ans, marié·e·s depuis 12 ans via une agence matrimoniale internationale).

Fabrice, qui n'a jamais vécu en Russie, a intégré l'expérience et les récits de son épouse à son discours, en particulier le fait que les femmes sont plus nombreuses que les hommes et que les hommes désertent les foyers familiaux. Il s'appuie pour cela sur l'histoire de Valeriya dont le père a disparu suite à la chute de l'Union soviétique et sur d'autres récits peut-être rapportés par son épouse ou d'autres sources de documentation. Toujours est-il qu'il parle en fin de compte, avec d'autres termes, de la « maternité célibataire » qui, bien que Valeriya tente de nuancer le discours de Fabrice, est quasiment devenue une norme selon les recherches récentes de Jennifer Utrata[107]. Ainsi se sont intégrées dans le discours de Fabrice l'expérience de son épouse et son opinion – au moins à un moment donné – sur la société russe ; il reprend à son compte ce savoir en parlant du déséquilibre démographique qui favorise les hommes ou encore des difficultés que peut rencontrer une femme se retrouvant « *seule avec des gamins* ». Derechef, Fabrice – bien qu'il ait eu recours à une agence matrimoniale internationale –, met l'accent dans son discours sur l'éventuel supplément de féminité de son épouse. Au moment de notre entretien, il insiste surtout sur son niveau intellectuel et son indépendance.

> « J'arrivais à un âge où heu, beaucoup de femmes françaises, ça m'pompait l'air parce qu'elles avaient des petits, des machins, des trucs. Donc je voulais pas, comme moi, déjà j'avais du mal à voir mes petits, je voulais pas retomber dans une relation où je vois les enfants des autres mais pas les miens, d'accord, donc heu, et intellectuellement, alors c'est heu, heu, les femmes françaises, c'est faible quoi par rapport à…à, tu sais quand même Valeriya, qui s'intéresse à tout heu, qui aime bien les musées, les machins, les trucs tu vois. Donc c'est pour ça que voilà, bon c'est un hasard quoi hein, c'est un hasard, parce que ce qu'il y a de sûr c'est que j'aimais bien les étrangères mais heu, mais heu, j'avais envie d'une femme qui me fasse pas chier avec ses petits heu, avec sa famille à elle et puis voilà quoi. Et puis que chacun ait son indépendance et Valeriya, c'est une fille qui est très indépendante donc heu, ça, voilà, ça a bien accroché tous les deux » (Fabrice, 56 ans, marié depuis 12 ans avec Valeriya via une agence matrimoniale internationale).

Fabrice tient ces propos après douze ans de mariage et il est fort probable que son discours, au moment où il faisait des démarches auprès des agences matrimoniales internationales, était plus proche

[107] J. Utrata, *Women without Men*, *op. cit.*

de celui qu'il tient d'ailleurs toujours : rencontrer une femme qui ne lui « *pompe pas l'air* » avec des enfants d'une union antérieure. Mais au moment de notre entretien, il signale surtout, concernant son épouse, d'une part, son ouverture intellectuelle supérieure face à celle des femmes françaises et, d'autre part, son indépendance. Pourtant, il est clair que leur histoire n'a pas débuté sur des bases qui figuraient une telle indépendance de sa compagne : au contraire, arrivée « *muette* » en France sans maitrise de la langue, Valeriya a tout d'abord été totalement dépendante de sa relation avec Fabrice, à la fois sur le plan matériel, linguistique et émotionnel. Mais peu à peu, elle a repris ses études malgré les réticences initiales de son conjoint, puis elle a réalisé une formation de manager international à la chambre du commerce malgré le fait que Fabrice était « *persuadé* » qu'elle n'allait pas y arriver et, comme nous le verrons plus loin, les rôles dans ce couple se sont finalement inversés : Valeriya est celle qui travaille à l'extérieur en se déplaçant à l'international tout en introduisant un capital culturel familial – aller au musée, écouter de la musique classique, donner des leçons de piano à leurs enfants, etc. – dont Fabrice était dépourvu initialement, tandis que son époux s'occupe de l'économie domestique. Lorsqu'il s'est tourné vers une agence matrimoniale internationale, Fabrice n'avait certainement pas prévu de rencontrer une femme qui se révèlerait non seulement enrichissante du point de vue intellectuel mais qui deviendrait également indépendante sur le plan économique et professionnel – d'ailleurs lors de ma première rencontre avec le couple, Valeriya m'expliquait que Fabrice était opposé à sa reprise d'études dans le tourisme car ce n'était pas un milieu professionnel « *compatible avec la famille* ». Fabrice s'est donc fait, d'une certaine façon, surprendre par les qualités de sa compagne dont témoigne cette précision de sa part : « *c'est un hasard quoi hein, c'est un hasard* » ; mais ce hasard lui convient aujourd'hui et il le présente comme tel. La surprise de Fabrice et le dénouement de leur histoire témoignent également de la ténacité de Valeriya qui n'a jamais baissé les bras et a réussi au fil des années à transformer sa relation conjugale initialement marquée par une grande inégalité des positions.

Alors que le chapitre 7 a révélé que les hommes français mariés avec une femme postsoviétique n'avaient qu'une connaissance vague, sommaire, voire inexistante des pays d'ex-URSS, il s'avère cependant qu'au contact de leurs compagnes, au cours de leurs visites dans ces pays, ou en migrant, ils acquièrent peu à peu un savoir plus ou moins étendu sur l'histoire soviétique, sur les pratiques sociales qui y ont cours et, souvent, en particulier lorsque les hommes migrent, ils détiennent une connaissance approfondie sur les rapports de genre postsoviétiques. On est donc bien loin des femmes fantasmatiques construites sur les plateformes de l'EMG. Bien que l'imagination – comme ce dialogue entre Loïc et Oksana en témoigne ci-dessous – joue sans aucun doute un rôle central, le principe de réalité rattrape les couples et leurs désirs initiaux se reconfigurent au sein de la relation conjugale comme l'exemple de Fabrice l'a parfaitement illustré.

> « **Loïc** : Pour revenir sur la question, c'est vrai que voilà, moi je pense, la réponse la plus simple entre guillemet serait de dire que les hommes français ont le fantasme un petit peu sur la femme russe le plus souvent et que les femmes russes c'est une façon de… **Oksana** : De s'en sortir. **Loïc** : Voilà, de s'en sortir, d'améliorer la vie, que de venir dans un pays entre guillemet très bien côté

> comme la France. **Oksana** : Bah la différence de qualité de vie. **Loïc** : Voilà, la différence de qualité de vie, des choses comme ça qui font que, elles utilisent ce charme dont elles ont la réputation pour, je sais pas si après c'est uniquement avec les Français ou avec d'autres nationalités mais les Russes aiment beaucoup le français parce que, 'fin historiquement ils aiment beaucoup le français donc heu, y a peut-être aussi un petit peu de ça. **Oksana** : Bah c'est à l'époque quand la France, au 19ème siècle, la France était un pays de voilà, de classe pour tout le monde, donc du coup c'est cette réputation qui se garde un peu dans le monde entier je crois. Donc nous après voilà, c'était notre langue officielle à l'époque que, pour les nobles donc heu, tout le monde parlait français donc ça veut pas dire qu'on parle français maintenant mais on garde ce respect pour la France. ***Je précise que les femmes russes se marient beaucoup hors de leur pays pas seulement en France, je rejoins à ce moment-là ce que disait Oksana sur le manque d'hommes mais elle me coupe.*** **Oksana** : La vie aussi, elle est très rude en Russie, surtout quand t'es tout seul, quand t'es une femme heu...on a une expression, je sais pas si vous connaissez, « кто не работает, тот не ест[108] ». Voilà c'est une expression, ça veut tout dire sur la Russie. En Russie si tu dis, moi je travaille pas, je veux manger, les gens vont te regarder bizarrement, bah vas-y, va travailler. **Loïc** : Et puis, y a aussi entre guillemet une tradition d'abandon des hommes russes le plus souvent quand les femmes ont des enfants des choses comme ça, y a quand même une grande part de femmes qui se retrouvent seules avec leurs enfants en Russie, c'est quand même pas l'image qu'elles peuvent avoir des hommes français ou européens où là, les familles sont plus, même si on va parler du nombre de divorces, mais même sans ça, y a quand même un accompagnement qui est quand même plus fort des hommes que, que en Russie, donc ça peut être une motivation supplémentaire » (Loïc, 37 ans et Oksana, 33 ans, marié·e·s depuis 9 ans, rencontre médiatisée par l'EMG – site de langue).

De façon assez surprenante, alors que je leur demandais leur avis concernant le fait que des hommes français se marient souvent avec des femmes russes, Loïc mobilise cette idée d'un « *fantasme sur la femme russe* » alors qu'il prend beaucoup de précaution pour avancer tous ses propos, met des guillemets partout et n'évoque pas véritablement ce fantasme-là pour expliquer sa propre démarche en s'inscrivant sur des sites de langue bien qu'il mentionne la « *fantasmagorie qu'il y a autour de ces pays-là* ». Toutefois, il fait bel et bien référence à un fantasme spécifiquement dirigé sur les femmes pour expliquer les mariages franco-russes mais, ce à quoi Oksana oppose des raisons autrement plus pragmatiques sur la démarche des femmes russes qui chercheraient, selon elle, à « *s'en sortir* » ou, comme le disait Valeriya plus haut, « *à se protéger* ». Loïc acquiesce et appuie les propos de son épouse par des « *voilà* » tout en revenant sur le « *charme* » des femmes russes dont elles feraient usage pour séduire les hommes français qui bénéficient de ce préjugé favorable et de ce privilège occidental grâce à une origine nationale « *classe* », autrement à leur appartenance à un pays où la qualité de vie est meilleure. Loïc conclut enfin sur un propos que de nombreux hommes français tiennent au sujet de hommes russes, comme on l'a vu plus haut avec Fabrice, outre une meilleure qualité de vie en France, les femmes peuvent espérer trouver des soutiens de famille, du moins l'imaginent-elles comme le chapitre 4 l'a montré[109]. Mais les hommes français répondent-ils quant à eux aux attentes des femmes postsoviétiques ? Se présentent-ils comme des hommes soutenants, responsables, fiables et concernés par leur famille et leurs enfants ?

[108] « Celui qui ne travaille pas, alors il ne mange pas. »
[109] Voir chapitre 4, Maria et Evguenia par exemple.

3.3. Redéfinir le genre dans la conjugalité transnationale

De la littérature évoquée jusqu'ici sur les femmes russes ou postsoviétiques, il ressort invariablement leur capacité d'adaptation, d'endurance, voire de résignation, que les hommes français enquêtés ont visiblement eux aussi rencontrée chez leurs compagnes. Le corolaire de cette description est souvent la recherche de partenaires fiables capables de les soutenir[110]. Les hommes français satisfont-ils à cette condition ? À cette question, il sera difficile de répondre définitivement car celles qui ont bien voulu s'entretenir avec moi était bien souvent suffisamment satisfaites de leur couple et de leur conjoint pour avoir envie d'en parler. Mais tout porte à croire, comme nous le verrons ensuite en explorant les quelques cas de femmes qui ont divorcé de leur époux français, que lorsqu'ils ne remplissent pas cette condition – être des soutiens – les relations se concluent par une séparation. Mais de quel soutien s'agit-il exactement ? On a pu en voir apparaître différentes formes jusqu'ici disséminées dans plusieurs chapitres : la première forme se manifeste par un soutien émotionnel et matériel particulièrement mis en avant lorsque les femmes ont migré[111] et la seconde s'observe dans la prise en charge partielle ou totale de l'économie domestique, comme dans le cas de Christian, de Sébastien ou encore de Fabrice. Revenons sur la seconde, qui constitue un des résultats originaux de mon enquête. Celles qui sont passées par l'EMG en particulier sont souvent celles qui obtiennent des conjoints qui prennent largement en charge le foyer[112] alors même qu'elles sont plus souvent présentées dans la littérature académique comme susceptibles d'entrer dans des relations conjugales particulièrement inégalitaires.

> « **Valeriya** : Tu fais à manger chaque jour comme si on attendait la reine d'Angleterre quoi, c'est pas possible. **Fabrice** : Ça c'est français, ça a rien à voir. **Valeriya** : Voilà, ça dépasse toutes les exigences. **Fabrice** : Nan mais attends, moi, je fais pas à manger tous les jours comme ça. **Valeriya** : Mais si ! **Fabrice** : Mais non ! **Enquêtrice** : Il y a 4 ans, c'était déjà comme ça hein ! **Fabrice** : Mais heu, parce que tu viens sinon je m'emmerde pas… **Valeriya** : Hier c'était pareil, là depuis quelques années, parce que je gronde, je dis arrête, ok on met la table, on débarrasse ça c'est bien mais ne fais pas autant, là maintenant le dîner il fait plus simple oui. **Fabrice** : Je fais à manger des fois pour 2, 3 jours à l'avance, c'est pour ça des fois, elle me voit beaucoup faire mais… **Valeriya** : Les repas chez nous, tu ne les trouve pas nulle part dans les restaurants étoilés, crois moi, moi je travaille, j'amène les gens dans de très bons restaurants, je peux te montrer avec mon portable les messages en anglais, Valeriya tu peux passer l'adresse du restaurant où on a mangé, est-ce que ça vous a plu le restaurant où on a mangé, c'était super bon alors le restaurant que je visite avec les touristes, j'y mange aussi, c'est jamais aussi bon que la cuisine de Fabrice. **Fabrice** : Moi si tu veux, je vais…je suis né dedans donc pour moi c'est naturel mais même quand j'étais étudiant quand j'étais tout seul dans mon studio, je faisais à manger pour les copains, y avait 10 personnes dans 15 mètre carré… **Valeriya** : Ça fait venir les filles [sourire]. **Fabrice** : En plus les nanas, oui tu les nourrissais, c'est plus facile de les baiser quand tu les nourris. **Valeriya** : C'est comme ça que tu m'as séduite aussi hein mais ici en France. **Fabrice** : Quand tu les fais

[110] M. Kiblitskaya, « Russia's female breadwinners: the changing subjective experience », art cit ; A. Rotkirch, *The Man Question*, *op. cit.* ; J. Utrata, *Women without Men*, *op. cit.*

[111] Voir le livret et le chapitre 7 et chapitre 8 pour des exemples, notamment Marina, Maria, Tania, Katia, Oksana, Anna, Tania. « Arnaud m'a beaucoup aidé pour m'adapter en France, c'est grâce à lui que je pense je ne suis pas repartie » (Marina) ; « on peut faire des sacrifices quand on se comprend, quand on sait qu'on peut compter sur la personne, il ne m'a jamais déçu pour quoique ce soit » (Tatiana) ; « j'ai senti toujours qu'il est avec moi, il est responsable, si j'ai un problème, je lui raconte et il cherche la solution avec moi, il me propose des trucs, c'est ça, ça c'est très bien pour une fille » (Tania).

[112] Les trois exemples les plus flagrants de cette situation sont celui d'Oksana, de Maria et de Valeriya.

> boire et quand tu les nourris. **Valeriya** : J'étais déjà [rire]... **Fabrice** : Quand tu leur fais bien à manger, tu leur fais bien l'amour généralement elles restent, mais heu...c'est naturel chez moi, alors y a un truc, c'est comme j'ai l'habitude de faire ça, je vais hyper vite... **Valeriya** : Ce matin… **Fabrice** : Ce matin, je me suis mis à quelle heure ? À 10h, tu vois, je m'y mets pas, c'est pas de bonne heure, je vais de te faire 4, 5 plats en même temps, alors qu'une femme. **Valeriya** : Et avant comme il se réveille à 8h, il est allé au marché, il a apporté tout ce qu'il faut, à petit prix et fraicheur. **Fabrice** : Après, attends, je vais au marché, tu sais pourquoi ? **Valeriya** : Parce que je mange les fruits oui, on aime bien oui, bah on mange beaucoup de fruits. **Fabrice** : Valeriya, c'est 10 kilos de fruits par semaine » (Fabrice, 56 ans et Valeriya 39 ans, marié·e·s depuis 12 ans via une agence matrimoniale internationale).

Il apparaît ici que Fabrice assume les charges relatives à l'organisation des repas familiaux en faisant montre d'une capacité logistique impressionnante que ce soit dans sa gestion du temps pour aller faire les courses nécessaires ou pour confectionner des plats en prenant plusieurs jours d'avance. Cette conversation nous montre aussi comment Valeriya et Fabrice se positionnent dans l'échange interactionnel : elle valorise son travail domestique tandis qu'il cherche d'abord à le minimiser puis, l'une et l'autre rattachent ensuite ces compétences domestiques à l'attractivité sexuelle de Fabrice. En un sens, on peut voir là le genre « en train de se faire », une activité « performée » et « une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contrainte[113] » : le genre est bien fait ici « avec » et « pour » quelqu'un d'autre. En associant l'activité domestique de Fabrice à sa puissance sexuelle, il est, d'une certaine façon, maintenu dans l'interaction dans son « identité de genre » potentiellement vulnérabilisée au regard de ses performances culinaires. Finalement, sa fonction de père nourricier le transforme en séducteur hors-pair (« *en plus les nanas, oui tu les nourrissais, c'est plus facile de les baiser quand tu les nourris* »), ce que Valeriya corrobore en soulignant qu'elle a elle-même été séduite par ces qualités de cuisinier. Pourtant, elle n'en avait pas connaissance avant sa migration mais sa démarche, comme celle de nombreuses femmes de mon enquête, était néanmoins clairement identifiée : elle ne voulait pas d'une relation avec homme russe dans laquelle elle se sentait « *inférieure* » en tant que femme. C'est donc au cours de la construction de leur relation qu'ils se sont découverts et peu à peu transformés pour finalement adopter cette configuration conjugale particulièrement originale, qui témoigne d'une distance prise vis-à-vis des régimes de genre aussi bien français (pour Fabrice) que postsoviétiques (pour Valeriya).

Cet élément mérite d'être analysé au regard des résultats inverses qui se produisent chez les couples étudiés par Jean-Claude Kaufmann à partir de leur gestion de l'entretien du linge[114]. Finalement, la socialisation par frottement qui s'opère dans la « conjugalisation » implique souvent « l'accentuation progressive par les partenaires des dispositions particulières qu'ils doivent à leur socialisation de genre[115] ». Force est de constater, dans le cas de Valeriya et Fabrice, un renversement, puisque l'organisation conjugale est bel et bien, au moment de notre dernier entretien, la suivante : Valeriya

[113] J. Butler, *Défaire le genre*, *op. cit.*, p. 7.
[114] Jean-Claude Kaufmann, *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan, 1992.
[115] A. Jaunait et al., *Introduction aux Gender Studies*, *op. cit.*, p. 71.

poursuit sa carrière dans le tourisme en vivant notamment en dehors du foyer la semaine et en faisant régulièrement des séjours à l'étranger tandis que Fabrice prend en charge l'économie domestique et leurs deux enfants. Si les configurations conjugales (chapitres 6 et 7) ne présentent toutefois pas toujours une inversion des positions, elles tendent néanmoins à bousculer les schémas auxquels ont été exposé·e·s les hommes et les femmes de ces couples. Voici comment Romain analyse par exemple son modèle conjugal (« *une façon de faire qui [leur] est propre* ») qui, selon lui, n'aurait pas pu exister avec une Française.

> « Le fait qu'on soit de deux cultures différentes pour moi c'est ça qui fait que ça fonctionne, parce que je pense qu'on serait tous les deux de la même culture, vu qu'on n'aurait pas la même façon d'appréhender les choses, ça aurait pas tenu, ça aurait, voilà, ça aurait accroché, ça l'aurait pas fait. Mais le fait qu'elle soit d'une autre culture, qu'elle est une approche complètement différente, pour moi, c'est, c'est une richesse, parce que justement, ça me semble logique qu'elle est pas la même approche et pour elle, je pense que ça semble logique que j'ai pas la même approche parce qu'on a pas eu la même éducation, on n'a pas grandi dans le même environnement et du coup, on a appris à intégrer l'approche de chacun, la mélanger et d'en sortir notre façon de faire à nous et on a vraiment une façon de faire qui nous ait propre […] **Peux-tu me donner un exemple plus précis sur là où tu penses qu'avec justement une française ça aurait pu clasher et avec Daria non ?** Bah, je pense un des exemples ce serait le choix de nos carrières respectives dans le sens où on a toujours eu l'approche de se dire celui qui, celui qui a une opportunité, une belle opportunité, l'autre le suit, qu'importe, que ce soit elle ou que ce soit moi, ça a toujours été de se dire heu, si demain elle avait, j'en rigolais avec elle, mais si demain t'as un poste de méga directrice de la mort que par contre tu peux plus t'occuper heu, parce qu'on avait pas encore d'enfant à l'époque par exemple, que ce soit moi qui doit m'occuper de la petite à la maison, ok, je le ferai et ça, c'est une vision parce que, heu, c'est, je pense, c'est pas quelque chose que j'aurais fait avec une française où heu, on a pas, l'approche aurait été vraiment de dire, c'est à l'homme de travailler […] Et pour en avoir discuté avec des amis français justement, ils me regardent un peu comme un ovni quoi, y me disent "mais tu serais prêt à devenir père au foyer demain ?" Je dis "bah ouais, complètement" et je me rends compte que ça c'est pas un raisonnement que j'aurais pu avoir heu avant. **Et tu penses que c'est Daria… ?** Ouais, complètement, complètement, c'est...parce que quand j'y réfléchis à comment j'étais avant sur les approches que j'ai, de par mon éducation, de par les valeurs, de par les modèles que j'ai connus avec mes parents, je suis à des années lumières de ça. Je veux dire, ma mère elle hallucine, au début même maintenant encore maintenant, y a des fois, elle hallucine, la façon, comment nous on fonctionne, mais elle comprend pas. **Quoi par exemple ?** Bah sur heum, ça va être des trucs tout bête mais un exemple, un exemple tout bête heu, le, mon père s'est jamais occupé de moi quand j'étais gamin, il m'aime hein c'est pas le problème, mais il s'est jamais occupé de moi. Ma mère, elle m'a déjà vu pendant tout un weekend, Daria, elle est posée sur le canapé, tranquille, elle fait un, elle tricote, elle fait ce que tu veux, moi je vais être avec ma fille, je vais m'occuper d'elle, je vais la sortir, je vais la balader, et elle me dit : "mais..." Une fois même : "pourquoi tu fais ça ?" Bah c'est...je sais pas, c'est normal ! Ça me semble normal et elle, ça lui semble pas normal, alors que c'est ma mère, c'est elle qui m'a éduqué ! Tu vois, c'est ça qui me fait dire que je me suis énormément éloigné du modèle de mes parents et inversement Daria, c'est pareil, je sais que ses parents, ils ne comprennent pas, elle a des choix, des choix qu'elle fait dans son éducation, des choix qu'elle a fait dans sa carrière, ils ne comprennent pas mais donc, elle s'est éloignée de, de leur modèle également, du modèle qui lui avait, même si... **Tu as un exemple des choses qu'ils ne comprennent pas ?** Beaucoup sur l'éducation de Laura, je pense qu'il y a énormément de choses, sa mère, elle est tout le temps en train de faire des recommandations sur l'éducation de Laura, il faut faire ça, il faut faire ça, il faut faire ça, et Daria elle dit mais non, non, non, elle veut pas. Alors est-ce qu'il y a un peu de rebelle de dire non, je veux pas faire comme ma mère me dit, je pense oui ça doit influencer mais, on est sur un, on est sur une approche très différente et pareil, les parents de Daria sont très machos, son père heu, c'est un macho, pas méchant mais il est très respectueux de Olga, c'est pas le problème mais, il se fait pas à manger heu, bon il fait un peu le ménage et tout mais, on a des modèle de parents qui sont, qui sont très différent de nous en fait et je pense que c'est vraiment le fait, pourquoi est-ce que nous on s'est éloigné de ce modèle-là, qu'on s'est créé notre propre façon de fonctionner ? Pour moi, c'est parce qu'on a deux cultures différentes et que du coup on a mélangé ces cultures, on s'est pas contenté de reproduire le modèle qu'on avait et qui nous semblait naturel parce que c'est notre modèle, c'est la, comment dire, je

> trouve pas notre terme, oui c'est notre modèle social qui correspond aussi à notre classe sociale... On n'a pas reproduit ce modèle, on s'est créé un nouveau modèle, à tort ou à raison, consciemment, inconsciemment, je ne sais pas mais on l'a fait et pour moi c'est pas quelque chose qui aurait été possible si j'étais avec une Française » (Romain, 33 ans, marié avec Daria depuis 9 ans).

Cet extrait d'entretien permet d'explorer ce « *nouveau modèle* » conjugal rendu possible, selon Romain, par le fait que lui et Daria proviennent de deux « *cultures* » différentes. Pourtant sont-elles si différentes dès lors qu'on écoute attentivement Romain ? On observe que dans les deux familles ici décrites, les pères ne s'occupaient pas de la sphère domestique ou de l'élevage des enfants. De quelle « incorporation créative[116] » s'agit-il alors ? Qu'est-ce qui a permis la création de ce modèle hybride ? Romain considère qu'avec une Française, il aurait cherché à répéter le schéma familial dont il estime s'être largement éloigné en raison des remarques de sa mère aux yeux de laquelle il est visiblement incompréhensible, indescriptible, lorsqu'il s'occupe de sa fille le weekend. De même, il passe pour un « *ovni* » auprès de ses amis lorsqu'il énonce seulement la possibilité de devenir père au foyer. Les arrangements conjugaux de Daria et Romain (chapitres 6 et 7) ne sont pourtant pas particulièrement révolutionnaires dans la mesure où, même s'il estime qu'il pourrait suivre sa compagne dès lors qu'elle obtiendrait un poste de « *méga directrice de la mort* », cette perspective a peu de chance d'advenir étant donné le chemin emprunté par le couple (Daria a laissé tomber sa carrière dans le tourisme au moment de son mariage avec Romain et pendant qu'il montait les échelons dans l'hôtellerie, elle s'est tournée vers des emplois d'appoint). L'étonnement que provoque d'ailleurs Daria du côté de sa famille est plutôt celui de son choix de carrière, ou plutôt de celui de ne pas en faire, alors que sa mère l'a poussée depuis son plus jeune âge vers des cursus d'excellence. Mais l'un des buts que poursuivait Daria, comme d'autres femmes de mon enquête, était d'« *épouser un cuisinier français* » et de ne « *pas être au service de l'homme* ». On retrouve ici un projet commun à celui de Valeriya, Maria ou Oksana et si je n'ai pas assisté à une discussion conjugale durant laquelle Romain prévoyait les menus de la famille, je l'ai bien vu lors de mes visites chez eux, faire les courses, les ranger, s'occuper de sa fille, proposer de préparer le café, etc. Autrement dit, j'ai pu observer un investissement dans la sphère domestique de la part de Romain qui n'est de toute évidence pas le même que celui de Daria au regard de leurs positions professionnelles respectives mais qui semblait correspondre à un « certain équilibre des tâches comme des compensations que chaque partie juge suffisamment acceptables pour y souscrire[117] ». En tout cas, Romain considère avoir revu son schéma familial avec Daria car elle l'a initié aux rudiments du féminisme : « *c'est une rebelle quoi très clairement, elle, elle est, nan la femme est l'égale de l'homme et tout et j'ai pas du tout grandi dans cet environnement-là* ». S'agit-il alors véritablement d'un mélange de « *cultures* », au sens où l'entend Romain, ou plutôt d'un moment propice pour une construction conjugale entre un homme français issu d'un milieu social modeste aux schémas familiaux plutôt

[116] Rosemary Breger et Rosanna Hill, *Cross-Cultural Marriage: Identity and Choice*, Oxford, Berg Publishers, 1998.
[117] A. Giddens, *La transformation de l'intimité*, *op. cit.*, p. 238.

traditionnels et une femme russe qui possède un capital culturel élevé et des attentes genrées qui s'accordent bien avec celles de Romain ? Car, s'il est difficile d'affirmer que faire carrière n'était pas un but poursuivi par Daria, en revanche, celui de pouvoir s'occuper de sa fille tout en étant épaulée par un conjoint également investi dans son éducation et dans l'espace domestique était une configuration conjugale recherchée.

Ioulia aussi, rappelons-nous, « rêvait » de trouver un mari qui cuisine. En plus d'avoir trouvé un cuisinier, son conjoint l'initie aussi à des rapports conjugaux plus égalitaires comme elle le souligne ici.

> « Quand on a commencé à vivre ensemble, ma mère me disait toujours, "oh peut être tu fais pas suffisamment à la maison", parce que c'est vrai que je ne cuisine pas du tout, toujours, mais j'ai dit "mais je fais la vaisselle etc." et Yoann me disait le contraire : "oh tu t'occupes trop de la maison". Du coup, dans les yeux de ma mère, elle pensait que je ne faisais rien et que c'est peut-être pas très bien et dans les yeux de Yoann au contraire, je fais trop, du coup... [l'air amusé] du coup, c'était bien. Mais je me souviens, mon père me disait toujours, "bon peut-être qu'il faut commencer à cuisiner", et je lui disais "mais non je vais trouver un mari qui va cuisiner" et du coup, ouais, j'en ai trouvé un qui cuisine ! Du coup, ça tu vois, j'ai rêvé et ça, j'ai trouvé. **Donc Yoann fait la cuisine ?** Oui, il aime, bon tu sais, quand je suis seule, je fais des pâtes mais bon, je veux dire, faire les plats, quelque chose de plus difficile, c'est lui [sourire] mais il aime et moi, j'aime pas, mais je fais la vaisselle du coup, voilà, on partage. **Pourquoi il trouvait que tu faisais trop ?** Maintenant non, c'était au début, je sais pas, c'est moi qui par exemple qui m'occupais des fleurs et des poussières et lui pensait qu'il ne faisait rien... Et on en a discuté, et maintenant c'est moi qui dit "ah peut-être que tu ne fais pas suffisamment à la maison ?" On adapte, on profite [rire]. »

Illustration particulièrement claire de la situation d'entre-deux dans laquelle se trouve Ioulia : prise entre les règles pratiques de deux régimes de genre différents, entre des injonctions contradictoires, celles de sa mère qui se demande si elle endosse bien son « rôle de femme » et celles de son conjoint qui trouve qu'elle s'occupe trop de la maison. Cet exemple n'est pas sans rappeler la « *réhabilitation* » dont nous parlait Tatiana au sujet de ses adhérentes : on voit en tout cas ici que Ioulia se départit peu à peu des injonctions genrées auxquelles elle aurait été soumise, *a priori*, dans son pays d'origine pour découvrir auprès de Yoann d'autres rapports conjugaux où les tâches domestiques se « *partagent* ».

Mais il apparaît aussi de façon limpide que ce cheminement vers plus d'égalité n'est pas automatique et nécessite plusieurs conditions : d'une part, le projet et la position initiale, bien que ténus au premier abord, de souhaiter rencontrer un partenaire qui cuisine et de ne pas apprendre ou vouloir cuisiner, constitue un élément sans doute favorable non seulement à porter son choix conjugal sur un homme et par extension sur un régime de genre où cette configuration de la pratique de genre existe, mais également à la capacité future de se défaire de certaines attentes normatives associées à la masculinité et la féminité telles que celles dans lesquelles on a été élevé. D'autre part, l'expérience migratoire, on l'a vu, est essentielle pour comprendre, analyser, décrypter les manières d'agir des autres et redéfinir ensuite les siennes au regard des nouvelles possibilités qui sont offertes par des structures sociales différentes. Enfin, la conversation conjugale, comme on l'a vu avec Ioulia et Yoann, Oksana et Loïc, Julien et Alina, Maria et Jean-Marc, Thomas et Alla, Elena et Pascal ou encore Valeriya et Fabrice,

montre comment deux individus qui non seulement n'ont aucun « passé commun », mais qui, en plus, possèdent des passés respectifs sans « structure semblable », se redéfinissent et construisent une réalité qui leur est propre et qui résulte de la rencontre des « différentes zones de conversation » d'où ils et elles proviennent. Mais bien que ces couples produisent leur « petit monde » clairement « intelligible » pour eux, leur relation matrimoniale fait « partie d'une bien plus vaste aire de conversation » car elle reflète souvent les régimes de genre propres au pays dans lequel elle se construit – ce dont les unes et les autres ont, par ailleurs, conscience, comme le montre la multiplication des recours à leurs observations in situ, à leurs comparaisons ou encore à l'histoire, qu'ils et elles mobilisent pour décrire, expliquer et contextualiser leur propre vie.

***

Ce chapitre a permis d'explorer les différents arrangements et dérangement intimes et conjugaux qui s'observent chez les couples franco-postsoviétiques. Ils mettent en lumière l'existence de régimes de genre précaires, qui peuvent potentiellement être déstabilisés, dès lors que leurs règles pratiques cherchent à être mises en œuvre au-delà des frontières. C'est ce que la deuxième partie de ce chapitre à explorer à partir de quelques « erreurs de cadrage[118] » dans les intimités transnationales : elles ont mis en exergue que « le rapport à la règle est un travail cognitif[119] » et que ce travail « peut échouer[120] ». Ces moments d'échecs rendent visible la vulnérabilité de l'ordre social pour les acteurs et les actrices, en particulier lorsqu'ils et elles migrent, et les conduisent à développer des compétences critiques et des capacités d'analyse : en passant leurs expériences et leurs pratiques au crible de la comparaison transnationale, en particulier celles liées à l'organisation des rapports de genre, ils et elles sont en mesure de soumettre à la discussion les normes, de les dénaturaliser et/ou de justifier celles qui leur semblent les meilleures. Mais ces « accidents de l'interaction » sont toutefois essentiellement le fait des couples qui se sont connus de manière fortuite ; au contraire, lorsque l'EMG a servi de médiation ou qu'il s'agit de secondes unions transnationales, la convergence des projets de genre transparait dans les arguments qui valident le « bon » choix conjugal, que nous avons abordé dans la dernière section de ce chapitre. Ces justifications s'accompagnent de comptes rendus sur l'organisation sociale des rapports de genre et, si les acteurs et les actrices sont en mesure de caractériser le genre, c'est souvent en raison de leur passage d'un régime de genre à l'autre. Celui-ci nécessite un travail d'analyse, de décodage des pratiques et des conduites qui leurs sont liées ainsi qu'une acquisition progressive de connaissance des structures sociales et ce travail se produit à la fois dans l'expérience migratoire et dans la conjugalité

[118] J.-H. Déchaux, « Agir en situation », art cit, p. 742.
[119] *Ibid.*
[120] *Ibid.*

transnationale. Dans la mesure où les règles pratiques diffèrent d'un contexte à l'autre, les acteurs et les actrices réalisent des comparaisons qui mettent en lumière l'ordre social genré et engendre une réflexivité particulière sur le genre.

Des romances au-delà des frontières
Conclusion générale

Au tournant des années 1990, l'avènement des nouvelles technologies de l'information et de la communication et la chute de l'Union soviétique ont contribué au « rétrécissement du monde[1] » dont témoigne avec force l'augmentation des couples binationaux et, en particulier, les couples franco-postsoviétiques. La thèse qui vient d'être présentée est ainsi étroitement liée au champ de recherche, bien établi à ce jour, qui se consacre à l'étude des mixités conjugales. Celui-ci a largement documenté les unions qui suscitent « des réactions dans l'environnement social[2] » et montré combien ces couples mettent en exergue les normes au regard du degré de désapprobation dont ils peuvent faire l'objet[3]. Cet aspect, quoiqu'il ait émergé dans mes recherches, n'a toutefois pas été mon point de départ puisque j'ai d'abord commencé à étudier, plutôt que le couple, *ce qui précède la mise en couple* dans le cadre de ce que j'ai nommé la *globalisation genrée du marché matrimonial*. Mon point d'entrée, en effet, a d'abord été l'Entremise Matrimoniale Globalisée : cette enquête initiale a été constitutive de bon nombre de mes pistes de travail et hypothèses de recherche ; c'est ce dont témoigne, par sa taille et sa position dans le manuscrit, le chapitre 4. C'est ensuite avec d'autres personnes et un « arsenal[4] » de méthodes et de concepts que j'ai continué à explorer ces pistes (chapitre 2), en faisant varier les échelles d'observation et cherchant à multiplier les points de vue : ceux des femmes (chapitres 4, 6 et 8), ceux des professionnelles de l'EMG (chapitres 4 et 8), ceux des hommes (chapitres 4, 7 et 8), ceux des historien·ne·s (chapitre 3), ceux que me proposaient les statistiques disponibles (chapitre 5), ceux des médias, ceux des sociologues, anthropologues ou juristes qui m'avaient précédée dans l'enquête (chapitre 1), ceux de toutes les personnes avec lesquelles j'ai échangé au fil du temps et de l'évolution de ma recherche pour finalement proposer une perspective certes « partielle[5] », mais empiriquement fondée, qui interroge ce que la globalisation genrée du marché matrimonial fait à la conjugalité transnationale, à l'expérience migratoire, aux rapports de genre et ce qu'elle nous en fait voir.

Partir de l'EMG pour étudier le processus genré de globalisation du marché matrimonial m'a donné la possibilité d'effectuer un pas de côté et d'opérer un décalage épistémologique notamment par rapport aux recherches sur la mixité conjugale. En effet, je me suis dotée d'outils théoriques et méthodologiques jusqu'alors peu utilisés dans ce champ de recherche – en particulier ceux associés aux études de genre et ceux développés dans les études de la globalisation – et j'ai mis en œuvre une « étude kaléidoscopique[6] », multipliant les méthodes et les focales d'observation. Ce décalage a produit des résultats éclairants tout en laissant certaines dimensions dans l'ombre, d'autres aspects à explorer, autant de chantiers que cette enquête invite à poursuivre. Si les pistes suivies au cours de mon parcours de

[1] Marc Abélès, « Politique et globalisation », L'Homme. Revue française d'anthropologie, 1 janvier 2008, no 185-186, p. 133.
[2] Doris Bensimon et Françoise Lautman, « Quelques aspects théoriques des recherches concernant les mariages mixtes [Some theorical aspects of research about mixed marriages] », Collection IDERIC, 1974, vol. 4, no 1, p. 30.
[3] B. Collet, *La « mixité conjugale » dans les sociétés démocratiques. Normes conjugales et inégalité ethnoculturelle entre les conjoints*, *op. cit.* ; L. Odasso, *Mixités conjugales*, *op. cit.* L'ouvrage de Laura Odasso place par exemple cette dimension au cœur de son travail.
[4] Gayle Rubin, *Surveiller et jouir : Anthropologie politique du sexe*, s.l., Epel, 2010, p. 46.
[5] D. Haraway, « Savoirs situés : Question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle », art cit.
[6] M. Bergström, *Au bonheur des rencontres*, *op. cit.*, p. 31.

recherche doctorale ont en effet été nombreuses, certaines ont été plus approfondies que d'autres, certaines ne constituent à ce jour que des ouvertures vers de futures enquêtes plus poussées, d'autres encore n'ont pas été incluses dans l'objet.

Dans cette conclusion générale, je vais d'abord revenir sur les pistes de recherche à poursuivre et les chantiers qui s'ouvrent puis je soulignerai quelques-unes des principales conclusions de mon travail. Celui-ci met tout d'abord en lumière de nouveaux circuits de rencontre internationale dans lesquels se logent des projets de genre. Loin d'être insignifiants, ces circuits ne semblent cependant pas détrôner des modes de rencontre plus classiques, y compris à l'échelle globale. Néanmoins, ce point de départ dans l'analyse permet de saisir finement les échanges intimes en contexte globalisé qui sont irréductibles à des échanges de capitaux – et ici les matériaux quantitatifs montrent leurs limites – mais comprennent également des attentes, des désirs, des projets (imaginés, réfléchis, soupesés) et des affects, lesquels sont façonnés par des régimes de genre et une imbrication de rapports de pouvoir qui entrent en interaction à l'échelle globale. Ensuite, à partir d'une analyse des conjugalités transnationales selon leur moyen de rencontre, cette thèse documente des romances au-delà des frontières à partir de parcours matrimoniaux, migratoires et professionnels et explore leurs conséquences en comparant ceux de femmes et d'hommes, en particulier lorsqu'ils et elles migrent. Enfin, elle met en évidence des réflexivités sur le genre qui émergent dans le cadre de l'expérience migratoire et de la conjugalité transnationale.

Des pistes à poursuivre, des chantiers ouverts

Dans son Habilitation à Diriger des Recherches, Beate Collet a souligné le poids considérable des mariages réunissant, selon les catégories de l'Insee, un·e Français·e et un·e étranger·e : en prenant en compte les mariages intervenus à l'étranger, dans les instances étatiques décentralisées (ambassades et consulats), en 2015, ils représentaient 27 % de la totalité des mariages[7]. Ce constat n'était d'ailleurs pas passé inaperçu pour un Éric Zemmour qui s'en était saisi pour alimenter ses discours et arguments xénophobes[8]. Il revient donc aux sociologues de s'emparer de ce fait social pour en révéler les contours, les enjeux et les aspects fondamentaux : que nous apprennent ces unions transnationales ? Que nous disent-elles des transformations qui s'opèrent dans la formation du couple et le choix conjugal, des effets d'une globalisation inédite dans ces flux mais néanmoins loin de faire disparaitre le « genre de la nation et le genre de l'État[9] » ou encore celui de leurs frontières ? Si les derniers événements liés à la crise sanitaire du COVID pourraient conduire à un recul de l'augmentation des intimités transnationales en

[7] V. Bellamy, « 236 300 mariages célébrés en France en 2015, dont 33 800 mariages mixtes », art cit.
[8] Voir par exemple l'article de presse « Mariages mixtes : et si (pour une fois) Zemmour disait vrai ? » publié dans *Libération* le 16 octobre 2014.
[9] L. Auslander et M. Zancarini-Fournel, « Le genre de la nation et le genre de l'État », art cit.

raison de déplacements moins nombreux à l'international, pour l'instant, ils ont surtout donné un espace d'expression aux couples qui traversent désormais les frontières et revendiquent de pouvoir le faire sans contrainte : *Love is not tourism* est un mouvement international développé par des couples vivant dans des pays différents qui se sont retrouvés séparés par les restrictions drastiques de déplacement liées à la pandémie[10]. Non seulement, cet espace apparaît comme un potentiel futur terrain d'enquête fécond mais il me permet de revenir sur une dimension qui n'apparaît qu'en filigrane dans cette thèse et appelle des prolongements : celle des discriminations institutionnelles qui touchent les couples de la globalisation du marché matrimonial.

Alors que mon enquête m'a bien confrontée aux « polices de l'amour » (chapitre 2, section 2.1.2) et que j'aurais certainement l'occasion de remettre au travail ces matériaux dans un autre cadre, il faut souligner que le contrôle dont font l'objet les couples franco-postsoviétiques est sans commune mesure avec celui qui a été observé à l'encontre de conjoint·e·s étranger·e·s d'autres nationalités[11]. Reste que les personnes étudiées dans cette thèse étaient bien, elles-aussi, soumises à une « politique du soupçon[12] » non seulement mise en œuvre par les agents de l'État mais également par l'entourage, en particulier en France où, souvenons-nous des impressions d'Ekaterina évoquées en introduction, les femmes sont suspectes de mariage par intérêt (i.e. pour de « mauvaises raisons ») et les hommes de profiter d'elles. Cette « désapprobation[13] », si elle était perceptible dans mon enquête, n'a cependant pas été aussi centrale que dans celle de Laura Odasso, confrontée de plein fouet avec ses enquêté·e·s, au discrédit dont pouvaient faire les frais les familles avec un partenaire « arabe », ainsi est-elle restée dans l'ombre de cette thèse. Elle appelle d'autres travaux, de futures analyses et la poursuite d'enquêtes pour documenter ces « technologies de l'amour[14] » et le pouvoir discrétionnaire laissé aux agents de l'État pour déterminer « l'intention matrimoniale » qu'ils et elles jugent à l'aide de catégorisations racialisantes. Ces mesures servent, *in fine*, au contrôle de la « migration régulière non voulue[15] » et soumettent certains couples à des injonctions dont sont exempts les couples entre nationaux : en premier lieu, celles de se marier comme condition obligatoire pour pouvoir se réunir ; en second lieu, celle de devoir prouver leur « authenticité conjugale[16] ». Les variations sur ces terrains sont nombreuses et elles

---

[10] Voir par exemple l'interface française : https://loveisnottourismcouplesfrance.fr.
[11] À l'occasion d'une communication avec Nouri Ruppert dont les recherches portaient des mariages entre femmes d'origine marocaine et hommes marocains, nous avions pu constater ce différentiel entre les traitements des femmes selon leurs origines supposées. Si les femmes russes peuvent en effet être catégorisées selon des figures binaires et orientalistes relativement à leur âge et leur catégorie socioprofessionnelle, le stigmate qui touche les femmes d'origine marocaine s'associe à celui porté sur les hommes marocains et il est nettement moins relatif qu'absolu. M. Salcedo, *Amours suspectes*, *op. cit.* ; L. Odasso, *Mixités conjugales*, *op. cit.*
[12] M. Salcedo, « Couples binationaux de même sexe : politique de soupçon, normalisation et rapports de pouvoir », art cit.
[13] B. Collet, *La « mixité conjugale » dans les sociétés démocratiques. Normes conjugales et inégalité ethnoculturelle entre les conjoints*, *op. cit.*
[14] Anne-Marie D'Aoust, « In the Name of Love: Marriage Migration, Governmentality, and Technologies of Love », *International Political Sociology*, 2013, vol. 7, p. 258-274.
[15] F. Infantino, « Gouverner les frontières ou appliquer des droits ? », art cit.
[16] Karine Geoffrion, « 'Mariage non authentique' : femmes canadiennes en couple binational face à la discrimination administrative », *Cahiers du Genre*, 2018, vol. 64, nº 1, p. 67-83.

révèlent aussi bien les degrés du « racisme institutionnel[17] » que les catégorisations contemporaines qui font loi dans les politiques d'immigration ce dont les travaux sur les couples binationaux gais témoignent avec force[18].

Mon travail s'est par ailleurs concentré uniquement sur les couples binationaux hétérosexuels composés d'un homme français et d'une femme postsoviétique. J'avais volontairement exclu de l'analyse les situations inverses, extrêmement rares, craignant qu'elles ne s'éloignent trop de l'objet de mes recherches, que les mécanismes soient différents et peu comparables. De la même manière, les couples gais n'avaient pas été retenus car, au démarrage de l'enquête, leur mariage était encore illégal en France et ils semblaient dès lors d'autant plus exceptionnels. Depuis la législation a changé et j'ai rencontré sur le terrain une femme française en couple avec une femme russe qui se sont mariées en 2017 ; j'avais également pu identifier trois mariages homosexuels dans les actes de mariage de Lyon entre 2014 et 2015, dont deux impliquant une femme française et une femme russe. Au cours de l'enquête, j'ai aussi rencontré quelques couples composés de femmes françaises et d'hommes russes, bélarusses ou ukrainiens et il apparaît désormais avec évidence que travailler sur ces conjugalités permettraient d'améliorer les connaissances sur les mécanismes de la globalisation genrée du marché matrimonial. Comment se négocie le genre dans ces couples ? Comment est-il reproduit, reconstruit et mis au travail dès lors que les pratiques, profondément ancrées, entrent en contradiction dans la sphère intime ? Comment dit-on et fait-on le genre dans les conjugalités transnationales gaies ? Autant de chantiers de recherche sur les romances au-delà des frontières qui appellent de futures enquêtes pour documenter finement comment « lorsque les femmes [mais aussi les hommes et celles et ceux qui ne se reconnaissent dans aucune de ces deux catégories] migrent, [ils], elles [et iels] construisent et reconstruisent le genre[19] » et comment, dans les conjugalités transnationales, ou le mariage rencontre la migration, les rapports de genre sont à la fois « contestés » et « réaffirmés[20] ».

Mon travail a donc fourni une image partielle de la globalisation genrée du marché matrimonial, produite à partir d'une enquête sur l'EMG et sur un type de conjugalité spécifique, mais il ouvre des perspectives de recherches importantes et appelle de nouvelles recherches qui viendront compléter, enrichir, approfondir ce que le genre fait à la conjugalité transnationale et ce que la conjugalité transnationale fait à la migration et à la formation du couple. Revenons maintenant sur quelques-unes des principales conclusions de cette thèse.

---

[17] L. Odasso, *Mixités conjugales*, *op. cit.*, p. 297.
[18] Éric Fassin et Manuela Salcedo, « Devenir homosexuel ? Politiques migratoires et vérité de l'identité sexuelle », *Genre, sexualité & société*, 2019, nº 21.
[19] Y. Riaño et N. Baghdadi, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », art cit, p. 51.
[20] « Marriage migration provides a complex field to study gender relationships as norms are challenged and reaffirmed through the experience of migration » L. Williams, *Global Marriage*, *op. cit.*, p. 213.

Le choix conjugal en contexte globalisé : recherche ou découverte

L'étude des parcours individuels et conjugaux (EPIC), conduite à l'Ined et à l'Insee et coordonnée par Arnaud Régnier Loilier et Wilfried Rault, visait moins, comme le soulignent ces deux chercheurs, à étudier à nouveau les « mécanismes » du choix conjugal – déjà largement mis en évidence dans les précédentes enquêtes d'Alain Girard[21] et celles de Michel Bozon et François Héran[22] – qu'à interroger « les effets d'un contexte inédit sur la formation des couples[23] ». En contexte globalisé, ces mécanismes restaient à découvrir et je me suis attachée à les mettre en lumière tout en questionnant, dans le même temps, ce contexte inédit pour la formation des couples qu'est la globalisation telle que nous la connaissons depuis les années 1990.

En débutant mes recherches avec l'EMG, la question du choix d'un·e partenaire étranger·e était centrale et ce site d'enquête a permis de saisir l'existence d'attentes matrimoniales globalisées façonnées par des régimes de genre spécifiques, lesquels produisent des masculinités et des féminités (in)désirables. En ouvrant l'enquête à tous les mariages franco-postsoviétiques, y compris ceux qui n'avaient donc pas été médiatisés, ces attentes préalables n'étaient plus un présupposé. Or, l'échelle statistique donnait à voir des mécanismes identiques : ces unions étaient – et sont toujours – visiblement genrées et caractérisées par une différence d'âge entre les conjoints en faveur des hommes nettement plus élevées que dans les couples entre nationaux. Les questions poursuivies ont donc été les suivantes : au regard de processus similaires, l'EMG occupait-elle une place prépondérante dans ces romances globalisées ? Y auraient-ils sinon, des circonstances particulières qui réuniraient les couples franco-postsoviétiques ? Du moins, se pourraient-ils que certains « éléments de stratégie dans les rencontres[24] » participent de ces intimités transnationales et les rendent comparables ? L'EMG est bien apparue comme un canal important des modes de rencontres des couples franco-postsoviétiques et indique que la formation des couples pourrait à l'avenir prendre un tournant plus résolument globalisé à l'appui des sites de rencontre internationale mais aussi de ceux dédiés à l'apprentissage des langues étrangères ou encore des réseaux sociaux qui, tous, contribuent à connecter intimement des personnes au-delà des frontières étatiques. Mais ce qui s'apparente à des structures de sociabilité globalisées, telles que les rencontres qui se produisent lors d'un déplacement touristique à l'international ou dans un pays étranger au cours d'une mobilité estudiantine ou professionnelle, participent aussi – et sans doute dans des proportions encore plus grandes que l'EMG (chapitre 5) – du rapprochement des femmes postsoviétiques et des hommes français. Faut-il cependant en conclure que, dans ce cas, le ou la

[21] A. Girard, *Le Choix du conjoint*, *op. cit.*
[22] M. Bozon et F. Héran, *La formation du couple*, *op. cit.*
[23] Wilfried Rault et Arnaud Régnier-Loilier, « Étudier les parcours individuels et conjugaux en France. Enjeux scientifiques et choix méthodologiques de l'enquête Épic », *Population*, 2019, vol. 74, nº 1, p. 13.
[24] Michel Bozon et Wilfried Rault, « De la sexualité au couple. L'espace des rencontres amoureuses pendant la jeunesse », *Population*, 2012, vol. 67, nº 3, p. 480.

« partenaire est en fait “découvert[·e]”[25] » ? Ce constat, effectué par Michel Bozon et François Héran en 1987 et 1988, qui visait précisément à « relativiser fortement les interprétations stratégiques des choix matrimoniaux[26] » – en particulier le vocabulaire mobilisé par Pierre Bourdieu sur la question – a été remis au travail dans cette thèse. Car si les cadres sociaux de sociabilité se sont indéniablement globalisés (pour les hommes et les femmes les plus doté·e·s en capitaux), peut-être resserrent-ils moins les choix qu’ils ne les augmentent, et ils sont surtout, comme on l’a vu, moins durables que ceux étudiés dans l’enquête de Bozon et Héran. Ces cadres sociaux de sociabilité sont en effet souvent circonscrits dans l’espace et dans le temps. Il s’agit ensuite pour les couples de se maintenir en dehors précisément de « structures semblables[27] », par-delà la distance qui les sépare souvent pendant une période assez longue avant de pouvoir vivre une conjugalité au quotidien. De là, la question du choix revient avec force et avec elle les notions de stratégies matrimoniales et de marché matrimonial, dont les limites ont désormais dépassé les frontières nationales.

Ce marché matrimonial globalisé qui réunit dans notre enquête des personnes originaires de pays différents mais rarement éloignées socialement – hommes et femmes appartiennent généralement aux catégories sociales supérieures – témoigne aussi de ce que le « marquage social des lieux de rencontre ne suffit pas à produire des unions homogames[28] » – et cela est d’autant plus vrai lorsque les lieux de rencontre sont limités à une période dans le temps – et qu’il existe aussi « un espace social – et socialement sexué – des jugements amoureux[29] ». À l’échelle globale, ces « catégories de perception[30] » sont effectivement marquées par le genre et construites, en premier lieu, à partir d’un travail de l’imagination très prégnant dans l’EMG et, plus largement, dans les intimités transnationales. Mais les auteurs notaient que ces catégories de jugement portées par les deux sexes participaient à « préserver la domination masculine[31] ». Qu’en est-il de celles déployées par les hommes et les femmes impliquées dans des romances globalisées ?

Attentes conjugales et cartographies de désirs à l’échelle globale

Sur le marché matrimonial globalisé comme ailleurs, hommes et femmes sont doté·e·s de capitaux différents : pour le dire rapidement, et sans reprendre ici l’éventail des nuances que nous avons rencontrées dans le chapitre 5, aux femmes reviennent la dot scolaire et la jeunesse, aux hommes les professions qualifiées et les revenus ; *in fine*, ils et elles ne mobilisent ainsi pas les « mêmes catégories

[25] M. Bozon et F. Héran, *La formation du couple*, *op. cit.*, p. 17.
[26] *Ibid.*, p. 16.
[27] P. Berger et T. Luckmann, « “Le mariage et la construction de la réalité” », art cit.
[28] M. Bozon et F. Héran, *La formation du couple*, *op. cit.*, p. 17.
[29] *Ibid.*, p. 18.
[30] *Ibid.*
[31] *Ibid.*, p. 17.

pour s'apprécier[32] ». Mais résumées ainsi, les configurations conjugales franco-postsoviétiques apparaissent comme le résultat finalement convenu que tout·e un·e chacun·e aurait pu formuler, sans qu'il eût été nécessaire de faire une enquête sociologique pour le découvrir : voici en effet des mariages dans lesquels les hommes accèdent à des épouses jeunes et les femmes à de riches maris (chapitre 2). Or, l'analyse préalable des attentes conjugales globalisées documentées à la fois par une investigation historique sur les régimes de genre propres à chaque espace géographique et par une enquête ethnographique sur l'EMG, a permis d'inscrire ces attractions et répulsions matrimoniales dans une « cartographie des désirs[33] » globalisés et façonnés par le genre.

Si les femmes russes, ukrainiennes ou bélarusses engagées dans une démarche de rencontre internationale sont bien souvent en quête d'un conjoint « sérieux » notamment au regard de conditions économiques précaires, elles n'en rejettent pas moins les hommes locaux et, avec eux, les régimes de genre qui leur sont imposés. Et, dans cette initiative, elles s'appuient en premier lieu sur un *travail de l'imagination* qui leur rend les hommes « étrangers », en particulier européens et nord-américains, attractifs. Car ces derniers ne sont pas seulement perçus comme de potentiels conjoints sérieux, puisque bien d'autres qualités leur sont imputées : leur gentillesse, leur politesse, leur douceur ou leur culture, bref, autant de propriétés « psychologiques, morales qui sont en définitive sociales[34] » et qui sont autant d'indices, pour elles, des rapports de genre conjugaux envisageables avec ce type d'hommes-là. Mais en quoi l'imagination constitue-t-elle précisément un travail chez les femmes enquêtées ? Ce terme est approprié si l'on considère les récits collectifs de femmes, que l'on a pu découvrir tout au long de cette thèse, qui font circuler l'information selon laquelle elles peuvent s'offrir d'autres choix conjugaux en élargissant leur prospection matrimoniale. Ainsi découvrent-elles, typiquement par telle amie qui vit en Amérique du Nord, en France ou en Israël, que des époux fidèles, parfois capables de cuisiner, et gagnant bien leur vie, existent. Ces micro-récits, qui circulent abondamment par interconnaissance ou *via* les médias sont des moteurs d'action comme en témoigne l'EMG, puisqu'ils conduisent certaines femmes à pousser la porte d'une agence matrimoniale internationale ou à déposer leurs photographies sur un site de rencontre internationale et, dès lors, à penser leur avenir matrimonial à l'étranger [*заграницей*]. Considérer l'imagination comme un travail, c'est donc mettre en exergue des attentes qui ont été soigneusement considérées, comme dans le cas des femmes de l'EMG, mais également celles intériorisées plus subtilement comme lorsque les rencontres internationales étaient plus fortuites : dans les deux cas l'imagination a été partie prenante de l'élaboration ou de la concrétisation d'un *projet matrimonial et migratoire* au-delà des frontières.

En se tournant vers les hommes, parler de travail de l'imagination parait moins convaincant car ce sont au contraire des *fantasmes* et des *mythes* qui leur sont vendus sur les plateformes de l'EMG et

[32] *Ibid.*, p. 122.
[33] N. Constable, *Romance on a Global Stage*, *op. cit.*
[34] M. Bozon et F. Héran, *La formation du couple*, *op. cit.*, p. 122.

qu'ils prennent comme tels. Ainsi imaginent-ils effectivement au moment de leur démarche rencontrer une femme à la fois attractive et bonne ménagère pour lesquelles ils seront des pourvoyeurs de ressources, autrement dit des hommes dont elles auraient besoin. Ils prennent bel et bien pour argent comptant les discours et idéologies genrées, véhiculées sur les sites, confortés par le visionnage de quelques reportages télévisés sur la question. Ces hommes n'ont pas été « socialisés à l'étranger soviétique » et n'ont pas baigné dans des conversations collectives, banales, conduites en famille ou entre ami·e·s, leur présentant ces pays comme des lieux où il serait intéressant d'aller vivre en raison d'une meilleure qualité de vie et où les femmes pourraient se révéler de meilleures partenaires. En somme, lorsqu'ils s'inscrivent dans une agence matrimoniale ou qu'ils rencontrent sur leur lieu d'études, de travail ou au cours d'un voyage une femme russe, ukrainienne ou bélarusse, ils détiennent une connaissance des pays d'où elles viennent particulièrement sommaire pour n'y avoir jamais voyagé et plus généralement pour n'y avoir trouvé, jusqu'à la rencontre amoureuse, aucun intérêt. Aussi, si les hommes engagés dans l'EMG fantasment des configurations conjugales où ils reprendraient du pouvoir, ceux qui n'y ont pas eu recours fantasment peut-être moins qu'ils imaginent d'abord une brillante carrière avant leur avenir conjugal. Choisir une conjointe s'articule en effet davantage, chez une partie de nos enquêtés, à un *projet professionnel* qu'à un projet conjugal et familial. En revanche, les unes comme les autres, poursuivent bien des *projets de genre* lesquels sont mis en mot par les femmes et les hommes de l'EMG et mis en scène sur les plateformes dédiées tandis qu'ils sont tus par les autres mais émergent dans leurs parcours.

Des romances à l'intersection de projets matrimoniaux, professionnels et migratoires portés par des projets de genre

Parler de projet, plutôt que de parcours, a une portée analytique : cela implique de prendre sérieusement en considération les réflexions, les doutes, les interrogations, les stratégies et les choix effectuées par les personnes rencontrées. Quand bien même pourraient-elles effectuer un lissage et gommer les aspérités en retraçant leur vie, avec parfois des raccourcis qu'il s'agit de prendre en compte dans l'analyse, un événement, telle qu'une rencontre amoureuse, une opportunité professionnelle ou une migration, ne survient jamais sans faire l'objet de considération et sans être (ré)inscrit, justement, dans une histoire complexe, une série d'expériences décisives et de choix antérieurs. En regardant de près les parcours d'hommes français et de femmes postsoviétiques engagé·e·s dans un mariage transnational, leurs projets se sont peu à peu révélés et ils et elles poursuivent rarement les mêmes.

S'il existe bien des attentes matrimoniales globalisées, celles-ci sont en premier lieu portées par les femmes car leurs projets s'articulent d'abord à la conjugalité pour deux raisons liées : d'une part la norme du mariage et de la maternité les pousse à réfléchir très tôt à leur avenir conjugal et, d'autre part, elles doivent bien souvent s'appuyer sur le mariage pour se sécuriser économiquement et poursuivre

leurs objectifs. Le projet matrimonial tient ainsi une place prépondérante dans la vie des femmes enquêtées et elles le font généralement passer avant le projet professionnel. De là, l'analyse de nombreux parcours où mariage et migration coïncident, appuyée des résultats quantitatifs, montre bien que le mariage transnational a un prix pour les femmes postsoviétiques qui, quoique très diplômées, n'accèdent pas nécessairement à un poste à la hauteur de leur qualification ou cessent tout simplement d'avoir une activité professionnelle. Mais la thèse a permis de révéler que cette perte d'activité professionnelle ne dure généralement qu'un temps puisque ces femmes s'insèrent peu à peu sur le marché du travail, conjuguant reprise d'études et négociations conjugales pour finalement accéder à des postes très qualifiés. Dans ce sens, si le projet matrimonial passe devant le projet professionnel, ce dernier n'est pas délaissé pour autant, mais plutôt différé. Néanmoins, pour celles qui n'avaient pas associé projet matrimonial et projet migratoire, les déconvenues sont perceptibles. En revanche, pour les femmes de l'EMG, le projet matrimonial étant dissocié d'un destin social et d'une romance-quête, il devient le lieu d'un investissement stratégique secondaire puisqu'il s'articule à un projet migratoire. Ici revient en force l'imagination sous la forme d'un travail puisqu'elles ont généralement, avant même la concrétisation de la relation intime, pesé le pour et le contre, évaluer leurs possibilités et celles que pourraient leur offrir une migration et/ou un mariage à l'étranger. Et si le projet matrimonial apparaît également central dans leur démarche – elles ont généralement accepté l'idée de ne pas travailler immédiatement à leur arrivée – il est pour elles indissociable d'un autre projet thématisé : un *projet de genre* qui consiste à chercher volontairement ailleurs l'existence d'autres configurations de la pratique de genre[35].

Le projet principal des hommes enquêtés est apparu en termes de pouvoir, de liberté et d'indépendance. Qu'ils poursuivent une carrière professionnelle, partent s'installer à l'étranger ou s'engagent dans la conjugalité transnationale, ce qui ressort souvent avec force est leur volonté d'accéder à des positons de pouvoir et souvent le projet matrimonial n'est qu'une condition supplémentaire pour atteindre ce but. Toutefois cette quête apparaît sous des formes variables : parmi les couples qui résident en France, la plupart des hommes sont passés par l'EMG et accèdent effectivement à des femmes nettement plus jeunes qu'eux et plus dépendantes d'eux (au moins dans un premier temps) ; lorsque les hommes ont rencontré leurs compagnes de façon plus fortuite, en dehors de l'écart d'âge en leur faveur qui réduit, une situation proche s'observe car, à un moment où un autre, si leurs conjointes migrent, elles se trouveront dans une situation d'inégalité juridique parfois corrélée à une insécurité linguistique qui génère de fait une situation de dépendance. Les premiers temps de la conjugalité sont ainsi marqués par un déséquilibre de pouvoir en faveur des hommes mais, d'une part, il est amené à évoluer et, d'autre part, ce supplément de pouvoir institutionnel et juridique n'implique pas nécessairement la mise en place d'une relation conjugale inégalitaire. Que nous a appris en revanche l'étude de la situation inverse, lorsque les hommes migrent dans le pays de leur compagne ? Bien qu'ils se retrouvent moins armés que

[35] R. Connell, *Masculinités*, *op. cit.*, p. 66-67.

leurs compagnes, ne serait-ce qu'au niveau linguistique, aucun ne témoigne d'une situation de dépendance ou d'un renversement unilatéral du pouvoir au sein du couple. Si quelques configurations conjugales sont apparues particulièrement originales avec les hommes en charge de l'économie domestique, pour la plupart, leur migration n'est pas directement corrélée ou conditionnée à leur relation conjugale : ils sont arrivés en Russie ou au Belarus avec un projet professionnel à développer ou à poursuivre. C'est ce projet qui détermine la poursuite de la relation, laquelle se constitue souvent comme un appui à leur carrière internationale : le professionnel prime sur le matrimonial.

De cette analyse des parcours en miroir des hommes et des femmes, il apparaît avec force cette « géographie genrée du pouvoir[36] » puisqu'elle révèle des positions sociales plus ou moins avantageuses qui varient selon les échelles géographiques. La comparaison met en lumière sans conteste des positions nettement plus favorables pour les hommes qui migrent « sans entrave[37] », circulent d'un pays à l'autre sans généralement faire mention d'aucune difficulté pour s'y rendre, occupent des postes qualifiés et bien rémunérés après avoir poursuivi des études supérieures dans des familles stables et souvent aisées ; autrement dit, des hommes dont les conditions d'existence leur permettent de faire des choix peu soumis aux contraintes ou aux obstacles mais plutôt aux opportunités et leur choix conjugal transnational s'est souvent présenté comme tel. Au contraire, si les femmes font effectivement des choix et même ne cessent d'en faire, c'est parce qu'elles ne cessent aussi d'être contraintes dans leur démarches et dans leurs projets : le choix conjugal transnational s'opère ainsi presque toujours au regard de multiples obstacles auxquels elles se confrontent. Parfois, il intervient face à la nécessité de sécuriser une situation migratoire, à une marginalisation matrimoniale ou aux difficultés à engager un projet migratoire. Si les contraintes apparaissent bien « agissantes[38] » pour les femmes, elles témoignent aussi des ressources initiales dont disposent hommes français et femmes postsoviétiques, lesquelles sont très contrastées et ne développent pas des capacités d'agir du même ordre. Concrètement, ces capacités d'agir nécessitent le déploiement de ressources supérieures pour les femmes puisque, en raison d'une possession de ressources « objectives » inférieures à celles des hommes, elles sont dans l'obligation d'effectuer des opérations cognitives de plus grande ampleur pour anticiper les risques qu'elles prennent, nécessairement plus grands au regard de positions plus précaires, et pour parvenir à leurs objectifs. Objectifs qui apparaissent néanmoins, de part et d'autre, refléter une « socialisation de genre[39] » qui encourage les hommes à poursuivre des projets individuels, à faire carrière, à se montrer solides et compétents plutôt qu'à chercher en premier lieu à s'engager dans la conjugalité, quand les femmes, au contraire, ont été depuis longtemps orientées à penser leur avenir familial et à trouver le « prince charmant ». Ces parcours migratoires, matrimoniaux et professionnels sont ainsi bel et bien soutenus par des projets de genre distincts mais, pour reprendre une question posée à la fin du chapitre 3, sont-ils

[36] P.R. Pessar et S.J. Mahler, « Transnational Migration: Bringing Gender in », art cit.
[37] De facto 2021
[38] E. Santelli, « L'analyse des parcours. Saisir la multidimensionalité du social pour penser l'action sociale », art cit.
[39] A. Jaunait et al., *Introduction aux Gender Studies*, *op. cit.*, p. 108.

convergents ? Pas toujours, comme en a témoigné le dernier chapitre de la thèse : dans la conjugalité transnationale et l'expérience migratoire, le genre peut se trouver partiellement ébranlé lorsqu'il devient « infaisable » et, plus largement, il nécessite d'être mis en mot et conduit à réaliser des comptes rendus sur le genre participant de sa dénaturalisation.

Faire et dire le genre dans la conjugalité transnationale

L'étude simultanée des *parcours* d'hommes français et de femmes russes, ukrainiennes et bélarusses concerné·e·s par une même situation sociale – celle d'être marié·e·s avec un·e ressortissant·e étranger·e et, dans certains cas, celle d'être dans une situation de migration – a permis d'accéder à des différentiels de pouvoir dans le cadre conjugal associé à la migration. Mais partir de leur point de vue a rendu possible une analyse qui s'appuie sur leurs ressources cognitives, mobilisées à la fois dans le cadre d'un choix conjugal transnational et pendant l'*expérience migratoire*, pour finalement révéler non seulement des réflexivités sur le genre mais également que le genre émerge (ou non) dans l'interaction, qu'il nécessite un travail pour advenir et que ce travail peut être mis à l'épreuve dans la conjugalité transnationale. Cette mise à l'épreuve est un révélateur des régimes de genre, mais aussi et surtout de leur équilibre précaire, de leur potentielle déstabilisation dans les échanges intimes en contexte globalisé. En effet, dès lors que le genre est envisagé et pratiqué entre différents espaces transnationaux et échelles géographiques, des « incohérences et des contradictions[40] » surviennent : lorsque les membres des couples franco-postsoviétiques ne sont pas passés par l'EMG – phénomène au sein duquel les projets de genre sont *a priori* préalablement définis – ce sont précisément ces incohérences et ces contradictions qui nous sont livrées dans le récit des enquêté·e·s. Mais notons que les ruptures d'intelligibilité s'opèrent en premier lieu pour les femmes postsoviétiques : certaines pratiques des hommes français leur sont véritablement inconnues, du « *jamais vu* », relevant donc de l'indescriptible. Tandis que les hommes comprennent, en fin de compte, les pratiques et les attentes genrées de certaines femmes postsoviétiques – auxquelles ils adhèrent ou non – et sont en mesure de les rattacher à un ordre social qui existait encore il y a peu, souvent incarné par la figure de leur père ou de leur grand-mère, à l'instar de leur appréhension des normes galantes. En revanche, pour les femmes, un homme qui n'aide pas une femme à porter ses bagages ou qui se révèle capable de faire la cuisine et le ménage relève véritablement du registre de l'inconnu car elles n'ont jamais pu voir ce type de pratique à l'œuvre, de leurs yeux, autour d'elles. En conséquence, les projets de genre apparaissent moins dans leur convergence que dans leurs ajustements et désajustements, comme un processus qui s'actualise dans la pratique. Les projets de genre que sont ici l'exercice de la masculinité et de la féminité sont mis en

[40] « When gender is envisioned and practiced within and across different scales and transnational spaces, we often find examples of inconsistencies and contradictions » P.R. Pessar et S.J. Mahler, « Transnational Migration: Bringing Gender in », art cit, p. 822.

lumière dans leur dynamique : les configurations de la pratique de genre, profondément liées aux structures des sociétés, changent d'un espace à l'autre et sont nécessairement questionnées dans la conjugalité transnationale et l'expérience migratoire. L'enquête a ainsi mis en lumière une diversité de positionnements vis-à-vis des régimes de genre et témoigne de ce que la famille a bel et bien « fait son entrée en politique[41] ». Les couples franco-postsoviétiques s'inscrivent en effet dans le déploiement d'un pluralisme familial, jouant à l'échelle des « vies individuelles[42] », et rendent compte de « l'exigence démocratique[43] » qui touche désormais la conjugalité, car « l'éventail des possibles s'est ouvert[44] » en la matière et l'extension des aires matrimoniales au-delà des frontières en est une manifestation. Que les hommes aient recours à l'EMG et revendiquent une relation conjugale basée sur une complémentarité sexuelle ou qu'ils aient rencontré leurs compagnes dans le cadre de leurs études supérieures à l'étranger et revendiquent au contraire le partage des tâches domestiques, ces deux positionnements illustrent avec force qu'il « n'existe [plus] de norme universellement valable pour définir la famille et la régir[45] ». Symétriquement, les discours contrastés des femmes sur ce que devrait être un homme ou une femme et ce que devrait être les rapports de genre, quand bien même ces discours puissent être parfois naturalisants, par le simple fait d'être énoncés, dénaturalisent l'ordre social genré en le rendant apparent. Cette capacité à dire les structures sociales, à décrire les régimes de genre, à mettre en mot ce qui habituellement se passe de mot – i.e. les normes sociales – est une compétence qui s'acquière dans l'*expérience migratoire*.

Le travail de la comparaison à l'œuvre dans l'expérience migratoire

Penser l'imagination comme une pratique sociale et un moteur d'action dans les migrations transnationales s'est révélé particulièrement heuristique pour saisir le travail qui s'effectue en amont d'une expérience migratoire. Mais à l'imagination s'associe une autre propriété cognitive encore peu mise en avant dans le champ d'études des migrations ou celles de mixités conjugales, celle de la comparaison. Or, les femmes et les hommes que j'ai rencontré·e·s, dès lors qu'ils et elles avaient migré, ne cessaient de mettre en balance leurs expériences passées, à la fois individuelle et collective, avec l'expérience qu'ils et elles vivaient actuellement : l'expérience migratoire. De là, ils et elles effectuent, en comparant, des opérations de catégorisation, d'historicisation et de généralisation. Pour peu qu'on y prête attention, ces opérations nous décrivent à la fois les régimes de genre des pays d'origine et ceux des pays de destination et elles rendent ainsi visible ce « genre au cœur des migrations[46] » dans la mesure où il est au centre de leurs réflexions. Parler d'expérience migratoire est en ce sens pertinent parce que

[41] J.-H. Déchaux, « La parenté et l'exigence démocratique », art cit, p. 4.
[42] *Ibid.*
[43] *Ibid.*
[44] *Ibid.*, p. 3.
[45] *Ibid.*, p. 4.
[46] M. Morokvasič, « Le genre est au cœur des migrations », art cit.

cette notion rend compte de la dimension vécue de la migration au cours de laquelle se réapprennent les normes à partir d'expériences concrètes qu'il est possible de mettre en mot et de comparer avec celles connues dans le pays d'origine, et au sein de ces expériences concrètes se logent les rapports de genre en tant qu'ils forment « l'une des principales structures des sociétés[47] ».

Cette dimension structurante ressort avec force dans l'analyse comparée des migrations des femmes postsoviétiques vers la France et celles des hommes français vers la Russie, le Belarus ou l'Ukraine. En migrant, les unes et les autres *passent* d'un régime de genre à un autre et ils et elles, en relatant leurs expériences migratoires, témoignent de ce passage et signifient, par la même, ce que le genre fait à la migration et ce que la migration fait au genre. En ce sens, l'étude des conjugalités transnationales offre un miroir grossissant de l'existence de régimes de genre situés tout en révélant que le genre est un faire, une production, un travail : certain·e·s travaillent à sa reproduction en s'appuyant sur une argumentation qui repose sur « des rapports sociaux fondé sur des différences perçues entre les sexes[48] », d'autres œuvrent à sa transformation et révèlent l'existence de « modalités de négociation, de contournement, de brouillage, de résistance[49] » ; quant à « l'abolition des normes de genre[50] », elle reste cependant, dans ce travail, un horizon encore imperceptible.

[47] R. Connell, *Masculinités*, *op. cit.*, p. 66-67.
[48] J. Scott, « Genre », art cit.
[49] É. Lépinard et M. Lieber, *Les théories en études de genre*, *op. cit.*, p. 112.
[50] É. Lépinard et M. Lieber, *Les théories en études de genre*, *op. cit.*

Bibliographie

ABELES Marc, « Politique et globalisation », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 1 janvier 2008, n° 185-186, p. 133-143.

- *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 2008.

- « Préface » dans *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005 [1996].

ABU-LUGHOD Lila, « Écrire contre la culture. Réflexions à partir d'une anthropologie de l'entre-deux » dans Daniel Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, EHESS, 2010.

ALEXIEVITCH Svetlana, *La fin de l'homme rouge*, traduit par Sophie Benech, Paris, Actes Sud, 2016, 676 p.

AMAYA SCHAEFFER Felicity, « Les cybermariages au Mexique et en Colombie : de l'érotique du nationalisme aux modulations d'une citoyenneté transnationale », *Cahiers du Genre*, traduit par Séverine Sofio, 2018, vol. 64, n° 1, p. 129-154.

APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, traduit par Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2005 [1996].

ARTIGAS BURR Fernanda et SALCEDO Manuela, « Conjugalité » dans *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte (coll. « Hors collection Sciences Humaines »), 2016, p. 116-123.

ASHWIN Sarah (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, London, Routledge, 2000.

ASHWIN Sarah et LYTKINA Tatyana, « Men in Crisis in Russia: The Role of Domestic Marginalization », *Gender & Society*, 2004, vol. 18, n° 2, p. 189-206.

ATTWOOD Lynne, « The post-Soviet woman in the move to the market: a return to domesticity and dependence? » dans *Women in Russia and Ukraine*, Cambridge University Press, 1996, p. 255-266.

- *The New Soviet Man and Woman: Sex-Role Socialization in the USSR*, Bloomington, Indiana Univ Pr, 1990, 263 p.

ATTWOOD Lynne, SCHIMPFOESSL Elisabeth et YUSUPOVA Marina, *Gender and Choice After Socialism*, New York, Springer, 2018, 245 p.

AUGE Marc, *L'anthropologue et le monde global*, Paris, Armand Colin, 2013, 192 p.

- *Pour une anthropologie de la mobilité*, Paris, Rivages, 2009, 107 p.

AUSLANDER Leora et ZANCARINI-FOURNEL Michelle, « Le genre de la nation et le genre de

l'État », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2000, n° 12.

AVANZA Martina, FILLIEULE Olivier et MASCLET Camille, « Ethnographie du genre. Petit détour par les cuisines et suggestions d'accompagnement », *SociologieS*, 2015.

BAJOS Nathalie et FERRAND Michèle, « La contraception, levier réel ou symbolique de la domination masculine », *Sciences Sociales et Santé*, 2004, p. 117-142.

BANTIGNY Ludivine, « Historicités du 20e siècle. Quelques jalons sur une notion », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2013, vol. 117, n° 1, p. 13-25.

BARBARA Augustin, *Le mariage interculturel : modèle type matrimonial*, Sorbonne, Paris, 1987, 662 p.

BARTHELEMY Michel et QUERE Louis, « L'argument ethnométhodologique » dans *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, 2007 [1967].

BAUDELOT Christian et ESTABLET Roger, « 3. Fait divers et fait social », *Philosophies*, 2011, 8e éd., p. 76-88.

BEAUD Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 1996, vol. 9, n° 35, p. 226-257.

BEAUVOIR Simone de, *Le Deuxième Sexe, tome 1 : Les Faits et les Mythes*, Paris, Gallimard, 1949, 400 p.

BEAUVOIR Simone de, *Le deuxième sexe, tome 2 : L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1986 [1949], 663 p.

BECK Ulrich et BECK-GERNSHEIM Elisabeth, *Distant Love*, Cambridge, UK, Polity Press, 2013, 220 p.

BECKER Howard S., « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, p. 105-110.

BELLAMY Vanessa, « 236 300 mariages célébrés en France en 2015, dont 33 800 mariages mixtes », *Insee Première*, 2017, n° 1638, p. 1-4.

BENSIMON Doris et LAUTMAN Françoise, « Quelques aspects théoriques des recherches concernant les mariages mixtes [Some theorical aspects of research about mixed marriages] », *Collection IDERIC*, 1974, vol. 4, n° 1, p. 17-39.

BERGER Peter et LUCKMANN Thomas, « "Le mariage et la construction de la réalité" » dans *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin (coll. « Individu et Société »), 2018 [1966], p. 293-319.

BERGSTRÖM Marie, *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte, 2019, 228 p.

- « De quoi l'écart d'âge est-il le nombre ? », *Revue française de sociologie*, 2018, Vol. 59, n° 3, p. 395-422.

- « Introduction. Rencontres en ligne, rencontres à part ? », *Sociétés contemporaines*, 2017, n° 104, p. 5-11.

- « Sites de rencontres : qui les utilise en France ? Qui y trouve son conjoint ? », *Population & Sociétés*, 2016, n° 530.

- *Au bonheur des rencontres : sexualité, classe et rapports de genre dans la production et l'usage des sites de rencontres en France*, Thèse de doctorat, Institut d'études politiques, Paris, 2014.

- « La loi du supermarché ? Sites de rencontres et représentations de l'amour », *Ethnologie française*, 2013, Vol. 43, n° 3, p. 433-442.

BERREBI-HOFFMANN Isabelle, « Les métamorphoses de l'intime », *Empan*, 2010, n° 77, p. 13-17.

BERTAUX Daniel, *Le récit de vie*, 3ème édition., Paris, Armand Colin, 2010, 128 p.

BESSIERE Céline et GOLLAC Sibylle, *Le genre du capital*, Paris, La Découverte, 2020, 336 p.

BESSIN Marc, « Parcours de vie et temporalités biographiques : quelques éléments de problématique », *Informations sociales*, 2009, n° 156, n° 6, p. 12-21.

BIDART Claire, « Intégrer la complexité des parcours de vie » dans Emeline Dion, Veronika Kushtanina, Elsa Lagier, Elise Pape et Constance Perrin-Joly (dir.), *Parler de soi : Méthodes biographiques en sciences sociales*, Paris, EHESS, 2020, p. 85-96.

BLAIS Mélissa et DUPUIS-DERI Francis, « Antiféminisme : pas d'exception française », *Travail, genre et societes*, 2014, n° 32, n° 2, p. 151-156.

- *Le mouvement masculiniste au Québec. L'antiféminisme démasqué*, Montréal, Remue-ménage, 2008, 252 p.

BLOCH Alexia, *Sex, Love, and Migration: Postsocialism, Modernity, and Intimacy from Istanbul to the Arctic*, Ithaca, Cornell University Press, 2017, 272 p.

- « Intimate circuits: modernity, migration and marriage among post-Soviet women in Turkey », *Global Networks*, 2011, vol. 11, n° 4, p. 502-521.

- « Victims of Trafficking or Entrepreneurial Women? Narratives of Post-Soviet Entertainers in Turkey », *Canadian Woman Studies*, 2003, vol. 22, n° 3.

BOHUON Anaïs, *Test de féminité dans les compétitions sportives une histoire classée X*, Donnemarie-Dontilly, Editions IXe, 2012, 192 p.

BOLOGNE Jean-Claude, *Histoire du célibat et des célibataires*, Paris, Hachette, 2007, 525 p.

BOTTERO Marion, *L'ambigüité des relations amoureuses entre Occidentaux et autochtones en Asie du sud-est. Approche comparative des cas malaisien et thaïlandais*,Paris Ouest Nanterre La Défense, Paris, 2013.

BOUCHARD Pierrette et DEVREUX Anne-Marie, « Les masculinistes face à la réussite scolaire des filles et des garçons », *Cahiers du Genre*, 2004, n° 36, n° 1, p. 21-44.

BOURDIEU Pierre, « Mondialisation et domination : de la finance à la culture », *Cités*, 2012, vol. 3, n° 51, p. 129-134.

- *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Points, 2002, 288 p.

- *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, 142 p.

- « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique », *Études rurales*, 1989, vol. 113, n° 1, p. 15-36.

- *Choses dites*, Paris, Les Editions de Minuit, 1987, 228 p.

- « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, p. 69-72.

- « Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1972, vol. 27, n° 4, p. 1105-1127.

- « Célibat et condition paysanne », *Études rurales*, 1962, vol. 5, n° 1, p. 32-135.

BOURDIEU Pierre et LAMAISON Pierre, « Nouvelles de.... De la règle aux stratégies : entretien avec Pierre Bourdieu », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 1985, n° 4, p. 93-100.

BOURGUIGNON François, « Historicité » dans *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Toulouse, Érès (coll. « Questions de société »), 2019, p. 91-93.

BOZON Michel, « Qu'apporte une perspective socio-économique à la connaissance de la sexualité ? », *Revue Francaise de Socio-Economie*, 2020, n° 25, n° 2, p. 29-40.

- *Pratique de l'amour : Le plaisir et l'inquiétude*, Paris, Payot, 2016, 198 p.

- « Sexualité et conjugalité » dans Thierry Blöss (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, PUF., Paris, 2001.

BOZON Michel et HERAN François, *La formation du couple*, Paris, La Découverte, 2006, 272 p.

- « La découverte du conjoint. II. Les scènes de rencontre dans l'espace social », *Population*, 1988, vol. 43, n° 1, p. 121-150.

- « La découverte du conjoint. I. Évolution et morphologie des scènes de rencontre », *Population*, 1987, vol. 42, n° 6, p. 943-985.

BOZON Michel et RAULT Wilfried, « De la sexualité au couple. L'espace des rencontres amoureuses pendant la jeunesse », *Population*, 2012, vol. 67, n° 3, p. 453-490.

- « Où rencontre-t-on son premier partenaire sexuel et son premier conjoint ? », *Population & Sociétés*, 2013, n° 496, p. 4.

BRAUX Adeline, « Au-delà des « Natacha » : les migrations féminines postsoviétiques à Istanbul », *Revue européenne des migrations internationales*, 2015, vol. 31, vol. 31-n°1, p. 81-102.

BREGER Rosemary et HILL Rosanna, *Cross-Cultural Marriage: Identity and Choice*, Oxford, Berg Publishers, 1998.

BRENNAN Denise, « Love Work in a Tourist Town : Dominican Sex Workers and Resort Workers Perform at Love » dans Mark B. Padilla, Jennifer S. Hirsch, Miguel Munoz-Laboy, Robert Sember et Richard G. Parker (dir.), *Love and Globalization: Transformations of Intimacy in the Contemporary World*, Nashville, Tenn, Vanderbilt University Press, 2008, p. 203-225.

- *What's Love Got to Do with It ? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, Durham, Duke University Press, 2004.

BROQUA Christophe, COMBESSIE Philippe, DESCHAMPS Catherine et RUBIO Vincent, « La sexualité au cœur des échanges intimes », *Journal des anthropologues*, 2019, vol. 156-157, n° 1-2, p. 21-35.

BROQUA Christophe et DESCHAMPS Catherine, « Transactions sexuelles et imbrication des rapports de pouvoir » dans *L'échange économico-sexuel*, Paris, EHESS, 2015, p. 7-18.

BROQUA Christophe et DESCHAMPS Catherine, *L'échange économico-sexuel*, Paris, EHESS, 2014, 418 p.

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre*, traduit par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2006 [1990], 281 p.

- *Défaire le genre*, Paris, Amsterdam, 2012 [2006], 336 p.

CASTELAIN-MEUNIER Christine, *Les métamorphoses du masculin*, Broché, Paris, PUF, 2005, 200 p.

CATARINO Christine et MOROKVASIC Mirjana, « Femmes, genre, migration et mobilités », *Revue européenne des migrations internationales*, 2005, vol. 21, n° 1, p. 1-20.

CAUVIN VERNER Corinne, « Tomber amoureuse d'un homme bleu. Du coup de foudre en situation touristique au Sahara » dans Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), *L'échange économico-sexuel*, Paris, EHESS, 2014, p. 191-219.

- « Du tourisme culturel au tourisme sexuel. Les logiques du désir d'enchantement », *Cahiers*

d'études africaines, 2009, vol. 49, n° 193-194, p. 123-145.

CECLA Franco La, « Ce qui fait un homme », *Revue du MAUSS*, 2002, no 19, n° 1, p. 150-167.

CEFAÏ Daniel, « Comment généralise-t-on ? Chronique d'une ethnographie de l'urgence sociale » dans Michel de Fornel et Emmanuel Desveaux (dir.), *Faire des sciences sociales. Généraliser*, Paris, EHESS, 2012, p. 31-58.

CEFAÏ Daniel (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, EHESS, 2010, 640 p.

CEFAÏ Daniel et GARDELLA Édouard, « Comment analyser une situation selon le dernier Goffman ? » dans Daniel Céfaï et Laurent Perreau (dir.), *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction*, s.l., 2012, p. 231-263.

CHANG-MING Hua et PADOUL Gilbert, « « Chérie je t'aime » à Shanghai », *Le Débat*, 1981, n° 14, n° 7, p. 90-100.

CHAPERON Sylvie, *Les années Beauvoir*, Paris, Fayard, 2000, 430 p.

CHARSLEY Katharine (dir.), *Transnational Marriage: New Perspectives from Europe and Beyond*, New York, Routledge, 2012, 264 p.

CIRSTOCEA Ioana, « "Between the past and the west" : le dilemme du féminisme en Europe de l'est postcommuniste », *Sociétés contemporaines*, 2008, vol. 71, n° 3, p. 7-27.

ÇINGI KOCADOST Fatma, « Le positionnement intersectionnel comme pratique de recherche : faire avec les dynamiques de pouvoir entre femmes », *CEDREF*, 2017, n° 21, p. 17-50.

CLAIR Isabelle, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2016, vol. 213, n° 3, p. 66-83.

CLARO Mona, *Ni hasard ni projet. : genre, sexualité et procréation pendant la jeunesse en Russie (années 1970-années 2010)*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2018.

- « Rester mère célibataire ou se (re)mettre en couple. Norme procréative et incertitudes conjugales en Russie (années 1980-2000) » dans Isabelle Attané, Marie Bergström, Zahia Ouadah-Bedidi et Matthias Thibeaud (dir.), *En marge du couple. Genre et normes conjugales*, Paris, INED, 2018.

- « Interpréter et transformer ? La « question des femmes » et la « question sexuelle » dans les sciences sociales soviétiques », *Clio*, 2015, n° 41, p. 41-64.

CLEUZIOU Juliette et DIRENBERGER Lucia, « Gender and nation in post-Soviet Central Asia: From national narratives to women's practices », *Nationalities Papers*, 2016, vol. 44, n° 2, p. 195-206.

COLLARD Chantal, « Femmes échangées, femmes échangistes. À propos de la théorie de l'alliance de Claude Lévi-Strauss », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 2000, n° 154-155, p.

101-116.

COLLET Beate, *La « mixité conjugale » dans les sociétés démocratiques. Normes conjugales et inégalité ethnoculturelle entre les conjoints*, Paris, Sorbonne Université, 2018.

COLLET Beate et REGNARD Corinne, « La réalité socio-culturelle de la mixité franco-étrangère. Analyse de données statistiques d'une enquête auprès de primo-arrivants », *Revue européenne des migrations internationales*, 2011, vol. 27, n° 2, p. 7-34.

COLLET Beate et SANTELLI Emmanuelle, *Couples d'ici, parents d'ailleurs - Parcours de descendants d'immigrés*, 1re éd., Paris, PUF, 2012, 308 p.

- « Les couples mixtes franco-algériens en France », *Hommes et migrations*, 2012, n° 1295, p. 54-64.

COLLET Beate et VEITH Blandine, « Les faits migratoires au prisme de l'approche biographique », *Migrations Société*, 2013, vol. 145, n° 1, p. 37-48.

COMBESSIE Philippe et MAYER Sylvie, *Sexualités négociées*, Paris, PUF, 2013.

CONDETTE Jean-François, « "Les Cervelines" ou les femmes indésirables. L'étudiante dans la France des années 1880-1914 », *Carrefours de l'éducation*, 2003, vol. 15, n° 1, p. 38-61.

CONNELL R. W., *Gender and Power: Society, the Person and Sexual Politics*, Stanford, California, Stanford University Press, 1987, 352 p.

CONNELL Raewyn, « Des hommes de raison », *Cahiers du Genre*, traduit par Anne-Charlotte Millepied et Simon Ridley, 2019, vol. 67, n° 2, p. 25-48.

- *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Editions Amsterdam, 2014, 285 p.

CONNELL Raewyn, « Fantasmes de meurtre et vie pratique », *Travail, genre et sociétés*, 2013, vol. 1, n° 29, p. 175-180.

CONNELL Raewyn W. et PEARSE Rebecca, *Gender: In World Perspective*, 2e edition, Cambridge, Polity, 2009, 192 p.

CONNELL Raewyn et WOOD Julian, « Globalization and Business Masculinities », *Men and Masculinities*, 2005, vol. 7, n° 4, p. 347-364.

CONNELL Robert William et MESSERSCHMIDT James W., « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », *Terrains travaux*, traduit par Élodie Béthoux et traduit par Caroline Vincensini, 2015, vol. 2, n° 27, p. 151-192.

CONSTABLE Nicole, « The Commodification of Intimacy: Marriage, Sex, and Reproductive Labor », *Annual Review of Anthropology*, 2009, vol. 38, n° 1, p. 49-64.

- « Brides, Maids, and Prostitutes: Reflections on the Study of "Trafficked" Women », *Journal of Multidisciplinary International Studies*, 2006, vol. 3, n° 2.

CONSTABLE Nicole (dir.), *Cross-Border Marriages: Gender and Mobility in Transnational Asia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, 228 p.

CONSTABLE Nicole (dir.), « A Tale of Two Marriages : International Matchmaking and Gendered Mobility » dans *Cross-Border Marriages: Gender and Mobility in Transnational Asia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, p. 166-186.

CONSTABLE Nicole, *Romance on a Global Stage: Pen Pals, Virtual Ethnography, and « Mail Order » Marriages*, Berkeley, University of California Press, 2003, 295 p.

CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques et VIGARELLO Georges, *Histoire de la virilité, t. 3. La virilité en crise ? XXe-XXIe siècle*, Paris, Le Seuil, 2011, 576 p.

COSQUER Claire, *Expat' à Abu Dhabi : blanchité et construction du groupe national chez les migrant.e.s français.es*, Thèse de doctorat, Institut d'études politiques, Paris, 2018.

COURNIL Christel et RECIO Manuel, « La famille sous contrôle. Le durcissement des politiques de regroupement familial » dans Didier Fassin (dir.), *Les nouvelles frontières de la société française*, Paris, La Découverte (coll. « Bibliothèque de l'Iris »), 2010.

DAGUET Fabienne, « De plus en plus de couples dans lesquels l'homme est plus jeune que la femme », *Insee Première*, 2016, n° 1613, p. 1-4.

D'AOUST Anne-Marie, « Les couples mixtes sous haute surveillance », *Plein droit*, 2012, n° 95, n° 4, p. 15-18.

- « In the Name of Love: Marriage Migration, Governmentality, and Technologies of Love », *International Political Sociology*, 2013, vol. 7, p. 258-274.

DARMON Muriel, *La socialisation : Domaines et approches*, 2e édition., Paris, Armand Colin, 2010, 128 p.

DAUCE Françoise et REGAMEY Amandine, « Les violences contre les femmes en Russie : des difficultés du chiffrage à la singularité de la prise en charge », *Cultures & Conflits*, 2012, n° 85-86, p. 163-185.

DAUPHIN Cécile et FARGE Arlette, *Séduction et sociétés*, Paris, Le Seuil, 2001, 352 p.

DAYAN-HERZBRUN Sonia, « Production du sentiment amoureux et travail des femmes », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1982, vol. 72, p. 113-130.

DECHAUFOUR Laetitia, « Introduction au féminisme postcolonial », *Nouvelles Questions Féministes*, 2008, vol. 27, n° 2, p. 99-110.

DECHAUX Jean-Hugues, « Parenté, "polythéisme des valeurs" et délibération. Variations wébériennes », *Négociations*, 2016, n° 25, p. 23-37.

- « Une autre manière de fabriquer de la parenté ? Des nouvelles techniques de reproduction à l'utérus artificiel », *Enfances, Familles, Générations*, 2014, n° 21, p. 150-175.

- « La parenté et l'exigence démocratique : sociologie politique du pluralisme familial. », 2014, p. 1-11.

- « Agir en situation : effets de disposition et effets de cadrage », *Revue française de sociologie*, 2010, vol. 51, n° 4, p. 720-746.

- *Sociologie de la famille*, Paris, La Découverte, 2009, 128 p.

DELCROIX Catherine, LAGIER Elsa et TCHOLAKOVA Albena, « Comment la sociologie des migrations internationales permet-elle de repenser l'équilibre entre structures et actions ? », *Migrations Société*, 2016, vol. 164, n° 2, p. 25-34.

DELPHY Christine, *L'ennemi principal : Tome 1, Économie politique du patriarcat*, 3e édition., Paris, Syllepse, 2013, 262 p.

- « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », *Nouvelles Questions Féministes*, 1981, n° 2, p. 58-74.

- « L'Ennemi principal », *Partisans*, 1970, (coll. « Libération des femmes année 0 »), p. 31-56.

DEMAR Claire, *Appel d'une femme au peuple sur l'affranchissement de la femme suivi de Ma loi d'avenir*, Paris, Hachette, 2017 [1833], 96 p.

DEMAZIERE Didier, « L'entretien biographique et la saisie des interactions avec autrui », *Recherches qualitatives*, 2011, vol. 30, n° 1, p. 61-83.

DESCHAMPS Catherine, « Prix et valeur dans la circulation du désir », *Ethnologie française*, 2013, vol. 43, n° 3, p. 391-398.

DESCHAMPS Catherine et SOUYRIS Anne, *Femmes publiques : Les féminismes à l'épreuve de la prostitution*, Paris, Amsterdam, 2005, 192 p.

DEVREUX Anne-Marie, « Des appelés, des armes et des femmes: l'apprentissage de la domination masculine à l'armée », *Nouvelles Questions Féministes*, 1997, vol. 18, n° 3/4, p. 49-78.

DIMINESCU Dana, RENAULT Matthieu, JACOMY Mathieu et D'IRIBARNE Christophe, « Le web matrimonial des migrants », *Réseaux*, 2010, vol. 159, n° 1, p. 15-56.

DODIER Nicolas et BASZANGER Isabelle, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 1997, vol. 38, n° 1, p. 37-66.

DORLIN Elsa, *La matrice de la race*, Paris, La Découverte, 2006, 308 p.

DRAELANTS Hugues et SAH Olive Tatio, « Femme camerounaise cherche mari blanc : le Net entre eldorado et outil de reproduction », *Esprit Critique*, 2003, vol. 5, n° 4.

DUBAR Claude, *La Crise des identités : L'Interprétation d'une mutation*, Paris, PUF, 2000, 248 p.

DUBAR Claude et NICOURD Sandrine, *Les biographies en sociologie*, Paris, La Découverte, 2017, 128 p.

DULONG Delphine, GUIONNET Christine et NEVEU Erik (dir.), *Boys Don't Cry! : Les coûts de la domination masculine*, Rennes, PUR, 2012, 330 p.

DUPUIS-DERI Francis, *La crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*, Montréal (Québec), Remue ménage, 2018, 320 p.

DURKHEIM Émile, *L'évolution pédagogique en France*, Paris, Alcan, 1938, 434 p.

ÉLIAS Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Pocket, 2003, 512 p.

ELISABETH Badinter, *XY : De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992, 314 p.

ENDERLEIN Evelyne, *Les Femmes en Russie Soviétique 1945-1975. Perspectives 1975-1999*, Paris, L'Harmattan, 1999.

ETCHERELLI Claire, *Une femme russe dans le siècle : Journal d'Evguenia Kisseliova*, Paris, Albin Michel, 2000, 270 p.

FALCONNET Georges, *Le prince charmant ou la femme mystifiée*, Paris, Mercure de France, 1973.

FALCONNET Georges et LEFAUCHEUR Nadine, *La Fabrication des mâles*, Paris, Seuil, 1975, 186 p.

FALQUET Jules, « Penser la mondialisation dans une perspective féministe », *Travail, genre et sociétés*, 2011, n° 25, n° 1, p. 81-98.

- *De gré ou de force : Les femmes dans la mondialisation*, Paris, La Dispute, 2008.

- « Hommes en armes et femmes « de service » : tendances néolibérales dans l'évolution de la division sexuelle et internationale du travail », *Cahiers du Genre*, 2006, n° 40, n° 1, p. 15-37.

FASSIN Didier, « Ni race, ni racisme. Ce que racialiser veut dire » dans Didier Fassin (dir.), *Les nouvelles frontières de la société française*, Paris, La Découverte, 2010.

FASSIN Éric, « Actualité des masculinités » dans *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, p. 273-280.

- *Le sexe politique : Genre et sexualité au miroir transatlantique*, Paris, EHESS, 2009, 215 p.

- « La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations », *Multitudes*, 2006, vol. 26, n° 3, p. 123-131.

- « Trouble-genre » dans *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006.

FASSIN Éric et SALCEDO Manuela, « Devenir homosexuel ? Politiques migratoires et vérité de l'identité sexuelle », *Genre, sexualité & société*, 2019, n° 21.

FERRAND Michèle, *Féminin, masculin*, Paris, La Découverte, 2004, 128 p.

FILLOD-CHABAUD Aurélie, *« Au nom du père » : une sociologie comparative du militantisme paternel en France et au Québec*, Thèse de doctorat, European University Institute, Florence (Italie), 2014.

FITZPATRICK Sheila, *Le Stalinisme au quotidien : La Russie soviétique dans les années 30*, traduit par Jean-Pierre Ricard et traduit par François-Xavier Nérard, Paris, Flammarion, 2002, 415 p.

FRESNOZA-FLOT Asuncion et RICORDEAU Gwenola, « Migrations, amours et mariages : Parcours de femmes philippines mariées à des hommes français », *Migrations Société*, 2013, n° 145, p. 137-152.

GAILLARD Claire-Lise, « Des mariages à tout prix ? Genèse, contestation et régulation du marché de la rencontre (1840-1940) », *Revue Française de Socio-Économie*, 2020, vol. 25, n° 2, p. 41-63.

- « Dans les coulisses d'une agence matrimoniale (Paris, 1842-1847) », *Revue d'histoire moderne contemporaine*, 2020, n° 67-4, n° 4, p. 63-93.

- « Oscillations et réaffirmations du genre dans les petites annonces de l'Intermédiaire Discret 1921-1939 », *Genre & Histoire*, 2018, n° 21.

GAL Susan et KLIGMAN Gail, *The Politics of Gender After Socialism: A Comparative-historical Essay*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 2000, 178 p.

GARFINKEL Harold, « "Passer" ou l'accomplissement du statut sexuel chez une personne "intersexuée" » dans *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, 2007 [1967], p. 203-296.

GARY Romain, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, Paris, Gallimard, 1975, 264 p.

GASQUET Béatrice de, « Que fait le féminisme au regard de l'ethnographe ? La réflexivité sur le genre comme connaissance située », *SociologieS*, 2015.

GAYET-VIAUD Carole, « La femme autonome et l'homme galant. Intransigeances du respect et acrobaties de l'égard dans la civilité urbaine » dans Marlène Jouan et Sandra Laugier (dir.), *Comment*

penser l'autonomie ? Entre compétences et dépendances, Paris, PUF, 2009.

GEOFFRION Karine, « 'Mariage non authentique' : femmes canadiennes en couple binational face à la discrimination administrative », *Cahiers du Genre*, 2018, vol. 64, n° 1, p. 67-83.

GESSAT-ANSTETT Elisabeth, *Liens de parenté en Russie post-soviétique*, Paris, France, L'Harmattan, 2004, 238 p.

GIABICONI Dominique, *Le mariage dans la migration : cheminements migratoires des Polonaises en France*, Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, 2012.

- « " Filles de l'Est " : construction d'une féminité racisée », *séminaire EFFIGIES*, 2005.

- « Les mariages mixtes franco-polonais », *Revue européenne des migrations internationales*, 2005, vol. 21, n° 1, p. 259-273.

GIDDENS Anthony, *La transformation de l'intimité : Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, traduit par Jean Mouchard, Paris, Hachette, 2006 [1992], 265 p.

GILYUK Oxana, *Aller étudier en France : enquête sociologique sur une jeunesse de Russie*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2018.

- « Les étudiants russes face à l'internationalisation de l'enseignement supérieur », *Émulations*, 2016.

GIRARD Alain, *Le Choix du conjoint : Une enquête psycho-sociologique en France*, Paris, Armand Colin, 2012, 328 p.

GLODAVA Mila et ONIZUKA Richard, *Mail-Order Brides: Women for Sale*, Fort Collins, Colo, Alaken, 1994, 150 p.

GODELIER Maurice, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Flammarion, 2004 [2010], 949 p.

-*La production des grands hommes : Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Flammarion, 2009 [1982], 414 p.

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Les Éditions de Minuit., Paris, 1973.

- *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit., Paris, 1973.

- *L'arrangement des sexes*, traduit par Hervé Maury, Paris, La Dispute, 2002 [1977].

GOFFMAN Erving, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les Éditions de Minuit (coll. « Le sens commun »), 1991 [1974].

GOLDMAN Wendy Z., *Women, the State and Revolution: Soviet Family Policy and Social Life,*

1917-1936, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, 368 p.

GOURARIER Mélanie, *Alpha mâle - Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Le Seuil, 2017, 240 p.

- « Séduction » dans *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte (coll. « Hors collection Sciences Humaines »), 2016, p. 596-604.

- « « Désaffecter » la galanterie masculine. La redistribution des transactions de séduction hétérosexuelles au sein de la « Communauté de la séduction » en France », *Pensée plurielle*, 2013, n° 33-34, n° 2, p. 205-215.

GOURARIER Mélanie, REBUCINI Gianfranco et VÖRÖS Florian, « Penser l'hégémonie », *Genre, sexualité & société*, 2015, n° 13.

GROSSETTI Michel, BESSIN Marc et BIDART Claire, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte (coll. « Recherches »), 2009, 402 p.

GRUEL-APERT Lise, *De la paysanne à la tsarine : La Russie traditionnelle côté femmes*, Paris, Imago, 2007, 334 p.

- « Les coutumes familiales du peuple paysan russe d'après Vladimir Dal´ », *Revue des études slaves*, 2005, vol. 76, n° 2, p. 203-218.

- « Être une veuve dans la Russie traditionnelle », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 2004, n° 42, p. 53-64.

GUILLAUMIN Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir : L'idée de nature*, Paris, Editions Indigo & Côté-femmes, 1992, 239 p.

- « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes », *Questions Féministes*, 1978, n° 2, p. 5-30.

- « L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel », *Collection IDERIC*, 1972, vol. 2, n° 1.

GUILLEMAUT Françoise, *Stratégies des femmes en migration : pratiques et pensées minoritaires : repenser les marges au centre*, Thèse de doctorat, Toulouse 2, Toulouse, 2007.

GUIONNET Christine et NEVEU Erik, *Féminins / Masculins: Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 2004, 288 p.

HALUALANI Rona Tamiko, « The Intersecting Hegemonic Discourses of an Asian Mail-Order Bride Catalog: Pilipina 'Oriental Butterfly' Dolls for Sale. », *Women's Studies in Communication*, 1995, vol. 118, n° 1, p. 45-64.

HARAWAY Donna, « Savoirs situés : Question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle » dans *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences - Fictions - Féminismes*, traduit

par Laurence Allard, traduit par Delphine Gardey et traduit par Nathalie Magnan, Paris, Éditions Exils, 2007.

- « Manifeste cyborg : Science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle » dans *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences - Fictions - Féminismes*, traduit par Laurence Allard, traduit par Delphine Gardey et traduit par Nathalie Magnan, Paris, Exils Éditeur, 2007.

HEINEN Jacqueline (dir.), *Transitions en Europe de l'Est : main-d'œuvre et citoyennes de seconde zone ?*, Cahiers du GEDISST., Paris, 1995, vol.12.

HEINEN Jacqueline, « Introduction », *Les Cahiers du Genre*, 1995, vol. 12, n° 1, p. 5-18.

HEINICH Nathalie, « Pour en finir avec l' "illusion biographique" », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 2010, n° 195-196, p. 421-430.

HEMMENT Julie, « Global Civil Society and the Local Costs of Belonging: Defining "Violence Against Women" in Russia », *Journal of Women in Culture and Society*, 2004, vol. 29, n° 3, p. 815-840.

HENCHOZ Caroline, « Indépendance financière, égalité et autonomie des femmes : une fausse promesse ? », *Pensée plurielle*, 2014, n° 37, n° 3, p. 87-94.

HERITIER Françoise, *Masculin/féminin II: Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002, 441 p.

- *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1995, 332 p.

HERVOUET Ronan et SCHIFF Claire, « Des épouses dominées ? Mariages transnationaux, inégalités dans le couple et parcours de vie en France de femmes russes, biélorusses et ukrainiennes », *Recherches familiales*, 2017, n° 14, n° 1, p. 95-106.

HEYSE Petra, « Deconstructing Fixed Identities: An Intersectional Analysis of Russian-speaking Female Marriage Migrants' Self-representations », *Journal of Intercultural Studies*, 2010, vol. 31, n° 1, p. 65-80.

HEYSE Petra, MAHIEU Rilke et TIMMERMAN Christiane, « The Migration Trajectories of Russian and Ukrainian Women in Belgium » dans Christiane Timmerman, Marco Martiniello, Andrea Rea et Johan Wets (dir.), *New Dynamics in Female Migration and Integration*, New York, Routledge, 2015, p. 68-102.

HOCHSCHILD Arlie Russell, *The Commercialization of Intimate Life: Notes from Home and Work*, 1st Edition edition., Berkeley, University of California Press, 2003, 326 p.

HOFFMANN David L., *Stalinist Values: The Cultural Norms of Soviet Modernity, 1917-1941*, Ithaca, Cornell University Press, 2003, 264 p.

HOUELLEBECQ Michel, *Plateforme*, Paris, J'ai lu, 2010 [2001], 352 p.

HUGHES Donna M., « The Role of "Marriage Agencies" in the Sexual Exploitation and Trafficking of Women from the Former Soviet Union », *Internation Review of Victimology*, 2004, vol. 11, n° 1, p. 49-71.

ILIC Melanie, *The Palgrave Handbook of Women and Gender in Twentieth-Century Russia and the Soviet Union*, London, United Kingdom, Palgrave Macmillan, 2017, 560 p.

ILLOUZ Eva, *La Fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain*, Paris, Le Seuil, 2020, 416 p.

- *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse*, Paris, Le Seuil, 2012, 400 p.

- *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil, 2006.

- « Réseaux amoureux sur Internet », *Réseaux*, 2006, vol. 138, n° 4, p. 245-268.

ILLOUZ Eva, KAPLAN Dana, CHALIER Jonathan et CLET Lambert, « Les formes du capital sexuel », *Esprit*, 2017, n° 7, p. 133-144.

INFANTINO Federica, « Gouverner les frontières ou appliquer des droits ? Le contrôle des mariages aux consulats de Belgique, d'Italie et de France à Casablanca », *Migrations Société*, 2016, n° 150, p. 79-94.

JACOBSEN Christine M. et SKILBREI May-Len, « 'Reproachable Victims'? Representations and Self-representations of Russian Women Involved in Transnational Prostitution », *Ethnos*, 2010, vol. 75, n° 2, p. 190-212.

JAKSIC Milena, « Mondialisation » dans *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte (coll. « Hors collection Sciences Humaines »), 2016, p. 380-389.

JAQUET Chantal, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, PUF (coll. « Hors collection »), 2014, 246 p.

JAUNAIT Alexandre, BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien et REVILLARD Anne, *Introduction aux Gender Studies : Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck, 2015, 246 p.

JOHNSON Ericka, *Dreaming of a Mail-Order Husband: Russian-American Internet Romance*, Durham, Duke University Press Books, 2007, 208 p.

JOHNSON Janet Elise, *Gender Violence in Russia: The Politics of Feminist Intervention*, Bloomington, Indiana University Press, 2009, 256 p.

JOUËT Josiane, « Technologies de communication et genre. Des relations en construction », *Réseaux*, 2003, vol. 120, n° 4, p. 53-86.

- « L'amour sur Minitel » dans Daniel Bougnoux (dir.), *Sciences de l'Information et de la Communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 784-789.

JOUNIN Nicolas, *Chantier interdit au public*, Paris, La Découverte, 2009, 280 p.

KALIFA Dominique, « L'invention des agences matrimoniales », *L'Histoire*, 2011, vol. 6, nº 365, p. 76-76.

KAUFMANN Jean-Claude, *Sex@mour*, Paris, Armand Colin, 2010, 213 p.

- *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan, 1992.

- *La femme seule et le Prince charmant - 3e édition : Enquête sur la vie en solo*, Paris, Armand Colin, 2006 [1998], 280 p.

KAY Rebecca, *Men in Contemporary Russia: The Fallen Heroes of Post-soviet Change?*, New York, Routledge, 2006, 248 p.

KELLERHALS Jean, PERRIN J-F, STEINAUER-CRESSON G., VONECHE L. et WIRTH G., *Mariages au quotidien. Inégalités sociales, tensions culturelles et organisation familiale.*, Lausanne, Éditions Favre, 1982.

KESSOUS Emmanuel, « L'amour en projet. Internet et les conventions de la rencontre amoureuse », *Réseaux*, 2011, nº 166, p. 191-223.

KIBLITSKAYA Marina, « Russia's female breadwinners: the changing subjective experience » dans Sarah Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, Routledge., London, 2000, p. 55-70.

KILANI Mondher, *Anthropologie. Du local au global*, Paris, Armand Colin, 2012.

KOBRALEVA Galina, ANTONOVA Natalia et GUERASSIMOVA Maria, « Klientki bračnogo agentstva : štrihi k portretu (Клиентки брачного агентства: штрихи к портрету) », *Sociologičeskie issledovanija (Социологические исследования)*, 2005, nº 11, p. 142-144.

KOLOSSOV Vladimir et ZOTOVA Maria, « La jeunesse russe et le monde. Représentations géographiques et vision du monde : origines et changements », *Anatoli. De l'Adriatique à la Caspienne. Territoires, Politique, Sociétés*, 2011, nº 2, p. 249-264.

KRALER Albert (dir.), *Gender, Generations and the Family in International Migration*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2012, 404 p.

KRYLOV Valery et METZGER Jean-Luc, « Organisation du travail en Russie postsoviétique. Quels compromis entre pratiques nationales héritées et management importé ? », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 2009, vol. 40, nº 40-2, p. 97-119.

KUKHTERIN Sergei, « Fathers and patriarchs in communist and post-communist Russia » dans Sarah Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, Routledge., London, 2000, p. 55-70.

KUSHTANINA Veronika, « Transition de l'époque soviétique à la période post-soviétique au prisme de biographies singulières », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2019, n° 49, n° 1, p. 239-259.

LAFONT Suzanne, « One Step Forward, Two Steps Back: Women in the Post-Communist States », *Communist and Post-Communist Studies*, 2001, vol. 34, p. 203-220.

LANDOUR Julie, « Multiplier les méthodes » dans Emeline Dion, Veronika Kushtanina, Elsa Lagier, Elise Pape et Constance Perrin-Joly (dir.), *Parler de soi : Méthodes biographiques en sciences sociales*, Paris, EHESS, 2020, p. 119-130.

LANGEVIN Louise et BELLEAU Marie-Claire, *Le trafic des femmes au Canada : une analyse critique du cadre juridique de l'embauche d'aides familiales immigrantes résidantes et de la pratique des promises par correspondance*, Ottawa, Condition féminine Canada, 2000.

LAPIDUS Gail Warshofsky, *Women in Soviet society: Equality, development, and social change*, Berkeley, University of California Press, 1978, 381 p.

LAQUEUR Thomas, *La fabrique du sexe: Essai sur le corps et le genre en Occident (titre original Making sex : body and gender from the Greeks to Freud, 1ère édition 1990)*, traduit par Michel Gautier, Paris, Gallimard, 1992, 348 p.

LAVANCHY Anne, « L'amour aux services de l'état civil : régulations institutionnelles de l'intimité et fabrique de la ressemblance nationale en Suisse », *Migrations Société*, 2013, n° 150, p. 61-77.

LE BAIL Hélène, « Les migrations par le mariage : épouses souhaitées mais stigmatisées. État de la littérature abordant la question sous l'angle du travail reproductif et de la menace : focus sur l'Asie de l'Est », *Cahiers du Genre*, 2018, vol. 64, n° 1, p. 19-43.

LE BAIL Hélène, LIEBER Marylène et RICORDEAU Gwénola, « Migrations par le mariage et intimités transnationales. Introduction », *Cahiers du Genre*, 2018, vol. 64, n° 1, p. 5-18.

LE PETITCORPS Colette, « Actrices de leur histoire migratoire : Les récits de femmes mauriciennes employées de maison en France », *Migrations Société*, 2013, vol. 145, n° 1, p. 49-62.

LE RENARD Amélie, « Partager des contraintes de genre avec les enquêtées. Quelques réflexions à partir du cas saoudien », *Genèses*, 2010, vol. 81, n° 4, p. 128-141.

- *Le privilège occidental : Travail, intimité et hiérarchies postcoloniales à Dubaï*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2019, 272 p.

LE RENARD Amélie et MARTEU Élisabeth, « Introduction », *Sociétés contemporaines*, 2014, vol. 94, n° 2, p. 5-18.

LEBEL Audrey, « En Russie, le fléau des violences domestiques », *Le Monde diplomatique*, 2019 p.

LEFEVRE Cécile, « Quelles perspectives démographiques pour la Russie ? », *Diplomatie - Les Grands Dossiers*, 2011, vol. 5, 2011 p. 24-26.

- « Enfance, famille et institutions en Russie au cours des années 1990 : un aperçu des évolutions récentes », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 2003, vol. 34, n° 2, p. 83-108.

LEFORT Etienne, « Construire les hommes comme des victimes irresponsables », *GLAD!*, 2018, vol. 4.

LEMIEUX Cyril, *La sociologie pragmatique*, Paris, La Découverte (coll. « Repères »), 2018, 128 p.

LEPINARD Éléonore et LIEBER Marylène, *Les théories en études de genre*, Paris, La Découverte (coll. « Repères »), 2020.

LEPORT Edouard, *Quand les pères montent la garde*, Thèse de doctorat, Université Paris 8 - Vincennes-Saint-Denis, Paris, 2020.

LEVCHENKO Polina et SOLHEIM Catherine, « International Marriages Between Eastern European-Born Women and U.S.-Born Men: Eastern European-U.S. Marriages », *Family Relations*, 2013, vol. 62, n° 1, p. 30-41.

LEVI-STRAUSS Claude, *Les Structures élémentaires de la parenté*, Berlin, De Gruyter Mouton, 1949, 621 p.

LEVY Florence, « « Il me donne des papiers, je le sers ». Dons et contre-dons dans les couples franco-chinois », *Journal des anthropologues*, 2019, n° 156-157, n° 1, p. 83-104.

LEVY Florence et LIEBER Marylène, « La sexualité comme ressource migratoire », *Revue française de sociologie*, 2009, vol. 50, n° 4, p. 719-746.

LUEHRMANN Sonja, « Mediated marriage: internet matchmaking in provincial Russia », *Europe-Asia Studies*, 2004, vol. 56, n° 6, p. 857-875.

LUTSENKO Alexander, *(In)soumissions en direct. Enquête sur la production d'une autorité « absolue » du chef de l'Etat dans la Russie contemporaine (1990-2018)*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2018.

MAILLOCHON Florence, *La passion du mariage*, Paris, PUF, 2016, 378 p.

MARCUS George E., « Ethnographie du/dans le système monde. Émergence d'une ethnographie multisituée » dans Daniel Cefaï (dir.), *L'engagement ethnographique*, traduit par Paul Costey et Édouard Gardella, Paris, EHESS, 2010 [1995].

MARSH Rosalind (dir.), *Women in Russia and Ukraine*, Cambridge England ; New York, Cambridge University Press, 1996, 372 p.

MARUANI Margaret et MERON Monique, « 9. Le travail des femmes dans la France du XXe siècle », *Regards croisés sur l'économie*, 2013, n° 13, n° 1, p. 177-193.

MATHIEU Nicole-Claude, *L'anatomie politique 2 : Usage, déréliction et résilience des femmes*, Paris, La Dispute, 2014, 386 p.

- « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », *Épistémologie sociologique*, 1971, vol. 11, p. 19-39.

MAUGUE Annelise, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, Paris, Payot, 2001, 237 p.

MC DONALD Peter, « L'équilibre numérique entre hommes et femmes et le marché matrimonial. Le point sur la question », *Population*, 1995, n° 6, p. 1579-1590.

MESPOULET Martine, « Travail domestique et construction du socialisme en URSS d'après les enquêtes de budget-temps », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2015, n° 41, n° 1, p. 21-40.

- « Des différences sociales accrues » dans Marie-Pierre Rey (dir.), *Les Russes : De Gorbatchev à Poutine*, Paris, Armand Colin, 2005.

MEZENTSEVA Elena, « "Renaissance patriarcale" et travail féminin en Russie moderne », *Les Cahiers du Genre*, 1995, vol. 12, n° 1, p. 103-114.

MIGNOT Jean-François, « L'écart d'âge entre conjoints », *Revue française de sociologie*, 2010, vol. 51, n° 2, p. 281-320.

MIJAILOVIC Snezana, « Les représentations des couples franco-étrangers dans le cinéma français : des années 1990 à nos jours », *Diversité Urbaine*, 2013, vol. 13, n° 2, p. 49-65.

MINERVINI Bibiana Paez et MCANDREW Francis T., « The Mating Strategies and Mate Preferences of Mail Order Brides », *Cross-Cultural Research*, 2006, vol. 40, n° 2, p. 111-129.

MOHANTY Chandra Talpade, « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses », *On Humanism and the University I: The Discourse of Humanism*, 1984, vol. 12, n° 3, p. 333-358.

MOROKVASIC Mirjana, « Le genre est au cœur des migrations » dans Jules Falquet (dir.), *Le sexe de la mondialisation*, Paris, Presses de Sciences Po (coll. « Académique »), 2010, p. 105-120.

- « Émigration des femmes : suivre, fuir ou lutter », *Nouvelles Questions Féministes*, 1986, n° 13, p. 65-75.

MOSS Kevin, « La Russie comme sauveuse de la civilisation européenne : "genre" et géopolitique des valeurs traditionnelles » dans Roman Kuhar et David Paternotte (dir.), *Campagnes anti-genre en Europe : Des mobilisations contre l'égalité*, Lyon, PUL (coll. « Sexualités »), 2020,

p. 269-290.

MOUJOUD Nasima, « Effets de la migration sur les femmes et sur les rapports sociaux de sexe. Au-delà des visions binaires », *CEDREF*, 2008, n° 16, p. 57-79.

MOUNCHIT Nadia, « Étendre ses espaces d'agir dans la sphère conjugale : la migration comme ressource », *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, 22 décembre 2019, n° 34.

- « Rejoindre l'autre et s'y retrouver soi-même. Femmes d'Afrique subsaharienne 'regroupées' en France dans l'après-migration », *Cahiers du Genre*, 2018, vol. 64, n° 1, p. 155-174.

NAUDET Jules, *Entrer dans l'élite. Parcours de réussite en France, aux États-Unis et en Inde*, Paris, PUF (coll. « Le Lien social »), 2012, 328 p.

NAVAILH Françoise, « Le modèle soviétique » dans *Histoire des femmes en Occident, tome 5 : Le XXe siècle de Georges Duby, Michelle Perrot,François Thébaud*, Paris, Perrin (coll. « Tempus »), 2002 [1992], p. 325-354.

NICOURD Sandrine, « Les dimensions temporelles » dans Emeline Dion, Veronika Kushtanina, Elsa Lagier, Elise Pape et Constance Perrin-Joly (dir.), *Parler de soi : Méthodes biographiques en sciences sociales*, Paris, EHESS, 2020, p. 97-106.

NIEDOMYSL Thomas, ÖSTH John et HAM Maarten van, « The Globalisation of Marriage Fields: The Swedish Case », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 2010, vol. 36, n° 7, p. 1119-1138.

NOIRIEL Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIXe-XXe siècle) : Discours publics, humiliations privées*, Paris, Fayard, 2007.

NOVIKOVA Irina, « Soviet and post-Soviet masculinities: after men's wars in women's memories » dans Ingeborg Breines, Raewyn Connell et Ingrid Eide (dir.), *Male roles, masculinities and violence: a culture of peace perspective*, Paris, Unesco Pub (coll. « Cultures of peace series »), 2000.

ODASSO Laura, *Mixités conjugales : Discrédit, résistances et créativités dans les familles avec un partenaire arabe*, Rennes, PUR, 2016, 312 p.

OGIEN Ruwen, « La marchandisation du corps humain : un slogan confus et dangereux », *Cités*, 2016, vol. 65, n° 1, p. 15-32.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, 1995, n° 1, p. 71-109.

PADILLA Mark B., HIRSCH Jennifer S., MUNOZ-LABOY Miguel, SEMBER Robert et PARKER Richard G., *Love and Globalization: Transformations of Intimacy in the Contemporary World*, Nashville, Tenn, Vanderbilt University Press, 2008.

PARINI Lorena, *Le système de genre : introduction aux concepts et théories*, Zürich, Éditions Seismo, 2006, 129 p.

PARRENAS Rhacel, *Servants of Globalization: Migration and Domestic Work*, 2nd edition édition., Stanford, California, Stanford University Press, 2015, 256 p.

PASSERON Jean-Claude, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1990, vol. 31, n° 1, p. 3-22.

PASSERON Jean-Claude et REVEL Jacques, *Penser par cas. Raisonner à partir de singularités*, Paris, EHESS, 2005, 292 p.

PATEMAN Carole, *Le contrat sexuel (titre original The sexual contract publié en 1988)*, traduit par Charlotte Nordmann, Paris, La Découverte, 2010, 336 p.

PATICO Jennifer, « Kinship and Crisis : The Embedding of Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », *Slavic Review*, 2010, vol. 69, n° 1, p. 16-41.

- « For Love, Money, or Normalcy: Meanings of Strategy and Sentiment in the Russian-American Matchmaking Industry », *Ethnos*, 2009, vol. 74, n° 3, p. 307-330.

PAVARD Bibia, « Faire naître et mourir les vagues : comment s'écrit l'histoire des féminismes », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 2018, n° 2017-2.

PESSAR Patricia R. et MAHLER Sarah J., « Transnational Migration: Bringing Gender in », *The International Migration Review*, 2003, vol. 37, n° 3, p. 812-846.

- « Gender and Transnational Migration », Princeton University, 2001.

PHETERSON Gail, *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan, 2001, 216 p.

POLLAK Michaël et HEINICH Nathalie, « Le témoignage », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, p. 3-29.

PORTEOUS Holly, « From Barbie to the oligarch's wife: Reading fantasy femininity and globalisation in post-Soviet Russian women's magazines », *European Journal of Cultural Studies*, 2016, vol. 20, n° 2, p. 180-198.

- « 'There are no ugly women, only lazy ones'. The Duty of Beauty Labour in Contemporary Russian Women's Magazines » dans Helle Ehlers, Gabriele Linke, Nadja Milewski, Beate Rudlof et Heike Trappe (dir.), *Körper – Geschlecht – Wahrnehmung. Geistes- Und Sozialwissenschaftliche Beiträge Zur Genderforschung*, Lit Verlag., Berlin, 2013, p. 133-156.

RATLIFF Eric, *The Price of Passion. Performances of Consumption and Desire in the Philippine Go-Go Bar*,University of Texas, Austin, 2003.

RAUCH André, *Histoire du premier sexe*, Paris, Fayard, 2006, 656 p.

- *Le premier sexe: Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Fayard, 2000, 300 p.

RAULT Françoise (dir.), *L'identité masculine. Permanences et mutations*, Paris, La Documentation Française (coll. « Problèmes politiques et sociaux »), 2003.

RAULT Wilfried et REGNIER-LOILIER Arnaud, « Étudier les parcours individuels et conjugaux en France. Enjeux scientifiques et choix méthodologiques de l'enquête Épic », *Population*, 2019, vol. 74, n° 1, p. 11.

RENNES Juliette, « Déplier la catégorie d'âge », *Revue francaise de sociologie*, 2019, Vol. 60, n° 2, p. 257-284.

RENNES Juliette (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2016, 752 p.

REVEL Jacques (dir.), *Jeux d'échelles : La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil, 1996, 243 p.

REY Marie-Pierre, « Les Russes et leur État de 1985 à nos jours » dans Marie-Pierre Rey (dir.), *Les Russes : De Gorbatchev à Poutine*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 63-88.

RIAÑO Yvonne, « "He's the Swiss citizen, I'm the foreign spouse": Binational marriages and the impact of family-related migration policies on gender relations » dans *Gender, Generations and the Family in International Migration*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2011.

RIAÑO Yvonne et BAGHDADI Nadia, « "Je pensais que je pourrais avoir une relation plus égalitaire avec un Européen". Le rôle du genre et des imaginaires géographiques dans la migration des femmes », *Nouvelles Questions Féministes*, 2007, vol. 26, n° 1, p. 38-53.

RICORDEAU Gwenola, « La globalisation du marché matrimonial vue des Philippines » dans Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), *L'échange économico-sexuel*, Paris, EHESS, 2015, p. 317-338.

- « Devenir une First World Woman : stratégies migratoires et migrations par le mariage », *SociologieS*, 2012.

- « À la recherche de la femme idéale… Les stéréotypes de genre et de race dans le commerce de « promises par correspondance » », *Genre, sexualité & société*, 2011, n° 5.

RIOT-SARCEY Michèle, *Histoire du féminisme*, 3e édition., Paris, La Découverte, 2015, 128 p.

RIVOAL Haude, « Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins », *Travailler*, 2017, n° 38, n° 2, p. 141-159.

ROBINSON Kathryn, « Of Mail-Order Brides and 'Boys' Own' Tales: Representations of Asian-Australian Marriages », *Feminist Review*, 1996, vol. 52, n° 1, p. 53-68.

ROCA GIRONA Jordi, « Les familles mixtes en Espagne : liens transnationaux et processus

d'intégration », *Diversité urbaine*, 2013, vol. 13, n° 2, p. 29-48.

ROCHEFORT Florence et KLEJMAN Laurence, « Origines », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1985, p. 6-7.

RODARY Meriem, « Le travail des femmes dans le Maroc précolonial, entre oppression et résistance. Droit au travail ou accès aux bénéfices ? », *Cahiers d'études africaines*, 2007, vol. 47, n° 187-188, p. 753-780.

ROTKIRCH Anna, *The Man Question*, Helsinki, University of Helsinki, 2000.

ROULLEAU-BERGER Laurence, *Migrer au féminin*, Paris, PUF, 2010, 208 p.

ROUX Sébastien, *No money, no honey. Économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris, La Découverte, 2011, 276 p.

RUBCHAK Marian J. (dir.), *New Imaginaries: Youthful Reinvention of Ukraine s Cultural Paradigm*, New York ; Oxford, Berghahn Books, 2015, 330 p.

RUBCHAK Marian J. (dir.), *Mapping Difference: The Many Faces of Women in Contemporary Ukraine*, New York, Berghahn Books, 2011, 240 p.

RUBIN Gayle, *Surveiller et jouir : Anthropologie politique du sexe*, s.l., Epel, 2010, 484 p.

- « Le marché aux femmes "Économie politique" du sexe et systèmes de sexe/genre (titre original : The Traffic in Women : Notes on the Political Economy of Sex" publié en 1975) » dans *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, s.l., Epel, 2010, p. 83-134.

RUBIN Gayle et MESLI Rostom, « Une conversation avec Gayle Rubin », *Raisons politiques*, 2012, n° 46, n° 2, p. 131-173.

SAID Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, traduit par Catherine Malamoud, Paris, Le Seuil, 2005 [1978], 430 p.

SALCEDO Manuela, « Le véritable amour : le dispositif de soupçon à l'égard des couples binationaux », *Autrepart*, 2018, vol. 2, n° 86, p. 23-41.

- *Amours suspectes : couples binationaux de sexe différent ou de même sexe sous le régime de l'« immigration subie »*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2015.

- « Couples binationaux de même sexe : politique de soupçon, normalisation et rapports de pouvoir », *Migrations Société*, 2013, vol. 150, n° 6, p. 95-108.

SALOMON Christine, « Intimités mondialisées entre "vieilles Blanches" et "jeunes Black". Rêve, argent, sexe et sentiments (France, Sénégal) » dans Christophe Broqua et Catherine Deschamps (dir.), *L'échange économico-sexuel*, Paris, EHESS, 2014, p. 221-246.

- « Le prix de l'inaccessible. De nouvelles intimités genrées et racialisées à l'ère de la

mondialisation », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 2012, n° 203-204, p. 211-238.

SANTELLI Emmanuelle, « L'analyse des parcours. Saisir la multidimensionalité du social pour penser l'action sociale », *Sociologie*, 2019, vol. 10, n° 2, p. 153-171.

SANTELLI Emmanuelle et COLLET Beate, « Couples endogames, couples mixtes : options conjugales et parcours de vie de descendants d'immigrés en France », *Migrations Société*, 2013, vol. 145, n° 1, p. 107-120.

- « Comment repenser les mixités conjugales aujourd'hui ? », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 2003, vol. 19, n° 1, p. 51-79.

SARKER Suprateek, CHAKRABORTY Suranjan, TANSUHAJ Patriya Silpakit, MULDER Mark et DOGERLIOGLU-DEMIR Kivilcim, « The "Mail-Order-Bride"(MOB) phenomenon in the cyberworld: an interpretive investigation », *ACM Transactions on Management Information Systems (TMIS)*, 2013, vol. 4, n° 3, p. 10.

SASSEN Saskia, *La globalisation. Une sociologie*, traduit par Pierre Guglielmina, s.l., Gallimard, 2009.

SCOTT Joan, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, traduit par Éléni Varikas, 1988, vol. 37, n° 1, p. 125-153.

- « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile ? », *Diogène*, 2009, n° 225, n° 1, p. 5-14.

SEGALEN Martine et MARTIAL Agnès, *Sociologie de la famille*, 8e édition revue et Augmentée., Paris, Armand Colin, 2013, 352 p.

SELLIER Geneviève, « Le cinéma des années 30 » dans Christine Bard (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 205-214.

SIDOROVA T. (dir.), *Les femmes soviétiques*, U.R.S.S., Les Editions du Progrès Moscou, 1975.

SIMONS Lisa Anne, *Marriage, Migration, and Markets: International Matchmaking and International Feminism*, University of Denver, Denver, 2001.

SINGLY François de, « Le masculin pluriel », *Travail, genre et sociétés*, 2013, n° 29, n° 1, p. 161-168.

- « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, 1993, 196 (11), p. 54-64.

- « Théorie critique de l'homogamie », *L'Année sociologique*, 1987, vol. 37, p. 181-205.

- « Les manœuvres de séduction : une analyse des annonces matrimoniales », *Revue française de sociologie*, 1984, vol. 25, n° 4, p. 523-559.

- *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, PUF, 2004 [1987].

SIZAIRE Laure, « Les agences matrimoniales internationales postsoviétiques : des structures d'opportunité féminines au cœur des régimes de genre », *Cahiers du Genre*, 2018, n° 64, n° 1, p. 85-104.

- « S'ouvrir au marché matrimonial globalisé : le cas des femmes russophones », *e-Migrinter*, 2016, n° 14.

SIZAIRE Laure et RICORDEAU Gwenola, « "C'était une femme à qui il fallait un époux et lui un homme qui voulait une épouse…". Les représentations filmographiques des mariages par correspondance », *Genre, sexualité & société*, 2015, n° 14.

SKESLIEN CHARLES Janet, *Les fiancées d'Odessa*, Paris, Liana Levi, 2009, 450 p.

SOHN Anne-marie, *Sois un homme ! La construction de la masculinité*, Paris, Le Seuil, 2009, 464 p.

STREIFF-FENART Jocelyne, *Les couples franco-maghrébins en France*, Paris, L'Harmattan (coll. « Logiques Sociales »), 1989.

SUKSOMBOON Panitee, « Cross-Border marriage as a migration strategy: Thai women in the Netherlands » dans *Gender, Generations and the Family in International Migration*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2011.

- *Thai migrant women in the Netherlands: Cross-cultural marriages and families*, Faculty of Social and Behavioural Sciences, Leiden University, 2009.

TABET Paola, *La grande arnaque : Sexualité des femmes et échange économico-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2004, 214 p.

- « Du don au tarif. Les relations sexuelles impliquant compensation », *Les Temps Modernes*, 1987, n° 490, p. 1-53.

TAÏEB Édith, « Le politique et le domestique. L'argumentation d'Hubertine Auclert sous la Troisième République », *Mots. Les langages du politique*, 2005, n° 78, p. 23-36.

TARTAKOVSKAYA Irina, « 19. Genre et marché du travail en Russie » dans Margaret Maruani (dir.), *Travail et genre dans le monde*, traduit par Catherine Perrel, Paris, La Découverte (coll. « Hors collection Sciences Humaines »), 2013, p. 194-203.

- « Gender Relations in the Private Sphere: Post-Soviet Transformations of Family and Intimacy (Introduction) », *Laboratorium: Russian Review of Social Research*, 2010, vol. 2, n° 3, p. 12-18.

- « The changing representation of gender roles in the Soviet and post-Soviet press » dans Sarah Ashwin (dir.), *Gender, State And Society In Soviet And Post-Soviet Russia*, Routledge, London, 2000, p. 118-136.

- « "Nesostojavšajasja maskulinnost'" kak tip povedenija na rynke truda ["La masculinité

défaillante" comme type de comportement sur le marché du travail] » dans Ludmila Popkova et Irina Tartakovskaya (dir.), *Gendernye otnošenija v sovremennoj Rossii: issledovanija 1990-h godov [Les rapports de genre dans la Russie contemporaine : recherches sur les années 1990]*, Samara, Université de Samara, 2003, p. 1-26.

TEMKINA Anna et ZDRAVOMYSLOVA Elena, « Gender's crooked path: Feminism confronts Russian patriarchy », *Current Sociology*, 2014, vol. 62, n° 2, p. 253-270.

- « Krizis maskulinosti v pozdnesovetskom diskurse » dans Sergueï Ushakin (dir.), *O muzhe(n)stvennosti*, Novoe literaturnoe obozrenie., Moscow, 2002, p. 432-451.

TERRET Thierry, « Sport et masculinité : une revue de questions », *Staps*, 2004, vol. 66, n° 4, p. 209-225.

THAI Hung Cam, « Clashing Dreams in the Vietnamese Diaspora: Highly Educated Overseas Brides and Low-Wage U.S. Husbands » dans Nicole Constable (dir.), *Cross-Border Marriages: Gender and Mobility in Transnational Asia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005.

THEBAUD Françoise, « Le privé est politique. Féminismes des années 1970 » dans Michel Pigenet et Danielle Tartakowsky (dir.), *Histoire des mouvements sociaux en France*, Paris, La Découverte, 2014.

- *Quand nos grands-mères donnaient la vie. La maternité en France dans l'entre-deux-guerres*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1986, 315 p.

- « La Grande Guerre. Le triomphe de la division sexuelle » dans Georges Duby, Michelle Perrot et Françoise Thébaud (dir.), *Histoire des femmes en Occident, tome 5 : Le XXe siècle*, Paris, Perrin (coll. « Tempus »), 2002 [1992], p. 85-144.

THERRIEN Catherine et LE GALL Josiane, « Nouvelles perspectives sur la mixité conjugale : le sujet et l'acteur au coeur de l'analyse », *Enfances, familles, générations*, 2012, n° 17, p. 1-20.

THOMAS William Isaac et ZNANIECKI Florian, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique : Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan, 1998 [1919], 446 p.

THOME Cécile, *La sexualité aux temps de la contraception : genre, désir et plaisir dans les rapports hétérosexuels (France, années 1960 - années 2010)*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2019.

TINGUY Anne de, *La Grande Migration : La Russie, les Russes et l'Ouverture du rideau de fer*, Paris, Plon, 2004, 672 p.

TLOSTANOVA Madina, « Toutes les femmes sont russes, tous les Caucasiens sont des hommes ? Intersectionnalité, pluriversalité et les autres genré-e-s des frontières eurasiennes », *CEDREF*, 2015, n° 20.

TOLENTINO Roland B., « Bodies, Letters, Catalogs: Filipinas in Transnational Space », *Social*

Text, 1996, vol. 14, n° 3, p. 49-76.

TRACHMAN Mathieu, *Le travail pornographique*, Paris, La Découverte, 2013.

- « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société*, 2009, n° 2.

TREMBLAY Benjamin, « "Expériencer" la mémoire : le pragmatisme en héritage », *Pragmata*, à paraitre.

URLANIS Boris, « « I snova: beregite muzhchin! » [Une fois de plus : prenez soin des hommes] », *Literaturnaia gazeta*, 1978.

USHAKIN Sergueï (dir.), *O muzhe(n)stvennosti*, Novoe literaturnoe obozrenie., Moscow, 2002.

UTRATA Jennifer, *Women without Men: Single Mothers and Family Change in the New Russia*, Ithaca, Cornell University Press, 2015, 288 p.

VAINSHTEIN Olga, « Female fashion, Soviet style: Bodies of ideology » dans Helena Goscilo et Beth Holmgren (dir.), *Russia - Women - Culture*, Bloomington, Indiana University Press, 1996, p. 64-93.

VAN LIEMPT Ilse, « Gendered borders: The case of ' illegal' migration from Iraq, the Horn of Africa and the former Soviet Union to the NetherlandsIllegal » dans Marlou Schrover, Joanne van der Leun, Leo Lucassen et Chris Quispel (dir.), *Illegal Migration and Gender in a Global and Historical Perspective*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2008, p. 83-104.

VANDERSCHELDEN Mélanie, « L'écart d'âge entre conjoint s'est réduit », *Insee Première*, 2006, n° 1073.

VARRO Gabrielle, *La femme transplantée. Une étude du mariage franco-américain en France et le bilinguisme des enfants*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1984, 200 p.

VERJUS Anne et DAVIDSON Denise, *Le Roman conjugal*, Seyssel, Editions Champ Vallon, 2011, 368 p.

VIGARELLO Georges, « La virilité et ses "crises" », *Travail, genre et sociétés*, 2013, n° 29, n° 1, p. 153-160.

VILLAPANDO Venny, « The Business of Selling Mail-Order Brides » dans Asian Women United of California (dir.), *Making Waves: An Anthology of Writings by and about Asian American Women*, Boston, Beacon Press, 1989, p. 318-327.

VIVEROS VIGOYA Mara, *Les couleurs de la masculinité. Expériences intersectionnelles et pratiques de pouvoir en Amérique latine*, traduit par Hélène Brétin, Paris, La Découverte (coll. « TAP / Genre & sexualité »), 2018, 232 p.

VOLERY Ingrid, « Les partages financiers au sein des couples : principes de justice et rapports de genre. », *Revue des politiques sociales et familiales*, 2011, vol. 105, n° 1, p. 73-84.

WAGNER Anne Catherine, *Les nouvelles élites de la mondialisation. Une immigration dorée en France*, Paris, PUF (coll. « Sciences sociales et sociétés »), 1998, 236 p.

- *Les classes sociales dans la mondialisation*, Paris, La Découverte, 2007, 128 p.

WALTER Natasha, *Living Dolls: The Return of Sexism*, London, Virago, 2011, 304 p.

WAME Baba, « La recherche de l'âme soeur à l'heure des Technologies de l'Information et de la Communication : l'exemple des Camerounaises », *tic&société*, 2011, Vol. 5, n° 1.

WATERS Elizabeth et POSADSKAYA Anastasia, « Democracy without Women Is No Democracy: Women's Struggles in Postcommunist Russia » dans Amrita Basu (dir.), *The Challenge of Local Feminisms*, London, Routledge, 1995.

WEBER Florence, « L'ethnographie armée par les statistiques », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 1995, n° 1, p. 153-165.

WEBER Florence et BEAUD Stéphane, *Guide de l'enquête de terrain*, 4e édition., Paris, La Découverte, 2010, 336 p.

WELZER-LANG Daniel, « Déconstruire le masculin. Problèmes épistémologiques » dans *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin (coll. « Hors collection »), 1998, p. 291-304.

WEST Candace et ZIMMERMAN Don H., « Faire le genre », *Nouvelles Questions Féministes*, traduit par Fabienne Malbois, 2009 [1987], vol. 28, n° 3, p. 34-61.

WILLIAMS Lucy, *Global Marriage: Cross-Border Marriage Migration in Global Context*, Hampshire, Palgrave Macmillan, 2010, 259 p.

WITTIG Monique, « LA PENSÉE STRAIGHT », *Questions Féministes*, 1980, n° 7, p. 45-53.

YURCHAK Alexei, *Everything Was Forever, Until It Was No More – The Last Soviet Generation*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 2005, 352 p.

YUVAL-DAVIS Nira, *Gender & Nation*, London, SAGE Publications Ltd, 1997, 168 p.

ZARE Bonnie et MENDOZA S. Lily, « 'Mail-order brides' in popular culture: Colonialist representations and absent discourse », *International Journal of Cultural Studies*, 2011, vol. 15, n° 4, p. 365-381.

ZDRAVOMYSLOVA Elena, « Stratégies des femmes chômeuses dans une période de transition vers l'économie de marché. Le cas de la Russie », *Les Cahiers du Genre*, 1995, vol. 12, n° 1, p. 53-62.

ZDRAVOMYSLOVA Elena et TEMKINA Anna, « Gendered citizenship in Soviet and Post-Soviet societies » dans Vera Tolz et Stephenie Booth (dir.), *Nation and Gender in Contemporary Europe*, s.l.,

Manchester University Press, 2005, p. 96-113.

ZELIZER Viviana, « Intimité et économie », *Terrain*, 2005, n° 45, p. 13-28.

- « Transactions intimes », *Genèses*, 2001, vol. 42, n° 1, p. 121-144.

ZHURZHENKO Tatiana, « Strong women, Weak state: Family Politics and Nation Building in Post-Soviet Ukraine » dans Kathleen Kuehnast et Carol Nechemias (dir.), *Post–Soviet Women Encountering Transition. Nation building, Economic Survival and Civic activism*, Washington, Johns Hopkins University Press, 2004.

ZIEMER Ulrike, « Opportunities for Self-Realisation ? Young Women's Experiences of Higher Education in Russia » dans Melanie Ilic (dir.), *The Palgrave Handbook of Women and Gender in Twentieth-Century Russia and the Soviet Union*, 2018, London, United Kingdom, Palgrave Macmillan, 2017, p. 479-494.

ZUG Marcia A., *Buying a Bride. An Engaging History of Mail-Order Matches*, New York, New York University Press, 2016, 320 p.

Tables des tableaux, graphiques, illustrations et encadrés

Table des tableaux

Tableau 1 : Recapitulatif des sites d'enquete 25

Tableau 2 : Recapitulatif des sources et enquetes utilisees 26

Tableau 3 : Recapitulatif des 64 entretiens menes 27

Tableau 4 : Les regimes de genre au regard des lois de 1917 a nos jours (URSS/Russie, France) 143

Tableau 5 : Caracteristiques sociodemographiques des adherentes de l'EMG 211

Tableau 6 : Clients d'Eurochallenges (2013) 237

Tableau 7 : Âge au mariage et ecart d'age entre les conjoints 265

Tableau 8 : Statuts matrimoniaux des deux membres du couple au moment du mariage a Lyon et Saint-Petersbourg (1992-2015) 267

Tableau 9 : PCS des couples franco-postsovietiques 270

Tableau 10 : Âge au mariage, ecart d'age et duree de la relation avant le mariage selon le sexe du partenaire français 274

Tableau 11 : Modes de rencontre, caracteristiques des individus et configurations conjugales 279

Tableau 12 : Âge, ecart d'age et duree de la relation avant le mariage selon la migration de l'homme ou de la femme 283

Tableau 13 : Lieux de vie projetes selon le mode de rencontre 284

Tableau 14 : Lieux de vie futurs selon l'age au mariage des femmes 292

Tableau 15 : PCS et niveau de diplome des femmes russes en couples exogames et des femmes russes vivant seules selon leur periode d'arrivee en France 310

Table des graphiques et diagramme

GRAPHIQUE 1 : MARIAGES BINATIONAUX LES PLUS NOMBREUX EN FRANCE SELON LA NATIONALITE ET LE SEXE DES CONJOINT·E·S 60

GRAPHIQUE 2 : NOMBRE DE MARIAGES CELEBRES A SAINT-PETERSBOURG ET A LYON IMPLIQUANT UN·E RESSORTISSANT·E SOVIETIQUE OU POSTSOVIETIQUE SELON LE SEXE 120

GRAPHIQUE 3 : REPARTITION HOMME/FEMME EN % - DESEQUILIBRE DEMOGRAPHIQUE EN RUSSIE, EN UKRAINE ET AU BELARUS (2010) 169

GRAPHIQUE 4 : MARIAGES DE RESSORTISSANT·E·S RUSSES EN FRANCE (2005-2013) 262

GRAPHIQUE 5 : ÂGE AU MARIAGE PAR TRANCHE D'AGE SELON LE SEXE 266

GRAPHIQUE 6 : PROFESSIONS ET CATEGORIES SOCIOPROFESSIONNELLES (PCS) DES HOMMES FRANÇAIS ET DES FEMMES POSTSOVIETIQUES AU MOMENT DU MARIAGE 269

GRAPHIQUE 7 : MODES DE RENCONTRE DES COUPLES FRANCO-POSTSOVIETIQUES 275

GRAPHIQUE 8 : LIEUX DE RENCONTRE DES COUPLES SELON LE PAYS 276

GRAPHIQUE 9 : CIRCONSTANCES DE RENCONTRE 278

GRAPHIQUE 10 : PERIODE D'ARRIVEE EN FRANCE DES INDIVIDUS NES RUSSES SELON LE SEXE 301

GRAPHIQUE 11 : COURBE DES ANNEES DE NAISSANCE DES PERSONNES NEES RUSSES EN FRANCE 302

GRAPHIQUE 12 : REPARTITION DES ADULTES NES RUSSES SELON LE SEXE ET LA SITUATION MATRIMONIALE 303

GRAPHIQUE 13 : NIVEAU DE DIPLOME DES INDIVIDUS RUSSES SELON LEUR STATUT MATRIMONIAL 305

GRAPHIQUE 14 : NIVEAU DE DIPLOME DES INDIVIDUS EN COUPLE FRANCO-RUSSE 306

GRAPHIQUE 15 : PCS DES COUPLES FRANCO-RUSSES 308

DIAGRAMME 1 : LANGUES UTILISEES PAR LES COUPLES ET LIEUX DE VIE PROJETES 277

Table des illustrations, cartes et encadrés

Illustration 1 : "Catalogues" des femmes de l'entremise matrimoniale globalisee (Capture d'ecran du site de l'agence matrimoniale Russianpearls [20/07/2013]) 87

Illustration 2 : Tour d'immeuble du quartier « dormant » 93

Illustration 3 : "Catalogue" des clients de l'entremise matrimoniale globalisee (Capture d'ecran Russiancupid.com [09/10/2018]) 101

Illustration 4 : Visuel des evenements *Couchsurfing* a Minsk (2014) 106

Illustration 5 : « Gloire a la mere heroïne ! »(1944) 149

Illustration 6 : « Defendons la ville de Lenine » 151

Illustration 7 : La glorification de l'acte guerrier 153

Illustration 8 : Affiche produite par le Mouvement Français pour le Planning Familial (autour de 1970) 156

Illustration 9 : « Je refuse de continuer a etre ainsi traite en epouse des annees 50 ! » 183

Illustration 11 : Capture d'ecran recherche « femme russe » sur Google (URL : https://www.google.com/search?client=firefox-b-ab&q=femme+russe, consulte le 14/01/2019) 188

Illustration 12 : Pages d'accueil des sites d'agences matrimoniales internationales 198

Carte 1 : Lieux de naissances des femmes postsovietiques mariees avec un homme français a Saint-Petersbourg (1973-2014) et a Lyon (1990-2015) 118

Carte 2 : Situation geographique des agences enquetees 191

Carte 3 : Lieux de rencontre des couples de la mobilite touristique et estudiantine 287

Encadre 1 : les agences matrimoniales internationales, un objet encore peu etudie et meconnu 190

Encadre 2 : Les donnees des dossiers de mariage 273

Annexes

Annexe n°1 : récapitulatif des professionnelles de l'EMG

Pseudonyme	Âge	Fonction	Statut	Agence	Situation maritale
Aliona	35	Directrice	Cheffe d'entreprise	Ukrainienne (Kiev)	Mariée
Ludmila	50	Directrice	Cheffe d'entreprise	Bélarusse (Grodno)	Mariée
Yulia	26	Hôtesse d'accueil	Employée	Ukrainienne (Kharkov)	Célibataire
Victoria	30	Secrétaire	Employée	Russe (Barnaoul)	Célibataire
Natalia	37	Directrice	Cheffe d'entreprise	Russe (Barnaoul)	Mère monoparentale (célibataire)
Olga	39	Directrice adjointe	Cheffe d'entreprise	Russe (Barnaoul)	Célibataire
Marina	45	Conseillère matrimoniale	Employée	Bélarusse (Grodno)	Mariée
Svetlana	55	Directrice	Cheffe d'entreprise	Russe (Barnaoul)	Mariée
Evguenia	39	Directrice	Cheffe d'entreprise	Russe (Saint-Pétersbourg)	Divorcée (mère monoparentale)
Daria	22	Secrétaire	Employée	Russe (Saint-Pétersbourg)	Célibataire
Irina	34	Directrice	Cheffe d'entreprise	Bélarusse (Minsk)	Mariée
Katia	31	Gérante	Employée	Ukrainienne (Kherson)	Concubinage
Maya	28	Conseillère matrimoniale	Employée	Ukrainienne (Kherson)	Célibataire
Nadia	48	Interprète	Libérale	Russe (Barnaoul)	Mariée
Larissa	46	Directrice	Cheffe d'entreprise	Russe (Barnaoul)	Mariée
Dora	42	Interprète	Libérale	Russe (Barnaoul)	Divorcée

Annexes n°2 : récapitulatif des agences matrimoniales internationales

Type d'agences	Nom de l'agence	Date et condition de création	Ville	Site d'enquête
Agences basées en France	Atem Union	1992 par une femme française	Lisieux (Normandie)	En ligne (URL : http://www.atem-union.fr/, consulté le 13/01/2019)
	Eurochallenges	1996 par une femme française	Paris, Lyon, Marseille et implantée dans 10 autres provinces	Entretien avec le directeur financier - Observation d'une rencontre avec une agence matrimoniale sibérienne - analyse du site (site aujourd'hui fermé)
	Inter-mariage	2000 par une femme ukrainienne mariée à un homme français	La Seyne sur Mer	En ligne (URL: https://www.inter-mariage.com, consulté le 31/07/2019)
	Accords Franco-russes	1992 par une femme russe mariée à un homme français	Paris	En ligne (URL: http://www.accords -franco-russes.com, consulté le 31/07/2019)
	Au cœur de l'Est	2010 par une femme ukranienne	Marseille	En ligne et dans les reportages télévisés (URL: http://www.aucoeurdelest.fr, consulté le 31/01/2019)
	Agence Uniqu'elle	2016 par un couple franco-ukrainien	Pressignac-Vicq	En ligne (URL : http://lepontdelamour.fr, consulté le 31/07/2019)
	Bel Amour	NI – par un couple franco-russe	Angoulême	En ligne (URL : https://www.bel-amour.fr/femmes-slaves-rencontre-pays-de-l'est-russes-ukrainiennes.php, consulté le 24/01/2019)
	Gold Alliance	2016 par une ancienne directrice d'agence matrimoniale russe mariée à un homme français	La grande Motte	En ligne (URL: https://agencedemariage.com/, consulté le 31/07/2019)
	Partner Service	2004 par un couple franco-russe	Saint-Étienne	En ligne (URL : http://www.partner-services.com/rencontres-femmes-russes.php, consulté le 30/07/2019)

	Agence Matrimoniale Odessa-A-Paris en France	2007 par une femme ukrainienne	Paris	En ligne (URL: http://www.agencematrimonialeparis.com, consulté le 31/07/2019)
	Ukraine mariage	2011 par une femme ukrainienne mariée à un homme français	Toulouse	En ligne (URL : https://ukrainemariage.com/, consulté le 31/07/2019)
	Univie	NI – par une femme russe et un homme français	Annecy, Biarritz, Paris	En ligne (URL : https://www.univie.fr/, consulté le 30/07/2019)
Agences postsoviétiques	Gymeney	1996 par une femme bélarusse	Grodno	À Grodno en, 2014 (URL: http://www.gimeney.by, consulté le 31/07/2019)
	Marriagebynataly	2003 par une femme ukrainienne	Kiev	À Kiev en 2013 (URL: https://marriagebynatali.com, consulté le 31/07/2019)
	Minsk Agency	1998 par un homme bélarusse mais l'agence est gérée par son épouse bélarusse	Minsk	À Minsk en 2014 (URL: https://angelikaminsk.com/, consulté le 31/07/2019)
	Amour	1999 par une femme russe	Barnaoul	À Barnaoul en 2012 (site fermé)
	Lavanda	1996 par une femme russe	Barnaoul	À Barnaoul en 2012 (URL: http://www.lavenderslove.com/, consulté le 31/07/2019)
	Russian Pearl	1999 par une femme russe	Barnaoul	À Barnaoul en 2012 (site fermé)
	Love and Marriage	2007 par une femme ukrainienne	Kharkov	À Kharkov en 2013 (URL : http://www.loveandmarriage.com.ua, consulté le 30/07/2019)
	Kherson Girls	2003 par un couple franco-ukrainien mais l'agence est gérée par une femme ukrainienne	Kherson	À Kherson en 2013 (URL: http://www.khersongirls.com/, consulté le 30/07/2019)
	Ukreine	1998 par un homme ukrainien	Kharkov	En ligne et dans les reportages télévisés (URL: https://ukreine.com, consulté le 30/07/2019)

	Agence Ameli	1998 par une femme russe	Saint-Pétersbourg	À Saint-Pétersbourg en 2015 (site fermé)

Annexe n°3 : récapitulatif des femmes engagées dans l'EMG

Pseudonyme	Âge	Lieu de naissance	Profession	Études	Statut marital	Enfants	Lieu de résidence
Alissa	31	Barnaoul	Assistante de direction	Bac+5 d'économie	Jamais mariée	Non	Barnaoul
Anastasia	29	Kherson	Caissière	Études professionnelles	Jamais mariée	Non	Kherson (Ukraine)
Arina	46	Barnaoul	Agent immobilier	Bac + 2	Divorcée	1 fille du précédent mariage	Barnaoul
Evguenia	36	Région de l'Altaï	Guide touristique	Bac+5 dans l'ingénierie textile	Jamais mariée	Non	Barnaoul
Galina	40	Région de Minsk	Infirmière	Bac + 2	Divorcée	Non	Minsk
Katia	34	Minsk	Assistante de direction	Bac+5	Divorcée	Non	Minsk
Larissa	37	Barnaoul	Comptable	Bac+5	Jamais mariée	Non	Barnaoul
Lioubov	57	Région de Kiev	Avocate	Bac+5 en droit	Divorcée 2 fois	1 fils du premier mariage	Kherson (Ukraine)
Marina	40	Kherson	Institutrice	Bac+3	Divorcée 2 fois	1 fils du premier mariage	Kherson (Ukraine)
Regina	25	Kherson	Plasticienne	Bac+3	Jamais mariée	Non	Kherson (Ukraine)
Sofia	42	Barnaoul	Femme au foyer	Bac + 2 infirmière	Mariée à un homme français (divorcée)	1 fils du précédent mariage	Alpes d'Huez (France)
Svetlana	44	Novossibirsk	Agent immobilier	Bac+5 formation d'ingénieur	Jamais mariée	Non	Barnaoul
Tatiana	35	Kherson	Comptable	Bac + 5 bibliothécaire	Divorcée	Non	Kherson (Ukraine)

Tatsiana	48	Hongrie	Agent immobilier	Bac+5	Divorcée	1 fille du premier mariage	Grodno
Valeria	29	Grodno	Enseignante de langue	Bac+5	Jamais mariée	Non	Grodno
Yulia	30	Barnaoul	Secrétaire	Bac+5 d'économie	Mariée à un Espagnol (jamais mariée)	Non	Catalogne

Annexe n°4 : récapitulatif des hommes engagés dans l'EMG

Pseudonyme	Âge	Lieu de naissance	Profession	Études	Statut marital	Enfants	Lieu de résidence
Christophe	41	Chamonix	Directeur	Bac+5	Divorcé 2 fois	2 enfants d'un précédent mariage	Lyon
Cyrille	49	Lille	Ingénieur	Bac+5	Divorcé	2 enfants du précédent mariage	Lyon
Daniel	60	Nantes	Médecin	Bac+5	Jamais mariée	Sans enfant	Région parisienne
Guy	48	Région parisienne	Chef d'entreprise	Bac+2	Divorcé	2 enfants d'un précédent mariage	Nantes
Jérôme	35	Niort	Chef d'entreprise	Niveau bac	Divorcé	2 enfants du précédent mariage	Lyon
Maxime	69	Région parisienne	Publicitaire	Bac+5	Divorcé 3 fois	3 enfants des précédents mariage	Région parisienne
Nicolas	44	Région parisienne	Commercial	Bac+3	Jamais marié	Sans enfant	Ukraine

Annexes n°5 : récapitulatif des femmes mariées ou ayant été mariées à un homme français

Pseudonyme	Âge	Lieu de naissance	Profession	Études	Statut matrimonial	Mode de rencontre	Écart d'âge	Lieu de résidence
Alina	32	Saint-Pétersbourg	Employée dans une agence de voyage	Études professionnelles	Divorcée d'un homme russe, mariée depuis 2 ans	Loisir	-2	Région de Perpignan
Alla	32	Rechitsa	Femme au foyer	Bac+5	Mariée depuis 7 ans	Études	4	Rechitsa
Anastasia	33	Saint-Pétersbourg	Cadre dans une compagnie pétrolière	Bac+5	Mariée depuis 4 ans	Études	-2	Saint-Pétersbourg
Angelina	31	Odessa	Sans emploi	Bac+3	En instance de divorce avec un homme français	Mobilité professionnelle	14	Chambéry
Anna	38	Oufa	Cours particulier	Bac+5	Divorcée d'un homme russe, mariée depuis 9 ans	Site de langue	22	Village près de Carcasonne
Daria	34	Tioumen	Secrétaire	Bac+5	Mariée depuis 9 ans	Études	-1	Lyon
Ekaterina	33	Riga	Cadre au conseil de l'Europe	Bac+5	Mariée depuis 4 ans	Mobilité professionnelle et site de rencontre	3	Strasbourg
Elena	52	Kiev	Traductrice assermentée	Bac+5	Divorcée d'un homme ukrainien (1 fille), mariée depuis 18 ans	Mobilité professionnelle	4	Rennes
Elvira	29	Saint-Pétersbourg	Cadre dans une compagnie pétrolière	Bac+5	Mariée depuis 4 ans	Mobilité professionnelle	2	Saint-Pétersbourg

Ioulia	29	Minsk	Cours particulier	Bac+5	Mariée depuis 2 ans	Études	0	Lyon
Irina	40	Kiev	Assistante de direction - en création d'entreprise	Bac+5	Mariée depuis 8 ans	Site de rencontre	6	Région parisienne
Katia	37	Kiev	Au foyer, comédienne	Bac+5	Divorcée d'un homme ukrainien (1 fille), mariée depuis 3 ans	Café	19	Lyon
Maria	30	Saint-Pétersbourg	En reprise d'études	Bac+5	Mariée depuis 2 ans	Site de rencontre	7	Lyon
Marina	34	Moscou	Assistante clinique	Bac+5	Mariée depuis 9 ans	Discothèque	3	Lyon
Oksana	33	Saint-Pétersbourg	Artiste designer	Bac+3	Mariée depuis 9 ans	Site de langue	4	Niort
Polina	29	Saint-Pétersbourg	Cadre dans une multinationale	Bac+5	Mariée depuis 4 ans	Études	4	Saint-Pétersbourg
Tania	44	Saint-Pétersbourg	Directrice d'agence	Bac+5	Divorcée d'un homme russe (1 fille), sur le point de se marier	Mobilité professionnelle	-10	Saint-Pétersbourg
Tatiana	41	Samara	Traductrice assermentée	Bac+5	Divorcée d'un homme français ; en concubinage depuis 8 ans	Agence matrimoniale internationale puis site de rencontre	4	Lyon
Valeriya	39	Rjev	Commerciale	Bac+5	Divorcée d'un homme russe, mariée depuis 12 ans	Agence matrimoniale internationale	17	Bourg-en-Bresse
Vera	44	Kharkov	Ingénieur informatique	Bac+3	Divorcée d'un homme français, en concubinage avec une femme française	Tourisme	19	Lyon
Zoulia	36	Baïkonour	Assistante de direction	Bac+5	Mariée depuis 8 ans	Tourisme	-1	Drôme

Annexe n°6 : récapitulatif des hommes mariés ou en concubinage avec une femme russe, ukrainienne ou bélarusse

Pseudonyme	Âge	Lieu de naissance	Profession	Études	Statut matrimonial	Mode de rencontre	Écart d'âge	Lieu de résidence
Christian	53	Paris	Fiscaliste au foyer	Bac+5	Divorcé d'une femme française, marié à une femme russe depuis 14 ans	Mobilité professionnelle	22	Moscou
Etienne	56	Région parisienne	Pharmacien puis chef d'entreprise	Bac+5	Divorcé d'une femme française (2 enfants), en concubinage avec une femme bélarusse depuis 4 ans	Mobilité touristique et professionnelle	25	Minsk
Fabrice	56	Lyon	Cadre dans le privé puis homme au foyer	Bac+5	Divorcé d'une femme canadienne (2 enfants), marié avec une femme russe depuis 12 ans	Agence matrimoniale internationale	17	Bourg-en-Bresse
Franck	38	Région parisienne	Restaurateur	Niveau bac	Divorcé d'une femme française (1 enfant), marié avec une femme russe depuis 2 ans	Site de rencontre internationale	2	Saint-Pétersbourg
Guy	48	Région parisienne	Chef d'entreprise	Bac+2	Divorcé d'une femme française, sur le point de se marier avec une femme ukrainienne	Agence matrimoniale internationale ukrainienne	12	Nantes
Jean-Louis	43	Loire Atlantique	Photographe	Bac+3	Séparé d'une femme bélarusse	Facebook	18	Danemark et Bélarus
Jean-Paul	45	Région parisienne	Chef d'entreprise	Aucun diplôme	Marié avec une femme bélarusse depuis 2 ans	Mobilité professionnelle	19	Minsk

Jean-Philippe	37	Vitry-le-François	Ingénieur	Bac+5	Divorcé d'une femme russe, marié avec une femme russe depuis 2 ans	Site de rencontre internationale	7	Lyon
Julien	29	Région de Perpignan	Chauffeur routier	Bac	Marié avec une femme russe depuis 3 ans	Mobilité touristique	-2	Région de Perpignan
Loïc	37	Niort	Enseignant de français	Bac+2	Marié avec une femme russe depuis 9 ans	Site de langue	4	Saint-Pétersbourg (Russie)
Pascal	50	Rennes	Ingénieur	Bac+5	Divorcé d'une femme française (2 enfants), marié avec une femme ukrainienne depuis 18 ans	Mobilité professionnelle de la femme	4	Rennes
Patrice	37	Région parisienne	Ingénieur	Bac+5	Divorcé d'une femme mexicaine, marié avec une femme ukrainienne depuis 4 ans	Mobilité professionnelle	4	Minsk
Paul	30	Quimper	Cadre commercial	Bac+5	Marié avec une femme russe depuis 4 ans	Mobilité estudiantine	-1	Saint-Pétersbourg
Philippe	60	Aveyron	Imprimeur	Bac	Divorcé d'une femme française (2 enfants), marié avec une femme russe depuis 8 ans	Site de langue	22	Perpignan
Romain	33	Bourg-Saint-Maurice	Directeur d'hôtel	Bac+3	Marié avec une femme russe depuis 9 ans	Études	-1	Lyon
Sébastien	31	Région de Rennes	Sans profession	Bac+5	Marié avec une femme russe depuis 2 ans	Mobilité professionnelle	2	Saint-Pétersbourg
Thomas	36	Région de Lille	Ingénieur	Bac+5	Marié avec une femme bélarusse depuis 7 ans	Mobilité estudiantine	4	Rechitsa (Belarus)

Yannick	33	Grasse	Ingénieur	Bac+5	Marié avec une femme russe depuis 4 ans	Mobilité estudiantine	4	Saint-Pétersbourg
Yoann	28	Lyon	Enseignant	Bac+5	Marié avec une femme bélarusse depuis 2 ans	Mobilité estudiantine	0	Lyon

Table des matières

Remerciements ***3***

Sommaire ***7***

Remarques préliminaires ***9***

Penser les conjugalités et les échanges intimes à l'heure de la globalisation

Introduction générale ***11***

Agences et sites de rencontre internationaux : la privatisation de la rencontre par-delà les frontières ? 18

L'extension des aires de recrutement matrimonial à l'échelle globale 20

Le genre au cœur des migrations et des conjugalités transnationales 22

Une enquête « kaléidoscopique » 25

L'organisation du manuscrit 27

Chapitre 1. Saisir les échanges intimes et matrimoniaux en contexte globalisé 29

1. Marieuses, agences matrimoniales, sites de rencontre : des intermédiaires gênants 31

1.1. L'entremise matrimoniale : une pratique moralement contestée ? 31

1.1.1. La figure controversée de l'entremetteuse 32

1.1.2. Dissocier l'intime de l'économique à tout prix, « mamelles de l'opprobre » 35

1.2. La mise à nu des termes de la rencontre 37

1.1.1. Le sexe des capitaux 37

1.1.2. Mise en marché des relations intimes, conformisme sexuel et visibilité de l'échange 40

2. Les contours de l'entremise matrimoniale globalisée 43

2.1. La « mauvaise presse » des « *mail-order brides* » : la victime et le *looser* 44

2.2. Le travail de l'imagination au service de la cartographie des désirs 49

2.2.1. Contourner les contraintes des marchés matrimoniaux locaux 53

2.2.2. Imaginer des masculinités et féminités (in)désirables ou rejeter les régimes de genre locaux 56

3. Un marché matrimonial globalisé façonné par le genre 59

3.1. De l'unification du marché matrimonial à sa globalisation 62

3.1.1. Marché matrimonial et dynamiques de genre 65

3.2. Le paysage mondialisé des échanges intimes et matrimoniaux 68

3.2.1. Sexscape vs Marriagescape 69

3.2.2. Décrypter les intimités transnationales : échanges intimes, expériences migratoires et réflexivités sur le genre 73

3.2.2.1. Ce qui s'échange sur le marché matrimonial globalisé 74

3.2.2.2. Le genre au cœur des intimités transnationales 77

Chapitre 2. Enquêter sur la globalisation du marché matrimonial : une investigation multiscalaire 83

1. Retour sur un parcours et la construction d'un regard socio-anthropologique et féministe 86

1.1. Une épistémologie postcoloniale et féministe enracinée dans le terrain et dans un « océan d'histoires et de récits » 91

1.1.1. Premières informatrices et immersion dans la Russie postsoviétique 91

1.1.2. À la rencontre des agences matrimoniales internationales, de leurs adhérentes et de leurs clients 96

2. De l'entremise matrimoniale globalisée à la globalisation du marché matrimonial : éprouver les « jeux d'échelles » 103

2.1. Investir dans une ethnographie mobile 104

2.1.1. Ouvrir l'enquête : de l'entremise matrimoniale globalisée aux intimités transnationales 105

2.1.2. Les instances consulaires : coulisses des « polices de l'amour » et zones de transit conjugal 111

2.2. À la recherche d'une « ethnographie armée par les statistiques » 116

2.2.1. Des mariages franco-russes aux mariages franco-postsoviétiques 117

2.2.2. Observer les échanges intimes d'en haut : le sexe des capitaux et le prix du mariage transnational 121

3. De l'approche biographique aux comptes rendus sur le genre 123

3.1. À la rencontre des couples franco-postsoviétiques 124

3.1.1. Récolter, en premier lieu, des « récits de vie » individuels 126

3.1.2. Embrasser les différentes échelles d'analyse à travers l'approche biographique 129

3.2. « Suivre les actrices et les acteurs » dans leurs raisonnements : la mise en mot du genre 132

Chapitre 3. Régimes de genre et attentes conjugales : décalages et contrastes sur le marché matrimonial globalisé 137

1. Révolutions et redéfinition des rapports de genre : naturalisation et dénaturalisation 139

1.1. Régimes de genre soviétiques et capitalistes 145

1.2. À chaque régime politique son patriarcat 148

2. Le tournant des années 1970 : des trajectoires féministes en décalage à l'Est et à l'Ouest 154

2.1. Le Mouvement de Libération des Femmes : se constituer comme sujet et politiser le privé 154

2.2. Cesser de tout porter sur ses épaules et s'émanciper d'un ordre de genre totalitaire 158

3. Des masculinités en « crise » ? 164

3.1 De la « dégénérescence masculine » soviétique à la réhabilitation poutinienne 164

3.1.1. Inversion des genres et panique morale 165

3.1.2. Restaurer une masculinité hégémonique 168

3.2. De l'arrangement entre les sexes à la démocratisation sexuelle et familiale 174

3.2.1. Les discours de la plainte : signe de la perturbation de l'ordre de genre 176

3.2.2. La mise à l'épreuve de l'hétéronormativité et l'exigence démocratique 179

3.3. Des projets de genre convergents ? 181

Chapitre 4. Les dessous de l'Entremise Matrimoniale Globalisée 187

1. Les idéologies genrées au service de l'EMG 192

1.1. Bouche-à-oreille féminin et médiatisation de l'EMG 192

1.2. La scénarisation des sites de l'EMG 196

1.1.1. Sexe et amour : l'absence de distinction 197

1.1.2. Un échange économico-sexuel explicite 199

1.1.3. Travailler les fantasmes masculins : essentialiser et réifier les femmes 202

1.3. Mise en scène de soi et conformisme sexuel 204

2. En quête de pourvoyeurs économiques de qualité 208

2.1. Déficit démographique et disqualification des hommes 209

2.2. Se marier : entre aliénation et émancipation.....215

2.3. Contourner la marginalisation : s'offrir une nouvelle jeunesse sur le marché matrimonial globalisé 221

2.4. Se donner plus de choix 225

2.5. Projeter sa vie et son conjoint ailleurs 230

3. En quête de jeunesse, de féminité et de dépendance.....235

3.1. « Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable ».....239

3.2. La mise à l'épreuve de « l'arrangement des sexes ».....243

3.3. La douloureuse expérience de l'autonomie des femmes 247

3.4. Retrouver des configurations conjugales sous le signe de la dépendance.....251

4. Les arbitrages de l'Entremise Matrimoniale Globalisée : raisonner les hommes 255

Chapitre 5. Se placer sur le marché matrimonial global 261

1. Atouts et mauvaises cartes sur le marché matrimonial globalisé : le sexe des capitaux 263

1.1. Capital jeunesse et capital marital 265

1.2. Capital économique contre dot scolaire ? 269

2. Trouver son/sa conjoint·e sur la scène globale 274

2.1. Les chemins inégaux de la migration conjugale.....282

2.2. Structures de la sociabilité, stratégies matrimoniales et compromis des femmes à l'échelle globale 285

2.2.1. Mieux négocier l'échange conjugal en se rencontrant aux quatre coins du monde..... 286

2.2.2. L'entremise matrimoniale globalisée : les compromis des femmes sur le marché matrimonial global..... 290

2.2.3. Migrantes et migrants par le mariage : le cas des rencontres de la mobilité professionnelle 295

2.3. Les négociations conjugales du marché matrimonial globalisé 298

3. Le prix du mariage transnational 300

3.1. Le poids des mariages binationaux dans l'immigration russe en France 300

3.1.1. Une migration récente et largement féminisée.....301

3.1.2. Une prépondérance de femmes en couple exogame 303

3.2. La « dot scolaire » des femmes en couple exogame.....304

Chapitre 6. Penser son avenir conjugal au-delà les frontières : l'exode matrimonial des femmes postsoviétiques.....313

1. Régime de genre et expériences des femmes.....316

1.1. Matrifocalité et hommes défaillants 318

1.2. La communauté affective des femmes migrantes postsoviétiques 326

2. Élaborer un projet migratoire ou concrétiser un projet matrimonial ? 336

2.1. Migrer et se marier 336

2.2. Le recours à l'EMG ou l'indivisibilité des projets 343

2.3. Se marier et migrer 353

2.3.1 Un mythe vivace du prince charmant 353

2.3.2 Le pragmatisme des secondes unions transnationales.....362

Chapitre 7. En quête de pouvoir ? Le choix conjugal transnational des hommes français.....369

1. Les bénéfices d'une masculinité hétérosexuelle et blanche.....371

1.1. Des expériences conjugales ancrées dans des projets de genre 375

1.1.1. De l'incompréhension des hommes.....376

1.1.2. À la recherche d'autres rapports conjugaux.....379

1.2. En quête de pouvoir.....383

1.2.1. Travailler sa masculinité dans des univers homosexués 384

1.2.2. De la mobilité sociale à la mobilité géographique 391

1.1.3. L'étranger comme moteur d'ascension sociale 394

2. Projets de genre et choix conjugal transnational 400

2.1. Endosser une masculinité bourgeoise 401

2.2. Être rejeté (par) ou rejeter les femmes françaises ?.....412

2.3. Ordres et désordres de genre.....419

2.3.1. S'émanciper du rôle de pourvoyeur économique.....421

2.3.2. Revêtir les habits démodés de la domination masculine 424

Chapitre 8. Réflexivités sur le genre dans l'expérience conjugale transnationale.. 433

1. Des discours aux pratiques : faire et défaire le genre 436

1.1. Caractériser les régimes de genre 438

1.2. Faire le genre 444

2. (Des)ordres de genre 448

2.1. De la rencontre au mariage : preuves et épreuves 451

2.2. « Être ou ne pas être un homme » : l'accountability des hommes français 457

2.2.1 Revendiquer la différence : « tu sais, chez moi, je pouvais me permettre d'être une femme faible » 457

2.2.2 Avoir été à la « bonne école » 464

3. Négocier le genre 473

3.1. De l'accountability aux marges de manœuvre 473

3.2. D'une féminité idéalisée à la force des femmes 480

3.3. Redéfinir le genre dans la conjugalité transnationale 488

***Des romances au-delà des frontières** Conclusion générale 495*

Des pistes à poursuivre, des chantiers ouverts 498

Le choix conjugal en contexte globalisé : recherche ou découverte 501

Attentes conjugales et cartographies de désirs à l'échelle globale 502

Des romances à l'intersection de projets matrimoniaux, professionnels et migratoires portés par des projets de genre 504

Faire et dire le genre dans la conjugalité transnationale 507

Le travail de la comparaison à l'œuvre dans l'expérience migratoire 508

Bibliographie 511

Tables des tableaux, graphiques, illustrations et encadrés 541

Table des tableaux 541

Table des graphiques et diagramme 542

Table des illustrations, cartes et encadrés 543

Annexes 545

Annexe n°1 : récapitulatif des professionnelles de l'EMG 545

Annexes n°2 : récapitulatif des agences matrimoniales internationales 546

Annexe n°3 : récapitulatif des femmes engagées dans l'EMG..... 548
Annexe n°4 : récapitulatif des hommes engagés dans l'EMG..... 549
Annexes n°5 : récapitulatif des femmes mariées ou ayant été mariées à un homme français
..... 550
Annexe n°6 : récapitulatif des hommes mariés ou en concubinage avec une femme russe, ukrainienne ou bélarusse..... 552
Table des matières..... 555